

# Le Français

PAR LA «MÉTHODE NATURE»

—  
RÉDIGÉ PAR L'AUTEUR DE  
«L'ANGLAIS PAR LA MÉTHODE NATURE»  
ARTHUR M. JENSEN

—  
*Approuvé et préfacé par  
les professeurs de français ci-dessous:*

M. THEODOR ELWERT  
Université de Mayence

M. EMILIO PERUZZI  
Université de Washington

M. PAUL FALK  
Université d'Upsal

M. HOLGER STEN  
Université de Copenhague

M. BENGT HASSELROT  
Université d'Upsal

M. HANS SØRENSEN  
Université de Copenhague

M. MARIO PEI  
Université de Columbia

M. VEIKKO VÄÄNÄNEN  
Université d'Helsingfors

M. CARLO PELLEGRINI  
Université de Florence

M. A. H. VAN DER WEEL  
Université d'Amsterdam

THE NATURE METHOD INSTITUTES

---

AMSTERDAM · BRUXELLES · COPENHAGUE  
HELSINGFORS · LONDRES · MILAN · MUNICH  
OSLO · PARIS · STOCKHOLM · VIENNE · ZURICH

COPYRIGHT UNDER INTERNATIONAL COPYRIGHT  
CONVENTION. WORLD RIGHTS RESERVED.  
COPYRIGHT, 1954, BY NATURMETODENS SPROG-  
INSTITUT (THE NATURE METHOD INSTITUTE)  
COPENHAGEN.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE  
EN JUILLET 1958.

*Printed by*  
H. VEENMAN & ZONEN, WAGENINGEN,  
HOLLAND

## PRÉFACE

Stimulés par l'énorme intérêt que notre cours d'anglais, « English by the Nature Method », a suscité dans toute une série de pays de l'Europe Occidentale, aussi bien parmi les linguistes que dans le grand public, et dont la manifestation la plus remarquable peut-être est l'inscription depuis 1945 d'un demi-million d'élèves, nous avons résolu d'appliquer à d'autres langues les principes de la « Méthode Nature ». « Le Français par la Méthode Nature » suit donc entièrement le modèle anglais, tout en y apportant, cela va de soi, les changements de détail exigés par la différence considérable des deux langues.

L'élaboration de cet ouvrage a demandé plusieurs années et a été dirigée et contrôlée dans toutes ses phases par le créateur de la « Méthode Nature », M. Arthur M. Jensen, sur qui repose ainsi l'entière responsabilité en ce qui concerne l'application des principes de la « Méthode Nature » au texte français. M. Arthur M. Jensen a eu pour collaborateurs un groupe de spécialistes de la langue et de la culture françaises ainsi que de l'enseignement pratique du français. Ces collaborateurs ont eu pour tâche très importante de rédiger le texte même du cours et de le soumettre à une vérification particulièrement nécessaire dans un cas où il s'agissait de créer de toutes pièces un véritable « roman » inédit qui ne contienne que des mots appartenant à une liste idéale établie préalablement et se pliant aux règles très strictes de la « Méthode Nature » concernant l'introduction de mots nouveaux.

Nous tenons à remercier nos savants collaborateurs de tous pays pour l'application et la vigilance inlassables avec lesquelles ils ont effectué cette œuvre de vérification et de révision linguistique. Sans leur participation, nous n'aurions pu nous sentir sûrs d'avoir créé un cours qui fût en même temps intéressant à lire et d'un style correct et qui conservât néanmoins tous les avantages pédagogiques qu'offrait la « Méthode Nature » dans le modèle anglais.

## PRÉFACE

---

Nous tenons en outre à reconnaître l'effort qui, sous la direction de M. Arthur M. Jensen, a été fourni par M. Oleg Koefoed (auteur de la majeure partie du texte même) et M. et Mme Ejgil Grièse au cours de la rédaction proprement dite des différentes parties du cours.

En ce qui concerne la transcription phonétique, M. Arthur M. Jensen a adopté le système de signes établi par l'« Association Phonétique Internationale », s'appuyant en outre sur l'avis de phonéticiens français tels que M. Pierre Fouché (« Traité de Prononciation française ») et M. Ph. Martinon (« Comment on prononce le français ») et de dictionnaires tels que le « Harrap's Standard French and English Dictionary » et le « Dictionnaire phonétique de la langue française » de MM. Alfred Barbeau et Émile Rodhe.

Nous remercions les éminents linguistes qui se sont chargés de donner, dans une préface à ce cours, une description et une appréciation de la « Méthode Nature », telle qu'elle est notamment réalisée dans « Le Français par la Méthode Nature ». Leur jugement aimable et objectif nous a été un précieux encouragement. Pour des raisons d'ordre pratique, nous avons choisi de réunir ces préfaces dans un fascicule séparé, encarté dans le premier fascicule du cours.

Il ne nous reste plus qu' à faire un court exposé des principes fondamentaux de la « Méthode Nature », principes qui régissent également le présent cours de français.

1) Le vocabulaire mis à la disposition des élèves correspond à peu près aux 3000 premiers mots de la liste de fréquences et d'étendues (« frequency and range ») de Vander Beke. Il a été démontré que 90 à 95 mots sur 100 d'un texte français de difficulté moyenne appartiennent justement à ces 3000 mots. Il en résulte que notre cours amène l'élève qui le suit jusqu'au bout, à ce degré précis de maturité linguistique qui lui permettra de lire et de comprendre par ses propres moyens des textes français ordinaires.

2) Le texte du cours a été aménagé de façon à inclure graduellement tous les mots du vocabulaire idéal dressé préalablement. La fréquence des mots nouveaux introduits dans le texte est si basse, — 25 à 30 mots connus par mot nouveau, — et le contexte est si clair que l'élève



## PRÉFACE

---

comprend d'emblée ces mots nouveaux et les absorbe aisément et naturellement.

3) Nous avons évité tout apprentissage mécanique de mots, qu'il s'agisse de traductions, de fixation prolongée d'images pourvues de texte, de répétitions incessantes et fatigantes des mêmes phrases à peine variées ou de pur rabâchage du même texte succinct. Au lieu de tout cela, notre élève rencontre tant de fois les mêmes mots dans un texte suivi et très riche en variation, qu'ils deviennent inconsciemment et aisément son patrimoine spirituel.

4) Les connaissances grammaticales nécessaires sont acquises immédiatement par la lecture du texte même. Les formes grammaticales sont incorporées dans le texte systématiquement et graduellement, ainsi que le vocabulaire proprement dit, de sorte que l'élève en acquiert la maîtrise sans rabâchage. La fréquence des nouveaux faits de grammaire introduits dans le texte est également très basse, et la faible proportion de phénomènes nouveaux par rapport aux phénomènes connus en permet l'assimilation facile.

5) En conséquence, notre texte est d'un bout à l'autre « immédiatement compréhensible », c'est-à-dire que le sens des mots nouveaux et des formes grammaticales ressort immédiatement du contexte. Cela permet à l'élève de s'assimiler la langue étrangère directement, sans le truchement de sa langue maternelle. Comme d'autre part, ainsi que nous l'avons dit, la fréquence des mots nouveaux introduits dans le texte d'un chapitre donné est très basse, l'élève saisit la valeur de ces mots immédiatement et imperceptiblement, de même qu'il est dès le début mis en mesure de penser entièrement dans la langue étrangère, dans les limites de ses nouvelles connaissances. Cela rend l'acquisition de la nouvelle langue extrêmement rapide et presque automatique.

6) La « Méthode Nature » fait lire à l'élève des textes beaucoup plus longs que ceux que l'on ose généralement présenter à des débutants. L'élève se familiarise ainsi rapidement avec le grand nombre de locutions et expressions idiomatiques dont se compose toute langue vivante. L'acquisition du langage nouveau se fait ainsi dans la plupart des cas par propositions et non pas mot par mot.

## PRÉFACE

---

7) Il n'est laissé aucun doute quant à la prononciation des mots et des phrases de la langue apprise. Chaque ligne du texte proprement dit est accompagnée d'une ligne en transcription phonétique qui indique la prononciation correcte à l'aide de l'alphabet phonétique, très simple à apprendre.

Qu'il nous soit permis de formuler l'espoir que « Le Français par la Méthode Nature » trouvera auprès du public le même accueil bienveillant que son modèle anglais, « English by the Nature Method ». Aucun effort n'a été épargné pour faire du « Français par la Méthode Nature » un digne pendant du cours anglais.

LES ÉDITEURS

LES DUCLOS

Madame Duclos



une femme

Monsieur Duclos



un homme

Jean



un garçon

Nicole



une fille

Henri



un garçon

Yvonne



une fille

Monsieur Duclos est un homme.  
*masjø dyklo ε -t œ -n ɔm.*

Madame Duclos  
*madam dyklo*

un  
 une

est une femme. Jean est un garçon, et Henri est un  
*ε -t yn fam. zũ ε -t œ garsɔ̃, e ʔri ε -t œ*

Jean est un garçon.  
 Nicole est une  
 fille.

garçon. Jean et Henri sont deux (2) garçons. Nicole  
*garsɔ̃. zũ e ʔri sɔ̃ dø garsɔ̃. nikɔl*

un garçon  
 un homme  
 une femme  
 une fille

est une fille, et Yvonne est aussi une fille. Nicole et  
*ε -t yn fi:j, e iʋɔn ε -t osi yn fi:j. nikɔl e*

Chapitre un (1).



chat



chien

c' = ce

-s

un (1) garçon  
deux (2) garçons

une (1) fille  
deux (2) filles

un (1) chien  
deux (2) chiens

est  
sont

Jean est un garçon.  
Jean et Henri sont  
deux garçons.

h..

homme [ɔm]  
Henri [āri]

Yvonne sont deux filles. Minet est un chat. Médor  
*ivɔn sɔ̃ dø fi:j. minɛ ɛ -t ɔ̃ sa. medɔ:r*

est un chien. Fido est aussi un chien. Médor et Fido  
*ɛ -t ɔ̃ sjɛ̃. fido ɛ -t osi ɔ̃ sjɛ̃. medɔ:r ɛ fido*

sont deux chiens.

*sɔ̃ dø sjɛ̃.*

Médor, est-ce un chien? Oui, c'est un chien. Minet,  
*medɔ:r, ɛs ɔ̃ sjɛ̃? wi, sɛ -t ɔ̃ sjɛ̃. mine,*

est-ce aussi un chien? Non, c'est un chat. Fido, est-ce  
*ɛs osi ɔ̃ sjɛ̃? nɔ̃, sɛ -t ɔ̃ sa. fido, ɛs*

un chien? Oui, c'est un chien. Monsieur Duclos, est-ce  
*ɔ̃ sjɛ̃? wi, sɛ -t ɔ̃ sjɛ̃. mɔ̃sjø dyklo, ɛs*

un homme? Oui, c'est un homme. Madame Duclos,  
*ɔ̃ -n ɔm? wi, sɛ -t ɔ̃ -n ɔm. madam dyklo,*

est-ce une femme? Oui, c'est une femme. Jean, est-ce  
*ɛs yn fam? wi, sɛ -t yn fam. zũ, ɛs*

aussi une femme? Non, c'est un garçon. Yvonne,  
*osi yn fam? nɔ̃, sɛ -t ɔ̃ garsɔ̃. ivɔn,*

est-ce aussi un garçon? Non, c'est une fille. Henri,  
*ɛs osi ɔ̃ garsɔ̃? nɔ̃, sɛ -t yn fi:j. āri,*

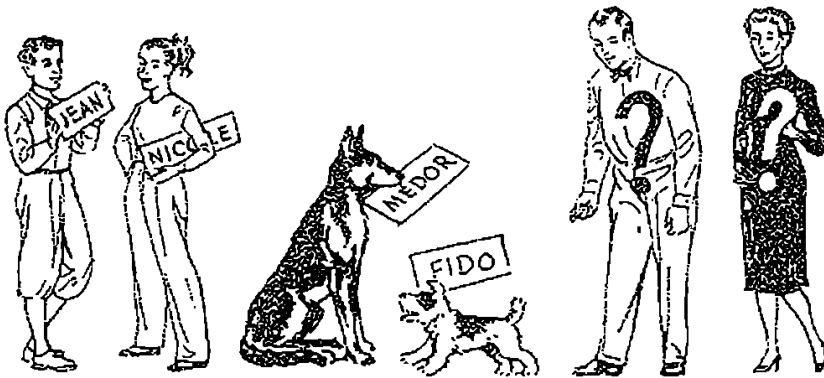
est-ce un garçon? Oui, c'est un garçon.

*ɛs ɔ̃ garsɔ̃? wi, sɛ -t ɔ̃ garsɔ̃.*

Le garçon, c'est Jean. La fille, c'est Nicole. Les chiens,  
*lə garsɔ̃, sɛ zũ. la fi:j, sɛ nikol. le sjɛ̃,*

ce sont Médor et Fido. Qui est la femme? C'est  
*sə sɔ̃ medɔ:r ɛ fido. ki ɛ la fam? sɛ*

Madame Duclos. Qui est l'homme? L'homme, c'est  
*madam dyklo. ki ɛ lɔm? lɔm, sɛ*



Monsieur Duclos. Qui sont les deux chiens? Les deux  
*masjø dyklo. ki sō le dø sjē? le dø*

chiens, ce sont Médor et Fido. Qui est le garçon? Le  
*sjē, sa sō medo:r e fido. ki e la garsō? la*

garçon, c'est Jean. Qui est la fille? C'est Nicole. Qui  
*garsō, se zā. ki e la fi:j? se nikol. ki*

sont les Duclos? Ce sont Monsieur et Madame Duclos,  
*sō le dyklo? sa sō masjø e madam dyklo,*

les deux garçons, Jean et Henri, et les deux filles, Nicole  
*le dø garsō, zā e āri, e le dø fi:j, nikol*

et Yvonne.  
*e ivon.*

Jean a un chien, et Nicole a aussi un chien. Médor  
*zā a ā sjē, e nikol a osi ā sjē. medo:r*

est le chien de Jean, et Fido est le chien de Nicole.  
*e la sjē da zā, e fido e la sjē da nikol.*

Yvonne a un chat; Minet est le chat d'Yvonne. Médor,  
*ivon a ā sa; mins e la sa divon. medo:r,*

est-ce le chien d'Henri? Non, c'est le chien de Jean.  
*es la sjē dāri? nō, se la sjē da zā.*

le  
 (l' = le)

Le garçon, c'est  
 Jean.  
 L'homme, c'est  
 Monsieur Duclos.

le  
 la  
 les

Le garçon, c'est  
 Jean.  
 La fille, c'est  
 Nicole.

Les garçons, ce  
 sont Jean et  
 Henri.

Les filles, ce sont  
 Nicole et Yvonne.

qui est...?  
 c'est

qui sont...?  
 ce sont

Qui est l'homme?  
 C'est Monsieur  
 Duclos.

Qui sont les  
 garçons?  
 Ce sont Jean et  
 Henri.

de  
 d'

Médor est le chien  
 de Jean.

Minet est le chat  
 d'Yvonne.

Chapitre un (1).

Minet, est-ce le chat de Nicole? Non, c'est le chat  
*minɛ, ɛs la ʃa də nikɔl? nɔ̃, sɛ la ʃa*

d'Yvonne. Fido, est-ce le chien de Nicole? Oui, c'est  
*divɔn. fido, ɛs la ʃjɛ də nikɔl? wi, sɛ*

le chien de Nicole. L'homme, est-ce Monsieur Duclos?  
*la ʃjɛ də nikɔl. lɔm, ɛs masjɔ dyklo?*

Oui, c'est Monsieur Duclos. La femme, est-ce Madame  
*wi, sɛ masjɔ dyklo. la ʃam, ɛs madam*

Duclos? Oui, c'est Madame Duclos.  
*dyklo? wi, sɛ madam dyklo.*



Monsieur Duclos est le père de Jean; Jean est le fils  
*masjɔ dyklo ɛ la pɛ:r də ʒɑ̃; ʒɑ̃ ɛ la fis*

de Monsieur Duclos. Henri est aussi le fils de Monsieur  
*də masjɔ dyklo. ɑ̃ʁi ɛ -t osi la fis də masjɔ*

Duclos. Monsieur Duclos est le père de Nicole et  
*dyklo. masjɔ dyklo ɛ la pɛ:r də nikɔl ɛ*

d'Yvonne; Nicole et Yvonne sont les filles de Monsieur  
*divɔn; nikɔl ɛ ivɔn sɔ̃ le fi:j də masjɔ*

il  
 elle

Jean est un  
 garçon; il a un  
 chien.  
 Yvonne est une  
 fille; elle a un  
 chat.

Duclos. Monsieur Duclos a deux fils; il a aussi deux  
*dyklo. masjɔ dyklo a dø fis; il a osi dø*

filles. Madame Duclós est la mère de Jean, d'Henri,  
*fi:j. madam dyklo ɛ la mɛ:r də ʒɑ̃, dəʁi,*

de Nicole et d'Yvonne. Madame Duclos a deux fils;  
*də nikɔl ɛ divɔn. madam dyklo a dø fis;*

elle a aussi deux filles.

*ɛl a osi dø fi:j.*

a-t-il...?  
 il a

Jean, a-t-il un  
 frère?  
 Oui, il a un frère.

Jean, a-t-il un père? Oui, il a un père. Qui est le  
*ʒɑ̃, a -t il œ pɛ:r? wi, il a œ pɛ:r. ki ɛ la*

père de Jean? C'est Monsieur Duclos. Monsieur  
*pɛ:r də zɑ̃? sɛ mɑsjø dyklo. mɑsjø*

Duclos, a-t-il deux fils? Oui, il a deux fils. Qui sont  
*dyklo, a-t il dø fis? wi, il a dø fis. ki sɔ̃*

un fils  
deux fils

les fils de Monsieur Duclos? Ce sont Jean et Henri.  
*le fis də mɑsjø dyklo? sɑ sɔ̃ zɑ̃ e ɑ̃ri.*

Yvonne, a-t-elle une mère? Oui, elle a une mère. Qui  
*ivɔn, a-t el yn mɛ:r? wi, el a yn mɛ:r. ki*

est la mère d'Yvonne? C'est Madame Duclos. Madame  
*ɛ la mɛ:r divɔn? sɛ madam dyklo. madam*

Duclos, a-t-elle deux fils et deux filles? Oui, elle a  
*dyklo, a-t el dø fis e dø fi:j? wi, el a*

deux fils et deux filles. Qui sont les fils et les filles  
*dø fis e dø fi:j. ki sɔ̃ le fis e le fi:j*

de Monsieur et Madame Duclos? Ce sont Jean, Henri,  
*də mɑsjø e madam dyklo? sɑ sɔ̃ zɑ̃, ɑ̃ri,*

Nicole et Yvonne.  
*nikɔl e ivɔn.*

Jean est le frère de Nicole; Nicole est la sœur de Jean.  
*zɑ̃ ɛ la frɛ:r də nikɔl; nikɔl ɛ la sœ:r də zɑ̃.*

Nicole est aussi la sœur d'Henri et d'Yvonne. Elle a  
*nikɔl ɛ-t osi la sœ:r dɑ̃ri e divɔn. el a*

deux frères et une sœur. Henri est le frère de Jean, de  
*dø frɛ:r e yn sœ:r. ɑ̃ri ɛ la frɛ:r də zɑ̃, də*

Nicole et d'Yvonne; il a deux sœurs et un frère. Jean  
*nikɔl e divɔn; il a dø sœ:r e œ frɛ:r. zɑ̃*

a  
ont

et Henri ont deux sœurs; ils ont aussi un père et une  
*e ɑ̃ri ɔ̃ dø sœ:r; il -z ɔ̃-t osi œ pɛ:r e yn*

Jean a un chien.  
Jean et Henri ont  
un père.

Chapitre un (1).

ils  
elles

Jean et Henri sont  
deux garçons;  
ils ont deux sœurs.  
Nicole et Yvonne  
sont deux filles;  
elles ont deux  
frères.

mère. Nicole et Yvonne ont deux frères, et elles ont  
*mɛ:r. nikɔl e ivɔn ɔ dø frɛ:r, e el -s ɔ*

aussi un père et une mère.  
*-t osi œ pɛ:r e yv mɛ:r.*

Jean et Henri, ont-ils deux sœurs? Oui, ils ont deux  
*zũ e āri, ɔ -t il dø sœ:r? wi, il -s ɔ dø*

sœurs. Nicole et Yvonne, ont-elles un père? Oui, elles  
*sœ:r. nikɔl e ivɔn, ɔ -t el œ pɛ:r? wi, el*

ont un père. Ont-elles aussi une mère? Oui, elles ont  
*-s ɔ -t œ pɛ:r. ɔ -t el osi yv mɛ:r? wi, el -s ɔ*

une mère. Monsieur et Madame Duclos, ont-ils deux  
*-t yv mɛ:r. mɔsjø e madam dyklo, ɔ -t il dø*

fil et deux filles? Oui, ils ont deux fils et deux filles.  
*fis e dø fi:j? wi, il -s ɔ dø fis e dø fi:j.*

Nicole et Jean, ont-ils un frère et une sœur? Oui, ils  
*nikɔl e zũ, ɔ -t il œ frɛ:r e yv sœ:r? wi, il*

ont un frère et une sœur. Qui sont-ils? Ce sont Henri  
*-s ɔ -t œ frɛ:r e yv sœ:r. ki sɔ -t il? sœ sɔ āri*

et Yvonne.  
*e ivɔn.*

Médor et Fido, sont-ils les chiens d'Henri? Non, Médor  
*medɔ:r e fido, sɔ -t il le sjē dāri? nɔ, medɔ:r*

et Fido ne sont pas les chiens d'Henri; Médor est le  
*e fido nœ sɔ pa le sjē dāri; medɔ:r e la*

chien de Jean, et Fido est le chien de Nicole. Jean et  
*sjē də zũ, e fido e la sjē də nikɔl. zũ e*

Henri, sont-ils deux hommes? Non, ce ne sont pas  
*āri, sɔ -t il dø -s om? nɔ, sœ nœ sɔ pa*



deux hommes; ce sont deux garçons. Nicole et Yvonne, <i>dø -z om; sə s̄ dø gars̄. nikol e ivon,</i>	sont-ce=sont-ils sont-ce = sont-elles
sont-ce aussi deux garçons? Non, ce ne sont pas deux <i>s̄s osi dø gars̄? n̄, sə nə s̄ pa dø</i>	
garçons; ce sont deux filles. Jean, est-ce le père <i>gars̄; sə s̄ dø fi:j. z̄, es lə pɛ:r</i>	
d'Henri? Non, ce n'est pas le père d'Henri; c'est le <i>dāri? n̄, sə ne pa lə pɛ:r dāri; se lə</i>	n' = ne
frère d'Henri. Yvonne, est-ce la mère de Nicole? Non, <i>frɛ:r dāri. ivon, es la mɛ:r də nikol? n̄,</i>	
ce n'est pas la mère de Nicole; c'est la sœur de Nicole. <i>sə ne pa la mɛ:r də nikol; se la sœ:r də nikol.</i>	ne... pas ce n'... pas c'
Nicole, a-t-elle un chat? Non, elle n'a pas un chat, <i>nikol, a -t el ə ja? n̄, el na pa ə ja,</i>	Jean et Henri ne sont pas deux filles; ce sont deux garçons.
elle a un chien. Yvonne et Henri n'ont pas deux sœurs; <i>el a ə sj̄. ivon e āri n̄ pa dø sœ:r;</i>	Nicole n'est pas un garçon; c'est une fille.
Henri a un frère et deux sœurs, Yvonne a deux frères <i>āri a ə frɛ:r e dø sœ:r, ivon a dø frɛ:r</i>	
et une sœur. <i>e yn sœ:r.</i>	

## EXERCICE A.

Monsieur Duclos est un —. Madame Duclos est une —.  
Jean et Henri sont deux —. Nicole et Yvonne sont  
deux —. Médor est le chien — Jean. Minet est le chat  
— Yvonne. Monsieur Duclos est le — de Jean, d'Henri,  
de Nicole et d'Yvonne. Madame Duclos est la — de  
Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne.

## MOTS:

Monsieur  
Madame  
est  
sont  
un  
une  
un homme

## Chapitre un (1).

une femme  
un garçon  
une fille  
et  
aussi  
un chat  
un chien  
ce  
c'  
est-ce ...?  
sont-ce ...?  
oui  
non  
le  
l'  
la  
les  
qui ...?  
a  
ont  
de  
d'  
un père  
une mère  
un fils  
une fille  
il  
ils  
elle  
elles  
a-t-il ...?  
a-t-elle ...?  
ont-ils ...?  
ont-elles ...?  
un frère  
une sœur

Jean et Henri sont les — de Monsieur et Madame Duclos. Monsieur et Madame Duclos ont aussi deux —; ce sont Nicole et Yvonne. Nicole et Yvonne sont les — de Jean et d'Henri, et Jean et Henri sont les — de Nicole et d'Yvonne. Médor et Fido — sont pas deux chats; ce sont deux chiens. Jean —'a — un chat; il a un chien.

### EXERCICE B.

Jean, est-ce un garçon? ... Henri, a-t-il un frère? ... Qui est le père de Jean? ... Nicole, est-ce un garçon? ... Yvonne, a-t-elle une sœur? ... Qui est la sœur d'Yvonne? ... Qui sont le père et la mère? ... Ont-ils deux fils? ... Nicole et Yvonne, ont-elles deux sœurs? ...

### EXERCICE C.

est sont a ont

Yvonne — un chat. Minet — le chat d'Yvonne. Jean et Henri — deux garçons. Monsieur et Madame Duclos — deux fils; ce — Jean et Henri. Jean — un frère; le frère de Jean, c'— Henri. Jean et Henri — deux sœurs.

un une le la l' les

— mère, c'est Madame Duclos. — père, c'est Monsieur Duclos. — chiens, ce sont Médor et Fido. Yvonne est — fille. Henri est — garçon. —'homme, c'est Monsieur

Duclos. Les deux garçons sont — fils de Monsieur et  
Madame Duclos. Nicole est — fille; c'est — sœur  
d'Yvonne, de Jean et d'Henri. Fido est — chien; c'est  
— chien de Nicole.

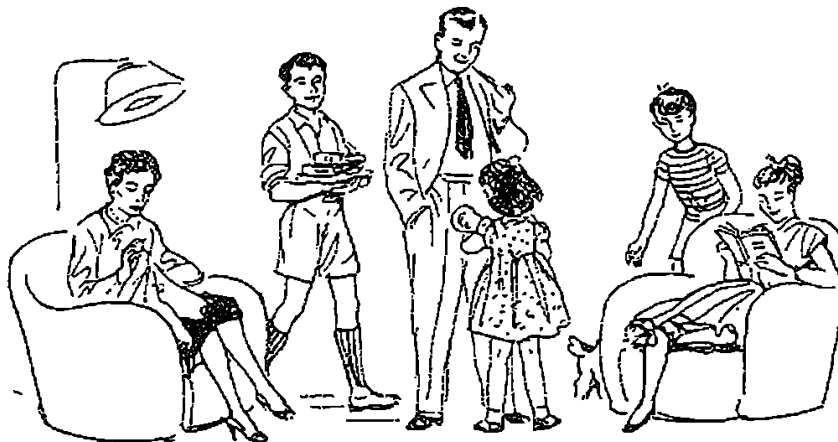
ne ... pas  
n' ... pas  
sont-ils ...?  
c'est  
deux

il ils elle elles

Henri a un frère; — a aussi deux sœurs. Nicole et  
Yvonne sont deux filles; — ont deux frères. Yvonne  
n'a pas un chien; — a un chat. Les fils de Monsieur et  
Madame Duclos, ce sont Jean et Henri; — ont deux  
sœurs. Monsieur et Madame Duclos ont deux fils; —  
ont aussi deux filles.

Duclos  
Jean  
Henri  
Nicole  
Yvonne  
Minet  
Médor  
Fido

LA FAMILLE



Jean, Henri, Nicole et Yvonne sont quatre (4) enfants;  
*zū, āri, nikol e ivon sō katr ūfū;*

M. = Monsieur  
 Mme = Madame

ce sont les enfants de M. et Mme Duclos. M. et Mme  
*sə sō le -z ūfū də məsjø e madam dyklo. məsjø e madam*

père } parents  
 mère }

Duclos sont les parents de Jean, d'Henri, de Nicole et  
*dyklo sō le parū də zū, dūri, də nikol e*

d'Yvonne; ce sont le père et la mère de Jean, d'Henri,  
*divon; sə sō la pɛ:r e la mɛ:r də zū, dūri,*

de Nicole et d'Yvonne. M. et Mme Duclos ont quatre  
*də nikol e divon. məsjø e madam dyklo ō katr*

filis } enfants  
 filles }

enfants; ils ont deux fils et deux filles. Les parents et  
*ūfū; il -z ō dø fis e dø fi:j. le parū e*

les quatre enfants sont une famille.

*le katr ūfū sō -t yn fami:j.*

Il y a un père dans la famille Duclos, il y a une mère  
*il ja ũ pɛ:r dū la fami:j dyklo, il ja yn mɛ:r*

dans la famille, et il y a deux fils et deux filles dans la  
*dū la fami:j, e il ja dø fis e dø fi:j dū la*

famille. M. Duclos, Mme Duclos, Jean, Henri, Nicole  
*fami:j. məsjø dyklo, madam dyklo, zã, ãri, nikol*

et Yvonne sont six (6) personnes. Un homme est une  
*e ivɔn sɔ si pɛrson. œ -nɔm ɛ -t yn*

personne; une femme est une personne; un garçon est  
*pɛrson; yn fam ɛ -t yn pɛrson; œ garsɔ ɛ*

une personne, et une fille est aussi une personne. Il y a  
*-t yn pɛrson, e yn fi:j ɛ -t osi yn pɛrson. il ja*

six personnes dans la famille Duclos.  
*si pɛrson dũ la fami:j dyklo.*

Y a-t-il un père dans la famille? Oui, il y a un père  
*ja -t il œ pɛ:r dũ la fami:j? wi, il ja œ pɛ:r*

dans la famille. Y a-t-il aussi une mère dans la famille?  
*dũ la fami:j. ja -t il osi yn mɛ:r dũ la fami:j?*

Oui, il y a aussi une mère dans la famille. Combien de  
*wi, il ja osi yn mɛ:r dũ la fami:j. kɔbjɛ dɔ*

garçons y a-t-il dans la famille? Il y a deux garçons  
*garsɔ ja -t il dũ la fami:j? il ja dø garsɔ*

dans la famille. Combien de filles y a-t-il dans la  
*dũ la fami:j. kɔbjɛ dɔ fi:j ja -t il dũ la*

famille? Il y a deux filles dans la famille.  
*fami:j? il ja dø fi:j dũ la fami:j.*

Combien de frères Yvonne a-t-elle? Elle a deux frères.  
*kɔbjɛ dɔ frɛ:r ivɔn a -t el? el a dø frɛ:r.*

Combien d'enfants M. et Mme Duclos ont-ils? Ils ont  
*kɔbjɛ dãfã məsjø e madam dyklo ɔ -t il? il -s ɔ*

quatre enfants. Combien de personnes y a-t-il dans la  
*katr œfã. kɔbjɛ dɔ pɛrson ja -t il dũ la*

il y a = il est  
 il y a = ils sont

Il y a un père dans la famille.

Il y a deux fils dans la famille.

garçons } enfants  
 filles }

y a-t-il...?  
 il y a

Y a-t-il quatre enfants dans la famille?

Oui, il y a quatre enfants dans la famille.

## Chapitre deux (2).

	famille Duclos? Il y a six personnes dans la famille <i>fami:j dyklo? il ja si person dā la fami:j</i>
	Duclos. Qui sont les six personnes? Ce sont les <i>dyklo. ki sō le si person? sə sō le</i>
	parents et les quatre enfants. Jean, est-ce un enfant? <i>parū e le katr āfā. zū, es ǎ -n āfā?</i>
l'	Oui, c'est un enfant. Est-ce l'enfant de M. et Mme <i>wi, se -t ǎ -n āfā. es lāfā da məsjø e madam</i>
Jean est l'enfant. L'homme, c'est M. Duclos.	Duclos? Oui, c'est l'enfant de M. et Mme Duclos. <i>dyklo? wi, se lāfā da məsjø e madam dyklo.</i>
	Les deux garçons et les deux filles sont les enfants de <i>le dø garsō e le dø fi:j sō le -z āfā da</i>
du = de le des = de les	la mère, et ce sont aussi les enfants du père; ce sont les <i>la mɛ:r, e sə sō -t osi le -z āfū dy pɛ:r; sə sō le</i>
du de l' de la des	enfants des parents. Le nom de la mère est Mme <i>-z āfū de parū. la nō da la mɛ:r e madam</i>
Le nom du père est M. Duclos. Le nom de l'hom- me est M. Duclos. Le nom de la mère est Mme Duclos. Les noms des fils sont Jean et Henri. Les noms des filles sont Nicole et Yvonne.	Duclos. Le nom du père est M. Duclos. Les noms <i>dyklo. la nō dy pɛ:r e məsjø dyklo. le nō</i>
	des fils sont Jean et Henri, et les noms des filles sont <i>de fis sō zū e āri, e le nō de fi:j sō</i>
	Nicole et Yvonne. <i>nikol e ivon.</i>
	Le nom de l'homme est M. Duclos, et le nom de la <i>la nō da lom e məsjø dyklo, e la nō da la</i>
	femme est Mme Duclos. M. Duclos est le mari de <i>fam e madam dyklo. məsjø dyklo e la mari da</i>
	Mme Duclos, et Mme Duclos est la femme de M. Duclos. <i>madam dyklo, e madam dyklo e la fam da məsjø dyklo.</i>

La femme de M. Duclos est la mère des garçons et des filles. Le mari de Mme Duclos est le père des enfants.	homme - mari femme - femme garçon - fils fille - fille
<i>la fam də masjødɥklo ɛ la mɛ:r de garsɔ̃ e de fi:j. la mari də madam dyklo ɛ la pɛ:r de -z ʔfũ.</i>	M. Duclos est un homme; c'est le mari de Mme Duclos.
Quel est le nom de la femme? Le nom de la femme est	Mme Duclos est une femme; c'est la femme de M. Duclos.
<i>kel ɛ la nɔ̃ də la fam? la nɔ̃ də la fam ɛ</i>	Jean est un garçon; c'est le fils de M. et Mme Duclos.
Mme Duclos. Quel est le nom de l'homme? Le nom	Nicole est une fille; c'est la fille de M. et Mme Duclos.
<i>madam dyklo. kel ɛ la nɔ̃ də lɔm? la nɔ̃</i>	
de l'homme est M. Duclos. Quels sont les noms des	
<i>de lɔm ɛ masjødɥklo. kel sɔ̃ le nɔ̃ de</i>	
deux garçons? Ce sont Jean et Henri. Quels sont les	quel? quels?
<i>dø garsɔ̃? sɔ̃ sɔ̃ zɑ̃ e ɑ̃ri. kel sɔ̃ le</i>	
noms des deux filles? Ce sont Nicole et Yvonne.	Quel est le nom du père? Quels sont les noms des enfants?
<i>nɔ̃ de dø fi:j? sɔ̃ sɔ̃ nikɔl e ivɔn.</i>	
Minet, est-ce un chien ou un chat? C'est un chat.	
<i>minɛ, ɛs ʔ sʃjɛ u ʔ sa? sɛ -t ʔ sa.</i>	
Jean, a-t-il un chien ou un chat? Il a un chien. Quel est	
<i>zɑ̃, a-t il ʔ sʃjɛ u ʔ sa? il a ʔ sʃjɛ. kel ɛ</i>	
le nom du chien de Jean? C'est Médor. Y a-t-il une	
<i>la nɔ̃ dy sʃjɛ də zɑ̃? sɛ medɔ:r. ja -til yn</i>	
ou deux filles dans la famille? Il y a deux filles dans	
<i>u dø fi:j dũ la fami:j? il ja dø fi:j dũ</i>	
la famille. Y a-t-il six enfants dans la famille? Non,	
<i>la fami:j. ja -til si -z ʔfũ dũ. la fami:j? nɔ̃,</i>	il y a il n'y a pas
il n'y a pas six enfants dans la famille. Combien	Il y a deux garçons dans la famille.
<i>il nje pa si -z ʔfũ dũ la fami:j. kɔ̃bjɛ</i>	Il n'y a pas six enfants dans la famille.
d'enfants y a-t-il dans la famille? Il y a quatre enfants	
<i>dʔfũ ja -til dũ la fami:j? il ja katr ʔfũ</i>	

dans la famille. Y a-t-il quatre garçons dans la famille?  
*dā la fami:j. ja -t il katrə garsō dā la fami:j?*

Non, il n'y a pas quatre garçons dans la famille; il y a  
*nō, il nja pa katrə garsō dā la fami:j; il ja*

deux garçons dans la famille. Nicole, a-t-elle une ou  
*dø garsō dā la fami:j. nikol, a -t el yn u*

deux sœurs? Elle a une sœur. Quel est le nom de la  
*dø sœ:r? el a yn sœ:r. kel e la nō da la*

sœur de Nicole? C'est Yvonne.  
*sœ:r da nikol? se ivon.*

#### EXERCICE A.

Les deux garçons et les deux filles sont quatre —. M. et Mme Duclos sont les — des enfants. Le père, la mère et les quatre enfants sont une —. Il y a six — dans la famille. M. Duclos est le — de Mme Duclos. Mme Duclos est la — de M. Duclos. — y a deux garçons dans la famille.

Il y a un père et une mère — la famille. — d'enfants M. et Mme Duclos ont-ils? Ils ont — enfants. Combien — filles y a-t-il dans la famille? Il — a deux filles dans la famille. — est le nom du père? Le — du père est M. Duclos. Nicole, a-t-elle un chien — un chat? Elle a un chien. — a-t-il deux hommes dans la famille? Non, il — y a — deux hommes dans la famille; il y a un homme dans la famille. L'homme, c'est — Duclos. Il y — aussi une femme dans la famille. C'est Mme Duclos.

MOTS: -  
quatre  
un enfant



EXERCICE B.

Y a-t-il un ou deux garçons dans la famille? ... Quels sont les noms des garçons? ... Combien de personnes y a-t-il dans la famille Duclos? ... Qui sont les parents des quatre enfants? ... Yvonne, a-t-elle un chien ou un chat? ... Quel est le nom du chat d'Yvonne? ... Y a-t-il quatre filles dans la famille? ... Combien de frères Nicole et Yvonne ont-elles? ...

EXERCICE C.

du de l' de la des

M. Duclos est le mari — — femme. Les parents — enfants sont M. et Mme Duclos. Le nom — père est M. Duclos. La femme — —'homme est Mme Duclos. Les noms — deux chiens sont Médor et Fido. Le nom — — sœur d'Yvonne est Nicole. Le nom — frère de Jean est Henri.

M.  
Mme  
parents  
une famille  
dans  
il y a  
y a-t-il ...?  
il n'y a pas  
six  
une personne  
combien de ...?  
du  
de l'  
de la  
des  
un nom  
un mari  
une femme  
quel ...?  
quels ...?  
ou

L'ANNÉE

	JANVIER	FEVRIER	MARS	AVRIL
Dimanche	6 13 20 27	3 10 17 24	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Lundi	7 14 21 28	4 11 18 25	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Mardi	1 8 15 22 29	5 12 19 26	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Mercredi	2 9 16 23 30	6 13 20 27	5 12 19 26	2 9 16 23 30
Jeudi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	6 13 20 27	3 10 17 24
Vendredi	4 11 18 25	1 8 15 22 29	7 14 21 28	4 11 18 25
Samedi	5 12 19 26	2 9 16 23	1 8 15 22 29	5 12 19 26
	MAI	JUIN	JUILLET	AOÛT
Dimanche	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24 31
Lundi	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25
Mardi	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26
Mercredi	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Jeudi	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Vendredi	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Samedi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30
	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE
Dimanche	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28
Lundi	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29
Mardi	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30
Mercredi	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31
Jeudi	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25
Vendredi	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26
Samedi	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27

un mois  
deux mois

Septembre est un mois. Octobre est un mois. Novembre  
*septā:br ε -i ã mwa. oktobr ε -i ã mwa. novā:br*

et décembre sont deux mois. Il y a douze (12) mois:  
*e desā:bræ s̄ d̄ mwa. il ja du:z mwa:*

un (1), deux (2), trois (3), quatre (4), cinq (5), six (6),  
*ã, d̄, trwa, katr, s̄:k, sis,*

sept (7), huit (8), neuf (9), dix (10), onze (11), douze (12).  
*set, yit, næf, dis, ã:z, du:z.*

Les douze mois sont: janvier, février, mars, avril, mai,  
*le du:z mwa s̄: zãvje, fevrije, mars, avril, mæ,*

juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre,  
*zyẽ, zyije, u, septā:br, oktobr, novā:br,*

décembre. Janvier est le premier (1er) mois. Février  
*desā:br. zãvje ε la prãmje mwa. fevrije*

est le deuxième (2e) mois. Mars est le troisième (3e)  
*ε la dɔzjɛm mwa. mars ε la trwazjɛm*

mois. Avril est le quatrième (4e) mois. Mai est le  
*mwa. avril ε la katrijɛm mwa. me ε la*

cinquième (5e) mois. Juin est le sixième (6e) mois.  
*sɛkjɛm mwa. zjɛ ε la sizjɛm mwa.*

Juillet est le septième (7e) mois. Août est le huitième  
*zujɛ ε la setjɛm mwa. u ε la yitjɛm*

(8e) mois. Septembre est le neuvième (9e) mois.  
*mwa. septā:br ε la nævjɛm mwa.*

Octobre est le dixième (10e) mois. Novembre est le  
*ɔktɔbr ε la dizjɛm mwa. novā:br ε la*

onzième (11e) mois. Décembre est le douzième (12e)  
*ɔzjɛm mwa. desā:br ε la duzjɛm*

mois.  
*mwa.*

Il y a douze mois dans une année. Janvier est le  
*il ja du:z mwa dā -z yn ane. zāvjɛ ε la*

premier mois de l'année. Décembre est le dernier mois  
*prəmje mwa da lane. desā:br ε la dernje mwa*

de l'année. Une année a douze mois. Un mois a quatre  
*da lane. yn ane a du:z mwa. ā mwa a katra*

semaines. Trois mois ont treize (13) semaines. Une  
*səmɛn. trwa mwa ɔ tre:z səmɛn. yn*

semaine a sept jours. Deux semaines ont quatorze (14)  
*səmɛn a set zu:r. dɔ səmɛn ɔ katɔrɔ*

jours. Les sept jours de la semaine sont: dimanche,  
*zu:r. le set zu:r da la səmɛn sɔ : dimā:s,*

un - premier  
 deux - deuxième  
 trois - troisième  
 quatre - quatrième  
 cinq - cinquième  
 six - sixième  
 sept - septième  
 huit - huitième  
 neuf - neuvième  
 dix - dixième  
 onze - onzième  
 douze - douzième  
 treize - treizième

le huitième  
 le onzième



Dimanche

### Chapitre trois (3).

le mois de janvier  
= janvier

lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi.  
*lādi, mardi, merkradi, zōdi, vūdradi, samdi.*

Dimanche est le premier jour de la semaine. Samedi  
*dīmā:f e la prēmje zu:r də la səmen. samdi*

est le dernier jour de la semaine.  
*e la dərnje zu:r də la səmen.*

Les mois de l'année ont trente et un (31), trente (30) ou  
*le mwā də lanē ɔ trā:t e ā, trā:t u*

vingt-huit (28) jours. Le mois de janvier a trente et  
*vētji zu:r. la mwā də zūvje a trā:t e*

un jours; les mois de mars, de mai, de juillet, d'août,  
*ā zu:r; le mwā də mars, də mē, də zyjje, du,*

d'octobre et de décembre ont aussi trente et un jours.  
*dəktobr e də desū:br ɔ -t osi trā:t e ā zu:r.*

Avril, juin, septembre et novembre ont trente jours.  
*avril, zyē, septū:br e novū:br ɔ trā:t zu:r.*

Le mois de février a vingt-huit ou vingt-neuf (29) jours.  
*la mwā də fevrije a vētji -t u vētnef zu:r.*

Combien de mois y a-t-il dans une année? Il y a douze  
*kōbjē də mwā ja -t il dū -z yn ane? il ja du:z*

mois dans une année. Combien de semaines y a-t-il  
*mwā dū -z yn ane. kōbjē də səmen ja -t il*

dans un mois? Il y a quatre semaines dans un mois.  
*dū -z ā mwā? il ja katrə səmen dū -z ā mwā.*

Combien de semaines y a-t-il dans trois mois? Il y a  
*kōbjē də səmen ja -t il dū trwā mwā? il ja*

treize semaines dans trois mois. Combien de jours  
*tre:z səmen dū trwā mwā. kōbjē də zu:r*

y a-t-il dans une semaine? Il y a sept jours dans une  
*ja -t il dā -z yn sōmen? il ja set zu:r dā -z yn*

semaine. Quels sont les sept jours de la semaine? Les  
*sōmen. kel sō le set zu:r dā la sōmen? le*

sept jours de la semaine sont: dimanche, lundi, mardi,  
*set zu:r dā la sōmen sō : dimā:f, lādi, mardi,*

mercredi, jeudi, vendredi, samedi.

*merkradi, zōdi, vādradi, samdi.*

Y a-t-il trente et un jours dans le mois de juin? Non,  
*ja -t il trā:t e ā zu:r dā la mwa dā zūē? nō,*

il n'y a pas trente et un jours dans le mois de juin; juin  
*il nja pa trā:t e ā zu:r dā la mwa dā zūē; zūē*

a seulement trente jours. Y a-t-il aussi trente jours  
*a sœlmā trā:t zu:r. ja -t il osi trā:t zu:r*

dans le mois de février? Non, il n'y a pas trente jours  
*dā la mwa dā feurije? nō, il nja pa trā:t zu:r*

dans le mois de février; février a seulement vingt-huit  
*dā la mwa dā feurije; feurije a sœlmā vētyi*

ou vingt-neuf jours.

*-t u vētnæf zu:r.*

Quel est le premier mois de l'année? Janvier est le  
*kel ε la prāmje mwa dā lane? zūvje ε la*

premier mois de l'année. Quel est le dernier mois de  
*prāmje mwa dā lane. kel ε la dernje mwa dā*

l'année? Décembre est le dernier mois de l'année. Quel  
*lane? desā:br ε la dernje mwa dā lane. kel*

est le premier jour de la semaine? Dimanche est le  
*ε la prāmje zu:r dā la sōmen? dimā:f ε la*

l' = le  
 l' = la  
 l'homme  
 (un homme)  
 l'année  
 (une année)

premier jour de la semaine. Quel est le dernier jour  
*prəmje zu:r də la səmen. kel ɛ lə dɛrnje zu:r*

de la semaine? Samedi est le dernier jour de la semaine.  
*də la səmen? səndi ɛ lə dɛrnje zu:r də la səmen.*

Le premier jour de la semaine, est-ce samedi ou  
*lə prəmje zu:r də la səmen, ɛs səndi u*

dimanche? C'est dimanche. Quel est le deuxième jour  
*dīmā:f? sɛ dīmā:f. kel ɛ lə dʊzjɛm zu:r*

de la semaine? Lundi est le deuxième jour de la  
*də la səmen? lādi ɛ lə dʊzjɛm zu:r də la*

semaine. Mardi est le troisième jour de la semaine.  
*səmen. mardi ɛ lə trwəzjɛm zu:r də la səmen.*

Mercredi est le quatrième jour de la semaine. Jeudi  
*merkradi ɛ lə katrijɛm zu:r də la səmen. zɔdi*

est le cinquième jour de la semaine. Vendredi est le  
*ɛ lə sɛkɛjɛm zu:r də la səmen. vādradi ɛ lə*

sixième jour de la semaine. Samedi est le septième  
*sizjɛm zu:r də la səmen. səndi ɛ lə setjɛm*

jour de la semaine; c'est aussi le dernier jour de la  
*zu:r də la səmen; sɛ-t osi lə dɛrnje zu:r də la*

semaine.  
*səmen.*

Quel est le douzième mois de l'année? Décembre est  
*kel ɛ lə dʊzjɛm mwɑ də lane? dɛsɑ:br ɛ*

le douzième mois de l'année; c'est aussi le dernier mois  
*lə dʊzjɛm mwɑ də lane; sɛ-t osi lə dɛrnje mwɑ*

de l'année. Quel est le neuvième mois de l'année?  
*də lane. kel ɛ lə nəvɛjɛm mwɑ də lane?*

Septembre est le neuvième mois de l'année. Quel est le  
*septā:br ε la nævjem mwa da lane. kel ε la*

huitième jour de la semaine? Il n'y a pas de huitième  
*ytjem zu:r da la sæmen? il nja pu da ytjem*

jour dans la semaine; une semaine a seulement sept  
*zu:r dā la sæmen; yn sæmen a sælmā set*

jours. Quel est le treizième (13e) mois de l'année? Il  
*zu:r. kel ε la trezjem mwa da lane? il*

n'y a pas de treizième mois dans l'année; une année a  
*nja pu da trezjem mwa dā lane; yn æne a*

seulement douze mois. Combien de jours le mois de  
*sælmā du:z mwa. kǽbjē da zu:r la mwa da*

mars a-t-il? Il a trente et un jours. Combien de jours  
*mars a-t-il? il a trā:t e æ zu:r. kǽbjē da zu:r*

le mois d'avril a-t-il? Il a trente jours.

*la mwa d'avril a-t-il? il a irā:t, zu:r.*

#### EXERCICE A.

Dimanche est un —. Il y a sept jours dans une —.

Les sept jours de la semaine sont: —, —, —, —, —, —, —

et —. Janvier est un —. Une — a douze mois. Les

douze mois de l'année sont: —, —, —, —, —, —, —, —,

—, —, — et —. Il y a douze mois: un (1), — (2), — (3),

— (4), — (5), — (6), — (7), — (8), — (9), — (10), — (11),

— (12). Trois mois ont — (13) semaines. Deux se-

maines ont — (14) jours. Le mois de février a — (28)

ou — (29) jours. Le mois de juin a — (30) jours.

Juillet a — et — (31) jours. Janvier est le — mois de

l'année. Février est le — mois de l'année. Août est

il n'y a pas de

**Il n'y a pas de huitième jour dans la semaine.**

MOTS:

trois

cinq

sept

huit

neuf

dix

onze.

douze

treize

quatorze

vingt-huit

vingt-neuf

trente

trente et un

janvier

février

mars

avril

mai

juin

### Chapitre trois (3).

juillet  
août  
septembre  
octobre  
novembre  
décembre  
premier  
deuxième  
troisième  
quatrième  
cinquième  
sixième  
septième  
huitième  
neuvième  
dixième  
onzième  
douzième  
treizième  
dernier  
une année  
un mois  
une semaine  
un jour  
dimanche  
lundi  
mardi  
mercredi  
jeudi  
vendredi  
samedi  
seulement  
il n'y a pas de

le — mois de l'année. Septembre est le — mois de l'année. Décembre est le douzième mois — l'année; c'est aussi le — mois de l'année. Il n'y a — de treizième mois dans l'année; une année a — douze mois. Il n'y a pas — huitième jour dans la semaine; une semaine a seulement — jours.

#### EXERCICE B.

Combien de semaines y a-t-il dans un mois? ... Combien de mois une année a-t-elle? ... Quels sont les sept jours de la semaine? ... Quel est le premier mois de l'année? ... Quel est le dernier mois de l'année? ... Combien de jours y a-t-il dans le mois de février? ...

#### EXERCICE C.

garçon garçons fille filles chien chiens  
semaine semaines fils fils mois mois

Médor est un —. Jean et Henri sont deux —. Un mois a quatre —. Henri est le — de M. et Mme Duclos. Juillet et août sont deux —. Il y a sept jours dans une —. Jean est un —. Yvonne est une —. Jean et Henri sont les — de M. et Mme Duclos. M. et Mme Duclos ont aussi deux —. Médor et Fido sont deux —. Il y a trente jours dans le — de septembre.



## LES GRANDS-PARENTS



M. Gaston Leroux  
(68 ans)



Mme Jacqueline Leroux  
(59 ans)



M. François Duclos  
(70 ans)



Mme Denise Duclos  
(69 ans)



Mme Lucienne Duclos  
(38 ans)



M. Pierre Duclos  
(40 ans)



Nicole  
(15 ans)



Jean  
(13 ans)



Henri  
(8 ans)



Yvonne  
(5 ans)

M. Duclos a un père. Le nom de son père est M.  
*məsʃø dyklo a œ pɛ:r. la nɔ̃ də sɔ̃ pɛ:r e məsʃø*

François Duclos. Il a aussi une mère. Le nom de sa  
*frʁswa dyklo. il a osi yn mɛ:r. la nɔ̃ də sa*

mère est Mme Denise Duclos. Les noms de ses parents  
*mɛ:r e madam dani:z dyklo. le nɔ̃ də se parũ*

sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos.

*sɔ̃ məsʃø frʁswa dyklo e madam dani:z dyklo.*

Mme Duclos a aussi un père et une mère. Les noms de  
*madam dyklo a osi œ pɛ:r e yn mɛ:r. le nɔ̃ də*

ses parents sont M. et Mme Leroux. Le nom de son  
*se parũ sɔ̃ məsʃø e madam ləru. la nɔ̃ də sɔ̃*

## Chapitre quatre (4).

son  
sa  
ses

M. Duclos a un père; le nom de son père est M. François Duclos. M. Duclos a une mère; le nom de sa mère est Mme Denise Duclos.

Les noms de ses parents sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos.

Mme Duclos a un père; le nom de son père est M. Leroux.

Mme Duclos a une mère; le nom de sa mère est Mme Leroux.

Les noms de ses parents sont M. et Mme Leroux.

leur  
leurs

M. Leroux est le grand-père de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne: c'est leur grand-père.

Mme Leroux est leur grand-mère.

M. et Mme Leroux sont leurs grands-parents.

père est M. Gaston Leroux, et le nom de sa mère est  
*pɛ:r ɛ masjɔ gastɔ ləru, e la nɔ də sa mɛ:r ɛ*

Mme Jacqueline Leroux.

*madam zaklin ləru.*

Les parents de M. Duclos sont les grands-parents de  
*le parɔ də masjɔ dyklo sɔ le grɔparɔ də*

Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne. M. François  
*ʒɔ, dəri, də nikɔl e divɔn. masjɔ frɔswa*

Duclos et Mme Denise Duclos sont leurs grands-parents.

*dyklo e madam dəni:z dyklo sɔ ləɾ grɔparɔ.*

M. François Duclos est leur grand-père, et Mme Denise  
*masjɔ frɔswa dyklo ɛ ləɾ grɔpɛ:r, e madam dəni:z*

Duclos est leur grand-mère.

*dyklo ɛ ləɾ grɔmɛ:r.*

Les enfants de M. Duclos ont quatre grands-parents;

*le -z ɔfɔ də masjɔ dyklo ʒ katra grɔparɔ;*

M. François Duclos et Mme Denise Duclos sont leurs

*masjɔ frɔswa dyklo e madam dəni:z dyklo sɔ ləɾ*

grands-parents, et M. et Mme Leroux sont aussi

*grɔparɔ, e masjɔ e madam ləru sɔ -t osi*

leurs grands-parents. M. Leroux est leur grand-père,

*ləɾ grɔparɔ. masjɔ ləru ɛ ləɾ grɔpɛ:r,*

et Mme Leroux est leur grand-mère.

*e madam ləru ɛ ləɾ grɔmɛ:r.*

Gaston est le prénom de M. Leroux. Le prénom de

*gastɔ ɛ la prenɔ də masjɔ ləru. la prenɔ də*

Mme Leroux est Jacqueline. Leur nom de famille est

*madam ləru ɛ zaklin. ləɾ nɔ də fami:j ɛ*

Leroux, et leurs prénoms sont Gaston et Jacqueline.

*læru, e lær prenõ sõ gastõ e zaklin.*

Ils ont le même nom de famille, mais ils n'ont pas le

*il -z õ la mɛ:m nõ da fami:j, mɛ il nõ pa la*

même prénom.

*mɛ:m prenõ.*

Mme Duclos n'a pas le même nom de famille que son

*madam dyklo na pa la mɛ:m nõ da fami:j ka sõ*

père et sa mère; elle a un autre nom de famille que son

*pɛ:r e sa mɛ:r; el a õ-n o:trə nõ da fami:j ka sõ*

père et sa mère; son nom de famille est Duclos. Jean

*pɛ:r e sa mɛ:r; sõ nõ da fami:j ɛ dyklo. zũ*

a le même nom de famille que son père et sa mère; son

*a la mɛ:m nõ da fami:j ka sõ pɛ:r e sa mɛ:r; sõ*

nom de famille est Duclos. Mais il a un autre prénom

*nõ da fami:j ɛ dyklo. mɛ il a õ-n o:trə prenõ*

que son père et sa mère; son prénom est Jean, et les

*ka sõ pɛ:r e sa mɛ:r; sõ prenõ ɛ zũ, e le*

prénoms de son père et de sa mère sont Pierre et

*prenõ da sõ pɛ:r e da sa mɛ:r sõ pjɛ:r e*

Lucienne. Nicole a aussi le même nom de famille que

*lysjen. nikol a osi la mɛ:m nõ da fami:j ka*

ses parents, mais elle a un autre prénom; son prénom

*se parũ, mɛ el a õ-n o:trə prenõ; sõ prenõ*

est Nicole.

*ɛ nikol.*

Henri, a-t-il le même prénom que son père? Non, il a

*ãri, a-t il la mɛ:m prenõ ka sõ pɛ:r? nõ, il a*

même... que

autre... que

Jean a le même

nom de famille

que son père.

Mme Duclos a un

autre nom de fa-

mille que son

père.

Chapitre quatre (4).

un autre prénom que son père; le prénom de son père  
*ũ -n o:trə prɛ:nũ kə sũ pɛ:r; lə prɛ:nũ də sũ pɛ:r*  
 est Pierre. Mais Henri et son père ont le même nom  
*ɛ pjɛ:r. mɛ ʔri ɛ sũ pɛ:r ɔ lə mɛ:m nũ*  
 de famille. Nicole, a-t-elle le même prénom que sa  
*də fami:j. nikɔl, a -t el lə mɛ:m prɛ:nũ kə sa*  
 mère? Non, elle a un autre prénom que sa mère, mais  
*mɛ:r? nũ, el a ỹ -n o:trə prɛ:nũ kə sa mɛ:r, mɛ*  
 elle a le même nom de famille que sa mère; elle a aussi  
*el a lə mɛ:m nũ də fami:j kə sa mɛ:r; el a osi*  
 le même nom de famille que son père.  
*lə mɛ:m nũ də fami:j kə sũ pɛ:r.*

Qui sont les grands-parents de Jean? M. et Mme  
*ki sũ le grãparũ də zũ? mäsʃø ɛ madam*

Leroux sont ses grands-parents, et M. François Duclos  
*lœru sũ se grãparũ, ɛ mäsʃø frãswa dyklo*

et Mme Denise Duclos sont aussi ses grands-parents.  
*ɛ madam dɛni:s dyklo sũ -t osi se grãparũ.*

M. et Mme Leroux et M. et Mme Duclos, sont-ce aussi  
*mäsʃø ɛ madam lœru ɛ mäsʃø ɛ madam dyklo, sũs osi*

les grands-parents de Nicole? Oui, ce sont aussi ses  
*le grãparũ də nikɔl? wi, sə sũ -t osi se*

grands-parents.  
*grãparũ.*

un an = une année

Nicole a quinze (15) ans; son anniversaire est le seize  
*nikɔl a kɛ:z ỹ; sũ -n anivɛrsɛ:r ɛ lə sɛ:z*

(16) avril. Jean a treize ans; son anniversaire est le  
*avril. zũ a trɛ:z ỹ; sũ -n anivɛrsɛ:r ɛ lə*

sept juin. Henri a huit ans et Yvonne a cinq ans; leurs  
*set ʒyē. ʔri a yi-tū e iwɔn a sē-kū; lœr*

anniversaires sont le dix-sept (17) août et le dix-neuf  
*-z anivɛrsɛ:r sō lə disset u e lə diznœf*

(19) juillet.

*ʒyijɛ.*

Henri est un petit garçon. Son frère Jean n'est pas un  
*ʔri ɛ -t ɔ̃ pəti garsō. sō frɛ:r ʒū nɛ pa ɔ̃*

petit garçon; c'est un grand garçon. Yvonne est une  
*pəti garsō; sɛ -t ɔ̃ grū garsō. iwɔn ɛ -t yu*

petite fille, mais sa sœur Nicole n'est pas une petite  
*pətit fi:j, mɛ sa sœ:r nikol nɛ pa yu pətit*

fille; c'est une grande fille.

*fi:j; sɛ -t yu grū:d fi:j.*

Henri est plus petit que Jean, mais il est plus grand  
*ʔri ɛ ply pəti kə ʒū, mɛ il ɛ ply grū*

qu'Yvonne. Nicole est plus grande qu'Henri et Yvonne,  
*kiwɔn. nikol ɛ ply grū:d kəri e iwɔn,*

mais elle n'est pas plus grande que Jean. Nicole a  
*mɛ el nɛ pa ply grū:d kə ʒū. nikol a*

quinze ans; Jean a seulement treize ans, mais il est  
*kē:z ā; ʒū a sœlmū trɛ:z ā, mɛ il ɛ*

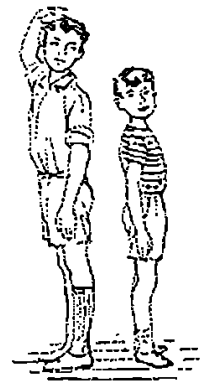
aussi grand que Nicole. Mme Duclos est plus grande  
*-t osi grū kə nikol. madam dyklo ɛ ply grū:d*

que ses enfants, mais elle n'est pas aussi grande que  
*kə sɛ -z ɔ̃fū, mɛ el nɛ pa osi grū:d kə*

son mari. M. Duclos est plus grand que sa femme.  
*sō mari. mäsʃø dyklo ɛ ply grū kə sa fam.*

sept  
 le septième  
 le sept

Une semaine a  
 sept jours.  
 Samedi est le  
 septième jour de  
 la semaine.  
 L'anniversaire  
 de Jean est  
 le sept juin.



grand petit

petit  
 petite

Henri est un  
 petit garçon.  
 Yvonne est une  
 petite fille.

grand  
 grande

Jean est un  
 grand garçon.  
 Nicole est une  
 grande fille.

qu' = que

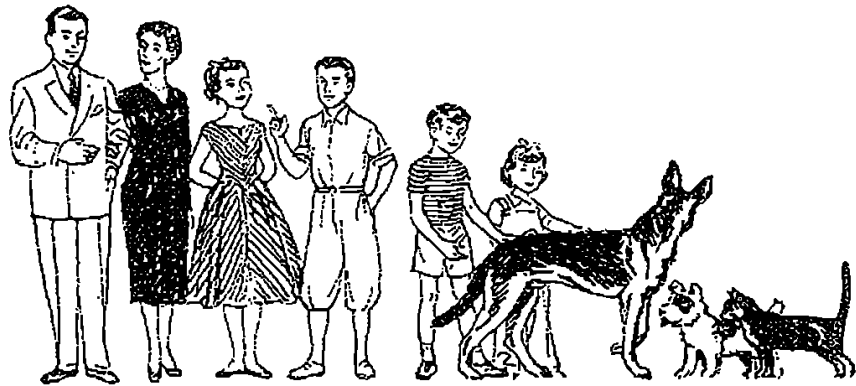
Jean est aussi  
 grand que Nicole  
 = Jean n'est pas  
 plus grand que  
 Nicole, et il n'est  
 pas plus petit  
 que Nicole.

## Chapitre quatre (4).

plus... que  
aussi... que  
ne... pas aussi...  
que

Henri est plus  
grand que sa sœur  
Yvonne.

Jean est aussi  
grand que Nicole,  
mais il n'est pas  
aussi grand que  
son père.



Yvonne est plus petite que sa sœur; elle est la plus  
*ivɔn ɛ ply patit kə sa sœ:r; el ɛ la ply*

petite fille de la famille. Elle est aussi plus petite  
*patit fi:j də la fami:j. el ɛ -t osi ply patit*

que ses frères; elle est la plus petite des enfants.  
*kə se frɛ:r; el ɛ la ply patit de -z ũfũ.*

grand  
plus grand  
le plus grand

Jean est un grand  
garçon.

Il est plus grand  
que son frère.

Il est le plus grand  
des deux garçons.

Henri est plus petit que son frère Jean; il est le plus  
*ãri ɛ ply pati kə sɔ frɛ:r zã; il ɛ lə ply*

petit des deux garçons. Nicole est plus grande que sa  
*pati de dø garsɔ. nikol ɛ ply grũ:d kə sa*

sœur Yvonne; elle est la plus grande des deux filles.  
*sœ:r ivɔn; el ɛ la ply grũ:d de dø fi:j.*

grande  
plus grande  
la plus grande

Nicole est une  
grande fille.

Elle est plus  
grande que sa  
sœur.

Elle est la plus  
grande des quatre  
enfants.

Fido est plus petit que Médor. Médor a trois ans, et  
*fido ɛ ply pati kə medɔ:r. medɔ:r a trwa -z ũ, ɛ*

Fido n'a que six mois. Le chat, Minet, a deux ans.  
*fido na kə si mwɑ. lə ʃa, mine, a dø -z ũ.*

Minet est plus petit que Médor, mais il est aussi grand  
*mine ɛ ply pati kə medɔ:r, mɛ il ɛ -t osi grũ*

n'... que =  
ne... que =  
seulement

que Fido.  
*kə fido.*

Nicole, est-elle aussi grande que sa mère? Non, elle  
*nikɔl, ɛ -t ɛl osi grɑ:d kə sa mɛ:r? nɔ̃, ɛl*

n'est pas aussi grande que sa mère; elle est plus petite  
*nɛ pa osi grɑ:d kə sa mɛ:r; ɛl ɛ ply pɑtit*

que sa mère. Yvonne, est-elle aussi grande que sa  
*kə sa mɛ:r. ivɔn, ɛ -t ɛl osi grɑ:d kə sa*

sœur? Non, elle n'est pas aussi grande que sa sœur;  
*sœ:r? nɔ̃, ɛl nɛ pa osi grɑ:d kə sa sœ:r;*

Nicole est une grande fille, et Yvonne n'est qu'une  
*nikɔl ɛ -t yn grɑ:d fi:j, e ivɔn nɛ kyn*

petite fille.

*pɑtit fi:j.*

Henri, est-ce le plus grand des deux garçons? Non,  
*ɑri, ɛs lə ply grɑ de dø garsɔ̃? nɔ̃,*

c'est Jean qui est le plus grand des deux garçons; c'est  
*sɛ zɑ̃ ki ɛ lə ply grɑ de dø garsɔ̃; sɛ*

un grand garçon, et Henri n'est qu'un petit garçon.  
*-t œ grɑ garsɔ̃, e ɑri nɛ kœ pɑti garsɔ̃.*

Médor, est-ce le plus petit des deux chiens? Non, c'est  
*medɔ:r, ɛs lə ply pɑti de dø sjɛ? nɔ̃, sɛ*

Fido qui est le plus petit des deux chiens; il n'a que six  
*fido ki ɛ lə ply pɑti de dø sjɛ; il na kə si*

mois. Minet, est-il plus grand ou plus petit que Fido?  
*mwa. minɛ, ɛ -t il ply grɑ u ply pɑti kə fido?*

Il est aussi grand que Fido.

*il ɛ -t osi grɑ kə fido.*

Nicole n'a que quinze ans; elle est jeune. Son grand-père,  
*nikɔl na kə kɛ:z ɑ; ɛl ɛ zɑn. sɔ̃ grɑpɛ:r,*

Chapitre quatre (4).

jeune jeune	M. Gaston Leroux, a soixante-huit (68) ans; il est vieux. <i>məsʃø ɡasiʃ ləru, a swasütʃi -t ũ; il ɛ vʃø.</i>
Jean a treize ans; il est jeune. Nicole a quinze ans; elle est jeune.	L'autre grand-père de Nicole, M. François Duclos, a <i>lo:trə ɡrãpe:r də nikol, məsʃø frãswa dyklo, a</i>
vieux vieille	soixante-dix (70) ans; il est plus vieux que M. Leroux. <i>swasütʃi -s ũ; il ɛ ply vʃø kə məsʃø ləru.</i>
M. François Duclos a soixante- dix ans; il est vieux. Mme Denise Duclos a soixante- huit ans; elle est vieille.	La mère de Nicole, Mme Duclos, a trente-huit (38) ans; <i>la me:r də nikol, madam dyklo, a trätʃi -t ũ;</i>
	elle est plus jeune que son mari, M. Duclos, qui a <i>el ɛ ply zœn kə sʃ mari, məsʃø dyklo, ki a</i> quarante (40) ans. M. Pierre Duclos est plus jeune que <i>karũ:t ũ. məsʃø pjɛ:r dyklo ɛ ply zœn kə</i>
	son père, et il est aussi plus jeune que M. Leroux, le <i>sʃ pe:r, e il ɛ -t osi ply zœn kə məsʃø ləru, la</i> père de sa femme; il est le plus jeune des trois hommes. <i>pe:r də sa fam; il ɛ lə ply zœn de trwa -s om.</i>
	La mère de M. Duclos n'est pas jeune; elle est vieille. <i>la me:r də məsʃø dyklo nɛ pa zœn; el ɛ vʃɛ:j.</i>
	Elle a soixante-huit (68) ans. Mme Leroux n'est pas <i>el a swasütʃi -t ũ. madam ləru nɛ pa</i>
	aussi vieille que la mère de M. Duclos; Mme Leroux <i>osi vʃɛ:j kə la me:r də məsʃø dyklo; madam ləru</i>
	n'a que cinquante-neuf (59) ans. Mme Denise Duclos <i>na kə sɛkũtnɛ -v ũ. madam dani:s dyklo</i>
	est plus vieille que Mme Leroux; elle est la plus vieille <i>ɛ ply vʃɛ:j kə madam ləru; el ɛ la ply vʃɛ:j</i>
une grand-mère deux grand-mères	des deux grand-mères, mais son mari est plus vieux. <i>de dø ɡrũme:r, mɛ sʃ mari ɛ ply vʃø.</i>



Henri, est-il plus âgé que son frère Jean? Non, il  
*ūri, ε -t il ply -z aze ka sō frɛ:r zū? nō, il*

n'est pas plus âgé que son frère; c'est Jean qui est le  
*nc pa ply -z aze ka sō frɛ:r; sɛ zū ki ε lə*

plus âgé des deux garçons. Est-ce le plus âgé des  
*ply -z aze de dø garsō. εs lə ply -z aze de*

quatre enfants? Non, ce n'est pas le plus âgé des  
*katr ūfū? nō, sə nc pa lə ply -z aze de*

enfants; c'est Nicole qui est la plus âgée des enfants.  
*-z ūfū; sɛ nikol ki ε la ply -z aze de -z ūfū.*

Nicole a quinze ans, et Jean n'a que treize ans; Nicole  
*nikol a kɛ:z ū, ε zū na ka trɛ:z ū; nikol*

est de deux ans plus âgée que Jean. Elle est de sept  
*ε də dø -z ū ply -z aze ka zū. el ε də sɛ*

ans plus âgée qu'Henri, et elle est de dix ans plus âgée  
*-t ū ply -z aze kūri, ε el ε də di -z ū ply -z aze*

que sa sœur Yvonne.  
*ka sa sœ:r ivɔn.*

Quel âge Henri a-t-il? Il a huit ans. Et quel âge Yvonne  
*kel a:z ūri a -t il? il a yi -t ū. ε kel a:z ivɔn*

a-t-elle? Elle a cinq ans. Quel âge M. Gaston Leroux  
*a -t el? el a sɛ -k ū. kel a:z mɔsjø gastō ləru*

a-t-il? Il a soixante-huit ans. Quel âge Mme Denise  
*a -t il? il a swasūtɥi -t ū. kel a:z madam dani:z*

Duclos a-t-elle? Elle a aussi soixante-huit ans; elle a  
*dyklo a -t el? el a osi swasūtɥi -t ū; el a*

le même âge que M. Leroux. La mère des enfants,  
*lə mɛ:m a:z ka mɔsjø ləru. la mɛ:r de -z ūfū,*

âgé = vieux

âgé  
 âgée

Jean est plus âgé qu'Henri.

Nicole est plus âgée que Jean.

âge  
 âgé

Quel âge Henri a-t-il?

Il a huit ans; il est de trois ans plus âgé qu'Yvonne.

Mme Lucienne Duclos, a-t-elle le même âge que  
*madam lysjen dyklo, a-t el la me:m a:z ka*

son mari? Non, elle n'a pas le même âge que son  
*sɔ̃ mari? nɔ̃, el na pa la me:m a:z ka sɔ̃.*

mari; elle est de deux ans plus jeune que son mari.

*mari; el e da dø-z ɔ̃ ply zœn ka sɔ̃ mari.*

L'anniversaire de Nicole, est-ce le seize avril? Oui, son  
*laniverse:r da nikol, es la se:z avril? wi, sɔ̃*

anniversaire est le seize avril. Quand est-ce l'anniversaire  
*-n aniverse:r e la se:z avril. kũ-t es laniverse:r*

de Jean? C'est le sept juin. L'anniversaire d'Henri,  
*da zũ? se la set zũ. laniverse:r dũri,*

est-ce le même jour? Non, ce n'est pas le même jour.  
*es la me:m zu:r? nɔ̃, sɔ̃ ne pa la me:m zu:r.*

Quand est-ce son anniversaire? C'est le dix-sept août.  
*kũ-t es sɔ̃ -n aniverse:r? se la disset u.*

Quand est-ce l'anniversaire de Mme Denise Duclos?  
*kũ-t es laniverse:r da madam dani:z dyklo?*

C'est le vingt (20) octobre. L'anniversaire de M. Leroux,  
*se la vɛ oktobr. laniverse:r da mæsjo lœru,*

est-ce le même jour? Non, son anniversaire n'est pas  
*es la me:m zu:r? nɔ̃, sɔ̃ -n aniverse:r ne pa*

le même jour. Quand est-ce son anniversaire? C'est le  
*la me:m zu:r. kũ-t es sɔ̃ -n aniverse:r? se la*

dix-huit (18) octobre; il est de deux jours plus âgé  
*dizyt oktobr; il e da dø zu:r ply-z aze*

que Mme Denise Duclos.

*ka madam dani:z dyklo.*

EXERCICE A.

M. Leroux est le — des quatre enfants. Mme Leroux est leur —. Jacqueline est le — de Mme Leroux. Mme Duclos a un — nom de famille que ses parents, mais Nicole a le — nom de famille que son père et sa mère. M. et Mme Duclos ont le même nom de famille, — ils n'ont pas le même prénom. C'est Yvonne — est la plus jeune des enfants; elle n'a — cinq ans.

Nicole — quinze ans; elle est de deux — plus âgée que son frère Jean. Quel — Jean a-t-il? Il a — ans. L' — de Jean, est-ce le sept juin? —, son anniversaire est le sept juin. — est-ce l'anniversaire de Nicole? C'est — seize avril.

EXERCICE B.

Qui est M. Leroux? ... Quels sont les prénoms de M. et de Mme Leroux? ... Combien de grands-parents les enfants ont-ils? ... M. Leroux, est-ce le plus vieux des grands-parents? ... La mère des quatre enfants, est-elle plus âgée que son mari? ... Quand est-ce l'anniversaire d'Henri? ...

EXERCICE C.

son sa ses leur leurs  
Henri a le même nom de famille que — parents, mais il a un autre prénom que — père et — mère. — prénoms sont Pierre et Lucienne, et — nom de famille est Duclos.

MOTS:  
son  
sa  
ses  
grands-parents  
leurs  
leur  
un grand-père  
une  
grand-mère  
un prénom  
un nom de famille  
même  
mais  
que  
qu'  
même ... que  
autre ... que  
quinze  
un an  
un anniversaire  
seize  
dix-sept  
dix-neuf  
petit  
grand  
plus grand  
le plus grand  
plus  
plus petit  
le seize avril  
autre

## Chapitre quatre (4).

aussi ... que  
le plus petit  
n'a que  
n'est que  
qui  
jeune  
soixante-huit  
vieux  
soixante-dix  
trente-huit  
quarante  
vieille  
cinquante-  
neuf  
ne (n') ... que  
de ... ans  
plus âgé  
quel âge a-t-il?  
âgé  
un âge  
quand ...?  
vingt  
dix-huit  
est-il ...?  
est-elle ...?

François  
Denise  
Leroux  
Gaston  
Jacqueline  
Pierre  
Lucienne

M. et Mme Leroux ont une fille: Mme Lucienne Duclos est — fille. M. Pierre Duclos a un père et une mère: — parents sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos. — père est le grand-père des enfants, et sa mère est — grand-mère.

grand grande petit petite âgé âgée vieux vieille  
Nicole est une — fille. Yvonne est une — fille. Elle n'a que cinq ans. Nicole est plus — que Jean, et Jean est plus — qu'Henri. Jean est un — garçon, et Henri est un — garçon. Mme Denise Duclos a soixante-huit ans; elle est —. Mais son fils, M. Pierre Duclos, n'est pas —; il est jeune.

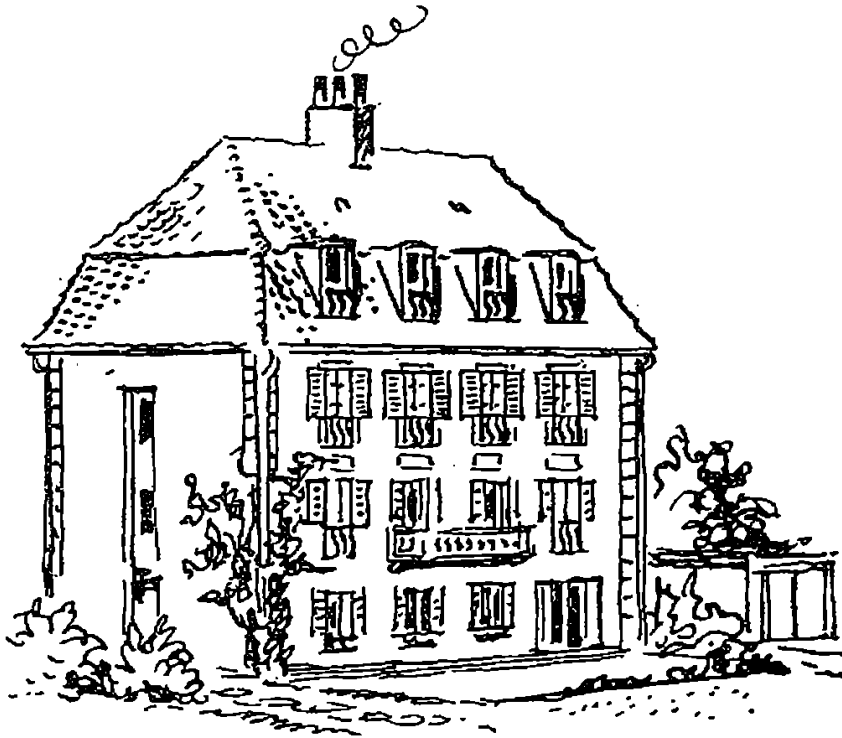
plus le plus la plus

Yvonne est — petite que Nicole; elle est — — petite des deux sœurs. Mme Leroux est — jeune que Mme Denise Duclos; elle est — — jeune des deux grand-mères. Jean est de cinq ans — âgé qu'Henri; il est — — âgé des deux frères.

aussi aussi ... que

M. Leroux a soixante-huit ans, et Mme Denise Duclos a — soixante-huit ans; M. Leroux est — vieux — Mme Denise Duclos, mais il n'est pas — vieux — M. François Duclos. Médor est un chien et Fido est — un chien. Fido n'est pas — grand — Médor, mais il est — grand — Minet.

## VILLES ET PAYS



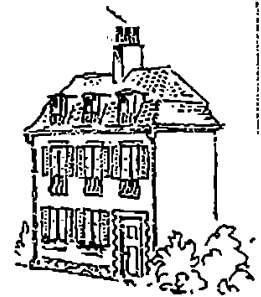
M. Duclos a une maison; c'est une grande et vieille  
*məsʃø dyklo a yn mezɔ̃; sɛ -t yn grɑ:d e vʒɛ:j*

maison. La famille Duclos demeure dans la maison.  
*mezɔ̃. la fami:j dyklo dəmœ:r dɑ la mezɔ̃.*

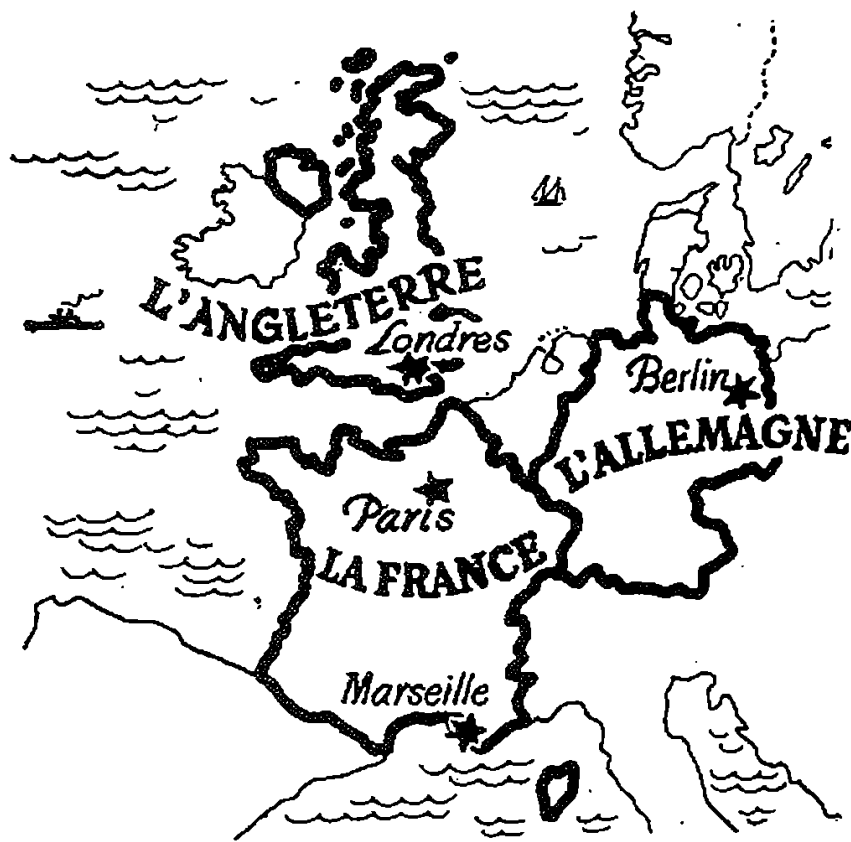
Une autre famille demeure aussi dans la maison; ce  
*yn o:trə fami:j dəmœ:r osi dɑ la mezɔ̃; sə*

sont M. et Mme Lebrun et leurs deux enfants, Paul  
*sɔ̃ məsʃø e madam labrœ̃ e lær dø -z əfɑ̃, pɔl*

et Louise.  
*e lwi:z.*



une maison



à : dans

demeure  
demeurent

Jean demeure à  
Paris.

M. et Mme Duclos  
demeurent à  
Paris.

La maison de M. Duclos est à Paris. Les parents de  
*la meʒɔ̃ də masjø dyklo ɛ -t a pari. le parũ də*

Mme Duclos, M. et Mme Leroux, demeurent aussi à  
*madam dyklo, masjø e madam lœru, dəmœ:r osi a*

Paris, mais ils ne demeurent pas dans la même maison  
*pari, mɛ il nə dəmœ:r pa də la mɛ:m meʒɔ̃*

que la famille Duclos. Les parents de M. Duclos ne  
*kə la fami:j dyklo. le parũ də masjø dyklo nə*

demeurent pas à Paris; ils demeurent à Marseille.  
*dəmœ:r pa a pari; il dəmœ:r a marse:j.*

Paris est une ville; Marseille est aussi une ville. Paris  
*pari ɛ -t yn vil; marse:j ɛ -t osi yn vil. pari*

est la plus grande ville de France. Paris et Marseille  
*ε la ply grā:d vil da frā:s. pari e marse:j*

à  
 dans  
 en

sont en France. Londres est en Angleterre; c'est la plus  
*sō -t ā frā:s. lō:dr ε -t ā -n āglate:r; se la ply*

M. Duclos et sa  
 famille demeurent  
 à Paris, dans une  
 grande maison.  
 Paris est en  
 France.

grande ville d'Angleterre. Berlin est en Allemagne;  
*grā:d vil dāglate:r. berlē ε -t ā -n alman;*

Berlin est la plus grande ville d'Allemagne.

*berlē ε la ply grā:d vil dalman.*

L'Angleterre est un grand pays. La France est aussi un  
*lāglate:r ε -t ā grā peji. la frā:s ε -t osi ā*

grand pays; c'est un plus grand pays que l'Angleterre.  
*grā peji; se -t ā ply grā peji ka lāglate:r.*

un million =  
 1.000.000

La France a quarante-deux millions (42.000.000)  
*la frā:s a karātdø miljō*

un habitant de  
 Paris = une  
 personne qui  
 demeure à Paris

d'habitants; c'est un grand nombre d'habitants. Mais  
*dabitā; se -t ā grā nō:bra dabitā. me*

«30» est un  
 nombre; «68» est  
 aussi un nombre.

l'Angleterre a un plus grand nombre d'habitants que la  
*lāglate:r a ā ply grā nō:bra dabitā ka la*

France: l'Angleterre a cinquante millions (50.000.000)  
*frā:s: lāglate:r a sēkā:t miljō*

d'habitants. La France est un plus grand pays que  
*dabitā. la frā:s ε -t ā ply grā peji ka*

plus d'habitants  
 = un plus grand  
 nombre d'habi-  
 tants

l'Angleterre, mais l'Angleterre a plus d'habitants que  
*lāglate:r, me lāglate:r a ply dabitā ka*

la France. L'Allemagne a plus d'habitants que  
*la frā:s. lalman a ply dabitā ka*

l'Angleterre: il y a soixante-huit millions (68.000.000)  
*lāglate:r: il ja swasūtyi miljō*

Chapitre cinq (5).

le plus d'habitants  
= le plus grand  
nombre  
d'habitants

un pays  
deux pays

où?  
ou

Où demeure Jean,  
à Paris ou à  
Marseille? Il  
demeure à Paris.

quel?  
quelle?

Quel est le nom  
du père de Jean?  
Quelle est la plus  
grande ville de la  
France?  
Dans quel pays  
est Marseille?  
Dans quelle ville  
demeure la fa-  
mille Duclos?

d'habitants en Allemagne. C'est l'Allemagne qui a le  
*dabitā ā -n alman. se lalman ki a la*

plus d'habitants des trois pays.

*ply dabitā de trwa peji.*

Dans quel pays est Marseille? Marseille est en France.

*dā kel peji 'ε marse:j? marse:j ε -t ā frā:s.*

Où est Paris? Paris est aussi en France. Dans quel

*u ε pari? pari ε -t osi ā frā:s. dā kel*

pays est Londres? Londres est en Angleterre. Où est

*peji ε lō:dr? lō:dr ε -t ā -n āglats:r. u ε*

Berlin? Berlin est en Allemagne. Quelle est la plus

*berlē? berlē ε -t ā -n alman. kel ε la ply*

grande ville de France? Paris est la plus grande ville

*grā:d vil dā frā:s? pari ε la ply grā:d vil*

de France.

*dā frā:s.*

Qui sont Paul et Louise? Ce sont deux enfants qui de-

*ki sō pol e lwi:z? sō sō dø -z āfā ki dā-*

meurent dans la maison de M. Duclos. Où demeure la

*mæ:r dā la mezō dā masjø dyklo. u dæmæ:r la*

famille Duclos? Elle demeure à Paris. Les parents de

*fami:j dyklo? el dæmæ:r a pari. le parā dā*

M. Duclos, demeurent-ils aussi à Paris? Non, ils ne de-

*masjø dyklo, dæmæ:r -t il osi a pari? nō, il nō dā-*

meurent pas à Paris. Dans quelle ville demeurent-ils?

*mæ:r pa a pari. dā kel vil dæmæ:r -t il?*

Ils demeurent à Marseille. Dans quelle ville demeurent

*il dæmæ:r a marse:j. dā kel vil dæmæ:r*



les parents de Mme Duclos? Ils demeurent à Paris.  
*le parū da madam dyklo? il dæmæ:r a pari.*

Où demeure la famille Lebrun? La famille Lebrun  
*u dæmæ:r la fami:j labræ? la fami:j labræ*

demeure aussi à Paris, dans la maison de M. Duclos.  
*dæmæ:r osi a pari, dā la mæzō da masjə dyklo.*

La famille Duclos demeure en France; c'est une famille  
*la fami:j dyklo dæmæ:r ā frā:s; se -t yn fami:j*

française. Jean est un jeune garçon français; son frère  
*frāse:z. zā ε -t æ zæ:n garsō frāse; sō fræ:r*

Henri est un petit garçon français. Nicole est une jeune  
*āri ε -t æ pati garsō frāse. nikol ε -t yn zæ:n*

fille française; sa sœur Yvonne est une petite fille fran-  
*fi:j frāse:z; sa sœ:r ivon ε -t yn pətit fi:j frā-*

çaise. Les quatre enfants ont un père français et une  
*se:z. le katr āfā ɔ -t æ pɛ:r frāse e yn*

mère française; c'est un Français qui est leur père et  
*mɛ:r frāse:z; se -t æ frāse ki ε lœr pɛ:r e*

une Française qui est leur mère; M. Duclos est Français  
*yn frāse:z ki ε lœr mɛ:r; masjə dyklo ε frāse*

et Mme Duclos est Française. Paul et Louise Lebrun  
*e madam dyklo ε frāse:z. pol e lwi:z labræ*

ont un père français, mais ils n'ont pas une mère  
*ɔ -t æ pɛ:r frāse, mɛ il nō pa yn mɛ:r*

française; leur mère est une jeune Anglaise. Mme  
*frāse:z; lœr mɛ:r ε -t yn zæ:n āgle:z. madam*

Lebrun a un père anglais et une mère anglaise qui  
*labræ a æ pɛ:r āgle e yn mɛ:r āgle:z ki*

français  
française

Jean est un jeune  
garçon français.  
Nicole est une  
jeune fille fran-  
çaise.

un Français =  
un homme fran-  
çais ou un garçon  
français

une Française =  
une femme fran-  
çaise ou une jeune  
fille française

un Anglais  
deux Anglais

un Français  
deux Français

Chapitre cinq (5).

demeurent en Angleterre. Le prénom de Mme Lebrun  
*dəmæ:r ɔ̃ -n āglatɛ:r. lə prɛnɔ̃ də madam ləbrɛ̃*  
 est Nelly. Son prénom est anglais, mais son nom de  
*ɛ neli. sɔ̃ prɛnɔ̃ ɛ -t āglɛ, mɛ sɔ̃ nɔ̃ də*  
 famille est français.  
*fami:j ɛ frāɛ.*

Les parents de Mme Lebrun sont deux Anglais. Les  
*le parɑ̃ də madam ləbrɛ̃ sɔ̃ dø -z āglɛ. le*  
 Anglais sont les habitants de l'Angleterre. Les Fran-  
*-z āglɛ sɔ̃ le -z abitɑ̃ də lāglatɛ:r. le frɑ̃-*  
 çais sont les habitants de la France. Les Allemands  
*se sɔ̃ le -z abitɑ̃ də la frɑ̃:s. le -z almɑ̃*  
 sont les habitants de l'Allemagne.  
*sɔ̃ le -z abitɑ̃ də lalman.*

«Jean, qui est ton père?» «Mon père, c'est M. Duclos.»  
*«ʒɑ̃, ki ɛ tɔ̃ pɛ:r?» «mɔ̃ pɛ:r, sɛ masjø dyklo.»*

mon  
ma  
mes

Jean: «Mon père  
a une maison.»

Nicole: «Le nom  
de ma sœur est  
Yvonne.»

Jean: «M. et Mme  
Leroux sont mes  
grands-parents.»

ton  
ta  
tes

«Ton père, a-t-il  
une maison,  
Jean?»

«Quel est le nom  
de ta mère,  
Henri?»

«Où demeurent  
tes grands-parents  
Leroux, Henri?»

«Ton père, a-t-il une maison?» «Oui, mon père a une  
*«tɔ̃ pɛ:r, a -t-il yn mɛzɔ̃?» «wi, mɔ̃ pɛ:r a yn*

maison.» «Où est la maison de ton père?» «La maison  
*mɛzɔ̃.» «u ɛ la mɛzɔ̃ də tɔ̃ pɛ:r?» «la mɛzɔ̃*

de mon père est à Paris.» «Qui demeure dans la  
*də mɔ̃ pɛ:r ɛ -t a pari.» «ki dəmæ:r dɑ̃ la*

maison?» «Mon père, ma mère, mon frère Henri et mes  
*mɛzɔ̃?» «mɔ̃ pɛ:r, ma mɛ:r, mɔ̃ frɛ:r ɑ̃ri e me*

sœurs Nicole et Yvonne demeurent dans la maison — et  
*sœ:r nikɔl e ivɔn dəmæ:r dɑ̃ la mɛzɔ̃ — e*

aussi la famille Lebrun. Mon chien Médor, Fido, le  
*osi la fami:j ləbrɛ̃. mɔ̃ sjɛ medɔ:r, fido, la*

chien de ma sœur Nicole, et Minet, le chat de ma  
*ʃjɛ də ma sœ:r nikɔl, e minɛ, lə ʃa də ma*

sœur Yvonne, sont aussi dans la maison.»

*sœ:r iwɔn, sɔ̃ -t osi dũ la mezɔ̃.»*

«Henri, où demeurent tes grands-parents, M. et Mme  
*œ̃ri, u dœmœ:r te grãparũ, mœsjø e madam*

Duclos?» «Mes grands-parents, M. et Mme Duclos,  
*dyklo?» «me grãparũ, mœsjø e madam dyklo,*

demeurent à Marseille, dans une grande maison.» «Tes  
*dœmœ:r a marse:j, dũ -z yn grã:d mezɔ̃.» «te*

autres grands-parents, M. et Mme Leroux, demeurent-ils  
*-z o:trã grãparũ, mœsjø e madam læru, dœmœ:r -t il*

aussi à Marseille?» «Non, ils ne demeurent pas à  
*osi a marse:j?» «nɔ̃, il nœ dœmœ:r pa a*

Marseille, mais à Paris.» «Est-ce Paris ou Marseille  
*marse:j, me a pari.» «es pari u marse:j*

qui a le plus d'habitants?» «C'est Paris qui a le plus  
*ki a lœ ply dabitũ?» «sɛ pari ki a lœ ply*

d'habitants. Mais Londres a plus d'habitants que Paris;  
*dabitũ. me lɔ:dr a ply dabitũ kœ pari;*

Paris a quatre millions d'habitants, et Londres a huit  
*pari a katrã miljɔ̃ dabitũ, e lɔ:dr a yi*

millions d'habitants.»

*miljɔ̃ dabitũ.»*

Jean parle français; il est Français, et les Français  
*ʒœ parl frãse; il ɛ frãse, e le frãse*

parlent français. Les Anglais parlent anglais. Mme  
*parl frãse. le -z œglɛ parl œglɛ. madam*

Chapitre cinq (5).

Lebrun est Anglaise; elle parle anglais, mais elle parle  
*labrœ e -t ägle:z; el parl ägle, me el parl*

aussi français. En France elle parle français et en  
*osi fräse. ä frä:s el parl fräse e ä*

Angleterre elle parle anglais. M. Duclos est Français;  
*-n äglæ:r el parl ägle. masjø dyklo e fräse;*

il parle français. Il parle aussi anglais et allemand.  
*il parl fräse. il parl osi ägle e almä.*

M. Duclos n'est pas Allemand, mais il parle allemand;  
*masjø dyklo ne pa almä, me il parl almä;*

il n'est pas Anglais, mais il parle anglais.  
*il ne pa ägle, me il parl ägle.*

Quelle langue parlent les Français? Ils parlent français.  
*kel lä:g parl le fräse? il parl fräse.*

Quelle langue parlent les Anglais? Ils parlent anglais.  
*kel lä:g parl le -z ägle? il parl ägle.*

on : les  
 personnes

On parle anglais en Angleterre et on parle français en  
*ɔ parl ägle ä -n äglæ:r e ɔ parl fräse ä*

on parle  
 parle-t-on?

France. Quelle langue parle-t-on en Allemagne? On  
*frä:s. kel lä:g parla -t ɔ ä -n alman? ɔ*

On parle français  
 en France.  
 Parle-t-on anglais  
 en Angleterre?

parle allemand en Allemagne. Mme Lebrun, est-elle  
*parl almä ä -n alman. madam labrœ, e -t el*

qui

Française? Non, Mme Lebrun est une Anglaise qui  
*fräse:z? nɔ, madam labrœ e -t yn ägle:z ki*

Mme Lebrun est  
 une Anglaise qui  
 parle français.  
 Paul et Louise  
 sont deux enfants  
 qui demeurent  
 dans la maison de  
 M. Duclos.

parle français.  
*parl fräse.*

«Jean, où est Londres?» «Londres est en Angleterre.»  
*«zä, u e lɔ:dr?» «lɔ:dr e -t ä -n äglæ:r.»*

«Est-ce une grande ou une petite ville?» «C'est une  
«es yn grā:d u yn p̄tit vil?» «se -t yn

grande ville. Londres a plus d'habitants que Paris et  
grā:d vil. l̄:dr a p̄ly dabitā ka pari e

que Berlin.» «Quelle langue parle-t-on en Angleterre?»  
ka berlē.» «kel lā:g parlā -t ɔ̄ ā -n āglat̄:r?»

«On parle anglais.»  
«ɔ̄ parl āgl̄.»

«Parles-tu anglais, Jean?» «Non, je ne parle pas anglais;  
«parl ty āgl̄, zā?» «nɔ̄, zə nə parl pa āgl̄;

je ne parle que français, mais mon père parle anglais.»  
zə nə parl kə fr̄ase, me mɔ̄ p̄:r parl āgl̄.»

«Parle-t-il aussi allemand?» «Oui, il parle aussi  
«parlā -t il osi alm̄?» «wi, il parl osi

allemand.» «Ta mère, parle-t-elle aussi allemand et  
alm̄.» «ta m̄:r, parlā -t el osi alm̄ e

anglais, Jean?» «Non, ma mère ne parle que français.»  
āgl̄, zā?» «nɔ̄, ma m̄:r nə parl kə fr̄ase.»

«Demeures-tu en Angleterre ou en France, Jean?» «Je  
«d̄am̄:r ty ā -n āglat̄:r u ā fr̄:s, zā?» «zə

demeure en France.» «Où demeures-tu en France?»  
d̄am̄:r ā fr̄:s.» «u d̄am̄:r ty ā fr̄:s?»

«Je demeure à Paris.» «Demeures-tu dans la maison de  
«zə d̄am̄:r a p̄ri.» «d̄am̄:r ty dā la mez̄ɔ̄ də

ton père et de ta mère?» «Oui, je demeure dans la  
t̄ɔ̄ p̄:r e də ta m̄:r?» «wi, zə d̄am̄:r dā la

maison de mon père et de ma mère.»  
mez̄ɔ̄ də mɔ̄ p̄:r e də ma m̄:r.»

il parle  
elle parle  
parle-t-il?  
parle-t-elle?

M. Duclos  
demeure en  
France; il parle  
français.  
M. Duclos,  
parle-t-il anglais?  
Mme Duclos  
demeure en  
France; elle parle  
français.  
Mme Duclos,  
parle-t-elle  
allemand?

parle  
parles  
parle

M. Duclos: «Je  
parle anglais.  
Parles-tu anglais,  
Henri?»  
Henri est  
Français; il parle  
français.

## MOTS:

un Allemand  
un Anglais  
une Anglaise  
un Français  
une Française  
un habitant  
une langue  
une maison  
un nombre  
un pays  
une ville  
allemand  
anglais  
français

je demeure  
il demeure  
elle demeure  
ils demeurent  
demeures-tu?  
demeurent-ils?  
il parle  
ils parlent  
parles-tu?  
parle-t-il?  
parle-t-elle?  
parle-t-on?  
je  
tu  
on  
mon  
ma  
mes  
ton  
ta  
tes  
à  
en  
où?  
plus de  
le plus de  
quelle?  
quarante-deux  
cinquante  
un million  
l'Allemagne  
l'Angleterre  
la France  
Berlin  
Londres  
Marseille

EXERCICE A.

M. Duclos a une grande et vieille —. La famille Duclos — dans la maison. La maison est — Paris. Londres est une —. Londres est — Angleterre. La France et l'Allemagne sont deux —. Les Français sont les — de la France. Les Français — français. La France a quarante-deux — d'habitants; c'est un grand — d'habitants. L'Angleterre a — d'habitants que la France.

— est Marseille? Marseille est en —. — langue parlent les Français? Les Français parlent —. Quelle — parle-t-on en Angleterre? — parle anglais. «Jean, quelle langue parles- —?» «— parle français.»

EXERCICE B.

Où est la maison de M. Duclos? ... Qui demeure dans la maison de M. Duclos? ... Combien d'habitants y a-t-il en France? ... Quelle langue parle-t-on en France? ... Quel est le prénom de Mme Lebrun? ... Jean, parle-t-il anglais? ...

EXERCICE C.

mon ma mes. ton ta tes  
«Jean, qui est — père?» «— père, c'est M. Duclos.»  
«Henri, où demeurent. — grands-parents, M. et Mme Leroux?» «— grands-parents, M. et Mme Leroux, demeurent à Paris.» «Yvonne, quel est le prénom de — mère?» «Le prénom de — mère est Lucienne.»

parle parles parlent demeure demeures demeurent  
 Les Français — en France et ils — français. M. Duclos  
 — à Paris. Mme Lebrun: «Je — anglais et français;  
 Henri, — - tu aussi anglais et français?» M. Duclos —  
 français, anglais et allemand. Mme Leroux: «Je — à  
 Paris; — - tu aussi à Paris, Yvonne?»

Paris  
 Louise  
 Nelly  
 Paul  
 Lebrun

### RÉSUMÉ

[rezyme]

« Maison », « ville », « quarante », « plus », « petit » sont cinq mots [mo]. Ce sont cinq mots français. « Où » est aussi un mot français.

« Paris est une ville », « Pierre est un garçon », « Londres est en Angleterre » sont trois phrases [fra:s]. Ce sont trois phrases françaises. « Minet est un chat » est aussi une phrase française. Dans la phrase « Minet est un chat », il y a quatre mots.

La phrase « Demeures-tu en France? » est une question [kestjʃ]. La phrase « Ton père, parle-t-il allemand? » est aussi une question. La phrase « Oui, il parle allemand » est une réponse [repʃ:s]. Les deux phrases « Où est Paris? » et « Paris est en France » sont une question et une réponse. Les phrases « Demeures-tu à Paris? » et « Oui, je demeure à Paris » sont aussi une question et une réponse.

Exemples [egzā:plə] de questions et de réponses:

Médor, est-ce un chien? Oui, c'est un chien. Médor et Fido, sont-ce les chiens de Jean? Non, ce ne sont pas

les chiens de Jean. Nicole et Yvonne, sont-elles deux femmes? Non, elles ne sont pas deux femmes. Jean, a-t-il un chien? Oui, il a un chien. Y a-t-il deux filles dans la famille? Oui, il y a deux filles dans la famille. Combien de frères Yvonne a-t-elle? (ou: Combien Yvonne a-t-elle de frères?) Elle a deux frères. Qui sont-ils? Ce sont Jean et Henri. Quel âge Jean a-t-il? (ou: Quel âge a Jean?) Il a treize ans. Quelle langue les enfants parlent-ils? (ou: Quelle langue parlent les enfants?) Ils parlent français. Dans quel pays les Duclos demeurent-ils? (ou: Dans quel pays demeurent les Duclos?) Ils demeurent en France.

#### EXERCICE

est-il...?	sont-ils...?
est-elle...?	sont-elles...?
est-ce...?	sont-ce...?
a-t-il...?	ont-ils...?
a-t-elle...?	ont-elles...?
y a-t-il...?	

Question: ...? Oui, Minet est un chat. Q.: ...? Oui, Nicole a une sœur. Q.: ...? Non, Fido est un chien. Q.: ...? Oui, Jean a un frère. Q.: ...? Oui, Jean et Nicole sont les enfants de M. et Mme Duclos. Q.: ...? Non, Nicole a seulement une sœur. Q.: ...? Oui, Médor est dans la maison. Q.: ...? Oui, Yvonne et Nicole ont deux frères. Q.: ...? Oui, il y a deux garçons dans la maison. Q.: ...? Oui, Minet et Fido sont aussi dans la maison. Q.: ...? Oui, Jean et Henri ont deux sœurs. Q.: ...? Non, Yvonne et Nicole ne sont pas dans la maison. Q.: ...? Non, il y



a seulement deux chiens dans la maison. Q.: ...? Oui, la mère est dans la maison.

parles-tu ...?	demeures-tu ...?
parle-t-il ...?	demeure-t-il ...?
parle-t-elle ...?	demeure-t-elle ...?
parlent-ils ...?	demeurent-ils ...?
parlent-elles ...?	demeurent-elles ...?

*Question:* ...? Oui, les Duclos demeurent à Paris.  
 Q.: Jean, ...? Oui, mon père parle anglais. Q.: Nicole, ...? Non, je ne parle pas anglais. Q.: Henri, ...? Oui, mon frère demeure à Paris. Q.: Jean, ...? Non, je ne demeure pas à Marseille. Q.: Tes sœurs, ...? Non, elles ne parlent pas anglais.

**Combien ...?      Où ...?      Quand ...?      Quel ...?**  
**Quelle ...?      Dans quel ...?**

*Question:* ...? L'anniversaire de Jean, c'est le sept juin.  
 Q.: ...? Les enfants parlent français. Q.: ...? Il y a six personnes dans la famille. Q.: ...? La famille Duclos demeure en France. Q.: ...? En Angleterre, on parle anglais. Q.: ...? Yvonne a une sœur. Q.: ...? Le prénom de M. Duclos est Pierre. Q.: ...? Paris est en France. Q.: ...? Henri a huit ans.

## LA FAMILLE LEROUX

Mme Duclos a un frère. Son nom est M. Charles  
*madam dyklo a œ frɛ:r. sɔ̃ nɔ̃ ɛ masjɔ̃ sarl*

Leroux. C'est l'oncle des quatre enfants de M. et Mme  
*lɔru. sɛ lɔ̃:klø de katr œfã `dø masjɔ̃ ɛ madam*

Duclos. Sa femme, Mme Anne Leroux, est leur tante.  
*dyklo. sa fam, madam a:n `lɔru, ɛ lær tã:t.*

M. et Mme Charles Leroux ont deux enfants, un fils  
*masjɔ̃ ɛ madam sarl lɔru ɔ̃ dɔ̃ -z œfã, œ fis*

et une fille. Le nom de leur fils est Marcel, et le nom  
*e yn fi:j. læ nɔ̃ dø lær fis ɛ marsɛl, e læ nɔ̃*

de leur fille est Monique. Marcel est le cousin de Jean,  
*dø lær fi:j ɛ mɔnik. marsɛl ɛ læ kuzɛ dø zã,*

d'Henri, de Nicole et d'Yvonne, et Monique est leur  
*dãri, dø nikol e divɔn, e mɔnik ɛ lær*

cousine. M. Charles Leroux et sa famille ne  
*kuzin. masjɔ̃ sarl lɔru e sa fami:j nø*

demeurent pas dans la ville, mais en dehors de la ville;  
*dømœ:r pa dã la vil, mɛ œ dœ:r dø la vil;*

ils demeurent à la campagne.

*il. dømœ:r a la kãpan.*

«Jean et Henri, quel est le nom de votre oncle?»  
*«zã e ãri, kel ɛ læ nɔ̃ dø vɔtr ɔ̃:kl?»*

Jean et Henri: «Le nom de notre oncle est M. Charles  
*zã e ãri: «læ nɔ̃ dø nɔtr ɔ̃:kl ɛ masjɔ̃ sarl*



en dehors de Paris



la campagne

Leroux.» «M. Leroux, est-ce aussi l'oncle de vos sœurs  
laru.» «masjɔ laru, ɛs osi lɔ:klə də vo sœ:r

Nicole et Yvonne?» Jean et Henri: «Oui, c'est aussi  
nikɔl e ivɔn?» zɑ e ɑri: «wi, sɛ -t osi

l'oncle de nos sœurs Nicole et Yvonne.» «Mme Leroux,  
lɔ:klə də no sœ:r nikɔl e ivɔn.» «madam laru,

est-ce votre tante?» Jean et Henri: «Oui, c'est notre  
ɛs vɔtrə tɑ:t?» zɑ e ɑri: «wi, sɛ nɔtrə

tante.»

tɑ:t.»

«Combien votre mère a-t-elle de frères?» Jean et Henri:  
«kɔbjɛ vɔtrə mɛ:r a -t el də frɛ:r?» zɑ e ɑri:

«Elle a un frère: notre oncle Charles.» «Combien votre  
«el a ɑ frɛ:r: nɔtr ɔ:klə ʃarl.» «kɔbjɛ vɔtr

oncle et votre tante ont-ils d'enfants?» Jean et Henri:  
ɔ:kl e vɔtrə tɑ:t ɔ -t il dɑfɑ?» zɑ e ɑri:

«Ils ont deux enfants: Marcel et Monique. Marcel est  
«il -z ɔ dɔ -z ɑfɑ: marsɛl e mɔnik. marsɛl ɛ

notre cousin et Monique est notre cousine.» «Sont-ils  
nɔtrə kuzɛ e mɔnik ɛ nɔtrə kuzin.» «sɔ -t il

aussi le cousin et la cousine de vos sœurs?» Jean et  
osi lə kuzɛ e la kuzin də vo sœ:r?» zɑ e

Henri: «Oui, ils sont aussi le cousin et la cousine de nos  
ɑri: «wi, il sɔ -t osi lə kuzɛ e la kuzin də no

sœurs.»

sœ:r.»

«Nicole et Yvonne, votre oncle et sa famille, demeurent-ils  
«nikɔl e ivɔn, vɔtr ɔ:kl e sa fami:j, dɑmœ:r -t il

notre  
votre  
nos  
vos

Jean et Henri:  
« Notre père, c'est  
M. Duclos. »

« Et qui est votre  
mère? » « Notre  
mère, c'est Mme  
Duclos. »

« M. Duclos, est-ce  
aussi votre père,  
Nicole et Yvon-  
ne? » « Oui. M. et  
Mme Duclos sont  
nos parents. »

« Sont-ils aussi vos  
parents, Jean et  
Henri? » « Oui. »

Combien votre  
mère a-t-elle de  
frères? =  
Combien de frères  
votre mère  
a-t-elle?

Chapitre six (6).

en ville = dans la ville

en ville?» Nicole et Yvonne: «Non, ils demeurent en  
*ā vil?* *nikɔl e ivɔn:* «nɔ̃, il dɑmɑ:r ā

dehors de la ville; ils demeurent à la campagne.»  
*dɑ:r dɑ la vil; il dɑmɑ:r ɑ la kɑpan.*»

«Nicole et Yvonne, demeurez-vous aussi à la campagne?»  
*«nikɔl e ivɔn, dɑmɑ:re vu osi a la kɑpan?»*

Nicole et Yvonne: «Non, nous ne demeurons pas à la  
*nikɔl e ivɔn:* «nɔ̃, nu nɑ dɑmɑ:rɔ̃ pa a la

campagne.» «Où demeurez-vous?» Nicole et Yvonne:  
*kɑpan.* «u dɑmɑ:re vu?» *nikɔl e ivɔn:*

«Nous demeurons à Paris.» «Quelle langue parlez-vous?»  
*«nu dɑmɑ:rɔ̃ ɑ pari.» «kɛl lɑ:g parle vu?»*

Nicole et Yvonne: «Nous parlons français.» «Quelle  
*nikɔl e ivɔn:* «nu parlɔ̃ frɑsɛ.» «kɛl

langue parlent vos frères?» «Nos frères parlent aussi  
*lɑ:g parl vo frɛ:r?» «no frɛ:r parl osi*

français.» «Combien de langues votre père parle-t-il?»  
*frɑsɛ.» «kɔ̃bjɛ dɑ lɑ:g vɔtrɑ pɛ:r parlɑ -t il?»*

«Notre père parle trois langues; il parle français, anglais  
*«nɔtrɑ pɛ:r parl trwa lɑ:g; il parl frɑsɛ, ɑglɛ*

et allemand.»  
*e almɑ.*»

«Jean et Henri, votre mère, a-t-elle deux frères?» Jean  
*«zɑ e ɑri, vɔtrɑ mɛ:r, a -t el dø frɛ:r?» zɑ*

et Henri: «Non, elle n'a qu'un frère.» «Votre père, a-t-il  
*e ɑri: «nɔ̃, el na kɑ̃ frɛ:r.» «vɔtrɑ pɛ:r, a -t il*

aussi un frère?» Jean et Henri: «Non, il n'a pas un frère,  
*osi ɑ̃ frɛ:r?» zɑ e ɑri: «nɔ̃, il na pa ɑ̃ frɛ:r,*

(je) -e  
 (tu) -es  
 (il, elle) -e  
 (nous) -ons  
 (vous) -ez  
 (ils, elles) -ent  
 Jean: «Je parle français.  
 Tu parles aussi français, Henri.»  
 M. Duclos est Français; il parle français.  
 Jean et Henri:  
 «Nous parlons français.»  
 «Vous parlez français, Nicole et Yvonne.»  
 Les habitants de l'Angleterre sont Anglais; ils parlent anglais.

mais une sœur.» «Combien de sœurs avez-vous, Jean  
*mε yn sœ:r.*» «*kɔbjɛ də sœ:r ave vu, zɑ*

et Henri?» Jean et Henri: «Nous avons deux sœurs.»  
*e ɑri?*» *zɑ e ɑri: «nu -z avɔ dø. sœ:r.»*

«Combien de cousins avez-vous?» Jean et Henri: «Nous  
*«kɔbjɛ də kuzɛ ave vu?» zɑ e ɑri: «nu*

n'avons qu'un cousin; c'est Marcel.» «Quel âge a votre  
*navɔ kɑ kuzɛ; se marsel.» «kel a:z a vɔtrə*

cousin Marcel?» «Il a quatorze ans.» «Combien  
*kuzɛ marsel?» «il a katorz ɑ.» «kɔbjɛ*

d'enfants y a-t-il dans la famille de votre oncle?» «Il  
*dɑfɑ je -til dɑ la fami:j da vɔtr ɔ:kl?*» «il

il n'y a que = il y  
a seulement

n'y a que deux enfants dans la famille de notre oncle.»  
*nja kɑ dø -z ɑfɑ dɑ la fami:j da nɔtr ɔ:kl.»*

«Nicole et Yvonne, êtes-vous les cousines de Marcel et  
*«nikɔl e ivɔn, et vu le kuzin də marsel e*

j' = je

de Monique?» Nicole et Yvonne: «Oui, nous sommes  
*də mɔnik?» nikɔl e ivɔn: «wi, nu sɔm*

leurs cousines.» «Yvonne, es-tu plus âgée que ta  
*lœr kuzin.» «ivɔn, ɛ ty ply -z aze kɑ ta*

cousine?» Yvonne: «Non, je ne suis pas plus âgée que  
*kuzin?» ivɔn: «nɔ, zɑ nɑ syi pa ply -z aze kɑ*

ma cousine.» «Quel âge as-tu?» Yvonne: «J'ai cinq  
*ma kuzin.» «kel a:z a ty?» ivɔn: «ze sɛ*

ans.» «Et quel âge a Monique?» Yvonne: «Elle a douze  
*-k ɑ.» «e kel a:z a mɔnik?» ivɔn: «el a du:z*

ans.» «As-tu le même nom de famille que ton cousin  
*ɑ.» «a ty la mɛ:m nɔ də fami:j kɑ tɔ kuzɛ*

(j') ai  
(tu) as  
(il, elle) a  
(nous) avons  
(vous) avez  
(ils, elles) ont  
Jean: «J'ai un  
frère et deux  
sœurs.»  
«As-tu un cousin,  
Henri?»  
Une semaine a  
sept jours.  
Jean et Henri:  
«Nous avons deux  
sœurs.»  
«Quel âge avez-  
vous, Jean et  
Henri?»  
M. et Mme Duclos  
ont quatre  
enfants.

## Chapitre six (6).

(je) suis  
(tu) es  
(il, elle) est  
(nous) sommes  
(vous) êtes  
(ils, elles) sont  
Jean: «Je suis  
Français.  
Tu es aussi  
Français, Henri.»  
Dimanche est le  
premier jour de  
la semaine.  
Jean et Henri:  
«Nous sommes  
deux garçons  
français.»  
«Combien de per-  
sonnes êtes-vous  
dans votre famille,  
Nicole et  
Yvonne?»  
M. et Mme Duclos  
sont les parents de  
Jean.

et ta cousine?» Yvonne: «Non, je n'ai pas le même nom  
*e ta kuzin?» ivɔn: «nɔ̃, zə ne pa la mɛ:m nɔ̃*

de famille que mon cousin et ma cousine. Leur nom de  
*də fami:j kə mɔ̃ kuzɛ̃ e ma kuzin. lœr nɔ̃ də*

famille est Leroux; ce sont les enfants de mon oncle, M.  
*fami:j ɛ lœru; sə sɔ̃ le -zɑ̃fɑ̃ də mɔ̃ -nɔ̃:klə; mɑsjø*

Leroux. Mon nom de famille est Duclos; je suis la fille  
*lœru. mɔ̃ nɔ̃ də fami:j ɛ dyklo; zə sɥi la fi:j*

de M. Duclos.»

*də mɑsjø dyklo.»*

«Jean, es-tu Anglais ou Français?» Jean: «Je suis  
*«zɑ̃, ɛ ty ɑ̃glɛ u frɑ̃sɛ?» zɑ̃: «zə sɥi*

Français.» «As-tu un cousin anglais?» Jean: «Non,  
*frɑ̃sɛ.» «a ty ɑ̃ kuzɛ̃ ɑ̃glɛ?» zɑ̃: «nɔ̃,*

mais j'ai un cousin français.» «Nicole et Yvonne,  
*mɛ zɛ ɑ̃ kuzɛ̃ frɑ̃sɛ.» «nikɔl e ivɔn,*

combien de frères avez-vous?» Nicole et Yvonne: «Nous  
*kɔ̃bjɛ̃ də frɛ:r ave vu?» nikɔl e ivɔn: «nu*

avons deux frères.» «Qui sont vos frères?» Nicole et  
*-z avɔ̃ . dø frɛ:r.» «ki sɔ̃ vo frɛ:r?» nikɔl e*

Yvonne: «Nos frères, ce sont Jean et Henri.» «Combien  
*ivɔn: «no frɛ:r, sə sɔ̃ zɑ̃ e ɑ̃ri.» «kɔ̃bjɛ̃*

d'enfants êtes-vous dans votre famille?» Nicole et  
*dɑ̃fɑ̃ et vu də vɔtrɑ fami:j?» nikɔl e*

Yvonne: «Nous sommes quatre enfants dans notre  
*ivɔn: «nu sɔm katr ɑ̃fɑ̃ də nɔtrɑ*

famille.»

*fami:j.»*

## EXERCICE A.

Le frère de Mme Duclos est l'— de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne; sa femme est leur —. Nicole est la — de Monique et de Marcel; Jean est leur —. Marcel et Monique et leurs parents demeurent à la —, mais la famille Duclos ne demeure pas en — de la ville; elle demeure — Paris. «Jean et Henri, parlez-— anglais?» «Non, — ne parlons pas anglais; nous ne parlons — français.»

## EXERCICE B.

Qui est M. Charles Leroux? ... Combien a-t-il d'enfants? ... La famille Leroux, demeure-t-elle à Paris? ... Combien M. Duclos parle-t-il de langues? ... Quel âge a Marcel? ... Marcel, est-il plus jeune que Jean? ... Combien Jean a-t-il de cousins? ... Quel est le nom de famille d'Yvonne? ... Quelle langue parlent les frères d'Yvonne et de Nicole? ...

## EXERCICE C.

notre nos votre vos

«Nicole et Yvonne, — frères Jean et Henri, parlent-ils anglais?» Nicole et Yvonne: «Non, — frères ne parlent pas anglais. Mais — père parle anglais.» «Quel âge — mère a-t-elle?» Nicole et Yvonne: «— mère a trente-huit ans.» «Est-elle plus âgée que — père?» Nicole et Yvonne: «Non, elle est de deux ans plus jeune que — père.»

MOTS:

un cousin  
une cousine

Chapitre six (6).

un oncle  
 une tante  
 j'ai  
 tu as  
 nous avons  
 vous avez  
 as-tu?  
 avez-vous?  
 nous demeurons  
 vous demeurez  
 demeurez-vous?  
 je suis  
 tu es  
 nous sommes  
 vous êtes  
 es-tu?  
 êtes-vous?  
 nous parlons  
 vous parlez  
 parlez-vous?  
 il n'y a que ...  
 j'  
 nous  
 vous  
 notre  
 nos  
 votre  
 vos  
 à la campagne  
 en dehors de  
 en ville  
 Anne  
 Charles  
 Marcel  
 Monique

(je) demeure, parle      (nous) demeurons, parlons  
 (tu) demeures, parles      (vous) demeurez, parlez  
 (il, elle) demeure, parle      (ils, elles) demeurent, parlent

Les parents de Mme Lebrun — en Angleterre. Ils — anglais; leur fille, Mme Lebrun, — anglais et français. Mme Lebrun est Anglaise, mais elle — en France. «Jean et Henri, dans quelle ville —-vous?» Jean et Henri: «Nous — à Paris.» «— -vous anglais?» «Non, nous ne — pas anglais; nous ne — que français.» «Nicole, où — -tu?» Nicole: «Je — à Paris, dans la maison de mon père.» «Quelle langue — -tu?» «Je — français.»

(je) suis	(j')ai
(tu) es	(tu) as
(il, elle) est	(il, elle) a
(nous) sommes	(nous) avons
(vous) êtes	(vous) avez
(ils, elles) sont	(ils, elles) ont

Les Français — les habitants de la France. Jean demeure en France; il — Français. «Jean, combien — -tu de sœurs?» Jean: «J' — deux sœurs.» «— -tu le fils de M. Duclos?» «Oui, je — son fils.» «Combien de cousins — -vous, Nicole et Yvonne?» «Nous — un cousin: Marcel.» Nicole — un chien, et Yvonne — un chat. «Jean et Henri, — -vous les cousins de Marcel et de Monique?» «Oui, nous — leurs cousins.» Marcel et Monique — deux cousins.



## RÉSUMÉ

ne ... pas      ne ... que

n' ... pas      n' ... que

Les Duclos *ne* demeurent *pas* à Marseille. Henri *ne* parle *pas* anglais. Il *n'est pas* Anglais. L'année *n'a pas* treize mois. Il *n'y a pas* huit jours dans une semaine.

Henri *ne* parle *que* français. Jean *n'a que* treize ans. Yvonne *n'est qu'*une petite fille. Il *n'y a que* sept jours dans une semaine. Il *n'y a que* douze mois dans une année.

7

## EXERCICE

## Non + ne ... pas

*Question:* Nicole, parle-t-elle anglais? *Réponse:* Non, ...  
*Q.:* Jean et Henri, sont-ils vieux? *R.:* Non, ...  
*Q.:* Yvonne, est-elle aussi grande que Nicole? *R.:* Non, ...  
*Q.:* M. François Duclos, est-ce le père de Nicole? *R.:* Non, ...  
*Q.:* Fido et Médor, sont-ce deux chats? *R.:* Non, ...

## Non + ne ... que

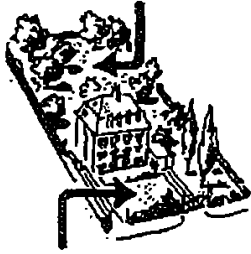
*Question:* Jean, parle-t-il anglais et français? *Réponse:* Non, ... français. *Q.:* Y a-t-il trente jours dans le mois de février? *R.:* Non, ... vingt-huit ou vingt-neuf jours.  
*Q.:* Yvonne, a-t-elle deux sœurs? *R.:* Non, ... sœur.  
*Q.:* M. et Mme Duclos, ont-ils cinq enfants? *R.:* Non, ... quatre enfants.

il *ne* (demeure)  
*pas* ...  
 il *n'(a) pas* ...  
 il *n'y a pas* ...

il *ne* (parle)  
*que* ...  
 il *n'(a) que* ...  
 il *n'y a que* ...

## LE JARDIN

derrière la maison



devant la maison



un arbre

beaucoup de = un grand nombre de

peu de = un petit nombre de

des : un nombre de

La maison de M. Duclos est dans un jardin. Le jardin  
*la mezō da masjə dyklo e dā -z œ zardē. la zardē*

est en deux parties: une partie du jardin est devant la  
*e -t ō də parti: yn parti dy zardē e davū la*

maison; l'autre partie est derrière la maison. La partie  
*mezō; lo:tra parti e derje:r la mezō. la parti*

du jardin derrière la maison est plus grande que la  
*dy zardē derje:r la mezō e ply grā:d kə la*

partie devant la maison.

*parti davū la mezō.*

Il y a un grand nombre d'arbres dans le jardin de M.  
*il ja œ grā nō:bra darbra dā la zardē da masjə*

Duclos. Dans la grande partie du jardin derrière la  
*dyklo. dā la grā:d parti dy zardē derje:r la*

maison, il y a beaucoup d'arbres, mais devant la maison,  
*mezō, il ja boku darbr, me davū la mezō,*

il n'y a que peu d'arbres.

*il nja kə pə darbr.*

«Jean, la maison de ton père, est-elle dans un jardin?»

*«zū, la mezō da iō pe:r, e -t el dā -z œ zardē?»*

«Oui, elle est dans un grand jardin.» «Y a-t-il des arbres

*«wi, el e dā -z œ grā zardē.» «ja -t il de -z arbra*

dans votre jardin?» «Oui, il y a beaucoup d'arbres dans

*dā vōtra zardē?» «wi, il ja boku darbra dā*

notre jardin. Il y a aussi des fleurs et des buissons dans  
*notra zardē. il ja osi de flæ:r e de byisō dā*

notre jardin.» «Les arbres de votre jardin, sont-ils  
*notra zardē.» «le -z arbra da votra zardē, sō -t il*

grands?» «Oui, les arbres de notre jardin sont grands.»  
*grā?» «wi, le-z arbra da notra zardē sō grā.»*

«Dans quelle partie du jardin y a-t-il des arbres?»  
*«dā kel parti dy zardē ja -t il de -z arbr?»*

«Il y a des arbres devant la maison, et il y a des arbres  
*«il ja de -z arbra davū la mezō, e il ja de -z arbra*

derrière la maison. Mais devant la maison il n'y a que  
*derje:r la mezō. me davū la mezō il nja ka*

deux arbres; les autres arbres sont derrière la maison.  
*dø -z arbr; le -z o:tra -z arbra sō derje:r la mezō.*

Les deux arbres devant la maison sont grands; ils sont  
*le dø -z arbra davū la mezō sō grā; il sō*

plus hauts que notre maison. Il y a aussi un buisson  
*ply o ka notra mezō. il ja osi ē byisō*

devant la maison; mais il n'est pas haut, il est bas.  
*davū la mezō; me il ne pa o, il ε ba.*

Dans notre jardin, il y a peu de buissons hauts.» «Les  
*dā notra zardē, il ja pø da byisō o.» «le*

arbres derrière la maison, sont-ils aussi hauts que les  
*-z arbra derje:r la mezō, sō -t il osi o ka le*

deux arbres devant la maison?» «Non, ils sont plus bas  
*dø -z arbra davū la mezō?» «nō, il sō ply ba*

que les deux arbres devant la maison.»  
*ka le dø -z arbra davū la mezō.»*

un  
des

Jean est un  
garçon.  
Jean, Henri et  
Marcel sont des  
garçons.

grand  
grands

Le jardin est  
grand.  
Les arbres sont  
grands.



une fleur



un buisson

haut  
hauts  
haute  
hautes

Un arbre est plus  
haut qu'un  
buisson.  
Les buissons ne  
sont pas hauts.  
La maison n'est  
pas haute.  
Les maisons ne  
sont pas hautes.

Chapitre sept (7).



un arbre haut  
un arbre bas



une maison de 3 étages

l'herbe (l' = la)



l'herbe

bas  
bas  
basse  
basses

Le buisson est bas.  
Les buissons sont bas.  
La maison est basse.  
Les maisons sont basses.

«Votre maison, est-elle haute, Jean?» «Non, elle n'est  
«votrə mezɔ̃, ɛ -t ɛlə o:t, ʒɑ̃?» «nɔ̃, ɛl nɛ  
pas haute; elle est basse. Notre maison n'a que trois  
pa o:t; ɛl ɛ ba:s. notrə mezɔ̃ na kə trwa  
étages. Dans la partie de Paris où nous demeurons,  
-z ɛta:ʒ. də la parti də pari u nu dəmœrɔ̃,  
il y a beaucoup de maisons basses qui n'ont que peu  
il ja boku də mezɔ̃ ba:s ki nɔ̃ kə pø  
d'étages.»

dɛta:ʒ.»

Les arbres et les buissons sont des plantes. L'herbe est  
le -z arbr ɛ le byisɔ̃ sɔ̃ də plɑ:t. lɛrb ɛ  
aussi une plante; c'est une plante basse. Les arbres sont  
-t osi yn plɑ:t; sɛ -t yn plɑ:t ba:s. le -z arbrə sɔ̃  
des plantes hautes; les buissons sont des plantes basses.  
də plɑ:ta o:t; le byisɔ̃ sɔ̃ də plɑ:t ba:s.

Les arbres et les buissons ont des feuilles. Les feuilles  
le -z arbr ɛ le byisɔ̃ sɔ̃ də fœ:j. le fœ:j  
sont vertes; l'herbe est aussi verte: les feuilles et l'herbe  
sɔ̃ vɛrt; lɛrb ɛ -t osi vɛrt: le fœ:j ɛ lɛrb  
ont la même couleur. Les fleurs ne sont pas vertes;  
sɔ̃ la mɛ:m kulœ:r. le flœ:r nɔ̃ sɔ̃ pa vɛrt;

elles ont beaucoup d'autres couleurs.  
ɛl -z sɔ̃ boku do:trə kulœ:r.

En hiver, dans les mois de décembre, de janvier et de  
ɑ̃ -n i:vɛ:r, də le mwɑ də desɑ:br, də ʒɑ̃vje ɛ də  
février, il n'y a pas de feuilles sur les arbres, et il n'y a pas  
fevrije, il nja pa də fœ:j syr le -z arbr, ɛ il nja pa

de fleurs dans les jardins. Mais en mars, qui est le  
*da flæ:r dā le zardē. me ā mars, ki ε la*

premier mois du printemps, les arbres et les buissons  
*prāmje mwa dy prētā, le -z arbr e le byisō*

ont leurs premières petites feuilles. Au printemps, les  
*ō lær prāmje:r patit fæ:j. o prētā, le*

jardins ont aussi leurs premières fleurs.

*zardē ō -t osi lær prāmje:r flæ:r.*

Juin, juillet et août sont les mois d'été. Septembre,

*zyē; zyije e u sō le mwa dete. septā:br,*

octobre et novembre sont les mois d'automne. En été

*ōktobr e novā:bra sō le mwa dotn. ā -n ete*

et en automne, il y a des fruits sur les arbres et sur les  
*e ā -n otn, il ja de fryi syr le -z arbr e syr le*

buissons. Dans le jardin de M. Duclos, il y a des  
*byisō. dā la zardē da masjō dyklo, il ja de*

pommes, des poires et beaucoup d'autres fruits en été

*pom, de pwa:r e bokū do:trā fryi ā -n ete*

et en automne. En juin, les fruits ne sont pas mûrs:

*e ā -n otn. ā zyē, le fryi nā sō pa my:r:*

ils sont petits et verts. Mais en août et aussi en

*il sō patit e ve:r. me ā -n u e osi ā*

septembre, le premier mois de l'automne, les fruits sont

*septā:br, la prāmje mwa da lotn, le fryi sō*

mûrs.

*my:r.*

De juin à septembre, il y a des fruits sur les arbres;

*da zyē a septā:br, il ja de fryi syr le -z arbr;*



une feuille

hiver =  
décembre, janvier  
et février

printemps =  
mars, avril et mai

été = juin, juillet  
et août

automne = sep-  
tembre, octobre et  
novembre

en  
au (= à + le)

en été  
en automne  
en hiver  
au printemps



une pomme



une poire

de juin à sep-  
tembre : en juin,  
juillet, août et  
septembre

## Chapitre sept (7).

quand?  
quand

Quand mange-t-on les pommes? On mange les pommes quand elles sont mûres.



les feuilles tombent

des jours où :  
des jours quand



Jean mange une pomme.



la neige tombe

il y a des feuilles sur les arbres de mars à novembre.  
*il ja de fœ:j syr le -z arbrə da mars a novə:br.*

En automne les feuilles tombent; elles tombent à terre.  
*ə -n otɔn le fœ:j tɔ:b; el tɔ:b a tɛ:r.*

Quand les fruits sont mûrs, ils tombent aussi à terre.  
*kā le frɥi sɔ my:r, il tɔ:b osi a tɛ:r.*

On mange les pommes et les poires quand elles sont  
*ɔ mā:ʒ le pɔm e le pwa:r kā -t el sɔ*

mûres; on ne mange pas les petits fruits verts qui ne  
*my:r; ɔ nə mā:ʒ pa le pəti frɥi vɛ:r ki nə*

sont pas mûrs.

*sɔ pa my:r.*

En hiver, il y a des jours où la neige tombe. La neige  
*ə -n ivɛ:r, il ja de zu:r u la nɛ:ʒ tɔ:b. la nɛ:ʒ*

est blanche; les jours où la neige tombe, le jardin de  
*ɛ blā:f; le zu:r u la nɛ:ʒ tɔ:b, la zardɛ da*

M. Duclos est blanc; les arbres et les buissons sont  
*masjɔ dyklo ɛ blā; le -z arbr e le byisɔ sɔ*

blancs, et la terre est blanche aussi. Mais en été, quand  
*blā, e la tɛ:r ɛ blā:f osi. mɛ ə -n ɛtɛ, kā*

il y a des feuilles sur les arbres, le jardin est vert.

*-t il ja de fœ:j syr le -z arbr, la zardɛ ɛ vɛ:r.*

«Jean, que manges-tu?» «Je mange une pomme.» «Et  
*«ʒā, ka mā:ʒ ty?» «ʒə mā:ʒ yn pɔm.» «e*

que manges-tu, Yvonne?» «Je mange une poire.» «La  
*ka mā:ʒ ty, ivɔn?» «ʒə mā:ʒ yn pwa:r.» «la*

poire que tu manges, est-elle mûre?» «Oui, elle est  
*pwa:r ka ty mā:ʒ, ɛ -t el my:r?» «wi, el ɛ*

mûre; je ne mange que des fruits mûrs.» «Avez-vous  
*my:r; zə nə m̄:z kə de fryi my:r.» «ave vu*

des fruits dans votre jardin, Jean?» «Oui, nous avons  
*de fryi dā votrə zardē, zū?» «wi, nu -z avō*

beaucoup de fruits dans notre jardin.» «La pomme que tu  
*boku də fryi dā notrə zardē.» «la pɔm kə ty*

manges, est-ce une pomme de votre jardin?» «Oui, c'est  
*m̄:z, ɛs yn pɔm də votrə zardē?» «wi, sɛ*

une pomme de notre jardin. C'est la première pomme  
*-t yn pɔm də notrə zardē. sɛ la pʁəmje:r pɔm*

mûre de notre jardin.» «Que mange Henri?» «Il mange  
*m̄:r də notrə zardē.» «kə m̄:z ʁi?» «il m̄:z*

une poire; la poire qu'il mange est aussi un fruit de notre  
*yn pwa:r; la pwa:r kil m̄:z ɛ -t osi ə fryi də notrə*

jardin.» «Quand mange-t-on les fruits?» «On mange les  
*zardē.» «kū m̄:z -t ō le fryi?» «ō m̄:z le*

fruits quand ils sont mûrs.» «Quand les fruits sont-ils  
*fryi kū -t il sō my:r.» «kū le fryi sō -t il*

mûrs?» «Ils sont mûrs en août et en septembre.»  
*my:r?» «il sō my:r ā -n u e ā septā:br.»*

«Qu'y a-t-il dans votre jardin, Henri?» «Dans notre  
*«kja -t il dā votrə zardē, ʁi?» «dā notrə*

jardin il y a des arbres et des buissons et beaucoup  
*zardē il ja de -z arbr e de byisō e boku*

d'autres plantes.» «Qu'y a-t-il sur les arbres et sur les  
*do:trə plā:t.» «kja -t il syr le -z arbr e syr le*

buissons?» «Sur les arbres et sur les buissons il y a des  
*byisō?» «syr le -z arbr e syr le byisō il ja de*

blanc  
 blanche

Le jardin est  
 blanc.  
 La neige est  
 blanche.

que?  
 que

«Que manges-tu,  
 Jean?»

«Je mange une  
 pomme, et la  
 pomme que je  
 mange est mûre.»

premier  
 première

Mars est le  
 premier mois du  
 printemps.  
 Jean mange la  
 première pomme  
 mûre du jardin.

qu' = que

feuilles. Nous avons aussi des arbres et des buissons  
*fæ:j. nu -z avõ osi de -z arbr e de byisõ*

qui ont des fruits.» «Quand les arbres ont-ils des fruits?»  
*ki õ de fryi.» «kã le -z arbr õ -t il de fryi?»*

«Ils ont des fruits en été et en automne.»  
*«il -z õ de fryi ã -n ete e ã -n otõn.»*

«De quelle couleur sont les feuilles?» «Les feuilles sont  
*«da kel kulæ:r sõ le fæ:j?» «le fæ:j sõ*

vertes.» «De quelle couleur est la neige?» «La neige  
*vert.» «da kel kulæ:r e la ne:z?» «la ne:z*

est blanche.» «Quels sont les mois d'hiver?» «Ce sont  
*e blã:f.» «kel sõ le mwa diwæ:r?» «sã sõ*

décembre, janvier et février.» «Quels sont les mois de  
*desã:br, zãvje e fevrije.» «kel sõ le mwa da*

printemps?» «Ce sont mars, avril et mai.» «Y a-t-il des  
*prẽtã?» «sã sõ mars, avril e me.» «ja -t il de*

fruits sur les arbres au printemps?» «Non, au printemps  
*fryi syr le -z arbr o prẽtã?» «nã, o prẽtã*

il n'y a pas de fruits sur les arbres. Au printemps, il y a  
*il nja pa da fryi syr le -z arbr. o prẽtã, il ja*

des fleurs sur les arbres.» «Les arbres que vous avez  
*de flæ:r syr le -z arbr.» «le -z arbãrã kã vu -z ave*

dans votre jardin, sont-ils grands?» «Oui, les arbres  
*dã votrã jardẽ, sõ -t il grã?» «wi, le -z arbãrã*

que nous avons dans notre jardin sont grands.»  
*kã nu -z avõ dã notrã jardẽ sõ grã.»*



## EXERCICE A.

Derrière la maison de M. Duclos, il y a — d'arbres, mais devant la maison, il n'y a que — d'arbres. En hiver, il y a des jours — la neige tombe. Décembre, janvier et février sont les mois d'—. Mars, avril et mai sont les mois de —. Juin, juillet et août sont les mois d'—. Septembre, octobre et novembre sont les mois d'—. — printemps, il y a des fleurs sur les arbres. — mars à novembre, il y a des feuilles — les arbres. En novembre, les feuilles —; elles tombent — terre.

Quand — -t-on les pommes? On mange les pommes — elles sont mûres. De quelle — est l'herbe? L'herbe — verte. «— manges-tu, Yvonne?» «Je — une poire.» «La poire — tu manges, est-ce une poire de votre jardin?» «Oui, c'est une poire de — jardin.»

## EXERCICE B.

Combien la maison de M. Duclos a-t-elle d'étages? ...  
Y a-t-il beaucoup d'arbres devant la maison? ...  
Qu'y a-t-il dans le jardin de M. Duclos? ... Que mange Jean? ...  
Quand y a-t-il des feuilles sur les arbres? ...  
De quelle couleur est la neige? ...

## EXERCICE C.

un une des le la les

Paris est — ville. La maison de M. Duclos est dans — jardin. Dans le jardin, il y a — arbres et — buissons.

## MOTS:

un arbre  
un buisson  
une couleur  
un étage  
une feuille  
une fleur  
un fruit  
l'herbe (l'=la)  
un jardin  
la neige  
une partie  
une plante  
une poire  
une pomme  
un printemps  
un été  
un automne  
un hiver  
la terre  
bas  
basse

blanc  
 blanche  
 haut  
 mûr  
 première  
 vert  
 il tombe  
 ils tombent  
 je mange  
 tu manges  
 il mange  
 au  
 beaucoup de  
 de quelle  
 couleur?  
 peu de  
 des arbres  
 devant  
 derrière  
 où  
 quand  
 qu' ?  
 que?  
 sur  
 à terre  
 au printemps  
 qu'y a-t-il?  
 en automne  
 en hiver  
 en mars  
 en été

— arbres devant la maison sont grands. En hiver, il y a  
 — jours où — neige tombe. — jours où la neige tombe,  
 — jardin de M. Duclos est blanc. Les arbres, les  
 buissons et l'herbe sont — plantes.

**bas basse blanc blanche premier première**

En hiver, quand la neige tombe, le jardin de M. Duclos  
 est —. Il y a un buisson — devant la maison de M.  
 Duclos. Jean mange la — pomme mûre. L'herbe est  
 verte et la neige est —. Septembre est le — mois de  
 l'automne. La maison de M. Duclos n'est pas haute,  
 elle est —.

**petit petits petite petites**

**haut hauts haute hautes**

**bas bas basse basses**

En mars, les arbres ont leurs premières — feuilles. Un  
 arbre est une plante —. Une maison qui n'a que deux  
 étages est une maison —. Les deux arbres devant la  
 maison sont plus — que les autres arbres du jardin.  
 Henri n'est pas un grand garçon; c'est un — garçon.  
 Le buisson devant la maison de M. Duclos n'est pas —,  
 il est —. Quand les fruits sont — et verts, ils ne sont  
 pas mûrs. Les buissons ne sont pas hauts; ils sont —.  
 Yvonne est une — fille. Les arbres sont des plantes —.  
 Dans la partie de Paris où Jean demeure, il y a beaucoup  
 de maisons —.

## RÉSUMÉ

le frère	{	mon frère	la sœur	{	ma sœur
		ton frère			ta sœur
		son frère			sa sœur

Jean: « *Mon* père parle anglais et allemand. » M. Lebrun: « Jean, *ton* grand-père, demeure-t-il à Paris? » Henri n'est pas aussi grand que *son* frère Jean.

le père  
grand-père  
frère

Nicole: « *Mon* pays, c'est la France. » Marcel: « Est-ce une pomme de *ton* jardin, Jean? » Marcel est le cousin de Jean, *son* nom de famille est Leroux.

le pays  
jardin  
nom

Yvonne: « *Ma* sœur Nicole a quinze ans. » Louise: « *Ta* mère, est-elle à Paris, Nicole? » Monique n'a pas le même nom de famille que *sa* cousine Nicole.

la sœur  
mère  
cousine

Henri: « *Ma* pomme est mûre. » M. Duclos: « Où est *ta* petite fleur, Yvonne? » M. Duclos demeure dans *sa* maison.

la pomme  
fleur  
maison

le frère	{	notre frère	la sœur	{	notre sœur
		votre frère			votre sœur
		leur frère			leur sœur

Jean et Nicole: « *Notre* frère Henri a huit ans. » M. Lebrun: « Quel âge a *votre* père, Jean et Henri? » Les enfants ont le même nom de famille que *leur* grand-père Duclos.

le père  
grand-père  
frère

Jean et Nicole: « La France est *notre* pays. » Monique: « Avez-vous des poires dans *votre* jardin, Nicole et Yvonne? » Marcel et Monique sont le cousin et la cousine de Jean; *leur* nom de famille est Leroux.

le pays  
jardin  
nom

## Chapitre sept (7).

la sœur  
mère  
cousine

Yvonne et Henri: « *Notre sœur, Nicole, a quinze ans.* »  
M. Lebrun: « Où est *votre mère*, Jean et Henri? » Nicole et Yvonne ne demeurent pas dans la même maison que *leur* cousine Monique.

la pomme  
fleur  
maison

Yvonne et Henri: « C'est *notre première pomme.* »  
M. Lebrun: « Est-ce *votre fleur*, Yvonne et Nicole? Elle est grande! » M. et Mme Duclos demeurent dans *leur* maison.

	mes frères	mes sœurs
	tes frères	tes sœurs
les frères	ses frères	ses sœurs
les sœurs	nos frères	nos sœurs
	vos frères	vos sœurs
	leurs frères	leurs sœurs

les fils  
grands-pères  
frères

M. Duclos: « Jean et Henri sont *mes* fils. » M. Lebrun: « Où demeurent *tes* grands-pères, Nicole? » Nicole n'a pas le même âge que *ses* frères.

les pays  
arbres  
fruits

Mme Lebrun: « La France et l'Angleterre sont *mes* deux pays. » M. François Duclos: « *Tes* arbres sont hauts, Pierre. » M. Duclos mange *ses* premiers fruits mûrs.

les sœurs  
cousines  
grand-mères

Jean: « Yvonne et Nicole sont *mes* sœurs. » M. Duclos: « Où sont *tes* cousines, Marcel? » Nicole ne demeure pas dans la même maison que *ses* grand-mères.

les pommes  
fleurs  
poires

Nicole: « Où sont *mes* fleurs? » Mme Duclos: « *Tes* fleurs sont dans la maison, Nicole. » M. Duclos mange *ses* premières poires mûres.

les fils  
grands-pères  
frères

Mme Duclos: « Où sont *nos* fils, Pierre? » M. Lebrun: « Quel âge ont *vos* deux grands-pères, Nicole et Henri? »

Nicole et Yvonne ont le même nom de famille que *leurs* frères.

M. et Mme Lebrun: « Nos deux pays sont la France et l'Angleterre. » M. Lebrun: « Il y a des fruits sur vos arbres, M. Duclos. » M. et Mme Duclos mangent *leurs* fruits.

Jean et Henri: « Nos sœurs sont dans le jardin. » Mme Duclos: « Où sont vos cousines, Marcel et Monique? » Les enfants ont deux grand-mères; *leurs* grand-mères n'ont pas le même nom de famille.

Jean et Nicole: « Nos pommes sont mûres. » Mme Lebrun: « Vos fleurs, sont-elles hautes, Nicole et Yvonne? » Jean et Henri mangent *leurs* poires.

les pays  
arbres  
fruits

les sœurs  
cousines  
grand-mères

les pommes  
fleurs  
poires

EXERCICE

mon	ma	notre	notre
ton	ta	votre	votre
son	sa	leur	leur
	mes		nos
	tes		vos
	ses		leurs

Jean: « Le nom de famille de — cousine Monique est Leroux. » Mme Duclos: « — deux filles sont à la campagne. » Jean: « — père a une sœur. » Yvonne: « — parents ne sont pas vieux. » Jean: « — chien est dans le jardin. »

« Yvonne, qui demeure dans la maison de — père? »  
« Nicole, où demeure le frère de — mère? » « — cousin Marcel, est-il Français, Jean? » Mme Lebrun: « —

mon  
ma  
mes

ton  
ta  
tes

## Chapitre sept (7).

son  
sa  
ses

grands-parents, demeurent-ils à Paris, Nicole? » « Marcel, quel est le nom de famille de — cousines? »

M. Charles Leroux et — famille demeurent à la campagne. Yvonne: « Mon père ne demeure pas dans la même ville que — parents. » Monique n'a pas le même nom de famille que — cousin Henri.

M. Duclos demeure dans — maison. Mme Duclos mange les fruits de — jardin. Elle mange — premières poires mûres.

notre  
notre  
nos

Marcel et Monique: « — maison est en dehors de Paris. »

Mme Duclos: « Où est — fils Henri, Pierre? »

Marcel et Monique: « — cousins sont les fils de M. Duclos. »

Jean: « Où sont — sœurs, Henri? »

votre  
votre  
vos

Mme Lebrun: « Où est — mère, Jean et Henri? »

« Et où sont — cousins, Marcel et Monique? »

Mme Duclos: « — sœurs, sont-elles dans le jardin, Jean et Henri? »

M. Lebrun: « Mangez-vous des fruits de — jardin, Jean et Henri? »

leur  
leur  
leurs

M. et Mme Duclos parlent la même langue que — parents.

Les parents de Mme Lebrun ne demeurent pas dans la

même ville que — fille Nelly. Henri et Yvonne mangent

des poires de — jardin. Marcel et Monique sont les

enfants de M. Leroux; — père est le frère de Mme

Duclos.

## L'HEURE

Un jour a douze heures; une nuit a aussi douze heures.

œ̃ zu:r a du:z œ:r; yn nyi a osi du:z œ:r.

Un jour et une nuit ont vingt-quatre (24) heures. Une

œ̃ zu:r e yn nyi 5 vĕikatr œ:r. yn

heure a soixante (60) minutes. Une demi-heure a trente

œ:r a swasũ:t minyt. yn dæmiœ:r a trũ:t

minutes. Un quart d'heure a quinze minutes. Une

minyt. œ̃ ka:r dœ:r a kĕ:z minyt. yn

minute a soixante secondes.

minyt a swasũ:t sagõ:d.

Combien d'heures une nuit a-t-elle? Une nuit a douze

kõbjĕ dœ:r yn nyi a -t el? yn nyi a du:z

heures. Combien de secondes une minute a-t-elle? Une

œ:r. kõbjĕ da sagõ:d yn minyt a -t el? yn

minute a soixante secondes. Combien de minutes un

minyt a swasũ:t sagõ:d. kõbjĕ da minyt œ̃

quart d'heure a-t-il? Un quart d'heure a quinze minutes.

ka:r dœ:r a -t il? œ̃ ka:r dœ:r a kĕ:z minyt.

«Quelle heure est-il, Nicole?» «Il est deux heures.»

«kel œ:r ɛ -t il, nikol?» «il ɛ dø -z œ:r.»

«Quelle heure est-il, Jean?» «Il est deux heures cinq.»

«kel œ:r ɛ -t il, zũ?» «il ɛ dø -z œ:r sĕ:k.»

«Quelle heure est-il, Henri?» «Il est deux heures et

«kel œ:r ɛ -t il, ŕri?» «il ɛ dø -z œ:r e



la nuit

# Chapitre huit (8).

quart  
un quart  
Il est deux heures  
et quart.  
Il est trois heures  
moins un quart.



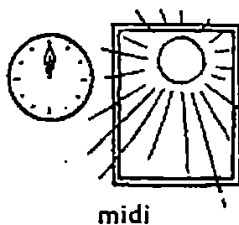
quart.» «Quelle heure est-il, Jean?» «Il est deux  
*ka:r. » «kel œ:r e -t il, zã?» «il e. dø*

demi-  
demie  
Une demi-heure a  
trente minutes.  
Il est deux heures  
et demie.

heures et demie.» «Quelle heure est-il, Yvonne?» «Il  
*-z œ:r e dami.» «kel œ:r e -t il, ivon?» «il*

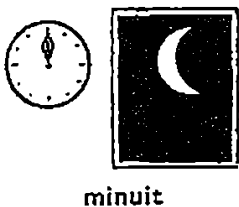


est trois heures moins un quart.» «Quelle heure est-il,  
*e trwa -z œ:r mwē -z ã ka:r. » «kel œ:r e -t il,*  
Nicole?» «Il est trois heures moins cinq.»  
*nikol?» «il e trwa -z œ:r mwē sē:k.»*



il est midi = il  
est douze heures

La première partie du jour est le matin; c'est le matin  
*la prãmje:r parti dy zu:r e la matē; se la matē*



il est minuit = il  
est vingt-quatre  
heures

de six heures à midi. De midi à dix-huit heures, c'est  
*də si -z œ:r a midi. də midi a dizyi -t œ:r, se*

l'après-midi; c'est l'après-midi entre midi et dix-huit  
*lapremidi; se lapremidi ā:trə midi e dizyi*

heures. Entre dix-huit heures et minuit, c'est le soir.  
*t-œ:r. ā:trə dizyi -t œ:r e minyi, se la swa:r.*



L'après-midi est après le matin; le soir est après  
*lapremidi ε -t apre la matē; la swa:r ε -t apre*

l'après-midi.  
*lapremidi.*

La nuit, les enfants de la famille Duclos sont au lit.  
*la nyi, le -z āfā da la fami:j dyklo sō -t o li.*

Jean et Nicole sont au lit de neuf heures du soir à six  
*zō e nikol sō -t o li da næ -v œ:r dy swa:r a si*

heures et demie du matin; Yvonne et Henri sont au lit  
*-z œ:r e dāmi dy matē; ivon e āri sō -t o li*

de huit heures du soir à sept heures moins un quart.  
*da yi -t œ:r dy swa:r a se -t œ:r mwē -z œ ka:r.*

Yvonne et Henri vont au lit à huit heures, et Nicole et  
*ivon e āri vō -t o li a yi -t œ:r, e nikol e*

Jean vont au lit à neuf heures. Nicole et Jean vont au  
*zō vō -t o li a næ -v œ:r. nikol e zō vō -t o*

lit une heure plus tard qu'Yvonne et Henri. Les parents  
*li yn œ:r ply ta:r kivon e āri. le parā*

vont au lit à onze heures ou à minuit; il est tard quand  
*vō -t o li a ō:z œ:r u a minyi; il ε ta:r kū*

ils vont au lit. Les parents vont au lit plus tard que  
*-t il vō -t o li. le parā vō -t o li ply ta:r ka*

leurs enfants.  
*lœr -z āfā.*

Le matin et l'après-midi, Jean, Nicole et Henri sont à  
*la matē e lapremidi, zō, nikol e āri sō -t a*

l'école. L'école commence à huit heures du matin. Le  
*lekol. lekol kāmā:s a yi -t œ:r dy matē. la*

la nuit

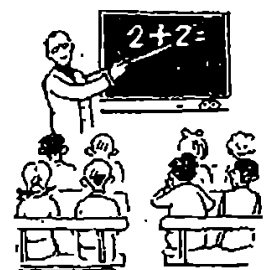
Quand les enfants sont-ils au lit? Ils sont au lit la nuit.

neuf heures du soir = vingt et une (21) heures



un lit

il est tard = c'est tard



à l'école

## Chapitre huit (8).

matin, les enfants sont à l'école de huit heures à midi,  
*matē, le -z ūfā sō -t a lekɔl dā ʏi -t œ:r a midi,*

et l'après-midi, ils sont à l'école de deux heures à quatre  
*e lapremidi, il sō -t a lekɔl dā dɸ -z œ:r a katr*

heures. Ils sont à l'école six heures par jour. Entre  
*œ:r. il sō -t a lekɔl si -z œ:r par zu:r. ā:trā*

midi et deux heures, ils sont à la maison.

*midi e dɸ -z œ:r, il sō -t a la meʒō.*

En France, les enfants commencent l'école quand ils ont  
*ā frā:s, le -z ūfā kɔmā:s lekɔl kū -t il -z ɔ*

six ans. Yvonne n'a que cinq ans; elle ne va pas à l'école.  
*si -z ā. iʋɔn na kə sē -k ā; el nə va pa a lekɔl.*

Mais Jean, Nicole et Henri vont à l'école. Ils vont à  
*me zā, nikɔl e āri vō -t a lekɔl. il vō -t a*

l'école cinq jours par semaine; les cinq jours de la  
*lekɔl sē zu:r par sāmən; le sē zu:r dā la*

semaine où ils vont à l'école sont: lundi, mardi,  
*sāmən u il vō -t a lekɔl sō: lādi, mardi,*

mercredi, vendredi et samedi. Le jeudi et le dimanche,  
*merkradi, vādradi e samdi. la zɸdi e la dimā:s,*

ils ne vont pas à l'école. Les jours où les enfants ne  
*il nə vō pa a lekɔl. le zu:r u le -z ūfā nə*

vont pas à l'école, ils sont à la maison.

*vō pa a lekɔl, il sō -t a la meʒō.*

«Nicole, combien de jours par semaine vas-tu à l'école?»  
*«nikɔl, kōbjē dā zu:r par sāmən va ty a lekɔl?»*

«Je vais à l'école cinq jours par semaine.» «Quels jours  
*«zə ve -za lekɔl sē zu:r par sāmən.» «kəl zu:r*

ne vas-tu pas à l'école?» «Je ne vais pas à l'école le  
*nə va ty pa a lekɔl?» «zə nə ve pa a lekɔl la*

jeudi et le dimanche.» «Ta sœur Yvonne, va-t-elle aussi  
*zɔdi e la dimɑ:f.» «ta sœ:r ivɔn, va -t el osi*

à l'école?» «Non, Yvonne ne va pas à l'école.» «Pourquoi  
*a lekɔl?» «nɔ̃, ivɔn nə va pa a lekɔl.» «purkwa*

Yvonne ne va-t-elle pas à l'école?» «Elle ne va pas à  
*ivɔn nə va -t el pa a lekɔl.» «el nə va pa a*

l'école parce qu'elle n'a que cinq ans.»  
*lekɔl pars kel nə kə sɛ -k ɑ̃.»*

«Jean et Henri, allez-vous à l'école?» «Oui, nous allons  
*«zɑ̃ e ɑ̃ri, ale vu a lekɔl?» «wi, nu -z alɔ̃*

à l'école.» «Allez-vous à l'école chaque jour de la  
*-za lekɔl.» «ale vu a lekɔl sak zu:r də la*

semaine?» «Non, nous n'allons pas à l'école chaque jour  
*sɑ̃mɑ̃n?» «nɔ̃, nu nalɔ̃ pa a lekɔl sak zu:r*

de la semaine: il y a deux jours par semaine où nous  
*də la sɑ̃mɑ̃n: il ja dø zu:r par sɑ̃mɑ̃n u nu*

n'allons pas à l'école.» «Quels jours allez-vous à l'école?»  
*nalɔ̃ pa a lekɔl.» «kel zu:r ale vu a lekɔl?»*

«Nous allons à l'école lundi, mardi, mercredi, vendredi  
*«nu -z alɔ̃ -za lekɔl lɑ̃di, mɑ̃di, mɛkrɑ̃di, vɑ̃drɑ̃di*

et samedi.» «A quelle heure allez-vous à l'école, le  
*e sɑ̃mɑ̃di.» «a kel œ:r ale vu a lekɔl, la*

matin?» «Le matin, nous allons à l'école à sept heures  
*matɛ?» «la matɛ, nu -z alɔ̃ -za lekɔl a sɛ -t œ:r*

et demie. A sept heures et demie nous quittons la  
*e dɑ̃mi. a sɛ -t œ:r e dɑ̃mi nu kitɔ̃ la*

pourquoi?  
 parce que

**Pourquoi** Yvonne  
 ne va-t-elle pas  
 à l'école?  
**Parce qu'elle n'a**  
 que cinq ans.

(je) vais  
 (tu) vas  
 (il, elle) va  
 (nous) allons  
 (vous) allez  
 (ils, elles) vont

Jean: «Je vais à  
 l'école. Vas-tu  
 aussi à l'école,  
 Yvonne?» Yvonne  
 ne va pas à l'école.  
 Jean et Henri:  
 «Aujourd'hui,  
 nous n'allons pas  
 à l'école. Allez-  
 vous à l'école,  
 Marcel et Moni-  
 que?»

Le jeudi, les  
 enfants ne vont  
 pas à l'école, en  
 France.

à quelle heure? =  
 quand?

Chapitre huit (8).



Les enfants arrivent à l'école.

maison, et à huit heures moins cinq nous arrivons à  
*mɛzɔ̃, e a yi-tœ:r mwē sɛ:k nu -z ariwɔ̃ a*  
 l'école; nous commençons l'école à huit heures.» «A  
*lekɔl; nu kɔmāsɔ̃ lekɔl a yi-tœ:r.» «a*  
 quelle heure Paul et Louise Lebrun quittent-ils la  
*kɛl œ:r pɔl e lwi:z labrœ̃ kit-t il la*  
 maison?» «Ils quittent aussi la maison à sept heures et  
*mɛzɔ̃ʔ» «il kit osi la mɛzɔ̃ a sɛ-tœ:r e*  
 demie et ils arrivent à l'école à huit heures moins cinq.»  
*dami e il -z ari:v a lekɔl a yi-tœ:r mwē sɛ:k.»*  
 «Combien d'heures êtes-vous à l'école chaque jour?»  
*«kɔbjɛ̃ dœ:r et vu a lekɔl sak zu:r?»*  
 «Nous sommes à l'école six heures par jour.» «L'école,  
*«nu sɔm -z a lekɔl si -z œ:r par zu:r.» «lekɔl,*  
 commence-t-elle à la même heure chaque matin?» «Oui,  
*kɔmā:s -t el a la mɛ:m œ:r sak matɛ̃?» «wi,*  
 elle commence à la même heure chaque matin.» «A  
*el kɔmā:s a la mɛ:m œ:r sak matɛ̃.» «a*  
 quelle heure commence l'école, le matin?» «Le matin,  
*kɛl œ:r kɔmā:s lekɔl, la matɛ̃?» «la matɛ̃,*  
 l'école commence à huit heures.» «A quelle heure  
*lekɔl kɔmā:s a yi-tœ:r.» «a kɛl œ:r*  
 commencez-vous l'école, l'après-midi?» «L'après-midi,  
*kɔmāse vu lekɔl, lapremidi?» «lapremidi,*  
 nous commençons l'école à deux heures.» «Où êtes-vous  
*nu kɔmāsɔ̃ lekɔl a dɔ -z œ:r.» «u et vu*  
 entre midi et deux heures?» «Entre midi et deux heures,  
*ā:trə midi e dɔ -z œ:r?» «ā:trə midi e dɔ -z œ:r,*

nous sommes à la maison.» «A quelle heure quittez-vous  
*nu som -z a la mezõ.» «a kel œ:r kite vu*

l'école, l'après-midi?» «L'après-midi, nous quittons  
*lekɔl, lapremidi?» «lapremidi, nu kitõ*

l'école à quatre heures.» «Et quand arrivez-vous à la  
*lekɔl a katr œ:r.» «e kã arive vu a la*

maison?» «Nous arrivons à la maison une demi-heure  
*mezõ?» «nu -z arivõ a la mezõ yn damicœ:r*

plus tard.»  
*ply ta:r.»*

«Jean, quelle heure est-il?» «Il est trois heures moins  
*«zã, kel œ:r ɛ -t il?» «il ɛ trwa -z œ:r mwẽ*

un quart.» «Pourquoi n'es-tu pas à l'école?» «Je ne suis  
*-z œ ka:r.» «purkwa ne ty pa a lekɔl?» «zã na syi*

pas à l'école parce que c'est aujourd'hui jeudi, et le  
*pa a lekɔl pars ka se -t ozurɔyi zødi, e la*

jeudi je ne vais pas à l'école. Aujourd'hui, je suis à la  
*zødi zã na ve pa a lekɔl. ozurɔyi, zã syi-z a la*

maison.» «Ta sœur Nicole, est-elle aussi à la maison  
*mezõ.» «ta sœ:r nikɔl, ɛ -t el osi a la mezõ*

aujourd'hui?» «Non, elle n'est pas à la maison  
*ozurɔyi?» «nõ, el ne pa a la mezõ*

aujourd'hui. Louise Lebrun et Nicole sont à la campagne  
*ozurɔyi. lwi:z læbrœ e nikɔl sõ -t a la kãpan*

aujourd'hui.»  
*ozurɔyi.»*

«A quelle heure vas-tu au lit, Jean?» «Je vais au  
*«a kel œ:r va ty o li, zã?» «zã ve -zõ*



Les enfants quittent l'école.

MOTS:

- une école
- une demie
- une heure
- une demi-heure
- un quart d'heure
- une minute
- une seconde
- un lit
- un matin
- un après-midi
- un soir
- une nuit
- chaque
- je vais
- tu vas
- il va

## Chapitre huit (8).

nous allons  
vous allez  
ils vont  
vas-tu?  
va-t-elle?  
allez-vous?  
vont-ils?  
nous arrivons  
vous arrivez  
ils arrivent  
arrivez-vous?  
il commence  
nous commen-  
çons  
vous commencez  
ils commencent  
commence-t-  
elle?  
commencez-  
vous?  
nous quittons  
vous quittez  
ils quittent  
quittez-vous?  
quittent-ils?  
après  
aujourd'hui  
entre  
midi  
minuit  
moins  
par  
pourquoi?  
parce que  
tard  
vingt-quatre

lit à neuf heures du soir.» «Et à quelle heure Yvonne  
*li a næ -v æ:r dy swa:r.* «è a kel æ:r ivɔn

et Henri vont-ils au lit?» «Ils vont au lit à huit heures.»  
*e āri vɔ -t il o li?* «il vɔ -t o li a yi -t æ:r.»

«Pourquoi vas-tu au lit plus tard qu'Yvonne et Henri?»  
*«pɜrkwa va ty o li ply ta:r kivɔn e āri?»*

«Parce que je suis plus âgé qu'Yvonne et Henri.»  
*«pɑrs kə zə syi ply -z æzè kivɔn e āri.»*

### EXERCICE A.

Une — a soixante minutes. Un jour et une — ont vingt-quatre heures. Un — d'heure a quinze minutes. De six heures à midi, c'est le —. Après le matin, c'est l'—. Après dix-huit heures, c'est le —. Les enfants ne sont pas à l'école — midi et deux heures. Ils sont à l'école six heures — jour.

Les enfants ne vont pas à l'école — jour de la semaine; — dimanche et le jeudi, ils sont — la maison. Jean va au lit une heure plus — qu'Yvonne et Henri. «Yvonne, — ne vas-tu pas à l'école?» «Je ne vais pas à l'école — que je n'ai que cinq ans.» «A — heure vas-tu au lit, Yvonne?» «Je vais au lit — huit heures du soir.»

### EXERCICE B.

Combien de jours par semaine les enfants vont-ils à l'école? ... A quelle heure l'école commence-t-elle, le matin? ... A quelle heure les enfants quittent-ils la maison, le matin? ... A quelle heure les enfants arrivent-ils à l'école? ... Pourquoi Jean n'est-il pas à l'école aujourd'hui? ... Pourquoi Louise Lebrun et Nicole ne sont-elles pas à la maison aujourd'hui? ...

EXERCICE C.

(je) vais	(nous) allons
(tu) vas	(vous) allez
(il, elle) va	(ils, elles) vont

«Nicole et Jean, combien de jours par semaine —-vous à l'école?» «Nous — à l'école cinq jours par semaine.» Henri — au lit à huit heures; ses parents — au lit trois ou quatre heures plus tard. «Yvonne, —-tu à l'école?» «Non, je ne — pas à l'école.»

soixante  
à la maison  
à l'école  
à quelle heure?  
à huit heures  
au lit  
quelle heure  
est-il?  
deux heures et  
quart  
deux heures et  
demie

RÉSUMÉ

je parl-e	nous parl-ons
tu parl-es	vous parl-ez
il parl-e	ils parl-ent

Les mots « demeure », « parles », « quittons », « arrivent » sont des *verbes* [verb]. Les mots « vais », « mange », « sont », « êtes » sont aussi des verbes.

Les mots « (je) demeure », « (tu) demeures », « (il) demeure », « (nous) demeurons », « (vous) demeurez », « (ils) demeurent » sont des formes [form] d'un verbe.

Les formes « (je) parle », « (tu) parles », « (il) parle », « (nous) parlons », « (vous) parlez », « (ils) parlent » sont des formes d'un autre verbe.

« (Nous) quittons », « (vous) quittez », « (ils) quittent » sont trois formes d'un troisième verbe. Quelles sont les autres formes du même verbe? Ce sont: « (je) quitte », « (tu) quittes », « (il) quitte ».

je demeure  
tu demeures  
il demeure  
nous demeurons  
vous demeurez  
ils demeurent

je quitte  
tu quittes  
il quitte  
nous quittons  
vous quittez  
ils quittent

## Chapitre huit (8).

j'arrive  
tu arrives  
il arrive  
nous arrivons  
vous arrivez  
ils arrivent

je commence  
tu commences  
il commence  
nous commençons  
vous commencez  
ils commencent

« (Nous) arrivons », « (vous) arrivez », « (ils) arrivent » sont trois formes d'un quatrième verbe. Quelles sont les trois autres formes du même verbe? Ce sont: « (j') arrive », « (tu) arrives », « (il) arrive ».

« (Il) commence », « (nous) commençons », « (vous) commencez », « (ils) commencent » sont quatre formes d'un cinquième verbe. Quelles sont les deux autres formes du même verbe? Ce sont: « (je) commence » et « (tu) commences ».

### EXERCICE

M. Lebrun: « Nicole et Yvonne, demeurez-vous en France? » Nicole et Yvonne: « Oui, nous demeurez en France, parce que nos parents demeurent en France. »  
M. Lebrun: « Jean, à quelle heure quittes-tu la maison, le matin? » Jean: « Je quitte la maison à sept heures et demie. » « Et à quelle heure arrives-tu à l'école? » « J'arrive à l'école à huit heures moins cinq. » La petite Yvonne ne quitte pas la maison le matin, elle ne va pas à l'école. M. Duclos: « Paul et Louise, commencez-vous l'école à la même heure chaque matin? » Paul et Louise: « Oui, nous commençons l'école à huit heures. »  
Marcel: « Jean, demeures-tu dans la maison de ton père? » Jean: « Oui, je demeure dans sa maison. »  
Le matin, Nicole, Jean et Henri quittent la maison à sept heures et demie.



## L'ANNIVERSAIRE

Il est six heures du matin. Les quatre enfants sont  
*il ε si-z œ:r dy matē. le katr āfā sō*

dans leurs lits et dorment. Les quatre enfants?  
*dā lær li ε dorm. le katr āfā?*

il dort  
 ils dorment

Non, il y a une petite fille qui ne dort pas. Qui  
*nō, il ja yn patit fi:j ki n(ə) dɔ:r pa. ki*

est cette petite fille? C'est Yvonne. Nicole dort,  
*ε set patit fi:j? se-tivon: nikol dɔ:r,*

mais la petite Yvonne ne dort pas. Il n'est que six  
*me la p(ə)tit ivon nə dɔ:r pa. il nε k(ə) si*

ne... plus

heures, mais, dans son petit lit, Yvonne ne dort plus.  
*-z œ:r, mε, dā sō p(ə)ti li, ivon nə dɔ:r ply.*

A six heures moins  
 cinq, Yvonne dort,  
 mais à six heures,  
 elle ne dort plus.

Pourquoi ne dort-elle plus? Les autres matins, à  
*purkwa n(ə) dɔ:r-t el. ply? le-z o:tra matē, a*

encore

six heures, Yvonne dort encore. Les autres matins,  
*si-z œ:r, ivon dɔ:r ũkɔ:r. le-z o:tra matē,*

Yvonne, dort-elle  
 encore?  
 Non, elle ne dort  
 plus.

oui, mais ce matin, le matin du dix-neuf juillet, n'est  
*wi, me sə matē, lə matē dy diznœf zɥije, nε*

ce petit garçon  
 cette petite fille

pas un matin comme les autres. C'est aujourd'hui  
*pa œ matē kɔm le-z o:tr. se-t ozurdyi*

l'anniversaire d'Yvonne, et ce matin est le premier  
*laniverse:r divon, e sə matē ε l(ə) prəmje*

de sa septième année. Aujourd'hui, le dix-neuf  
*d(ə) sə setjem ane. ozurdyi, lə diznœf*

Chapitre neuf (9).

a  
avait

Aujourd'hui,  
Yvonne a six ans.  
Hier, elle  
avait cinq ans.

est  
était

Aujourd'hui, c'est  
le dix-neuf  
juillet. Hier,  
c'était le dix-  
huit juillet.

cette année =  
l'année où nous  
sommes

va  
ira

Yvonne ne va pas  
encore à l'école.  
En octobre elle  
ira à l'école.

est-ce que les  
enfants vont? =  
les enfants, vont-  
ils?

pas = ne ... pas

juillet, Yvonne a six ans. Hier, le dix-huit juillet,  
*ʒyijɛ, ivɔn a si-zā. ijɛ:r, lə dizɥit ʒyijɛ,*

Yvonne avait encore cinq ans. Hier, Yvonne était  
*ivɔn avɛ -tākɔ:r sɛ -kā. ijɛ:r, ivɔn etɛ*

encore une petite fille; aujourd'hui elle est une  
*-tākɔ:r yn patit fi:j; ozurɥi el ɛ -t yn*

grande fille. Ce n'est pas beaucoup, six ans, mais  
*grā:d fi:j. sə ne pa boku, si-zā, mɛ*

cette année, en octobre, Yvonne ira à l'école comme  
*sɛt anɛ, ā-nɔktɔbr, ivɔn ira a lekɔl kɔm*

Nicole et les deux garçons.  
*nikɔl e le dø garsɔ̃.*

Yvonne ne va pas encore à l'école, parce qu'on est  
*ivɔn nə va pa -zākɔ:r a lekɔl, pars kɔ̃-n ɛ*

encore en été, mais le premier (1<sup>er</sup>) octobre, elle ira  
*-tākɔ:r ā-n etɛ, mɛ l(ə) prəmje ɔktɔbr, el ira*

à l'école comme les grands enfants. Est-ce que les  
*a lekɔl kɔm le grā-zāfā. ɛs kə le*

autres enfants vont à l'école aujourd'hui? Non,  
*-zɔ:trə -zāfā vɔ̃ -t a lekɔl ozurɥi? nɔ̃,*

parce qu'en juillet, août et septembre, il n'y a pas  
*pars kā ʒyijɛ, u e sɛptā:br, il nja pa*

d'école. Ce sont les trois mois de vacances des en-  
*dekɔl. sə sɔ̃ le trwa mwā d(ə) vakā:s de -zā-*

fants. M. Duclos a aussi des vacances, mais pas trois  
*fā. masjɔ dyklo a osi de vakā:s, mɛ pa trwa*

mois: il n'a qu'un mois de vacances: le mois d'août.  
*mwā: il na kɔ̃ mwā d(ə)vakā:s: la mwā du.*

Les lits où dorment les deux sœurs sont dans  
*le li u dɔrm le dø sæ:r sɔ̃ dā*

une grande chambre: c'est la chambre à coucher de  
*-zyn grā:d fā:br: sɛ la fā:br a kuʃe d(ə)*

Nicole et d'Yvonne. Les parents ont aussi leur  
*nikɔl ɛ divɔn. le parā ɔ̃-t osi lær*

chambre à coucher, qui est plus grande que la  
*fā:br a kuʃe, ki ɛ ply grā:d kə la*

chambre des filles.  
*fā:brə de fi:j.*

Est-ce que les garçons dorment dans une ou deux  
*ɛs kə le garsɔ̃ dɔrm dā -zyn u dø*

chambres? Les deux garçons dorment dans une  
*fā:br? le dø garsɔ̃ dɔrm dā -zyn*

chambre; elle est plus grande que la chambre des  
*fā:br; ɛl ɛ ply grā:d kə la fā:brə de*

filles, mais pas aussi grande que la chambre des  
*fi:j, mɛ pa osi grā:d kə la fā:brə de*

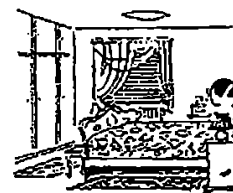
parents. Est-ce que les deux sœurs et les deux  
*parā. ɛs kə le dø sæ:r ɛ le dø*

frères auront deux chambres seulement, quand ils  
*frɛ:r ɔ̃rɔ̃ dø fā:brə sælmā, kā -t il*

seront plus grands? Non, quand les enfants seront  
*sərɔ̃ ply grā? nɔ̃, kā le -z āfā s(ə)rɔ̃*

plus grands — quand Nicole et Jean auront dix-sept  
*ply grā — kā nikɔl ɛ zā ɔ̃rɔ̃ disɛt*

et quinze ans — les quatre enfants n'auront plus  
*ɛ kɛ:s ā — le katr āfā nɔ̃rɔ̃ ply*



une chambre  
à coucher

ont  
auront

Cette année, les  
enfants ont deux  
chambres; plus  
tard, ils auront  
quatre chambres.

sont  
seront

Cette année, Henri  
et Yvonne sont  
petits; plus tard,  
ils seront grands.

Chapitre neuf (9).

il aura  
ils auront

deux chambres à coucher, mais quatre: chaque  
*dø fā:br a kufe, me katr: fak*

enfant aura sa chambre.

*āfā ora sa fā:br.*

Quand Nicole aura dix-sept ans, est-ce qu'elle ira  
*kā nikol ora disset ā, es kel ira*

encore à l'école? Oui, elle ira encore à l'école quand  
*ākɔ:r a lekɔl? wi, el ira ākɔ:r a lekɔl kā*

elle aura dix-sept ans, mais quand elle aura dix-huit  
*-t el ora disset ā, me kā -t el ora dizyi*

ans, elle n'ira plus à l'école. Est-ce que Jean ira à  
*-t ā, el nira ply-z a lekɔl. es ka zā ira a*

l'école, quand il aura dix-huit ans? Non, il n'ira  
*lekɔl, kā -t il ora dizyi -t ā? nō, il nira*

plus à l'école quand il aura dix-huit ans.

*ply-z a lekɔl kā -t il ora dizyi -t ā.*

maman = mère



une poupée

A six heures et demie, la maman d'Yvonne va dans  
*a si-zæ:r e d(ə)mi, la māmā divɔn va dā*

la chambre des filles et appelle Yvonne: « Yvonne! »  
*la fā:bra de fi:j e apel ivɔn: « ivɔn! »*

Yvonne, qui ne dort pas: « Oui, maman! » La  
*ivɔn, ki n(ə) dɔ:r pa: « wi, māmā! » la*

maman: « Bonjour, ma petite! » Yvonne: « Bonjour,  
*māmā: « bɔ̃zɔ:r, ma p(ə)tit! » ivɔn: « bɔ̃zɔ:r,*

qu'est-ce que tu  
as? = qu'as-tu?

maman! Qu'est-ce que tu as pour ta petite Yvonne? »  
*māmā! kes ka ty a pur ta p(ə)tit ivɔn? »*

La maman: « J'ai une grande poupée pour ma petite  
*la māmā: « ze yn grā:d pupe pur ma p(ə)tit*

fille! » Et elle donne la poupée à Yvonne. Mme  
*fi:j!* » *e el dɔn la pupe a ivɔn. madam*

Duclos est une bonne mère pour Yvonne et pour  
*dyklo ε -t yn bɔn mɛ:r pur ivɔn e pur*

ses autres enfants!  
*se -s o:trə -z ʔfʔ!*

Ce n'est pas la dernière année que maman donne  
*sə nɛ pa la dɛrnjɛ:r ane ka māmā dɔn*

une poupée à Yvonne. L'année prochaine Yvonne  
*yn pupe a ivɔn. lane prɔʃɛn ivɔn*

ne sera pas une grande fille, elle n'aura que sept  
*nə s(ə)ra pa yn grā:d fi:j, el nɔra k(ə) sɛ*

ans, et on donne encore des poupées à une petite  
*-t ʔ, e ʔ dɔn ʔkɔ:r de pupe a yn pətɪt*

fille de sept ans.  
*fi:j də sɛ -t ʔ.*

Yvonne a beaucoup de poupées. Quand maman  
*ivɔn a boku d(ə) pupe. kā māmā*

avait l'âge d'Yvonne, elle n'avait qu'une grande  
*avɛ. la:ʒ diɔn, el navɛ kyn grā:d*

poupée; le nom de la poupée était Éliane. Aujourd'hui,  
*pupe; la nɔ d(ə) la pupe ɛtɛ eljan. ɔzurdʒi,*

Éliane est la plus grande poupée de sa fille Yvonne.  
*eljan ε la ply grā:d pupe d(ə) sa fi:j ivɔn.*

Yvonne a trois petites poupées et trois grandes pou-  
*ivɔn a trwa p(e)tɪt pupe e trwa grā:d pu-*

pées. Hier elle n'avait que deux grandes poupées,  
*pe. ije:r el navɛ k(ə) dʔ grā:d pupe,*

un bon père  
 une bonne mère

le dernier jour  
 la dernière année

l'année prochaine  
 = l'année après  
 cette année

il sera  
 ils seront

mais maintenant, elle a trois grandes poupées.  
*mɛ mɛtnã, ɛl a trwa grã:d pupe.*

Quand maman donne la poupée à Yvonne, Yvonne dit:  
*kã mãmã dɔn la pupe a ivɔn, ivɔn di:*

« Oh! la grande poupée! Merci, maman! » et après  
*« o! la grã:d pupe! mersi, mãmã! » e apre*

elle appelle sa sœur et ses frères: « Nicole! Jean!  
*ɛl apel sa sœ:r e se frɛ:r: « nikɔl! zã!*

Henri! » Deux minutes plus tard, les trois autres  
*ãri! » dø minyt ply ta:r, le trwa -z o:trã*

enfants ne dorment plus. Henri dit: « Oh! Est-il  
*-z ãfã n(ə) dɔrm ply. ãri di: « o! ɛ -t il*

déjà sept heures? » Yvonne: « Non, il n'est que  
*deza sɛ -t œ:r? » ivɔn: « nã, il nɛ k(ə)*

six heures et demie, mais c'est aujourd'hui mon  
*si -z œ:r e d(ə)mi, mɛ sɛ -t ozurɔji mã*

anniversaire! »

*-n aniverse:r! »*

Nicole et ses frères donnent leurs cadeaux à Yvonne,  
*nikɔl e se frɛ:r dɔn lœr kado a ivɔn,*

et maintenant elle a déjà quatre cadeaux: la grande  
*e mɛtnã ɛl a deza katra kado: la grã:d*

poupée de maman, un petit chien de son frère Henri,  
*pupe d(ə) mãmã, œ p(ə)ti sjɛ d(ə) sã frɛ:r ãri,*

de sa sœur Nicole un lit pour la poupée Éliane, et  
*də sa sœ:r nikɔl œ li pur la pupe eljan, e*

de son grand frère Jean une maison pour la plus  
*d(ə) sã grã frɛ:r zã yn mezã pur la ply*

il donne  
 ils donnent

petite poupée. « Merci, Henri! Merci, Nicole! Merci,  
*p(ə)tit pupe. « mersi, āri! mersi, nikol! mersi,*

Jean! » dit Yvonne. Le lit de poupée est un bon  
*zā! » di iʋɔn. la li d(ə) pupe ɛ -t ǣ bō*

cadeau, parce qu'Yvonne n'avait pas de grand lit  
*kado, pars kiʋɔn nave pa d(ə) grā li*

pour sa poupée Éliane. Elle a une bonne sœur et  
*pur sa pupe eljan. el a yn bon sœ:r e*

deux bons frères! Est-ce qu'Yvonne aura quatre  
*dø bō frœ:r! ɛs kiʋɔn ɔra katrə*

cadeaux seulement? Non! Quatre cadeaux, c'est  
*kado sœlmā? nō! katrə kado, sɛ*

déjà beaucoup, mais plus tard, elle aura encore plus  
*deza boku, me ply ta:r, el ɔra ōkɔ:r ply*

de cadeaux.

*d(ə) kado.*

A sept heures, c'est papa qui, le dernier, dit: « Bonjour,  
*a sɛ -t œ:r, sɛ papa ki, la dɛrnje, di: « bōzɔ:r,*

Yvonne! » et après il donne son cadeau à la petite fille.  
*iʋɔn! » e apre il dɔn sō kado a la p(ə)tit fi:j.*

Qu'est-ce qu'il donne à Yvonne? Un jardin pour  
*kes kil dɔn a iʋɔn? ǣ zardɛ pur*

la maison de la petite poupée. C'est un jardin  
*la mezō d(ə) la p(ə)tit pupe. sɛ -t ǣ zardɛ*

avec des arbres, des fleurs et beaucoup d'herbe verte.  
*avek de -z arbr, de flœ:r e boku dɛrb vert.*

Qu'est-ce que la petite dit à son père? Elle dit:  
*kes kə la p(ə)tit di a sō pɛ:r? el di:*

lit de poupée = lit  
pour une poupée

-eau  
-eaux

un cadeau  
deux cadeaux

papa = père

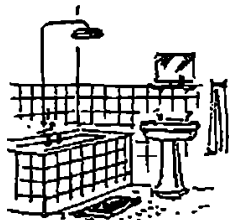
le dernier ɔ:  
après les autres

son  
sa  
ses

Papa donne son  
cadeau à sa fille.  
Yvonne appelle sa  
sœur et ses frères.

## Chapitre neuf (9).

toute la famille :  
le père, la mère et  
les enfants



une salle de bains

lave  
lavait

Maman lave  
Yvonne chaque  
jour.

Elle lavait  
Henri quand il  
était petit.

il avait  
ils avaient

« Merci, mon petit papa! » M. Duclos est un aussi  
« mersi, mō p(ə)ti papa! » məsjø dyklo ɛ -t œ -n osi

bon père pour ses enfants que sa femme est une  
bō pɛ:r pūr se -z ūfā kə sa fam ɛ -t yn

bonne mère.

bɔn mɛ:r.

Maintenant, il est sept heures et quart, et Yvonne

mɛ̃tnā, il ɛ se-tœ:r e ka:r, e ivɔn

a les cadeaux de toute la famille; maman va  
a le kado də tut la fami:j; māmā va

avec Yvonne dans la salle de bains, où elle lave sa  
avek ivɔn dā la sal də bɛ, u el la:v sa

petite fille. Est-ce que maman lave aussi les autres  
p(ə)tit fi:j. ɛs kə māmā la:v osi le -z o:trə

enfants? Non, elle ne lave plus les autres; quand  
-z ūfā? nō, el nə la:v ply le -z o:tr; kū

Henri n'avait que cinq ans, c'était maman qui lavait  
-t āri nave k(ə) sɛ -k ā, setɛ māmā ki lave

Henri, et c'était maman qui lavait Nicole et Jean  
āri, e setɛ māmā ki lave nikɔl e zā

quand ils avaient l'âge d'Yvonne. Aujourd'hui, elle  
kā -t il -z ave la:z divɔn. ozurɔji, el

ne lave qu'Yvonne. L'année prochaine, maman  
nə la:v kivɔn. lane pɔʃɛn, māmā

n'ira plus dans la salle de bains avec Yvonne, parce  
nira ply dā la sal də bɛ avek ivɔn, pɑrs

que l'année prochaine Yvonne sera une grande fille.  
kə lane pɔʃɛn ivɔn sɛra yn grā:d fi:j.



Mais aujourd'hui, à quelle heure est-ce que maman  
*mε ozurɔyi, a kel œ:r εs kə māmā*

lave Yvonne? Elle lave Yvonne à sept heures et  
*la:v ivɔn? el la:v ivɔn a sɛ-tœ:r e*

quart: les jeudis, les dimanches et les jours de  
*ka:r: le ʒødi, le dimā:ʃ e le zu:r də*

vacances elle lave Yvonne à sept heures et quart.  
*vakū:s el la:v ivɔn a sɛ-tœ:r e ka:r.*

Henri et les deux autres se lavent à sept heures, et  
*āri e le dø-z o:trə sə la:v a sɛ-tœ:r, e*

à sept heures et demie c'est papa qui se lave. Les  
*a sɛ-tœ:r e d(ə)mi sɛ papa ki s(ə) la:v. le*

autres jours il se lave à sept heures et quart, après  
*-z o:trə zu:r il sə la:v a sɛ-tœ:r e ka:r, aprɛ*

les enfants, mais avant sa femme, qui se lave la  
*le-z āfū, mε. avā sa fam, ki s(ə) la:v la*

dernière, quand les enfants ne sont plus à la maison.  
*dernje:r, kā le-z āfū n(ə) s̄ ply-z a la mɛz̄.*

Avant les vacances, les trois grands enfants se lavaient  
*avū le vakū:s, le trwa grā-z āfū s(ə) lave*

déjà à six heures et demie.  
*deza a si-z œ:r e d(ə)mi.*

Quand Henri n'allait pas encore à l'école (quand il  
*kā-t āri nale pa-z ākɔ:r a lekɔl [kā-t il*

avait l'âge d' Yvonne), il allait dans la salle de bains  
*ave la:ʒ divɔn], il ale dā la sal də bɛ*

avec maman à sept heures et quart, comme Yvonne  
*avek māmā a sɛ-tœ:r e ka:r, kɔm ivɔn*

les jeudis =  
chaque jeudi

il lave  
ils lavent

il se lave  
ils se lavent

avant  
après

Le dix-sept juillet  
est avant le dix-  
huit juillet.

Le dix-huit juillet  
est après le dix-  
sept juillet.

il lavait  
ils lavaient

va  
allait

Henri va à l'école.  
Quand il n'avait  
que quatre ans, il  
n'allait pas à  
l'école.

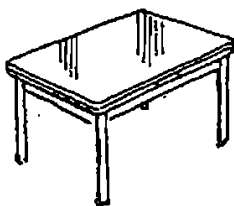
## Chapitre neuf (9).

également = aussi

moins le quart =  
moins un quart

il était  
ils étaient

il allait  
ils allaient



une table

aujourd'hui, et Yvonne n'allait pas dans la salle  
*ozurɔyi, e ivɔn nale pa dā la sal*

de bains avant sept heures et demie avec maman  
*də bɛ avā se-tæ:r e d(ə)mi avek māmā*

également.

*egalmā.*

Maintenant, il est huit heures moins le quart, et toute  
*mɛtnā, il ε yi-tæ:r mwɛ l(ə)ka:r, e tut*

la famille est à table. Hier, mercredi, les enfants  
*la fami:j ε-t a tabl. ije:r, merkrədi, le-z āfā*

étaient également à table à huit heures moins le quart,  
*ete-t egalmā a tabl a yi-tæ:r mwɛ l(ə)ka:r,*

parce qu'hier était aussi un jour de vacances,  
*pars kiije:r ete-t osi ā zu:r də vakā:s,*

mais en juin, quand les enfants allaient encore à  
*mɛ ā ʒyɛ, kā le-z āfā ale ākɔ:r a*

l'école, ils n'allaient pas à table à huit heures moins  
*lekɔl, il nale pa a tabl a yi-tæ:r mwɛ*

le quart, mais déjà à sept heures dix, parce que  
*l(ə)ka:r, mɛ deʒa a se-tæ:r dis, pars kə*

l'école commence à huit heures.

*lekɔl kɔmā:s a yi-tæ:r.*

Juillet est un mois de vacances, août et septembre  
*ʒyije ε-tā mwa d(ə) vakā:s, u e septā:bra*

sont également des mois de vacances. En juin, les  
*sɔ-t egalmā de mwa d(ə) vakā:s: ā ʒyɛ, le*

grands enfants allaient à l'école, mais en août et en  
*grā-z āfā ale-t a lekɔl, mɛ ā-n u e ā*

septembre, les enfants n'iront pas à l'école. Est-ce  
*septiã:br, le -sãfã nirõ pa a lekɔl. ɛs*

qu'ils seront à la maison tout l'été? Non, ils ne  
*kil sãrõ -t a la mezõ tu lete? nõ, il nã*

seront pas à la maison du premier au trente et un  
*s(a)rõ pa a la mezõ dy prãnje o trã:t e ã*

août, quand papa aura ses vacances. Le premier  
*u, kã papa ɔra se vakã:s. la prãnje*

août, les enfants et leurs parents iront à Nice, où  
*u, le -zãfã e lær parã irõ -t a nis, u*

le père de M. Duclos a une petite maison. Il y aura  
*l(a) pɛ:r dã masjɔ dyklo a yn patit mezõ. il jɔra*

aussi les grands-parents Duclos à Nice; ils seront  
*osi le grãparã dyklo a nis; il sãrõ*

à Nice tout l'été, de juin à octobre. Avant, quand  
*-t a nis tu lete, dã zɥɛ a oktɔbr. avã, kã*

Nicole et Jean n'allaient pas encore à l'école, ils  
*nikɔl e zã nale pa -zãkɔ:r a lekɔl, il*

allaient déjà à Nice au mois de juin, avec maman.  
*-zãle deza a nis o mwa d(a) zɥɛ, avɛk mãmã.*

Papa allait à Nice au mois d'août, comme maintenant.  
*papa ale -t a nis o mwa du, kɔm mɛtnã.*

« Ce n'est pas beaucoup, un mois de vacances, »  
*« sã ne pa boku, ã mwa d(a) vakã:s, »*

dit papa.  
*di papa.*

Quand toute la famille est à table, le matin, il y a  
*kã tut la fami:j ɛ -t a tabl, la matɛ, il ja*

il ira  
 ils iront

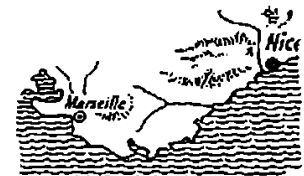
tout le jour  
 toute la nuit

du = de + le  
 au = à + le

le premier août  
 le deux août  
 le trois août  
 le .....  
 le trente et un  
 août

il y a  
 il y aura

Maintenant, il y a  
 seulement les  
 grands-parents à  
 Nice; plus tard, il  
 y aura aussi la  
 famille Duclos.



## Chapitre neuf (9).

ce matin : le  
matin  
d'aujourd'hui

dîner

Le dîner est à sept  
heures : on  
mange à sept  
heures

plus ... que  
plus de

Nicole est plus  
âgée que Jean.  
Il y aura plus de  
six personnes à  
table ce soir.

six personnes; ce matin également, mais ce soir à  
*si pɛrson; sə matɛ egalɥā, mɛ sə swa:r a*

sept heures, au dîner, il y aura plus de six personnes  
*sɛ -t œ:r, o dine, il jɔra ply d(a) si pɛrson*

à table. Il y aura onze personnes ce soir: il y aura  
*a tabl. il jɔra ɔ:z pɛrson sə swa:r: il jɔra*

les six personnes de la famille Duclos et il y aura  
*le si pɛrson də la fami:j dyklo e il jɔra*

les grands-parents Leroux et l'oncle André avec sa  
*le grāparā ləru e ɔ:kl ādre avɛk sa*

femme Claire, qui est la sœur de M. Duclos, et  
*fam klɛ:r, ki ɛ la sœ:r də masjɔ dyklo, e*

Ginette, leur petite fille de sept ans. Et Yvonne  
*zinet, lœr pətit fi:j də sɛ -t ā. e iwɔn*

aura encore cinq cadeaux ce soir!

*ɔra ākɔ:r sɛ kado sə swa:r!*

Au dîner d'anniversaire de Nicole et de Jean, il y a  
*o dine daniverse:r də nikɔl e də zā, il ja*

aussi les grands-parents Leroux, mais pas au dîner  
*osi le grāparā ləru, mɛ pa o dine*

d'anniversaire d'Henri, parce que son anniversaire  
*daniverse:r dāri, pars kə sɔ̃ -n aniverse:r*

est en août, et en août, la famille est à Nice.  
*ɛ -t ā -n u, e ā -n u, la fami:j ɛ -t a nis.*

Aujourd'hui,  
il y a ...

Hier, il y avait ...

Plus tard,  
il y aura ...

A l'anniversaire de Nicole, cette année, il y avait  
*a laniverse:r də nikɔl, sɛt ane, il javɛ*

l'oncle Charles et la tante Anne avec leur fils Marcel  
*ɔ:klɑ ʃarl e la tā:t a:n avɛk lœr fis marsɛl*

et leur fille Monique. Cette année, Nicole a quinze  
*e lær fi:j mɔnik. set ane, nikɔl a kɛ:z*

ans. L'année passée elle avait quatorze ans, et il  
*ā. lane pase el ave katorz ā, e il*

y avait également son oncle Charles et sa tante  
*jave -t egalmā sɔ̃ -n ɔ̃:klə farl e sa tã:t*

Anne à son anniversaire.

*a:n a sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r.*

A l'anniversaire de Jean, il y avait cette année,  
*a lanivɛrsɛ:r də zã, il javɛ set ane,*

comme l'année passée et les autres années, « l'oncle  
*kɔm lane pase e le -z o:trə -z ane, « ɔ̃:klə*

Lebrun » avec sa femme, leur fils Paul et leur fille  
*ləbrɛ̃ » avɛk sa fam, lær fis pɔl e lær fi:j*

Louise, qui a le même âge que Jean.

*lwi:z, ki a l(ə) mɛ:m a:ʒ kə zã.*

A l'anniversaire d'Henri, l'année passée, comme les  
*a lanivɛrsɛ:r dəri, lane pase, kɔm le*

autres années, il y avait les grands-parents Duclos  
*-z o:trə -z ane, il javɛ le grãparã dyklo*

de Marseille, qui étaient à Nice avec leur fils et sa  
*d(ə) marse:j, ki ɛtɛ -t a nis avɛk lær fis e sa*

famille. Cette année, à l'anniversaire d'Henri, il  
*fami:j. set ane, a lanivɛrsɛ:r dəri, il*

y aura aussi le cousin de Mme Duclos, Jérôme Perrier,  
*ʒɛrɔ̃ osi l(ə) kuzɛ̃ d(ə) madam dyklo, zɛrɔ:m pɛrje,*

avec sa femme Mireille et leurs deux petites filles.  
*avɛk sa fam mire:j e lær dø p(ə)tit fi:j.*

L'année passée =  
 l'année avant cette  
 année

MOTS:

un bain  
 un cadeau  
 deux cadeaux  
 une chambre  
 une chambre  
 à coucher  
 un dîner  
 une maman  
 un papa  
 une poupée  
 une salle  
 une salle de  
 bains  
 une table  
 les vacances  
 bon  
 bonne  
 dernière  
 prochaine  
 tout  
 il allait  
 ils allaient  
 il ira  
 ils iront  
 il appelle  
 il avait  
 ils avaient  
 il aura  
 ils auront  
 il dit  
 il donne  
 ils donnent  
 il dort  
 ils dorment  
 il était  
 ils étaient

EXERCICE A.

Aujourd'hui, le dix-neuf juillet, Yvonne a six —; —, le dix-huit juillet, elle n'avait que cinq ans. Hier, Yvonne était — une petite fille; aujourd'hui, elle n'est — une petite fille, elle est une grande fille. Les lits où dorment Nicole et Yvonne sont dans une grande —; les deux sœurs ont la même chambre à —.

A six heures et demie, Mme Duclos va dans la chambre des deux filles et dit à Yvonne: « —, ma petite! » « Bonjour, —! » dit Yvonne. Le — de Mme Duclos à Yvonne est une grande poupée. Quand Mme Duclos donne la — à Yvonne, Yvonne dit: « —, maman! » M. Duclos, le — d'Yvonne, donne aussi un cadeau à sa petite fille; c'est un jardin — la maison de sa petite poupée, avec des fleurs et — d'herbe verte.

Dans la salle de — on se lave. A sept heures et quart, Mme Duclos va — Yvonne dans la salle de bains où elle — sa petite fille. Les trois autres enfants — lavent à sept heures.

Juillet est un mois de —; août et septembre sont — des mois de vacances. Les grands-parents Duclos seront à Nice — l'été. — année Nicole a quinze ans. L'année — elle avait quatorze ans. L'année — elle aura seize ans. Le premier octobre, Yvonne ira à l'école — les grands enfants. A huit heures moins le quart du matin, la famille Duclos est à —.

Est-ce — M. Duclos se lave avant ou après sa femme? Il se lave — sa femme. —est-ce que Nicole donne à Yvonne? Elle donne un lit de — à sa petite sœur.

EXERCICE B.

Quels sont les trois mois de vacances des quatre enfants? ... Est-ce que Nicole et Yvonne dorment dans une ou deux chambres? ... Qu'est-ce que Mme Duclos donne à Yvonne? ... Est-ce que Mme Duclos lave les trois grands enfants? ... A quelle heure la famille Duclos est-elle à table? ... Où le père de M. Duclos a-t-il une petite maison? ... Qui est le cousin de Mme Duclos? ...

EXERCICE C.

**dort dorment**

Nicole et Yvonne — dans une grande chambre.  
Yvonne — dans un petit lit. Nicole — dans un lit qui est plus grand que le lit de sa petite sœur. A sept heures du matin, Yvonne ne — plus. A cinq heures du matin, les quatre enfants — encore.

**lavait lavaient allait allaient**  
**avait avaient était étaient**

Quand Mme Duclos — une petite fille, elle — une grande poupée; le nom de la poupée — Éliane. Quand Henri — l'âge d'Yvonne, il — dans la salle de bains avec sa mère à sept heures et quart du matin. C'était Mme Duclos qui — Nicole et Jean, quand ils — l'âge d'Yvonne. Hier, mercredi, les enfants — à table à huit heures moins le quart, mais en juin, quand ils — encore à l'école, ils — déjà à table à sept heures dix. Avant les vacances, les trois grands enfants se — déjà à six heures et demie du matin.

il sera  
ils seront  
il lave  
il se lave  
ils se lavent  
il lavait  
ils se lavaient  
ce  
cette  
se  
avant  
avec  
bonjour!  
comme  
déjà  
également  
encore  
pas encore  
hier  
maintenant  
merci  
ne... plus  
ne... plus que  
oh!  
pas  
pour  
à l'anniversaire  
de...  
à table  
l'année passée  
ce matin  
ce soir  
cette année  
est-ce que...?  
qu'est-ce  
que...?  
il y avait

il y aura  
André  
Claire  
Éliane  
Ginette  
Jérôme  
Mireille  
Perrier  
Nice

aura auront sera seront ira iront

Le premier octobre Yvonne — à l'école comme les trois grands enfants. Quand Jean et Henri ---ils deux chambres à coucher? Quand ils — plus grands. Quand Nicole et Jean — dix-huit ans, ils n'— plus à l'école. M. Duclos ne — pas à la maison au mois d'août quand il — ses vacances; il — à Nice avec sa famille.

### RÉSUMÉ

**Avant:**  
(L'imparfait)  
avait  
allait  
était

« L'année passée, Nicole *avait* quatorze ans. » « Cette année, elle *a* quinze ans. » « L'année prochaine, elle *aura* seize ans. »

**Maintenant:**  
(Le présent)  
*a*  
*va*  
*est*

Les formes « avait », « a » et « aura » sont trois formes d'un verbe. On appelle la forme « avait » *l'imparfait* [*lɛ̃parfɛ*] du verbe; la forme « a » est le *présent* [*la prezã*] du même verbe; et la forme « aura » est le *futur* [*la fyty:r*] du même verbe.

**Plus tard:**  
(Le futur)  
aura  
ira  
sera

L'année passée, Jean *allait* à l'école. » « Cette année, il *va* aussi à l'école. » « Mais quand il aura dix-huit ans, il n'*ira* plus à l'école. »

Les formes « allait », « va » et « ira » sont l'imparfait, le présent et le futur d'un autre verbe.

Et les formes « était », « est » et « sera » sont l'imparfait, le présent et le futur d'un troisième verbe.



« Jean *allait* à l'école. » « Henri et Nicole *allaient* aussi à l'école. »

« *Allait* » et « *allaient* » sont deux formes de l'imparfait d'un verbe.

« M. Duclos *était* à Paris. » « M. et Mme Duclos *étaient* à Paris. »

« *Était* » et « *étaient* » sont deux formes de l'imparfait d'un autre verbe.

« Yvonne *aura* six ans. » « Henri et Nicole *auront* neuf ans et seize ans. »

« *Aura* » et « *auront* » sont deux formes du futur d'un verbe.

« Mme Duclos *ira* à Nice. » « Les enfants *iront* aussi à Nice. »

« *Ira* » et « *iront* » sont deux formes du futur d'un autre verbe.

**L'imparfait:**

-ait  
-aient

il avait  
ils avaient

il allait  
ils allaient

il était  
ils étaient

**Le futur:**

-ra  
-ront

il aura  
ils auront

il ira  
ils iront

il sera  
ils seront

### EXERCICE

avait avaient était étaient allait allaient  
aura auront sera seront ira iront

Hier, Yvonne n' — que deux grandes poupées. L'année prochaine, Yvonne — sept ans. M. Duclos — à la maison hier. Ce soir, il — aussi à la maison. Jeudi prochain, les enfants n' — pas à l'école. Quand Nicole et Jean — aussi petits que leur sœur Yvonne, ils n' — pas à l'école. Quand ils — dix-huit ans, ils n' — plus à l'école. Yvonne ne va pas encore à l'école, mais elle

— à l'école en octobre, après les vacances. Quand Henri — l'âge d'Yvonne, maman — avec son petit garçon dans la salle de bains. Il est maintenant huit heures du matin; à deux heures, les enfants ne — pas dans la maison, mais dans le jardin. Quand Jean et Nicole — petits, ils n' — qu'une chambre. L'année passée, à l'anniversaire de Nicole, il y — l'oncle Charles et sa femme. L'année prochaine, à l'anniversaire de Jean, il y — M. et Mme Lebrun.

## LE DÉJEUNER

A huit heures moins le quart aujourd'hui, la famille  
*a yi-tæ:r mwē l(ə) ka:r ozurdi, la fami:j*

Duclos était à table. Dans la famille Duclos, le  
*dyklo etε-ta tabl. dā la fami:j dyklo, la*

petit déjeuner est à huit heures moins le quart; ils  
*p(ə)ti dezæne ε-ta yi-tæ:r mwē l(ə) ka:r; il*

mangent chaque matin à la même heure. (Dans  
*mā:z sak matē a la mε:m æ:r. [dā*

beaucoup de familles françaises, le petit déjeuner  
*boku d(ə) fami:j frāse:z, la p(ə)ti dezæne*

est à sept heures et demie ou à huit heures.)  
*ε-ta se-tæ:r e d(ə)mi u a yi-tæ:r.]*

Maintenant, il est midi et demi. Les Duclos sont à  
*mētnā, il ε midi e d(ə)mi. le dyklo sō-ta*

table. Mangent-ils ou ont-ils mangé? Ils n'ont pas  
*tabl. mā:z-til u s-til māze? il nō pa*

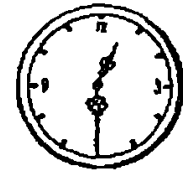
encore mangé. Dans la famille Duclos, le déjeuner  
*-z ākə:r māze. dā la fami:j dyklo, la dezæne*

est à midi et demi, comme dans beaucoup de familles  
*ε-ta midi e d(ə)mi, kəm dā boku d(ə) fami:j*

françaises. Les Duclos déjeunent-ils toujours à la  
*frāse:z. le dyklo dezæn-til tuzu:r a la*

même heure? Non, pas toujours: beaucoup de di-  
*mε:m æ:r? nō, pa tuzu:r: boku də di-*

il mange  
ils mangent



midi et demi

mangent  
ont mangé

A midi et demi, les  
Duclos mangent.  
Ils quittent la  
table quand ils ont  
mangé.

déjeunent ɔ: man-  
gent le déjeuner  
ou le petit  
déjeuner

## Chapitre dix (10).

l'on = on

on  
l'on

Il est midi ou midi et demi quand on déjeune. La salle à manger est la pièce où l'on mange.

ni dans le jardin, ni dans la maison = pas dans le jardin, et pas dans la maison

pièce

Dans la maison de M. Duclos il y a huit pièces.

manches, ils déjeunent à midi ou à midi et quart.

*mā:f, il dezæn a midi u a midi e ka:r.*

Maintenant, les enfants sont à table, dans la salle

*mētnā, le-z āfā s̄-t a tabl, dā la sal*

à manger, qui est la pièce où l'on mange; mais

*a māze, ki ε la p̄jes u l̄s mā:z; me*

entre huit heures et demie et midi, ils n'étaient ni

*ā:trə yi-tæ:r e d(ə)mi e midi, il nete ni*

dans la salle à manger, ni dans une autre pièce:

*dā la sal a māze, ni dā-z yn o:trə p̄jes:*

ils n'étaient pas dans la maison, ils étaient dans le

*il nete pa dā la mez̄s, il -z ete dā l(ə)*

jardin. Les matins où ils ne vont pas à l'école, les

*zardē. le matē u il nə v̄s pa a lekəl, le*

enfants vont dans le jardin quand ils ont mangé.

*-z āfā v̄s dā l(ə) zardē k̄-t il -z̄s māze.*

Quand on va à table, Henri est toujours le dernier,

*k̄-t̄s va a tabl, āri ε tuzu:r lə d̄ernje,*

mais quand on a mangé, il est toujours le premier

*me k̄-t̄s -n a māze, il ε tuzu:r lə pr̄mje*

dans le jardin. Ce matin aussi, c'est Henri qui, le

*dā l(ə) zardē. sə matē osi, se-t āri ki, lə*

premier, est allé dans le jardin, et après Henri, c'est

*pr̄mje, ε -t ale dā l(ə) zardē, e apre āri, se*

Yvonne qui est allée dans le jardin avec ses cadeaux:

*-t iʋɔn ki ε -t ale dā l(ə) zardē avek se kado:*

la grande poupée, cadeau de maman, la maison pour

*la grā:d p̄pe, kado d(ə) māmā, la mez̄s pur*

va  
est allé

Il est neuf heures: Yvonne va dans le jardin. Henri est allé dans le jardin à huit heures et demie.

la poupée, cadeau de Jean, le petit chien, cadeau  
*la pʉpɛ, kado d(ə) zɹ̄, la p(ə)ti. sʃɛ, kado*

d'Henri, et le jardin, cadeau de papa.

*dōri, e l(ə) zardɛ, kado d(ə) papa.*

Louise Lebrun et son frère Paul sont aussi allés dans

*lwi:z labrɛ e sɔ frɛ:r pɔl sɔ -tosi ale dā*

le jardin ce matin. Louise a dit: « Bon anniver-  
*l(ə) zardɛ sə matɛ. lwi:z a di: « bɔn aniver-*

saire! » à Yvonne, et elle a donné un petit chat blanc  
*sɛ:r!» a ivɔn, e el a dɔne ɛ p(ə)ti sa blā*

à la petite fille. Maintenant, Yvonne a deux chats:  
*a la p(ə)tit fi:j. mɛtnā, ivɔn a dɔ p(ə)ti sa:*

Minet et le petit chat blanc. (Yvonne n'a pas encore  
*minɛ e l(ə) p(ə)ti sa blā. [ivɔn na pa -zākɔ:r*

donné de nom au petit chat blanc.) Minet n'est pas  
*dɔne d(ə) nɔ o p(ə)ti sa blā.] minɛ nɛ pa*

blanc; il est noir comme la nuit. Paul a donné à  
*blā; il ɛ nwa:r kɔm la nyi. pɔl a dɔne a*

Yvonne une grande balle de cinq couleurs, et  
*ivɔn yn grā:d bal dɔ sɛ kulɔ:r, e*

maintenant, Yvonne a trois balles, mais la balle de  
*mɛtnā, ivɔn a trwa bal, mɛ la bal dɔ*

Paul est la plus grande.

*pɔl ɛ la ply grā:d.*

A midi, maman a appelé les enfants: « Jean! Nicole!  
*a midi, māmā a apɛ le -z āfā: « zā! nikɔl!*

Il est midi! A table! Où sont les autres? » Jean et  
*il ɛ midi! a tabl! u sɔ le -z o:tr? » zā e*

dit  
 a dit

Le matin, quand  
 Mme Duclos ap-  
 pelle ses enfants,  
 elle dit: « Bon-  
 jour! »

Ce matin, Louise  
 a dit: « Bon anni-  
 versaire! » à  
 Yvonne.

donne  
 a donné

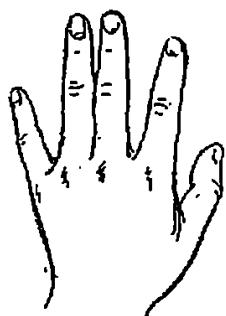
noir ↔ blanc



une balle

appelle  
 a appelé

Chapitre dix (10).



une main

Yvonne a les  
mains noires = les  
mains d'Yvonne  
sont noires

est  
a été

Yvonne est dans la  
salle à manger;  
elle n'a pas été  
dans la salle de  
bains.

matinée = matin

Nicole ont appelé les deux autres: « Yvonne! Henri! »  
*nikol ɔ -t aple le dɔ -zo:tr: « ivɔn! ɛri! »*

et les quatre enfants sont allés dans la maison.  
*e le katr ɔfɔ sɔ -t ale dɔ la mɛzɔ.*

Les deux garçons et Nicole sont allés dans la salle de  
*le dɔ garsɔ e nikol sɔ -t ale dɔ la sal dɔ*

bains, mais pas Yvonne: Yvonne est allée dans la salle  
*bɛ, mɛ pa ivɔn: ivɔn ɛ -t ale dɔ la sal*

à manger avec ses cadeaux. Quand maman, un quart  
*a mɔze avɛk se kado. kɔ mɔmɔ, ɛ ka:r*

d'heure plus tard, est allée dans la salle à manger,  
*dɛ:r ply ta:r, ɛ -t ale dɔ la sal a mɔze,*

elle a dit: « Mais Yvonne! Tes mains sont noires,  
*el a di: « mɛ ivɔn! te mɛ sɔ nwa:r,*

elles sont aussi noires que Minet! On ne va pas  
*el sɔ -t osi nwa:r kɔ mine! ɔ n(a) va pa*

à table quand on a les mains noires, et l'on va  
*a tabl kɔ -t ɔ -n a le mɛ nwa:r, e lɔ va*

toujours dans la salle de bains avant le déjeuner.  
*tuzu:r dɔ la sal dɔ bɛ avɔ l(a) dɛzɛnc.*

Nicole! Yvonne n'a pas été dans la salle de bains!  
*nikol! ivɔn na pa ete dɔ la sal dɔ bɛ!*

Elle a les mains noires parce qu'elle a été dans le  
*el a le mɛ nwa:r pars kel a ete dɔ l(a)*

jardin toute la matinée. »  
*zardɛ tut la matine. »*

Quand maman a appelé Nicole, qui était dans une  
*kɔ mɔmɔ a aple nikol, ki ete dɔ -z yn*

autre pièce, Yvonne et Nicole sont allées dans la  
*o:trə pjɛs, ivɔn e nikɔl sɔ̃-talɛ dɑ̃ la*  
 salle de bains, où Nicole a lavé les petites mains  
*sal də bɛ̃, u nikɔl a lave le p(ə)tit mɛ̃*  
 noires d'Yvonne.  
*nwa:r divɔn.*

Les autres jours, Nicole ne lave pas les mains de  
*le -zɔ:trə zu:r, nikɔl nɑ la:v pa le mɛ̃ d(ə)*  
 sa petite sœur, mais aujourd'hui, c'est Nicole qui a  
*sa p(ə)tit sœ:r, mɛ ozurɔji, sɛ nikɔl ki a*  
 lavé les mains d'Yvonne. Les mains d'Henri étaient  
*lave le mɛ̃ divɔn. le mɛ̃ dɑ̃ri etc*  
 noires également, mais Nicole n'a pas lavé les  
*nwa:r egalmɑ̃, mɛ nikɔl nɑ pa lave le*  
 mains de son frère; elle n'a lavé que les mains  
*mɛ̃ d(ə) sɔ̃ frɛ:r; ɛl nɑ lave kɑ le mɛ̃*  
 d'Yvonne.  
*divɔn.*

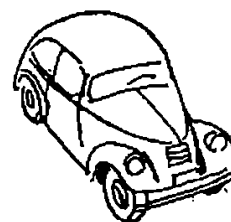
A midi et demi, Henri (il était dans la salle à  
*a midi e d(ə)mi, ɑ̃ri [il etc dɑ̃ la sal a*  
 manger, qui est sur le devant de la maison) a dit:  
*mɑ̃ʒɛ, ki ɛ syr lɑ d(ə)vɑ̃ d(ə) la mezɔ̃] a di:*  
 « Une auto! C'est papa qui vient! » C'était  
*« yn oto! » sɛ pɑpa ki vjɛ̃! » setɛ*

M. Duclos. Chaque jour, mais pas le dimanche,  
*masjɔ̃ dyklo. ʃak zu:r, mɛ pa lɑ dimɑ̃:ʃ,*

il rentre à la maison à midi et demi dans son  
*il rɑ̃:tr a la mezɔ̃ a midi e d(ə)mi dɑ̃ sɔ̃*

il est allé  
 elle est allée  
 ils sont allés  
 elles sont allées

lave  
 a lavé



une auto

devant  
 le devant

Une partie du  
 jardin est devant  
 la maison.  
 La salle à manger  
 est sur le devant  
 de la maison.

vient ←→ va

rentre à la  
 maison ←→  
 quitte la maison

Chapitre dix (10).

sa  
son

M. Duclos a une maison; sa maison est grande.  
Il a une auto; son auto est noire.

sage = bonne



Maman assied Yvonne sur une chaise.

auto noire. M. Lebrun rentre aussi à la maison  
-n oto nwa:r. masjɔ labrɔ̃ rā:tr osi a la meɔ̃

à midi et demi, mais il ne vient pas en auto. M.  
a midi e d(ə)mi, me il nə vjɛ pa ɔ-n oto. masjɔ

Lebrun n'a pas d'auto.

labrɔ̃ na pa doto.

Quand papa rentre à la maison, il dit toujours:

kā papa rā:tr a la meɔ̃, il di tuzu:r:

« Bonjour, Lucienne! Bonjour, mes enfants! Est-ce  
« bɔ̃zu:r, lysjen! bɔ̃zu:r, me -z ɔfā! ɛs

que tu as été une petite fille sage, Yvonne? » Et  
kə ty a ete yn patit fi:j sa:ʒ, ivɔn? » e

Yvonne dit toujours: « Oui, papa, j'ai été sage toute

ivɔn di tuzu:r: « wi, papa, ʒe ete sa:ʒ tɔt

la matinée. » Mais aujourd'hui, c'est l'anniversaire

la matine. » me ozurɔ̃, se laniverse:r

d'Yvonne, et papa n'a pas dit: « Est-ce que tu

diɔn, e papa na pa di: « ɛs kə ty

as été une petite fille sage? » à Yvonne. Il a

a ete yn patit fi:j sa:ʒ? » a ivɔn. il a

seulement dit: « Bonjour! » à sa femme et à ses

sælmā di: « bɔ̃zu:r! » a sa fam e a se

enfants, et il est allé avec toute la famille dans

-z ɔfā, e il ɛ -talɛ avɛk tut la fami:j dā

la salle à manger.

la sal a māʒe.

C'est toujours maman qui assied Yvonne à table,

se tuzu:r māmā ki asje ivɔn a tabl,



et elle assied Yvonne sur une chaise plus haute que  
*e el asje ivɔn syr yn ʃe:z ply o:t kə*

les autres. Mais aujourd'hui, maman assied Yvonne  
*le-z o:tr. mɛ ozurɔji, māmā asje ivɔn*

sur une chaise comme les autres, entre Nicole et  
*syr yn ʃe:z kɔm le-z o:tr, ɑ:trə nikɔl e*

papa, parce que c'est son anniversaire, et elle assied  
*papa, pɑrs kə sɛ sɔ̃-n anivɛrsɛ:r, e el asje*

Henri devant Yvonne, entre papa et Jean. Devant  
*ɑ̃ri d(ə)vā - ivɔn, ɑ:trə papa e ʒɑ. dəvā*

chaque personne, sur la table, il y a une assiette.  
*ʃak pɛrsɔn, syr la tabl, il ja yn asjet.*

Il y a aussi un verre devant chaque personne, et  
*il ja osi ɑ̃ vɛ:r dəvā ʃak pɛrsɔn, e*

sur la table, il y a une grande bouteille verte.  
*syr la tabl, il ja yn grā:d butɛ:j vɛrt.*

Qu'y a-t-il dans la bouteille? Il y a du vin. Papa  
*kja -til dā la butɛ:j? il ja dy vɛ. papa*

verse du vin dans son verre, dans le verre de sa  
*vers dy vɛ dā sɔ̃ vɛ:r, dā l(ə) vɛ:r də sa*

femme et dans les verres des grands enfants.

*fam e dā le vɛ:r de grā-z ɑ̃fā.*

Il y a des vins de deux couleurs: des vins blancs  
*il ja de vɛ da dɔ̃ kulœ:r: de vɛ blā*

et des vins rouges. A midi, il y a toujours du vin  
*e de vɛ ru:ʒ. a midi, il ja tuzu:r dy vɛ*

rouge dans la bouteille, mais ce soir, au dîner d'anni-  
*ru:ʒ dā la butɛ:j, mɛ sə swa:r, o dine dani-*



une assiette



un verre

du  
des

Il y a du vin dans  
les verres.  
Il y a des arbres  
dans le jardin.



une bouteille

Chapitre dix (10).



Grand-mère boit.

du  
ne... pas de

Grand-mère boit  
du vin blanc; elle  
ne boit pas de vin  
rouge.

de l' = de la  
rouge

Le vin est rouge.  
Yvonne a une  
balle rouge.

beaucoup de  
un peu de

Il n'y a pas beau-  
coup de vin dans  
le verre d'Yvonne:  
il y a seulement un  
peu de vin dans  
son verre.

versaire, il y aura du vin rouge dans deux bouteilles  
*verse:r, il jɔra dy vɛ ru:ʒ dā dø butɛ:j*

et du vin blanc dans une autre bouteille. Le vin  
*e dy vɛ blā dā -z yn o:trə butɛ:j. la vɛ*

blanc sera pour grand-mère Leroux, qui ne boit pas  
*blā s(ə)ra pur grāmɛ:r ləru, ki n(ə) bwa pa*

de vin rouge.

*d(ə) vɛ ru:ʒ.*

La petite Yvonne ne boit pas de vin rouge et pas  
*la p(ə)tit ivɔn nə bwa pa d(ə) vɛ ru:ʒ e pa*

de vin blanc: à six ans, une petite fille ne boit que  
*d(ə) vɛ blā: a si -z ā, yn pətit fi:j nə bwa k(ə)*

de l'eau à table. (L'eau n'est ni rouge, ni blanche,  
*də lo a tabl. [lo ne ni ru:ʒ, ni blā:ʃ,*

l'eau n'a pas de couleur.) Papa verse comme toujours.  
*lo nə pa d(ə) kulœ:r.] papa vɛrs kɔm tuzu:r*

de l'eau dans le verre d'Yvonne, mais aujourd'hui,  
*də lo dā l(ə) vɛ:r divɔn, mɛ ozurɔji,*

il verse aussi du vin rouge dans l'eau d'Yvonne.  
*il vɛrs osi dy vɛ ru:ʒ dā lo divɔn.*

Il ne verse pas beaucoup de vin dans l'eau d'Yvonne,  
*il nə vɛrs pa boku d(ə) vɛ dā lo divɔn,*

il ne verse qu'un peu de vin à la petite fille.

*il nə vɛrs kɛ pø d(ə) vɛ a la p(ə)tit fi:j.*

C'est la première fois qu'Yvonne boit du vin, et  
*sɛ la pɾəmje:r fwa kivɔn bwa dy vɛ, e*

elle dit: « Nicole! Jean! Il y a du vin dans mon  
*ɛl di: « nikol! ʒā! il ja dy vɛ dā mɔ*

verre! » Nicole dit: « Oui, Yvonne est une grande  
*ve:r!* » *nikol di: « wi, ivɔn ɛ -t yn grā:d*

fille. » Mais Henri dit: « Ha, ha, Yvonne! Il n'y a  
*fi:j.* » *mɛ ūri di: « ha, ha, ivɔn! il nja*

pas de vin dans ton verre, il y a de l'eau avec  
*pa d(ə) vɛ dā tɔ ve:r, il ja d(ə) lo avɛk*

un peu de vin! Et de l'eau avec du vin, ce  
*œ pø d(ə) vɛ! e d(ə) lo avɛk dy vɛ, sə*

n'est pas du vin! » Henri n'est pas sage! « Henri!  
*ne pa dy vɛ!* » *āri ne pa sa:ʒ!* « *āri!*

C'est l'anniversaire d'Yvonne! » dit papa, et Henri  
*se lanivɛrse:r divɔn!* » *di papa, e ūri*

dit: « Pardon, Yvonne! C'est un peu de vin que tu  
*di: « pardɔ, ivɔn! se -t œ pø d(ə) vɛ kə ty*

as dans ton verre. » Maintenant, Henri est un petit  
*a dā tɔ ve:r.* » *mɛtnā, ūri ɛ -t œ p(ə)ti*

garçon sage; il a dit « Pardon! » à Yvonne.  
*garsɔ sa:ʒ; il a di « pardɔ! » a ivɔn.*

Sur la table, devant les assiettes, il y a également  
*syr la tabl, davā le -z asjet, il ja egalmā*

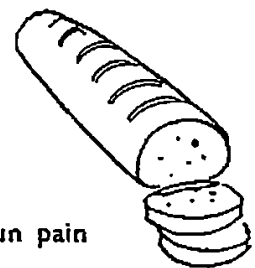
du pain. Il y avait aussi du pain sur la table ce  
*dy pɛ. il javɛ -t osi dy pɛ syr la tablə sə*

matin, et il y aura également du pain sur la table  
*matɛ, e il jɔra egalmā dy pɛ syr la tablə*

ce soir à dîner. Matin, midi et soir, les Français  
*sə swa:r a dine. matɛ, midi e swa:r, le frāse*

mangent beaucoup de pain. Beaucoup de fois, égale-  
*mā:ʒ boku d(ə) pɛ. boku d(ə) fwa, egal-*

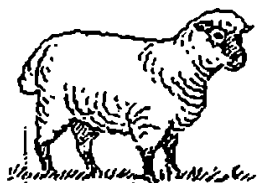
sage  
 Une petite fille  
 sage.  
 Un petit garçon  
 sage.



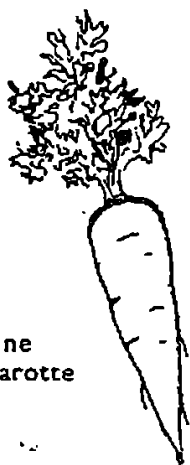
un pain

une fois  
 deux fois

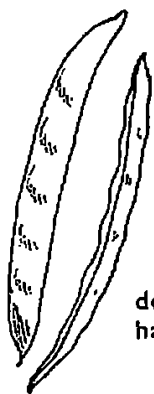
Chapitre dix (10).



un mouton



une carotte



des haricots



des champignons

ment, les enfants mangent du pain à quatre heures,  
*mā, le -z āfā mā:z dy pē a katr æ:r,*

mais pas les grandes personnes, qui ne mangent que  
*mē pa le grā:d p(ə)son, ki n(ə) mā:z kə*

trois fois par jour: le petit déjeuner le matin, le  
*trwa fwa par zu:r: la p(ə)ti dezœne l(ə) matē, la*

déjeuner à midi, et le dîner le soir.

*dezœne a midi, e l(ə) dine l(ə) swa:r.*

Aujourd'hui, au déjeuner, il y a du mouton avec des  
*ozurdyi, o dezœne, il ja dy mutš avek de*

carottes, des haricots et des champignons. Yvonne  
*karot, de ariko e de šāpiņš. ivon*

dit: « Oh, maman, merci! Du mouton et des cham-  
*di: « o, mā mā, mersi! dy mutš e de šā-*

pignons! C'est bon! » Yvonne aime beaucoup le  
*piņš! se bš! » ivon ε:m boku l(ə)*

mouton et elle aime aussi les champignons, mais elle  
*mutš e el ε:m osi le šāpiņš, mē el*

n'aime ni les carottes, ni les haricots. « Les carottes  
*ne:m ni le karot, ni le ariko. « le karot*

et les haricots, ce n'est pas bon! » dit-elle. Les autres  
*e le ariko, sa ne pa bš! » di-t el. le -z o:trə*

fois, quand il y a du mouton, maman donne toujours  
*fwa, kā -til ja dy mutš, mā mā don tuzu:r*

aussi un peu de carottes ou de haricots à Yvonne,  
*osi æ pø d(ə) karot u də ariko a ivon,*

mais aujourd'hui, dans l'assiette de la petite, il n'y a  
*mē ozurdyi, dā lasjet də la p(ə)tit, il nja*

que des champignons avec le mouton. Aujourd'hui,  
*k(ə) de fāpiŋō kvək lə mutō. ozurɔji,*

maman n'a donné ni des carottes, ni des haricots à  
*māmā na done ni de karot, ni de ariko a*

Yvonne, parce qu'elle aime beaucoup sa petite fille.  
*ivon, pars kel ε:m boku sa p(ə)tit fi:j.*

Après le déjeuner, à une heure et quart, les parents  
*apre l(ə) dezœne, a yn œ:r e ka:r, le parū*

et les grands enfants vont dans le jardin, mais  
*e le grā -z ūfā vō dā l(ə) zardē, me*

Yvonne va dans sa chambre, et de une heure et  
*ivon va dā sa fā:br, e də yn œ:r e*

demie à trois heures, elle est dans son petit lit,  
*d(ə)mi a trwa -z œ:r, el ε dā sō p(ə)ti li,*

comme beaucoup d'autres petites filles et d'autres  
*kɔm boku do:tra patit fi:j e do:tra*

petits garçons en France. Et à deux heures moins le  
*pati garsō ā frā:s. e z dɔ -z œ:r mwē l(ə)*

quart, papa quitte la maison dans son auto.  
*ka:r, papa kit la mezō dā sō -n oto.*

de haricots  
d'habitants

Yvonne ne mange pas de [də] haricots aujourd'hui. La France a beaucoup d'habitants.

les haricots  
[le ariko]

les habitants  
[le -z abitā]

Yvonne n'aime ni les carottes, ni les [le] haricots. Les [lez] habitants de la France parlent français.

### EXERCICE A.

Dans la famille Duclos le — est à midi et demi. On mange dans la salle à —. Mme Duclos assied Yvonne sur une — entre Nicole et M. Duclos. Dans l'— d'Yvonne il y a du mouton et des —. Dans les assiettes

MOTS:

une assiette  
une auto  
une balle  
une bouteille  
une carotte  
une chaise  
un champignon  
un déjeuner  
un petit  
    déjeuner  
le devant  
l'eau (l' = la)  
une fois  
une grande  
    personne  
des haricots  
une main  
une matinée  
un mouton  
une pièce  
le pain  
une salle à  
    manger  
un verre  
le vin  
noir  
rouge  
sage  
il aime  
allé  
il est allé  
elle est allée  
ils sont allés  
elles sont allées

des autres enfants il y a aussi des carottes et des —; mais Yvonne n'— pas les carottes et les haricots. Devant l'assiette de chaque personne il y a un —. Dans les verres il y a du —. C'est M. Duclos qui — le vin dans les verres. Dans le verre d'Yvonne il y a du vin et de l'—; il y a beaucoup d'eau dans son verre, mais seulement un — de vin. C'est la première fois qu'Yvonne — du vin.

Le vin est blanc ou —. L'eau n'est — blanche — rouge. Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, il y aura sur la table du vin rouge dans deux — et du — blanc dans une autre bouteille.

Les grandes personnes mangent trois — par jour. Beaucoup de fois les enfants mangent du — à quatre heures. Minet n'est pas blanc, mais —. Paul a donné à Yvonne une — de cinq couleurs. Six fois par semaine, M. Duclos — à la maison à midi et demi dans son — noire.

EXERCICE B.

A quelle heure les Duclos déjeunent-ils? ... Dans quelle pièce mangent-ils? ... Qu'est-ce qu'il y a dans le verre d'Yvonne? ... Est-ce qu'il y a des carottes et des haricots dans l'assiette d'Yvonne? ... Qui verse du vin dans les verres des enfants? ... Combien Yvonne a-t-elle de balles? ... Mme Leroux, boit-elle du vin blanc ou du vin rouge? ... Quel cadeau M. Duclos a-t-il donné à sa petite fille? ... De quelle

couleur sont les mains d'Yvonne quand elle a été dans le jardin? ... Qui a lavé les mains d'Yvonne, avant le déjeuner? ... Que dit M. Duclos quand il rentre à la maison à midi? ...

## EXERCICE C.

**appelé donné lavé mangé été**  
**allé allée allés allées**

A midi et demi, les Duclos sont à table, mais ils n'ont pas encore —. Louise a — un petit chat blanc à Yvonne. Ce matin, Henri est — dans le jardin. Après Henri, c'est Yvonne qui est — dans le jardin avec ses cadeaux. Avant le déjeuner, Mme Duclos a —: « Jean! Nicole! » Jean et Nicole ont — les deux autres enfants. Mme Duclos a dit à Nicole: « Nicole! Yvonne n'a pas — dans la salle de bains! » Nicole et Yvonne sont — dans la salle de bains. Dans la salle de bains, Nicole a — les mains d'Yvonne. Après le déjeuner, quand Henri a —, il est toujours le premier dans le jardin. A midi, les quatre enfants sont — dans la maison.

**du de l' des**

Il y a — vins de deux couleurs: il y a — vins blancs et — vins rouges. Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, il y a — vin rouge et — vin blanc sur la table. M. Duclos verse — —'eau et — vin dans le verre d'Yvonne, parce que c'est aujourd'hui son anniversaire. Les autres jours, Yvonne ne boit que — —'eau. Dans l'assiette d'Yvonne, il y a — mouton et — champignons. Avec le mouton les Duclos mangent — pain.

appelé  
il a appelé  
ils ont appelé  
il assied  
il boit  
dit  
il a dit  
donné  
il a donné  
été  
j'ai été  
tu as été  
il a été  
ils déjeunent  
lavé  
il a lavé  
ils mangent  
mangé  
il a mangé  
ils ont mangé  
il verse  
il vient  
il rentre  
l'on  
de l'eau  
du vin  
ne ... ni ... ni  
pardon!  
toujours  
à midi  
à six ans  
bon anniver-  
saire!  
en auto  
midi et demi  
un peu de  
il aime beaucoup

RÉSUMÉ

du ...	pas de ...
des ...	pas de ...

il a, il verse,  
il donne, il ...:

il (a) du vin  
il (a) des carottes  
il n'(a) pas de vin  
il n'(a) pas de  
carottes

Grand-père a *du* vin rouge dans son verre. Grand-mère n'a pas *de* vin rouge dans son verre. M. Duclos verse *du* vin à Nicole et à Yvonne. Les autres jours, il ne verse pas *de* vin à Yvonne. Maman donne *des* champignons à Yvonne. Elle ne donne pas *de* haricots à la petite. Il y a *du* mouton et *des* champignons dans l'assiette d'Yvonne, mais il n'y a pas *de* carottes et il n'y a pas *de* haricots.

EXERCICE

Qu'y a-t-il dans le verre de M. Duclos? ... M. Duclos, verse-t-il du vin rouge à Yvonne les autres jours? Non, il ne ... Grand-mère, boit-elle du vin rouge? Non, elle ne ... Que boit Yvonne à déjeuner, aujourd'hui? ... Y a-t-il des carottes dans son assiette? Non, ...



## L'APRES-MIDI

Après le déjeuner, maman a dit à Yvonne: « Tante  
*aprɛ l(ə) dɛzæne, māmā a di a ivɔn: « tā:t*

vient  
 viendra

Claire viendra cet après-midi avec ta petite cousine  
*klɛ:r vjɛdra sɛt aprɛmidi avɛk ta p(ə)tit kusin*

Tante Claire vient  
 toujours à l'anni-  
 versaire d'Yvonne.  
 Aujourd'hui, elle  
 viendra quand il  
 sera trois heures.

Ginette. » Et Yvonne a demandé: « Et l'oncle André,  
*zinet. » e ivɔn a d(ə)māde: « e lɔ:kl ādre,*

est-ce qu'il viendra aussi cet après-midi? » « Non,  
*ɛs kil vjɛdra osi sɛt aprɛmidi? » « nɔ,*

ce matin  
 cet après-midi

l'oncle André ne viendra pas avant l'heure du dîner.  
*lɔ:kl ādre n(ə) vjɛdra pa avā lɛ:r dy dine.*

C'est seulement tante Claire et Ginette qui viendront  
*sɛ sɛlmā tā:t klɛ:r e zinet ki vjɛdrɔ*

il viendra  
 ils viendront

cet après-midi. »  
*sɛt aprɛmidi. »*

Le jour de l'anniversaire d'Yvonne, tante Claire et  
*lə zu:r də lanivɛrsɛ:r divɔn, tā:t klɛ:r e*

Ginette viennent toujours dans l'après-midi, et elles  
*zinet vjɛn tuzu:r dā laprɛmidi, e ɛl*

il vient  
 ils viennent

ont toujours un cadeau pour la petite fille. L'année  
*-zɔ tuzu:r ǣ -kado pur la p(ə)tit fi:j. lanɛ*

Ginette lui a  
 donné = Ginette a  
 donné à Yvonne

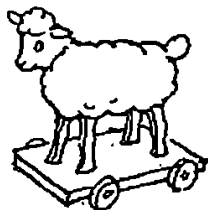
passée, Ginette lui a donné une grande balle rouge  
*pasɛ, zinet lɥi a dɔne yn grā:d bal ru:ʒ*

des  
 de  
 un chien  
 des chiens  
 un petit chien  
 de petits chiens

et verte avec de petits chiens et de petits chats noirs.  
*e vert avɛk də p(ə)ti sjɛ e də p(ə)ti sa nwa:r.*

## Chapitre onze (11).

le rouge = la  
couleur rouge



un petit mouton

donné  
donnera

il dit  
ils disent

un beau chien  
une belle balle

qu'est-ce que c'est  
= qu'est-ce?

demande  
a demandé



une bague

C'était une belle balle! Le rouge et le vert sont de  
*sete -t yn bel bal! la ru:z e l(a) ve:r sō d(a)*

belles couleurs. Tante Claire lui a donné un petit  
*bel kulæ:r. tã:t kle:r lji a done œ p(a)ti*

mouton blanc. Yvonne lui a dit: « Merci, tante  
*mutō blā. ivon lji a di: « mersi, tã:t*

Claire! » et elle a dit: « Merci pour la belle  
*kle:r! » e el a di: « mersi pur la bel*

balle! » à Ginette. Que donnera Ginette à sa petite  
*bal! » a zinet. ka donra zinet a sa p(a)tit*

cousine, quand elle viendra cet après-midi? Et que lui  
*kuzin, kã -t el vjēdra set apremidi? e ka lji*

donnera sa tante? Ah! deux personnes devant le  
*donra sa tã:t? a! dø persɔn davā l(a)*

jardin! Ce sont tante Claire et la petite cousine. « Bon  
*zardē! sə sō tã:t kle:r e la p(a)tit kuzin. « bɔn*

anniversaire! » disent-elles à Yvonne, et tante Claire  
*aniverse:r! » di:z -t el a ivon, e tã:t kle:r*

lui dit: « J'ai un beau cadeau pour ma petite Yvonne! »  
*lji di: « ze œ bo kado pur ma p(a)tit ivon! »*

« Qu'est-ce que c'est, tante Claire, qu'est-ce que c'est? »  
*« kes ka se, tã:t kle:r, kes ka se? »*

demande Yvonne, et tante Claire lui donne une bague  
*dāmā:d ivon, e tã:t kle:r lji don yn bag*

avec une petite fleur blanche. C'est une belle petite  
*avck yn patit flæ:r blā:f. se -t yn bel patit*

bague, et Yvonne dit: « Oh, merci, tante Claire!  
*bag, e ivon di: « o, mersi, tã:t kle:r!*

C'est un beau cadeau, et c'est ma première bague. »  
*se -t œ bo kado, e se ma pramjɛ:r bag.* »

Puis Yvonne appelle sa sœur: « Nicole! Nicole! »  
*pyi ivɔn apɛl sa sœ:r: « nikɔl! nikɔl! »*

et elle lui montre son cadeau. « Quelle belle petite  
*e el lyi mɔ:trə sɔ kado. « kel bel patit*

bague! » dit Nicole, et puis elle demande: « Qu'est-ce  
*bag! » di nikɔl, e pyi el dɛmɑ:d: « kes*

qu'il y a sur la bague? Une fleur? » « Oui, c'est  
*kil ja syr la bag? yn flœ:r? » « wi, se*

une belle petite fleur blanche, » dit Yvonne, et elle  
*-t yn bel patit flœ:r blɑ:s,* » di ivɔn, e el

montre la petite bague à sa sœur.

*mɔ:trə la p(ə)tit bag a sa sœ:r.*

« Mais il y a aussi le cadeau de Ginette, » dit tante  
*« me il ja osi l(ə) kado d(ə) zinɛt, » di tɑ:t*

Claire à Yvonne, et Ginette lui donne une balle qui  
*kle:r a ivɔn, e zinɛt lyi dɔn yn bal ki*

est encore plus grande et qui a des couleurs encore  
*e -t ākɔ:r ply grɑ:d e ki a de kulœ:r ākɔ:r*

plus belles que la balle rouge et verte de l'année  
*ply bel kə la bal ru:ʒ e vɛrt də lane*

passée. Puis les deux fillettes, les autres enfants et  
*pase. pyi le dø fijɛt, le -z o:trə -z āfũ e*

leur tante vont dans la maison.

*lœr tɑ:t vɔ dɑ la mɛzɔ.*

Yvonne montre ses deux cadeaux à sa maman et dit:

*ivɔn mɔ:trə se dø kado a sa mɑmɑ e di:*

puis = après

qu'est-ce qu'il y a?  
 = qu'y a-t-il?



Yvonne montre  
 la bague à sa sœur.

plus  
 encore plus

Henri est plus  
 grand qu'Yvonne,  
 mais Jean est  
 encore plus grand.

fillette = petite  
 fille

## Chapitre onze (11).

un beau chien  
deux beaux  
chiens



une tarte

il aime  
ils aiment



un morceau de tarte

il demande  
ils demandent

demande:

(1) Nicole demande: «Qu'est-ce qu'il y a sur la bague?»

(2) Jean demande un morceau de tarte.

« Cette belle balle est de Ginette, et cette bague est  
« *set bel bal e d(ə) zinet, e set bag e*

de tante Claire. N'est-elle pas belle, cette petite  
*də tā:t kle:r. ne -t el pa bel, set patit*

bague? » « Oui, » dit maman. « Et quelle belle balle!  
*bag? » « wi, » di māmā. « e kel bel bal!*

Ce sont de beaux cadeaux. » Puis Yvonne et les  
*sə sɔ̃ d(ə) bo kado. » pyi iwɔn e le*

autres vont dans la salle à manger, où, sur la table,  
*-z o:trə vɔ̃ də la sal a māʒe, u, syr la tabl,*

il y a deux grandes tartes, avec beaucoup de fruits.  
*il ja dø grā:d tart, avek boku d(ə) frui.*

« Oh! » disent les deux fillettes et Henri, qui aiment  
« *o! » di:z le dø fijet e āri, ki ε:m*

beaucoup les tartes de Mme Duclos.

*boku le tartə də madam dyklo.*

Il y a beaucoup de tarte pour chaque enfant, et  
*il ja boku də tart pur sak āfā, e*

chaque fois qu'un des enfants donne son assiette à  
*sak fwa kə de -z āfā dɔn sɔ̃ -n asjet a*

Mme Duclos et lui dit: « Encore un peu de tarte,  
*madam dyklo e lɥi di: « ākɔ:r ɛ pø də tart,*

maman! » ou « encore un peu de tarte, tante  
*māmā! » u « ākɔ:r ɛ pø də tart, tā:t*

Lucienne! » elle lui donne un morceau de tarte. Mais  
*lysien! » el lɥi dɔn ɛ mɔrsɔ də tart. me*

quand les enfants demandent un morceau de tarte  
*kā le -z āfā d(ə)mā:d ɛ mɔrsɔ də tart*

pour la quatrième fois, elle leur dit: « Non, mes  
*pur la katrijem fwa, el lær di: « nɔ̃, me*  
 enfants, vous mangez trop! » Elle ne leur donne pas  
*-z āfā, vu māze tro! » el nɑ lær dɔn pa*  
 plus de trois morceaux, mais ce sont de grands  
*ply da trwa mɔrso, me sa sɔ̃ d(ə) grā*  
 morceaux.

*mɔrso.*

Devant leurs assiettes avec leurs morceaux de tarte,  
*dəvā lær -z asjet avek lær mɔrso da tart,*

les enfants ont des tasses. Qu'est-ce qu'il y a dans  
*le -z āfā ɔ̃ de ta:s. kes kil ja dā*

les tasses? Il y a du chocolat dans les tasses. Quand  
*le ta:s? il ja dy ʃɔkɔla dā le ta:s. kã*

les enfants mangent de la tarte, à un anniversaire,  
*le -z āfā mā:ʒ da la tart, a ǝ -n aniverse:r,*

ils boivent du chocolat. Quand les enfants vont à  
*il bwa:v dy ʃɔkɔla. kã le -z āfā vɔ̃ -t a*

l'école, ils mangent du chocolat à quatre heures, mais  
*lekɔl, il mā:ʒ dy ʃɔkɔla a katr œ:r, me*

avec la tarte ils ne mangent pas, mais boivent le  
*avek la tart il nɑ mā:ʒ pa, me bwa:v la*

chocolat.

*ʃɔkɔla.*

La petite Yvonne, qui aime beaucoup le chocolat de  
*la p(ə)tit ivɔn, ki ε:m boku l(ə) ʃɔkɔla d(ə)*

sa mère, demande toujours une deuxième et une  
*sa mɛ:r, dəmā:d tuzu:r yn dɔzjem e yn*

un morceau  
deux morceaux



une tasse

il boit  
ils boivent

Maman donne de la tarte à Henri = elle lui donne de la tarte.  
 Elle donne de la tarte à Yvonne = elle lui donne de la tarte.  
 Elle donne de la tarte à Henri et à Jean = elle leur donne de la tarte.  
 Elle donne de la tarte à Ginette et à Yvonne = elle leur donne de la tarte.

demande ... à ...  
Yvonne demande  
à sa maman: « Où  
est Minet? »  
Yvonne demande  
une quatrième  
tasse de chocolat à  
sa maman.

je — me  
tu — te  
Yvonne: « Je suis  
sage; papa me  
donnera un  
cadeau. »  
Papa: « Tu es sage;  
papa te donnera  
un cadeau. »

boit  
a bu

troisième tasse de chocolat après la première. « C'est  
*trwazjem ta:s də ʃokola apre la prəmje:r.* » se

bon! » disent les enfants quand ils boivent leur  
*bõ!* » *di:z le -z ãfã kã -t il bwa:v lær.*

chocolat. Aujourd'hui, Yvonne a demandé une  
*ʃokola. ozurɔpi, ivɔn a d(ə)māde yn*

quatrième tasse à sa mère, mais maman a dit: « Non,  
*katrijem ta:s a sa me:r, me māmã a di: « nõ,*

Yvonne, quatre tasses, c'est trop! » Elle n'a donné  
*ivɔn, katrã ta:s, se tro!* » *el na done*

à Yvonne que trois morceaux de tarte et trois tasses  
*a ivɔn kã trwã mɔrso də tart e trwã ta:s*

de chocolat.

*də ʃokola.*

Yvonne demande à Ginette: « Est-ce que ta maman  
*ivɔn dəmã:d a zinɛt: « es kã ta māmã*

te donne aussi seulement trois tasses de chocolat à  
*tã don osi sælmã trwã ta:s də ʃokola a*

ton anniversaire? » Ginette: « Oh, non! Maman ne me  
*tõ -n aniverse:r? » zinɛt: « ɔ, nõ! māmã n(ə) mã*

donne que deux tasses de chocolat. Maman me dit  
*don kã dø ta:s də ʃokola. māmã m(ə) di*

toujours que trois tasses, c'est déjà trop! » Et tante  
*tuzu:r kã trwã ta:s, se deza tro!* » *e tã:t*

Claire dit: « Oui: une fois, à un anniversaire,  
*kle:r di: « wi: yn fwa, a ã -n aniverse:r,*

Ginette a bu quatre tasses de chocolat. Mais  
*zinɛt a by katrã ta:s də ʃokola. me*

l'après-midi, quand les autres enfants sont allés au  
*lapremidi, kã le -z o:trə -z āfā sɔ̃ -t ale o*

jardin, Ginette est allée à la maison. Elle est allée  
*zardɛ, zinɛt ɛ -t ale a la meʒɔ̃. el ɛ -t ale*

au lit, et le soir, elle n'a pas mangé son dîner, mais  
*o li, e l(ə) swa:r, el na pa māʒe sɔ̃ dine, me*

a seulement bu un peu d'eau. Ce n'est pas bon pour  
*a sœlmã by æ pø do. sə ne pa bɔ̃ pur*

une petite fille, quatre tasses de chocolat! »  
*yn patit fi:j, katra ta:s də ʃokola! »*

Quand les enfants ont bu leur chocolat et mangé leur  
*kã le -z āfā ɔ̃ by lær ʃokola e māʒe lær*

tarte, Mme Duclos leur a demandé: « Et maintenant,  
*tart, madam dyklo lær a d(ə)māde: « e mɛtnã,*

mes enfants? » et Jean et Nicole lui ont dit: « Mainte-  
*me -z āfã? » e zã e nikɔl lɥi ɔ̃ di: « mɛt-*

nant, nous allons au jardin. » Les enfants sont  
*nã, nu -z aɔ̃ -z o zardɛ. » le -z āfã sɔ̃*

allés au jardin, mais maman est restée dans la maison  
*-t ale o zardɛ, me mãmã ɛ reste dã la meʒɔ̃*

avec tante Claire.

*avek tã:t klɛ:r.*

Dans le jardin, Yvonne a encore une fois montré ses  
*dã l(ə) zardɛ, ɪvɔn a ākɔ:r yn fwa mɔ̃tre se*

beaux cadeaux à Ginette, et sa petite cousine lui a  
*bo kado a zinɛt, e sa p(ə)tit kuzin lɥi a*

demandé: « Qui est-ce qui t'a donné cette belle  
*d(ə)māde: « ki ɛs ki ta done set bel*

maman reste dans  
 = maman ne  
 quitte pas

reste  
 est resté

qui est-ce qui ...?  
 = qui ...?

## Chapitre onze (11).

m' = me  
t' = te

montré  
a montré

maison de poupée? » « C'est Jean qui m'a donné  
*mɛzɔ̃ d(ə) pupe?* » « *sɛ zɑ̃ ki ma done*

cette maison, » a dit Yvonne. Puis, quand elle a  
*sɛt mɛzɔ̃,* » a di *ivɔn. pyi, kɑ̃-tɛl a*

montré à Ginette le petit chat blanc, la fillette lui a  
*mɔ̃tre a zinɛt lə p(ə)ti sa blɑ̃, la fiʒɛt lyi a*

demandé: « Et qui est-ce qui t'a donné ce petit  
*d(ə)mɑ̃de:* « *e ki ɛs ki ta done s(ə) pati*

chat, Yvonne? » Yvonne lui a dit: « C'est Louise  
*sa, ivɔn?* » *ivɔn lyi a di:* « *sɛ lwi:z*

qui m'a donné ce beau petit chat! » Ginette: « Est-ce  
*ki ma done s(ə) bo p(ə)ti sa!* » *zinɛt:* « *ɛs*

que c'est Nicole qui t'a donné cette grande poupée? »  
*kə sɛ nikɔl ki ta done sɛt grɑ̃:d pupe?* »

« Non, ce n'est pas Nicole, c'est maman qui m'a  
« *nɔ̃, sɑ nɛ pa nikɔl, sɛ mɑmɑ ki ma*

donné cette grande poupée. »  
*done sɛt grɑ̃:d pupe.* »

Yvonne a demandé à sa cousine: « Est-ce que l'oncle  
*ivɔn a d(ə)mɑ̃de a sa kuzin:* « *ɛs kə tɔ̃:kl*

André me donnera aussi un cadeau quand il viendra  
*ɑ̃dre m(ə) donra osi œ kado kɑ̃-tɛl vʒɛdra*

ce soir? » Ginette: « Oui, papa te donnera un beau  
*sɑ swɑ:r?* » *zinɛt:* « *wi, papa tɑ donra œ bo*

cadeau. Il m'a montré ton cadeau ce matin. » Yvonne:  
*kado. il ma mɔ̃tre tɔ̃ kado sɑ matɛ.* » *ivɔn:*

« Qu'est-ce qu'il me donnera, Ginette? » Mais Gi-  
« *kes kil ma donra, zinɛt?* » *mɛ zi-*



nette n'a pas dit à sa petite cousine ce que lui donnera  
*net na pa di a sa p(a)tit kuzin sa ka lji donra*

ce que c: le  
 cadeau que

son papa!

*sɔ̃ papa!*

A cinq heures, Yvonne a demandé à sa maman:  
*a sɛ-kæ:r, ivɔn a d(a)māde a sa māmā:*

« Maman, à quelle heure viendront l'oncle André et  
*« māmā, a kel æ:r vjɛdrɔ̃ tɔ̃:kl ādre e*

papa? » « Ils viendront à six heures, Yvonne. »  
*papa? » « il vjɛdrɔ̃ a si-zæ:r, ivɔn. »*

« Et grand-papa et grand-maman, à quelle heure  
*« e grāpapa e grāmāmā, a kel æ:r*

grand-papa =  
 grand-père  
 grand-maman =  
 grand-mère

viendront-ils? » « Comme les autres fois, Yvonne!  
*vjɛdrɔ̃-t il? » « kɔm le-z o:trə fwa, ivɔn!*

Ils viendront à six heures et quart, un peu après  
*il vjɛdrɔ̃ a si-zæ:r e ka:r, œ pø apre*

papa. » « Et tante Mireille, maman, est-ce qu'elle  
*papa. » « e tā:t mirɛ:j, māmā, es kel*

viendra aussi ce soir? » « Non, tante Mireille  
*vjɛdra osi sa swa:r? » « nɔ̃, tā:t mirɛ:j*

et l'oncle Jérôme ne viennent qu'à l'anniversaire  
*e tɔ̃:kla zero:m na vjen ka lanivɛrɛ:r*

d'Henri. » « Et pourquoi ne viennent-ils pas à mon  
*dāri. » « e purkwa n(a) vjen-t il pa a mɔ̃*

anniversaire, maman? » a demandé Yvonne, qui  
*-n anivɛrɛ:r, māmā? » a d(a)māde ivɔn, ki*

aime beaucoup sa tante Mireille et son oncle Jérôme;  
*ɛ:m boku sa tā:t mirɛ:j e sɔ̃-n tɔ̃:kla zero:m;*

mais sa maman lui a dit: « Yvonne, une petite fille  
*me sa māmā lʷi a di: « iʷɔn, yn pətɪt fi:j*

sage ne demande pas toujours: pourquoi? pourquoi?  
*sa:ʒ nə d(ə)mā:d pa tuʒu:r: pʊrkwa? pʊrkwa?*

pourquoi? » Et Yvonne est allée au jardin, où elle  
*pʊrkwa? » e iʷɔn ɛ-t ale o ʒardɛ, u ɛl*

est restée de cinq heures à six heures et demie. Quand  
*ɛ reste d(ə) sɛ-k œ:r a si-z œ:r e d(ə)mi. kã*

vient  
est venu

le papa de Ginette est venu, il a dit: « Bon anniver-  
*l(ə) papa d(ə) ʒinet ɛ v(ə)ny, il a di: « bɔn aniver-*

saire! » à Yvonne et lui a donné son cadeau: une  
*sa:r! » a iʷɔn e lʷi a dɔne sɔ̃ kado: yn*

belle petite auto rouge. Ginette lui a dit: « Papa,  
*bɛl pətɪt oto ru:ʒ. ʒinet lʷi a di: « papa,*

nous avons bu du chocolat et mangé de la tarte:  
*nu-z avɔ̃ by dy ʃɔkɔla e māʒe d(ə) la tart:*

beaucoup de chocolat et beaucoup de tarte! » Comme  
*boku d(ə) ʃɔkɔla e boku da tart! » kɔm*

Yvonne, Ginette aime beaucoup le chocolat et les  
*iʷɔn, ʒinet ɛ:m boku l(ə) ʃɔkɔla e le*

combien de  
Combien de per-  
sonnes y a-t-il  
dans la famille?  
Combien de tarte  
les enfants  
mangent-ils?

tartes de tante Lucienne. « Combien de tarte as-tu  
*tartə da tā:t lysjen. « kɔbjɛ̃ da tart a ty*

mangé? » lui a demandé son papa, et Ginette lui a dit:  
*māʒe? » lʷi a d(ə)māde sɔ̃ papa, e ʒinet lʷi a di:*

« J'ai mangé un morceau; et puis encore un, et quand  
*« ʒe māʒe œ̃ mɔrso, e pʷi ākɔ:r œ̃, e kã*

j'ai mangé le deuxième morceau, tante Lucienne m'a  
*ʒe māʒe l(ə) dɔʒjem mɔrso, tā:t lysjen ma*

donné un troisième morceau. » L'oncle André: « Et  
*dɔne œ trwasjem morso.* » *lɔ:kl ādre:* « e  
 combien de chocolat as-tu bu? Trois tasses égale-  
*kɔbjɛ d(ə) ʃokɔla a ty by? trwa ta:s egal-*  
 ment? » Ginette: « Non, je n'ai bu que deux tasses  
*mā?* » *zinet:* « *nɔ, zə ne by k(ə) dø ta:s*  
 de chocolat. Après la deuxième tasse, je n'ai plus bu  
*də ʃokɔla. aprɛ la dɔzjem ta:s, zə ne ply by*  
 de chocolat. »  
*d(ə) ʃokɔla.* »

Puis, Yvonne a montré ses beaux cadeaux à l'oncle  
*pyi, ivɔn a mɔtre se bo kado a lɔ:kl*  
 André, et cinq minutes plus tard papa est venu égale-  
*ādre, e sɛ minyt ply ta:r papa ɛ v(ə)ny egal-*  
 ment. Puis, la grand-mère Leroux est aussi venue  
*mā. pyi, la grāmɛ:r ləru ɛ -t osi v(ə)ny*  
 avec son mari, et papa, grand-père et l'oncle André  
*avɛk sɔ mari, e papa, grāpɛ:r e lɔ:kl ādre*  
 sont allés dans la maison. Grand-mère et tante Claire  
*sɔ -t ale dā la mezɔ. grāmɛ:r e tā:t klɛ:r*  
 sont restées un peu au jardin avec les fillettes.  
*sɔ reste œ pø o zardɛ avɛk le fijɛt.*

La petite Yvonne aime sa grand-mère et elle lui  
*la p(ə)tit ivɔn ɛ:m sa grāmɛ:r e el lji*  
 montre toujours ses cadeaux quand elle et grand-père  
*mɔ:trə tuzɔ:r se kado kā -t el e grāpɛ:r*  
 viennent à son anniversaire. L'année passée, ils sont  
*vjen a sɔ -n anivɛrsɛ:r. lane pase, il sɔ*

déjà venus à trois heures de l'après-midi, et grand-  
*deza v(ə)ny a trwa -z œ:r da lapremidi, e grā-*

mère est restée plus de deux heures et demie dans  
*mœ:r e reste ply da dφ -z œ:r e d(ə)mi dā*

le jardin avec les petits. Mais cette année, comme  
*l(ə) zardē avək le p(ə)ti. mœ set ane, kœm*

les autres années, ils ne sont pas venus avant six  
*le -z o:trə -z ane, il na s̄ pa v(ə)ny avā si*

heures et quart, et grand-maman n'est restée qu'un  
*-z œ:r e ka:r, e grāmāmā ne reste kœ*

peu plus d'un quart d'heure au jardin.

*pφ ply dœ ka:r dœ:r o zardē.*

#### EXERCICE A.

Yvonne — à sa mère: « Est-ce que l'oncle André viendra — après-midi? » Tante Claire donne à Yvonne une — avec une petite fleur blanche, et Ginette — donne une grande balle. Yvonne dit à sa tante: « Merci pour le — cadeau! » et à Ginette: « Merci pour la — balle! » Elle — la petite bague à sa sœur Nicole. Yvonne et Ginette sont deux petites filles, ou deux —.

Sur la table de la salle à manger, il y a deux grandes —, avec beaucoup de fruits. Yvonne mange trois

grands — de tarte; puis elle — un quatrième morceau à sa mère. Mme Duclos lui dit: « Non, mes enfants, vous mangez —! »

Avec la tarte les enfants boivent du —. Yvonne boit trois — de chocolat. Après le chocolat, Yvonne et les autres enfants sont allés — jardin, mais Mme Duclos et tante Claire sont — dans la maison.

Ginette dit à Yvonne: « Mon père — donnera un cadeau ce soir. C'est un — cadeau! » — Yvonne lui demande: « Qu'est-ce qu'il — donnera, Ginette? » Mais Ginette ne dit pas ce — lui donnera son père.

#### EXERCICE B.

Qui a donné la petite bague à Yvonne? ... Qui est-ce qui lui a donné la grande balle? ... Qu'est-ce que l'oncle André a donné à Yvonne? ... Que dit Mme Duclos aux enfants quand ils demandent une quatrième tasse de chocolat? ... Combien Ginette mange-t-elle de tarte? ... Combien Yvonne a-t-elle de chats? ... De quelle couleur sont les deux chats? ...

#### EXERCICE C.

vient viennent viendra viendront  
venu venue venus venues

Mme Duclos dit à Yvonne: « Tante Claire et Ginette — cet après-midi, mais l'oncle André ne — pas avant

#### MOTS:

une bague  
le chocolat  
une fillette  
une grand-  
maman  
un grand-papa  
un morceau  
une tarte  
une tasse  
beau  
belle  
beaux  
ils aiment  
ils boivent  
bu  
il demande

ils demandent  
demandé  
ils disent  
il donnera  
il montre  
montré  
resté .  
elle est restée  
ils viennent  
venu  
ils sont venus  
il viendra  
ils viendront  
cet  
me  
m'  
te  
t'  
lui  
leur  
puis  
quel!  
trop  
au jardin  
cét après-midi  
l'heure du dîner  
qu'est-ce que  
c'est?  
qui est-ce  
qui...?  
ce que

l'heure du dîner. » Tante Mireille et l'oncle Jérôme ne sont pas — à l'anniversaire d'Yvonne; ils ne — qu'à l'anniversaire d'Henri. Le soir de l'anniversaire d'Yvonne, M. Duclos est — cinq minutes plus tard que l'oncle André. La grand-mère Leroux est — avec son mari à six heures et quart. Cinq personnes sont — à l'anniversaire d'Yvonne. Six fois par semaine, M. Lebrun — à la maison à midi et demi.

boit boivent bu  
dit disent dit

A son anniversaire Yvonne a — du vin rouge. Tante Claire et Ginette —: « Bon anniversaire! » à Yvonne. « C'est bon! » disent les enfants quand ils — du chocolat. Yvonne —: « J'aime beaucoup le chocolat! » A son anniversaire elle — toujours trois tasses de chocolat. Ginette a — à son père: « J'ai — deux tasses de chocolat! »

me m' te t' lui leur

Mme Duclos donne une grande poupée à Yvonne, et Nicole — donne un lit de poupée. Yvonne demande à Ginette: « Est-ce que ta mère — donne trois tasses de chocolat à ton anniversaire? » « Non! » dit Ginette, « Maman ne — donne que deux tasses de chocolat. » Chaque année, les grands-parents Leroux viennent à l'anniversaire d'Yvonne et la petite fille — montre toujours ses cadeaux. Ginette: « Qui est-ce qui —'a donné ce petit chat, Yvonne? » Yvonne:

« C'est Louise qui — a donné ce beau petit chat. »  
 L'oncle André a dit: « Bon anniversaire! » à Yvonne  
 et — a donné une petite auto rouge; Yvonne — a  
 dit: « Merci pour le beau cadeau! »

### RÉSUMÉ

ne ... pas                      ne ... que  
 ne ... plus      ne ... ni ... ni      ne ... pas encore

La petite Yvonne *n'aime pas* les carottes. A son anniversaire, elle boit un peu de vin, mais les autres jours, elle *ne boit que* de l'eau. A huit heures du matin, les enfants *ne dorment plus*. Le soir, à huit heures et demie, Jean *ne dort pas encore*. M. Duclos *ne dort ni* à neuf heures, *ni* à dix heures, mais à onze heures ou à minuit.

il *n'aime pas* les carottes  
 il *ne boit que* de l'eau  
 il *ne dort plus*  
 il *ne dort pas encore*  
 il *ne dort ni* à huit heures, *ni* à neuf heures

### EXERCICE

Jean, ira-t-il encore à l'école quand il aura dix-huit ans? Non, ... Yvonne, va-t-elle déjà à l'école? Non, ... Mme Duclos, donne-t-elle des carottes et des haricots à Yvonne? Non, ... Grand-mère, boit-elle de l'eau à dîner? Non, ... Yvonne, boit-elle du vin rouge et du vin blanc, au déjeuner? Non, ... Les grands-parents Leroux, viennent-ils à l'anniversaire d'Henri? Non, ... Quand papa rentre à la maison, reste-t-il une demi-heure avec sa petite fille, au jardin? Non, ...

Chapitre onze (11).

ne ... pas	ne ... plus	ne ... pas encore
n'a pas ...	n'a plus ...	n'a pas encore ...
n'est pas ...	n'est plus ...	n'est pas encore ...

il ne boit pas  
il ne boit plus.  
il ne boit pas  
encore

La petite Yvonne *ne boit pas* de vin. Grand-mère *ne boit plus* de chocolat, maintenant. Henri *ne boit pas encore* beaucoup de vin, mais un peu de vin seulement.

il n'a pas bu  
il n'a plus bu  
il n'a pas encore  
bu

La petite Yvonne *n'a pas* bu de vin blanc au déjeuner. Après sa deuxième tasse, Ginette *n'a plus* bu de chocolat. L'oncle André *n'a pas encore* donné son cadeau à Yvonne.

il n'est pas venu  
il n'est plus venu  
il n'est pas encore  
venu

L'oncle Jérôme *n'est pas* venu à l'anniversaire d'Yvonne. Quand grand-mère est venue, l'oncle André est allé dans la maison, et il *n'est plus* allé dans le jardin, avant le dîner. « Papa *n'est pas encore* venu, maman? » demande Yvonne.

ne ... que	ne ... ni ... ni
n'a ... que	n'a ... ni ... ni
n'est ... que	n'est ... ni ... ni

il ne boit que ...  
il ne boit ni ...  
ni ...  
il n'a bu que ...  
il n'a bu ni ...  
ni ...

Grand-mère *ne boit pas* de vin rouge au dîner, elle *ne boit que* du vin blanc. Yvonne *n'aime ni* les carottes, *ni* les haricots.

Grand-mère *n'a bu que* du vin blanc, à dîner, ce soir. Mme Duclos *n'a donné ni* des carottes, *ni* des haricots à Yvonne au déjeuner.

il n'est venu  
que ...  
il n'est venu ni ...  
ni ...

Aujourd'hui, avant le dîner, grand-mère *n'est restée qu'un* peu plus d'un quart d'heure dans le jardin.

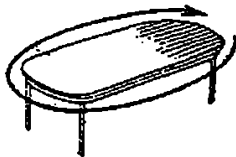
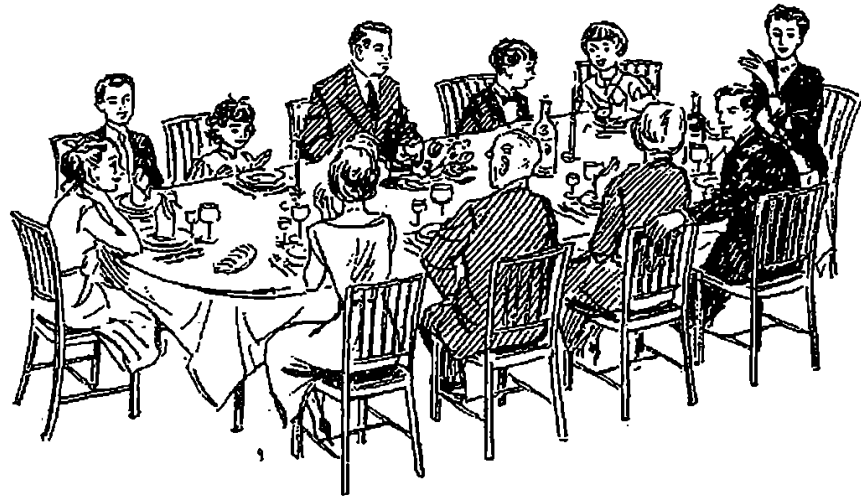


Tante Mireille n'est venue ni à l'anniversaire d'Yvonne, ni à l'anniversaire de Nicole.

### EXERCICE

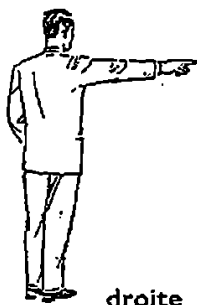
Les enfants, ont-ils bu du vin avec leur tarte? Non, ... bu ... Ginette, a-t-elle mangé quatre morceaux de tarte? Non, ... mangé ... trois morceaux. M. Lebrun, est-il venu à l'anniversaire d'Yvonne? Non, ... venu ... Yvonne, a-t-elle déjà donné un nom au petit chat blanc, cadeau de Louise? Non, ... donné ... Papa, a-t-il donné une poupée et un petit mouton à Yvonne, à son anniversaire? Non, ... donné ... Grand-mère, est-elle restée une heure au jardin avec Yvonne? Non, ... restée ... quart d'heure avec Yvonne.

## LE DINER



autour de la table

s' = se  
en face de  
= devant



droite

il s'assied  
ils s'asseient

A sept heures, maman a appelé: « A table! » et  
a set œ:r, māmā a aple: « a tabl! » e

maintenant, toute la famille est dans la salle à  
mētnā, tut la fami:j e dā la sal a

manger, autour de la table. Maman assied Yvonne  
māze, otu:r dā la tabl. māmā asje ivon

à la droite de papa, puis Henri s'assied à la gauche  
a la drwat dā papa, pyi āri sasje a la go:ʃ.

de papa. Grand-papa Leroux s'assied en face de papa,  
dā papa. grāpapa loru sasje ā fas dā papa,

et grand-maman Leroux s'assied à la droite de son  
e grāmāmā loru sasje a la drwat dā sō

mari. Puis, les autres personnes: enfants et grandes  
mari. pyi, le -z o:tra pɛrson: āfā e grā:d

personnes, s'asseient également.

pɛrson, sase:j egal mā.

L'oncle André et tante Claire s'asseyent à la droite  
*lɔ:kl ādre e tā:t klɛ:r sase:j a la drwat*

et à la gauche des grands-parents, l'oncle André à  
*e a la go:f de grāparā, lɔ:kl ādre a*

la droite de grand-mère et tante Claire à la gauche  
*la drwat də grāmɛ:r e tā:t klɛ:r a la go:f*

de grand-père. Maman s'assied à la droite d'André  
*də grāpɛ:r. māmā sasje a la drwat dādre*

Blanc, puis la petite Ginette et Jean s'asseyent, l'une  
*blā, pyi la p(ə)tit zinet e zā sase:j, lyn*

entre maman et Henri, l'autre entre Yvonne et Nicole,  
*ā:tra māmā e āri, lo:tr ā:tr ivon e nikol,*

qui s'assied en face de maman.  
*ki sasje ā fas də māmā.*

Quand toute la famille s'est assise autour de la table,  
*kā tut la fami:j se -t asi:z otu:r də la tabl,*

maman dit à Amélie: « Le dîner, Amélie! » Qui  
*māmā di a ameli: « la dine, ameli! » ki*

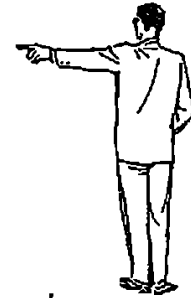
est Amélie? C'est la bonne des Duclos. Amélie  
*e ameli? se la bon de dyklo. ameli*

met une grande soupière sur la table. Qu'est-ce  
*mɛ yn grā:d supjɛ:r syr la tabl. kɛs*

qu'il y a dans la soupière? Dans la soupière il y a  
*kil ja dā la supjɛ:r? dā la supjɛ:r il ja*

de la soupe. La bonne a mis la soupière sur la  
*d(ə) la sup. la bon a mi la supjɛ:r syr la*

table, et maman verse de la soupe dans les assiettes  
*tabl, e māmā vers də la sup dā le -z asjet*



gauche



une bonne

s'assied  
 s'est assis

Henri s'assied  
 après son grand-  
 père, qui s'est assis  
 avant tous les  
 autres.



une soupière

met  
 a mis

## Chapitre douze (12):

des grandes personnes, puis dans les assiettes des  
*de grā:d pɛrson, pɥi dā le -z asjet de*  
 enfants. La bonne a mis une bouteille de vin rouge  
*-z āfā. la bɔn a mi yn butɛ:j də vɛ ru:ʒ.*  
 devant papa et une devant l'oncle André, et elle a  
*dəvā papa e yn. dəvā lɔ:kl ādre, e el a*  
 mis une bouteille de vin blanc devant grand-mère  
*mi yn butɛ:j də vɛ blā d(ə)vā grāmɛ:r*  
 Leroux, qui ne boit que du vin blanc, pas de vin  
*ləru, ki n(ə) bwa k(ə) dy vɛ blā, pa d(ə) vɛ*  
 rouge.  
*ru:ʒ.*

toutes les assiettes  
 = chaque assiette

Maman a versé de la soupe dans toutes les assiettes.  
*māmā a verse d(ə) la sup dā tut le -z asjet.*

verse  
 a versé

Puis, l'oncle André est allé autour de la table et a  
*pɥi, lɔ:kl ādre e -t ale otu:r də la tabl e a*  
 versé du vin dans les verres de toutes les grandes  
*verse dy vɛ dā le vɛ:r də tut le grā:d*  
 personnes.  
*pɛrson.*

tous les garçons  
 toutes les filles

Il a versé du vin blanc à grand-mère, et du vin rouge  
*il a verse dy vɛ blā a grāmɛ:r, e dy vɛ ru:ʒ*  
 à tous les autres. Et quand il a versé du vin dans les  
*a tu le -z o:tr. e kā -t il a verse dy vɛ dā le*  
 verres de M. et Mme Leroux, de M. et Mme Duclos  
*vɛ:r də məsjø e madam ləru, də məsjø e madam dyklo*  
 et de sa femme, il a versé du vin dans son propre  
*e də sa fam, il a verse dy vɛ dā sɔ̃ proprə*

verre. Puis, papa et maman ont versé un peu de  
*vɛ:r. pɥi, pɑpa e māmā ɔ verse œ pø d(ə)*

vin dans les verres d'Yvonne, de Ginette et d'Henri et  
*vɛ̃ dā le vɛ:r divɔn, də zinet e dāri e*

un peu plus dans les verres de Jean et de Nicole.  
*œ pø ply dā le vɛ:r də zā e də nikɔl.*

Et maintenant, toutes les personnes autour de la table  
*e mɛ̃tnā, tut le pɛrson otu:r də la tabl*

ont de la soupe et du vin: on mange.

*ɔ d(ə) la sup e dy vɛ: ɔ mā:ʒ.*

Qui est assis à la droite d'Yvonne? C'est Jean  
*ki ɛ-t asi a la drwat divɔn? sɛ zā*

s'est assis  
est assis

Quand on s'est  
assis, on est assis.

qui est assis à sa droite. Jean est assis entre  
*ki ɛ-t asi a sa drwat. zā ɛ-t asi ā:tr*

Yvonne et Nicole. Et qui est-ce qui est assis à la  
*ivɔn e nikɔl. e ki ɛs ki ɛ-t asi a la*

gauche d'Yvonne? C'est papa: il est assis entre  
*go:ʃ divɔn? sɛ pɑpa: il ɛ-t asi ā:tr*

Yvonne et Henri. Maman est assise entre Ginette  
*ivɔn e āri. māmā ɛ-t asi:ʒ ā:trə zinet*

il est assis  
elle est assise

et l'oncle André, elle a Ginette à sa droite.

*e tɔ:kl ādre, el a zinet a sa drwat.*

Tante Claire, qui est assise en face d'Yvonne, lui  
*tā:t klɛ:r, ki ɛ-t asi:ʒ ā fas divɔn, lɥi*

demande: « Yvonne, qu'est-ce que ta maman t'a  
*d(ə)mā:d: « ivɔn, kɛs kə ta māmā ta*

donné pour ton anniversaire? » « Elle m'a donné  
*dɔne pur tɔ-n anivɛrse:r? » « el ma dɔne*

## Chapitre douze (12).

elle s'appelle = son nom est	<p>une belle poupée. » « Est-ce qu'elle a un nom, yn <i>bel</i> <i>pupe</i>. » « <i>es kel a ẽ nĩ,</i></p> <p>ta poupée? » « Mais oui, elle s'appelle Loulou. » <i>ta pupe?</i> » « <i>me wi, el sapel lulu.</i> »</p>
mais oui = oui! mais non = non!	<p>« Est-ce que c'est la plus grande de tes poupées? » « <i>es ka se la ply grā:d dā te pupe?</i> »</p> <p>« Mais non, ce n'est pas la plus grande. La plus « <i>me nĩ, sa ne pa la ply grā:d. la ply</i></p>
joli = beau	<p>grande de mes poupées s'appelle Éliane. » « Et <i>grā:d dā me pupe sapel eljan.</i> » « <i>e</i></p> <p>Henri, qu'est-ce qu'il t'a donné? » « Il m'a donné <i>āri, kes kil ta done?</i> » « <i>il ma done</i></p>
couleur chocolat = qui a la même couleur que le chocolat	<p>un joli petit chien. » « Quel nom a-t-il? » « Il <i>ẽ zoli p(ə)ti sjẽ.</i> » « <i>kel nĩ a-t il?</i> » « <i>il</i></p> <p>s'appelle Toutou. » « J'aime ce nom, c'est un joli <i>sapel tutu.</i> » « <i>zɛ:m sã nĩ, se-t ẽ zoli</i></p>
il s'appelle ils s'appellent.	<p>nom. Et que t'a donné grand-maman? » « Grand- <i>nĩ. e ka 'tã done grāmāmā?</i> » « <i>grā-</i></p> <p>maman m'a donné une petite poupée couleur chocolat <i>māmā ma done yn pətit pupe kulæ:r. ʃokla</i></p>
	<p>qui s'appelle Zambo. C'est une jolie poupée! » <i>ki sapel zābo. se-t yn zoli pupe!</i> »</p>
	<p>Yvonne a beaucoup de poupées, et toutes ses poupées <i>ivɔn a boku d(ə) pupe, e tut se pupe</i></p>
	<p>ont de jolis noms: l'une des petites poupées s'appelle <i>ʃ d(ə) zoli nĩ: lyn de p(ə)tit pupe sapel</i></p>
	<p>Mimi, et les trois autres s'appellent Annette, Zambo <i>mimi, e le trwa-z o:tra sapel anet, zābo</i></p>

et Gigi. Les trois grandes s'appellent Loulou, Éliane  
*e zizi. le trwa grā:d sapel lulu, eljan*

et Lucette. Yvonne aime beaucoup toutes ses poupées.  
*e lysset. ivon ε:m boku tut se pupe.*

Maintenant, tous les enfants ont mangé leur soupe.  
*mētnā, tu le-z āfā ɔ māze lœr sup.*

Yvonne aussi? Non, pas Yvonne: il y a encore de  
*ivon osi? nɔ, pa ivon: il ja ākɔ:r də*

la soupe dans son assiette. Maman lui demande: « Ma  
*la sup dā sɔ -n asjet. māmā lyi d(ə)mā:d: « ma*

petite Yvonne ne mange pas sa soupe aujourd'hui? »  
*p(ə)tit ivon nə mā:ʒ pa sa sup ozurɔyi? »*

« Non, » répond Yvonne, « pas aujourd'hui. Tous les  
*« nɔ, » repɔ ivon, « pa ozurɔyi. tu le*

autres jours, oui, mais pas aujourd'hui. » « Pourquoi  
*-z o:trə zu:r, wi, me pa ozurɔyi. » « purkwa*

pas? » demande encore maman. « Parce que c'est  
*pa? » damā:d ākɔ:r māmā. « pars kə se*

de la soupe de tomates. Je n'aime pas les tomates, »  
*d(ə) la sup də tɔmat. ʒə nε:m pa le tɔmat, »*

répond Yvonne.

*repɔ ivon.*

Qu'est-ce que c'est, une tomate? Une tomate est un  
*kes kə se, yn tɔmat? yn tɔmat ε-t ɛ*

fruit d'une belle couleur rouge. En France, on mange  
*fryi dyn bel kulœ:r ru:ʒ. — ā frā:s, ɔ mā:ʒ*

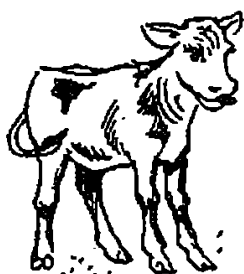
beaucoup de tomates. Mais tous les petits Fran-  
*boku də tɔmat. me tu le p(ə)ti frā-*

répond ↔ demande

encore = encore  
 une fois



une tomate

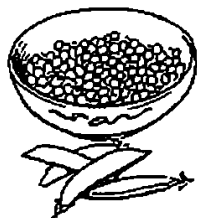


un veau



une pomme  
de terre

il mange  
il mangera  
il mangera  
ils mangeront



des petits pois

çais n'aiment pas les tomates. Les autres jours,  
se ne:m pa le tɔmat. le -z o:tra zu:r,

Yvonne mange sa soupe de tomates, mais aujourd'hui,  
ivɔn mā:ʒ sa sup də tɔmat, me ozurɔyi,

parce que c'est son anniversaire, Yvonne ne mange  
pars kə se sɔ -n anivɛrsɛ:r, ivɔn nə mā:ʒ

pas sa soupe. Que mangeront les enfants et leurs  
pa sa sup. kə māʒrɔ le -z āfā e lɛr

parents après la soupe? Ils mangeront du veau.  
parā aprɛ la sup? il māʒrɔ dy vo.

Qu'est-ce qu'ils mangeront avec le veau? Ils mange-  
kɛs kil māʒrɔ avɛk la vo? il māʒ-

ront des carottes, des pommes de terre et des  
rɔ de karɔt, de pɔm də tɛ:r e de

petits pois. Jean et Henri aiment beaucoup les  
p(ə)ti pwa. ʒā e āri ɛ:m bokɥ le

petits pois et les carottes, mais Nicole et sa petite  
p(ə)ti pwa e le karɔt, me nikɔl e sa p(ə)tit

sœur aiment plus les pommes de terre. Est-ce  
sœ:r ɛ:m ply le pɔm də tɛ:r. ɛs

qu'Yvonne ne mangera ni carottes ni petits pois  
kiɔn nə māʒra ni karɔt ni p(ə)ti pwa

aujourd'hui? Non, pas aujourd'hui, parce que  
ozurɔyi? nɔ, pa ozurɔyi, pars kə

c'est son anniversaire, et à son anniversaire, elle ne  
se sɔ -n anivɛrsɛ:r, e a sɔ -n anivɛrsɛ:r, el nə

mange pas de carottes et pas de petits pois, dit  
mā:ʒ pa d(e) karɔt e pa d(ə) pəti pwa, di



Yvonne. Tous les autres jours elle mange les ca-  
*iwɔn. tu le-z o:tra zu:r el mā:ʒ le ka-*

rottes et les petits pois que maman met dans son  
*rot e le p(a)ti pwa kə māmā mε dā sɔ̃*

assiette, parce qu'Yvonne est une petite fille sage.  
*-n asjet, pars kiwɔn ε-t yn patit fi:j sa:ʒ.*

Mais aujourd'hui, maman ne met que des pommes  
*mε ozurɔji, māmā n(a) mε k(a) de pɔm*

de terre dans son assiette.

*də tɛ:r dā sɔ̃-n asjet.*

A droite et à gauche de l'assiette de chaque per-  
*a drwat e a go:f də lasjet də sak pɛr-*

sonne il y a à droite un couteau, et à gauche une  
*son il ja a drwat œ kuto, e a go:f yn*

fourchette. Avec le couteau, on coupe. Qu'est-ce  
*fursjet. avek la kuto, ɔ̃ kup. kɛs*

qu'on coupe avec le couteau? On coupe la viande:  
*kɔ̃ kup avek la kuto? ɔ̃ kup la vjā:d:*

la viande de veau, la viande de mouton. On coupe  
*la vjā:d də vo, la vjā:d də mutɔ̃. ɔ̃ kup*

aussi beaucoup de légumes: les carottes, les haricots,  
*osi boku d(a) legym: le karɔt, le ariko,*

les pommes de terre. Mais on ne coupe pas tous  
*le pɔm də tɛ:r. mε ɔ̃ n(a) kup pa tu*

les légumes. On ne coupe pas les petits pois. On  
*le legym. ɔ̃ n(a) kup pa le p(a)ti pwa. ɔ̃*

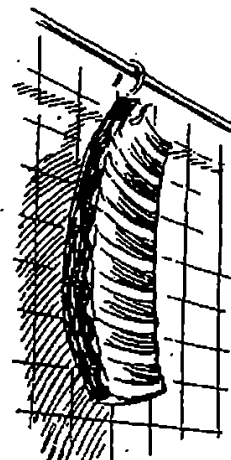
mange les petits pois avec la fourchette. La petite  
*mā:ʒ le p(a)ti pwa avek la fursjet. la p(a)tit*



un couteau



une fourchette



un morceau  
de viande.

## Chapitre douze (12).



une cuiller

mange  
mangeait

Yvonne coupe aussi ses légumes avec un petit couteau,  
*ivɔn kup osi se legym avek ẽ p(ə)ti kuto,*

mais son couteau ne coupe pas la viande. C'est  
*mɛ sɔ̃ kuto n(ə) kup pa la vjā:d. se*

encore maman qui lui coupe sa viande, puis Yvonne  
*-t ākɔ:r māmā ki lɔi kup sa vjā:d, pyi ivɔn*

mange la viande avec sa petite fourchette.

*mā:ʒ la vjā:d avek sa p(ə)tit furset.*

Devant l'assiette de chaque personne (ou à droite  
*dəvā lasjet də sak pɛrson [u a drwat*

de l'assiette), il y a une cuiller. Avec la cuiller on  
*də lasjet ], il ja yn kyije:r. avek la kyije:r ʒ*

mange la soupe. Quand Yvonne était plus petite,  
*mā:ʒ la sup. kã-t ivɔn etc ply p(ə)tit,*

elle mangeait aussi ses légumes avec une cuiller.  
*el māʒɛ osi se legym avek yn kyije:r.*

Elle ne mangeait pas encore de viande, et elle avait  
*el nã māʒɛ pa-z ākɔ:r də vjā:d, e el ave*

la cuiller dans sa main droite et une petite four-  
*la kyije:r dā sa mẽ drwat e yn patit fur-*

chette dans sa main gauche. Nicole aussi, quand  
*ʃɛt dā sa mẽ go:ʃ. nikol osi, kã*

elle était petite, mangeait ses légumes avec une  
*-t el etc p(ə)tit, māʒɛ se legym avek yn*

cuiller et elle avait aussi une petite fourchette dans  
*kyije:r e el ave-t osi yn patit furset dā*

la main gauche. Aujourd'hui, Nicole et Yvonne  
*la mẽ go:ʃ. ozurɔyi, nikol e ivɔn*

mangent leur viande et leurs légumes comme deux  
*mā:ʒ lær vjā:d e lær legym kɔm dø*

grandes personnes, avec une fourchette et un couteau.  
*grā:d pɛrsɔn, avɛk yn fursɛt e œ kuto.*

Après le dîner, maman dit à Yvonne: « Et mainte-  
*aprɛ l(ə) dine, māmā di a ivɔn: « e mɛt-*

nant, Yvonne, au lit! » « Non, maman, pas encore! »  
*nā, ivɔn, o li! » « nɔ̃, māmā, pa -z ākɔ:r! »*

répond Yvonne. « Encore une demi-heure, » dit ma-  
*repɔ̃ ivɔn. « ākɔ:r yn dɛmice:r, » di mā-*

man, « mais à huit heures et demie, ma petite fille  
*mā, « mɛ a yi -tæ:r e d(ə)mi, ma p(ə)tit fi:j*

ira au lit! » Et Yvonne va au jardin avec sa petite  
*ira o li! » e ivɔn va o zardɛ avɛk sa p(ə)tit*

cousine Ginette, mais à huit heures et demie, maman  
*kuzin zinet, mɛ a yi -tæ:r e d(ə)mi, māmā*

appelle: « Yvonne! » et cette fois, la petite fille  
*apɛl: « ivɔn! » e sɛt fwa, la p(ə)tit fi:j*

dit: « Bonne nuit! » à ses grands-parents, à sa tante  
*di: « bɔn nyi! » a se grāparā, a sa tā:t*

et à tous les autres, qui lui disent également: « Bonne  
*e a tu le -s o:tr, ki lyi di:z egalmā: « bɔn*

nuit! » et elle va dans sa chambre.  
*nyi! » e ɛl va dā sa jā:br.*

Maman et Yvonne vont dans la salle de bains où  
*māmā e ivɔn vɔ̃ dā la sal da bɛ u*

maman lave la petite fille, puis elles vont dans la  
*māmā la:v la p(ə)tit fi:j, pyi ɛl vɔ̃ dā la*

## Chapitre douze (12).

couche =  
met au lit

ne ... qu'à =  
ne ... pas ...  
avant

chambre à coucher des filles, où maman couche  
*ʃā:br a kuʃe de fi:j, u māmā kuʃ*

Yvonne dans son petit lit. Les autres jours, maman  
*ivɔn dā sɔ̃ p(ə)ti li. le -z o:trə zu:r, māmā*

couche la petite à huit heures, mais aujourd'hui, elle  
*kuʃ la p(ə)tit a yi-t œ:r, mɛ ozurɔji, el*

ne couche Yvonne qu'à huit heures et demie, parce  
*nə kuʃ ivɔn ka yi-t œ:r e d(ə)mi, pars.*

que c'est son anniversaire.

*ka sɛ sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r.*

Maman couche Yvonne dans son petit lit, et autour  
*māmā kuʃ ivɔn dā sɔ̃ p(ə)ti li, e otu:r*

de la fillette, elle met tous ses cadeaux. Puis maman  
*də la fiʃet, el mɛ tu sɛ kado. ɸji māmā*

dit: « Bonne nuit, ma petite Yvonne! » et Yvonne  
*di: « bɔn nyi, ma p(ə)tit ivɔn! » e ivɔn*

dit à maman: « Bonne nuit! » Et cinq minutes plus  
*di a māmā: « bɔn nyi! » e sɛ minyt ɸly*

tard, elle dort, et la grande poupée dort aussi.

*ta:r, el dɔ:r, e la grā:d ɸupe dɔ:r osi.*

### EXERCICE A.

Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, Mme Duclos assied sa petite fille à la — de son père. Henri s'assied à la — de son père. Puis, les autres personnes s'asseyent — de la table. La — des Duclos s'appelle Amélie.

Elle met une grande — sur la table. Il y a de la — dans la soupière. La bonne a — des bouteilles de vin sur la table. L'oncle André a — du vin dans les verres des autres grandes personnes, puis il a versé du vin dans son — verre.

« Pourquoi ne manges-tu pas ta soupe de —, Yvonne? » demande Mme Duclos. « Parce que je n'aime pas les tomates, » — Yvonne.

Après la soupe de tomates les Duclos mangent du —, Avec le veau ils mangent des carottes, des pommes de — et des petits —. Les carottes, les pommes de terre et les petits pois sont des —. On coupe avec un —. On coupe la — et beaucoup de légumes. On mange la soupe avec une —. On mange la viande et les légumes avec une —.

A huit heures et demie Mme Duclos — Yvonne dans son petit lit. Autour de la fillette elle — tous ses cadeaux. Toutes les poupées ont de — noms.

### EXERCICE B.

Est-ce qu'Henri s'assied à la droite ou à la gauche de son père? ... Quel est le nom de la bonne des Duclos? ... Qui met la soupière sur la table? ... Qu'est-ce qu'il y a dans la soupière? ... Qui est-ce qui ne mange pas sa soupe? ... Pourquoi Yvonne ne mange-t-elle pas sa soupe? ... Que mangent les Duclos avec le veau? ... Qu'est-ce qu'on coupe avec le couteau? ...

### MOTS:

une bonne  
un couteau  
une cuiller  
une fourchette  
un légume  
les petits pois  
une pomme de terre  
la soupe  
une soupière  
une tomate  
un veau  
la viande  
couleur chocolat  
droite  
gauche  
joli  
propre  
tous  
toutes  
il s'appelle  
il s'assied  
ils s'asseyent  
assis  
il est assis  
elle est assise  
il s'est assis  
elle s'est assise  
il couche  
il coupe  
il mangeait  
il mangera  
ils mangeront

il met  
 mis  
 il répond  
 versé  
 s'  
 autour de  
 en face de  
 à droite de  
 à gauche de  
 à la droite de  
 à la gauche de  
 à sa droite  
 à sa gauche  
 ils aiment plus  
 bonne nuit!  
 mais oui!  
 mais non!  
 Amélie  
 Annette  
 Gigi  
 Loulou  
 Lucette  
 Mimi  
 Toutou  
 Zambo  
 Blanc

EXERCICE C.

**met mis**

La bonne des Duclos a — une grande soupière sur la table. Mme Duclos — du veau et des pommes de terre dans l'assiette d'Yvonne; elle ne — pas de carottes et de petits pois dans son assiette. C'est Amélie qui a — des bouteilles de vin sur la table.

**assied asseyent assis assise**

Jean s'est — à la droite d'Yvonne. L'oncle André et tante Claire s'— à la droite et à la gauche des grands-parents Leroux. Henri s'— à la gauche de son père. Mme Duclos s'est — entre Ginette et l'oncle André.

**tout toute tous toutes**

— les petits Français n'aiment pas les tomates.  
 — la famille donne des cadeaux à Yvonne. Cette année, les grands-parents Duclos seront à Nice — l'été. — les poupées d'Yvonne ont de jolis noms.

**du de la de l' des**

Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, les Duclos mangent — — soupe de tomates. Après la soupe ils mangent — veau. Avec le veau ils mangent — carottes et — pommes de terre. Toutes les personnes autour de la table boivent — vin. Yvonne boit également — vin, mais avec — —'eau.

## RÉSUMÉ

« Jean est allé à l'école avec sa sœur. » « L'oncle André est venu avec sa femme. » « Jean s'est assis à table. » « Maman a appelé les enfants. » « Elle a lavé la petite fille. »

Les formes « est allé », « est venu », « s'est assis », « a appelé » et « a lavé » s'appellent le passé composé [la pase kɔ̃poze].

« Henri est allé dans la salle de bains. » « Nicole est allée dans la salle de bains avant Henri. » « Les deux garçons sont allés dans la salle de bains après leurs sœurs. » « Les filles sont allées dans le jardin avec les garçons. »

Les formes « est allé », « est allée », « sont allés » et « sont allées » sont quatre formes du passé composé du même verbe.

« Nicole a appelé Yvonne. » « Les garçons ont mangé beaucoup de tarte. » « Les filles ont bu du chocolat. »

On dit: « Il est resté » et « Elle est restée, » mais on dit: « Il a mangé » et « Elle a mangé ». Quand le passé composé d'un verbe est avec « a » ou « ont », la deuxième partie du passé composé (mangé, donné, mis, ...) reste la même. Mais quand le passé composé d'un verbe est avec « est » ou « sont », la deuxième partie du passé composé n'est pas toujours la même (allé, allée, allés, allées; resté, restée, restés, restées; assis, assise, assis, assises; ...)

## Le passé composé

il est allé  
il est resté  
il est venu  
il s'est assis

## Le passé composé avec « est » et « sont »

Il  
Jean  
Le garçon } est allé

Elle  
Nicole  
La fille } est allée

Ils  
Jean et Paul  
Les garçons } sont allés

Elles  
Nicole et Louise  
Les filles } sont allées

Paul et Louise  
Les garçons  
et les filles } sont allés

## Le passé composé avec « a » et « ont »

Il a  
Elle a  
Ils ont  
Elles ont } mangé

EXERCICE

allé	allée	allés	allées	appelé	donné
resté	restée	restés	restées	lavé	mangé été
venu	venue	venus	venues	montré	versé
assis	assise	assis	assises	demandé	mis bu

Jean s'est assi— entre Nicole et Yvonne. Maman s'est assi— entre Ginette et l'oncle André. L'oncle a vers— du vin à grand-mère. La bonne a mi— une bouteille de vin blanc sur la table. Les grands-parents sont ven— un peu avant six heures. Grand-mère et tante Claire sont rest— dans le jardin. Papa est ven— avant M. Leroux. Yvonne n'a pas mang— de haricots au déjeuner. Les trois enfants ont donn— des cadeaux à Yvonne. Maman est all— dans le jardin. Marcel et Monique ne sont pas ven— à l'anniversaire d'Yvonne. Maman a appel—: « A table! » Toutes les personnes sont all— dans la salle à manger. Les grands-parents se sont assi— en face de papa. Papa n'est pas rest— dans le jardin. Tante Claire est rest— avec Yvonne et les deux autres fillettes. M. et Mme Duclos sont rest— à Nice. Yvonne a montr— ses cadeaux à Ginette. Tante Mireille n'est pas ven— aujourd'hui. Les trois hommes sont all— dans la maison. Ginette et sa maman sont ven— à trois heures. Les deux garçons sont rest— dans le jardin avec les fillettes. Ginette a demand—: « Qui t'a donn— ce cadeau? » Toutes les personnes se sont assi— autour de la table.



## UN MATIN

C'est aujourd'hui samedi, et c'est le 20 (vingt) juillet.

*se -t ozurɔyi samdi, e se l(ə) vɛ zyije.*

Les enfants sont en vacances, mais ils sont encore

*le -z āfā sɔ̄ -t ā vakā:s, me il sɔ̄ -t ākɔ:r*

à Paris. Quelle heure est-il? Il est sept heures et

*a pari. kel œ:r ε -t il? il ε se -t œ:r e*

demie. Est-ce que tous les enfants sont encore dans

*d(ə)mi. es ka tu le -z āfā sɔ̄ -t ākɔ:r dā*

leurs lits? Oui, ils sont tous dans leurs lits, mais

*lœr li? wi, il sɔ̄ tus dā lœr li, me*

ils ne dorment pas tous.

*il nɑ dœrm pa tus.*

La maman des enfants entre dans la chambre des

*la māmā de -z āfā ā:trə dā la sɑ:brə de*

fillettes, comme tous les matins. Elle demande:

*fijet, kœm tu le matɛ. el dœmā:d:*

« Dors-tu encore, Nicole? » « Non, maman, »

*« dɔ:r ty ākɔ:r, nikɔl? » « nɔ̄, māmā, »*

répond Nicole, « je ne dors plus. » Puis Nicole

*repɔ̄ nikɔl, « zə n(ə) dɔ:r ply. » pyi nikɔl*

demande à Yvonne: « Dors-tu, Yvonne? » et Yvonne

*dœmā:d a ivɔn: « dɔ:r ty, ivɔn? » e ivɔn*

répond également: « Non, je ne dors plus. » Maman

*repɔ̄ egalmā: « nɔ̄, zə n(ə) dɔ:r ply. » māmā*

tous [*tu*]

tous [*tus*]

**Tous** [*tu*] les  
enfants sont dans  
leurs lits.

Les enfants sont  
**tous** [*tus*] dans  
leurs lits.

entre dans ɔ: vient  
dans

Chapitre treize (13).

dort  
a dormi

s'assied sur une chaise entre les lits des deux fillettes  
sasjɛ syr yn sɛ:z ā:trə le li de dɔ fɛjɛt

et demande à Yvonne: « As-tu bien dormi, ma petite  
e d(ə)mā:d a iwɔn: « a ty bjɛ dɔrmi, ma p(ə)tɪt

fillette? » « Oui, merci, maman, j'ai bien dormi, »  
fi:j? » « wi, mɛrsi, māmā, zɛ bjɛ dɔrmi, »

répond Yvonne. Puis, maman lui dit: « Aujourd'hui,  
rɛpɔ iwɔn. pyi, māmā lɥi di: « ozurdɥi,

tante Claire viendra avec Ginette. » « A quelle  
tā:t klɛ:r vjɛdra avɛk zinɛt. » « a kɛl

heure viendront-elles? » « Elles viendront à neuf  
œ:r vjɛdrɔ -t ɛl? » « ɛl vjɛdrɔ a nœ

heures et demie. » « Et quelle heure est-il mainte-  
-v œ:r e d(ə)mi. » « e kɛl œ:r ɛ-t il mɛt-

nant, maman? » « Il est sept heures et demie. »  
nā, māmā? » « il ɛ sɛ-t œ:r e d(ə)mi. »

dans deux heures  
= deux heures  
plus tard

« Alors elles viendront dans deux heures! » « Oui,  
« alɔ:r ɛl vjɛdrɔ dā dɔ-z œ:r! » « wi,

elles viendront dans deux heures, » répond maman,  
ɛl vjɛdrɔ dā dɔ-z œ:r, » rɛpɔ māmā,

puis elle se lève de la chaise et quitte la chambre des  
pyi ɛl sɛ lɛ:v dɔ la sɛ:z e kit la sā:brə de

fillettes.

fɛjɛt.

sort ↔ entre

Quand maman sort de la chambre des fillettes, elle  
kā māmā sɔ:r dɔ la sā:brə de fɛjɛt, ɛl

va dans le jardin avec les chiens, puis elle entre dans  
va dā l(ə) zardɛ avɛk le sʃɛ, pyi ɛl ā:trə dā

la chambre des garçons, où elle demande: « Jean,  
*la .fā:brə de garsō, u el dāmā:d: « zā,*

Henri, dormez-vous? » « Non; maman, nous ne  
*āri, dōrme vu? » « nō, māmā, nu n(ə)*

dormons pas, » répond Jean, mais Henri ne répond  
*dōrmō pa, » repō zā, mε āri n(ə) repō*

pas. Il répond seulement après que sa maman lui  
*pa. il repō sœlmā aprε k(ə) sa māmā lɥi*

a demandé une deuxième fois: « Dors-tu, Henri? »  
*a d(ə)māde yn dɔzjem fwa: « dɔ:r ty, āri? »*

Alors il répond: « Non, je ne dors pas ... » Sou-  
*alb:r il repō: « nō, zə n(ə) dɔ:r pa ... » su-*

vent, le matin, quand leur mère demande à Jean et  
*vā, la matē, kā lœr mε:r dāmā:d a zā e*

à Henri: « Dormez-vous? » ils répondent: « Non,  
*a āri: « dōrme vu? » il repō:d: « nō,*

maman, nous ne dormons pas. » Mais souvent  
*māmā, nu n(ə) dōrmō pa. » mε suvā*

ils dorment cinq minutes plus tard! Aujourd'hui,  
*il dōrm sē minyt ply ta:r! ozurɥi,*

maman ne sort pas de la chambre des garçons quand  
*māmā n(ə) sɔ:r pa d(ə) la .fā:brə de garsō kā*

elle a appelé: elle sort seulement après que Jean a  
*-t el a aple: el sɔ:r sœlmā aprε k(ə) zā a*

quitté son lit.  
*kite sō li.*

Que fait Nicole après que maman a quitté la chambre  
*kə fe nikɔl aprε k(ə) māmā a kite la .fā:brə*

je dors  
 tu dors  
 il dort  
 nous dormons  
 vous dormez  
 ils dorment.

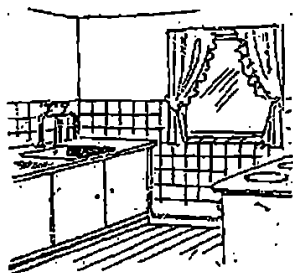
souvent =  
 beaucoup de fois

il répond  
 ils répondent

quitte  
 a quitté

## Chapitre treize (13).

elle se lève : elle  
quitte son lit.



une cuisine

un repas  
deux repas

des fillettes? Elle se lève, appelle Yvonne, qui se  
*de fijet? el sə lɛ:v, apɛl ivɔn, ki s(ə)*

lève également, et les deux sœurs vont dans la salle  
*lɛ:v egalmā, e le dø sœ:r vɔ̃ dā là sal*

de bains. Que fait Nicole dans la salle de bains?  
*də bɛ. kə fɛ nikɔl dā la sal də bɛ?*

Elle se lave. Yvonne se lave aussi. Est-ce qu'elle se  
*el sə la:v. ivɔn sə la:v osi. ɛs kɛl sə*

lave elle-même? Oui, aujourd'hui elle se lave elle-  
*la:v ɛlmɛ:m? wi, ozurɔji el sə la:v el*

même, mais hier, c'est maman qui a lavé Yvonne.  
*mɛ:m, mɛ ije:r, sɛ māmā ki a lave ivɔn.*

Que fait maman après qu'elle a quitté la chambre  
*kə fɛ māmā aprɛ kɛl a kite la ʃɑ:brə*

des garçons? Elle va dans la cuisine, où elle reste  
*de garsɔ̃? el va dā la kyizin, u el rest*

une demi-heure. Et que fait-elle dans la cuisine?  
*yn dɑmice:r. e kə fɛ-t el dā la kyizin?*

Elle fait le petit déjeuner de la famille. Dans la  
*el fɛ l(ə) pɑti deʒœne d(ə) la fami:j. dā la*

cuisine on fait le petit déjeuner, le déjeuner et le  
*kyizin ɔ̃ fɛ l(ə) pɑti deʒœne, la deʒœne el(ə)*

dîner. Ce sont les trois repas. Les enfants ont  
*dine. sə sɔ̃ le trwa rɑpɑ. le -z ɑfɑ ɔ̃*

aussi un quatrième repas à quatre heures de l'après-  
*-t osi ɑ̃ katrijɛm rɑpɑ a katr œ:r də laprɛ-*

midi. Ce repas s'appelle le goûter. Mais le goûter  
*midi. sə r(ə)pa sɑpɛl la gute. mɛ l(ə) gute*

des enfants est un petit repas qu'on ne fait pas dans  
*d e -z āfā ε -t ā p(ə)ti r(ə)pa kō n(ə) fε pa dā*

la cuisine: le goûter des enfants, c'est un morceau  
*la kyizin: la gute de -z āfā, se -t ā morso*

de chocolat avec du pain, ou des fruits. Les enfants  
*d (ə) ʃokola avsk dy pē, u de fryi. le -z āfā*

aiment beaucoup leur goûter.

*ε:m boku lœr gute.*

Les fillettes sont restées dans la salle de bains un  
*le fijet sō reste dā la sal da bē ā*

peu plus d'un quart d'heure: de sept heures et demie  
*pθ ply dā ka:r dœ:r: da se -t œ:r e d(ə)mi*

à huit heures moins le quart. Nicole s'est lavée  
*a yi -t œ:r mwē l(ə) ka:r. nikol se lave*

la première, et puis, Yvonne s'est lavée aussi. Quand  
*la p̄rəmje:r, e pyi, ivon se lave osi. kā*

Jean s'est levé à huit heures moins vingt, il est aussi  
*zā se l(ə)ve a yi -t œ:r mwē vē, il ε -t osi*

allé à la salle de bains, mais quand il a demandé:  
*ale a la sal da bē, me kā -t il a d(ə)māde:*

« Qui est dans la salle de bains? Est-ce toi, Nicole? »  
*« ki ε dā la sal da bē? es twa, nikol? »*

les fillettes n'ont pas répondu.

*le fijet nō pa repōdy.*

Alors Jean a demandé encore une fois: « Est-ce toi  
*al:r zā a d(ə)māde āk:r yn fwa: « es twa*

qui es dans la salle de bains, Nicole? » et cette fois  
*ki ε dā la sal da bē, nikol? » e set fwa*

lave  
 a lavé  
 se lave  
 s'est lavé  
 il a lavé  
 elle a lavé  
 il s'est lavé  
 elle s'est lavée

se lève  
 s'est levé

répond  
 a répondu

est-ce toi qui es?  
 = es-tu?

Chapitre treize (13).

c'est moi qui suis  
= je suis

je me lave  
tu te laves  
il (elle) se lave  
nous nous lavons  
vous vous lavez  
ils (elles) se lavent

Oh! là là! = Oh!



une oreille

je me lave les  
mains = je lave  
mes r s

Nicole lui a répondu: « Oui, c'est moi qui suis dans  
*nikol lji a repōdy: « wi, se mwa ki sji dā*

la salle de bains! » « Que fais-tu? » « Je me lave! »  
*la sal dā bē! » « kə fe ty? » « zə m(a) la:v! »*

« Tu te laves encore? Mais il est déjà huit heures  
*« ty t(a) la:v āk:r? me il ε deza yi-tæ:r*

moins le quart! » « Oui, » lui a répondu Nicole,  
*mwe l(a) ka:r! » « wi, » lji a repōdy nikol,*

« mais Yvonne est avec moi et elle ne s'est pas encore  
*« me ivon ε-t avek mwa e el nā se pā-z āk:r*

lavée. » « Tu ne t'es pas encore lavée, Yvonne?  
*lave. » « ty n(a) te pā-z āk:r lave, ivon?*

Oh! là là! » dit Jean. Yvonne ne répond pas.  
*o! la la! » di zā. ivon nā repō pā.*

« Yvonne, tu te laves trop! » dit Jean encore.  
*« ivon, ty t(a) la:v tro! » di zā āk:r.*

« Non, » lui répond alors Yvonne, « je ne me lave  
*« nō, » lji repō alor ivon, « zə n(a) mā la:v*

pas trop! C'est toi qui te laves trop peu! Henri et  
*pā tro! se twa ki t(a) la:v tro pō! āri e*

toi, vous vous lavez trop peu, comme tous les garçons. »  
*twa, vu vu lave tro pō, kōm tu le garsō. »*

« Nous nous lavons trop peu? Ah, non! Je ne me  
*« nu nu lavō tro pō? a, nō! zə n(a) mā*

lave pas trop peu, » dit Jean; « je me lave les  
*la:v pā tro pō, » di zā; « zə m(a) la:v le*

mains, les oreilles et... » « Tu te laves les oreilles?  
*mē, le-z.ɔrɛ:j e ... » « ty t(a) la:v le-z.ɔrɛ:j?*

Une oreille par jour, oui, » dit la petite Yvonne.  
*yn ɔrɛ:j par zu:r, wi, » di la p(ə)tit ivɔn*

de la salle de bains. Son frère Jean commence:  
*də la sal də bɛ. sɔ̃ frɛ:r zɑ̃ kɔmɑ:s:*

« Oh! Je me lave une... » mais à ce moment sa  
*« o! zə m(ə) la:v yn ... » mɛ a sə mɑmɑ sa*

mère; de la cuisine, lui demande: « Jean, que fais-tu  
*mɛ:r, də la kɥizin, lɥi d(ə)mɑ:d: « zɑ̃, kə fɛ ty*

devant la salle de bains? Est-ce que tu ne t'es pas  
*d(ə)vɑ la sal də bɛ? ɛs kə ty n(ə) tɛ pa*

encore lavé? » « Non, maman, je ne me suis pas  
*-z ɑ̃kɔ:r lave? » « nɔ̃, mɑmɑ, zə n(ə) mɑ sɥi pa*

encore lavé. » « Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas  
*-z ɑ̃kɔ:r lave. » « pɔrkwa ɛs kə ty n(ə) tɛ pa*

encore lavé? Il est tard. » « Oui, maman, mais les  
*-z ɑ̃kɔ:r lave? il ɛ ta:r. » « wi, mɑmɑ, mɛ le*

filles... » commence Jean, mais au même moment,  
*fi:j ... » kɔmɑ:s zɑ̃, mɛ o mɛ:m mɑmɑ,*

les deux fillettes quittent la salle de bains, et Yvonne  
*le dø fiʃɛt kit la sal də bɛ, e ivɔn*

dit à son frère: « Maintenant, je me suis lavée, mon  
*di a sɔ̃ frɛ:r: « mɛtnɑ, zə m(ə) sɥi lave, mɔ̃*

petit Jean! »  
*p(ə)ti zɑ̃! »*

Après que ses sœurs ont quitté la salle de bains,  
*ɑprɛ k(ə) se sœ:r ɔ̃ kite la sal də bɛ,*

Jean se lave aussi. Où vont les deux fillettes quand  
*zɑ̃ s(ə) la:v osi. u vɔ̃ le dø fiʃɛt kɑ̃*

moment :  
seconde

ne ... pas ...  
ne me ... pas  
ne te ... pas  
ne se ... pas

Maman ne lave pas Yvonne.

Yvonne: « Maman ne me lave pas. »

Jean: « Je ne me lave pas trop peu! »

Maman, à Yvonne: « Je ne te lave pas aujourd'hui. »

Yvonne, à Jean: « Tu ne te laves pas avant moi chaque matin. »

Jean ne se lave pas à sept heures. Yvonne et Nicole ne se lavent pas trop peu.

lavé  
lavée

Jean ne s'est pas lavé.

Nicole s'est lavée. Jean dit: « Hier, je me suis lavé à sept heures. »

Yvonne dit: « Maintenant, je me suis lavée. »

Chapitre treize (13).



Yvonne s'habille.

habille  
habillait

s'habille  
s'habillait

il s'habille lui-  
même  
elle s'habille elle-  
même

s'habille  
s'est habillé

elles ont quitté la salle de bains? Elles vont dans  
-t el -z ɔ̃ kite la sal da bɛ̃? el vɔ̃ dā

leur chambre où elles s'habillent. Maintenant,  
lœr fā:br u el sabi:j. mɛ̃tnā,

Yvonne s'habille elle-même, mais c'est la première  
iʊn sabi:j elmɛ:m, me se la prəmje:r

année qu'elle s'habille elle-même. L'année passée,  
ane kel sabi:j elmɛ:m. lane pase,

c'était maman qui habillait la petite, comme elle  
sete māmā ki abije la p(ə)tit, km el

habillait Henri quand il avait cinq ans. Jean  
abije āri kā -t il ave sɛ -k ā. zā

s'habillait déjà lui-même à quatre ans et demi, et  
sabije deza lɥime:m a katr ā e d(ə)mi, e

Nicole s'habillait elle-même à quatre ans. Mais à  
nikɔl sabije elmɛ:m a katr ā. me a

quatre ans, Henri ne s'habillait pas encore lui-même.  
katr ā, āri n(ə) sabije pa -z ākɔ:r lɥime:m.

Nicole et Yvonne se sont levées, elles se sont lavées,  
nikɔl e iʊn sə sɔ̃ l(ə)ve, el sə sɔ̃ lave,

puis elles se sont habillées, et maintenant, à huit  
pyi el sə sɔ̃ -t abije, e mɛ̃tnā, a ɥi

heures, elles sont dans la cuisine. Maman leur  
-t œ:r, el sɔ̃ dā la kyizin. māmā lœr

demande: « Où sont Jean et Henri? Est-ce qu'ils  
damā:d: « u sɔ̃ zā e āri? es kil

ne se sont pas encore lavés? » C'est Jean lui-même  
nə sə sɔ̃ pa -z ākɔ:r lave? » se zā lɥime:m



(il entre dans la cuisine à ce moment) qui répond:  
[il ā:trə dā la kyizin a sə māmā] ki rep̄:

« Si, maman, je me suis levé, lavé et habillé. »  
« si, māmā, zə m(ə) sɥi l(ə)ve, lave e abije. »

si ɔ: oui

« Bonjour, Jean, » disent Nicole et Yvonne, « nous  
« b̄zɥ:r, zā, » di:z nikɔl e ivɔn, « nu  
nous sommes levées avant toi et Henri aujourd'hui! »  
nu som lave avā twa e āri ozurɥi! »

« Oui, » dit Jean, « mais hier, c'est moi qui me suis.  
« wi, » di zā, « mɛ ije:r, sɛ mwa ki m(ə) sɥi

oui  
si

levé avant vous! » « Un jour, c'est toi, un jour  
l(ə)ve avā vu! » « ā zɥ:r, sɛ twa, ā zɥ:r

« Est-ce que tu  
t'es levé? » « Oui. »  
« Ne t'es-tu pas  
levé? » « Si. »

ce sont tes sœurs. Tu t'es levé et tu t'es lavé le  
sə s̄ te sœ:r. ty tɛ l(ə)ve e ty tɛ lave l(ə)

je me suis lavé(e)  
tu t'es lavé(e)  
il (elle) s'est  
lavé(e)  
nous nous sommes  
lavé(e)s  
vous vous êtes  
lavé(e)s  
ils (elles) se sont  
lavé(e)s

premier hier, mais aujourd'hui ce sont tes sœurs, »  
prəmje ije:r, mɛ ozurɥi sə s̄ te sœ:r, »

dit maman. « Mais où est Henri? » « Je ne sais  
di māmā. « mɛ u ɛ āri? » « zə n(ə) se

pas, » répond Jean, « n'est-il pas dans la salle de  
pa, » rep̄ zā, « nɛ -t il pa dā la sal da

bains? » « Non, » dit maman, « il n'est pas dans la  
bɛ? » « n̄, » di māmā, « il nɛ pa dā la

salle de bains. Ne s'est-il pas encore levé? » « Je  
sal da bɛ. nə sɛ -t il pa -z ākɔ:r lave? » « zə

ne sais pas, » répond Jean encore une fois. « Tu ne  
n(ə) se pa, » rep̄ zā ākɔ:r yn fwa. « ty n(ə)

sais pas? Mais ne viens-tu pas de ta chambre? »  
se pa? mɛ n(ə) vjɛ ty pa da ta fā:br? »

## Chapitre treize (13).

je viens  
tu viens  
il vient

je sais  
tu sais  
il sait

« Si, je viens de ma chambre. Henri était encore  
« si, ʒə vjɛ d(ə) ma fā:br. āri etɛ -t ākɔ:r

dans son lit, quand j'étais dans la chambre. » « Mais  
dā sɔ̃ li, kɑ̃ ʒetɛ dā la fā:br. » « mɛ

alors, il ne s'est pas encore levé! Ne sait-il pas qu'il  
alɔ:r, il nɑ. sɛ pa -z ākɔ:r ləvɛ! nɑ se -t il. pa kil

est déjà huit heures? La petite Yvonne s'est levée  
ɛ deʒɑ yi -t œ:r? la p(ə)tit ivɔn sɛ l(ə)vɛ

à sept heures et demie, et Henri est encore au lit!  
ɑ sɛ -t œ:r e d(ə)mi, e āri ɛ -t ākɔ:r o li!

Les autres se lèvent toujours avant Henri! »

le -z o:trə sɑ lɛ:v tuʒu:r avā āri!»

Alors Jean va dans sa chambre et demande à son  
alɔ:r ʒɑ va dā sa fā:br e d(ə)mā:d ɑ sɔ̃

frère: « Henri, que fais-tu? Nous nous sommes tous  
frɛ:r: « āri, kə fɛ ty? nu nu sɔm tus

levés et lavés. Sais-tu que les filles se sont levées  
ləvɛ e ləvɛ. sɛ ty k(ə) le fi:j sɑ sɔ̃ l(ə)vɛ

avant moi? Et tu es encore dans ton lit! » « Je  
avā mwɑ? e ty ɛ -z ākɔ:r dā tɔ̃ li! » « ʒɑ

dors! » lui répond Henri. « Henri, tu ne dors pas!  
dɔ:r! » lɥi rɛpɔ̃ āri. « āri, ty n(ə) dɔ:r pa!

Sais-tu quelle heure il est? » « Non, je ne sais pas. »  
sɛ ty kɛl œ:r il ɛ? » « nɔ̃, ʒɑ n(ə) sɛ pa. »

« Il est huit heures! » « C'est bien, je me lève,  
« il ɛ yi -t œ:r! » « sɛ bjɛ, ʒɑ m(ə) lɛ:v,

je me lève! Mais tu sais que le dimanche, je me  
ʒɑ m(ə) lɛ:v! mɛ ty sɛ kə l(ə) dimā:s, ʒɑ m(ə)

lève avant toi et les filles. Le dimanche, vous  
*lɛ:v avā twa e le fi:j. lə dimā:f, vu*

vous levez toujours tard, » dit alors Henri. « Oui, »  
*vu l(a)ve tuzu:r ta:r, » di alɔ:r āri. « wi, »*

lui répond Jean, « tu te lèves souvent avant nous  
*lyi repõ zā, « ty t(a) lɛ:v suvā avā nu*

le dimanche, mais nous nous levons avant toi les  
*l(a) dimā:f, mɛ nu nu l(a)võ avā twa le*

autres jours de la semaine, quand nous sommes  
*-z o:trə zu:r də la s(a)men, kā nu sɔm*

en vacances! » Mais Henri est déjà dans la salle  
*-z ā vakā:s! » mɛ āri ɛ deza dā la sal*

de bains, où il se lave.  
*də bɛ, u il sə la:v.*

Quand papa, cinq minutes plus tard, demande de la  
*kā papa, sɛ minyt ply ta:r, dəmā:d də la*

salle à manger: « Henri, que fais-tu? Te laves-tu? »  
*sal a māze: « āri, kə fɛ ty? tə la:v ty? »*

Henri répond: « Oui, papa, je me lave! Je viens  
*āri repõ: « wi, papa, zə m(a) la:v! zə vjɛ*

dans cinq minutes! » Et cinq minutes plus tard  
*dā sɛ minyt! » e sɛ minyt ply ta:r*

il s'est lavé et il s'habille. A huit heures douze  
*il sɛ lave e il sabi:j. z yɪ-tæ:r du:z*

il s'est habillé, et il entre dans la salle à manger.  
*il sɛ-tabi:j, e il ā:trə dā la sal a māze.*

Maintenant, les enfants sont tous dans la salle à  
*mɛtnā, le-z āfā sɔ tus dā la sal a*

je me lève  
 tu te lèves  
 il se lève  
 nous nous levons  
 vous vous levez  
 ils se lèvent

tu te ...  
 te ... -tu?

Papa dit:  
 « Tu te laves tou-  
 jours le dernier,  
 Henri. Te laves-  
 tu encore? »

manger. Quand Henri entre dans la salle à manger,  
*māze. k̄ā -t āri ā:trā dā la sal a māze,*

Nicole lui dit: « Bonjour, mon petit Henri! Est-ce  
*nikol lji di: « b̄ōzu:r, m̄ō p(ə)ti -t āri! ɛs*

que tu as bien dormi? Tu dors trop peu ... » Et  
*kə ty a bjē dormi? ty d̄o:r trō p̄ø ... » e*

Yvonne lui demande: « Pourquoi te lèves-tu après  
*ivɔn lji d(ə)mā:d: « p̄urkwa t(ə) l̄e:v ty apr̄e*

nous, tous les dimanches? » « Mais je ne me lève  
*nu, tu le dimā:f? » « m̄e zə n(ə) m̄a l̄e:v*

pas après vous tous les dimanches! Beaucoup de  
*p̄a apr̄e vu tu le dimā:f! boku da*

dimanches, je me lève avant vous! » « Pas tous les  
*dimā:f, zə m(ə) l̄e:v avā vu! » « p̄a tu le*

dimanches, non, » dit Nicole, « mais tu te lèves  
*dimā:f, n̄ō, » di nikol, « m̄e ty t(ə) l̄e:v*

après nous beaucoup d'autres jours de la semaine. »  
*apr̄e nu boku d̄o:trā zu:r d̄a la s(ə)m̄en. »*

« Seulement quand nous sommes en vacances! » dit  
*« s̄ælmā k̄ā nu s̄om -z ā vak̄ā:s! » di*

je vous parle =  
 je parle avec vous

Henri. « Mais je ne vous parle pas! » « C'est bien,  
*āri. « m̄e zə n(ə) vu parl̄ p̄a! » « s̄e bjē,*

c'est bien, » dit maman. « Jean et Henri, je sais bien  
*s̄e bjē, » di māmā. « z̄ā e āri, zə s̄e bjē*

que vous vous êtes souvent levés avant vos sœurs,  
*kə vu vu -z et suvā l(ə)ve avā vo s̄æ:r,*

mais je sais aussi que, d'autres fois, c'est Nicole et  
*m̄e zə s̄e osi kə, d̄o:trā fwa, s̄e nikol e*

Yvonne qui se sont levées les premières. » Quand  
*ivɔn ki sɔ sɔ l(ə)ve le pʁəmje:r. » kɑ*

maman a parlé, les enfants mangent leur petit  
*māmā a parle, le -z əfā mā:ʒ lœr pəti*

déjeuner. Ils mangent de huit heures à huit heures  
*deʒœne. il mā:ʒ də yi-t œ:r a yi-t œ:r.*

et demie, et quand ils ont tous mangé ils vont dans  
*e. d(ə)mi, e kɑ -t il -z ɔ tus māʒe, il vɔ dɑ*

le jardin, parce qu'à neuf heures et demie, tante  
*l(ə) ʒardɛ, pɑrs ka nœ -v œ:r e. d(ə)mi, tā:t*

Claire viendra avec Ginette.

*kle:r vjɛdra avɛk ʒinɛt.*

#### EXERCICE A.

A sept heures et demie, Mme Duclos — dans la chambre des fillettes. Elle demande à Yvonne: « As-tu — dormi, ma petite? » Puis elle — de leur chambre et va dans le jardin avec les chiens.

Que — Nicole après que Mme Duclos a quitté la chambre des fillettes? Elle se — et va dans la salle de bains. Quand elle s'est lavée, elle s'—.

Le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner sont trois —. Mme Duclos fait les trois repas dans la —. A quatre heures de l'après-midi, beaucoup d'enfants ont un quatrième repas qui s'appelle le —.

#### MOTS:

une cuisine  
 un goûter  
 un moment  
 une oreille  
 un repas  
 je dors  
 tu dors  
 vous dormez  
 dormi  
 nous dormons  
 j'étais  
 il entre  
 tu fais  
 il fait  
 il s'habille  
 ils s'habillent  
 il habillait  
 il s'habillait  
 habillé  
 habillée  
 je me suis  
 habillé  
 je me suis  
 habillée.  
 il s'est habillé  
 ils se sont  
 habillés  
 elles se sont  
 habillées.  
 je me lave  
 tu te laves

te laves-tu?  
 tu t'es lavé  
 tu t'es lavée  
 je me suis lavé  
 je me suis lavée  
 il s'est lavé  
 elle s'est lavée  
 ils se sont lavés  
 elles se sont  
     lavées  
 il se lève  
 ils se lèvent  
 levé  
 levée  
 il s'est levé  
 nous nous som-  
     mes levés  
 nous nous som-  
     mes levées  
 vous vous êtes  
     levés  
 vous vous êtes  
     levées  
 ils se sont levés  
 elles se sont  
     levées  
 quitté  
 ils répondent  
 répondu  
 je sais  
 tu sais  
 il sait  
 il sort  
 je viens  
 tu viens  
 moi

« Est-ce que c'est — qui es dans la salle de bains, Nicole? » demande Jean. « Oui, Jean, c'est — qui suis dans la salle de bains. » Yvonne dit à Jean: « Tu te laves seulement une — par jour! » A huit heures, Henri est encore dans son lit; il ne — pas quelle heure il est.

#### EXERCICE B.

Que fait Mme Duclos dans la cuisine le matin? ... Quels sont les trois grands repas? ... Est-ce qu'Henri s'est levé le premier ou le dernier ce matin? ... Où va Henri quand il a quitté la salle de bains? ... Que fait-il dans sa chambre? ... Que demande Nicole à Henri quand il entre dans la salle à manger? ...

#### EXERCICE C.

je me lave	nous nous lavons
tu te laves	vous vous lavez
il (elle) se lave	ils (elles) se lavent

Hier, c'est Mme Duclos qui a lavé Yvonne, mais aujourd'hui, Yvonne — lave elle-même. Jean: « Tu — laves trop, Yvonne! » Yvonne: « Non, je ne — lave pas trop! » Chaque matin, Jean et Henri et leurs deux sœurs — lavent dans la salle de bains. Mme Duclos: « Jean et Henri, est-ce que vous — lavez encore? » « Oui, maman, nous — lavons encore. »

je me suis lavé(e)      nous nous sommes lavé(e)s  
 tu t'es lavé(e)      vous vous êtes lavé(e)s  
 il (elle) s'est lavé(e)      ils (elles) se sont lavé(e)s

Samedi, Nicole et Yvonne — — lavées avant leurs frères. Mme Duclos: « Vous — — lavés tard, ce matin, Jean et Henri. » Nicole et Yvonne: « Ce matin, nous — — lavées avant nos frères. » Jean: « Est-ce que tu ne — — pas encore lavée, Yvonne? » « Non, Jean, je ne — — pas encore lavée. » Ce matin, Henri — — lavé le dernier de toute la famille.

### RÉSUMÉ

Les mots « (un) homme », « (une) femme », « (un) pays », « (une) ville », « (une) plante », « (un) arbre » sont des *substantifs* [*sybstātif*]. « (Un) verre », « (une) bouteille », « (un) oncle », « (un) fruit », « (une) maison » sont aussi des substantifs.

Les mots « grand », « petit », « haut », « français », « bon », « jeune » sont des *adjectifs* [*adzektif*]. Les mots « anglais », « vert », « rouge », « première », « basse », « belle » sont aussi des adjectifs.

*Avant les substantifs*, on met les adjectifs: petit/petite, grand/grande, bon/bonne, beau/belle, vieux/vieille, jeune/jeune, autre/autre, même/même, premier/première, deuxième/deuxième, ...../....., dernier/dernière. (Un petit garçon, un bon père, le dernier mois.)

toi  
 lui-même  
 elle-même  
 alors  
 après que  
 bien  
 si  
 souvent  
 trop peu  
 à ce moment  
 en vacances  
 d'autres fois  
 je me lave les  
 / mains  
 je vous parle  
 oh! là là!  
 tous les matins

#### Substantifs:

un	{	oncle	une	{	filles
		arbre			balle
		fruit			fleur
		pays			ville
.....	.....	.....	.....	.....	.....

#### Adjectifs:

grand	grande
haut	haute
vieux	vieille
anglais	anglaise
.....	.....

#### Avant les substantifs:

petit	jeune
bon	même
vieux	premier
grand	deuxième
autre	.....
beau	dernier

## Chapitre treize (13).

Après les substantifs:  
vert français haut  
noir anglais bas  
rouge allemandmûr  
.....

Après les substantifs, on met les adjectifs: blanc/blanche, rouge/rouge, vert/verte, noir/noire (et les autres adjectifs de couleurs), français/française, anglais/anglaise (et les autres adjectifs de pays et de langues), haut/haute, bas/basse, mûr/mûre, sage/sage. (Du vin blanc, un chat noir, une pomme mûre.)

une grande famille

La famille Duclos est une *grande* famille. Henri est un *petit* garçon. Mme Lebrun est une *jeune* femme. Yvonne a une *belle petite* fleur.

une famille française

La famille Duclos est une famille *française*. Henri est un garçon *français*. Mme Lebrun est une femme *anglaise*. Yvonne a une fleur *blanche*.

une grande famille française

La famille Duclos est une *grande* famille *française*. Henri est un *petit* garçon *français*. Mme Lebrun est une *jeune* femme *anglaise*. Yvonne a une *belle petite* fleur *blanche*.

### EXERCICE

Où met-on l'adjectif « bon » dans la phrase: « Médor est un chien »? Réponse: « Médor est un *bon* chien. » Où met-on l'adjectif « petite » dans la phrase: « Yvonne est une fille »? Réponse: ... Et l'adjectif « mûre » dans: « C'est une poire »? R.: ... Et l'adjectif « blanc » dans: « Yvonne a un mouton »? R.: ... Et l'adjectif « rouge » dans: « Henri a une balle »? R.: ...



Où met-on les adjectifs « grande » et « française » dans: « Paris est une ville »? R.: ... Et les adjectifs « sage » et « petite » dans: « Yvonne est une fille »? R.: ... Et les adjectifs « belle » et « rouge » dans: « Ginette a une balle »? R.: ... Et les adjectifs « petit » et « noir » dans: « Minet est un chat »? R.: ... Et les adjectifs « première » et « mûre » dans: « Jean mange la pomme »? R.: ... Et les adjectifs « beau » et « blanc » dans: « Tante Claire a donné un mouton à Yvonne »? R.: ... Et les adjectifs « petite » et « blanche » dans: « Yvonne a une fleur sur sa bague »? R.: ... Et les adjectifs « grand » et « vert » dans: « Il y a un buisson devant la maison »? R.: ...

Où met-on les adjectifs « beau », « petit » et « blanc » dans: « Tante Claire a donné un mouton à Yvonne »? R.: ... Et les adjectifs « belle », « petite » et « rouge » dans: « Henri a une auto »? R.: ...

## UNE PROMENADE AU BOIS

Quand les enfants sont dans le jardin, Nicole dit  
*kā le -z āfā sō dā l(ə) zardē, nikol di*

à Henri: « Henri, tu ne t'es pas lavé les oreilles,  
*a āri: « āri, ty n(ə) tē pa lave le -z ɔɾɛ:j,*

aujourd'hui! » « Mais si, » répond Henri, « je me  
*ozurdi! » « mɛ si, » rɛpō āri, « zə m(ə)*

lave les oreilles chaque jour! » « Ce n'est pas vrai! »  
*la:v le -z ɔɾɛ:j sak zu:r! » « s(ə) nɛ pa vrɛ! »*

dit Yvonne; « hier tu ne t'es pas lavé les oreilles.  
*di ivɔn; « ije:r ty n(ə) tē pa lave le -z ɔɾɛ:j.*

les oreilles noires  
 comme = les oreil-  
 les aussi noires  
 que

Tu avais les oreilles noires comme ... comme ... »  
*ty avɛ le -z ɔɾɛ:j nwa:r kɔm ... kɔm ... »*

« Tu avais les oreilles noires comme les mains  
*« ty avɛ le -z ɔɾɛ:j nwa:r kɔm le mɛ*

journée = jour

d'Yvonne, quand elle a été toute la journée dans le  
*divɔn, kā -t el a ete tut la zurne dā l(ə)*

jardin, » dit la grande sœur Nicole. Yvonne: « Oh,  
*zardē, » di la grā:d sœ:r nikol. ivɔn: « o,*

j'avais  
 tu avais  
 il (elle) avait

Nicole! » Et Henri dit: « Ce n'est pas vrai! Je n'avais  
*nikol! » e āri di: « s(ə) nɛ pa vrɛ! zə nave*

pas les oreilles noires, hier! » « C'est bien, c'est  
*pa le -z ɔɾɛ:j nwa:r, ije:r! » « sɛ bjɛ, sɛ*

arrive  
 est arrivé

bien, Henri, » dit Nicole, « tante Claire est arrivée. »  
*bjɛ, āri, » di nikol, « tā:t klɛ:r ɛ -t arive. »*

Oui, tante Claire et Ginette sont arrivées, et une  
*wi, tā:t kle:r e zinet s̄-t arrive, e yn*

demi-heure plus tard, tante Claire sort du jardin  
*damiæ:r ply ta:r, tā:t kle:r so:r dy zardē*

avec son neveu Jean, son neveu Henri, ses deux  
*avek s̄ nauø zā, s̄ nauø āri, se dø*

nièces Nicole et Yvonne, et la petite Ginette. Où  
*njes nikol e iwon, e la p(a)tit zinet. u*

vont-ils? Ils vont au bois. Tante Claire va souvent  
*v̄-t il? il v̄-t o bwa. tā:t kle:r va suvā*

au bois avec ses neveux et ses nièces. Que font les  
*o bwa avek se n(a)vø e se njes. ka f̄ le*

enfants quand ils sont au bois? Ils font beaucoup  
*-z āfā kā-t il s̄-t o bwa? il f̄ boku*

de choses: ils vont en bateau, ils mangent des glaces,  
*d(a) so:z: il v̄-t ā bato, il mā:ž de glas,*

ils jouent avec d'autres enfants, et ils parlent avec  
*il zu avek do:trā -z āfā, e il parl avek*

tante Claire.  
*tā:t kle:r.*

Quand Jean, Nicole et les petits jouent avec d'autres  
*kā zā, nikol e le p(a)ti zu avek do:trā*

enfants, ils jouent souvent à la balle. Mais d'autres  
*-z āfā, il zu suvā a la bal. me do:trā*

fois il n'y a que les jeunes Duclos et la petite Ginette,  
*fwa il nja k(a) le zœn dyklo e la p(a)tit zinet,*

et alors ils ne jouent pas à la balle, parce qu'on  
*e al:r il na zu pa a la bal, pars k̄*



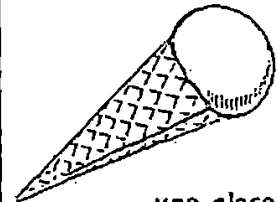
un bois

neveu = fils du frère ou de la sœur

nièce = fille du frère ou de la sœur

un neveu  
deux neveux

il fait  
ils font



une glace



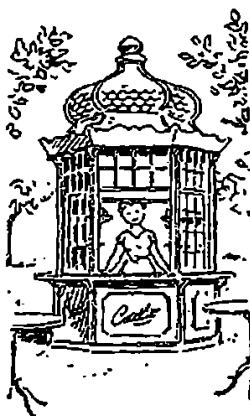
un bateau

ils jouent à la balle = ils jouent avec une balle

## Chapitre quatorze (14).



un lac



un kiosque

aux = à + les

ne joue pas aussi bien à la balle quand on  
*n(ə) zu pa osi bjɛ a la bal kã-tɔ*

est quatre ou cinq que quand on est dix. Souvent,  
*-n ɛ katr u sɛ:k kə kã-t ɔ-n ɛ dis. suvã,*

quand les enfants sont au bois, ils vont au lac avec  
*kã le-z ăfã sã-t o bwa, il vɔ-t o lak avɛk*

leur tante. Que font-ils, quand ils sont arrivés au  
*lær tã:t. ka fɔ-t il, kã-t il sã-t arive o*

lac? Ils vont en bateau. C'est un joli lac avec  
*lak? il vɔ-t ă bato. sɛ-t ă zɔli lak avɛk*

beaucoup d'arbres, de fleurs et d'autres plantes.  
*boku darbr, də flœ:r e do:tra plã:t.*

En été, il y a beaucoup de personnes qui vont en  
*ă-n ete, il ja boku d(ə) pɛrsɔn ki vɔ-t ă*

bateau sur le lac, et en automne aussi. Comment  
*bato syr la lak, e. ă-n otɔn osi. kɔmã*

est-il, le bateau? C'est un joli petit bateau vert.  
*ɛ-t il, la bato? sɛ-t ă zɔli p(ə)ti bato vɛ:r.*

Il y a aussi une autre chose que les enfants et leur  
*il ja osi yn o:tra jo:z ka le-z ăfã e lær*

tante font souvent. Quand ils ont été en bateau, ils  
*tã:t fɔ suvã. kã-t il -z ɔ-t ete ă bato, il*

vont au petit kiosque où ils mangent de grandes  
*vɔ-t o p(ə)ti kjɔsk u il mã:ʒ də grã:d*

glaces. Les dimanches où ils vont au lac, tante  
*glas. le dimã:ʃ u il vɔ-t o lak, tã:t*

Claire donne souvent des glaces aux enfants. Sa  
*klɛ:r dɔn suvã de glas o-z ăfã. sa*

petite nièce Yvonne demande toujours une glace au  
*p(ə)tit njes iwɔn dəmā:d tuzɔ:r yn glas o*

chocolat. (On fait les glaces avec du chocolat, des  
*ʃokɔla. [ɔ̃ fɛ le glas avɛk dy ʃokɔla, de*

fruits et d'autres choses.) Henri aime manger des  
*frɥi e do:trə ʃo:z.]. āri ɛ:m māʒe de*

glaces au chocolat, mais il préfère manger des  
*glas o ʃokɔla, mɛ il pʁɛ:r māʒe de*

glaces aux fruits. Son frère aussi aime beaucoup  
*glas o frɥi. sɔ̃ frɛ:r osi ɛ:m boku*

les glaces aux fruits, et les deux garçons et Nicole  
*le glas o frɥi, e le dø ɡarsɔ̃ e nikɔl*

demandent souvent une glacé aux fraises. Le petit  
*dəmə:d suvā yn glas o frɛ:z. lə p(ə)ti*

kiôsk du lac a toujours de bonnes glaces aux fraises  
*kjɔsk dy lak a tuzɔ:r də bɔn glas o frɛ:z*

et au chocolat. Il y a d'autres glaces également: on ne  
*e o ʃokɔla. il ja do:trə glas egalmā: ɔ̃ n(ə)*

fait pas seulement des glaces aux fruits avec des  
*fɛ pa səlmā de glas o frɥi avɛk de*

fraises, mais avec beaucoup d'autres fruits également.  
*frɛ:z, mɛ avɛk. boku do:trə frɥi egalmā.*

Tante Claire a quitté le jardin avec ses neveux et  
*tā:t klɛ:r ā kite l(ə) ʒardɛ avɛk se n(ə)vø e*

ses nièces et la petite Ginette à dix heures. Une  
*se njes e la p(ə)tit ʒinet a di-zæ:r. yn*

demi-heure plus tard, ils étaient au bois. Comment  
*dəmiæ:r ply ta:r, il-z ɛtɛ-t o bwa. kɔmā*

glace au chocolat  
 = glace avec du  
 chocolat

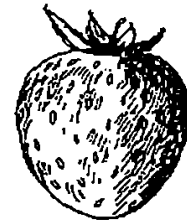
manger  
 a mangé  
 mange

Henri aime  
 manger des glaces:  
 il a mangé une  
 glace hier; il  
 mange une glace  
 aujourd'hui.

préfère =  
 aime plus

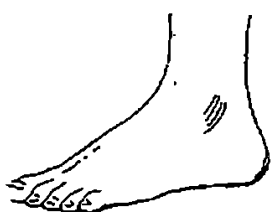
glace aux fruits =  
 glace avec des  
 fruits

glace aux fraises  
 = glace avec des  
 fraises



une fraise

## Chapitre quatorze (14).



un pied

aime bien =  
aime beaucoup

aller  
est allé  
va  
allait  
ira

sont-ils allés au bois? Sont-ils allés en auto ou à  
s̄-t il ale o bwa? s̄-t il ale ā-n oto u a

pied? Ils vont souvent au bois en auto, avec papa,  
pje? il v̄s suvā o bwa ā-n oto, avək papa,

mais seulement le dimanche. Aujourd'hui, ils sont  
mε sc̄lmā l(a) dimā:ʃ. ozurɔɔi, il s̄

allés à pied. La petite Yvonne aime bien aller au  
-t ale a pje. la p(a)tit ivɔn ε:m bjē ale o

bois à pied, mais les garçons préfèrent aller en auto:  
bwa a pje, mε le gars̄ prefɛ:r ale ā-n oto:

« Quand je serai grand, » dit Henri, « j'aurai une belle  
« k̄ā z̄a sare grā, » di āri, « z̄ore yn bel

auto comme l'auto de papa. » « C'est une belle  
oto, kɔm loto d(a) papa. » « se-t yn bel

auto, » dit Jean, « mais je préfère l'auto de grand-  
oto, » di z̄ā, « mε z̄(a) prefɛ:r loto d(a) grā-

père Leroux. Ah! quelle auto! »

pe:r ləru. a! kel oto! »

Comment est-elle, l'auto de M. Leroux? C'est une  
kɔmā ε-t el, loto d(a) masjɔ ləru? se-t yn

grande auto noire. « Elle est trop grande pour moi, »  
grā:d oto nwa:r. « el ε tro grā:d pur mwa, »

dit Henri. « Et pour moi aussi, » dit Yvonne. « Mais  
di āri. « e pur mwə asi, » di ivɔn. « mε

non, mes enfants, » leur dit Jean, « c'est vous qui  
n̄s, mε-z āfā, » ləɾ di z̄ā, « se vu ki

êtes trop petits pour une véritable auto! » « Non, ce  
et tro p(a)ti pur yn veritabl oto! » « n̄s,s(a)

n'est pas vrai! Ce n'est pas nous qui sommes trop  
*ne pa vre! s(a) ne pa nu ki som tro*

petits, c'est toi qui es ... » « Henri, Yvonne, Jean,  
*p(a)ti, se twa ki e... » « āri, ivon, zā,*

vous êtes tous trop petits! » dit tante Claire; « vous  
*vu -z et tus tro p(a)ti! » di tā:t kle:r; « vu*

parlez trop! » « C'est vrai, vous parlez trop! » dit  
*parle tro! » « se vre, vu parle tro! » di*

Nicole, comme une véritable grande sœur. « Quand  
*nikol, kom yn veritablə grā:d sœ:r. « kā*

j'avais ton âge, Henri ... » commence-t-elle, mais au  
*zave tō -n a:z, āri ... » komā:s -t el, me o*

même moment, tante Claire dit: « Mes enfants, nous  
*me:m komā, tā:t kle:r di: « me -z āfā, nu*

sommes arrivés au lac! Voulez-vous aller en bateau? »  
*som -z ariye o lak! vule vu ale ā bato? »*

« Oui! Oui! Nous aimons aller en bateau, » disent tous  
*« wi! wi! nu -z emō ale ā bato, » di:z tu*

les enfants, et cinq minutes plus tard, tous les six sont  
*le -z āfā, e sē minyt ply ta:r, tu le sis sō*

sur le lac dans un joli bateau vert. « Tante Claire, »  
*syr la lak dā -z ā zoli bato ve:r. « tā:t kle:r, »*

demande Yvonne, « comment s'appelle cette fleur  
*dāmā:d ivon, « komā sapel set flœ:r*

comment s'appelle  
 = quel est le nom  
 de

rouge? » « Où est-elle? » « Elle est là, à droite de  
*ru:z? » « u ε-t el? » « el ε la, a drwat -dā*

ce bateau blanc! » « Je ne sais pas, Yvonne. »  
*s(a) bato blā! » « zə n(a) se pa, ivon. »*

tout = toutes les choses

fait  
a fait

voulez-vous une glace? ɔ: voulez-vous manger une glace?

« Est-ce que tu sais comment elle s'appelle, Nicole? »  
« es kə ty se kɔmā el sapel, nikol? »

« Non, je ne sais pas. » « Et papa, est-ce qu'il sait  
« nɔ̃, zə n(ə) se pa. » « e papa, es kil se  
comment elle s'appelle, la jolie fleur rouge? » « Oh,  
kɔmā el sapel, la zɔli flæ:r ru:z? » « o,

oui, papa sait tout! » dit Henri. Mais son frère Jean  
wi, papa se tu! » di āri. mɛ sɔ̃ frɛ:r zā

dit: « Il sait beaucoup de choses, mais il ne sait pas  
di: « il se boku d(ə) ʃo:z, mɛ il nə se pa

tout. Tout, c'est trop pour une personne. »  
tu. tu, se tro pur yn pɛrson. »

La tante et les enfants ont fait une jolie promenade  
la tɑ:t e le -zāfā ɔ̃ fɛ yn zɔli prɔmnad

sur le lac, et ils sont maintenant devant le kiosque  
syr la lak, e il sɔ̃ mɛtɛnā d(ə)vā l(ə) kjosk

du lac. Quand ils ont fait une promenade en bateau,  
dy lak. kɑ̃-t il -zɔ̃ fɛ yn prɔmnad ā bato,

les enfants mangent toujours une glace, et aujourd'hui  
le -zāfā mā:z tuzu:r yn glas, e ozurdi

aussi, leur tante leur dit: « Maintenant, vous aurez  
osi, lær tɑ:t lær di: « mɛtɛnā, vu -z ɔre

des glaces! Voulez-vous une belle glace au chocolat,  
de glas! vule vu yn bɛl glas o ʃɔkɔla,

mes enfants? » « Oui, » répond Yvonne, « je veux  
mɛ -zāfā? » « wi, » rɛpɔ̃ ivɔn, « zə vø

une grande glace au chocolat, comme la semaine  
yn grɑ:d glas o ʃɔkɔla, kɔm la s(ə)mɛn



passée! » « Et Ginette? » demande sa mère. « Une  
*pasé!* » « *e zinet?* » *dāmā:d sa mɛ:r.* « yn  
 glace au chocolat pour moi aussi, maman, » dit  
*glas o ʃokɔla pur mwa osi, māmā,* » di  
 Ginette. « Pas pour moi, » dit Jean, qui préfère les  
*zinet.* « *pa pur mwa,* » di *zā,* *ki prefɛ:r le*  
 glaces aux fruits, « je veux une glace aux fraises,  
*glas o fryi,* « *ʒə vø yn glas o fre:z,*  
 mais une grande glace aux fraises. » « Bien, mes  
*mɛ yn grā:d glas o fre:z.* » « *bjē, me*  
 petits, » dit la dame du kiosque, « vous aurez deux  
*p(ə)ti,* » di *la dam dy kjosk,* « *vu-z ɔre dø*  
 grandes glaces au chocolat et une grande glace  
*grā:d glas o ʃokɔla e yn grā:d glas*  
 aux fraises. » « Et vous, Nicole et Henri, que voulez-  
*o fre:z.* » « *e vu, nikol e āri, kə vule*  
 vous? » demande tante Claire. « Nous voulons deux  
*vu?* » *dāmā:d tā:t klɛ:r.* « *nu vulɔ dø*  
 glaces aux fraises, comme Jean, » répond Henri pour  
*glas o fre:z, kɔm zā,* » *repɔ. āri pur*  
 les deux. « Et que veut Madame? » demande la  
*le dø.* « *e kə vø madam?* » *dāmā:d la*  
 dame du kiosque à tante Claire. « Est-ce que tu ne  
*dam dy kjosk a tā:t klɛ:r.* » « *es kə ty n(ə)*  
 veux pas une glace au chocolat, comme moi? » lui  
*vø pa yn glas o ʃokɔla, kɔm mwa?* » *lyi*  
 demande Yvonne. « Si, je veux une belle glace au  
*d(ə)mā:d ivɔn.* » « *si, ʒə vø yn bel glas o*

dame = femme

Madame  
dame

Madame Duclos  
est une dame.

que veut Madame?  
= que voulez-  
vous, Madame?

## Chapitre quatorze (14).

ce garçon  
cette fillette  
ces garçons  
ces fillettes

chocolat, Madame, comme ma petite nièce, » dit tante  
*ʃokla, madam, kɔm ma p(ə)tit njes, » di tā:t*

Claire. « Elles sont bonnes, ses glaces, » disent les  
*klɛ:r. « el sɔ̃ bɔn, se glas, » di:z le*  
enfants à la dame du kiosque.  
*-z'ɑ̃fɑ̃ a la dam dy kjosk.*

Que font les enfants quand ils ont mangé leurs glaces?  
*kə fɔ̃ le -z'ɑ̃fɑ̃ kɑ̃ -t il -z'ɔ̃ mɑ̃ʒe lœr glas?*

Nicole et les deux garçons parlent avec leur tante;  
*nikol e le dø garsɔ̃ parl avɛk lœr tā:t;*

ils sont assis sur les petites chaises vertes devant le  
*il sɔ̃ -t asi syr le p(ə)tit ʃɛ:z vɛrt davɑ̃ l(a)*

kiosque. Yvonne et Ginette sont assises dans l'herbe;  
*kjosk. ivɔn e zinɛt sɔ̃ -t asi:z dɑ̃ lɛrb;*

elles jouent avec de grandes feuilles. « Que faites-  
*el ʒu avɛk də grɑ̃:d fœ:j. « kə fɛt*

vous, Yvonne et Ginette? » demande tante Claire.  
*vu, ivɔn e zinɛt? » dəmɑ̃:d tā:t klɛ:r.*

« Nous jouons, maman, » répond Ginette. « Mais  
*« nu ʒwɔ̃, mɑ̃mɑ̃, » rɛpɔ̃ zinɛt. « mɛ*

Ces feuilles-là =  
les feuilles qui  
sont là

qu'est-ce que vous faites avec ces feuilles-là? »  
*kɛs kə vu fɛt avɛk se fœ:j la? »*

un bateau  
deux bateaux

demande sa mère. « Nous faisons de petits bateaux.  
*dəmə:d sa mɛ:r. « nu fəzɔ̃ d(ə) pati bato.*

je fais  
tu fais  
il fait  
nous faisons  
vous faites  
ils font

Nous avons déjà fait un bateau, » dit Yvonne et  
*nu -z'ɑ̃vɔ̃ dəʒɑ fɛ ɑ̃ bato, » di ivɔn e*

elle montre un joli bateau à sa tante. « Mais nous  
*el mɔ̃:tr ɑ̃ ʒoli bato a sa tā:t. « mɛ nu*

aurons deux bateaux, un pour Yvonne et un pour  
*-z ɔɾɔ̃ dø bato, œ pur ivɔn e œ pur*

moi, » dit Ginette. « Et cette table-là sera le lac. »  
*mwa, » di zinet. « e set tablə la s(ə)ra la lak. »*

Les deux fillettes mettent leurs bateaux sur une des  
*le dø fijet met lær bato syr yn de*

petites tables devant le kiosque et disent à tante  
*p(ə)tit tablə dəvā l(ə) kjosk e di:z a iā:t*

Claire: « Maintenant, nous faisons une promenade  
*kle:r: « mētnā, nu fəzɔ̃ yn prɔmnad*

sur le lac. » Quand les fillettes ont fait cinq ou six  
*syr la lak. » kā le fijet ɔ̃ fɛ sɛ:k u si*

promenades sur le « lac » avec leurs « bateaux », tante  
*prɔmnad syr la « lak » avek lær « bato », tā:t*

Claire demande aux cinq enfants: « Que faites-vous,  
*kle:r dəmā:d o sɛ-k āfā: « ka fet vu,*

mes enfants? Vous ne voulez pas jouer à la balle? »  
*me -z āfā? vu n(ə) vule pa ʒve a la bal? »*

« Si, mais avec qui? » « Mais avec ces enfants-là. »  
*« si, mɛ avek ki? » « mɛ avek se -z āfā la. »*

« Non, » disent Henri et Yvonne, « ils sont trop  
*« nɔ̃, » di:z āri e ivɔn, « il sɔ̃ trɔ*

grands. » « Pourquoi? Mais non, ils ne sont pas trop  
*grā. » « purkwa? mɛ nɔ̃, il nə sɔ̃ pa trɔ*

grands. » « Ils disent que nous sommes trop petits,  
*grā. » « il di:z kə nu som trɔ p(ə)ti,*

Yvonne et moi, » répond Henri, « ils ne veulent pas  
*ivɔn e mwa, » repɔ̃ āri, « il nə vœl pa*

je mets  
 tu mets  
 il met  
 nous mettons  
 vous mettez  
 ils mettent

jouer  
 a joué  
 joue

je veux  
 tu veux  
 il veut  
 nous voulons  
 vous voulez  
 ils veulent

jouer à la balle avec nous. » « Ils ne veulent pas  
*ʒwe a la bal avek nu. » « il nə vœl pa*

jouer avec vous? Ce n'est pas bien! » A ce moment,  
*ʒwe avek vu? s(ə) nə pa bjɛ! » a sə mɔmā,*

trois autres enfants du même âge que Jean et Nicole  
*trwa -z o:trə -z āfā dy mɛ:m a:ʒ kə ʒā e nikɔl*

viennent là où les jeunes Duclos sont assis avec leur  
*vʒɛn la u le ʒœn dyklo sɔ̃ -t asi avek lær*

tante, et ces enfants veulent bien jouer avec les petits.  
*tā:t, e se -z āfā vœl bjɛ ʒwe avek le p(ə)ti.*

Ce sont des enfants qui vont à la même école qu'Henri  
*sə sɔ̃ de -z āfā ki vɔ̃ -t a la mɛ:m ekɔl kəri*

et son frère.

*e sɔ̃ frɛ:r.*

Une heure plus tard, les enfants sont assis dans l'herbe  
*yn œ:r ply ta:r, le -z āfā sɔ̃ -t asi dā lærb*

et le plus jeune des trois autres enfants, Claude,  
*e l(ə) ply ʒœn de trwa -z o:trə -z āfā, klo:d,*

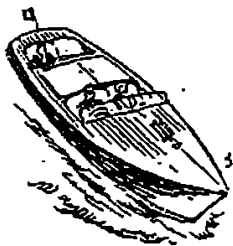
demande à Henri: « Qu'est-ce que vous avez fait  
*dəmā:d a āri: « kes kə vu -z ave fe*

aujourd'hui? » Henri: « Nous avons fait une belle  
*ozurdi? » āri: « nu -z avɔ̃ fe yn bel*

promenade sur le lac. » Yvonne: « Dans un joli  
*prɔmnad syr læ lak. » ivɔn: « dā -z œ ʒoli*

petit bateau vert! » Jean: « Quand je serai grand,  
*p(ə)ti bato vɛ:r! » ʒā: « kā ʒə sərə grā,*

j'aurai un grand bateau à moteur! » Claude: « Un  
*ʒɔr œ grā bato a mɔtœ:r! » klo:d: « œ*



un bateau à moteur

véritable bateau à moteur? Comme ces deux bateaux-  
*veritablə bato a mɔtæ:r? kɔm se dø bato*

là? » Jean: « Plus beau encore que ces bateaux-là. »  
*la? » zā: « ply bo ākɔ:r kə se bato la. »*

Claude: « Auras-tu aussi un bateau, quand tu seras  
*klo:d: « ɔra ty osi æ bato, kā ty s(ə)ra*

je serai  
 tu seras  
 il sera

grande, Nicole? » Nicole: « Non, quand je serai  
*grā:d, nikɔl? » nikɔl: « nɔ̃, kā zə sərə*

grande, je n'aurai pas de bateau à moteur. Les  
*grā:d, zə nɔ̃re pa d(ə) bato a mɔtæ:r. le*

j'aurai  
 tu auras  
 il aura  
 nous aurons  
 vous aurez  
 ils auront

bateaux à moteur sont pour les garçons. J'aurai  
*bato a mɔtæ:r sɔ̃ pur le garsɔ̃. zɔ̃re*

deux filles et deux garçons. » Jean: « Comme  
*dø fi:j e dø garsɔ̃. » zā: « kɔm*

nous? » Nicole: « Ah, non! pas comme vous! »  
*nu? » nikɔl: « a, nɔ̃! pa kɔm vu! »*

Henri: « Tu n'auras pas d'enfants, ce sont les mamans  
*āri: « ty nɔ̃ra pa dāfā, sə sɔ̃ le māmā*

seulement qui ont des enfants! » Nicole: « Oui, mais  
*səlmā ki ɔ̃ də-z āfā! » nikɔl: « wi, me*

je serai aussi une maman, quand je serai grande. »  
*zə sərə osi yn māmā, kā zə sərə grā:d. »*

Henri: « Tu seras une maman? Mais qui sera le  
*āri: « ty s(ə)ra yn māmā? me kis(ə)ra l(ə)*

papa? » Nicole: « Je ne sais pas encore, mais je  
*papa? » nikɔl: « zə n(ə) se pa-z ākɔ:r, me zə*

sais qu'il sera beau et grand et...bon! » Yvonne:  
*se kil sərə bo e grā e .... bɔ̃! » ivɔn:*

Chapitre quatorze (14).

« Non, tu ne seras pas une maman! » Nicole: « Mais  
 « nɔ̃, ty n(a) sɛra pa yn māmā! » nikol: « me  
 pourquoi pas, Yvonne? » Yvonne: « Parce que tu  
 purkwa pa, ivɔn? » ivɔn: « pars kə ty  
 seras toujours ma sœur! »  
 s(a)ra tuzu:r ma sœ:r! »

Alors, Nicole demande à sa tante: « Tante Claire,  
 alɔ:r; nikol dāmā:d a sa tāt: « tāt kle:r,

est-ce que je n'aurai pas d'enfants quand je serai  
 es kə ʒ(a) nœre pa dāfā kā ʒə sœre

grande? » Claire Blanc: « Mais oui, ma petite, tu  
 grā:d? » kle:r blā: « me wi, ma p(a)tit, ty

auras beaucoup d'enfants. » Nicole: « Est-ce que  
 ʒra boku dāfā. » nikol: « es kə

tu avais aussi des frères, quand tu étais petite? »  
 ty ave osi de frɛ:r, kā ty etɛ p(a)tit? »

j'étais  
 tu étais  
 il était

Claire Blanc: « Oui, quand j'étais petite comme toi,  
 kle:r blā: « wi, kā ʒetɛ p(a)tit kɔm twa,

j'avais deux frères; l'un était comme Henri, l'autre  
 ʒave dɔ frɛ:r; lā etɛ kɔm āri, lo:tr

il avait deux ans  
 de plus = il était  
 de deux ans plus  
 âgé

était plus grand: il avait deux ans de plus que moi. »  
 etɛ ply grā: il ave dɔ -z ā d(a) ply k(a) mwa.»

Nicole: « Tu étais jolie, quand tu étais petite, tante  
 nikol: « ty etɛ ʒoli, kā ty etɛ p(a)tit, tāt:

Claire! » Claire: « Mais je ne sais pas, Nicole!  
 kle:r! » kle:r: « me ʒə n(a) se pa, nikol!

Pourquoi? » « Parce que l'oncle André dit toujours  
 purkwa? » « pars kə lɔ:kl ādre di tuzu:r

que tu étais une jolie petite fille à six ans. Ce n'est  
*kə ty etɛ -z yn zoli p(ə)tit fi:j a si-z ā. s(ə) nɛ*

pas vrai? » Claire: « Ce que dit l'oncle André est  
*pa vɛʁ? » klɛ:r: « sə kə di tɔ:kl ādre ɛ*

toujours vrai! » Nicole: « Tante Claire, est-ce que  
*tuzu:r vɛʁ! » nikɔl: « tā:t klɛ:r; ɛs kə*

j'étais jolie comme toi, à six ans? » Claire: « Tu  
*zɛtɛ zoli kɔm twa, a si-z ā? » klɛ:r: « ty*

étais beaucoup plus jolie que moi! Tu étais une  
*etɛ boku ply zoli k(ə) mwa! ty etɛ -z yn*

véritable poupée! » « Merci, tante Claire! »  
*veritablə pupe! » « mɛrsi, tā:t klɛ:r! »*

A ce moment, Claude et les deux autres enfants  
*a sə mɔmā, klo:d e le dø -z o:trə -z āfā*

disent: « Oh! Monsieur Duchêne! Monsieur Du-  
*di:z: « o! masjø dyʃɛ:n! masjø dy-*

chêne! » Qui est ce Monsieur Duchêne? C'est un  
*ʃɛ:n! » ki ɛ s(ə) masjø dyʃɛ:n? sɛ -t ā*

vieux monsieur qui vient souvent au bois et qui a  
*vjø masjø ki vjɛ suvā o bwa e ki a*

toujours de bonnes choses pour les enfants. Ils aiment  
*tuzu:r də bɔn ʃo:z pur le -z āfā. il -z ɛ:m*

beaucoup Monsieur Duchêne, plus encore que la dame  
*boku masjø dyʃɛ:n, ply -z ākɔ:r kə la dam*

du kiosque. Le vieux monsieur demande à Yvonne:  
*dy kjɔsk. lə vjø masjø d(ə)mā:d a ivɔn:*

« Alors, Yvonne, as-tu fait une promenade en bateau,  
*« alɔ:r, ivɔn, a ty ʃɛ yn prɔmnad ā bato,*

monsieur =  
homme

Monsieur  
monsieur

Monsieur Duclos  
est un monsieur.

Chapitre quatorze (14).

aujourd'hui? » Yvonne: « Oui, Monsieur Duchêne,  
*ozurdi?* » *ivɔn:* « *wi, masjɔ dyʃɛ:n,*

je fais souvent une promenade en bateau quand je  
*ʒə ʃe suvā yn prɔmnad ā bato kā ʒə*

suis au bois avec ma tante Claire. » M. Duchêne:  
*ʃyi-z o bwa avək ma tā:t kle:r.* » *masjɔ dyʃɛ:n:*

« Dans le grand bateau blanc? » Yvonne: « Non,  
*« dā l(ə) grā bato blā? » ivɔn:* « *nɔ,*

quand nous faisons une promenade sur le lac, nous  
*kā nu ʃəz yn prɔmnad syr la lak, nu*

allons toujours dans ce beau bateau vert. » M. Du-  
*-z alɔ tuzu:r dā sə bo bato vɛ:r.* » *masjɔ dy-*

chêne: « Quel bateau vert? » Yvonne: « Ce bateau-  
*ʃɛ:n:* « *kɛl bato vɛ:r? » ivɔn:* « *sə bato*

là! » M. Duchêne: « C'est vrai, il est beau! » Puis,  
*la! » masjɔ dyʃɛ:n:* « *sɛ vrɛ, il ɛ bo! » ʃyi,*

il demande à Henri: « Veux-tu une glace, Henri? »  
*il dəmā:d a āri:* « *vɔ ty yn glas, āri? »*

merci ɔ:  
 non, merci

Henri: « Merci, Monsieur Duchêne, j'ai déjà mangé  
*āri:* « *mersi, masjɔ dyʃɛ:n, ʒə dəza māʒe*

une glace aux fraises. » M. Duchêne: « Et ta sœur,  
*yn glas o frɛ:z.* » *masjɔ dyʃɛ:n:* « *e ta sœ:r,*

veut-elle une glace ou autre chose? » Henri: « Non,  
*vɔ-t el yn glas u o:trə ʃo:z? » āri:* « *nɔ,*

elle ne veut ni une glace, ni autre chose. » M. Du-  
*el nə vɔ ni yn glas, ni o:trə ʃo:z.* » *masjɔ dy-*

chêne: « C'est vrai, Nicole? » Nicole: « Oui, c'est  
*ʃɛ:n:* « *sɛ vrɛ, nikɔl? » nikɔl:* « *wi, sɛ*



vrai, M. Duchêne. » Jean: « Mais Claude et moi,  
*vre, masjɔ dyʃɛ:n.* » *zā:* « *mɛ klo:d e mwa,*

nous voulons bien une glace, M. Duchêne! » Nicole:  
*nu vulɔ bjɛ yn glas, masjɔ dyʃɛ:n!* » *nikɔl:*

« Mais tu as déjà mangé une glace, Jean! » Jean:  
*« mɛ ty a deʒa māʒe yn glas, zā! » zā:*

« C'est vrai, mais c'était à onze heures et demie!  
*« sɛ vre, mɛ setɛ -t a ɔ:z œ:r e d(ə)mi!*

Maintenant, il est midi, et nous voulons bien une  
*mɛtnā, il ɛ midi, e nu vulɔ bjɛ yn*

autre glace. » Et M. Duchêne et les deux garçons  
*o:trə glas.* » *e masjɔ dyʃɛ:n e le dɔ garsɔ.*

vont au kiosque, où la dame donne deux grandes  
*vɔ -t o kjosk, u la dam dɔn dɔ grā:d*

glaces aux fraises à Jean et à Claude. « C'est bon! »  
*glas o frɛ:z a zā e a klo:d.* « *sɛ bɔ!* »

disent-ils; « merci, Monsieur Duchêne! »  
*di:z -t il; « mɛrsi, masjɔ dyʃɛ:n! »*

### EXERCICE A.

Mme Claire Blanc est la tante de Jean et d'Henri,  
 et Jean et Henri sont ses —. Mme Blanc est égale-  
 ment la tante de Nicole et d'Yvonne, et Nicole et  
 Yvonne sont ses —. Tante Claire va souvent au —  
 avec ses neveux et ses nièces. Vont-ils toujours  
 au bois — auto? Pas toujours, mais les —, oui.

### MOTS:

un bateau  
 deux bateaux  
 un bateau à  
     moteur  
 un bois  
 une chose  
 une dame  
 une fraise  
 une glace  
 une journée  
 un kiosque  
 un lac  
 un monsieur  
 un moteur  
 un neveu  
 deux neveux  
 une nièce  
 un pied  
 une promenade  
 véritable  
 vrai  
 aller  
 arrivé

arrivée  
arrivés  
arrivées  
ils sont assis  
j'avais  
tu avais  
j'aurai  
tu auras  
nous aurons  
vous aurez  
tu étais  
je serai  
tu seras  
je fais  
nous faisons  
vous faites  
ils font  
fait  
jouer  
il joue  
nous jouons  
ils jouent  
manger  
je mets  
tu mets  
nous mettons  
vous mettez  
ils mettent  
je préfère  
il préfère  
ils préfèrent  
je veux  
tu veux  
il veut  
nous voulons  
vous voulez

Aujourd'hui, ils sont allés à —. Yvonne aime bien — au bois à pied, mais Henri — aller en auto. Au bois les enfants font beaucoup de —: ils vont en —, ils mangent des — et ils — à la balle avec d'autres enfants. Il y a des bateaux verts et des bateaux blancs sur le —.

La tante et les enfants font une jolie — en bateau sur le lac. Jean dit que quand il sera grand, il aura un grand bateau à —. Après la promenade en bateau ils vont au petit — du lac où ils mangent des —. C'est une — qui a le kiosque. Yvonne demande toujours une glace — chocolat, mais Nicole et ses deux frères préfèrent les glaces aux —. Tante Claire dit: « Ce que dit l'oncle André est toujours —! »

#### EXERCICE B.

Où va tante Claire avec les enfants? ... La tante et les enfants, vont-ils au bois en auto ou à pied? ... Qu'y a-t-il sur le lac? ... Que mangent toujours les enfants quand ils ont fait une promenade en bateau? ... Où mangent-ils les glaces? ... Que font Yvonne et Ginette quand elles ont mangé leur glace? ... Comment s'appelle-t-il, le vieux monsieur qui vient au kiosque du lac? ... Combien Nicole aura-t-elle d'enfants quand elle sera grande? ... Qu'aura Jean quand il sera grand? ...

EXERCICE C.

ce cet cette ces

ce...-là cet...-là cette...-là ces...-là

« — petite fille —, c'est ma cousine Ginette, » dit Henri à Claude. Mme Duclos, à Yvonne: « Tante Claire viendra — après-midi. » Tante Claire demande aux cinq enfants: « Voulez-vous jouer à la balle avec — enfants — ? » Yvonne, à M. Duchêne: « Nous avons fait une promenade sur le lac dans — bateau —. » Tante Claire, à M. Duchêne: « — deux garçons sont mes neveux et — deux fillettes sont mes nièces. » Ginette demande à Nicole: « Comment s'appelle — vieux monsieur? » — année, Yvonne ira à l'école comme sa sœur et ses frères.

(j')aurai (nous) aurons

(tu) auras (vous) aurez

(il, elle) aura (ils, elles) auront

Tante Claire dit aux enfants: « Maintenant, vous — des glaces. » Yvonne et Ginette, à Nicole et aux garçons: « Nous — de grandes glaces au chocolat. » Henri, à Jean: « Est-ce que tu — une auto quand tu seras grand? » Jean: « Oui, j' — une grande auto comme grand-père Leroux. » Nicole — deux garçons et deux petites filles quand elle sera grande. Jean et Henri — des autos et des bateaux quand ils seront grands.

ils veulent  
aux  
ce bateau-là  
ces  
ces enfants-là  
cette table-là  
comment  
là  
il a les oreilles,  
noires  
à pied  
allé au bois  
il aime bien  
aller à pied  
aller en auto  
aller en bateau  
nous voulons  
bien  
au chocolat  
aux fraises  
aux fruits  
autre chose.  
aussi bien que  
comment  
s'appelle...?  
les deux  
deux ans de plus  
que...  
une glace au...  
ils jouent à la  
balle  
Claude  
Duchêne

RÉSUMÉ

... me donne ...                    ... m'a donné ...  
... ne me donne pas ...            ... ne m'a pas donné ...

... me dit ...  
... ne me dit  
pas ...  
... m'a dit ...  
... ne m'a pas  
dit ...

Jean: « Henri *me* dit qu'il dort, mais ce n'est pas vrai! » Jean: « Pourquoi Nicole *ne me* dit-elle pas que c'est elle qui est dans la salle de bains? » Yvonne: « Ce matin, maman *m'a* dit qu'elle avait un cadeau pour sa petite fille. » Tante Claire: « Jean *ne m'a pas* dit quelle glace il veut. »

... te donne ...  
... ne te donne  
pas ...  
... t'a donné ...  
... ne t'a pas  
donné ...

Mme Duclos: « Tante Claire *te* donne toujours de beaux cadeaux, Yvonne. » Yvonne: « Est-ce que ta maman *ne te* donne pas trois morceaux de tarte, Ginette? » M. Duclos: « Est-ce tante Claire qui *t'a* donné ce petit mouton, Yvonne? » Henri: « Est-ce que maman *ne t'a pas* donné trois tasses de chocolat, Yvonne? »

... lui répond  
... ne lui répond  
pas  
... lui a répondu  
... ne lui a pas  
répondu

Quand Mme Duclos appelle Yvonne, le matin, la fillette *lui* répond: « Oui, maman! » Mais quand Mme Duclos appelle Henri, il *ne lui* répond pas toujours. Quand Jean a demandé à Henri: « Dors-tu, Henri? » son frère *lui* a répondu: « Oui, je dors! » Quand Jean a demandé: « Qui est dans la salle de bains? » Nicole *ne lui* a pas répondu.

Les fillettes ne répondent pas quand Jean *leur* demande: « Qui est dans la salle de bains? » Quand Mme Duclos entre dans la chambre des garçons, ce matin, elle *ne leur* demande pas: « Dormez-vous? » plus d'une fois. Quand les enfants ont fait une promenade en bateau, tante Claire *ne leur a pas* demandé: « Que voulez-vous? » mais: « Voulez-vous une glace au chocolat? »

... leur deman-  
de ...  
... ne leur deman-  
de pas ...  
... leur a deman-  
dé ...  
... ne leur a pas  
demandé ...

### EXERCICE

M. Duclos, à sa femme: « Est-ce qu'Henri t'a répondu, ce matin? » Mme Duclos: « Non, ... » Est-ce que la maman de Ginette lui donne beaucoup de chocolat, à son anniversaire? Non, ... La dame du kiosque a-t-elle dit: « Bonjour, mes enfants! » à Jean et à Nicole? Non, ... Yvonne, à Ginette: « Quand tu as bu trois tasses de chocolat, ta maman te demande-t-elle: « Veux-tu une quatrième tasse? » » Ginette: « Non, ... » M. Duclos a-t-il donné plus d'un cadeau à sa petite fille, ce matin? Non, ...

« Est-ce que Ginette t'a donné deux balles, Yvonne? » Yvonne: « Non, ... » « Est-ce que ta maman te donne quatre tasses de chocolat, Ginette? » Ginette: « Oh, non, ...! » Quand son père appelle Jean, est-ce que Jean lui répond toujours? Non, ... Quand Mme Duclos a appelé Henri ce matin, est-ce qu'il lui a répondu? Non, ... Quand Mme Duclos entre

dans la chambre des garçons, le matin, est-ce qu'elle leur dit bonjour? Non, ... Nicole: « Henri, est-ce que maman t'a dit bonjour ce matin? » Henri: « Non, ... » Est-ce que M. Duclos demande aux garçons: « Dormez-vous? » Non, ... La dame du kiosque a-t-elle demandé à Yvonne: « Que veux-tu? » Non, ...

## LES DUCLOS VONT A SAINT-GIL

Un samedi, après le déjeuner, M. Duclos dit à sa  
*œ samdi, aprɛ l(ə) dezœne, mæsʃø dyklo di a sa*

famille: « Je n'irai pas en ville cet après-midi. Que  
*fami:j: « ʒə nire pa ā vil set apremidi. kə*

voulez-vous faire? Voulez-vous faire une prome-  
*vule vu fɛ:r? vule vu fɛ:r yn. prɔm-*

nade au bois? » Les enfants répondent: « Non! Nous  
*nad o bwa? » le -z āfā repɔ̃:d: « nɔ̃! nu*

voulons aller à la campagne! » M. Duclos: « Chez  
*vulɔ̃ ale a la kãpan! » mæsʃø dyklo: « ʃe*

l'oncle Charles et tante Anne? » Les enfants:  
*lɔ̃:klɑ ʃarl e tã:t a:n? » le -z āfā:*

« Oui! » (L'oncle Charles, c'est Charles Leroux, le  
*« wi! » [lɔ̃:klɑ ʃarl, sɛ ʃarl lœru, lə*

frère de Mme Lucienne Duclos. Tante Anne est sa  
*frɛ:r də madam lysjɛn dyklo. tã:t a:n ɛ sa*

femme. La famille Duclos va souvent chez les  
*fam. la fami:j dyklo va suvā ʃe le*

Leroux. Les Leroux ne demeurent pas à Paris, mais  
*lœru. le lœru n(ə) dəmœ:r pa a pari, mɛ*

dans une jolie petite ville qui s'appelle Saint-Gil, et  
*dā -z yn ʒɔli p(ə)tit vil ki sãpɛl sɛ zil, e*

les enfants aiment beaucoup aller à Saint-Gil.)  
*le -z āfā ɛ:m boku ale a sɛ zil.]*

à quelle heure  
est-ce que c'est  
que ...? = à  
quelle heure  
est-ce que ...?



un téléphone

« Bien, » dit M. Duclos, « nous irons chez ton frère,  
« bjē, » di masjō dyklo, « nu -z irō je tō frɛ:r.

Lucienne. » Yvonne: « A quelle heure est-ce que  
lysjen. » ivon: « a kel œ:r es kə

c'est que nous irons à Saint-Gil, papa? » M. Duclos:  
se k(a) nu -z irō -z a sē zil, papa? » masjō dyklo:

« Je ne sais pas encore, Yvonne. Mais l'oncle Charles  
« zə n(a) se pa -z ākɔ:r, ivon. mɛ lɔ:klə ʃarl

a le téléphone, et il est à Saint-Gil aujourd'hui. » Et  
a l(a) telefɔn, e il ɛ -t a sē zil ozurdʒi. » e

M. Duclos demande le numéro 36-45 (trente-six  
masjō dyklo d(a)mā:d la nymero trātsis

quarante-cinq) à Saint-Gil.  
karātsē:k a. sē zil.

C'est Charles Leroux qui répond: « Allô! » M. Duclos:  
se ʃarl ləru ki repō: « alo! » masjō dyklo:

« Est-ce toi, Charles? » Ch. Leroux: « Oui, c'est moi.  
« es twa, ʃarl? » ʃarl ləru: « wi, se mwa.

Est-ce Pierre? » « Oui, c'est Pierre Duclos. » « Bon-  
es pjɛ:r? » « wi, se pjɛ:r dyklo. » « bō-

jour, Pierre! Comment vas-tu? » « Merci, je vais  
zu:r, pjɛ:r! kɔmā va ty? » « mersi, zə ve

bien, et toi, tu vas bien, oui? » « Bien, merci! Et  
bjē, e twa, ty va bjē, wi? » « bjē, mersi! e

Lucienne, comment va-t-elle? » « Elle va bien aussi,  
lysjen, kɔmā va -t el? » « el va bjē osi,

merci. Les enfants vont bien également: toute  
mersi. le -z āfā vō bjē egalmā: tut

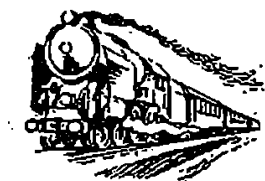


la famille va bien. Et chez toi, à Saint-Gil? » <i>la fami:j va bjē. e se twa, a sē zil?</i> »	
« Ici tout va bien également. » Pierre Duclos: « <i>isi tu va bjē egalmā.</i> » <i>pjɛ:r dyklo:</i>	ici ↔ là
« Charles, je te téléphone pour te demander une « <i>ʃarl, zə ta telefɔn pur tə d(ə)māde yn</i>	demander a demandé demande
chose: serez-vous chez vous cet après-midi et de- <i>ʃo:z: sərə vu se vu sət apremidi e d(ə)-</i>	chez vous : à la maison
main? » « Mais oui, nous serons à la maison. Vous <i>mē?</i> » « <i>mɛ wi, nu s(ə)rɔ̃-zala mɛzɔ̃. vu</i>	demain = le jour après aujourd'hui
voulez venir cet après-midi? » Et Charles Leroux <i>vule v(ə)ni:r sət apremidi?</i> » <i>e ʃarl ləru</i>	venir est venu vient
dit à sa femme: « Anne, c'est Pierre qui nous télé- <i>di a sa fam: « a:n, sɛ pjɛ:r ki nu tele-</i>	
phone pour nous demander si nous serons à la maison <i>ʃɔn pur nu d(ə)māde si nu s(ə)rɔ̃-zala mɛzɔ̃</i>	je serai tu seras il sera nous serons vous serez ils seront
demain. Ils veulent venir cet après-midi. » « Mais <i>d(ə)mē. il vœl vəni:r sət apremidi.</i> » « <i>mɛ</i>	
oui, Charles, nous serons chez nous toute la journée, » <i>wi, ʃarl, nu s(ə)rɔ̃ se nu tut la zurne, »</i>	chez nous : à la maison
répond sa femme. Ch. Leroux, au téléphone, à Pierre <i>repɔ̃ sa fam. ʃarl ləru, o telefɔn, a pjɛ:r</i>	
Duclos: « Allô! Pierre? Anne dit aussi que nous <i>dyklo: « ɔlo! pjɛ:r? a:n di osi k(ə) nu</i>	
serons chez nous. » « Bien, alors nous viendrons <i>s(ə)rɔ̃ se nu. » « bjē, alɔ:r nu vjɛdrɔ̃</i>	
ce soir ou cet après-midi. Sais-tu à quelle heure il <i>sə swa:r u sət apremidi. se ty a kel œ:r il</i>	

## Chapitre quinze (15).

pour : à

part de = quitte



un train

encore une chose  
= une chose de  
plus

y a un train de Paris pour Saint-Gil? » « Oui, il y a  
*ja œ trē d(a) pari pur sē zil?* » « wi, il ja

un train qui part de Paris à 14h.45 (quatorze heures  
*œ trē ki pa:r də pari a katɔrz œ:r*

quarante-cinq) et arrive à Saint-Gil à 16h.20 (seize  
*karūtsē:k e ari:v a sē zil a sē:z*

heures vingt). Je ne sais pas si vous voulez venir  
*œ:r vē. zə n(a) se pa si. vu vule v(a)ni:r*

par un train qui part de Paris plus tard, mais... »  
*par. œ trē ki pa:r də pari ply ta:r, me ...* »

« Non, non, nous viendrons par ce train-là. C'est une  
*« nō, nō, nu vjēdrō par sə trē la. sē-t yn*

bonne heure. » « C'est bien. Alors vous serez ici  
*bɔn œ:r. » « sē bjē. alɔ:r vu s(a)re-zisi*

à l'heure du goûter. Ah! encore une chose: pour  
*a læ:r dy gute. a! œkɔ:r yn ʃo:z: pur*

combien de jours viendrez-vous? » « Nous ne vien-  
*kɔbjē d(a) zu:r vjēdre vu?* » « nu n(a) vjē-

drons que pour deux jours cette fois: aujourd'hui,  
*drō k(a) pur dø zu:r sət fwa: ozurdi,*

samedi, et demain, dimanche. Une autre fois nous  
*samdi, e d(a)mē, dimā:ʃ, yn o:trə fwa nu*

viendrons pour une semaine, ou c'est vous qui vien-  
*vjēdrō pur yn səmen, u sē vu ki vjē-*

dre chez nous, à Paris. Tu sais, c'est joli ici, en été  
*dre ʃe nu, a pari. ty se, sē zɔli isi, ā-n ete*

ou en automne. » « Oui, c'est vrai. Nous viendrons  
*u ā-n otɔn. » « wi, sē vrē. nu vjēdrō*

au mois de septembre, mais cette fois, c'est encore  
*o mwa d(a) septā:br, mε set fwa, se-t ākɔ:r*

vous qui viendrez à Saint-Gil. » « A 16h.20 (seize  
*vu ki vjēdre a sē zil. » « a sē:z*

heures vingt)! » « Oui, pour le goûter! »  
*œ:r vĕ! » « wi, pur la gute! »*

Pierre Duclos, à sa femme: « C'est une belle chose,  
*pjε:r dyklo, a sa fam: « se-t yn bēl so:z,*

le téléphone! » « Oui, on demande un numéro, la  
*la telefɔn! » « wi, ɔ d(a)mā:d œ nymero, la*

personne à qui on téléphone répond: « Allô! » et  
*persɔn a ki ɔ telefɔn repɔ: « alo! » e*

on parle avec elle comme si elle était ici, dans la  
*ɔ parl avɛk el kɔm si el ete-t isi, dā la*

même pièce! » « Et c'est une chose plus belle  
*mε:m pjεs! » « e se-t yn so:z ply bēl*

encore pour les femmes que pour les hommes! » « Et  
*ākɔ:r pur le fam kə pur lē-z ɔm! » « e*

pourquoi? » « Mais parce que vous autres femmes,  
*purkwa? » « mε pars kə vu-z o:trə fam,*

vous téléphonez cent (100) fois par jour: matin, midi  
*vu telefɔne sā fwa par zu:r: matĕ, midi*

et soir! » « Oh, et vous autres hommes, est-ce que  
*e swa:r! » « o, e vu-z o:trə-z ɔm, es kə*

vous ne téléphonez pas souvent? » « Si, nous télé-  
*vu n(a) telefɔne pa suvā? » « si, nu tele-*

phonons souvent, c'est vrai, mais... » « Et vous  
*fɔnɔ suvā, se vre, mε ... » « e vu*

vous autres ɔ:  
 vous

Chapitre quinze (15).

nous autres :  
nous

ne téléphonez pas aussi souvent que nous autres  
*n(a) telefɔne pa osi suvā k(a) nu-z o:trə*

femmes? » « Si, mais ... » « Non, Pierre, pas de  
*fam? » « si, mɛ ... » « nɔ̃, pjɛ:r, pa d(a)*

« mais »! Tu sais bien que quand nous téléphonons,  
*« mɛ »! ty se bjɛ̃ kə kā nu telefɔnɔ̃,*

il dit  
vous dites  
ils disent

vous autres, vous dites: « Ah! ces femmes! Elles télé-  
*vu-z o:tr, vu dit: « a! se fam! el tele-*

phonent à toutes les heures du jour: elles téléphonent  
*fɔn a tut le-z œ:r dy zu:r: el telefɔn*

quand on part, le matin, et elles téléphonent encore  
*kā-tɔ̃ pa:r, la matɛ, e el telefɔn ākɔ:r*

quand on arrive à la maison, l'après-midi. Les femmes  
*kā-tɔ̃ -n ari:v a la mɛzɔ̃, lapremidi. le fam*

parlent trop! » Mais quand c'est vous autres  
*parl tro! » mɛ kā se vu-z o:trə*

hommes qui téléphonez, oh, alors c'est autre chose!  
*-z om ki telefɔne, o, alɔ:r sɛ-t o:trə so:z!*

Quand tu téléphones, ce n'est pas (comme ta femme)  
*kā ty telefɔn, s(a) nɛ pa [ kɔm ta fam ]*

pour de petites choses, oh non! Quand tu téléphones,  
*pur də p(a)tit so:z, o nɔ̃! kā ty telefɔn,*

moins ↔ plus

et tu sais que tu ne téléphones pas moins souvent  
*e ty se kə tyn(a) telefɔn pa mwɛ suvā*

que moi, c'est pour ... » « C'est bien, c'est bien,  
*k(a) mwɛ, sɛ pur ... » « sɛ bjɛ̃, sɛ bjɛ̃,*

Lucienne! Je te demande pardon! C'est vrai: je  
*lysien! zə tə d(a)mā:d pardɔ̃! sɛ vrɛ: zə*

téléphone beaucoup et tu téléphones moins souvent  
*telefɔn boku e ty telefɔn mwɛ suvā*

que moi! C'est bien, ma petite femme? » « Bien,  
*k(ə) mwā! se bjɛ, ma p(ə)tit fam? » « bjɛ,*

mon grand mari... A quelle heure part notre  
*mō grā mari... a kɛl œ:r pa:r nɔtrə*

train? » « Il part de Paris à 14h.45 (quatorze heures  
*trɛ? » « il pa:r də pari a katɔrz œ:r*

quarante-cinq) et arrive à Saint-Gil à 16h.20 (seize  
*karātsɛ:k e ari:v a sɛ zil a se:z*

heures vingt). » « Merci! Alors nous avons encore  
*œ:r vɛ. » « mersi! alɔ:r nu -z avō ākɔ:r*

une heure. Irons-nous à la gare en auto? » « Oui,  
*yn œ:r. irō nu a la ga:r ā-n oto? » « wi,*

nous irons à la gare en auto. »  
*nu -z irō -z a la ga:r ā-n oto. »*

Jean, qui aime moins aller par le train qu'en auto,  
*zā, ki ɛ:m mwɛ ale par la trɛ kā-n oto,*

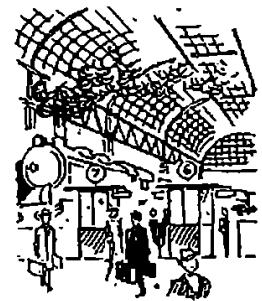
demande à son père: « Papa, pourquoi n'irons-nous  
*dəmā:d a sō pɛ:r: « papa, purkwa nirō nu*

pas à Saint-Gil en auto? » C'est sa mère qui répond:  
*pa a sɛ zil ā-n oto? » se sa mɛ:r ki repō:*

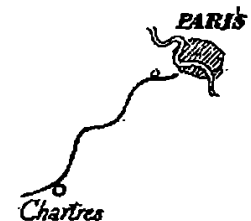
« Tu sais bien que papa n'aime pas aller en auto le  
*« ty se bjɛ k(ə) papa nɛ:m pa ale ā-n oto la*

samedi et le dimanche parce qu'il va en auto tous les  
*samdi e la dimā:f pars kil va ā-n oto tu le*

jours, mais vous irez en auto de Saint-Gil à Chartres,  
*zu:r, mɛ vu -z ire -zā -n oto d(ə) sɛ zil a ʃatʁə,*



une gare



je viens  
tu viens  
il vient  
nous venons  
vous venez  
ils viennent

avec l'oncle Charles. Vous aurez une jolie journée,  
*avek ʔ:kla ʃarl. vu -z ɔre yn zɔli zurne,*

demain. Alors, que dites-vous, mes enfants? »  
*dəmɛ. alɔ:r, kə dit vu, me -z ʔfā? »*

« Oh, merci, maman! » disent les enfants, et Yvonne  
*« o, mersi, māmā! » di:z le -z ʔfā, e iʋɔn*

demande: « Maman, avons-nous le temps de jouer  
*dəmā:d: « māmā, avɔ̃ nu l(ə) tā d(ə) zʋe*

un peu avec Paul et Louise? » « Vous n'avez pas  
*ʔ pø avek pɔl e lwi:z? » « vu nave pa*

beaucoup de temps: le train part à 14h.45 (quatorze  
*boku də tā: la trɛ pa:r a katɔrz*

heures quarante-cinq), et il est maintenant une heure  
*æ:r karɔ̃tsɛ:k, e il ɛ mɛ̃tnā yn æ:r*

et demie. Vous avez trois quarts (¾) d'heure seule-  
*e d(ə)mi. vu -z ave trwa ka:r dæ:r sɛl-*

ment. » « Merci, ma petite maman. Nicole, Henri,  
*mā. » « mersi, mɛ p(ə)tit māmā. nikɔl, āri,*

vous venez? Tu viens, Jean? » appelle Yvonne.  
*vu v(ə)ne? ty vjɛ, zā? » apel iʋɔn.*

« Oui, nous venons, » répondent les autres.  
*« wi, nu v(ə)nɔ̃, » repɔ̃:d le -z ɔ:tr.*

Puis, Yvonne appelle Paul et Louise, et tous les six  
*pyi, iʋɔn apel pɔl e lwi:z, e tu le sis*

vont dans le jardin. « Nous avons le temps de jouer  
*vɔ̃ dā l(ə) zardɛ. « nu -z avɔ̃ l(ə) tā d(ə) zʋe*

trois quarts d'heure, » dit Nicole. Paul: « Pourquoi  
*trwa ka:r dæ:r, » di nikɔl. pɔl: « purkwa*

trois quarts d'heure seulement? Où irez-vous cet  
*trwa ka:r dœ:r sælmā? u ire vu set*

après-midi? Vous ne serez pas à la maison? » « Non,  
*apremidi? vu n(a) sare pa a la mezõ? » « nõ,*

nous serons chez notre oncle Charles, à Saint-Gil. »  
*nu s(a)rõ je notr ʃ:klə ʃarl, a sɛ zil. »*

« Serez-vous à Saint-Gil demain aussi? » « Oui, toute  
*« sare vu a sɛ zil damē osi? » « wi, tut*

la journée. Nous viendrons à Paris lundi matin. »  
*la zurne. nu vjɛdrõ a pari lœdi matɛ. »*

« Irez-vous en auto? » « Non, nous irons par le train.  
*« ire vu ā-n oto? » « nõ, nu-z irõ par la trɛ.*

Mais nous irons en auto de la maison à la gare. »  
*mɛ nu-z irõ-z ā-n oto d(a) la mezõ a la ga:r. »*

« Quand je serai grand, » commence Jean comme  
*« kã ʒə sare grã, » kɔmã:s ʒã kɔm*

toujours, « j'irai toujours et toute la journée en auto! »  
*tuzu:r, « ʒire tuzu:r e tut la zurne ā-n oto! »*

Nicole: « N'iras-tu plus à pied, quand tu seras grand,  
*nikɔl: « nira ty ply a pje, kã ty s(a)ra grã,*

mon petit Jean? » « Non, j'irai seulement en auto! »  
*mõ p(a)ti ʒã? » « nõ, ʒire sælmā ā-n oto! »*

« Iras-tu aussi en auto de ta chambre à la salle de  
*« ira ty osi ā-n oto də ta ʃã:br a la sal də*

bains, mon petit frère? » « Nicole! Je... » dit  
*bɛ, mõ p(a)ti frɛ:r? » « nikɔl! ʒə... » di*

Jean, mais Nicole n'est déjà plus là, elle est derrière  
*ʒã, mɛ nikɔl nɛ deʒa ply la, el ɛ dɛrʒɛ:r*

j'irai  
 tu iras  
 il ira  
 nous irons  
 vous irez  
 ils iront

j'étais  
tu étais  
il était  
nous étions  
vous étiez  
ils étaient

alors : à ce  
moment-là

le grand arbre. Alors Jean demande à son père,  
*la grā -t arbr. alɔ:r zā d(ə)mā:d a sō pɛ:r,*

qui est dans la maison: « Papa, n'est-ce pas vrai  
*kɪ ɛ dā la mɛzō: « pɔpɔ, nɛs pɑ vrɛ*

que quand nous serons grands, Paul et moi, nous  
*kə kā nu s(ə)rō grā, pɔl ɛ mwa, nu*

aurons une auto? » « Mais Jean, je ne sais pas  
*-z rō yn oto? » « mɛ zā, zə n(ə) se pɑ*

si Paul et toi, vous aurez une auto quand vous  
*sɪ pɔl ɛ twa, vu -z vrɛ yn oto kā vu*

serez grands. » « Oui, mais papa, quand vous  
*s(ə)re grā. » « wi, mɛ pɔpɔ, kā vu*

étiez petits garçons, est-ce que tes parents et les  
*-z etjɛ p(ə)ti garsō, ɛs kə te parā ɛ le*

parents de l'oncle Lebrun n'avaient pas d'auto? »  
*parā d(ə) lō:kla labrōɛ navɛ pɑ doto? »*

« Non, non, Jean, quand nous étions petits, Le-  
*« nō, nō, zā, kā nu -z etjō p(ə)ti, la-*

brun et moi, nos parents n'avaient pas d'auto. »  
*brōɛ ɛ mwa, no parā navɛ pɑ doto. »*

« Et vous n'aviez pas d'auto chez toi, quand tu étais  
*« ɛ vu navjɛ pɑ doto jɛ twa, kā ty ɛtɛ*

jeune homme? » » Non, nous n'avions pas d'auto  
*zəɛn ɔm? » « nō, nu navjō pɑ doto*

alors, et mes parents n'ont pas encore d'auto au-  
*alɔ:r, ɛ mɛ parā nō pɑ -z ākɔ:r doto o-*

jourd'hui. » « Qu'est-ce que vous aviez alors? »  
*zurɔji. » « kɛs kə vu -z avjɛ alɔ:r? »*



« Mais, mon petit Jean, nous n'avions ni auto, ni autre  
 « *mε, m̄ p(ə)ti zā, nu navj̄ ni oto, ni o:trə*  
 chose. Nous étions comme des millions d'autres per-  
*so:z. nu -z etj̄ kɔm de milj̄ do:trə pɛr-*  
 sonnés. Mais quand vous serez grands, Paul et toi, les  
*sɔn. mε k̄a vu s(ə)re grā, pɔl e twa, le*  
 choses ne seront plus comme aujourd'hui, et qui sait  
*so:z nə s(ə)r̄ p̄ly kɔm ozurɔy, e ki se*  
 si vous n'aurez pas votre auto, vous autres. » Alors,  
*si vu nɔre p̄a vɔtr oto, vu -z o:tr. » alb:r,*  
 Jean va au jardin et dit à Paul: « Paul, papa a dit  
*zā va o zardē e di a pɔl: « pɔl, p̄p̄a a di*  
 que quand nous serons grands, nous aurons une auto,  
*kə k̄a nu s(ə)r̄ grā, nu -z ɔr̄ yn oto,*  
 nous aussi! » « Et moi aussi! » dit alors Henri,  
*nu osi! » « e mwa osi! » di alb:r āri,*  
 mais Yvonne: « Ha! Quand aurez-vous vos autos?  
*mε ivɔn: « ha! k̄a ɔre vu vo -z oto?*  
 Dans dix ans, pas avant! Vous serez vieux! » Jean  
*dā di -z ā, p̄a avā! vu s(ə)re vj̄! » zā*  
 et Paul ne répondent pas. De grands garçons qui  
*e pɔl nə rep̄:d̄ p̄a. də grā gars̄ ki*  
 disent: « Nous aurons une auto, » ne répondent pas  
*di:z: « nu -z ɔr̄ yn oto, » nə rep̄:d̄ p̄a*  
 à de petits enfants comme Henri et Yvonne.  
*a d(ə) p̄ati -z āfā kɔm āri e ivɔn.*  
 A ce moment le jeune Bernard Michel, un des amis  
*a sə mɔmā l(ə) zœn bɛrna:r misɛl, œ de -z ami*

j'avais  
 tu avais  
 il avait  
 nous avions  
 vous aviez  
 ils avaient

de Jean et de Paul, qui a le même âge et va à la même

école, entre dans le jardin. « Bonjour, Paul! Bon-

jour, Jean! » dit-il à ses amis. « Comment allez-

vous? » « Bien, merci. Et toi? » « Bien aussi,

merci. Voulez-vous venir au bois avec moi? » Paul,

à son ami Bernard: « Je veux bien, mais nous ne

viendrons pas tous les deux. Jean ne viendra pas. »

Bernard: « Tu ne viendras pas, Jean? Pourquoi?

Où iras-tu? » Jean: « Je ne viendrai pas parce que

j'irai chez notre oncle Charles avec toute la famille. »

Bernard: « Mais, est-ce que vous n'étiez pas à Saint-

Gil la semaine passée? » Jean: « Si, et nous étions

également à Saint-Gil la semaine avant. Tu sais, les

petits, ils aiment beaucoup l'oncle et la tante. »

tous les deux

Jean a treize ans,  
et Bernard a égale-  
ment treize ans:  
ils ont tous les  
deux treize ans.

je viendrai  
tu viendras  
il viendra  
nous viendrons  
vous viendrez  
ils viendront

Nicole: « Oh! Tu parles comme si c'était seulement  
*nikɔl: « o! ty parl kɔm si sete sœlmā*

les petits qui... »

*le: p(ə)ti ki ... »*

A ce moment M. Duclos appelle: « Il est deux heures  
*a sə mɔmā məsjø dyklo apel: « il ɛ dø -z œ:r*

et quart. On part! Jean, Nicole, Henri, Yvonne! Vous  
*e ka:r. ɔ pa:r! zā, nikɔl, āri, ivɔn! vu*

on ɔ: nous

venez? » « Oui, papa! Nous venons dans deux  
*v(ə)ne?» « wi, papa! nu v(ə)nɔ dā dø*

minutes, » dit Jean, puis il dit à son ami Bernard:  
*minyt, » di zā, pyi il di a sɔ -n ami berna:r:*

« Alors, mon vieux, quand viendras-tu la semaine  
*« al:r, mɔ vjø, kā vjēdra ty la s(ə)mɛn*

mon vieux

On dit souvent  
**mon vieux** à ses  
 amis.

prochaine? » Bernard: « Je viendrai lundi ou  
*prɔʃɛn?» berna:r: « zə vjēdre lādi u*

mardi. Et vous, serez-vous à la maison lundi? » Jean:  
*mardi. e vu, sərə vu a la mezɔ. lādi?» zā:*

« Nous? Oui. Cette fois nous ne restons à Saint-Gil  
*« nu? wi. set fwa nu n(ə) restɔ a sɛ zil*

qu'un jour et demi. Mais pourquoi restez-vous tou-  
*kæ zu:r e d(ə)mi. mɛ purkwa reste vu tu-*

jours à Paris, vous autres? Tu m'as dit une fois que  
*zu:r a pari, vu -z o:tr? ty ma di yn' fwa k(ə)*

vous aviez de la famille à la campagne, vous aussi,  
*vu -z avje d(ə) la fami:j a la kāpaŋ, vu osi,*

non? » Bernard: « Si, nous avons un oncle, un  
*nɔ?» berna:r: « si, nu -z avjɔ œ -n ɔ:kl, œ*

cousin de mon père, à Senlis, à une heure de Paris,  
*kuzɛ d(ə) mɔ̃ pɛ:r, a sɑ̃li:s, a yn œ:r də pari,*

mais maintenant, il est en Angleterre. » Jean: « Ah,  
*mɛ mɛ̃tnɑ̃, il ɛ -t'ɑ̃ -n ɑ̃glɛtɛ:r. » zɑ̃: « a,*

c'est vrai, vous étiez à Londres l'été passé. » « Oui,  
*sɛ vrɛ, vu -z etjɛ -z a lɔ̃:drɑ lete pase. » « wi,*

nous étions chez mon oncle. »

*nu -z etjɔ̃ je mɔ̃ -n ɔ̃:kl. »*

« Jean, tu viens, oui ou non? » appelle encore une

« *zɑ̃, ty vjɛ, wi u nɔ̃? » apel ɑ̃kɔ:r yn*

fois M. Duclos. « Oui, papa, je viens dans une demi-  
*fwa masjɔ̃ dyklo. « wi, pɑpa, zɑ̃ vjɛ dɑ̃ -z yn dɑmi-*

seconde! » répond Jean. Bernard: « Alors, je vien-  
*zgɔ̃:d! » repɔ̃ zɑ̃. bɛrna:r: « alɔ:r, zɑ̃ vjɛ-*

drai lundi après-midi. Bon dimanche! » Jean:  
*drae lɑ̃di aprɛmidi. bɔ̃ dimɑ̃:ʃ! » zɑ̃:*

« Merci, mon vieux! Et quand tu viendras, on ira  
*« mɛrsi, mɔ̃ vjɔ̃! ɛ kɑ̃ ty vjɛdra, ɔ̃ -n ira*

au bois. »

*o bwa. »*

#### EXERCICE A.

La famille Duclos va souvent — les Leroux. M. Duclos demande le — 36-45 à Saint-Gil. C'est M. Charles Leroux qui est au — et qui répond: « Allô! » M. Leroux demande à M. Duclos: « Comment — tu, Pierre? » « Merci, je vais —, » répond M. Duclos.

Puis il demande: «Serez-vous chez vous cet après-midi et —, Charles?» Charles Leroux dit à sa femme: « Anne, c'est Pierre qui nous demande — nous serons à la maison demain. » « Mais oui, Charles, nous serons à la maison toute la —. » Et Charles Leroux dit à Pierre Duclos: « —! Pierre? Anne dit que nous serons chez —. » Pierre Duclos, à Charles Leroux: « Sais-tu à quelle heure il y a un — de Paris à Saint-Gil? » « Oui, il y a un train qui — de Paris à 14h.45. » M. Duclos: « Alors nous viendrons — ce train-là. » M. Leroux: « C'est bien. Alors vous serez — à l'heure du goûter. »

M. Duclos, à sa femme: « Vous — femmes, vous téléphonez — (100) fois par jour. » Mme Duclos: « Oh, tu ne téléphones pas — souvent que moi? » Yvonne, à sa mère: « Ayons-nous le — de jouer avec Paul et Louise? » Les Duclos iront en auto de la maison à la —. Jean et Paul ont un — qui s'appelle Bernard Michel.

#### EXERCICE B.

Où les Duclos iront-ils samedi après-midi? ... Iront-ils à Saint-Gil en auto ou par le train? ... A quelle heure part leur train? ... Que répond M. Duclos quand M. Leroux lui demande: « Comment vas-tu, Pierre? » ... Pour combien de jours les Duclos viendront-ils à Saint-Gil? ... Pourquoi les Duclos n'iront-ils pas à Saint-Gil en auto? ... Qui est Bernard Michel? ...

MOTS:  
un ami  
une demi-seconde  
une gare  
un numéro  
un téléphone  
le temps

un train.  
 joli  
 il arrive  
 nous avons  
 vous aviez  
 demander  
 vous dites  
 nous étions  
 vous étiez  
 nous serons  
 vous serez  
 faire  
 j'irai  
 tu iras  
 nous irons  
 vous irez  
 il part  
 nous restons  
 vous restez  
 je téléphone.  
 tu téléphones  
 il téléphone  
 nous télépho-  
 nons  
 vous téléphonez  
 ils téléphonent  
 venir  
 nous venons  
 vous venez  
 je viendrai  
 tu viendras  
 nous viendrons  
 vous viendrez  
 allô!  
 chez  
 demain

EXERCICE C.

(je) viens	(nous) venons
(tu) viens	(vous) venez
(il, elle) vient	(ils, elles) viennent

« Nicole et Henri, —vous au jardin avec moi? »  
 demande Yvonne. « Oui, nous — dans un moment, »  
 répondent Nicole et Henri. Quand Paul et Louise  
 — au jardin, ils jouent avec les autres. M. Duclos  
 — à la maison chaque jour à midi et demi. Mme  
 Duclos, à Jean: « Est-ce que tu — de la salle de  
 bains? » « Non, je — de ma chambre. »

(j') étais	(j') avais
(tu) étais	(tu) avais
(il, elle) était	(il, elle) avait
(nous) étions	(nous) avions
(vous) étiez	(vous) aviez
(ils, elles) étaient	(ils, elles) avaient

Quand tante Claire — petite comme Nicole, elle —  
 deux frères. Nicole: « Tante Claire, est-ce que j'—  
 jolie comme toi, à six ans? » « Tu — beaucoup plus  
 jolie que moi, Nicole. » Yvonne: « Maman, — tu un  
 chat quand tu — une petite fille comme moi? » « Oui,  
 Yvonne, à six ans, j'— un petit chat blanc et noir. »  
 Hier, mercredi, les Duclos — à table à huit heures  
 moins le quart, parce qu'hier c'— un jour de vacances.  
 C'était Mme Duclos qui lavait Nicole et Jean quand  
 ils — l'âge d'Yvonne. Jean, à son père: « Quand vous  
 — petits garçons, l'oncle Lebrun et toi, est-ce que  
 vous — une auto, chez vous? » « Non, Jean, quand  
 nous — petits, nous n' — pas d'auto. »

(j') irai	(je) viendrai
(tu) iras	(tu) viendras
(il, elle) ira	(il, elle) viendra
(nous) irons	(nous) viendrons
(vous) irez	(vous) viendrez
(ils, elles) iront	(ils, elles) viendront

Le premier août, les Duclos — à Nice, où le père de M. Duclos a une petite maison. En octobre, Yvonne — à l'école comme les grands enfants. M. Leroux demande à M. Duclos: « Pour combien de jours — -vous chez nous? » « Nous — pour deux jours, » répond M. Duclos. Bernard Michel, à Jean: « Où — -tu cet après-midi? » Jean: « J'— à Saint-Gil. » M. Leroux, à sa femme: « Pierre et Lucienne — avec leurs enfants cet après-midi. » Jean, à son ami Bernard: « Quand — -tu la semaine prochaine? » Bernard: « Je — lundi ou mardi. » Paul, à Nicole et à Jean: « Est-ce que vous — à Saint-Gil en auto? » Nicole: « Non, nous — par le train. » Jean ne — pas au bois avec Bernard cet après-midi.

(je) serai	(nous) serons
(tu) seras	(vous) serez
(il, elle) sera	(ils, elles) seront

Demain, les Duclos — à Saint-Gil. Paul, à Jean: « Est-ce que tu — à la maison demain? » « Non, Paul, je — à la campagne. » Quand Jean — grand, il aura une belle auto. Pierre Duclos, au téléphone, à Charles Leroux: « Anne et toi, — -vous chez vous cet après-midi et demain? » « Mais oui, Pierre, nous — à la maison les deux jours. »

ici  
 moins souvent  
 si  
 oui?  
 à quelle heure  
 est-ce que c'est  
 que...?  
 aller à la cam-  
 pagne  
 aller par le  
 train  
 aller en ville  
 chez nous  
 chez vous  
 comme si  
 est-ce que c'est  
 que...?  
 comment  
 vas-tu?  
 je vais bien  
 je te demande  
 pardon!  
 c'est une belle  
 chose  
 nous autres  
 vous autres  
 vous autres  
 femmes  
 tous les deux  
 mon vieux  
 trente-six  
 quarante-cinq  
 cent  
 Bernard Michel

RÉSUMÉ

je me lave

je ne me lave pas

je me suis lavé

je ne me suis pas lavé

je me lève  
je ne me lève pas  
je me suis levé  
je ne me suis pas  
levé

Henri: « Le dimanche, *je me lève* avant toi, Nicole! »

Jean: « *Je ne me lève pas* toujours après toi, Nicole! »

Yvonne: « Ce matin, *je me suis levée* avant les autres. » Nicole: « Hier, *je ne me suis pas levée* avant huit heures! »

tu t'habilles  
tu ne t'habilles  
pas  
tu t'es habillé  
tu ne t'es pas  
habillé

Papa: « Est-ce que *tu t'habilles* la première aujourd'hui, Yvonne? » Yvonne: « Oui, papa! » Papa: « Mais les autres jours, *tu ne t'habilles pas* la première! Est-ce que *tu t'es habillée* avant les autres hier? » « Non, papa! » « Et le jour avant hier, *tu ne t'es pas habillée* la première? » « Non. »

il se lave  
il ne se lave pas  
il s'est lavé  
il ne s'est pas lavé

Nicole est dans la salle de bains, *elle se lave*. *Elle ne se lave pas* toujours la première, mais ce matin, *elle s'est lavée* avant les autres. Beaucoup de fois, Jean se lave le premier, mais ce matin, *il ne s'est pas lavé* le premier.

nous nous levons  
nous ne nous  
levons pas  
nous nous sommes  
levés  
nous ne nous  
sommes pas levés

Yvonne et Nicole: « *Nous nous levons* souvent avant les garçons. » Jean et Henri: « Oh, *nous ne nous levons pas* toujours après vous! » Les filles: « Non, mais ce matin, *nous nous sommes levées* les premières. » Jean: « C'est vrai, *nous ne nous sommes pas levés* avant vous, aujourd'hui. »



Maman: « Aujourd'hui, *vous vous* habillez les premiers, Henri et Yvonne. » Nicole, à Jean et Henri: « Est-ce que *vous ne vous* habillez pas avant nous, ce matin? » M. Duclos: « Jean! Henri! Est-ce que *vous vous* êtes habillés? » Jean: « Non, papa! » « Pourquoi est-ce que *vous ne vous* êtes pas habillés? »

Les deux filles sont dans la salle de bains, *elles se* lavent. *Elles ne se lavent pas* toujours les premières, mais ce matin, *elles se* sont lavées avant les garçons. Souvent, les deux garçons se lavent les premiers, mais ce matin, *elles se* sont lavées avant les garçons.

**vous vous** habillez  
**vous ne vous**  
habillez **pas**  
**vous vous** êtes  
habillés  
**vous ne vous**  
êtes **pas** habillés

**ils se** lavent  
**ils ne se** lavent  
**pas**  
**ils se** sont lavés  
**ils ne se** sont **pas**  
lavés

### EXERCICE

Où met-on les mots « ne » et « pas » dans la phrase:  
« Maman, je me suis lavé »? Réponse: « Maman, je ne me suis pas lavé. » Et où met-on les mots « ne » et « pas » dans: « Les enfants se lèvent à six heures, le matin »? R.: « ... » Et dans: « Les filles se sont levées les premières, ce matin »? R.: « ... » Et dans: « Nous nous lavons dans la cuisine »? R.: « ... » Et dans: « Jean et Henri, vous vous êtes levés »? R.: « ... » Et dans: « Nous nous sommes levés »? R.: « ... » Et dans: « Tu t'es lavée la première »? R.: « ... » Et dans: « Henri, tu te lèves, maintenant »? R.: « ... » Et dans: « Jean s'est lavé avant ses sœurs »? R.: « ... »

## LE VOYAGE

Les Duclos ont quitté la maison à deux heures  
*le dyklo ɔ kite la meʒɔ a dø-zæ:r*

et quart, et ils sont arrivés à la Gare de Lyon à  
*e ka:r, e il sɔ-t. arrive a la ga:r də lʒɔ a*

deux heures et demie. Le train n'est pas encore  
*dø-zæ:r e d(ə)mi. la trɛ ne pa-z ākɔ:r*

avec eux ɔ: avec  
 les Duclos

là, et M. Lebrun, qui est venu avec eux, a donné des  
*la, e masjø læbrɛ, ki ɛ v(ə)ny avek ø, a done də*

glaces aux enfants. Ce sont Henri et Yvonne qui ont  
*glas o-z āfā. sə sɔ āri e ivɔn ki ɔ*

demandé des glaces à M. Lebrun. Henri a dit: « Il  
*d(ə)māde de glas a masjø læbrɛ. āri a di: « il*

y a de bonnes glaces au kiosque de la gare! » Et  
*ja d(ə) bɔn glas o kʒɔsk də la ga:r! » e*

nous ɔ: à nous

Yvonne: « Oh, oui, oncle Lebrun, veux-tu nous  
*ivɔn: « o, wi, ɔ:klə læbrɛ, vø ty nu*

donner  
 a donné  
 donne

donner une glace? » M. Lebrun lui a répondu:  
*done yn glas? » masjø læbrɛ lʒi a repɔdy:*

« Avec plaisir, ma petite Yvonne! » M. Lebrun est  
*« avek plɛzi:r, ma p(ə)tit ivɔn! » masjø læbrɛ ɛ*

un bon ami des enfants, et c'est un plaisir pour lui  
*-tɛ bɔn ami de -z āfā, e se -tɛ plɛzi:r pur lʒi*

de leur donner les glaces qu'ils lui demandent. Et  
*d(ə) lær done le glas kil lʒi d(ə)mā:d. e*

puis, quand c'est la petite Yvonne qui lui demande  
*pyi, kã se la p(ə)tit ivon ki lyi d(ə)mã:d*

quelque chose, il ne dit jamais « non ». Maintenant,  
*kelkə ʃo:z, il nə di zame « nɔ̃ ». mɛtnã,*

les enfants ont mangé leurs glaces, et à 14h.40  
*le -z ãfã ɔ̃ mãʒe lær glas, e a*

(quatorze heures quarante), le train est entré en gare.  
*katorz œ:r karã:t, læ trɛ ɛ-tãtre ã ga:r.*

C'est un train de sept wagons seulement. Ce n'est  
*se-tã trɛ d(ə) set vagɔ̃ sælmã. s(ə) nɛ*

pas beaucoup. Le dimanche, les trains sont plus  
*pã boku. læ dimã:ʃ, le trɛ sɔ̃ ply*

longs; ils ont dix wagons et plus encore. Il y a des  
*lɔ̃; il -z ɔ̃ di vagɔ̃ e ply -z ãkɔ:r. il ja de*

wagons de Ie (première), de Iie (deuxième) et de  
*vagɔ̃ də pɾɛmjɛ:r, də dɔ̃ʒjɛm e də*

IIie (troisième) classe. Quand les Duclos voyagent  
*trwãʒjɛm kla:s. kã le dyklo vwãʒa:ʒ*

par le train, ils vont toujours en Iie classe.  
*par læ trɛ, il vɔ̃ tuzu:r ã dɔ̃ʒjɛm kla:s.*

A la même seconde où le train est entré en gare,  
*a la mɛ:m. sãʒɔ̃:d u l(ə) trɛ ɛ-tãtre ã ga:r,*

Henri est monté dans un wagon: il veut toujours  
*ãri ɛ mɔ̃te dã -z ã vagɔ̃: il vø tuzu:r*

monter dans le train avant les autres. Mais son père  
*mɔ̃te dã l(ə) trɛ avã le -z o:tr. mɛ sɔ̃ pɛ:r*

a dit: « Non, Henri! tu es monté dans un wagon de  
*a di: « nɔ̃, ãri! ty ɛ mɔ̃te dã -z ã vagɔ̃ d(ə)*

quelque chose =  
une chose

jamais ↔ toujours

entrer  
est entré  
entre



un wagon

voyagent par le  
train ɔ: vont par le  
train



Henri monte dans  
le wagon.

monter  
est monté  
monte

Chapitre seize (16).

le classe, et tu sais bien que nous allons en IIe  
*prəmje:r kla:s, e ty se bjē k(ə) nu -z ał̄ -z ā dɔzjem*

classe. » M. Duclos et les autres sont allés à un  
*kla:s: » məsjø dyklo e le -z o:trə s̄ -t ale a ǣ*

wagon de IIe classe, mais Henri n'est pas venu avec  
*vaḡ: də dɔzjem kla:s, me āri ne pa v(ə)ny avək*

eux. Il n'est pas encore descendu du train parce que  
*ø. il ne pa -z ākɔ:r desādy dy trē pars kə*

deux vieilles dames ont commencé à monter dans  
*dø vje:j dam ɔ kɔmāse a m̄te dā*

le wagon. Alors M. Duclos a appelé: « Henri, tu  
*l(ə) vaḡ. əlɔ:r məsjø dyklo a aple: « āri, ty*

ne viens pas? Pourquoi ne réponds-tu pas? » Henri  
*n(ə) vjē pa? purkwa n(ə) rep̄ ty pa? » āri*

n'a pas répondu, mais une des vieilles dames lui a  
*na pa rep̄dy, me yn de vje:j dam lji a*

descendre↔monter

demandé: « Veux-tu descendre, ou veux-tu rester  
*d(ə)māde: « vø ty desā:dr, u vø ty reste*

dans le wagon? Est-ce ton papa qui appelle? Ne  
*dā l(ə) vaḡ? es t̄ papa ki apel? na*

répondre  
 a répondu  
 répond

veux-tu pas répondre à ton père? » « Merci, Ma-  
*vø ty pa rep̄:dr a t̄ pɛ:r? » « mersi, ma-*

dame, » a dit Henri, et puis il a répondu à son  
*dam, » ə di āri, e pji il a rep̄dy a s̄*

père: « Je viens, papa: je descends dans une seconde! »  
*pɛ:r: « zə vjē, papa: zə desā dā -z yn sɔḡ:d! »*

Et quand la vieille dame est montée dans le wagon,  
*e kā la vje:j dam ɛ m̄te dā l(ə) vaḡ,*

Henri est descendu. Les autres étaient déjà arrivés  
 āri ε desādy. le -z o:tr etε deza arive

devant leur wagon, et Yvonne a dit à son  
 d(ə)vū lær vagō, e iʷɔn a di a s̄

frère: « Cette fois, mon petit Henri, c'est moi qui  
 frɛ:r: « sɛt fwa, mō p(ə)ti-t āri, sɛ mwa ki

monte la première dans le wagon, et c'est toi qui  
 mō:t la pɾamjɛ:r dā l(ə) vagō, e sɛ twa ki

montes le dernier! » Mais Henri a seulement dit:  
 mō:t la dernje! » mɛ āri a sœlmā di:

« Ah! je ne réponds pas à de petites filles qui  
 « a! zə n(ə) repō pa a d(ə) patit fi:j ki

parlent trop! »  
 parl tro! »

Puis, quand toute la famille est montée dans le  
 pɥi, kā tut la fami:j ε mōte dā l(ə)

wagon, M. Lebrun, qui n'est pas monté avec eux,  
 vagō, masjə ləbrœ, ki nɛ pa mōte avɛk ø,

parce qu'il reste à Paris, a dit: « Bon voyage! »  
 pars kil rest a pari, a di: « bō vwaja:z! »

« Merci! » ont répondu les Duclos, et Pierre Duclos  
 « mɛrsi! » ɔ repōdy le dyklo, e pjɛ:r dyklo

a dit: « Ce n'est pas un long voyage de Paris à Saint-  
 a di: « s(ə) nɛ pa œ lɔ vwaja:z də pari a s̄

Gil: ce n'est qu'un voyage d'un peu plus d'une heure  
 zil: s(ə) nɛ kœ vwaja:z dœ pø ply dyn œ:r

et demie. On le fait de 14h.45 (quatorze heures  
 e d(ə)mi. ɔ la fɛ d(ə) katorz œ:r

je réponds  
 tu réponds  
 il répond

le ɔ: le voyage

il y a . . . que  
M. Lebrun a été  
à la campagne le  
vingt-sept avril.  
En juillet, il dit:  
« Il y a trois mois  
que je n'ai pas été  
à la campagne. »

quarante-cinq) à 16h.20 (seize heures vingt). » Lu-  
karātsē:k a se:z œ:r vē . » ly-

cienne Duclos: « Et en deuxième classe, c'est un vrai  
sjen dyklo: « e ā dɔzjem kla:s, se -t œ vre

plaisir d'aller à Saint-Gil par le train. » M. Lebrun:  
plezi:r dale a sē zil par la trē. » masjɔ labrœ:

« Vous faites beaucoup de ces petits voyages de plaisir,  
« vu fet boku d(ə) se p(ə)ti vwaja:z dā plezi:r,

vous autres. Il y a plus de trois mois que nous n'avons  
vu -z o:tr. il ja ply dā trwa mwā k(ə) nu nāvō

pas été à la campagne. » Lucienne Duclos: « Oui, c'est  
pa ete a la kāpaŋ. » lysjen dyklo: « wi, se

vrai, nous faisons souvent de petits voyages: c'est  
vre, nu fəzō suvā d(ə) pati vwaja:z: se

parce que nous n'aimons pas les voyages trop longs. »  
pars kə nu nemō pa le vwaja:z trɔ lō. »

Pierre Duclos: « Oui, après un long voyage, même  
pje:r dyklo: « wi, apre -z œ lō vwaja:z, mɛ:m

quand on voyage en 1e (première) classe, où on est  
kā -tō vwaja:z ā prəmje:r kla:s, u tō -n ɛ

bien assis, on est fatigué, et alors, ce n'est plus un  
bjē -n asi, tō -n ɛ fatigue, e alɔ:r, s(ə) nɛ ply œ

voyage de plaisir. » Pierre Lebrun: « C'est vrai. »  
vwaja:z dā plezi:r. » pje:r labrœ: « se vre. »

Le train a maintenant quitté la gare, et Jean demande  
la trē a mētnā kite la ga:r, e zā d(ə)mā:d

à son père: « Papa, pourquoi est-ce que nous  
a sō pɛ:r: « papa, purkwa ɛs kə nu

ne faisons pas plus de longs voyages? » M. Duclos:  
*n(ə) fəzõ pa ply d(ə) lɔ vwaja:z? » masjə dyklo:*

« Mais Jean, nous ne faisons pas de longs voyages,  
 « *mɛ zã, nu n(ə) fəzõ pa d(ə) lɔ vwaja:z,*

parce qu'après un voyage de 12 heures ou plus  
*pars kapre -z õ vwaja:z də du:z œ:r u ply*

encore, on est toujours fatigué. » Mais Jean dit:  
*-z õkɔ:r, ɔ -n ɛ tuzu:r fatigue. » mɛ zã di:*

« Quand je serai grand, je ferai beaucoup de voyages!  
 « *kã zə sərə grã, zə fərə boku d(ə) vwaja:z!*

J'irai en Afrique, en Australie, je ferai de grandes  
*zire õ-n afrik, õ-n ostrali, zə fərə d(ə) grã:d*

choses! » Nicole: « Qui fera de grandes choses?  
*ʃo:z! » nikol: « ki fərə d(ə) grã:d ʃo:z?*

Toi? Mon petit Jean... » Jean: « Oui, moi! Paul  
*twa? mɔ p(ə)ti zã ... » zã: « wi, mwa! pɔl*

et moi, nous ferons des choses que tu ne feras jamais,  
*e mwa, nu fərõ de ʃo:z kə ty n(ə) fərə zame,*

parce que tu es une fille! » Nicole: « Et que ferez-  
*pars kə ty ɛ -z yn fi:j! » nikol: « e kə fərə*

vous, Paul et toi, mon petit frère? » Jean: « Je ne  
*vu, pɔl e twa, mɔ p(ə)ti frɛ:r? » zã: « zə n(ə)*

sais pas encore, mais... » Nicole: « Ah, ah! M. Jean  
*se pa -z õkɔ:r, mɛ ... » nikol: « a, ha! masjə zã*

ne sait pas! Avec lui, c'est toujours la même chose:  
*n(ə) se pa! avək li, se tuzu:r la mɛ:m ʃo:z:*

il parle trop! » Henri: « C'est vrai; il parle beau-  
*il parl tro! » ɛri: « se vre; il parl bo-*

faire  
 il fera  
 je ferai  
 tu feras  
 il fera  
 nous ferons  
 vous ferez  
 ils feront



l'Afrique



l'Australie

avec lui ɔ: avec  
 Jean'

## Chapitre seize (16).

rien ←→ tout	<p>coup et il ne fait rien! » Jean: « Je ne fais rien?  <i>ku e il nə fε rjē!</i> » zā: « zə n(ə) fε rjē?</p>
vous ∴ à vous	<p>Et qui vous a fait un beau petit bateau, à toi et à  <i>e ki vu -z a fε œ bo p(ə)ti bato, a twa e a</i>          Yvonne, la semaine passée? Et l'année passée, n'est-ce  <i>ivon, la s(ə)men pase? e lane pase, nes</i></p>
c'est moi qui ai = j'ai	<p>pas moi qui vous ai fait votre grand bateau blanc? »  <i>pa mwa ki vu -z e fε vtrə grā bato blā?</i> »</p>
c'est toi qui as = tu as	<p>Henri: « Oui, c'est toi qui nous as fait les bateaux,  <i>āri: « wi, se twa ki nu -z a fε le bato,</i>          c'est vrai. » Mme Duclos: « Oui, Henri, ce n'est pas  <i>se vre. » madam dyklo: « wi, āri, s(ə) ne pa</i></p>
c'est lui qui parle = il parle	<p>toujours lui qui parle trop, tu sais? Il y a des fois  <i>tuzu:r lɥi ki parl tro, ty se? il ja de fwa</i>          où c'est toi. Et il y a des jours, où, à l'école, c'est  <i>u se twa. e il ja de zu:r, u, a lekɔl, se</i>          toi qui ne fais rien! »  <i>twa ki n(ə) fε rjē!</i> »</p>
	<p>Les enfants des Duclos sont comme beaucoup d'autres  <i>le -z āfā de dyklo sɔ kɔm boku do:trə</i>          enfants. Jean, c'est le grand frère. C'est lui qui dit  <i>-z āfā. zā, se l(ə) grā frɛ:r. se lɥi ki di</i>          qu'il aura les belles autos, les grands bateaux; quand  <i>kil ɔra le bel -z oto, le grā bato, kā</i>          il sera grand. C'est lui aussi qui fera les longs  <i>-t il sɔra grā. se lɥi osi ki f(ə)ra le lɔ</i>          voyages, qui ira en Afrique, en Australie. Il n'a  <i>vwa:ʒ, ki ira ā -n. afrik, ā -n ostrali. il na</i></p>



encore rien fait, c'est vrai, mais il a le temps: c'est  
 ākɔ:r rjē fε, se vɾε, mε il a l(ə) tā:. se  
 seulement dans quatre ou cinq ans qu'il sera un  
 sœlmā dā katr u sē-kā kil sara ǣ  
 homme.  
 -n ɔm.

Le petit frère de la famille, c'est Henri. Toujours  
 lə p(ə)ti frɛ:r də la fami:j, se-t āri. tuzu:r

le premier quand on va au bois, toujours le dernier  
 lə pɾəmje kā-t ɔ va o bwa, tuzu:r lə dɛrnje

quand son frère, sa sœur et lui vont à l'école. Quand  
 kā sɔ frɛ:r, sa sœ:r e lɥi vɔ-t a lekɔl. kā

lui ɔ: Henri

les enfants sont chez l'oncle Leroux, on ne sait jamais  
 lə-z āfā sɔ ʃe lɔ:klə ləru, ɔ n(ə) se zame

où est Henri. Un jour, il est dans un arbre. Que  
 u ε āri. ǣ zu:r, il ε dā-z ǣ-n arbr. kə

fait-il là? On l'appelle, il vient. « Que faisais-tu  
 fε-t il la? ɔ lapel, il vjē. « kə fəzε ty

l' = le

on l'appelle ɔ: on appelle Henri.

dans-l'arbre? » lui demande-t-on. « Je faisais une  
 dā larbr? » lɥi d(ə)mā:d-t ɔ. « zə fəzε yn

maison, » répond-il. Un autre jour, il est en bateau  
 mezɔ, » repɔ-t il. ǣ-n o:trə zu:r, il ε-t ā bato

avec un de ses amis, sur le petit lac qui est derrière  
 avɛk ǣ d(ə) se-z ami, syr lə p(ə)ti lak ki ε dɛrje:r

la maison de l'oncle. On l'appelle, et quand il vient,  
 lə mezɔ d(ə) lɔ:kl. ɔ lapel, e kā-t il vjē,

on lui demande: « Que faisiez-vous sur le lac,  
 ɔ lɥi d(ə)mā:d: « kə fəzje vu syr lə lak,

## Chapitre seize (16).

je faisais  
tu faisais  
il faisait  
nous faisons  
vous faisiez  
ils faisaient

faire  
a fait  
fait  
faisait  
fera

je mangeais  
tu mangeais  
il mangeait  
nous mangions  
vous mangiez  
ils mangeaient

vrai : véritable

avec elle : avec  
Nicole

Henri? » « Nous faisons une promenade. » Deux  
āri? » « nu fəzjō yn prɔmnad. » dɔ

petits garçons de huit ans seulement, et ils faisaient  
p(ə)ti garsō də yi-tā sælmā, e il fəzɛ

une promenade en bateau! Un autre jour encore,  
yn prɔmnad ā bato! ǣ-n o:trə zu:r ākɔ:r,

il est au bois. Que faisait-il? « Je mangeais des  
il ɛ-t o bwa. kə fəzɛ-til? « ʒə mǎʒɛ de

fraises! » dit-il. La dernière fois, quand M. Duclos  
frɛ:z! » di-til. la dɛrnjɛ:r fwa, kǎ mǎʒjɔ dyklo

a appelé les enfants, cinq minutes avant d'aller à la  
a aple le-z āfā, sɛ minyt avā dale a la

gare, ils étaient tous là, mais pas Henri. Où était-il?  
ga:r, il-z ɛtɛ tus la, mɛ pa āri. u ɛtɛ-t il?

Il était dans un des plus grands arbres et mangeait  
il ɛtɛ dā-z ǣ de ply grā-z arbr e mǎʒɛ

des fruits! C'est vrai, ce que sa sœur Nicole dit de  
de fryi! sɛ vrɛ, s(ə) kə sa sœ:r nikol di d(ə)

lui: « On ne sait jamais où il est, cet Henri! »

lyi: « ɔ n(ə) se ʒamɛ u il ɛ, sɛt āri! »

Les deux fillettes sont comme toutes les fillettes  
le dɔ fijet sō kom tut le fijet

de leur âge: Nicole est la « grande sœur ». Elle  
də lœr a:ʒ: nikol ɛ la « grā:d sœ:r ». el

n'est pas encore une vraie femme, mais elle sera  
nɛ pa-z ākɔ:r yn vrɛ fam, mɛ el sɛra

une femme dans deux, trois ans. C'est avec elle  
yn fam dā dɔ, trwa-z ā. sɛ-t avɛk el

qu'Yvonne et Henri vont au bois quand tante Claire

*kiwɔn e āri vɔ̃-to bwa kã tã:t klɛ:r*

ne vient pas et quand maman n'a pas le temps. C'est

*nə vjɛ pa e kã māmā na pa l(ə) tã. sɛ*

elle qui va souvent dans la salle de bains avec Yvonne,

*el ki va suvā dā la sal da bɛ avɛk ivɔn,*

le matin. C'est elle aussi qui appelle Yvonne quand

*la matɛ. sɛ el osi ki apɛl ivɔn kã*

maman dit qu'il est l'heure de dîner.

*māmā di kil ɛ læ:r da dine.*

La petite Yvonne est une jolie petite fille. Son

*la p(ə)tit ivɔn ɛ-t yn zɔli p(ə)tit fi:j. sɔ̃*

père dit souvent: « Ma petite Yvonne est la plus

*pɛ:r di suvā: « ma p(ə)tit ivɔn ɛ la pty*

jolie de toutes les fillettes de France! » Mais Yvonne

*zɔli da tut le fijet da frã:s! » mɛ ivɔn*

n'est pas seulement une jolie fillette: c'est également

*nɛ pa sælmā yn zɔli fijet: sɛ-t egalmā*

une grande petite fille: quand maman dit à Nicole

*yn grã:d patit fi:j: kã māmā di a nikɔl*

de faire quelque chose pour Yvonne, Yvonne dit

*da fɛ:r kelkə so:z pur ivɔn, ivɔn di*

toujours: « Je veux le faire moi-même! Je veux

*tuzu:r: « zə vɔ̃ la fɛ:r mwamɛ:m! zə vɔ̃*

me laver moi-même, et je veux manger toute seule! »

*m(ə) lave mwamɛ:m, e zə vɔ̃ mǎze tut sæl!»*

Il y a deux ou trois mois seulement qu'elle a

*il ja dɔ-z u trwa mwa sælmā kel a*

le ɔ: ce que ma-  
man dit à Nicole  
de faire

toute seule  
ɔ: moi-même

Chapitre seize (16).

<p>toute seule o: elle-même</p>	<p>commencé à se laver elle-même, mais il y a plus  <i>kɔmāse a s(ə) lave ɛlme:m, mɛ il ja ply</i>  de trois ans qu'elle a commencé à manger toute  <i>də trwa -z ā kɛl a kɔmāse a māze tut</i>  seule. Maintenant, elle a commencé aussi à s'asseoir  <i>sɛl. mɛtnā, ɛl a kɔmāse osi a saswa:r</i></p>
<p>s'asseoir s'est assis s'assied</p>	<p>toute seule à table, et quand maman veut asseoir  <i>tut sɛl a tabl, e kã māmã vø aswa:r</i>  Yvonne à table, elle dit: « Non, maintenant je  <i>ivɔn a tabl, ɛl di: « nɔ̃, mɛtnā ʒ(ə)</i>  m'assieds toute seule! »  <i>masje tut sɛl! »</i></p>
<p>dire a dit dit</p>	<p>Les quatre enfants sont de bons amis. Ils ne font  <i>le katr āfã sɔ̃ d(ə) bɔ̃ -z ami. il nã fɔ̃</i>  pas toujours ce qu'ils disent: souvent, quand Henri  <i>pa tuzu:r s(ə) kil di:z: suvã, kã -t āri</i>  demande à Jean de lui faire quelque chose, Jean,  <i>d(ə)mã:d a ʒã d(ə) lɥi fɛ:r kɛlkã ʃo:z, ʒã,</i>  avant de le faire, lui répond: « Pourquoi ne le fais-tu  <i>avã d(ə) lã fɛ:r, lɥi repɔ̃: « purkwa n(ə) lã fɛ ty</i>  pas toi-même? » mais c'est lui qui le fait chaque  <i>pa twamɛ:m? » mɛ sɛ lɥi ki l(ə) fɛ ʃak</i>  fois, parce qu'il est un bon frère. Et quand Yvonne  <i>fwa, pars kil. ɛ -t ã bɔ̃ frɛ:r. e kã -t ivɔn</i>  demande à Nicole de dire quelque chose à papa ou  <i>dãmã:d a nikɔl də di:r kɛlkã ʃo:z a papa u</i>  à maman, Nicole également, avant de le dire, répond  <i>a māmã, nikɔl egalmã, avã d(ə) lã di:r, repɔ̃</i></p>

souvent: « Pourquoi ne le dis-tu pas toi-même?  
*suwā: « pʊrkwa n(ə) lə di ty pa twamɛ:m?*

je dis  
 tu dis  
 il dit

Quand je te dis de faire quelque chose, tu ne le  
*kā ʒ(ə) tə di d(ə) fɛ:r kɛlkə ʃo:z, ty n(ə) lə*

fais jamais! » Et elle dit souvent: « Quand j'aurai  
*fɛ ʒamɛ! » e ɛl di suwā: « kā ʒɔre*

des enfants, ils feront tout eux-mêmes! Les fillettes  
*de -z āfā, il fəɾɔ̄ tu ømɛ:m! le fijet*

se laveront elles-mêmes, et les garçons se lèveront  
*sə lavrɔ̄ ɛlmɛ:m, e le garsɔ̄ s(ə) levrɔ̄*

tout seuls à six heures et demie tous les jours!  
*tu sɛl a si -z æ:r e d(ə)mi tu le ʒu:r!*

Et à huit heures les garçons et les filles iront à  
*e a yi -t æ:r le garsɔ̄ e le fi:j irɔ̄ -t a*

l'école tout seuls et pas avec leur maman. A  
*lekɔl tu sɛl e pa avɛk lɛr māmā. a*

quatre heures les filles feront elles-mêmes leur goûter,  
*katr æ:r le fi:j fəɾɔ̄ ɛlmɛ:m lɛr gute,*

et tous les enfants le mangeront tout seuls dans  
*e tu le -z āfā l(ə) māzɾɔ̄ tu sɛl dā*

le jardin. » « Tes enfants ne seront pas comme  
*l(ə) ʒardɛ. » « te -z āfā n(ə) sərɔ̄ pa kɔm*

vous, » lui dit alors sa mère, « parce que vous ne  
*vu, » lɥi di alb:r sɛ mɛ:r, « pɛrs kə vu n(ə)*

faites pas tout vous-mêmes, et même toi, ma grande  
*fɛt pa tu vumɛ:m, e mɛ:m twa, ma grā:d*

Nicole, tu n'as pas toujours tout fait toi-même, tu  
*nikɔl, ty na pa tuzu:r tu fɛ twamɛ:m, ty*

moi-même  
 toi-même  
 lui-même  
 elle-même  
 nous-mêmes  
 vous-mêmes  
 eux-mêmes  
 elles-mêmes

Je me lave  
**moi-même.**

Tu te laves  
**toi-même.**

Il se lave  
**lui-même.**

Elle se lave  
**elle-même.**

Nous nous lavons  
**nous-mêmes.**

Vous vous lavez  
**vous-mêmes.**

Ils se lavent  
**eux-mêmes.**

Elles se lavent  
**elles-mêmes.**

tout seuls  
 ɔ: eux-mêmes

## Chapitre seize (16).

tout seuls  
vous-mêmes

j'allais  
tu allais  
il allait  
nous allions  
vous alliez  
ils allaient

me  
te  
lui  
nous  
vous  
leur

Yvonne: « Papa me donne un cadeau, et il te donne aussi un cadeau, Henri. » Henri dit que son père lui donne aussi un cadeau. Henri et Yvonne: « Papa nous donne des cadeaux. Votre père vous donne aussi des cadeaux, Paul et Louise. » Paul et Louise disent que leur père leur donne des cadeaux.

sais? Il n'y a pas beaucoup d'années que vous avez  
*se? il nja pa boku dane ka vu-z ave*

commencé à aller à l'école tout seuls. » « Nous  
*kɔmāse a ale a lekɔl tu sɛl. » « nu*

n'allions pas à l'école tout seuls quand nous étions  
*naljɔ pa a lekɔl tu sɛl kã nu-z etjɔ*

petits? » « Non, quand vous étiez petits, vous n'alliez  
*p(ə)ti? » « nɔ, kã vu-z etje p(ə)ti, vu nalje*

pas à l'école tout seuls. » « Avec qui allions-nous  
*pa a lekɔl tu sɛl. » « avek ki aljɔ nu.*

à l'école alors? » « Vous alliez à l'école avec moi  
*a lekɔl alɔ:r? » « vu-z alje-z a lekɔl avek mwa*

ou avec grand-mère qui, alors, demeurait chez nous. »  
*u avek grāmɛ:r ki, alɔ:r, dɛmɛrɛ je nu. »*

« Mais maintenant nous faisons tout nous-mêmes.  
*« mɛ mɛtnã nu fazɔ tu numɛ:m.*

Nous nous lavons nous-mêmes et nous allons à l'école  
*nu nu lavɔ numɛ:m e nu-z alɔ -z a lekɔl*

tout seuls. » « Oui, vous êtes de grands enfants! »  
*tu sɛl. » « wi, vu-z et da grã -z āfã! »*

Les enfants et leurs parents ont parlé tout le temps,  
*le -z āfã e lɛr parã ɔ parle tu l(ə) tã,*

et maintenant, il est 16h.20 (seize heures vingt) et le  
*e mɛtnã, il ɛ sɛ:z æ:r vɛ e l(ə)*

train est arrivé à la gare de Saint-Gil. C'est ici que  
*trɛ ɛ -t arive a la ga:r da sɛ gil. sɛ -t isi k(ə)*

les Duclos descendent, non? Si, mais il y a deux  
*le dyklo desã:d, nɔ? si, mɛ il ja dɔ.*

vieilles dames qui descendent du wagon avant les  
*vje:j dam ki desā:d dy vagō avā le*

Duclos, et puis, au moment où Henri veut descendre,  
*dyklo, e pyi, o mōmā u āri vø desā:dr,*

un vieux monsieur lui dit: « Pardon, jeune homme! »  
*ē vjø māsjo lji di: « pardō, zæn om! »*

et descend avant lui. Les deux fillettes sont derrière  
*e desā avā lji. le dø fijet sō derje:r*

le monsieur; ce sont elles qui descendent après lui,  
*lā māsjo; sē sō el ki desā:d apre lji,*

et avant de descendre, elles disent également à Henri:  
*e avā dā desā:dr, el di:z egal mā a āri:*

« Pardon, jeune homme! » Après que les fillettes  
*« pardō, zæn om! » apre k(a) le fijet*

sont descendues, ce sont les garçons qui descendent, et  
*sō desādy, sē sō le garsō ki desā:d, e*

après eux les parents avec les valises. Quand les Duclos  
*apre ø le parā avek le vali:z. kā le dyklo*

vont à Saint-Gil pour deux ou trois jours, ils n'ont  
*vō-t a sē zil pur dø-z u trwa zu:r, il nō*

que deux petites valises; ils n'aiment pas voyager  
*kā dø p(a)tit vali:z; il ne:m pa vwajaze*

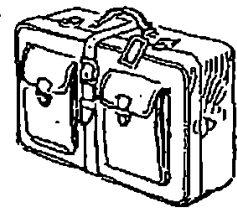
avec beaucoup de valises. Mais quand ils font de  
*avek boku d(a) vali:z. me kā-t il fō d(a)*

longs voyages, ils ont deux ou trois grandes valises.  
*lō vwajaz:z, il-zō dø-z u trwa grā:d vali:z.*

Maintenant, toute la famille est descendue. Qui leur  
*mētā, tut la fami:j e desādy. ki lœr*

lui : Henri

descendre  
est descendu  
descend



une valise

dit: « Bonjour »? Sont-ce, les Leroux? Oui, ce sont  
*di: « bɔ̃zu:r »? sɔ̃s le ləru? wi, sɑ sɔ̃*

eux. Les deux familles quittent la gare. On monte  
*ø. le dø fami:j kit la ga:r. ɔ̃ mɔ̃:t*

dans la grande auto de Charles Leroux, et cinq  
*dɑ la grɑ:d oto d(a) ʃarl ləru, e sɛ*

minutes plus tard, on est arrivé à la belle maison  
*minyt ply ta:r, ɔ̃-n ɛ -t arive a la bel mezɔ̃*

des Leroux.

*de ləru.*

#### EXERCICE A.

Les Duclos arrivent à la Gare de Lyon à 14h.30; M. Lebrun est venu avec —. Yvonne: « Oncle Lebrun, veux-tu — donner une glace? » « Avec —! » répond M. Lebrun. M. Lebrun ne dit — « non » quand c'est la petite Yvonne qui lui demande — chose. A 14h.40, le train est entré — gare. C'est un train de sept — seulement; les dimanches, les trains sont plus —. Il y a des wagons de Ie, de IIe et de IIIe —.

Henri est — dans un wagon de Ie classe. Une vieille dame lui demande: « Veux-tu rester dans le wagon ou veux-tu —, mon ami? » M. Lebrun, qui n'ira pas à Saint-Gil, dit aux Duclos: « Bon —! » Après un long voyage, même en Ie classe, où on est bien assis, on est —. Henri dit: « Tu parles trop, Jean, et tu ne fais —! » Il — — plus de trois mois. — M. Lebrun



et sa famille n'ont pas été à la campagne. Quand les Duclos vont à Saint-Gil pour deux ou trois jours, ils n'ont que deux petites —.

## EXERCICE B.

Qui est-ce qui est venu à la gare avec les Duclos? ... Est-ce que les Duclos vont à Saint-Gil en IIe ou en IIIe classe? ... A quelle heure le train arrive-t-il à la gare de Saint-Gil? ... Est-ce que les Duclos ont de grandes valises quand ils vont à Saint-Gil? ... Les Duclos vont-ils à pied de la gare de Saint-Gil à la maison des Leroux? ...

## EXERCICE C.

me te lui nous vous leur

Jean, à Henri et à Yvonne: « Je — ferai un beau bateau la semaine prochaine. » M. Lebrun est un bon ami des quatre jeunes Duclos et il — donne souvent des glaces. M. Duclos, à sa femme: « Je — demande pardon, Lucienne! ». Tante Claire aime bien la petite Yvonne et — donne toujours de beaux cadeaux. Ginette, à Yvonne: « Maman ne — donne jamais plus de deux tasses de chocolat à mon anniversaire! » Henri et Yvonne: « C'est Jean qui — a fait nos bateaux. » M. Lebrun ne dit jamais « non » quand c'est Yvonne qui — demande quelque chose.

MOTS:  
 une classe  
 un plaisir  
 une valise  
 un voyage  
 un wagon  
 fatigué  
 long  
 quelque  
 nous aimons  
 nous allions  
 vous alliez  
 asseoir  
 je m'assieds  
 commencé (à)  
 il demeurerait  
 descendre  
 je descends  
 il descend  
 ils descendent  
 descendu  
 dire  
 je dis  
 tu dis  
 donner  
 entré  
 je faisais  
 tu faisais  
 il faisait  
 nous faisons  
 vous faisiez  
 ils faisaient  
 je ferai  
 tu feras  
 il fera  
 nous ferons  
 vous ferez

ils feront  
 laver  
 ils laveront  
 il se lèveront  
 je mangeais  
 monter  
 tu montes  
 il monte  
 monté  
 parlé  
 répondre  
 je réponds  
 tu réponds  
 rester  
 on voyage  
 ils voyagent  
 voyager  
 eux  
 moi-même  
 toi-même  
 nous-mêmes  
 vous-mêmes  
 eux-mêmes  
 elles-mêmes  
 toute seule  
 tout seuls  
 avant de  
 ne ... jamais  
 rien  
 ne ... rien  
 il y a ... que  
 quelque chose  
 un voyage de  
 plaisir  
 l'Afrique  
 l'Australie  
 Lyon

moi toi lui elle  
 nous vous eux elles

« Pardon, jeune homme! » dit le vieux monsieur à Henri et descend du train avant —. Nicole et Yvonne descendent après le vieux monsieur, et après —, c'est Henri qui descend. Jean dit à Henri: « Ce matin, tu t'es levé après —, » et Henri lui répond: « C'est vrai, mais tu sais que le dimanche, je me lève avant —. » Quand Ginette vient au jardin, Yvonne joue avec —. M. Duclos, à ses enfants: « Aujourd'hui j'irai avec — à la campagne. » Yvonne, à Henri: « L'oncle Lebrun viendra à la gare avec —. »

### RÉSUMÉ

moi	nous
toi	vous
lui, elle	eux, elles

Avant le mot *aussi* et après les mots *chez, pour, à, comme, avec, après, avant, de, que, même, et, pas*, on a les formes *moi, toi, lui, elle; nous, vous, eux, elles*.

« Je veux jouer à la balle, » dit Nicole. « *Moi aussi*, je veux jouer à la balle, » dit Yvonne. Henri veut jouer à la balle *lui aussi*.

Yvonne: « Est-ce pour moi, cette balle? » Ginette: « Oui, c'est pour toi! » Yvonne dit à ses frères qu'elle ne veut pas jouer avec eux. Mme Lebrun: « Je parle français, mais je ne parle pas la langue de mon mari aussi bien que lui. » M. Duclos, au téléphone: « Bonjour, Charles! Serez-vous chez vous, aujourd'hui? » Henri se lève tard, mais à huit heures, même lui est levé. « Mais je me lève souvent avant vous, » dit-il aux fillettes. Dans le train, Jean s'est assis en face de son père, et Yvonne s'est assise à gauche de lui.

Après *c'est* et *ce sont*, on a les mêmes formes: *moi*, *toi*, ... « Est-ce que c'est toi qui as la balle? » demande Yvonne à Nicole. « Oui, c'est elle! » répond Jean. Aujourd'hui, les garçons se lèvent les derniers, mais souvent *ce sont eux* qui se lèvent les premiers.

Quand il n'y a pas de verbe dans la phrase, on a également les mêmes formes:

« Je vais au jardin! » dit Jean. « *Moi aussi!* » dit Paul. « *Pas moi!* » dit Yvonne, qui joue avec sa poupée. « *Et toi?* » demande Jean à Henri qui mange une pomme. « *Moi?* » demande Henri. « *Oui, toi!* » lui répond son frère.

moi	} aussi
toi	
lui, elle	
nous	
vous	
eux, elles	}

chez	} moi
pour	
à	
comme	
avec	
après	
avant	
de	
que	} moi
même	
et	
pas	
	} toi
	} lui, elle
	} nous
	} vous
	} eux, elles

	} moi
	} toi
	} lui, elle
	} nous
	} vous
	} eux, elles

## EXERCICE

Tante Claire appelle les enfants: « Venez-vous au bois avec —? » « Oui, nous venons avec —! » répondent les enfants. Tante Claire demande à Mme

« *Moi?* » « *Nous?* »  
 « *Toi?* » « *Vous?* »  
 « *Lui!* » « *Elle!* »  
 « *Eux!* » « *Elles!* »

Duclos: « Et —, Lucienne, viens-tu aussi? » « Non, merci, » répond Mme Duclos, « Mais un autre jour, je viendrai, — aussi. »

« Vous parlez trop! » dit M. Duclos à sa femme. « Non, » lui répond-elle, « c'est — autres hommes qui parlez trop! Ce n'est pas —! » Et M. Duclos lui dit que c'est vrai: ce ne sont pas — qui parlent trop. « Qui veut du chocolat? » demande M. Lebrun, « —, Yvonne? » « Oui, —! » répond Yvonne. « Et — aussi! » répondent les autres enfants. « Et —, » demande M. Lebrun à M. et Mme Duclos, « voulez-vous aussi du chocolat? » « —? » lui répondent-ils, « non, merci! » « Tes frères, veulent-ils une glace? » demande M. Lebrun à Nicole. « Qui? —? » lui répond-elle, « oh, oui! »

Est-ce Yvonne qui préfère les glaces au chocolat? Oui, c'est —. Est-ce que ce sont Jean et Henri qui veulent des glaces aux fraises? Oui, ce sont —.

## LES VERBES FRANÇAIS

Chez les Leroux, cette fois, il y a un jeune Anglais  
*ʃe le ləru, sɛt fwa, il ja œ zœn āglɛ*

de seize ans qui s'appelle John Clark. C'est un  
*d(ə) sɛ:z ā ki sɑpl dzɔn kla:k. sɛ-t œ*

neveu de Mme Nelly Lebrun. Il est arrivé en France  
*n(ə)vø d(ə) madam nɛli lɛbrœ. il ɛ-t arive ā frã:s*

la semaine passée, et maintenant il est à Saint-Gil pour  
*la s(ə)mɛn pɑsɛ, ɛ mɛtnā il ɛ-t a sɛ zil. pur*

une semaine. Puis, il ira à Paris chez son oncle et  
*yn sɑmɛn. pyi, il ira a pari ʃe sɔ-n ɔ:kl ɛ*

sa tante. Il parle français, mais il le parle mal  
*sa tã:t. il parl frãse, mɛ il lə parl mal*

encore. Il dit toujours à sa tante: « Tante Nelly,  
*ākw:r. il di tuʒu:r a sa tã:t: « tã:t nɛli,*

la langue française est une langue difficile! Je ne  
*la lã:g frãse:z ɛ-t yn lã:g difisil! zə.n(ə)*

parlerai jamais bien le français! » « Oui, pour un  
*parlɔre zɑmɛ bjɛ l(ə) frãse! » « wi, pur. œ*

Anglais, le français est difficile à parler. »  
*-n āglɛ, lə frãse ɛ difisil a parlɛ. »*

« C'est vrai, » dit aussi M. Duclos, « le français  
*« sɛ vrɛ, » di osi mɑsjø dyklo, « lə frãse*

est une langue difficile. Mais pourquoi dites-vous que  
*ɛ-t yn lã:g difisil. mɛ purkwɑ dit vu kə*

mal ↔ bien

difficile

Le français est difficile.

C'est une langue difficile.

français

le français

John parle fran-

çais, mais il ne

parle pas bien le

français.

Le français est une belle langue.

parler

a parlé

parle

Chapitre dix-sept (17).

vous

On dit souvent.  
« vous » (et pas  
« tu ») à une per-  
sonne qui n'est pas  
un petit enfant.

je parlerai  
tu parleras  
il parlera  
nous parlerons  
vous parlerez  
ils parleront

je dis  
tu dis  
il dit  
nous disons  
vous dites  
ils disent

qui  
que

Ce qui est sur la  
table est une  
poire.  
Ce que je mange  
est une poire.

je sais  
tu sais  
il sait  
nous savons  
vous savez  
ils savent

vous ne le parlerez jamais bien? Vous ne le parlez  
*vu n(a) lə parləre zame bjē? vu n(a) lə parle*

pas mal. » John Clark: « Merci, M. Duclos, mais  
*pa mal. » dzɔn kla:k: « mersi, masjɔ dyklo, me*

je sais que ce n'est pas vrai. Et savez-vous ce qui  
*ʒe se kə s(a) nɛ pa vrɛ. e save vu s(a) ki*

est le plus difficile pour moi? Ce sont les verbes:  
*ɛ l(a) ply difisil pur mwa? sə sɔ̃ le verb:*

pourquoi dites-vous en français: nous faisons, mais:  
*purkwa dit vu ā frāse: nu fazɔ̃, mɛ:*

vous faites, nous sommes, mais: vous êtes? Et pour-  
*vu fet, nu sɔm, mɛ: vu z-et? e pur-*

quoi dites-vous: nous disons, mais: vous dites? C'est  
*kwa dit vu: nu dizɔ̃, mɛ: vu dit? se*

ce qui est difficile! » « C'est vrai. Nous savons,  
*s(a) ki ɛ difisil! » « se vrɛ. nu savɔ̃,*

nous autres Français, que notre langue est  
*nu -z o:trə frāse, kə nɔtrə lā:g ɛ*

difficile, » lui dit M. Duclos. « Il y a des Français  
*difisil; » lɥi di masjɔ dyklo. « il ja de frāse*

également qui ne savent pas toujours ce qu'on dit  
*egalmā ki n(a) sa:v pa tuzu:r s(a) kɔ̃ di*

en français. Mais ne voulez-vous pas faire une  
*ā frāse. mɛ n(a) vɛle vu pa fe:r yn*

petite promenade avec moi? Alors, je vous parlerai  
*patit prɔmnad avek mwa? alɔ:r, ʒə vu parləre*

un peu plus des verbes français. » « Oui, merci! »  
*ɔ̃ pø ply de verb frāse. » « wi, mersi! »*

répond John, et M. Duclos commence à parler:  
*repõ dzɔn, e masjɔ dyklo kɔmā:s a parle:*

« Vous savez ce que c'est qu'un verbe? » « Oui,  
*« vu save s(ə) kə se kɔ̃ verb? » « wi,*

ce que c'est qu'un  
 verbe = ce qu'est  
 un verbe

c'est ce qui dit qu'on fait une chose: je parle, je  
*se s(ə) ki di kɔ̃ fe yn so:s: ʒə parl, ʒə*

mange, je dors, je vais sont des verbes. »  
*mā:ʒ, ʒə dɔ:r, ʒə ve sɔ̃ de verb. »*

« Bien! Vous savez également ce que c'est que le  
*« bjɛ! vu save egal mā s(ə) kə se k(ə) lə*

présent des verbes? » « Oui, quand on parle de ce  
*prezā de verb? » « wi, kã-tɔ̃ parl də s(ə)*

qu'on fait maintenant, on dit: je viens, je pré-  
*kɔ̃ fe mɛ̃tnā, ɔ̃ di: ʒə vjɛ, ʒə pre-*

fère, je me lave, et alors le verbe est au pré-  
*fe:r, ʒə m(ə) la:v, e alɔ:r lə verb e-tɔ̃ pre-*

sent. » « C'est bien. Et quand on dit: hier, j'étais  
*zā. » « se bjɛ. e kã-tɔ̃ di: ije:r, zete*

à Paris, la semaine passée, j'avais ma tante à dîner,  
*-s a pari, la s(ə)men pase, ʒave ma tā:t a dine,*

ou: l'année passée, je demeurais à Nice, comment  
*u: lane pase, ʒə demære a nis, kɔmā*

appelle-t-on les formes: j'étais, j'avais, je  
*apel-tɔ̃ le form: zete, ʒave, ʒə*

demeurais? » « On appelle ces formes l'impar-  
*damære? » « ɔ̃-n apel se form lɛpar-*

fait des verbes. Le présent des verbes dit ce qu'on  
*fe de verb. lə prezā de verb di s(ə) kɔ̃*

Chapitre dix-sept (17).

vous-même  
(à une personne)  
vous-mêmes  
(à plus d'une  
personne)

facile ↔ difficile

fait, l'imparfait des verbes dit ce qu'on faisait. »  
*fɛ, lɛparfɛ de vɛrb di s(ə) kɔ̃ fəzɛ.* »

« Et maintenant, autre chose: quand vous parlez de  
« *e mɛ̃tnā, o:trə ʃo:z: kā vu parle d(ə)* »

vous-même, vous dites: je demeure, n'est-ce pas? »  
*vumɛ:m, vu dit: ʒə -dəmɔ:r, nɛs pa?* »

« Oui, et quand je parle à Jean ou à Nicole, je dis:  
« *wi, e kā ʒ(ə) parl a ʒā u a nikɔl, ʒə di:*

tu demeures. » « Et quand on parle d'une autre  
*ty dəmɔ:r.* » « *e kā -t ɔ̃ parl dyn o:trə*

personne, que dit-on? » « On dit: il ou elle de-  
*persɔn, kə di-t ɔ̃?* » « *ɔ̃ di: il u el də-*

m e u r e . » « Quand vous êtes avec d'autres personnes  
*mɔ:r.* » « *kā vu -z et avek do:trə persɔn*

et quand vous parlez de vous-même et de ces per-  
*e kā vu parle d(ə) vumɛ:m e d(ə) se per-*

sonnes, vous dites: nous demeurons, n'est-ce  
*sɔn, vu dit: nu dəmɔ:rɔ̃, nɛs*

pas? » « Oui. » « Et quand on parle à d'autres per-  
*pa?* » « *wi.* » « *e kā -t ɔ̃ parl a do:trə per-*

sonnes, que dit-on? » « Alors on dit: vous de-  
*sɔn, kə di-t ɔ̃?* » « *alɔ:r ɔ̃ di: vu də-*

m e u r e z . » « C'est bien, John. C'est facile, n'est-ce  
*mɔ:re.* » « *se bjɛ̃, dʒɔn. se fasil, nɛs*

pas? » « Oh, oui! Ce n'est pas difficile! » « Et alors,  
*pa?* » « *o, wi! s(ə) nɛ pa difisil!* » « *e alɔ:r,*

quand on parle d'autres personnes... » « ...on dit:  
*kā -t ɔ̃ parl do:trə persɔn...* » « *...ɔ̃ di:*



ils ou elles demeurent. » « Oui, c'est juste, John!  
*il u el dāmæ:r. » « wi, se zyst, dzɔn!*

Vous avez dit, John, que quand vous parlez à Jean  
*vu -s ave di, dzɔn, ka k̄ā vu parle a z̄ā*

ou à Nicole, vous dites: tu demeures. Mais quand  
*u a nikɔl, vu dit: ty dāmæ:r. mɛ k̄ā*

vous me parlez, vous ne dites pas: tu demeures? »  
*vu m(ə) parle, vu n(ə) dit pa: ty dāmæ:r? »*

me : à moi

« Oh, non, M. Duclos, je dis: vous demeurez, Mon-  
*« o, n̄, m̄sjø dyklo, zə di: vu dāmæ:re, m̄-*

sieur. » « Et maintenant, comment s'appellent toutes  
*sjø. » « e m̄tn̄, k̄m̄ s̄pɛl tut*

ces formes du présent de demeurer: je demeure,  
*se. f̄orm dy prez̄ā də dāmæ:re: zə dāmæ:r,*

demeurer  
 a demeuré  
 demeure

tu demeures, il demeure, etc. (et cætera)? »  
*ty dāmæ:r, il dāmæ:r, etsetera? »*

« Elles s'appellent... ah, oui, je sais: je demeure  
*« el s̄pɛl... a, wi, zə se: zə dāmæ:r*

est la première personne de ... » « La première per-  
*ɛ la p̄r̄mj̄:r p̄r̄sɔn də... » « la p̄r̄mj̄:r p̄r̄-*

sonne du singulier. Je demeure, tu demeures  
*sɔn dy s̄ɛgylje. zə dāmæ:r, ty dāmæ:r*

et il demeure sont les trois personnes du sin-  
*e il dāmæ:r s̄ le trwa p̄r̄sɔn! dy s̄-*

gulier. » « Maintenant, je sais, Monsieur! Nous de-  
*gylje. » « m̄tn̄, zə se, m̄sjø! nu də-*

meurons est la première personne du pluriel, et  
*m̄ær̄ ɛ la p̄r̄mj̄:r p̄r̄sɔn dy p̄lyrjel, e*

Chapitre dix-sept (17).

vous demeurez et ils demeurent sont la  
*vu dæmære e il dæmæ:r s̄ la*

deuxième et la troisième personne du pluriel.»  
*døzjɛm e la trwæzjɛm pɛrson dy plyrjɛl.»*

« Bien, John! Bien! Et quand on dit: je demeure,  
*« bjɛ̄, dzɔn! bjɛ̄! e kã -t̄ɔ̄ di: zə dæmæ:r,*

tu demeures, il demeure, etc., c'est le  
*ty dæmæ:r, il dæmæ:r, etsetera, se l(a)*

présent de quel verbe? » « Vous l'avez dit vous-  
*prezã d(a) kel vɛrb? » « vu lave di vu-*

même, Monsieur: c'est le présent du verbe de-  
*mæ:m, mæsjo: se l(a) prezã dy vɛrb dæ-*

meurer. » « C'est juste. Savez-vous maintenant  
*mære.» « se zyst. save vu mɛtnã*

quel est le présent d'un verbe comme télépho-  
*kel e l(a) prezã dæ vɛrb kɔm telefɔ-*

ner? Ce n'est pas un verbe difficile. » « Oh, non,  
*ne? s(a) nɛ pa æ vɛrb difisil.» « o, nɔ,*

c'est un verbe facile! Le présent de téléphoner  
*se -t̄ æ vɛrb fasil! la prezã da telefɔne*

est: je téléphone, tu téléphones, il télé-  
*ɛ: zə telefɔn, ty telefɔn, il tele-*

phone, nous téléphonons, vous télépho-  
*fɔn, nu telefɔnɔ̄, vu telefɔ-*

nez, ils téléphonent. » « C'est juste. Mais  
*ne, il telefɔn.» « se zyst. mɛ*

vous savez bien que les verbes en -er, comme  
*vu save bjɛ̄ kã le vɛrb ɔ̄ e, kɔm*

demeurer, laver, entrer, jouer, de-  
damære, lave, ātre, zwe, dā-

mander, etc., sont tous des verbes faciles? » « Oui,  
māde, etsetera, sō tus de verb fasil? » « wi,

oui! » « Alors, quel est le présent du verbe jouer? »  
wi! » « al:r, kel ε l(ə) prezā dy verb zwe? »

« Le présent du verbe jouer est: je joue, tu  
« la prezā dy verb zwe ε: zə zu, ty

joues, il joue, nous jouons, vous jouez, ils  
zu, il zu, nu zwō, vu zwe, il

jouent. » « Et le présent du verbe entrer? »  
zu. » « e l(ə) prezā dy verb ātre? »

« Le présent d'entrer est: j'entre, tu entres,  
« la prezā dātre ε: zā:tr, ty ā:tr,

il entre, nous entrons, vous entrez, ils  
il ā:tr, nu -z ātrō, vu -z ātre, il

entrent. » « C'est juste. »  
-z ā:tr. » « se zyst. »

« Le présent des verbes en -er est facile, M. Duclos,  
« la prezā de verb ā ε ε fasil, māsjo dyklo,

c'est vrai, mais le présent de beaucoup d'autres  
se vre, me l(ə) prezā d(ə) boku do:trə

verbes est difficile! » « Oui, c'est vrai, mais nous  
verb ε difasil! » « wi, se vre, me nu

ne parlerons aujourd'hui que du présent des verbes  
n(ə) parlarō ozurdi ka dy prezā de verb

faciles en -er. Nous parlerons des autres verbes  
fasil ā e. nu parlarō de -z o:trə verb

Chapitre dix-sept (17).

pouvez-vous me dire? o: savez-vous?

un autre jour. » « M. Duclos, voulez-vous me parler  
 ẽ -n o:trə zu:r. » « məsjø dyklo, vule vu m(ə) parle

un peu de l'imparfait des verbes en -er? » « Avec  
 ẽ. pø d(ə) lɛparfɛ de verb ẽ e? » « avɛk

plaisir, John! Vous n'êtes pas encore fatigué? »  
 plezi:r, dzɔn! vu nɛt pa-z ɑkɔ:r fatigue? »

« Oh, non! » « Alors, pouvez-vous me dire quel  
 « o, nɔ! » « ɑlɔ:r, puvɛ vu m(ə) di:r kɛl

est l'imparfait du verbe aller, ou est-ce  
 ɛ lɛparfɛ dy verb ale, u ɛs

trop difficile? » « Non, Monsieur, c'est: j'allais,  
 trɔ dɪfisil? » « nɔ, məsjø, sɛ: zɑlɛ,

tu allais, il allait, nous allions, vous  
 ty ale. il ale, nu -z aljɔ̃, vu

alliez, ils allaient. » « Bien, et pouvez-  
 -z alje, il -z ale. » « bjɛ, e puvɛ

vous me dire quel est l'imparfait du verbe  
 vu m(ə) di:r kɛl ɛ lɛparfɛ dy verb

entrer? » « Oh, oui, c'est facile: j'entrais, tu  
 ɑtrɛ? » « o, wi, sɛ fasil: zɑtrɛ, ty

entrais, il entraient, nous entrions, vous  
 ɑtrɛ, il ɑtrɛ, nu -z ɑtrijɔ̃, vu

entriez, ils entraient. » « C'est juste. Pouvez-  
 -z ɑtrije, il -z ɑtrɛ. » « sɛ zyst. puvɛ

vous me donner, vous-même, un autre exemple? »  
 vu m(ə) done, vumɛ:m, ẽ -n o:tr ɛgzɑ:pl? »

« Oui, l'imparfait du verbe jouer est: je jouais,  
 « wi, lɛparfɛ dy verb zɔwe ɛ: zə zɔwe,

tu jouais, il jouait, nous jouions, vous  
*ty zʷε, il zʷε, nu zujɔ̃, vu*

jouiez, ils jouaient. » « Oui, c'est un bon  
*zʷje, il zʷε. » « wi, sɛ-t ɔ̃ bɔn*

exemple. Et maintenant, vous pouvez me dire l'im-  
*egzā:pl. e mɛtnā, vu puve m(ə) di:r lɛ-*

parfait de tous les verbes en -er, n'est-ce pas? »  
*parfɛ da tu le verb ā e, nɛs pa? »*

« Oh, non, M. Duclos! » « Mais oui, mais oui, John,  
*« o, nɔ̃, masjɔ̃ dyklo! » « mɛ wi, mɛ wi, dzɔn,*

c'est facile. Voulez-vous un autre exemple? L'impar-  
*sɛ fasil. vule vu ɔ̃-n o:tr egzā:pl? lɛpar-*

fait de téléphoner est: je téléphon-ais, tu  
*fɛ da telefɔne. ɛ: zə telefɔne, ty*

téléphon-ais, il téléphon-ait, nous téléphon-  
*telefɔne, il telefɔne, nu telefɔn-*

ions, vous téléphon-iez, ils téléphon-aient.  
*jɔ̃, vu telefɔnje, il telefɔne.*

A vous! L'imparfait du verbe arriver! » « C'est:  
*a vu! lɛparfɛ dy verb arrive! » « sɛ:*

à vous! ɔ: main-  
 tenant, vous!

j'arriv-ais, tu arriv-ais, il arriv-ait, nous  
*zarive, ty arrive, il arrive, nu*

arriv-ions, vous arriv-iez, ils arriv-aient. »  
*-z arivjɔ̃, vu -z arivje, il -z arrive. »*

« C'est juste! Est-ce difficile? » « Oh, non, mainte-  
*« sɛ zyst! ɛs difisil? » « o, nɔ̃, mɛt-*

nant, c'est facile. Merci, Monsieur Duclos! »  
*nā, sɛ fasil. mersi, masjɔ̃ dyklo! »*

Pierre Duclos: « Mais l'imparfait des autres verbes  
*pjɛ:r dyklɔ: « mɛ lɛparfɛ dɛ -z o:trə verb*  
 n'est pas beaucoup plus difficile que l'imparfait des  
*nɛ pa boku ply difisil kə lɛparfɛ dɛ*  
 verbes en -er. Quand vous avez une forme de  
*verb ā ɛ. kā vu -z ave yn form. də*  
 l'imparfait d'un verbe, la deuxième personne du  
*lɛparfɛ dā verb, la dɔzjɛm pɛrson dy*  
 pluriel, par exemple, vous avez aussi toutes les autres  
*plyrjɛl, par egzā:plə, vu -z ave osi tut le -z o:trə*  
 formes. » « Comment, Monsieur Duclos? » « Si  
*form. » « kɔmā, masjɔ dyklɔ? » « si*  
 je vous donne par exemple la forme: vous disiez,  
*ʒ(ə) vu dɔn par egzā:plə la form: vu dizje,*  
 qui est la deuxième personne du pluriel de l'impar-  
*ki ɛ la dɔzjɛm pɛrson dy plyrjɛl də lɛpar-*  
 fait de dire, ne pouvez-vous pas me donner  
*fɛ də di:r, nə puve vu pa m(ə) dɔne*  
 toutes les formes? » « Si, Monsieur. Ce sont: je  
*tut le form? » « si, masjɔ: sə sɔ: ʒə*  
 disais, tu disais, il disait, nous disions,  
*dizɛ, ty dizɛ, il dizɛ, nu dizjɔ,*  
 vous disiez, ils disaient. » « C'est juste!  
*vu dizje, il dizɛ. » « sɛ ʒyst!*  
 Et n'est-ce pas facile? » « Si, mais alors, si nous  
*ɛ nɛs pa fasil? » « si, mɛ alb:r, si nu*  
 avons une forme de l'imparfait d'un verbe, nous  
*-z avɔ yn form də lɛparfɛ dā verb, nu*

je disais  
 tu disais  
 il disait  
 nous disions  
 vous disiez  
 ils disaient

avons toutes les autres formes également? »  
*-z avõ tut le -z o:trə form egalmā? »*

« Oui. » « Ne pouvez-vous pas me donner encore un  
*« wi. » « nə puve vu pa m(ə) done ākɔ:r ẽ*

exemple, Monsieur Duclos? » « Avec plaisir! Si  
*-n egzā:plə, məsjø dyklo? » « avək plezi:r! si*

vous avez la forme: tu faisais, qui est la deuxième  
*vu -z ave la form: ty fəzɛ, ki ɛ la dɔzjɛm*

personne du singulier de l'imparfait de faire (au  
*person dy sɛgyljɛ d(ə) lɛparfɛ də fɛ:r [o*

présent nous disons: tu fais), ne pouvez-vous pas  
*prezā nu dizɔ: ty fɛ], nə puve vu pa*

me donner toutes les formes? » « Si, Monsieur,  
*m(ə) done tut le form? » « si, məsjø,*

l'imparfait de faire est: je faisais, tu fai-  
*lɛparfɛ də fɛ:r ɛ: zə fəzɛ, ty fə-*

sais, il faisait, nous faisons, vous fai-  
*zɛ, il fəzɛ, nu fəzjɔ, vu fə-*

siez, ils faisaient. » « C'est bien! Et encore  
*zjɛ, il fəzɛ. » « sɛ bjɛ! ɛ ākɔ:r*

un dernier exemple: si je vous donne la forme: je  
*ẽ dernjɛ-r egzā:pl: si z(ə) vu don la form: zə*

venais, première personne du singulier de l'impar-  
*vənɛ, prəmje:r person dy sɛgyljɛ d(ə) lɛpar-*

fait de venir, vous pouvez bien me donner  
*fɛ də vanir, vu puve bjɛ m(ə) done*

toutes les formes, n'est-ce pas? » « Oui, ce sont: je  
*tut le form, nɛs pa? » « wi, sɛ sɔ: zə*

je venais  
 tu venais  
 il venait  
 nous venions  
 vous veniez  
 ils venaient

venir  
 est venu  
 vient  
 venait  
 viendra

venais, tu venais, il venait, nous venions,  
*vəne, ty vəne, il vəne, nu vənjō,*

vous veniez, ils venaient, n'est-ce pas? »  
*vu vənje, il vəne, nes pa? »*

« Oui. C'est facile, n'est-ce pas? Et le futur des verbes  
*« wi: se fasil, nes pa? e l(ə) fyty:r de verb*

n'est pas plus difficile. » « Le futur d'un verbe,  
*ne pa ply difasil. » « la fyty:r dē verb,*

c'est... » « C'est ce qui dit ce qu'on fera plus tard  
*se... » « se s(a) ki di s(a) kō f(ə)ra ply ta:r.*

Le présent dit ce qu'on fait, l'imparfait dit ce qu'on  
*la prezā di s(a) kō fe, lēparfe di s(a) kō*

faisait, et le futur dit ce qu'on fera. Et maintenant,  
*faze, e l(ə) fyty:r di s(a) kō f(ə)ra. e mētnā,*

à vous, John! Un exemple: quel est le futur  
*a vu, dzon! ē -n egzā:pl: kel e l(ə) fyty:r*

du verbe parler? » « C'est: je parlerai, tu  
*dy verb parle? » « se: zə parlare, ty*

parleras, il parlera, nous parlerons, vous  
*parlara, il parlara, nu parlarō, vu*

parlerez, ils parleront. » « C'est juste. Et  
*parlare, il parlarō. » « se zyst. e*

un autre exemple? » « Le futur du verbe de-  
*ē -n o:tr egzā:pl? » « la fyty:r dy verb dā-*

mander est: je demanderai, tu deman-  
*māde e: zə dāmādre, ty dāmā-*

deras, il demandera, nous demanderons,  
*dra, il dāmādra, nu dāmādrō,*



vous demanderez, ils demanderont. » « Et  
*vu damādre, il damādrǔ. » « e*

c'est la même chose pour tous les verbes en -er,  
*se la mε:m ʃo:z pur tu le verb ā e,*

n'est-ce pas? » « Je ne sais pas, M. Duclos, mais si  
*nes pa? » « ʒə n(ə) se pa, məsjø dyklo, mε si*

vous le dites, alors c'est vrai. » « Merci! Mais ce  
*vu l(ə) dit, alb:r se vre. » « mersi! mε s(ə)*

n'est pas vrai que vous ne le savez pas, John. Vous  
*ne pa vre ka vu n(ə) la save pa, dʒɔn. vu*

savez bien quel est le futur de donner, non? »  
*save bjē kel ε l(ə) fyty:r də done, nǔ? »*

« Oh, oui, c'est: je donne-rai, tu donne-ras, il  
*« o, wi, se: ʒə done, ty done, il*

donne-ra, nous donne-rons, vous donne-rez,  
*done, nu done, vu done,*

ils donne-ront. » « Eh bien! tous les verbes en  
*il done. » « e bjē! tu le verb ā*

-er font leur futur en: -rai, -ras, -ra, -rons,  
*e fǔ lər fyty:r ā: -re, -ra, -ra, -rǔ,*

-rez, -ront. Comme: je lave-rai, tu lave-ras,  
*-re, -rǔ. kɔm: ʒə lave, ty lave,*

il lave-ra, nous lave-rons, vous lave-rez, ils  
*il lave, nu lave, vu lave, il*

lave-ront. »  
*lave. »*

« C'est vrai. Et les autres verbes, Monsieur Duclos? »  
*« se vre. e le-z o:trə verb, məsjø dyklo? »*

« Pour les autres verbes, c'est la même chose qu'avec  
 « *pur le -z o:tra verb, se la me:m so:z kavək*  
 l'imparfait: si vous avez une des formes du futur,  
 -*l'ēparfe: si vu -z ave yn de form dy fyty:r,*  
 vous avez toutes les autres formes. Si je vous  
*vu -z ave tut le -z o:tra form. si ʒ(ə) vu*  
 donne par exemple la forme: il ira, troisième per-  
*sonne du singulier du futur du verbe aller, ne*  
*son dy sēgylje dy fyty:r dy verb ale, nə*  
 pouvez-vous pas me donner toutes les formes du  
*puve vu pa m(ə) done tut le form dy*  
 futur d'aller? » « Si... ce sont: j'irai, tu iras, il  
*fyty:r dale? » « si... sə s̄: zire, ty ira, il*  
 ira, nous irons, vous irez, ils iront. » « C'est  
*ira, nu -z ir̄, vu -z ire, il -z ir̄. » « se*  
 juste! A vous, maintenant: un autre exemple! » « Si  
*zyst! a vu, mētnā: ē-n o:tr egzā:pl!* » « si  
 j'ai la forme... la forme... » « Si vous avez la  
*ʒe la form... la form... » « si vu -z ave la*  
 forme: vous ferez... » « ...deuxième personne  
*form: vu f(ə)re... » « ... dōzjem person*  
 du pluriel du futur de faire, les formes du futur  
*dy plyrjel dy fyty:r də fε:r, le form dy fyty:r*  
 sont: je ferai, tu feras, il fera, nous ferons,  
*s̄: ʒə f(ə)re, ty f(ə)ra, il fara, nu f(ə)r̄,*  
 vous ferez, ils feront. Et si j'ai la forme: ils  
*vu f(ə)re, il far̄. e si ze la form: il*

diront, troisième personne du pluriel du futur de  
*dirõ, trwazjem person dy plyrjel dy fyty:r da*

dire, les formes du futur sont: je dirai, tu  
*di:r, le form dy fyty:r sõ: zə dire, ty*

diras, il dira, nous dirons, vous direz, ils  
*dira, il dira, nu dirõ, vu dire, il*

diront. C'est facile! »  
*dirõ. se fasil! »*

Les deux amis, M. Duclos et le jeune John Clark, ont  
*le dø-z ami, mäsjo dyklo e l(ə) zæn dzɔn kla:k, õ*

déjà fait une longue promenade, et M. Duclos n'a plus  
*deza fe yn lõ:g prɔmnad, e mäsjo dyklo na ply*

qu'une petite chose à dire à John sur les verbes  
*\* kyn patit so:z a di:r a dzɔn syr le verb*

français. C'est déjà beaucoup pour aujourd'hui.  
*frāse. se deza boku pur ozurdi.*

« Encore une chose, John: quelles sont les formes  
*« āko:r yn so:z, dzɔn: kel sõ le form*

dés verbes qui disent ce qu'on a fait, ce matin,  
*de verb ki di:z sə kō-n a fe, sə matē,*

par exemple? » « Ce sont les formes comme: j'ai  
*par egzā:pl? » « sə sõ le form kom: ze*

mangé, j'ai parlé, j'ai dormi, je suis  
*māze, ze parle, ze dormi, zə syi*

resté, je suis allé, je me suis levé, etc. »  
*reste, zə syi-z ale, zə m(ə) syi l(ə)ve, etsetera. »*

« Oui, et comment s'appellent ces formes? » « C'est  
*« wi, e komā sapel se form? » « se*

je dirai  
 tu diras  
 il dira  
 nous dirons  
 vous direz  
 ils diront

dire  
 a dit  
 dit  
 disait  
 dira

long  
 longue

Le train est long.  
 La promenade  
 est longue.

le passé des verbes. » « Oui, mais quel passé? »  
*l(ə) pase de verb.* » « *wi, me kel pase?* »

« Je ne sais pas, M. Duclou. » « C'est le passé com-  
 « *ʒə n(ə) se pa, masjə dyklo..* » « *se l(ə) pase kʃ-*

posé. » « Pourquoi composé? » « Parce qu'il y a  
*poze.* » « *purkwa kʃpoze?* » « *pars kil ja*

deux parties; la première est: j'ai ou je suis, et  
*də parti; la prəmje:r ε: ʒe u ʒə sji, e*

la deuxième est: mangé, parlé, dormi, resté,  
*la dɔzjem ε: māʒe, parle, dormi, reste,*

etc. » « C'est difficile! » « Oúi, mais nous ne par-  
*etsetera.* » « *se difisil!* » « *wi, me nu n(ə) par-*

lerons aujourd'hui que du passé composé des verbes  
*larɔ ozurɔji kə dy pase kʃpoze de verb*

en -er, et la deuxième partie du passé composé de  
*ā e, e la dɔzjem parti dy pase kʃpoze d(ə)*

ces verbes est toujours en -é. Par exemple: j'ai  
*se verb ε tuzu:r ā . e. par egzā:plə: ʒe*

parlé, j'ai habillé, j'ai lavé, des verbes  
*parle, ʒe abije, ʒe lave, de verb*

parler, habiller, laver, etc. Maintenant, vous pouvez  
*parle, abije, lave, etsetera. mētnā, vu puve*

aussi me donner des exemples, n'est-ce pas, John? »  
*osi m(ə) done de -z egzā:plə, nes pa, dʒɔn?* »

« Oui, Monsieur. Le passé composé de demander  
 « *wi, masjə. la pase kʃpoze da damāde*

est: j'ai demandé, le passé composé de jouer  
*ε: ʒe damāde, la pase kʃpoze da ʒwe*

MOTS:  
 le français  
 le présent  
 le futur

est: j'ai joué, le passé composé d'aller est: je  
*ε: ʒe ʒwe, la pase kɔpoze dale ε: ʒə*

suis allé...» «Etc. C'est juste, John. Et ce sera  
*ʃyi -z ale... » «etsetera. se ʒyst, dʒɔn. e səs(ə)ra*

tout pour aujourd'hui!»  
*tu pur ozurɥi! »*

Maintenant, les deux amis sont à la maison, et John  
*mɛtnā, le dø -z ami sɔ -t a la meʒɔ, e dʒɔn*

dit encore une dernière fois: «Le présent d'un verbe  
*di ākɔ:r yn dernje:r fwa: «la prezā dā verb*

dit ce qu'on fait, le futur dit ce qu'on fera, l'imparfait  
*di s(ə) kɔ fε, la fyty:r di s(ə) kɔ f(ə)ra, lɛparfε*

dit ce qu'on faisait, et le passé composé dit ce qu'on  
*di s(ə) kɔ fəze, e l(ə) pase kɔpoze di s(ə) kɔ*

a fait. Maintenant les verbes français sont un peu  
*-n a fε. mɛtnā le verb frāse sɔ -t ā pø*

plus faciles.»  
*ply fasil. »*

### EXERCICE A.

John Clark parle français, mais il le parle encore —  
 Il dit toujours à sa tante Nelly que le français est  
 une langue — «Parle», «mange», «demeure»  
 sont des — M. Duclos demande à John: «Vous savez

l'imparfait  
 le singulier  
 le pluriel  
 difficile  
 facile  
 juste  
 longue  
 arriver  
 j'arrivais  
 tu arrivais  
 il arrivait  
 nous arrivions  
 vous arriviez  
 ils arrivaient  
 je demanderai  
 tu demanderas  
 il demandera  
 nous demanderons  
 vous demanderez  
 ils demanderont  
 demeurer  
 je demeurais  
 nous disons  
 je disais  
 tu disais  
 il disait  
 nous disions  
 vous disiez  
 ils disaient  
 vous avez dit  
 je dirai  
 tu diras  
 il dira  
 nous dirons  
 vous direz  
 ils diront

je donnerai  
tu donneras  
nous donnerons  
vous donnerez  
ils donneront  
entrer  
tu entres  
nous entrons  
vous entrez  
ils entrent  
j'entrais  
tu entrais  
il entrait  
nous entrions  
vous entriez  
ils entraient  
habiller  
je joue  
tu joues  
vous jouez  
je jouais  
tu jouais  
il jouait  
nous jouions  
vous jouiez  
ils jouaient  
je laverai  
tu laveras  
il lavera  
nous laverons  
vous laverez  
parler  
je parlerai  
nous parlerons  
vous parlerez  
vous pouvez

ce — c'est qu'un verbe? » « Oui, c'est ce — dit qu'on fait une chose, » lui répond John.

Quand on parle de ce —'on fait maintenant, le verbe est au —. L' — des verbes dit ce qu'on faisait, et le — des verbes dit ce qu'on fera. « J'ai parlé » est la première personne du passé — de « parler ». M. Duclos, à John: « Pouvez-vous me donner un ou deux — du passé composé? » John: « Oui, c'est —! J'ai versé, j'ai quitté, je suis monté, je suis entré sont de bons exemples, n'est— —? » « C'est —, John! »

#### EXERCICE B.

John Clark, parle-t-il bien ou mal le français? ... Dit-il à M. Duclos ce qui est le plus difficile pour lui quand il parle français? ... Savez-vous ce que c'est qu'un verbe? ... Savez-vous quel est le présent du verbe « entrer »? ...

#### EXERCICE C.

**Imparfait des verbes en -er**

**Imparfait d'avoir et d'être**

**Imparfait de dire, faire, venir et aller**

M. Duclos dit à Henri: « Quand j' — petit, j' — toujours à l'école le premier. » Quand Nicole et Yvonne — plus petites, Mme Duclos — dans leur

chambre à sept heures et demie et pas à six heures et demie. Les grands enfants ne jouent pas souvent avec les petits enfants; quand la petite Yvonne n' — que deux ans, Nicole, Jean et Henri ne — pas avec elle. Ils —: « Yvonne est trop petite. » Quand les enfants — plus petits, c'est avec grand-mère qu'ils — à l'école. « Que — -tu dans l'arbre? » demande M. Duclos à son fils Henri. « Quand vous — petits, Jean et Nicole, » dit grand-père Duclos, « nous — à votre anniversaire chaque année, parce que nous — à Paris. »

**Futur des verbes en -er**

**Futur d'avoir et d'être**

**Futur de faire, dire et aller**

« Je ne — jamais le français comme Jean et Nicole, » dit John Clark à M. Duclos. « Mais si, John, » lui dit M. Duclos, « dans trois mois vous — bien le français. » Jean et Nicole: « L'année prochaine nous — un beau cadeau à notre petite sœur. » Quand les enfants — à l'école, en octobre, ils ne se — pas à la même heure que maintenant. « Quand je — grand, » dit Jean, « j' — en Afrique et en Australie. » « Et toi, Nicole, que — -tu, quand tu — grande? » « J' — quatre enfants, » répond Nicole. « Que — -tu à ta tante, quand elle te — ton cadeau? » demande Mme Duclos à Yvonne, et Yvonne répond: « Je lui — merci! »

je suis resté  
 nous savons  
 vous savez  
 ils savent  
 téléphoner  
 je téléphonais  
 tu téléphonais  
 il téléphonait  
 nous téléphonions  
 vous téléphoniez  
 ils téléphonaient  
 je venais  
 tu venais  
 il venait  
 nous venions  
 vous veniez  
 ils venaient  
 j'allais  
 tu allais  
 vous-même  
 etc.  
 mal  
 à vous!  
 au présent  
 ce que c'est que . . .  
 ce qui  
 eh bien!  
 en français  
 n'est-ce pas?  
 font leur future  
 en . . .  
 par exemple  
 John  
 Clark

RÉSUMÉ

c'est moi qui ...      c'est toi qui ...  
 c'est lui qui ...      c'est elle qui ...  
 c'est nous qui ...      c'est vous qui ...

ce sont eux qui ...

ce sont elles qui ...

... moi qui { ai...  
                   suis...  
                   dis...  
                   lave...  
 Jean: « C'est moi qui *suis* descendu le premier! »  
 Henri: « Ce n'est pas moi qui *ai* mangé la pomme  
 d'Yvonne! » Yvonne: « C'est moi qui *dis* que je  
 veux une glace! » Nicole: « C'est moi qui *lave* les  
 mains d'Yvonne, aujourd'hui! »

... toi qui { as...  
                   es...  
                   dis...  
                   laves...  
 Yvonne: « Jean, c'est toi qui *as* mangé ma pomme! »  
 Ginette: « Henri, c'est toi qui *es* assis sur ma pou-  
 pée! » Nicole: « Jean, est-ce toi qui *dis* que ce n'est  
 pas vrai? » Mme Duclos: « Nicole, c'est toi qui *laves*  
 les fruits, aujourd'hui! »

... lui  
   elle qui { a...  
                   est...  
                   dit...  
                   lave...  
 Jean dit que c'est lui qui *a* répondu le premier.  
 Henri dit que ce n'est pas lui qui *est* assis sur la  
 poupée de Ginette.

... nous qui { avons...  
                   sommes...  
                   disons...  
                   lavons...  
 Jean et Nicole: « C'est nous qui *disons* oh! là là! »  
 Nicole et Yvonne: « C'est nous qui *lavons* les  
 mains les premières, avant le déjeuner. »

... vous qui { avez...  
                   êtes...  
                   dites...  
                   lavez...  
 M. Duclos: « Jean et Henri, c'est vous qui *êtes*  
 toujours les derniers! » Nicole et Yvonne: « C'est  
 vous qui *dites* non, Jean et Henri! »

... eux  
   elles qui { ont...  
                   sont...  
                   disent...  
                   lavent...  
 M. et Mme Duclos vont à Saint-Gil; ce sont eux qui  
 ont téléphoné à Charles Leroux. M. Lebrun est un



bon ami des fillettes, et ce sont elles qui lui ont demandé des glaces, à la gare.

Yvonne: « C'est moi qui me suis lavée la première, aujourd'hui! » Henri: « Oui, mais hier, est-ce toi aussi qui t'es lavée la première? » Yvonne, à son frère: « Non, hier ce n'est pas moi qui me suis lavée la première. » M. Duclos: « C'est toi qui te lèves toujours le dernier, Henri! » Henri dit que ce n'est pas vrai: ce n'est pas toujours lui qui se lève le dernier, dans la famille; le dimanche, c'est souvent lui qui se lève avant les autres. Jean: « Henri, demain, ce ne sont pas les filles qui se laveront les premières, comme aujourd'hui! Ah, non! Demain, c'est nous qui nous laverons avant les filles! » « Non! » dit Yvonne, « ce n'est pas nous qui nous laverons les dernières, c'est vous qui vous laverez les derniers. » Henri et Yvonne sont les plus jeunes, ce sont eux qui se sont assis à droite et à gauche de M. Duclos.

se laver

c'est moi qui me ...  
c'est toi qui te ...  
c'est lui qui se ...  
c'est nous qui nous ...  
c'est vous qui vous ...  
ce sont eux qui se ...

### EXERCICE

c'est moi qui ai	c'est toi qui as
c'est moi qui parle	c'est toi qui parles
c'est moi qui ai parlé	c'est toi qui as parlé
c'est moi qui suis	c'est toi qui es
c'est moi qui me lave	c'est toi qui te laves
c'est moi qui me suis lavé	c'est toi qui t'es lavé, etc.

Yvonne: « Qui a ma balle? Henri, est-ce ... ma balle? » Henri: « Oui, ... ta balle! » Mme Duclos: « Qui est-ce qui m'appelle? Henri et Yvonne, est-ce

... m'...?» Henri et Yvonne: «Oui, maman, ... t'...!» M. Lebrun: «N'est-ce pas ... allemand, M. Duclos?» M. Duclos: «Oui, M. Lebrun, c'est moi qui parle allemand.» «Qui est-ce qui a mangé mes poires?» demande Mme Duclos, «... mes poires, Jean et Henri?» Jean et Henri répondent que ... pas ... les poires de leur mère. M. Duclos: «Henri, ...!» Henri: «Non, ce n'est pas toujours moi qui me lave après les autres!» Jean: «Qui est-ce qui se lave, maintenant? Yvonne et Nicole, ...?» Yvonne et Nicole répondent: «Oui, ..., maintenant!» Mme Duclos: «Henri, ... la pomme?» Henri: «Non, maman, ce n'est pas moi qui ai mangé la pomme!» M. Duclos dit à Henri que ... après Jean, mais Henri dit: «Non, papa, ce n'est pas toujours moi qui me lève après Jean! Souvent, ... après moi!» Mme Duclos demande: «Qui est-ce qui est dans la salle de bains? Jean, ... pas ... dans la salle de bains?» Jean répond à sa mère que ... pas ... dans la salle de bains, mais Henri. «Qui est-ce qui se lave?» demande Nicole, «..., Henri?» Et Henri répond à sa sœur: «Oui, Nicole, ...» «Qui est-ce qui s'est levé le premier, aujourd'hui?» demande M. Duclos, «... les premiers, Jean et Nicole?» Et Jean et Nicole répondent à leur père que ... les premiers, ce matin.

## UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE

Dimanche matin: Cinq heures et demie. Dans la  
*dimā:ʃ matē. sē -k œ:r e d(ə)mi. dā la*

grande maison des Leroux à Saint-Gil, tous les enfants  
*grā:d mezō de ləru, a sē zil, tu le -z āfā*

dorment. Tous sauf Henri. Quand il est à Saint-Gil,  
*dorm. tus sof āri. kā -t il ε -t a sē zil,*

il se lève toujours longtemps avant les autres et fait  
*il sə le:v tuzū:r lʃtā avā le -z o:tr e fe*

une petite promenade. Ce matin aussi, il se lève à  
*yn patit prōmnad. sə matē osi, il sə le:v a*

cinq heures et demie et appelle: « Eh! » Qui est-ce  
*sē -k œ:r e d(ə)mi e apel : « e! » ki es*

qu'il appelle? Il appelle John Clark: « John! Tu dors?  
*kil apel?. il apel dzɔn kla:k: « dzɔn! ty dɔ:r?*

Il est six heures moins le quart! » John: « Qu'est-ce  
*il ε si -z œ:r mwē l(ə) ka:r! » dzɔn: « kes*

qu'il y a? » Henri: « Viens, John! Nous allons faire  
*kil ja? » āri : « vjē, dzɔn! nu -z alō ; fe:r*

une belle promenade! » John: « Maintenant? » Henri:  
*yn bel prōmnad! » dzɔn: « mētnā? » āri:*

« Oui, pendant que les autres dorment. Viens! »  
*« wi, pādā k(ə) le -z o:tra dorm. vjē! »*

John: « Bien, je viens. »  
*dzɔn: « bjē, zə vjē. »*

sauf Henri : mais pas Henri

longtemps = long temps

il va faire = il fera

pendant que = en même temps que

Henri dit:  
 « Viens! » à John  
 : il lui dit de venir.

Chapitre dix-huit (18).

je sors  
tu sors  
il sort  
nous sortons  
vous sortez  
ils sortent

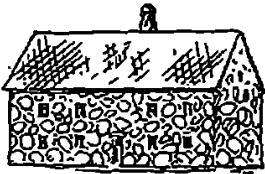
il prend  
ils prennent

il va donner =  
il donnera



un cochon

celle : la maison



une ferme

un animal  
deux animaux

celui : le chien

il en a beaucoup  
: il a beaucoup  
d'animaux

John se lève et se lave, et le jeune Anglais et son  
*dʒɔn sə lɛ:v e s(ə) la:v, e l(ə) ʒæŋ āgle e sɔ*

petit ami français sortent de la maison. Mais avant,  
*p(ə)ti-t ami frāse sort də la mɛʒɔ̃. mɛ avā,*

ils vont une minute à la cuisine, où ils prennent du  
*il vɔ̃ -t yn minyt ə la kyizin, u il prɛn dy*

pain. A qui vont-ils le donner? Ils vont le donner  
*pɛ̃. ə ki vɔ̃ -t il la dɔne? il vɔ̃ l(ə) dɔne*

aux petits cochons.

*o p(ə)ti kɔʃɔ̃.*

Derrière la maison des Leroux, il y a une autre  
*derjɛ:r la mɛʒɔ̃ də ləru, il ja yn o:trə*

maison, mais elle n'est pas comme celle où demeure  
*mɛʒɔ̃, mɛ el nɛ pa kɔm sɛl u d(ə)mæ:r*

la famille. C'est une ferme. Dans une ferme il y a  
*la fami:j. sɛ -t yn ferm. dā -z yn ferm il ja*

beaucoup d'animaux. Le chat est un animal, le chien  
*boku . danimo. lə ja ɛ -t œ -n animal, lə ʃjɛ̃*

aussi. Les Leroux ont deux chiens: celui qui est à  
*osi. le ləru ɔ̃ dø ʃjɛ̃: səlyi ki ɛ -t ə*

la ferme s'appelle Brutus, celui qui est à la maison  
*la ferm səpɛl bryty:s, səlyi ki ɛ -t ə la mɛʒɔ̃*

s'appelle Roi.

*səpɛl rwa.*

« Combien d'animaux a ton oncle? » demande John.  
*« kɔbjɛ̃ danimo ə tɔ̃ -n ɔ̃:kl? » dəmə:d dʒɔn.*

« Je ne sais pas, » dit Henri, « mais il en a beaucoup:  
*« ʒə n(ə) sɛ pa, » di āri, « mɛ il ā -n ə boku :*

Je crois qu'il en a plus de cent. » John: « Plus  
*ʒə krwa kil ā -n a ply d(ə) sā. » dzɔn: « ply*

de cent! C'est beaucoup! » Henri: « Oui, mais c'est  
*d(ə) sā! se boku! » āri: « wi, mɛ se*

une grande ferme, tu sais? » Il n'y a qu'une ferme  
*-t yn grā:d ferm, ty se? » il nja kyn ferm*

plus grande à Saint-Gil: la ferme de M. Dulac. C'est  
*ply grā:d a sē ʒil: la ferm də masjə dylak se*

celle qui est derrière la gare.

*sel ki ɛ derjɛ:r la ɡa:r.*

« Viens! » dit Henri; « nous allons dire bonjour aux  
*« vjē! » di āri; « nu -z alɔ di:r bɔʒu:r o*

cochons. » Ils sont jolis quand ils sont encore jeunes,  
*kɔʃɔ. » il sɔ ʒoli kã -t il sɔ -t ākɔ:r ʒæn,*

les petits cochons, avec leur belle couleur rose. (Plus  
*le p(ə)ti kɔʃɔ, avɛk lær bɛl kulɔ:r ro:z. [ply*

tard, quand ils sont plus grands, leur couleur n'est  
*ta:r, kã -t il sɔ plɔ grã, lær kulɔ:r nɛ*

plus rose, mais un peu noire.) La petite Yvonne aussi  
*ply ro:z, mɛ ɛ p(ə)nwɑ:r.] la p(ə)tit ivɔn osi*

aime beaucoup leur parler. Quand elle est à Saint-Gil,  
*ɛ:m boku lær parlɛ. kã -tɛl ɛ -t a sē ʒil,*

la première chose qu'elle fait, le matin, c'est d'aller  
*la pɾəmje:r ʃo:z kɛl fɛ, lə matɛ, se dɛlɛ*

dire bonjour aux jolis petits cochons roses de la ferme.  
*di:r bɔʒu:r o ʒoli p(ə)ti kɔʃɔ ro:z də la ferm.*

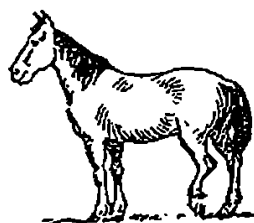
L'oncle Charles lui a dit la dernière fois: « Si tu es  
*lɔ:kla ʃarl liɥi a di la dɛrnje:r fwa: « si ty ɛ*

celle ɔ: la ferme

il va dire = il  
 dira

La couleur rose  
 est une couleur  
 entre le rouge et  
 le blanc.

leur ɔ: aux  
 cochons



un cheval

aurait

Yvonne: « Papa n'a pas une maison à la campagne, mais si papa avait une maison à la campagne, j'aurais de petits animaux. »

serait

Yvonne n'a pas tous les animaux qu'elle veut, mais si elle les avait, la maison de son papa serait une ferme.

sage pendant toute l'année, je te donnerai un petit  
*sz:ʒ pādā tut lane, ʒə tə dɔnre œ p(ə)ti*

cochon à ton anniversaire. » « Et si je suis sage  
*kɔʃɔ a tɔ-n aniverse:r. » « e si ʒə syi sz:ʒ*

pendant.... deux ans, est-ce que tu me donneras  
*pādā .... dɔ-z ā, es kə tym(ə) dɔnra*

aussi un petit cheval? » lui a demandé Yvonne.  
*osi œ p(ə)ti ʃəval? » lɥi a d(ə)māde ivɔn.*

« Non, je ne te donnerai pas un petit cheval, mais  
*« nɔ, ʒə n(ə) tə dɔnre pa œ p(ə)ti ʃ(ə)val, me*

tu auras un autre petit cochon, si tu veux. » « Oh,  
*ty ɔra œ -n'otra pati kɔʃɔ, si ty vø. » « o,*

oui, je veux bien! »  
*wi, ʒə vø bʒē! »*

Yvonne aime beaucoup les animaux. « Si papa et  
*ivɔn ε:m boku le-z animo. » « si papa e*

maman avaient une maison à la campagne, » dit-elle,  
*māmā ave-t yn meʒɔ a la kāpaŋ, » di-t el,*

« j'aurais beaucoup de petits animaux. » Quand elle  
*« ʒɔre boku d(ə) pati-z animo. » kā-t el*

le dit, son frère Henri lui dit souvent: « Ma petite,  
*lə di, sɔ frɛ:r āri lɥi di suvā: « ma.p(ə)tit,*

si tu avais tous les animaux que tu veux, notre maison  
*si ty ave tu le-z animo k(ə) ty vø, nɔtra meʒɔ*

ne serait pas une maison, mais une ferme, et tes  
*n(ə) sərə pa yn meʒɔ, me yn ferm; e te*

animaux auraient toutes nos chambres. Un cochon  
*-z animo ɔre tut no ʃā:br. œ kɔʃɔ*

aurait ta chambre et celle de Nicole, un veau aurait  
*ɔɾɛ ta ʃā:br e sɛl də nikɔl, œ vo ɔɾɛ*

celle de Nicole :  
 la chambre de  
 Nicole

ma chambre et celle de Jean, un petit cheval aurait  
*ma ʃā:br e sɛl də ʒā, œ p(ə)ti ʃ(ə)val ɔɾɛ*

j'aurais  
 tu aurais  
 il aurait  
 nous aurions  
 vous auriez  
 ils auraient

la chambre de papa et de maman; la salle à manger  
*la ʃā:brə də pɑpɑ e də māmā; la sɛl a māʒe*

serait la chambre de quelque autre animal. » Yvonne  
*s(ə)rɛ la ʃābrə də kɛlk o:tr animal.» iʋɔn*

je serais  
 tu serais  
 il serait  
 nous serions  
 vous seriez  
 ils seraient

répond seulement: « Oh ... » parce qu'elle sait bien  
*rɛpɔ̃ sœlmā: « o ... » pɑrs kɛl se bjɛ*

que ce que dit Henri est vrai.

*kə s(ə) kə di āri ɛ vrɛ.*

Où sont les deux amis maintenant? Sont-ils devant  
*u sɔ̃ le dø -z ami mɛ̃tnā? sɔ̃ -t il dəvā*

les cochons? Oui, et John demande à Henri: « Com-  
*le kɔʃɔ̃? wi, e dʒɔn dəmā:d a āri: « kɔ̃-*

bien de cochons a ton oncle? » Henri: « Je crois  
*bjɛ d(ə) kɔʃɔ̃ a tɔ̃ -n ɔ̃:kl? » āri: « ʒə krwa*

qu'il en a plus de trente-cinq (35), mais tu sais, c'est  
*kil ā -n a ply də trātsɛ:k, mɛ ty se, sɛ*

comme pour les autres animaux: je ne sais jamais,  
*kɔm pur le -z o:trə -z animo: ʒə n(ə) se ʒamɛ,*

c'est comme pour  
 : c'est la même  
 chose qu'avec

quand nous venons à Saint-Gil, s'il n'y a pas quelques  
*kā nu v(ə)nɔ̃ a sɛ ʒil, sil nja pa kɛlkə*

cochons ou quelques autres animaux, qu'il n'y avait  
*kɔʃɔ̃ u kɛlkə -z o:trə -z animo, kil njavɛ*

pas un mois avant. La dernière fois, par exemple,  
*pa œ mwa avā. la dɛrnjɛ:r fwa, par egzā:pl,*

## Chapitre dix-huit (18).

il y en avait cinq  
 ɔ: il y avait cinq  
 cochons



une vache

il y en a vingt ɔ:  
 il y a vingt vaches



un verre de lait

n'en donnent que  
 20 litres ɔ: ne  
 donnent que 20  
 litres de lait

quand je suis venu dire bonjour aux cochons, il y en  
 kã zə sɥi v(ə)nydi:r bɔzu:r o kɔʃɔ, il jã

avait cinq de plus qu'une semaine avant! »

-n ave sɛ:k də ply kyn səmɛn avã! »

Après avoir donné leur pain aux cochons, les deux  
 aprɛ-z avwa:r done lær pɛ o kɔʃɔ, le dɔ

amis vont dans la partie de la ferme où sont les  
 -z ami vɔ dã la parti d(ə) la ferm u sɔ le

vaches le matin. Il y en a vingt à la ferme. Ce  
 vaf la maĩɛ. il jã -n a vɛ a la ferm. sɔ

sont de bonnes vaches qui donnent beaucoup de lait.  
 sɔ. d(ə) bɔn vaf ki dɔn boku d(ə) lɛ.

Il y en a deux qui donnent plus de 40 litres de lait  
 il jã -n a dɔ ki dɔn ply d(ə) karã:t litrə də lɛ

par jour. Les autres n'en donnent que 20 ou 25 litres  
 par zu:r. le -z o:trə nã dɔn kə vɛ u vɛtsɛ litrə

par jour, mais c'est également beaucoup. Beaucoup  
 par zu:r, mɛ se -t egalmã boku. boku

de vaches ne donnent que 15 litres par jour.

d(ə) vaf nɔ dɔn kə kɛ:z litrə pãr zu:r.

John Clark, qui n'a jamais été dans une ferme, sauf  
 dzɔn kla:k, ki na zame -z etɛ dã -z yn ferm, sof

ici, à Saint-Gil, demande à Henri: « Henri, qu'est-ce  
 isi, a sɛ zil, dãmã:d a ãri: « ãri, kɛs

qu'on donne aux vaches pour avoir beaucoup de  
 kɔ dɔn o vaf pãr avwa:r boku d(ə)

lait? Je sais qu'elles mangent de l'herbe, mais est-ce  
 lɛ? zə se kɛl mã:z də lɛrb, mɛ ɛs



qu'on ne leur donne pas autre chose également? »  
*kō n(ə) lœr dɔn pa o:trə so:z egal mā?* »

« Oh, si, mon vieux, » lui répond Henri, « on  
 « o, si, mō vjə, » lɔi repō āri, « ɔ

leur donne beaucoup d'autres choses. » John: « Par  
*lœr dɔn boku do:trə so:z: » dzɔn: « par*

exemple? » Henri: « Des betteraves, par exemple.  
*egzā:pl? » āri: « de betra:v, par egzā:pl.*

Veux-tu leur en donner? » John: « Oui, je veux  
*və ty lœr ā done? » dzɔn: « wi, zə və*

bien. Mais où sont-elles? Je ne les vois pas. »  
*bjē. mɛ u sɔ-t el? zə n(ə) le vva pa. »*

Henri: « Il y en a là, à droite. » Henri et John.  
*āri: « il jā -n a la, a drwat. » āri e dzɔn*

prennent des betteraves pour les donner à une grande  
*pren de betra:v pur le done a yn grā:d*

vache noire et blanche. Quand la vache voit les  
*vaf nwa:r e blā:f. kā la vaf vva le*

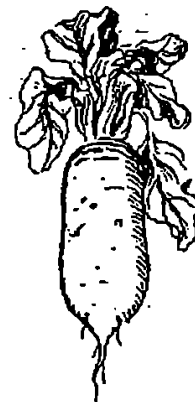
betteraves, elle les mange avec grand plaisir. Les  
*betra:v, el le mā:z avek grā plezi:r. le*

deux garçons restent pendant dix minutes devant la  
*də garsɔ rest pādā di minyt dəvā la*

grande vache, parce que John veut la voir manger.  
*grā:d vaf, pars kə dzɔn və la vwa:r māze.*

Il a vu beaucoup de vaches quand il est venu de  
*il a vy boku d(ə) vaf kā -t il ε v(ə)ny d(ə)*

Londres à Paris, et alors, il les a vues manger de  
*lɔ:dr a pari, ε alɔ:r, il le-z a vy māze d(ə)*



une betterave

veux-tu leur en donner : veux-tu leur donner des betteraves

les : les betteraves

il y en a : il y a des betteraves

voir  
 a vu  
 voit

la : la vache  
 la voir manger :  
 la voir pendant  
 qu'elle mange

vu  
 vues

Il a vu les vaches;  
 il les a vues.

Chapitre dix-huit (18).

a. fini de manger  
= ne mange plus

rentrer à la  
maison : aller ou  
venir à la maison

il est levé = il  
s'est levé et il  
s'est habillé

appelé  
appelée

Il a appelé Yvon-  
ne; il l'a appelée.

il dort (le présent)  
il dormait (l'im-  
parfait)

s'était levée

Quand John et  
Henri sont allés à  
la ferme, Yvonne  
ne s'était pas  
encore levée.

l'herbe, mais il n'a jamais vu une vache manger des  
*lɛrb; mɛ il na zame vy yn vaf māze de*  
betteraves ou autre chose dans une ferme. Mainte-  
*bɛtra:v u o:trə ʃo:z dā-z yn ferm. mēt-*

nant, la vache a fini de manger. Elle n'a plus de  
*nā, la vaf a finid(ə) māze. ɛl. na ply d(ə)*

betteraves.

*bɛtra:v.*

Il est six heures et quart; les garçons ont fini leur  
*il ɛ si-zæ:r e ka:r; le garsɔ̃ ɔ̃ fini lær*

petite promenade et rentrent à la maison. Tous les  
*pətit prɔmnad e rā:tr a la mɛʒɔ̃. tu le*

autres enfants sont levés, et quand John et Henri  
*-z o:trə -z āfā sɔ̃ l(ə)ve, e kā dʒɔn e āri*

rentrent, on leur demande: « D'où venez-vous, vous  
*rā:tr, ɔ̃ lær damā:d: « du v(ə)ne vu, vu*

deux? » « Nous venons de la ferme où nous sommes  
*dø? » « nu v(ə)nɔ̃ d(ə) la ferm u nu sɔm*

allés voir les cochons et les vaches: nous les avons vus  
*-z ale vva:r le kɔʃɔ̃ e le vaf; nu le -z avɔ̃ vy*

manger. » Yvonne: « Oh, Henri, pourquoi est-ce que  
*māze. » ivɔn: « o, āri, pɜrkwa ɛs kə*

vous ne m'avez pas appelée? » Henri: « Parce que tu  
*vu n(ə) mave pa aple? » āri: « pɜrs kə ty*

dormais, ma petite! Et même si tu t'étais levée  
*dɔrmɛ, ma p(ə)tit! e mɛ:m si ty tɛtɛ l(ə)ve*

avant nous, je ne t'aurais pas appelée, parce que nous  
*avā nu, zə.n(ə) tɔrɛ pa aple, pɜrs kə nu*

n'avions pas le temps ce matin. » Yvonne: « Oh, tu  
*navjō pa l(a) tā s(a) matē. » ivon: « o, ty*  
 sais, si j'avais été levée, quand vous êtes allés à la  
*se, si zave -z ete l(a)ve, kã vu -z et -z ale a la*  
 ferme, je serais allée avec vous, même si M. Henri avait  
*ferm, zās(a)re -z ale avek vu, mε:m si masjō āri ave*

dit non! » Henri: « Et moi, je ne t'aurais pas parlé!  
*di nō! » āri: « e mwa, zā n(a) tōre pa parle!*

Et John ne t'aurait pas parlé non plus! » Yvonne:  
*e dzon nā tōre pa parle nō ply! » ivon:*

« Ce n'est pas vrai! N'est-ce pas, John? Est-ce que  
*« s(a) ne pa vre! nes pa, dzon? es kā*

tu ne m'aurais pas parlé non plus, si j'étais allée  
*ty n(a) mōre pa parle nō ply, si zete -z ale*

avec vous ce matin? » John: « Oh, si, si tu étais  
*avek vu s(a) matē? » dzon: « o, si, si ty ete*

venue, je t'aurais parlé! » Au même moment, Henri  
*v(a)ny, zā tōre parle! » o mε:m mōmā āri*

sort de la chambre et va au jardin. Les autres  
*sɔ:r dā la jā:br e va o zardē. le -z o:trā*

restent au premier étage.

*rest o prāmje -r eta:z.*

Peu de temps après, tante Anne appelle: « Êtes-  
*pō dā tā apre, tā:t a.n apel: « et*

vous levés? Oui? Alors venez! » Les enfants  
*vu l(a)ve? wi? alɔ:r vane! » le -z āfā*

qu'elle appelle descendent. Celle qui entre la première  
*kel apel desā:d. sel ki ā:trā la prāmje:r*

aurais appelé

John, à Yvonne:  
 « Tu n'étais pas  
 levée, alors je n'ai  
 pas appelé.  
 Mais si tu avais  
 été levée, j'aurais  
 appelé. »

serais allée

Yvonne: « Je  
 n'étais pas levée,  
 mais si j'avais été  
 levée, je serais  
 allée avec vous. »

non plus

A cinq heures et  
 demie, Yvonne  
 n'était pas levée,  
 et Nicole n'était  
 pas levée **non**  
**plus**: elles étaient  
 au lit toutes les  
 deux.

viens!  
 venez!

Henri, à John:  
 « Viens, John! »  
 Tante Anne, aux  
 enfants: « Venez,  
 mes enfants! »

Chapitre dix-huit (18).

y ɔ: dans la salle  
à manger



une jambe

il est ɔ: c'est

appelé

Il a appelé Henri;  
il l'a appelé.

dans la salle à manger, c'est Yvonne; elle a de bonnes  
*dā la sal a māze, se-t ivɔn; el a d(ə) bɔn*

petites jambes. Et celui qui y entre le dernier, c'est  
*patit zā:b. e sɔlyi ki jā:trə la dernje, se*

Henri, pas parce qu'il n'a pas de bonnes jambes, mais  
*-t āri, pa pars kil na pa d(ə) bɔn zā:b, me*

parce qu'il était déjà monté dans un grand arbre quand  
*pars kil ɛtɛ deza mɔte dā -z ɛ grā -t arbrə kā*

Nicole l'a appelé. Il est souvent nécessaire d'appeler  
*nikɔl la aple. il ɛ suvā nesɛsɛ:r dɔple*

Henri deux ou trois fois le matin, quand il est dans  
*āri dɔ -z u trwa fwa l(ə) matɛ; kā -t il ɛ dā*

le jardin. Ce matin aussi, Nicole l'a appelé trois  
*l(ə) zardɛ. sə matɛ osi, nikɔl la aple trwa*

fois: Henri n'est venu qu'à la troisième fois. Quand  
*fwa: āri ne v(ə)ny. ka la trwazjɛm fwa. kā*

il est entré dans la salle à manger, sa mère lui a  
*-t il ɛ -t ātre dā la sal a māze, sa mɛ:r liɣi a*

dit: « Si tu n'étais pas venu dans cinq minutes, Henri,  
*dɪ: « si ty netɛ pa v(ə)ny dā sɛ minyt, āri,*

nous aurions fini de déjeuner, et tu n'aurais pas mangé  
*nu -z ɔrjɔ fini də deʒɔne, e ty nɔrɛ pa māze*

ce matin. » « Oh, vous n'auriez pas tout mangé; il  
*sə matɛ. » « o, vu nɔrje pa tu māze; il*

serait bien resté quelque chose pour moi. » « Je ne  
*sərə bjɛ reste kelkə ʃo:z pur mwa. » « zə n(ə)*

crois pas, Henri. Tes sœurs et ton frère auraient  
*krwa pa, āri. te sɔ:r e tɔ frɛ:r ɔrɛ*

tout mangé. » Et son père dit: « Pourquoi est-il  
tu māze. » e s̄ō p̄e:r di: « purkwa e-t il

nécessaire d'appeler ce garçon trois ou quatre fois  
nesese:r dapl̄e s(ə) gars̄ō trwa-z u katr̄ə fwa

tous les matins? Si j'étais ta mère, Henri, je ne  
tu le mat̄ē? si zete ta m̄e:r, āri, za n(ə)

t'aurais pas donné ton déjeuner aujourd'hui! Ta  
tr̄e pa done t̄ō dez̄æne ozur̄dyi! ta

mère est trop bonne! » A cela, Henri ne répond  
m̄e:r e tr̄ə b̄on! » a sala, āri n(ə). rep̄ō

rien, parce qu'il sait que c'est vrai. Et s'il avait  
rj̄ē, pars kil se ka se vre. e sil ave

répondu non, ses parents ne lui auraient pas donné  
rep̄ōdy n̄ō, se par̄ā n(ə) l̄yi tr̄e pa done

de fruits, ni au déjeuner, ni au dîner non plus.  
d(ə) fryi, ni o dez̄æne, ni o dine n̄ō ply.

Après avoir mangé, les enfants sortent de la salle  
apre-z avwa:r māze, le-z āf̄ā sort da la sal

à manger, et les garçons prennent leurs balles.  
a māze, e le gars̄ō pren l̄ær bal.

« Venez! » disent-ils à leurs sœurs, et tous sortent  
« vane! » di:z-t il a l̄ær s̄æ:r, e tus sort

dans le jardin. Yvonne demande: « Qu'est-ce que  
d̄ā l(ə) zard̄ē. iv̄on dam̄ā:d: « kes ka

nous allons faire? » Henri: « Nous allons jouer à  
nu-z al̄ō f̄e:r? » āri: « nu-z al̄ō zwe a

la balle, et dans une heure nous irons à la ferme,  
la bal, e d̄ā-z yn æ:r nu-z ir̄ō-z a la ferm,

cela = ce + là

s'il = si + il

il va jouer. =  
il jouera

Chapitre dix-huit (18).

vu  
vus

Il a vu les cochons;  
il les a vus.

rarement ↔  
souvent

vu  
vus  
vue  
vues

Il a vu le cochon;  
il l'a vu.  
Il a vu les cochons;  
il les a vus.  
Il a vu les cochons  
et les vaches;  
il les a vus.  
Il a vu la vache;  
il l'a vue.  
Il a vu les vaches;  
il les a vues.

où nous allons voir les cochons manger. » John:  
u nu -z alɔ̃ vwa:r le kɔʃɔ̃ māze. » dzɔn:

« Oh, oui! Je ne les ai jamais vus manger, sauf  
« o, wi! zə n(e) le -z e zame vy māze, soʃ  
ce matin avec toi, quand nous étions à la ferme.  
sa matɛ avək twa, kɑ nu -z etjɔ̃ -z a la ferm.

Qu'est-ce qu'ils mangent, Henri? » Henri: « Je ne  
kes kil mā:z, āri? » āri: « zə n(ə)

veux plus vous parler, M. John. » Yvonne: « Mais  
vø ply vu parle, masjø dzɔn. » ivɔn: « me

moi, je veux bien te le dire: ils mangent un peu  
mwa, zə vø bjɛ təl(ə) di:r: il mā:z œ pø

de tout. Et tu sais, ils sont comme Henri. Papa  
da tu. e ty se, il sɔ̃ kɔm āri. papa

lui dit souvent que s'il se lavait un peu plus  
lyi di suvɑ̃ kə sil sɑ lave œ pø ply

rarement, il serait un vrai petit cochon. » Henri:  
rarmɑ̃, il sərə -t œ vre p(ə)ti kɔʃɔ̃. » āri:

« Je serais un petit cochon, mais toi, si tu ne te laves  
« zə s(ə)rɛ -z œ p(ə)ti kɔʃɔ̃, me twa, si ty n(ə) tɑ la:v

pas, tu seras un grand cochon. Et cela, c'est vrai! »  
pɑ, ty s(ə)rɑ œ grɑ kɔʃɔ̃. e sɑla, se vre! »

« Qu'est-ce qui est vrai? » « Que tu seras un cochon! »  
« kes ki e vre? » « kə tys(ə)ra œ kɔʃɔ̃! »

Après avoir joué un peu plus d'une demi-heure, les  
apre -z avwa:r zve œ pø ply dyn damiæ:r, le

enfants sont fatigués et s'asseyaient un moment dans  
-z āfɑ̃ sɔ̃ fatigue. e sase:j œ mɑmɑ̃ dɑ

l'herbe. « Est-ce que c'est vrai, John, » demande  
*lɛrb:* « ɛs kə sɛ vrɛ, dʒɔn, » dɔmā:d

Nicole, « que tu n'as jamais vu des animaux manger? »  
*nikɔl:* « kə ty na zame vy de -z animo māze? »

« Oui, c'est vrai. J'ai vu des animaux manger de  
 « wi, sɛ vrɛ. ze vy de -z animo māze d(ə)

l'herbe à la campagne, mais c'est tout. » « Mais  
*lɛrb a la kəpaŋ, mɛ sɛ tu. » « mɛ*

alors, tu n'as jamais vu une ferme non plus? » « Non,  
*alɔ:r, ty na zame vy yn ferm nɔ ply? » « nɔ,*

à Londres, nous allons rarement à la « vraie » cam-  
*a lɔ:dr, nu -z alɔ rarmā a la « vrɛ » kə-*

pagne, parce que pour y aller, il est nécessaire de  
*paŋ, pars kə pur jale, il ɛ nesɛsɛ:r də*

faire un long voyage. Londres est beaucoup plus  
*fɛ:r œ lɔ vwaja:z. lɔ:dr ɛ boku ply*

grand que Paris. Vous n'avez jamais été à Londres? »  
*grā. k(ə) pari. vu nave zame -z ete a lɔ:dr? »*

Nicole: « Non, nous n'y avons jamais été, mais papa  
*nikɔl:* « nɔ, nu njavɔ zame -z ete; mɛ papa

y a été beaucoup de fois. Nous avons été une fois  
*ja ete boku d(ə) fwa. nu -z avɔ -z ete yn fwa*

en Italie et une fois en Suisse, mais tu sais, nous  
*ā -n itali e yn fwa ā swis, mɛ ty se, nu*

allons rarement dans d'autres pays que la France  
*-z alɔ rarmā dā do:trə peji k(ə) la frā:s*

pour nos vacances. » Jean: « Ce n'est pas parce  
*pur no vakā:s. » zā: « s(ə) nɛ pa pars*

y ɔ: à la cam-  
 pagne

y ɔ: à Londres



l'Italie et la Suisse

## Chapitre dix-huit (18).

y ɔ: dans d'autres  
pays

que nous n'aurions pas aimé y aller, mais c'est maïman  
kə nu nɔrjɔ̃ pa ɛme jalɛ, mɛ sɛ māmā

qui ne veut pas. L'année passée, quand papa est  
ki n(ə) vø pa. lane pase, kū papa ɛ

allé à Londres en avril, je serais venu avec plaisir. »  
-t ale a lɔ:dr ā -n avril, zə s(ə)rɛ v(ə)ny avɛk plɛzi:r. »

John: « Alors tu serais venu chez nous, et nous  
dʒɔn: « alɔ:r ty s(ə)rɛ v(ə)ny se nu, e nu

aurions fait beaucoup de belles promenades dans les  
-z ɔrjɔ̃ fɛ boku d(ə) bɛl pɔmɔnad dā le

grands jardins de Londres. Je sais que vous les  
grā zardɛ d(ə) lɔ:dr. zə se kə vu le

auriez aimés, ces grands jardins. Et papa vous  
-z ɔrje ɛme, se grā zardɛ. e papa vu

aurait parlé d'autres choses que je ne sais pas, et  
-z ɔrɛ parle do:tra ʃo:z kə zə n(ə) se pa, e

vous auriez été dans la vieille ville. » Henri: « Tout  
vu -z ɔrje -z ɛte dā la vje:j vil. » āri: « tu

cela, c'est bien, mais même si tu m'avais donné une  
s(ə)la, sɛ bjɛ, mɛ mɛ:m si ty mave done yn

belle auto, dix fois plus belle que celle de papa,  
bɛl oto, di fwa ply bɛl kə sɛl də papa,

je ne serais pas allé en Angleterre. » Nicole:  
zə n(ə) sərə pa ale ā -n āglɛtɛ:r. » nikɔl:

y ɔ: en Angleterre

« Ce n'est pas vrai, John, il y serait allé avec plaisir,  
« s(ə) nɛ pa vrɛ, dʒɔn, il i s(ə)rɛ -t ale avɛk plɛzi:r,

mais tu sais, il est encore trop jeune. » John: « Je  
mɛ ty se, il ɛ -t ākɔ:r tro zœn. » dʒɔn: « zə



crois aussi que tu serais venu en Angleterre, Henri.  
*krwa osi kə ty s(ə)re v(ə)ny ā -n āglatɛ:r, āri.*

Tu y aurais vu beaucoup de belles choses, tu sais? »  
*ty jɔrɛ vy boku d(ə) bɛl ʃo:z, ty sɛ? »*

Henri veut répondre, mais au même moment, l'oncle  
*āri vø repɔ:dr, mɛ o mɛ:m mɔmā, ɛ:kla*

Charles appelle: « Je vais à la ferme, mes amis!  
*ʃarl apɛl: « ʒə vɛ -z a la ferm, mɛ -z ami!*

Venez avec moi! » « Nous venons! Nous venons! »  
*vəne avɛk mwə! » « nu v(ə)nɔ! nu v(ə)nɔ! »*

disent-ils tous, et cinq minutes plus tard, Henri et  
*di:z -t il tus, e sɛ minyt ply ta:r, āri e*

John sont de bons amis, comme ce matin, à six  
*dʒɔn sɔ d(ə) bɔ -z ami, kɔm sə matɛ, a si*

heures.

*-z œ:r.*

### EXERCICE A.

Ce dimanche à cinq heures et demie, tous les enfants dorment, — Henri. Quand Henri est à la campagne, il se lève — avant les autres. Henri n'aime pas se laver, et il se lave —. Henri et John vont faire une promenade — que les autres enfants dorment.

« Qu'est-ce que nous — faire? » demande John à Henri. « Nous allons — une promenade. » Pourquoi — ils du pain à la cuisine? Ils prennent du pain pour — donner aux animaux. A quels animaux —

MOTS:

un animal  
deux animaux  
une betterave  
un cheval  
un cochon  
une ferme  
une jambe  
le lait  
un litre  
une vache  
nécessaire  
rose  
j'aurais  
tu aurais  
il aurait  
nous aurions  
vous auriez  
ils auraient  
il aurait aimé  
il aurait appelé  
il aurait donné  
il aurait fini de  
il aurait mangé  
il aurait parlé  
il aurait vu  
il avait dit  
il avait répondu  
avoir  
avoir donné  
je crois  
il dormait  
il est levé  
il s'était levé  
il avait été levé

ils le donner? Ils vont le donner aux petits —. Que feront les enfants après le petit déjeuner? Ils — jouer dans le jardin. Nicole, va-t-elle jouer — la balle avec sa petite sœur? Oui, elle — jouer à la balle avec Yvonne et les garçons.

Après le petit déjeuner, l'oncle Charles appelle les enfants: « —! Nous allons voir les animaux de la —. » John n'a jamais — beaucoup d'animaux en même temps à la campagne, et c'est la première fois qu'il — des vaches et des cochons manger des betteraves.

EXERCICE B.

Quelle est la première chose que fait Yvonne quand elle vient à la ferme? ... Combien d'animaux y a-t-il à la ferme? ... Que fait Yvonne quand elle est avec les animaux de la ferme? ... Yvonne, qu'aurait-elle fait si elle s'était levée en même temps que les deux garçons? ... John, pourquoi reste-t-il devant la vache, quand il lui a donné les betteraves? ...

EXERCICE C.

j'aurais	tu aurais	il aurait
nous aurions	vous auriez	ils auraient

« Si nous avions une maison à la campagne, » dit Yvonne, « j' — beaucoup d'animaux. » « Si tu avais tous les animaux que tu veux, » lui dit son frère,

« nous n' — plus une maison, mais une ferme, parce que tes animaux — toutes nos chambres. » « M' — tu demandé de venir avec vous, John, si je m'étais levée en même temps que vous? » demande Yvonne. John lui répond que si elle s'était levée en même temps que lui et Henri, il lui — demandé de venir.

je serais	tu serais	il serait
nous serions	vous seriez	ils seraient

Si Henri se lavait encore plus rarement, il — un petit cochon. « Je — allée à Londres avec plaisir, l'année passée, » dit Nicole, « et toi aussi, Jean, tu y — allé avec plaisir, n'est-ce pas? » Les enfants — restés toute la journée à la ferme, si l'oncle Charles n'avait pas été avec eux. « — vous allés à la ferme avec moi, si je m'étais levée? » demande Yvonne, et John lui répond: « Oh, oui! Nous — allés à la ferme avec toi, si tu t'étais levée! »

y en (Voulez-vous répondre avec y, en, ou y + en?)

John, à Henri: « As-tu été à Londres? » Henri: « Non, je ... été. » Henri, serait-il allé à Londres avec plaisir avec son père? Oui, il ... avec plaisir. John, à Nicole: « Combien de vaches a ton oncle? » Nicole: « Il ... beaucoup. » Y a-t-il beaucoup d'animaux à la ferme? Qui, il ... beaucoup. Que prend-on pour aller de Paris à Nice? On ... aller. Combien de cochons y a-t-il à la ferme? Il ... plus de trente.

il était venu  
fini  
il prend  
ils prennent  
rentrer  
je serais  
tu serais  
il serait  
nous serions  
vous seriez  
ils seraient  
il serait allé  
il serait resté  
il serait venu  
je sors  
tu sors  
nous sortons  
vous sortez  
ils sortent  
viens!  
venez!  
voir  
je vois  
il voit  
vu  
cela  
celle  
celui  
en  
longtemps  
pendant que  
pendant  
quelques  
rarement  
sauf  
y

Chapitre dix-huit (18).

d'où  
 nous allons faire  
 il est nécessaire  
 il y en a  
 même si  
 s'  
 ne ... pas non  
 plus  
 qu'est-ce qui?  
 qui est-ce que?  
 vingt-cinq  
 trente-cinq  
 Italie  
 Suisse  
 Brutus  
 Dulac  
 Roi

qui que

Les Leroux ont deux chiens, celui — est à la ferme s'appelle Brutus. Les deux garçons, — prennent-ils à la cuisine? A — vont-ils donner le pain? La ferme de M. Dulac est celle — est derrière la gare. La vache — veut voir John est une grande vache noire et blanche. C'est une des deux vaches — donnent le plus de lait.

me  
 nous  
 te  
 vous

le lui  
 la lui  
 les leur

laver  
 asseoir  
 appeler  
 habiller  
 etc.

RÉSUMÉ

Il me	lave.	Il me	donne un cadeau.
Il nous	lave.	Il nous	donne un cadeau.
Il te	lave.	Il te	donne un cadeau.
Il vous	lave.	Il vous	donne un cadeau.
Il le	lave.	Il lui	donne un cadeau.
Il la	lave.		
Il les	lave.	Il leur	donne un cadeau.

Yvonne: « Maman ne *me* lave pas, aujourd'hui. »  
 Jean et Henri: « Maman *nous* appelle. » Mme Duclos à Yvonne: « C'est Nicole qui *te* lavera, aujourd'hui. »  
 Nicole, à Jean et à Henri: « Maman *vous* appelle. »  
 Yvonne dit que sa maman ne *la* lave pas, aujourd'hui.  
 Henri n'est plus petit, ce n'est plus sa mère qui *le* lave. Jean et Henri disent que leur mère *les* appelle.

Yvonne, à tante Claire: « Est-ce que tu *me* donneras une glace, tante Claire? » M. Duclos, à sa femme: « Qui est-ce qui *nous* téléphone? » Mme Duclos, à Yvonne: « Maman *te* donnera du chocolat, si tu es sage. » M. Duclos, à Charles et Anne Leroux: « Je *vous* téléphonerai demain. » Maman dit à Yvonne qu'elle *lui* donnera du chocolat. Mme Duclos dit à son mari qu'un monsieur *lui* téléphone. M. Duclos dit à Charles et Anne Leroux qu'il *leur* téléphonera demain.

donner à  
dire à  
téléphoner à  
demander à  
etc.

## EXERCICE I

Henri: « Moi, je — assieds à la gauche de papa! » Jean et Henri: « Maman — a donné du chocolat. » Mme Duclos est dans la cuisine, et Nicole — demande s'il y a encore du lait. M. Duclos dit que Charles et Anne Leroux sont à Saint-Gil, et il — téléphone. La poupée d'Yvonne a été dans le jardin, et Yvonne — lave. Jean et Henri, qui sont dans un arbre: « Maman, est-ce toi qui — appelles? » Mme Duclos: « Tu t'es levée, Yvonne? Alors, je — habillerai moi aussi. » Henri: « Papa — donnera un beau cadeau à mon anniversaire. » Yvonne appelle Henri, mais son frère ne — répond pas. Henri a été dans le jardin, et il est noir: sa mère — lave. Mme Duclos, à ses enfants: « Je — donnerai un petit cadeau si vous êtes sages. » Les tomates sont de bons fruits, mais Yvonne ne — aime pas.

Il  $\left\{ \begin{array}{l} \text{le} \\ \text{la} \end{array} \right\}$  lave.  
 Il l' a lavé(e).  
 Il ne  $\left\{ \begin{array}{l} \text{le} \\ \text{la} \end{array} \right\}$  lave pas.  
 Il ne l' a pas lavé(e).  
 Il les lave.  
 Il les a lavé(e)s.  
 Il ne les lave pas.  
 Il ne les a pas lavé(e)s.

Yvonne a joué dans le jardin, et sa mère *la lave*. Hier aussi, sa mère *l'a lavée*. Mais si elle n'a pas les mains noires, sa mère *ne la lave pas*, quand elle a joué dans le jardin. Ce matin, Yvonne est allée dans la salle de bains avec sa sœur, mais Nicole *ne l'a pas lavée*: Yvonne s'est lavée elle-même. Quand les poupées d'Yvonne sont noires, elle *les lave*. Elle *les a lavées* hier. Mais elle *ne les a pas lavées* aujourd'hui.

#### EXERCICE II

Yvonne lave son mouton: — — lave. (Elle le lavé.)  
 Mme Duclos appelle Jean et Henri: — — appelle.  
 Nicole a habillé sa sœur: — — — habillée. Mme  
 Duclos n'a pas habillé Henri: — — — — habillé.  
 Maman assied Yvonne à la droite de papa: — — assied  
 à la droite de papa. Jean n'appelle pas Henri: — —  
 — — —. Henri lave les chiens: — — lave.

## LA FERME ET LE LAC

« Qu'est-ce que nous allons faire à la ferme? » demande

« *kəs ka nu -z alɔ̃ fɛ:r a la ferm?* » *dəmā:d*

Yvonne à son oncle. « Nous allons voir les animaux.

*ivɔn a sɔ̃ -n ɔ̃:kl.* « *nu -z alɔ̃ vwa:r. le -z animo.*

Hier il y avait deux veaux qui n'allaient pas bien. »

*ije:r il javɛ dø vo ki nale pa bjɛ.* »

un veau  
deux veaux

John: « Le veau, c'est l'enfant de la vache, n'est-ce

*dʒɔn:* « *lə vo, sɛ lāfā d(ə) la vaʃ, nes*

pas? » M. Leroux: « Oui, mais on ne dit pas l'enfant

*pa?* » *məsʃø laru:* « *wi, mɛ ɔ̃ n(ə) di pa lāfā*

d'un animal en français, on dit le petit d'un animal.

*dɛ̃ -n animal ā frāse, ɔ̃ di lə p(ə)ti dɛ̃ -n animal.*

Le veau est le petit de la vache. » Yvonne: « Oncle

*lə vo ɛ l(ə) pəti d(ə) la vaʃ.* » *ivɔn:* « *ɔ̃:klə*

Charles, est-ce qu'ils sont malades, les deux veaux? »

*ʃarl, ɛs kil sɔ̃ malad, le dø vo?* »

ils sont malades =  
ils ne vont pas  
bien

« Ils étaient malades hier, mais je crois qu'au-

« *il -z ɛtɛ malad ije:r, mɛ ʒ(ə) krwa ko-*

jourd'hui, ils ne sont plus malades. » Yvonne: « Oncle

*ʒurduji, il nə sɔ̃ ply malad.* » *ivɔn:* « *ɔ̃:klə*

Charles, ce ne sont pas mon veau et celui d'Henri

*ʃarl, sə n(ə) sɔ̃ pa mɔ̃ vo ɛ səlyi dāri*

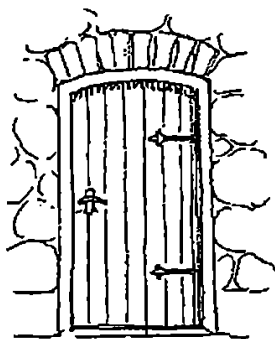
celui d'Henri : le  
veau d'Henri

qui sont malades, non? » « Non, Yvonne, ton veau et

*ki sɔ̃ malad, nɔ̃?* » « *nɔ̃, ivɔn, tɔ̃ vo ɛ*

ceux ɔ: les veaux

avoir  
a eu  
a  
avait  
aura



une porte

celui d'Henri vont bien. Ceux qui sont malades, ce  
*səhʲi dāri vɔ̃ bjɛ. sɔ̃ ki sɔ̃ malad, sə*  
 sont les deux veaux des deux petites vaches blanches.  
*sɔ̃ le dɔ̃ vo de dɔ̃ p(ə)tit vaf blā:f.*

Marcel et Monique disent que ce sont leurs veaux. »  
*marsɛl e monik di:z kə sə sɔ̃ lɛr vo. »*

John, qui n'a jamais eu d'animaux, même pas de chien  
*dʒɔn, ki na ʒamɛ-zɪ danimo, mɛ:m pa d(ə) ʃjɛ*

ou de chat, demande à Yvonne: « C'est vrai que vous  
*u d(ə) ʃa, dɛmā:d a ivɔn: « se vɾɛ kə vu*

avez des veaux, toi et Henri? » Yvonne: « Oui,  
*-z ave de vo, twa e āri? » ivɔn: « wi,*

veux-tu les voir? » John: « Oh, oui, avec grand  
*vɔ̃ ty le vva:r? » dʒɔn: « o, wi, avek grā*

plaisir! » Yvonne: « Nous allons aussi voir mon  
*plezi:r! » ivɔn: « nu -z alɔ̃ osi vva:r mɔ̃*

veau et celui d'Henri, n'est-ce pas, oncle Charles? »  
*vo e səhʲi dāri, nes pa, ʃ:klə ʃarl? »*

« Oui, nous allons les voir dans un moment. Nous  
*« wi, nu -z alɔ̃ le vva:r dā -z ɛ̃ mɔ̃mā. nu*

sommes arrivés. » M. Leroux et ses jeunes amis sont  
*sɔm -z arive. » masjɔ̃ ləru e se ʒɛn -z ami sɔ̃*

devant une grande porte. « Entrez! » dit M. Leroux.  
*d(ə)vā-t yn grā:d pɔrt. « ātre! » di masjɔ̃ ləru.*

Les deux veaux malades ne vont pas encore bien,  
*le dɔ̃ vo malad nə vɔ̃ pa -z ākɔ:r bjɛ,*

mais ils ont commencé à manger, et c'est déjà beau-  
*mɛ il -z ʃ kɔmāse a māʒe, e se deʒa bo-*



coup, parce qu'ils n'iront jamais bien s'ils ne mangent  
*ku, pars kil nirɔ̃ zame bjɛ sil na mā:ʒ*

pas. M. Leroux aime beaucoup ses animaux. Quand  
*pa. məsjø ləru ε:m boku sa -z animo. k̄a*

il vient les voir, à la ferme, il s'arrête toujours devant  
*-t il vjɛ le vwa:r, a la ferm, il sarɛt tuzu:r davū*

chaque animal pour voir s'il a assez d'herbe et d'eau  
*ʃak animal pur vwa:r sil a ase dɛrb e do*

et pour lui demander s'il va bien. Il est vrai que de  
*e pur lɥi d(ə)māde sil va bjɛ. il ε vre k̄a da*

toutes les fermes de Saint-Gil, c'est celle de M. Leroux  
*tut le ferm da s̄ɛ ʒil, sɛ sɛl da məsjø ləru*

qui a les plus beaux animaux. Et même si les  
*ki a le ply bo -z animo. e mɛ:m si le*

autres fermes ont aussi de belles vaches, ce sont  
*-z o:trə ferm ɔ̃ -t osi d(ə) bɛl vaʃ, sa s̄ɔ̃*

celles de M. Leroux qui donnent le plus de lait.  
*sɛl da məsjø ləru ki dɔn lə ply d(ə) lɛ.*

Après avoir regardé les deux veaux malades pendant  
*apre -z avwa:r rəgarde le dɔ vɔ malad pādā*

quelques minutes, les enfants et leur oncle vont voir  
*kɛlkə minyt, le -z āfā e lɛr. ɔ̃:kla vɔ vwa:r*

ceux d'Yvonne et d'Henri. « Regarde, John! » dit  
*sø diɔn. e dāri. « rəgarde, dʒɔn! » di*

Yvonne, « est-ce qu'il n'est pas joli, mon veau? »  
*iɔn, « ɛs kil nɛ pa ʒoli, mɔ̃. vɔ? »*

John: « Où est-il? » Yvonne: « C'est celui-là!  
*dʒɔn: « u ε -t il? » iɔn: « sɛ səlyla!*

assez ɔ: pas trop  
 peu

celles ɔ: les vaches  
 regardé ɔ: vu  
 (pendant quelque  
 temps)

ce — celui  
 cette — celle  
 ces — ceux  
 ces — celles

Ce cheval est celui  
 de M. Leroux.  
 Cette vache est  
 celle qui donne le  
 plus de lait.  
 Ces animaux sont  
 ceux de Jean.  
 Ces filles sont  
 celles des Duclos.

celui-là = celui  
 qui est là

Chapitre dix-neuf (19).

le tien ɔ: ton veau	<p>A droite de la grande vache noire. » « Ah, oui, je  <i>a drwat də la grā:d vaf nwa:r.</i> » « a, wi, zə          le vois maintenant. Il est joli! Et où est le tien,  <i>l(ə)vwa mētnā. il ε zoli! e u ε l(a) tjē,</i></p>
le mien ɔ: mon veau	<p>Henri? » Henri: « Le mien, c'est celui-ci. Il est  <i>āri? » āri: « lə mjē, se salysi. il ε</i></p>
celui-ci = celui qui est ici	<p>beau aussi. Il est plus beau que celui d'Yvonne. »  <i>bo osi. il ε ply bo k(ə) salyi diwɔn.</i> »</p>
le sien ɔ: son veau	<p>« Ah, non, le tien n'est pas plus joli que le mien!  <i>« a, nɔ, lə tjē ne pa ply zoli k(ə) lə mjē!</i>          John, peux-tu me dire quel veau est le plus joli,  <i>dʒɔn, pø ty m(ə) di:r kel vo ε l(ə) ply zoli,</i></p>
ils sont également beaux = l'un est aussi beau que l'autre	<p>le mien ou le sien? » John: « Je ne sais pas,  <i>lə mjē u lə sjē? » dʒɔn: « zə n(ə) se pa,</i>          Yvonne. » M. Leroux: « John ne peut pas te dire  <i>iwɔn. » məsjø ləru: « dʒɔn nə pø pa tə di:r</i>          si ton veau est plus beau que celui de ton frère,  <i>si tɔ vo ε ply bo k(ə) salyi də tɔ frɛ:r,</i>          mais moi, je peux te dire que vos deux veaux sont  <i>mε mwə, zə pø tə di:r kə vo dø vo sɔ</i>          également beaux. »  <i>-t egalmā bo. »</i></p>
	<p>Nicole: « Moi, je n'ai pas d'animaux à la ferme  <i>nikɔl: « mwə, zə ne pa danimo a la ferm</i>          maintenant, mais une fois, j'ai eu un petit cochon.  <i>mētnā, mε yn fwa, ze y ə p(ə)ti kɔʃɔ.</i></p>
	<p>Il était joli, plus joli que tous ceux qu'il y a à la  <i>il etε zoli, ply zoli k(ə) tu sø kil ja a la</i></p>

ferme cette année. » John: « Et tu ne l'as plus? »  
*fɛrm sɛt ane.* » *dʒɔn:* « e ty n(ə) la ply? »

Nicole: « Oh, non, je l'ai eu pendant un an, puis  
*nɪkɔl:* « o, nɔ̃, zə le y pādā-t æ -n ā, pyi

nous l'avons mangé. » John: « Pauvre petit cochon! »  
*nu lavɔ̃ māze.* » *dʒɔn:* « pɔ:vɾə pati kɔʃɔ̃! »

Yvonne: « Mon veau, on ne le mangera jamais! »  
*ivɔn:* « mɔ̃ vo, ɔ̃ n(ə) lə māzɾə zamɛ! »

Henri: « Pas maintenant, mais un jour il sera  
*āri:* « pa mɛ̃tnā, mɛ æ zu:r il sɾə

il sera ɔ: ce sera

nécessaire de le manger, et le mien aussi. » Yvonne:  
*nɛsɛsɛ:r də l(ə) māzɾə, e l(ə) mjɛ̃ osi.* » *ivɔn:*

« Le tien, si tu veux, mais pas le mien! L'oncle  
*« lə tjɛ̃, si ty vø, mɛ pa l(ə) mjɛ̃! lɔ̃:kla*

Charles a dit qu'on ne le mangera jamais. N'est-ce  
*ʃarl a di kɔ̃ n(ə) lə māzɾə zamɛ. nɛs*

pas, oncle Charles? » M. Leroux: « C'est vrai,  
*pa, ɔ̃:kla ʃarl? » mɔ̃sjø ləru:* « sɛ vɾɛ,

Yvonne; on ne mangera pas ton veau, parce que c'est  
*ivɔn;* ɔ̃ n(ə) māzɾə pa tɔ̃ vo, pɾs kə sɛ

une petite vache; un jour, elle nous donnera  
*-t yn patit vaf; æ zu:r, el nu donɾə*

beaucoup de bon lait. »  
*boku d(ə) bɔ̃ lɛ.* »

Après les vaches et les veaux, l'oncle et les enfants  
*apɾɛ le vaf e le vo; lɔ̃:kl e le -z āfā*

vont regarder les chevaux. L'oncle Charles en a  
*vɔ̃ r(ə)garde le ʃ(ə)vo. lɔ̃:kla ʃarl ā -n a*

un cheval  
deux chevaux

Chapitre dix-neuf (19).

ceux-ci = ceux  
qui sont ici

aimerais

Yvonne:

« Je n'ai pas de  
cheval, mais si  
j'avais un petit  
cheval, je l'aimé-  
rais beaucoup. »

ces chevaux-ci =  
les chevaux qui  
sont ici.

ceux-là = ceux  
qui sont là

cing ou six. John s'arrête longtemps devant ceux  
*sɛ:k u sis. dzɔn saret lɔtā d(a)vā sɔ*

qui sont à droite de la porte. « Ils sont beaux,  
*ki sɔ-t a drwat də la pɔrt. « il sɔ bo,*

ceux-ci, Yvonne, » dit-il, puis il dit à M. Leroux:  
*sɔsi, ivɔn, » di-t il, pi il di a masjɔ ləru:*

« Si j'avais, moi aussi, un oncle à la campagne,  
*« si zavɛ, mwɑ osi, œ-n ɔ:kl a la kɑpan,*

j'aimerais avoir un cheval comme celui-là, le grand  
*zɛmre avwa:r œ s(a)val kɔm salyila, lə grā*

noir à gauche des deux blancs. » Jean: « Moi, c'est  
*nwa:r a go:s de dɔ blā. » zā: « mwɑ, sɛ*

celui-ci que je préfère. » John: « C'est vrai qu'il est  
*salyisi kə z(a) pɛfɛ:r. » dzɔn: « sɛ vrɛ kil ɛ*

beau aussi; celui-là. » Jean: « C'est le plus beau de  
*bo osi, salyila. » zā: « sɛ l(a) ply bo də*

tous, et si un jour il a un petit, l'oncle Charles a  
*tus, ɛ si œ zu:r il a œ p(a)ti, lɔ:klɑ sɔrl a*

dit que je l'aurai, n'est-ce pas? » M. Leroux: « Oui,  
*di kə z(a) lɔre, nɛs pa? » masjɔ ləru: « wi,*

c'est vrai. »

*sɛ vrɛ. »*

Nicole: « Ces chevaux-ci sont beaux, c'est vrai,  
*nikɔl: « sɛ s(a)vo si sɔ bo, sɛ vrɛ,*

mais regardez ceux-là, à gauche de l'autre porte!  
*mɛ r(a)garde sɔla, a go:s də lo:trɑ pɔrt!*

Ce sont ceux que je préfère. » John: « Pourquoi,  
*sə sɔ sɔ kə z(a) pɛfɛ:r. » dzɔn: « purkwa,*

Nicole? » Jean: « Parce qu'ils sont petits et que la  
*nikɔl?* » *zā:* « *pars kil sɔ̃ p(ə)ti e k(ə) la*

pauvre Nicole ne peut pas monter sur un cheval pour  
*pɔ:vra nikɔl nə pø pa mɔ̃te syr œ s(ə)val pur*

hommes. C'est seulement nous autres grandes per-  
*m. se sœlmā nu-z o:tra grā:d per-*

sonnes qui pouvons monter sur de vrais chevaux.  
*son ki puwɔ̃ mɔ̃te syr da vɛ s(ə)vo.*

Les fillettes ne peuvent pas. » Nicole: « Je peux  
*le fijet nə pœ:v pa. » nikɔl:* « *zə pø*

bien, pardon, et je crois que ces chevaux-ci sont aussi  
*bjē, pardɔ̃, e z(ə) krwa ka se s(ə)vo si sɔ̃-t osi*

hauts que ceux-là. » M. Leroux: « Ceux-là sont  
*o k(ə) sɔ̃la. » masjø ləru:* « *sɔ̃la sɔ̃*

plus hauts, Nicole, mais pas beaucoup, c'est vrai. »  
*ply o, nikɔl, mɛ pa boku, se vɛ. »*

Jean: « Quels chevaux préfères-tu, oncle Charles? »  
*zā:* « *kɛl sɔ̃va pɛfɛ:r ty, ɔ̃:klə sɛrl?* »

M. Leroux: « Je crois que, comme toi, je préfère  
*masjø ləru:* « *zə krwa ka, kɔm twa, zə pɛfɛ:r*

ceux-ci. Mais les autres sont très beaux également. »  
*sɔ̃si. mɛ le-z o:tra sɔ̃ tre bo egalmā. »*

Jean parle de chevaux avec l'oncle pendant une  
*zā parl də s(ə)vo avɛk lɔ̃:klə pādā -t yn*

demi-heure encore. Il aime beaucoup les chevaux,  
*dəmiœ:r ākɔ:r. il ɛ:m boku le s(ə)vo,*

plus encore que les autos, et il aimerait encore plus  
*ply-z ākɔ:r ka le-z oto, e il ɛmɛ ākɔ:r ply*

parce que ... et  
 que ... = parce  
 que ... et parce  
 que ...

je peux  
 tu peux  
 il peut  
 nous pouvons  
 vous pouvez  
 ils peuvent

très

Un homme de 100  
 ans est très vieux.

## Chapitre dix-neuf (19).

	avoir un beau cheval qu'une auto. Il dit souvent à -z avwa:r œ bo s(ə)val kɥn oto. il di suvā a
	son père: « Papa, si nous avons une petite maison sɔ̃ pɛ:r: « papa, si nu -z avjɔ̃ yn patit meʒɔ̃
la nôtre ɔ: notre maison	derrière la nôtre, j'aimerais y avoir un ou deux derjɛ:r la no:trə, zɛmre i avwa:r œ u dø
y ɔ: dans la petite maison	chevaux comme ceux de l'oncle Charles. » Mais s(ə)vo kɔm sø d(ə) lɔ:klə ʃarl. » me
	son père lui répond toujours: « Oui, Jean, mais tu sɔ̃ pɛ:r lɥi rɛpɔ̃ tuzu:r: « wi, zā, me ty
le nôtre ɔ: notre jardin	sais bien que dans un jardin comme le nôtre on se bjē ka dā -z.œ zardē kɔm la no:tr ɔ̃
	ne peut pas avoir de chevaux; il y a trop de fleurs n(ə) pø pa avwa:r da s(ə)vo; il ja tro d(ə) flæ:r
	et de fruits. Si nous avons des chevaux, ils e d(ə) frɥi. si nu -z avjɔ̃ de s(ə)vo, il
mangeraient.	mangeraient tout. » « Oui, mais si j'avais un cheval, māʒre tu. » « wi, me si zave œ s(ə)val,
M. Duclos: « Nous n'avons pas de chevaux, mais si nous avons des che- vaux, ils mange- raient tout. »	est-ce que tu ne crois pas que tu me donnerais une es ka ty n(ə) krwa pa ka ty m(ə) dɔnre yn
donnerais	partie du jardin pour mon cheval? » « Mais Jean, parti dy zardē pur mɔ̃ s(ə)val? » « me zā,
Jean: « Je n'ai pas de cheval, mais si j'avais un cheval, je lui donnerais beaucoup de bon- nes choses à man- ger. »	notre jardin n'est pas assez grand, et je crois que no:trə zardē nɛ pa ase grā, e z(ə) krwa ka
	ton pauvre cheval n'aurait jamais assez à manger, tɔ̃ po:vʁə ʃəval nɔre zame -zase a māʒe,
	ou c'est nous qui n'aurions plus ni herbe, ni fleurs. u se nu ki nɔrjɔ̃ ply ni erb, ni flæ:r.

Nous ne pouvons pas avoir un cheval dans notre  
*nu n(a) puvõ pa avwa:r æ s(a)val dā nōtra*

jardin; ce sont seulement les enfants qui demeurent  
*zardē; sә sõ sælmā le -z āfā ki d(a)mœ:r*

à la campagne qui peuvent avoir des chevaux. »

*a la kāpaŋ ki pœ:v-tavwa:r de s(a)vo. »*

Après avoir vu les chevaux, on sort de la ferme, et

*apre -z avwa:r vy le s(a)vo, õ so:r da la ferm, e*

l'oncle dit aux enfants: « Maintenant, je ne peux

*lõ:klә di o -z āfā: « mētnā, zә n(a) pø*

plus rester avec vous; j'ai d'autres choses à faire.

*ply reste avēk vu; zә do:tra so:z a fε:r.*

Mais cet après-midi, nous irons à Chartres en auto. »

*mε set apremidi, nu -z irõ -z a sartr ā -n oto. »*

« Merci! Merci! » disent les enfants, et quand l'oncle

*« mersi! mersi! » di:z le -z āfā, e kā lõ:kl*

est parti, Jean dit aux autres: « Alors, qu'est-ce

*ε parti, zā di o -z o:tra: « alõ:r, kεs*

que nous allons faire maintenant? » Henri: « Allons

*kә nu -z alõ fε:r mētnā? » āri: « alõ*

au lac! » Tous les autres sauf John: « Oui, allons

*-z olak! » tu le -z o:tra sof dzõn: « wi, alõ*

au lac! » Jean: « Tu n'iras pas au lac avec nous,

*-z olak! » zā: « ty nira pa o lak avēk nu,*

John? » « Non, je rentrerai à la maison. Mais allez

*dzõn? » « nõ, zә rātrәre a la mezõ. mε ale*

au lac, vous autres! » Yvonne: « Non, si tu ne vas

*-z olak, vu -z o:tra! » ivõn: « nõ, si ty n(a) va*

il part  
il est parti

allons!  
allez!

Jean dit: « Allons au lac! » : il demande aux autres d'aller au lac avec lui.

Jean dit: « Allez au lac! » : il demande aux autres d'aller au lac.

je pars  
tu pars  
il part  
nous partons  
vous partez  
ils partent



un canard



un pirate

pas au lac, je n'y irai pas non plus! » John: « Mais  
*pa o lak, zə ni ire pa n̄ ply!* » dzɔn: « mɛ

... Bien! Alors, je vais au lac, moi aussi. » Yvonne:  
... *bjē! alɔ:r, zə ve-z o lak, mwa osi.* » iwɔn:

« Merci, John! » Henri: « Qui arrivera le premier? »  
« *mɛrsi, dzɔn!* » āri: « *ki ariwra l(ə) pramje?* »

Tous: « Moi! Moi! » Henri: « Un, deux, trois, partez! »  
*tus: « mwa! mwa! » āri: « ǎ, dɔ, trwa, partɛ! »*

et ils partent comme de petits chevaux.

*e il part kɔm də p(ə)ti s(ə)vo.*

Le « lac », comme l'appelle Henri, est un très petit  
*lə « lak », kɔm lapɛl āri, ɛ-t ǎ trɛ p(ə)ti*

lac, mais il y a de l'eau et un petit bateau, c'est  
*lak, mɛ il ja d(ə) lo e ǎ p(ə)ti bato, sɛ*

tout ce qui est nécessaire. Autour du « lac » il y a  
*tu s(ə) ki, ɛ nesɛsɛ:r. otu:r dy « lak » il ja*

des arbres, qu'Yvonne appelle « de très grands arbres  
*de-z arbɛ, kiwɔn apɛl « də trɛ grā-z arbɛ*

d'Afrique », et sur l'eau il y a souvent des canards.  
*dafrik », e syr lo il ja suwā de kana:r.*

Pour les enfants, ce ne sont pas des canards, mais  
*pur le-z āfā, sə n(ə) s̄ pa de kana:r, mɛ*

des bateaux, et quand ils y sont, on joue aux pirates.  
*de bato, e k̄-t il-z i s̄, s̄ zu o pirat.*

Les autres fois, quand les canards sont à la  
*le-z o:trə fwa, k̄ le kana:r s̄-t a la*

ferme, on joue à faire de très longs voyages autour  
*ferm, s̄ zu z fɛ:r də trɛ l̄ vwaja:z otu:r*



du « lac ». Mais ils préfèrent jouer aux pirates.  
*dy « lak ». mε il prefε:r zwe o pirat.*

Qui est-ce qui arrivera le premier au lac aujourd'hui?  
*ki εs ki arivra l(a) pramje o lak ozurdu?*

Jean ou Marcel? Quand ils sont partis de la  
*zā u marsel? kā -t il sō parti d(a) la*

ferme, c'est Jean qui était devant les autres, mais  
*ferm, se zā ki etε d(a)vā le-z o:tra, mε*

cela ne veut rien dire; parce que, souvent, Jean  
*s(a)la n(a) vø rjē di:r, pars ka, suvā, zā*

est devant les autres quand les enfants partent, et  
*ε d(a)vā le-z o:tra kā le-z āfā part, e*

puis, un peu avant d'arriver au lac, il dit: « Oh! je  
*pyi, ā pø avā darive o lak, il di: « o! zā*

n'en peux plus, » et c'est Marcel qui arrive le premier.  
*nā pø ply, » e se marsel ki ari:v la pramje.*

je n'en peux plus  
 = je suis fatigué

Henri aimerait bien arriver le premier un jour,  
*āri emre bjē arive l(a) pramje ā zu:r,*

mais il n'est pas encore assez grand. Il est toujours  
*mε il ne pa-z ākō:r ase grā. il ε tuzu:r*

arrivé le troisième, sauf une fois où Jean est tombé.  
*arive l(a) trwazjem, sof yn fwz u zā ε tōbe.*

tomber  
 est tombé  
 tombe

Ce jour-là, Henri est arrivé avant son grand frère.  
*sā zu:r la, āri ε -t arive avā sō grā frε:r.*

Aujourd'hui, c'est Jean qui arrive avant les autres.  
*ozurdu, se zā ki ari:v avā le-z o:tr.*

« Venez, vous autres! Le grand bateau du Pirate  
*« vane, vu-z o:tr! la grā bato dy pirat*

Chapitre dix-neuf (19).

être a été est était était sera	Noir est déjà là! » dit-il. Quand on joue aux pirates, <i>nwa:r ε deza la! » di-t il. kã-t ɔ̃ zu o pirat,</i>
	Jean veut toujours être le Pirate Noir. « Marcel, <i>zã vø tuzu:r ε:tra la pirat nwa:r. « marsel,</i>
	Monique, montez dans le bateau et restez là! Henri, <i>mɔnik, mɔ̃te dã l(ə) bato e reste la! ɑ̃ri,</i>
aller va! allons! allez!	monte dans le grand arbre et dis-moi si tu vois les <i>mɔ̃:t dã l(ə) grã-t arbr e di mwa si ty vwa le</i>
	bateaux du Pirate Rouge! Nous deux, restons ici, <i>bato dy pirat ru:ʒ! nu dø, restɔ̃ isi,</i>
rester (et les autres ver- bes en -er)	Yvonne! Ah, Henri! avant de monter, donne-moi mon <i>ivɔn! a, ɑ̃ri! avã d(ə) mɔ̃te, dɔn mwa mɔ̃</i>
reste! restons! restez!	grand couteau noir! Et toi, Nicole, va à l'autre bord <i>grã kuto nwa:r! e twa, nikɔl, va a lo:tra bɔ:r</i>
	du Grand Lac! Tu seras le Pirate Blanc, le plus grand <i>dy grã lak! tys(ə)ra l(ə) pirat blã, la ply grã</i>
ennemi ↔ ami	ennemi du Pirate Noir. Et toi, John, monte dans <i>-t enmi dy pirat nwa:r. e twa, dzɔn, mɔ̃:t dã</i>
	le bateau avec mes hommes! Marcel et Monique, <i>l(ə) bato avɛk me-z ɔm! marsel e mɔnik,</i>
dire dis! disons! dites!	dites-moi si nous avons assez de couteaux! » Marcel: <i>dit mwa si nu-z avɔ̃ ase d(ə) kuto! » marsel:</i>
	« Oui, nous en avons beaucoup. » Jean: « Bien! <i>« wi, nu-z ɑ̃-n avɔ̃ boku. » zã: « bjẽ!</i>
un couteau deux couteaux	Donnez un des couteaux à John, et dites-lui ce que <i>dɔne ɑ̃ de kuto a dzɔn, e dit lɥi s(ə)kə</i>
	font les grands pirates, comme le Pirate Noir et <i>fɔ̃ le grã pirat, kɔm la pirat nwa:r e</i>

ses hommes, quand ils partent contre leurs ennemis! »  
*se-z ɔm, kã-t il part kɔ:tra. lær -z enmi!* »

Nicole est déjà partie, et Henri est monté dans  
*nikol ε deza parti, e āri ε mɔte dã*

l'arbre. Il regarde à droite et à gauche. Jean:  
*larbra. il regard a drwat e a : go:f. zã:*

« Alors, que vois-tu? » Henri: « Je vois mille (1000)  
*« al:r, ka vwa ty? » āri: « zã vwa mil*

bateaux de pirates! » Jean: « Sont-ce les mille  
*bato d(ə) pirat! » zã: « sɔs. le mil*

bateaux de mon ennemi, le Pirate Rouge? » Henri:  
*bato d(ə) mɔ-n enmi, la pirat ru:z? » āri:*

« Oui, je crois que ce sont les siens! Ils ont quitté  
*« wi, zã krwa ka sã sɔ le sjẽ! il-z ɔ kite*

l'autre bord du lac. Ils viennent tous par ici!  
*lo:tra bɔ:r dy lak. il vjen tus par isi!*

Est-ce que je peux descendre? » Jean: « Oui,  
*es ka z(ə) pø desã:dr? » zã: « wi,*

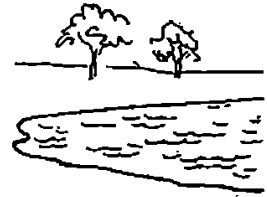
descends! Mais avant de descendre, dis-moi encore  
*desã! mε avã dã desã:dr, di mwa ākɔ:r*

si tu vois les mille et un bateaux du plus grand de  
*si ty vwa le mil e ãe bato dy ply. grã d(ə)*

mes ennemis, le Pirate Blanc? » « Oui, je les vois!  
*me-z enmi, la pirat blã? » « wi, zã le vwa!*

Ils viennent aussi par ici! » Jean: « Alors, descends!  
*il vjen -tosi par isi! » zã: « al:r, desã!*

— Non! Reste là un moment! Je vais monter  
*— nɔ! rest la ãe mɔmã! zã vε mɔte*



le bord du lac

les siens ɔ: ses  
bateaux

par ici ɔ: où nous  
sommes

descendre  
descends!  
descendons!  
descendez!

venir  
viens!  
venons!  
venez!

je vois  
tu vois  
il voit

## Chapitre dix-neuf (19).

le nôtre : notre  
bateau



un drapeau de pirate

Jean, le drapeau  
... = Jean, qui a  
le drapeau...

à la main = dans  
la main

lui : le Pirate  
Noir

dans l'arbre moi-même.» Jean monte, lui aussi,  
*dā larbra mwamε:m.* » *zā mō:t, lɥi osi,*

et dit alors à ses hommes: « Deux mille bateaux  
*e di ab:r a se-z om:* » « *dø mil bato*

contre le nôtre, mes amis!» Monique: « Deux  
*kō:tra la no:tra, me-z ami!* » *mōnik:* « *dø*

mille bateaux! Descendez, Jean et Henri!» Les  
*mil bato! desāde, zā e āri!* » le

deux pirates descendent, et le grand Pirate Noir  
*dø pirat desā:d, e l(ə) grā pirat nwa:r*

appelle ses hommes: « Henri, Yvonne, montons dans  
*apel se-z om:* » « *āri, iwɔn, mōtō dā*

le bateau! Yvonne, donne-moi le drapeau noir des  
*l(ə) bato! iwɔn, dɔn mwa l(ə) draɔo nwa:r de*

pirates! Quand un pirate a beaucoup d'ennemis, il  
*pirat! kā-t ē pirat a boku denmi, il*

est grand, et le Pirate Noir a contre lui vingt mille  
*ε grā, e l(ə) pirat nwa:r a kō:tra lɥi vε mil*

ennemis. Le Pirate Noir est un très grand pirate.»  
*enmi. la pirat nwa:r ε-t ē tre grā pirat.»*

Et Jean, le drapeau noir à la main, appelle ses  
*e zā, la draɔo nwa:r a la mē, apel se*

ennemis. De l'autre bord du Grand Lac, le Pirate  
*-z enmi. də lo:tra bɔ:r dy grā lak, la pirat.*

Blanc l'a vu et il est parti contre lui. Pauvres  
*blā la vy e il ε parti kō:tra lɥi. po:ura*

canards qui sont entre les deux ennemis! Ils  
*kana:r ki sō-i ā:tra le dø-z enmi! il*

aimeraient bien être à la ferme maintenant. Ce  
*-z emre bjē ɛ:tr a la ferm mētnā. s(a)*

n'est pas toujours un plaisir pour un canard d'être  
*ne pa tuzu:r ǣ plɛzi:r pɪr ǣ kana:r dɛ:tr*

un bateau de pirates!  
*ǣ bato d(a) pɪrat!*

### EXERCICE A.

Avant de quitter les chevaux, l'oncle Charles regarde s'ils ont — d'herbe et d'eau. Puis Jean dit aux autres enfants : « Maintenant, — jouer au lac! » Henri dit : « Un, deux, trois! » et les enfants — comme de petits chevaux. C'est Yvonne qui est — la dernière, mais elle n'arrive pas la dernière.

« Si j'avais un oncle à la campagne, » dit John, « j' — un petit cheval. Je lui — beaucoup d'herbe et d'autres bonnes choses. » « Je crois que si tu avais des animaux, » lui dit M. Leroux, « ils — trop, et ce n'est pas bien pour les animaux de manger trop. »

### EXERCICE B.

Où vont les enfants quand ils ont fini de regarder les animaux? ... Que font-ils quand ils sont arrivés au lac? ... Que demande Jean à Henri quand celui-ci est monté dans l'arbre? ... Et que lui répond Henri? ... Les « pirates » ont-ils assez de couteaux? ...

### MOTS:

le bord  
 un canard  
 deux chevaux  
 deux couteaux  
 deux veaux  
 un drapeau  
 un ennemi  
 un petit  
 un pirate  
 une porte  
 malade  
 pauvre  
 j'aimerais  
 il aimerait  
 ils aimeraient  
 va!  
 allons!  
 allez!  
 s'arrêter  
 tu crois  
 descends!  
 descendons!  
 descendez!  
 dis!  
 disons!  
 dites!

tu donnerais  
 entrez!  
 être  
 eu  
 ils mangeraient  
 monte!  
 montons!  
 montez!  
 je pars  
 tu pars  
 nous partons  
 vous partez  
 ils partent  
 parti  
 partez!  
 je peux  
 tu peux  
 il peut  
 nous pouvons  
 ils peuvent  
 tu préfères  
 regarder  
 il regarde  
 regarde!  
 regardez!  
 je rentrerai  
 reste!  
 restons!  
 restez!  
 venons!  
 tu vois  
 tombé  
 le mien  
 le tien  
 le sien  
 le nôtre

EXERCICE C.

celui-(ci)	celle-(ci)	ceux-(ci)	celles-(ci)
celui-(là)	celle-(là)	ceux-(là)	celles-(là)

La vache qui donne le plus de lait, c'est —-ci, mais les enfants préfèrent —-là, parce qu'elle a un plus joli veau. « Mon veau, c'est —-ci, » dit Henri, « — d'Yvonne est là. » « J'aimerais avoir des chevaux comme —-là, » dit John à M. Leroux. « Moi, je préfère —-ci, » dit Jean, « ils sont plus grands. » Il y a beaucoup de belles vaches à Saint-Gil, mais ce sont — de M. Leroux qui donnent le plus de lait.

le mien      le tien      le sien

« Donne-moi ton couteau, » dit Jean à un des « pirates », « le — est trop petit. » « Veux-tu le — ? » lui demande John. « Oui, donne-moi le —, si tu veux, » lui répond Jean. Jean dit souvent que son couteau n'est pas assez long, et il dit alors à un des autres « pirates » de lui donner le —.

(je) peux	(nous) pouvons
(tu) peux	(vous) pouvez
(il, elle) peut	(ils, elles) peuvent

M. Leroux ne — pas aller au lac avec les enfants quand ils quittent les animaux. « —-nous jouer avec ta balle, Nicole? » demandent Yvonne et Henri à leur grande sœur. « Oui, vous — jouer avec ma balle, mais pendant une heure seulement, » répond Nicole. Les petits canards du lac aimeraient être à la ferme,

mais ils ne — pas quitter le lac: il y a trop de pirates.  
« — -tu me dire combien d'ennemis tu vois, Henri? »  
demande Jean. « Non, » lui répond Henri, « je ne —  
pas, parce qu'il y en a plus de deux mille. »

**monte! montez!    reste! restez!    donne! donnez!**  
**va! allez!    dis! dites!    descends! descendez!**  
**viens! venez!**

« — -moi combien de bateaux tu vois, Henri! » dit  
Jean. « — dans le bateau! » dit le Pirate Noir aux  
autres pirates, et toi, Henri, — dans cet arbre! »  
« — -moi aussi un petit cochon! » dit Nicole à son  
oncle. Quand Henri lui a dit combien d'ennemis  
il y a, Jean lui dit: « Maintenant, — de l'arbre! »  
Puis il dit: « Non, ne — pas, je monte moi-même! »  
Et il dit aux autres pirates: « Vous, — dans le bateau,  
je viens dans une seconde! » « — jouer dans le  
jardin, » dit Mme Leroux aux enfants quand ils ont  
fini de manger. « — jouer à la balle avec moi! » dit  
Nicole à John. « Monique! Marcel! Jean! Nicole! —  
dans la salle à manger! » dit Mme Leroux aux en-  
fants, qui sont encore dans leurs chambres, au pre-  
mier étage. « — où tu es! » dit le Pirate Noir à son  
ami, « et vous autres, » dit-il à ses hommes, « — -moi  
si nous avons assez de couteaux. » « John n'a pas  
de couteau, » disent Marcel et Monique, et Jean  
leur dit alors: « — un de vos couteaux à John! »  
« — demander à maman si nous pouvons aller faire  
une promenade, » dit Nicole à sa sœur.

la nôtre  
les siens  
ces...-ci  
celles  
ceux  
celui-ci  
celui-là  
ceux-ci  
ceux-là  
contre  
très  
assez à manger  
assez de  
assez grand  
il aimerait bien  
il aimerait  
encore plus  
cela ne veut  
rien dire  
dis-moi!  
dites-lui!  
donne-moi!  
donnez!  
à la main  
également  
beaux  
je n'en peux  
plus  
on joue aux  
pirates  
que  
même pas  
par ici  
le plus de  
il est vrai que  
il sera nécessaire  
mille

RÉSUMÉ

	qui	que
Qui?	<i>Qui</i> est M. Leroux? <i>Qui</i> sont les grands-parents de Jean? <i>Qui</i> lave les enfants?	
Que?	<i>Que</i> mangeront les enfants? <i>Que</i> fait Mme Duclos dans la cuisine? <i>Que</i> font les enfants, quand ils sont au bois?	
qui	C'est Jean <i>qui</i> s'est levé le premier. C'est vous <i>qui</i> téléphonez. C'est sa mère <i>qui</i> répond. Les parents ont une chambre <i>qui</i> est plus grande que la chambre des filles.	
que	C'est un peu de vin <i>que</i> vous avez dans votre verre. Ce sont les vaches <i>que</i> tu as vues. Ce sont les cochons <i>que</i> tu as vus. Ce sont les filles <i>que</i> tu as vues.	
Qui est-ce qui?	« <i>Qui est-ce qui</i> mange une pomme? » (Réponses: « C'est Jean <i>qui</i> mange une pomme, » ou: « Celui <i>qui</i> mange une pomme, c'est Jean. ») « <i>Qui est-ce qui</i> appelle Yvonne? » (Réponses: « C'est Nicole <i>qui</i> appelle Yvonne, » ou: « Celle <i>qui</i> appelle Yvonne, c'est Nicole. ») « <i>Qui est-ce qui</i> mange des pommes? » (Réponses: « Ce sont Jean et Nicole <i>qui</i> mangent des pommes, » ou: « Ceux <i>qui</i> mangent des pommes, ce sont Jean et Nicole. ») « <i>Qui est-ce qui</i> mange de l'herbe? » (Réponses: « Ce sont les chevaux et les vaches <i>qui</i> mangent de l'herbe, » ou: « Ceux <i>qui</i> mangent de l'herbe, ce sont les chevaux et les vaches. »)	



« *Qui est-ce qui appelle Henri et Jean?* » (Réponses: « Ce sont Nicole et Yvonne qui appellent Henri et Jean, » ou: « Celles qui appellent Henri et Jean, ce sont Nicole et Yvonne. »)

« *Qui est-ce que Nicole appelle?* » (Réponses: « Nicole appelle Yvonne, » ou: « C'est Yvonne que Nicole appelle, » ou: « Celle que Nicole appelle, c'est Yvonne. »)

« *Qui est-ce que Nicole et Henri appellent?* » (Réponses: « Nicole et Henri appellent Yvonne et Jean, » ou: « Ce sont Yvonne et Jean que Nicole et Henri appellent, » ou: « Ceux que Nicole et Henri appellent, ce sont Yvonne et Jean. »)

« *Qu'est-ce qui est blanc en hiver?* » (Réponses: « C'est le jardin qui est blanc en hiver, » ou: « Ce qui est blanc en hiver, c'est le jardin. »)

« *Qu'est-ce qui est mûr?* » (Réponses: « Ce sont les pommes qui sont mûres, » ou: « Ce qui est mûr, ce sont les pommes. »)

« *Qu'est-ce que Jean mange?* » (Réponses: « C'est une pomme que Jean mange, » ou: « Ce que Jean mange, c'est une pomme. »)

« *Qu'est-ce que Jean et Nicole mangent?* » (Réponses: « Ce sont des pommes que Jean et Nicole mangent, » ou: « Ce que Jean et Nicole mangent, ce sont des pommes. »)

**Qui est-ce que?**

**Qu'est-ce qui?**

**Qu'est-ce que?**

EXERCICE

*Grand-mère boit un verre de vin.* — est-ce — grand-mère boit? C'est un verre de vin — boit grand-mère. — — boit grand-mère, c'est un verre de vin. — est-ce — boit un verre de vin? C'est grand-mère — boit un verre de vin. — — boit un verre de vin, c'est grand-mère.

*Nicole répond: « Oui, maman! »* — est-ce — Nicole répond? C'est: « Oui, maman » — Nicole répond. — — Nicole répond, c'est: « Oui, maman ». — est-ce — répond: « Oui, maman »? C'est Nicole — répond: « Oui, maman ». — — répond: « Oui, maman », c'est Nicole.

*Le veau est malade.* — est-ce — est malade? C'est le veau — est malade. — — est malade, c'est le veau.

*La soupe est bonne.* — est-ce — est bon? C'est la soupe — est bonne. — — est bon, c'est la soupe.

*John regarde la vache noire.* — est-ce — John regarde? C'est la vache noire — John regarde. — — John regarde, c'est la vache noire. — est-ce — regarde la vache noire? C'est John — regarde la vache noire. — — regarde la vache noire, c'est John.

*Henri et son frère Jean quittent l'école.* — est-ce — quitte l'école? Ce sont Henri et Jean — quittent l'école. — — quittent l'école, ce sont Henri et Jean. — est-ce — quittent Henri et Jean? C'est l'école — Jean et Henri quittent. — — Jean et Henri quittent, c'est l'école.

## PROMENADE A CHARTRES

Les Lérooux et les Duclos sont assis autour de la  
 le ləru e le dyklo s̄-t asi otu:r də la  
 grande table de la salle à manger. On déjeune.  
 grā:d tablə də la sal a māze. ʔ dezæ̃n.

On a mangé la viande et les légumes et on est  
 ʔ-n a māze la vjā:d e le legym e ʔ-n e  
 maintenant arrivé aux fruits.

m̄t̄nā arive o frui.

Yvonne: « Maman, donne-moi du melon! » Mme  
 ivɔn: « māmā, dɔn mwa dy mɛlɔ! » madam

Duclos: « Ma petite Yvonne, tu sais bien que quand  
 dyklo: « ma p(ə)tit ivɔn, ty se bjē ka k̄

on demande quelque chose à sa maman, on dit:  
 -t ʔ d(ə)mā:d kɛlka ʃo:z a sa māmā, ʔ di:

« Donne-moi cela, s'il te plaît, » n'est-ce pas? » Yvonne:  
 « dɔn mwa s(ə)la, sil tə plɛ, » nes pa? » ivɔn:

« Oui, maman. Donne-moi du melon, s'il te plaît,  
 « wi, māmā. dɔn mwa dy mɛlɔ, sil tə plɛ,

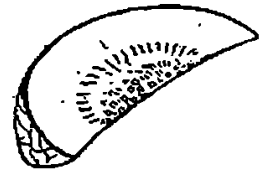
ma petite maman. » Mme Duclos: « Voilà, Yvonne!  
 ma p(ə)tit māmā. » madam dyklo: « vvala, ivɔn!

Tu es une petite fille sage. » Et elle lui en donne  
 ty ɛ-z yn pətit fi:j sa:z. » e el lɥi ā dɔn

une belle tranche. Puis elle dit à Jean: « Jean,  
 yn bɛl trā:j. pɥi el di a zā: « zā,



un melon



une tranche

s'il te plaît = si  
 c'est un plaisir  
 pour toi

voilà

Quand on donne  
 quelque chose à  
 une personne, on  
 dit souvent  
 « voilà! »

Chapitre vingt (20).

donne-lui-en une  
tranche = donne-  
lui une tranche  
de melon

il en a mangé une  
: il a mangé une  
tranche

donne!  
donnes-en!  
Donne une  
tranche de melon  
à Henri!  
Donnes-en une  
tranche à Henri!

donne-la-moi =  
donne-moi la  
tranche

donne-le-moi :  
donne-moi le  
melon

John n'a pas de melon, donne-lui-en une belle tranche  
*dʒɔn na pa d(ə)məlɔ̃, dɔn lɥi ā yn bɛl trā:ʃ*

et donne-en aussi une tranche à Henri, s'il te plaît! »  
*e dɔn -zā osi yn trā:ʃ a āri, sil tə plɛ!* »

Jean: « Il en a déjà mangé une, tu sais, maman? »  
*ʒā: « il ā -n a deʒa māʒe yn, ty se, māmā? »*

Henri: « Oui, mais je peux bien en manger encore  
*āri: « wi, mɛ ʒ(ə) pø bjɛ ā māʒe ākɔ:r*

une! » Jean: « Non, mon petit, les autres en auront  
*yn! » ʒā: « nɔ̃, mɔ̃ p(ə)ti, le -z o:tr ā -n ɔrɔ̃*

avant toi, tu manges toujours trop! » Henri: « C'est  
*avā twa, ty mā:ʒ iuzɔ:r tro! » āri: « sɛ*

ma tranche, Jean, donne-la-moi! » Mme Duclos:  
*ma trā:ʃ, ʒā, dɔn la mwā! » madam dyklo:*

« Jean, donne-lui cette tranche-là, s'il te plaît, mais  
*« ʒā, dɔn lɥi sɛt trā:ʃ lə, sil tə plɛ, mɛ*

ne lui donne pas plus de deux tranches! » Yvonne:  
*n(ə) lɥi dɔn pa ply də dø trā:ʃ! » ivɔn:*

« Combien de tranches peux-tu manger, Henri? »  
*« kɔ̃bjɛ d(ə) trā:ʃ pø ty māʒe, āri? »*

Henri: « Moi? Je peux manger dix melons! » Nicole:  
*āri: « mwā? ʒa pø māʒe di m(ə)lɔ̃! » nikɔl:*

« Si tu mangeais dix melons, tu serais malade, Henri.  
*« si ty māʒe di m(ə)lɔ̃, ty s(ə)rɛ malad, āri.*

Un melon, c'est déjà trop. » Henri: « Donne-le-moi,  
*ɛ m(ə)lɔ̃, sɛ deʒa tro. » āri: « dɔn lə mwā,*

ce melon, et tu vas voir si je serai malade ou non  
*s(ə) mɔ̃lɔ̃, e ty va vwa:r si ʒa sɛrɛ malad u nɔ̃*

après l'avoir mangé.» Mme Duclos: « Non, non,  
*apre lavwa:r māze.* » madam dyklo: « nō, nō,

Nicole, je l'ai dit: ne lui donne plus de melon, il en  
*nikol, zə le di: nə lɥi dɔn pɥi d(ə) malɔ̃, il ə*  
 a assez mangé maintenant. »

en ɔ: de melon

*-n ə ase māze mɛtnā.* »

Quand John a mangé sa deuxième tranche, Anne  
*kā dzɔn ə māze sa dɔzjem trā:f, a:n*

Leroux dit à Jean: « Jean, John n'a mangé que deux  
*laru di ə zā: « zā, dzɔn nə māze k(ə) dɔ*

tranches de melon, et je vois qu'il en reste une.  
*trā:f də m(ə)lɔ̃, e z(ə) vwa kil ə rest yn.*

il en reste une =  
 il y en a encore  
 une

Ne peux-tu pas la manger, John? Si, n'est-ce pas?  
*nə pø ty pa la māze, dzɔn? si, nes pa?*

Jean, donne-la-lui! » Henri: « Non, ne la lui donne  
*zā, dɔn la lɥi! » āri: « nō, nə la lɥi dɔn*

pas! Il en a déjà mangé deux comme moi, et c'est  
*pa! il ə -n ə deza māze dɔ kɔm mwa, e se*

assez! » Mme Duclos: « Henri! Comment peux-tu...  
*-t ase! » madam dyklo: « āri! kɔmā pø ty...*

Si tu ne peux pas être sage, tu n'auras pas de  
*si ty n(ə) pø pa ɛ:trə sa:z, ty nɔra pa d(ə)*

fruits ce soir et tu n'iras pas à Chartres avec  
*fɥi sə swa:r e ty nira pa ə ʃartr avək*

ton oncle! » Henri: « Oh, maman, ne me dis pas ça!  
*tɔ -n ɔ:kl! » āri: « o, māmā, nə m(ə) di pa sa!*

ça = cela

Maman, ma petite maman... » Mme Duclos: « Bien,  
*māmā, mə p(ə)tit māmā... » madam dyklo: « bjē,*

bien, tu iras à Chartres, mais à une condition: c'est  
*bjē, ty ira a sartrə, mɛ a yn kōdisjō: sɛ*

que tu vas demander pardon à John! » Henri:  
*k(ə) ty va d(ə)māde pardō a dzɔn! » āri:*

« Pardonne-moi, John ... » John: « Ce n'est rien,  
*« pardɔn mwa, dzɔn ... » dzɔn: « s(ə) nɛ rjē,*

Henri. » Puis à Jean: « Jean, je crois que je ne  
*āri. » pɥi a zā: « zā, zə krwa k(ə) zə n(ə)*

peux pas manger cette tranche. Donne-la-lui, s'il  
*pø pɑ: māze sɛ trā:ʃ. dɔn la lɥi, sɪl*

te plaît. » Jean: « Ah, non! Je ne la lui donnerai  
*tə plɛ. » zā: « a, nɔ! zə n(ə) la lɥi dɔnre*

pas! Si tu ne peux pas la manger, je la mangerai  
*pa! si ty n(ə) pø pa la māze, zə la māzre*

moi-même. Mais je ne la lui donnerai pas, après ce  
*mwa mɛ:m. mɛ zə n(ə) la lɥi dɔnre pa, aprɛ s(ə)*

qu'il t'a dit. » Henri ne dit rien, et Jean mange  
*kil tɛ di. » āri n(ə) di rjē, ɛ zā mā:z*

le melon.

*la m(ə)lɔ.*

Après le déjeuner, les deux familles sortent dans le  
*aprɛ l(ə) dezæne, le dø fami:j sɔrt dā l(ə)*

jardin, et les enfants commencent à jouer à la balle.  
*zardē, ɛ le -z āfā kɔmā:s a zɥe a la bal.*

Mais quand ils ont joué pendant dix minutes, un  
*mɛ kā -t il -z ɔ zɥe pādā di minyt, ɛ*

monsieur qui s'est arrêté devant la grille du jardin  
*masjø ki sɛ -t arɛtɛ d(ə) vā la gri:j dy zardē*



une grille

appelle Jean: « Dites-moi, jeune homme, c'est bien  
*apɛl zɑ: « dit mwɑ, zɑɛn ɔm, sɛ bjɛ*

ici que demeure M. Charles Leroux? » Jean: « Mais  
*-nisi kə d(ə)mœ:r məsjø ʃarl ləru? » zɑ: « mɛ*

oui, Monsieur, c'est bien ici. Entrez, s'il vous plaît! »  
*wi, məsjø, sɛ bjɛ-nisi. ɑtre, sil vu plɛ! »*

Le monsieur: « Merci, mon ami. » Jean (à son oncle  
*lə məsjø: « mersi, mɔ̃ n ami. » zɑ [a sɔ̃ -n ɔ:kla*

qui est dans une autre partie du jardin): « Oncle  
*ki ɛ dɑ-z yn o:tra parti dy zardɛ]: « ɔ:kla*

Charles, il y a un monsieur qui te demande! » Ch.  
*ʃarl, il ja ɑ məsjø ki tɑ dɑmɑ:d! » ʃarl*

Leroux à Jean: « Je viens! » (A sa femme): « Un  
*ləru a zɑ: « zɑ vjɛ! » [a sa fam]: « ɑ*

homme qui me demande? Qui est-ce que ça  
*-n ɔm ki m(ə) dɑmɑ:d? ki ɛs kɑ sa*

peut être? » Il va à la grille du jardin, et quand  
*pø-t ɛ:tr? » il va a la gri:j dy zardɛ, ɛ kɑ*

il est à dix pas de l'homme, il lui dit: « Bonjour,  
*-til ɛ-t a di pa d(ə) lɔm, il lɔi di: « bɔ̃zu:r,*

Monsieur! Vous voulez me parler? » Le monsieur:  
*məsjø! vu vule m(ə) parle? » lə məsjø:*

« Bonjour, Monsieur! Je suis M. Monnet, de  
*« bɔ̃zu:r, məsjø! zɑ sɔi məsjø mɔnɛ, dɑ*

Genève. Notre ami Jean Étienne m'a demandé  
*zɑnɛ:v. nɔtr ami zɑ etjɛn ma d(ə)mɑde*

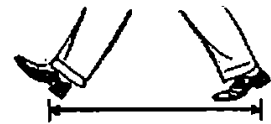
d'aller vous saluer si je venais un jour en France.  
*dɑle vu salɛ si z(ə) vɑnɛ ɑ zu:r ɑ frɑ:s.*

c'est bien ici =  
 c'est vrai que c'est  
 ici

s'il te plaît  
 s'il vous plaît

Entre, s'il te plaît!  
 Entrez, s'il vous  
 plaît!

te demande ɔ:  
 veut te parler



un pas



## Chapitre vingt (20).

alors ɔ: parce que  
je suis maintenant  
en France

Alors je suis venu.» M. Leroux: «Jean Étienne est un  
*al:r ʒa sʷi v(ə)ny.* » *məsʷø ləru:* « *ʒə etjen ɛ -t ə*

de mes bons amis. Venez, Monsieur, s'il vous plaît,  
*d(ə) me bɔ̃ -z ami. vənə, məsʷø, sil vu ˈplɛ,*

je vais vous présenter à ma femme.» Et un moment  
*ʒə vɛ vu prezāte a ma fam.* » *e ə mɔmā*

après: « Anne, je te présente M. Monnet, un ami de  
*apʀɛ:* « *a:n, ʒə ta prezā:t məsʷø mɔnɛ, ə -n ami d(ə)*

Jean Étienne qui lui a demandé de venir nous  
*ʒə etjen ki lʷi a d(ə)māde də v(ə)ni:r nu*

saluer s'il venait en France. Monsieur, je vous  
*salʷe sil vənɛ ā frā:s. məsʷø, ʒə vu*

présente Mme Duclos, ma sœur, et son mari, M.  
*prezā:t madam dyklo, ma sœ:r, e sɔ̃ mari, məsʷø*

Duclos.»  
*dyklo.»*

Pendant quelques minutes on parle de la Suisse, de  
*pādā kelkə minyt ɔ̃ parl də la sʷis, də*

Paris, des amis de Genève, puis M. Monnet dit  
*pari, də -z ami d(ə) ʒənɛ:v, pʷi məsʷø mɔnɛ di*

à Mme Leroux: «Quelle jolie petite fille! Est-ce  
*a madam ləru:* « *kel ʒəli p(ə)tit fi:j! ɛs*

la vôtre ɔ: votre  
fille

la vôtre, Madame?» Mme Duclos: «Non, c'est la  
*la vo:trə, madam?» madam dyklo:* « *nɔ̃, sɛ la*

la mienne ɔ: ma  
fille

mienné, Monsieur.» Monnet: «Comment s'appelle-  
*mjen, məsʷø.» mɔnɛ:* « *kɔmā sapɛl*

t-elle?» Mme Duclos: «Elle s'appelle Yvonne.  
*-t el?» madam dyklo:* « *ɛl sapɛl ivɔn.*



Yvonne! Viens, je vais te présenter au monsieur! »  
*ivɔn! vjɛ̃, zə vɛ t(ə) prezāte o masjɔ!* »

Yvonne arrive et sa mère la présente, puis M. Mon-

la ɔ: Yvonne

net lui demande: « C'est ta petite fille, la poupée que

ne lui d(ə)mā:d: « se tā p(ə)tit fi:j, la pupe k(ə)

tu as là? » Yvonne: « Non, Monsieur, cette poupée

ty a la? » *ivɔn:* « nɔ̃, masjɔ, set pupe

n'est pas la mienne, c'est celle de Monique. » M.

Monnet: « Ah, alors, la tienne est à Paris? » Yvonne:

« Oui, Monsieur. Quand je suis à Saint-Gil, je joue

toujours avec la poupée de Monique. La mienne

n'aime pas les voyages. » La petite fille de Monique

est une jolie poupée, c'est vrai, mais comme toutes

les mamans, grandes et petites, Yvonne préfère la

sienne. Et puis, sa grande poupée Éliane a été la

poupée de maman avant d'être la sienne, alors elle

L'aime encore plus. Mais comme elle a dit à M.

la tienne ɔ: ta  
poupée

le mien  
la mienne

Ce veau est le  
mien.  
Cette poupée est  
la mienne.

le tien  
la tienne

Ce veau est le  
tien.  
Cette poupée est  
la tienne.

le sien  
la sienne

Ce veau est le  
sien.  
Cette poupée est  
la sienne.

et puis, . . . ɔ: et  
encore une  
chose: . . .

Chapitre vingt (20).

vous resterez  
bien? o: vous  
resterez, n'est-ce  
pas?

irai  
irais

J'ai dit: « J'irai à  
Chartres. »  
J'ai dit que j'irais  
à Chartres.

y o: à Chartres

à condition de  
faire = seulement  
si l'on fait

Monnet, Eliane ne quitte jamais Paris avec Yvonne.  
*mɔnɛ, eljan nɑ kit zɑmɛ pari avɛk ivɔn.*

« Dites-moi, M. Monnet, » dit Anne Leroux, « vous  
*« dit mwɑ, mɑsjø mɔnɛ, » di a:n ləru, « vu*

resterez bien à dîner, ce soir? » M. Monnet:  
*restəre bjɛ̃ a dine, sɑ swɑ:r? » mɑsjø mɔnɛ:*

« Avec plaisir, Madame. » M. Leroux: « Très bien!  
*« avɛk plɛzi:r, madam. » mɑsjø ləru: « trɛ bjɛ̃!*

Alors vous me pardonnerez si je vous quitte pour  
*ɑlɔ:r vu m(ə) pɑrdɔnrɛ si z(ə) vu kit pur*

trois ou quatre heures, M. Monnet. J'ai dit aux  
*trwa -z u katr œ:r, mɑsjø mɔnɛ. zɛ di o*

enfants ce matin que j'irais à Chartres avec eux; je  
*-z œfɑ s(ə) matɛ̃ kɑ zire -z a ʃɑtr avɛk ø; zə*

n'ai qu'une chose à faire: c'est d'y aller. Ce sont  
*ne kyn, ʃo:z a fɛ:r: sɛ di ɑlɛ. sɑ sɔ̃*

des enfants très faciles, à condition de faire ce  
*de -z œfɑ trɛ fasil, a kɔ̃disjɔ̃ d(ə) fɛ:r s(ə)*

qu'ils veulent. Alors, je vous demande pardon encore  
*kil vœl. ɑlɔ:r, zə vu d(ə)mɑ:d pɑrdɔ̃ œkɔ:r*

une fois. » M. Leroux appelle les enfants, et ils vont  
*yn fwɑ. » mɑsjø ləru ɑpɛl le -z œfɑ, e il vɔ̃*

vers l'auto qui est derrière la maison.  
*vɛ:r loto ki ɛ dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃.*

Yvonne: « Moi, je veux m'asseoir à côté de toi, oncle  
*ivɔn: « mwɑ, zə vø mɑswɑ:r a kote də twɑ, ʒ:kla*

Charles! » Henri: « Oh, oncle Charles, tu m'as dit  
*ʃɑrl! » ɑri: « o, ʒ:kla ʃɑrl, ty ma di*

hier que c'est moi qui serais à côté de toi aujourd'hui! »

Charles Leroux: « C'est vrai, Henri, mais je crois que cette fois-ci, c'est John que je vais asseoir à côté de moi parce qu'il n'a pas vu la campagne entre Saint-Gil et Chartres: Venez, John, asseyez-vous ici, et toi, Yvonne, assieds-toi à côté de John! »

John s'assied à droite de M. Leroux, et la petite Yvonne, qui comme toujours veut être avec son oncle Charles,

s'assied à côté de John. L'oncle Charles: « Bien! Et maintenant, vous autres, asseyez-vous tous derrière! »

Quand ils sont tous assis, on part.

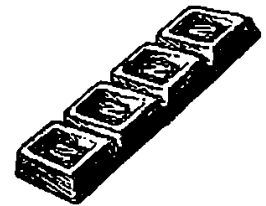
Dix minutes plus tard, M. Leroux dit: « Dis-moi, Yvonne, tante Anne ne t'a-t-elle pas donné une tablette de chocolat? Donne-la-nous! »

Yvonne: « Si,

je m'assieds  
tu t'assieds  
il s'assied  
nous nous asseyons  
vous vous asseyez  
ils s'asseyent

assieds-toi!  
asseyons-nous!  
asseyez-vous!

une tablette de chocolat

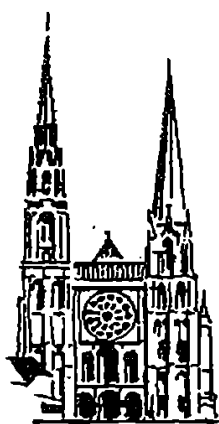


chacun des  
enfants = chaque  
enfant

on repart = on  
part encore une  
fois

il y a : il y a là

croit nécessaire =  
croit qu'il est  
nécessaire



la cathédrale  
de Chartres

oncle Charles. Voilà! » Et elle donne une grande ta-  
ʒ:klə ʃarl. vwala! » e el dɔn yn grā:d ta-

quette de chocolat à son oncle, qui arrête l'auto un  
blət də ʃɔkɔla a sɔ̃-n ʒ:klə, ki arɛt loto œ

moment et donne un morceau à chacun des enfants:  
mɔmā e dɔn œ mɔʁso a ʃakœ de-z œfā:

« Voilà, mes amis! Mangez! » Chacun dit: « Merci! » et  
« vwala, me-s ami! māʒe! » ʃakœ di: « mɛʁsi! » e

on repart. John: « Dites-moi, s'il vous plaît, M. Leroux,  
ʒr(ə)pa:r.dʒɔn: « dit mwa, sil vu plɛ, masʒø laru,

Chartres, est-ce une grande ville? » M. Leroux: « Non,  
ʃartr, ɛs yn grā:d vil? » masʒø laru: « nɔ̃,

pas très grande, il n'y a que vingt-six mille (26.000)  
pa trɛ grā:d, il nʒa k(ə) vɛtsi mil

habitants. Mais il y a une belle cathédrale, n'est-ce  
abitā. mɛ il ʒa yn bel katedral, nɛs

pas, vous autres? » « Oh, oui! » répondent les  
pa, vu -z o:tr? » « o, wi! » rɛpɔ̃:d le

autres, et chacun croit nécessaire de dire à John tout  
-z o:tr, e ʃakœ krwa nesɛsɛ:r də di:r a dʒɔn tu

ce qu'il sait de la belle ville et de la belle cathédrale,  
s(ə) kil se d(ə) la bel vil e d(ə) la bel katedral,

une des plus belles de France.

yn de ply bel də frā:s.

Pendant qu'ils parlent, John regarde autour de lui,  
pādā kil parl, dʒɔn rɛʒard otu:r də lɥi,

et chaque fois qu'il voit une belle ferme ou une belle  
e ʃak fwa kil vwa yn bel ferm u yn bel

maison, il dit: « Quelle belle maison! Quelle belle  
*mæzõ, il di: « kel bel mæzõ! kel bel*

ferme! Mais je crois que la vôtre est plus belle  
*ferm! mæ ʒ(ə) krwa k(ə) la vo:tr ε ply bel*

encore. De toutes les fermes de cette partie de la  
*ākɔ:r. də tut le ferm də set parti d(ə) la*

France, c'est la vôtre qui est la plus belle, M. Le-  
*frū:s, se la vo:trə ki ε la ply bel, masjə lə-*

roux. » « Ça, c'est vrai! » disent Marcel et Monique,  
*ru. » « sa, se vrɛ! » di:ʒ marsel e monik,*

parce que, comme ils disent, la ferme de leur père  
*pars kə, kɔm il di:ʒ, la ferm də lœr pɛ:r*

est aussi la leur, et quand ils seront grands, ce sera  
*ε -t osi la lœ:r, e kã -t il sərõ grã, sə s(ə)ra*

vraiment la leur. A une condition: c'est qu'ils  
*vremã la lœ:r. a yn kõdisjõ: se kil*

la leur ɔ: leur  
ferme

resteront à Saint-Gil.

*rɛstərõ a sɛ ʒil.*

Les enfants et leur oncle restent à Chartres deux  
*le -z ãfã e lœr õ:klə rest a ʃartre dø*

heures, et à cinq heures, après avoir vu la cathédrale  
*-z œ:r, e a sɛ -k œ:r, aprɛ -z avwa:r vy la katedral*

et une partie de la ville, on repart. « C'est vraiment  
*e yn parti d(ə) la vil, õ r(ə)pa:r. « se vremã*

une très belle cathédrale! » dit John, et Henri: « Ça,  
*yn tre bel katedral! » di dzɔn, e ãri: « sa,*

mon vieux, c'est vrai! Et je crois que si nous  
*mõ vjə, se vrɛ! e ʒə krwa k(ə) si nu*

mangeons la deuxième tablette de chocolat, elle sera  
*māzɔ̃ la døzjɛm tablet də ʃokola, el sɛra*

plus belle encore! » « Toi avec ton chocolat! » dit  
*ply bel ākɔ:r! » « twa avɛk tɔ̃ ʃokola! » di*

Nicole. Mais que fait-elle? Elle demande à Yvonne  
*nikɔl. mɛ kə fɛ -t el? el dəmā:d a ivɔn*

de lui donner la tablette, et elle en donne un bon  
*də lɥi dɔne la tablet, e el ā dɔn œ bɔ̃*

morceau à chacun des autres. Et pendant tout le  
*mɔʁso a ʃakœ de -z o:tr. e pādā tu l(ə)*

voyage de Chartres à Saint-Gil, les enfants parlent  
*vɔvaja:z də ʃartr a sɛ ʒil, le -z āfā parl*

de ce qu'ils ont vu. Et comme font souvent les  
*də s(ə) kil -z ɔ̃ vy. e kɔm fɔ̃ suvā le*

enfants, ils parlent tous en même temps: pendant  
*-z āfā, il parl tus ā mɛ:m tā: pādā*

que les filles parlent d'une chose, les garçons parlent  
*k(a) le fi:j parl dyn ʃo:z, le garsɔ̃ parl*

d'une autre chose.

*dyn o:trə ʃo:z.*

Avant le dîner, M. Duclos et John font une petite  
*avā l(ə) dine, məsjø dyklo e dʒɔn fɔ̃ -t yn patit*

promenade autour de la ferme, et John dit à son  
*prɔmnad otu:r də la ferm, e dʒɔn di a sɔ̃*

grand ami: « M. Duclos, voulez-vous me dire, s'il vous  
*grā -t ami: « məsjø dyklo, vule vu m(ə) di:r, sil vu*

plaît, comment on appelle la ferme: je serais, du verbe  
*plɛ, kɔmā ɔ̃ -n apɛl la form: ʒə s(ə)rɛ, dy vɛrb*

être? » M. Duclos: « On l'appelle le conditionnel.  
*ε:trə?* » *məsʃø dyklo:* « *ɔ lapɛl lə kɔ̃disjɔnel.*

Quand, par exemple, Jean dit: « Si j'étais grand,  
*kā, pɑr egzā:plə, zā di:* « si zεtε grā,  
 j'aurais une auto, » le conditionnel est: j'aurais. »  
*zɔrε yn oto,* » *lə kɔ̃disjɔnel ε:* *zɔrε.* »

John: « Ah, je vois. Mais n'est-ce pas une forme  
*dʒɔn:* « a, zə vva. mε nes pɑ yn fɔrm

très difficile? » M. Duclos: « Oh, non! Nous avons  
*trε difisil?* » *məsʃø dyklo:* « o, nɔ! nu -z avɔ̃

déjà parlé du futur des verbes, et le conditionnel,  
*deʒɑ pɑrle dy fyty:r de vɛrb, e l(ə) kɔ̃disjɔnel,*

c'est la première partie du futur plus la, dernière  
*sε la pɔmje:r parti dy fyty:r plys la dɛrnje:r*

plus : et

partie de l'imparfait. Un exemple: le futur du verbe  
*parti d(ə) lɛpɑrʃε. ə -n egzā:plə: lə fyty:r dy vɛrb*

aimer est: j'aime-rai, tu aime-ras, il aime-ra,  
*εmε ε: zεmre, ty εmra, il εmra,*

nous aime-rons, vous aime-rez, ils aime-ront.  
*nu -z εmrɔ̃, vu -z εmre, il -z εmrɔ̃.*

L'imparfait d'aimer est: j'aim-ais, tu aim-ais,  
*lɛpɑrʃε dεmε ε: zεmε, ty εmε,*

il aim-ait, nous aim-ions, vous aim-iez, ils  
*il εmε, nu -z εmjɔ̃, vu -z εmje, il*

aim-aient. Et le conditionnel est? A vous, John! »  
*-z εmε. e l(ə) kɔ̃disjɔnel ε? a vu, dʒɔn!* »

« C'est j'aime-rai, tu aime-rai, il aime-rai,  
*« sε zεmre, ty εmre, il εmre,*

nous aime-rions, vous aime-riez, ils aime-raient. »  
*nu -z emarjõ, vu -z emarje, il -z emre. »*

M. Duclos: « Est-ce encore un peu difficile? Un autre  
*məsjø dyklo: « es ākɔ:r æ pø difisil? æ -n o:tr*

exemple. Le futur d'arriver est...? » John: « Ne  
*egzā:pl. lə fyty:r darive ε...? » dzɔn: « nə*

me le dites pas, M. Duclos! c'est: j'arrive-rai, tu arrive-  
*m(ə) lə dit pa, məsjø dyklo! sɛ: zarivre, ty ariv-*

ras, il arrive-ra, nous arrive-rions, vous arrive-  
*ra, il arivra, nu -z arivrõ, vu -z ariv-*

rez, ils arrive-ront. » M. Duclos: « Et l'imparfait  
*re, il -z arivrõ. » məsjø dyklo: « e lēparfɛ*

du même verbe? » John: « C'est: j'arriv-ais, tu  
*dy mɛ:m verb? » dzɔn: « sɛ: zarivɛ, ty*

arriv-ais, il arriv-ait, nous arriv-ions, vous  
*arivɛ, il arivɛ, nu -z arivjõ, vu*

arriv-iez; ils arriv-aient. » M. Duclos: « Bien, et  
*-z arivje, il -z arivɛ. » məsjø dyklo: « bjɛ, e*

alors le conditionnel? » John: « C'est j'arrive-rai s,  
*alɔ:r lə kɔ̃disjɔnel? » dzɔn: « sɛ zarivɛ,*

tu arrive-rai s, il arrive-rai t, nous arrive-rions,  
*ty arivɛ, il arivɛ, nu -z arivrjõ,*

vous arrive-riez, ils arrive-raient. » M. Duclos:  
*vu -z arivarje, il -z arivɛ. » məsjø dyklo:*

« C'est facile, n'est-ce pas? » John: « Pas très facile,  
*« sɛ fasil, nɛs pa? » dzɔn: « pa trɛ fasil,*

mais ce n'est pas vraiment difficile non plus. »  
*mɛ s(ə) nɛ pa vɛmā difisil nɔ̃ ply. »*



M. Duclos: « Donnez-moi un autre exemple de conditionnel vous-même! » John: « Le conditionnel du verbe être? » M. Duclos: « Si vous voulez. » John: « Je serais, tu serais, il serait, nous serions, vous seriez, ils seraient. » M. Duclos: « Et maintenant aller. » John: « J'irais, tu irais, il irait, nous irions, vous iriez, ils iraient. » M. Duclos: « Et de venir? » John: « Je viendrais, tu viendrais, il viendrait, nous viendrions, vous viendriez, ils viendraient. » M. Duclos: « C'est juste! Et c'est la même chose pour le conditionnel de tous les verbes: une partie du futur et une partie de l'imparfait, et vous avez le conditionnel! C'est facile maintenant. »

*məsjɔ dyklo: « done mwə œ -n o:tr egzā:plə də kɔ-  
disjɔnel vumɛ:m! » dzɔn: « lə kɔdisjɔnel dy  
verb ɛ:trə? » məsjɔ dyklo: « si vu vule. » dzɔn: « zə  
s(ə)rɛ, ty s(ə)rɛ, il sərə, nu sərjɔ,  
vous se-riez, ils se-raient. » M. Duclos: « Et  
vu sərje, il sərə. » məsjɔ dyklo: « e  
maintenant aller. » John: « J'i-rais, tu i-rais, il  
mɛtnā ale. » dzɔn: « zɪrɛ, ty ɪrɛ, il  
i-rait, nous i-ri-ions, vous i-riez, ils i-raient. »  
ɪrɛ, nu -z ɪrjɔ, vu -z ɪrje, il -z ɪrɛ. »*

*M. Duclos: « Et de venir? » John: « Je vien-  
məsjɔ dyklo: « e d(ə) vəni:r? » dzɔn: « zə vjɛ-  
drais, tu viendrais, il viendrait, nous  
drɛ, ty vjɛdrɛ, il vjɛdrɛ, nu  
viendrions, vous viendriez, ils vien-  
vjɛdriɔ, vu vjɛdrije, il vjɛ-  
draient. » M. Duclos: « C'est juste! Et c'est la même  
drɛ. » məsjɔ dyklo: « sɛ zyst! e sɛ la mɛ:m  
chose pour le conditionnel de tous les verbes: une  
ʃo:z pʊr lə kɔdisjɔnel də tu le verb: yn  
partie du futur et une partie de l'imparfait, et vous  
parti dy fyty:r e yn parti d(ə) lɛpərfe, e vu  
avez le conditionnel! C'est facile maintenant. »  
-z əvel(ə) kɔdisjɔnel! sɛ fasil mɛtnā. »*

John dit: merci! une dernière fois, puis les deux  
*dʒɔn di: mɛrsi! yn dɛrnʒe:r fwa, pɥi le dø*

amis rentrent à la maison, pendant que John dit:  
*-z ami rā:tr a la mɛzɔ̃, pādā kə dʒɔn di:*

« Un peu de futur et un peu d'imparfait. Le condi-  
*« œ pø d(a) fyty:r e œ pø dɛparfɛ. la kɔ̃di-*

tionnel de faire est: je ferais, tu ferais,  
*sʒɔnel də fe:r ɛ: zə f(a)rɛ, ty f(a)rɛ,*

il ferait, nous ferions, vous feriez, ils  
*il fərə, nu fərʒɔ̃, vu fərʒe, il*

feraient. ,Et alors, je peux dire que le condi-  
*fərə. e alɔ:r, zə pø di:r kə l(a) kɔ̃di-*

tionnel c'est la forme qui dit ce qu'on ferait si ... ou  
*sʒɔnel sɛ la form ki di s(a) kɔ̃ f(a)rɛ si ... u*

à la condition que ... Je vois. Et comme pour le  
*a la kɔ̃disʒɔ̃ kə ... zə vwa. e kɔm pur la*

futur, si j'ai une forme du conditionnel, j'ai aussi  
*fyty:r, si zə yn form dy kɔ̃disʒɔnel, zə osi*

toutes les autres formes. »  
*tut le -z o:trə form.»*

- MOTS:  
 une cathédrale  
 une condition  
 le conditionnel  
 un côté  
 une grille  
 un melon  
 un pas  
 une tablette  
 une tranche  
 aimer  
 nous aimerions  
 vous aimeriez  
 j'aimais

EXERCICE A.

Quand les enfants ont mangé leur première — de melon, Mme Duclos dit à Jean: « John n'a pas de melon, donne- — — encore une tranche. » Jean ne veut pas — encore une tranche à Henri, mais Henri dit: « C'est ma tranche, donne- — -moi! »

Quand tous ont mangé deux tranches de melon, Mme Leroux voit qu'il — reste encore une, et elle dit à John: « John, mangez cette tranche, s'il — plaît! » « Merci, Madame, » dit John, et Mme Leroux dit à Jean: « John veut manger cette tranche, donne — —, Jean. » « Oûi, tante Anne, » dit Jean, « je — lui —, si tu veux. »

EXERCICE B.

Jean, donne-t-il le melon de John à Henri? ... Que dit John quand il demande du chocolat à M. Leroux? ... Que mangent les enfants quand ils sont en auto avec M. Leroux? ... Que dit-on quand on donne quelque chose à une personne? ... Que font M. Leroux et les enfants quand ils ont vu la cathédrale? ... Pourquoi M. Monnet est-il venu à Saint-Gil? ...

EXERCICE C.

le mien	le tien	le sien
la mienne	la tienne	la sienne
le (la) nôtre	le (la) vôtre	le (la) leur

« Quelle jolie poupée, » dit M. Monnet à Yvonne, « est-ce la —? » « Non, Monsieur, » lui répond Yvonne, « ce n'est pas — mienne, c'est celle de Monique. » M.

tu aimais  
il aimait  
nous aimions  
vous aimiez  
ils aimaient  
il s'est arrêté  
j'arriverai  
tu arriveras  
il arrivera  
nous arriverons  
vous arriverez  
ils arriveront  
j'arriverais  
tu arriverais  
il arriverait  
nous arriverions  
vous arriveriez  
ils arriveraient  
assieds-toi!  
asseyons-nous!  
asseyez-vous!  
il croit  
je ferais  
tu ferais  
il ferait  
nous ferions  
vous feriez  
ils feraient  
j'irais  
tu irais  
il irait  
nous irions  
vous iriez  
ils iraient  
mangez  
vous  
pardonnerez

présenter  
on repart  
il reste  
vous resterez  
saluer  
je viendrais  
tu viendrais  
il viendrait  
nous viendrions  
vous viendriez  
ils viendraient  
la mienne  
la tienne  
la sienne  
la vôtre  
la leur  
alors  
ça  
chacun  
vers  
vraiment  
à condition de  
faire  
à côté de  
cette... -ci  
cette... -là  
il croit  
nécessaire  
dites-moi!  
donne-lui!  
donnes-en  
ne lui donne  
pas!  
ne t'a-t-elle pas  
donné?  
donne-le-moi!

Monnet demande à Mme Leroux si la jolie petite fille qu'il voit est la —, mais Mme Leroux lui répond que ce n'est pas — sienne. « Alors c'est la —! » dit-il à Mme Duclos. « Non, » dit M Duclos, « c'est la —! » Il y a beaucoup de belles fermes à Saint-Gil, mais les Leroux préfèrent la —. Yvonne: « Ce veau-ci, c'est le —. Et celui-là, c'est le —, Henri. » John aime bien le cheval noir, mais ce n'est pas le —.

je m'assieds            tu t'assieds            il s'assied  
nous nous asseyons    vous vous asseyez    ils s'asseyent

Quand les enfants vont en auto avec l'oncle Charles, Henri et Yvonne s' — à côté de lui. Mais aujourd'hui, M. Leroux dit: « John, —-vous à côté de moi. Vous autres, —-vous derrière. » Et John dit: merci! et s' — à droite de M. Leroux. « Les autres fois, tu sais, » dit Henri à John, « je m' — toujours entre l'oncle Charles et Yvonne. Nous nous — à côté de lui tous les deux. » Yvonne dit à John: « Tu t' — à côté de l'oncle Charles, et moi, je m' — à côté de toi. »

**Le conditionnel des verbes en -er et de être, aller, venir et faire.**

« Si j'étais grande, » dit Nicole, « j' (aimer) avoir un beau cheval. » Yvonne dit à son oncle qu'il lui a dit qu'elle (être) à côté de lui aujourd'hui. Jean a souvent dit à John que quand il (être) grand, il (faire) de longs voyages. « Et moi, » lui dit John, « si j'étais grand, j' (aller) en France chaque année. » « Est-ce que tu (venir) nous voir? » lui demande

Nicole. « Oh, oui, je (venir) vous voir chaque fois. »  
 Puis il demande: « Et vous, Nicole et Yvonne, que  
 (faire) -vous, si vous étiez grandes? » « Je te donnerai  
 une tranche de melon parce que tu es sage, Yvonne, »  
 dit Mme Duclos, « mais si tu n'étais pas sage, je ne te  
 (donner) pas de melon. » Henri dit qu'il (manger)  
 dix melons, si sa mère les lui donnait. M. Monnet  
 a dit à son ami Jean Étienne que si un jour il allait  
 à Saint-Gil, il (saluer) les Leroux.

### RÉSUMÉ

donne-le à...!

donne-la à...!

donne-les à...!

donne-moi...!

donne-le-moi!

donne-lui...!

donne-le-lui!

donne-nous...!

donne-le-nous!

donne-leur...!

donne-le-leur!

M. Leroux, à Nicole: « Si tu as encore des poires,  
*donne-les* aux autres! » Nicole: « J'en ai une. »

M. Leroux: « *Donne-la* à John! »

Jean: « Oncle Charles, *donne-moi* du chocolat! »

Yvonne: « Oui, *donne-nous* du chocolat! » Henri:

« John a mangé son chocolat, *donne-lui* une poire! »

donne-la-moi!

donne-la-lui!

donne-lui-en!

donnes-en...!

ne la lui donne

pas!

donne-la-nous

je ne la lui

donnerai pas

un monsieur qui

te demande

ne me dit pas!

pardonne-moi!

on part de

je te présente

s'il te plaît

s'il vous plaît

vingt-six mille

Genève

Étienne

Monnet

donne-le-moi!

donne-la-moi!

donne-les-moi!

donne-le-lui!

donne-la-lui!

donne-les-lui!

Yvonne: « Tu as ma poupée, Nicole, *donne-la-moi!* »  
 Mme Duclos: « Oui, Nicole, c'est la poupée de ta sœur, *donne-la-lui!* » Jean: « Henri, si tu as notre chocolat, *donne-le-nous!* » M. Duclos: « Oui, Henri, si tu as leur chocolat, *donne-le-leur!* »

il me le donne	il ne me le donne pas
il te le donne	il ne te le donne pas
il le lui donne	il ne le lui donne pas
il nous le donne	il ne nous le donne pas
il vous le donne	il ne vous le donne pas
il le leur donne	il ne le leur donne pas

me le  
 te le  
   le lui  
 nous le  
 vous le  
   le leur

me la  
 te la  
   la lui  
 nous la  
 vous la  
   la leur

me les  
 te les  
   les lui  
 nous les  
 vous les  
   les leur

Yvonne: « Maman, Henri a une balle, mais il *ne me la donne pas.* » Mme Duclos: « Henri a une balle, et il *ne te la donne pas?* Ce n'est pas un bon frère! J'ai deux petits cadeaux pour lui, mais s'il *ne te donne pas* la balle, je *ne les lui donnerai pas.* » Henri: « Oh, quand tu as un cadeau pour nous, maman, tu *nous le donnes* toujours! » « Oui, quand vous êtes sages, je *vous le donne.* Mais aujourd'hui, tu n'es vraiment pas sage. » Quand Mme Duclos a de petits cadeaux pour ses enfants, elle *les leur donne* seulement s'ils ont été sages. Nicole: « Ils ont mangé trop de chocolat, oncle Charles, *ne leur donne pas* l'autre tablette! » Charles Leroux: « Mangez votre chocolat, John, et *ne le donnez pas* à Henri! » Yvonne: « Si ton chocolat n'est pas bon, *ne nous le donne pas!* » Nicole: « Non, *ne le leur donne pas,* Henri! »

EXERCICE

*L'oncle Charles a une balle.*

Yvonne: « Oncle Charles, — — — — — ! »

Yvonne: « — — — — — ! »

« Donne-moi la  
balle! »  
« Donne-la-moi! »

*L'oncle Charles donne la balle à Yvonne.*

Il — — — — .

Il — — — .

Yvonne: « L'oncle Charles — — — — . »

Yvonne: « Il — — — . »

Henri, à Yvonne: « L'oncle Charles — — — — . »

Henri, à Yvonne: « Il — — — . »

Il lui donne la  
balle.  
Il la lui donne.

*Jean a une pomme, John n'a pas de pomme.*

Mme Duclos: « Jean, — — — — — ! »

Mme Duclos: « Jean, — — — — — ! »

*Yvonne est dans le jardin avec une poupée,  
tante Claire et Ginette arrivent.*

Mme Duclos: « Yvonne, montre ta poupée à tante  
Claire et à Ginette! »

Mme Duclos: « — — — — — ! »

Mme Duclos: « — — — — — ! »

*Yvonne montre sa poupée à Ginette et à tante Claire.*

Elle — — — — .

Elle — — — .

*Yvonne a un petit mouton; Ginette veut le voir.*

Ginette: « Yvonne, — — — ton mouton! »

Ginette: « — — — — — ! »

Nicole, à Yvonne: « Montre ton mouton à Ginette! »

Nicole: « — — — — — ! »

*Yvonne montre son mouton à Ginette.*

Elle — — — — .

Elle — — — .

M. Duclos: « Jean, dis à maman quelle heure il est! »

« Dis-le-lui! »

Tante Claire: « Donne ta poupée à Yvonne, Ginette! »

« — — — — ! »

« Jean et Henri, dites à Yvonne qu'il est tard! »

« — — — — ! »

Yvonne: « Papa, coupe-moi ma viande, s'il te plaît! »

« — — — — ! »

Jean et Yvonne: « Maman, ne nous donne pas ces fruits! »

« — — — — ! »

Maman: « Ne me donne pas ton assiette, Yvonne! »

« — — — — ! »

Monique et Marcel: « Dis-nous où tu vas, Jean! »

« — — — — ! »

Mme Duclos: « André, verse le vin aux enfants! »

« — — — — ! »

Jean: « Ne dis pas à Nicole où nous allons, Henri! »

« — — — — ! »

Claire: « Ne donne pas ta balle à ces garçons, Henri! »

« — — — — ! »

Ginette: « Montre-moi ta bague, Yvonne! »

« — — — — ! »

Mme Duclos: « Oui, montre tes cadeaux à Ginette! »

« — — — — ! »

Maman: « Ne donne pas ce melon aux garçons, Pierre! »

« — — — — ! »



## VILLEBOURG

Villebourg est une petite ville de France de trente  
*vilbu:r ε -tyn pətii vil də frā:s də trā:t*

de France = fran-  
çais

mille (30.000) habitants. De Paris à Villebourg, il  
*mil abitā. də pari a vilbu:r, il*

y a un peu plus de trois cents (300) kilomètres. Pour  
*ja æ pø ply d(ə) trwa sã kilometr. pur*

y aller, on peut prendre le train ou l'auto. Cinq ou  
*i ale, ɔ pø prā:drə lə trē u loto. sē -ku*

prendre  
il prend  
ils prennent

six fois par jour, il y a des trains qui partent de  
*si fwa par zu:r, il ja de trē ki part də*

Paris et s'arrêtent à Villebourg, mais deux de ces  
*pari e saret a vilbu:r, me do d(ə) se*

trains s'arrêtent à toutes les villes entre Paris  
*trē saret a iut le vil ā:tra pari*

et Villebourg. On ne va pas à Villebourg par ces  
*e vilbu:r. ɔ n(ə) va pa a vilbu:r par se*

trains-là si l'on n'a pas beaucoup de temps, parce  
*trē la si lɔ na pa boku d(ə) tā, pars*

qu'ils mettent plus de six heures à faire les trois  
*kil met ply d(ə) si -zæ:r a fɛ:r le trwa*

ils mettent 6  
heures à faire 300  
kilomètres = ils  
font 300 kilomè-  
tres en 6 heures

cents kilomètres entre les deux villes. Les autres  
*sã kilometr ā:tra le də vil. le -zɔ:trə*

trains ne s'arrêtent que trois fois avant Villebourg,  
*trē n(ə) saret kə trwa fwa avā vilbu:r,*

## Chapitre vingt et un (21).



un autocar

deux heures trois  
quarts = trois  
heures moins le  
quart

cent  
cents

cent (100)  
trois cents (300)  
trois cent vingt  
(320)

assez grande :  
pas très grande,  
mais pas petite  
non plus

et ils ne mettent que trois heures et demie à faire  
*e il nə mɛl kə trwa -zœ:r e d(ə)mi a fɛ:r*

les trois cents kilomètres.

*le trwa sɑ̃ kilɔmɛtr.*

Si l'on préfère l'auto, on peut prendre un autocar  
*si lɔ̃ pʁɛfɛ:r loto, ɔ̃ pø pʁɑ:dr œ -notɔka:r*

qui quitte Paris à neuf heures et demie et arrive à  
*ki kɛt pari a nœ -vœ:r e d(ə)mi e ari:v a*

Villebourg à deux heures trois quarts de l'après-  
*vilbu:r a dø -zœ:r trwa ka:r də lapʁe-*

midi. C'est un très bon autocar, il ne met qu'un  
*midi. sɛ -lœ̃ tʁɛ bɔn otɔka:r, il nə mɛ kœ̃*

peu plus de cinq heures à faire les trois cent vingt  
*pø ply d(ə) sɛ̃ -kœ:r a fɛ:r le trwa sɑ̃ vɛ̃*

(320) kilomètres qu'il y a de Paris à Villebourg en  
*kilɔmɛtrɑ̃ kil ja d(ə) pari a vilbu:r œ̃*

auto. Il y a aussi un autre autocar, à midi et demi,  
*-noto. il ja osi œ̃ -notr otɔka:r, a midi ed(ə)mi,*

mais il n'est pas aussi bon que le premier.

*mɛ il nɛ pa osi bɔ̃ kə l(ə) pʁɛmjɛ.*

La première chose que l'on voit, quand on arrive à  
*la pʁɛmjɛ:r ʃo:z kə lɔ̃ vwa, kɑ̃ -tɔ̃ -nari:v a*

Villebourg par le train, c'est la gare. Ce n'est  
*vilbu:r par lə trɛ̃, sɛ la ga:r. s(ə) nɛ*

pas une très grande gare, mais pour une ville de  
*pa yn tʁɛ grɑ:d ga:r, mɛ pʁ yn vil də*

trente mille habitants seulement, c'est une assez  
*trɑ:t mil abitɑ̃ sœlmɑ̃, sɛ -tyn asɛ*

grande gare; beaucoup de villes de cinquante mille  
*grā:d ga:r; boku d(ə) vil də sēkā:t mil*

habitants ou plus ont des gares plus petites que  
*abitā u ply ɔ de ga:r ply p(ə)tit kə*

celle de Villebourg. Il y a quelques années  
*sel də vilbu:r. il ja kelk -zane*

seulement qu'on a construit la jolie gare de Ville-  
*sœlmā kō -na kōstryi la zoli ga:r də vil-*

bourg. Là où est maintenant la nouvelle gare, il  
*bu:r. la u ε mētnā la nuvel ga:r, il*

y avait avant une vieille gare, plus petite et beau-  
*javē -tavā yn vjɛ:j ga:r, ply p(ə)tit e bo-*

coup moins belle. La nouvelle gare a été construite  
*ku mwē bəl. la nuvel ga:r a ete kōstryit*

en dix-neuf cent cinquante (1950), l'année où la ville  
*ā dizncef sã sēkā:t, lane u la vil*

a eu huit cents ans.

*a y yi sã -zã.*

A côté de Paris, qui a plus de deux mille ans, Ville-  
*a kote d(ə) pari, ki a ply də də mil ā, vil-*

bourg est une ville très jeune, mais à côté de beau-  
*bu:r ε -tyn vil tre zœn, me a kote d(ə) bo-*

coup d'autres villes de France, c'est une assez vieille  
*ku do:tro vil də frã:s, se -tyn ase vjɛ:j*

ville. Les premières maisons de Villebourg ont été  
*vil. le p̄rɔmjɛ:r mezɔ d(ə) vilbu:r ɔ -tete*

construites en onze cent cinquante (1150). C'est  
*kōstryit ā ɔ:zə sã sēkā:t. se*

construit ɔ: fait

nouvelle ↔ vieille

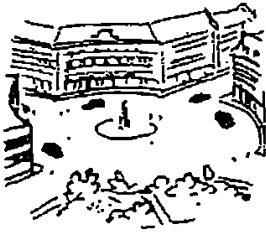
la gare a été con-  
struite = on a  
construit la gare

construite  
construites

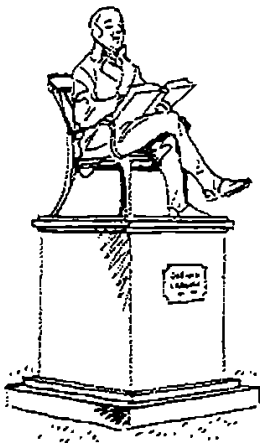
La maison a été  
construite.  
Les maisons ont  
été construites.

Chapitre vingt et un (21).

on a fondé la ville : on a construit les premières maisons de la ville

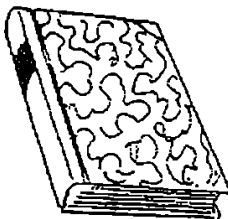


une place



une statue

posé = mis



un livre

l'année où la ville a été fondée: onze cent cinquante.

*lane u la vil a ete fōde: ō:zo sã sēkã:t.*

Devant la gare de Villebourg, il y a une grande place

*dovã la ga:r da vilbu:r, il ja yn grã:d plas*

qui s'appelle Place Georges Laferre. C'est une

*ki sapel plas ʒorʒ lafe:r. se -tyn*

très belle place, avec beaucoup de fleurs, d'herbe

*tre bel plas, avec boku d(ə) flœ:r, derb*

et d'arbres. Avant, il y avait ici, autour de la pe-

*e darbr. avã, il jave -tisi, otu:r da la p(ə)-*

tite place de la gare, beaucoup de petites maisons

*tit plas da la ga:r, boku d(ə) p̄tit mezõ*

de deux étages. Aujourd'hui, il y a cinq nouvelles

*da d̄ -zeta:ʒ. ozurdui, il ja sē nuvel*

maisons de sept étages, les plus hautes de la ville.

*mezõ d(ə) set eta:ʒ, le ply o:t da la vil.*

Elles ont été construites en même temps que la nou-

*el -zõ -tete kōstruit ā me:m tã k(ə) la nu-*

velle gare.

*vel ga:r.*

Sur la place, devant la gare, il y a une grande sta-

*syr la plas, dovã la ga:r, il ja yn grã:d sta-*

tue blanche. Elle représente un homme assez vieux,

*ty blã:f. el raprezã:t ẽ -nom ase vj̄ø,*

mais encore beau. Sa main droite est posée sur un

*me āko:r bo. sa mē drwat s poze syr ẽ*

livre. C'est un gros livre: il a plus de mille pages.

*li:vr. se -tã gro li:vr: il a ply d(ə) mil pa:ʒ.*

Quel est ce livre? C'est l'histoire de la ville depuis l'an-  
*kəl ε s(ə) li:vɾ? se listwa:r də la vil dəpyi la-*

née où elle a été fondée jusqu'à dix-huit cent cinquante  
*ne u el a ete fōde zyska dizyi sã sēkã:t.*

(1850). De onze cent cinquante à dix-huit cent  
*də ō:zə sã sēkã:t a dizyi sã*

cinquante, il y a sept cents ans: sept siècles. C'est  
*sēkã:t, il ja set sã -zã: set sjekl. se*

beaucoup, sept siècles d'histoire en un livre, même si  
*boku, set sjeklə distwa:r ā ĕ li:vɾ, mɛ:m si*

c'est un livre de mille pages. C'est pour cela que  
*se -tã li:vɾə də mil pã:ʒ. se pʊr s(ə)la k(ə)*

Georges Laferre (car c'est lui qui a écrit ce gros livre)  
*ʒɔʒ lafɛ:r [ka:r se lʊi ki a ekri sə gro li:vɾ]*

a une grande statue blanche sur la nouvelle place de  
*a yn grã:d staty blã:f syr la nuvel plas də*

la gare.  
*la ga:r.*

Voilà ce que l'on voit quand on sort de la gare de  
*vvala s(ə) kə lō vwa kã -tō sɔ:r də la ga:r də*

Villebourg. Et le jour où commence notre histoire,  
*vilbu:r. e l(ə) ʒu:r u komã:s nɔtr istwa:r,*

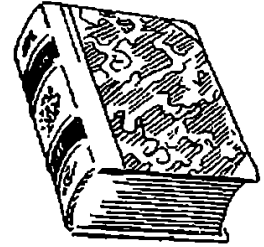
deux hommes sont arrêtés devant la statue de Georges  
*də -zɔm sō -tarste d(ə)vã la staty d(ə) ʒɔʒ*

Laferre. L'un est assez grand, un peu gros, il a  
*lafɛ:r. lã ε -tase grã, ĕ pə gro, il a*

quarante-cinq ans ou un peu plus, et il a une pe-  
*karãtsē -kã u ĕ pə ply, e il a yn pə-*

depuis = de

jusqu'à = à



un gros livre

un siècle = cent ans

car = parce que

voilà ce que l'on voit = c'est cela que l'on voit

Chapitre vingt et un (21).

	<p>tite valise à la main. L'autre est plus jeune, il  <i>tit vali:z a la mē. lo:tr e ply zœn, il</i></p> <p>a un peu plus de trente ans; il n'est pas aussi grand que  <i>a œ pø ply d(ə) trā:t ā; il ne pa osi grā k(ə)</i></p> <p>son ami, et il est moins gros également. Il a aussi  <i>sō -nami, e il ε mwē gro egalmā. il a osi</i></p> <p>une petite valise à la main. Ils sont venus par le  <i>yn pətit vali:z a la mē. il sō v(ə)ny par la</i></p>
<p>douze heures  cinquante-cinq =  une heure moins  cinq</p>	<p>train de douze heures cinquante-cinq.  <i>trē də du:z œ:r sēkātse:k.</i></p> <p>Qui sont ces deux hommes? Nous allons voir. Ici à  <i>ki sō se dø -zom? nu -zalō vwa:r. isi a</i></p>
<p>on les connaît =  on sait qui ils  sont</p>	<p>Villebourg, on ne les connaît pas, car c'est la pre-  <i>vilbu:r, ō n(ə) le kœne pa, ka:r se la prə-</i></p> <p>mière fois qu'ils viennent, ou peut-être la deuxième,  <i>mje:r fwa kil vjen, u pœte:trə la dœzjem,</i></p> <p>mais pas plus. Si l'on est venu à Villebourg  <i>mε pa ply. si lō -ne v(ə)ny a vilbu:r</i></p>
<p>je connais  tu connais  il connaît  nous connaissons  vous connaissez  ils connaissent</p>	<p>plus de deux fois, on vous connaît et on sait ce que  <i>ply də dø fwa, ō vu kœne e ō se s(ə) kə</i></p> <p>vous venez faire. C'est la même chose dans toutes les  <i>vu v(ə)ne fε:r. se la mε:m so:z dā tut le</i></p> <p>petites villes: vous n'y connaissez peut-être qu'une  <i>p(ə)tit vil: vu ni kœnese pœte:trə kyn</i></p> <p>ou deux personnes, si vous n'y êtes venu que rarement,  <i>u də pœson, si vu ni et vœny k(ə) rarmā,</i></p> <p>mais les habitants de la ville, eux, vous connaissent.  <i>mε le -zabitā d(ə) la vil, ø, vu kœnes.</i></p>

Le plus âgé des deux hommes a appelé un petit garçon  
*lə ply -zazə də də -zom a aple ə p(ə)ti garsō*

qui les regardait: «Petit! Viens ici! Comment t'ap-  
*ki le r(ə)garde: «pəti! vjē isi! komā ta-*

nelles-tu?» «Je m'appelle Pierre Fournier, Monsieur.»  
*pəl ty?» «zə mapəl pjɛ:r furnjɛ, masjə.»*

«Eh bien, Pierre, si je te donne cent francs, peux-  
*«e bjē, pjɛ:r, si z(ə) tə don sā frā, pə*

tu nous dire où demeure M. Arthur Doumier?» «Le  
*ty nu di:r u d(ə)mæ:r masjə arty:r dumjɛ?» «lə*

vieux M. Doumier? Oh oui, Monsieur! Il demeure dans  
*vjə masjə dumjɛ? o wi, masjə! il dæmæ:r dā*

la même rue que nous. C'est à vingt minutes d'ici.» «C'est  
*la mɛ:m ry k(ə) nu. sɛ -ta vɛ minyt disi.» «sɛ*

la rue des Roses, n'est-ce pas?» «Oui, Monsieur, au  
*la ry də ro:z, nɛs pa?» «wi, masjə, o*

numéro treize. Nous, on demeure au numéro onze.»  
*nymero tre:z. nu, ō d(ə)mæ:r o nymero ō:z.»*

«Alors, veux-tu nous conduire à la rue des Roses,  
*«alɔ:r, vø ty nu kōdyi:r a la ry də ro:z,*

s'il te plaît?» «Oui, Monsieur,» répond Pierre. Et  
*sil tə plɛ?» «wi, masjə,» rɛpō pjɛ:r. e*

le petit garçon et les deux hommes prennent la rue  
*l(ə) pəti garsō e le də -zom prɛn la ry*

Napoléon Ier (premier).  
*napoleō prɛmjɛ.*

Dans la rue Napoléon Ier, à droite et à gauche, il  
*dā la ry napoleō prɛmjɛ, a drwat e a go:f, il*

petit! ɔ: petit  
 garçon!



100 francs



une rue



une rose

nous, on demeure  
 = nous, nous de-  
 meurons

conduire ɔ: aller  
 avec (pour  
 montrer)

## Chapitre vingt et un (21).

d'abord = avant  
autre chose



un docteur

A, B, C sont des lettres.

aucun a: pas un

Un bon docteur  
guérit les mala-  
des.

y a d'abord les nouvelles maisons de sept étages,  
*ja dabɔ:r le nuvel mezɔ̃ d(ə) set eta:ʒ,*

puis des maisons plus basses, de trois ou quatre  
*pyi de mezɔ̃ ply ba:s, da trwa -zu katr*

étages seulement. C'est ce qui était la « nouvelle  
*eta:ʒ səlmā. se s(ə) ki ete la «nuvel*

ville» quand la nouvelle gare n'était pas encore con-  
*vil» kã la nuvel ga:r nete pa -zãko:r kɔ-*

struite. Dans la première de ces maisons plus basses  
*struit. dã la prɛmjɛ:r da se mezɔ̃ ply ba:s*

(au numéro six) demeure le docteur Onésime Pirot. Son  
*[o nymero sis] damœ:r la doktœ:r onɛzim piro. sɔ̃*

nom est écrit en grandes lettres à droite de la porte, car  
*nɔ̃ ɛ -tekri ã grã:d lɛtr a drwat da la port, ka:r*

le docteur Pirot est un grand homme. «C'est chez le  
*la doktœ:r piro ɛ -tã grã -tɔm. «se se l(ə)*

docteur Pirot que l'on vient si l'on est très malade,» dit  
*doktœ:r piro ka lɔ̃ vjẽ si lɔ̃ -ne tre malad,» di*

Pierre. Et c'est un bon docteur. On dit à Villebourg  
*piɛ:r. ɛ se -iã bɔ̃ doktœ:r. ɔ̃ di a vilbu:r*

qu'aucun des docteurs de Paris n'est aussi bon que lui.  
*kokã de doktœ:r da pari ne -tosi bɔ̃ ka lyi.*

Souvent, quand aucun des autres docteurs de Villebourg  
*suvã, kã -tokã de -zo:trã doktœ:r da vilbu:r*

ne peut rien faire pour le malade, le docteur Pirot, en  
*na pø vjẽ fe:r pur le malad, la doktœ:r piro, ã*

quelques semaines, guérit le malade.  
*kɛlk sɔmɛn, geri l(ə) malad.*



Le mois dernier, un malade est venu d'une ville à cent  
*lə mwa dernje, œ malad ε v(ə)ny dyn vil a sã*

kilomètres de Villebourg, il est monté chez le docteur  
*kilometra də vilbu:r, il ε mōte fe l(ə) dɔktœ:r*

Pirot (qui demeure au premier étage) et lui a dit:  
*piro [ki d(ə)mœ:r o prəmje -reta:ʒ] e lɥi a di:*

« Docteur, aucun des médecins de ma ville ne peut rien  
*«dɔktœ:r, okœ dé medsē d(ə)ma vil na pø rjē*

faire pour moi. Ce sont de bons médecins, mais aucun  
*fe:r pur mwa. sə sã d(ə) bō medsē, me okœ*

n'est aussi bon que vous. Docteur, je sais que vous  
*ne -tosi bō k(ə) vu. dɔktœ:r, ʒə se k(ə) vu*

guérissez beaucoup de malades que les autres ne peuvent  
*gerise boku d(ə) malad ka le -zo:trə nə pœ:v*

pas guérir. Oh, si vous me guérissez, moi aussi, je ferai  
*pa geri:r. o, si vu m(ə) gerise, mwa osi, ʒə f(ə)re*

tout pour vous! Car vous pouvez me guérir, n'est-ce pas,  
*tu pur vu! ka:r vu puve m(ə) geri:r, nes pa,*

docteur? » Le docteur Pirot n'a pas dit oui. Il a  
*dɔktœ:r?» lə dɔktœ:r piro na pa di wi. il a*

d'abord demandé au malade: «Voulez-vous me donner  
*dabɔ:r demāde o malad: «vule vu m(ə) done*

trois jours pour vous répondre? » Puis, quand le malade,  
*trwa ʒu:r pur vu repō:dr?» pɥi, kã l(ə) malad,*

après ces trois jours, lui a demandé: « Alors, docteur,  
*apre se trwa ʒu:r, lɥi a d(ə)māde: «abɔ:r, dɔktœ:r,*

pouvez-vous me guérir? » il lui a répondu: « Oui, je vais  
*puve vu m(ə) geri:r?» il lɥi a repōdy: «wi, ʒə ve*

médecin = docteur

guérir

je guéris

tu guéris

il guérit

nous guérissons

vous guérissez

ils guérissent

vous guérir en trois semaines.» Ça, c'est un grand  
*vu geri:r ā trwa s(a)men.» sa, se -tā grā*

médecin! C'est pour cela que son nom est écrit en  
*medsē! se pur s(a)la k(a) sō nō ε -tekri ā*

grandes lettres à droite de la porte de sa maison.

*grā:d letr a drwat dō la port dō sa mezō.*

Mais pourquoi un médecin comme le docteur Pirot  
*me purkwa ā medsē kom la doktæ:r piro*

reste-t-il à Villebourg? Pourquoi ne va-t-il pas à Paris?  
*rest -til a vilbu:r? purkwa n(a) va -til pa a pari?*

Si on le demande au docteur, il vous répond: «Ma  
*si ō l(a) demā:d o doktæ:r, il vu repō: «ma*

famille demeure à Villebourg depuis sept siècles.  
*fami:j demæ:r a vilbu:r dəpyi set sjekl.*

Le premier Pirot, Auguste Charles André, est venu de  
*la prāmje piro, ogyst farl ādre, ε v(a)ny dō*

Lyon à Villebourg en douze cent trente-sept (1237),  
*ljō a vilbu:r ā du:zə sā trātset,*

et depuis cette année-là aucun Pirot n'a quitté la ville.  
*e d(a)pyi set ane la okā piro na kite la vil.*

Ce n'est pas Onésime Pirot qui la quittera le premier!»  
*s(a) ne pa mezim piro ki la kitra l(a) prāmje!»*

A ce moment, un homme vient vers les deux amis et dit  
*a s(a) momā, ā -nom vjē ver le dō -zami e di*

te voilà ɔ: tu es  
là

au petit garçon: «Ah, te voilà, Pierre! Maman t'appelle,  
*o p(a)ti garsō: «a, tō vwala, pje:r! māmā tapel,*

tu sais? Il est déjà deux heures moins vingt.» «Oui,  
*ty se? il ε deza dō -zæ:r mwē vē.» «wi,*

mais papa... » « Pierre, rentre à la maison! » « Bien,  
*me papa... » « pje:r, rā:tr a la mezō! » « bjē,*

papa. Au revoir, Messieurs! » « Au revoir, Pierre,  
*papa. o rəvwa:r, mesjə! » « o rəvwa:r, pje:r,*

au revoir ↔  
 bonjour

et voilà tes cent francs. » « Merci, Monsieur! »  
*e vvala te sã frã. » « mersi, masjə! »*

Pierre est parti, et son père dit aux deux hommes:  
*pje:r e parti, e sō pe:r di o də -zom:*

« Je vous demande pardon, Messieurs, mais l'école  
*« zə vu d(ə)mā:d pardō, mesjə, me lekol*

je vous demande  
 pardon = pardon!

commence à deux heures, n'est-ce pas. Alors... » « Oh,  
*kōmā:s a də -zæ:r, nes pa. ab:r... » « o,*

cela ne fait rien, Monsieur, si vous pouvez nous con-  
*s(ə)lan(ə)fe rjē, masjə, si vu puvə nu kō-*

duire chez M. Arthur Doumier. » « Mais avec plaisir,  
*dyi:r fe masjə arty:r dumje. » « me avek plezi:r,*

Messieurs. Venez! » « Merci beaucoup, Monsieur. Mais  
*mesjə. vane! » « mersi boku, masjə. me*

je crois que nous ferions bien de nous présenter, » dit  
*zə krwa k(ə) nu ferjō bjē d(ə) nu prezāte, » di*

le plus âgé des deux amis. « Je suis Jean-Paul Martial,  
*l(ə) ply -zaze de də -zami. « zə syi zã pol marsjal,*

de Paris. » « Et moi, » dit le plus jeune, « je suis André  
*də pari. » « e mwə, » di l(ə) ply zœn, « zə syi ādre*

Comaux, de Paris également. »  
*komo, də pari egalmā. »*

« Vous êtes venus par le train, Messieurs? » demande le  
*« vu -zet vany par lə trē, mesjə? » dāmā:d lə*

Chapitre vingt et un (21).

rien bu ni rien mangé = rien bu et rien mangé



un café

allons-y ɔ: allons au café

Il a été fondé par J. C. = J. C. l'a fondé

fondé fondée

Il a été fondé. Elle a été fondée.

un Courtelet des Courtelet

Le propriétaire d'une chose est la personne qui a cette chose.

peu de monde = peu de personnes

père du petit garçon. « Oui, par le train de Paris. »  
*pɛ:r dy p(ə)ti garsɔ̃. «wi, par la trɛ d(ə) paʁi.»*

« Mais vous êtes fatigués, alors! » « Oh, non, c'est un  
*«me vu -zɛt fatigue, alo:r!» «o, nɔ̃, se -tɛ*

bon train et nous sommes venus en première classe, mais  
*bɔ̃ trɛ e nu som vɛny ɑ̃ pʁɛmjɛ:r kla:s, me*

nous n'avons rien bu ni rien mangé depuis ce matin,  
*nu navɔ̃ ʁjɛ by ni ʁjɛ mɑ̃ʒɛ d(ə)pʁi s(ə) matɛ̃,*

c'est vrai. » « Vous voulez peut-être prendre un verre de  
*se vʁɛ.» «vu vule pœtɛ:trɔ̃ pʁɑ:dr œ vɛ:r dɔ̃*

vin ou autre chose dans un très bon petit café, à cinq  
*vɛ̃ u o:trɔ̃ ʃo:z dɑ̃ -zœ̃ trɛ bɔ̃ p(ə)ti kafɛ, a sɛ̃*

minutes d'ici? » « Avec plaisir. » « Allons-y alors. C'est  
*minyt d'isi?» «avɛk plɛzi:r.» «alɔ̃ -zi alo:r. se*

un très vieux café, vous savez. Il a été fondé en seize  
*-tœ̃ trɛ vjɔ̃ kafɛ, vu savez. il a ɛtɛ fɔ̃de ɑ̃ se:zɔ̃*

cent cinquante-huit (1658) par Jean Courtelet. Et  
*sɑ̃ sɛ̃kɑ̃tyit par ʒɑ̃ kurtɛlɛ. e*

depuis cette année-là, ce sont toujours des Courtelet  
*d(ə)pʁi sɛt ɑnɛ la, sɔ̃ sɔ̃ tuʒu:r dɛ kurtɛlɛ*

qui ont été les propriétaires du Café de France. (C'est  
*ki ɔ̃ -tɛtɛ lɛ pʁɔpʁiɛtɛ:r dy kafɛ d(ə) frɑ̃:s. [se*

le nom de ce petit café.) Je crois qu'il y a peu de monde  
*l(ə)nɔ̃ d(ə) sɔ̃ p(ə)ti kafɛ.] ʒɔ̃ kʁwa kil ja pɔ̃ d(ə) mɔ̃:d*

maintenant, parce qu'il est deux heures, mais à midi ou  
*mɛ̃tnɑ̃, pɑrs kil ɛ dɔ̃ -zœ:r, me a midi u*

à midi et demi le Café de France est plein de monde.  
*a midi e d(ə)mi la kafɛ d(ə) frɑ̃:s ɛ plɛ̃ d(ə) mɔ̃:d.*

C'est comme si tous les hommes de Villebourg venaient  
*se kom si tu le -zom da vilbu:r vane*

là à midi. »  
*la a midi.»*

Cinq minutes plus tard, M. Fournier s'arrête devant  
*sē minyt ply ta:r, məsjø furnje saret dovā*

une vieille maison et dit: « Le voilà, le café. Nous  
*-tyn vjɛ:ɟ mezō e di: «la vwala, la kafe. nu*

sommes arrivés. Cette petite porte noire, Messieurs,  
*som -zarive. set pətīt port nwa:r, məsjø,*

c'est la porte du plus vieux café de Villebourg. L'année  
*se la port dy ply vjɔ kafed(ə) vilbu:r. lane*

où il a été fondé est écrite là, à gauche: seize cent  
*u il a ete fōde ε -tekrit la, a go:f: se:za sā*

cinquante-huit. » C'est une jolie maison rouge et noire,  
*sēkātɥit.» se -tyn zoli mezō ru:ɟ e nwa:r,*

avec quatre petites fenêtres au premier étage et trois  
*avek katra pətīt fənɛ:tr o pɾəmje -vɛ:ɟ e trwa*

fenêtres au deuxième. A droite de la porte, dans la rue,  
*f(ə)nɛ:tr o dozjem. a drwat də la port, dā la ry,*

il y a une petite statue qui représente un homme assez  
*il ja yn pətīt staty ki r(ə)pɾezā:t ɛ -nom ase*

vieux et un enfant qui le regarde. « On dit que cela  
*vjɔ e ɛ -nāfā ki l(ə) ragard. «ō di k(ə) s(ə)la*

représente Jean Courtelet lui-même, le premier proprié-  
*r(ə)pɾezā:t zā kuriale lɥime:m, la pɾəmje pɾopɾie-*

taire, avec son fils, » dit M. Fournier, « mais il y a aussi  
*te:r, avek sō fis,» di məsjø furnje, «me il ja osi*

écrit  
 écrite

Le nom est écrit.  
 L'année est écrite.



une fenêtre

quatre-vingts (80)  
quatre-vingt-cinq  
(85)



le garçon

cognac maison  
= cognac de la  
maison  
= cognac de  
votre café

beaucoup de personnes qui disent que ce n'est pas un  
*boku d(ə) pɛrson ki di:z kə s(ə) nɛ pa ĕ*

Courtelet. Et maintenant, entrons, Messieurs! » Et les  
*kurtɛlɛ. ɛ mɛtnā, ātrō, mesjɔ! » ɛ le*

trois hommes entrent dans le café.

*trwa -zɔm ā.trɔ dā l(ə) kafɛ.*

En ce moment, comme l'a dit M. Fournier, il y a très peu  
*ā s(ə) momā, kɔm la di mɔsjɔ furnjɛ, il ja trɛ pø*

de monde: seulement un vieux monsieur de quatre-vingts  
*d(ə) mɔ:d: sɛlmā ĕ vjɔ mɔsjɔ dɔ katrɔvɛ*

(80) ou quatre-vingt-cinq (85) ans, qui boit son petit  
*u katrɔvɛsɛ -kā, ki bwa sɔ p(ə)ti*

verre. (Il est là depuis midi.) Les deux amis et M.  
*ve:r. [il ɛ la d(ə)pɔi midi.] le dɔ -zami ɛ mɔsjɔ*

Fournier s'asseyent à une table devant la fenêtre et  
*furnjɛ sase:j a yn tablɔ davā la f(ə)nɛ:tr ɛ*

M. Fournier appelle le garçon: « Gaston! Donnez-nous  
*mɔsjɔ furnjɛ apɛl la garsɔ: «gastɔ! done nu*

trois verres de cognac maison! Et pleins, n'est-ce  
*trwa ve:r dɔ kɔnak mezɔ! ɛ plɛ, nes*

pas? » « Bien, M. Fournier, » dit le garçon. « C'est un  
*pa?» «bjɛ, mɔsjɔ furnjɛ,» di l(ə) garsɔ. «sɛ -tɛ*

très bon cognac, Messieurs, » dit M. Fournier aux deux  
*trɛ bɔ kɔnak, mesjɔ,» di mɔsjɔ furnjɔ o dɔ*

hommes, « un petit verre ou deux par jour, après le dé-  
*-zɔm, «ĕ p(ə)ti ve:r u dɔ par zu:r, aprɛ l(ə)de-*

jeuner ou le dîner, guérissent un malade en quelques  
*zɔne u l(ə) dine, geris ĕ malad ā kelk*

jours! Car c'est un cognac de plus de quatre-vingts ans.

*zu:r! ka:r se -tœ kɔnak də ply d(ə) katrœvẽ -zã.*

Il a été mis en bouteilles par le père du propriétaire,

*il a ete mi ã buts:i par la pɛ:r dy propriɛ:r,*

M. Armand Courtelet, au siècle dernier. Les Courtelet,

*masjɔ armã kurtɛlɛ, o sjɛklɔ dernjɛ. lɛ kurtɛlɛ,*

vous savez, ont toujours aimé les bons vins. Moi qui ai

*vu save, ɔ tuzu:r smɛ lɛ bɔ vɛ. mwa ki ɛ*

bu beaucoup de cognacs, et de très bons, je n'en ai jamais

*by boku d(ə) kɔnak, ɛ də trɛ bɔ, zə nã -nɛ zame*

bu d'aussi bon que celui du Café de France. »

*by dosi bɔ k(ə) salɥi dy kafɛ d(ə) frã:s.»*

en . . . d'aussi  
bon ɔ: d'aussi bon  
cognac

A ce moment, le garçon arrive avec les trois verres.

*a s(ə) momã, la garsɔ ari:v avek lɛ trwa vɛ:r.*

«Voilà votre cognac, Messieurs! » dit-il, et il pose les trois

*«vwalã vɔtrɔ kɔnak, mesjɔ!» di -til, ɛ il po:z lɛ trwa*

verres sur la table. « Merci beaucoup, Gaston! » lui dit

*vɛ:r syr la tabl. «mersi boku, gastɔ!» lɥi di*

M. Fournier, et les trois hommes boivent un peu. « Très

*masjɔ furnjɛ, ɛ lɛ trwa -zom bwa:v œ pø. «trɛ*

bon! » dit le plus âgé des deux amis. « N'est-ce pas?

*bɔ!» di l(ə) ply -zazɛ də də -zami. «nɛs pa?»*

C'est pour cela, Messieurs, que l'on connaît le Café de

*se pur s(ə)la, mesjɔ, kə lɔ kɔnɛ l(ə) kafɛ d(ə)*

France dans toute cette partie du pays. Et regardez: les

*frã:s dã tut set parti dy pɛji. ɛ r(ə)garde: lɛ*

trois verres sont vraiment pleins. Ce n'est qu'une

*trwa vɛ:r sɔ vremã plɛ. s(ə) nɛ kyn*

Chapitre vingt et un (21).

petite chose, mais vous savez bien que ce sont ces petites  
*pətit fo:z, me vu save bjē k(ə) sə sō se p(ə)tit*

choses qui font les bonnes maisons. » Quand les trois  
*fo:z ki fō le bon mezō.» kã le trwa*

hommes ont bu leur cognac, M. Fournier appelle le  
*-zom ō by lœr kɔnak, masjə furnje apel lə*

garçon et demande: « Cela fait combien, Gaston? »  
*garsō e d(ə)mā:d: «s(ə)la fe kōbjē, gastō?»*

« Trois cent soixante francs, M. Fournier. » M. Fournier  
*«trwa sã swasã:t frã, masjə furnje.» masjə furnje*

lui donne quatre cents francs. Le plus âgé des deux  
*lyi don katre sã frã. lə ply -zaze de də*

hommes veut lui donner deux cent cinquante francs,  
*-zom vø lyi done də sã sēkã:t frã,*

mais M. Fournier dit: « Non, merci! C'est un petit ca-  
*me masjə furnje di: «nō, mersi! se -tã p(ə)ti ka-*

partons!  
partez!

deau de notre ville. Partons, Messieurs! » Les trois  
*do d(ə) nœtro vil. partiō, mesjə!» le trwa*

hommes disent au revoir au garçon et sortent.

*-zom di:z o r(ə)vwa:ro garsō e sort.*

« Et maintenant, » dit M. Martial, « je crois que ce serait  
*«e mētnã,» di masjə marsjal, «zə krwa k(ə) sə s(ə)re*

une très belle chose de prendre un bon déjeuner. Si vous  
*-tyn trs bel fo:z də prã:dr œ bō dezœne. si vu*

avez le temps, Monsieur Fournier, nous allons vous  
*-zave l(ə) tã, masjə furnje, nu -zalō vu*

Dans un café,  
on boit; dans un  
restaurant, on  
mange.

demandeur de nous conduire à un restaurant où l'on  
*d(ə)māde d(ə) nu kōdyi:γ a œ restɔrã u lō*



mange bien.» « Avec plaisir, Messieurs. Il y a, à dix  
*mā:z bĵĕ.*» «*avek plezi:r, mesjə. il ja, a di*

minutes d'ici, un très vieux restaurant où l'on mange  
*minyt disi, æ tre vjə restorā u lō mā:z*

vraiment bien.» « Est-il aussi vieux que le Café de  
*vremā bĵĕ.*» «*ε-tĭl osi vjə k(ə) lə kafe d(ə)*

France?» « Pas aussi vieux, non, mais il a plus de cent  
*frā:s?*» «*pa osi vjə, nō, me il a ply d(ə) sā*

cinquante (150) ans: il a été fondé en dix-sept cent  
*sĕkā:i ā: il a ete fōde ā disset sā*

quatre-vingt-trois (1783), je ne sais plus par qui. Il  
*katrəvĕtrwa, zə n(ə) se ply par ki. il*

s'appelle « Au Chat Blanc ».

*sapĕl «o ja blā.»*

« Le voilà! Le nom est écrit en lettres noires sur la  
*«lə vwala! lə nō ε -tekri ā letre nwa:r syr la*

maison. Et voilà le nom du propriétaire: Jacques  
*mezō. e vwala l(ə) nō dy propriete:r: za:k*

Artiolet.» Les trois hommes entrent, et M. Fournier,  
*artĵolet.» le trwa -zom ā:tr, e masjə furnje,*

qui n'a plus le temps, dit: « Si vous voulez, Messieurs,  
*ki na ply l(ə) tā, di: «si vu vule, mesjə,*

je viendrai après votre déjeuner pour vous conduire  
*zə vjĕdre apre votra dezĕne pur vu kōdyi:r*

chez M. Doumier.» « Merci beaucoup, Monsieur Fournier,  
*je masjə dumje.» «mersi boku, masjə furnje,*

mais vous n'en avez peut-être pas le temps.» « Oh, si,  
*me vu nā -nave pæte:trə pa l(ə) tā.» «o, si,*

le ɔ: le restaurant

après trois heures de l'après-midi, j'aurai le temps.»  
*apre trwa -zæ:r də lapremidi, ʒore l(ə) tã.»*

« Bien, alors nous déjeunerons d'abord, et puis nous irons  
*«bjē, abɔ:r nu dezænrõ dabɔ:r, e pɥi nu -zirõ*

tous les trois chez M. Doumier.» « Au revoir, Mes-  
*tu le trwa fe mæsjo dumje.» «o r(ə)vwa:r, me-*

sieurs! » « Au revoir, M. Fournier! Et merci! »  
*sja!» «o r(ə)vwa:r, mæsjo furnje! e mersi!»*

M. Fournier a quitté le restaurant, les deux amis  
*mæsjo furnje a kite l(ə) restorã, le dø -zami*

s'asseyent à une bonne table et appellent le garçon.  
*sasɛ:j a yn bɔn tabl e apel læ garsõ.*

Cinq minutes plus tard, le garçon a posé devant eux  
*sē minyt ply ta:r, læ garsõ a poze d(ə)vã ø*

des assiettes, des verres, etc. Il leur a donné une  
*de -zasjet, de ve:r, etsetera. il lær a done yn*

demi-bouteille de vin rouge, des tomates, des cham-  
*dæmbute:j də vē ru:ʒ, de tomat, de fã-*

pignons et d'autres bonnes choses, et les deux amis  
*piɲõ e do:trə bɔn ʒo:ʒ, e le dø -zami*

commencent à manger.  
*kɔmã:s a mæʒe.*

« Le cognac du Café de France guérit peut-être un ma-  
*«læ kɔnak dy kafed(ə) frã:s geri pœtɛ:tr œ ma-*

lade en quelques jours, » dit M. Martial, « mais un  
*lad ã kelk ʒu:r,» di mæsjo marsjal, «me œ*

bon déjeuner, cela guérit un malade en une heure.»  
*bõ dezæne, s(ə)la geri œ malad ã yn œ:r.»*

MOTS:

un autocar

un café

un cognac

une demi-

bouteille

un docteur

une fenêtre

un franc

un garçon

une histoire

un kilomètre

une lettre

« C'est ce que dit aussi mon grand-père, et il a  
 «*se s(ə) kə di osi mō grāpɛ:r, e il a*  
 eu quatre-vingt-quatre (84) ans le mois dernier, et  
*y katrəvɛkɑtr ɑ l(ə) mwɑ dɛrnjɛ, e*  
 n'a pas été malade depuis dix-neuf cent cinq (1905), »  
*na pa ɛtɛ malɑd dɛpyi diznɔf sɑ sɛ:k,»*  
 dit André Comaux.  
*di ādre kɔmɔ.*

Pendant cinq minutes, aucun des deux amis ne dit  
*pādā sɛ minyt, okɛ de dɔ -zami n(ə) di*  
 un mot: ils mangent. C'est seulement quand ils ont  
*ɛ mo: il mɑ:z. sɛ sɛlmɑ kɑ -til -zɔ*  
 fini de manger les premières choses que leur a  
*fini d(ə) mɑzɛ le prɔmjɛ:r fo:z kə lɔɛr a*  
 apportées le garçon que les deux hommes ont le temps  
*ɑpɔrtɛ l(ə) garsɔ kə le dɔ -zɔm ɔ l(ə) tɑ*  
 de regarder autour d'eux, et de voir quelles autres  
*d(ə) rɛgɑrdɛ otu:r dɔ, e d(ə) vwa:r kɛl -zɔ:trɔ*  
 personnes il y a dans le restaurant.  
*pɛrsɔn il ja dɑ l(ə) rɛstɔrɑ.*

### EXERCICE A.

Villebourg est une petite ville de — — (30.000) habitants,  
 à trois cents — de Paris. La gare de Villebourg n'est pas  
 aussi grande que les gares de Paris, mais pour une petite  
 ville, c'est une — grande gare. Devant la gare, il y a

un livre  
 une maison  
 un malade  
 un médecin  
 Messieurs  
 une page  
 une place  
 un propriétaire  
 un restaurant  
 une rose  
 une rue  
 un siècle  
 une statue  
 gros  
 nouvelle  
 plein  
 apporté(e)  
 conduire  
 il connaît  
 vous connaissez  
 ils connaissent  
 construit(e)  
 elle a été  
 construite .  
 il a écrit  
 il est écrit  
 elle a été fondée  
 guérir  
 il guérit  
 vous guérissez  
 ils guérissent  
 partons!  
 elle est posée  
 prendre  
 représenter  
 assez  
 aucun... ne

car  
d'abord  
depuis  
jusqu'à  
peut-être  
voilà  
cent cinquante  
quatre-vingts  
quatre-vingt-  
quatre  
quatre-vingt-  
cinq  
trois cents  
trois cent vingt  
quatre cents  
huit cents  
huit cent cinq  
onze cent  
cinquante  
douze cent  
trente-sept  
dix-huit cent  
cinquante  
dix-neuf cent  
cinquante  
dix-neuf cent  
cinq  
dix-sept cent  
quatre-vingt-  
trois  
seize cent  
cinquante-  
huit  
trente mille  
à deux heures  
trois quarts  
à côté de

une belle —. Sur la place, il y a une belle — qui représente un homme assis. La main droite de cet homme est — sur un livre. C'est un très — livre de mille pages. L'homme que représente la statue est celui qui a — ce livre: Georges Laferre. C'est pour — que la place de la gare s'appelle Place Laferre. Dans la rue Napoléon Ier, il y a d' — les nouvelles maisons de sept étages; puis des maisons plus basses. Dans une de ces maisons, au — six, demeure le docteur Pirot. Le docteur Pirot est un grand —. Son nom est écrit en grandes — à droite de la porte. — autre médecin ne guérit un malade en aussi peu de temps que lui.

Quand M. Fournier demande aux deux amis s'ils veulent prendre quelque chose dans un —, ils lui répondent: « Merci —, Monsieur! » A cette heure-ci il n'y a que peu de — dans le café. Les trois hommes s'asseyent à une table devant la —. Puis, ils appellent le — et lui demandent trois verres de cognac. Quand le garçon vient avec le cognac, il dit: « — vos cognacs, Messieurs! » Le Café de France est un bon café: les trois verres sont vraiment —.

Quand les trois hommes ont bu leur cognac, les deux amis demandent à M. Fournier de les — à un bon restaurant. Ils vont au Chat Blanc qui est — dix minutes du Café de France. Le nom du — est M. Jacques Artiolet. On mange très bien au Chat Blanc, et M. Martial dit qu'un bon déjeuner — un malade en une heure. C'est ce que dit aussi le grand-père de Comaux, qui a eu quatre-vingt-quatre ans le mois —. Il n'a pas été malade — dix-neuf cent cinq.

EXERCICE B.

Que peut-on prendre pour aller de Paris à Villebourg?  
 ... Combien d'heures le train met-il à faire les trois  
 cents kilomètres de Paris à Villebourg? ... En quelle  
 année la nouvelle gare a-t-elle été construite? ... Que  
 représente la petite statue devant le Café de France? ...  
 Quel livre Georges Laferre a-t-il écrit? ... Pourquoi  
 connaît-on le docteur Pirot dans Villebourg et dans beau-  
 coup d'autres villes? ... Depuis combien de temps les  
 Pirot demeurent-ils à Villebourg? ... Que donnent les  
 deux hommes au petit Pierre Fournier? ... Que dit  
 Pierre Fournier quand il quitte les deux hommes? ...  
 Quelle est l'année où a été fondé le Café de France? ...  
 Dans quelle rue demeure M. Doumier et à quel numé-  
 ro? ...

EXERCICE C.

trois cents

trois cent vingt

quatre-vingts

quatre-vingt-deux

La nouvelle gare de Villebourg a été construite en  
 — — — (1950). Cette année-là, la ville a eu — — (800)  
 ans. Il y a — — (300) kilomètres de Paris à Villebourg  
 par le train, mais — — — (320) kilomètres par l'autocar.  
 Beaucoup de personnes disent que la statue devant le  
 Café de France est de — — — — (1680). Quand les trois  
 hommes entrent dans le café, il n'y a qu'un vieux mon-  
 sieur de — — — (80) ou — — — — (85) ans.

à vingt minutes  
 de  
 allons-y  
 au revoir  
 d'ici  
 en même temps  
 que  
 le mois dernier  
 merci beaucoup  
 ils mettent ... à  
 faire  
 nous ferions  
 bien de  
 pour cela  
 peu de monde  
 plein de monde  
 te (le) voilà  
 André Comaux  
 Armand  
 Courtelet  
 Arthur Doumier  
 Auguste Charles  
 André  
 les Courtelet  
 Georges Laferre  
 Jacques Artiolet  
 Napoléon  
 Onésime Pirot  
 Jean Courtelet  
 Jean-Paul  
 Martial  
 Pierre Fournier  
 Villebourg

<b>je connais</b>	<b>nous connaissons</b>
<b>tu connais</b>	<b>vous connaissez</b>
<b>il connaît</b>	<b>ils connaissent</b>

Si vous avez été à Villebourg deux ou trois fois, les habitants de la ville vous conn—, même si vous ne les conn— pas. Aucun des deux hommes ne conn— encore Villebourg. M. Martial, à Pierre Fournier: « Pierre, est-ce que tu conn— M. Arthur Doumier? » Pierre: « Oh, oui, Monsieur, je le conn— très bien! » M. Martial, au père de Pierre: « Nous conn— déjà votre fils, Monsieur, et maintenant, nous vous conn—, vous aussi. »

#### RÉSUMÉ

<b>moi, je ...</b>	<b>nous, nous ...</b>
<b>toi, tu ...</b>	<b>vous, vous ...</b>
<b>lui ...</b>	<b>eux ...</b>
<b>elle ...</b>	<b>elles ...</b>

« Jean va au bois, mais *moi*, je ne vais pas au bois. »  
 « Jean ira au bois, Nicole, mais *toi*, tu n'iras pas au bois. » « *Jean et Henri* vont au bois, mais *nous*, nous n'allons pas au bois. » « *Les garçons* iront au bois, Nicole et Yvonne, mais *vous*, vous n'irez pas au bois. »

Ces quatre phrases sont à la *première* ou à la *deuxième* personne. A la *troisième* personne, on peut dire:

« Nicole ne va pas au bois, » dit Jean, mais lui, il va au bois. « Jean va au bois, » dit Nicole, mais elle, elle

ne va pas au bois. « Les filles ne vont pas au bois, » disent les garçons, mais eux, ils vont au bois. « Les garçons iront au bois, » disent les filles, mais elles, elles n'iront pas au bois.

Mais on préfère dire, à la troisième personne: « Nicole n'ira pas au bois, » dit Jean, mais *lui* ira au bois. « Jean va au bois, » dit Nicole, mais *elle* n'ira pas au bois. « Les filles n'iront pas au bois, » disent les garçons, mais *eux* iront au bois. « Les garçons iront au bois, » disent les filles, mais *elles* n'iront pas au bois.

lui = lui, il

elle = elle, elle

eux = eux, ils

elles = elles, elles

## EXERCICE

### Le verbe avoir

avoir	
a eu	il y a eu
a	il y a
avait	il y avait
aura	il y aura

Les habitants de Villebourg veulent <sup>avoir</sup> — beaucoup de fleurs sur la Place Laferre. Il y a quelques années, Villebourg n'<sup>avait</sup> qu'une vieille gare. Maintenant, la ville <sup>a</sup> une nouvelle gare. La gare a été construite l'année où la ville <sup>a eu</sup> huit cents ans. En l'an dix-neuf cent quatre-vingts, Villebourg <sup>avait</sup> huit cent trente ans. A Villebourg, il y <sup>a</sup> aujourd'hui trente mille habitants. En dix-neuf cent dix, il n'y <sup>avait</sup> que vingt-cinq

mille habitants à Villebourg. Dans cinquante ans, il y <sup>il y a</sup> plus de trente mille habitants. Il n'y <sup>il y a</sup> jamais <sup>il y a</sup> plus de cinquante millions d'habitants, en France.

j'ai

nous avons

tu as

vous avez

il a

ils ont

Jean et Henri: « Nous <sup>ils ont</sup> mangé nos pommes, maman, <sup>as</sup> - tu encore des pommes? » « Non, je n'<sup>il y a</sup> plus de pommes. Et si vous — mangé toutes vos pommes, c'est assez! » Jean et Henri — mangé quatre pommes. Yvonne n'en — mangé qu'une.



## LE VIEUX DOCTEUR

Dans le restaurant où sont assis nos deux amis, il n'y a  
*dā l(ə) restorā u sō -tasi no də -zami, il nja*

qu'eux et un vieux monsieur qui lit un livre en buvant  
*kə e ɛ vjə masjə ki li ɛ li:vr ā byvā*

en buvant ɔ: pen-  
dant qu'il boit

un verre de cognac. Quand les deux hommes sont entrés,  
*ɛ ve:r də kɔnak. kā le də -zom sō -tātre,*

il les a salués, puis il a appelé le garçon et lui a dit:  
*il le -za salje, pɔi il a aple l(ə) garsō e lɔi a di:*

« Apportez-moi encore un verre de cognac. » Quand le  
*« aporte mwa ākɔ:r ɛ ve:r də kɔnak. » kā l(ə)*

garçon lui a apporté son verre de cognac, il a posé son  
*garsō lɔi a aporte sō ve:r də kɔnak, il a poze sō*

boire  
a bu  
boit

livre sur la table et a commencé à boire son cognac en  
*li:vra syr la tabl e a komāse a bwa:r sō kɔnak ā*

en regardant ɔ:  
pendant qu'il re-  
garde

regardant les deux hommes. Et maintenant, il se  
*r(ə)gardā le də -zom. e mētnā, il sə*

il se demande ɔ:  
il demande à lui-  
même

demande: « Qui sont ces deux hommes? C'est la pre-  
*d(ə)mā:d: « ki sō se də -zom? se la prə-*

ils ne semblent  
pas être ɔ: je ne  
crois pas qu'ils  
sont

mière fois que je les vois au Chat Blanc. Ils ne sem-  
*mje:r fwa kə z(ə) le vwa o fa blā. il nə sā:-*

les gens = les  
personnes


blent pas être de Villebourg, parce qu'ils ne parlent  
*blə pa ɛ:trə də vilbu:r, pars kil nə parl*

d'ici ɔ: de Ville-  
bourg

pas comme les gens d'ici et qu'ils ne sont pas habillés  
*pa kom le zā disɪ e kil nə sō pa abije*

et qu'ils = et  
parce qu'ils

Chapitre vingt-deux (22).

	comme les gens d'ici non plus. Viennent-ils de Paris? <i>kɔm le zã disɪ nɔ ply. vjen -til dɔ pari?</i>
cela ɔ: ces gens-là	Je me demande qui cela peut être... » Puis, quand il <i>ʒə m(ə) dɔmã:d ki s(ə)la pø -tɛ:tr...» pɥi, kã -til</i>
une moitié = ½	a bu la moitié de son cognac, il se dit: « Je vais leur <i>a by la mwatje d(ə) sɔ kɔɲak, il sɔ di: «ʒə ve lœr</i>
savoir il sait	parler. Je veux savoir qui c'est. » Et le monsieur se <i>parle. ʒə vø savwa:r ki sɛ.» e l(ə) mɔsjø s(ə)</i>
en les saluant ɔ: pendant qu'il les salue	lève, va à la table des deux amis, et leur demande en <i>lɛ:v, va a la tablø de dø -zami, e lœr dɔmã:d ã</i>
	les saluant: « Pardon, Messieurs, ne venez-vous pas de <i>le salyã: «pardɔ, mesjø, nɔ v(ə)ne vu pa d(ə)</i>
une bouche	Paris? » André Comaux, qui a la bouche pleine, ne <i>pari?» ädre kɔmo, ki a la buf plen, nɔ</i>
il a la bouche pleine = sa bou- che est pleine	répond pas, car on ne peut pas parler en mangeant. <i>repɔ pa, ka:r ɔ n(ə) pø pa parle ã mãzã.</i>
en mangeant ɔ: pendant que l'on mange	Mais M. Martial répond: « Si, nous venons de Paris <i>mɛ mɔsjø marsjal repɔ: «si, nu v(ə)nɔ d(ə) pari</i>
connaître il connaît	et sommes à Villebourg depuis une heure seulement. <i>e sɔm -za vilbu:r dɛpɥi yn œ:r sœlmã.</i>
permettre mettre je permets je mets tu permets tu mets il permet il met nous nous permettons mettons vous vous permettez mettez ils ils permettent mettent	Mais... ai-je le plaisir de vous connaître, Mon- <i>mɛ... ɛ:ʒ lə plɛzi:r dɔ vu kɔnɛ:tr, mɛ-</i>
	sieur...? » « Non, non, mais... permettez-moi de me <i>sjø...?» «nɔ, nɔ, mɛ... pɛrmɛtɛ mwɔ d(ə) mɔ</i>
	présenter: docteur Jérôme Passavant. » Jean-Paul Mar- <i>prezãtɛ: dɔktœ:r ʒɛrɔ:m pasavã.» ʒã pɔl mar-</i>
je suis heureux ɔ: c'est un plaisir pour moi	tial: « Je suis très heureux de vous connaître, docteur <i>sjal: «ʒə sɥi trɛ -zœrø d(ə) vu kɔnɛ:tr, dɔktœ:r</i>

Passavant. Permettez-moi maintenant de vous présenter  
*pasavã. permete mwa mētnã d(ə) vu prezã-*

mon ami, M. André Comaux, et moi-même:  
*te mō -nami, masjə ādre kɔmo, e mwamɛ:m:*

Jean-Paul Martial, tous les deux de Paris.» Et André  
*ʒã pɔl marsjal, tu le də d(ə) pari.» e ādre*

Comaux, qui n'a plus la bouche pleine, dit aussi au  
*kɔmo, ki na pɔly la buʃ plen, di osi o*

vieux monsieur: «Très heureux de vous connaître!»  
*vjə masjə: «tre -zœrə d(ə) vu kɔnɛ:tr!»*

Alors, le docteur dit: «Permettez-moi de m'asseoir à  
*abɔ:r, lə dɔktœ:r di: «permete mwa d(ə) maswa:r a*

votre table, Messieurs.» Et il sourit en disant cela,  
*votrə tablə, mesjə.» e il suri ā dizã s(ə)la,*

car il sait très bien que les deux amis pensent qu'il  
*ka:r il se tre bjē k(ə) le də -zami pã:s kil*

parle trop et qu'il ferait bien de rester à sa table.  
*parlə tro e kil fœrɛ bjē d(ə) reste a sa tabl.*

Mais ce n'est pas vrai, car les deux hommes lui sourient  
*mɛ s(ə) nɛ pa vrɛ, ka:r le də -zɔm lɔʃi suri*

aussi et lui disent tous les deux en même temps:  
*osi e lɔʃi di:z tu le də. ā mɛ:m tã:*

«Asseyez-vous, docteur, nous serons très heureux de  
*«aseʒɛ vu, dɔktœ:r, nu s(ə)rɔ̃ tre -zœrə d(ə)*

vous avoir à notre table. Alors, nous aurons le plaisir  
*vu -zavwa:r a notrə tabl. abɔ:r, nu -zœrɔ̃ l(ə) plɛzi:r*

de connaître trois des habitants de cette jolie ville:  
*də kɔnɛ:trə trwa de -zabitã d(ə) set ʒoli vil:*



Il sourit.

en disant ɔ: pendant qu'il dit

je souris  
 tu souris  
 il sourit  
 nous sourions  
 vous souriez  
 ils sourient

heureux  
 il est heureux  
 ils sont heureux

Chapitre vingt-deux (22).

	<p>vous-même et M. Fournier, et le petit Pierre.»  <i>vume:m e masjə furnje, e l(ə) pati pjɛ:r.</i>»</p>
<p>en s'asseyant ɔ:  pendant qu'il  s'assied</p>	<p>« Je me demande souvent, » dit le docteur en s'asseyant  <i>«zə m(ə) dəmā:d suvā,» di l(ə) dɔktœ:r ā sasejā</i></p> <p>à la table des deux amis, « pourquoi les gens viennent  <i>a la tablə de də -zami, «fɜrkwa le zā vjɛn</i></p> <p>à Villebourg. Nous n'avons même pas une belle cathé-  <i>-ta vilbu:r. nu navō me:m pa yn bel kate-</i></p>
<p>XIIe = 12e (dou-  zième)</p>	<p>drale du XIIe siècle, comme Chartres, nous n'avons  <i>dral dy duzjɛm sjɛkl, kom fartrə, nu navō</i></p> <p>rien, vraiment. » M. Martial, qui se dit que ce bon  <i>rjɛ, vɛmā.» masjə marsjal, ki s(ə) di kə s(ə) bō</i></p> <p>vieux docteur dit cela pour savoir pourquoi ils sont  <i>vjə dɔktœ:r di s(ə)la pɜr savwa:r fɜrkwa il sō</i></p> <p>venus, ne répond pas et sourit en le regardant. Le  <i>v(ə)ny, nə repō pa e suri ā l(ə) rɛgardā. lə</i></p>
<p>continuer ←→  s'arrêter</p>	<p>docteur continue: «Vous, par exemple, Messieurs, pour-  <i>dɔktœ:r kōtɪny: «vu, pɜr egzā:plə, mesjə, fɜr-</i></p> <p>quoi êtes-vous venus à Villebourg? Je sais très bien  <i>kwa et vu v(ə)ny a vilbu:r? zə se trɛ bjɛ</i></p>
<p>cela ɔ: pourquoi  vous êtes venus à  Villebourg</p>	<p>que cela n'est pas mon affaire, mais je pense que vous  <i>kə s(ə)la nə pa mō -nafɛ:r, me z(ə) pā:s kə vu</i></p> <p>n'êtes pas venus de Paris pour déjeuner au Chat Blanc. »  <i>net pa v(ə)ny d(ə) pari pɜr dəzœne o fa blā.»</i></p> <p>M. Martial et son ami sourient encore une fois, mais  <i>masjə marsjal e sō -nami suri ākœ:r yn fwa, me</i></p> <p>comme aucun des deux ne dit rien cette fois-ci non  <i>kom okœ də də n(ə) di rjɛ set fwa si nō</i></p>

plus, le docteur continue, et les deux amis écoutent ce  
*ply, lə dɔktæ:r kōtɪny, e le dɔ -zami ekut s(ə)*

écouter

On écoute avec les oreilles.

qu'il dit en mangeant et en buvant. « Je me demande  
*kil di ā māzā e ā byvā. «zə m(ə) dɔmā:d*

si vous n'êtes pas venus pour parler à quelqu'un. Au  
*si vu net pa v(ə)ny pur parle a kelkē. o*

quelqu'un = quel-  
que personne

vieux M. Doumier, par exemple.» M. Martial ne  
*vjə məsjə dumje, par egzā:pl.» məsjə marsjal nə*

dit rien, mais il ne sourit plus. « N'est-ce pas? » con-  
*dɪ rjē, mɛ il nə suri ply. «nes pa?» kō-*

tinue le docteur, et regarde les deux personnes en  
*tɪny l(ə) dɔktæ:r, e r(ə)gɑrd le dɔ pɛrson*

souriant, car il aime beaucoup jouer un peu avec les gens.  
*surjā, ka:r il ɛ:m boku zve ē pə avɛk le zā.*

en souriant ɔ:  
pendant qu'il  
sourit

«Vous ne dites pas oui, mais... je crois que j'ai deviné  
*«vu n(ə) dit pa wi, mɛ... zə krwa k(ə) ze d(ə)vɪne*

pourquoi vous êtes venus: vous êtes venus pour voir  
*purkwa vu -zet vɔny: vu -zet vɔny pur vwa:r*

Arthur Doumier. Et je sais qu'en ce moment vous pen-  
*arty:r dumje. e z(ə) se kā s(ə) mɔmā vu pā-*

sez: «Ce vieux docteur devine ce que nous n'avons  
*se: «sə vjə dɔktæ:r dɔvin sə kə nu navō*

dit à personne dans cette ville. Est-ce qu'il lit nos  
*di a pɛrson dā sɛt vil. ɛs kil li no*

à personne = à  
aucune personne

pensées comme on lit un livre?» Non, Messieurs, je  
*pāse kom ō li ē li:vɛr?» nō, məsjə, zə*

une pensée = ce  
que l'on pense

ne lis pas les pensées des autres. Si je devine juste,  
*n(ə) li pa le pāse de -zo:tr. si z(ə) dɔvin zyst,*

je lis  
il lit

Chapitre vingt-deux (22).

	<p>c'est parce que mon ami Doumier m'a parlé un peu  <i>se pars kə mō -nami dumje ma parle ǎ pə</i>  de cette affaire.»  <i>d(ə) sət afe:r.»</i></p>
<p>en se demandant  o: pendant qu'ils  se demandent</p>	<p>Le docteur s'arrête de parler pour boire un peu de son  <i>lə dɔktœ:r sɔrɛi də parle pʊr bwa:r ǎ pə d(ə) sō</i>  cognac, puis, après un moment, il continue et les deux  <i>kɔʁak, pʁi, aprɛ -zǎ momā il kōtini e le də</i>  amis écoutent ce qu'il dit en se demandant si vraiment  <i>-zami ɛkut s(ə) kil di ā s(ə) dəmādā si vremā</i>  le docteur a deviné tout ce qu'ils viennent faire à  <i>l(ə) dɔktœ:r a d(ə)vine tu s(ə) kil vʁɛn fe:r a</i></p>
<p>boire  je bois  tu bois  il boit  nous buvons  vous buvez  ils boivent</p>	<p>Villebourg.  <i>vilbu:r.</i>  « Mais, Messieurs, je vois que vous ne mangez rien  <i>«me, mesjə, zə vwa k(ə) vu n(ə) mǎʒɛ rjɛ</i>  et que vous ne buvez pas non plus. Ce que je vous  <i>e k(ə) vu n(ə) byve pa nō ply. s(ə) kə z(ə) vu</i>  dis, vous pouvez très bien l'écouter en mangeant et  <i>di, vu pʊve trɛ bjɛ lekute ā mǎʒā e</i>  en buvant. Mais vous avez peut-être fini? Je sais  <i>ā byvā. mɛ vu -zave pœtɛ:trə fini? zə se</i></p>
<p>cela o: que vous ne  mangez pas</p>	<p>que cela n'est pas mon affaire, mais je vois que vous  <i>k(ə) s(ə)lɑ nɛ pa mō -nafɛ:r, mɛ z(ə) vwa k(ə) vu</i>  n'avez pas mangé la moitié de ce que le garçon vous a  <i>nave pa mǎʒɛ la mwatjɛ də s(ə) kə l(ə) garsō vu -za</i>  apporté.» Le jeune Comaux dit seulement en souriant:  <i>apɔrte.» lə zœn komo di sœlmā ā surjā:</i></p>

« Continuez, docteur! » « Bien, mais je n'ai plus beaucoup  
*«kõtinye, doktœ:r!» «bjĕ, mɛ ʒ(ə) ne ply boku*

à vous dire, Messieurs, sauf que s'il m'a été facile de  
*a vu di:r, mesjə, sof kə sil ma ete fasil də*

m' ə: pour moi

deviner qui vous étiez et pourquoi vous étiez venus à  
*d(ə)vine ki vu -zetje e purkwa vu -zetje v(ə)ny a*

Villebourg, c'est parce que mon ami Arthur Doumier  
*vilbu:r, se pars kə mō -nami arty:r dumje*

m'a dit la semaine dernière que deux personnes vien-  
*ma di la s(ə)men dernje:r kə də pɛrson vjĕ-*

draient le voir un de ces jours pour lui parler d'une  
*dre l(ə)vwa:r ǎ d(ə) se zu:r pur lui parle d'yn*

le ə: Doumier

affaire de famille. Alors, quand vous êtes entrés, je  
*afe:r də fami:j. alɔ:r, kǎ vu -zet -zǎtre, ʒə*

vous ai salués en me disant: « Ces gens-là ne semblent  
*vu -ze salye ǎ m(ə) dizǎ: «se ʒǎ la n(ə) sǎ:blə*

pas être d'ici. Ils ont tous les deux une valise à la  
*pa ɛ:trə disi. il -zō tu le də yn vali:z a la*

main, et à Villebourg, personne ne déjeune à  
*mĕ, e a vilbu:r, pɛrson nə deʒœn a*

personne ne ə:  
 aucune personne  
 ne

cette heure-ci. Je suis sûr qu'ils sont venus par le  
*set œ:r si. ʒə syi sy:r kil sō v(ə)ny par la*

train de Paris. » Et quand je vous ai salués, j'ai pensé:  
*trĕ d(ə) pari.» e kǎ ʒ(ə) vu -ze salye, ʒe pǎse:*

« Je veux savoir qui c'est, car c'est peut-être de ces  
*«ʒə və savwa:r ki sɛ, ka:r sɛ pœte:trə də se*

deux messieurs que me parlait Arthur mercredi dernier.  
*də mesjə kə m(ə) parle arty:r merkradi dernje.*

Chapitre vingt-deux (22).

puis-je? = est-ce  
que je peux?

Que vais-je faire? Puis-je leur demander qui ils sont?  
*kə ve:ʒ fe:r? pɥi:ʒ lœr dəmāde ki il sɔ?*

il veut  
il voudra

Non. Puis-je me présenter? Non plus, car je ne sais  
*nɔ. pɥi:ʒ mə prezāte? nɔ ply, ka:r ʒə n(ə) se*  
pas s'ils voudront me parler; mais je vais me présenter. »  
*pa sil vudrɔ mə parle; me ʒ(ə) ve m(ə) prezāte.»*

Et me voilà. » En parlant, le docteur s'est levé, et quand  
*e mə vwala.» ā parlā, la doktœ:r se l(ə)ve, e kā*

il a fini, il salue les deux amis en souriant. Va-t-il les  
*-til a fini, il saly le də -zami ā surjā. va -til le*  
quitter?  
*kite?*

lorsque = quand

Non, car, lorsque le docteur a fini de parler, M.  
*nɔ, ka:r, lɔrskə lə doktœ:r a fini d(ə) parle, məsjə*

Martial lui demande de rester en lui disant: «Doc-  
*marsjal lyi d(ə)mā:d də reste ā lyi dizā: «dok-*

puisque = parce  
que

teur, permettez-moi maintenant, puisque vous avez  
*tœ:r, permete mwa mētnā, pɥisk vu -zave*

poser une ques-  
tion = demander  
quelque chose

deviné pourquoi nous sommes ici, de vous poser quel-  
*d(ə)vine purkwa nu som -zisi, də vu poze kel-*

ques questions. Car s'il y a quelqu'un à Villebourg qui  
*kə kestjɔ. ka:r sil ja kelkæ a vilbu:r ki*

peut nous dire ce que nous ne savons pas encore  
*pə nu di:r sə k(ə) nu n(ə) savɔ pa -zāko:r*

de cette affaire, je crois que c'est vous. » « Posez-moi  
*də sel afe:r, ʒə krwa k(ə) se vu.» «poze mwa*

toutes les questions que vous voudrez, M. Martial,  
*tut le kestjɔ k(ə) vu vudre, məsjə marsjal,*



j'ai fini de parler de moi, je parlerai seulement  
*ʒə fini d(ə) parle d(ə) mwə, ʒə parlərə səlmā*

pour vous répondre, si je peux. » « Je suis sûr que, si  
*pur vu repō:dr, si ʒ(ə) pø.» «ʒə syi sy:r kə, si*

vous voulez, vous pouvez répondre à ce que je vous  
*vu vule, vu puve repō:dr ə s(ə) kə ʒ(ə) vu*

demanderaï, car vous semblez très bien connaître M.  
*d(ə)mādre, ka:r vu sāble tre bjē kɔne:trə masjə*

Doumier. Docteur, voici ma première question: Arthur  
*dumje. doktæ:r, vwasi ma pɔmje:r kestjō: arty:r*

voici ɔ: vous avez  
 ici

Doumier a-t-il un fils? » « Je ne sais à quel fils vous  
*dumje ə -til ə fis?» «ʒə n(ə) se ə kel fis vu*

je ne sais =  
 je ne sais pas

pensez, car Arthur Doumier a eu deux fils. Je dis « a  
*pāse, ka:r arty:r dumje ə y də fis. ʒə di « ə*

eu », parce que l'un, Jean-Pierre, est mort en 1935 (dix-  
*y», pars kə lə, ʒā pjɛ:r, ɛ mɔ:r ā diz-*

neuf cent trente-cinq) à l'âge de vingt-sept ans, et  
*nœf sā trātsē:k ə la:ʒ də vētset ā, ɛ*

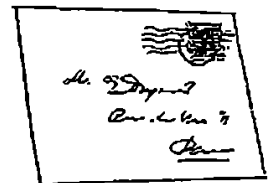
l'autre, Henri, est parti pour l'Afrique en 1940 (dix-  
*lo:tr, āri, ɛ parti pur lafrik ā diz-*

neuf cent quarante). En 1941 (dix-neuf cent quarante  
*nœf sā karā:t. ā diznœf sā karā:t*

et un) il a écrit deux lettres à son père, qui a été  
*ɛ ə il ə ekri də letr ə sō pɛ:r, ki ə ete*

bien heureux de les lire (les deux lettres venaient  
*bjē -nœrə d(ə) le li:r [le də letrə vɔne*

d'une personne de Suisse). Mais depuis ce temps-là,  
*dyn pɔrson də swis]. me d(ə)pyi s(ə) tā la,*



une lettre

lire  
 il lit

Chapitre vingt-deux (22).

	<p>rien. Son père a écrit une fois à cette personne,  <i>rjĕ. sō pɛ:r a ɛkri yn fwa a set pɛrson,</i></p> <p>Henri n'a pas répondu. Nous ne savons pas où il est,  <i>āri na pa rɛpōdy. nu n(ə) savō pa u il ɛ,</i></p> <p>il est peut-être mort, qui sait? Aucun de ses amis de  <i>il ɛ pɛtɛ:trə mɔ:r, ki se? okɛ d(ə) se -zami d(ə)</i></p> <p>Villebourg et de Paris ne sait rien. » « C'est à ce fils-là  <i>vilbu:r e d(ə) pari na se rjĕ.» «sɛ -ta s(ə) fis la</i></p>
<p>penser à          On pense à quel-          que chose.</p>	<p>que nous pensons, » dit M. Martial, « et nous savons  <i>k(ə) nu pāsō,» di mɔsjə marsjal, «e nu savō</i></p> <p>maintenant que son père est vraiment M. Arthur  <i>mĕtnā kə sō pɛ:r ɛ vremā mɔsjə arty:r</i></p> <p>Doumier, 13, rue des Roses, à Villebourg. Merci, doc-  <i>dumje, trɛ:z, ry de ro:z, a vilbu:r. mɛrsi, dɔk-</i></p>
<p>j'ai promis de ne          plus poser = j'ai          dit que je ne pose-          rais plus</p>	<p>teur! » « Monsieur Martial, je vous ai promis de ne plus  <i>tɛ:r!» «mɔsjə marsjal, zə vu -ze prɔmi d(ə) nə ply</i></p> <p>vous poser de questions, mais permettez-moi de vous  <i>vu poze d(ə) kɛstjō, mɛ pɛrmetɛ mwa d(ə) vu</i></p>
<p>en ... une dernière          : une dernière          question</p>	<p>en poser une dernière, puisque vous semblez connaître  <i>-zā poze yn dɛrnjɛ:r, pyisk vu sāble kɔnɛ:tr</i></p>
<p>partir          est parti          parti</p>	<p>Henri. Savez-vous où Henri est allé après sa dernière  <i>āri. save vu u āri ɛ -talɛ aprɛ sa dɛrnjɛ:r</i></p> <p>lettre? Il avait écrit qu'il allait partir pour une autre  <i>lɛtr? il avɛ -ɛkri kɪl alɛ parti:r pur yn o:trə</i></p> <p>partie de l'Afrique, mais comme je vous l'ai dit, nous ne  <i>parti d(ə) lafrik, mɛ kɔm zə vu le di, nu n(ə)</i></p> <p>savons s'il l'a fait. Et si vous savez où il est allé, peut-  <i>savō sil la fɛ. e si vu save u il ɛ -talɛ, pɛ-</i></p>

être savez-vous s'il vit encore ou s'il est mort? » « Doc-  
*tɛ:trə save vu sil vi ākɔ:r u sil ɛ mɔ:r?* » « *dɔk-*  
 teur, je peux vous répondre une chose seulement: Henri  
*tɛ:r, zə pə vu rɛpɔ:dy yn fo:z sɛlmā: āri*  
 Doumier ne vit plus, il est mort en Afrique en 1943 (dix-  
*dumje n(ə) vi ply, il ɛ mɔ:r ā -nafrik ā diz-*  
 neuf cent quarante-trois). J'étais son ami. J'ai promis à  
*nɛf sā karāttrwa. zɛtɛ sɔ-nami. zɛ prɔmi a*  
 Henri et... à une autre personne d'aller voir son père  
*āri e ... a yn o:trə pɛrson dale vwa:r sɔ pɛ:r*  
 quand un jour je rentrerais en France. » « Mais si  
*kā -tɛ zu:r zə rātrɛrɛ ā frā:s.* » « *mɛ si*  
 Henri est mort en 1943, pourquoi  
*āri ɛ mɔ:r ā diznɛf sā karāttrwa, purkwa*  
 n'êtes-vous pas venu avant, M. Martial? Pourquoi  
*net vu pa v(ə)ny avā, masjə marsjal? purkwa*  
 n'avez-vous pas écrit à son père? » « Je vais vous  
*nave vu pa ekri a sɔ pɛ:r?* » « *zə vɛ vu*  
 dire pourquoi. C'est la première fois que je suis  
*dɪ:r purkwa. sɛ la prɔmjɛ:r fwa kə zə sɔʃi*  
 en France depuis 1940. Mais j'ai écrit  
*-zā frā:s dəpɔʃi diznɛf sā karā:t. mɛ zɛ ekri*  
 au père d'Henri. Je lui ai écrit trois lettres depuis 1945  
*o pɛ:r dāri. zə lɔʃi e ekri trwa letrɛ dəpɔʃi*  
 (dix-neuf cent quarante-cinq), mais les deux premières  
*diznɛf sā karātsɛ:k, mɛ le dɔ prɔmjɛ:r*  
 fois on m'a répondu qu'il n'y avait aucun Arthur  
*fwa ɔ ma rɛpɔdy kil nɔʃavɛ okā -nartɔ:r*

il vit ↔ il est  
mort

venu  
venus

Vous êtes venu,  
Monsieur.  
Vous êtes venus,  
Messieurs.

## Chapitre vingt-deux (22).

voir  
je vois  
tu vois  
il voit  
nous voyons  
vous voyez  
ils voient

Doumier dans la ville où j'avais écrit. Voyez-vous,  
*dumje dā la vil u zavε ekri. vwaje vu,*

Henri ne m'avait jamais dit le nom de ses parents ni de  
*āri nε mave zame dil(ε) nō d(ε) se parā ni d(ε)*

sa ville: entre 1940 et 1943,  
*sa vil: ā:tro dizncef sā karā:t ε dizncef sā karāttrwa,*

en Afrique, ceux qui étaient venus de France  
*ā -nafrik, sε ki etε v(ε)ny d(ε) frā:s*

ne parlaient pas beaucoup d'eux-mêmes, vous le savez.  
*nε parle pa boku dome:m, vu l(ε) save.*

C'est seulement quelques jours après qu'il est mort  
*se scelmā kelk zu:r aprε kil ε mε:r*

que sa femme Marie-Anne m'a montré une vieille  
*kε sa fam mari a:n ma mōtre yn vjε:j*

lettre de son père. (Vous avez dit vous-même qu'une  
*letre dε sō pe:r. [vu -zave di vume:m kyn*

fois, il avait écrit en Suisse.) Il était très difficile de  
*fwa, il ave -tekri ā swis.] il etε tre difisil dε*

lire le nom de la ville d'où elle venait. Nous en  
*li:r la nō d(ε) la vil du el vme. nu -zā*

avons deviné une partie, et nous avons pensé que c'était  
*-navō d(ε)vine yn parti, ε nu -zavō pāse kε sete*

Villebourg, mais nous n'en étions pas sûrs. Et il y a en  
*vilbu:r, me nu nā -netjō pa sy:r. ε il ja ā*

France cinq ou six villes qui s'appellent Villebourg!  
*frā:s sē -ku si vil ki sapel vilbu:r!*

Celle-ci est la quatrième ville de ce nom où nous  
*selsi ε la katrijem vil dε s(ε) nō u nu*

venons demander si M. Arthur Doumier y demeure. »  
*v(ə)nɔ̃ d(ə)mɑ̃de si mɑsjø arty:r dumje i d(ə)mœ:r.»*

Quand Jean-Paul Martial a fini de parler, aucun des  
*kɑ̃ zɑ̃ pɔl marsjal a fini d(ə) parle, okɑ̃ de*

hommes ne dit rien pendant quelques minutes, puis,  
*-zɔm nɑ̃ di rjɛ pɑdɑ̃ kelk minyt, pyi,*

le docteur parle le premier. « Messieurs, puisque  
*lə dɔktœ:r parl lə pʁemje. «mesjø, pyisk*

c'est comme cela, je crois que je vais vous conduire  
*se kɔm sa, zə krwa k(ə) zə ve vu kɔdɥi:r*

moi-même chez mon ami. Mais je pense qu'il dort en  
*mwa:mɛ:m je mɔ̃ -nami. mɛ z(ə) pɑ:s kil dɔ:r ɑ̃*

ce moment, alors, mangez d'abord les beaux fruits que  
*s(ə) mɔmɑ̃, ɑbɔ:r, mɑʒe dabɔ:r le bo frɥi kə*

vous a apportés le garçon pendant que nous parlions,  
*vu -za ɑpɔrte l(ə) garsɔ̃ pɑdɑ̃ k(ə) nu parljɔ̃,*

et buvez ce bon vin. Vous n'en avez bu que la moitié. »  
*e byve s(ə) bɔ̃ vɛ. vu nɑ̃ -nave by k(ə) la mwatje.»*

A ce moment, quelqu'un appelle de la rue: « Jérôme! »  
*a s(ə) mɔmɑ̃, kelkɑ̃ ɑpel də la ry: «zero:m!»*

Le docteur Passavant se lève, puis il dit: « Messieurs,  
*lə dɔktœ:r pasavɑ̃ s(ə) lɛ:v, pyi il di: «mesjø,*

je crois que nous pouvons partir dans un moment. Vous  
*zə krwa k(ə) nu puvɔ̃ parti:r dɑ̃ -zɑ̃ mɔmɑ̃. vu*

voyez ce monsieur qui m'appelle? C'est mon ami Arthur  
*vwɑʒe s(ə) mɑsjø ki mɑpel? se mɔ̃ -nami arty:r*

Doumier. » Puis il sort dans la rue, parle un moment  
*dumje.» pyi il sɔ:r dɑ̃ la ry, parl ɑ̃ mɔmɑ̃*

Chapitre vingt-deux (22).

MM. = Messieurs

s'en vont = parlent

à son ami, et tous les deux entrent dans le restaurant.  
*a sɔ̃ -nami, e tu le də ā:trə dā l(ə) restorā.*

« Messieurs, voici le père d'Henri. Arthur, je te présente  
*«mesjə, vvasil(ə) pɛ:r dāri. arty:r, zə ta prezā:t*

MM. Martial et Comaux. Et maintenant, je ne sais si  
*mesjə marsjal e kɔmo. e mētnā, zə n(ə) se si*

vous ne préférez pas quitter le restaurant. » « M.  
*vu n(ə) prefere pa kite l(ə) restorā.» «masjə*

Doumier veut peut-être rester ici quelques minutes. »  
*dumje vø pœtɛ:trə reste isi kelk minyt.»*

« Non, non, Messieurs, » dit M. Doumier, « si vous  
*«nɔ̃, nɔ̃, mesjə,» di masjə dumje, «si vu*

voulez me parler de mon fils, allons chez moi!  
*vule m(ə) parle d(ə) mɔ̃ fis, alɔ̃ fe mwa!*

Voyez-vous, depuis qu'Henri est parti pour l'Afrique,  
*vwaje vu, dəpyi kāri e parti pur lafrik,*

je sors très peu. Il n'est pas facile d'être vieux quand  
*zə sɔ:r trɛ pø. il ne pa fasil dɛ:trə vjə kā*

on n'a plus ses enfants à la maison. Alors, ce que  
*-tɔ̃ na ply se -zājā a la mezɔ̃. ab:r, s(ə) kə*

j'aime, quand je suis chez moi, c'est d'écouter les mille  
*zɛ:m, kā zə syi fe mwa, sɛ dekute le mil*

pensées qui viennent et qui s'en vont, et qui me parlent  
*pāse ki vjen e ki sā vɔ̃, e ki m(ə) parl*

du temps où ils étaient là. »

*dy tā u il -zɛtɛ la.»*

Quand il voit que les trois hommes et le vieux Doumier

*kā -til vwa kə le trwa -zɔm e l(ə) vjə dumje*

s'en vont, le garçon vient à leur table. Il se demande  
*sā vō, lə garsō vjē a lœr tabl. il sə d(ə)mā:d*

il ɔ: le garçon

d'abord pourquoi ils n'ont pas mangé les fruits qu'il  
*dabɔ:r purkwa il nō pa māze le frʷi kil*

leur a apportés il y a une demi-heure, mais quand  
*lœr a aɔrte il ja yn dœmicæ:r, me kã*

M. Martial lui donne mille francs pour le déjeuner  
*mæsʃə marsʃal lʷi don mil frã pur lə deʒœne*

plus cent cinquante francs pour lui-même, il sourit et  
*plys sā sēkã:t frã pur lʷime:m, il suri e*

lui dit merci. Et les quatre hommes s'en vont en le  
*lʷi di mersi. e le katr om sā vō ā l(ə)*

saluant.

*salʷã.*

Quand ils ont fait cent mètres, le docteur Passavant  
*kã -til -zō ʃe sā metr, lə doktœ:r pasavã*

s'arrête et dit aux deux amis: « Et vos fruits! Je  
*saret e di o dœ -zami: «e vo frʷi! zə*

vous ai demandé si vous préféreriez quitter le restau-  
*vu -ze d(ə)māde si vu preferje kite l(ə) resto-*

rant, et je n'ai pas pensé que vous n'aviez peut-être  
*rã, e z(ə) ne pa pãse k(ə) vu navje pœte:trə*

pas fini! Je vous demande mille fois pardon! » Mais  
*pa fini! zə vu d(ə)mā:d mil fwa pardō! » me*

Martial lui dit en souriant qu'ils ont très bien mangé  
*marsʃal lʷi di ā surʃã kil -zō tre bjē māze*

et qu'ils avaient fini avant de quitter le restaurant.  
*e kil -zave fini avã d(ə) kite l(ə) restɔrã.*

«Vraiment?» demande encore une fois Passavant, et il  
*«vremā?» dāmā:d āks:r yn fwa pasavā, e il*

ne le croit que lorsque Comaux, lui aussi, lui dit qu'ils  
*nə l(ə) krwa kə lɔrskə kɔmo, lyi osi, lyi di kil*

avaient vraiment fini de déjeuner avant de quitter le  
*-zavə vremā fini d(ə) dezœne avā d(ə) kite l(ə)*

restaurant.

*restɔrā.*

#### EXERCICE A.

Les deux hommes qui sont entrés dans le restaurant ne — pas être de Villebourg. « Ils ne sont pas comme les — d'ici, » se dit le docteur, « je me — d'où ils viennent. » Quand il a bu la — (½) de son cognac, il se lève et va à la table des deux amis. Quand le docteur les salue, André Comaux ne répond pas, parce qu'il a la bouche —. M. Martial demande: « Ai-je le plaisir de vous —? » « Non, » lui répond le docteur, puis il dit: « —-moi de me présenter. »

Les deux hommes sont — les deux de Paris. Quand le docteur s'est présenté, il demande: « —-je m'asseoir à votre table, Messieurs? » Le docteur dit que Villebourg n'a — pas une cathédrale, comme Chartres. Pendant qu'il parle, les deux amis l'— en mangeant. Le docteur leur demande s'ils ne sont pas venus pour parler à —. Quand il dit le nom de M. Doumier, les deux amis pensent qu'il a — ce qu'ils n'ont dit à —. Il semble avoir deviné leurs —. Le docteur lit son livre en — un verre de cognac. Il boit son cognac en — les deux hommes qui sont entrés dans le restaurant. Quel-



ques minutes plus tard, il va à leur table et leur demande en les — s'ils sont de Paris. Il est — que les deux hommes sont venus de Paris, et il pense qu'ils sont venus pour parler à M. Doumier d'une — de famille. « Je pense que vous êtes venus parler au vieux Doumier, » dit le docteur, et il sourit en — cela. M. Martial l'avait écouté en —, mais maintenant, il ne sourit plus.

Le docteur a deviné juste, et les deux amis veulent lui — quelques questions. Ils sont sûrs qu'il peut — à ce qu'ils lui demanderont. Et voici la première — de M. Martial: « Arthur Doumier a-t-il un fils? » « Oui, » répond le docteur, « mais on ne sait s'il — encore ou s'il est mort. » Le fils de M. Doumier n'a écrit que deux — à son père, en 1941.

#### EXERCICE B.

Que dit le vieux monsieur au garçon quand il a bu son premier verre de cognac? ... Que lit-il en buvant son cognac? ... Pourquoi le jeune Comaux ne répond-il pas au docteur? ... Que disent les deux amis au docteur quand il s'est présenté? ... Qu'est-ce que M. Martial a promis à Henri Doumier? ... Combien de cognac le docteur a-t-il bu quand il se lève pour aller saluer les deux amis? ... Pourquoi le docteur a-t-il deviné qui sont les deux amis et pourquoi ils sont venus à Villebourg? ... Qu'est-ce que le docteur a fait quand les deux amis sont entrés dans le restaurant? ... Le jeune Doumier vit-il encore? ... Pour quel pays est-il parti en 1940? ... Combien M. Martial donne-t-il au garçon du restaurant? ...

#### MOTS:

une affaire  
une bouche  
les gens  
une lettre  
MM  
la moitié  
une pensée  
une question  
heureux  
sûr  
ai-je?  
apporter  
en s'asseyant  
boire  
en buvant  
vous buvez  
connaître  
continuer  
se demander  
deviner  
il se dit  
en disant  
écouter  
lire  
je lis  
il lit  
en mangeant  
il est mort

en parlant  
partir  
penser  
vous permettez  
poser  
il a promis  
puis-je?  
en regardant  
en saluant  
savoir  
sembler  
il sourit  
en souriant  
il vit  
voir  
vous voyez  
ils s'en vont  
aucun(e)  
personne  
comme  
ne ... même pas  
lorsque  
quelqu'un  
pour savoir  
puisque  
voici  
dix-neuf cent  
quarante  
dix-neuf cent  
quarante-cinq  
dix-neuf cent  
quarante et un  
dix-neuf cent  
quarante-trois  
dix-neuf cent  
trente-cinq  
à l'âge de

EXERCICE C.

salué      salués  
apporté    apportés

Le docteur a salu— les deux hommes. Quand il les a salu—, il est allé à leur table. Le garçon a apport— les fruits. Les deux amis n'ont pas mangé les fruits que le garçon leur a apport—. Le docteur a dit aux deux hommes: « Je vous ai salu— en me disant que vous n'étiez pas d'ici. » Quand le garçon a-t-il apport— les fruits aux deux amis? Il les a apport— pendant qu'ils parlaient.

je souris    nous sourions  
tu souris    vous souriez  
il sourit    ils sourient

Le docteur — en parlant aux deux messieurs, et ceux-ci lui — aussi. « Vous —? » demande le docteur aux deux hommes. « Oui, nous — parce que nous pensons à ce que vous nous avez dit. » « Moi, je — souvent, » dit André Comaux, « quand je suis avec des amis. » André Comaux ne dit pas: « Tu —, » mais: « Vous — » à son ami, M. Martial.

je vois      nous voyons  
tu vois      vous voyez  
il voit      ils voient

« — -vous le nom de cette place? » demande M. Martial à son ami. « Oui, je le —, c'est la Place Georges Laferre. » M. Martial, à Pierre: « — -tu souvent M. Doumier? »

« Oui, Monsieur! Nous le — souvent parce qu'il demeure dans la même rue que nous. » M. Fournier — les deux messieurs en même temps qu'ils le —.

je bois      nous buvons  
tu bois      vous buvez  
il boit      ils boivent

Le docteur — un cognac, et les deux amis — aussi un cognac. « — vous toujours le même cognac? » demande Martial à Passavant. « Oui, je — toujours ce cognac-là, il est très bon. » « Après le dîner, nous — aussi souvent ce cognac, » dit Comaux. « Tu — trop! » dit souvent Doumier à son ami Passavant.

### RÉSUMÉ

il y a ...

il y a ... que

Avec un verbe à l'imparfait, « il y a (dix) ans » dit la même chose que « (dix) ans avant cette année-ci ».

« Il y a dix ans, Villebourg avait une vieille gare » ou « Villebourg avait une vieille gare, il y a dix ans. »

Avec un verbe au passé composé, « il y a (dix) ans (que) » dit la même chose que « (dix) ans avant cette année-ci ».

« Il y a cinq ans, Villebourg a eu sa nouvelle gare » ou « Villebourg a eu sa nouvelle gare il y a cinq ans » ou « Il y a cinq ans que Villebourg a eu sa nouvelle gare. »

bien heureux  
partir pour  
poser une  
question  
s'arrêter de  
venir demander  
me voilà  
Jean-Pierre  
Jérôme  
Passavant  
Marie-Anne

Avec l'imparfait:  
il y a ... ans = ...  
ans avant cette  
année-ci

Avec le passé com-  
posé:  
il y a ... ans (que)  
= ... ans avant  
cette année-ci

## Chapitre vingt-deux (22).

Avec le présent:  
il y a ... ans que  
... = ... depuis  
... ans

Mais avec un verbe au présent, « il y a (dix) ans que ... » dit la même chose que « ... depuis (dix) ans ».

« Il y a cinq ans que Villebourg a sa nouvelle gare. »

### EXERCICE

*Nous sommes en 1951. Henri est parti pour l'Afrique en 1940.*

Comment dit-on, avec les trois mots « il y a », qu'Henri est parti dix ans avant l'année où nous sommes? Réponse: ... Et comment peut-on le dire également? R.: ... Comment dit-on que dix ans avant l'année où nous sommes, Henri était à Villebourg? R.: ...

*Il est 15 heures. Jean est arrivé à la maison à 14 heures.*

Comment dit-on, avec les trois mots « il y a », que Jean est à la maison depuis une heure? R.: ... Comment dit-on qu'il est arrivé une heure avant l'heure qu'il est maintenant? R.: ... Et comment peut-on le dire également? R.: ... Comment dit-on qu'une heure avant l'heure qu'il est maintenant, Jean n'était pas arrivé? R.: ...

#### Le verbe être

être

a été          était

est             sera

Henri n'— plus à Villebourg en 1941. M. Doumier — — heureux quand son fils lui a écrit. « Il n'— pas facile d'— vieux, » dit-il. Les quatre hommes quittent le restaurant: dans cinq minutes, ils — chez M. Doumier.

<b>je suis</b>	<b>nous sommes</b>
<b>tu es</b>	<b>vous êtes</b>
<b>il est</b>	<b>ils sont</b>

« Nous — venus voir le père d'Henri, » dit M. Martial.  
« Je sais qui vous —, » dit Passavant, qui — l'ami de  
M. Doumier. « Je — heureux de vous voir, » dit le  
père. « Oui, tu — heureux, » lui dit son ami, « et je  
crois que ces messieurs, eux aussi, — heureux de te  
voir. »

## CHEZ M. DOUMIER

sortir partir  
est sorti est parti  
sort part

il attend ɔ: il  
reste où il est  
pour voir

lui ɔ: à sa femme

dont ɔ: de qui  
t' ɔ: à toi

dont t'a parlé A.  
= dont A. t'a par-  
lé

je dis  
j'ai dit  
je me dis  
je me suis dit

il peut avoir ɔ:  
il semble avoir



une cigarette

Quand les quatre hommes sont sortis du restaurant,  
*kā le katr om sō sorti dy restorā,*

le garçon attend quelques moments en regardant par  
*lə garsō atā kelk momā ā r(ə)gardā par*

la fenêtre pour voir s'il n'y a pas quelqu'un qui vient,  
*laf(ə)nɛ:trə pur vwa:r sil nja pa kelkē ki vjē,*

puis il va téléphoner à sa femme. Voici ce qu'il lui dit:  
*pyi il va telefone a sa fam. vvasi s(ə) kil lji di:*

« Allô! C'est toi, Ernestine?... Oui, c'est Gaston. Tu  
*«alo! se twa, ernestin? ... wi, se˘ gastō. ty*

sais qui est arrivé par le train de Paris? Les deux  
*se ki ɛ -tarive par la trē d(ə) pari? le dō*

hommes dont t'a parlé Amélie, la bonne de M. Dou-  
*-zom dō ta parle ameli, la bon da masjə du-*

mier. — Oh, ils ne me l'ont pas dit, mais quand j'ai  
*mje. — o, il nə m(ə) lō pa di, me kā ze*

vu qu'ils s'en allaient avec le vieux Doumier, je me  
*vy kil sā -nale -tavek la vjə dumje, zə m(ə)*

suis dit: « Ce sont eux! »... Comment sont-ils? Eh bien,  
*sui di: «sə sō ø!» ... komā sō -til? ɛ bjē,*

l'un est un jeune homme. Il peut avoir trente ans.  
*lā ɛ -tā zæn om. il pə -tavwa:r trā:t ā.*

Il est très bien habillé, il a une cigarette à la bouche,  
*il ɛ tre bjē -nabije, il a yn sigaret a la buf,*

il parle peu et écoute beaucoup. L'autre est plus âgé,  
*il parl pø e ekut boku. lo:tr e ply -zaze,*

il peut avoir environ quarante-cinq ans. Il est bien  
*il pø -tauwa:r āvirō karātsē -kā. il e bjē*

habillé lui aussi, mais pas aussi bien que le jeune. Il  
*-nabiye lyi osi, me pa osi bjē k(ə) lə zæn. il*

parle peu également, mais il semble savoir beaucoup  
*parl pø egalmā, me il sā:blə savwa:r boku*

de choses qu'il ne dit pas. J'ai écouté un peu ce qu'il  
*d(ə) fo:z kil nə di pa. ze ekute cē pø s(ə) kil*

racontait au docteur Passavant, et veux-tu que je te  
*rakōte o doktæ:r pasavā, e vø ty kə z(ə) tə*

dise quelque chose? Eh bien, la personne dont il vient  
*di:z kelkə fo:z? e bjē, la pɛrson dō -til vjē*

parler au vieux Doumier, c'est son fils Henri. Tu sais,  
*parle o vjə dumje, se sō fis āri. ty se,*

celui qui est parti pour l'Afrique en 40. Il a raconté  
*səlyi ki e parti pur lafrik ā karā:t. il a rakōte*

au docteur que le jeune homme est mort en 43 et  
*o doktæ:r kə l(ə) zæn om e mɔ:r ā karāttrwa e*

qu'il lui a promis d'aller voir son père quand il viendrait  
*kil lyi a promi dale vwa:r sō pɛ:r kā -til vjēdɛ*

en France. Il a raconté aussi qu'il l'a promis à une autre  
*ā frā:s. il a rakōte osi kil la promi a yn o:trə*

personne. Qu'est-ce que tu en penses? Veux-tu que  
*pɛrson. kes kə ty ā pā:s? vø ty kə*

je te dise ce que je crois, moi? Eh bien, je crois que  
*z(ə) tə di:zə sə kə zə krwa, mwa? e bjē, zə krwa k(ə)*

environ = un peu plus ou un peu moins

raconter quelque chose = dire quelque chose

(je) dis  
(je) dise

Crois-tu que je dis...?  
Veux-tu que je dise...?

40 ɔ: 1940

l' ɔ: d'aller voir le père d'Henri

en ɔ: de cela

Chapitre vingt-trois (23).

	<p>cette « autre personne », c'est la femme du jeune Douset «o:trə pərsən», se la fam dy zæn du- mier! Je sais bien qu'il n'avait pas de femme en partant, mje! zə se bʲɛ kil nave pa d(ə) fam ā partā, mais je suis sûr qu'il a trouvé quelque jolie petite me zə syi sy:r kil ə truve kelk zoli p(ə)tit Française dont il a eu un enfant, et maintenant, frāse:z dō -til ə y ɛ -nāfā, e mētnā, elle veut que le grand-père prenne le petit. Tu vas el vø k(ə) la grāpɛ:r pren la p(ə)ti. ty va voir si ce que je dis là n'est pas juste. Maintenant, je vwa:r si s(ə) kə z(ə) di la ne pa zyst. mētnā, zə m'en vais, il y a un monsieur qui attend. Je te télé- mā ve, il ja ɛ məsjø ki atā. zə tə tele- phonerai quand il s'en ira.» Et le garçon va voir qui fɔnrə kā -til sā -nira.» e l(ə) garsō va vwa:r ki est arrivé. e -tarive.</p>
quelque Française = une Française	
dont ɔ: avec qui	
(il) prend (il) prenne	
Elle croit qu'il prend... Elle veut qu'il prenne...	
Parisien = habi- tant de Paris	<p>Mais où sont maintenant nos deux Parisiens? Ils sont me u sō mētnā no dø parizjɛ? il sō déjà devant le 13 de la rue des Roses, et M. Fournier deza d(ə)vā l(ə) tre:z də la ry de ro:z, e məsjø furnje est avec eux. Ils l'ont rencontré dans la rue cinq e -tavək ø. il lō rākōtre dā la ry sɛ minutes avant, en quittant le restaurant. M. Fournier minyɛ avā, ā kitā l(ə) restorā. məsjø furnje venait prendre les deux Parisiens, comme il l'avait v(ə)ne prā:dra le dø parizjɛ, kom il lave</p>
le 13 ɔ: le numéro 13	
en quittant ɔ: au moment où ils quittaient	
il venait prendre = il venait pour prendre	



promis. Quand il a vu qu'ils avaient déjà rencontré  
*promi. kã -til a vy kil -zave deza rãkõtre*

son voisin il a dit: « Messieurs, puisque M. Doumier  
*sõ vɔazẽ il a di: «mesjõ, pɥisk masjõ dumje*

est venu vous prendre lui-même, je m'en vais. » « Vous  
*e v(a)ny vu prã:dra lɥime:m, zã mã ve.» «vu*

vous en allez, M. Fournier, » lui a dit son voisin, « mais  
*vu -zã -nale, masjõ furnje, » lɥi a di sõ vɔazẽ, « me*

pourquoi? Restez avec nous. Vous vous en irez plus  
*purkwa? reste avek nu. vu vu -zã -nive ply*

tard! » « Bien, alors, je m'en irai quand nous serons arri-  
*ta:r! » « bjẽ, ab:r, zã mã -nive kã nu s(a)rõ -zari-*

vés chez vous. » « Quand nous serons arrivés devant la  
*ve fe vu. » « kã nu s(a)rõ -zarive d(a)vã la*

maison de notre ami, » dit le docteur, « nous nous en  
*mezõ d(a) notr ami, » di l(a) doktæ:r, « nu nu -zã*

irons tous les deux. » « Non, Jérôme, tu ne t'en iras  
*-nirõ tu le dõ.» «nõ, zero:m, ty n(a) tã -nira*

que quand je te le dirai, » dit le vieux Doumier, « car  
*kã kã z(a) tã l(a) dire, » di l(a) vjõ dumje, «ka:r*

si ce que ces messieurs ont à me raconter me fait trop  
*sis(a) kã se mesjõ õ -ta m(a) rakõte mã fe tro*

de mal, j'aurai peut-être besoin de toi comme médecin. »  
*d(a) mal, zore pãete:trã bãzẽ d(a) twa kom medsẽ.»*

Martial: « Monsieur Doumier, je sais que ce que nous  
*marsjal: «masjõ dumje, zã se kã s(a) kã nu*

avons à vous raconter vous fera beaucoup de mal, mais  
*-zavõ a vu rakõte vu f(a)ra boku d(a) mal, me*

voisin

Doumier et Four-  
 nier sont voisins  
 parce qu'ils de-  
 meurent aux nu-  
 méros 13 et 11 de  
 la même rue.

il a besoin d'un  
 médecin = un  
 médecin lui est  
 nécessaire

## Chapitre vingt-trois (23).

une nouvelle =  
une chose nouvel-  
le que l'on raconte

(il) vient  
(il) vienne

Vous dites qu'il  
vient.  
Vous voulez qu'il  
vienne.

il demeure seul :  
il n'y a aucune  
autre personne  
dans la maison

sa femme est mor-  
te il y a cinq ans  
= il y a cinq ans  
que sa femme est  
morte

nous avons aussi de bonnes nouvelles pour vous. Mais  
*nu -zavõ osi d(ə) bon nuvel pur vu. me*

si vous voulez que le docteur Passavant vienne avec  
*si vu vule kə l(ə) doktœ:r pasavā vjen avek*

nous, nous serons très heureux, puisque le docteur est  
*nu, nu s(ə)rõ tre -zœrə, pyisk la doktœ:r ɛ*

votre ami.» «Oui, oui, je veux qu'il vienne. Mais nous  
*votr ami.» «wi, wi, zə vø kil vjen. me nu*

sommes arrivés, Messieurs. Alors, vous vous en allez  
*som -zarive, mesjə. ab:r, vu vu -zā -nale*

vraiment, M. Fournier?» «Oui, je m'en vais. Au  
*vremā, mesjə furnje?» «wi, zə mā ve. o*

revoir, Messieurs.» «Au revoir, M. Fournier.» M.  
*r(ə)vwa:r, mesjə.» «o r(ə)vwa:r, mesjə furnje.» mesjə*

Fournier s'en va et nos deux Parisiens entrent avec M.  
*furnje sã va e no dø parizjē ā:tr avek mesjə*

Doumier dans le beau jardin de sa maison.

*dumje dā l(ə) bo zardē d(ə) sa mezõ.*

Le vieux M. Doumier demeure seul, car sa femme  
*lə vjə mesjə dumje d(ə)mœ:r sæl, ka:r sa fam*

est morte il y a cinq ans, ses deux fils sont morts eux  
*ɛ mort il ja sē -kã, se dø fis sõ mœ:r ø*

aussi, et sa fille Josette demeure à Paris, avec sa petite  
*osi, e sa fi:j zozet dœmœ:r a pari, avek sa p(ə)tit*

fille Odette. Le mari de Josette est mort en 1951 (dix-  
*fi:j ødet. la mari d(ə) zozet ɛ mœ:r ā diz-*

neuf cent cinquante et un), et elle ne veut pas encore  
*nœf sã sēkã:t e œ, e el nə vø pa -zãkœ:r*

quitter Paris. Son père aimerait beaucoup qu'elle vienne  
*kite pari. sō pɛ:r emre boku kel vjɛn*

à Villebourg, mais elle préfère rester à Paris. « Je ne  
*a vilbu:r, me el pɛfɛ:r rɛstɛ a pari. « ʒə n(ə)*

suis pas seule, » écrit-elle souvent à son père, « tu sais  
*syi pa sɛl, » ɛkri -tɛl suvā a sō pɛ:r, « ty se*

bien que j'ai ici beaucoup de bons amis et de bonnes  
*bjɛ kə ʒɛ isi boku d(ə) bō -zami e d(ə) bɔn*

amies. » Alors, son père ne parle plus de cela, mais il  
*-zami.» abɔ:r, sō pɛ:r nə parlə pty d(ə) s(ə)la, me il*

aimerait beaucoup qu'elle lui dise: « Mon cher papa, si  
*emre boku kel lyi di:z: « mō ʃɛ:r pɔpɑ, si*

tu veux que je vienne demeurer avec toi, je viendrai. »  
*ty vø k(ə) ʒə vjɛn dɑmɛrɛ avɛk twɑ, ʒə vjɛdrɛ.»*

Quelquefois, quand il se sent très seul, il se dit qu'il  
*kelkafwɑ, kǎ -tɪl sə sǎ tre sɛl, il sə di kil*

aimerait peut-être aussi qu'elle lui dise: « Cher papa,  
*emre pɔɛtɛ:tr osi kel lyi di:zə: « ʃɛ:r pɔpɑ,*

je ne peux pas venir à Villebourg, mais je veux que tu  
*ʒə n(ə) pø pa v(ə)ni:r a vilbu:r, mɛ ʒ(ə) vø k(ə) ty*

viennes à Paris. » Ces dernières nuits, après avoir reçu  
*vjɛn a pari.» se dɛrnjɛ:r nyi, aprɛ -zavwɑ:r rɔsy*

la lettre de M. Martial, le vieux Doumier s'est dit  
*la letɾə də mɑsjø marsjal, lə vjø dumiɛ se di*

bien des fois, en parlant dans ses pensées à sa fille  
*bjɛ de fwa, ā parlā dā se pāse a sa fi:j*

Josette: « Ah, ma chère fille, tu ne sais pas combien  
*ʒozɛt: « a, ma ʃɛ:r fi:j, ty n(ə) se pa kōbjɛ*

un ami  
 une amie

quelquefois =  
 quelques fois

se sentir partir  
 s'est senti est parti  
 se sent part

(que) je vienne  
 (que) tu viennes  
 (qu') il vienne

bien des fois =  
 souvent

cher  
 chère

mon cher ami  
 ma chère amie

Chapitre vingt-trois (23).

il veut que  
il aimerait que

Il veut qu'il vien-  
ne (dise, prenne).  
Il aimerait qu'il  
vienne (dise,  
prenne).

les souvenirs ɔ: ce  
qui reste dans les  
pensées

j'aimerais que tu me dises de venir demeurer avec vous  
ʒemre k(ə) ty m(ə) di:z də v(ə)ni:r dəmœre avək vu

deux. Mais j'aimerais que tu prennes ton vieux père  
dø. me ʒemre k(ə) ty pren tɔ̃ vjə pɛ:r

chez toi parce que tu le veux toi-même, et non parce  
ʃe twa pɑrs kə ty l(ə) vø twamɛ:m, e nɔ̃ pɑrs

qu'il te le demande. »

kil tə l(ə) dəmā:d. »

Josette n'est-elle pas une bonne fille? Oh, si, mais  
ʒozɛt nɛ -ɛl pa yn bɔn fi:j? o, si, me

elle aimait beaucoup son mari, et maintenant, depuis  
el ɛmɛ boku sɔ̃ mari, e mɛ̃nā, dəpyi

sa mort, elle vit avec les souvenirs du temps heureux  
sa mɔ:r, el vi avək le suvni:r dy iā œrø

où elle l'avait encore. Elle aime aussi son père, mais  
u el lave ākɔ:r. el ɛ:m osi sɔ̃ pɛ:r, me

elle ne peut pas le prendre chez elle maintenant. Dans  
el nə pø pa l(ə) prā:drø ʃe -zɛl mɛ̃nā. dā

quelques années peut-être, quand le souvenir de son  
kɛlk -zane pœtɛ:tr, kā l(ə) suvni:r də sɔ̃

cher Paul ne sera plus toute la journée avec elle.

ʃɛ:r pɔl nə s(ə)ra ply tui la ʒurne avək el.

Nous avons dit que le vieux M. Doumier demeure  
nu -zavɔ̃ di kə l(ə) vjə mɑsjə dumjɛ d(ə)mœ:r

seul dans sa maison, mais ce n'est pas juste. Le vieux  
sɛl dā sa mezɔ̃, me s(ə) nɛ pa ʒyst. lə vjə

Doumier ne demeure pas entièrement seul, puisque  
dumjɛ n(ə) dəmœ:r pa ātjɛrmā sɛl, pyisk

sa vieille bonne Amélie demeure avec lui. C'est une  
*sa vje:j bon ameli d(ə)mæ:r avək lyi. se -tyn*

brave femme, mais elle parle souvent trop, et elle ne  
*bra:v fam, me el parl suvā tro, e el na*

raconte pas seulement à ses amies tout ce que fait et  
*rakō:t pa scəlmā a se -zəni tu s(ə) kə fe e*

dit son maître, mais elle lit même souvent les lettres  
*di sō mɛ:tr, me el li mɛ:m suvā le letrə*

qu'il reçoit de Paris ou d'autres villes. La fille de M.  
*kil raswa d(ə) pari u do:trə vil. la fi:j də masjə*

Doumier le sait, et elle a souvent dit à son père:  
*dumje l(ə) se, e el a suvā di a sō pɛ:r:*

« Papa, j'aimerais que tu prennes une autre bonne,  
*«papa, zəmre k(ə) ty pren yn o:tro bon,*

Amélie n'est pas assez sûre. » Mais son père lui répond  
*ameli ne pa ase sy:r.» me sō pɛ:r lyi repō*

toujours en souriant: « Ma petite, je sais qu'Amélie lit  
*tuzu:r ā surjā: «ma p(ə)tit, zə se kameli li*

mes lettres et raconte ce que je fais, mais elle est entière-  
*me letr e rakō:t s(ə) kə z(ə) fe, me el e -tātjɛr-*

ment sûre. Elle ne prend jamais rien dans la maison  
*mā sy:r. el na prā zəme rjē dā la mezō*

et elle ne reçoit pas beaucoup d'argent: seulement  
*e el na r(ə)swa pa boku darzā: scəlmā*

6.000 francs par mois. Si Amélie s'en va, qui veux-tu  
*si mil frā par mwa. si ameli sā va, ki və ty*

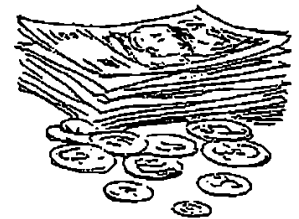
que je prenne? »

*kə z(ə) pren?»*

brave = bon,  
bonne

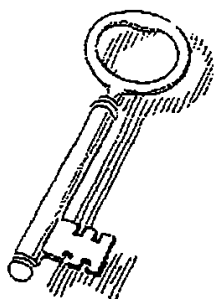
même ɔ: égale-  
ment

il reçoit  
il a reçu

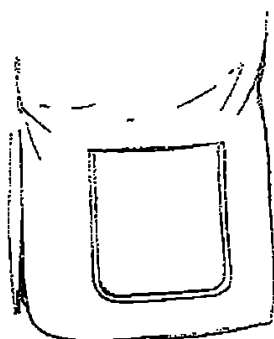


de l'argent

(que) je prenne  
(que) tu prennes  
(qu') il prenne



une clef



une poche

une vieille ♀: une  
vieille femme

Nous avons présenté la petite famille de M. Doumier,  
*nu -zavõ prezãte la p(ə)tit fami:j də masjə dumje,*

voyons ce qu'il fait maintenant. Nous avons vu que,  
*vwaʒõ s(ə) kil je mētnā. nu -zavõ vy kə,*

quand M. Fournier les a quittés, les quatre hommes  
*kā masjə furnje le -za kite, le katr om*

sont entrés dans le jardin de M. Doumier. En ce  
*sõ -tãtre dā l(ə) zardē d(ə) masjə dumje. ā s(ə)*

moment, ils sont devant la porte de la maison, et M.  
*momā, il sõ d(ə)vã la port də la mezõ, e masjə*

Doumier cherche sa clef: « Où peut-elle être, cette clef? »  
*dumje ferʃ sa kle: « u pø -tel ε:trə, set kle? »*

se dit-il, « je suis sûr que je l'ai mise dans ma poche en  
*sə di -til, « zə sʒi sy:r kə z(ə) le mi:z dā ma pɔʃ ā*

partant, où est-elle maintenant? » Et M. Doumier  
*pariā, u ε -tel mētnā? » e masjə dumje*

cherche dans toutes ses poches, mais ne trouve pas la  
*ferʃ dā tut se pɔʃ, mε n(ə) tru:v pa la*

clef. « Il est vrai que je l'oublie quelquefois à la maison,  
*kle. « il ε vre kə z(ə) lubli kelkafwa a la mezõ,*

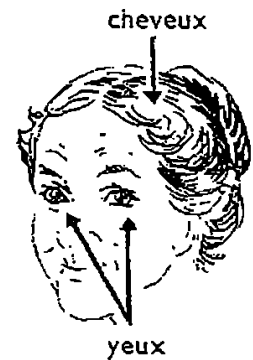
dans ma chambre, » se dit-il. Pendant qu'il cherche sa  
*dā ma fã:br, » sə di -til. pādā kil ferʃ sa*

clef, Amélie, la bonne, regarde les quatre hommes par  
*kle, ameli, la bon, ragard le katr om par*

la fenêtre de sa cuisine. C'est une petite vieille d'en-  
*la f(ə)ne:tra də sa kyizin. se -tyn pətit vje:j dā-*

viron soixante ans, elle a les cheveux blancs et les yeux  
*virõ swasã:t ā, el a le f(ə)vø blā e le -zjə*

noirs, et elle se parle souvent à elle-même. « Il a encore  
*nwa:r, e el sə parl suvā a elme:m. «il a āko:r*  
 oublié sa clef sur la table de sa chambre, le pauvre  
*ublie sa kle syr la tablə də sa fā:br, lə po:vra*  
 vieux. Et il la cherche, il la cherche! Je suis sûre qu'il  
*vjə. e il la ferf, il la ferf! zə syi sy:r kil*  
 croit l'avoir mise dans sa poche en partant! Quel  
*krwa lavwa:r mi:z dā sa pɔf ā partā! kel*  
 homme! Je crois qu'il l'a oubliée vingt fois depuis  
*om! zə krwa kil la ublie vĕ fwa d(ə)pyi*  
 dimanche dernier! » Et pendant qu'elle va ouvrir la  
*dimā:f dernje!» e pādā kel va wri:r la*  
 porte, elle continue à parler: « Je me demande qui sont  
*port, el kōtiny a parle: «zə m(ə) dāmā:d ki sō*  
 les deux nouveaux. Ce sont peut-être les deux mes-  
*le də nuvo. sə sō pœt:trə le də me-*  
 sieurs qui ont écrit cette lettre à M. Arthur, la semaine  
*sjə ki ɔ -tekri set letr a masjə arty:r, la s(ə)men*  
 dernière. Voyons comment ils sont. Je crois qu'ils ont  
*dernjə:r. vwaʃ kōmā il sō. zə krwa kil -zō*  
 de l'argent, car ils ont de très belles valises. » « Ma  
*d(ə) larzā, ka:r il -zō d(ə) trε bel vali:z.» «ma*  
 chère Amélie, » dit M. Doumier en souriant quand  
*ʃe:r ameli,» di masjə dumje ā surjā kā*  
 elle ouvre la porte, « je crois que j'ai oublié mes clefs. »  
*-tel u:vra la port, «zə krwa k(ə) zə ublie me kle.»*  
 « Oui, et vous les avez oubliées hier aussi. Voulez-vous  
*«wi, e vu le -zave ublie ije:r osi. vule vu*



un vieux ɔ: un  
 vieux monsieur

elle va ouvrir =  
 elle va pour ouvrir

ouvrir  
 j'ouvre  
 tu ouvres  
 il ouvre  
 nous ouvrons  
 vous ouvrez  
 ils ouvrent

que je vous dise où vous les avez mises? Car ce n'est  
*kə ʒ(ə) vu di:z u vu le -zave mi:z? kə:r s(ə) ne*

pas seulement la clef de la maison que vous avez oubliée,  
*pa sœlmā la kle d(ə) la mezō k(ə) vu -zave ublie,*

ce sont toutes vos clefs. Eh bien, vous les avez mises  
*sə sō tui vo kle. e bjē, vu le -zave mi:z*

sur la table de votre chambre, et pas dans votre poche! »  
*syr la tablə də votrə fā:br, e pa dā votrə pɔʃ!* »

« C'est vrai, Amélie, c'est entièrement vrai. Mais main-  
*«sə vre, ameli, se -tātjermā vre. mε mē-*

tenant, entrons! Voilà deux nouveaux arrivés, ils vont  
*tnā, ātrō! vwala də nuvo -zarive, il vō*

demeurer chez nous. Ils viennent de Paris et m'ap-  
*d(ə)mære ʒe nu. il vjɛn də pari e ma-*

portent des nouvelles d'Henri. » « Pas de bonnes nou-  
*port də nuvel dāri.» «pa d(ə) bon nu-*

velles, je le lis dans leurs yeux. » Et Amélie s'en va.  
*vel, ʒə l(ə) li dā lœr -zjə.» e ameli sā va.*

Mais elle s'arrête à la porte et demande: « Ils restent  
*mε el sarɛt a la port e d(ə)mā:d: «il rest*

pour dîner? » « Mais oui, chère Amélie. » « Le docteur  
*pur dine?» «mε wi, ʒe:r ameli.» «lə doktœ:r*

aussi? » « Oui, le docteur aussi. » « Bien! » Et Amélie  
*osi?» «wi, lə doktœ:r osi.» «bjē!» e ameli*

quitte la chambre. Quand Amélie est sortie de la  
*kɪt la fā:br. kā -tameli e sorti d(ə) la*

fermer ←→ ouvrir

chambre, son maître ferme la porte et attend quelques  
*fā:br, sō mε:trə ferm la port e atā kelk*



instants, puis, quand il est sûr qu'elle ne reste pas  
 -zēstā, pʷi, kã -til ɛ sy:r kel nɔ rest pa

instant = moment

derrière la porte, mais s'en va dans sa cuisine, il dit  
 derʃe:r la port, mɛ sã va dã sa kyizin, il di

aux deux Parisiens: « Puis-je vous offrir un petit verre

o dɔ parizjē: « pʷi:ʒ vu -zɔfri:r ɛ p(ə)ti vɛ:r

offrir = donner

de cognac? Ou une cigarette? » « Pas de cognac à cette

dɔ kɔnak? u yn sigaret? » « pa d(ə) kɔnak ɔ sɛt

heure-ci, » dit Martial, « mais une cigarette avec plaisir.

œ:r si, » di marsjal, « mɛ yn sigaret avɛk plezi:r.

ouvrir  
 j'ouvre  
 tu ouvres  
 il ouvre  
 nous ouvrons  
 vous ouvrez  
 ils ouvrent

Je fume beaucoup de cigarettes. » « Et vous, Monsieur

ʒɔ fym boku d(ə) sigaret. » « ɛ vu, mɔsjɔ

offrir  
 j'offre  
 tu offres  
 il offre  
 nous offrons  
 vous offrez  
 ils offrent

Comaux? Ne puis-je pas vous offrir quelque chose?

kɔmo? nɔ pʷi:ʒ pa vu -zɔfri:r kelkə ʃo:ʒ?

Prenez une cigarette! » « Une cigarette, merci,

prɛnɛ yn sigaret! » « yn sigaret, mɛrsi,

prendre  
 je prends  
 tu prends  
 il prend  
 nous prenons  
 vous prenez  
 ils prennent

Monsieur. » M. Doumier prend aussi une cigarette

mɔsjɔ. » mɔsjɔ dumje prã osi yn sigaret

en disant: « Depuis que ma chère femme est morte, je

ã dizã: « dɔpʷi k(ə) ma ʃɛ:r fam ɛ mort, ʒɔ

fume trop, je le sais, mais j'ai besoin de quelque chose

fym tro, ʒɔ l(ə) sɛ, mɛ ʒɛ bɔzwɛ d(ə) kelkə ʃo:ʒ

pour oublier. Et si je ne fume pas, je pense trop. Le soir,

pur ublie. ɛ si ʒɔ n(ə) fym pa, ʒɔ pã:s tro. lɔ swa:r,

vous savez, on se sent souvent très seul avec tous ses

vu save, ɔ sɔ sã suvã tre sɛl avɛk tu sɛ

souvenirs. Je lis aussi, mais je n'ai pas besoin de livres,

suvni:r. ʒɔ li osi, mɛ ʒ(ə) nɛ pa bɔzwɛ d(ə) li:vr,

prendre  
prends  
prends  
prend  
prenons  
prenez  
prennent

comprendre  
je comprends  
tu comprends  
il comprend  
nous comprenons  
vous comprenez  
ils comprennent

j'ai besoin de quelque jeune personne dans ma maison.  
ze bəxwɛ d(ə) kɛlk zæɛn pɛrson dā ma mezɔ̃.

J'ai une fille à Paris, mais depuis que son mari est mort, elle préfère demeurer seule avec sa fillette...  
ze yn fi:ʝ a pəri, mɛ d(ə)ʔɥi k(ə) sɔ̃ mari ɛ  
mɔ:r, ɛl pʁɛfɛ:r dɔ̃mɛrɛ sɛl avɛk sa fiʝɛt...

Mais je vous demande pardon, Messieurs, je parle et je parle, et je sais que vous êtes venus de Paris pour m'apporter des nouvelles de mon fils. Où est mon fils,  
mɛ z(ə) vu d(ə)mā:d pɑrdɔ̃, mɛsʝɔ, zə pɑrl ɛ  
zə pɑrl, ɛ zə sɛ k(ə) vu -zɛl vɔny d(ə) pəri pɥr  
m'apɔrte dɛ nuvel dɔ̃ mɔ̃ fis. u ɛ mɔ̃ fis,

Messieurs? Vit-il encore, ou...?» « Cher Monsieur Doumier,» commence Jean-Paul Martial, « il y a des choses qu'il est bien difficile de dire à un père. M. Doumier...»  
mɛsʝɔ? vi -til ākɔ:r, u...?» «ʃɛ:r mɔsʝɔ du-  
mje,» kɔmā:s zā pɔl mɑrsʝal, «il ʝa dɛ ʃɔ:z  
kil ɛ bjɛ̃ difisil dɔ̃ di:r a ɛ̃ pɛ:r. mɔsʝɔ dumje...»

M. Martial s'arrête un instant, puis continue: « M. Doumier, votre fils était un beau jeune homme et un  
mɔsʝɔ mɑrsʝal sɑrɛt ɛ̃ -nɛstā, ʔɥi kɔ̃tɪny: «mɔsʝɔ

Doumier, votre fils était un beau jeune homme et un bon garçon. » « Il était? Ah... Je comprends, je comprends... »  
dumje, vɔtrɔ fis ɛtɛ -tā bo zæɛn ɔm ɛ ɛ̃  
bɔ̃ ɡɑrsɔ̃.» «il ɛtɛ? a... zə kɔ̃pʁā, zə kɔ̃-

prends... » Doumier fait quelques pas en regardant par la fenêtre, et Passavant et les deux amis ne voient  
pʁā...» dumje ʃɛ kɛlk ʔɑ ā r(ə)ɡɑrdā

par la fenêtre, et Passavant et les deux amis ne voient  
pɑr la f(ə)nɛ:tr, ɛ pɑsɑvā ɛ le dɔ̃ -zami n(ə) vwa

que ses cheveux blancs et ses oreilles un peu trop  
*k(ə) se ʃ(ə)vø blā e se -zɔrɛ:ʝ æ pø tɾɔ*  
 grandes. Arthur Doumier regarde les belles fleurs du  
*grā:d. arty:r dumje r(ə)gard le bɛl flœ:r dy*  
 jardin. Il les a vues bien des fois, mais il aime les  
*zardē. il le -za vy bjē de fwa, me il ɛ:m le*  
 regarder. Quelquefois, quand il se sent très seul, il ne  
*r(ə)garde. kɛlkəfwa, kã -til sə sã tre sɛl, il nə*  
 fait pas seulement de longues promenades dans son  
*ʃe pa sɛlmã d(ə) lɔ:g pɔmnad dã sɔ*  
 jardin, mais parle même à ses fleurs, comme à des  
*zardē, me parl mɛ:m a se flœ:r, kɔm a de*  
 personnes.  
*persɔn.*

M. Martial attend quelques minutes, puis il dit: « Cher  
*məsʝə marsʝal atã kɛlk minyt, pɥi il di: « ʃɛ:r*

M. Doumier, il y a une chose que vous n'avez pas  
*məsʝə dumje, il ʝa yn ʃo:z kə vu nave pa*

devinée, quand vous nous avez vus. C'est que s'il est  
*d(ə)vine, kã vu nu -zave vy. se k(ə) sil ɛ*

vrai que vous n'avez plus de fils, vous avez trouvé  
*vɾe k(ə) vu nave ply d(ə) fis, vu -zave truve*

une fille, et les enfants dont vous avez besoin pour  
*yn fi:ʝ, e le -zãfã dɔ vu -zave bəzɔwē pur*

ne pas être seul. » « Une fille? Des enfants? Cette  
*nə pa ɛ:trə sɛl. » « yn fi:ʝ? de -zãfã? sɛt*

fois, je ne vous comprends pas, M. Martial. » « Cher  
*fwa, ʝə n(ə) vu kɔpɾã pa, məsʝə marsʝal. » « ʃɛ:r*

Chapitre vingt-trois (23).

<p>elles ɔ: ces choses</p>	<p>Monsieur, j'ai bien des choses à vous raconter, et vous  <i>məsɨə, ʒə bjē de fo:z a vu rakōte, e vu</i>          pouvez être sûr qu'elles ne vous feront pas de mal.  <i>puve -ze:tro sy:r kel nə vu f(ə)rō pa d(ə) mal.</i></p>
<p>je n'ai plus que =          maintenant, je n'ai          que</p>	<p>Je n'ai plus que de bonnes nouvelles. »  <i>ʒə ne ply k(ə) də bon nuvel.»</i>          M. Martial attend un instant, puis, quand il a fini de  <i>məsɨə marsjal atā ē -nēstā, pɥi, kã -til a fini d(ə)</i>          fumer sa cigarette, il commence: « Un peu plus de deux  <i>fyme sa sigaret, il kɔmã:s: «ã pø ply də də</i>          ans avant sa mort, votre fils a rencontré à Casablanca  <i>-zã avã sa mɔ:r, vɔtrə fis a rãkōtre a kazablãka</i>          une jeune fille qui s'appelait Marie-Anne Bourdier. Il l'a  <i>yn ʒœn fi:j ki saple mari a:n burdje. il la</i>          aimée et elle l'a aimé aussi, et un mois plus tard, elle  <i>eme e el la eme osi, e ã mwa ply ta:r, el</i>          était sa femme. Un an après, ils avaient un petit garçon  <i>ete sa fam. ã -nã aprɛ, il -zavɛ -iã p(ə)ti garsō</i></p>
<p>il appelle          il appelait          il a appelé</p>	<p>qu'ils ont appelé Arthur, en souvenir de vous, et deux  <i>kil -zō -taple arty:r, ā suvni:r də vu, e də</i>          ans après une petite fille, qu'ils ont appelée Jeanne,  <i>-zã -zapre yn pøtit fi:j, kil -zō -taple ʒa:n,</i>          en souvenir de votre femme. Deux beaux enfants.  <i>ã suvni:r də vɔtrə fam. də bo -zãfã.</i>          Mais voilà, environ deux mois plus tard, Henri est mort,  <i>me vɔala, avirō də mwa ply ta:r, āri e mɔ:r,</i>          et Marie-Anne est restée seule avec ses enfants. Elle  <i>e mari a:n e reste sɛl avɛk se -zãfã. el</i></p>

demeure maintenant chez ses parents. Quand, en  
*dəmə:ʀ mētnā se se parā. kā, ā*

quittant Casablanca, je lui ai dit que j'allais en France  
*kitā kazablāka, ʒə lʷi e di k(ə) ʒalə -zā frā:s*

pour trouver le père de son mari, elle nous a appelés,  
*pur truue l(ə) pɛ:ʀ də sō mari, el nu -za aple,*

son cousin, M. André Comaux, et moi, pour nous dire  
*sō kuzē, məsʒə ādre kɔmo, e mwa, pur nu di:ʀ*

qu'elle aimerait que le père d'Henri les prenne chez  
*kəl emre kə l(ə) pɛ:ʀ dāri le pren se*

lui, ses deux petits et elle, car elle voulait leur montrer  
*lʷi, se də p(ə)ti e el, ka:ʀ el vule ləʀ mōtre*

leur pays et faire d'eux de vrais petits Français. Elle  
*ləʀ peʒi e fe:ʀ də də vre p(ə)ti frāse. el*

a dit également que s'il ne voulait pas qu'elle vienne  
*a di egalmā kə sil nə vule pa kəl vjen*

demeurer chez lui, elle irait demeurer à Paris  
*dəməʀe se lʷi, el ire d(ə)məʀe a pari*

avec les enfants. Et elle a dit à André de vous  
*avek le -zāfā. e el a di a ādre d(ə) vu*

dire que si vous vouliez qu'elle vienne chez vous,  
*di:ʀ kə si vu vulʒe kəl vjen se vu,*

elle serait pour vous une très bonne fille. Après la  
*el səʀe pur vu yn tre bɔn fi:j. apre la*

mort de son mari, Marie-Anne avait souvent parlé de  
*mɔ:ʀ də sō mari, mari a:n ave suvā parle d(ə)*

vous, et elle avait souvent dit que, quand elle  
*vu, e el ave suvā di kə, kā -tel*

il veut  
 il voulait

vous aurait trouvé, elle quitterait l'Afrique et irait en  
*vu -zɔʁe truve, el kitre lafrik e ire -tā*

France pour y rester. Avant la mort d'Henri, elle aimait  
*frā:s pur i reste. avā la mo:r dāri, el eme*

beaucoup l'Afrique, mais ils y avaient été trop heureux,  
*boku lafrik, me il -zi ave -tete tro -pæʁə,*

et il y a des choses que l'on oublie seulement si l'on  
*e il ja de fo:z kə lō -nubli sælmā si lō*

quitte le pays où on les a vues et aimées. »

*kit la peji u ō le -za vy e eme.»*

Quand M. Martial a parlé, aucun des hommes ne  
*kā məsjø marsjal a parle, okā de -zom na*

dit rien pendant de longues minutes. Puis M. Doumier  
*di riē pādā d(ə) lō:g minyt. pyi məsjø dumje*

regarde les deux amis et dit: « J'ai reçu aujourd'hui  
*r(ə)gard le də -zami e di: «ze r(ə)sy ozurdi*

la nouvelle de la mort de mon fils, c'est vrai, mais  
*la nuvel də la mo:r də mō fis, se vre, me*

vous m'avez en même temps donné une fille et pas  
*vu mave ā me:m tā done yn fi:j e pa*

un, mais deux petits-enfants. Oui, Messieurs, je veux  
*ā, me də p(ə)tizāfā. wi, məsjø, zə vø*

bien que Marie-Anne vienne en France et que le petit  
*bjē kə mari a:n vjen ā frā:s e k(ə) la p(ə)ti*

Arthur et la petite Jeanne viennent avec elle. J'ai assez  
*-tarty:r e la p(ə)tit za:n vjen -tavek el. ze ase*

d'argent pour leur offrir bien des choses. »

*darzā pur lær ofri:r bjē de fo:z.»*

bien des  
 beaucoup de

Je peux leur offrir  
 bien des choses.  
 Je peux leur offrir  
 beaucoup de  
 choses.

Amélie entre au même instant et demande si son  
*ameli ā:tr o mɛ:m ɛstā e d(ə)mā:d si sō*

maître a besoin de quelque chose. « Non, merci, Amélie, »  
*mɛ:tr a bəzwɛ d(ə) kɛlkə ʃo:z. « nō, mɛrsi, ameli, »*

lui répond M. Doumier, puis il dit: « Amélie, notre  
*lyi rɛpō masjə dumje, pyi il di: « ameli, nɔtr*

Henri n'est plus, mais sa femme vit en Afrique. Elle  
*āri nɛ ply, mɛ sa fam vi ā -nafrik. ɛl*

n'est plus : est  
mort

a deux petits enfants, et ils viendront tous les trois  
*a də p(ə)ti -zāfā, e il vjɛdrō tu le trwa*

demeurer chez nous. » La vieille ne répond rien, elle  
*d(ə)mære ʃɛ nu. » la vjɛ:j nə rɛpō rjɛ, ɛl*

sort de la chambre et ferme la porte. Puis elle se  
*sɔ:r də la ʃā:br e ferm la port. pyi ɛl sə*

dit: « C'est vrai qu'il a besoin de quelqu'un de jeune  
*di: « se vre kil a bəzwɛ d(ə) kɛlkɛ d(ə) zœn*

quelqu'un de jeu-  
ne : quelque jeu-  
ne personne

dans la maison, maintenant que sa femme est morte,  
*dā la mezō, mɛtnā k(ə) sa fam ɛ mort,*

mais je me demande comment elle est, cette Française  
*mɛ zə m(ə) dɛmā:d komā ɛl ɛ, sɛt frāse:z*

d'Afrique. Si quelqu'un me demandait ce que j'en  
*dafrik. si kɛlkɛ m(ə) dɛmāde s(ə) kə zā*

pense, de cette affaire, eh bien, je dirais que je n'en  
*pā:s, də sɛt afɛ:r, e bjɛ, zə dire kə z(ə) nā*

ce que j'en pense,  
de cette affaire =  
ce que je pense  
de cette affaire

pense rien avant d'avoir vu cette femme-là. Je vais voir  
*pā:s rjɛ avā davwɛ:r vy sɛt jam la. zə ve vwa:r*

quand elle sera arrivée. Mais je sais ce qu'il s'est dit, le  
*kā -tɛl sərə arive. mɛ z(ə) se s(ə) kil se di, la*

vieux: il s'est dit que maintenant, il ne serait plus seul  
*vjø: il se di k(ə) mēinā, il nə s(ə)re ply səl*

avec cette vieille Amélie, qu'on ne lui dirait plus qu'il  
*avek set vje:j ameli, kō nə lyi dire ply kil*

oublie ses clefs et que, quand on a les cheveux blancs,  
*ubli se kle e kə, kā -tō -na le f(ə)vø blā,*

on ne parle pas à des roses pendant des heures. »

*ō n(ə) parl pa a de ro:z pādā de -zœ:r. »*

Oui, le maître d'Amélie serait bien heureux, mais il  
*wi, la mɛ:trə dameli s(ə)re bjē -nœrø, mɛ il*

ne peut oublier que s'il est vrai qu'il a maintenant une  
*nə pø ublie kə sil e vɛ kil a mēinā yn*

fille et deux petits-enfants, son fils Henri, lui, n'est  
*fi:j e dø p(ə)tizāfā, sō fis āri, lyi, nɛ*

plus. Il a eu trois enfants, et de ces trois, seule sa  
*ply. il a y trwa -zāfā, e d(ə) se trwa, səl sa*

fille Josette vit encore.

*ji:j zozet vi ākœ:r.*

seule o: seule-  
 ment

#### EXERCICE A.

Après leur déjeuner, les quatre hommes sont — du restaurant. Le garçon téléphone à sa femme et lui dit que les deux hommes qui sont arrivés sont ceux — a parlé Amélie. Il dit que le plus jeune avait — trente



ans et qu'il avait une — à la bouche. Quand il a — à sa femme ce que les deux hommes ont dit au docteur, il lui demande: « Qu'est-ce que tu — penses? » Il pense lui-même que le fils de M. Doumier a — quelque Française en Afrique et que cette Française est maintenant sa femme.

Les deux amis et le docteur ont — M. Fournier en quittant le restaurant. M. Fournier — les prendre pour aller chez M. Doumier. M. Doumier est le — de M. Fournier. M. Doumier demande au docteur de rester, parce qu'il aura peut-être — de lui. Mais M. Martial lui dit que ce qu'il a à lui raconter ne lui fera pas trop de —. Il a même quelques très bonnes — pour lui.

M. Doumier ne demeure pas entièrement — dans sa maison: il y a avec lui sa bonne, Amélie. Sa femme est — il y a cinq ans. Quelquefois, quand il se — très seul, il se dit qu'il — beaucoup que sa fille vienne demeurer à Villebourg. Car il a assez d'— pour deux grandes personnes et un enfant: 80.000 par mois, c'est assez, à Villebourg. Et M. Doumier ne donne que 6.000 par mois à Amélie, mais elle aime beaucoup son — et ne veut pas le quitter.

Quand M. Doumier arrive devant sa maison, il — sa clef, mais ne la trouve pas. Elle n'est dans aucune de ses —. Il l'a — sur la table de sa chambre. Amélie, qui regarde — la fenêtre, le sait bien. Amélie est une petite vieille aux — blancs et aux — noirs. Elle — avoir soixante ans, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. Pendant qu'elle se parle à elle-même, elle va — la porte à son maître et aux trois autres hommes.

EXERCICE B.

Que fait le garçon quand les trois hommes sont sortis du restaurant? ... Qu'est-ce que M. Martial a promis au jeune Henri Doumier? ... Pourquoi Josette, la fille de M. Doumier, ne peut-elle pas prendre son père chez elle? ... Pourquoi Josette veut-elle que son père prenne une autre bonne? ... Que cherche M. Doumier quand il est arrivé devant la porte de sa maison? ... Que demande-t-il aux deux hommes quand ils sont restés seuls? ... En souvenir de qui Henri et Marie-Anne ont-ils appelé leurs enfants Arthur et Jeanne? ... Combien d'années avant sa mort Henri a-t-il rencontré sa femme? ...

MOTS:

une amie  
l'argent  
un arrivé  
le besoin  
les cheveux  
une cigarette  
une clef  
un instant  
un maître  
le mal  
la mort  
une nouvelle  
un Parisien  
petits-enfants  
une poche  
un souvenir  
une vieille  
un vieux  
un voisin  
les yeux  
cher  
chère  
nouveaux  
seul  
sûr  
il attend  
chercher  
je comprends

EXERCICE C.

appelé	appelés	appelée	appelées
aimé	aimés	aimée	aimées
mis	mis	mise	mises

M. Doumier a-t-il appel— sa bonne? Non, il ne l'a pas appel—, elle est venue elle-même. Marie-Anne Doumier a deux enfants qu'elle a appel— Arthur et Jeanne. Si elle avait eu deux filles, elle les aurait peut-être appel— Marie et Jeanne, mais nous ne le savons pas. Marie-Anne a beaucoup aim— son mari, et il l'a aim—, lui aussi. Quand ils ont eu des enfants, il les a beaucoup aim—. Marie-Anne veut venir en France parce qu'il y a

en Afrique trop de choses qu'elle a aim—. Le garçon avait mi— des fruits devant les deux Parisiens, mais ils ne les ont pas mangés. Mais ils ont mangé les légumes qu'il avait mi— devant eux. Où le vieux Doumier avait-il mi— ses clefs? Il les avait mi— sur la table. Pendant qu'il cherchait la clef de sa maison, il pensait: « Où est-ce que je l'ai mi—? »

j'ouvre	nous ouvrons
tu ouvres	vous ouvrez
il ouvre	ils ouvrent

C'est Amélie qui — la porte à son maître. « Si nous — la porte, nous allons voir si Amélie écoute, » dit Doumier. « Si vous — la fenêtre, vous allez voir le jardin, » dit-il à Martial. « Si j'— cette lettre, » s'est dit Amélie, « je vais voir ce que cet homme écrit au vieux Doumier! » Puis elle se dit: « Si tu — cette lettre, Amélie, tu feras une chose qui n'est pas bien. Les bonnes n'— pas les lettres de leurs maîtres! » Mais un instant plus tard, elle — la lettre.

je prends	nous prenons
tu prends	vous prenez
il prend	ils prennent

« — vous du cognac après le dîner? » demande Doumier.  
« Oui, merci, » lui répond Martial, « nous — souvent

se dire  
(que) je dise  
(que) tu dises  
(qu') il dise  
il écrit  
fermer  
fumer  
vous vous en  
allez  
je m'en vais  
tu t'en iras  
il s'en ira  
nous nous en  
irons  
offrir  
oublier  
ouvrir  
il ouvre  
en partant  
il peut avoir  
prendre  
prenez!  
(que) je prenne  
(que) tu prennes  
(qu') il prenne  
quitter  
en quittant  
raconter  
il reçoit  
il a reçu  
rencontrer  
il se sent  
il est sorti  
trouver  
(que) je vienne  
(que) tu viennes  
(qu') il vienne

ils voient  
 nous voyons  
 il voulait  
 vous vouliez  
 dont  
 quelque  
 après que  
 depuis que  
 entièrement  
 environ  
 maintenant que  
 même  
 par  
 quelquefois  
 dix-neuf cent  
 cinquante et  
 un  
 avoir besoin de  
 en avoir à  
 raconter  
 bien des fois  
 elle se parle à  
 elle-même  
 en souvenir de  
 me fait mal  
 ne... que quand  
 nouveau(x)  
 arrivé(s)  
 Ernestine  
 Odette  
 Josette  
 Bourdier

du cognac à cette heure-ci.» « Et toi, Jérôme? Tu en — toujours un petit verre après le dîner, je crois.» « Oui, » répond Passavant, « j'en — même souvent deux verres. » « C'est vrai, » dit Doumier à Martial, « le docteur — toujours du cognac après le dîner, et souvent, lui et un de ses amis en — un verre après le déjeuner. »

que je dise	que je vienne	que je prenne
que tu dises	que tu viennes	que tu prennes
qu'il dise	qu'il vienne	qu'il prenne

«Veux-tu que je te — ce que je pense?» dit le garçon à sa femme. « J'aimerais que tu — à Villebourg, » dit le vieux Doumier à sa fille. D'autres fois, il se dit qu'il aimerait qu'elle le — chez elle. Le docteur veut s'en aller avec M. Fournier, mais son ami veut qu'il — avec lui et les deux Parisiens. Dans ses pensées, M. Doumier dit à sa fille: « J'aimerais que tu me — de venir demeurer chez toi, à Paris. » La femme d'Henri, dans ses pensées, dit au père de son mari: « J'aimerais que tu nous — chez toi, les enfants et moi. » Josette veut que son père — une autre bonne, mais M. Doumier lui répond: « Qui veux-tu que je —, si Amélie s'en va? » « Si le père d'Henri ne veut pas que je — demeurer chez lui, je m'en irai à Paris, » dit Marie-Anne. M. Doumier veut que M. Comaux — à sa cousine Marie-Anne de venir demeurer chez lui à Villebourg avec ses deux enfants.

RÉSUMÉ

Le passé composé avec le verbe avoir

Il a reçu	{	le ...	Le ...	}	qu'il a	{	reçu
		la ...	La ...				reçue
		les ...	Les ...				reçus
		les ...	Les ...				reçues

a) Il a salué *le* monsieur. b) *Le* monsieur qu'il a salué est M. Doumier.

salué	âgé
saluée	âgée
salués	âgés
saluées	âgées

a) Il a salué *la* dame. b) *La* dame qu'il a saluée est Mme Fournier.

a) Il a salué *le* monsieur et *la* dame. b) *Le* monsieur et *la* dame qu'il a salués sont M. et Mme Fournier.

a) Il a salué *les* messieurs. b) *Les* messieurs qu'il a salués sont M. Doumier et M. Fournier.

a) Il a salué *les* dames. b) *Les* dames qu'il a saluées sont Mme Fournier et Mme Duclos.

Dans les phrases de gauche (a), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *après* le verbe, la deuxième partie du passé composé (salué) reste la même.

Dans les phrases de droite (b), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *avant* le verbe, la deuxième partie du passé composé a les mêmes formes que si c'était un adjectif.

Voici encore des exemples:

a) Il a mangé *un* melon. b) *Le* melon qu'il a mangé est bon.

a) Il a mangé *une* poire. b) *La* poire qu'il a mangée est bonne.

a) Il a mangé *un* melon et *une* poire. b) *Le* melon et *la* poire qu'il a mangés sont bons.

a) Il a mangé *des* melons. b) *Les* melons qu'il a mangés sont bons.

a) Il a mangé *des* poires. b) *Les* poires qu'il a mangées sont bonnes.

Il a apporté	{	le ... la ... les ... les ...	Il	{	l'a { apporté apportée  les a { apportés apportées
--------------	---	--	----	---	--

a) Il a salué *le* monsieur. b) Il *l'*a salué.

a) Il a salué *la* dame. b) Il *l'*a saluée.

a) Il a salué *le* monsieur et *la* dame. b) Il *les* a salués.

a) Il a salué *les* messieurs. b) Il *les* a salués.

a) Il a salué *les* dames. b) Il *les* a saluées.

Dans les phrases de gauche (a), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *après* le verbe, la deuxième partie du passé composé (salué) reste la même.

Dans les phrases de droite (b), où les mots « l' » (= le monsieur, la dame) et « les » (= les messieurs, les dames) sont *avant* le verbe, la deuxième partie du passé composé a les mêmes formes que si c'était un adjectif.

Voici encore des exemples:

- a) Il a écrit *un* livre. b) Il l'a écrit.  
 a) Il a écrit *une* lettre. b) Il l'a écrite.  
 a) Il a écrit *un* livre et *une* lettre. b) Il les a écrits.  
 a) Il a écrit *des* livres. b) Il les a écrits.  
 a) Il a écrit *des* lettres. b) Il les a écrites.

EXERCICE

Le garçon a salu<sup>٤</sup> les trois hommes. Quand ils se sont assis, le garçon a mi<sup>٤</sup> des assiettes et des verres sur la table. Quand le garçon a apport<sup>٤</sup> la viande, les trois hommes l'ont mang<sup>٤</sup>. Ils ont vers<sup>٤</sup> du vin dans leurs verres, et ils l'ont bu<sup>٤</sup>. Le déjeuner que le garçon leur a apport<sup>٤</sup> est très bon. Quand ils l'ont mang<sup>٤</sup>, M. Doumier est venu. Les trois hommes l'ont salu<sup>٤</sup> et ont quitt<sup>٤</sup> le restaurant. M. Passavant a racont<sup>٤</sup> aux deux amis que le jeune Doumier avait écrit<sup>٤</sup> très peu de lettres à son père. La dernière lettre qu'il avait écrit<sup>٤</sup> était venue de Suisse. Quand on est arrivé devant la maison de M. Doumier, celui-ci s'est dit: « Où ai-je mi<sup>٤</sup> ma clef? L'ai-je mi<sup>٤</sup>-dans ma poche? Non. » Il l'a cherch<sup>٤</sup> mais il ne l'a pas trouv<sup>٤</sup>. Amélie, qui l'a vu<sup>٤</sup> par la fenêtre, s'est dit: « Ah, il cherche ses clefs, mais moi, je les ai vu<sup>٤</sup> dans sa chambre. Il les a mi<sup>٤</sup> sur sa table ce matin. » M. Martial raconte

mis  
mise  
mis  
mises

bu  
bue  
bus  
bues

écrit  
écrite  
écrits  
écrites

vu  
vue  
vus  
vues

que la jeune fille qu'Henri a aimé s'appelle Marie-Anne. Les deux jeunes gens ont eu un garçon qu'ils ont appelé Arthur et une fille qu'ils ont appelée Jeanne.

### Le verbe faire

faire

a fait

fait

faisait

fera

« Que — Amélie? » se demande M. Doumier, qui sait qu'il y a une chose qu'Amélie aime —: c'est d'écouter aux portes. Elle l'a toujours —. Elle le — déjà quand les enfants de M. Doumier étaient petits, et la fille de M. Doumier sait qu'elle le — toujours.

je fais

tu fais

il fait

nous faisons

vous faites

ils font

« Que —-vous? » demande Mme Duclos à ses enfants. « Nous ne — rien, maman! » C'est ce que répondent toujours les enfants quand ils — une chose qui n'est pas très bien. « Ce n'est pas vrai! » dit alors Mme Duclos, « Jean, que —-tu? » « Mais maman, je ne — rien, » lui répond Jean. Et c'est vrai, maintenant, les enfants ne — plus rien.



## L'HOMME AU COUTEAU

Quand Amélie est sortie, Monsieur Doumier est venu  
*kā -tamelī ε sorti, masjə dumje ε vry*

s'asseoir devant les deux Parisiens et leur a dit:  
*saswa:r dɔvā le də parizjē e lœr a di:*

« Maintenant, Messieurs, je veux que vous me disiez  
*«mētnā, mesjə, ʒə vø k vu m dizje*

(que) je dise  
 (que) tu dises  
 (que) nous disions  
 (que) vous disiez

comment mon pauvre fils est mort, et tout ce qu'il a  
*komā mō pɔ:vʁə fis ε mɔ:r, e tu s kil a*

fait avant de mourir. » « Pourquoi voulez-vous que nous  
*fe avā d muri:r. » « purkwa vule vu kə nu*

vous disions comment il est mort, Monsieur Doumier?  
*vu dizjō komā il ε mɔ:r, masjə dumje?*

Henri est mort d'une maladie d'Afrique. C'est une  
*āri ε mɔ:r dyn maladi dāfrik. se -tyn*

malade  
maladie

histoire très triste. Mais le nom de sa maladie ne  
*istwa:r tre trist. me l nō d sa maladi ne*

Un malade a une  
maladie.

vous dirait rien, puisque c'est une maladie entière-  
*vu dire rjē, pyisk se -tyn maladi ātjer-*

ment inconnue en France. Aujourd'hui, on meurt  
*mā -tēkɔny ā frā:s. ozurdji, ɔ mœ:r*

inconnu = que  
l'on ne connaît pas

rarement de cette maladie, car les médecins la  
*rarmā d set maladi, kar le medse la*

mourir  
est mort  
meurt

guérissent presque toujours, mais en dix-neuf cent  
*geris presk tuzu:r, me ā diznœf sā*

Chapitre vingt-quatre (24).

cela n'est pas possible : on ne peut pas faire cela

heureux  
heureusement

Je suis heureux.  
Cette maladie est heureusement inconnue.

parfois = quelquefois

connaître  
a connu  
connait

il y a de nombreux cafés = il y a beaucoup de cafés

quarante-trois (1943), cela n'était pas encore possible.»  
*karāttṛwa, śla nete pa -zākoṛ possibl.»*

« Combien de temps a-t-il été malade? » « Heureusement  
*«kōbjē d tā a -til ete malad?» «aerōzmā*

pour lui, il est mort en deux semaines. » « Deux  
*pur lūi, il e moṛ ā dō smen.» «dō*

semaines? Mais c'est long, deux semaines! » « Non,  
*smen? me se lō, dō smen!» «nō,*

Monsieur Doumier, vous savez bien qu'il y a des  
*mōsjō dumje, vu save bjē kil ja de*

maladies que l'on a des mois, parfois des années avant  
*maladi kō lō -na de mwa, parfwa de -zane avā*

de mourir. » « Oui, c'est vrai... Mais maintenant, je  
*d muriṛ.» «wi, se vrē... me mētnā, zō*

veux que vous me disiez tout ce qu'il a fait entre  
*vō k vu m dizje tu s kil a fe ā:trō*

1940 et 1943. »

*diznæf sā karā:t e diznæf sā karāttṛwa.»*

« Bien, M. Doumier, et puisque vous voulez que nous  
*«bjē, mōsjō dumje, e pūisk vu vule k nu*

vous disions tout ce que nous savons, je vais vous  
*vu dizjō tu s kō nu savō, zō ve vu*

raconter d'abord comment j'ai connu votre fils. C'était  
*rakōte daboṛ kōmā zō kōny vōtrā fis. sets*

en 1941, et c'était une très belle journée  
*-tā diznæf sā karā:t e ā, e sets -tyn tre bel zurne*

du mois de mai. J'étais assis dans un des nombreux  
*dy mwa d ms. zete -zasi dā -zā de nōbro*

cafés de la ville de Casablanca avec mon ami André.  
*kafe d la vil dɔ kazablāka avek mō -nami ādre.*

Il était trois heures de l'après-midi; nous avons fait  
*il ete trwa -zœ:r dɔ lapremidi; nu -zavjō fe*

fait ɔ: mangé

un très bon déjeuner, nous avons bu une tasse de  
*ā tre bō dezœne, nu -zavjō by yn ta:s dɔ*

café noir et fumé deux ou trois cigarettes. Nous  
*kafe nwa:r e fyne dɔ -zu trwa sigaret. nu*

café noir ɔ: café sans lait

regardions les gens et les autos qui passaient dans la  
*rgardjō le zā e le -zoto ki pase dā la*

rue. Nous ne disions rien ou presque rien.  
*ry. nu n dizjō rjē u preskə rjē.*

A cette heure, il n'y avait que très peu de personnes  
*a set œ:r, il njavε kə tre pø d pɛrson*

dans le café. Une de ces personnes était un jeune  
*dā l kafe. yn dɔ se pɛrson ete -tā zœn*

Français d'environ vingt ans. Il était assis à cinq  
*frāse dāvīrō vē -tā. il ete -lasi a sē*

mètres de notre table et fumait de nombreuses ciga-  
*metra dɔ notra tabl e fyne d nōbrø:zə sigā-*

un kilomètre = 1000 mètres

rettes presque noires, en regardant, comme nous, les  
*ret presk nwa:r, ā rgardā, kɔm nu, le*

gens passer dans la rue. Il semblait être très nerveux,  
*zā pase dā la ry. il sāble ε:trə tre nervø,*

regarder les gens passer = regarder les gens qui passaient

car il fumait une cigarette après l'autre. Il se levait  
*kar il fyne yn sigaret aprε lo:tr. il sɔ lve*

souvent et allait vers la porte. Parfois, il s'arrêtait  
*suvā e ale ver la port. parfwa, il sarete*

Chapitre vingt-quatre (24).

revenait = venait  
encore une fois

avant d'y arriver et revenait à sa table, mais d'autres  
*avā di arrive e ravane a sa tabl, me do:tra*

de plus en plus =  
plus et plus

fois, il allait jusqu'à la porte, regardait à droite et à  
*fwa, il aie zyska la port, regarde a drwat e a*  
gauche dans la rue, puis revenait à sa table, de plus  
*go:f dā la ry, pyi ravne a sa tabl, dā ply*

c'est clair ɔ: on le  
comprend bien

il attend  
il a attendu

en plus nerveux. Nous nous sommes dit: « Il attend  
*-zā ply nervo. nu nu som di: «il atā*  
quelqu'un, c'est clair, mais qui est-ce qu'il attend?»  
*kelkā, se kle:r, me ki es kil atā?»*

réponse ↔ ques-  
tion

à cet instant même  
= à ce même in-  
stant

Nous n'avons pas attendu la réponse pendant long-  
*nu navō pa atādy la repō:s pādā lō-*  
temps, elle est venue à cet instant même. Un homme  
*tā, el e vny a sei ēstā me:m. ā -nom*

sans s'arrêter ɔ: il  
ne s'est pas arrêté

est entré dans le café, est allé sans s'arrêter et sans  
*e -tātre dā l kafe, e -tale sā sarete e sā*  
regarder aucune des autres personnes jusqu'à la table  
*rgarde okyn āe -zo:tra person zyska la tablā*

du jeune homme, s'est assis sans saluer et a commencé  
*dy zcen om, se -tasi sā salye e a komāse*  
à parler à voix basse. Le jeune homme lui répondait  
*a parle a vva ba:s. la zcen om lyi repōde*

également à voix basse, et pas un mot de ce qu'ils  
*egalmā a vva ba:s, e pa -zā mo d sē kil*  
disaient ne venait jusqu'à notre table. Ils ont parlé  
*dize na vne zyska notra tabl. il -zō parle*

comme cela ɔ: à  
voix basse

durant = pendant

comme cela durant un peu plus de dix minutes.  
*kom sla dyrā -iā pō ply dā di minyt.*

A trois heures et quart, nous nous sommes levés et  
*a trwa -zœ:r e ka:r, nu nu som lœve e*

nous sommes allés vers la porte pour quitter le café.  
*nu som -zale ver la port pur kite l kafe.*

A cet instant même, l'homme qui était venu un peu  
*a sei ěstā me:m, lom ki ete vny ě pø*

avant a dit quelque chose à très haute voix, puis, sou-  
*avā a di kelko so:z a trs o:t vwa, pyi, su-*

dain, il s'est levé. Le jeune homme s'est levé égale-  
*dě, il se lve. la zœn om se lve egal-*

ment, et nous avons vu alors que l'autre tenait un  
*mā, e nu -zavō vy ab:r ka lo:trā tœne ě*

long couteau à la main. Nous nous sommes dit tous  
*lō kuto a la mě. nu nu som di tu*

les deux: «Ça n'ira pas comme cela!» Puis nous  
*le dœ: «sa nira pa kom sla!» pyi nu*

avons fait un bond de deux mètres, et un instant plus  
*-zavō fe ě bō dœ dœ metr, e ě -něstā ply*

tard, l'homme était à terre à côté de la table. Son  
*ta:r, lom ete -ta tœ:r a kote d la tabl. sō*

couteau était à dix mètres de là, je tenais son bras  
*kuto ete -ta di metra dœ la, zœ tœne sō bra*

droit, André le tenait par son bras gauche, le jeune  
*drwa, ādre l tœne par sō bra go:f, la zœn*

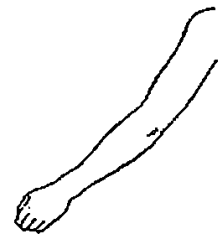
homme était assis sur lui. D'autres hommes sont  
*om ete -iasi syr lvi. do:trā -zœm sō*

arrivés, ils ont pris l'homme au couteau par les deux  
*-tarive, il -zō pri lom o kuto par le dœ*

soudain = dans le même instant



un bond



un bras

le ɔ: l'homme

prendre  
 a pris  
 prend

l'homme au cou-  
 teau = l'homme  
 avec le couteau

Chapitre vingt-quatre (24).

un bras  
deux bras

bras et sont sortis avec lui, et nous sommes restés  
*bra e sō sorti avec lui, e nu som reste*

dans le café avec le jeune Français. Qui était cet  
*dā l kafe avec la zœn frāse. ki ete set*

homme? Je ne le sais pas. Henri ne nous l'a jamais  
*om? zœ n la se pa. āri nœ nu la zame*

raconté, et nous ne le lui avons pas demandé. Mais  
*rakōte, e nu n la lui avō pa dmāde. me*

je reviens à mon histoire.  
*zœ rœvjē a mō -nistwæ:r.*

« Messieurs, » nous a dit Henri, « sans vous, je crois  
*« mesjœ, » nu -za di āri, « sā vu, zœ krwa*

que je serais mort. Vous êtes Français? » « Oui, tous  
*k zœ sɛ mœ:r. vu -zet frāse? » « wi, tu*

les deux. Je suis Jean-Paul Martial, et voici mon ami,  
*le dœ. zœ syi zā pœl marsjal, e vwasi mō -nami,*

M. André Comaux. Nous demeurons tous les deux  
*masjœ ādre komo. nu dmœrō tu le dœ*

à Casablanca, en ce moment, mais nous sommes de  
*a kazablāka, ā s momā, me nu som dœ*

Paris. » « Moi, je ne suis pas de Paris, je suis de ...,  
*pæri. » « mwa, zœ n syi pa d pæri, zœ syi dœ...,*

d'une autre ville, une petite ville. Je m'appelle Henri  
*dyn œ:trœ vil, yn pœtit vil. zœ mapel āri*

Dupont. » (C'est plus tard seulement qu'il nous a dit  
*dypō. » [se ply ta:r sœlmā kil nu -za di*

son vrai nom.) « Si vous avez le temps, » a-t-il con-  
*sō vre nō.] « si vu -zave l tã, » a -til kō-*

tinué, « j'aimerais que vous preniez quelque chose  
*tinɥe, «zɛmɥe k vu prɔnje kelkə fo:z*

avec moi. » « Volontiers. Et je crois que vous avez  
*avɛk mwa. » «vɔlɔtje. e zə krwa k vu -zavɛ*

volontiers = avec plaisir

vous-même besoin de quelque chose après cette affaire.  
*vumɛ:m bəzwe d kelkə fo:z aprɛ sɛt afɛ:r.*

Voulez-vous que nous prenions trois verres de whisky? »  
*vule vu k nu prɔnjɔ trwa vɛ:r də wiski?»*

« Volontiers, Messieurs, » nous a dit le jeune homme,  
*«vɔlɔtje, mesjɔ, » nu -za di i zæn ɔm,*

« mais puisque c'est moi qui veux que vous preniez  
*«me pyɪʃk sɛ mwa ki vø k vu prɔnje*

un verre, permettez-moi d'appeler le garçon. »  
*æ vɛ:r, pɛrmɛtɛ mwa dɔplɛ l garsɔ.»*

Nous sommes restés ensemble deux heures. Nous  
*nu sɔm rɛstɛ əsɑ:blɛ də -zœ:r. nu*

ensemble = l'un avec l'autre ou les autres

avons bu encore quelques verres et fumé de nom-  
*-zavɔ by əks:r kelk vɛ:r e fɥmɛ d nɔ-*

breuses cigarettes. Henri qui, avant l'arrivée de  
*bɔø:zɑ sigarɛt. əri ki, avɑ larivɛ d*

arrivé  
 une arrivée

« l'homme au couteau » semblait être de plus en plus  
*«lɔm o kuto » sɑblɛ ɛ:trɛ də ply -zɑ ply*

L'homme n'était pas arrivé.  
 C'était avant l'arrivée de l'homme.

nerveux, était maintenant très calme. Il parlait beau-  
*nervø, ɛtɛ mɛtnɑ trɛ kalm. il parlɛ bo-*

calme ↔ ner-  
 veux

coup et à haute voix, mais il ne parlait ni de sa famille,  
*ku e a o:t vwa, mɛ il nɔ parlɛ ni d sa fami:j,*

à haute voix  
 à voix basse

ni de ce qu'il faisait avant de venir en Afrique. Il  
*ni d sɔ kil fɛzɛ avɑ d vɔnir ɑ -nafrik. il*

Chapitre vingt-quatre (24).

il est différent de  
= il n'est pas  
comme

nous parlait des gens qu'il avait connus au Maroc,  
*nu parle de zā kil ave kony o marok,*

à Casablanca et dans d'autres villes de ce pays très  
*a kazablāka e dā do:tro vil də sə peji tre*

différent de la France. Parfois il s'arrêtait et nous  
*diferā d la frā:s. parfwa il sarete e nu*

posait une question, et alors, c'était presque toujours  
*poze yn kestjō, e ab:r, sete presk tuzu:r*

André qui lui répondait. Il a parlé durant ces deux  
*ādre ki lqi repōde. il a parle dyrā se də*

heures presque sans s'arrêter, et après ces deux heures,  
*-zæ:r presk sā sarete, e apre se də -zæ:r,*

c'était comme si nous l'avions connu durant de nom-  
*sete kom si nu lavjō kony dyrā d nō-*

breuses années.

*brø:z -zane.*

Puis, soudain, Henri s'est levé et nous a dit: « Il est  
*pyi, sudē, āri se lve e nu -za di: «il e*

tard, Messieurs, je vous demande pardon, je vais vous  
*ta:r, mesjə, zə vu dmā:d pardō, zə ve vu*

quitter, mais je veux que vous veniez dîner chez moi  
*kite, me zə vø k vu vənje dine fe mwa*

un de ces jours. Je demeure seul dans une petite rue  
*ē d se zu:r. zə dəmæ:r sœl dā -zyn pətīt ry*

très calme, c'est parfois même un peu triste, et je  
*tre kalm, se parfwa me:m ē pə trist, e zə*

suis toujours très heureux quand quelqu'un vient me  
*syi tuzu:r tre -zæ:rə kā kelkē vjē m*



voir le soir. J'aimerais beaucoup que vous veniez  
*vwa:r lə swa:r. zems boku kə vu vənje*

tous les deux. » C'est encore André qui lui a répondu:  
*tu le də.» se -tākə:r ādre ki lʷi a repōdy:*

« Nous serons très heureux de venir, Monsieur Dupont,  
*«nu sɾō tre -zæɾə d vənir, məsjə dy pō*

mais si vous voulez que nous venions chez vous, je  
*mɛ si vu vule k nu vənjō se vu, ...*

veux, moi, que vous veniez passer une soirée avec nous,  
*və, mwə, kə vu vənje pase yn sware avek nu,*

dans la maison de mon oncle. J'ai une très jolie cou-  
*dā la mezō d mō -nō:kl. ze yn tre zoli ku-*

sine de votre âge qui sera heureuse de vous connaître. »  
*zin də votr a:z ki sɾə æɾə:z də vu kɔnɛ:tr.»*

« Je ne sais si elle sera heureuse, mais je viendrai  
*«zə n se si el sɾə æɾə:z, mɛ z vjēdre*

volontiers. Et maintenant, Messieurs, au revoir. Vien-  
*vɔlōtjɛ. ɛ mɛtnā, məsjə, ɔ vwa:r. vjē-*

dez-vous ce soir? » « Il nous est impossible de venir  
*dre vu sə swa:r?» «il nu -ze -tɛpɔsiblə də vni:r*

ce soir, car nous attendons nous-mêmes quelques  
*sə swa:r, kə nu -zatādō nume:m kelk*

personnes, mais demain soir, cela nous sera possible. »  
*pɛɾsɔn, mɛ dmɛ swa:r, slə nu sɾə pɔsibl.»*

« Très bien, je vous attendrai. »  
*«tre bjɛ, zə vu -zatādre.»*

« Et voilà, cher Monsieur Doumier, » a dit Jean-Paul  
*«e vwala, se:r məsjə dumiɛ,» ɛ di zā pɔl*

soirée = soir

passer une soirée  
 avec nous ɔ: être  
 avec nous pendant  
 une soirée

Il est heureux.  
 Elle est heureuse.  
 Ils sont heureux.  
 Elles sont heu-  
 reuses.

impossible ←→  
 possible

j'attends  
 tu attends  
 il attend  
 nous attendons  
 vous attendez  
 ils attendent

il attend  
 il attendra

voilà comment ɔ:  
 vous voyez com-  
 ment

Chapitre vingt-quatre (24).

	<p>Martial, « comment nous avons connu votre fils Henri. »  <i>marsjal, «kɔmā nu -zavō kɔny vɔtrə fis āri.»</i></p> <p>« Racontez-moi votre première soirée chez lui, » lui a  <i>«rakōie mwa vɔtrə pramiɛ:r sware fe lyi.» lyi a</i></p> <p>demandé le vieux Doumier, en posant sa main sur le  <i>dmāde l vjə dumje, ā pozā sa mē syr la</i></p> <p>bras du jeune homme. « Racontez-moi comment était  <i>bra dy zœn om. «rakōie mwa kɔmā ete</i></p> <p>sa maison, de quoi vous avez parlé, combien de temps  <i>sa mszō, də kwa vu -zave parle, kōbjē d tā</i></p> <p>vous êtes restés ensemble. Je veux que vous me disiez  <i>vu -zet reste āsā:bl. zə və k vu m dizje</i></p> <p>cela m'intéresse :  je veux bien le sa-  voir</p> <p>tu, parce que, vous le savez bien, tout intéresse un  <i>tu, pars kə, vu l save bjē, tu -tēteres ā</i></p> <p>père, les grandes choses comme les plus petites. Depuis  <i>pɛ:r, le grā:d jo:z kɔm le ply ptit. dəpyi</i></p> <p>qu'Henri est parti et jusqu'à ces jours-ci, j'ai bien des  <i>kāri e parti e zyska se zu:r si, zə bjē de</i></p> <p>j'ai passé la nuit à  penser = j'ai pen-  sé pendant toute  la nuit</p> <p>fois passé toute la nuit à penser à ce que m'avait écrit  <i>fwa pase tut la nyi a pāse a s kə mave -tekri</i></p> <p>une idée = une  pensée</p> <p>Henri, pour avoir une idée de ce qu'il faisait et pour  <i>āri, pur avwa:r yn ide d sə kil faze e pur</i></p> <p>il vit  il vivait</p> <p>savoir comment il vivait. »  <i>savwa:r kɔmā il vive.»</i></p> <p>seul  seule  seule-ment</p> <p>« Je vous comprends très bien, cher Monsieur Doumier, »  <i>«zə vu kōprā tre bjē, fe:r masjə dumje,»</i></p> <p>heureux  heureuse  heureuse-ment</p> <p>lui a répondu Martial, « mais je peux heureusement  <i>lyi a repōdy marsjal, «me z pə ərazmā</i></p>
--	---

vous raconter presque tout ce qu'Henri a fait depuis  
*vu rakōte presk tu s kāri a fe dāpyi*

le jour où nous nous sommes rencontrés, puisque depuis  
*l zu:r u nu nu som rākōtre, pyisk dāpyi*

cet après-midi, nous nous sommes vus presque chaque  
*set aprēmidi, nu nu som vy presk fak*

jour.

*zu:r.*

Quand nous sommes venus chez lui, le premier soir,  
*kā nu som usny fe lūi, lō prēmje swa:r,*

il était déjà huit heures et demie. Un peu tard pour  
*il ete deza yi tō:r e dmi. ē pō ta:r pur*

dîner, mais il nous avait été impossible de venir avant.  
*dine, me il nu -zave tete ēpōsible dō vni:r avā.*

Il n'y avait personne dans la rue où il demeurerait,  
*il njavē person dā la ry u il dōmōere,*

sauf un petit homme noir qui parlait à voix basse à  
*sof ē pti -tom nwa:r ki parle a vwa ba:s a*

son chat. Quand nous avons passé devant eux, le  
*sō fa. kā nu -zavō pase dvā ø, lō*

chat a fait soudain un grand bond et a disparu dans  
*fa a fe sudē ē grā bō e a dispary dā*

la nuit. Alors le petit homme, après avoir regardé  
*la nyi. al:r lō pti -tom, aprē -zavwa:r vōgarde*

où allait son chat, nous a dit quelque chose en une  
*u ale sō fa, nu -za di kelkō fo:z ā -nyn*

langue inconnue — on parle beaucoup de langues à  
*lā:g ēkōny - ō parl boku d lā:g a*

nous nous rencontrons ɔ: l'un de nous rencontre l'autre

il a disparu ɔ: soudain, il n'était plus là

disparaître connaître a disparu a connu disparaît connaît

Chapitre vingt-quatre (24).

	Casablanca — puis a disparu, lui aussi. Nous n'avons <i>kazablāka - p̄yi a dispary, l̄yi asi. nu navõ</i>
personne d'autre = aucune autre personne	rencontré personne d'autre, et je crois que nous <i>rākõtre person do:tr, e ʒa krwa k nu</i>
il serait triste ɔ: cela serait triste	nous sommes dit tous les deux qu'il serait très triste <i>nu som di tu le dõ kil sere tre trist</i>
vivre il vit	de vivre tout seul dans cette rue. Mais après notre <i>dõ vi:vra tu sæl dā set ry. me apre notr</i> arrivée chez Henri, ces idées noires ont disparu. <i>arive ʒe āri, se -zide nwa:r õ dispary.</i>
ouvrir a ouvert ouvre	C'est Henri lui-même qui nous a ouvert la porte. Il <i>se -tāri l̄yime:m ki nu -za uve:r la port. il</i> y avait derrière lui une petite fille noire, mais elle a <i>ʒave derje:r l̄yi yn p̄tit fi:j nwa:r, me el a</i> disparu dans une des chambres quand elle a vu les <i>dispary dā -zyn de fā:brõ kã -tel a vy le</i> deux hommes blancs. « C'est Fatima, ma petite amie, » <i>dõ -som blā. «se fatima, ma p̄tit ami,»</i> nous a dit Henri. « C'est la fille de ma bonne. Elle <i>nu -za di āri. «se la fi:j dõ ma bon. el</i> est un peu nerveuse quand elle voit de nouvelles <i>ε -iā p̄õ nervø:z kã -tel vwa dõ nouvel</i> personnes, mais je suis sûr qu'elle reviendra dans <i>person, me ʒa s̄yi sy:r kel ravjēdra dā</i> quelques minutes. » <i>kelk minyt.»</i>
	Puis, quand nous sommes entrés, il nous a demandé: <i>p̄yi, kã nu som -zātre, il nu -za dmāde:</i>

«Voulez-vous que nous prenions quelque chose avant

«vule vu k nu prəvjō kelkə fo:z avā

de dîner?» Et sans attendre notre réponse, il nous

də dine?» e sā -zaiā:drə notrə rəpō:s, il nu

a versé deux verres de vin et nous les a donnés en

-za verse də ve:r də vē e nu le -za done ā

disant: «Toute l'Afrique est dans ce vin, Messieurs,

dizā: «tut lafrik e dā s vē, mesjə,

il est impossible de ne pas penser à ce beau pays

il e -tēposiblə də n pa pāse a s bo peji

quand on le boit.» Il avait raison: depuis cette

kā -tō l bwa.» il ave rezō: dəpyi set

soirée, chaque fois que l'un de nous boit ce vin, il

sware, fak fwa k lā d nu bwa s vē, il

pense aux belles soirées calmes de ce pays entièrement

pā:s o bel sware kalm də sə peji ātjermā

différent de tous les autres, et que l'on aime de plus

diferā d tu le -zo:tr, e kə lō -nə:m də ply

en plus. Je n'ai jamais bu de meilleur vin.

-zā ply. zə ne zame by d mejœ:r vē.

Depuis que nous nous sommes vus ce soir-là,

dəpyi k nu nu som vy sə swa:r la,

Henri et nous, nous avons bu de nombreux verres

āri e nu, nu -zavō by d nōbrə ve:r

de ce vin. Nous en avons bu chaque fois que

də sə vē. nu -zā -navō by fak fwa k

nous avons été ensemble. Ah, nous avons passé

nu -zavō -zete āsā:bl. a, nu -zavō pase

attendre  
a attendu  
attend

il a raison : ce  
qu'il dit est juste

grand  
plus grand  
le plus grand

bon  
meilleur  
le meilleur

Chapitre vingt-quatre (24).

depuis ɔ: depuis  
ce soir-là

nous avons passé  
quelque temps à  
parler ɔ: nous a-  
vons parlé pen-  
dant quelque  
temps

beaucoup d'heures heureuses chez votre fils à Casablan-  
bohu dæ:r œrø:zə je vɔtrə fis ə kazablā-

ca! Après le dîner — et je n'ai jamais depuis fait  
ka! aprɛ l dine - e zə ne zəmə dəpɔi fe

un meilleur dîner en Afrique — nous avons passé  
œ mejœ:r dine ā -nafrik - nu -zavõ pase

quelque temps à parler et à fumer. De quoi avons-  
kelk tã ə parlɛ e ə fyɛ. də kwə avõ

nous parlé? De mille choses différentes. Il ne m'est  
nu parlɛ? də mil ʃø:z dɪfɛrã:t. il nə mɛ

pas possible aujourd'hui de vous dire tout ce que  
pa pɔsibl ozurɔi d vu di:r tu s kə

nous nous sommes dit. Nous avons parlé de notre  
nu nu sɔm di. nu -zavõ parlɛ d nɔtrə

cher pays, des voyages que nous avons faits, de cette  
ʃe:r pɛjɛ. de vwajə:z kə nu -zavõ ʃɛ, də sɛt

Afrique que nous aimions tous les trois. Nous nous  
afrik kə nu -zɛmõ tu le trwə. nu nu

sommes demandé s'il serait un jour possible de rentrer  
sɔm demãde sɪl sɛrɛ -tã zu:r pɔsiblɛ də rãtre

en France. Puis, Henri nous a montré quelques beaux  
ã frã:s. pɔi, āri nu -zə mɔtre kelk bo

livres qu'il avait.

li:vɔ kil avɛ.

Un peu plus tard, la petite Fatima est entrée. Je  
œ pø pɔy tã:r, la ptit fatimə ɛ -tãtre. zə

crois que je ne vous ai pas dit qu'elle avait alors  
krwə kə zə n vu -zɛ pa di kel avɛ -tãlɔ:r

douze ans et qu'elle était comme une petite sœur  
*du:z ā e kel ete kɔm yn pətɪt sœ:r*

pour Henri. Elle était encore un peu nerveuse, mais  
*pur āri. el ete -tākɔ:r ā pø nervø:z, mɛ*

Henri lui a pris la main et lui a dit: « Alors, Fatima,  
*āri lɥi a pɾi la mē e lɥi a di: «alɔ:r, fatima,*

veux-tu rester quelques minutes avec nous? » « Qui  
*vø ty reste kelk minyt avek nu?» «ki*

sont ces deux hommes? » a demandé la petite. « Ah,  
*sō se dø -zɔm?» a dmāde la ptit. «a,*

tu veux qu'ils te disent leurs noms? Mais nous allons  
*ty vø kil ta di:z lœr nō? mɛ nu -zālō*

leur demander cela: Messieurs, Fatima veut que vous  
*lœr dmāde sla: mesjø, fatima vø k vu*

lui disiez vos noms. » « Moi, je suis André. » « Et moi,  
*lɥi dizje vo nō.» «mwa, zø sɥi ādre.» «e mwa,*

je suis Jean-Paul. » « Et maintenant, Fatima, » lui dit  
*zø sɥi zā pɔl.» «e mētnā, fatima,» lɥi di*

Henri, « veux-tu qu'ils te prennent la main pour faire  
*āri, «vø ty kil ta pɾen la mē pur fe:r*

une petite promenade dans le jardin? Non? Il est  
*yn pətɪt pɾɔmnad dā l zardē? nō? il e*

vrai que tu es trop grande pour cela. Mais tu veux  
*vɾe k ty e ɪrɔ grā:d pur sla. mɛ ty vø*

bien venir avec nous, n'est-ce pas? »  
*bjē vni:r avek nu, nes pa?»*

Fatima a dit oui, et nous avons fait une jolie petite  
*fatima a di wi, e nu -zavō fe yn zoli ptit*

il lui a pris la  
 main : il a pris sa  
 main

dire  
 (que) je dise  
 (que) tu dises  
 (qu') il dise  
 (que) nous disions  
 (que) vous disiez  
 (qu') ils disent

prendre  
 (que) je prenne  
 (que) tu prennes  
 (qu') il prenne  
 (que) nous  
 prenions  
 (que) vous  
 preniez  
 (qu') ils prennent

venir  
 (que) je vienne  
 (que) tu viennes  
 (qu') il vienne  
 (que) nous  
 venions  
 (que) vous veniez  
 (qu') ils viennent

promenade dans le jardin qu'Henri avait derrière sa  
*promnad dā l zardē hāri ave derjɛ:r sa*

maison. Fatima ne nous regardait plus nerveusement,  
*mezō. fatima no nu rgarde ply nervozmā,*

comme un petit animal. Nous avons tous les quatre  
*kom ē pti -tanimal. nu -zavō tu le katrō*

passé un très beau moment.  
*passē ē trē bo momā.*

Fatima ne vivait que pour Henri, il était tout pour  
*fatima n vives k pur āri, il ēte tu pur*

elle. Quand il lui a demandé après notre promenade:  
*el. kā -lil lui a dmāde aprē notrō promnad:*

«Veux-tu qu'ils viennent une autre fois?» elle a  
*«vø ty kil vjen yn o:trō fwa?» el a*

ouvert ses grands yeux noirs, l'a regardé et a ré-  
*uvɛ:r se grā -zjō nwa:r, la rgarde e a re-*

pondu: «Si tu veux. Fatima veut tout ce que veut  
*pōdy: «si ty vø. fatima vø tu s kə vø*

Henri. Si tu veux qu'ils viennent, Fatima le veut  
*āri. si ty vø kil vjen, fatima l vø*

aussi.» «Nous sommes très heureux, Fatima. Si tu  
*osi.» «nu som trē -zcerō, fatima. si ty*

veux vraiment que nous venions, nous reviendrons très  
*vø vřemā k nu vɔnjō, nu vɔnjēdrō trē*

volontiers,» a dit André en souriant. Fatima nous a  
*vɔlōtje,» a di ādre ā surjā. fatima nu -za*

regardés un instant, puis d'un bond, elle a disparu.  
*rgarde ē -nēstā, pɥi, diē bō, el a dispary.*



« Il y a des soirs, » a dit Henri, quand elle est sortie,  
*« il ja de swa:r, » a di āri, kã -tel e sorti,*

« où sans elle, cette maison serait très triste. J'ai  
*« u sã -zel, sel me:zõ sre tre trist. ze*

bien fait de prendre chez moi la mère avec cette petite.  
*bjē fe do prã:dr. je mou la me:r avek sel pitit.*

Avant, je n'avais que le whisky, et ce n'est pas bien  
*avã, ze nave k la wiski, e s ne pu bjē*

de boire pour passer le temps. Mais depuis le jour  
*do bwa:r pur pase l iã. me dɔpyi l zu:r*

où nous nous sommes rencontrés, comme elle dit —  
*u nu nu som rãkõtre, kom el di —*

parce qu'elle veut être ma femme, vous savez, quand  
*pars kel vo -ie:tr. ma fam, vu save, kã*

elle sera assez grande — le whisky ne m'intéresse  
*-tel sera ase grã:d — la wiski n mēteres*

plus. »

*ply.»*

Pendant que nous parlions, nous sommes rentrés dans  
*pãdã k nu parljõ, nu som rãtre dã*

la maison, où nous avons encore passé quelque temps  
*la me:zõ, u nu -zuvõ āko:r pase kelk tã*

à parler des nombreuses choses qui intéressaient  
*a parle de nõbrø:zo fo:z ki ēteres*

alors les Français d'Afrique — et ceux de France  
*ako:r le frãse dafrik e sɔ d frã:s*

également, c'est clair. Il était très tard quand nous  
*egalãmã, se kle:r. il ete tre ta:r kã nu*

nous sommes levés pour quitter Henri. «Vous ne  
*nu som leve pur kite āri. «vu n*

voulez pas que nous prenions un dernier verre de vin  
*vule pa ka nu prənɔ̃ tē dernje ve:r də vē*

ou une dernière tasse de café, Messieurs?» nous a  
*u yn dernje:r ta:s də kafe, mesjø?» nu -za*

demandé votre fils, mais nous lui avons dit merci et  
*dmāde votrə fis, me nu lɥi avɔ̃ di merci e*

il est sorti avec nous pour faire une petite prome-  
*il e sorti avek nu pur fe:r yn pətɪt prom-*

nade.

*nad.*

« Quand Fatima sera votre femme, » a commencé André,  
*«kā fatima sra votrə fam,» a komāse ādre,*

mais Henri l'a arrêté en souriant: « A quoi pensez-vous,  
*me āri la arete ā surjā: «a kwa pāse vu,*

mon cher Comaux? Fatima ne sera jamais ma femme! »  
*mō fe:r komo? fatima n sera zame ma fam!»*

« C'est ce que vous dites, vous, mais je crois que  
*«se s kə vu dit, vu, me zə krwa k*

Fatima, elle, va vous attendre jusqu'à sa mort. Vous  
*fatima, el, va vu -zatā:dra zyska sa mo:r. vu*

savez bien qu'en Afrique, une petite fille de douze  
*save bjē kā -nafrik, yn pətɪt fi:j də du:z*

ans est déjà presque une femme. » Henri n'a rien dit  
*ā e dɔza presk yn fam.» āri na rjē di*

d'abord. Puis: « Si vous avez raison, » nous a-t-il dit,  
*dabo:r. pɥi: «si vu -zave rezɔ̃,» nu -za -til di,*

« il est clair que ce que je fais n'est pas bien. Mais  
*«il ε kle:r kə s kə ʒ fe ne pa bjē. me*

elle oublierait peut-être tout cela, si elle ne vivait  
*el ublire pœte:trə tu sla, si el nə vive*

plus dans la même maison que moi. »  
*ply dā la me:m mezō k mwa.»*

C'est moi qui ai répondu: « Non, je ne crois pas, mais  
*se mwa ki e repōdy: «nō, ʒə n krwa pa, me*

je crois que tout cela ne fait rien. Si cela vous intéresse  
*ʒə krwa k tu sla n fe rjē. si sla vu -zēteres*

de savoir ce que je pense de cette affaire, voilà: moi,  
*də savwa:r sə k ʒə pā:s də set afe:r, vwala: mwa,*

j'attendrais encore deux ou trois ans, puis je trouverais  
*ʒatādre āko:r də -zu trwa -zā, pyi ʒə truvre*

un mari pour Fatima, et tout serait oublié en très peu  
*ā mari pur fatima, e tu sre -iublie ā tre pə*

de temps. Fatima est très jolie et elle vous aime  
*d tā. fatima ε tre ʒoli e el vu -ze:m*

beaucoup, mais je crois qu'elle n'est pas très différente  
*boku, me ʒə krwa kel ne pa tre diferā:t*

des autres fillettes de son âge. Elle aussi oubliera le  
*də -zo:trə fijet də sō -na:ʒ. el osi ublira l*

premier homme qu'elle a aimé quand elle aura un  
*prəmje -rom kel a sme kā -iel ora ā*

mari et de nombreux enfants. A douze ans, on parle  
*mari e d nōbrə -zāfā. a du:z ā, ō parl*

facilement d'attendre jusqu'à sa mort, mais on ne le  
*fasilmā datā:dra ʒyska sa mo:r, me ō n la*

fait jamais.» «Vous avez peut-être raison,» a dit Henri.  
*fɛ ʒamɛ.» «vu -zave pœte:tro rezɔ̃,» a di ɑ̃ri.*

Puis nous nous sommes dit au revoir et nous nous  
*pɥi nu nu som di o rvwa:r e nu nu*  
 sommes quittés.»  
*som kite.»*

A cet instant même, la vieille Amélie est entrée et  
*a sei ɛstɑ̃ mɛ:m, la vjɛ:j ameli e -tɑ̃tre e*

a dit: «On dîne dans un quart d'heure.» «Merci,  
*a di: «ɔ̃ din dɑ̃ -zœ̃ ka:r dœ:r.» «mersi,*

Amélie,» lui a dit M. Doumier. Et Martial a dit:  
*ameli,» lɥi a di mɑsjø dumje. e marsjal a di:*

«Pendant que nous dînerons, je vous raconterai com-  
*«pɑdɑ̃ k nu dinrɔ̃, ʒə vu rakœ̃tre ko-*

ment Henri et sa jeune femme, la cousine d'André, se  
*mɑ̃ ɑ̃ri e sa ʒœn fam, la kuzin dɑ̃dre, sə*

sont connus.» «Non, M. Martial,» a dit André, «puis-  
*sɔ̃ kœny.» «nɔ̃, mɑsjø marsjal,» a di ɑ̃dre, «pɥis-*

que Marie-Anne est ma cousine, c'est moi qui raconterai  
*kə mari a:n e ma kuzin, sɛ mwa ki rakœ̃tre*

comment ils se sont connus.» «Vous avez raison, André,  
*kœmɑ̃ il sə sɔ̃ kœny.» «vu -zave rezɔ̃, ɑ̃dre,*

car je n'étais pas avec eux quand ils se sont rencontrés  
*kar ʒə netɛ pa avɛk ø kɑ̃ -til sə sɔ̃ rɑ̃kœ̃tre*

la première fois. J'étais dans la maison.» Un quart  
*la pɾɑmjɛ:r fwɑ. ʒetɛ dɑ̃ la mezɔ̃.» ɑ̃ ka:r*

d'heure plus tard, les quatre hommes étaient à table.  
*dœ:r pɥi ta:r, le katr œm ɛtɛ -ta tabl.*

## EXERCICE A.

Quand M. Doumier demande à ses nouveaux amis de lui raconter comment Henri est mort, ils lui disent que c'est une histoire très —. M. Doumier veut savoir de — son fils est mort. Mais il ne connaît pas le nom de la — d'Henri, parce qu'elle est heureusement — en France. Henri a été malade pendant deux semaines seulement, et il y a des maladies que l'on a des mois et — même des années.

M. Martial raconte au vieux Doumier comment il a — son fils. Il dit qu'il l'a vu la première fois dans un des — cafés de Casablanca. M. Martial et son ami avaient — de nombreuses cigarettes. Ils — les gens qui passaient dans la rue, et ne parlaient presque pas. Henri était assis à quelques mètres des deux amis: il semblait être très —, car il fumait beaucoup de cigarettes. Il se levait souvent pour aller à la porte, mais il n'allait pas toujours — à la porte.

L'homme qui s'est assis à la table d'Henri Doumier a commencé à parler à — basse. Les deux hommes ont parlé — un peu moins d'un quart d'heure. Puis, l'homme a dit quelques mots à très — voix. Et —, il s'est levé: il tenait un couteau à la main. Quand les deux autres Français ont vu cela, ils ont fait un — de deux mètres. Un instant plus tard, l'homme — couteau était à terre à côté de la table.

## MOTS:

une arrivée  
un bond  
un bras  
du café  
une idée  
une maladie  
un mètre  
la raison  
une réponse  
une soirée  
le subjonctif  
une voix  
le whisky  
calme

clair  
différent  
heureuse  
impossible  
inconnu  
meilleur  
nerveux  
nerveuse  
nombreux  
nombreuse(s)  
possible  
triste  
attendre  
j'attendrai  
il a attendu  
il a connu  
dîner  
(que) nous  
disions  
(que) vous  
disiez  
(qu') ils disent  
il a disparu  
il intéresse  
il meurt  
mourir  
il a ouvert  
passer (dans la  
rue)  
passer (une  
soirée)  
il a pris  
(que) nous  
prenions  
(que) vous  
preniez  
(qu') ils  
prennent  
il répondait  
il revenait  
il reviendra  
je tenais  
il tenait

Les deux hommes ont demandé à Henri: «Voulez-vous prendre un verre de — avec nous?» «—,» a-t-il répondu. Les trois hommes sont restés — pendant trois heures. Henri n'était plus nerveux, il était très —. Ils ont parlé de beaucoup de choses différentes en — de nombreuses cigarettes. Avant — quitter le jeune Doumier, André lui a dit: «Venez passer une — à la maison de mon oncle. Ma jolie cousine sera très — de vous voir.»

Le vieux M. Doumier veut que les deux hommes lui disent tout, parce que tout — un père. Et M. Doumier a souvent — toute la nuit à penser aux lettres d'Henri, pour avoir une — de ce que son fils faisait et de comment il —.

#### EXERCICE B.

Que faisaient les deux Français dans le café? ... Pourquoi le vieux Doumier passait-il les nuits à penser à ce qu'avait écrit son fils? ... Pourquoi Martial et Comaux ne sont-ils pas venus chez Henri avant huit heures et demie? ... Qu'a fait le petit homme noir qu'ils ont rencontré dans la rue où demeurait Henri, quand ils ont passé devant lui? ... Que dit Martial en parlant du vin qu'Henri leur a donné le premier soir? ... Comment les trois hommes ont-ils passé le temps après le dîner? ... Qu'ont fait les trois hommes et Fatima après que la fillette est entrée dans la chambre? ... De quoi les trois hommes ont-ils parlé, le soir chez Henri Doumier? ...

EXERCICE C.

nous nous sommes vus (rencontrés, quittés, connus)

ils se sont vus (rencontrés, quittés, connus)

« Après le jour où nous nous sommes —, votre fils et nous, » dit Martial à M. Doumier, « nous nous sommes — presque tous les jours. » « Le premier soir où Henri a été chez nous, nous nous sommes — très tard, » dit-il également. Comaux raconte comment Henri Doumier et sa cousine se sont —. Martial était dans la maison quand les deux jeunes gens se sont — la première fois. Henri et ses deux nouveaux amis se sont — en parlant de Fatima. Après ce premier soir, ils se sont souvent —.

que nous disions (prenions, venions)

que vous disiez (preniez, veniez)

qu'ils disent (prennent, viennent)

« Je veux que vous me — ce qu'a fait mon fils, » dit le vieux Doumier. « Voulez-vous que nous — chez vous demain soir? » demande Martial à Henri. « J'aimerais que vous — un verre de whisky, » dit Henri aux deux amis. La petite Fatima veut que les deux nouveaux arrivés lui — leurs noms. Elle ne veut pas qu'ils — sa main. « Veux-tu que ces messieurs — demain également? » demande Henri à la petite. « Elle veut que nous lui — nos noms, » dit Comaux à Henri en parlant de Fatima. « Voulez-vous que nous — un verre de vin avant de partir? » demande Henri à M. Martial. Et plus tard il lui dit: « Je veux que vous — me voir une autre fois. »

(que) nous  
venions

(que) vous  
veniez

(qu') ils  
viennent

il vivait

vivre

vouloir

durant

ensemble

facilement

heureusement

nerveusement

parfois

sans

soudain

volontiers

à cet instant

même

ne ... personne

d'autre

cela nous sera

possible

de plus en plus

de quoi

j'ai bien fait

il a raison

il nous est

impossible

il vient me voir

l'homme au

couteau

nous nous som-

mes rencontrés

nous nous

sommes dit

pas un ... ne ...

dix-neuf cent

quarante-trois

Fatima

Maroc

### RÉSUMÉ

Dans les derniers chapitres vous avez rencontré de nouvelles formes des verbes « dire », « venir » et « prendre » :

(que) je dise	(que) je vienne
(que) tu dises	(que) tu viennes
(qu') il dise	(qu') il vienne
(que) nous disions	(que) nous venions
(que) vous disiez	(que) vous veniez
(qu') ils disent	(qu') ils viennent

(que) je prenne  
(que) tu prennes  
(qu') il prenne  
(que) nous prenions  
(que) vous preniez  
(qu') ils prennent

On appelle ces formes le *subjonctif* [*sybzōktif*] des verbes « dire », « venir » et « prendre ».

Voici trois phrases :

« Je *veux* que vous me *disiez* comment mon fils est mort. » « J'*aimerais* que tu *viennes* à Villebourg. »  
« Marie-Anne *veut* que tu la *prennes* chez toi, Arthur. »

Nous voyons que dans ces trois phrases, les verbes « dire », « venir » et « prendre » sont au subjonctif. Pourquoi y a-t-il, dans ces trois phrases, le subjonctif et pas le présent que nous connaissons : « dites », « viens » et « prends » ? C'est parce que, dans ces trois phrases, les formes des verbes « dire », « ve-



nir » et « prendre » viennent après « je veux que », « tu veux que », « il veut que », etc. (formes du verbe *vouloir* [vulwa:ʀ] + que) ou après le *conditionnel* du verbe *aimer* + que: « j'aimerais que », « tu aimerais que », etc. Et le verbe qui, dans une phrase, vient après le verbe *vouloir* + que ou après le *conditionnel* du verbe *aimer* + que est toujours au *subjonctif*.

vouloir  
il veut

+ = plus [plys]

### EXERCICE

(Le présent et le subjonctif des verbes « dire », « venir » et « prendre ».)

« Pourquoi ne p<sup>renez</sup>-vous pas encore du café, M. Martial? Je veux que vous en p<sup>reniez</sup> encore une tasse. »  
« J'aimerais que vous me d<sup>issiez</sup> comment vous avez connu mon fils, » dit Doumier. Il veut également que les deux amis lui d<sup>issent</sup> comment Henri a connu sa femme. « Puisque vous voulez que je vous d<sup>is</sup> tout, je vais commencer! »

« Si le père d'Henri nous p<sup>renait</sup>, je serai très heureuse! » a dit Marie-Anne. Elle aimerait beaucoup qu'il les p<sup>renne</sup>, elle et les deux enfants. Et Doumier aimerait, lui, qu'elle v<sup>ienne</sup> à Villebourg. Si elle v<sup>ient</sup>, il ne sera plus seul dans sa grande maison.

« Vous nous quittez, M. Fournier? J'aimerais que vous v<sup>eniez</sup> avec nous, » dit Doumier. « Merci, M. Doumier, » répond Fournier, « si vous voulez que je v<sup>ienne</sup>, je viendrai une autre fois. » « Toi, Jérôme, » dit Doumier à Passavant, « je veux que tu v<sup>iennes</sup> avec nous. » « Ah,

j'aimerais que ma fille me d<sup>it</sup> un jour qu'elle v<sup>ie</sup> à Villebourg, » dit Doumier, « mais je serai très heureux aussi si elle me d<sup>it</sup> de venir à Paris. »

**Le verbe dire**

**dire**

**a dit**

**dit**

**disait**

**dira**

« Peux-tu nous d<sup>ire</sup> où demeure M. Doumier? » a demandé Martial à Pierre. Pierre lui a d<sup>it</sup> que M. Doumier était leur voisin. M. Doumier d<sup>it</sup> à Amélie qu'elle peut s'en aller dans sa cuisine. Plus tard, il lui d<sup>it</sup> d'apporter le café, quand lui et ses nouveaux amis seront dans le salon. Il sait que s'il ne lui d<sup>it</sup> pas d'aller à la cuisine, elle resterait derrière la porte, pour écouter.

**je dis**

**tu dis**

**il dit**

**nous disons**

**vous dites**

**ils disent**

« Maintenant, je serai heureux si vous me d<sup>ites</sup> tout ce que vous savez de mon fils, » d<sup>it</sup> M. Doumier. « Tu d<sup>it</sup> tout? Je crois que c'est trop, » d<sup>it</sup> Passavant. Alors, les deux amis leur d<sup>isèrent</sup> comment ils ont connu Henri. « Mais si nous vous d<sup>isons</sup> tout, nous n'aurons pas fini avant la semaine prochaine, » d<sup>it</sup> Martial. Et un peu plus tard, il demande: « Est-ce que ce que je vous d<sup>it</sup> vous intéresse? » « Oh, oui! » lui répond M. Doumier.

## AU JARDIN DES BOURDIER

Quand tout le monde s'est assis à sa place à table,  
*kā tu l mō:d se -tasi a sa plas, a tabl,*

tout le monde =  
toutes les person-  
nes

André commence à raconter.

*ādre komā:s a rakōte.*

« Comme il nous l'avait promis, Henri est venu un  
*«kom il nu lave p̄romi, āri e vny ā*

soir dîner chez mon oncle et ma tante. Quand il est  
*swa:r dine se mō -nō:kl e ma tā:t. kā -til e*

arrivé, il n'y avait dans la maison que mon oncle et  
*-tarive, il njave dā la mezō kə mō -nō:kl e*

M. Martial. J'étais dans le jardin avec ma cousine.  
*masjə marsjal. zete dā l zardē avek ma kuzin.*

Ma tante était en ville et nous ne l'attendions que  
*ma tā:t ete -tā vil e nu n latādjō kə*

attendre  
a attendu  
attend  
attendait  
attendra

pour l'heure du dîner, à huit heures environ. Quand  
*pur læ:r dy dine, a yi -tæ:r āvirō. kā*

Henri est venu, mon oncle m'a appelé et je suis rentré  
*-tāri e vny, mō -nō:klə ma aple e zə syi rātre*

dans la maison pour le saluer. Mais comme Marie-  
*dā la mezō pur la salye. me kom mari*

comme ɔ: parce  
que

Anne était restée dans le jardin, après avoir parlé  
*a:n ete reste dā l zardē, apre -zavwa:r parle*

après avoir parlé  
ɔ: après que j'ai  
parlé

avec le jeune homme pendant un court instant je lui  
*avek la zæ:n om pādā -tā ku:r ēstā zə l̄yi*

court ↔ long

Chapitre vingt-cinq (25).

crier = dire à très haute voix

dont ɔ: de qui

son plus joli sourire ɔ: le plus joli sourire de Marie-Anne

n'avait aucun intérêt pour moi ɔ: ne m'intéressait pas

nous nous donnons vous vous donnez ils se donnent

ai dit d'aller dans le jardin, lui aussi, et j'ai crié à  
*e di dale dā l zardē, lyi osi, e ze krie a*

Marie-Anne par la fenêtre: «Cousine! Voilà Henri  
*mari a:n par la fne:tr: «kuzin! uwala āri*

Dupont, dont je t'ai parlé. Je lui ai dit que tu étais  
*dypō, dō z te parle. zə lyi e di ka ty ete*

la plus jolie fille de Casablanca!» Et je lui ai dit  
*la ply zoli fi.j də kazablāka!» e zə lyi e di*

de lui montrer son plus joli sourire!  
*də lyi mōtre sō ply zoli suri:r!*

Marie-Anne est devenue toute rouge et a ouvert la  
*mari a:n e davnny tut ru:z e a uwe:r la*

bouche pour me répondre, mais n'a rien dit, car déjà,  
*buf pur mə repō:dr, mə na rjē di, kar deza,*

Henri était devant elle. Comme c'était une très  
*āri ete dvā -tel. kɔm sete -tyn tre*

belle soirée, je suis resté à la fenêtre. Mon oncle et  
*bel sware, zə syi reste a la fne:tr. mō -nō:kl e*

M. Martial parlaient de choses qui, pour moi,  
*məsjo marsjal parle d fo:z ki, pur mwa,*

n'avaient aucun intérêt. J'ai vu que les deux jeunes  
*nave okā -nētere. ze vy k le dō zɔen*

gens se sont donné la main — en se présentant, je  
*zā sə sō done la mē - ā sə prezātā, zə*

pense. Marie-Anne a souri, encore un peu rouge  
*pā:s. mari a:n a suri, ākɔ:r ā pə ru:z*

après ce que je lui avais dit. Puis, les deux nouveaux  
*apre s ka zə lyi ave di. pyi, le dō nuvo*

amis sont allés jusqu'à la grille du jardin et sont  
*-zami sō -tale zyska la gri:ɟ dy zardē e sō*

revenus. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient, car  
*ravny. zə nātāde pa s kil sə dize, kar*

ils parlaient très bas. Comme je ne voulais pas les  
*il parle tre ba. kom zə n vule pa le*

déranger, je ne suis pas, moi, descendu dans le  
*derāze, zə n syi pa, mwa, desādy dā l*

jardin. Quand deux personnes veulent parler ensemble,  
*zardē. kã də pɛrsɔn vœl parle āsā:bl,*

une troisième personne dérange souvent. Mais c'est  
*yn trwaxjɛm pɛrsɔn derā:z suvā. me sɛ*

Marie-Anne elle-même qui, en arrivant devant la  
*mari a:n elmɛ:m ki, ā -narivā dvā la*

maison, m'a crié: « André, viens avec nous, le jardin  
*mezō, ma krie: «ādre, vjē avek nu, lə zardē*

est très beau, ce soir, tu sais? » Je me suis demandé  
*ɛ tre bo, sə swa:r, ty se?» zə m syi dmāde*

pourquoi elle disait cela, car le jardin ne me semblait  
*purkwa el dize sla, kar lə zardē n mə sãbie*

pas plus beau que les autres soirs. Mais quand j'y  
*pa ply bo k le -zo:trə swa:r. mɛ kã zi*

suis descendu, j'ai vu une autre chose que je n'avais  
*syi desādy, ze vy yn o:trə fo:z kə zə nave*

pu voir de la fenêtre, parce qu'il était déjà assez  
*py vwa:r də la fne:tr, pars kil ɛtɛ deza ase*

tard, et on ne voyait plus très bien. J'ai vu que ma  
*ta:r, e ɔ n vwaɟɛ ply tre bjē. ze vy k ma*

entendre attendre  
 a entendu a attendu  
 entend attend  
 entendait attendait  
 entendra attendra

nous nous disons  
 vous vous dites  
 ils se disent

il peut  
 il a pu

il voit  
 il voyait

## Chapitre vingt-cinq (25).

elle était devenue plus belle que jamais : elle n'avait jamais été plus belle

fais!  
faisons!  
faites!

autour du jardin  
: dans le jardin



un oiseau

un oiseau  
deux oiseaux

bon            bien  
meilleur    mieux  
le meilleur le mieux

de nouveau = en-  
core une fois

cousine, qui avait toujours été très jolie, était en ces  
*kuzin, ki ave tuzur ete tre zoli, ete -tā se*

dix minutes devenue plus belle que jamais. Elle nous  
*di minyt dāvny ply bel kə zame. el nu*

a pris tous les deux par le bras, et nous a dit: « Faisons  
*-za pri tu le də par lə bra, e nu -za di: «fəzō*

une petite promenade autour du jardin avant de  
*yn pəti pɔmnad otur dy zardē avā də*

dîner! »

*dine!»*

Soudain, dans un arbre, un oiseau a commencé à chanter.

*sudē, dā -zē narbr, ē -nwazo a kɔmāse a fāte.*

Un autre oiseau lui a répondu, puis un troisième.

*ē -no:tr wazo lyi a repōdy, pui ē trwazjem.*

Marie-Anne, qui aimait beaucoup le chant des oiseaux,

*mari a:n, ki eme boku l fā de -zwazo,*

s'est arrêtée pour mieux entendre. « Ecoutez! Quel

*se -tarete pur mjø -zātā:dr. «ekute! kel*

joli chant d'amour! » « Oui... » lui a répondu Henri,

*zoli fā damu:r!» «wi...» lyi a repōdy āri,*

mais moi, je lui ai demandé avec un sourire qu'elle

*me mwə, zə lyi e dmāde avek ē suri:r kel*

n'a heureusement pas vu: « Un chant d'amour? Qui

*na cəɔzmā pa vy: «ē fā damu:r? ki*

te dit que c'est un chant d'amour, ma petite cousine? »

*t di kə se -tē fā damu:r, ma pti kuzin?»*

Je suis sûr qu'elle est devenue de nouveau toute rouge

*zə sʏi sy:r kel e dāvny də nuvo tut ru:z*

en me répondant: « Mais je ne sais pas, André, ce  
*ā m repōdā: «me zə n se pa, ādre, s*

n'est peut-être pas vrai. » « Je suis sûr que vous avez  
*ne pōte:trə pa vre.» «zə sʷi sy:r kə vu -zave*

raison, Mlle Marie-Anne! » a dit alors Henri,  
*rezō, madmwazel mari a:n!» a di ab:r āri,*

« et si vous écoutez mieux, M. Comaux, vous enten-  
*«e si vu -zekute mjə, masjə kəmo, vu -zātā-*

dre vous aussi de quoi chantent ces oiseaux. » « Oh!  
*dre vu osi də kwa fā:t se -zwazo.» «o!*

là là! Si vous êtes deux contre un, » leur ai-je dit,  
*la la! si vu -zet də kō:tr ā,» ləz ε:z di,*

« je ne dirai plus rien! » Et nous avons continué notre  
*«zə n dire ply rjē!» e nu -zavō kōtinʷe notrə*

petite promenade, sans rien dire pendant quelques  
*pōit prɔmnad, sā rjē di:r pādā kelk*

minutes.

*minyɛt.*

Marie-Anne nous tenait toujours par le bras, et rien  
*mari a:n nu tne tuzʷ:r par lə bra, e rjē*

ne semblait changé. Mais j'ai compris pourquoi ma  
*n sāble fāze. me ze kōpri purkwa ma*

cousine m'avait dit que le jardin était si beau, ce  
*kuzin mave di kə l zardē ete si bo, sə*

soir-là. J'ai compris que si le jardin lui semblait  
*swa:r la. ze kōpri kə si l zardē lyi sāble*

différent, c'est qu'il était changé par quelque chose de  
*diferā, se kil ete fāze par kelkə fo:z də*

répondre attendre  
 a répondu a attendu  
 répond attend  
 répondait attendait  
 répondra attendra

devenir venir  
 est devenu est venu  
 devient vient  
 devenait venait  
 deviendra viendra

Mlle = Mademoi-  
 selle

On dit « Mademoi-  
 selle » à une da-  
 me qui n'a pas en-  
 core de mari.

sans rien dire =  
 sans dire aucune  
 chose

changé ɔ: devenu  
 différent

comprendre prendre  
 a compris a pris  
 comprend prend

Chapitre vingt-cinq (25).

lire  
à lu  
lit



il comprend  
il comprenait

personne ne :  
aucune personne  
ne

nouveau pour elle: son premier amour. Et l'amour  
*nuvo pur el: sō prāmje -ramu:r. e lamu:r*

change bien des choses, vous le savez bien. Puis, Henri  
*fā:z bjē de fo:z, vu l save bjē. pyi, āri*

a commencé de nouveau à parler. Il ne parlait que  
*a komāse d nuvo a parle. il nā parle k*

de choses dont il aurait pu aussi bien parler à  
*da fo:z dō -til ors py osi bjē parle a*

d'autres personnes: de différentes choses qu'il avait  
*do:tra person: da diferā:t fo:z kil ave*

vues en Afrique, de livres qu'il avait lus, de per-  
*vy ā -nafrik, da li:vra kil ave ly, da per-*

sonnes qu'il avait connues. Marie-Anne l'écoutait avec  
*son kil ave kony. mari a:n lekute avek*

un grand intérêt. Les deux nouveaux amis sem-  
*ā grā -tēiere. le dō nuvo -zami sā-*

blaient avoir entièrement oublié que j'étais avec eux,  
*ble avwa:r ātjermā -tūblie ka zete -zavek ø,*

et à ce moment, ils auraient aussi bien pu être les  
*e a s momā, il -zore -tosi bjē py e:tra le*

seules personnes au monde. Je comprenais très bien  
*soel person o mō:d. zə kōprans tre bjē*

pourquoi ma cousine était si belle, ce soir.»  
*purkwa ma kuzin ete si bel, sə swa:r.»*

André Comaux s'arrête un moment de raconter.  
*ādre komo savei ā momā d rakōte.*

Autour de la table, personne ne dit rien. Le vieux  
*onu:r dā la tabl, person nā di rjē. la vjə*



père, seulement, murmure: « Mon pauvre petit... Tu <i>pɛ:r, sœlmā, myrmy:r: «mō po:vra pati... ty</i>	murmurer = parler à voix très basse
aurais peut-être été très heureux, si tu avais vécu... » <i>œrɛ pœtɛ:tr ɛtɛ trɛ -zœrø, si ty avɛ vœky...»</i>	vivre a vécu vit vivait vivra
Mais il murmure cela si bas que personne ne l'entend, <i>mɛ il myrmy:r sla si ba ka pɛrson nɛ lātā,</i>	répondre attendre réponds attends réponds attends répond attend répondons attendons répondez attendez répondent attendent
sauf son ami Passavant, qui lui répond, en murmurant <i>sof sō -nami pasavā, ki lyi rɛpō, ā myrmyrā</i>	
lui aussi: « Mais ils ont été heureux, Arthur. » Puis, <i>lyi osi: «mɛ il -zō -tɛtɛ œrø, arty:r.» pɥi,</i>	
André Comaux recommence à raconter: <i>ādre kɔmo rækɔmā:s a rakōtɛ:</i>	recommencer = commencer de nouveau
« Je crois que si personne ne les avait appelés, les <i>«ʒə krwa k si pɛrson nɛ lɛ -zavɛ -taplɛ, lɛ</i>	
deux amoureux auraient pu rester dans le jardin toute <i>dø -zæmuro œrɛ pɥi rɛstɛ dā l zardē tut</i>	Un amoureux est quelqu'un qui aime.
la soirée et toute la nuit. Mais heureusement, ma tante, <i>la swærɛ ɛ tut la nyi. mɛ œrøzmā, ma tāt,</i>	
qui était rentrée un peu après huit heures, nous a <i>ki ɛtɛ rātɛrɛ œ ɸø aprɛ yɪ -tœ:r, nu -za</i>	
crié de rentrer dîner. « Oui, maman, nous venons <i>kriɛ d rātɛrɛ dɪnɛ. «wi, māmā, nu vnō</i>	nous ɔ: à nous
tout de suite! » lui a crié Marie-Anne, et elle nous a <i>tutsyit!» lyi a kriɛ mari a:n, ɛ ɛl nu -za</i>	tout de suite ɔ: dans un instant
dit: « La promenade est finie, Messieurs, on dîne! » <i>di: «la pɾɔmnad ɛ fini, mesjø, ɔ dɪn!»</i>	
« Attendez un instant, Mademoiselle! » lui a dit Henri, <i>«atāde œ -nɛstā, madmwæzɛl!» lyi a di āri,</i>	

Chapitre vingt-cinq (25).

tout bas ɔ: très bas

tout  
toute

Il devient tout  
rouge.  
Elle devient toute  
rouge.

et il lui a donné une belle rose rouge. La jeune fille  
*e il lʷi a done yn bel ro:z ru:ʒ. la ʒœn fi:ʃ*

lui a souri, et j'entendrai toujours le « Merci! » qu'elle  
*lʷi a suri, e ʒātādre tuʒu:ʀ la «mersi!» kel*

lui a dit tout bas en prenant la rose. Nous sommes  
*lʷi a di tu ba ā prənā la ro:z. nu som*

rentrés dans la maison, et j'ai pu voir ma cousine  
*rātre dā la meʒō, e ʒe py vwa:ʀ ma kuzin*

beaucoup mieux que pendant notre courte promenade.  
*boku mʃø k pādā notrə kurt prɔmnad.*

Ah, qu'elle était belle à ce moment! Ce qui lui était  
*a, kel ete bel a s momā! s ki lʷi ete*

arrivé dans le jardin, est-ce que cela l'avait changée?  
*-tarive dā l ʒardē, es kə slə lave ʃāʒe?*

Elle était si belle que mon oncle a dit: « Regardez  
*el ete si bel kə mō -nō:kl a di: «regarde*

Marie-Anne! Elle est plus jolie que jamais, ce soir!  
*mari a:n! el e pʷy ʒoli k ʒame, sə swa:ʀ!*

Qu'est-ce qui t'est arrivé, fillette? Tu as eu quelque  
*kəs ki te -tarive, fiʃet? ty a y kelk*

bonne nouvelle? » Et tout le monde, à table, a dit que  
*bon nuvel?» e tu l mō:d, a tabl, a di k*

Marie-Anne était vraiment très jolie. La jeune fille  
*mari a:n ete vremā tre ʒoli. la ʒœn fi:ʃ*

est devenue toute rose pour la troisième fois, ce soir,  
*e dœvny tut ro:z pur la trwazjem fwa, sə swa:ʀ,*

et a répondu qu'il n'y avait vraiment rien. »  
*e a repōdy kil nʷave vremā rʃē.»*

« Mais moi, savez-vous ce qui m'est arrivé? » demande  
*« me mwa, save vu s ki me -tarive? » dmā:d*

André à Martial. « Non? » C'est le vieux docteur qui  
*ādre a marsjal. « nō? » se l vjə dɔktæ:r ki*

lui répond avec un petit sourire: « Oh, je crois que je  
*lyi repō avec ē pti suri:r: « o, zə krwa k zə*

le devine. » « Qu'est-ce que vous devinez, docteur? »  
*l davin. » « kes kə vu dvine, dɔktæ:r? »*

lui demande le jeune homme, qui n'attendait pas un  
*lyi dmā:d la zæn om, ki natāde pa ē*

instant cette réponse. « Eh, eh! Je vous le dirai plus  
*-nēstā set repō:s. « e, e! zə vu l dire ply*

tard. Continuez, continuez, » lui répond Passavant.  
*ta:r. kōtinje, kōtinje, » lyi repō pasavā.*

André le regarde avec un intérêt plus grand qu'avant.  
*ādre l regard avec ē -nētere ply grā kavā.*

« Quel homme, ce vieux docteur! » se dit-il, puis il dit  
*« kel om, sə vjə dɔktæ:r! » sə di-til, pyi il di*

à haute voix: « Eh bien, voilà! Ce qui m'est arrivé ce  
*a o:t vwa: « e bjē, vwala! s ki me -tarive sə*

soir, c'est que je suis devenu pour la première fois  
*swa:r, se k zə syi dɔvny pur la pɾəmje:r fwa*

amoureux de ma jolie cousine! » « Comment? » dit  
*amurə d ma zoli kuzin! » « kɔmā? » di*

Martial, « vous avez été amoureux de Marie-Anne  
*marsjal, « vu -zave -zete amurə d mari a:n*

pendant toutes ces années et vous ne me l'avez jamais  
*pādā tut se -zane e vu n mə lave zame*

Chapitre vingt-cinq (25).

-eux  
-euse

Il est amoureux.  
Elle est amou-  
reuse.

vivre  
la vie

Marie-Anne veut  
vivre en France.  
Elle veut passer  
sa vie en France.

telle qu'elle était  
= comme elle  
était

dit? » « Cher Martial, » lui répond Comaux, « j'ai fait  
di? » « *ʃe:r marsjal,* » *lyi repõ komo,* « *ʒe ʃe*  
tout pour ne pas y penser et pour l'oublier, et je  
*tu pur nã pa i pãse e pur lublie, e ʒã*  
crois que je l'ai presque oublié aujourd'hui. Vous  
*krwa kã ʒ le presk ublie ozurdi.* *vu*  
savez bien que Marie-Anne est toujours aussi amou-  
*save bjẽ kã mari a:n e tuzu:r osi amu-*  
reuse de son Henri que ce premier soir. La mort de  
*rõ:z dã sõ -nãri kã sã prãmje swa:r.* *la mo:r dã*  
son mari n'a rien changé à son amour. Il n'y a pas  
*sõ mari na rjẽ ʃãʒe a sõ -namu:r.* *il nja pa*  
de place pour moi dans sa vie. Je l'ai aimée trop  
*dã plas pur mwa dã sa vi.* *ʒã le eme tro*  
tard, c'est tout. »  
*ta:r, se tu.»*  
« Mais dites-moi, » lui demande Martial, « êtes-vous  
*« me dit mwã, » lyi dmã:d marsjal,* « *et vu*  
bien sûr que tout cela est fini et que vous n'aimez  
*bjẽ sy:r kã tu sla e fini e k vu neme*  
plus Marie-Anne? » Comaux ne répond pas tout de  
*ply mari a:n? » komo n repõ pa tut-*  
suite. Après quelques instants, il dit tout bas: « Je ne  
*syit.* *aprẽ kelk -zẽstã,* *il di tu ba:* « *ʒã n*  
sais pas... Peut-être... Voyez-vous, j'aimais Marie-  
*se pa... pãte:tr... uwaje vu, ʒeme mari*  
Anne telle qu'elle était ce premier soir. Quand je  
*a:n tel kel ete sã prãmje swa:r.* *kã ʒ*

pense à elle, je vois une jeune femme aux regards  
*pā:s a el, zə vva yn zœn fam o raga:r*

regarder  
 un regard

souriants, qui donne le bras à son mari. Il n'y avait  
*surjā, ki don la bra a sō mari. il njave*

Marie-Anne re-  
 garde Henri avec  
 un regard souri-  
 ant.

qu'un homme au monde pour elle, c'était Henri.  
*kā -nom o mō:d pur el, sete -tāri.*

Depuis le jour où elle est devenue la femme d'Henri,  
*dəpyi l zu:r u el e dəvny la fam dāri,*

je ne me suis pas demandé une seule fois si je l'aimais ou  
*zə n mə syi pa dmāde yn scel fwa si zə leme u*

non. Et je crois que je ne connaîtrai jamais un amour tel  
*nō. e zə krwa k zə n konatre zame ā -namu:r tel*

tel  
 telle

que le leur.» « Qui sait, qui sait... D'autres aussi ont  
*kə la lœ:r.» «ki se, ki se... do:tr osi ɔ*

un jeune homme  
 tel qu'Henri  
 une jeune fille tel-  
 le que Marie-Anne

connu un tel amour,» dit le docteur, mais André ne  
*komy ā tel amu:r,» di l doktœ:r, me ādre n*

l'entend pas et, après un court instant, il recommence:  
*lātā pa e, apre -zōē ku:r ēstā, il rəkomā:s:*

entendre attendre  
 entends attends  
 entends attends  
 entend attend  
 entendons attendons  
 entendez attendez  
 entendent attendent

«Pauvre Marie-Anne! Après que son père lui a dit  
*«po:vra mari a:n! apre k sō pœ:r lyi a di*

qu'elle était belle, c'est la bonne des Bourdier, Kabila,  
*kel ete bel, se la bon de burāje, kabila,*

qui lui a dit avec un grand sourire: «Mam'selle Marie-  
*ki lyi a di avek ā grā suri:r: «mamzel mari*

Anne est bien jolie, ce soir. Kabila croit qu'un petit  
*a:n e bjē zoli, sə swa:r. kabila krwa kā pti*

oiseau a chanté quelque chose de bien agréable à son  
*-twazo a fāte kelkə fo:z də bjē -nagreabl a sō*

être agréable =  
 faire du plaisir

tout haut ↔ tout  
bas

oreille, dans le jardin. Et Monsieur est un bien beau  
-nɔrɛ:ʝ, dā l zardē. e məsʝə ɛ -tā bjē bo

jeune homme,» a-t-elle dit en regardant Henri. Je  
ʝæn ɔm,» a -təl di ā rgardā āri. ʝə

crois bien qu'à ce moment il aurait aimé être à cent  
krwa bjē ka s momā il ɔrɛ -teme ɛ:tr a sā

kilomètres de tous ces gens et de leurs regards. Car  
kilometra də tu se ʝā e d lər raga:r. kar

la mère de Marie-Anne, qui n'avait entendu que les  
la mɛ:r də mari a:n, ki nave -tālādy k le

derniers mots de Kabila, a dit tout haut: « Un bien  
dernje mo d kabila, a di tu o: «ā bjē

beau jeune homme, Kabila.» Comme tout cela n'était  
bo ʝæn ɔm, kabila.» kom tu sla nete

vraiment pas agréable pour les pauvres jeunes gens,  
vremā pa agreable pur le pɔ:vrə ʝæn ʝā,

j'ai commencé à parler d'autre chose, et cinq minutes  
ʝe komāse a parle do:trə fo:z, e sē minyt

plus tard, tout le monde avait oublié ce qu'avait dit la  
ply ia:r, tu l mɔ:d ave -tublie s kave di la

bonne. »

bon.»

Comaux s'arrête, et c'est le vieux docteur qui dit  
komo sarei, e se l vjə doktɔ:r ki di

alors: « Messieurs, je ne sais pas si vous pensez comme  
alɔ:r: «mesʝə, ʝə n se pa si vu pāse kom

moi, mais je crois que, même si Henri est mort si jeune,  
mwa, mɛ ʝə krwa kə, mɛ:m si āri e mɔ:r si ʝæn,

il a été plus heureux que bien d'autres, qui ont eu  
*il a ete ply -zœrø k bjē do:tr, ki õ -ty*

une vie plus longue, mais n'ont jamais aimé. Et  
*yn vi ply lō:g, mε nō zame -zeme. e*

maintenant, puisque sa jeune femme vit, ne crois-tu  
*mētnā, pɥisk sa zœn fam vi, nœ krwa ty*

pas, Arthur, que M. Comaux peut lui dire que nous  
*pa, arty:r, kœ mœsjø kœmo pœ lɥi di:r kœ nu*

voulons tous qu'elle vienne à Villebourg et qu'elle y  
*vulō tus kœl vjœn a vilbu:r e kœl i*

reste?» «Oh, oui, oui!» lui répond Doumier. «Et je  
*rest?» «o, wi, wi!» lɥi rœpō dumje. «e z*

veux qu'elle vienne avec ses deux enfants. Dites-le-lui,  
*vø kœl vjœn avek se dø -zāfā. dit lœ lɥi,*

M. Comaux!»

*mœsjø kœmo!»*

Comaux dit qu'il le fera, puis M. Doumier appelle

*kœmo di kil lœ fra, pɥi mœsjø dumje apel*

Amélie pour lui demander d'apporter les fruits.

*ameli pur lɥi dmāde dapœrte le frɥi.*

### EXERCICE A.

André a commencé à raconter quand — le — s'est assis à table. «Nous n'— ma tante que pour l'heure du dîner,» dit-il. Puis, il continue: «J'ai parlé avec Henri pendant un — instant, puis j'ai — à Marie-Anne qui était dans le jardin: «Voilà M. Dupont —

je t'ai parlé! » Je lui ai dit également qu'elle était très jolie, et elle est — toute rouge. Mon oncle et Martial parlaient de choses sans — pour moi. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que les jeunes gens se sont — la main. Puis, ils sont allés — à la grille. Je n'— pas ce qu'ils se disaient, et comme je ne voulais pas les —, je ne suis pas descendu au jardin.

Quand, plus tard, j'y suis descendu, j'ai vu ce que je n'avais — voir de la fenêtre. C'est que ma cousine était devenue — belle que —. « — une petite promenade! » nous a-t-elle dit. Soudain, dans un arbre, un — a commencé à chanter. Marie-Anne aimait beaucoup le — des oiseaux. Elle s'est arrêtée pour mieux l'—. Puis, elle a dit que c'était un chant d'— qu'ils chantaient. Et Henri m'a dit que si j'écoutais —, j'entendrais aussi de quoi ils chantaient.

Rien ne semblait —, dans le jardin. Mais j'ai — pourquoi ma cousine était — belle, ce soir-là, et pourquoi le jardin était — beau. L'amour de Marie-Anne avait tout changé. Quand Henri a commencé à parler — nouveau, il a parlé de livres qu'il avait — et de beaucoup d'autres choses. Il parlait comme si lui et Marie-Anne avaient été les seules personnes au —.»

MOTS:

l'amour  
un chant  
un intérêt  
Mademoiselle  
Mlle  
le monde  
un oiseau  
les oiseaux  
une place  
un regard  
un sourire  
la vie  
agréable  
amoureux (de)  
amoureuse (de)  
court  
seul  
souriant  
il m'est arrivé  
il t'est arrivé  
nous attendions  
changer

EXERCICE B.

Que murmure le vieux Doumier, quand André lui raconte comment Henri a connu Marie-Anne? ...



Quelle est la seule personne qui entend ce qu'il murmure? ... Et que lui répond tout bas cette personne? ... Combien de temps les deux amoureux auraient-ils pu rester dans le jardin si on ne les avait pas appelés? ... Qu'a crié Marie-Anne à sa mère quand sa mère l'a appelée? ... Qu'a dit alors Henri à la jeune fille et que lui a-t-il donné? ... Qu'est-ce qui avait changé Marie-Anne? ... Que dit son père quand elle entre dans la salle à manger? ... Qu'arrive-t-il à André, ce soir-là? ... Pourquoi n'a-t-il jamais parlé de son amour? ... Que lui demande Martial quand il dit qu'il a été amoureux de Marie-Anne? ... Pourquoi André ne se demandait-il plus s'il aime Marie-Anne ou non, depuis qu'elle est devenue la femme d'Henri? ... Qu'a dit Kabila quand elle a vu Marie-Anne, ce soir-là? ...

EXERCICE C.

bon	bonne	bien
meilleur	meilleure	mieux
le meilleur	la meilleure	le mieux

Martial et Comaux aiment le café d'Amélie parce qu'il est —. Amélie aime faire le café, et elle le fait très —. Amélie aime lire les lettres de son maître, et ce n'est pas —, mais la vieille bonne de Doumier est une — personne; elle est une — personne que beaucoup d'autres bonnes. Elle a fait un — dîner pour M. Doumier et ses nouveaux amis, elle l'a fait — que dans beaucoup de grands restaurants. « Quand on ne se sent pas —, » dit M. Fournier, « la — chose est de

chanter  
je comprenais  
il a compris  
crier  
déranger  
il est devenu  
ils se disent  
entendre  
j'entendais  
vous entendiez  
vous entendrez  
il a entendu  
faisons!  
elle est finie  
il a lu  
murmurer  
il a pu  
recommencer  
il a souri  
il a vécu  
il voyait  
tel  
telle  
tout haut  
toute rouge  
mieux  
si  
bien d'autres  
bien sûr  
de nouveau  
en ville  
ils se sont donné  
la main  
parler bas  
personne ne ...  
plus ... que  
jamais  
ou non  
rien ne ...  
quelque chose  
de nouveau  
sans rien dire  
tout de suite  
tout le monde

boire un verre de — cognac.» Et il dit que le cognac du Café de France est le — cognac de la ville. Aucun autre café de Villebourg n'a de — cognac. Martial, lui, pense que le — est de manger un — dîner.

**attendre**

**a attendu**

**attend**

**attendait**

**attendra**

Mme Bourdier était en ville, mais sa famille l'— pour l'heure du dîner. «Ma cousine est dans le jardin, je crois qu'elle vous —,» a dit André à Henri. Marie-Anne n'— pas — longtemps, Henri est descendu tout de suite au jardin. «Vous savez que les femmes n'aiment pas —,» a-t-il dit à Comaux. «Oh, elle vous — bien un peu!» lui avait dit M. Bourdier, mais Henri ne l'a pas entendu.

**j'attends**

**tu attends**

**il attend**

**nous attendons**

**vous attendez**

**ils attendent**

«Qui —-vous ce soir, M. Bourdier?» avait demandé un ami, et M. Bourdier avait répondu: «J'— un jeune Français, un ami de mon neveu.» «Tu l'— ce soir, papa?» avait demandé Marie-Anne. «Cela m'intéresse de le voir, André m'a beaucoup parlé de lui.» C'est pour cela que Marie-Anne, ce soir, — Henri. A huit heures, M. Bourdier a demandé: «Pourquoi ne dînons-nous pas? Qui —-nous?» «On — ma tante,» lui a répondu André. «Oh, pardon, c'est vrai, elle est en ville.» Chez les Bourdier, si une personne n'est pas là à l'heure des repas, les autres l'— toujours.

RÉSUMÉ (1)

Nous les avons vus. Nous leur avons demandé...  
 Nous nous sommes vus. Nous nous sommes demandé...

Dans la phrase: « Nous nous sommes vus ce matin, » on a la forme *vus* avec -s. Dans la phrase: « Nous nous sommes demandé si c'était vrai, » on a la forme *demandé* sans -s. Pourquoi? Pourquoi n'a-t-on pas la forme « demandés », avec -s, comme vus? Voyons un peu.

Que dit la première phrase? Elle dit que « les gens que nous avons vus ce matin, c'est nous ». Et que dit la deuxième phrase? Elle dit que « les gens à qui nous avons demandé si c'était vrai, c'est nous ». Nous voyons que c'est seulement quand « nous nous sommes (demandé) » dit la même chose que « nous avons (demandé) à nous-mêmes » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: demandé (sans -s).

Vous les avez connus. Vous leur avez dit...  
 Vous vous êtes connus. Vous vous êtes dit..

Dans la phrase: « Vous vous êtes connus à Paris, » *connus* est écrit avec -s. Dans la phrase: « Vous vous êtes dit que c'était bien, » *dit* est écrit sans -s. La première phrase dit que « les gens *que* vous avez connus à Paris, c'est vous ». La deuxième phrase dit que « les gens *à qui* vous avez dit que c'était bien, c'est vous ». Et c'est seulement quand « vous vous êtes (dit) »

Deux hommes:  
 « Nous nous sommes vus. »

Deux femmes:  
 « Nous nous sommes vues. »

A deux hommes:  
 « Vous vous êtes connus. »

A deux femmes:  
 « Vous vous êtes connues. »

dit la même chose que « vous avez (dit) à *vous-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: dit (sans -s).

Ils les ont quittés.      Ils leur ont donné...

Ils se sont quittés.      Ils se sont donné...

De deux hommes:  
« Ils se sont quittés. »

De deux femmes:  
« Elles se sont quittées. »

Dans les deux phrases: « Ils se sont quittés à dix heures » et « Ils se sont donné la main, » nous voyons que c'est seulement quand « ils se sont (donné) » dit la même chose que « ils ont (donné) à *eux-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: donné (sans -s).

Nous pouvons dire que dans les phrases: « Nous nous sommes... », « Vous vous êtes... », « Ils (elles) se sont... », la deuxième partie du passé composé reste toujours la même qu'au masculin singulier (sans -e, -s ou -es) si les mots: « nous nous sommes... », « vous vous êtes... », « ils (elles) se sont... » disent la même chose que « nous avons ... à *nous-mêmes* », « vous avez ... à *vous-mêmes* » et « ils (elles) ont ... à *eux (elles)-mêmes*. »

#### EXERCICE I

Henri et Marie-Anne se sont rencontr— chez les Bourdier. Quand ils se sont v—, ils se sont donn— la main et se sont di— bonjour. Henri et Marie-Anne: « Quand nous nous sommes v—, nous nous sommes sour— et nous nous sommes pri— la main. Nous nous sommes parl— longtemps. »

M. Doumier, à André: « Comment vous êtes-vous conn—, Henri et vous? Quand vous êtes-vous quitt—, le premier soir? » Quand M. Fournier et son voisin M. Doumier se sont rencontr—, ils se sont salu—, puis ils se sont demand—: « Comment allez-vous? » et se sont répond— en même temps: « Très bien, merci! »

### RÉSUMÉ (2)

Nous avons vu plus d'une fois, dans les chapitres 21 à 25, que les formes d'un verbe étaient « comme » celles d'un autre verbe, par exemple que les formes du verbe *entendre* étaient « comme » les formes du verbe *attendre*. Les verbes *attendre* et *entendre* sont deux verbes de la même « famille ». Nous connaissons un troisième verbe de cette famille, c'est le verbe *répondre*.

Pourquoi disons-nous que ces verbes sont une famille? Parce que, dans chacune des formes de ces trois verbes, la deuxième partie est la même d'un verbe à l'autre, et la première partie seulement est différente. Par exemple: *attendait*, *entendait* et *répondait*, ou *attendons*, *entendons* et *répondons*.

Quand nous avons toutes les formes d'un verbe d'une famille, et une forme seulement d'un autre verbe de la même famille, nous pouvons trouver toutes les autres formes de ce deuxième verbe. Prenons un exemple! Si nous avons toutes les formes du verbe *attendre*: *attendre*, *a attendu*, *attend*, *attendait*, *attendra*, et si nous avons

une forme de deux autres verbes de la même famille: *répondra* et *a entendu*, quelles sont les autres formes de ces deux verbes? Voyons:

<b>attendre</b>	a attendu	attend	attendait	attendra
répondre	a répondu	répond	répondait	répondra
entendre	a entendu	entend	entendait	entendra

Nous appelons cette famille de verbes *la famille d'attendre*.

## EXERCICE II

André a dit à M. Doumier qu'il répon— à ses questions, et il a répon— à toutes les questions que M. Doumier lui a posées, mais à cette question-ci il ne répon— pas. Il ne sait pas s'il peut répon—. « Si je vous répon—, ce que je dirais ne serait peut-être pas vrai, » dit-il.

Quand on est dans le wagon d'un train, c'est souvent difficile d'enten— ce que disent les autres personnes. Si l'on ne parle pas assez haut, celui à qui vous parlez n'enten— pas. « Je vous demande pardon, » dit-il alors, « je n'ai pas enten— ce que vous avez dit; si vous le dites encore une fois, je l'enten— peut-être mieux. » Et peut-être, s'il est vieux, le monsieur dira qu'il enten— mieux quand il était jeune.

## L'AMOUR D'HENRI

Quand tout le monde a fini de dîner, M. Doumier

*kā tu l mō:d a fini də dine, məsjø dumje*

dit: « Maintenant, Messieurs, je crois que nous allons

*dī: «mētnā, məsjø, ʒə krwa k nu -zalō*

fumer un cigare. Mais d'abord nous allons demander

*fyme ā siga:r. mε dabɔ:r nu -zalō dmāde*

à Amélie de nous faire une tasse de café. » « Bonne

*a ameli də nu fe:r yn ta:s də kafe.» «bɔn*

idée, » dit le docteur Passavant. « Amélie! » appelle

*ide,» dī l dɔktœ:r pasavā. «ameli!» apel*

M. Doumier, « vous nous ferez une tasse de votre

*'məsjø dumje, «vu nu fre yn ta:s də vɔtrə*

bon café, n'est-ce pas? » « Bien, M. Doumier. Et

*bɔ kafe, nes pa?» «bjē, məsjø dumje. e*

où le prendrez-vous? » « Nous le prendrons au salon, »

*u l prādre vu?» «nu l prādrō o salō,»*

lui répond son maître, et tout le monde sort de la salle

*lyi repō sō mɛ:tr, e tu l mō:d sɔ:r də la sal*

à manger. Dans le salon, on s'assied dans de bons

*a māze. dā l salō, ɔ sasje dā d bɔ*

fauteuils, puis M. Doumier demande: « Cigare ou

*foicə:ʃ, pyi məsjø dumje dmā:d: «siga:r u*

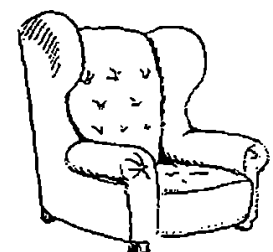
cigarette, Messieurs? » « Cigare, » répond le docteur.

*sigaret, məsjø?» «siga:r,» repō l dɔktœ:r.*



un cigare

prendre  
il prendra



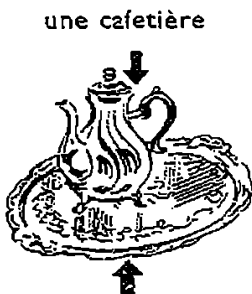
un fauteuil

Chapitre vingt-six (26).



un briquet

remercier = dire  
merci



une cafetière

un plateau

« Cigarette, s'il vous plaît, M. Doumier, » répondent  
« *sigaret, s'il vu plɛ, masjɔ dumje,* » *repɔ:d*

André Comaux et son ami.  
*ãdre komo e sɔ -nami.*

Quand chacun a pris un cigare ou une cigarette,  
*kã fakã a pri ã siga:r u yn sigaret,*

M. Doumier prend un très beau briquet, cadeau  
*masjɔ dumje prã ã tre bo brike, kado*

d'anniversaire de sa fille, et demande: « Puis-je vous  
*daniverse:r dɔ sa fi:j, e dmã:d: «pɥi:ʒ vu*

donner du feu, Messieurs? » « Merci, » lui répond le  
*done dy fɔ, mesjɔ?» «mersi,» lɥi repɔ l*

docteur. André et M. Martial, qui ont déjà allumé  
*doktœ:r. ãdre e masjɔ marsjal, ki ɔ deʒa alyme*

leurs cigarettes avec leurs propres briquets, répondent:  
*lœr sigaret avɛk lœr proprɔ brike, repɔ:d:*

« Nous vous remercions, M. Doumier, mais c'est déjà  
« *nu vu rɔmersjɔ, masjɔ dumje, me se deʒa*  
fait. »  
*fɛ.»*

Quand tout le monde a allumé sa cigarette ou son  
*kã tu l mɔ:d a alyme sa sigaret u sɔ*

cigare, Amélie entre avec un grand plateau sur lequel  
*sigar, ameli ã:tr avɛk ã grã plato syr lœkel*

elle a mis tout ce qui est nécessaire pour le café. Le  
*el a mi tu s ki ɛ nesese:r pur la kafe. la*

café est dans une très belle cafetière. Elle a appartenu  
*kafe ɛ dã -zyn tre bel kãfjɛ:r. el a apartenu*



à la grand-mère, puis à la mère de Mme Doumier,  
*a la grāmæ:r, pɥi a la mæ:r da madam dumje,*

et on dit qu'elle a appartenu à Napoléon III. Napoléon  
*e ɔ̃ di kel a aɓartəny a napoleɔ̃ trwa. napoleɔ̃*

III n'était pas aussi grand que Napoléon I<sup>er</sup>, mais,  
*trwa nete ɓa osi grā k napoleɔ̃ pɾəmje, mɛ,*

comme dit toujours le docteur Passavant, pour une  
*kɔm di tuzu:r la doktæ:r pasavā, ɓur yn*

cafetière, c'est assez d'avoir appartenu au « petit »  
*kafɥjæ:r, se -tase davwa:r aɓartəny o «pti»*

Napoléon. Quand elle a mis la cafetière sur la table  
*napoleɔ̃. kã -tel a mi la kafɥjæ:r syr la tabl*

et placé une tasse et une soucoupe devant chaque  
*e plase yn ta:s e yn sukup davā fak*

personne, Amélie dit: «Voilà, M. Doumier! J'espère  
*ɓerson, ameli di: «vwala, mæsja dumje! zespe:r*

que le café sera bon, aujourd'hui.» «Je n'en doute  
*kə l kafe sɾa bɔ̃, ozurɥi.» «ʒə nã dut*

pas, Amélie. Votre café est toujours très bon. Ma  
*ɓa, ameli. vɔtɾə kafe e tuzu:r tɾe bɔ̃. ma*

femme disait que c'était le meilleur café de Ville-  
*fam dizɛ k setɛ l meɥæ:r kafe d vil-*

bourg, » lui répond son maître avec un sourire.  
*bu:r,» ɓɥi ɾɛɓɔ̃ sɔ̃ mæ:tr avɛk æ suri:r.*

Amélie ne dit rien, mais elle sort du salon en souriant.  
*ameli n di ɾjɛ, mɛ el sɔ:r ɔy salɔ̃ ā surjã.*

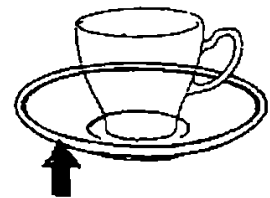
«Elle est toujours ainsi, » dit M. Doumier quand  
*«el e tuzu:r ɛsi,» di mæsja dumje kã*

appartenir tenir  
 a appartenu a tenu  
 appartient tient  
 appartenait tenait  
 appartiendra tiendra

Napoléon I<sup>er</sup>  
 (premier)

Napoléon III  
 (trois)

placer = poser



une soucoupe

je n'en doute pas  
 = j'en suis sûr

ainsi = comme  
 cela

Chapitre vingt-six (26).

il m'écoute ɔ: il  
écoute ce que je  
dis

il nous faut... =  
nous avons besoin  
de...

il peut  
il pourra

délicieux ɔ: très  
bon à boire

content = heu-  
reux

voir  
a vu  
voit  
voyait  
verra

elle est sortie. « Amélie ne me remercie jamais, mais  
-tel ɛ sorti. «ameli n mə ʁmersi ʒame, mə

avez-vous vu le sourire avec lequel elle m'a écouté?  
ave vu vy l suri:ʀ avek lakel el ma ekute?

Et vous allez voir que dans cinq ou dix minutes, elle  
e vu -zale vwa:ʀ kə dā sē -ku di minyt, el

va venir nous demander s'il ne nous faut pas quelque  
va vi:ʀ nu dmāde sil na nu fo pa kelkə

chose. Elle sait très bien qu'il ne nous faut rien, mais  
fo:z. el se tre bjē kil nə nu fo ʀjē, mə

quand elle reviendra je pourrai lui dire encore une  
kā -tel ʀəviēdra ʒə pure lyi di:ʀ āko:ʀ yn

fois que je trouve son café très, très bon et que vous  
fwa kə ʒ tru:v sō kafe tre, tre bō e kə vu

aussi le trouvez délicieux. Car il est délicieux, ne  
osi l truue delisjə. kar il ɛ delisjə, nə

trouvez-vous pas?» «Oh, oui,» disent André et M.  
truue vu pa?» «o, wi,» di:z ādre e məsjə

Martial. «Nous n'avons jamais bu un meilleur café,  
marsjal. «nu nəvō ʒame by ā mejœ:ʀ kafe,

même pas en Afrique, et on fait un bon café à Casa-  
me:m pa ā -nafrik, e ō fe ā bō kafe a kaza-

blanca.» «Vous verrez combien elle sera contente,  
blāka.» «vu vere kōbjē el səra kōtā:t,

quand je vais le lui dire. Je crois même qu'elle sera  
kā ʒ ve lə lyi di:ʀ. ʒə krwa me:m kel səra

si contente que je pourrai lui demander de préparer  
si kōtā:t kə ʒ pure lyi dmāde d pɛpəre

les chambres d'amis pour cette nuit.» « Mais non, M.  
le *fā:brə dāmi pur set nyi.*» «*me nō, məsjə*

chambre d'amis =  
chambre pour les  
amis

Doumier,» lui disent les deux Parisiens, « ce n'est pas  
*dumje,*» *lyi di:z le də parizjē,* «*s ne pa*

nécessaire. Nous pouvons très bien aller à l'hôtel.»  
*nesese:r. nu puwō tre bjē ale a lotel.*»

« Mais vous n'y pensez pas! Nous avons deux très  
«*me vu ni pāse pa! nu -zavō də tre*

vous n'y pensez  
pas = vous ne  
pensez pas à cela

belles chambres d'amis dont les fenêtres donnent sur  
*bel fā:brə dāmi dō le fne:trə don syr*

les fenêtres don-  
nent sur le jardin  
= on voit le jar-  
din par les fenê-  
tres

la plus belle partie du jardin, et vous parlez d'aller  
*la ply bel parti dy zardē, e vu parle dale*

à l'hôtel! Je vous le répète: j'espère bien que vous  
*a lotel! zə vu l repet: zespe:r bjē k vu*

répéter  
a répété  
répète

n'y pensez pas.» « Cher M. Doumier, si vous voulez  
*ni pāse pa.*» «*ʃe:r məsjə dumje, si vu vule*

absolument que nous restions, nous acceptons avec  
*absolymā k nu restjō, nu -zakseptō avek*

absolument ɔ:  
vraiment

grand plaisir. Et si Amélie accepte aussi, vous allez  
*grā plezi:r. e si ameli . aksept osi, vu -zale*

accepter = dire  
oui [*di:rə wi*]

pouvoir lui dire qu'elle n'est pas une femme, mais un  
*puvwa:r lyi di:r kel ne pa yn fam, me ā*

pouvoir  
a pu  
peut  
pouvait  
pourra

ange.» A ce moment, Amélie entre.  
*-nā:z.*» *a s māmā, ameli ā:tr.*

« Je suis venue voir s'il ne vous faut pas quelque  
«*zə ʃy vny vwa:r sil nə vu fo pa kelkə*

chose,» dit-elle. « Non, Amélie, je vous remercie,» lui  
*ʃo:z,*» *di -tel.* «*nō, ameli, zə vu rmersi,*» *lyi*



un ange

Chapitre vingt-six (26).

prier ๓: demander

répond le vieux Doumier, « mais ces messieurs me  
*repõ l vjə dumje, «me se mesjə mə*

prient de vous dire qu'ils n'ont jamais bu un café  
*pri d vu di:r kil nõ zame by æ kafe*

aussi délicieux que celui que vous nous avez fait ce  
*osi delisjə k səlyi k vu nu -zave fe sə*

soir. » « Jamais, Amélie, » dit M. Martial, « même  
*swa:r. » «zame, ameli, » di məsjə marsjal, «mɛ:m*

pas en Afrique. » Amélie ne remercie pas, mais le  
*pa ā -nafrik. » ameli n rəmersi pa, me l*

sourire avec lequel elle écoute ces choses, si agréables  
*suri:r avek ləkəl el ekut se fo:z, si agreabl*

à entendre pour les oreilles d'une vieille bonne, montre  
*a ātā:dra pʊr le -zɔrɛ:j dʊn vje:j bɔn, mɔ:trə*

qu'elle est encore plus contente que la première fois.  
*kəl ɛ -tākɔ:r ply kɔtā:t kə la pʁəmje:r fwa.*

« Chère Amélie, » lui dit alors son maître, « j'ai prié  
*«ʃɛ:r ameli, » lʊi di alo:r sɔ mə:tr, «ze prie*

ces messieurs de rester ici cette nuit, au lieu d'aller  
*se mesjə d reste isi set nyi, ɔ ljə dale*

à l'hôtel. Vous pourriez peut-être préparer les chambres  
*a lotel. vu pʊrje pɔtɛ:trə pʁepare le fā:brə*

qu'en dites-vous ๓:  
 que pensez-vous  
 de cela

d'amis... Qu'en dites-vous? » Et elle répond: « Aller  
*dami... kā dii vu? » ɛ el repõ: « ale*

à l'hôtel? Mais j'espère bien qu'ils n'y pensent pas?  
*a lotel? me zespe:r bjē kil ni pā:s pa?*

Puisque nous avons deux chambres d'amis qui donnent  
*pʊisk nu -zavõ də fā:brə dami ki don*

sur le jardin. Et puis, il n'y a pas un seul bon hôtel  
*syɾ la ʒardɛ̃. e pɥi, il nɥa pa ə sɛl bɔn ɔtɛl*

à Villebourg, vous le savez bien. Vous pourriez aussi  
*a vilbu:r, vu l save bjɛ̃. vu pɥrɥe osi*

bien rentrer à Paris, Messieurs, que de passer la nuit  
*bjɛ̃ rɑ̃tre a pari, mesjɔ, ka d pase la nɥi*

dans un de ces hôtels! Je vais vous préparer vos  
*dɑ̃ -zɑ̃ d se -zɔtɛl! ʒə ve vu pɾepare vo*

chambres tout à l'heure, vous pourrez y monter quand  
*fɑ̃:brə tu -ta lɔ:r, vu pɥre i mɔ̃te kɑ̃*

tout à l'heure ɔ:  
 dans quelques in-  
 stants

vous aurez fini votre café.» « Amélie, vous êtes un  
*vu -zɔre fini vɔtrə kafɛ.» «ameli, vu -zɛt ə*

ange!» lui disent les deux amis en même temps.  
*-nɑ̃:ʒ! lɥi di:z le dø -zami ə mɛ:m tɑ̃.*

Amélie ne répond rien, et ne remercie pas, mais sort  
*ameli n repɔ̃ rɥɛ̃, e n rɔmersi pa, mɛ sɔ:r*

en se disant: « A l'hôtel! Quelle idée! Ces Parisiens,  
*ɑ̃ s dizɑ̃: «a ɔtɛl! kel ide! se parizjɛ̃,*

ce ne sont pas des gens comme les autres.»  
*sə n sɔ̃ pa de ʒɑ̃ kɔm le -zɔ:tr.»*

«Vous avez entendu, Messieurs,» dit le vieux Doumier  
*«vu -zave ɑ̃tɑ̃dy, mesjɔ,» di l vjɔ dumje*

en souriant, quand la bonne est sortie, « non seulement  
*ɑ̃ surjɑ̃, kɑ̃ la bɔn ɛ sorti, «nɔ̃ sɛlmɑ̃*

non seulement =  
 pas seulement

Amélie accepte, mais elle veut absolument que vous  
*ameli aksept, mɛ el vø absɔlymɑ̃ k vu*

restiez. Je vous promets, Messieurs, que vous passerez  
*restje. ʒə vu pɾɔmɛ, mesjɔ, ka vu pasre*

vous passerez des  
 jours agréables =  
 vous aurez des  
 jours agréables

Chapitre vingt-six (26).

promettre mettre  
 promets mets  
 promets mets  
 promet met  
 promettons mettons  
 promettez mettez  
 promettent mettent

à Villebourg des jours très agréables.» « Nous n'en  
 a vilbu:r de zu:r tre -zagreabl.» «nu nã

doutons pas, cher M. Doumier, car nous y avons  
 dutõ pa, fe:r masjø dumje, kar nu -zi avõ

déjà passé une très belle soirée.» « Merci, Messieurs,  
 deza pase yn tre bel sware.» «mersi, mesjø,

et maintenant, si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais  
 e mēinã, si vu net pa tro fatigue, zã ve

vous prier de me raconter ce qui est arrivé après  
 vu prie da m rakõte s ki e -tarive apre

cette première soirée dont nous a parlé M. Comaux.»  
 set prãmje:r sware dõ nu -za parle masjø komo.»

« Mais avec plaisir, » dit André, « je ne suis absolument  
 «me avec plæzi:r,» di ådre, «zã n syi absolymã

pas fatigué.»  
 pa fatigue.»

Il prend une cigarette, le vieux Doumier lui donne  
 il præ yn sigareit, la vjø dumje lui don

du feu, tout le monde s'assied encore mieux dans les  
 dy fõ, tu l mõ:d sasje åko:r mjø dã le

bons fauteuils du salon, et André commence à raconter.  
 bõ fotæ:ij dy salõ, e ådre komã:s a rakõte.

lequel  
 laquelle  
 un jour, pendant  
 lequel...  
 une soirée, pen-  
 dant laquelle...

« Après cette première soirée, pendant laquelle Henri  
 «apre set prãmje:r sware, pãdã lakel åri

et ma belle cousine ont compris qu'ils étaient faits l'un  
 e ma bel kuzin õ kõpri kil -zete fe lã

pour l'autre, Henri est venu presque tous les jours  
 pur lo:tr, åri e vny presk tu le zu:r

chez mon oncle. Au bout d'une semaine — c'est Marie-  
*ʃe mō -nō:kl. o bu dyn sɔmɛn - sɛ mari*

Anne qui me l'a raconté plus tard — Henri a fait le  
*a:n ki m la rakōte pɔly ta:r - āri a ʃe l*

premier pas: il lui a dit qu'il l'aimait. Elle le savait  
*prɔmjɛ pa: il lɥi a di kɛl lɛmɛ. el lə savɛ*

très bien, il est vrai, mais c'était autre chose de l'en-  
*tre bjɛ, il ɛ vrɛ, mɛ sɛtɛ -to:trɛ ʃo:z dɔ lā-*

tendre. Bien entendu, Marie-Anne lui a dit aussi qu'elle  
*tā:dr. bjɛ -nātādy, mari a:n lɥi a di osi kɛl*

l'aimait. Elle n'avait même pas besoin de le dire, cela  
*lɛmɛ. el navɛ mɛ:m pa bɔzwɛ dɔ l di:r, sɛ*

se voyait à chaque mot qu'elle disait, à tout ce qu'elle  
*s vɔwajɛ a ʃak mo kɛl dizɛ, a tu s kɛl*

faisait. Tout le monde savait combien elle était amou-  
*ʃɔzɛ. tu l mō:d savɛ kōbjɛ el ɛtɛ -tamu-*

reuse de votre fils. Elle était non seulement très  
*rɔ:z dɔ vɔtrɛ ʃis. el ɛtɛ nō sɛlmā trɛ*

amoureuse, elle était follement amoureuse d'Henri.  
*-zamuɔ:z, el ɛtɛ ʃɛlmā -iamuɔ:z dāri.*

S'il lui avait demandé de partir avec lui pour l'Austra-  
*sil lɥi avɛ dmāde d parti:r avɛk lɥi pur lɔstra-*

lie, la Chine, l'Alaska, pour n'importe quel pays du  
*li, la ʃin, lalaska, pur nɛpɔrt kɛl pɛʃi dy*

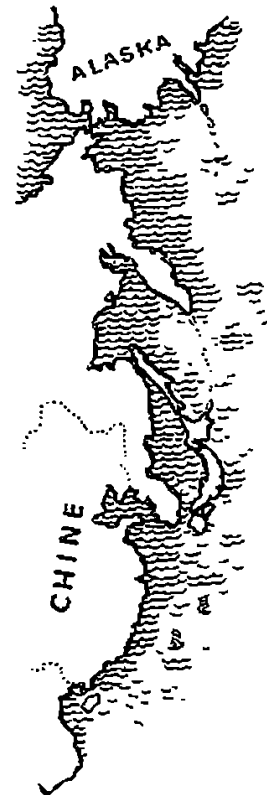
monde, elle aurait accepté. Et je suis sûr qu'elle  
*mō:d, el ɔrɛ -takseptɛ. ɛ ʒɔ sɥi sɥ:r kɛl*

aurait accepté avec joie. Vous auriez pu lui demander  
*ɔrɛ -takseptɛ avɛk ʒwa. vu -zɔrjɛ py lɥi dmāde*

au bout de ɔ:  
après

il sait  
il savait

bien entendu,  
Marie-Anne ... =  
on comprend bien  
que Marie-Anne  
...



la Chine et l'Alaska

follement amou-  
reux ɔ: si amou-  
reux que l'on ne  
sait pas ce que  
l'on fait

la joie = le plaisir  
vous auriez ɔ: on  
aurait

	de faire n'importe quoi pour Henri, elle l'aurait fait d fe:r nēport kwa pur ūri, el lɔre fe
	tout de suite. Mais lui aussi, vous savez, aurait fait tutsyt. me lɥi osi, vu save, ɔre fe
	n'importe quoi pour sa Marie-Anne. Il était tout aus- nēport kwa pur sa mari a:n. il ete lu -lo-
	si amoureux de Marie-Anne que Marie-Anne était si amuro d mari a:n kə mari a:n ete
	amoureuse de lui. Il ne vivait que pour elle, il ne -iamuro:z də lɥi. il nə vive k pur el, il nə
auprès de ɔ: avec	vivait que pendant les heures qu'il passait auprès de vive k pādā le -zæ:r kil pase opre d
	celle qu'il aimait. Il l'appelait son ange, et sa plus set kil eme. il laple sō -nū:z, e sa ply
	grande joie était de la regarder parler, sourire, aller grā:d zwa ete d la rgarde parle, suri:r, ale
	et venir dans la maison. Lui aussi aurait donné n'im- e unir dā la mezō. lɥi osi ɔre done nē-
le reste = ce qui reste	porte quoi pour pouvoir passer le reste de sa vie auprès port kwa pur purwa:r pase l rest də sa vi opre
	d'elle, je n'en doute pas. En un mot, ils étaient aussi del, zə nā dut pa. ā -nē mo, il -zete -lo:si
	amoureux l'un de l'autre que deux jeunes gens peuvent amuro lē d lo:trə kə də zæn zā pæ:v
	l'être. Et je crois que nous autres, qui n'avons pas le:tr. e zə hrwa k nu -zo:tr, ki navō pa
	aimé comme eux...» eme kəm ø...»



Ici, le docteur Passavant arrête André d'un geste de  
*isi, lə dɔktœ:r pasavā aɾet ādre dā: zest də*

la main. « Mon jeune ami, » lui dit-il, « c'est de vous-  
*la mē. «mō zan ami,» lɥi di -til, «se d vu-*

même que vous parlez, je pense, car je crois bien  
*mɛ:m k. vu parle, zə pā:s, kar zə krwa bjē*

qu'il y a une personne parmi nous qui a aimé tout  
*kil ja yu pɛrson parmi nu ki a emc tu*

parmi = entre

aussi... follement — puisque vous avez vous-même  
*-losi... fɔlmā - pɥisk vu -zave vɔmɛ:m*

employé ce mot — qu'Henri et Marie-Anne. Une  
*āplwaje s mo - kāri e mari a.n. vu*

autre fois, si vous restez assez longtemps parmi nous,  
*o:trə fwa, si vu reste ase lōtā parmi nu,*

je vous promets de vous raconter une belle histoire  
*zə vu pɾome d vu rakōte yn bel istwa:r*

d'amour. Mais je vous demande pardon de vous avoir  
*damm:r. mɛ z vu dmā:d pardō d vu -zavwa:r*

interrompu. Je vous prie de continuer. Je ne dirai  
*ēterōpy. zə vu pɾi d kōtinɥe. zə n dire*

interrompu = ar-  
rêté

plus rien. »

*ply rjē.»*

M. Doumier n'a rien dit quand son ami le docteur a  
*masjə dumje na rjē di kā sō -nami l dɔktœ:r a*

interrompu André, il a seulement fait un petit geste  
*ēterōpy ādre, il a sɔlmā fe ā pti zest*

de la main et a regardé Passavant en souriant à quel-  
*də la mē e a rgarde pasavā ā surjā a kel-*

à s: en pensant à

qui cela peut-il  
être = qui est-ce  
que cela peut être

que beau souvenir. André comprend que ce souvenir  
kə bə suvni:r. ādre kəprā kə sə suvni:r

est celui d'une grande joie passée, tout aussi grande  
ε salʒi dyn grā:d zwa pase, tu -tosi grā:d

et belle que l'amour d'Henri et de Marie-Anne. « Mais  
e bel kə lamu:r dāri e d mari a:n. «me

ce grand amoureux dont parle le docteur, qui cela  
sə grā -tamuro dō parl lə dɔktœ:r, ki sla

peut-il être? » se dit-il. « Est-ce peut-être le vieux  
pə -til e:tr? » sə di -til. « es pæte:trə lə vʒə

Doumier? Ou le docteur lui-même? Le docteur? Je  
dumje? u l dɔktœ:r lyime:m? lə dɔktœ:r? zə

ne vois pas très bien le docteur comme un homme  
n vva pa tre bjē l dɔktœ:r kɔm œ -nom

follement amoureux d'une femme, même très belle.  
folmā -tamuro dyn fam, me:m tre bel.

M. Doumier alors? Oui, cela pourrait bien être lui.  
masʒə dumje alɔ:r? wi, sla pure bjē e:trə lyi.

Je crois que l'histoire à laquelle pense le docteur est  
zə krwa k listwɑ:r a lakel pā:s lə dɔktœ:r ε

celle du vieux Doumier. Je vais le demander au  
səl dy vʒə dumje. zə ve l demāde o

docteur tout à l'heure, si nous sommes seuls un instant.  
dɔktœ:r tu -ta læ:r, si nu som səl œ -nēstā.

Nous allons voir. » Et André continue son histoire:  
nu -zalō vva:r. » e ādre kōtini sō -nistwɑ:r:

« Quand vous m'avez interrompu, cher docteur, » dit-il  
« kā vu mave ēterōpy, ʃœ:r dɔktœ:r, » di -til

en souriant, « je disais qu'au bout d'une semaine Henri  
*ā surjā, «zā dize ko bu dyn sōmen āri*  
 avait dit à Marie-Anne qu'il l'aimait et qu'elle lui  
*ave di a mari a:n kil leme e kel lyi*  
 avait répondu qu'elle aussi l'aimait. Après ce jour-là,  
*ave repōdy kel osi leme. aprē sō zu:r la,*  
 bien entendu, il est revenu encore plus souvent chez  
*bjē -nātādy, il ē rōvny āko:r ply suvā se*  
 mon oncle et ma tante. N'importe quel autre jeune  
*mō -nā:kl e ma tā:t. nēport kel o:trō zōn*  
 homme aurait maintenant demandé à celle qu'il aimait,  
*om o:re mētnā dmāde a sel kil eme,*  
 d'être sa femme. C'est aussi ce qu'a fait Henri, mais  
*de:trō sa fam. se -tosi s ka fe āri, mē*  
 au lieu de le lui demander le même jour, il ne l'a fait  
*o līs d la lyi dmāde l me:m zu:r, il nō la fe*  
 que quelques jours plus tard. Pourquoi, si vraiment  
*ka kelk zu:r ply tā:r. purkwa, si vremā*  
 il était amoureux? Eh bien, parce qu'il voulait donner  
*il ete -tamuro? e bjē, pars kil vule done*  
 à Marie-Anne le temps de penser à ce qu'elle lui avait  
*a mari a:n lō tā d pāse a s kel lyi ave*  
 dit. « Il est si facile de dire oui, » me disait-il, « mais  
*di. «il ē si fasīl dō di:ro wi,» mō dize -til, «me*  
 cela veut dire que l'on accepte de passer le reste de  
*sia vō di:r ka lō -naksept dō pase l rest dō*  
 sa vie auprès d'un homme que, quelques jours avant,  
*sa vi opre dē -nom ka, kelk zu:r avā,*

le lui demander o:  
 lui demander  
 d'être sa femme

Chapitre vingt-six (26).

connaître  
a connu  
connaît  
connaissait  
connaîtra

on ne connaissait même pas. Et c'est long, toute une  
õ n kɔnɛsɛ mɛ:m pɑ. e sɛ lɔ̃, tut yn

vie! » Ainsi, ce n'est que trois semaines plus tard, je  
vi!» ɛsi, s nɛ kɔ trwa smɛn ply ta:r, zɔ

crois, que Marie-Anne et Henri se sont promis de ne  
krwa, kɔ mari a:n e ɑri sɔ sɔ̃ promi dɔ n

plus jamais se quitter. Et au bout de deux mois, ils  
ply zame s kite. e o bu dɔ dɔ mwa, il

étaient mari et femme. »

-zɛtɛ mari e fam.»

André s'arrête un instant, prend une cigarette, remer-  
ɑdre sɛrɛt ɛ̃ -nɛstɑ̃, prɑ yn sigarɛt, rɔmɛr-

cie M. Doumier qui veut lui donner du feu, en disant  
si mɔsjɔ dumiɛ ki vɔ lɥi dɔnɛ dy fɔ, ɑ̃ dizɑ̃

qu'il préfère l'allumer lui-même, puis continue:

kil prɛfɛ:r lalɥmɛ lɥimɛ:m, pɥi kɔ̃tinɥ:

« Il m'est impossible de vous dire la joie avec laquelle

«il mɛ -tɛ̃pɔsiblɔ̃ dɔ vu di:r la zwa avɛk lakɛl

Marie-Anne racontait à tous ses amis qu'elle n'était

mari a:n rakɔ̃tɛ a tu sɛ -zami kɛl nɛtɛ

plus Mlle Bourdier, mais Mme Doumier. Et

ply madmwazel burdɛ, mɛ madam dumiɛ. e

puis, même si elle n'avait dit à personne combien

pɥi, mɛ:m si ɛl navɛ di a pɛrson kɔ̃bjɛ̃

elle était contente, tout le monde l'aurait deviné, car

ɛl ɛtɛ kɔ̃tiɑ̃:t, tu l mɔ̃:d lɔrɛ dɛvine, kar

cela se voyait à son sourire, aux petits gestes heureux

sɛlɑ s vɔzɛ a sɔ̃ suri:r, o pti zɛst ɛrɔ̃

qu'elle faisait, et cela se voyait à ce qu'elle pouvait  
*kel faze, e sla s vwaje a s kel puve*

parfois rester de longues minutes à regarder une fleur,  
*parfwa reste da lō:g minyt a rgarde yn flæ:r,*

un enfant, un jeune animal sans rien entendre, pleine  
*œ -nāfā, œ zœn animal sã rjē -nātā:dr, plen*

de ses pensées heureuses. Et même ceux qui ne  
*da se pāse œrø:z. e mε:m sø ki n*

connaissaient pas Henri, se disaient, après avoir entendu  
*kœnεε pa āri, sø dize, aprε -zavwa:r āiādy*

Marie-Anne parler du meilleur mari du monde, que  
*mari a:n parle dy me:jæ:r mari dy mō:d, kœ*

ces jeunes gens étaient faits l'un pour l'autre. Nous  
*se zœn zā etε je lœ pur lo:tr. nu*

autres hommes, nous pouvons parfois ne pas montrer  
*-zo:tra -zœm, nu puwō parfwa na pa mōtre*

ce que nous sentons, mais les femmes, elles ne peuvent  
*s kœ nu sātō, me le fam, el na pœ:v*

pas ne pas le montrer; quand une femme est heureuse,  
*pa nœ pa l mōtre; kã -tyn fam ε -tœrø:z,*

cela se voit. Même des gens qui, une minute avant,  
*sla s vwa. mε:m de zā ki, yn minyt avā,*

ne la connaissaient pas, ne l'avaient jamais vue, sentent  
*na la kœnεε pa, nœ lave zame vy, sã:t*

à chaque mot qu'elle dit, à chacun de ses sourires,  
*a fak mo kel di, a fakœ d se suri:r,*

à chacun de ses gestes que cette femme aime et est aimée.  
*a fakœ d se zest kœ set fam ε:m e ε -tεme.*

nous pouvons ne pas montrer ɔ: il nous est possible de ne pas montrer

sentir  
 je sens  
 tu sens  
 il sent  
 nous sentons  
 vous sentez  
 ils sentent

partir  
 je pars  
 tu pars  
 il part  
 nous partons  
 vous partez  
 ils partent

Mais je crois que j'ai employé le verbe « aimer » plus  
*me ʒə krwa kə ʒe əplwaje l verb «eme» ply*  
 de cent fois pendant les dix dernières minutes,  
*ā sā fwa pādā le di dɛrnye:r minyt,*  
 et je pense que c'est trop. Le reste de l'histoire d'Henri  
*e ʒ pā:s kə se tro. la rest də listwa:r dāri*  
 et de Marie-Anne est comme n'importe quelle autre  
*e d mari a:n e kom nɛpɔrt kel o:trə*  
 très belle histoire d'amour; elle nous intéresse plus  
*tre bel istwa:r damu:r; el nu -zɛɛeres ply*  
 qu'une autre, bien entendu, puisque nous connaissons  
*kyn o:tr, bjɛ -nātādy, pyisk nu knesō*  
 les deux personnes, mais je crois que nous pouvons  
*le də pɛson, me ʒə krwa k nu puwō*  
 maintenant parler d'un autre chapitre de la vie d'Henri  
*mɛtnā parle dā -no:trə ʃapitrə də la vi dāri*  
 et de Marie-Anne.»  
*e d mari a:n.»*

Au même instant où André s'arrête, la vieille bonne  
*o ms:m ɛstā u ādre saret, la vje:j bɔn*

Amélie entre dans le salon et dit: «Voilà! Ces mes-  
*ameli ā:trə dā l salō e di: «vwala! se me-*  
 sieurs peuvent monter dans les chambres d'amis.»  
*sʃə pœ:v mōte dā le ʃā:brə dami.»*

«Merci, Amélie,» lui dit M. Doumier, puis, aux  
*«mɛrsi, ameli,» lyi di mɛsʃə dumje, pyi, o*  
 autres: «Montons, Messieurs, vous avez entendu ce  
*-zo:tr: «mōtō, mɛsʃə, vu -zave ātādy s*

qu'a dit Amélie. Vous allez voir si ce ne sont pas de  
*ka di ameli. vu -zale vwa:r si s nɔ sɔ pa də*

jolies chambres; elles donnent sur la partie du jardin  
*ʒoli fã:br; el don syr la parti dy ʒardē*

où j'ai mes plus belles roses. Cela ne se voit pas le  
*u ʒe me ply bel ro:z. sla n sɔ vwa pa l*

soir, mais demain matin, je vous promets que vous  
*swa:r, me dmē matē, ʒo vu pɔme k vu*

allez me remercier. Et tout à l'heure, après que nous  
*-zale m rɔmersje. e tu -ta lœ:r, apre k nu*

serons montés dans vos chambres avec vos valises,  
*srɔ mɔte dā vo fã:br avek vo vali:z,*

peut-être prendrez-vous un petit verre de cognac dans  
*pœte:trə pɔãdre vu œ pti ve:r də kɔnak dā*

le salon avant de vous coucher? » « Avec plaisir, M.  
*l salɔ avā d vu kuʒe? » « avek plezi:r, masjɔ*

Doumier, » répond M. Martial, « mais je vous répète  
*dumje, » rɛpɔ masjɔ marsjal, « me ʒ vu rɛpet*

qu'il n'est vraiment pas nécessaire de faire tout cela  
*kil nɛ vɔemā pa nesese:r də fe:r tu sla*

pour nous. » « Ce n'est pas nécessaire, il est vrai, mais  
*pɔr nu. » « s nɛ pa nesese:r, il ɛ vɔɛ, me*

cela me donne du plaisir, Messieurs. Et j'espère que  
*sla m don dy plezi:r, mesjɔ. e ʒɛspɛ:r kɔ*

vous serez contents d'être restés au lieu d'être allés  
*vu sre kɔtā de:trə reste o ljɔ de:tr ale*

à l'hôtel, comme vous vouliez d'abord. » « Je ne peux  
*a lɔtel, kɔm vu vulje dabɔ:r. » « ʒo n pɔ*

pas vous dire combien nous sommes contents, M.  
*pa vu di:r kɔbjɛ nu som kɔtā, masjɛ*

Doumier! Mais nous ne pouvions pas, en arrivant...»  
*dumjel me nu n puvjɔ pa, ā -narivā...»*

«Vous ne pouviez pas,» dit le docteur Passavant, «savoir  
*«vu n puviɛ pa,» di l dɔktɔ:r pasavā, «savva:r*

quel homme était Arthur Doumier, vous avez raison.  
*kel om ɛtɛ arty:r dumje, vu -zavɛ rezɔ.*

Et quand vous aurez passé quelques jours parmi nous,  
*e kā vu -zɔrɛ pase kelk zu:r parmi nu,*

vous verrez qu'il n'est pas toujours nécessaire d'em-  
*vu vere kil nɛ pa tuzu:r nesɛsɛ:r dā-*

ployer beaucoup de mots pour dire que l'on se sent  
*plwajɛ boku d mo pur di:r kɔ lɔ sɔ sā*

bien auprès de quelqu'un. Un sourire, un geste le  
*bjɛ oprɛ d kelkɛ. ɛ suri:r, ɛ gest lɔ*

disent aussi bien.» «Vous avez raison, docteur.»  
*di:s osi bjɛ.» «vu -zavɛ rezɔ, dɔktɔ:r.»*

Quand tout le monde est sorti du salon, Amélie écoute  
*kā tu l mɔ:d ɛ sorti dy salɔ, ameli ɛkut*

un moment, puis elle prend le plateau, le place sur  
*ɛ momā, pɔji ɛl prā l plato, lɔ plas syr*

une chaise, et commence à placer sur le plateau la  
*yn ʃɛ:z, e kɔmā:s a plase syr lɔ plato la*

cafetière (celle qui a appartenu à Napoléon III), les  
*kafɛjɛ:r [sɛl ki a apartɔny a napoleɔ trɛn], le*

tasses et les soucoupes. Quand elle arrive à la tasse  
*ta:s e le sukup. kā -tɛl ari:v a la ta:s*



d'André Comaux, elle dit: « Quel petit cochon, de jeune  
*dādre komo, el di: «kel poti kofō, dō zan*

homme! Voilà qu'il a employé la belle table de Mme  
*om! vvala kil a āplwaje la bel tablō dō madam*

Doumier au lieu de la soucoupe pour y poser sa tasse!  
*dumjē o ljō d la sukup pur i poze sa ta:s!*

Et maintenant, ils vont boire du cognac. Je me demande  
*e mētnā, il vō bwa:r dy kɔnak. zə m domā:d*

où il va poser son verre, cette fois-ci. Ah, ces jeunes  
*u il va poze sō ve:r, set fwa si. a, se zan*

gens! Ils ne pensent pas à ce qu'ils font! »  
*zā! il nō pā:s pa a s kil fō!* »

Quand Amélie a fini de mettre sur la table du salon  
*kā -tameli a fini d metra syr la tablō dy salō*

les verres et la bouteille de cognac, elle sort. Elle  
*le ve:r e la bute:j dō kɔnak, el sɔ:r. el*

préfère sa cuisine au salon. Elle s'est une fois assise  
*prefe:r sa kɔzin o salō. el se -tyn fwa asi:z*

dans un des grands fauteuils, mais cela a été la seule  
*dā -zē de grā fotæ:j, me sla a ete la sœl*

fois. « Ils sont trop grands, » a-t-elle dit, « et ne sont  
*fwa. «il sō tro grā,» a -tel di, «e n sō*

pas pour une femme comme moi. » Quand c'est Amélie  
*pa pur yn fam kom mwa.» kā se -tameli*

qui le dit, cela veut dire que c'est trop agréable, et qu'elle  
*ki l di, sla vō di:r kə se tro -pagreabl, e kel*

préfère les chaises de sa cuisine aux fauteuils du salon.  
*prefe:r le fe:z dō sa kɔzin o fotæ:j dy salō.*

voilà qu'il a o:  
 maintenant, il a

préférer une chose  
 à une autre =  
 aimer une chose  
 plus qu'une autre

c' o: d'être assise  
 dans un fauteuil

Un moment après qu'Amélie est sortie, M. Doumier  
*ē momā apre kameli e sorti, masjə dumje*  
 rentre dans le salon avec ses amis. « Eh bien, vous  
*rā:trə dā l salō avek sə -zami. «e bjē, vu*  
 êtes contents, Messieurs? » demande-t-il. « Oh, Mon-  
*-zet kōtā, mesjə?» dāmā:d -til. «o, mē-*  
 sieur Doumier, » lui répondent les deux amis, « nous  
*sjə dumje,» lji repō:d le də -zami, «nu*  
 sommes non seulement contents, mais très heureux  
*som nō scelmā kōtā, me tre -zere*  
 d'être venus à Villebourg et de vous avoir connus,  
*də:trə vony a vilbu:r e d vu -zavwa:r kony,*  
 vous et le docteur. » « C'est trop, Messieurs. » « Non,  
*vu e l dōktœ:r» «se tro, mesjə.» «nō,*  
 et je vous promets que vous allez l'entendre beaucoup  
*e z vu prome k vu -zale lātā:drə boku*  
 de fois encore pendant que nous serons ici. » M. Dou-  
*d fwa āko:r pādā k nu srō -zisi.» masjə du-*  
 mier sourit au lieu de répondre, puis, quand on  
*mje suri o ljo d repō:dr, pji, kā -tō*  
 s'assied de nouveau, il demande: « Dites-moi, Monsieur  
*sasje d nuvo, il dāmā:d: «dit nuvo, masjə*  
 Comaux, qu'a fait la petite Fatima quand son grand  
*komo, ka fe la ptit fatima kā sō grā*  
 ami et maître a pris une autre femme qu'elle? Vous  
*-iami e me:tr a pri yn o:trə fam kel? vu*  
 ne nous en avez rien dit. »  
*nə nu -zā -nave rjē di.»*

« Ça, c'est une longue histoire, » répond André, « mais  
*«sa, se -tyn lō:g istwa:r,» repō ādre, «me*  
 si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais vous la raconter. »  
*si vu net pa tro fatigue, zə ve vu la rakōte.»*  
 « Personne n'est fatigué, » lui dit M. Doumier, « ce  
*«person ne fatigue,» lʒi di māsʒə dumje, «sə*  
 soir, nous nous sentons tous jeunes et pourrions vous  
*swa:r, nu nu sātō tus zœn e pʒrjō vu*  
 écouter pendant des heures encore. » « Eh bien, voilà, »  
*-zekute pādā de -zœ:r āko:r.» «e bjē, vwalə,»*  
 commence André, et tout le monde écoute son histoire  
*kɔmā:s ādre, e tu l mō:d ekut sō -nistwa:r*  
 sans dire un mot.  
*sā di:r ē mo.*

#### EXERCICE A.

« Messieurs, » dit M. Doumier quand on a fini de dîner, « allons au —, fumer un cigare. » Tout le monde — de la salle à manger et s'assied dans les bons — du salon. Quand chacun a pris une cigarette ou un —, M. Doumier demande: « Puis-je vous donner du —? » Il a un très beau — que sa fille lui a donné à son anniversaire. Mais André et Martial ont déjà — leurs cigarettes, ils lui répondent: « Nous vous —, M. Doumier, mais c'est fait. »

Amélie apporte tout ce qui est nécessaire pour le café sur un grand —. Il y a une très belle — pour le café. Elle a — à Napoléon III. Amélie place devant chaque

MOTS:

un ange  
 un briquet  
 une cafetière  
 un cigare  
 un fauteuil  
 un feu  
 un geste  
 un hôtel  
 une joie  
 un mot  
 une négation  
 un plateau  
 un reste  
 un salon  
 une soucoupe  
 content  
 délicieux  
 le meilleur  
 accepter  
 allumer  
 appartenir  
 il a appartenu  
 il connaissait  
 douter  
 employer  
 il espère  
 il a interrompu  
 placer  
 il pourra  
 il pourrait  
 pouvoir  
 il pouvait  
 vous prendrez  
 préparer

personne une tasse et une —. Quand elle est —, son maître demande aux Parisiens si le café est bon. « Oh, oui, » répondent-ils, « il est — ! » « Amélie sera très — quand je le lui dirai, » dit alors le vieux Doumier. Il dit également qu'il lui demandera de — les chambres d'amis. C'étaient de très belles chambres qui — sur le jardin. M. Martial, qui trouve que c'est trop, dit: « Nous — aller à l'hôtel. » « Vous n'— pensez pas ! » lui répond M. Doumier. Il veut — que les deux amis restent.

Quand Amélie entre au salon quelques minutes plus tard, son maître lui dit: « Vous — peut-être préparer les chambres d'—, Amélie ? » « Je vais les préparer — à l'heure, » dit Amélie. Alors M. Doumier dit aux deux amis: « Je vous promets que vous passerez quelques journées très — à Villebourg. » « Je n'en — pas, » lui répond Martial.

Quand André recommence son histoire, il dit qu'au — d'une semaine, Henri a dit à Marie-Anne qu'il l'aimait. Cela a été très agréable pour la jeune fille de l'—. Et elle aimait aussi son Henri, bien —. Elle était — amoureuse de lui. Elle aurait fait n'— quoi pour rester avec celui qu'elle aimait. Et pour Henri, c'était une — de la regarder. Il aurait aimé passer le — de sa vie auprès d'elle. Marie-Anne n'avait pas besoin de dire — elle était contente d'être la femme d'Henri. Cela se — à tout ce qu'elle faisait. « Car les femmes, » dit André, « ne — pas ne pas montrer ce qu'elles sentent quand elles sont heureuses. »

EXERCICE B.

A qui a appartenu la belle cafetière de M. Doumier?  
 ... Que dit M. Doumier à sa bonne quand elle lui dit:  
 « J'espère que le café sera bon »? ... Que dit-il aux  
 deux Parisiens quand Amélie est sortie sans remer-  
 cier? ... Pourquoi les chambres d'amis de M. Doumier  
 sont-elles de très bonnes chambres? ... Que dit M.  
 Martial en parlant d'Amélie? ... Quand Henri a-t-il  
 fait le premier pas et a dit à Marie-Anne qu'il l'aimait?  
 ... Où Marie-Anne serait-elle allée avec Henri? ...  
 Quel mot a employé André en parlant de l'amour des  
 deux jeunes gens? ... Que s'est-il demandé quand le  
 docteur lui a parlé d'une autre belle histoire d'amour?  
 ... Pourquoi Henri n'a-t-il pas demandé à Marie-Anne  
 d'être sa femme le même jour où il lui a dit qu'il  
 l'aimait? ... Comment voyait-on que Marie-Anne était  
 très heureuse? ... Pourquoi Amélie dit-elle, en regar-  
 dant la tasse d'André: « Ah, ces jeunes gens »? ...

EXERCICE C.

connaître

a connu

connaît

connaissait

connaîtra

« Je suis très heureux d'avoir — votre fils, » dit Co-  
 maux à M. Doumier. « J'espère qu'un jour, vous —  
 également ma fille Josette, » lui dit le vieux. « Je serai  
 très content de — toute votre famille, » dit Comaux,  
 qui — maintenant le père et le fils. « —vous Ville-  
 bourg avant d'y être venu cette fois-ci, M. Martial? »  
 « Non, je ne — pas votre ville. »

prier  
 je promets  
 remercier  
 répéter  
 il répète  
 il savait  
 sentir  
 nous sentons  
 ils sentent  
 tenir  
 il a tenu  
 vous verrez  
 chacun  
 lequel  
 laquelle  
 absolument  
 ainsi  
 auprès de  
 follement  
 parmi  
 au bout de  
 au lieu de  
 aussi bien  
 bien entendu  
 cela se voyait  
 cela veut dire  
 une chambre  
 d'amis  
 je n'en doute pas  
 les fenêtres don-  
 nent sur ...  
 ne plus jamais  
 n'importe quel  
 n'importe quoi  
 non seulement  
 il nous faut  
 préférer... à...  
 tout à l'heure  
 tout aussi ...  
 que  
 toute une vie  
 voilà que  
 l'Alaska  
 la Chine

voir	
a vu	voyait
voit	verra

Quand on regarde par la fenêtre de la chambre d'André, on — le jardin. On le — mal ce soir, mais demain, on le — mieux. Le soir, on ne peut pas — toutes les très belles fleurs du jardin, et les deux amis n'ont pas encore — les roses de M. Doumier. Quand ils sont arrivés, on — encore très bien, mais personne n'a pensé à descendre au jardin pour aller — les fleurs.

pouvoir	
a pu	pouvait
peut	pourra

Si l'on est grand, on — voir le jardin par la fenêtre de la chambre d'Amélie. Quand Henri était petit, il ne — pas voir le jardin, quand il était chez Amélie. « Quand je serai grand, » disait-il, « je — voir tout le jardin. » Une fois, il est monté sur une chaise, et a — voir un morceau du jardin. Mais il aurait aimé — voir le reste également.

### RÉSUMÉ (1)

ne ... aucun(e)      ne ... personne

Qu'y a-t-il de différent entre la *négation* [negasjõ] « ne ... aucun(e) » et la négation « ne ... personne »? Voici! La négation « ne ... aucun(e) » est employée quand on parle de personnes, d'animaux ou de choses; elle dit la même chose que « ne ... pas un(e) seul(e) », et le mot « aucun(e) » a les mêmes deux for-

Je ne vois aucun chat, aucune fleur, ni aucun petit garçon.

mes (masculin et féminin) qu'un adjectif. La négation « ne ... personne » est employée seulement quand on parle de personnes; elle dit la même chose que « ne ... pas une seule personne », et le mot « personne » ne change jamais.

ne ... aucun(e)	aucun(e) ne ...
ne ... personne	personne ne ...
ne ... rien	rien ne ...

Dans les négations « ne ... pas », « ne ... plus », « ne ... que » et « ne ... jamais », les mots « pas », « plus », « que » et « jamais » viennent toujours après le mot « ne » (ou « n' »). On dit: « Il *n'a pas* de frères », « Je *ne suis plus* un enfant », « Nous *n'avons que* trois poires », « Ils *ne sont jamais* à la maison ».

Mais dans les négations avec « aucun(e) », « rien » et « personne », ces trois mots peuvent venir après ou avant le mot « ne ». On dit: « Nous *ne* connaissons *aucune* famille anglaise », « Vous *ne* mangez *rien* », « Il *n'y a personne* dans cette chambre » — et on dit: « Dans cette famille, *aucun* garçon *n'a plus* de dix ans », « *Rien ne* m'intéresse, dans cette ville », « *Personne ne* sait où demeure M. Dujardin ». Nous voyons que le mot « ne » vient toujours à la même place: avant le verbe.

### EXERCICE I

Répondez avec une négation avec « aucun(e) », « rien » ou « personne ».

Question: « Est-ce que quelqu'un a vu mon chien? »

Il n'y a dans cette maison aucun petit garçon ni aucune petite fille.

Je ne vois personne.

Il n'y a personne dans cette maison.

Réponse: « Non, ... » Q.: « Voulez-vous quelque chose avec votre café? » R.: « Non, ... » Q.: « Avez-vous rencontré quelqu'un au bois? » R.: « Non, ... » Q.: « Est-ce que quelque chose est tombé à terre? » R.: « Non, ... » Q.: « Avez-vous une fille de vingt ans, Madame? » R.: « Non, ... » Q.: « Quelqu'un vous a-t-il parlé, à la gare? » R.: « Non, ... » Q.: « L'un de vos enfants parle-t-il anglais? » R.: « Non, ... »

## RÉSUMÉ (2)

### EXERCICE II

#### Les verbes aller et s'en aller

(s'en) aller

(s'en) est allé            (s'en) allait

(s'en) va                    (s'en) ira

Quand on est arrivé à la porte de M. Doumier, M. Fournier s'en —. « Mais toi, Jérôme, tu ne veux pas t'en —? » demande M. Doumier. « Si tu veux, je resterai et je ne m'en — pas, » dit Passavant. « Merci, je ne serais pas content si tu t'en —. » Et Passavant ne s'en — pas.

je (m'en) vais            nous (nous en) allons

tu (t'en) vas            vous (vous en) allez

il (s'en) va            ils (s'en) vont

« A quelle heure t'en — —, Jean? » demande Mme Duclos à son fils. « Je m'en — à trois heures, maman. » Jean — au bois avec son ami. « — -vous avec vos frères, Nicole et Yvonne? » demande M. Duclos. « Oui, nous — avec Jean et Henri. » A trois heures, les enfants s'en —.



## FATIMA ET MARIE-ANNE

Voici l'histoire de la petite Fatima, telle que l'a  
*wasi listwa:r da la ptit fatima, tel ka la*

racontée André Comaux ce soir-là, à Villebourg: Après  
*rakōte ādre komo sa swa:r la, a vilbu:r: aprē*

avoir fait la connaissance de la belle Marie-Anne,  
*-zawwa:r fe la konesā:s da la bel mari a:n,*

Henri a cessé de passer une partie de ses soirées avec la  
*āri a sese d pase yn parti d se sware avek la*

petite Fatima, comme avant. Il a cessé, après le dîner,  
*ptit fatima, kom avā. il a sese, aprē l dine,*

de s'asseoir avec elle dans le petit jardin et de lui  
*da saswa:r avek el dā l poti zardē e da lūi*

raconter des histoires.  
*rakōte de -zisiwa:r.*

Fatima aimait beaucoup ces moments si calmes: on  
*fatima eme boku se momā si kalm: ō*

n'entendait que l'eau de la petite fontaine et la  
*nātāde k lo d la ptit fōten e la*

voix d'Henri. Fatima aimait Henri de tout son petit  
*vwa dāri. fatima eme āri da tu sō pti*

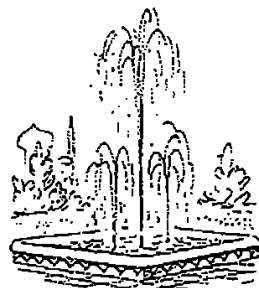
cœur. Elle n'avait plus son père: elle l'avait perdu  
*kæ:r. el nave ply sō pær: el lave perdy*

neuf ans plus tôt. Elle avait alors trois ans. Henri  
*næ -vā ply lo. el ave -talo:r trwa -zā. āri*

fait la connais-  
sance de = connu

cesser ← → com-  
mencer

comme avant ∴  
comme il le faisait  
avant



une fontaine



un cœur

elle a perdu son  
père ∴ son père  
est mort

tôt ← → tard

Chapitre vingt-sept (27).

prendre  
a pris  
prend  
prenait  
prendra

mon bonheur est  
très grand = je  
suis très heureux

vers huit heures  
= un peu avant  
huit heures

il sort  
il sortait

crier  
un cri

Fatima crie de  
joie.  
Elle dit oui avec  
un cri de joie.

il s'assied  
il s'asseyait

la chanson =  
le chant

plusieurs = plus  
d'un

était pour elle un grand frère et le meilleur ami du  
*ete pur el æ grā fræ:r e l meijæ:r ami dy*

monde. Quand il rentrait à la maison, le soir ou  
*mō.d. kã -til rātre a la mežō, lə swa:r u*

l'après-midi, Fatima lui prenait la main en souriant  
*lapremidi, fatima lʷi præne la mē ā surjã*

de joie et de bonheur. Son petit cœur battait, elle  
*d žwa e d bonæ:r. sō pti kœ:r bâte, el*

était très heureuse. Et quand, vers huit heures, Henri  
*ete tre -zæro:z. e kã, ver ʷi -tæ:r, āri*

sortait avec elle dans le petit jardin pour lui raconter  
*sorte avek el dā l pōti zardē pur lʷi rakōte*

une histoire, et lui disait: «Voyons, Fatima, où nous  
*ʷn istwa:r, e lʷi dize: «vwaʷō, fatima, u nu*

sommes-nous arrêtés, hier soir?» elle battait des mains  
*som nu arête, ijs:r swa:r?» el bâte de mē*

avec un petit cri de joie, puis elle s'asseyait aux pieds  
*avek æ pti kri d žwa, pʷi el saseje o pje*

de son ami et écoutait. La fontaine chantait sa jolie  
*d sō -nami e ekute. la fōten fāte sa žoli*

chanson. Fatima était très heureuse à ces moments-là.  
*fāsō. fatima ete tre -zæro:z a se momā la.*

Mais depuis plusieurs jours — depuis qu'il avait fait  
*me dæpʷi pʷyzjæ:r žu:r — dæpʷi kil ave fe*

la connaissance de Marie-Anne — Henri était diffé-  
*la kmesā:s də mari a.n — āri ete dife-*

rent. Quand il rentrait dîner, le soir, il disait quelques  
*rā. kã -til rātre dine, lə swa:r, il dize kelk*

mots seulement à Fatima. (Avant, il lui demandait  
*mo scœlmā a fatima. [avā, il lyi dmāde*

toujours ce qu'elle avait fait au cours de l'après-midi.)  
*tuzur s kel ave fe o kur da lapremidi.]*

Après le dîner, il ne s'asseyait plus près de la fon-  
*apre. l dine, il nā saseje ply pre d la fō-*

taine, avec sa petite amie à ses pieds. Le cœur de  
*ten, avek sa pitit ami a se pje. la kœ:r da*

Fatima ne battait plus de bonheur, car depuis plusieurs  
*fatima n bate ply d bonœ:r, kar dāpqi plyzjœ:r*

jours, le bonheur de Fatima s'était transformé en mal-  
*zur, la bonœ:r da fatima sete trāsforme ā ma-*

heur.  
*lœ:r.*

Au cours de la semaine qui a suivi la soirée où  
*o kur da la smen ki a suivi la sware u*

Henri avait fait la connaissance de Marie-Anne,  
*āri ave fe la konesā:s da mari a.n,*

cela a été comme cela chaque soir. Henri rentrait,  
*sla a ete kom sla fak swa:r. āri rātre,*

disait quelques mots seulement à Fatima, dînait vite,  
*dize kelk mo scœlmā a fatima, dine vit,*

en quelques minutes, puis sortait de nouveau. Avant cela,  
*ā kelk minyt, pqi sorte d nwo. avā sla,*

Henri sortait rarement le soir, une ou deux fois par  
*āri sorte rarmā l swa:r, yn u dō fwa par*

semaine seulement. Maintenant, il passait toutes les  
*samen scœlmā. mētmā, il pase tut le*

au cours de =  
durant

près de ɔ: à

transformer =  
changer

le malheur ↔  
le bonheur

a suivi ɔ: est venu  
après

vite = en peu de  
temps

soirées avec Marie-Anne, et pas une seule avec Fatima.  
*sware avek mari a:n, e pa -zyn scel avek fatima.*

Puis, un soir, Henri est rentré en chantant de joie.  
*pyi, æ swa:r, āri e rātre ā fātā d zwa.*

Il a pris les deux mains de Fatima et lui a dit: «Fa-  
*il a pri le dø mē d fatima e lyi a di: «fa-*  
*tima, je suis le plus heureux des hommes! Viens vite*  
*tima, zə syi l ply -zæro de -zom! vjē vit*

au jardin!» Là, ils se sont assis parmi les fleurs,  
*o zardē!» la, il sə sō -tasi parmi le flæ:r,*

à côté de la fontaine, et Henri a dit à Fatima: «Elle  
*a kote d la fōten, e āri a di a fatima: «el*

m'aime, Fatima, elle m'aime!» Le cœur de la  
*mæ:m, fatima, el mæ:m!» lə kœ:r dø la*

petite s'est arrêté de battre un instant, puis elle a  
*ptit se -tarete d batr æ -nēstā, pyi el a*

crié: «Non, non, ce n'est pas vrai! Elle ne t'aime  
*krie: «nō, nō, s ne pa vre! el nə te:m*

pas!» Henri a cessé de sourire et a regardé la fillette  
*pa!» āri a sese d suri:r e a rgarde la fijet*

avec étonnement: pourquoi disait-elle cela? Puis  
*avek eionmā: purkwa dize -tel sla? pyi*

il lui a dit à voix basse: «Mais Fatima, elle me l'a  
*il lyi a di a vwa bas: «mæ fatima, el mə la*

dit elle-même ce soir, et puis, même si elle ne me  
*di elmæ:m sə swa:r, e pyi, mæ:m si el nə m*

l'avait pas dit, je l'aurais su. Mais pourquoi es-tu  
*lave pa di, zə lore sy. mæ purkwa e ty*

sourire  
 il sourit



regarder avec  
 étonnement (m)

savoir  
 a su  
 sait

soudain si malheureuse? Je croyais que tu serais  
*sudē si malœrø:z? ʒə krwaje k ty sre*

il croit  
 il croyait

contente de me voir heureux. » « Elle ne peut pas t'ai-  
*kštāt da m vwa:ʀ œrø.» «el nə pø pa te-*

mer comme moi! Personne ne pourra jamais t'aimer  
*me kom mwa! person nə pura zame teme*

comme moi! » a crié la fillette.

*kom mwa!» a krie la fiʃet.*

Henri était de plus en plus étonné. Fatima était-elle  
*āri ete d ply -zā ply -zetme. fatima ete -tel*

l'étonnement  
 étonné

vraiment amoureuse de lui, comme Comaux le lui  
*vremā amurø:z də lʷi, kom komo la lʷi*

avait dit? Alors, il lui a dit: « Mais Fatima, tu n'es  
*ave di? alœ:ʀ, il lʷi a di: «me fatima, ty ne*

un enfant  
 une enfant

qu'une enfant, elle est une jeune fille, c'est tout à  
*kyn · āfā, el ε -tyn zœn fi:j, se tu -ta*

Il est un enfant.  
 Elle est une  
 enfant.

fait différent! » « Je serai aussi une jeune fille un  
*fe diferā!» «ʒə sre osi yn zœn fi:j ē*

tout à fait =  
 entièrement

jour! » a crié la fillette, et Henri a compris combien  
*ʒu:r!» a krie la fiʃet, e āri a kšpri kšbjē*

Fatima l'aimait. Il a aussi compris qu'à ce moment,  
*fatima leme. il a osi kšpri ka s momā,*

elle était très malheureuse. Il lui en avait trop raconté.  
*el ete tre malœrø:z. il lʷi ā -nave tro rakšte.*

en ø: de cette  
 affaire

« Que puis-je faire? » s'est-il dit. Il a regardé la fillette,  
*«kə pʷi:ʒ fe:r?» se -til di. il a rgarde la fiʃet,*

qui était maintenant assise à ses pieds. Ses grands  
*ki ete mētnā asi:z a se pje. se grā*



une larme

jusqu'ici ɔ: jusqu'à  
maintenant

tout à coup =  
soudain

yeux noirs étaient pleins de larmes, elle attendait un  
*-zjə nwa:r ete plē d' larm, el atāde ǎ*  
 mot de lui. « Fatima, » lui a-t-il dit, « je vais te dire  
*mo dɔ lɥi. «fatima,» lɥi a -til di, «zə ve t di:r*  
 quelque chose. Je t'aime beaucoup, Fatima, tu seras  
*kelkə so:z. zə tɛ:m boku, fatima, ty sra*  
 toujours ma petite amie, mais comprends-tu, tu ne  
*tuzu:r ma pitit ami, me kɔprā ty, ty n*  
 pourras jamais être ma femme. J'aime Marie-Anne, et  
*pura zame -ze:trə ma fam. zɛ:m mari a:n, e*  
 elle m'aime aussi, elle sera un jour ma femme. Tu  
*el mɛ:m osi, el sɔra ǎ zu:r ma fam. ty*  
 comprends? Et tu seras notre petite amie, tout à  
*kɔprā? e ty sra notrə pitit ami, tu -ta*  
 fait comme tu as été mon amie jusqu'ici, je te le  
*fe kɔm ty a ete mɔ -nami zyskisi, zə ta l*  
 promets. Tu vas voir que toi aussi, tu vas aimer ma  
*promɛ. ty va vwa:r kə twa osi, ty va eme ma*  
 Marie-Anne, elle est si jolie et si bonne! » « Non,  
*mari a:n, el ɛ si zoli e si bon!» «nɔ,*  
 je n'aimerai jamais Marie-Anne! Je ne serai jamais  
*zə nɛmre zame mari a:n! zə n sɔre zame*  
 son amie! » a crié la fillette. « Mais Fatima... »  
*sɔ -nami!» a kriɛ la fijet. «me fatima...»*  
 a commencé Henri. Mais à son grand étonnement, Fa-  
*a kɔmāse āri. me a sɔ grā -tɛtɔnmā, fa-*  
 tima s'est levée tout à coup, et a commencé à chanter.  
*tima sɛ lve tu -ta ku, e a kɔmāse a fāte.*

Il n'y avait plus une larme dans ses yeux, et il a  
*il njave ply -zyn larm dā se -zjə, e il a*  
 semblé à Henri que l'enfant s'était tout à coup trans-  
*sāble a āri k lāfā sete tu -ta ku trās-*  
 formée en femme.  
*forme ā fam.*

« Je ne comprends pas, » s'est-il dit, « il y a cinq  
*«zə n kōprā pa,» se -til di, «il ja sē*  
 minutes, elle avait les yeux pleins de larmes, elle  
*minyt, el ave le -zjə plē d larm, el*  
 pleurait, elle était très malheureuse. Et maintenant,  
*plære, el ete tre malæro:z. e mētnā,*  
 voilà qu'elle chante, et il y a dans ses yeux quelque  
*vwala kel fāt, e il ja dā se -zjə kelka*  
 chose que je n'aime pas. » C'était une Fatima tout  
*fo:z ka z ne:m pa.» sete -tyn fatima tu*  
 à fait différente de l'autre, et qu'Henri ne connais-  
*-ta fe diferāt da lo:tr, e kāri n kone-*  
 sait pas.  
*se pa.*

Toujours chantant, la fillette est rentrée dans la  
*tuzu:r fātā, la fijet e rātre dā la*  
 maison, et Henri est resté seul. Son étonnement  
*mezō, e āri e reste sæl. sō -neimā*  
 était toujours aussi grand. Il a peu dormi cette  
*ete tuzu:r osi grā. il a pə dormi set*  
 nuit. Au cours des longues heures qu'il a passées à  
*nyī. o ku:r de lō:g -xæ:r kil a pase a*



Fatima pleure.

toujours chan-  
 tant ɔ: sans cesser  
 de chanter

il est toujours  
 aussi grand ɔ: il  
 n'est pas devenu  
 plus petit

Chapitre vingt-sept (27).

tantôt à Marie-Anne, tantôt à Fatima : un moment à Marie-Anne, un moment après à Fatima

gai ↔ triste

s'est tu : a cessé de chanter

il voudrait savoir = il aimerait savoir

penser tantôt à Marie-Anne, tantôt à cette petite  
*pāse tāto a mari a.n, tāto a set patit*

filles dont le malheur lui faisait mal, il a sem-  
*fi.j dō l malœ:r lʷi faze mal, il a sã-*

blé plusieurs fois à Henri que quelqu'un, dans  
*ble pʷyzjœ:r fwa a āri kə kelkã, dā*

la maison, chantait et parlait à voix basse. La chan-  
*la mezō, fāte e parle a vwa ba:s. la fã-*

son était tantôt triste, tantôt très gaie, et c'était  
*sō ete tāto trist, tāto tre ge, e sete*

une voix de fillette qui la chantait. Il avait appelé:  
*-tyn vwa d fi.je ki la fāte. il ave -taple:*

« Fatima! » mais chaque fois, la voix s'était tue,  
*«fatima!» me fak fwa, la vwa sete ty,*

et Henri n'avait rien entendu pendant une ou deux  
*e āri nave rjē -nātādy pādā yn u dō*

heures. Puis, la voix avait recommencé à chanter,  
*-zœ:r. pʷi, la vwa ave rkomāse a fāte,*

et quand de nouveau il avait appelé, elle s'était tue  
*e kã d nuvo il ave -taple, el sete ty*

de nouveau. Et la nuit avait passé...  
*d nuvo. e la nʷi ave pase...*

Le matin, Henri s'était levé très tôt. Il avait peu  
*la matē, āri sete lve tre to. il ave pō*

dormi et voulait faire une promenade. En se lavant, il  
*dormi e vule fe:r yn prōmnad. ā s lavā, il*

s'est dit qu'il voudrait bien savoir si c'était Fatima  
*se di kil vudre bjē savwa:r si sete fatima*



qu'il avait entendue chanter et parler toute la nuit.  
*kil ave -tātādy fāte e parle tut la nyi.*

Il n'a pas attendu longtemps. Pendant qu'il buvait  
*il na pa atādy lōtā. pādā kil byve*

son café, la petite est arrivée et lui a demandé:  
*sō kafe, la ptit e -tarive e lūi a dmāde:*

« Tu as aimé la chanson que j'ai chantée cette nuit,  
*«ty a eme la fāsō ka ze fāte set nyi,*

Henri? » « Ah, c'était toi qui chantais! » lui a  
*āri?» «a, sete twa ki fāte!» lūi a*

dit Henri, puis: « Oui, je t'ai entendue plusieurs  
*dī āri, pūi: «wi, zo te atādy plyzjæ:r*

fois au cours de la nuit. C'était une chanson de ton  
*fwa o ku:r dā la nyi. sete -tyn fāsō d tō*

pays, je pense? Elle était tantôt gaie, tantôt triste, je  
*peji, zo pās? el ete tāto ge, tāto trist, zo*

n'ai jamais entendu de chanson comme celle-là. Et tu  
*ne zame -zātādy d fāsō kom sella. e ty*

sais, je n'en ai pas compris un seul mot! Tu ne l'as ja-  
*se, zo nā -ne pa kōpri cē sœl mo! ty n la za-*

mais chantée avant, je crois? » « Non, on la chante rare-  
*me fāte avā, zo krwa?» «nō, ō la fāt rar-*

ment... » « Mais qu'est-ce que c'est que cette chanson? »  
*mā...» «me kes ka se ka set fāsō?»*

« Tu le sauras un jour. » « Tu ne veux pas me le dire? »  
*«ty l sora cē zu:r.» «ty n vø pa m lō dī:r?»*

« Pas ce matin, une autre fois. » Et Fatima a demandé  
*«pa s matē, yn o:trə fwa.» e fatima a dmāde*

boire  
 a bu  
 boit  
 buvait  
 boira

savoir  
 a su  
 sait  
 savait  
 saura

la future femme  
= celle qui sera  
la femme



Fatima danse.

tout à coup: « Est-ce qu'elle est belle, Marie-Anne? »  
*tu -ta ku: «es kel e bel, mari a:n?»*

« Oui, Fatima, elle est très belle. Veux-tu la connaître? »  
*«wi, fatima, el e tre bel. vø ty la ko-  
naître?» «wi, zø vudre bjē fe:r sa kmesā:s.»*

Henri a été très étonné, mais cette fois, cela a été un étonnement agréable. Fatima avait-elle compris au  
*āri a ete tre -zetone, me sei fwa, sla a ete  
cē -neimnā agreabl. fatima ave -tel kōpri o*

cours de la nuit qu'elle ferait mieux d'accepter Marie-  
*ku:r da la nuī kel fore mjø dakseptē mari*

Anne comme future femme de « son » Henri? Il a dit  
*a:n kom fyty:r fam da «sō» -nāri? il a di*

à la fillette: « Veux-tu venir avec moi, Fatima? »  
*a la fijet: «vø ty vni:r avek mwa, fatima?»*

« Oui. »

*«wi.»*

Henri était très content de savoir que Fatima avait  
*āri ete tre kōtā d savwa:r kō fatima ave*

accepté sa future femme, et il a dit: « Je vais t'em-  
*-takseptē sa fyty:r fam, e il a di: «zø ve tā-*

mener avec moi chez M. et Mme Bourdier, alors, et  
*mne avek mwa je māsjo e madam burdje, al:r, e*

je vais te présenter à Marie-Anne! » Avec un cri de  
*z ve tā prezāte a mari a:n!» avek cē kri d*

joie, Fatima a dansé plusieurs fois autour d'Henri, en  
*zwa, fatima a dāse plyziçæ:r fwa otu:r dāri, ā*

battant des mains. (Elle dansait toujours quand elle  
*batā de mē. [el dāse tuzu:r kā -tel*  
 était contente.)  
*ete kōtā:t.]*

Les deux amis sont sortis ensemble vers dix heures  
*le dā -zami sō sorti āsā:blā ver di -zā:r*

pour aller chez Marie-Anne. Cela peut sembler  
*pur ale se mari a:n. slā pō sāble*

étrange: un jeune Français qui veut présenter une  
*etrā:z: ā zān frāse ki vō prezāte yn*

petite Arabe aux parents de sa future femme.  
*patit arab o parā d sa fyty:r fam.*

Mais pour Henri, comme pour les Bourdier, une petite  
*me pur āri, kom pur le burdje, yn patit*

Arabe n'était pas différente d'une petite Française. Et  
*arab nete pa diferā:t dyn patit frāse:z. e*

puis, Marie-Anne voulait, elle aussi, faire la connais-  
*pyi, mari a:n vule, el osi, fe:r la kōne-*

sance de Fatima.  
*sā:s dā fatima.*

En arrivant chez les Bourdier, les parents de Marie-  
*ā -narivā se le burdje, le parā d mari*

Anne, Henri et Fatima ont été reçus par Kabila, la  
*a:n, āri e fatima ō -tete rsy par kabila, la*

bonne. Mme Bourdier a été un peu étonnée, mais très  
*bon. madam burdje a ete ā pō etōne, me tre*

contente de voir la petite Fatima, et a dit à Henri:  
*kōtā:t dā vwa:r la pitit fatima, e a di a āri:*



une Arabe

«Vous ne m'aviez pas dit, hier, que Fatima viendrait

*«vu n mavje pa di, ije:r, kə fatima vjēdre*

avec vous ce matin.» «Non, Madame Bourdier, mais

*avek vu s maīē.» «nō, madam burdje, me*

je ne l'ai su moi-même que ce matin, quand la petite

*ʒə n le sy mwame:m kə s maīē, kã la ptit*

m'a dit qu'elle voulait bien faire la connaissance de

*ma di kel vule bjē fe:r la kmesā:s də*

Marie-Anne. Je lui ai dit que si elle voulait, je pouvais

*mari a.n. ʒə lwi e di k si el vule, ʒə puve*

l'emmenner avec moi tout de suite. Elle a dit oui, et

*lāmne avek mwa tutsyt. el a di wi, e*

nous voilà tous les deux.»

*nu vwala tu le də.»*

En ce moment, Marie-Anne est entrée dans le salon, et

*ā s momā, mari a.n e -tāire dā l salō, e*

Henri a présenté Fatima à sa future femme. Au cours

*āri a prezāte fatima a sa fyty:r fam. o ku:r*

de la matinée qu'ils ont passée chez les Bourdier, Fatima

*də la matine kil -zō pase je le burdje, fatima*

n'a pas cessé de parler avec Marie-Anne. Elle semblait

*na pa sese d parle avek mari a.n. el sāble*

très gaie, battait parfois des mains avec de petits cris

*tre ge, bate parfwa de mē avek də pti kri*

de bonheur, puis tout à coup regardait Marie-Anne

*d bonœ:r, pyi tu -ta ku regarde mari a.n*

sans sourire, comme une femme, et pas comme une

*sā suri:r, kom yn fam, e pa kom yn*

la matinée = le  
matin jusqu'à mi-  
di

enfant. Puis, elle souriait de nouveau, et le pauvre  
*āfā. p̄yi, el surje d nuvo, e l p̄o:vr*

sourire  
 a souri  
 sourit  
 souriait  
 sourira

Henri ne comprenait plus rien.

*āri n kōpr̄ne p̄ly rjē.*

Avant de partir, Fatima a voulu voir la chambre de  
*avā d parti:r, fatima a vuly vwa:r la fā:br̄ d̄*

vouloir  
 a voulu  
 veut  
 voulait  
 voudra

Marie-Anne. Elle et Marie-Anne se sont prises par la  
*mari a:n. el e mari a:n s̄ s̄ p̄ri:z par la*

main et sont allées dans la chambre à coucher de la  
*mē e s̄ -tal̄ dā la fā:br̄ a kufe d la*

jeune fille. Henri les a suivies, ensuite tous les  
*z̄œn fi:j. āri le -za syivi, āsyit tu le*

ensuite = puis

trois sont sortis dans le jardin où ils ont passé une  
*trwa s̄ sorti dā l zardē u il -z̄ō pase yn*

demi-heure à parler de cent choses différentes. Après  
*d̄mice:r a parle d s̄ fo:z diferā:t. apre*

cela, on est allé dire au revoir à Mme Bourdier et à  
*sla, ̄ -ne -tal̄ di:r o vwa:r a madam burdje e a*

son mari, et ensuite Henri et Fatima ont quitté la  
*s̄ mari, e āsyit āri e fatima ̄ kite la*

maison des Bourdier.

*mez̄ō de burdje.*

Quand ils ont été seuls dans la rue, Henri a demandé  
*kā -til -z̄ō -tete sc̄el dā la ry, āri a dmāde*

à la fillette: « Eh bien, Fatima, comment trouves-tu  
*a la f̄ijet: «e bjē, fatima, k̄omā tru:v ty*

ma future femme? » « Elle est très belle. » « Com-  
*ma fyty:r fam? » «el e tre bel.» «k̄ō-*

Chapitre vingt-sept (27).

il veut lui faire manger quelque chose = il lui dit de manger quelque chose

refuser ←→ accepter

Quand on n'a pas mangé depuis longtemps, on a faim.

prends-tu pourquoi je l'aime, maintenant? » L'enfant  
*prā ty purkwa z le:m, mētnā? lāfā*

n'a pas répondu, et quand ils sont rentrés, elle est  
*na pa repōdy, e kā -til sō rātre, el e*

allée au jardin, n'a pas voulu manger, et est restée  
*-tale o zardē, na pa vuly māze, e e reste*

tout l'après-midi assise près de la fontaine. Deux  
*tu lapremidi asi:z pre d la fōten. dō*

ou trois fois, sa mère a voulu lui faire manger quelque  
*-zu trwa fwa, sa me:r a vuly lūi fe:r māze kelkə*

chose, mais elle a refusé chaque fois. « Je n'ai pas  
*fo:z, me el a rafyze sak fwa. «zə ne pa*

faim, » disait-elle. « Mais tu n'as rien mangé depuis  
*fē,» dize -tel. «me ty na rjē māze dəpyi*

ce matin, Fatima! » « Je sais bien, mais je n'ai pas  
*s matē, fatīma!» «zə se bjē, me zə ne pa*

faim. »

*fē.»*

Elle a répondu la même chose à Henri. « Comme tu  
*el a repōdy la me:m fo:z e āri. «kom ty*

veux, » lui a alors dit Henri, et il s'est assis lui aussi  
*və,» lūi a alor di āri, e il se -tasi lūi osi*

près de la fontaine. Les autres fois, quand il s'asseyait  
*pre d la fōten. le -zo:trə fwa, kā -til saseje*

auprès de Fatima, elle lui prenait la main et lui  
*opre d fatīma, el lūi prəns la mē e lūi*

demandait: «Veux-tu que je te chante quelque chose? »  
*d māde: «və ty kə z tə fāt kelkə fo:z?»*

ou bien: «Veux-tu que je danse un peu pour toi,  
u bǝjē: «vø ty kə ʒ dā:s æ pø pur twa,

ou bien = ou

Henri? » Mais cette fois-ci, elle ne lui a rien dit, et  
āri?» me set fwa si, el nə lɥi a rjē di, e

c'est Henri qui lui a dit: «Fatima, je voudrais que tu  
se -tāri ki lɥi a di: «fatima, ʒə vuðre k ty

me chantes la chanson que tu chantais cette nuit. »  
m fā:t la fāsō k ty fāte set nɥi.»

que je chante  
que tu chantes

Il croyait qu'elle refuserait, mais à son grand étonne-  
il krwaje kel rəfyze, me a sō grā -təɲ-

ment, au lieu de refuser, elle s'est levée et a commencé  
mā, o lɥə d rəfyze, el se lve e a kɔmāse

à danser en battant des mains et en chantant  
a dāse ā batā de mē e ā fātā

l'étrange chanson. Quand elle s'est tue, Henri lui  
letrā:ʒ fāsō. kā -tel se ty, āri lɥi

a dit: «Je voudrais que tu me racontes ce que tu  
a di: «ʒə vuðre k ty m rakō:t sə kə ty

as chanté. » «Pas encore. Un jour tu le sauras, mais  
a fāte.» «pa -zākɔ:r. æ ʒu:r ty l sɔra, me

pas aujourd'hui. » Henri a alors voulu entendre la  
pa ozurɥi.» āri a abɔ:r vuly ātā:drə la

chanson encore une fois, mais Fatima a refusé.  
fāsō ākɔ:r ɲ fwa, me fatima a rfyze.

Après le dîner, le jeune homme a voulu de nouveau  
apre l dine, la ʒœn ɔm a vuly d nuvo

emmener la fillette chez les Bourdier, mais elle lui  
āmne la fiʒet se le burdje, me el lɥi

a dit: « Je ne veux pas que tu sortes, je veux que  
*a di: «zə n vø pa k ty sort, zə vø k*

tu restes avec moi. » « C'est impossible, Fatima, j'ai  
*ty rest avec mwa.» «se -tēposibl, fatima, ze*

promis à Marie-Anne de venir à huit heures et demie,  
*promi a mari a:n da vi:r a yi -tæ:r e dmi,*

et il est déjà huit heures et quart. Tu ne trouves  
*e il ε deza yi -tæ:r e ka:r. ty n tru:v*

mal ↔ bien

pas que ce serait mal de ne pas y aller? Mais c'est  
*pa k sə sre mal də n pa i ale? me se*

vrai: je ne peux pas t'emmener avec moi. Tu n'as pas  
*vre: zə n pø pa tāmne avec mwa. ty na pa*

mangé ton dîner, ton déjeuner non plus. » « Si tu  
*māze tō dine, tō dezcene nō ply.» «si ty*

veux que je mange, je mangerai tout de suite, mais  
*vø ka z mā:z, zə māzre tutsyt, me*

seulement si tu restes à la maison. » « Ma petite Fa-  
*sclmā si ty rest a la mezō.» «ma ptit fa-*

tima, je veux absolument que tu manges, mais je ne  
*tima, zə vø absolymā k ty mā:z, me zə n*

resterai pas à la maison, » a dit le jeune homme, en-  
*restare pa a la mezō,» a di l zoen om, ā-*

suite il s'en est allé, après avoir dit à la mère de  
*syit il sā -ne -taie, apre -zavwa:r di a la mæ:r də*

Fatima de faire manger quelque chose à la fillette.  
*fatima də fe:r māze kelka fo:z a la fijet.*

Heureusement pour lui, il n'a pas vu le regard avec  
*cæ:zmā pur lyi, il na pa vy l ræga:r avec*



lequel Fatima a dit à voix basse: « Eh bien, va chez  
*lakel fatima a di a vwa ba:s: «e bjē, va fe*  
 elle, puisque tu le veux! » Il a seulement pensé: « Cela  
*-zel, pɥisk ty l vø!» il a sœlmā pāse: «sla*  
 me fait mal de la voir si différente. Je crois que je  
*m fe mal də la vwa:r si diferā:t. ʒə krwa k ʒə*  
 ferais bien de rentrer assez tôt, ce soir. Marie-Anne  
*fre bjē d rātre ase to, sə swa:r. mari a:n*  
 me pardonnera. »  
*mə pardonra.»*

Mais la cousine d'André était si belle, ce soir-là,  
*mæ la kuzin dādre ete si bel, sə swa:r la,*  
 et le jardin était si beau que les deux amoureux y  
*e l ʒardē ete si bo kə le də -zamuɾø i*  
 sont restés très longtemps à parler de leur bonheur  
*sō reste tre lōiā a parle d lær bonæ:r*  
 futur. C'est pourquoi Henri est rentré chez lui plus  
*fyty:r. se purkwa āri e rātre fe lɥi ply*  
 tard encore que les autres jours, ce soir-là. Il avait  
*ta:r ākɔ:r kə le -zo:trə ʒu:r, sə swa:r la. il ave*  
 tout à fait oublié Fatima. Dans la maison, tout sem-  
*tu -ta fe ublie fatima. dā la mezō, tu sā-*  
 blait calme, personne ne chantait ni ne parlait, et Henri  
*ble kalm, pɛrson nə fāte ni nə parle, e āri*  
 s'est couché.  
*se kuse.*

Il a bien dormi, cette nuit-là, et le matin, il a attendu  
*il a bjē dormi, set nyi la, e l matē, il a atādy*

c'est pourquoi =  
 c'est pour cela que

se coucher = aller  
 au lit

Chapitre vingt-sept (27).

	<p>un peu avant de se lever. Ce n'est que vers huit  <i>ã pø avã d sã lve. s ne k ver yi</i></p> <p>heures qu'il a demandé son café. Il a été très étonné  <i>-tœ:r kil a dmãde sã kafe. il a ete tre -zetone</i></p> <p>quand il a vu que la mère de Fatima avait les yeux  <i>kã -til a vy k la mœ:r dø fatima ave le -zjø</i></p> <p>pleins de larmes. « Qu'est-ce qu'il y a, Sabine? Tu  <i>plē d larm. «kes kil ja, sabin? ty</i></p> <p>pleures! » Alors, pendant qu'il mangeait et buvait son  <i>plœ:r!» ab:r, pãdã kil mãze e byve sã</i></p> <p>café, elle lui a raconté qu'elle avait donné à manger  <i>kafe, el lji a rakõte kel ave done a mãze</i></p> <p>à Fatima. La petite avait dit qu'elle n'avait pas faim,  <i>a fatima. la ptit ave di kel nave pa fē,</i></p> <p>mais elle avait mangé. Quand elles avaient fini de  <i>me el ave mãze. kã -tel -zave fini d</i></p> <p>manger toutes les deux, Fatima avait dit qu'elle avait  <i>mãze tut le dø, fatima ave di kel ave</i></p> <p>perdu quelque chose dans la rue, et elle était sortie.  <i>perdy kelkø so:z dã la ry, e el ete sorti.</i></p> <p>« Je reviendrai dans un moment, » avait-elle dit. Mais  <i>«zø røvjẽdre dã -zœ momã,» ave -tel di. me</i></p> <p>ce matin, elle n'était pas encore revenue.  <i>s matē, el nets pa -zãkœ:r røvny.</i></p> <p>Quand il a entendu l'histoire de Sabine, Henri s'est senti  <i>kã -til a ãtãdy listwœ:r dø sabin, ãri se sãti</i></p> <p>très malheureux. « Ah, si j'avais su tout cela, » a-t-il  <i>tre malcœrø. «a, si zave sy tu slã,» a -til</i></p>
donner à manger = donner quelque chose à manger	
tous les deux toutes les deux	
Ils ont mangé tous les deux. Elles ont mangé toutes les deux.	
perdre ↔ trou- ver	
perdre (comme at- tendre) a perdu a attendu perd attend perdait attendait perdra attendra	
sentir a senti	

dit, « je serais rentré plus tôt! Je croyais que tout  
*di, «zə sɾɛ rātre ply to! zə krwajɛ k tu*

ce que m'avait dit Fatima en parlant de Marie-Anne  
*s kə mave di fatima ā parlā d mari a.n*

n'étaient que des histoires de fillette, même quand  
*nete k de -zistwa:r də fijet, mɛ:m kā*

elle m'avait dit que je saurais un jour ce que voulait  
*-tel mave di k zə sɾɛ ǎ zu:r s kə vule*

dire sa chanson. Mais où a-t-elle pu aller? » « Ah, je  
*di:r sa fāsō. mɛ u a -tel py ale?» «a, zə*

ne sais pas, maître, mais je sais que quand  
*n se pa, mɛ:tr, mɛ zə se kə kā*

elle rentrera, je vais la battre jusqu'à en avoir  
*-tel rātrɛra, zə ve la batra zyska ā-navwa:r*

mal au bras! » « Non, non, Sabine, pourquoi la  
*mal o bra!» «nō, nō, sabin, purkwa la*

battre? »  
*batr?»*

Mais Sabine maintenant pleurait de nouveau, elle ne  
*mɛ sabin mētnā plære d nuvo, el nɔ*

pensait déjà plus à battre Fatima. « Ma fille, ma petite  
*pāse deza ply -za batra fatima. «ma fi:j, ma ptiit*

fillette, je t'ai perdue! » disait-elle, et elle ne cessait de  
*fi:j, zə te perdy!» dize -tel, e el nɔ sese d*

pleurer. Alors, Henri lui a demandé: « Écoute, Sabine,  
*plære. alb:r, āri lɥi a dmāde: «ekut, sabin,*

veux-tu que je sorte la chercher, ou bien veux-tu que  
*və ty k zə sort la serse, u bjē vɔ ty kə*

où a-t-elle pu aller?  
 ɔ: où peut-elle être allée?

elle ne pensait déjà plus = déjà, elle ne pensait plus

que je sorte que tu sortes

que je reste  
que tu restes

je reste avec toi? » « Je ne sais pas, maître! J'ai perdu  
ʒ ʁɛst avɛk twa? » « ʒə n se pa, mɛ:tr! ʒə pɛrdy

ma petite fille! Hier, elle était là, elle dansait, elle  
ma pitit fi:ʃ! ijɛ:r, el etɛ la, el dāse, el

buvait l'eau de la fontaine, elle chantait, et maintenant?  
byvɛ lo d la fɔntɛn, el ʃāte, e mɛtnā?

qu'est-elle deve-  
nue o: qu'est-ce  
qui lui est arrivé

Qu'est-elle devenue? Lui a-t-on fait du mal, ou bien...  
kɛ -tɛl dəvny? lwi a -iʃ fɛ dy mal, u bjɛ...

Oh, oh, oh! » Et la pauvre Sabine est sortie en pleurant.  
o, o, o!» e la pɔ:vra sabin ɛ sorti ā plɛrā.

Henri a attendu un peu, ensuite il est sorti et est allé  
āri a atādy ā pø, āsyit il ɛ sorti e ɛ -talɛ

chez les Bourdier. Il voulait parler à Marie-Anne et  
ʃɛ le bɔrdjɛ. il vule parle a mari a.n e

à son père de toute cette histoire.  
a sɔ pɛ:r də tut sɛt istwa:r.

#### EXERCICE A.

Quand Henri a fait la — de Marie-Anne, il est allé très souvent chez elle. Il a — de passer toutes ses soirées à la maison. Dans son jardin, il y avait une jolie — près de laquelle il s'asseyait avec Fatima. La petite l'aimait de tout son —. C'était pour elle un très grand — de l'entendre raconter ses histoires. Quand il commençait, elle — des mains avec un petit cri de joie. Et assise aux — de son grand-ami, elle écoutait. Mais maintenant, son bonheur s'était trans-

formé en —. Depuis — jours, Henri n'était plus le même. Il ne lui demandait plus ce qu'elle avait fait au — de l'après-midi, et ne lui parlait presque plus. Fatima était très —, elle qui avant avait été si heureuse.

Mais un soir, Henri est arrivé à la maison en chantant — joie. «Viens — au jardin!» a-t-il dit à la fillette. Fatima a dit oui avec un petit — de joie. Mais quand Henri lui a dit qu'«elle» l'aimait, le cœur de la petite s'est arrêté de —. Elle a —: «Non! Non!» Henri l'a regardée avec —. Il — qu'elle serait heureuse d'entendre que Marie-Anne l'aimait. Fatima l'aimait aussi, mais c'était tout à — différent. Les grands yeux noirs de Fatima étaient pleins de —. Elle était —. Puis, — à coup, elle s'est levée et a commencé à chanter. Henri a été encore plus — qu'avant, car il n'avait jamais entendu de — comme celle-là. Elle était — triste, — gaie. Et Fatima ne — plus, il n'y avait plus une larme dans ses yeux.

Cette nuit, Henri a peu —. Plusieurs fois, il a entendu une voix qui chantait la chanson tantôt triste, tantôt —. Quand il avait appelé, la voix s'était —, puis elle avait recommencé à —. Le matin, Henri s'était levé plus — que les autres jours. Il s'était dit en se lavant qu'il — bien savoir qui avait chanté, si c'était Fatima. La petite est arrivée, pendant qu'il — son café. Quand il lui a demandé quelle était cette chanson, elle a répondu: «Tu le — un jour, mais pas aujourd'hui.» Puis, tout à coup, elle lui a demandé de l'— chez les Bourdier.

MOTS:

une action  
une Arabe  
le bonheur  
une chanson  
un cœur  
une connais-  
sance  
un cri  
une enfant  
un étonnement  
la faim  
une fontaine  
une larme  
le malheur  
une matinée  
étrange  
futur  
gai  
malheureux  
malheureuse  
il s'asseyait  
battre  
il battait  
il buvait  
cesser  
se coucher  
il croyait  
danser  
emmener  
étonner  
il a perdu  
pleurer

il prenait  
 refuser  
 je saurais  
 tu sauras  
 il a su  
 il sortait  
 il souriait  
 sourire  
 a suivi  
 transformer  
 il s'est tu  
 il a voulu  
 plusieurs  
 ensuite  
 près  
 tôt  
 vite  
 au cours de  
 avoir faim  
 il battait des  
 mains  
 ce serait mal  
 c'est pourquoi  
 donner à man-  
 ger à ...  
 faire la connais-  
 sance de  
 faire manger  
 à ...  
 lui faire manger  
 jusqu'ici  
 mal au ...  
 ou bien  
 qu'est-elle  
 devenue?  
 il s'était  
 transformé en  
 tantôt ... tantôt  
 toujours aussi  
 toujours  
 chantant  
 tout à coup  
 tout à fait  
 vers ... heures

EXERCICE B.

Qu'a pensé Henri quand Fatima lui a demandé de l'emmener chez Marie-Anne? ... A quelle heure les deux amis sont-ils sortis? ... Par qui ont-ils été reçus? ... Où Fatima est-elle allée avec Marie-Anne avant de partir? ... Où sont-elles allées ensuite? ... Qu'a demandé Henri à Fatima quand ils ont été seuls dans la rue? ... Pourquoi Fatima n'a-t-elle pas voulu manger son déjeuner? ... Que lui a dit Henri avant de la quitter pour aller chez Marie-Anne? ... Pourquoi Henri n'est-il pas rentré tôt, ce soir-là? ... Que lui a raconté Sabine le matin? ...

EXERCICE C.

prendre

a pris

prend

prenait

prendra

Pour aller à Villebourg, on peut — l'autocar ou le train. Comaux et Martial ont — le train. Une autre fois, ils — peut-être l'autocar. Pour aller de la gare à la rue des Roses, on — la rue Napoléon I<sup>er</sup>. Quand Henri rentrait à la maison, Fatima lui — toujours la main en souriant.

boire

a bu

boit

buvait

boira

Chaque fois que Comaux — le vin que leur avait donné Henri, il pense à l'Afrique. Il n'a jamais — un

vin aussi bon. Henri et ses amis — du café pendant qu'ils parlaient de toutes choses. Henri aimait beaucoup — quelques tasses de café noir, le soir. « Quand nous aurons dîné, » dit Doumier, « nous — une tasse de café. »

**savoir**

**a su**

**sait**

**savait**

**saura**

« Je veux — comment mon fils a connu sa femme, » a dit le vieux Doumier. « Vous le — dans un instant, » lui a dit Martial. Lui et Comaux — tous les deux comment Henri avait fait la connaissance de Marie-Anne. Quand Doumier l'a —, lui aussi, il a été très content. Et quand il a écrit à Marie-Anne, il a dit: « Maintenant, elle — que je veux la voir. »

## RÉSUMÉ

### Présent — Futur

Le futur d'un verbe dit ce que l'on fera, ce que l'on sera, ce qui arrivera, etc. dans quelque temps. Le présent dit ce que l'on fait, ce que l'on est, ce qui arrive, etc. maintenant.

Mais beaucoup de fois, le présent peut dire la même chose que le futur. Quand? Voyons d'abord quelques exemples:

« On *dîne* dans un quart d'heure! » dit Amélie. « Nous *venons* tout de suite! » crie Marie-Anne à sa mère.

action [a'ksjɔ̃]  
= ce que l'on fait

« Où allez-vous, ce soir? » « Ce soir, je *vais* chez Jean. »  
« Quand *partez*-vous? » « Je *pars* demain matin. »

Dans ces phrases, les mots « dans un quart d'heure », « tout de suite », « ce soir », « demain matin » disent que l'action sera faite *dans peu de temps*. Si nous n'avions pas ces mots, nous ne pourrions pas employer le présent dans ces phrases, et il serait alors nécessaire d'employer le futur. Car les phrases: « On *dîne* », « Nous *venons* », « Où allez-vous? », « Je *vais* chez Jean », « Je *pars* » sans les mots « dans un quart d'heure », « tout de suite », etc., disent que l'action *est faite* maintenant. Pour montrer que l'action *sera faite* dans quelque temps, il est nécessaire de dire: « On *dînera* », « Nous *viendrons* », « Où irez-vous? », etc.

C'est seulement *si l'on montre* par un ou plusieurs mots que l'action sera faite *dans peu de temps*, que l'on peut employer le *présent* comme si c'était un *futur*.

Si l'action ne sera pas faite dans peu de temps, mais dans un temps plus long, on ne peut pas non plus employer le présent au lieu du futur. Par exemple: « Où irez-vous, la semaine prochaine? » « La semaine prochaine, nous *irons* à Chartres. » « Quand *partirez*-vous pour l'Afrique? » « Nous *partirons* quand notre fils aura dix-huit ans. »

Si l'action sera faite dans peu de temps, mais après une autre action, on emploie le futur: « On *dînera* quand ma mère sera rentrée. » « Nous *viendrons* quand nous aurons fini notre lettre. »



## EXERCICE

## Présent ou Futur?

« Pierre, tu <sup>(descendre)?</sup> <sub>descendras</sub> » « Oui, je <sup>(descendre)</sup> dans une minute! » « Quand ce monsieur <sup>(répondre)</sup> <sub>répondra</sub> -il à ma lettre? » « Il <sup>(répondre)</sup> à votre lettre le mois prochain. » « Amélie, quand M. Fournier <sup>(venir)</sup> -il? » « Je ne sais pas quand il <sup>(venir)</sup> <sub>viendra</sub>. » Un peu plus tard, M. Fournier téléphone pour dire qu'il <sup>(venir)</sup> <sub>viendra</sub> dans un instant. « Où <sup>(être)</sup> <sub>êtes</sub> -vous, cet après-midi? » « Cet après-midi, je <sup>(être)</sup> <sub>suis</sub> chez moi. » « Jean <sup>(pouvoir)</sup> <sub>peut</sub> -il venir me voir, en octobre? » « Oui, il <sup>(pouvoir)</sup> <sub>peut</sub> même venir vous voir un peu avant. » « Quand <sup>(savoir)</sup> <sub>sauras</sub> vous si vous viendrez? » « Je le <sup>(savoir)</sup> <sub>saurai</sub> dans trois semaines. » « Qui <sup>(voir)</sup> <sub>verras</sub> -tu ce soir? » « Ce soir, je <sup>(voir)</sup> <sub>verrai</sub> quelques amis. »

## LA FIN DE L'HISTOIRE

la fin ɔ: ce qui  
reste

Voici la fin de l'histoire de Fatima, telle que l'en-  
*vvasi la fē d listwa:r də fatima, tel kə lā-*

tendent ce soir M. Doumier et ses amis:

*tā:d sə swə:r məsjə dumje e se -zami:*

Henri et Sabine ont attendu toute la journée et toute  
*āri e sabin ɔ̃ -tatādy tut la zurne e tut*

le lendemain = le  
jour après

la nuit. Mais Fatima n'est pas revenue. Le lende-  
*la nyi. me fatima ne pa rəvny. la lād-*

main matin il était clair que la petite fille était  
*mē matē il ete klə:r kə la ptit fi:j ete*

disparue, mais où, comment, pourquoi? Personne n'a  
*disparɔ, me u, kɔmā, purkwa? pɛrson nə*

pu le dire. On a demandé à tous les petits amis et  
*py l di:r. ɔ̃ -na dmāde a tu le pti -zami e*

à toutes les petites amies de Fatima, à toutes les per-  
*a tut le ptit -zami d fatima, a tut le pɛr-*

le voisinage ɔ: là  
où demeurent les  
voisins

sonnes du voisinage. Mais la réponse a toujours été la  
*son dy vvasina:ʒ. me la rɛpɔ:s a tuzw:r ete la*

même: personne ne savait rien. Même la meilleure  
*mɛ:m: pɛrson nə save rjē. mɛ:m la mejœ:r*

amie de Fatima, la petite Keriba, n'a rien pu dire,  
*ami d fatima, la ptit keriba, nə rjē py di:r,*

elle ne savait pas non plus où était son amie. On a  
*el nə save pa nɔ̃ ply u ete sɔ̃ -nami. ɔ̃ -na*

cherché partout, dans la ville même et dans le voi-  
*ferse. partu, dā la vil mē:m e dā l vwa-*

sinage de la ville. Partout la même réponse: per-  
*zina:z da la vil. partu la mē:m repō:s: per-*

sonne n'avait vu la fillette. Cette nuit-là, Henri  
*son nave vy la fijet. set nyi la, āri*

et la pauvre Sabine n'ont pas dormi un instant.  
*e la po:vra sabin nō pa dormi ā -nēstā.*

Le jour suivant, Henri et quelques amis ont cherché  
*la zu:r syivā, āri e kelk -zami ō ferse*

de nouveau. Mais cela a été partout la même chose:  
*d nuvo. me sla a ete partu la mē:m fo:z:*

pas de Fatima. Henri a alors de nouveau parlé de  
*pa da fatima. āri a ab:r da nuvo parle d*

l'affaire à M. Bourdier, et les deux hommes ont décidé  
*laf:r a māsjo burdje, e le da -zom ō deside*

qu'ils demanderaient à d'autres personnes de les  
*kil damādre a do:tra person da le*

aider à chercher Fatima si, à la fin de la nuit  
*-zede a ferse fatima si, a la fē d la nyi*

suivante, elle n'était pas encore rentrée. Henri ne  
*syivā:t, el nete pa -zāko:r rātre. āri n*

pouvait pas croire que Fatima avait quitté la ville. Il  
*puve pa krwa:r ka fatima ave kite la vil. il*

est vrai que c'était une ville de plus d'un demi-million  
*e vre k sete -tyn vil da ply dā dmimiljō*

d'habitants, mais Henri espérait retrouver la petite.  
*dabitā, me āri espere rātruve la pitit.*

partout ɔ: dans  
toutes les rues, sur  
toutes les places,  
etc.

le jour suivant =  
le jour après

les aider à cher-  
cher ɔ: chercher  
avec eux

croire  
il croit  
espérer  
a espéré  
espère, espèrent  
espérait  
espérera

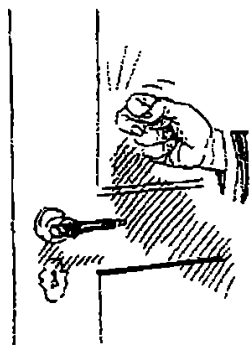
retrouver = trou-  
ver de nouveau

## Chapitre vingt-huit (28).

dormir  
à dormi  
dort

la veille = le jour  
avant

Quand on va vite,  
on fait des pas ra-  
pides.



On frappe à la porte.

une chose (f)  
quelque chose (m)

Une chose est pas-  
sée.  
Quelque chose  
s'est passé.

avait couru ɔ:  
était venu très  
vite

Ni lui ni Sabine n'ont pu dormir cette nuit, pas plus  
*ni lui ni sabin nō py dormi:r sei nui, pa ply*

que la veille. Et jusqu'à deux heures, ils n'ont rien  
*k la ve:j. e zyska dō -zœ:r, il nō rjē*

entendu. Puis, à deux heures, ils ont entendu dans  
*-nātādy. pui, a dō -zœ:r, il -zō -tātādy dā*

la rue les pas rapides de quelqu'un qui venait très vite  
*la ry le pa rapid dā kelkō ki vne tre vit*

vers leur maison. Un instant après, les pas se sont  
*ver lœr mezō. œ -nēstā -tapre, le pa sō sō*

arrêtés devant la porte de la maison, et Sabine et  
*-tarete dvā la port dā la mezō, e sabin e*

Henri ont entendu plusieurs coups rapides: «Toc! toc!  
*āri ō -tātādy plyzjœ:r ku rapid: «tok! tok!*

toc! » Quelqu'un frappait à la porte. Comme la nuit  
*tok! » kelkō fraps a la port. kom la nui*

était très calme, les coups ont semblé très forts.  
*ete tre kalm, le ku ō sāble tre fo:r.*

Henri et Sabine ont compris que quelque chose s'était  
*āri e sabin ō kōpri kō kelkō fo:z sete*

passé. Fatima aurait-elle été retrouvée? Sabine est  
*pase. fatima ore -tel ete ratruve? sabin e*

allée ouvrir. Celui qui avait frappé à la porte était  
*-tale wri:r. sōlyi ki ave fraps a la port ete*

Moucha, le fils de la bonne des Bourdier. Il avait  
*muša, la fis dā la bon de bourdje. il ave*

couru si vite qu'il n'a rien pu dire d'abord. Puis  
*kury si vit kil na rjē py di:r dabo:r. pui*

il a dit: «Mossieur Henri, vite! Mam'selle Marie-Anne  
*il a di: «mossjø āri, vit! mamzel mari a:n*

... Fatima ... vite! » Et il a répété: «Vite! Vite! Vite! »  
*... fatima ... vit!» e il a repete: «vit! vit! vit!»*

Henri, qui sortait de sa chambre à ce moment, n'a  
*āri, ki sorte d sa fā:br a s momā, na*

rien compris, excepté que Fatima devait être retrou-  
*rijē kōpri, eksepte k fatima dve -te:trə rətru-*

vée, et il a cru qu'il était arrivé quelque chose à  
*ve, e il a kry kil ete -tarive kelkə so:z a*

Marie-Anne.  
*mari a:n.*

«Qu'est-ce qu'il y a, Moucha? Parle!» a-t-il dit au  
*«kes kil ja, musa? parl!» a -til di o*

petit garçon. Mais Moucha a seulement pu répéter  
*pti garsō. me musa a soelmā py repete*

ce qu'il avait déjà dit en arrivant: «Mossieur Henri,  
*s kil ave deza di ā -narivā: «mossjø āri,*

vite! Mam'selle Marie-Anne... Fatima... Mossieur  
*vit! mamzel mari a:n ... fatima ... mossjø*

Henri, venez vite!» Le petit garçon ne savait rien, ex-  
*āri, vone vit!» la pti garsō n save rijē, ek-*

cepté que Fatima avait été retrouvée. Puis il a dit que  
*septe k fatima ave -tete rətruve. pui il a di k*

Marie-Anne l'avait envoyé chez Henri, pour lui dire  
*mari a:n lave -tāvwaje se āri, pur lui di:r*

de venir tout de suite. Comme Henri était habillé, il  
*de vni:r tutsjit. kom āri ete -tabije, il*

répéter (comme  
 espérer)  
 a répété  
 répète, répètent  
 répétait  
 répétera

excepté = sauf

croire  
 a cru  
 croit

l' o: Moucha

Chapitre vingt-huit (28).

	<p>pouvait partir sans attendre un seul instant, et ils ont  <i>puve parti:r sã -zatã:dy œ sœl ěstã, e il -zõ</i></p> <p>tout de suite quitté la maison, tous les trois.  <i>tutsyt kite la mezõ, tu le trwa.</i></p>
<p>marcher (vite) =  aller (vite)  il est sérieux =  il ne sourit pas</p>	<p>Henri marchait vite. Il était très sérieux. A côté  <i>ãri marfe vit. il ete tre serjo. a kote</i></p> <p>de lui, Sabine et le petit Moucha, pour marcher aussi  <i>da lyi, sabin e l pati mufe, pur marfe osi</i></p>
<p>marcher à pas ra-  pides = faire des  pas rapides</p>	<p>vite que lui, devaient marcher à pas beaucoup  <i>vit ka lyi, dœve marfe a pa boku</i></p>
<p>plus rapides ɔ:  plus rapides que  les pas d'Henri</p>	<p>plus rapides, car leurs jambes n'étaient pas aussi  <i>ply rapid, kar lœr zã:b nete pa osi</i></p>
	<p>longues que celles du jeune homme. Sabine, qui était  <i>lõ:g ka sel dy zœn m. sabin, ki ete</i></p>
<p>gros  grosse</p>	<p>assez grosse, soufflait très fort: « Pfff! Pfff! »  <i>-tase gros, sufle tre fo:r: «pf! pf!»</i></p>
	<p>(Les grosses personnes soufflent toujours quand elles  <i>[le gros person sufle tuzur kã -tel</i></p>
	<p>marchent très vite.) A un autre moment, Henri aurait  <i>marf tre vit.] a œ -no:trœ mœmã, ãri tre</i></p>
<p>voyait  en voyant</p>	<p>souri en la voyant, mais cette nuit-là, il n'a même  <i>suri ã la vœajã, me set nyi la, il na me:m</i></p>
<p>remarquer ɔ: voir  tous les dix pas ɔ:  chaque fois qu'el-  le avait fait dix  pas</p>	<p>pas remarqué que Sabine s'arrêtait tous les dix pas,  <i>pa remarke k sabin sarete tu le di pa,</i></p> <p>puis faisait, presque en courant, quelques pas très  <i>ply fœze, presk ã kuvã, kelk pa tre</i></p>
<p>pour le suivre ɔ:  pour aller aussi  vite que lui</p>	<p>rapides pour le suivre, et que chaque fois elle disait:  <i>rapid pur la syi:ur, e k fak fwa el diza:</i></p>

« Oh! là là! » et puis soufflait encore plus fort qu'avant.

« o! la la! » e pyi sufle āko:r ply fo:r kavā.

Moucha non plus ne parlait pas, mais tandis qu'Henri

muſa nō ply n parle pa, me tādī kāri

tandis que = pendant que

et sa grosse bonne marchaient en silence, Moucha

e sa gro:s bon marſe ā silā:s, muſa

en silence ɔ: sans rien dire

chantait une petite chanson en courant. Et tous les

fāte yn patit fāsō ā kurā. e tu le

dix ou quinze mots, il répétait: « Vite! Vite! » Dix

di -zu kē:z mo, il repete: « vit! vit! » di

minutes après être partis de chez Henri, ils sont arrivés

minyt apre -ze:tra parti d se āri, il sō -tarive

de chez Henri ɔ: de la maison d'Henri

tous les trois chez les Bourdier. Ils ont été reçus par

tu le trwa se le burdje. il -zō -tete rſy par

la mère de Marie-Anne, et ont pu savoir ce qui s'était

la mē:r dā mari a:n, e ō py savwa:r s kī sete

ils ont pu savoir ɔ: il leur a été possible de savoir

passé. Voici ce que leur a raconté Mme Bourdier.

pase. vwasi s kō lœr a rakōte madam burdje.

Quand Henri les avait quittés, la veille, après avoir

kā -tāri le -zave kite, la ve:j, apre -zavwa:r

parlé avec M. Bourdier de la fillette disparue, il

parle avec mōsjō burdje d la fijet dispary, il

était très tard, et Marie-Anne était très fatiguée.

ete tre ta:r, e mari a:n ete tre fatigue.

Elle s'était donc couchée tout de suite, et un quart

el sete dō kuſe tutsyt, .. e ā ka:r

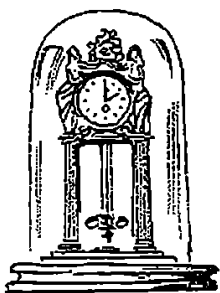
donc ɔ: parce qu'elle était fatiguée

d'heure plus tard elle dormait.

dœ:r ply ta:r el dorme.

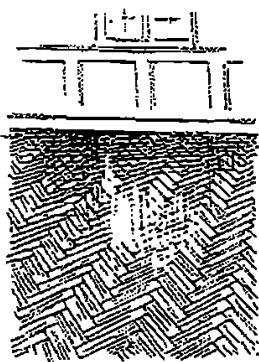
## Chapitre vingt-huit (28).

endormie ɔ: qui dormait



une pendule

parlant, criant, posant... ɔ: qui parlaient, criaient, posaient...



le plancher

elle était immobile ɔ: elle ne faisait pas un geste



le ventre

Dans le silence de la maison endormie, on n'entendait  
*dā l silā:s də la mezō ādormi, ɔ nātāde*

que le « tic-tac » de la grosse pendule du salon. Tout  
*kə l «tiktak» də la gros pādyl dy salō. tu*

à coup, vers une heure et demie, un grand cri avait  
*-ta ku, ver yn œ:r e dmi, œ grā kri ave*

réveillé toute la maison. Le cri venait de la chambre  
*reweje tut la mezō. la kri vne d la fā:brə*

de Marie-Anne. Tous les habitants de la maison étaient  
*də mari a.n. tu le -zabitā d la mezō ete*

arrivés en courant, pour aider Marie-Anne si quelque  
*-tarive ā kwrā, pur ede mari a.n si kelkə*

chose lui était arrivé. Au bout de quelques minutes,  
*fo:z lɥi ete -tarive. o bu d kelk minyt,*

la chambre était pleine de monde parlant en même  
*la fā:br ete plen də mō:d parlā ā me:m*

temps, criant, posant mille questions à Marie-Anne.  
*tā, kriā, pozā mil kestjō a mari a.n.*

Et devant la fenêtre ouverte, sur le plancher, Fati-  
*e dvā la fne:tr uvert, syr la plāse, fati-*

ma était couchée. Elle était immobile, comme morte.  
*ma ete kuse. el ete -timobil, kom mort.*

Mais elle n'était pas morte. Elle était seulement  
*me el nete pa mōri. el ete scelmā*

évanouie. Elle était couchée sur le ventre: on avait donc  
*evanwi. el ete kuse syr la vā:tr: ɔ -nave dō*

pas vu ses yeux tout de suite. Mais ensuite, on avait  
*pa vy se -zjə tutsyt. me āsyit, ɔ nave*



vu qu'ils étaient fermés et qu'elle avait à la main un  
*vy kil -zete ferme e kel ave -ia la mē ā*  
 poignard dont la pointe était entrée dans sa jambe  
*pwana:r dō la pwēt ete -tātre dā sa zā:b*  
 droite.  
*drwat.*

« Heureusement qu'elle ne lui est pas entrée dans le  
*«cərazmā -kel na lʷi e pa ātre dā l*  
 ventre! » avait dit Marie-Anne, puis elle avait raconté ce  
*vā:tr!» ave di mari a:n, pʷi el ave rakōte s*  
 que les autres ne savaient pas encore. Elle avait été  
*kə le -zo:trə na səve pa -zāko:r. el ave -tete*  
 réveillée par un grand cri, et par le bruit de quelqu'un  
*reveje par ā grā kri, e par la brʷi d kelkā*  
 ou de quelque chose qui tombait sur le plancher.  
*u d kelka fo:z ki tōba syr la plāse.*

Tandis que toute la maison arrivait en courant, elle avait  
*tādi k tut la mezō arrive ā kʷrā, el ave*  
 allumé la lampe qui se trouvait près de son lit. Elle  
*-talyme la lā:p ki s truve pre d sō li. el*  
 avait alors vu le corps immobile de Fatima, couché  
*ave -tal:r vy l ko:r immobil də fatima, kuse*  
 devant la fenêtre. Elle avait appelé, mais la fillette  
*dvā la fne:tr. el ave -taple, me la fijet*  
 n'avait pas répondu. Était-elle morte, ou seulement  
*nave pa repōdy. ete -tel mort, u scəlmā*  
 évanouie? Marie-Anne avait sauté de son lit et était  
*evanwi? mari a:n ave soie d sō li e ete*

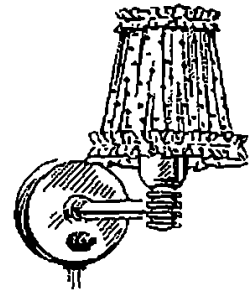
une pointe



un poignard

heureusement que  
 ɔ: c'est heureux  
 que

bruit ←→ silence



une lampe

sauter = faire un  
 bond

allée en courant auprès de la petite. C'est à ce  
*-tale ā kurā oprē d la ptit. se -ta s*

moment que les autres étaient entrés dans sa chambre.  
*momā kə le -zo:tr ete -tātre dā sa fā:br.*

On avait alors décidé d'envoyer Moucha chez Henri,  
*ō -nave -talɔ:r deside dāvɔaje muʃa se āri,*

tandis que M. Bourdier aidait sa femme à coucher  
*tādi k məsjə burdʒe sde sa fam a kuʃe*

Fatima sur le lit de Marie-Anne et que l'on téléphonait  
*fatima syr la li d mari a:n e kə lō teleʃone*

tout près ɔ: près  
 de leur maison

au docteur. Ce dernier demeurait tout près: il était  
*o doktœ:r. sɔ dernje dmœere tu prɛ: il ete*

donc arrivé quelques minutes plus tard.

*dō -karive kelk minyt ply ta:r.*

Le corps de la fillette était toujours immobile, son  
*lə kɔ:r də la fiʃet ete tuʒu:r imobil, sō*

faible ←→ fort

cœur battait à petits coups si faibles qu'on ne les  
*kœ:r bəts a pti ku si feblə kō n le*

entendait presque pas. « Comment va-t-elle? » a deman-  
*-zālāde presk pa. «komā va -tel?» a dmā-*

dé Henri quand il est arrivé et a su qu'il n'était rien  
*de āri kā -til ɛ -tarive e a sy kil nete rjē*

arrivé à Marie-Anne. « C'est la pointe seulement qui  
*-narive a mari a:n. «se la pwe:t soelmā ki*

est entrée dans la jambe, » lui a répondu le docteur,  
*ɛ -tātre dā la zā:b,» lʒi a repōdy l doktœ:r,*

« dans deux ou trois semaines, elle pourra marcher  
*«dā də -zu trwa smen, el pura marʃe*

et courir comme avant. Heureusement que c'est la  
*e kuri:r kom avā. cærazmā k se la*

courir  
 a couru

jambe et pas le ventre, car alors ...» Le docteur n'a  
*zā:b e pa l vā:tr, kar ab:r...» la doktæ:r na*

pas fini sa phrase, mais tous ont compris que si le  
*pa fini sa fra:z, me tus ō kōpri k si l*

poignard avait frappé un peu plus haut, Fatima aurait  
*pwana:r ave frape æ pø ply o, fatima œe*

pu mourir.  
*py muri:r.*

« Mais pourquoi a-t-elle fait cela, pourquoi? » répé-  
*«me purkwa a .-tel fe sla, purkwa?» repe-*

tait Henri. Personne ne lui a répondu, excepté le  
*te āri. person na lui a repōdy, eksepte l*

père de Marie-Anne, qui a commencé: « Je crois, mon  
*pe:r da mari a:n, ki a komāse: «zə krwa, mō*

cher Monsieur Dupont, que Fatima ...» Mais il s'est  
*ʃe:r məsjø dypō, kə fatima...» me il se*

arrêté avant d'avoir fini sa phrase, car à ce moment,  
*-tarete avā dauwa:r fini sa fra:z, kar a s momā,*

Fatima a ouvert les yeux.  
*fatima a uve:r le -zjø.*

Tous ceux qui étaient dans la chambre sont venus plus  
*tu sə ki ete dā la ʃā:brə sō vny ply*

près, mais le docteur leur a dit: « Mes amis, je veux  
*pre, me l doktæ:r lær a di: «me -zami, zə vø*

bien que Marie-Anne et M. Dupont restent, mais je  
*bjē k mari a:n e məsjø dypō rest, me z*

Chapitre vingt-huit (28).

-e  
-es  
-e  
-ions  
-iez  
-ent

(que) je reste  
(que) tu restes  
(qu') il reste  
(que) nous  
restions  
(que) vous restiez  
(qu') ils restent

(que) je sorte  
(que) tu sortes  
(qu') il sorte  
(que) nous  
sortions  
(que) vous sortiez  
(qu') ils sortent

(que) je raconte  
(que) tu racontes  
(qu') il raconte  
(que) nous  
racontions  
(que) vous  
racontiez  
(qu') ils racontent

quand ils ont été  
seuls = quand ils  
sont restés seuls

fatiguer  
a fatigué  
fatigue

voudrais que tous les autres sortent de la chambre.»  
*vudre k tu le -zo:tro sorti də la fã:br.»*

Tous ont très bien compris qu'ils étaient déjà res-  
*tus ɔ tre bjē kɔpri kil -zete deza res-*

tés trop longtemps dans la chambre de la petite et sont  
*te tro lɔtã dã la fã:brə də la ptit e sɔ*

sortis rapidement.  
*sorti rapidmã.*

Quand ils ont été seuls, Henri a dit au docteur:  
*kã -til -zɔ -tete sœl, ɑri a di o doktœ:r:*

« Je voudrais que Fatima me raconte où elle a été ces  
*«zə vudre k fatima m rakɔ:t u el a ete se*

jours-ci. Le permettez-vous, docteur? » Le docteur  
*zu:r si. lə pœmete vu, doktœ:r?» lə doktœ:r*

a écouté encore une fois le cœur de la petite; il ne  
*a ekute ɑkœ:r yn fwa l kœ:r də la ptit; il nə*

battait plus aussi faiblement qu'avant, et la fillette  
*bate ply -zosi fsɔləmã kavã, e la fiʃet*

semblait déjà être plus forte. «Vous pouvez lui poser  
*sãble deza e:tro ply fort. «vu pœve lɔi poze*

quelques questions, » a dit le médecin à Henri, « mais  
*kelkə kestjɔ,» a di l medsɛ a ɑri, «mɛ*

ne la fatiguez pas trop. »  
*nə la fatigue pa tro.»*

Le jeune homme a pris la main de Fatima dans la  
*lə zœn ɔm a pri la mɛ d fatima dã la*

sienne et lui a demandé avec un sourire: «Veux-tu  
*sʃen e lɔi a dmãde avek œ suri:r: «və ty*

nous raconter quelque chose, Fatima? Tu sais, nous  
*nu rakōte kelkə so:z, fatima? ty se, nu*  
 sommes si heureux de t'avoir retrouvée, et nous aime-  
*som si œrø də tauwa:r rətruve, e nu -zema-*  
 rions bien savoir ce que tu as fait ces jours-ci. Tu  
*rjō bjē sauwa:r s kə ty a fe se zu:r si. ty*  
 sais, nous t'avons cherchée partout, mes amis et moi,  
*se, nu tauō serse partu, me -zami e mwa,*  
 et nous étions très malheureux. »  
*e nu -zetjō tre malœrø.»*

Fatima a regardé Henri, puis Marie-Anne, mais n'a pas  
*fatima a rgarde āri, pyi mari a:n, me na pa*  
 répondu. Les deux jeunes gens ont attendu quelques  
*repōdy. le dø zœn zā ō -taiādy kelk*  
 minutes, puis Marie-Anne a dit à la petite: « Ne parle  
*minyɛ, pyi mari a:n a di a la ptit: «na parl*  
 pas maintenant, Fatima, je te comprends très bien,  
*pa mēlnā, fatima, zə tə kōprā tre bjē,*  
 tu sais? Maintenant, tu vas dormir, et puis, demain,  
*ty se? mēlnā, ty va dormi:r, e pyi, dāmē,*  
 j'espère que tu iras mieux, et tu nous raconteras alors  
*zespœ:r kə ty ira mjø, e ty nu rakōtra alo:r*  
 ce que tu voudras, rien de plus. C'est bien? » Fatima a  
*s kə ty vuðra, rjē d ply. se bjē?» fatima a*  
 souri faiblement et a dit oui. Henri et Marie-Anne  
*suri feblomā e a di wi. āri e mari a:n*  
 sont alors sortis de la chambre sans faire de bruit.  
*sō -talɔ:r sorti d la fā:brə sā fe:r də bryi.*

espérer  
 j'espère  
 tu espères  
 il espère  
 nous espérons  
 vous espérez  
 ils espèrent

## Chapitre vingt-huit (28).

éteindre ↔ allumer

éteindre  
a éteint

s'endormir (comme dormir)  
s'est endormi  
s'endort  
s'endormait  
s'endormira  
se réveiller ↔  
s'endormir

elle sort de son évanouissement = elle n'est plus évanouie

Le docteur leur avait dit d'éteindre toutes les lampes  
*lə dɔktœ:r lœr ave di detē:drə tut le lā:p*

excepté la plus faible; ils n'avaient donc pas éteint celle-ci, mais l'avaient posée près du lit, sur le plancher.  
*ekseptə la ply febl; il nave dō pa etē sel-  
si, mɛ lave poze prɛ dy li, syr la plāʃe.*

Quand ils sont sortis, Henri a appelé Sabine et lui  
*kā -til sō sorti, āri a apɛlɛ sabin e lyi*

a dit que Fatima s'était endormie, et qu'il voulait  
*a di k fatima setɛ -tādormi, e kil vult*

qu'elle l'appelle tout de suite si Fatima se réveille  
*kɛl lapɛl tutsyt si fatima s reve-*

lait ou n'allait pas bien. Sabine est entrée chez sa  
*je u nale pa bjē. sabin e -tātre ʃe sa*

filles sans faire de bruit pour ne pas la réveiller.  
*ʃi:ʃ sā ʃɛ:r də brujɛ pur nə pa la reveʃe.*

Fatima dormait, comme l'avait dit Henri. Le docteur  
*fatima dormɛ, kɔm lave di āri. lə dɔktœ:r*

lui avait fait boire quelque chose, et elle n'avait  
*lyi ave ʃɛ bwa:r kelkə ʃo:z, e el nave*

plus mal à la jambe. (Elle avait eu très mal, en sor-  
*ply mal a la ʒā:b. [ɛl ave -ty trɛ mal, ā sor-*

tant de son évanouissement.)  
*tā də sō -nevanwismā.]*

Henri et Marie-Anne n'ont rien pu savoir les deux  
*āri e mari a:n nō rjē py savwa:r le də*

premiers jours. Fatima n'a rien voulu dire, et les  
*prɛmjɛ ʒu:r. fatima na rjē vult di:r, e le*

deux jeunes gens n'ont pas voulu aller trop vite.  
*dø zœn zã nō pa vuly ale trɔ vit.*

Personne n'a rien su de toute l'affaire, excepté ceux  
*person na rjē sy dø tut lafs:r, eksepte sɔ*

qui étaient dans la maison, cette nuit-là. Les Bour-  
*ki ete dā la mezō, set nyi la. le bur-*

dier et Henri ont voulu que cela reste entre eux.  
*dje e āri ɔ vuly kə sɔ rest ā:tr ø.*

cela ɔ: l'affaire

Leurs voisins, leurs amis même n'en ont rien su.  
*lœr vwazē, lœr -zami mɛ:m nā -nō rjē sy.*

en ɔ: de l'affaire

Les Bourdier ont fait tout ce que leur a demandé le  
*le bɔrdje ɔ fe tu s kə lœr a dmāde l*

docteur pour aider Fatima, qui allait mieux de  
*doktœ:r pur ede fatima, ki ale mjø dø*

aller mieux de  
 jour en jour =  
 aller un peu mieux  
 chaque jour

jour en jour. Et un soir, vers la fin de la semaine  
*zu:r ā zu:r. e œ swa:r, ver la fē d la smen*

(Fatima était partie de chez Henri le lundi), lorsque  
*[fatima ete parti d fe āri la lœdi], lɔrskə*

Marie-Anne a éteint la lampe et a dit bonne nuit à  
*mari a:n a eiē la lā:p e a di bon nyi a*

la fillette, celle-ci l'a appelée d'une voix encore  
*la fijet, selsi la aple dyn vwa ākœ:r*

un peu faible. Et quand Marie-Anne lui a demandé ce  
*œ pø febl. e kā mari a:n lji a dmāde s*

qu'elle voulait, Fatima lui a dit de s'asseoir à côté  
*kəl vule, fatima lji a di d saswa:r a kote*

d'elle. La jeune fille a fait ce que la fillette lui  
*del. la zœn fi:j a fe s kə la fijet lji*

Chapitre vingt-huit (28).

demandait, et Fatima a commencé à lui raconter l'his-  
*dmāds, e fatima a komāse a lūi. rakōte lis-*

toire de ces deux jours.

*twa:r da se dō zu:r.*

Quand Fatima avait dit à Henri qu'elle voulait voir

*kā fatima ave di a āri kel vule vwa:r*

Marie-Anne, c'est parce qu'elle avait décidé de tuer

*mari a.n, se pars kel ave deside da tye*

tuer = faire mourir

la jeune fille. Marie-Anne devait mourir! Pourquoi?

*la zœn fi:j. mari a.n dave muri:r! purkwa?*

Fatima ne le savait presque plus, mais elle aimait

*fatima n la save preska ply, me el eme*

elle aimait tant Henri que = elle était si amoureuse d'Henri que

tant son Henri qu'elle refusait de le voir amoureux

*tā sō -nāri kel rəfyze da l vwa:r amuro*

d'une autre femme. Elle voulait qu'il reste toujours

*dyn o:tra fam. el vule, kil rest tuzur*

avec elle, qu'il ne raconte qu'à elle ses belles his-

*avek el, kil nə rakō:t ka el se bel -zis-*

toires, au bruit de la fontaine du jardin. Depuis

*twa:r, o brui d la fōten dy zardē. dəpyi*

qu'il passait ses soirées avec Marie-Anne, Fatima

*kel pase se sware avek mari a.n, fatima*

était très malheureuse. Elle avait donc décidé de tuer

*ete tre malcerə:z. el ave dō deside da tye*

« l'autre ». Elle avait trouvé un poignard dans la maison,

*« lo:tr ». el ave truve ə pwana:r dā la mezō,*

la nuit venue = quand la nuit était venue

et la nuit venue, elle avait quitté la maison.

*e la nyi vny, el ave kite la mezō.*



Elle avait passé le lendemain et le jour suivant dans  
*el ave pase læ lædmē e l zur sɣivā dā*

le voisinage de la maison des Bourdier. Une ou deux  
*l vwazina:ʒ də la mezō de burdje. ɣn u də*

fois, elle avait cru qu'on l'avait vue, et elle avait couru  
*fwa, el ave kry kō lave vy, e el ave kury*

pendant dix minutes ou plus pour ne pas être prise.  
*pādā di minyt u ply pur nə pa ɛ:trə pri:z.*

La nuit, elle avait dormi dans un jardin. Là, per-  
*la nyi, el ave dormi dā -zæ zardē. la, per-*

sonne ne l'avait remarquée. La troisième nuit, vers  
*son nə lave rmarke. la irwazjem nyi, ver*

une heure, elle avait sauté dans le jardin des Bour-  
*ɣn æ:r, el ave soie dā l zardē de bur-*

dier. (Elle avait remarqué la veille et les autres nuits  
*dje. [el ave rmarke la ve:j e le -zo:trə nyi*

qu'à une heure toute la maison dormait.)

*ka ɣn æ:r tut la mezō dorme.]*

Au moment où elle se préparait à monter à la fenêtre de  
*o momā u el sə prepare a mōte a la fne:trə də*

Marie-Anne, la pendule avait sonné. Fatima était restée  
*mari a:n, la pādyl ave sone. fatima ɛts reste*

immobile pendant très longtemps. Pendant la demi-  
*imobil pādā tre lōtā. pādā la dmi-*

heure suivante, elle avait voulu plusieurs fois s'en  
*æ:r sɣivā:t, el ave vuly plyzjæ:r fwa sā*

aller, courir à la maison, retrouver son bon lit. Mais  
*-nale, kury:ɾ a la mezō, retruve sō bō li. me*

Chapitre vingt-huit (28).

finir  
à fini

elle s'était dit chaque fois que cela n'était plus possible,  
*el sete di fak fwa ka sla nete ply possibl,*

elle devait vite finir ce qu'elle avait commencé, et tuer  
*el dove vit fini:r sa kel ave komāse, e tye*  
cette femme.

*set fam.*

A une heure et demie, une lampe s'était allumée au  
*a yn œ:r e dmi, yn lā:p sete -talyme o*

deuxième étage, mais s'était éteinte de nouveau un  
*dəzjem etə:ʒ, me sete -tetē:t də nuvo œ*

instant plus tard. Puis, la pendule avait sonné. Fa-  
*-nēstā ply ta:r. pyi, la pādyl ave sone. fa-*

tima avait attendu encore un peu. La maison était  
*tima ave -tatādy āko:r œ pø. la mezō ete*

bien endormie. Elle était montée rapidement, mais  
*bjē -nādorimi. el ete mōte rapidmā, me*

sans bruit, jusqu'à la fenêtre de Marie-Anne. Elle  
*sā brui, zyska la fen:tro də mari a:n. el*

était ouverte. Fatima avait appelé faiblement, puis  
*ete -iuvri. fatima ave -taple feblamā, pyi*

avait attendu en silence; mais le corps de la jeune  
*ave -tatādy ā silā:s; me l ko:r də la zoen*

fille était resté immobile. Fatima avait cru un instant  
*fi:j ete reste imobil. fatima ave kry œ -nēstā*

qu'elle l'avait vue sourire, elle avait fait un geste pour  
*kel lave vy suri:r, el ave fe œ zest pur*

repartir = partir  
de nouveau

repartir, mais à la fin elle avait sauté dans la  
*reparti:r, me a la fē el ave sote dā la*

chambre, le poignard à la main. Elle ne savait pas ce  
*fā:br, la pwanar a la mē. el nə save pa s*

le poignard à la main : avec le poignard dans la main

qui s'était passé après cela.

*ki sete pase apre sla.*

Elle était restée évanouie assez longtemps. La pointe  
*el ete reste evanwi ase lōtā. la pwē:t*

s'évanouir (comme finir)  
 s'est évanoui

du poignard lui était entrée dans la jambe. Quand on  
*dy pwanar lɥi ete -tātre dā sa zā:b. kā -tō*

avait trouvé la fillette, Moucha avait été envoyé chez  
*-nave truve la fijet, musa ave -tete āvwaje se*

sa mère et Henri.

*sa mē:r e āri.*

A leur arrivée chez les Bourdier Henri et Sabine avaient  
*a lœr arive se le burdje āri e sabin ave*

cru un instant, comme les autres, que Fatima était  
*kry ā -nēstā, kom le -zo:tr, ka fatima ete*

morte, car elle était tout à fait immobile. Mais le  
*mort, kar el ete tu -ta se immobil. me l*

docteur, nous le savons, avait dit que ce n'était pas très  
*dohtœ:r, nu l savō, ave di ka s neie pa tre*

grave, parce que le poignard n'avait frappé que la  
*grā:v, pars ka l pwanar nave frapē k la*

grave : mal

jambe, et on avait décidé que la petite resterait quelque  
*zā:b, e ō -nave deside k la ptit restere kelk*

temps chez les Bourdier.

*tā se le burdje.*

Après avoir écouté cette histoire, Marie-Anne a  
*apre -zavwa:r ekute set istwa:r, mari a:n a*

demandé à Fatima: « Et maintenant, Fatima, veux-  
*dmāde a fatima: « e mētnā, fatima, vø*

tu toujours me voir mourir? » « Oh, non! » a répondu  
*ty tuzw:ɾ mə vwa:ɾ muri:ɾ? » « o, nō! » a repōdy*

la petite, « je t'aime beaucoup maintenant, parce que  
*la ptiit, « ʒə ts:m boku mētnā, pars kə*

tu as été si bonne pour moi! »

*ty a ete si bon pur mwa!* »

C'est ainsi que Marie-Anne et la petite Fatima ont  
*se -tēsi k mari a:n e la ptiit fatima ɔ*

fini par devenir les meilleures amies du monde. La  
*fini par dōvni:ɾ le mejæ:ɾ -zami dy mō:d. la*

fillette trouvait maintenant que la future femme  
*fijet truve mētnā k la fyty:ɾ fam*

de son Henri était la meilleure femme du monde. Quand  
*də sō -nāri ete lā mejæ:ɾ fam dy mō:d. kā*

elle a pu recommencer à marcher, elle est restée en-  
*-tel a py rkomāse a marʃe, el e reste ā-*

core une semaine chez les Bourdier, et c'était un  
*kɔ:ɾ yn sōmen ʃe le burdʒe, e sete -tē*

vrai plaisir de la voir suivre la jeune fille par-  
*vre pizɛi:ɾ də la vwa:ɾ syi:vra la ʒœn fi:j par-*

tout où elle allait, dans la maison et dans le jardin.  
*tu u el ale, dā la mezō e dā l zardē.*

Et quand elle se couchait, elle voulait toujours que  
*e kā -tel sə kuʃe, el vule tuzw:ɾ kə*

Marie-Anne et Henri restent tous les deux dans sa  
*mari a:n e āri rest tu le dō dā sa*

chambre pendant une demi-heure, et elle écoutait  
*fā:brə pādā -byn dəmɪæ:ɾ, e el ekute*

comme avant les histoires d'Henri. Parfois, elle regar-  
*kom avā le -zistwa:ɾ dāri. pɑrfwa, el rəgar-*

daît la jeune fille avec un regard très sérieux, sans  
*de la zœn fi:j avek æ rga:ɾ tre serjə, sā*

sourire. Elle pensait peut-être en ces moments à ce  
*surɪ:ɾ. el pāse pœte:tr ā se momā a s*

qu'elle avait voulu faire.

*kel ave vuly fe:ɾ.*

Quand Henri et Marie-Anne ont pensé que Fatima allait

*kā -tāri e mari a:n ɔ pāse k fatima ale*

tout à fait bien, ils l'ont fait rentrer chez sa mère.

*tu -ta fe bjē, il lɔ fe rātre fe sa mɛ:ɾ.*

Mais elle a continué à revenir souvent chez Marie-Anne,

*me el a kōtinjɛ a rœni:ɾ swā fe mari a:n,*

et elle a fini par passer la moitié du temps chez l'une,

*e el a fini par pase la mwatjɛ dy tā fe .lyn,*

la moitié chez l'autre. Au bout de quelques semaines,

*la mwatjɛ fe lo:tr. o bu d kelk sœmɛn,*

elle n'a plus su où elle préférerait demeurer. Mais c'était

*el na ply sy u el pɹefere dœcœre. me sete*

Henri qui était toujours son grand amour, et quand

*-tāri ki ete tuzu:ɾ sɔ grā -tamu:ɾ, e kā*

il est mort, deux ans plus tard, Fatima a été si

*-tɪl e mɔ:ɾ, dœ -zā ply ta:ɾ, fatima a ete si*

gravement malade que sa mère a cru plusieurs fois

*gravmā malad kə sa mɛ:ɾ a kry plyzjœ:ɾ fwa*

grave  
gravement

qu'elle allait mourir. Mais elle n'est pas morte.  
*kel ale muri:r. me el ne pa mort.*

Après ce jour-là, elle a donné tout son petit cœur  
*apre sɔ zu:r la, el a done tu sɔ pti kœ:r*

à Marie-Anne. Il n'aurait pas été possible à la  
*a mari a:n. il nœre pa ete pssiblɔ a la*

jeune femme de trouver une meilleure amie.  
*zœn fam dɔ truve yn mejœ:r ami.*

Voilà donc l'histoire de Fatima. Au moment où André  
*vvala dɔ listwa:r dɔ fatima. o momā u ādre*

Comaux a fini de la raconter, le vieux Passavant lui a  
*komo a fini d la rakōte, lɔ vjɔ pasavā lji a*

dit: « Je vois que Fatima a décidé de suivre Marie-  
*dɔ: «zɔ vva k fatima a deside d syi:vra mari*

Anne partout où elle ira, je crois donc qu'il sera  
*a:n partu u el ira, zɔ krwa dɔ kil sɔra*

impossible de ne pas la faire venir en France en même  
*ēpsiblɔ dɔ n pa la fe:r vni:r ā frā:s ā ms:m*

temps que Marie-Anne et ses deux enfants. Qu'en  
*tā k mari a:n e se dɔ -zāfā. kā*

penses-tu, Arthur? » a-t-il demandé à Doumier. « Mais,  
*pā:s ty, arty:r?» a -til demāde a dumje. «me,*

mon cher Passavant! » lui a répondu son ami, « je  
*mɔ fe:r pasavā!» lji a repōdy sɔ -nami, «zɔ*

veux absolument qu'ils viennent à Villebourg tous les  
*vɔ absɔlymā kil vjen a vilbu:r tu le*

quatre! Je serai très content de les recevoir, et  
*katr! zɔ sre tre kōtā d le rasɔvwa:r, e*

finir  
 a fini  
 finit

finir (comme  
 guérir)  
 je finis  
 tu finis  
 il finit  
 nous finissons  
 vous finissez  
 ils finissent

recevoir  
 a reçu  
 reçoit

puisque la jeune Fatima aimait tant mon fils, elle  
*pyisk la zœn fatima eme tã mō fis, el*  
 sera comme une fille pour moi. » « Est-ce sérieux, ce  
*sara kom yn fi:j pur mwa.» «es serjø, s*  
 que vous dites? » lui a demandé Martial. « Tout à fait  
*kə vu dit?» lyi a dmāde marsjal. «tu -ta fe*  
 sérieux, » lui a répondu Doumier.  
*serjø,» lyi a repōdy dumje.*

est-ce sérieux? a:  
 vous le voulez  
 vraiment?

On a donc décidé d'écrire tout de suite à Marie-Anne  
*ō -na dō deside dekri:r tutsyt a mari a:n*  
 pour lui faire savoir la bonne nouvelle. On a envoyé  
*pur lyi fe:r savwa:r la bon nouvel. ō -na āwaje*  
 la lettre cette nuit même. Et ce n'est que quand la  
*la letre sei nyi me:m. e s ne kə kã la*  
 pendule du salon a sonné deux heures que M. Dou-  
*pādyl dy salō a sone dō -zœ:r kə mäsjo du-*  
 mier a envoyé ses nouveaux amis se coucher.  
*mje a āwaje se nuwo -zami s kufe.*

écrire  
 a écrit

### EXERCICE A.

Le jeune Doumier et Sabine ont attendu Fatima toute la nuit, mais elle n'est pas —. Le — matin, elle n'était pas encore rentrée. On a cherché —: dans la maison, dans la ville, en dehors de la ville. On a demandé où était Fatima à toutes les personnes du —. Le jour —,

MOTS:

un bruit  
un corps  
un coup  
un évanouisse-  
ment  
la fin  
une lampe  
le lendemain  
une pendule  
une phrase  
le plancher  
un poignard  
une pointe  
un silence  
un tic-tac  
la veille  
un ventre  
le voisinage  
une voyelle  
endormi  
faible  
fort  
grosse  
immobile  
rapide  
sérieux  
aider  
courir  
en courant  
il a couru  
criant  
croire  
il a cru  
décider  
il devait

on a cherché de nouveau. Henri a décidé de demander à d'autres amis de l'— à trouver la fillette.

A deux heures, il a entendu dans la rue les pas — de quelqu'un qui allait très vite. Puis, on a frappé plusieurs — rapides à la porte. Dans la nuit calme, ils ont semblé très —. C'était Moucha, qui avait — très vite et ne pouvait presque pas parler. Il — seulement: «Vite! Vite! Vite!» Il ne savait rien, — cela. C'était Marie-Anne qui l'avait — chez Henri. La grosse Sabine — très fort en marchant. Elle ne pouvait presque pas — aussi vite que le jeune homme. Le petit Moucha chantait une petite chanson en —.

On avait trouvé Fatima devant la fenêtre, sur le —. Elle était —, mais elle n'était pas morte. Elle était seulement —. C'est le cri de Fatima qui avait — toute la maison. Marie-Anne avait — de son lit sur le plancher. Ce cri et le — de Fatima qui tombait l'avaient réveillée en même temps que les autres. Elle avait allumé sa — et avait vu Fatima. Le petit — de la fillette était immobile.

EXERCICE B.

Pourquoi a-t-on cru que Fatima était morte? ... Qu'a dit le docteur quand il a vu la petite? ... Qu'a-t-il dit quand tout le monde a voulu venir plus près du lit de Fatima? ... Que voulait demander Henri à la fillette? ... Qu'a dit le jeune homme à Sabine quand il est sorti de la chambre où était couchée Fatima? ... Pourquoi Fatima avait-elle décidé de faire mourir la



jeune fille? ... Où avait-elle été après avoir quitté sa maison? ... Qu'avait-elle fait la dernière nuit, après qu'elle avait sauté dans le jardin? ... Qu'a-t-elle fait quand Henri est mort? ...

EXERCICE C.

<b>que je reste</b>	<b>que nous restions</b>
<b>que tu restes</b>	<b>que vous restiez</b>
<b>qu' il reste</b>	<b>qu' ils restent</b>

« Je veux que tu —, Jérôme, » dit Doumier. « Bien, » dit Passavant, « si tu veux que je —, je resterai. » « J'aimerais que vous — à dîner, Messieurs, » dit Doumier aux deux amis. Et comme Amélie veut aussi qu'ils — la nuit, Martial et Comaux disent: « Si Amélie veut aussi que nous —, nous n'avons plus rien à dire. » Doumier veut que Passavant — parce qu'il aura peut-être besoin de lui comme docteur.

<b>que je sorte</b>	<b>que nous sortions</b>
<b>que tu sortes</b>	<b>que vous sortiez</b>
<b>qu' il sorte</b>	<b>qu' ils sortent</b>

Le docteur veut que toutes les personnes — de la chambre. « Voulez-vous que nous — aussi? » demande Marie-Anne. « Non, vous, je ne veux pas que vous —, » lui répond le docteur. Mais il aimerait que la mère de Fatima — aussi. « Le docteur veut que tu —, Sabine, » lui dit Henri. « S'il veut que je —, je sortirai, » dit Sabine.

devenir  
dormir  
écrire  
s'endormir  
envoyer  
éteindre  
il a éteint  
évanoui  
excepté  
faire savoir  
faire venir  
fatiguer  
finir  
frapper  
marcher  
parlant  
posant  
prononcer  
recevoir  
remarquer  
repartir  
retrouver  
réveiller  
se réveiller  
sauter  
sonner  
souffler  
suivant  
suivre  
se trouver  
tuer  
en voyant  
donc  
faiblement  
partout  
rapidement  
tant  
tandis que  
à la fin de  
finir par  
de jour en jour  
en silence  
tous les dix pas

<b>je finis</b>	<b>nous finissons</b>
<b>tu finis</b>	<b>vous finissez</b>
<b>il finit</b>	<b>ils finissent</b>

« Pourquoi ne — -tu pas ta soupe? » demande Mme Duclos. « Je ne — pas ma soupe parce que ce n'est pas bon, » répond Yvonne. « Elle ne la — pas parce qu'elle est si petite, » disent ses frères. « Mais nous autres, nous — toujours notre soupe. » « Oh, vous ne — pas toujours tout ce qu'il y a dans vos assiettes. » C'est vrai, ils ne le — pas toujours.

<b>j'espère</b>	<b>nous espérons</b>
<b>tu espères</b>	<b>vous espérez</b>
<b>il espère</b>	<b>ils espèrent</b>

Sabine et Henri — qu'il n'est rien arrivé à Marie-Anne ni à Fatima. Le docteur — que Fatima pourra marcher dans deux ou trois semaines. « Nous — que vous avez raison, docteur, » disent Henri et Marie-Anne. « Et moi, j'— que ma fillette pourra rentrer à la maison avant la fin du mois, » dit Sabine. « Je crois bien que ce que vous — est possible, » lui dit le docteur, et Henri lui dit: « Si tu n'— que cela, tu n'es pas difficile. »

<b>espérer</b>	
<b>a espéré</b>	<b>espérait</b>
<b>espère</b>	<b>espérera</b>

« Puis-je — que vous viendrez demain? » demande Henri. « Oui, » répond André, qui — que cela sera possible. Jusqu'au mois dernier, le vieux Doumier a — plus d'une fois revoir son fils, un jour. Il l'— même quand tout le monde lui disait qu'Henri était mort. « Tout le reste de ma vie, j'— le revoir, » a-t-il dit.

sourire

a souri

sourit

souriait

sourira

Passavant — souvent en parlant. Il a — quand il a commencé à parler aux deux amis. Quand la fille de M. Doumier était petite, elle — tout le temps. Son père aimait beaucoup la voir —. Il espère que sa petite-fille Jeanne — aussi, quand elle lui dira: « Bonjour, grand-papa! »

### RÉSUMÉ (1)

Voici deux phrases:

« La chambre est pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entrent en criant, en parlant, en posant* mille questions. »

Dans la dernière phrase, avant les mots « *criant* », « *parlant* » et « *posant* », il y a le petit mot « *en* ». Dans la première phrase, les mots « *criant* », « *parlant* », « *posant* » sont seuls, sans « *en* ». Dans ces deux phrases, les formes *sans « en »* disent la même chose que les mots: « *qui crient* », « *qui parlent* », « *qui posent* », et les formes *avec « en »* disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles crient* », « *pendant qu'elles parlent* », « *pendant qu'elles posent* ».

Changeons un peu nos deux phrases:

« La chambre *était* pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entraient en*

*criant, en parlant, en posant mille questions.* » Ici, les formes en *-ant* sans « *en* » disent la même chose que les mots: « *qui criaient* », « *qui parlaient* », « *qui posaient* ». Et les formes avec « *en* » disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles criaient* », « *pendant qu'elles parlaient* », « *pendant qu'elles posaient* ».

Changeons nos deux phrases encore une fois:

« *La chambre sera pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions.* » « *Les personnes *entreront en criant, en parlant, en posant* mille questions.* » Ici, les formes en *-ant* sans « *en* » disent la même chose que les mots: « *qui crieront* », « *qui parleront* », « *qui poseront* », et les formes avec « *en* » disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles crieront* », « *pendant qu'elles parleront* », « *pendant qu'elles poseront* ».

### EXERCICE I

Est-ce *-ant* ou *en -ant*?

Jean dit bonjour (entrer) dans la chambre. Fatima chantait (danser). Il y avait, dans le restaurant, beaucoup de monde (parler), (boire) et (manger). Moucha marchait à côté de Sabine et d'Henri (répéter): «Vite! Vite!» « Je suis tombé (aller) à la gare, » dit Pierre. « Nous avons rencontré quatre garçons (chanter) des chansons françaises. » Paul et Louise sont sortis de la maison (crier) et (danser). Les enfants (quitter) l'école chantaient.

RÉSUMÉ (2)

é ou è

espérer [espere]	j'espère [zespɛ:r]
a espéré [a espere]	tu espères [ty espɛ:r]
espère [espɛ:r]	il espère [il espɛ:r]
espérera [esperra]	nous espérons [nu -zespɛrɔ̃]
espérait [espere]	vous espérez [vu -zespere]
(espère!)[espɛ:r]	ils espèrent [il -zespɛ:r]

Beaucoup de verbes où la dernière voyelle [vwajɛl] avant -er est é sont de la même famille que le verbe espérer.

Dans cette famille de verbes, la lettre é est changée en è quand elle est la dernière voyelle que l'on prononce [pɔ̃nɔ̃:s] dans le verbe. Exemple: répéter, il répète.

Mais la lettre é n'est pas changée quand elle n'est pas la dernière voyelle que l'on prononce dans le verbe. Exemple: répéter, il répétait.

La lettre è est toujours prononcée [ɛ].

La lettre é est prononcée [e], sauf au futur et au conditionnel, où elle est prononcée [ɛ].

j'espérerai [zespɛrɛ]	nous espérons [nu -zespɛrɔ̃]
tu espéreras [ty esperra]	vous espérerez [vu -zespere]
il espérera [il esperra]	ils espéreront [il -zespɛrɔ̃]

Nous connaissons un autre verbe de la famille de espérer. C'est le verbe répéter. Voici un petit exercice sur ce verbe.

a, a, e, e, ə, i, o, ɔ, u, y, ø, œ, ā, ē, ̄, œ̄ sont les voyelles du français.

prononcer = dire

EXERCICE II

Moucha —: «Vite! Vite!» pendant qu'il marche à côté d'Henri. «— ce que tu as dit, je n'ai pas compris,» dit André à sa cousine. « Bien, mais le comprendras-tu, si je le —? » « Peut-être pas, mais j'aimerais que tu le — encore une fois. » Quand on n'a pas compris, ou pas entendu, ce qu'une personne a dit, on veut souvent que cette personne — ce qu'elle a dit.

Comment prononce-t-on les formes: « tu répéteras », « nous répéterons », « ils répéteront », « je répéterai »?  
Réponse: On prononce [*ty* ...], [*nu* ...], [*il* ...], [*ʒə* ...].  
Vous pouvez l'écrire vous-même!

## LES SOUVENIRS D'AMÉLIE

Il était minuit passé quand André a achevé l'his-  
*il ete minyi pase kā -tādre a afve lis-*

minuit passé ɔ:  
 après minuit

toire de la petite Fatima, et il était deux heures  
*twa:r də la ptit fatima, e il ete dø -zæ:r*

achever = finir

quand on est allé se coucher. M. Doumier a très peu  
*kā -tō -ne -tale s kufe. masjə dumje a tre pø*

dormi cette nuit-là, même pas une heure. Il a  
*dormi set nyi la, me:m pa -zyn æ:r. il a*

longtemps songé à tout ce que lui avait raconté An-  
*lōtā sōze a tu s kə lyi ave rakōte ā-*

songer = penser

dré Comaux, et ce n'est que vers la fin de la nuit  
*dre komo, e s ne k ver la fē d la nyi*

qu'il s'est endormi. Il a été réveillé par le soleil dont  
*kil se -tādormi. il a ete reveje par la solɛ:j dō*

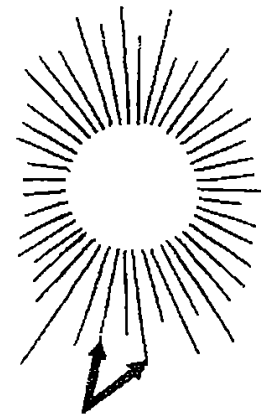
les premiers rayons sont entrés par sa fenêtre à six  
*le prəmje rejō sō -tātre par sa fne:tr a si*

heures. Le reste de la maison dormait encore.  
*-zæ:r. la resi də la mezō dorme āko:r.*

M. Doumier s'est levé et a ouvert la fenêtre. Le  
*masjə dumje se lve e a uve:r la fne:tr. la*

ciel était d'une belle couleur bleue, sauf dans la partie  
*sjel ete dyn bel kulæ:r blø, sof dā la parti*

où le soleil s'était levé un quart d'heure plus tôt. Là,  
*u l solɛ:j seie lve ā ka:r dæ:r ply to. la,*



les rayons du  
 soleil

Le soleil est dans  
 le ciel.

Chapitre vingt-neuf (29).

se dépêcher de  
faire quelque chose = faire quelque chose très vite

se promener =  
faire une promenade



une pelouse

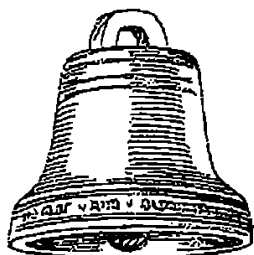
traverser la pelouse  
: aller d'un côté à l'autre de la pelouse

planter = mettre dans la terre

un souvenir  
se souvenir

M. Doumier a un beau souvenir.  
Il se souvient de ses enfants.

rire ↔ pleurer



une cloche

il était encore rose. «Vite!» s'est dit M. Doumier,  
*il ɛtɛ -tāko:ɾ ro:z. «vit!» se di masjə dumje,*

et il s'est dépêché de se laver et de s'habiller. Il  
*e il se depeʃe da s lave e da sabije. il*

voulait se promener un peu avant le petit déjeuner.

*vule s promne ā pə avā l pəti deʒæne.*

Il y a derrière la maison une très grande pelouse,  
*il ja derje:ɾ la mezō yn tre grā:d pəlu:z,*

et maintenant, M. Doumier traverse la pelouse pour  
*e mētnā, masjə dumje travers la plu:z pʊr*

aller au grand arbre que le grand-père de son grand-  
*ale o grā -tarbrə kə l grāpɛ:ɾ da sō grā-*

père a planté en 1810. Et M. Doumier se sou-  
*pɛ:ɾ a plāte ā dizɥi sā dis. e masjə dumje sə su-*

vient des jours heureux où ses enfants étaient encore  
*vjē de zu:ɾ ærə u se -zāfā ɛtɛ -tāko:ɾ*

petits et jouaient si souvent sur cette même pelouse.  
*pəti e ʒwɛ si suwā syr set mɛ:m pəlu:z.*

Il se souvient de leurs cris et de leurs rires gais.  
*il sə suvjē d lær kri e d lær ri:ɾ ge.*

La petite Josette avait un rire si joli! C'était tout  
*la ptit ʒozet ave -tā ri:ɾ si ʒoli! setɛ tu*

à fait comme une petite cloche. Elle riait beaucoup,  
*-ta fe kom yn pətit kloʃ. el riʃe boku,*

la petite Josette. M. Doumier se souvient que sa mère  
*la ptit ʒozet. masjə dumje sə suvjē k sa mɛ:ɾ*

l'appelait son petit rayon de soleil.

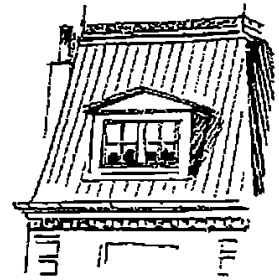
*laple sō pti rejō d solɛ:j.*



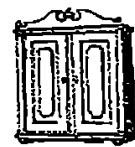
Cependant, Amélie s'est levée, elle aussi, et est descendue à la cuisine. Elle dort dans une toute petite chambre du deuxième étage, d'où on voit le toit de la maison. Elle y a un lit, une table, une chaise, et une armoire. Ce n'est pas beaucoup, mais Amélie est contente de sa chambre et dit toujours: « Ça suffit! Une vieille femme comme moi n'a pas besoin d'autre chose. »

Qu'y a-t-il dans l'armoire d'Amélie? Personne ne le sait, car Amélie ne permet à personne d'entrer dans sa chambre. Quand Henri était petit, il a plusieurs fois essayé de voir ce qu'il y avait dedans, mais il n'est jamais arrivé que devant l'armoire, à deux pas de la porte. Là, les pas d'Amélie qui venait ou un bruit de voix

cependant = pendant ce temps



un toit



une armoire

ça suffit = c'est assez

se souvenir (comme venir)  
s'est souvenu  
se souvient  
se souvenait  
se souviendra

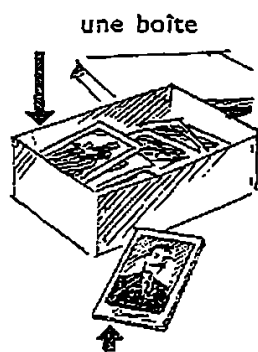
rire (comme sourire)  
a ri  
rit  
riaît  
rira

dedans : dans l'armoire

une voix  
des voix

## Chapitre vingt-neuf (29).

intéressant = qui  
a de l'intérêt



une photo

à la mode de 1910  
= comme en 1910

il est né = il est  
venu au monde

qui parlaient au premier étage l'ont arrêté chaque fois  
*ki parle o pramijs -reta:z lō -taretē sak fwa*

et l'ont empêché d'ouvrir la porte de l'armoire et de  
*e lō -tāpeje duvri:r la port da larmwa:r e d*

voir ce qu'il y avait dedans.

*vwa:r s kil jave dadā.*

Il n'y a cependant rien de bien intéressant dans la  
*il nja spādā rjē d bjē -nēteresā dā la*

grande armoire d'Amélie. Il n'y a, à vrai dire, qu'une  
*grā:d armwa:r dameli. il nja, a vre di:r, kyn*

seule chose intéressante. C'est une boîte. Mais qu'y a-  
*sæl fo:z ēteresā:t. se -tyn bwat. me kja*

t-il donc dedans? Il y a de vieilles photos: les vieux  
*-il dō dadā? il ja d vje:ɟ foto: le vjō*

parents d'Amélie, habillés à la mode de dix-neuf cent dix,  
*parā dameli, abije a la mod da dizneɟ sā dis,*

son frère et sa sœur à l'âge de 15 ans (ils sont  
*sō fre:r e sa sœ:r a la:z da kē:z ā [il sō*

morts maintenant), la maison où Amélie est née il y a  
*mo:r mētnā], la mēzō u ameli e ne il ja*

70 ans et où elle a passé les treize premières  
*szasāidi -zā e u el a pase le tre:z pramijs:r*

années de sa vie. Et il y a aussi, dans la boîte d'Amélie,  
*-zane d sa vi. e il ja osi, dā la bwat dameli,*

la photo d'un beau jeune homme, habillé lui aussi  
*la foto dā bo zœn om, abije lɟi osi*

à la mode de 1910.

*a la mod da dizneɟ sā dis.*

Cette photo, la vieille Amélie ne l'a montrée à per-  
*set foto, la vje:j ameli n la mōtre a per-*

sonne depuis qu'elle habite Villebourg. Mais chaque  
*son dāpyi kel abit vilbu:r. me fak*

fois qu'elle est seule dans sa chambre, le soir ou le  
*fwa kel ε soel dā sa fā:br, lə swa:r u l*

dimanche matin, par exemple, elle ouvre la boîte, prend  
*dimā:f maiē, par egzā:pl, el u:vra la bwat, prā*

les photos, et se met à regarder celle du beau jeune  
*le foto, e s me a rgarde sel dy bo zœn*

homme.

*m.*

Ah! comme elle l'aimait, son Gaston, plus que sa vie,  
*a! kom el lœmε, sō gastō, ply k sa vi,*

plus que tout au monde. Lui aussi l'aimait bien. Il  
*ply k tu o mō:d. luyi osi lœmε bjē. il*

avait promis de l'épouser, et elle serait maintenant Mme  
*ave promi d lepuzε, e el sœre mētnā madam*

Gaston Poirier, si la guerre de 1914-18

*gastō pwarje, si la gε:r də diznoεf sā katorz a dizuit*

n'était pas venue, et ne les avait pas soudain séparés.

*nete pa vny, e n le -zave pa sudē separe.*

Deux mois plus tard, il était mort. Il a été tué sur  
*də mwa ply ta:r, il ete mō:r. il a ete tye syr*

la Marne. Oh, Amélie a beaucoup pleuré, quand son  
*la marn. o, ameli a boku plœre, kā sō*

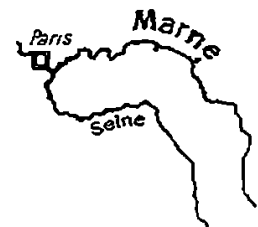
fiancé est mort. Elle a même essayé de se tuer, mais,  
*fjāse e mō:r. el a mε:m esseje d sə tye, mε,*

habiter Ville-  
 bourg = demeu-  
 rer à Villebourg

se met à regarder  
 = commence à re-  
 garder

épouser = deve-  
 nir le mari ou la  
 femme de ...

séparer ε: empê-  
 cher de rester en-  
 semble



fiancé = jeune  
 homme qui a pro-  
 mis d'épouser une  
 jeune fille

Chapitre vingt-neuf (29).

sa jeunesse ɔ: le  
temps où elle était  
jeune

remettre = met-  
tre de nouveau

mettre  
a mis  
met

ressembler à =  
être peu différent  
de

au dernier instant, ses parents et sa sœur l'ont  
o *dernje -rēstā, se parā e sa scœ:r lō*

empêchée de le faire. Les mois et les années ont  
*-tāpese də l fe:r. le mwa e le -zane ō*

passé, et maintenant, séparée des amis de sa jeu-  
*pase, e mētnā, sepere de -zami d sa zœ-*

nesse, séparée de tout son passé, Amélie n'est plus  
*nes, sepere d tu sō pase, ameli ne ply*

qu'une vieille femme que personne n'a épousée, et  
*kyn vie:j fam ka person na epuze, e*

Gaston Poirier n'est plus qu'un souvenir, un jeune  
*gastō pwarje ns ply kē suvni:r, ē zœn*

homme habillé à la mode de 1910, oublié de tous,  
*om abije a la mod də diznœf sā dis, ublie d tus,*

sauf d'Amélie. Et une nouvelle guerre a fait oublier  
*sof dameli. e yn nouvel ge:r a fe ublie*

celle qu'Amélie appelle la « vraie » guerre.

*sel kameli apel la «vre» ge:r.*

Le soir où nos amis sont arrivés à Villebourg, elle  
*la swa:r u no -zami sō -tarive a vilbu:r, el*

a regardé la photo de son fiancé plus longtemps en-  
*a rgarde la foto d sō fjāse ply lōtā ā-*

core que les autres fois, avant de la remettre dans  
*ko:r ka le -zo:tra fwə, avā d la rœmetrə dā*

la boîte, car le jeune André Comaux ressemble à Gas-  
*la bwat, kar la zœn ādre komo rəsā:bl a gas-*

ton comme un frère. C'est peut-être pour cela qu'elle  
*iō kom ē frœ:r. se pœte:tra pur sla kel*

a décidé de lui donner la plus belle chambre du pre-

mier étage. Elle songe que s'ils avaient eu le temps

de se marier, Gaston et elle, ils auraient peut-être

eu un fils qui aurait ressemblé au jeune Comaux. Elle

compte alors les années qui sont passées depuis que son

fiancé a été tué: s'ils avaient eu un fils, en 1915,

il aurait été plus âgé que le jeune Comaux, il aurait

eu à peu près... (et la vieille bonne compte), oui,

à peu près 40 ans. Mais ils auraient très bien pu

avoir un autre fils né en 1920, par exemple.

Il aurait alors eu à peu près l'âge d'André Comaux.

Qui sait combien d'enfants ils auraient pu avoir, s'ils

s'étaient mariés et si la guerre n'était pas venue.

Amélie ne peut s'empêcher de songer à tout cela,

se marier = deve-  
nir mari et fem-  
me

Amélie compte 3:  
elle dit 1, 2, 3, etc.

à peu près = en-  
viron

ne peut s'empê-  
cher de... = ne  
peut ne pas...

## Chapitre vingt-neuf (29).



le rez-de-chaussée

toujours plus : de  
plus en plus

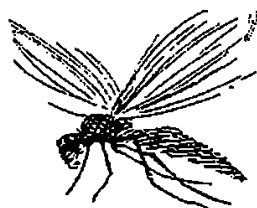
les jardins voisins  
: les jardins des  
voisins



Les oiseaux volent au-  
dessus de M. Doumier.

sous ↔ au-des-  
sus de

se promener  
je me promène  
tu te promènes  
il se promène  
nous nous  
promenons  
vous vous  
promenez  
ils se promènent



un Insecte

aussitôt que = au  
même instant que

ce matin, pendant qu'elle va et vient dans les chambres  
*sə matē, pādā kel va e vjē dā le fā:brə*

du rez-de-chaussée et dans la cuisine.

*dj redʒose e dā la kuzin.*

Cependant, le soleil monte toujours plus haut dans  
*səpādā, lə sol:ʒ mō:t tuzur ply o dā*

le ciel. Tous les oiseaux sont réveillés depuis long-  
*l sjel. tu le -zwazo sō reveje dəpyi lō-*

temps, dans le jardin de M. Doumier et dans les jar-  
*iā, dā l zardē d masjə dumje e dā le zar-*

dins voisins, et volent au-dessus de lui en chantant.  
*dē vwazē, e vol odsy də lji ā fātā.*

Sous le grand arbre, dans l'herbe, les petites fleurs  
*su l grā -tarbr, dā lerb, le ptit flær*

s'ouvrent, réveillées, elles aussi, par les premiers rayons  
*su:vr, reveje, el osi, par le prəmje rejō*

du soleil.

*dj sol:ʒ.*

M. Doumier se promène dans le jardin, oubliant  
*masjə dumje sə prōmen dā l zardē, ubliā*

l'heure, souriant de temps en temps à ses souvenirs.  
*lær, surjā də iā -zā tā a se suvni:r.*

Il rit à voix basse quand il voit le chat blanc, Matou,  
*il ri ə vva bɑ:s kā -til vva l ja blā, matu,*

qui saute très haut après de tout petits insectes qui  
*ki so:t tre o apre d tu pti -zēsɛkt ki*

dansent dans un rayon de soleil. Aussitôt qu'il est  
*dā:s dā -zē rejō d sol:ʒ. osito kil ɛ*

retombé sur l'herbe, il saute de nouveau comme une  
*retōbe syr lerb, il so:t də nuvo kom yn*

grosse balle blanche. De temps en temps, un oiseau  
*gro:s bal blā:f. də tā -zā tā, ǎ -nwazo*

passe très vite au-dessus de Matou, quand ils ont tous  
*pa:s tre vit ody d matu, kā -til -zō tu*

les deux vu le même insecte; alors le chat saute encore  
*le də vy l me:m ēsekt; abo:r la fa so:t āko:r*

plus haut, essayant d'attraper l'oiseau. Mais celui-ci  
*ply o, esejā datrape lwazo. me selyisi*

attraper = pren-  
 dre soudain

est trop rapide, et Matou retombe chaque fois sans  
*ε tro rapid, e matu rtō:b fak fwa sā*

l'avoir attrapé. Et à vrai dire, ce n'est pas seule-  
*lavwa:r atrape. e a vre di:r, s ne pa sœl-*

ment pour cela que saute Matou. Il saute aussi pour  
*mā pur sla ka so:t matu. il so:t osi pur*

le plaisir de sauter, de se sentir fort et beau.  
*la plezi:r də sote, də sə sāti:r fo:r e bo.*

M. Doumier rit encore plus haut cette fois-ci, puis  
*məsje dumje ri āko:r ply o set fwa si, pyi*

il appelle le chat: « Matou! » L'animal le regarde et  
*il apel la fa: «matu!» lanimal la rgard e*

vient en courant. « Que tu es beau, Matou! » lui dit  
*vjē ā kurā. «ka ty ε bo, matu!» lye di*

son maître, et le joli animal semble avoir compris,  
*sō me:tr, e l zoli animal sā:bl avwa:r kōpri,*

car il vient se frotter contre la jambe de M. Dou-  
*kar il vjē sə frote kō:trə la zā:b də məsje du-*

aperçu = remar-  
qué

apercevoir (com-  
me recevoir)  
a aperçu  
aperçoit



une branche

bon  
meilleur  
le meilleur

bien  
mieux  
le mieux

mier. « Alors, tu essayes de voler toi aussi, comme les  
*mje. «alɔ:r, ty esɛ:j də vɔle twa osi, kɔm le*

oiseaux? » lui demande son maître. Le chat ne répond  
*-zwazo?» lɥi dmā:d sɔ mɛ:tr. lə ʃa n repɔ*

pas, mais continue à se frotter tantôt contre une jambe,  
*pa, mɛ kɔtɪny a sɔ frɔte tãto kɔ:tr yn zã:b,*

tantôt contre l'autre jambe de l'homme qui lui parle.  
*tãto kɔ:trɔ lo:trɔ zã:b də lɔm ki lɥi parl.*

Puis, tout à coup, comme il a aperçu quelque chose  
*puɪ, tu -ja ku, kɔm il a apɛrsy kɛlkə ʃɔ:z*

dans l'herbe, il fait un bond et se remet à courir et  
*dã lerb, il ʃɛ œ bɔ e s rɔmɛ a kuri:r e*

à sauter.

*a sɔtɛ.*

Et M. Doumier se remet à marcher. Il va se mettre  
*e masjɔ dumje s rɔmɛ a mɛʃɛ. il va s metr*

encore une fois sous le grand arbre: c'est là, sous les  
*ãkɔ:r yn ʃwa su l grã -tarbr: sɛ la, su le*

longues branches, qu'il entend le mieux, dans son  
*lɔ:g brã:ʃ, kil ãtã l mje, dã sɔ*

souvenir, le rire de la petite Josette. Depuis combien  
*suvi:r, lə ri:r də la ptit ʒɔzɛt. dəpuɪ kɔbjɛ*

d'années l'a-t-elle quitté pour aller habiter Paris? M.  
*dane la -tɛl kite pur ale abite pari? masjɔ*

Doumier compte rapidement: il y a plus de sept ans  
*dumje kɔ:t rapidmã: il ja ply d set ã*

qu'il vit séparé de sa fille.

*kil vi sɛpare d sa fi:j.*



« Elle était si contente, si heureuse, le jour où elle s'est  
*«el ete si kōtā:t, si cœrø:z, la zu:r u el se*  
 mariée. Si une jeune fille a épousé un homme par  
*marje. si yn zœn fi:j a epuze œ -nom par*  
 amour, c'est Josette! » songe le vieux père. « Et mainte-  
*amū:r, se zozet!» sō:z la vjø pœ:r. «e mēt-*  
 nant, te voilà seule, ma fillette, comme moi. Marie-  
*nā, tə vwala sœl, ma fijet, kœm mwɑ. mari*  
 Anne, la femme de notre Henri, vient habiter Ville-  
*a:n, la fam də nœtr āri, vjē abite vil-*  
 bourg, mais toi, quand viendras-tu? N'est-ce pas bientôt  
*bu:r, me twɑ, kā vjēdra ty? nes pa bjēto*  
 ton tour de revenir chez ton vieux père? Tu as beau-  
*tō tu:r də rvœni:r je tō vjø pœ:r? ty a bo-*  
 coup d'amis à Paris, dis-tu, mais c'est ici, dans cette  
*ku dami a pari, di ty, me se -tisi, dā set*  
 maison, sous ce toit, que tu es née, tu sais? As-tu vrai-  
*mœzō, su s twɑ, kə ty ɛ ne, ty se? a ty vre-*  
 ment besoin de toute une grande ville? Ça ne suf-  
*mā bazwē d tut yn grā:d vil? sa n sy-*  
 fit donc pas à ma fillette, Villebourg, sa vieille maison,  
*fi dō pa a ma fijet, vilbu:r, sa vjœ:j mœzō,*  
 et l'amour de son vieux papa? »  
*e lamū:r də sō vjø pœpa?»*

bientôt = dans  
peu de temps

Mais M. Doumier ne veut pas être triste, c'est une  
*me mœsjø dumje n vø pa ɛ:trə trist, se -tyn*  
 trop belle matinée. Il quitte le grand arbre, un rayon  
*tro bel matine. il kit la grā -tarbr, œ rejō*

## Chapitre vingt-neuf (29).

le soleil l'oblige à fermer les yeux :  
le soleil l'empêche d'avoir les yeux ouverts



une tête

permettre mettre  
a permis a mis  
permet met

répéter (comme espérer)  
je répète  
tu répètes  
il répète  
nous répétons  
vous répétez  
ils répètent

servir le café =  
mettre la cafetière,  
les tasses, etc.  
sur la table

il fait beau : le ciel est bleu

servir  
je sers  
tu sers  
il sert  
nous servons  
vous servez  
ils servent

de soleil frappe sa tête et l'oblige à fermer les yeux  
*d sale:j frap sa tɛ:t e lɔbli:z a ferme le -zjə*

un instant. « Non, » répète-t-il, « il n'est pas permis  
*ɛ̃ -nɛsiã. «nɔ,» rɛpɛt -til, «il nɛ pa pɛrmi*

d'être triste quand le ciel est si bleu et la matinée  
*dɛ:trɔ trisi kã l sjɛl e si blø e la matine*

est si belle! Arthur, rentrons! » Et il traverse la  
*e si bel! arty:r, rãtrɔ!» e il travers la*

pelouse à pas rapides, se dépêchant de rentrer. Il s'est  
*plu:z a pa rapid, sɔ dɛpɛʃã d rãtre. il sɛ*

assez promené, il est déjà huit heures passées.

*-tɛsɛ prɔmne, il e deʒa yi -tɛ:r pase.*

« Eh bien, Amélie, ça va bien? » demande-t-il en se  
*«e bjɛ, ameli, sa va bjɛ?» dɛmã:d -til ɔ sɔ*

frottant les mains avec plaisir, à l'idée de la ma-  
*frotã le mɛ avek plɛzi:r, a lidɛ d la ma-*

tinée qu'il passera à montrer la ville aux deux amis.

*tine kil pasra a mɔtre la vil o dɔ -zami.*

Mais Amélie n'aime pas répondre aux questions qu'on

*mɛ ameli nɛ:m pa rɛpɔ:dr o kɛstjɔ̃ kɔ*

lui pose et elle demande seulement: « Est-ce que je

*lyi po:z e el dɛmã:d sɛlmã: «ɛs kɔ z*

vais servir le café dans la salle à manger ou dans le

*vɛ servi:r lɔ kafɛ dã la sal a mãʒɛ u dã l*

jardin? » (Parfois, en été, quand il fait beau, Amélie

*zardɛ?» [parfwa, ɔ -netɛ, kã -til fe bo, ameli*

sert le petit déjeuner dans le jardin.) « Servez-nous

*sɛ:r lɔ pti dɛʒɛnɛ dã l zardɛ.] «serve nu*

le café dans le jardin, Amélie, » répond M. Doumier,  
*l kafe dā l zardē, ameli,» repō masjə dumje,*

car il fait vraiment très beau ce matin: le ciel est tout  
*kar il fe vremā tre bo s matē: lə sjel e tu*

bleu et le soleil brille. Ses rayons sont presque aussi  
*blə e l solsj bri:j. se rejō sō presk osi*

chauds qu'au mois de juillet. M. Doumier se met à  
*fo ko mwa d zyjje. masjə dumje s me a*

siffler une petite chanson gaie. Il ne sait pas chanter,  
*sifle yn patit fāsō ge. il nə se pa fāte,*

mais il aime bien siffler les chansons de sa jeunesse.  
*me il e:m bjē sifle le fāsō d sa zœnes.*

Il ne siffle pas dans la cuisine, car Amélie n'aime  
*il nə siflə pa dā la kujizin, kar ameli n:e:m*

pas ça, et elle ne permet pas de siffler dans « sa »  
*pa sa, e el nə perme pa d sifle dā «sa»*

cuisine.

*kujizin.*

M. Doumier reste donc un moment dans les autres  
*masjə dumje rest dō -kē momā dā le -zo:tro*

pièces du rez-de-chaussée, puis monte au premier  
*pjes dy redfose, pji mō:t o prəmje*

étage. Là, aussitôt qu'il a fini de siffler sa petite  
*-reta:ʒ. la, osito kil a fini d sifle sa ptit*

chanson, la porte de la chambre de Comaux s'ouvre  
*fāsō, la port da la fā:brə da komo su:vr*

et la tête d'André apparaît. « Bonjour, M. Comaux! »  
*e la tēt dādre apare. «bōʒu:r, masjə komo!»*

le soleil brille :  
 on voit les rayons  
 du soleil

Le feu est chaud.



M. Doumier siffle.

la tête d'André  
 apparaît = on  
 voit soudain la tête  
 d'André

## Chapitre vingt-neuf (29).

vous êtes levé =  
vous vous êtes le-  
vé

lui dit M. Doumier, « vous avez bien dormi? » « Oh,  
*lyi di masjə dumje, «vu -zave bjē dormi?» «o,*

oui, merci, très bien même. Mais quelle heure est-il  
*wi, mersi, tre bjē mε:m. me kel œ:r ε -til*

donc, puisque vous êtes levé? » « Il n'est que huit  
*dō, pyisk vu -zet lave?» «il ne ka yi*

heures et quart, mais il faisait si beau ce matin que  
*-tœ:r e ka:r, me il faze si bo s matē k*

je me suis levé un peu plus tôt que les autres matins.  
*ʒə m syi lve ā pø ply to k le -zo:trə matē.*

Et puis, vous savez, ici à Villebourg nous aimons nous  
*e pyi, vu save, isi a vilbu:r nu -zemō nu*

lever assez tôt. » « Vous avez raison. Il fait si beau,  
*lve œse to.» «vu -zave rezō. il fe si bo,*

ce matin! Le soleil brille et ses rayons sont aussi  
*sə matē! lə solɛ:j bri:j e se rejō sō -tosi*

chauds qu'en été. »

*ʃo kā -nete.»*

A ce moment, la porte de la chambre voisine s'ouvre,  
*a s momā, la port də la ʃā:brə vwazin su:vr,*

et M. Martial apparaît à son tour. Il est déjà  
*e masjə marsjal əpare a sō tu:r. il ε deʒa*

habillé. Le jeune Comaux se dépêche donc de rentrer  
*abiɛ. lə ʒœn komo s depɛ:ʃ dō də rātre*

dans sa chambre pour se laver et s'habiller à son  
*dā sa ʃā:brə pur sə lave e sabije a sō*

tour. « Bonjour, Monsieur, » dit le vieux M. Doumier,  
*tu:r. «bōʒu:r, masjə,» di l vjə masjə dumje,*

apparaître (com-  
me connaître)

a apparu  
apparaît  
apparaissait  
apparaîtra

j'apparais  
tu apparais  
il apparaît  
nous apparaissions  
vous apparaissez  
ils apparaissent

« je voulais vous appeler pour vous dire qu'il fait  
 «*ʒə vule vu -zəple pur vu di:r kil fe*

vraiment trop beau pour rester couché, mais puisque  
*vremā trə bo pur reste kuʃe, mɛ pɥisk*

vous êtes levé, nous pourrons nous promener un peu  
*vu -zɛt lɔve, nu purō nu prɔmne ə pø*

avant le petit déjeuner, pendant que notre jeune ami  
*avā l pəti dɛʒæne, pādā k notrə ʒœn ami*

achève de s'habiller. » « Très bonne idée! » Et tout  
*aʃɛ:v də sabije. » «trɛ bɔn ide!» e tu*

en parlant, les deux hommes sortent dans le jardin.  
*-tā pərlā, le də -zœm sorti dā l ʒardē.*

Quand M. Martial aperçoit le grand arbre, M. Dou-  
*kā məsjø marsjal apɛrswa l grā -tarbr, məsjø du-*

mier lui en raconte l'histoire: « C'est le grand-père de  
*mje lɥi ā rakō:t listwɑ:r: «sɛ l grāpɛ:r də*

mon grand-père qui l'a planté... Il est beau, n'est-ce  
*mō grāpɛ:r ki la plāte... il ɛ bo, nɛs*

pas? Et vous ne me croirez peut-être pas, mais il  
*pa? e vu n mə krowe pœtɛ:trə pa, mɛ il*

est plus beau encore en automne avec ses belles cou-  
*ɛ ply bo ākɔ:r ā -notœn avɛk sɛ bɛl ku-*

leurs, quand l'herbe, sous ses longues branches, est  
*lœ:r, kā lɛrb, su sɛ lō:g brā:f, ɛ*

entièrement couverte de feuilles mortes. Sa vue  
*-tātjermā kuvert də fœ:j mort. sa vy*

est un plaisir pour les yeux, et si je savais prendre  
*ɛ -tœ plɛzi:r pur le -zjø, e si ʒə savɛ prā:drə*

se promener  
 s'est promené  
 se promène  
 se promenait  
 se promènera

achever (comme  
 promener)  
 a achevé  
 achève  
 achevait  
 achèvera

croire  
 a cru  
 croit  
 croyait  
 croira

**couvrir ouvrir**  
**a couvert a ouvert**  
**couvre ouvre**

voir  
 la vue

On voit l'herbe.  
 La vue de l'herbe  
 est un plaisir.

des photos en couleurs...» «Oui, ce serait beau.  
*de foto ā kulœ:r ...» «wi, sə sre bo.*

Demandez à Comaux, il a pris de très belles photos  
*domāde a komo, il a pri da tre bel foto*

en couleurs à Casa...» M. Martial n'achève pas sa  
*ā kulœ:r a kaza ...» masjə marsjal nase:v pa sa*

phrase, car le chat Matou, à ce même moment, passe  
*fra:z, kar la fa matu, a s me:m momā, pa:s*

entre ses jambes, courant après quelque petit animal  
*ā:trə se zā:b, kura -tapre kelk pəti -tanimal*

qu'il essaye d'attraper, et M. Martial fait un saut,  
*kil ese:j datrape, e masjə marsjal fe ā so,*

puis tombe par terre.

*pyi tō:b par tœ:r.*

André Comaux, qui a aperçu son ami au moment où,  
*ādre komo, ki a apersy sō -nami o momā u,*

comme un gros oiseau, il vole au-dessus du chat, se  
*kom ā gro -xwaso, il vol odsy dy fa, sə*

met à rire très fort et ne peut plus s'arrêter. M. Mar-  
*me a ri:r tre fo:r e n pə ply sarete. masjə mar-*

tial se relève sans un mot et sans regarder la fenêtre  
*sjal sə rle:v sā -zā mo e sā rgarde la fne:tr*

où André continue à rire. A vrai dire, il a envie de  
*u ādre kōtiny a ri:r. a vre di:r, il a āvi d*

rire, lui aussi, mais quand il voit que son pantalon  
*ri:r, lvi osi, me kā -til vwa k sō pātālō*

est tout couvert de terre, il n'a plus envie de rire, car  
*ε tu kuvœ:r da tœ:r, il na ply -zāvi d ri:r, kar*

un saut  
sauter

Le chat fait un  
saut.

Il saute après les  
oiseaux.

par terre ɔ: sur la  
terre

il a envie de rire  
= il voudrait bien  
rire



un pantalon

il va être obligé de remonter dans sa chambre pour  
*il va ɛ:ʀ oblize d ʀəmõte dā sa fā:brə pʊʀ*

changer de pantalon. «Vraiment,» se dit-il, «cette  
*fāze d pātalõ. «vremā,» sə di -til, «set*

matinée avait si bien commencé, et voilà mon panta-  
*matine ave si bjē komāse, e vwala mõ pāta-*

lon tout couvert de terre! »

*lõ tu kuve:ʀ də te:r!* »

Mais, en rentrant dans la maison, il s'arrête soudain.  
*me, ā ʀātrā dā la mezõ, il saret sudē.*

Il a aperçu Amélie et André dans la salle à manger.  
*il a apersy ameli e ādre dā la sal a māze.*

La vieille bonne demande quelque chose au jeune  
*la vje:j bõn dāmā:d kelka fo:z o zœn*

homme, et elle le regarde avec un sourire si heureux  
*om, e el lə rgard avek ā suri:r si œrø*

que Martial se dépêche de monter, car c'est lui, mainte-  
*k marsjal sə depe:f dā mõte, kar se lʊi, mēt-*

nant, qui a grande envie de rire. «C'est mon tour  
*nā, ki a grā:d āvi d ri:r. «se mõ tu:r*

de rire, maintenant, mon petit André! » se dit-il  
*də ri:r, mētnā, mõ pti -tādre!» sə di -til*

en sifflant gaiement. Cinq minutes plus tard, il a  
*ā siflā gemā. sē minyt ply ta:r, il a*

changé de pantalon et redescend au jardin.

*fāze d pātalõ e radesā o zardē.*

« Ah, mon cher Martial, » lui dit André, « si vous vous  
*«a, mõ fe:r marsjal,» lʊi di ādre, «si vu vu*

gai  
 gaie  
 gaiement

redescendre =  
 descendre de nou-  
 veau

descendre (com-  
 me attendre)  
 est descendu  
 descend  
 descendait  
 descendra

## Chapitre vingt-neuf (29).

	<p>étiez vu, quand le chat vous a fait tomber! Vous  <i>-zetje vy, kã l' fa vu -za fe tšbe! vu</i></p> <p>ressembliez à un gros...» Mais Martial l'arrête:  <i>rsãblie a ã gro...» me marsjal larst:</i></p> <p>« Mon cher Comaux, si vous aviez vu Amélie vous  <i>«mõ fe:r komo, si vu -zavje vy ameli vu</i></p> <p>regarder, il y a un moment...» C'est le tour de Comaux  <i>rgarde, il ja ã momã...» se l tu:r da komo</i></p> <p>d'arrêter son ami: « Amélie me... Que voulez-vous  <i>darste sõ -nami: «ameli mã... kã vule vu</i></p> <p>dire? » « Ce que je veux dire? Eh, eh! on le voyait à  <i>di:r?» «s kã z vø di:r? e, e! õ l vwaje a</i></p> <p>vingt pas, mon petit! » « Qu'est-ce qu'on voyait?  <i>vẽ pa, mõ pti!» «kes kõ vwaje?</i></p> <p>Achievez donc votre pensée! » « Mais qu'elle vous man-  <i>afve dõ votra pãse!» «me kel vu mã-</i></p> <p>geait des yeux, voyons! »  <i>ze de -zjø, vwajõ!»</i></p> <p>A ces mots, André reste planté devant son ami, la  <i>a se mo, ädre rest plãte dvã sõ -nami, la</i></p> <p>bouche ouverte, puis il se met à rire. Il rit si gaiement  <i>buf uvert, pui il se me a ri:r. il ri si gemã</i></p> <p>qu'il oblige les deux autres à rire avec lui, et pendant  <i>kil obli:g le dø -zo:tr a ri:r avsk lui, e pãdã</i></p> <p>plusieurs minutes ils ne peuvent s'arrêter. André,  <i>plyzjæ:r minyt il nã pœ:v sarete. ädre,</i></p> <p>le premier, essaye de parler et dit toujours riant: « Mon  <i>la prãmje, ese:j da parle e di tuzu:r rijã: «mõ</i></p>
achever (comme promener) j'achève tu achèves il achève nous achevons vous achevez ils achèvent	
manger des yeux = regarder avec un très grand intérêt	
la bouche ouverte o: avec la bouche ouverte	
rire (comme sourire) je ris tu ris il rit nous rions vous riez ils rient	
rire riant	



cher Martial, je sais bien que vous avez une tête, mais  
*ʃe:r marsjal, zə se bjē k vu -zave yn te:t, mɛ*

je me demande ce qu'il y a dedans.» « Ah, cette  
*zə m dəmā:d s kil ja dādā.» «a, sɛt*

jeunesse! » dit alors M. Martial, « elle ne croit à  
*ʒənes!» di ab:r məsjə marsjal, «ɛl nə krwa a*

rien de ce qu'on lui dit. » « Ce n'est pas tout à fait  
*rjē də s kō lʷi di.» «s nə pa tu -ta fe*

juste, Martial, mais je ne crois qu'à ce que j'ai vu moi-  
*ʒyst, marsjal, mɛ zə n krwa ka s ka zə vy mwa-*

même. » « Le croirez-vous alors, si vous le voyez  
*mɛ:m.» «lə krware vu ab:r, si vu l vwaʒe*

vous-même? » « Oui, je vous l'ai dit, mais ce que  
*vumɛ:m?» «wi, zə vu le di, mɛ s ka*

vous me racontez est vraiment impossible. » Ici  
*vu m rakōte ɛ vremā ɛpɔsibl.» isi*

M. Doumier dit: « Messieurs, je vois Amélie qui vient  
*məsjə dumje di: «məsjə, zə vwa ameli ki vjē*

nous servir le café. Nous allons voir ce qu'il y a de  
*nu servi:r lə kafe. nu -zəlō vwa:r s kil ja də*

vrai dans tout cela. Venez! »  
*vre dā tu sla. vne!»*

Les trois hommes vont s'asseoir autour de la table  
*le trwa -zom vō saswa:r otu:r də la tablə*

blanche du jardin, et Amélie leur sert leur petit  
*blā:f dy ʒardē, e ameli lœr sɛ:r lœr pati*

déjeuner. Pendant qu'elle le sert, André la regarde. Et  
*dɛʒœne. pādā kel lə sɛ:r, ādre la rgard. e*

jeunesse ɔ: jeunes gens

le ɔ: qu'Amélie vous mangeait des yeux

On sert quelque chose à quelqu'un.  
 servir  
 a servi  
 sert

quand elle est repartie, après avoir servi le café sans  
*kā -tel e rparti, apre -zavwa:r servi l kafe sã*

dire un mot, c'est vraiment au tour de Martial de rire.  
*di:r ã mo, se vremã o tu:r da marsjal da ri:r.*

Car, ainsi que le dit le vieux M. Doumier en riant lui  
*kar, ěsi k la di l vjõ masjõ dumje ã rijã lji*

aussi, jamais les yeux de la bonne Amélie n'ont bril-  
*osi, zame le -zjõ d la bon ameli nõ bri-*

lé comme ils brillaient ce matin, chaque fois qu'elle  
*je kom il. brije s matĕ, fak fwa kel*

regardait le jeune homme. Elle le regardait comme  
*regarde l zœn om. el la rgarde kom*

une vieille mère regarde un fils disparu depuis des  
*yn vje:j me:r regard ã fis disparj dõpji de*

années et soudain revenu. Et de temps en temps, elle  
*-zane e sudĕ ravny. e d tã -zã tã, el*

devenait même rouge de plaisir.

*dõme me:m ru:z da plezi:r.*

« Eh bien, me croirez-vous maintenant? » demande

*« e bjĕ, ma kvvare vu mĕtnã? » dõmã:d*

Martial à André, et le jeune homme, cette fois-ci, ne  
*marsjal a ådre, e l zœn om, set fwa si, nã*

peut s'empêcher de dire que son ami a raison, car  
*põ sãpeje da di:r kã sõ -nami a rezõ, kar*

lui : il

lui ne sait pas pourquoi Amélie le regarde ainsi.

*lji n se pa purkwa ameli l regard ěsi.*

Tout en parlant ainsi, les trois hommes ont achevé

*tu -tã parlã ěsi, le trwa -zom õ -tafve*

leur petit déjeuner. M. Doumier a voulu verser en-

lær pəti dezæne. məsjə dumje a vuly verse ā-  
core du café à André: « Un tout petit peu, M. Co-

un tout petit peu  
= très peu

maux! » Mais ce dernier a refusé: « Non, vraiment,  
mo!» me s dernje a rfyze: «nō, vremā,

merci, Monsieur Doumier. » Et, comme il est près de  
mersi, məsjə dumje.» e, kɔm il ɛ pre d

près de ɔ: presque

neuf heures, on décide de sortir pour voir la ville.

nœ -vœ:r, ɔ desid də sorti:r pur vwa:r la vil.

sortir  
est sorti  
sort

Il fait toujours aussi beau, le soleil est peut-être  
il fe tuzu:r osi bo, la solɛ:j ɛ pœtɛ:trə

même un tout petit peu trop chaud. Les trois hommes  
mɛ:m œ tu pti pø tro fo. le trwa -zom

sont très gais à la vue du ciel bleu, des insectes  
sō tre ge a la vy dy sjel blø, de -zēsɛkt

qui brillent en dansant au soleil, des oiseaux qui volent  
ki bri:j ā dāsā o solɛ:j, de -zwazo ki vol

ou qui chantent, posés sur une branche ou sur le toit  
u ki fā:t, pøze syr yn brā:f u syr la twa

de la maison. Des voix et des rires montent déjà des  
d la məzō. de vwa e de ri:r mō:t deza de

jardins voisins, des cloches sonnent, Amélie apparaît à la  
zardē vwazē, de klof son, ameli apare a la

porte du rez-de-chaussée et dit: « Je servirai le déjeuner  
pɔrt dy redfose e di: «zə servirɛ l dezæne

à midi et demi! » puis rentre dans la maison. « Nous  
a midi e dmi!» pyi rā:trə dā la məzō. «nu

n'avons donc que trois heures et demie. Partons, Mes-  
*navõ dõ kə trwa -zæ:r e dmi. partõ, me-*  
 sieurs! » dit alors le vieux M. Doumier, et les trois  
*sjø!» di alɔ:r lə vjə masjø dumje, e le trwa*  
 hommes quittent la maison. Car quand Amélie dit  
*-zom kit la mezõ. kar kã -tamelɪ di*  
 qu'elle va servir le déjeuner à midi et demi, elle le sert  
*kɛl va servir lə deʒæne a midi e dmi, el lə sɛ:r*  
 à midi trente, pas une minute plus tard. Et elle veut  
*a midi trã:t, pa -zyn minyt pby ta:r. e el vø*  
 qu'on le mange aussitôt qu'il est sur la table. Il n'est  
*kõ l mā:ʒ osito kil ɛ syr la tabl. il ne*  
 pas permis d'arriver en retard aux repas, chez M.  
*pa pɛrmi darive ă rɔta:r o rpa, se masjø*  
 Doumier.  
*dumje.*

en retard  
 ɔ: trop tard

EXERCICE A.

M. Doumier a été réveillé très tôt par les premiers  
 — du soleil. Il est allé ouvrir la fenêtre et a vu que  
 le — était tout bleu. Les — chantaient. Le gros  
 chat jouait dans l'herbe de la —. M. Doumier s'est  
 — de se lever et est allé dans le jardin. Il aimait se placer  
 — le grand arbre. Quand il était là, il entendait dans  
 son souvenir le joli — de sa petite Josette: c'était  
 comme une petite —. Et dans le ciel tout —, les oiseaux  
 volaient en chantant. Le soleil —, il faisait déjà chaud.

Amélie dormait dans la chambre qui était au — de celle où on avait placé André Comaux. La fenêtre de sa chambre donnait sur le — de la maison. La vieille Amélie avait peu de choses dans sa chambre: une table, une chaise, un lit et une —. Qu'y avait-il —? Le jeune Henri avait plus d'une fois — de le voir. Mais il avait chaque fois été — d'ouvrir l'armoire.

Les photos d'Amélie étaient dans une —. Ses vieux parents étaient habillés à la — de 1910. Il y avait une photo de la maison où Amélie était —, il y a soixante-dix ans. Et il y avait la photo du jeune homme qu'elle n'avait jamais —. Il lui avait promis qu'elle serait sa femme, mais la — était venue. Et Gaston avait été — sur la Marne. Amélie n'avait pas eu d'autre — que Gaston. André Comaux — à Gaston Poirier comme un frère.

### EXERCICE B.

A quoi songeait Amélie le soir où est arrivé André, en regardant la photo de Gaston? ... Quel âge aurait eu le fils d'Amélie et de Gaston? ... A quel étage se trouvait la cuisine? ... Que faisait Matou pendant que M. Doumier se promenait? ... Qu'essayait-t-il d'attraper? ... Qu'a fait Matou quand son maître l'a appelé? ... Où Amélie allait-elle servir le petit déjeuner, ce matin? ... Pourquoi Martial est-il obligé de remonter dans sa chambre pour changer de pantalon? ...

### MOTS:

une armoire  
une boîte  
une branche  
le ciel  
une cloche  
une envie  
un fiancé  
une guerre  
un insecte  
la jeunesse  
un pantalon  
le passé  
une pelouse  
une photo  
un rayon  
le rez-de-chaussée  
un rire  
un saut

le soleil  
 une terminaison  
 une tête  
 un toit  
 un tour  
 une vue  
 bleu  
 chaud  
 intéressant  
 voisin  
 achever  
 il aperçoit  
 il a aperçu  
 il apparaît  
 arrêter  
 attraper  
 briller  
 changer de  
 compter  
 il est couvert  
 il croira  
 se dépêcher  
 empêcher  
 s'empêcher de  
 épouser  
 essayer  
 se frotter  
 habiter  
 se marier  
 mettre  
 se mettre à ...  
 il est né  
 obliger  
 permis  
 planter  
 se promener  
 redescendre  
 se relever  
 se remettre  
 remonter  
 ressembler  
 retomber  
 riant

EXERCICE C.

<b>bon</b>	<b>meilleur</b>	<b>le meilleur</b>
<b>bonne</b>	<b>meilleure</b>	<b>la meilleure</b>
<b>bien</b>	<b>mieux</b>	<b>le mieux</b>

« Ces pommes ne sont pas —, » dit Amélie. « Non, mais elles sont — que celles de la semaine dernière, » dit Doumier. « Les — fruits de la ville ne sont pas — que ceux de mon jardin, » dit Fournier. « Oui, ils sont vraiment —, » dit Doumier. « Je n'ai jamais mangé une pomme aussi — que celles de votre jardin. »

« C'est une — soupe, Amélie, elle est vraiment — faite! » dit Doumier. « Oui, vous la faites — que ma femme! » dit Fournier. « Oh, non! Mme Fournier fait la — soupe de Villebourg! » dit Amélie. « Oui, mais vous la faites encore —, Amélie. »

« C'est vrai que la soupe d'Amélie, c'est ce qu'elle fait le —, » dit Doumier. « De toutes les — choses que fait Amélie, la soupe est la —. »

<b>dormir</b>	
<b>a dormi</b>	<b>dormait</b>
<b>dort</b>	<b>dormira</b>

Henri avait mal —, cette nuit-là. Les autres nuits, Henri — un instant après qu'il s'était couché, mais cette nuit-là, il n'avait pas pu —. Il avait pensé à Marie-Anne, se demandant: « Que fait-elle maintenant? — -elle ou pense-t-elle à moi? Qui sait quand je — comme avant? » Il était si amoureux de sa Marie-Anne qu'il ne pouvait pas —.

**croire**

**a cru**

**croit**

**croyait**

**croira**

Martial ne — pas que son ami était amoureux de sa cousine, et même maintenant, il ne peut presque pas y —. M. Doumier avait — longtemps que son fils vivait encore, mais maintenant, il n'y — plus, il sait qu'Henri est mort. « Marie-Anne me —-t-elle, quand je lui dirai que je veux qu'elle vienne chez moi? » se demande-t-il.

**se promener**

**s'est promené**

**se promène**

**se promenait**

**se promènera**

Marie-Anne aimait beaucoup se — dans le beau jardin. Elle s'y — tous les jours avec Henri, quand ils étaient fiancés. Maintenant, c'est dans le jardin de Doumier qu'elle se —. Doumier s'est — longtemps dans son jardin, ce matin. Il s'y — très souvent.

**je me promène      nous nous promenons**

**tu te promènes      vous vous promenez**

**il se promène      ils se promènent**

Quand Doumier est triste, sa bonne lui dit: « —-vous donc un peu dans votre jardin! » Alors il s'y — une demi-heure. Souvent, il appelle Matou et lui dit: « Viens, Matou, —-nous un peu ensemble. » Et alors les deux amis se — tous les deux. Quelques amis de Doumier lui ont demandé: « Tu te — avec ton chat, tout seul? » Et Doumier leur a répondu: « Mais oui, je me — avec Matou, pourquoi pas? »

il riait

rire

il rit

séparer

servir

il sert

servez!

il a servi

siffler

songer

sortir

se souvenir

il suffit

traverser

se tuer

voler

au-dessus

aussitôt

bientôt

cependant

dedans

gaiement

le mieux

sous

à la mode

à peu près

à son tour

à vrai dire

avoir envie de

ça suffit

de temps en

temps

en retard

huit heures

passées

il fait beau

midi trente

minuit passé

il ne sait pas

chanter

toujours plus...

tout en...-ant

un tout petit

peu

je sers	nous servons
tu sers	vous servez
il sert	ils servent

« Amélie, — nous le café dans le salon! » dit Doumier. Et un peu plus tard, la vieille bonne leur — le café. « Aujourd'hui, c'est moi qui — le petit déjeuner, » dit souvent Jeanne à sa mère. « Je serai très contente si tu le —, ma petite, » lui répond alors Marie-Anne avec un sourire. Jeanne est petite, mais elle et son frère Arthur — souvent le petit déjeuner, à la maison. Alors, ils se lèvent plus tôt et disent: « Ce matin, nous — le petit déjeuner à maman. »

### RÉSUMÉ (1)

#### Les terminaisons du subjonctif

que je parl-e	que nous parl-ions
que tu parl-es	que vous parl-iez
qu' il parl-e	qu' ils parl-ent

une terminaison  
 Dans les formes:  
 (il) mangera  
 (il) mangeait  
 (il) mangerait  
 -ra, -ait et -rait  
 sont les terminai-  
 sons.

Nous avons vu qu'à l'imparfait, les *terminaisons* [terminézō] sont les mêmes pour tous les verbes et que c'est la même chose au futur et au conditionnel.

Au subjonctif également, les terminaisons sont les mêmes pour tous les verbes. Pour les verbes en *-er*, qui sont la plus grande famille de verbes en français, les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel du subjonctif sont toujours les mêmes qu'au présent, et la première et la deuxième personne du pluriel du subjonctif sont toujours les mêmes qu'à l'imparfait. Voici un exemple, le verbe *parler*:



<b>présent</b>	<b>imparfait</b>	<b>subjonctif</b>
je <b>parle</b>	je parlais	(que) je <b>parle</b>
tu <b>parles</b>	tu parlais	(que) tu <b>parles</b>
il <b>parle</b>	il parlait	(qu') il <b>parle</b>
nous parlons	nous <b>parlions</b>	(que) nous <b>parlions</b>
vous parlez	vous <b>parliez</b>	(que) vous <b>parliez</b>
ils <b>parlent</b>	ils parlaient	(qu') ils <b>parlent</b>

Mais, répétons-le, c'est seulement au subjonctif des verbes en *-er* que les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel sont les mêmes qu'au présent. Pour les autres familles de verbes, ces quatre formes du subjonctif sont différentes du présent.

C'est seulement à la première et à la deuxième personne du pluriel que le subjonctif des autres verbes a très souvent les mêmes formes que l'imparfait. Par exemple: nous disions, vous disiez — (que) nous disions, (que) vous disiez; nous prenions, vous preniez — (que) nous prenions, (que) vous preniez; nous venions, vous veniez — (que) nous venions, (que) vous veniez.

### EXERCICE I

Le subjonctif des verbes en *-er*.

Doumier aimerait qu'Amélie frapp— à la porte avant d'entrer. Il lui dit: « Amélie, combien de fois vous ai-je dit que je ne veux pas que vous entr— sans frapper? » « Amélie veut que nous déjeun— à midi et demi, » dit M. Doumier aux deux amis. « Que voulez-vous que je vous apport—, Messieurs? » demande le garçon.

« Nous aimerions que vous nous apport— trois cognacs. »  
 « Jean, j'aimerais que tu cess— de chanter! » « Bien, maman, mais pourquoi ne veux-tu pas que je chant—? »  
 « Je ne veux pas que tu chant— toujours la même chanson. » « Ah, j'aimerais bien que le soleil brill—, aujourd'hui! » dit Marie-Anne. « Veux-tu que nous dans— autour de la fontaine, Fatima? » demande Henri. Marie-Anne appelle ses amis, elle veut qu'ils écout— le chant des oiseaux. « Je veux que vous fum— un de ces cigares, Messieurs, » dit M. Doumier. « Veux-tu que nous t'aid—, maman? » demandent les enfants. « Merci! » dit la mère, qui veut bien que ses enfants l'aid—

### RÉSUMÉ (2)

Devant les lettres *e*, *i* et *y*, on prononce la lettre *c* comme [s] et la lettre *g* comme [ʒ]. Exemples: ceci [səsi], cette [sɛt], voici [vwasi]; manger [māʒe], nous songions [nu sɔʒiɔ̃].

c = [s] g = [ʒ]

ce ge

ci gi

cy gy

c = [k] g = [g]

ca ga

co go

cu gu

ç = [s] ge = [ʒ]

ça gea

ço geo

çu geu

Devant les lettres *a*, *o* et *u*, on prononce la lettre *c* comme [k] et la lettre *g* comme [g]. Exemples: comme [kom], cuisine [kɥizin], café [kafɛ]; gare [ga.r], goûter [gute].

Devant les lettres *a*, *o* et *u*, on écrit ç au lieu de c pour prononcer [s] et on écrit ge au lieu de g pour prononcer [ʒ]. Exemples: commençons [kɔmā̃sɔ̃], plaçait [plase]; mangeons [māʒɔ̃], mangeait [māʒɛ].

Les verbes en *-cer*

Dans les verbes en *-cer*, comme *commencer* ou *placer*, on écrit donc *ç* au lieu de *c* dans les formes: commençons, commençais, commençait, commençaient et (en) commençant.

## EXERCICE II

Jean a c— à aller à l'école à six ans. Sa sœur c— seulement dans quelques mois. « Je c— à avoir faim quand nous nous sommes assis à table, » dit Jean. « Voilà, Messieurs! » a dit Amélie en pl— la soupe sur la table. « Je serais content si vous c—, M. Martial, » dit M. Doumier. « Pl— -nous ici! » dit M. Passavant. « Et vous, M. Comaux, pl— -vous là! »

Les verbes en *-ger*

Dans les verbes en *-ger*, comme *manger*, *songer* ou *obliger*, on écrit *ge* au lieu de *g* dans les formes: mangeons, mangeais, mangeait, mangeaient et (en) mangeant.

## EXERCICE III

« A quelle heure m— -vous, ce soir? » « Nous m— à huit heures. » « A quoi s— -tu, quand tu as rencontré André? » « Je s— à mon bonheur. » On ne peut pas parler en m—. « Si elle m'obl— à rester, je serais très content. » « Pierre dit que maintenant, rien ne vous obl— à partir. » « Nous s— à quitter Paris demain. » Quand les deux garçons étaient petits, ils m— très vite. Maintenant, ils m— beaucoup moins vite.

**La famille de rire**

C'est une très petite famille. Elle a seulement deux verbes: sourire et rire.

rire, a ri, rit, riait [rijɛ], rira,  
je ris, tu ris, il rit, nous rions [rijɔ̃], vous riez [rije],  
ils rient.

sourire, a souri, sourit, souriait [surjɛ], sourira,  
je souris, tu souris, il sourit, nous sourions [surjɔ̃], vous  
souriez [surje], ils sourient.

**EXERCICE IV**

La fille de M. Doumier r— souvent, quand elle était petite, et elle s— presque tout le temps. Si on lui demandait: « Pourquoi s— -tu? » elle répondait: « Je ne sais pas pourquoi je s—. » Quand Marie-Anne a salué Henri, elle lui a s—, comme on s— quand on est heureux. Henri aurait aimé la voir s— toute sa vie. « Je crois que les gens vont r— en me voyant, » dit Amélie. « Mais non, personne ne r—, Amélie, » lui dit M. Doumier.

## DÉPART DE CASABLANCA

Maintenant, nous laisserons M. Doumier et ses deux

*mēlnā, nu lesrō masjə dumje e se do*

amis se promener dans les rues de Villebourg, et nous

*-zami s promne dā le ry d vilbu:r, e nu*

allons voir ce qui arrive à Casablanca, dans la mai-

*-zalō vwa:r sə ki ariv a kazablāka, dā la me-*

son des Bourdier.

*zō de burdje.*

La veille, lorsque M. Doumier a envoyé la lettre à

*la ve:j, lvska masjə dumje a āvwaje la letr a*

Marie-Anne, il lui a envoyé en même temps un télé-

*mari a:n, il lvi a āvwaje ā me:m tā ā tele-*

gramme: « Elle n'aura la lettre que dans deux jours,

*gram: «el nora la letre kə dā do zu:r,*

elle aura le télégramme demain matin, » a-t-il dit.

*el ora l telegram dāmē matē,» a-til di.*

Voici ce que disait ce télégramme: « VENEZ A VILLE-

*vvasi s kə dize s telegram: «vne a vil-*

BOURG AUSSITOT QUE VOUS POURREZ QUITTER

*bu:r osito kə vu pure kite*

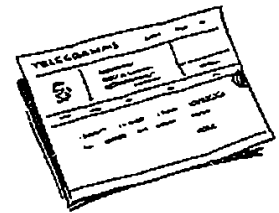
CASABLANCA AVEC LES ENFANTS ET FATIMA.

*kazablāka avek le -zāfā e fatima.*

VOTRE BEAU-PÈRE ARTHUR DOUMIER. »

*vo:ra bope:r arty:r dumje.»*

laisser ↔ empêcher



un télégramme

beau-père = père  
du mari ou de la  
femme

Chapitre trente (30).

	<p>Comme le pensait M. Doumier, la jeune femme a  <i>kəm la pāse məsjø dumje, la zœn fam a</i></p>
<p>décrire la joie : raconter comment était la joie</p>	<p>reçu son télégramme le lendemain matin, vers dix  <i>rsy sō telegram la lādmē maiē, ver di</i></p>
<p>éprouver : sen- tir</p>	<p>heures. Il est impossible de décrire la joie qu'elle a  <i>-zœ:r. il ε -iēpɔsiblə də dekri:r la zwa kel a</i></p>
<p>éprouvée. Elle a couru montrer le télégramme à sa mère: « Maman, maman, le télégramme que j'attendais</p>	<p><i>εpruve. el a kury mōtre l telegram a sa</i>  <i>mε:r: «māmā, māmā, la telegram kə zatāde</i></p>
<p>enfin : après que je l'ai longtemps attendu</p>	<p>depuis si longtemps est enfin arrivé! » « Je pensais  <i>dəpɔsi si lōtā ε -tāfē arrive!» «zə pāse</i></p>
<p>bien qu'il arriverait un jour ou l'autre, » lui a dit sa mère, puis, avec un sourire un peu triste, elle lui a demandé: « Tu es heureuse, ma fillette? » (Pour elle,</p>	<p><i>bjē kil arrive ē zu:r u lo:tr,» lɔi a di sa</i>  <i>mε:r, pɔi, avek ē suri:r ē pø trist, el lɔi a</i>  <i>dmande: «ty ε -zœrø:z, ma fijet?» [pur el,</i></p>
<p>Marie-Anne était toujours une fillette.) « Oh, oui, maman! Je voudrais tant que les enfants d'Henri voient le pays de leur père et qu'ils deviennent de vrais</p>	<p><i>mari a:n etε tuzu:r yn fijet.] «o, wi,</i>  <i>māmā! zə vuðre tā k le -zāfā dāri</i>  <i>vva l peji d lœr pε:r ε kil dəvjen də vre</i></p>
<p>(qu') ils vien- nent (qu') ils devien- nent</p>	<p>pe *s Français de France. » Puis, quand elle a vu le  <i>pti frāse d frā:s.» pɔi, kā -tel a vy l</i></p>
<p>ajouter : dire en- core quelque cho- se</p>	<p>regard triste de sa mère, elle a ajouté en souriant:  <i>rega:r trist də sa mε:r, el a azute ā surjā</i></p>

« Tu sais bien, maman, que je vous aime beaucoup,  
*«ty se bjē, māmā, kə ʒ vu -zɛ:m boku,*

papa et toi, et que si j'étais seule, je ne vous quitterais  
*papa et twa, e k si ʒetɛ sœl, ʒə n vu kɪtrɛ*

pas. Mais je dois penser aux enfants. Vous ne devez  
*pa. mɛ ʒ dʒwa pāse o -zāfā. vu n dɔve*

pas être tristes, papa et toi. » « Tu as raison, ma petite.  
*pa ɛ:trɔ trist, papa e twa.» «ty a rezō, ma ptit.*

Tu ne dois pas penser à nous. Un jour ou l'autre, on  
*ty n dʒwa pa pāse a nu. ɛ ʒu:r u lo:tr, ɔ*

doit bien se séparer de ses enfants. Lorsqu'un jour  
*dʒwa bjē sɔ sɛpɑrɛ d sɛ -zāfā. lɔrskɛ ʒu:r*

ils sont devenus grands, on doit leur dire adieu. »  
*il sō dɔvny grā, ɔ dʒwa lɔr di:r adjɔ.»*

Elle a souri encore une fois à sa fille, puis a dit: « Et  
*ɛl a suri āko:r yn fwa a sa fi:ʃ, pɥi a di: «e*

maintenant, nous devons penser à ton départ! Ça  
*mɛtnā, nu dʒvō pāse a tō dɛpɑ:r! sɑ*

prendra plus de temps que pour les petits voyages que  
*prādʒɑ ply d lā kə pɔr le pti vʒɑjɑ:ʒ kə*

tu as faits jusqu'ici. » « Oui, maman, et merci d'être  
*ty a fɛ ʒyskisi.» «wi, māmā, e mɛrsi dɛ:trɔ*

si bonne! Je vais appeler les enfants, ils doivent  
*si bɔn! ʒə vɛ ɑplɛ le -zāfā, il dʒwa:v*

raconter la grande nouvelle à tous leurs petits amis. »  
*rakōtɛ la grā:d nuvel a tu lɔr pɔti -zami.»*

« Mais vous ne pourrez pas partir avant la semaine  
*«mɛ vu n pɔrɛ pa parti:r avā la smɛn*

devoir recevoir  
 a dû a reçu  
 doit reçoit

je dois  
 tu dois  
 il doit  
 nous devons  
 vous devez  
 ils doivent

adieu ɔ: au re-  
 voir

le départ ←→  
 l'arrivée

merci d'être ɔ: je  
 te remercie parce  
 que tu es

Chapitre trente (30).

ils n'auront pas trop d'une semaine = une semaine ne sera pas trop pour eux

je t'assure : tu peux être sûre

recevoir (comme devoir)  
je reçois  
tu reçois  
il reçoit  
nous recevons  
vous recevez  
ils reçoivent

courir  
a couru  
court

annoncer : faire savoir

prochaine! » lui a dit sa mère en riant. « Ils auront  
*proʃen!* » *lyi a di sa mɛ:r ā riʃā.* « *il -zɔrʃ*

le temps de dire adieu à leurs petits amis dimanche,  
*l tā dɔ di:r adje a lær pɔti -zami dima:f,*

par exemple. » « Oh, maman, tu ne sais pas combien  
*par egzā:pl.* » « *o, māmā, ty n se pa kɔbjɛ*

de temps ça prend, toutes ces petites choses! Ils n'auront  
*d tā sa prā, iut se pɔti fo:z! il nɔrʃ*

pas trop d'une semaine, je t'assure. » Et Marie-Anne,  
*pa tro dyn sɔmen, zɔ tasy:r.* » *e mari a.n,*

en riant elle aussi, a appelé ses deux enfants. Comme  
*ā riʃā el osi, a aple se dɔ -zāfā.* *kom*

c'était jeudi, ils n'étaient pas à l'école.

*setɛ zɔdi, il netɛ pa a lekol.*

Quand Arthur et Jeanne reçoivent la grande nouvelle,  
*kā -iarty:r e za:n rɔswa:v la grā:d nuvel,*

ils font de grands sauts de joie. Puis ils demandent  
*il fɔ d grā so d zwa. pyi il dɔmā:d*

quand on va partir. « La semaine prochaine, » leur dit  
*kā -tɔ va parti:r.* « *la smen proʃen,* » *læɾ di*

leur mère. « Oh, alors, je dois vite aller le ra-  
*læɾ mɛ:r.* « *o, alɔ:r, zɔ dwa vit ale l ra-*

conter à Micheline! » dit Jeanne, et Arthur ajoute:  
*kɔte a miʃlin!* » *di za:n, e arty:r azut:*

« Et moi, je vais le raconter à Georges! » et il court  
*« e mwə, zɔ ve l rakɔte a zɔrʒ! » e il ku:r*

avec sa sœur annoncer la nouvelle à leurs amis.

*avek sa sœ:r ənɔse la nuvel a læɾ -zami.*



Le père de Marie-Anne, qui entre en ce même moment,  
*la pɛ:r dɔ mari a:n, ki ā:tr ā s mɛ:m momā,*

est près de tomber quand ils passent presque entre  
*ɛ prɛ d tɔbe kã -til pa:s presk ā:tra*

ses jambes. « Oh là! Oh là! Où allez-vous donc? Vous  
*se zã:b. «o la! o la! u ale vu dɔ? vu*

m'avez presque fait tomber, jeunes gens! » leur dit-  
*mave presk fe tɔbe, zɔn zã!» lɔr di*

il en riant. Puis il demande à sa femme et à sa fille  
*-til ā riġā. pɥi il demā:d a sa fam e a sa fi:j*

s'il est arrivé quelque chose, car elles ont l'air  
*sil ɛ -tarive kelkə fo:z, kar el -zɔ lɛ:r*

avoir l'air = sem-  
bler

très étrange. C'est sa femme qui parle la première:  
*tre -zetvā:z. se sa fam ki parl la pramiɛ:r:*

« Marie-Anne nous quitte, mon ami, » lui dit-elle, « elle  
*«mari a:n nu kit, mɔ -nami,» lɥi di -tel, «el*

vient de recevoir un télégramme de son beau-père  
*vjē d rasvwa:r ɔ telegram dɔ sɔ bops:r*

elle vient de rece-  
voir ɔ: elle a re-  
çu il y a un in-  
stant

qui lui demande de venir en France. » « Ah, enfin! »  
*ki lɥi demā:d dɔ vnir ā frā:s.» «a, āfē!»*

« Pourquoi dis-tu enfin, papa? Tu ne veux plus de  
*«purkwa di ty āfē, papa? ty n vɔ ply d*

tu ne veux plus  
de moi ɔ: tu ne  
m'aimes plus

moi? » « Si, si! Je dis seulement enfin, parce que je sais  
*mwa?» «si, si! zɔ di sɔlmā āfē, parska zɔ se*

que le télégramme que tu viens de recevoir, tu l'at-  
*kə l telegram kə ty vjē d rasvwa:r, ty la-*

tendais avec grande impatience; tu disais chaque jour:  
*tāde avɛk grā:d ɛpasjā:s; ty dize fak zu:r:*

Chapitre trente (30).

	<p>« N'arrivera-t-il donc jamais? André et M. Martial  <i>«nariwra -til dō zame? ādre e masjo marsjal</i>          ne trouveront-ils donc jamais le père d'Henri? Je ne  <i>na truvrō -til dō zame l pe:r dāri? zə n</i>          peux plus attendre! » Tu étais si impatiente! » « Oui,  <i>po ply -zatā:dr!» ty ete si ēpasjā:t!» «wi,</i>          c'est vrai, j'étais très impatiente, le temps me  <i>se vre, zete tre -zēpasjā:t, la tā m</i>          semblait si long. Et maintenant, je suis heureuse,  <i>sāble si lō. e mētnā, zə syi -zærø:z,</i></p>
<p>j'ai peur ɔ: je suis très nerveuse</p>	<p>il est vrai, mais tu sais, j'ai aussi un peu peur,  <i>il ε vre, me ty se, zə osi æ po pœ:r,</i></p>
	<p>car il me semble tout à coup que c'est un si long  <i>kar il mə sā:blə tu -ta ku kə se -tæ si lō</i></p>
<p>Villebourg est loin de Casablanca ɔ: le voyage de Villebourg à Casablanca est long</p>	<p>voyage, et que Villebourg est si loin de Casablanca.  <i>vwa:ʒə, e kə vilbu:r ε si lwē d kazablāka.</i>          Et puis, je pense que je ne connais personne, là-  <i>e pyi, zə pā:s kə zə n kome pɛrson, la-</i></p>
<p>là-bas ɔ: à Villebourg</p>	<p>bas, sauf mon beau-père, mais je ne l'ai jamais vu  <i>ba, sof mō bœpœ:r, me zə n le zame vy</i></p>
	<p>non plus. » « Tu as peur d'être trop seule? Je te com-  <i>nō ply.» «ty a pœ:r de:trə trə sœl? zə tə kō-</i>          prends, » dit son père, « mais je crois que tu trouve-  <i>prā,» di sō pœ:r, «me zə krwa k ty truv-</i>          ras vite des amis, et puis, tu as les enfants, ils  <i>ra vit de -zami, e pyi, ty a le -zāfā, il</i>          prendront sûrement presque tout ton temps. » « Tu as  <i>prādrō syrmā presk tu tō tā.» «ty a</i></p>

raison, papa, je ferais mieux de penser à mon voyage.  
*rezǝ, pǝpǝ, ʒǝ frɛ mʝǝ d pǝsɛ a mǝ vwajǝ:ʒ.*

Mais je ne sais pas très bien par quoi commencer.»  
*mɛ ʒǝ n se pǝ trɛ bjɛ par kwa kǝmǝsɛ.»*

«Il est vrai que c'est le premier grand voyage que  
*«il ɛ vrɛ k se l prɛmjɛ grǝ vwajǝ:ʒ kǝ*  
 tu fais,» lui dit son père en souriant, puis il ajoute:  
*ty fɛ,» lʝi di sǝ pɛ:r ā surjǝ, pʝi il ǝʒut:*

«Mais je vais t'aider, voyons! Pense seulement à faire  
*«mɛ ʒ ve tɛdɛ, vwajǝ! pǝ:s scɛlmǝ a fɛ:r*

tes valises avec ta mère, je vais m'occuper de tout  
*te vali:z avɛk ta mɛ:r, ʒǝ ve mǝkʝpɛ d tu*

le reste.» En disant cela, il part en ville.  
*l rest.» ā dizǝ slǝ, il pǝ:r ā vil.*

Pendant que M. Bourdier s'occupe des billets, de l'ar-  
*pǝdǝ k mǝsʝǝ burdjɛ sǝkʝp de biʝɛ, dǝ lar-*

gent et des autres choses nécessaires, Marie-Anne  
*ʒǝ ɛ dɛ -zǝ:trǝ ʝǝ:z nɛsɛsɛ:r, mari a:n*

et sa mère commencent à discuter la question des  
*ɛ sa mɛ:r kǝmǝ:s a diskʝtɛ la kɛstʝǝ dɛ*

valises, ou des malles, car même de grandes valises  
*vali:z, u dɛ mal, kar mɛ:m dǝ grǝ:d vali:z*

seraient trop petites pour un si long voyage. «La  
*sǝvrɛ trǝ ptit pur ǝ si lǝ vwajǝ:ʒ. «la*

première chose à faire,» dit Mme Bourdier, «c'est  
*prɛmjɛ:r ʝǝ:z a fɛ:r,» di madǝm burdjɛ, «sɛ*

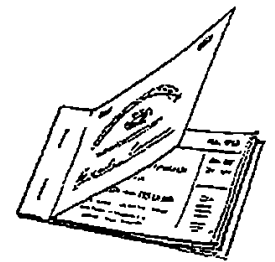
de décider ce que vous devez emporter avec vous et  
*dǝ dɛsidɛ s kǝ vu dʝvɛ āpɔrtɛ avɛk vu ɛ*

par quoi commen-  
 cer ǝ: par quoi je  
 dois commencer

voyons! ǝ: bien  
 entendu, com-  
 ment peux-tu  
 penser autre cho-  
 se?

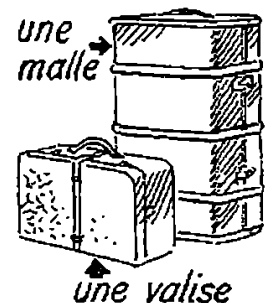
faire ses valises ǝ:  
 préparer ses vali-  
 ses pour un  
 voyage

s'occuper des bil-  
 lets et des autres  
 choses ǝ: prendre  
 les billets et pen-  
 ser aux autres  
 choses



des billets

discuter ǝ: parler  
 de



une malle

une valise

emporter ǝ: pren-  
 dre

## Chapitre trente (30).

laisser ← → em-  
porter



une robe

Il l'emporte avec  
lui.  
Elle l'emporte  
avec elle.  
On l'emporte avec  
soi.

ce que vous pouvez laisser à Casablanca. Pour commen-  
s kə vu puve lese a kazablāka. pur kəmā-  
cer, nous devons demander à Kabila de nous faire ap-  
se, nu dvō dmāde a kabila d nu fe:r a-  
porter les deux malles noires. Nous devons voir si  
porte le də mal nwa:r. nu dvō vwa:r si  
elles sont assez grandes, car tu as beaucoup de robes,  
el sō -tase grā:d, kar ty a boku d rob,  
ma petite. »

ma pit.»

On ouvre ensuite toutes les armoires, et on met dans  
ō -nu:vr āsyit iut le -zarmwa:r, e ō me dā  
la plus grande les robes et les autres vêtements de  
la ply grā:d le rob e le -zo:trə vetmā d  
Marie-Anne et des enfants qu'il sera nécessaire d'em-  
mari a:n e de -zāfā kil sera nesese:r dā-  
porter. Marie-Anne a tant de robes que l'on est obligé  
porte. mari a:n a tā d rob kə iō -ne -tblize  
de laisser plus de la moitié dans les autres armoires.  
d lese ply d la mwatje dā le -zo:trə -zarmwa:r.

« Ça ne fait rien, » dit Marie-Anne, « on ne peut tout  
« sa n fe rjē, » di mari a:n, « ō n pə tu

emporter avec soi, et je ne veux avoir que ces deux  
-tāporie avək swa, e zə n ve -zavwa:r kə se də  
malles et une petite valise, cette fois-ci. »  
mal e yn pətīt vali:z, set fwa si.»

Le reste de la matinée et l'après-midi se passent à  
lə rest də la matine e lapremidi s pa:s a

discuter ces questions. Deux ou trois fois, Marie-  
*diskyte se kestjō. də -zu trwa fwa, mari*

Anne s'arrête pour relire le télégramme. C'est donc  
*a:n saret pur rali:r la telegram. se dō*

vrai, elle ira en France!  
*vre, el ira ā frā:s!*

M. Bourdier rentre vers cinq heures. Dès qu'il est  
*masjə burdjə rā:tra ver sē -kce:r. də kil e*

entré, il annonce sa nouvelle: « Marie-Anne, vous  
*-tātre, il anō:s sa nouvel: «mari a:n, vu*

partez jeudi prochain, par le MAROC! » (Le MAROC  
*parte zodi profē, par la marok!» [la marok*

est un très beau bateau qui, une fois par semaine,  
*e -tā tre bo bato ki, yn fwa par sōmen,*

fait le voyage de Casablanca à Marseille et retour.)  
*fe l vwa:z də kazablāka a marse:j e retu:r.]*

Il n'y avait plus de places dans le bateau pour jeudi  
*il njave ply d plas dā l bato pur zodi*

prochain, mais M. Bourdier avait eu de la chance:  
*profē, me masjə burdjə ave -ty d la fā:s:*

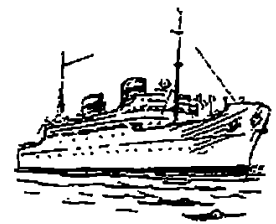
un monsieur était venu juste avant lui et avait dit  
*ā masjə ete vny zyst avā lji e ave di*

qu'il ne pouvait pas partir, jeudi. M. Bourdier avait  
*kil nə puve pa parti:r, zodi. masjə burdjə ave*

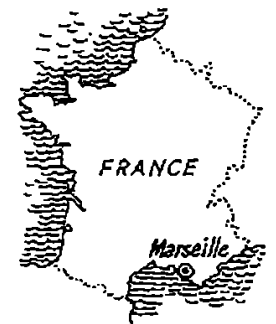
donc eu ses billets (le monsieur avait justement quatre  
*dō -ky se bije [la masjə ave zystemā katra*

places). Comme les places de ce monsieur étaient en  
*plas]. kom le plas də sə masjə ete -tā*

dès que = aussi-  
tôt que



un bateau



chance ɔ: bonheur

juste avant = un  
instant avant

	<p>lère classe, Marie-Anne ferait un très beau voyage.  <i>prəmje:r kla:s, mari a:n fəre æ tre bo vwaja:z.</i></p> <p>Le lendemain soir, Marie-Anne reçoit la lettre de  <i>lə lād̄mē swa:r, mari a:n rəswa la letra də</i></p> <p>M. Doumier. Elle arrive juste au moment où Marie-  <i>məsʃə dumje. el ari:v zyst o momā u mari</i></p> <p>Anne se prépare à téléphoner à son amie Gabrielle  <i>a:n sə prəpa:r a telefone a sō -nami gabriel</i></p> <p>Roitelet pour lui annoncer la nouvelle de son dé-  <i>rwaile pur lyi anōse la nuvel də sō de-</i></p> <p>part. Elle lit la lettre, la relit, puis téléphone à son  <i>pa:r. el li la letr, la rəli, pyi telefon a sō</i></p> <p>amie.  <i>-nami.</i></p> <p>« Tu as de la chance! » lui dit Gabrielle, quand elle  <i>« ty a d la fā:s! » lyi di gabriel, kā -tel</i></p> <p>apprend que Marie-Anne va en France, « mais dis-moi,  <i>aprā k mari a:n va ā frā:s, « me di mwa,</i></p> <p>combien de temps comptes-tu rester à Villebourg? »  <i>kōbjē d tā kō:t ty reste a vilbu:r? »</i></p> <p>« Oh, je ne sais pas. Tu sais, cela dépend de tant de  <i>« o, zə n se pa. ty se, sla depā d tā d</i></p> <p>choses. Ça dépend des enfants, et de papa et maman.  <i>ʃo:z. sa depā də -zāfā, e d papa e māmā.</i></p> <p>Ils vont bien maintenant, mais à leur âge, on ne sait  <i>il vō bjē mētnā, me a lœr a:z, ō n. se</i></p> <p>jamais, ils ne sont plus jeunes. Ça dépend aussi de  <i>zame, il nə sō ply zœn. sa depā osi d</i></p>
apprendre que : recevoir la nou- velle que	
compter : penser	
dépendre (com- me attendre) a dépendu dépend dépendait dépendra	

l'argent que je pourrai gagner à Villebourg, ou à Pa-  
*larzã kã ʒ pũre gãne a vilbu:r, u a pa-*

ris, si je ne trouve rien à faire à Villebourg. Et  
*ri, si ʒã n tru:v rjẽ -na fẽ:r a vilbu:r. e*

ça dépend avant tout de mon beau-père, car je ne sais  
*sa depã avã tu d mõ bope:r, kar ʒã n se*

pas combien de temps il compte me garder auprès de  
*pa kõbjẽ d tã il kõ:t mã garde opre dã*

me garder auprès  
de lui ɔ: m'avoir  
dans sa maison

lui. Peut-être deviendrons-nous de très bons amis,  
*lyi. pœte:tro devjẽdrõ nu dã tre bõ -zami,*

et dans ce cas, je resterai à Villebourg quelques mois  
*e dã s ka, ʒã restare a vilbu:r kelk mwa*

ou même plus longtemps. Mais en tout cas, je ne pense  
*u me:m ply lõtã. me ã tu ka, ʒã n pã:s*

en tout cas =  
dans tous les cas

pas encore à mon retour.» « Ah, j'aimerais bien être  
*pa -zãko:r a mõ ratu:r.» «a, ʒemre bjẽ -ne:tr*

à ta place!» dit Gabrielle. « Toi tu nous oublieras  
*a ta plas!» di gabriel. «twa ty nu -zublira*

sûrement bientôt, mais en tout cas, tu promets de  
*syrmã bjẽto, me ã tu ka, ty prome d'*

m'écrire dès que tu seras arrivée, n'est-ce pas?»  
*mekri:r dẽ k ty sra arive, nes pa?»*

« Mais naturellement, voyons!» assure Marie-Anne, « et  
*«me natyrelmã, vwaĩõ!» asy:r mari a:n, «e*

naturellement ɔ:  
bien entendu

je t'assure que je ne vous oublierai pas!»  
*ʒ tasy:r kã ʒã n vu -zublira pa!»*

C'est la même chose lorsque Marie-Anne annonce la  
*se la me:m fo:z lɔrskã mari a:n anõ:s la*

## Chapitre trente (30).

apprendre (comme prendre)  
j'apprends  
tu apprends  
il apprend  
nous apprenons  
vous apprenez  
ils apprennent

trouver ɔ: penser

uniquement =  
seulement

laide ↔ beau

méchante ↔ bon

nouvelle à ses autres amis. Tous l'apprennent avec  
*nuvel a se -zo:tra -zami. tus lapren avək*

joie et tous trouvent que Marie-Anne a vraiment de  
*zwa e tus tru:v kə mari a:n a vremā d*

la chance. Beaucoup auraient voulu être à sa place.  
*la fā:s. boku ɔre vuly ɛ:tr a sa plas.*

Michel Dubac, un de ses amis, lui dit: « Tu sais, un  
*mifəl dybak, ɛ d se -zami, lɥi di: «ty se, ɛ*

jour ou l'autre, je viendrai moi aussi en France, et  
*zɔ:r u lo:tr, zə vjēdre mwa osi ā frā:s, e*

alors, je viendrai te voir. Je ne sais pas quand je  
*alɔ:r, zə vjēdre i vva:r. zə n se pa kã z*

pourrai partir, cela ne dépend pas uniquement de moi,  
*pure parti:r, sla n depā pa ynɪkmā d mwa,*

mais ce sera en tout cas avant la fin de l'année.»  
*mɛ sə sra ā tu ka avā la fɛ d lane.»*

La seule qui ne parle pas de la chance de Marie-Anne  
*la sɛl ki n parl pa d la fā:s də mari a:n*

est sa cousine Gilberte. Elle est très différente de  
*e sa kuzin zɪlbert. el ɛ tre diferā:t də*

Marie-Anne. Elle est aussi laide que Marie-Anne est  
*mari a:n. el ɛ -iosi led kə mari a:n e*

belle. Et elle est non seulement laide, mais méchante,  
*bel. e el ɛ nō sɛlmā led, mɛ mɛfā:t,*

presque aussi méchante que Marie-Anne est bonne.  
*presk osi mɛfā:t kə mari a:n e bon.*

A vrai dire, Marie-Anne ne l'aime pas, et elle n'aurait  
*a vre di:r, mari a:n nə lɛ:m pa, e el nɔre*



jamais eu l'idée de lui téléphoner pour lui annoncer  
*zame -zy lide da lvi telefone pur lvi anōse*

son départ. C'est Gilberte elle-même qui a téléphoné  
*šō depa:r. se zilbert elme:m ki a telefone*

à sa cousine, juste au moment où Marie-Anne, qui  
*a sa kuzin, zyst o momā u mari a:n, ki*

venait de parler avec Michel Dubac, se prépare à sortir  
*une d parle avek misel dybak, sa prepa:r a sorti:r*

dans le jardin.

*dā l zardē.*

La conversation avec Gilberte est très désagréable  
*la kōversasjō avek zilbert ε tre dezagreable*

désagréable ←  
 agréable

pour la pauvre Marie-Anne. Gilberte commence par de-  
*pur la po:vre mari a:n. zilbert komā:s par da-*

mander: « Ma chère Marie-Anne, j'espère que ce que je  
*māde: «ma fe:r mari a:n, zespe:r ka s ka z*

viens d'apprendre n'est pas vrai, et que tu ne quittes  
*vjē daprā:dra ne pa vre, e ka ty n kit*

pas tes vieux parents pour aller en France? »  
*pa te vjō parā pur ale ā frā:s?»*

« Mais si, c'est vrai. » « Je ne te comprends pas. Na-  
*«me si, se vre.» «zə n tə kšprā pa. na-*

turellement, c'est à toi de décider, et ce n'est pas  
*tyrelmā, se -ta tva d deside, e s ne pa*

c'est à toi de dé-  
 cider ɔ: c'est ton  
 affaire

à moi de te dire ce que tu dois faire, mais je sais  
*a mwa da tə di:r sə k ty dwa fe:r, me zə se*

seulement que moi, à ta place, j'y penserais plus  
*selmā k mwa, a ta plas, zi pāsre ply*

Chapitre trente (30).

il part  
il partait

c'est que = c'est  
parce que

aller  
(que) j'aille  
(que) tu ailles  
(qu') il aille  
(qu') ils aillent

d'une fois, avant de me séparer de mes vieux parents.  
*dyn fwa, avā d ma sepāre d me vjə parā.*

Ils doivent être très tristes.» « Mais Gilberte, je  
*il dwa:v -tə:tra tre trist.» «me zilbert, zə*

n'ai jamais dit que je partais uniquement pour mon  
*ne zame di kə z parte ynikmā pur mō*

propre plaisir! Tu sais bien que, si je quitte Casa-  
*propʁə plezi:r! ty se bjē kə, si z kit kaza-*

blanca pour aller à Villebourg, c'est que je veux  
*blāka pur ale a vilbɔ:r, se kə z vø*

que mes enfants voient le pays de leur père et qu'ils  
*k me -zāfā vwa l peji d lœr pɛ:r e kil*

ailent à l'école en France. Si j'étais seule, je ne  
*-za:ʃ -ta lekol ā frā:s. si zete sœl, zə n*

quitterais pas Casablanca! Tu sais combien j'aime  
*kitre pa kazablāka! ty se kōbjē ze:m*

mes parents, voyons!» dit Marie-Anne avec un peu  
*me parā, vwaʃ!» di mari a:n avek œ pø*

d'impatience. Sa cousine lui répond, avec un petit  
*dēpasjā:s. sa kuzin lvi repō, avek œ pti*

rire désagréable: « Naturellement, Marie-Anne. Tu as  
*ri:r dezagreabl: «natyrelmā, mari a:n. ty a*

raison comme toujours. Tu es si intelligente! Tout  
*rezō kom iuzɔ:r. ty e si etelizā:t! tu*

ce que tu dis est juste. Nous ferions sûrement mieux  
*s kə ty di e zyst. nu forjō syr mā mja*

de parler d'autre chose. Par quel bateau pars-tu?»  
*d parle do:tra fo:z. par kel bato pa:r ty?»*

« Par le MAROC, c'est un très beau bateau. » « Et natu-  
*« par la marok, se -tā tre bo bato.» «e naty-*

rellement, en 1ère classe? » « Oui, mais ce n'est  
*relmā, ā prāmje:r kla:s?» «wi, me s ne*

pas si naturel. Si nous allons en 1ère, c'est unique-  
*pa si natyrel. si nu -zabō -zā prāmje:r, se -tynik-*

ment parce qu'il n'y avait pas d'autres places. »  
*mā pars kil njave pa do:tra plas.»*

« Ah? Mais dis-moi, est-ce que tu emportes toutes tes  
*«a? me di mwa, es ka ty āport tut te*

robes? » demande alors Gilberte, pour passer à autre  
*rob?» demā:d ab:r gilbert, pur pase a o:tra*

chose. « Oh, non, » lui répond Maria-Anne, « je n'aurais  
*fo:z. «o, nō,» lvi repō mari a:n, «za nore*

pas assez de quatre malles, si je les emportais toutes! »  
*pa ase d katra mal, si z le -zāporte tut!»*

« C'est vrai que tu as plus de robes que n'importe  
*«se vre k ty a ply d rob ka nēport*

quelle autre femme de Casablanca. »

*kel o:tra fam da kazablāka.»*

Marie-Anne est de plus en plus impatiente de finir  
*mari a:n ε d ply -zā ply -zēpasjā:t da fini:r*

cette conversation vraiment très désagréable, et elle  
*set kōversasjō vremā tre dezagreabl, e el*

essaye de l'interrompre plusieurs fois. Mais elle  
*ese:j da lēterō:pra plyzjæ:r fwa. me el*

est obligée d'écouter sa cousine pendant un quart  
*ε -toblize dekute sa kuzin pādā -tā ka:r*

naturel  
naturelle  
naturellement

1ère ο: 1ère classe

n'importe quoi  
n'importe qui  
n'importe quel(le)

interrompre  
a interrompu

d'heure environ. Quand elle a fini, Marie-Anne court  
*dœ:r āvirō. kã -tel a fini, mari a:n ku:r*

vite dans le jardin, impatiente de revoir ses fleurs.  
*vit dā l zardē, ēpasjā:t dā rōwa:r se flœ:r.*

« Pourquoi Gilberte est-elle donc si méchante? » se  
*« pūrkwā gilbert ε -tel dō si mefā:t? » sē*

demande-t-elle, et répond elle-même: « C'est sûrement  
*d mā:d -tel, e repō elmε:m: « sē syr mā*

parce qu'elle est si laide. Cela doit être très désa-  
*pars kel ε si led. sla dwa -tε:trō tre deza-*

gréable d'être si laide lorsqu'on le sait, et Gil-  
*greablā dε:trō si led lōrskō l se, e gil-*

berte est trop intelligente pour ne pas le savoir.»  
*bert ε tro -pētelizā:t pūr nō pā l savwa:r.»*

Mais un quart d'heure plus tard, elle a oublié la  
*mε ā kã:r dœ:r ply tã:r, el a ublie la*

conversation avec sa cousine. (C'est une chose très  
*kōversasjō avec sa kuzin. [sē -tyn jo:z tre*

naturelle pour Marie-Anne, d'oublier les choses dé-  
*natyrel pūr mari a:n, dublie le jo:z de-*

sagréables qui lui arrivent.)  
*zagreablā ki lyi ari:v.]*

Ces jours-là, dès qu'ils rentrent à la maison, les  
*se zu:r la, dε kil rã:tr a la mezō, le*

enfants commencent tout de suite à jouer au bateau.  
*-zāfā kōmā:s tutsyt a zwe o bato.*

Deux ou trois chaises de la salle à manger sont le  
*dō -zu trwā jε:z dā la sal a māze sō l*

MAROC. Arthur, qui est naturellement le capitaine,  
*marok. arty:r, ki e natyrelmā l kapiten,*  
siffle, puis dit une dernière fois avec impatience:  
*sifl, pɥi di yn dernjɛ:r fwa avek ĕpasjā:s:*  
«Vite! Vite! Mesdames! Messieurs! Montez vite!» Et  
*«vit! vit! medam! mesjɔ! mōte vit!» e*  
on part. On va très vite, et après quelques minutes  
*ō pa:r. ō va tre vit, e aprɛ kelk minyt*  
(quelques heures pour les enfants), on est déjà loin  
*[kelk -zæ:r pur le -zāfā], ō -ne deza lwē*  
de Casablanca. Quelquefois, Jeanne a oublié son bil-  
*d kazablāka. kelkɔfwa, za:n a ublie sō bi-*  
let et le capitaine Arthur lui dit: «Madame, on ne  
*je e l kapiten arty:r lɥi di: «madam, ō n*  
peut pas aller en France sans billet! Je suis obligé  
*pø pa ale ā frā:s sā bije! zə sɥi -zoblize*  
de vous faire descendre dans ce petit bateau et  
*d vu fɛ:r desā:dra dā s pøti bato e*  
de vous faire retourner à Casablanca.» «Seule? Mais  
*d vu fɛ:r rəturne a kazablāka.» «sœl? mɛ*  
j'ai peur! Monsieur le capitaine, laissez-moi conti-  
*ze pœ:r! mɔsjø l kapiten, lese mwa kōti-*  
nuer jusqu'en France, s'il vous plaît!» «Bien,»  
*nɥe zyskā frā:s, sil vu plɛ!» «bɔjē,»*  
dit alors le capitaine, «je vous laisserai continuer,  
*di alɔ:r lə kapiten, «zə vu lesre kōtinɥe,*  
mais vous irez dans la cuisine, et vous y resterez  
*mɛ vu -zire dā la kuizin, e vu -zi restəre*



un capitaine

retourner ɔ: ren-  
trerlaisser ɔ: permet-  
tre de

jusqu'à la fin du voyage.» «Oh, merci d'être si bon,  
*zyska la fē dy vvaia:z.*» «o, merci d'êtro si bō,  
 monsieur le capitaine,» dit Jeanne, «je vous assure  
*masjo l kapiten,*» di za:n, «zə vu -zasy:r  
 que vous serez content de moi.»  
*kə vu sre kstā d mwa.*»

D'autres fois, le frère et la sœur jouent à faire  
*do:tro fwa, la frɛ:r e la sœ:r zu a fɛ:r*

les malles. Ils discutent beaucoup le nombre de  
*le mal. il diskyt boku l nō:bra də*

robes que l'on doit emporter. «Toi, avec toutes  
*rob kə lō dwa āpɔrte.* «twa, avek tut

tes robes,» dit Arthur, «tu n'aurais pas assez de  
*te rob,*» di arty:r, «ty nɔre pa ase d

cent grosses malles!» Jeanne lui répond: «Voyons,  
*sā gros mal!*» za:n lui repō: «vvaiajō,

mon cher! On doit bien emporter avec soi quelques  
*mō fɛ:r! ō dwa bjē -nāpɔrte avek swa kelk*

vêtements quand on va si loin. Et si tu crois que  
*vestmā kā -tō va si lōē. e si ty krwa k*

mes robes prennent plus de place que tous tes vêtements,  
*me rob pren ply d plas kə tu te vestmā,*

tu n'es pas très intelligent. Et je ne dis pas plus.  
*ty ne pa tre -zēteizā. e zə n di pa ply.*

Tu sais ce que tu devrais faire, toi? Tu devrais t'oc-  
*ty se s kə ty dɔvre fɛ:r, twa? ty dɔvre to-*  
 cuper des billets et me laisser faire les malles. Ah,  
*kype de bje e m lese fɛ:r le mal. i,*

devoir  
 a dû  
 doit  
 devait  
 devra

ces hommes! » « Bon, bon! » lui répond son « mari », « si  
*se -zom!* » « *bõ, bõ!* » *lyi repõ sõ* «mari», «si  
 tu veux que j'aie m'occuper des billets, je m'en  
*ty vø k za:j mokype de bije, zø mǎ*  
 vais. Mais j'espère bien qu'à mon retour, tu auras  
*ve. me zespe:r bjẽ ka mõ rtu:r, ty ora*  
 fini de faire les malles! »  
*fini d fe:r le mal!* »

bon! o: bien!

D'autres fois encore, les enfants demandent à leur  
*do:trø fwa āko:r, le -zāfā dmā:d a lær*  
 grand-père de leur raconter comment c'est, là-bas,  
*grāpe:r da lær rakõte komā se, laba,*  
 en France, s'il y a les mêmes plantes, les mêmes  
*ā frā:s, sil ja le me:m plā:t, le me:m*  
 animaux. Et M. Bourdier commence à leur décrire la  
*-zanimø e masjø burdje komā:s a lær dekri:r la*  
 ville où il est né, ou à leur lire des histoires de  
*vil u il ε ne, u a lær li:r de -zistwa:r da*  
 cette partie de la France. Il éprouve un grand  
*set parti d la frā:s. il eprou:v ā grā*  
 plaisir à leur raconter ces choses, le soir, après  
*plezi:r a lær rakõte se fo:z, læ swa:r, aprø*  
 une journée passée à s'occuper des mille choses né-  
*-zyn zurne pase a sokype de mil fo:z ne-*  
 cessaires au voyage de sa fille. Il aurait bien aimé  
*sesse:r o vwaja:z da sa fi:j. il øve bjẽ -neme*  
 les garder auprès de lui, ses deux petits, mais il n'en  
*le garde øpre da lyi, se de pti, me il nǎ*

Chapitre trente (30).

courir  
je cours  
tu cours  
il court  
nous courons  
vous courez  
ils courent

dit pas un mot à Marie-Anne ou à Jeanne et Arthur.  
*di pa ā mo a mari a:n u a za:n e arty:r.*

Le jour du départ arrive enfin. Le soleil brille,  
*lə zu:r dy depa:r ariv āfē. lə solɛ:j bri:j,*

c'est une très belle journée. Le MAROC part à onze  
*sɛ -tyn trɛ bɛl zurne. lə marok pa:r a ɔ:z*

heures et demie. Marie-Anne réveille les enfants à  
*œ:r e dmi. mari a:n reve:j le -zāfā a*

six heures, comme ils le lui ont demandé. Dès qu'ils  
*si -zœ:r, kom il lə lɥi ɔ dmāde. dɛ kil*

sont habillés, ils courent appeler Fatima, qui demeure  
*sɔ -tabije, il ku:r aple fatima, ki dmœ:r*

avec sa mère à quelques minutes de la maison des  
*avek sa mœ:r a kelk minyt də la mezo de*

Bourdier. « Fatima! » appellent-ils. Puis, comme la  
*burdɛ. « fatima! » apel -til. pɥi, kom la*

jeune fille ne répond pas: « Tu n'es pas encore levée? »  
*zœn fi:j nɔ repɔ pa: « ty ne pa -zāko:r lave? »*

« Mais si! » dit Fatima en riant, et sort de la maison  
*« me si! » di fatima ā rijā, e so:r də la mezo*

avec sa mère. Et tous les quatre retournent ensemble  
*avek sa mœ:r. e tu le katrə rəturn āsā:blə*

chez les Bourdier.  
*ʃe le burdɛ.*

Sabine a l'air un peu triste, mais elle se dit: « Je ne  
*sabɛn a le:r ā pø trist, me ɛl sɔ di: « zə n*

dois pas pleurer, je ne dois pas montrer que je suis  
*dwa pa plœre, zə n dwa pa mɔtre kə zə sɥi*



malheureuse de me séparer de ma fillette. C'est très  
*malœrø:z da m sɛpɑrɛ d ma fiʒɛt. sɛ trɛ*

bien pour elle d'aller en France. Sabine, tu dois dire  
*bjɛ pur ɛl dɑlɛ ā frɑ:s. sabin, ty dwa di:r*

merci à Madame Marie-Anne d'être si bonne. Ta  
*mɛrsi a madam mari a:n dɛ:trɔ si bɔn. ta*

fille a beaucoup de chance, ce n'est pas à toi de  
*fi:ʒ a boku d fɑ:s, s nɛ pa a twɑ d*

pleurer! Tu aimerais la garder auprès de toi? Voyons,  
*plœrɛ! ty ɛmrɛ la gardɛ ɔprɛ d twɑ? vwajɔ̃,*

Sabine! A quoi penses-tu? Avec l'argent que tu  
*sabin! a kwɑ pɑ:s ty? avɛk larʒɑ̃ k ty*

gagnes, que comptes-tu faire pour le bonheur de ta  
*ga:n, kɑ kɔ:t ty fɛ:r pur lə bɔnœ:r dɑ ta*

fille? Et elle pourra sûrement gagner plus d'argent  
*fi:ʒ? ɛ ɛl pura syrma ʒɑnɛ ply darʒɑ̃*

en France qu'ici. Si tu ne la laisses pas partir, un  
*ā frɑ:s kisi. si ty n la lɛs pa parti:r, ɑ̃*

jour elle te dira: « Maman, je ne veux plus de toi, tu  
*ʒu:r ɛl tɔ dira: «mɑmɑ, ʒɔ n vø ply d twɑ, ty*

n'as pas été une bonne mère! » et elle te quittera, et  
*na pa ɛtɛ yn bɔn mɛ:r!» ɛ ɛl tɔ kitra, ɛ*

elle aura raison. »

*ɛl ɔra rɛzɔ̃.»*

La vieille Sabine pense bien d'autres choses, mais  
*la vjɛ:ʒ sabin pɑ:s bjɛ dɔ:trɔ fo:z, mɛ*

comment décrire tout ce qu'une mère éprouve en regar-

*kɔmɑ dɛkri:r tu s kɔn mɛ:r ɛpru:v ā rgar-*

dant sa fille, peut-être pour la dernière fois. Car qui  
*dā sa fi:j, pæts:tra pur la dernje:r fwa. kar ki*

sait quand la jeune fille retournera au Maroc? Fatima,  
*se kā la zœn fi:j raturnera o marok? fatima,*

elle, a l'air très heureuse. Elle se répète: « Fatima,  
*el, a le:r tre -zœrø:z. el sœ repet: «fatima,*

tu pars, tu vas en France! Tu as beaucoup de chance! »  
*ty pa:r, ty va -zā frā:s! ty a boku d fā:s!»*

Et l'instant suivant, elle rit, pour rien, uniquement  
*e lēstā sɥivā, el ri, pur rjē, ynikmā*

parce qu'elle est heureuse, comme une fillette.  
*pars kel e -iœrø:z, kom yn fi:jet.*

Marie-Anne reçoit Fatima en lui disant: « Alors, tu  
*mari a:n rœswa fatima ā lɥi dizā: «alœ:r, ty*

croyais que nous te laisserions à Casablanca? » « Oh,  
*krwajœ k nu t lesœrjō a kazablāka?» «o,*

non! » lui répond la jeune fille en riant. Et comme  
*nō!» lɥi repō la zœn fi:j ā rjā. e kom*

l'auto qui doit conduire tout le monde au bateau  
*loto ki dwa kōdɥi:r tu l mō:d o bato*

arrive au même moment, on monte, les malles sont  
*ari:v o me:m momā, ō mō:t, le mal sō*

placées sur le toit, et on part.

*plase syr la twa, e ō pa:r.*

Sabine a voulu rester. Elle est près de pleurer quand  
*sabin a vuly reste. el e pre d plœere kā*

elle voit l'auto partir, mais elle sourit entre ses  
*-tel vwa loto parti:r, me el suri ā:trœ se*

larmes, fait un petit geste de la main, et rentre chez  
*larm, fe æ phi ʒest də la mɛ, e rɑ:trə fe*

elle en se disant: « Maintenant, tu dois gagner assez  
*-zɛl ā s dizā: «mɛtnā, ty dwa ɡaʒe ase*

d'argent pour aller voir ta fille, dans un an ou deux. »  
*darzā pur ale vwa:r ta fi:ʃ, dā -zæ -nā u dø.»*

Et à onze heures et demie, le MAROC quitte Casa-  
*e a ɔ:z œ:r e dmi, la marok kil kaza-*

blanca.

*blāka.*

### EXERCICE A.

La veille, — M. Doumier a envoyé sa lettre à Marie-  
 Anne, il lui a aussi envoyé un —. Quand la jeune  
 femme a reçu le télégramme, elle a — une très grande  
 joie. Elle a été très heureuse parce qu'elle voulait  
 que ses enfants — le pays de leur père et qu'ils —  
 de vrais petits français.

Quand Marie-Anne a vu le regard triste de sa mère,  
 elle a dit: « Je — penser aux enfants, maman. Vous  
 ne — pas être tristes, papa et toi. » Arthur et Jeanne  
 — la nouvelle avec très grande joie et courent —

### MOTS:

un adieu  
 un air  
 un bateau  
 un beau-père  
 un billet  
 un capitaine  
 un cas  
 la chance  
 une conver-  
 sation  
 un départ  
 l'impatience

une malle  
 une peur  
 une place  
 un retour  
 une robe  
 un télégramme  
 des vêtements  
 désagréable  
 impatient  
 intelligent  
 laid  
 méchant  
 naturel  
 ajouter  
 (que) j'aïlle  
 (qu') ils aillent  
 annoncer  
 apprendre  
 assurer  
 compter  
 il court  
 ils courent  
 décrire  
 dépend  
 (qu') ils  
     deviennent  
 je dois  
 tu dois  
 il doit  
 nous devons  
 vous devez  
 ils doivent  
 je devrais  
 discuter  
 dû  
 emporter  
 éprouver  
 gagner  
 garder  
 interrompre  
 laisser  
 s'occuper  
 il partait  
 ils reçoivent

la nouvelle à leurs amis. « Marie-Anne — de recevoir un télégramme de son —-père qui lui demande de venir en France, » dit Mme Bourdier à son mari. Et Marie-Anne dit qu'elle a un peu —. Villebourg est si — de Casablanca. Elle ne connaît personne, la—. Puis, M. Bourdier dit qu'il va s'— de toutes les choses nécessaires pour le voyage: des —, de l'argent, etc. Marie-Anne et sa mère commencent alors à — la question des valises, ou des —. Marie-Anne ne peut pas — avec elle tout ce qu'elle a. Elle a beaucoup de robes et d'autres —. Elle sera obligée de — plus de la moitié à Casablanca.

Le jour du départ, les enfants courent appeler Fatima — qu'ils sont habillés. Sabine, sa mère, a l'— un peu triste. Elle aimerait — sa fille auprès d'elle, mais avec l'argent qu'elle —, elle ne — pas faire beaucoup pour le bonheur de Fatima.

#### EXERCICE B.

Qu'annonce M. Bourdier, quand il rentre à la maison, vers cinq heures? ... Comment M. Bourdier avait-il eu des places dans le bateau pour jeudi prochain? ... Quand Marie-Anne reçoit-elle la lettre de son beau-père? ... Que dit Gabrielle à Marie-Anne, quand elle apprend que la jeune femme va en France? ... Que répond Marie-Anne à Gabrielle, quand son amie lui demande combien de temps elle va rester en France? ... Comment est la cousine de Marie-Anne, Gilberte? ...

## EXERCICE C.

Il	} prend une valise avec	{	lui.
Elle			elle.
On			soi.
Il	} ne pense qu'à	{	lui-même.
Elle			elle-même.
On			soi-même.

M. Doumier parle souvent avec —-même. La vieille Amélie aussi, parle avec —-même, quand elle croit qu'elle est seule. Quand on est vieux, on parle souvent avec —-même. Quand on part pour un long voyage, on emporte beaucoup de choses avec —. Marie-Anne emporte avec — deux grandes malles et une valise. Quand Arthur court raconter la nouvelle à ses amis, il demande à sa sœur de venir avec —.

je cours	nous courons
tu cours	vous courez
il court	ils courent

Arthur et Jeanne — si vite qu'ils font presque tomber leur grand-père. « Ne — pas si vite! » leur dit-il. « Je ne — pas vite! » lui répond Jeanne. « Tu ne — pas vite? Le petit chien de ta cousine ne — pas plus vite que toi! » « Ça, c'est vrai, » dit Arthur, « nous — plus vite que Toto! »

je reçois	nous recevons
tu reçois	vous recevez
il reçoit	ils reçoivent

Marie-Anne est toujours contente quand elle — une lettre. « Nous ne — pas souvent des nouvelles de France, » dit-elle. C'est vrai, les Bourdier ne — pas

relire  
retourner  
revoir  
(qu') ils voient  
voyons!  
soi  
dès que  
enfin  
jusqu'en  
juste  
justement  
là-bas  
loin  
naturellement  
sûrement  
uniquement  
avoir de la  
chance  
avoir l'air  
avoir peur  
c'est à toi  
en tout cas  
être à la place  
de  
faire ses valises  
il n'aura pas  
trop de  
je ne sais pas  
par quoi com-  
mencer  
merci d'être  
Monsieur le  
capitaine  
partir en ville  
passer à autre  
chose  
ferais mieux  
tu ne veux plus  
de moi  
un jour ou  
l'autre  
venir de

beaucoup de lettres de leurs amis de France. « Mais vous — plus de nouvelles du pays que moi, » dit Gabrielle. « Je suis si heureuse quand je — des lettres de mes amis! » dit Marie-Anne. « C'est vrai que tu — beaucoup de lettres, toi, » lui dit sa cousine Gilberte.

### RÉSUMÉ (1)

employer  
a employé  
emploie

Quand on raconte ce qu'une personne *dit*, on *emploie* [ãplwa] les mêmes temps des verbes qu'emploie cette personne. Mais quand on raconte ce qu'une personne *a dit*, on n'emploie pas toujours les mêmes temps qu'a employés cette personne.

Si la personne a employé le présent, on emploie l'imparfait, si elle a employé le futur, on emploie le conditionnel. Mais si elle a employé l'imparfait, on emploie également l'imparfait, et si elle a employé le conditionnel, on emploie également le conditionnel. Voilà quelques exemples:

Je suis  
Il était

*Henri a dit: « ... »*  
« Je suis très content d'avoir fait la connaissance de Marie-Anne. »

*Henri a dit que ...*

Henri a dit *qu'il était* très content d'avoir fait la connaissance de Marie-Anne.

Je sentais  
Il sentait

« Je me sentais si fort, ce soir-là! »

Il a dit *qu'il se sentait* si fort, ce soir-là.

Je serai  
Il serait

« Je serai un jour le mari de cette jeune fille! »

Il a dit *qu'il serait* un jour le mari de cette jeune fille.

J'aurais  
Il aurait

« J'aurais presque trop de chance si cela devenait vrai! »

Il a dit *qu'il aurait* presque trop de chance si cela devenait vrai.

« J'ai été très heureux de la trouver seule dans le jardin. »

« J'étais sorti de chez moi à sept heures. »

« Je serai rentré avant onze heures. »

« J'aurais fait cent kilomètres sans être fatigué. »

Il a dit qu'il avait été très heureux de la trouver seule dans le jardin.

Il a dit qu'il était sorti de chez lui à sept heures.

Il a dit qu'il serait rentré avant onze heures.

Il a dit qu'il aurait fait cent kilomètres sans être fatigué.

J'ai été  
Il avait été

J'étais sorti  
Il était sorti

Je serai rentré  
Il serait rentré

J'aurais fait  
Il aurait fait

Nous voyons en résumé que la personne qui parle et la personne qui raconte ce que l'autre personne a dit emploient les temps suivants (prenons le verbe « chanter » comme exemple) :

il emploie  
ils emploient

*Jean a dit:*

*Jean a dit qu'*

« Je chante »

« Je chantais »

« Je chanterai »

« Je chanterais »

« J'ai chanté »

« J'avais chanté »

« J'aurai chanté »

« J'aurais chanté »

il chantait

il chanterait

il avait chanté

il aurait chanté

Maintenant, si vous voulez, vous pouvez vous-même faire de petits exercices comme ceux que vous venez de voir ici: Quand vous trouvez, dans votre livre de français, une conversation entre deux ou plusieurs personnes, vous pouvez raconter de nouveau ce qu'ont dit ces personnes, en employant [āplwajā] le mot « que ».

Ou, si vous le préférez, vous pouvez raconter à la troisième personne ce qu'a dit Marie-Anne dans la petite histoire suivante (commencez par les mots: Marie-Anne a dit que ce matin, elle ...):

Marie-Anne a dit: « Ce matin, je *suis descendue* de ma chambre avant les autres, parce que j'*attendais* une lettre du père d'Henri. Quand la lettre *est arrivée*, je l'*ai lue* trois fois, puis je *suis montée* la lire à maman. Maman m'*a demandé* si j'*étais* heureuse, et je lui *ai répondu* que je *serais* encore plus heureuse si Henri *vivait*. Maman *a dit* qu'elle me *comprendait*. Elle me *comprendra* toujours, cette bonne maman. Ce *sera* triste de les quitter, elle et papa. Quand je *serai arrivée* à Villebourg, je *vais être* toute seule, car je ne *connais* pas vraiment le père d'Henri. J'*aurais aimé* prendre papa et maman avec moi, et je *crois* que cela *aurait été* possible si nous *avons eu* beaucoup plus d'argent. Je *sais* qu'ils *seraient* contents de venir avec moi et les enfants. Mais ce *sera* pour une autre fois. »

## RÉSUMÉ (2)

### e ou è

se promener	[ <i>promne</i> ]	je me promène	[ <i>promen</i> ]
s'est promené	[ <i>promne</i> ]	tu te promènes	[ <i>promen</i> ]
se promène	[ <i>promen</i> ]	il se promène	[ <i>promen</i> ]
se promenait	[ <i>promne</i> ]	nous nous promenons	[ <i>promnõ</i> ]
se promènera	[ <i>promnera</i> ]	vous vous promenez	[ <i>promne</i> ]
(promène-toi!)	[ <i>promen</i> ]	ils se promènent	[ <i>promen</i> ]

Nous avons vu que, dans la famille des verbes où la dernière voyelle que l'on prononce avant *-er* est *-é-*



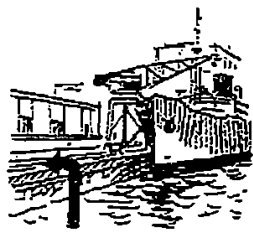
(famille de *espérer*), le *é* se change en *è* dans neuf formes du verbe. Pour les verbes comme *se promener*, où la dernière voyelle que l'on écrit avant *-er* est *-e-*, ce *-e-* se change en *-è-* aux mêmes formes où *-é-* se change en *-è-* dans la famille de *espérer*.

il écrit  
il a écrit

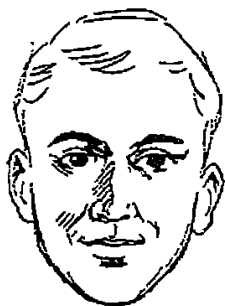
Au futur et au conditionnel de la famille de *se promener*, on a également *-è-* à la place de *-e-*: « je me promènerai, tu te promèneras, etc.; je me promènerais, tu te promènerais, etc. » Dans toutes ces formes, la lettre *è* est prononcée [ɛ]

Voici les verbes de cette famille que nous connaissons:

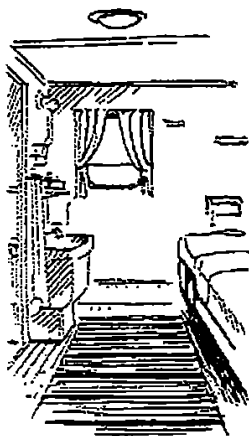
se promener	se lever	achever
s'est promené	s'est levé	a achevé
se promène	se lève	achève
se promenait	se levait	achevait
se promènera	se lèvera	achèvera



un port et un quai  
et que ɔ: et quand



un visage



une cabine

camarade ɔ: ami

première ɔ: pre-  
mière classe

## LE VOYAGE COMMENCE

Quand le MAROC a quitté le port de Casablanca, et que  
*kā l marok a kite l pɔ:r də kazablāka, e k*

les parents de Marie-Anne, sur le quai, ne semblent  
*le parā d mari a:n, syr la ke, nə sā:blə*

plus que de toutes petites poupées dont on ne voit  
*ply k də tut pɔ:tit pupe dɔ -tɔ n vva*

plus le visage et les yeux pleins de larmes, Marie-  
*ply l viza:ʒ e le -zjə plē d larm, mari*

Anne dit à Fatima et aux deux enfants: « Maintenant,  
*a:n di a fatima e o də -zāfā: «mēnā,*

descendons voir nos cabines! »

*desādɔ vva:r no kabin!»*

Ils ont trois cabines: une pour Marie-Anne, une pour  
*il -zɔ trwa kabin: yn pur mari a:n, yn pur*

Fatima, et une pour le frère et la sœur. Ce sont  
*fatima, e yn pur la frɛ:r e la sœ:r. sɔ sɔ*

de très belles cabines, et Arthur dit à Jeanne:  
*də tre bel kabin, e arty:r di a za:n:*

« Qu'est-ce que tu crois qu'ils en diraient, les ca-  
*«kes kə iy krwa kil -zā dire, le ka-*

marades, s'ils nous voyaient là? Une grande cabine  
*marad, sil nu vva:ʒe la? yn grā:d kabin*

de première pour nous tout seuls! Ce n'est pas tout  
*də pʁemjɛ:r pur nu tu sɔ:l! s nə pa tu*

le monde qui voyage comme ça, ma vieille! » Jeanne:  
*l mō:d ki vvaɣa:z kom sa, ma vje:ʃ!* » *ʒa:n:*

« Et un voyage de deux jours! C'est plus long que le  
*« e œ vvaɣa:z də də ʒu:r! se ply lō ka l*

voyage que nous avons fait l'année passée avec grand-  
*vvaɣa:z ka nu -zavō fe lane pase zvek grā-*

père et grand-mère! » « Et les couchettes, » dit Arthur,  
*pe:r e grāmɛ:r!* » « e le kufet, » *di arty:r,*

« elles sont presque aussi grandes que des lits, tu  
*« el sō presk̄ osi grā:d ka de li, ty*

as vu? »

*a vy?»*

« Je crois que je dormirai très bien, cette nuit, »  
*« ʒə krwa ka ʒ dormire tre bjē, sei nyi, »*

dit Jeanne d'un air de grande personne. « Moi  
*di ʒa:n dœ -ne:r də grā:d pɛrson. « mwa*

aussi, » dit Arthur, également d'un air de grande per-  
*osi, » di arty:r, egal mā dœ -ne:r də grā:d pɛr-*

sonne. Et les deux enfants essayent leurs couchettes.  
*son. e le də -zāfā ese:ʃ lœr kufet.*

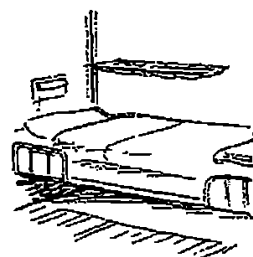
« Oui, ce sont de très bonnes couchettes. Je crois  
*« wi, sə sō də tre bon kufet. ʒə krwa*

que notre voyage sera très agréable, » disent-ils sans sou-  
*k notrə vvaɣa:z sɔra tre -zagreabl, » di:z -til sā su-*

rire. Puis ils se relèvent, se saluent, toujours  
*ri:r. pyi il sə rɔle:v, sə saly, tuzu:r*

sans rire, d'un air très sérieux, et le jeune Ar-  
*sā ri:r, dœ -ne:r tre serjə, e l ʒœn ar-*

voyager = faire  
un voyage



une couchette

il dort  
il dormira

d'un air de :  
avec un visage  
et des gestes de

se relever = se  
lever de nouveau

sortir (comme partir)  
a sorti  
sorti  
sortait  
sortira

apprendre (comme prendre)  
a appris  
apprend  
apprenait  
apprendra

centimètre  
mètre  
kilomètre

Un kilomètre =  
1000 mètres. Un  
mètre = 100 cen-  
timètres.

thur dit à Mademoiselle Jeanne Doumier: «Ma chère,  
*ty:r di a madmwazel za:n dumje: «ma se:r,*  
 j'entends notre mère qui nous appelle. Je crois que  
*zātā notre me:r ki nu -zapel. zə krwa k*  
 nous ferions mieux de remonter.» «Vous avez raison,  
*nu ferjō mjø d rəmōte.» «vu -zave rezō,*  
 mon cher, » lui répond Mlle Jeanne Doumier, «remon-  
*mō se:r,» lyi repō madmwazel za:n dumje, «rəmō-*  
 tons! » Puis, comme Arthur veut sortir le premier,  
*tō!» pɥi, kom arty:r vø sorti:r la prəmje,*  
 elle l'arrête d'un geste: «Je me demande ce que vous  
*el laret dœ zesti: «zə m demā:d sə k vu*  
 apprenez à l'école, mon cher, puisque vous n'avez  
*-zaprone a lekɔl, mō se:r, pɥisk vu nave*  
 pas appris qu'un homme doit toujours laisser les dames  
*pa apri kœ -nom dwa tuzu:r lese le dam*  
 passer devant lui.» «C'est toi, la dame?» dit Ar-  
*pase dvā lyi.» «se twa, la dam?» di ar-*  
 thur et rit très fort, puis passe vite devant sa sœur.  
*ty:r e ri tre fo:r, pɥi pa:s vit dvā sa sœ:r.*  
 «Essaye de me rattraper, si tu peux!» dit-il, et part  
*«ese:ɨ da m ratrape, si ty pø!» di-til, e pa:r*  
 en courant. Il sait bien que même si sa sœur court  
*ā kurā. il se bjē kə me:m si sa sœ:r ku:r*  
 presque aussi vite que lui, elle ne pourra pas le  
*presk osi vit kə lyi, el na pura pa l*  
 rattraper, car il y a déjà plus de dix mètres entre  
*ratrape, kar il ja deza ply da di metr ā:tr*

elle et lui: Seulement, il ne regarde pas très bien  
*el e lvi: sælmā, il nə rgard pa tre bje*

où il va, et en sortant sur le pont, il passe à quel-  
*u il va, e ā sortā syr la pō, il pa:s a kel-*

ques centimètres d'une vieille dame qui se préparait  
*kə sātimitrə dyn vje:ʃ dam ki s prepare*

à descendre dans sa cabine. Elle lève les deux bras  
*a desā:drə dā sa kabin. el lɛ:v le dø bra*

avec un cri de peur: « Ah! Quel méchant petit garçon!  
*avek ā kri d pœ:r: «a! kel mefā pti garsō!*

Il a failli me renverser! Où est ta mère? Je vais  
*il a faʃi m rāverse! u ɛ ta mɛ:r? ʒə ve*

lui dire comment tu te conduis. »  
*lvi di:r komā ty t kōdyi.»*

En ce moment, Jeanne, à son tour, passe en courant  
*ā s momā, ʒa:n, a sō tu:r, pa:s ā kurā*

tout près de la vieille dame. Cette fois, celle-ci devient  
*tu pre d la vje:ʃ dam. set fwa, selsi dāvje*

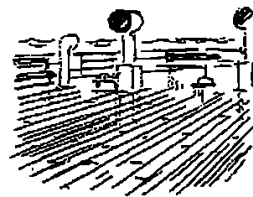
toute rouge de colère: « Je n'ai jamais vu d'enfants qui  
*tut ru:ʒ də kolɛ:r: «ʒə ne ʒame vy dāfā ki*

se conduisent si mal! Ils ont failli me renverser deux  
*s kōdyi:z si mal! il -zō faʃi m rāverse dø*

fois! Ah, mais attendez! Je vais le raconter à votre  
*fwa! a, mɛ atāde! ʒə ve l rakōte a vɔtrə*

mère, nous allons voir ce qu'elle en dira! » Marie-  
*mɛ:r, nu -zalō vva:r sə kel ā dira!» mari*

Anne, qui sort justement sur le pont, entend les cris de  
*a:n, ki sɔ:r ʒystəmā syr la pō, atā le kri d*



le pont du bateau

il a failli me ren-  
 verser ɔ: il m'a  
 presque renver-  
 sée

renverser = faire  
 tomber

se conduire  
 je me conduis  
 tu te conduis  
 il se conduit  
 nous nous con-  
 duisons  
 vous vous con-  
 duisez  
 ils se condui-  
 sent

s'écrier = crier  
soudain

un fou = quel-  
qu'un qui ne sait  
pas ce qu'il fait

me renversaient  
o: m'auraient ren-  
versée

la dame et lui demande: «Vous êtes malade, Madame?»  
*la dam e lyi dmā:d: «vu -zet malad, madam?»*

«Non, mais j'ai failli être tuée!» «Tuée?» s'écrie Marie-  
*«nō, me ze faji e:trə tye!» «tye?» sekri mari*

Anne. «Mais par qui, Madame?» «Par ces deux en-  
*a:n. «me par ki, madam?» «par se də -zā-*

fants-là!» répond la dame en montrant Jeanne et Ar-  
*fā la!» repō la dam ā mōtrā za:n e ar-*

thur qui se sont arrêtés devant la porte du restau-  
*ty:r ki s sō -tarete dvā la port dy resto-*

rant, où ils parlent avec Fatima. «Mais que vous  
*rā, u il parl avec fatima. «me kə vu*

ont-ils donc fait, Madame?» demande Marie-Anne. «Ce  
*-zō -tīl dō fe, madam?» dāmā:d mari a:n. «sə*

sont vos enfants?» «Oui, Madame, mais je ne comprends  
*sō vo -zāfā?» «wi, madam, me zo n kōprā*

pas ce qui s'est passé.» «Ils ont passé à quelques  
*pa s ki se pase.» «il -zō pase a kelk*

centimètres de moi, en courant comme des fous! En-  
*sātīmetra də mwa, ā kurā kom de fu! ā-*

core un peu, et ils me renversaient!» «Je vous demande  
*ko:r ā pə, e il mə rāverse!» «zo vu dmā:d*

pardon, Madame,» dit Marie-Anne, puis elle appelle:  
*pardō, madam,» di mari a:n, pyi el apel:*

«Arthur! Jeanne! Venez ici!» «Pourquoi, ma-  
*«arty:r! za:n! vone isi!» «purkwa, mā-*

man?» demande Arthur, qui sait très bien pourquoi,  
*mā?» dāmā:d arty:r, ki se tre bjē purkwa,*

mais essaye de retarder le moment désagréable. Il n'a  
*me ese:j da rtarde l momā dezagreabl. il na*

retarder ɔ: faire  
venir plus tard

pas la moindre envie d'écouter ce que dira sa mère. « Ve-  
*pa la mwē:dr āvi dekute s kə dira sa mē:r. «və-*

le moindre = le  
plus petit

nez ici, Jeanne et Arthur! » répète Marie-Anne sans  
*ne isi, za:n e arty:r!» repet mari a:n sā*

lui répondre. Les deux enfants viennent lentement  
*lyi repō:dr. le də -zāfā vjen lātmā*

lentement ←→  
vite

vers leur mère. « Est-ce vrai, ce que Madame me dit  
*ver lœr mē:r. «es vre, s kə madam mə di*

de vous? » leur demande Marie-Anne quand ils s'arrêtent  
*d vu?» lœr dāmā:d mari a:n kā -til saret*

devant elle. « Ils couraient comme des fous! »  
*dāvā -tel. «il kure kom de fu!»*

répète la dame avec colère. « Est-ce vrai? » demande  
*repet la dam avec kolē:r. «es vre?» dāmā:d*

Marie-Anne encore une fois. « Oh non, on ne courait  
*mari a:n āhō:r yn fwa. «o nō, ō n kure*

pas comme des fous! » dit Arthur. « J'essayais de rat-  
*pa kom de fu!» di arty:r. «zeseje d ra-*

traper Arthur, voilà tout, » dit sa sœur. « Ce n'est  
*trape arty:r, vwala tu,» di sa sœ:r. «s ne*

pas la question, » dit alors Marie-Anne, « ce qui compte,  
*pa la kestjō,» di alo:r mari a:n, «s ki kō:t,*

c'est que vous avez failli renverser Madame et  
*se k vu -zave faji rāverse madam e*

que vous allez tout de suite lui demander pardon! »  
*k vu -zale tutsyit lyi dmāde pardō!»*

la plupart = la plus grande partie  
 un passager = une personne qui voyage en bateau  
 paraît ɔ: semble  
 il paraît y avoir = il paraît qu'il y a  
 du monde = des personnes  
 une table libre ɔ: une table où il n'y a personne

« Pardon, Madame! » disent en même temps les deux enfants. « Pardō, madam! » di:z ā mɛ:m tã le dɔ -zã-fants. « Ils ne recommenceront plus, Madame, » dit fã. « il nɔ rkomãsrɔ ply, madam, » di  
 alors Marie-Anne, puis elle prend son fils et sa fille  
 ab:r mari a:n, pɥi el prã sɔ fis e sa fi:j  
 par la main et tous les trois s'en vont vers Fatima,  
 par la mɛ e tu le trwa sã vɔ ver fatima,  
 qui attend toujours, devant le restaurant. La vieille  
 ki aiã tuzu:r, davã l restorã. la vje:j  
 dame descend dans sa cabine en se disant: « Voilà la  
 dam desã dã sa kabin ā s dizã: «vwala la  
 jeunesse d'aujourd'hui! Quand j'étais petite fille,  
 zœnes dozurdɥi! kã zete ptit fi:j,  
 nous ne nous conduisions pas comme cela! »  
 nu n nu kɔdɥizjɔ pa kom sla! »  
 Quand Marie-Anne, Fatima et les deux enfants entrent  
 kã mari a:n, fatima e le dɔ -zãfã ā:trɔ  
 dans le restaurant, la plupart des passagers de première  
 dã l restorã, la plypa:r de pasaze d prã-  
 mière sont déjà arrivés. Il paraît y avoir du monde  
 mje:r sɔ deza arive. il pare i avwa:r dy mɔ:d  
 à toutes les tables. « Vois-tu une table libre, Fatima? »  
 a tut le tabl. «vwa ty yn table libr, fatima?»  
 demande Marie-Anne. « Non, Madame Marie Anne, je  
 dãmã:d mari a:n. «nɔ, madam mari a:n, zɔ  
 n'en vois pas une. Je crois que toutes les tables  
 nã vwa pa -zyn. zɔ krwa k tut le table



sont prises.» Marie-Anne se prépare déjà à sortir,  
*sō pri:z. » mari a:n sə prepa:r deza a sorti:r,*

quand un garçon vient vers elle et lui dit qu'il y a  
*kā -tē garsō vjē ver el e lyi di kil ja*

une bonne table libre à l'autre bout de la salle. « A  
*yn bon table libr a lo:trə bu d la sal. «a*

l'autre bout de la salle?» dit Marie-Anne, « je com-  
*lo:trə bu d la sal?» di mari a:n, «zə kō-*

prends alors pourquoi je ne l'ai pas vue en entrant.»  
*prā ab:r purkwa zə n le pa vy ā -nātrā.»*

« C'est tout à fait juste, Madame, on ne la voit pas  
*«se tu -ta fe zyst, madam, ō n la vwa pa*

d'ici,» lui dit le garçon et la conduit à la table.  
*disi, » lyi di l garsō e la kōdyi a la tabl.*

Quand il les a conduits à leurs places et qu'ils se  
*kā -til le -za kōdyi a lœr plas e kil sə*

sont assis, Marie-Anne demande: « Alors, que pren-  
*sō -tasi, mari a:n demā:d: «ab:r, ka prā-*

drons-nous?» «Voilà le menu, Madame,» lui dit le  
*drō nu?» «vwala l mēny, madam, » lyi di l*

garçon. Marie-Anne prend le menu et le regarde avec  
*garsō. mari a:n prā l mēny e l regard avek*

Fatima. Il y a tant de bonnes choses dans un res-  
*fatima. il ja tā d bon fo:z dā -zē res-*

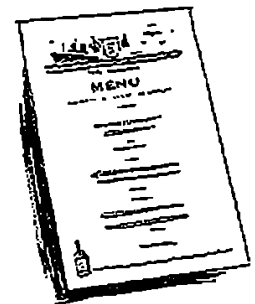
taurant de première classe, qu'il est très difficile  
*trā d prēmje:r kla:s, kil e tre difisil*

de choisir. Mais au bout de deux ou trois minutes,  
*de fwazi:r. me o bu de de -zu trwa minyt,*

paraître (comme  
 connaître)  
 a paru  
 paraît

conduire  
 a conduit  
 conduit  
 conduisait  
 conduira

je conduis  
 tu conduis  
 il conduit  
 nous conduisons  
 vous conduisez  
 ils conduisent



un menu

Chapitre trente et un (31).

Le potage julienne est une soupe claire avec des légumes en petits morceaux.

je t'en prie ɔ: je te prie de ne pas faire d'histoires

bien élevé ɔ: qui se conduit bien

excellent = très bon

commander ɔ: demander au garçon



Arthur se retourne.



un nez

elles décident de commencer par du potage julienne.  
*el desid də komāse par dy pɔta:ʒ zyliɛn.*

« Oh, pourquoi, maman? » demande Arthur. « Je n'aime  
*«o, purkwə, māmā?» dəmā:d arty:r. «ʒə ne:m*

pas le potage julienne! C'est plein de légumes, et  
*pa l pɔta:ʒ zyliɛn! se plē d legym, e*

je n'aime pas les légumes dans la soupe! » « Arthur,  
*ʒ ne:m pa le legym dā la sup!» «arty:r,*

ne fais pas d'histoires, je t'en prie! Tu sais que  
*nə fe pa distwa:r, ʒə tā pri! ty se k*

les petits garçons bien élevés mangent tout ce qu'on  
*le pti garsɔ bjē -nelve mā:ʒ tu s kɔ*

leur donne à table! Le potage julienne est un excel-  
*lɛr dɔn a tabl! lə pɔta:ʒ zyliɛn e -tɛ -nekse-*

lent potage. » Arthur ne dit plus rien, et sa mère  
*lā pɔta:ʒ.» arty:r nə di ply rjē, e sa me:r*

commande quatre potages.

*komā:d katre pɔta:ʒ.*

Pendant qu'on attend, les deux enfants regardent au-  
*pādā kɔ -natā, le də -zāfā rgard o-*

tour d'eux, dans la salle. Et quand ils se retournent  
*tu:r də, dā la sal. e kā -til sə rturn*

pour voir qui est assis derrière eux, ils se  
*pur vwa:r ki e -tasi derjɛ:r ø, il sə*

trouvent soudain nez à nez avec un autre petit gar-  
*tru:v sudē ne a ne avek œ -no:tra pti gar-*

çon et sa sœur qui, eux aussi, se sont retournés  
*sɔ . e sa sœ:r ki, ø osi, sə sɔ rturne*

au même moment. Après un instant d'étonnement, les  
 o me:m momā. apre -zē -nēstā detomā, le

quatre enfants se mettent à rire comme des fous.  
 katr āfā sə met a ri:r kom de fu.

« Qu'est-ce que vous avez à rire? » demande Marie-Anne,  
 « kəs kə vu -zave a ri:r? » demā:d mari a:n,

qu'est-ce que tu as  
à rire? = pour-  
quoi ris-tu?

qui n'a rien vu. Et à l'autre table, la mère des  
 ki na rjē vy. e a lo:trə tabl, la me:r de

deux autres enfants leur pose la même question:  
 də -zo:trə -zāfā lœr pɔ:z la me:m kestjō:

« Qu'avez-vous à rire? » Mais ni les uns ni les autres  
 « kave vu a ri:r? » me ni le -zē ni le -zo:trə

ne peuvent expliquer pourquoi ils rient. Ils vou-  
 nə pœ:v eksplike purkwa il ri. il vu-

expliquer = faire  
comprendre

draient bien, mais chaque fois qu'ils commencent à  
 dre bjē, me sak fwa kil komā:s a

expliquer ce qui s'est passé, ils recommencent à  
 eksplike s ki se pase, il rakomā:s a

rire. « Vous me raconterez ça quand vous aurez fini de  
 ri:r. « vu m rakōtre sa kā vu -zore fini d

rire, » dit alors Marie-Anne en souriant, et c'est à  
 ri:r, » di ab:r mari a:n ā surjā, e se -ta

peu près la même phrase que dit à ses enfants la  
 pə pre la me:m fra:z kə di a se -zāfā la

dame de l'autre table. Elles savent bien qu'il n'y a  
 dam də lo:trə tabl. el sa:v bjē kil nja

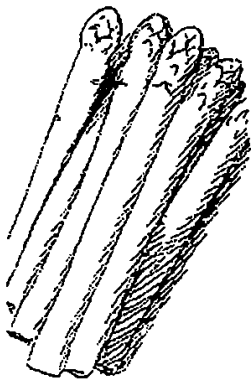
rien d'autre à faire que d'attendre. Marie-Anne  
 rjē do:tr a fe:r kə datā:dr. mari a:n

plus on lui demandait... plus elle riait : elle riait un peu plus chaque fois qu'on lui demandait...

finir  
a fini  
finit  
finissait  
finira

vide ↔ plein

recommander  
quelque chose =  
dire que cette  
chose est bonne



des asperges

elle-même, quand elle avait l'âge de Jeanne, pouvait  
*elme:m, kã -tel ave la:z da za:n, puvve*

parfois se mettre à rire toute seule sans pouvoir  
*parfwa s metr a ri:r tut sæl sã puwva:r*

s'arrêter, et plus on lui demandait pourquoi elle  
*sarete, e ply -zõ lyi dmãde purkwa el*

riait, plus elle riait. Elle ne finissait de rire  
*rije, ply -zel rije. el na finise d ri:r*

que quand personne ne la regardait plus. Pendant ce  
*ka kã person na la rgarde ply. pãdã s*

temps, le garçon a été à la cuisine et il revient  
*tã, la garsõ a ete a la kuzin e il revjẽ*

les mains vides, en disant: « Je regrette beaucoup,  
*le mẽ vid, ã dizã: «zõ rãgret boku,*

Madame, mais il n'y a malheureusement plus de potage  
*madam, me il nja malærazmã ply d pota:z*

julienne. » Si quelqu'un ne le regrette pas, c'est Arthur!  
*zyljen. » si kelkã n la rãgret pa, se -tarty:r!*

« Si vous voulez une autre soupe, Madame, je vous  
*«si vu vule yn o:trø sup, madam, zõ vu*

recommande notre potage aux asperges, » dit le garçon  
*rkmã:d notrø pota:z o -zasperz, » di l garsõ*

à Marie-Anne. « Il est vraiment excellent! » « Vous  
*a mari a:n. «il e vremã ekselã! » «vu*

me le recommandez? » « Oui, Madame, je suis sûr  
*m la rkmãde? » «wi, madam, zõ sji sy:r*

que vous le trouverez délicieux! » « Bien, » dit Marie-  
*ka vu l truvre delisjõ! » «bjẽ, » di mari*

Anne, et elle commande quatre soupes aux asperges.

a:n, e el komā:d kairə sup o -zasperz.

«Vous ne le regretterez pas, Madame,» lui dit le

«vu n la regretre pa, madam,» lyi di l

garçon. Arthur, lui, est très content de ce que sa

garsō. arty:r, lyi, e tre kōtā da s kə sa

mère a choisi, car il aime bien les asperges.

me:r a fwazi, kar il e:m bjē le -zasperz.

Le déjeuner se passe tranquillement, les enfants se

la dezœne s pa:s trākilmā, le -zāfā s

conduisent comme des enfants bien élevés, et mangent

kōdyi:z kom de -zāfā bjē -nelve, e mā:z

tout avec grand plaisir. Après le potage aux asperges,

tu avek grā plezi:r. aprē l pōta:z o -zasperz,

Marie-Anne et Fatima choisissent du mouton, puis,

mari a:n e fatima fwazis dy mutō, pyi,

elles choisissent des fruits. Et pour finir, elles

el fwazis de frūi. e pur fini:r, el

commandent deux tasses de café. Comme les assiettes

komā:d dō ta:s da kafe. kom le -zasjel

des enfants sont vides, leur mère leur dit d'aller

de -zāfā sō vid, lœr me:r lœr di dale

jouer sur le pont du bateau. «Mais vous devez me

zwe syr la pō dy bato. «me vu dve m

promettre que vous ne courrez plus comme des fous,

prometra kə vu n kurre ply kom de fu,

sans regarder où vous allez. Je ne veux pas que

sā rgarde u vu -zale. zə n və pu k

tranquille = calme

choisir (comme finir)

je choisis

tu choisis

il choisit

nous choisissons

vous choisissez

ils choisissent

promettre mettre

a promis a mis

promet met

courir

a couru

court

courait

courra

vous renversiez d'autres vieilles dames! » « Non, ma-  
*vu rāversje do:trə vjɛ:j dam!* » « nō, mā-  
 man! » lui promettent Jeanne et Arthur. « Et pas  
*mā!* » *lji promet za:n e arty:r.* « e pa  
 d'autres passagers non plus! » « Nous te promettons  
*do:trə pasaze nō ply!* » « nu i prometō  
 de ne renverser personne! » dit Arthur en riant, et le  
*da n rāverse person!* » *di arty:r ā rijā, e l*  
 frère et la sœur se lèvent de table.  
*fre:r e la sœ:r sɔ le:v da tabl.*

servir  
 a servi  
 sert  
 servait  
 servira

A l'autre table, la dame a dit à ses enfants: « Quand  
*a lo:trə tabl, la dam a di a se -zāfā:* « kā  
 le garçon nous servira notre café, à papa et à moi,  
*l garsō nu servira notra kafe, a papa e a mwa,*  
 vous pourrez aller jouer. » Et comme le garçon vient  
*vu pure ale zve.» e kom le garsō vjē*  
 justement avec les cafés, ils se lèvent de table et  
*zystemā avek le kafe, il sɔ le:v da tabl e*  
 sortent du restaurant eux aussi.  
*sort dy restorā e osi.*

amuser = faire  
 rire

En arrivant à la porte, Arthur et Jeanne se retournent  
*ā -narivā a la port, arty:r e za:n sɔ rturn*  
 et, pour la deuxième fois, ils se trouvent nez  
*e, pur la dazjem fwa, il sɔ tru:v ne*  
 à nez avec les deux autres enfants. Cela les amuse  
*a ne avek le dɔ -zo:trə -zāfā. sla le -zamy:z*  
 beaucoup. Cela les amuse même tant qu'ils essayent  
*boku. sla le -zamy:z me:m tā kil -zese:j*

plusieurs fois de refaire la même chose. Mais plus  
 plyzjæ:r fwa d rafe:r la mɛ:m fo:z. mɛ ply

on répète une chose amusante, moins elle devient  
 -zõ repɛt yn fo:z amyzã:t, mwẽ -zɛl dɔvjẽ

amusante, et les quatre enfants, qui sont déjà devenus  
 amyzã:t, e le katr ãfã ki sõ deza dɔvny

de bons camarades, décident de faire le tour du bateau.  
 d bõ kamarad, desid dɔ fɛ:r la tu:r dy bato.

Puis, Arthur et Georges (c'est le nom de l'autre petit  
 pyi, arty:r e zɔrʒ [se l nõ d lo:tra pɛti

garçon) décident de monter voir ce que fait le capitaine.  
 garsõ] desid dɔ mõte vwa:r sɔ k fe l kapiten.

« Tu ne crois pas que c'est défendu? » demande Jeanne  
 « ty n krwa pa k se defãdy? » dɔmã:d za:n

à son frère, et Liliane, la sœur de Georges, dit: « Je  
 a sõ frɛ:r, e liljan, la sœ:r dɔ zɔrʒ, di: « zɔ

suis sûre que c'est défendu! Tu ne devrais pas y  
 syi sy:r kɔ se defãdy! ty n dɔvre pa i

aller, Georges. » Mais Georges et Arthur, bien entendu,  
 ale, zɔrʒ. » mɛ zɔrʒ e arty:r, bjẽ -nãtãdy,

trouvent que c'est justement parce que c'est défendu  
 tru:v kɔ se zystɔmã pars kɔ se defãdy

que c'est intéressant et disent à leurs sœurs de retour-  
 kɔ se -tẽteresã e di:z a lær sœ:r dɔ rtur-

ner chez leurs mamans. Puis les deux fillettes les  
 ne fe lær mãmã. pyi le dɔ fijet le

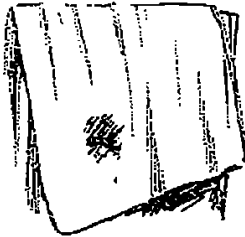
laissent partir et continuent à faire le tour du bateau.  
 les parti:r e kõtiny a fɛ:r la tu:r dy bato.

amusant = qui  
amuse

défendu ↔ per-  
mis

défendre (com-  
me attendre)  
a défendu  
défend  
défendait  
défendra

grosse ɔ: grande



une tache

rougir = devenir  
rouge

rougir (comme  
finir)  
a rougi  
rougit  
rougissait  
rougira

je rougis  
tu rougis  
il rougit  
nous rougissons  
vous rougissez  
ils rougissent

Au bout d'un quart d'heure, Marie-Anne et Fatima, qui  
*o bu dæ ka:r dæ:r, mari a:n e fatima, ki*  
 ont fini leur café et viennent de quitter le restau-  
*ɔ fini lær kafe e vjen da kite l resto-*  
 rant, voient arriver deux petits garçons aux mains et  
*rā, vva arive dæ pti garsɔ o mē e*  
 au visage noirs, et aux vêtements pleins de grosses  
*o viza:ɔ nwa:r, e o vetmā plē d gros*  
 taches noires. L'un des garçons est Georges, l'autre  
*taf nwa:r. læ de garsɔ e ɔrɔɔ, lo:tv*  
 est Arthur. « Mais Arthur! » s'écrie Marie-Anne,  
*e arty:r. « me arty:r! » sekri mari a:n,*  
 « où as-tu été? D'où viennent ces taches? » Arthur  
*« u a ty ete? du vjen se taf? » arty:r*  
 se sent tout petit à ce moment. Il rougit de la tête  
*sə sã tu pti a s momā. il ruzi d la tɛ:t*  
 aux pieds et ne dit rien. A cet instant, la mère de  
*o pje e n di rjē. a set ɛstā, la mɛ:r dæ*  
 Georges sort à son tour du restaurant, et elle aussi  
*ɔrɔɔ sɔ:r a sɔ tu:r dy restorā, e el osi*  
 s'écrie: « Georges! Qu'est-ce que tu as fait? Ex-  
*sekri: « ɔrɔɔ! kes kə ty a fe? eks-*  
 plique-moi d'où viennent toutes ces taches! » Georges  
*plik mwa du vjen tut se taf! » ɔrɔɔ*  
 rougit, lui aussi, mais ne dit rien non plus. Marie-  
*ruzi, lyi osi, me n di rjē nɔ ply. mari*  
 Anne et la mère de Georges prennent alors leurs fils par  
*a:n e la mɛ:r dæ ɔrɔɔ pren alo:r lær fis par*



la main et descendent chacune dans sa cabine. Marie-  
*la mē e desā:d jakyn dā sa kabin. mari*

Anne dit à Arthur: « Je suis très en colère! Que  
*a:n di a arty:r: «zə sʏi tre -zā kolɛ:r! kə*

vont penser de moi les autres passagers, quand ils  
*vō pāse d mwə le -zo:trə pasəzə, kā -til*

verront que j'ai un petit garçon si mal élevé? » Et  
*verō kə zə œ pti garsō si mal elve? » e*

quand ils sont dans la cabine des enfants, elle con-  
*kā -til sō dā la kabin de -zāfā, el kō-*

tinue: « Arthur, je ne veux pas que les gens aient  
*tiny: «arty:r, zə n və pa k le zā e*

la moindre envie de penser que mes enfants ne sont pas  
*la mwē:dr āvi d pāse k me -zāfā n sō pa*

les mieux élevés du monde. Tu t'es très mal con-  
*le mjə -zelve dy mō:d. ty te tre mal kō-*

duit, aujourd'hui! J'aurais dû te laisser sur le quai  
*dyi, ozurdyi! zore dy t lese syr la ke*

du port, avec tes grands-parents! Et maintenant, ex-  
*dy pɔ:r, avek te grāparā! e mētnū, eks-*

plique-moi d'où viennent ces taches! » Et Arthur ex-  
*plik mwə du vjen se taf! » e arty:r eks-*

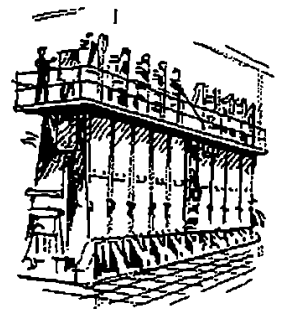
plique à sa mère qu'il a essayé de voir les machines  
*plik a sa mɛ:r kil a eseje d vwa:r le mafin*

du bateau, et qu'il est tombé en descendant, et que  
*dy bato, e kil e tōbe ā desādā, e k*

Georges est tombé, lui aussi, et que... « Merci! »  
*zorz e tōbe, lyi osi, e k... «mersi! »*

mal élevé = qui  
se conduit mal

avoir  
(que) j'aie  
(que) tu aies  
(qu') il aie  
(qu') ils aient



les machines  
du bateau

	interrompt sa mère, « qui t'a permis d'aller voir les machines? » « Personne... » « Personne? Je pensais bien. Tu ne te souviens donc plus de ce que me disait ton papa? Il me disait qu'il mourrait tranquille s'il savait que vous seriez toujours sages. »
	<i>ēterō sa mɛ:r, «ki ta pɛrmi dale vwa:r le maʃin? » «pɛrson... » «pɛrson? ʒə pāse bjē. ty n tə suvjē dō ply də s kə m di-sait tɔn papa? il mə diza kil murre trā-kil sil save k vu sɔrʒe tuʒu:r sa:ʒ.»</i>
mourir est mort meurt mourait mourra	Arthur s'en souvient très bien, et il dit tout bas, en rougissant encore plus: « Oui, maman, je sais... »
il est sage ɔ: il se conduit bien	<i>arty:r sā suvjē trɛ bjē, e il di tu ba, ā ruʒisā āko:r ply: «wi, mānā, ʒə se... »</i>
-rr- courir il courra voir il verra mourir il mourra	« Mais ce n'est pas assez de le savoir, il faut aussi vouloir être sage. Maintenant, tu vas te déshabiller, tu vas te laver de la tête aux pieds et tu vas te cou-
se déshabiller ↔ s'habiller	cher! » « Oh, non, maman, je ne veux pas me coucher! » s'écrie Arthur. « J'ai dit que tu vas te coucher! »
	<i>«mɛ s nɛ pa ase də l savwa:r, il fo osi vuʒwa:r ɛ:trə sa:ʒ. mētnā, ty va t dezabiʒe, ty va t lave d la tɛ:t o pʒe e ty va t kuʃe! » «o, nō, mānā, ʒə n vø pa m kuʃe! »</i>
	lui dit sa mère, et elle ajoute: « Et tu ne quitteras pas la cabine avant mon retour, tu as compris? »
	<i>ra pa la kabɪn avā mō rtu:r, ty a kōpri?</i>

Je viendrai dans quelque temps voir si tu es sage.»  
*ʒə vjēdre dā kelk tã vwa:r si ty e sa:ʒ.*»

Arthur ne dit rien, cette fois-ci, et commence à se  
*arty:r nɔ di rjē, set fwa si, e komā:s a s*

déshabiller. Marie-Anne remonte sur le pont, où  
*dezabiʒe. mari a:n ramō:t syr la pō, u*

Fatima l'attend avec Jeanne et sa nouvelle petite  
*fatima latã avek ʒa:n e sa nuvel pitit*

amie, Liliane.  
*ami, liljan.*

## EXERCICE A.

Le MAROC a quitté le — de Casablanca. Les parents de Marie-Anne sont restés sur le —. Ils semblent des poupées, on ne voit plus leur —. Marie-Anne et les enfants descendent dans leurs —. Quand ils sortent de la cabine, Arthur dit à sa sœur: « Essaye de me —, si tu peux! » En sortant sur le —, il a — renverser une vieille dame, qui crie: « Ah, ce méchant garçon! Je vais dire à ta mère comment tu te —! » La vieille dame est toute rouge de —.

Il — y avoir du monde à toutes les tables du restaurant. « Je ne vois pas une table —, » dit Fatima. Mais un garçon leur dit qu'il y a une bonne table libre à l'autre — de la salle. Quand il les a — à leurs places, Marie-Anne demande le —. Il y a beaucoup de bonnes choses, et il est difficile de —.

MOTS:  
 une asperge  
 un bout  
 une cabine

un camarade  
un centimètre  
une colère  
une couchette  
un fou  
une machine  
un menu  
un nez  
un passager  
la plupart  
un pont  
un port  
un potage  
un potage  
julienne  
un quai  
une tache  
le tour  
un visage  
amusant  
défendu  
excellent  
libre  
moindre  
tranquille  
vide  
amuser  
(qu') ils aient  
apprendre  
il a appris  
choisir  
il a choisi  
ils choisissent  
commander  
se conduire  
ils se con-  
duisent  
il a conduit  
il s'est conduit  
il courait  
ils couraient  
vous courrez  
se déshabiller  
je dormirai

Quand les enfants se —, ils se mettent à rire. Pourquoi rient-ils? Ils ne peuvent pas l'—. Et il n'y a rien à faire, car — on leur demande pourquoi ils rient, — ils rient.

### EXERCICE B.

Quand les enfants sont sortis de la salle du restaurant, que décident-ils de faire? ... Que disent les fillettes à leurs frères? ... Quand Marie-Anne et Fatima quittent le restaurant, qui voient-elles arriver? ... Que dit Marie-Anne à son fils, pendant qu'elle descend avec lui dans la cabine? ... Que doit faire Arthur, quand il se sera lavé? ...

### EXERCICE C.

je conduis	nous conduisons
tu conduis	vous conduisez
il conduit	ils conduisent

Le garçon — Marie-Anne à une table à l'autre bout du restaurant. Quand ils sont à table, les enfants se — assez bien. Leur mère leur dit: « Si vous vous — mal, vous n'aurez pas de fruits! » « Mais maman, nous nous — toujours bien! » lui répond Arthur. « Non, Arthur, tu ne te — pas toujours bien! » « Peut-être pas toujours, mais je me — presque toujours bien. »

**conduire**  
**a conduit      conduisait**  
**conduit      conduira**

Marie-Anne demande au garçon de les — à la table libre. Le garçon les y —. Quand il les y a —, il leur donne le menu. « J'espère que tu te — bien, » dit Marie-Anne à son fils. Elle serait très heureuse si les enfants se — toujours bien.

**courir**  
**a couru      courait**  
**court      courra**

Arthur — très vite et renverse presque une vieille dame. « On ne doit pas — si vite! » lui crie la dame. Arthur dit à sa mère qu'il ne — pas très vite. Mais puis, il promet à Marie-Anne qu'une autre fois, il ne — pas si vite. Jeanne, elle, dit que c'est vrai: elle a — trop vite.

**partir**  
**est parti      partait**  
**part      partira**

M. Bourdier a demandé quand — le MAROC. « Il — dans huit jours, » lui a-t-on répondu. « Quand tu —, je viendrai te dire adieu, » dit Gilberte à Marie-Anne. Les parents de Marie-Anne ont été très tristes de voir — le MAROC. Quand il est —, sa mère pleure.

**servir**  
**a servi      servait**  
**sert      servira**

« Quand le garçon nous — le café, vous pourrez sortir, » a dit Marie-Anne aux enfants. Et voilà enfin le

il aurait dû  
s'écrier  
expliquer  
il a failli  
il finissait  
il mourrait  
promettre  
rattraper  
recommander  
refaire  
regretter  
renverser  
retarder  
se retourner  
rougir  
en rougissant  
il servira  
voyager  
lentement  
tranquillement  
à l'autre bout de  
avoir à rire  
y avoir  
bien élevé  
ce qui compte  
d'un air de  
du monde  
être en colère  
faire des  
    histoires  
faire le tour  
il paraît  
je t'en prie  
les uns... les  
    autres  
mal élevé  
nez à nez  
plus ... moins  
plus ... plus  
rien d'autre  
voilà tout  
Liliane

garçon qui — le café! Pendant qu'il est occupé à le —, les enfants sortent sur le pont du bateau. Maintenant, le garçon a — le café, et les enfants sont déjà loin. Deux autres enfants sont aussi sortis sur le pont pendant que le garçon — le café à Marie-Anne et à Fatima.

### RÉSUMÉ (1)

#### L'infinitif après à, après de et seul.

Dans une phrase avec l'infinitif, il peut y avoir les mots *à* ou *de* avant l'infinitif, ou bien l'infinitif peut être seul, sans *à* ni *de*. Il est difficile de savoir quand on a *à* ou *de* et quand on n'a aucun de ces deux mots devant l'infinitif. C'est pour cela que nous vous donnons dans ce résumé un grand nombre de phrases avec l'infinitif, pour vous aider à savoir quel mot vous devez mettre entre l'infinitif et le mot qui vient avant.

#### L'infinitif avec à.

aider à + inf.

Mme Bourdier *aide* sa fille à faire les valises.

avoir à + inf.

Qu'est-ce que vous *avez à* rire?

Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre.

commencer à +  
inf.

Ils *commencent à* expliquer ce qu'ils ont fait.

continuer à + inf.

Les garçons *continuent à* faire le tour du bateau.

donner à + inf.

Elle avait *donné à* manger à Fatima.

éprouver du plaisir à + inf.

Il *éprouve un grand plaisir à* parler.

être + adjectif +  
à + inf.

Ces choses sont *agréables à* entendre.

jouer à + inf.

Ils *jouent à* faire les valises.

Le train *met* 5 heures à faire les 320 kilomètres.

Elle *se met* à regarder la photo.

Il a *passé* une journée à s'occuper des billets.

La matinée *se passe* à discuter.

*Pense* à faire tes valises!

Il *se prépare* à descendre.

Il *restait* des heures à regarder ses roses.

La *première chose* à faire, c'est d'aller prendre les billets.

**L'infinitif avec de.**

Il a *accepté de* venir.

Il *achève de* s'habiller.

Elle n'*avait pas besoin de* le dire.

Il a *envie de* rire.

Elle *avait eu l'idée de* lui téléphoner.

Tu *as peur d'être* trop seule.

*Ai-je le plaisir de* vous connaître?

Ils *auront le temps de* dire adieu à leurs amis.

Il n'y a *rien d'autre à faire que* d'attendre.

Son cœur *s'est arrêté de* battre.

Il lui a téléphoné *au lieu de* lui écrire.

Il a *cessé de* passer ses soirées avec Fatima.

Il lui a *demandé de* venir.

Je vous *demande pardon de* vous avoir dérangé.

Ils *décident de* commencer à manger.

Il *se dépêche de* se laver.

Ils *disent* à leurs sœurs *de* rentrer.

mettre à + inf.

se mettre à + inf.

passer... à + inf.

se passer à + inf.

penser à + inf.

se préparer à +  
inf.

rester à + inf.

la + adjectif +  
chose à + inf.

accepter de + inf.

achever de + inf.

avoir besoin de +  
inf.

avoir envie de +  
inf.

avoir l'idée de +  
inf.

avoir peur de +  
inf.

avoir le plaisir de  
+ inf.

avoir le temps de  
+ inf.

rien d'autre à  
faire que de + inf.

s'arrêter de + inf.

au lieu de + inf.

cesser de + inf.

demander de +  
inf.

demander pardon  
de + inf.

décider de + inf.

se dépêcher de +  
inf.

dire de + inf.

Chapitre trente et un (31).

donner le temps de † inf.	Il veut lui <i>donner le temps d'y penser.</i>
empêcher de † inf.	Il l'a <i>empêché d'ouvrir la porte.</i>
essayer de † inf.	<i>Essaye de me rattraper!</i>
c'est à ... de † inf.	<i>C'est à toi de décider!</i>
c'est assez de † inf.	<i>C'est assez d'avoir appartenu à Napoléon III.</i>
c'est autre chose de † inf.	<i>C'était autre chose d'entendre André le raconter.</i>
c'est bien de † inf.	<i>C'est bien pour elle d'aller en France.</i>
il est † adjectif † de † inf.	<i>Il est difficile de choisir.</i>
	<i>Il n'est pas facile d'être vieux.</i>
	<i>Il est impossible de décrire sa joie.</i>
	<i>Il est nécessaire d'emporter des robes.</i>
	<i>Il nous sera possible de venir demain.</i>
	<i>Il serait triste de vivre ici.</i>
c'est (ton) tour de † inf.	<i>C'est ton tour de venir à Villebourg.</i>
être † adjectif † de † inf.	<i>Nous sommes contents d'être restés.</i>
	<i>Nous sommes heureux de vous avoir connu.</i>
	<i>Elle était impatiente de finir cette conversation.</i>
	<i>Elle est obligée de laisser beaucoup de robes à Casablanca.</i>
être près de † inf.	<i>Il est près de tomber.</i>
faire bien de † inf.	<i>Nous ferons bien de nous présenter.</i>
faire mieux de † inf.	<i>Nous ferions mieux de remonter.</i>
finir de † inf.	<i>Vous me répondrez quand vous aurez fini de rire.</i>
intéresser de † inf.	<i>Si cela vous intéresse de le savoir, je vous le dirai.</i>
merci de † inf.	<i>Merci d'être si bonne!</i>
parler de † inf.	<i>Elle parle d'attendre toute sa vie!</i>
prier de † inf.	<i>Je les ai priés de rester cette nuit.</i>
permettre de † inf.	<i>Qui t'a permis d'aller voir les machines?</i>



Il saute <i>pour le plaisir de sauter.</i>	pour le plaisir de + inf.
Nous te <i>promettons de ne renverser personne.</i>	promettre de + inf.
Elle <i>refusait de le voir amoureux de Marie-Anne.</i>	refuser de + inf.
Ils <i>viennent de quitter le restaurant.</i>	venir de + inf.
La première <i>chose à faire, c'est de s'occuper des billets.</i>	... chose à faire, c'est de + inf.
<b>L'infinitif seul.</b>	
Elle aurait <i>aimé</i> voyager.	aimer + inf.
Je <i>vais</i> le lui dire.	aller + inf.
Combien de temps <i>comptes-tu</i> y rester?	compter + inf.
Un homme <i>doit</i> laisser les dames passer les premières.	devoir + inf.
Elle l'a <i>envoyé</i> se coucher.	envoyer + inf.
Il <i>espère</i> pouvoir la retrouver.	espérer + inf.
Il a <i>failli</i> me renverser.	(il a) failli + inf.
Il lui a <i>fait</i> boire quelque chose.	faire + inf.
Il la <i>fait</i> descendre dans le bateau.	
Une nouvelle guerre a <i>fait</i> oublier l'autre.	
Elle lui a <i>fait</i> savoir la nouvelle.	
Il <i>faut</i> vouloir être un petit garçon sage.	il faut + inf.
Ils les <i>laissent</i> partir.	laisser + inf.
Vous <i>pouvez</i> aller jouer.	pouvoir + inf.
Il <i>regarde</i> les gens passer.	regarder + inf.
Il ne <i>sait</i> pas chanter.	savoir + inf.
Elle <i>semble</i> être un peu plus forte.	sembler + inf.
Elles <i>voient</i> arriver deux garçons.	voir + inf.
Il <i>veut</i> sortir.	vouloir + inf.
Il <i>monte</i> voir ce qui est arrivé.	monter, descen- dre, aller, courir, etc. + inf.
Ils <i>courent</i> annoncer la nouvelle à leurs amis.	

## Chapitre trente et un (31).

après + inf.

Après avoir reçu la lettre, elle l'a lue à sa mère.

par quoi + inf.

Je ne sais pas *par quoi* commencer.

pour + inf.

Elle s'arrête *pour* relire la lettre.

sans + inf.

Il dit cela *sans* sourire.

Et voici deux exemples où ce n'est ni *à* ni *de*, mais *par* qu'on a avant l'infinitif:

commencer par +  
inf.

Il *commence par* dire bonjour.

finir par + inf.

Elles ont *fini par* devenir amies.

### RÉSUMÉ (2)

Voici trois familles de verbes qui se ressemblent:

partir

partir      est parti      part      partait      partira

servir

servir      a servi      sert      servait      servira

dormir

dormir      a dormi      dort      dormait      dormira

Au singulier du présent les trois familles ne sont pas différentes:

je pars	tu pars	il part
je sers	tu sers	il sert
je dors	tu dors	il dort

Les formes « pars! » « sers! » et « dors! » sont également les mêmes. Mais aux autres formes, nous voyons que la fin de chaque forme est la même pour les trois familles de verbes, *sauf une lettre*. Cette lettre est *t* pour

la famille de partir, *v* pour la famille de servir, et *m* pour la famille de dormir. Voici les formes du pluriel du présent:

nous partons	nous servons	nous dormons
vous partez	vous servez	vous dormez
ils partent	ils servent	ils dorment

Les autres verbes que nous connaissons de ces trois familles sont: *sortir*, *(se) sentir*, et *s'endormir*.

## UN HOMME A LA MER!

croire  
je crois  
tu crois  
il croit  
nous croyons  
vous croyez  
ils croient

Quand un enfant  
n'est pas sage, on  
le punit.

punir (comme  
finir)  
a puni  
punit  
punissait  
punira

la manière dont ɔ:  
comment

Quand on punit  
quelqu'un qui n'a  
rien fait, on est in-  
juste.

de cette manière  
= comme cela

il faut ɔ: on doit  
remarquer ɔ: dire

juste ←→ injuste

Quand Marie-Anne, Fatima et Jeanne se sont promenées

*kā mari a:n, fatima e za:n sə sō prɔmne*

pendant une demi-heure, Fatima dit: « Madame Marie-

*pādā -tyn domice:r, fatima di: «madam mari*

Anne, vous ne croyez pas qu'Arthur a été assez puni et

*a:n, vu n krowaje pa karty:r a ete ase pyni e*

que nous pouvons le faire sortir de sa cabine? » « Tu

*k nu puwō l fe:r sorti:r də sa kabin?» «ty*

trouves? Eh bien, descendons! Nous verrons s'il

*tru:v? e bjē, desādō! nu verō sil*

regrette la manière dont il s'est conduit. »

*regret la manje:r dō -til se kōdyi.»*

Dans sa cabine, Arthur a d'abord passé un quart

*dā sa kabin, arty:r a dabo:r pase ā ka:r*

d'heure à se répéter combien il était malheureux et

*dœ:r a s repete kōbjē il ete malœro e*

combien sa mère était injuste: car vraiment, il

*kōbjē sa me:r ete -tēzyst: kar vremā, il*

n'avait rien fait! En tout cas, pas assez pour être

*nave rjē fe! ā tu ka, pa ase pur e:trə*

puni de cette manière. (Il faut remarquer qu'Arthur

*pyni d set manje:r. [il fo rmarke karty:r*

trouve toujours que sa mère est injuste quand c'est

*tru:v tuzu:r ka sa me:r e -tēzyst kā se*

lui qui est puni. Mais il trouve presque toujours  
*lyi ki ε pyni. me il tru:v presk tuzu:r*

qu'elle est très juste quand elle punit sa sœur.)  
*kel ε tre zyst kã -tel pyni sa sœ:r.]*

Mais après avoir pensé à son malheur pendant un  
*me apre -zavwa:r pãse a sã malœ:r pãdã -lã*

quart d'heure, Arthur s'est senti fatigué, s'est couché  
*ka:r dœ:r, arty:r se sãti fatigue, se kufe*

sur le dos et s'est mis à regarder autour de lui.  
*syr la do e se mi a rgarde otu:r da lyi.*

Il faisait chaud dans la cabine. On n'entendait que  
*il fãze fo dã la kabin. ã nãtãde ka*

le bruit des machines. Les yeux d'Arthur se sont  
*l brui de mafin. le -zjø darty:r sã sã*

fermés, et peu à peu, le petit garçon s'est endormi.  
*ferme, e pø a pø, la pti garsã se -tãdormi.*

Ainsi couché sur le dos, il ressemble à un petit  
*ësi kufe syr la do, il rasã:bl a ã pti*

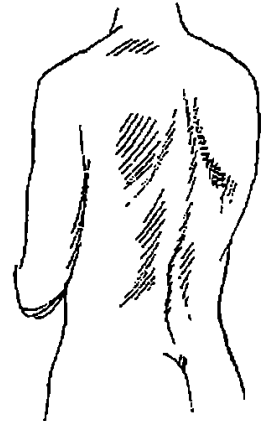
ange plutôt qu'à un petit garçon qui s'est très mal con-  
*-tã:3 plyto ka ã pti garsã ki se tre mal kã-*

duit.  
*dyi.*

« C'est curieux, on n'entend aucun bruit, » dit Jeanne  
*« se kyrjø, ã nãtã okã brui, » di za:n*

quand les trois s'arrêtent devant la porte de la ca-  
*kã le trwa saret dovã la port da la ka-*

bine. « Oui, c'est curieux, » répète Fatima, « que peut-  
*bin. «wi, se kyrjø, » repet fatima, «kø pø*



un dos

peu à peu ←→  
 tout à coup

curieux = étrange

	<p>il faire? Vous ne croyez pas qu'il lui est arrivé  <i>-til fe:r? vu n krwaje pa kil lwi ε -tarive</i></p> <p>quelque chose, Madame Marie-Anne?» « Oh, non! »  <i>kelka fo:z, madam mari a:n? » « o, nɔ! »</i></p> <p>répond Marie-Anne, puis elle ajoute: « Entrons, nous  <i>repɔ mari a:n, pwi ei azut: «ãtrɔ, nu</i></p> <p>verrons ce qu'il fait. » Elle ouvre la porte sans faire  <i>verɔ s kil fe.» el u:vrɔ la port sã fe:r</i></p> <p>de bruit, et entre dans la cabine. Fatima et Jeanne  <i>dɔ bwi, e ã:trɔ dã la kabin. fatima e za:n</i></p>
à sa suite = après elle	<p>entrent à sa suite. Quand elles voient Arthur qui dort,  <i>ã:tr a sa swit. kã -tel vwa arty:r ki do:r,</i></p> <p>la bouche un peu ouverte, elles se mettent à rire sans  <i>la buf ã pø uvvert, el sɔ met a ri:r sã</i></p> <p>pouvoir s'arrêter.  <i>puvwa:r sarete.</i></p>
brusquement = tout à coup	<p>A ce rire, le petit garçon se réveille brusquement et  <i>a s ri:r, lɔ pti garsɔ s revɔ:ɟ bryskamã e</i></p>
hein? ɔ: quci?	<p>saute de la couchette. « Hein? Qu'est-ce qu'il y a? »  <i>so:t dɔ la kufet. «ē? kes kil ja?»</i></p>
tout d'abord = avant toute chose	<p>demande-t-il tout d'abord, ce qui fait rire encore  <i>dɔmã:d -til tu dabo:r, s ki fe ri:r ãko:r</i></p> <p>plus sa sœur et Fatima. Puis, peu à peu, il se ré-  <i>ply sa sœ:r e fatima. pwi, pø a pø, il sɔ re-</i></p> <p>veille entièrement et se met alors à rire lui aussi.  <i>ve:ɟ ãtjermã e s mɛ alo:r a ri:r lwi osi.</i></p> <p>« Eh bien, Arthur, » lui demande sa mère, « as-tu dé-  <i>« e bjē, arty:r, » lwi dmã:d sa mɛ:r, « a ty de-</i></p>

cidé d'être sage pendant le reste du voyage? » Tout  
*side de:trə sa:z pādā l rest dy vwa:ja:z?* » *tu*

d'abord, Arthur ne veut pas répondre, puis il dit en  
*dabo:r, arty:r nə və pa repō:dr, pɥi il di ā*

regardant le tapis de la cabine: « Oui... » « Oui quoi? »  
*rgardā l tapi d la kabin: «wi...» «wi kwa?»*

« Je le promets. » « C'est bien. Ne l'oublie pas. Tu  
*«zə l prɔme.» «se bjē. nə lubli pa. ty*

sais bien qu'une promesse, c'est quelque chose de  
*se bjē kyn prɔmes, se kelkə so:z də*

très sérieux. Ton père tenait toujours ses promesses,  
*tre serjə. tō pɛ:r tənɛ tuzu:r se prɔmes,*

tu le sais bien. » « Oh, oui, maman! » « Alors, quittons  
*ty l se bjē.» «o, wi, māmā!» «abo:r, kitō*

cette cabine où il fait vraiment trop chaud et remontons  
*set kabin u il fe vremā tro so e rmōtō*

sur le pont. » Sur ces mots, Marie-Anne sort avec  
*syɾ la pō.» syɾ se mo, mari a:n so:r avek*

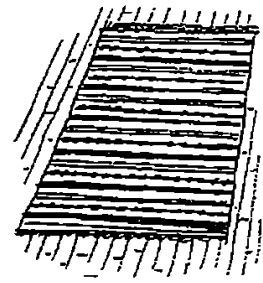
Fatima, et les deux enfants sortent à sa suite.  
*fatima, e le də -zāfā sort a sa sɥit.*

Quand ils montent sur le pont, ils voient que le so-  
*kā -til mō:t syɾ la pō, il vwa kə l so-*

leil est maintenant derrière un gros nuage blanc.  
*le:ɟ e mētnā derjɛ:r ə gro nɥa:z blā.*

« Oh, maman, regarde! » s'écrie Jeanne dès qu'elle le  
*«o, māmā, rgard!» sekri za:n de kel la*

voit. « On dirait un énorme cheval blanc! » « Oui,  
*vwa. «ō dire ə -nenɔrm sɛval blā!» «wi,*



un tapis

une promesse =  
ce que l'on promet

quelque chose de  
sérieux ɔ: une  
chose sérieuse

tenir ses promes-  
ses = faire ce  
qu'on a promis



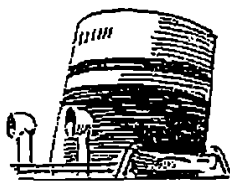
un nuage

on dirait = on  
croirait que c'est

énorme = très  
grand



un avion



une cheminée

en effet o: comme  
le dit Fatima



une aile

très heureux  
[trɛ -zœrø]

très haut  
[trɛ o]

c'est curieux,» dit Marie-Anne en souriant, « on di-  
se *kyrjə*, » *di mari a:n ā surjā*, « *ō di-*  
rait vraiment un énorme cheval. » « Moi, je trouve  
*re vremā cē -nenorm fəval.* » « *mwa, zə tru:v*

qu'il ressemble plutôt à un mouton, ce nuage, » dit  
*kil rasā:bla plyio a cē mutō, sə nyɑ:z,* » *di*  
Arthur. « Un mouton? Eh bien, mon vieux... »  
*arty:r. « cē mutō? e bjē, mō vjə... »*

commence Jeanne, mais elle est interrompue par Fatima  
*kɔmā:s zɑ:n, me el e -tēterōpy par fatima*

qui, à ce même moment, s'écrie: « Regardez! Un  
*ki, a s me:m mɔmā, sekri: « rəgarde! cē*

avion! » « Un avion? Où? » demande Arthur, qui a  
*-navjō! » « cē -navjō? u? » dəmā:d arty:r, ki a*

décidé depuis longtemps que quand il sera grand, il  
*deside dəpyi lōtā kə kā -til sara grā, il*

sera aviateur. « Là, un peu à droite de la première  
*sara avjɑtœ:r. « la, cē pø a drwat də la prɔmjɛ:r*

cheminée. » En effet, à droite de la cheminée, on voit  
*fəmine. » ā -nefɛ, a drwat də la fəmine, ō vwa*

dans le ciel un grand avion qui vient rapidement vers  
*dā l sjeł cē grā -tavjō ki vjē rapidmā ver*

le bateau. Ses grandes ailes brillent au soleil. Comme  
*lə bato. se grā:d -zɛl bri:j o solɛ:j. kɔm*

il vole très haut, on n'entend presque pas le bruit de  
*il vol trɛ o, ō nātā presk pa l brɔj d*

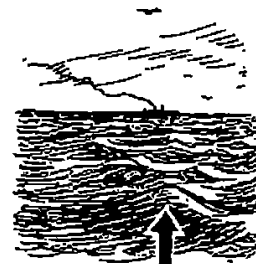
ses quatre moteurs.  
*se katrə motœ:r.*



Dès qu'Arthur aperçoit l'avion, il se met à faire de  
*de karty:r aperswa lavjõ, il sə me a fe:r da*  
 grands gestes. Il sait bien que l'aviateur ne peut  
*grā zest. il se bjē k lavjatœ:r nə pə*  
 pas le voir, mais il le salue tout de même. Le visage  
*pa l vwa:r, me il lə saly tu d me:m. lə viza:z*  
 tourné vers le ciel, il marche sur le pont sans voir  
*turne ver lə sjel, il marsf syr lə pō sã vwa:r*  
 où il pose les pieds. « Arthur! » crie Marie-Anne,  
*u il pɔ:z le pje. «arty:r!» kri mari a:n,*  
 «arrête-toi!» Le petit garçon n'entend rien, et  
*«aret twa!» lə pti garsõ nãtã rjē, e*  
 les autres passagers autour de lui regardent égale-  
*le -zo:trə pasaze otu:r də lɥi rgard egal-*  
 ment l'avion. Marie-Anne croit déjà voir son fils  
*mã lavjõ. mari a:n krwa deza vwa:r sõ fis*  
 tomber à la mer, elle voit son petit corps se dé-  
*tõbe a la mœ:r, el vwa sõ pti kœ:r sə de-*  
 battre un instant contre les vagues, puis, brusque-  
*batr ẽ -nẽstã kõ:trə le vag, pɥi, bryska-*  
 ment, disparaître. Cette pensée lui donne des ailes.  
*mã, dispæ:tr. set pãse lɥi dɔn de -zel.*  
 On dirait qu'elle vole au lieu de marcher. En moins  
*õ dire kɛl vol o lɥə d marsf. ẽ mwẽ*  
 d'une seconde, elle est près de son petit, elle l'a  
*dɥn sɔgõ:d, el ɛ prɛ d sõ pti, el la*  
 saisi par la main et le tient aussi fort qu'un homme.  
*sezi par la mẽ e l tjē osi fœ:r kã -nom.*

s'arrêter  
 arrête-toi!  
 arrêtons-nous!  
 arrêtez-vous!

à la mer = dans  
 la mer



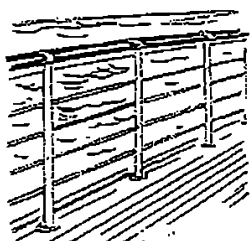
la mer une vague

disparaître (comme  
 connaître)  
 a disparu  
 disparaît  
 disparaissait  
 disparaîtra

saisir (comme  
 finir)  
 a saisi  
 saisit  
 saisissait  
 saisira

rassurer = faire  
devenir calme

tu allais tomber =  
tu étais près de  
tomber



le bastingage



un poisson

Arthur essaye de se débattre, il veut continuer à  
*arty:r ese:j da s debatr, il vø kōtinje a*  
 saluer son aviateur, mais comme, un instant, il a  
*salje sō -navjatæ:r, me kom, œ -nēstā, il a*  
 tourné son visage vers sa mère, il s'arrête brusque-  
*turne sō viza:z ver sa mæ:r, il sareŧ bryskæ-*  
 ment, la regarde, et s'écrie: « Maman! Qu'est-ce qu'il  
*mā, la rgard, e sekri: «māmā! kes kil*  
 y a? » « Rien, mon petit, rien, » dit Marie-Anne pour  
*ja?» «rjē, mō pti, rjē,» di mari a:n pur*  
 le rassurer. « Je croyais que tu allais tomber à la  
*la rasyre. «zø krwaje k ty ale tōbe a la*  
 mer, et j'ai eu peur. » C'est maintenant le tour d'Ar-  
*mæ:r, e zø y pæ:r.» se mētnā l tu:r dar-*  
 thur de rassurer sa mère. « Tu croyais que j'allais  
*ty:r da rasyre sa mæ:r. «ty krwaje k zale*  
 tomber à la mer? Mais maman, c'est impossible:  
*tōbe a la mæ:r? me māmā, se -tēpsibl:*  
 il y a le bastingage, et puis, tu sais bien que je  
*il ja l bastēga:z, e pui, ty se bjē ka z*  
 sais nager! » « Tu nages comme un poisson, mon petit,  
*se naze!» «ty na:z kom œ pwasō, mō pti,*  
 je le sais. Mais dans le port de Casablanca, la mer  
*zø l se. me dā l pɔ:r da kazaablāka, la mæ:r*  
 n'est pas profonde, tandis qu'ici elle est très pro-  
*ne pa pɔ:fɔ:d, tādī kisi si e tre pɔ-*  
 fonde: plus de deux mille mètres. » En entendant  
*fɔ:d: ply da dø mil metr.» ā -nātādū*

cela, Arthur demande: « Dis, maman, qu'est-ce que  
*sla, arty:r dāmā:d: «di, māmā, kes ka*

vous auriez fait si j'étais tombé à la mer? » Et  
*vu -zɔrje fe si zete tōbe a la mɛ:r? » e*

comme pour répondre à sa question, une voix crie à  
*konj pur repō:dr a sa kestjō, yn vwa kri a*

ce même moment: « Un homme à la mer! »

*s mɛ:m nomā: «œ -nom a la mɛ:r!»*

C'est un jeune homme qui, en voulant montrer à une  
*se -tō zœn om ki, ā vulā mōtre a yn*

vouloir  
en voulant

jeune fille comment un jour il avait attrapé un énorme  
*zœn fi:j komā œ zu:r il ave -tatræpe œ -nenorm*

poisson, a fait un geste trop brusque et, du bastingage  
*pwāsō, a fe œ zestæ tro brysk e, dy bastēga:z*

où il était assis, il est tombé à la mer. Celui qui a  
*u il ete -tasi, il ε tōbe a la mɛ:r. sɔlyi ki a*

crié est un monsieur qui a vu le jeune homme tomber,  
*krie ε -tō mɔsjø ki a vy l zœn om tōbe,*

sans pouvoir l'aider, parce qu'il était trop loin. Immé-  
*sā puwɔ:r lede, pars kil ete tro lwē. ime-*

immédiatement =  
tout de suite

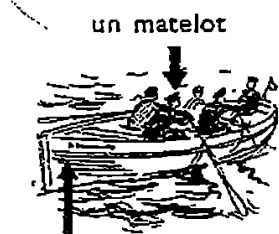
diatement, on fait savoir au capitaine ce qui s'est passé,  
*djatmā, ō fe savwɔ:r o kapiten s ki se pase,*

et ce dernier donne immédiatement l'ordre d'arrêter  
*e s dernje don imedjatmā lordrø darete*

le bateau. Mais les machines d'un grand bateau ne  
*l bato. mɛ le mɔfin dœ grā bato n*

sont pas si faciles à arrêter que le moteur d'une auto,  
*sō pa si fasil a arete ka l motœ:r dyn oto,*

Chapitre trente-deux (32).



une chaloupe

descendre ɔ: faire  
descendre

une centaine =  
environ cent

direction ɔ: sens

une trentaine =  
environ trente

et puis, pour arrêter un grand bateau, il ne suffit pas  
*e pyi, pur arete æ grā bato, il na syfi pa*

d'arrêter les machines. Il faut les faire tourner dans  
*darste le mafin. il fo le fe:r turne dā*

l'autre sens. C'est ce que le capitaine donne l'ordre  
*lo:trə sā:s. se s ka l kapiten don l'ordrə*

de faire. Et quelques minutes plus tard, le bateau  
*də fe:r. e kelk minyt ply ia:r, la bato*

s'est arrêté, cinq matelots montent dans une chaloupe,  
*se -tarete, sē matlo mō:t dā -zyn šalup,*

que d'autres matelots descendent à la mer.

*ka do:trə matlo desā:d a la me:r.*

Le jeune homme qui est tombé à la mer est à quelques  
*lə zœn om ki e tōbe a la me:r e -la kelk*

centaines de mètres du bateau. Heureusement pour  
*sāten də metra dy bato. œvəzmā pur*

lui, il semble savoir nager presque aussi bien que  
*lyi, il sā:blə savwa:r naze presk osi bjē ka*

le poisson qui l'a fait tomber dans l'eau. Quand il  
*l pwasō ki la fe tōbe dā lo. kā -tīl*

voit que l'on a descendu une chaloupe, il se met à  
*vwa ka lō -na desādy yn šalup, il sə me a*

nager dans la direction du bateau. La chaloupe va  
*naze dā la direksiō dy bato. la šalup va*

vite, on dirait que les cinq matelots lui donnent  
*vit, ō dire k le sē matlo lyi don*

des ailes. Il n'y a plus qu'une trentaine de mètres  
*de -zel. il nja ply kyn trāten də metr*

entre elle et le jeune homme. Sur le bateau, tous  
*ā:ɾ el e l zœn œm. syr la baio, tu*

les yeux regardent dans le même sens. Tout à coup,  
*le -zjœ rgarð dā l mœ:m sā:s. tu -ta ku,*

quand la chaloupe n'est plus qu'à une vingtaine de  
*kā la šalup ne ply ka yn vēten da*

mètres du jeune homme, la jeune fille aperçoit quel-  
*metra dy zœn œm, la zœn fi:j aperswa kel-*

que chose de noir qui nage rapidement dans la direc-  
*ka jo:z da nwa:r ki na:z rapidmā dā la direk-*

tion de son camarade. « Là! Là! Regardez! » s'écrie-  
*sjō d sō kamarad. « la! la! rgarde! » sekri*

t-elle, les yeux pleins d'horreur, et l'instant sui-  
*-tel, le -zjœ plē dorœ:r, e lēstā sui-*

vant, des centaines d'yeux se sont tournés dans la  
*vā, de sāten djœ sœ sō turne dā la*

même direction. « Un requin! » s'écrie quelqu'un.  
*mœ:m direksjō. « œ røkē! » sekri kelkœ.*

Les matelots de la chaloupe ont également vu le requin  
*le matlo d la šalup ō -tegalmā vy l røkē*

(car c'en est un), et en trois secondes, ils sont auprès  
*[ka:r sā -ne -tœ], e ā trwa zgō:d, il sō -topre*

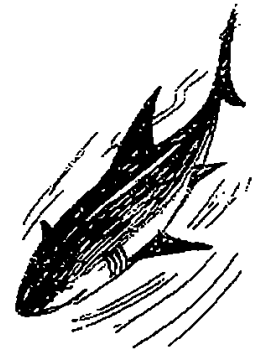
du nageur. Un des marins l'a déjà saisi par les mains,  
*dy nazœ:r. œ de marē la deza sezi par le mē,*

et quand le requin arrive à l'endroit où était le nageur  
*e kā l røkē ari:v a lādrwa u ete l nazœ:r*

quelques instants plus tôt, le jeune homme est déjà  
*kelk -zēstā ply to, la zœn œm e deza*

une vingtaine =  
environ vingt

horreur (f) ɔ:  
très grande peur



un requin

c'en est un ɔ: c'est  
vraiment un re-  
quin

un nageur = un  
homme qui nage

un marin =  
un matelot

Chapitre trente-deux (32).

	<p>dans la chaloupe. Et comme l'un des marins fait  <i>dā la šalup. e kom lē de marē fe</i></p> <p>tomber quelque chose dans la mer au même moment,  <i>tōbe kelka so:z dā la mē:r o mē:m momā.</i></p> <p>le requin a peur et disparaît brusquement. Une  <i>lə rkhē a pœ:r e dispave bryskēmā. yn</i></p>
une dizaine = environ dix	<p>dizaine de minutes plus tard, on a remonté la chaloupe,  <i>dizen da minyt ply tar, ō -na rmōte la šalup,</i></p> <p>et le jeune homme, qui est trop fatigué pour marcher,  <i>e l zœn om, ki e tro fatigue pur marse,</i></p> <p>est porté par deux hommes dans sa cabine, où il est  <i>e portie par do -zom dā sa kabīn, u il e</i></p>
le tout ɔ: tout cela  durer Un jour et une nuit durent vingt- quatre heures.	<p>couché sur sa couchette. Le tout n'a duré qu'un quart  <i>kufe syr sa kufet. lə tu na dyre kē ka:r</i></p> <p>d'heure environ.  <i>dœ:r āvirō.</i></p>
on se montre ɔ: on montre, l'un à l'autre, ...	<p>Sur le pont du bateau, une vingtaine de personnes  <i>syr lə pō dy bato, yn vēten da person</i></p> <p>discutent ce qui s'est passé. On se montre l'endroit  <i>diskyt sə ki se pase. ō s mō:tra lādrwa</i></p>
on se dit ɔ: on dit, l'un à l'autre, ...	<p>où le jeune homme se trouvait au moment où il est  <i>u l zœn om sə truwe o momā u il e</i></p> <p>tombé du bateau, on se dit que la mer est très pro-  <i>tōbe dy bato, ō s di k la mē:r e tre pro-</i></p>
une soixantaine = environ soixante	<p>fonde à cet endroit, et un monsieur d'une soixan-  <i>fō:d a sei ādrwa, e ā masjə dyn swasā-</i></p> <p>taine d'années dit à sa femme: « Ma chère, c'est de  <i>ten dene di a sa fam: «ma fe:r, se d</i></p>

cette manière que l'on se tue. Si ce jeune homme

*set manje:r ka lō s ty. si sa zoen om*

n'avait pas été un si bon nageur, et si les marins

*nave pa ete æ si bō nazœ:r, e si le marē*

n'avaient pas été si rapides...» Il ne finit pas

*nave pa ete si rapid...» il na fini pa*

sa pensée, mais ajoute après un instant: « Ah, cette

*sa pāse, me azut apre -zæ -nēstā: «a, set*

jeunesse! Elle ne pense à rien! » « Tu n'es pas juste,

*zœnes! el na pā:s a rjē!» «ty ne pa zyst,*

Albert, » lui dit sa femme avec un sourire, « tu ne te

*albe:r,» lji di sa fam avek æ suri:r, «ty n ta*

rappelles donc plus cette fois où tu es tombé dans

*rapel dō ply set fwa u ty e tōbe dā*

le lac en voulant me donner une fleur d'eau? » « On

*l lak ā vulā m done yn flœ:r do?» «ō*

ne dit pas « une fleur d'eau » ! » « Tu as sûrement

*n di pa «yn flœ:r do!» «ty a syrmā*

raison, Albert, mais, ce n'est pas cela qui importe. Ce

*rezō, albe:r, me, s ne pa sla ki ēport. s*

qui importe, c'est que tu es injuste. » « Bien, bien, »

*ki ēport, se k ty e -zēzyst.» «bjē, bjē,»*

dit son mari, et sur ces mots, lui et sa femme s'en

*di sō mari, e syr se mo, lji e sa fam sā*

vont prendre une tasse de café au restaurant.

*vō prā:dr yn ta:s dæ kafe o restorā.*

Pendant toute cette affaire, Marie-Anne, Fatima et

*pādū tut set afe:r, mari a:n, fatima e*

se rappeler = se  
souvenir de

se rappeler (com-  
me appeler)  
s'est rappelé  
se rappelle

importer ɔ:  
compter

avoir très peur =  
avoir une très  
grande peur

un requin, il faut  
que ça ... : il faut  
qu'un requin...

et que = et  
lorsque

les enfants sont restés presque immobiles, au même  
*le -zāfā sō reste presk immobil, o me:m*

endroit. La petite Jeanne a eu très peur au commence-  
*ādrwa. la ptit za:n a y tre pœ:r o kōmās-*

ment, mais Arthur l'a rassurée d'un air de grande  
*mā, me arty:r la rasyre dā -ne:r da grā:d*

personne: « Je te promets qu'il ne lui arrivera  
*person: «za ta prome kil no lūi arivra*

rien! Tu verras, ça ira très bien! Ecoute: les ma-  
*rjē! ty vera, sa ira tre bjē! ekut: le ma-*

chines tournent dans l'autre sens! Et le bateau est  
*šin iurn dā lo:trā sā:s! e l bato e*

déjà presque arrêté, tu vois? » « Je vois, » répond Jeanne,  
*deza presk arete, ty vwa?» «za vwa,» repō za:n,*

mais elle a tout de même eu très peur en voyant le  
*me et a tu d me:m y tre pœ:r ā vwa:ā l*

requin. Mais Arthur l'a de nouveau rassurée: « Ça  
*rakē. me arty:r la d nuvo rasyre: «sa*

ne fait rien, tu sais? Un requin, il faut que ça se  
*n fe rjē, ty se? ā rakē, il fo k sa s*

tourne sur le dos pour pouvoir saisir un nageur. »  
*turn syr la do pur puwra:r sezi:r ā nazœ:r.»*

(C'est à l'école qu'Arthur a appris cela.) Mais  
*[se -ta lekol karty:r a apri sla.] me*

Jeanne n'a été tout à fait rassurée que lorsqu'elle a  
*za:n na ete tu -ta fe rasyre kə lōrskel a*

vu le marin saisir le jeune homme par les mains, et  
*vy l marē sezi:r la zœn m par le mē, e*



qu'elle a vu les deux hommes le porter dans sa cabine.

*kəl a vy le də -zom lə pɔrte dā sa kabin.*

Pendant tout cela, aucun des quatre n'avait

*pādā tu sla, okē de katrə nave*

remarqué que le nuage qui, tout d'abord, n'était qu'un

*rmarke kə l nyɑ:z ki, tu dɑbɔ:r, nete kē*

grand cheval à droite de la cheminée du bateau, avait

*grā fval a drwat də la fmine dy bato, ave*

peu à peu couvert tout le ciel, comme un immense ta-

*pə a pə kuwɛ:r tu l sjel, kom ē -nimā:s ta-*

pis blanc. C'est Marie-Anne qui, la première, dit:

*pi blā. se mari a:n ki, la prəmje:r, di:*

« Il fait un peu froid, vous ne trouvez pas? » « Froid? »

*« il fe ē pə frwa, vu n truve pa? » « frwa? »*

disent les deux enfants en même temps: « Non, il ne

*di:z le də -zāfā ā mɛ:m tã: «nɔ̃, il ne*

fait pas froid. » Mais quand ils remarquent, eux aus-

*fe pa frwa. » mɛ kã -til rɔmark, ə ɔ-*

si, que les nuages couvrent maintenant tout le ciel,

*si, kə le nyɑ:z ku:vra mētnā tu l sjel,*

il leur semble tout à coup que leur mère a tout de

*il lœr sã:blə tu -ta ku k lœr mɛ:r a tu d*

même raison.

*mɛ:m rezɔ̃.*

Le nuage n'est déjà plus blanc, mais gris, et l'on

*lə nyɑ:z ne deza pby blā, mɛ gri, e lɔ̃*

ne voit pas le soleil. Il fait aussi sombre qu'à

*n vva pa l solɛ:j. il fe osi sɔ̃:brə kə*

immense =  
énorme

froid ↔ chaud

**couvrir** (comme  
**ouvrir**)  
je couvre  
tu couvres  
il couvre  
nous couvrons  
vous couvrez  
ils couvrent

Le gris est une  
couleur entre le  
blanc et le noir.

il fait sombre ɔ̃:  
on ne voit pas  
bien

Chapitre trente-deux (32).

pas du tout = absolument pas

sept ou huit heures du soir. Et voilà que le vent  
*sei u yi -tæ:r dy swa:r. e vwala ka l vā*

se met à souffler. C'est un vent froid. Ce n'est  
*s me a sufle. se -tæ vā frwa. s ne*

pas du tout un vent d'été, mais un vrai vent d'hi-  
*pa dy tu æ vā dete, me æ vre vā di-*

ver. Les oiseaux volent plus vite, leurs ailes aussi  
*ve:r. le -zwazo vol ply vit, lær -zel osi*

semblent grises plutôt que blanches comme avant.  
*sā:blæ gri:z plyto k bla:f kom avā.*

Une grosse goutte d'eau tombe sur la main de Jeanne.  
*yn gro:s gut do tō:b syr la mē d za:n.*

Une autre goutte tombe immédiatement après sur le nez  
*yn o:træ gut tō:b imedjatmā apre syr la ne*

d'Arthur. « Il pleut! » s'écrie-t-il, et un instant  
*darty:r. «il plø!» sekri -til, e æ -nēstā*

plus tard, ce n'est plus une goutte, mais des di-  
*ply ta:r, s ne ply -zyn gut, me de di-*

zaines, des centaines de gouttes qui tombent autour  
*zen, de sāten da gut ki tō:b otu:r*

de Marie-Anne et des enfants. Et pendant que Marie-  
*da mari a:n e de -zāfā. e pādā k mari*

prenant ɔ: en  
 prenant

Anne, prenant les enfants par la main, court dans la  
*a:n, prənā le -zāfā par la mē, ku:r dā la*

direction des cabines, les centaines de gouttes deviennent  
*direksjō de kabīn, le sāten da gut dāvjen*

un millier = environ mille

des milliers. Un grand cri va d'un bout du bateau à  
*de milje. æ grā kri va dæ bu dy bato a*

l'autre: « Il pleut! Il pleut! » Tous les passagers courent  
*lo:tr: «il plø! il plø!» tu le pasaze ku:r*

vers leurs cabines ou vers les salons, et moins d'une  
*ver lœr kabin u ver le salõ, e mwē dyn*

demi-minute plus tard, le pont est abandonné par le  
*dəmininyt ply ta:r, la põ e -tabādome par la*

dernier passager.

*dernje pasaze.*

La pluie qui tombe des nuages toujours plus sombres  
*la plji ki tō:b de nja:z tuzu:r ply sō:br*

est froide comme une pluie de décembre. De minute  
*e frwad kœm yn plji dæ desā:br. dæ minyt*

en minute elle devient plus forte, et le vent, de  
*ā minyt el dœvjē ply fort, e l vā, dæ*

minute en minute, souffle avec plus de force. La  
*minyt ā minyt, sufl avek ply d fors. la*

mer qui, une demi-heure plus tôt, était si calme et  
*mæ:r ki, yn dəmice:r ply to, ete si kalm e*

bleue, a changé entièrement. Elle est sombre, d'un  
*blø, a fāze ātjermā. el e sō:br, dæ*

vert presque noir, et de grandes vagues frappent le  
*ve:r presk nwa:r, e d grā:d vag frap la*

bateau avec force.

*bato avek fors.*

Marie-Anne et les enfants sont montés dans le salon  
*mari a:n e le -zāfā sō mōte dā l salõ*

de première et regardent par une des fenêtres. « Quelle  
*d prēmje:r e rgard par yn de fne:tr. «kel*

le pont est abandonné par les passagers = les passagers ont quitté le pont

fort  
la force

Une personne qui est très forte a beaucoup de force.

Chapitre trente-deux (32).

tempête = vent très fort, pluie, vagues très hautes, etc .

tempête! » s'écrie Arthur. « Oui, c'est comme cette  
*tāpɛ:t!* » *sekri arty:r.* «wi, se kom set  
 fois, tu te rappelles, où nous étions allés à Azemmour  
*fwa, ty t rapɛl, u nu -zetɔ̃ -zale a azemu:r*  
 avec grand-père, » dit Jeanne. « Oh, oui, » dit Arthur,  
*avek grāpɛ:r,* » *di za:n.* «o, wi,» *di arty:r,*  
 « il y avait des vagues plus hautes que des maisons  
*«il javɛ de vag ply o:t ka de mezɔ̃*  
 de trois étages! » « Disons deux étages, » remarque  
*də trwa -zeta:ʒ!* » «*dizɔ̃ də -zeta:ʒ,*» *remark*  
 Marie-Anne en souriant. « Oui, mais tout de même, »  
*mari a:n ā surjā.* «wi, me tu d mɛ:m,»  
 dit Arthur sans se retourner, le nez contre la fenêtre  
*di arty:r sā s raturne, la ne kɔ:trə la fne:trə*  
 du salon. Le jour dont parle Arthur, il y a eu, entre  
*dy salɔ̃. la zu:r dɔ̃ parl art:y:r, il ja y, ā:trə*  
 Casablanca et Azemmour, une tempête d'une telle force  
*kazablāka e azemu:r, yn iāpɛ:t dyn tel fors*  
 qu'aucun bateau n'a pu quitter le port de Casablanca  
*kokā bato na py kite l pɔ:r də kazablāka*  
 et que deux petits bateaux, en voulant entrer dans le  
*e k də pti bato, ā vulā ātre dā l*  
 port, ont été saisis par une vague immense et ont  
*pɔ:r, ɔ̃ -tete sezi par yn vag imā:s e ɔ̃*  
 disparu en moins d'une minute! Beaucoup de personnes  
*disparɔ̃ ā mwē dyn minyt!* *boku d pɛrson*  
 dans le port les ont vus disparaître. Durant un court  
*dā l pɔ:r le -zɔ̃ vy dispare:tr.* *dyrā -tā̃ ku:r*

instant, on a vu avec horreur les passagers et les  
 ěstā, ǝ -na vy avek oræ:r le pasage e le

matelots se débattre contre les vagues, sans pouvoir  
 matlo s debatra kǝ:tra le vag, sǝ puwǝ:r

les aider. « C'est ainsi que la mer punit ceux qui n'ont  
 le -zede. «se -tĕsi k la mæ:r pyni sǝ ki nǝ

pas peur d'elle, » a-t-on dit. Arthur se rappelle qu'alors,  
 pa pæ:r del, » a -tǝ di. arty:r sǝ rapel kal:r,

au commencement de la tempête, des milliers d'oiseaux  
 o komāsmā d la tāpɛ:t, de milje dwazo

ont passé au-dessus de leurs têtes. En quelques minutes,  
 ǝ pase odsy d lœr tɛ:t. ā kelk minyt,

tous les cafés d'Azemmour (une petite ville à une cin-  
 tu le kafe dazemu:r [yn pɛtit vil a yn sɛ-

quantaine de kilomètres de Casablanca) ont été aban-  
 kāten dǝ kilometra dǝ kazablāka] ǝ -teie abā-

donnés, comme le pont du bateau aujourd'hui. Seule-  
 done, kom la pǝ dy bato ozurdyi. sœl-

ment, cette fois-là, la pluie n'était pas froide comme  
 mā, set fwa la, la plui nete pa frwad kom

aujourd'hui, mais presque chaude.

ozurdyi, mɛ presk fo:d.

Pendant une heure, les deux enfants ne quittent pas  
 pādā -iyn œ:r, le dǝ -zāfā n kit pa

la fenêtre du salon. Puis tout à coup, aussi vite qu'elle  
 la fne:trǝ dy salǝ. pui tu -ta ku, osi vit kel

est venue, la tempête passe. Le vent se calme, les  
 ɛ vny, la tāpɛ:t pa:s. la vā s kalm, le

une dizaine  
 une vingtaine  
 une trentaine  
 une quarantaine  
 une cinquantaine  
 une soixantaine  
 une centaine  
 un millier

se calmer = deve-  
 nir calme

nuages laissent passer les premiers rayons du soleil,  
*nyɑ:ʒ les pase le pɾɛmjɛ rɛʒɔ dy solɛ:j,*

le pont du MAROC, abandonné pendant la tempête,  
*lə pɔ̃ dy marɔk, abɑ̃dɔnɛ pɑ̃dɑ̃ · la tɑ̃pɛ:t,*

est de nouveau plein de monde. Le soleil disparaît  
*ɛ d nuvo plɛ̃ d mɔ̃:d. la solɛ:j dispɑrɛ*

encore de temps en temps derrière un nuage, mais de  
*ɑ̃kɔ:r dɔ tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃ dɛrjɛ:r ɑ̃ nyɑ:ʒ, mɛ d*

minute en minute, ses rayons deviennent plus chauds. Il  
*minyt ɑ̃ minyt, sɛ rɛʒɔ dɔvʒɛn plɪʒ so. il*

ne fait pas du tout sombre, tous semblent contents et  
*nɛ fɛ pa dy tu sɔ̃:br, tus sɑ̃:blɔ̃ kɔ̃tɑ̃ ɛ*

heureux. Tous sauf ceux qui n'aiment pas les grosses  
*œrɔ. tus sɔf sɔ̃ ki nɛ:m pa le grɔ:s*

vagues et sont encore malades dans leurs cabines. Mais  
*vɑʒ ɛ sɔ̃ -tɑ̃kɔ:r malɑd dɑ̃ lœr kabin. mɛ*

les enfants n'y pensent pas, et pour eux, le voyage  
*lə -zɑ̃fɑ̃ ni pɑ̃:s pa, ɛ pur ø, lɔ vɔvɑjɑ:ʒ*

continue, toujours aussi beau.  
*kɔ̃tɪny, tuzɔ:r osi bɔ.*

EXERCICE A.

MOTS:

une aile  
 un aviateur  
 un avion  
 un bastingage

Fatima dit à Marie-Anne: «Vous ne — pas qu'Arthur est resté assez longtemps dans sa cabine?» « Nous verrons s'il regrette la — dont il s'est conduit, » dit Marie-Anne. Arthur, dans sa cabine, trouve que sa

mère est très —, car il n'a vraiment rien fait. Quand il dort, il ressemble à un petit ange — qu'à un garçon qui s'est mal conduit.

Marie-Anne entre dans la cabine la première, Jeanne et Fatima y entrent à sa —. Arthur rougit et regarde le — de la cabine quand sa mère lui demande: « Me promets-tu d'être sage? » Puis il lui donne la — qu'elle lui demande.

Le soleil est derrière un gros —. Ce nuage ressemble à un — cheval. Tout à coup, les enfants voient un —. Arthur le regarde, le visage — vers le ciel, sans voir où il marche. Quand Marie-Anne l'a —, il s'—: « Qu'est-ce qu'il y a? » Sa mère le —: « Il n'y a rien, mon petit. »

Marie-Anne croyait que son fils — tomber à la mer. Mais Arthur lui dit qu'il sait —. « C'est vrai, tu nages comme un —, » lui dit sa mère, « mais la mer ici est très —. »

#### EXERCICE B.

Que dit-on d'une personne qui nage très bien? ...  
 Qu'est-ce qu'un oiseau a au lieu de bras? ...  
 Comment le jeune homme est-il tombé à la mer? ...  
 Que fait le capitaine du bateau quand on a crié: Un homme à la mer? ...  
 Que font les matelots, quand le bateau

une chaloupe  
 une cheminée  
 un commence-  
 ment  
 une direction  
 un dos  
 un endroit  
 une force  
 une goutte  
 une horreur  
 une manière  
 un marin  
 un matelot  
 une mer  
 un nageur  
 un nuage  
 un ordre  
 la pluie  
 un poisson  
 une promesse  
 un requin  
 un sens  
 un tapis  
 une tempête  
 une vague  
 un vent  
 brusque  
 curieux  
 énorme  
 froid  
 gris  
 immense  
 injuste  
 juste  
 profond  
 sombre  
 abandonner  
 arrête-toi!  
 se calmer  
 ils couvrent  
 vous croyez  
 se débattre  
 descendre  
 disparaître

il disparaît  
durer  
il faut  
nager  
il pleut  
porter  
prenant  
il a puni  
il punit  
remarquer  
se répéter  
se rappeler  
rassurer  
remonter  
saisir  
il a saisi  
tu allais tomber  
tourner  
voulant  
brusquement  
hein?  
immédiatement  
plutôt  
une dizaine  
une vingtaine  
une trentaine  
une cinquantaine  
une soixantaine  
une centaine  
un millier  
à sa suite  
ce qui importe  
de cette  
manière  
en effet  
il fait chaud  
il fait froid  
il fait sombre  
pas du tout  
peu à peu  
tout d'abord  
tout de même

s'est arrêté? ... Que fait le jeune homme, quand il voit que l'on descend la chaloupe à la mer? ... Que voit la jeune fille dans l'eau, quand la chaloupe est déjà tout près du jeune homme? ...

EXERCICE C.

<b>je crois</b>	<b>nous croyons</b>
<b>tu crois</b>	<b>vous croyez</b>
<b>il croit</b>	<b>ils croient</b>

« — tu que le jeune homme sait nager? » demande un monsieur à sa femme. « Oui, je — qu'il sait nager, » lui répond-elle. Arthur — aussi que le jeune homme sait nager, car lui-même nage très bien. Mais d'autres passagers ne — pas que le jeune homme sait nager. « — vous que la chaloupe arrivera à temps? » demandent-ils aux matelots. « Oui, nous — qu'elle arrivera à temps, » répondent les matelots, très calmes.

<b>finir</b>	
<b>a fini</b>	<b>finissait</b>
<b>finit</b>	<b>finira</b>

Quand on a — de déjeuner, les enfants quittent la salle du restaurant. Ils se dépêchent toujours de — leur déjeuner, pour aller vite jouer. C'est presque toujours Arthur qui — de manger le premier. Son père aussi — toujours de manger avant les autres. « Quand, un jour, tu — après nous, on sera très content! » dit souvent Marie-Anne à son fils.



vouloir	
a voulu	voulait
veut	voudra

Henri ne — pas mourir, mais qui — mourir avant d'avoir vraiment vécu? Le jeune homme a — que ses enfants deviennent de bons petits Français. Les parents de Marie-Anne lui ont dit: « Quand tu — nous quitter, dis-le, nous ne t'arrêterons pas. » Et maintenant, Marie-Anne, sans le —, a fait du mal à ses parents en décidant de partir.

### RÉSUMÉ (1)

#### Les deux formes du futur.

Dans la phrase: « Nous allons fumer nos cigares dans le salon, » les mots « allons fumer » disent la même chose que le mot « fumerons ». Nous avons donc en français deux différentes formes de futur: le futur en un seul mot (il *fumera*), et le futur en deux mots, avec le verbe *aller* (il *va fumer*). Mais quand disons-nous: « il fumera », et quand disons-nous: « il va fumer »?

Nous disons: « il va fumer », « il va manger », « il va demander », etc. quand ce que dit le verbe va arriver dans peu de temps. Dans les autres cas, nous disons: « il fumera », « il mangera », « il demandera », etc.

Nous dirons donc: « Il *va venir* dans cinq minutes, » mais: « Il *viendra* dans une semaine. » Nous dirons: « Quand il *viendra* (dans peu de temps), nous *allons*

*savoir* ce qu'il veut,» mais: «Quand il viendra (demain, par exemple), nous *saurons* ce qu'il veut.»

Jusqu'ici, cela n'est pas très difficile. Ce qui est un peu plus difficile, c'est que, parfois, on emploie également le verbe *aller* en parlant de choses qui arriveront dans quelques semaines, dans un mois, etc.

On dira par exemple: «Dans quelques semaines, je *vais commencer* mon grand voyage autour du monde,» mais on ne peut pas dire: «Je vais lire ce livre dans quelques semaines.» Pourquoi? Parce que, quand on parle d'un grand voyage, quelques semaines, ce n'est pas long, tandis que si l'on parle de lire un livre, quelques semaines, c'est long.

Un autre exemple. On dira: «Nous *allons finir* votre robe dans trois jours, Madame.» Mais on dira: «Nous *finirons* cette lettre dans trois jours.» Pourquoi? Parce que, quand on parle de finir une robe, trois jours c'est peu, tandis que si l'on parle de finir une lettre, c'est long.

#### RÉSUMÉ (2)

Voici une assez grande famille de verbes, la famille de *venir*, dont nous connaissons jusqu'ici les cinq verbes *venir*, *devenir*, *se souvenir*, *tenir*, et *appartenir*.

On pourrait dire, il est vrai, que ce sont deux familles de verbes, la famille de *venir* et celle de *tenir*.

Mais comme ces deux familles se ressemblent beaucoup, on en a fait une seule, grande famille.

## EXERCICE

Comme premier exercice, essayez d'écrire le présent des verbes de cette famille. Nous vous donnons ici le présent de *venir*:

<b>je viens</b>	<b>nous venons</b>
<b>tu viens</b>	<b>vous venez</b>
<b>il vient</b>	<b>ils viennent</b>

Et voici un exercice sur les autres temps des verbes de cette famille. Comme exemple, nous vous donnons cinq formes du verbe *venir*:

<b>venir</b>	
<b>est venu</b>	<b>venait</b>
<b>vient</b>	<b>viendra</b>

Arthur (tenir) sa cuiller à la main quand il mange sa soupe. Quand il était très petit, c'était sa mère qui (tenir) sa cuiller. La cafetière de M. Doumier a (appartenir) à Napoléon III. Quand M. Doumier mourra, elle (appartenir) peut-être à Marie-Anne. Les enfants de Marie-Anne (devenir) de bons Français, quand ils seront grands. Arthur est (devenir) plus sage, depuis la mort de son père. Marie-Anne se (souvenir) encore des dernières phrases de son mari. Elle s'en (souvenir) toujours.

« Qui (venir) à la gare, quand nous arriverons à Villebourg? » demande Fatima. « Je serais très contente si mon beau-père (venir) à la gare, » lui répond Marie-Anne. M. Doumier était impatient de (tenir) dans ses bras la femme d'Henri et ses enfants. « La femme d'Henri arrive; elle (venir) à Villebourg! » disait-il à tout le monde. Et il a demandé encore une fois à sa fille Josette de (venir), elle aussi, à Villebourg.

## L'ARRIVÉE A MARSEILLE

Quand le MAROC arrive à Marseille, dans la matinée

*kā l marok ari:v a marse:ʃ, dā la matine*

du samedi, il fait très beau, le soleil brille dans un

*dy samedi. il fe tre bo, la sole:ʃ bri:ʃ dā -zā*

ciel bleu. Une grande foule est rassemblée sur le

*sjel blø yn grā:d ful ε rasāble syr la*

quai. On attend le MAROC depuis une heure. Le

*ke. ʔ -natā l marok dəpʃi -zyn œ:r. la*

navire aurait dû être à Marseille vers dix heures.

*navi:r œr dy ε:tr a marse:ʃ ver di -zœ:r.*

Mais à cause de la tempête et du jeune homme qui

*mε a ko:z də la tāpɛ:t e dy zœn œm ki*

était tombé à la mer, il a une heure de retard, et n'ar-

*ete tōbe a la mœ:r, il a yn œ:r də ri:r, e na-*

rive à Marseille que vers onze heures.

*ri:v a marse:ʃ kə ver ʔ:z œ:r.*

Presque tous les passagers sont sur le pont, et beau-

*presk tu le pasaze sō syr la pō, e bo-*

coup font de grands gestes aux personnes rassemblées

*ku fō də grā zest o pœson rasāble*

sur le quai. Beaucoup ont des amis ou des parents

*syr la ke. boku ʔ de -zami u də parā*

parmi la foule qui attend. Marie-Anne, Fatima et

*parmi la ful ki atā. mari a:n, fatima e*

une foule = beaucoup de personnes

une foule est rassemblée ɔ: beaucoup de personnes sont ensemble

un navire = un bateau

il a une heure de retard = il arrive une heure trop tard

beaucoup ɔ: beaucoup de passagers

parent = oncle, tante, cousin, etc.

les enfants sont naturellement au bastingage, et les  
*le -zāfā sō natyrelmā o bastēga:z, e le*

enfants saluent eux aussi la foule. A côté d'eux,  
*-zāfā saly o osi la ful. a kote dō,*

une dame d'une soixantaine d'années semble avoir des  
*yn dam dyn swasāten dane sā:bl awwa:r de*

amis parmi ceux qui attendent, car elle appelle:  
*-zami parmi sō ki atā:d, kar el apel:*

« Hélène! Hélène! » et fait des gestes de la main à  
*«elen! elen!» e fe de zest dō la mē a*

quelqu'un, sur le quai. « C'est ma fille, » explique-  
*kelkē, syr la ke. «se ma fi:j,» eksplik*

t-elle à Marie-Anne, « j'ai été voir une de mes filles  
*-tel a mari a:n, «ze ele wwa:r yn dō me fi:j*

qui est mariée à Casablanca, et Hélène, c'est mon  
*ki e marje a kazablāka, e elen, se mō*

autre fille. » Marie-Anne sourit, et la dame con-  
*-no:tra fi:j.» mari a:n suri, e la dam kō-*

tinue à faire des gestes de la main à sa fille.  
*tiny a fe:r de zest dō la mē a sa fi:j.*

« Elle m'a vue! » dit-elle tout à coup et, en quittant  
*«el ma vy!» di -tel tu -ta ku e, ā kitā*

le bastingage: « Je vais me dépêcher de descendre!  
*l bastēga:z: «za ve m depese dō desā:dr!*

Au revoir, Madame. » « Au revoir, Madame, » répond  
*o wwa:r, madam.» «o wwa:r, madam,» repō*

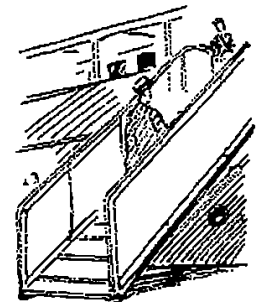
Marie-Anne, et la dame s'en va.  
*mari a:n, e la dam sā va.*

A ce moment, Fatima dit: « Ce monsieur qui semble  
*a s mɔmā, fatima di: «sa masjə ki sã:blə*  
 nous appeler, n'est-ce pas Monsieur André? » « Oui,  
*nu -zaple, nes pa masjə ādre?» «wi,*  
 c'est l'oncle André, » s'écrient les deux enfants en même  
*se lɔ:kl ādre,» sekri le də -zāfā ā mɛ:m*  
 temps, et ils se mettent à crier: « Oncle André! Oncle  
*tā, e il sə met a krie: «ɔ:kl ādre! ɔ:kl*  
 André! » « André à Marseille? Quelle surprise! »  
*ādre!» «ādre a marse:ʃ? kel syrpri:z!»*  
 s'écrie Marie-Anne, « et moi qui le croyais à mille  
*sekri mari a:n, «e mwa ki l krowaje a mil*  
 kilomètres d'ici, chez mon beau-père à Villebourg,  
*kilometrə disɪ, se mɔ bopɛ:r a vilbu:r,*  
 ou à Paris! » « C'est très gentil d'être venu jus-  
*u a pari!» «se tre zāti dɛ:trə vɔny zys-*  
 qu'à Marseille, » dit Fatima. « C'est plus que gentil! »  
*ka marse:ʃ,» di fatima. «se ply k zāti!»*  
 dit Marie-Anne, et ajoute: « Mais il a toujours été un  
*di mari a:n, e azut: «mɛ il a tuʒu:r ete ɔ̃*  
 bon camarade. Maintenant, venez vite, nous allons  
*bɔ kamarad. mɛtnā, vɔne vit, nu -zalɔ*  
 nous dépêcher de descendre, nous aussi! »  
*nu depɛʃɛ də desā:dr, nu osi!»*  
 Des matelots ont justement fini de mettre en place  
*de matlo ɔ zystemā fini d metr ā plas*  
 les passerelles, les premiers passagers commencent à  
*le pasrel, le prəmje pasaze komā:s a*

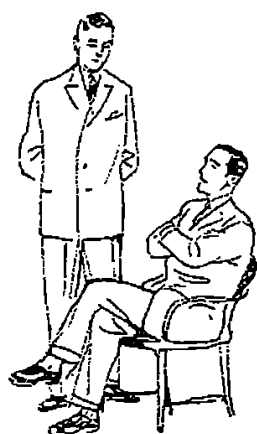
Une surprise est quelque chose que l'on n'attendait pas.

... qui le croyais  
 ɔ: ... qui croyais  
 qu'il était

il est gentil ɔ: il se conduit d'une manière agréable



une passerelle



debout  
assis

suivre  
je suis  
tu suis  
il suit  
nous suivons  
vous suivez  
ils suivent

pousser un cri =  
crier soudain

une dizaine au  
moins = pas  
moins d'une di-  
zaine

descendre du navire. En arrivant devant la passe-  
*desā:drə dy navi:r. ā -narivā dvā la pas-*  
relle du pont de première, Marie-Anne, Fatima et les  
*rel dy pō d prəmje:r, mari a:n, fatima e le*  
deux enfants rattrappent la vieille dame que sa fille

Hélène attend sur le quai. La dame leur sourit et  
*elen atā syr la ke. la dam lœr suri e*

demande: « On vous attend aussi? » « Oui, » répond Ma-  
*dmā:d: «ō vu -zatā osi?» «wi,» repō ma-*

rie-Anne, « un cousin que je croyais à mille kilomètres  
*ri a:n, «ā kuzē k zə krwaje a mil kilomētra*

d'ici. » « Quelle jolie surprise! » dit la dame. Et sur  
*disi.» «kel zoli syrpriz!» di la dam. e syr*

ces mots, elle commence à descendre. Nos quatre amis  
*se mo, el komā:s a desā:dr. no kair ami*

la suivent. André est debout, à côté de la passerelle  
*la syi:v. ādre e dabu, a kote d la pasrel*

par où ils descendent. Il les suit du regard en souriant  
*par u il desā:d. il le syi dy rga:r ā surjā*

à sa cousine.  
*a sa kuzin.*

Tout à coup, la vieille dame pousse un cri et tombe.  
*tu -ta ku, la vje:ŷ dam pus . ā kri e tō.b.*

Immédiatement, une dizaine de personnes au moins  
*imedjaimā, yn dizen də person o mwē*

courent l'aider. La pauvre dame paraît s'être fait  
*ku:r lede. la pō:vra dam pare se:tra fe*



mal, car elle reste couchée sur le côté, sans remuer.  
*mal, kar el rest kufe syr la kote, sã ramye.*

sans remuer ɔ :  
 immobile

« Oh! » dit-elle, puis elle appelle: « Hélène! » « Me  
*«o!» di -tel, pyi el apel: «elen!» «ms*

voilà, maman, » dit sa fille, qui est arrivée elle aussi  
*vvala, mãmã,» di sa fi:j, ki e -tarive el osi*

en courant. Puis elle se met à genoux à côté de sa  
*ã kurã. pyi el sa me a zenu a kote d sa*

mère et lui demande: « As-tu mal, maman? » « Non, »  
*me:r e lyi dmã:d: «a ty mal, mãmã?» «nõ,»*

répond la vieille dame, « mais je ne peux pas remuer le  
*repõ la vje:j dam, «me zã n pa pa ramye l*

bras droit. Je crois que je me le suis cassé en tombant. »  
*bra drwa. zã krwa kã zã m la syi kase ã tãbã.»*

« Ne dis pas cela, maman, ce serait vraiment trop de  
*«nã di pa sla, mãmã, sã sre vremã tro d*

malchance! » dit sa fille. Et André, qui est monté lui  
*malfã:s!» di sa fi:j. e ãdre, ki e mõte lyi*

aussi pour aider Marie-Anne à descendre (cela n'est  
*osi pur ede mari a:n a desã:dr [sla ne*

pas facile, à cause de la foule qui s'est formée autour  
*pa fasil, a ko:z dã la ful ki se forme otu:r*

de la pauvre dame), dit lui aussi: « Quelle malchance!  
*dã la po:vra damj, di lyi osi: «kel malfã:s!*

Juste au moment où cette pauvre dame rentrait en  
*zyst o momã u set po:vra dam rãtre ã*

France d'un si long voyage! Mais il faudrait un doc-  
*frã:s dã si lã vwaja:z! me il fodre ã dok-*



un genou



un bras cassé

malchance ↔  
 chance

se former ɔ : se  
 rassembler

il faut  
 il faudra

Chapitre trente-trois (33).

s'approcher ɔ: ve-  
nir plus près

à travers ɔ: en  
traversant

avez-vous des  
douleurs = avez-  
vous mal

teur! N'y a-t-il pas un docteur? » « Ici, » répond une  
*tœ:r! nja -til pa œ doktœ:r?* » « isi, » *repõ yn*

voix, et un jeune homme s'approche, à travers la foule.  
*vœa, œ œ zœn œm sãpɔf, a travœ:r la ful.*

Il se met lui aussi à genoux auprès de la dame et lui  
*il sã me lwi osi a znu œpɔe d la dam e lwi*

demande: « Avez-vous des douleurs, Madame? » « Non, »  
*dmã:d: « ave vu de dulœ:r, madam? » « nõ, »*

répond la dame, « je n'ai aucune douleur, mais je ne  
*repõ la dam, « zã ne okyn dulœ:r, me . zã n*

peux pas remuer le bras droit. Croyez-vous qu'il est  
*pø pa rœmye l bra drwa. krwaje vu kil œ*

cassé, docteur? » « Je ne peux pas le dire avant de  
*kase, doktœ:r? » « zã n pø pa l di:r avã d*

l'avoir vu, Madame, » lui répond le jeune docteur, puis  
*lavvœ:r vy, madam, » lwi repõ l zœn doktœ:r, pwi*

aux gens rassemblés autour d'eux: « Il faut porter  
*o zã rasãble œtu:r dœ: « il fo pœrte*

Madame dans sa cabine! Faites un peu de place, s'il  
*madam dã sa kabin! fet -zœ pø d plas, sil*

vous plaît! » « Oui, naturellement, » dit alors André à  
*vu ple! » « wi, natyrelmã, » di œlœ:r ãdre a*

sa cousine, « que faisons-nous ici? Descendons vite, le  
*sa kuzin, « kœ fzõ nu isi? desãdõ vit, lœ*

train n'attendra pas longtemps. Il est déjà onze heures  
*trẽ natãdra pa lõtã. il œ dezã õ:z œ:r*

vingt, il part dans une vingtaine de minutes. » Et  
*vẽ, il pœ:r dã -zyn vœten dœ minyi. » e*

il descend avec Marie-Anne sur le quai, suivi de  
*il desā avec mari a:n syr la ke, suivi d*  
 Fatima et des enfants, pendant que la pauvre dame  
*fatima e de -zāfā, pādā k la po:vra dam*  
 est portée dans sa cabine.  
*e porte dā sa kabin.*

Marie-Anne se retourne un instant, pour voir si le  
*mari a:n so rturn cē -nēstā, pur vwa:r si l*  
 porteur qui a pris leurs valises les suit. Il est juste  
*portœ:r ki a pri lœr valiz le syi. il e zyst*

derrière eux et demande, pour être sûr: « Le train de  
*derjœ:r e e dmā:d, pur e:trœ sy:r: «lœ trē d*

Paris, n'est-ce pas, Madame? » « Oui, oui, » lui répond  
*pari, nes pa, madam?» «wi, wi,» lœi repō*

Marie-Anne, « allez-y, nous vous suivons! » Puis elle  
*mari a:n, «ale -zi, nu vu suivi!» pœi el*

se retourne vers André, qui lui a pris le bras. « André,  
*sœ rturn ver ādre, ki lœi a pri l bra. «ādre,*

quelle belle surprise tu nous as faite! Mais comment  
*kel bel syrpri:z ty nu -za fet! me komā*

as-tu eu l'idée de venir jusqu'à Marseille? » « C'est  
*a ty y lide dœ vni:r zyska marse:j?» «se*

très simple, j'ai eu grande envie de te revoir, une si  
*tre sē:pl, ze y grā:d āvi dœ tœ rvwa:r, yn si*

grande envie que j'ai tout à coup décidé de prendre  
*grā:d āvi k ze tu -ta ku deside dœ prā:drœ*

le train de Marseille, et me voilà! » « Quelle bonne  
*lœ trē d marse:j, e m vvala!» «kel bon*

suivre  
 a suivi  
 suit

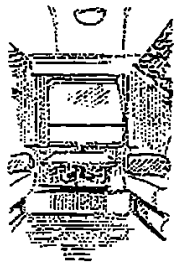


un porteur

simple ɔ: facile à  
 comprendre

un passager = une  
personne qui  
voyage en bateau

un voyageur =  
une personne qui  
voyage par le  
train, en auto,  
etc.



un compartiment

combien est-ce  
que je vous dois?  
ɔ: combien d'ar-  
gent dois-je vous  
donner?

le payer ɔ: payer  
le porteur

idée! » disent les deux enfants derrière lui, et en riant,  
*ide!* » *di:z le do -zāfā derjɛ:r lɥi, e ā rijā,*

tout le monde s'en va vers le train.

*tu l mō:d sā va ver lə trē.*

A quelques centaines de mètres de l'endroit où est  
*a kelk sātɛn də metra də lādruwa u ɛ*

le MAROC, il y a une gare pour les voyageurs qui  
*l marok, il ja yn ga:r pur le vwajazɛ:r ki*

viennent en bateau. Le porteur avec les valises de  
*vjen -tā bato. lə portɛ:r avək le vali:z də*

Marie-Anne est déjà devant un wagon de 1ère classe  
*mari a:n ɛ deza dvā -tā vagō d prēmijɛ:r kla:s*

où il a vu un compartiment libre. Il monte dans le  
*u il a vy ā kōpartimā libr. il mō:t dā l*

wagon, suivi de nos voyageurs. Le porteur met les  
*vagō, suvi d no vwajazɛ:r. lə portɛ:r me le*

valises en place dans le compartiment, et Marie-Anne  
*vali:z ā plas dā l kōpartimā, e mari a:n*

lui demande: « Combien est-ce que je vous dois? »  
*lɥi dmā:d: «kōbjē es kə ʒ vu dwa?»*

« Cela fait deux cents francs, Madame, » lui répond  
*«sla fɛ də sā frā, madam,» lɥi repō*

le porteur. Marie-Anne veut le payer, mais son cou-  
*l portɛ:r. mari a:n vø l peje, me sō ku-*

sin l'arrête, et paye à sa place. Marie-Anne proteste:  
*zē laret, e pe:j a sa plas. mari a:n protest:*

« André, vraiment, je ne veux pas que tu payes pour  
*«ādre, vremā, ʒə n vø pa k ty pe:j pur*

moi! » Mais son cousin lui sourit et ne la laisse pas  
*mwa!* » *me sō kuzē lʷi suri e n la les pa*  
 continuer. Elle est si jolie, en ce moment, qu'il se  
*kōtinʷe. el e si zoli, ā s momā, kil sō*  
 demande un instant s'il ne peut pas se permettre de  
*dmā:d ā -nēstā sil nō pō pa s pemetre dō*  
 l'embrasser. Après tout, Marie-Anne est sa cousine.  
*lābrase. aprē tu, mari a:n e sa kuzin.*

Mais devant Fatima, il préfère ne pas le faire. Il dit  
*me dvā fatima, il pʷefɛ:r nō pa l fɛ:r. il di*  
 seulement: « Ma chère cousine, c'est très simple: à  
*sœlmā: «ma fɛ:r kuzin, se tre sē:pl: a*

partir de ce moment et jusqu'à notre arrivée à Ville-  
*partɪ:r dō s momā e zyska notr arive a vil-*  
 bourg, c'est moi qui paye. Sommes-nous d'accord? »  
*bu:r, se mwa ki pɛ:j. som nu dakɔ:r?»*

Cette fois-ci, la jeune femme ne proteste pas. Elle  
*set fwa si, la zœn fam nō protest pa. el*  
 lève les épaules avec un petit geste des bras, et dit  
*le:v le -zɛpɔ:l avək ā pti zest de bra, e di*  
 en souriant: « Tu es le plus fort. Cela a toujours été  
*ā surjā: «ty e l ply fɔ:r. sla a tuzɔ:r ete*  
 comme ça. Quand tu veux vraiment quelque chose,  
*kœm sa. kā ty vō vʷemā kelka fɔ:r,*

il est impossible de te résister! » Et elle dit cela avec  
*il e -tēposibl dō tō reziste!» e el di sla avək*  
 un sourire si gentil que le jeune homme ne peut plus,  
*ā suri:r si zāti kō l zœn œm nō pō ply,*



André embrasse  
Jeanne.

à partir de ɔ: de-  
puis

nous sommes d'ac-  
cord ɔ: nous vou-  
lons la même cho-  
se



une épaule

gentil ɔ: joli,  
agréable

Chapitre trente-trois (33).

naturel  
naturelle  
naturellement

gentil  
gentille  
gentiment

lui, résister à l'envie qu'il a d'embrasser sa cousine.  
*lyi, reziste a lāvi kil a dābrase sa kuzin.*

Mais il fait cela si gentiment que Marie-Anne trouve  
*me il fe sla si zātimā kə mari a:n tru:v*

son geste tout à fait naturel. Ils rient tous les deux,  
*sō zest tu -ta fe natyrel. il ri tu le də,*

et le jeune homme s'écrie: « Que tu es gentille, Marie-  
*e l zæ:n om sekri: «kə ty ε zāti:j, mari*

Anne! Si un jour tu étais fatiguée d'être seule, je... »  
*a:n! si ə zu:r ty ete fatigue dε:trə sœl, zə...»*

Mais il se souvient soudain qu'ils ne sont pas seuls,  
*me il sə suvjē sudē kil nə sō pa sœl,*

et s'arrête.  
*e sarɛt.*

Quelques instants plus tard, quand Fatima et les deux  
*kɛlk -zēstā ply ta:r, kə fatima e le də*

enfants sont sortis du compartiment, Marie-Anne ne  
*-zāfā sō sorti dy kōpartimā, mari a:n nə*

peut s'empêcher de demander à son cousin: « Que  
*pə sāpsɛ də dmāde a sō kuzɛ: «kə*

tout à l'heure ɔ:  
un peu avant

voulais-tu dire par ta phrase de tout à l'heure? » Le  
*vule ty di:r par ta fra:z də tu -ta læ:r?» lə*

jeune homme devient tout à coup très sérieux, puis  
*zæ:n om dɔvjē tu -ta kə tre serjə, pyi*

ailleurs ɔ: dans  
une autre direc-  
tion

murmure en regardant ailleurs: « Je te raconterai cela  
*myrmy:r ə rgardā ajæ:r: «zə tə rakōtre sla*

une autre fois... » La jeune femme comprend alors  
*yn o:trə fwa...» la zæ:n fam kōprā alo:r*

qu'elle n'aurait pas dû poser sa question. Elle pense:

*kel nore pa dy poze sa kestjō. el pā:s:*

« Et moi qui me croyais toujours si sûre, avec André!

*« e mwa ki m krowaje tuzur si sy:r, avek ādre!*

Va-t-il vraiment tomber amoureux de moi? J'espère

*va -il vremā tōbe amuro d mwa? zespe:r*

tomber amoureux  
= devenir amoureux

bien que non! » Mais à y bien penser, cela n'est pas

*bjē k nō!» me a i bjē pāse, sla ne pa*

à y bien penser  
o: quand elle pense bien à cela

une si grande surprise pour la jeune femme. Elle a

*yn si grā:d syrpriz pur la zœn fam. el a*

depuis quelque temps le sentiment qu'André ne la

*dəpyi kelk tā l sātimā kādre n la*

sentir  
un sentiment

regarde plus tout à fait comme une... parente, mais

*rgarda ply tu -ta fe kom yn... parāt, me*

un parent  
une parente

comme une jeune femme dont on peut très bien tomber

*kom yn zœn fam dō -tō pō tre bjē tōbe*

surprendre (comme prendre)  
surprendre  
a surpris  
surprenait  
surprendra

amoureux. Non, Marie-Anne n'est pas surprise, cela

*amuro. nō, mari a:n ne pa syrpriz, sla*

devait bien arriver un jour, mais quand même! Comme

*dve bjē -narive ā zur, me kā me:m! kom*

quand même =  
tout de même

elle ne dit rien, André lui demande: « Dis, Marie-

*el nō di rjē, ādre lui dmā:d: «di, mari*

Anne, tu n'es pas fâchée, j'espère? » « Oh, non, An-

*a:n, ty ne pa fāse, zespe:r?» «o, nō, ā-*

fâché = en colère

dré, pourquoi serais-je donc fâchée? Mais où sont les

*dre, purkwa sre:z dō fāse? me u sō le*

enfants? Et Fatima? Il y a dix minutes qu'ils ont

*-zāfā? e fatima? il ja di minyt kil -zō*

quitté le compartiment. » « C'est vrai, » dit André,  
*kite l kōpartimā.* « se vre, » di ādre,

« où sont-ils? » Fatima, qui entre en ce moment même  
*«u sō -til?» fatima, ki ā:tr ā s momā me:m*

dans le compartiment, dit qu'elle croyait que les enfants  
*dā l kōpartimā, di kel krowaje k le -zāfā*

étaient avec Marie-Anne et André. Ils étaient allés avec  
*ete -tavek mari a:n e ādre. il -zete -tale avek*

elle jusqu'à l'autre wagon, puis ils l'avaient quittée en  
*el zyska lo:trə vagō, pyi il lave kite ā*

courant dans la direction de leur compartiment. « Je  
*kurā dā la direksjō d lcer kōpartimā. «za*

suis nerveuse, » dit Marie-Anne, « le train peut partir  
*syi nervø:z, » di mari a:n, «lə trē pø parti:r*

d'un moment à l'autre, et ils ne sont pas avec moi! »  
*dōē momā a lo:tr, e il nō sō pa' avek mwa!»*

Et comme, à ce moment, le train se met en marche,  
*e kom, a s momā, lə trē s me ā marʃ,*

elle pousse un cri d'angoisse: « Mes enfants! André,  
*el pus œ kri dāgwas: «me -zāfā! ādre,*

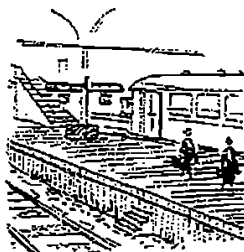
fais arrêter le train, vite! Ils sont restés sur le quai  
*fe arete l trē, vit! il sō reste syr la ke*

de la gare! » Et André s'est déjà levé et se prépare  
*d la gar!» e ādre se deza lve e s prepa:r*

à faire arrêter le train, quand les deux disparus appa-  
*a fe:r arete l trē, kā le dō disapary apa-*

raissent, accompagnés de deux autres enfants de leur  
*res, akōpaje d dō -zo:trə -zāfā d lcer*

l'angoisse = la  
 peur



le quai d'une gare

accompagnés de  
 deux autres enfants



âge. Ce sont Georges et Liliane, leurs nouveaux camarades du MAROC.

*rad dy marok.*

Chez une autre femme, l'angoisse aurait maintenant

*fe -zyn o:trə fam, lāgwas ɔre mētnā*

fait place à une grande colère, mais Marie-Anne est

*fe plas a yn grā:d kolɛ:r, me mari a:n ɛ*

si heureuse de voir apparaître ses enfants qu'au lieu

*si ɛrə:z də vwa:r aparɛ:trə se -zāfā ko lʃə*

de se mettre en colère, elle les embrasse comme si

*d sə metr ā kolɛ:r, ɛl le -zābras kom si*

se mettre en colère = devenir fâché

elle ne les avait pas vus depuis des mois. C'est ainsi

*ɛl nə le -zavɛ pa vy dəpɥi de mwa. se -tēsi*

que chez elle, l'angoisse fait souvent place à une grande

*k fe -zɛl, lāgwas fe suvā plas a yn grā:d*

tendresse. Il est vrai qu'après avoir embrassé les

*tādres. il ɛ vɛ kəpɛ -zavwa:r ābrase le*

la tendresse ɔ: le sentiment d'une mère pour ses enfants

enfants elle leur demande pourquoi ils se sont si mal

*-zāfā ɛl lɛr dəmā:d purkwa il sə sō si mal*

conduits et leur dit qu'elle est très fâchée. Mais Jeanne

*kōdɥi ɛ lɛr di kel ɛ tre fafe. me za:n*

et Arthur savent bien qu'elle n'est pas sérieusement

*ɛ arty:r sa:v bʃē kel nɛ pa serjəzmā*

fâchée. Et pour lui faire entièrement oublier sa peur,

*fafe. ɛ pur lɥi fɛ:r ātjermā ublie sa pɛ:r,*

ils se dépêchent de lui raconter qu'ils ont retrouvé

*il sə dəpɛ:ʃ də lɥi rakōte kil -zō rətruve*

Chapitre trente-trois (33).

le compartiment est occupé par (la famille) = (la famille) a pris toutes les places du compartiment



un couloir

à regarder ☉: en regardant

Georges et Liliane sur le quai de la gare, juste avant  
*ʒɔʁʒ e liljan syr la ke d la ga:r, ʒyst avā*

de monter dans le wagon, et qu'en quittant Fatima,  
*d mōte dā l vagō, e kā kitā fatima,*

ils avaient couru dans le wagon où se trouvait le  
*il -zave kury dā l vagō u s truve l*

compartiment occupé par leurs camarades et leurs  
*kōpartimā okype par lœr kamarad e lœr*

parents. « C'est bien, » leur dit Marie-Anne, « mais  
*parā. «se bjē,» lœr di mari a:n, «me*

maintenant, promettez-moi de ne pas descendre du  
*mēinā, promete mwa da n pa desā:dra dy*

train, quand le train s'arrêtera à la prochaine gare!  
*trē, kā l trē saretra a la profen ga:r!*

Je serais même très contente si vous me promettiez  
*ʒa sre mē:m tre kōtā:i si vu m prometje*

de rester près du compartiment. » « Bien, maman, »  
*d reste pre dy kōpartimā.» «bjē, māmā,»*

lui promettent Arthur et sa sœur, « nous resterons  
*lyi promet arty:r e sa sœ:r, «nu resterō*

debout dans le couloir. » « Merci! » Et les quatre enfants  
*dbu dā l kulwa:r.» «mersi!» e le katr āfā*

sortent en riant dans le couloir, où ils restent debout  
*sort ā rijā dā l kulwa:r, u il rest dbu*

à regarder la campagne que le train traverse, les  
*a rgarde la kāpaŋ ka l trē travers, le*

maisons, les gens, les animaux et toutes les autres  
*mezō, le ʒā, le -zanimō e tut le -zo:tro*

choses que l'on voit d'un train en marche. Peu après,  
*ʃo:z kə lɔ̃ vwa dɛ̃ trɛ̃ ɑ̃ marʃ. pø apre,*

Fatima sort elle aussi dans le couloir et se met à une  
*fatima sɔ:ʀ el osi dɑ̃ l kulwa:ʀ e s me a yn*

autre fenêtre. Elle pense à tout ce qui l'attend en  
*o:trə fənɛ:tr. el pɑ̃:s a tu s ki latɑ̃ ɑ̃*

France, elle est contente, mais elle a aussi un peu  
*frɑ̃:s, el ɛ kɔ̃tɑ̃:t, me el a osi ɛ̃ pø*

peur.

*pø:ʀ.*

Pendant que Marie-Anne parlait aux enfants, et main-  
*pɑ̃dɑ̃ k mari a:n parle o -zɑ̃fɑ̃, e mɛ-*

tenant, pendant que lui et elle se parlaient calmement,  
*tnɑ̃, pɑ̃dɑ̃ kə lɥi e el sɑ̃ parl kalmɑ̃,*

André regarde en lui-même et comprend que l'amitié  
*ɑ̃dre rgard ɑ̃ lɥime:m e kɔ̃prɑ̃ k lamitje*

qu'il avait toujours eue pour sa cousine a vraiment  
*kil ave tuzu:ʀ y pur sa kuzin a vremɑ̃*

fait place à un grand amour. Et à y bien penser, il  
*fe plas a ɛ̃ grɑ̃ -tɑmu:ʀ. e a i bjɛ̃ pɑ̃se, il*

n'est pas surpris. N'a-t-il pas quelques jours plus tôt  
*ne pɑ̃ syrpri. na -til pɑ̃ kelk zu:ʀ ply to*

raconté à M. Doumier qu'il était tombé amoureux  
*rakɔ̃te a masjə dumje kil ɛte tɔ̃be amurø*

de sa cousine le soir même où elle a connu Henri?  
*d sa kuzin lə swɑ:ʀ mɛ:m u el a kɔny ɑ̃ri?*

N'est-ce pas à partir de ce soir-là que son cœur a  
*nes pɑ̃ a parti:ʀ dɑ̃ sɑ̃ swɑ:ʀ la kə sɔ̃ kœ:ʀ a*

en lui-même ɔ: en  
son cœur

un ami  
une amitié

eue ɔ: sentie

(cela) ne sert à rien ɔ: (cela) n'aide à rien

commencé à battre un peu plus fort chaque fois qu'il  
*komāse a baɪr ɛ pə ply fɔ:r sak fwa kil*

s'approchait de sa cousine? Il a toujours essayé de ne  
*sapɔʃe d sa kuzin? il a tuʒu:r esseʒe də n*

pas y penser, mais il comprend maintenant que cela  
*pa i pāse, me il kōpɾā mētnā ka sla*

ne sert à rien de résister. Et André sent une grande  
*n sɛ:r a rjɛ. d reziste. e ādre sā yn grā:d*

tendresse monter en lui.  
*tādrɛs mōte ā lɥi.*

« André, je te parle et tu ne réponds pas! Tu rêves? »  
*«ādre, ʒə tə parl e ty n repɔ pa! ty rɛ:v?»*

La voix de Marie-Anne lui semble venir de loin, comme  
*la vwa d mari a:n lɥi sã:bla vɛnɪr də lwɛ, kom*

si elle n'était pas là, tout près de lui. « Pardon, Marie-  
*si el netɛ pa la, tu pɾɛ də lɥi. «pardɔ, mari*

Anne, je rêvais, c'est vrai... » « Mais, à quoi rêvais-  
*a:n, ʒə rɛve, se vrɛ... » «me, a kwa rɛve*

tu donc, pendant que je te parlais? » « Oh, je ne sais  
*ty dɔ, pādā k ʒə tə parle?» «o, ʒə n se*

pas, je crois que je rêvais à Casablanca, aux fleurs de  
*pa, ʒə krwa ka ʒ rɛve a kazablāka, o flœ:r də*

ton jardin, à toi aussi. » « Quelle idée de rêver à  
*tɔ ʒardɛ, a twa osi.» «kel ide də rɛve a*

moi quand nous sommes assis l'un devant l'autre! »  
*mwa kā nu som -zasi lɛ dvā . lo:tr!»*

dit Marie-Anne en riant. Et André rit lui aussi. Il  
*dɪ mari a:n ā rɪjā. e ādre ri lɥi osi. il*

décide de ne plus penser à tout cela, au moins de ne  
*desid da n ply pāse a tu sla, o mwē da n*

pas y penser avant d'être arrivé à Villebourg.

*pa i pāse avā de:tr arive a vilbu.r.*

## EXERCICE A.

Quand le MAROC arrive à Marseille, une grande — est rassemblée sur le quai. On attend le — depuis dix heures. Mais à — de la tempête, le MAROC a une heure de retard. Beaucoup de passagers ont des amis ou des — parmi la foule qui attend. Et les personnes — sur le quai font de grands gestes pour saluer le navire.

Quand Marie-Anne voit André, elle s'écrie: « Quelle —! » Et Fatima dit: « C'est très — d'être venu jusqu'à Marseille. » Tout le monde va vers les — par lesquelles il faut descendre. André est — sur le quai. Il les — du regard pendant qu'ils descendent.

La vieille dame — un cri et tombe. Une dizaine de personnes au — courent l'aider. La dame est restée couchée sur le —. Elle ne — pas. Sa fille arrive en courant et se met à — près de sa mère. La dame croit qu'elle s'est — le bras droit en tombant. « Quelle —! » dit-on dans la foule. Un docteur s'—. Il vient à — la foule et demande à la dame: « Avez-vous des —, Madame? » Peu après, le — prend les

## MOTS:

une amitié  
 l'angoisse  
 un comparti-  
 ment  
 un côté  
 un couloir  
 une douleur  
 une épaule  
 une foule  
 un genou  
 les genoux  
 une malchance  
 un navire  
 un(e) parent(e)  
 une passerelle  
 un porteur  
 un quai  
 un sentiment  
 une surprise  
 une tendresse  
 un voyageur  
 fâché  
 gentil  
 gentille  
 occupé  
 simple  
 accompagner  
 ils apparaissent

apparaître  
s'approcher  
casser  
je dois  
embrasser  
il faudrait  
former  
payer  
protester  
rassembler  
remuer  
résister  
rêver  
il suit  
nous suivons  
ils suivent  
il a suivi  
il a surpris  
ailleurs  
d'accord  
debout  
calmement  
gentiment  
à cause de  
à partir de  
à travers  
au moins  
à y bien penser  
cela fait  
cela ne sert à  
rien  
de retard  
être surpris  
faire place à  
j'espère que non  
moi qui le  
croyais  
par où  
pousser un cri  
quand même  
se mettre en  
colère  
se mettre en  
marche

valises de Marie-Anne et de Fatima, et tout le monde va vers le train.

EXERCICE B.

Pourquoi Marie-Anne n'est-elle pas surprise, quand elle voit que le jeune homme est un peu amoureux d'elle? ... Pourquoi Marie-Anne est-elle nerveuse quand Fatima lui dit qu'elle ne sait pas où sont les enfants? ... Que fait Marie-Anne quand ses enfants apparaissent soudain? ... Qu'est-ce que Marie-Anne demande aux enfants de lui promettre? ... Où les enfants vont-ils en sortant du compartiment? ... Et qu'est-ce qu'ils font? ... A quoi pense Fatima, dans le couloir? ... Que comprend André en regardant en lui-même? ... Pourquoi André ne répond-il pas quand Marie-Anne lui parle? ... Que décide-t-il ensuite? ...

EXERCICE C.

je suis  
tu suis  
il suit

nous suivons  
vous suivez  
ils suivent

Quand Marie-Anne va vers la passerelle, elle dit aux enfants: « — moi! » Les enfants ne répondent pas, et Fatima leur dit alors: « Si nous ne — pas votre maman, nous ne la retrouverons pas si facilement,

sur le quai.» Alors les enfants — leur mère. Quand André Comaux voit sa cousine, il lui dit: « — moi, Marie-Anne! » « Bien, André, je te —! » répond la jeune femme. Elle lui donne le bras, et elle le —.

tomber amoureux de  
le train de

### RÉSUMÉ (1)

Nous avons déjà parlé des négations dans le résumé du chapitre 26. Mais il nous reste encore plusieurs choses à dire. Voici:

D'abord, avez-vous remarqué qu'il peut y avoir deux négations dans la même phrase? (Il peut même y en avoir trois, quatre ou cinq dans la même phrase, mais nous ne connaissons que des exemples avec deux négations.) Voici quelques exemples:

« Elle *ne* prend *jamais* rien dans la maison. »

« Je *ne* dirai *plus* rien. »

« *Personne* *ne* disait rien. »

« *Personne* *ne* t'aimera *jamais* comme moi. »

« Ils ont promis de *ne plus jamais* se quitter. »

« *Aucun* de ses amis *ne* sait rien. »

Dans ces phrases, vous avez donc les groupes de négations suivants: « ne jamais + ne rien », « ne plus + ne rien », « personne ne + ne rien », « personne ne + ne jamais », « ne plus + ne jamais » et « aucun ne + ne rien ». Vous voyez que, dans ces phrases, on écrit seulement le « ne » de la première négation. Celui de la deuxième négation ne s'écrit pas.

Essayez vous-même, comme exercice, de faire des exemples avec les groupes de négations suivants: « ne jamais + ne personne », « aucun ne + ne jamais », « ne plus + ne personne » et « personne ne + ne plus ».

Une autre chose que vous avez sûrement remarquée, c'est que parfois, entre les deux parties de la négation, il n'y a pas de verbe: le verbe est alors placé après la négation. Un exemple: « Promettez-moi de *ne pas* descendre du train. »

Mais quand donc ne place-t-on pas le verbe de la phrase entre les deux parties d'une négation, mais après? La réponse est: Quand la phrase a deux verbes et que le deuxième verbe est à la forme en -er, -re ou -ir (à l'infinitif, comme: aller, descendre, finir), on place ce deuxième verbe tout de suite après les deux parties de la négation. Voici d'autres exemples: « Nous pouvons *ne pas montrer* ce que nous sentons, » « Il a décidé de *ne plus penser* à elle, » « Ils ont promis de *ne plus jamais se quitter*. »

Une troisième chose que vous avez peut-être remarquée, c'est que la négation n'est pas toujours formée de deux mots. Parfois, on n'écrit que l'un des deux mots d'une négation. Il y a alors des cas où l'on n'écrit que la première partie (le mot « ne »), d'autres cas où l'on n'écrit que la deuxième partie de la négation. Voici des exemples de chacun des deux cas:

- 1) « Il est sorti sans *rien* dire. »  
« Il regardait sans *rien* entendre. »



Dans ces phrases, c'est le mot « sans » qui empêche d'écrire le mot « ne ». Nous dirons donc également: « Il est parti sans voir *personne*, » « Il a quitté la ville sans voir *aucun* de ses amis, » etc.

- 2) « Elle *ne* cessait de pleurer. »  
« Il *ne* peut s'empêcher de rire. »

Donc, quand le premier verbe de la phrase est « cesser » ou « pouvoir », on peut écrire seulement « ne » au lieu de « ne ... pas ». (Mais on peut aussi écrire « ne ... pas », comme nous l'avons vu dans notre histoire.)

## RÉSUMÉ (2)

### La famille de prendre

De cette famille, vous connaissez quatre verbes. Ce sont les verbes: *prendre*, *apprendre*, *comprendre* et *surprendre*. Comme vous voyez, les formes de ces verbes sont formées d'une forme du verbe prendre + les lettres *ap-*, *com-* ou *sur-* avant la forme du verbe prendre. C'est donc une famille très facile. Voici deux exercices:

prendre	
a pris	prenait
prend	prendra

Marie-Anne est très <sup>(surprendre)</sup> de voir son cousin sur le quai. « Cela te <sup>(surprendre)</sup> ? » lui demande André. « Ce serait étrange si cela ne me <sup>(surprendre)</sup> pas, » répond Marie-Anne. Ceux qui attendaient le

MAROC ne (comprendre) pas pourquoi le bateau avait tant de retard. Mais maintenant, tout le monde le (comprendre), parce qu'on sait que le MAROC a passé par une tempête. Dans ce cas, cela n'est pas si difficile à (comprendre). Même si le MAROC avait un plus grand retard, on le (comprendre) très bien. Marie-Anne veut (apprendre) à son fils comment on vit en France. « Oh, il l' (apprendre) très vite, » a dit M. Bourdier, « il est si jeune. Tu vas voir, dans quelques mois, il l'aura (apprendre). Cela me (surprendre) beaucoup si je n'avais pas raison et s'il ne l' (apprendre) pas aussi vite que je le crois. Quand on a son âge, on (apprendre) très facilement. »

je prends	nous prenons
tu prends	vous prenez
il prend	ils prennent

« Je ne (comprendre) pas pourquoi vous êtes descendus voir les machines! » dit Marie-Anne à son fils. « Qu'est-ce que vous (apprendre) donc à l'école? » demande la vieille dame à Jeanne. « Ce que nous (apprendre)? Mais... beaucoup de choses, » lui répond la fillette. « Que (prendre)-tu après le déjeuner, Fatima? » demande Marie-Anne. « Je (prendre) une tasse de café, » répond la jeune fille. Quand M. Bourdier a expliqué quelque chose de difficile aux enfants, il demande souvent s'ils (comprendre). Alors Jeanne répond souvent pour les deux: « Oh, oui, grand-papa! Nous (comprendre) très bien tous les deux. » « Vous (comprendre) tous les deux? C'est bien, » dit alors le grand-père.

## TARTARIN DE TARASCON

A cent kilomètres de Marseille, le train qui emporte  
*a sã kilometra də marse:j, lə trē ki āport*

vers Paris Marie-Anne, Fatima, André Comaux et les  
*ver pari mari a:n, fatima, ādre komo e le*

deux enfants, passe sans s'arrêter à travers la petite  
*də -zāfā, pa:s sã sarete a trave:r la plit*

passer à travers  
 ɔ: traverser

ville de Tarascon, une toute petite ville de moins de  
*vil də taraskō, yn tut pōtīt vil də mwē də*

dix mille habitants. Comme les enfants se trouvent  
*dī mil abitā. kom le -zāfā s tru:v*

à ce moment dans le compartiment, André leur demande  
*a s momā dā l kōpartimā, ādre lœr dāmā:d*

s'ils connaissent le grand Tartarin de Tarascon. « Oh,  
*sil komes lə grā tartarē də taraskō. «o,*

oui! » répond Arthur, « nous avons lu le livre en classe,  
*wi! » repō arty:r, «nu -zəvō ly lə li:vɹ ā kla:s,*

en classe = à l'é-  
 cole

l'année passée. » Mais Jeanne ne l'a pas lu. Sa maî-  
*lane pase.» me za:n nə la pa ly. sa me-*

tesse de français lui en a parlé, et elle sait que l'auteur  
*tres də frāse lyi ā -na parle, e el se k loic:r*

un auteur ɔ:  
 quelqu'un qui a  
 écrit un livre

de « Tartarin de Tarascon » est Alphonse Daudet, mais  
*də «tartarē də taraskō» ε alfō:s dode, me*

elle ne l'a pas lu en classe. «Voulez-vous que je vous  
*el nə la pa ly ā kla:s. «vule vu kə ʒ vu*

## Chapitre trente-quatre (34).

une aventure ɔ:  
ce qui arrive à  
une personne

raconte quelques-unes des aventures de Tartarin? »  
*rakõ:t kelk -zyn de -zavãty:r də tartarẽ?»*

quelqu'un  
quelqu'une  
quelques-uns  
quelques-unes

demande alors André. «Oui! Oui!» répondent les  
*dãmã:d ab:r ädre. «wi! wi!» repõ:d le*

enfants, car ils aiment écouter les histoires que leur  
*-zãfã, kar il -zɛ:m ekute le -zisiwa:r kə lær*

raconte l'oncle André. Et le jeune homme commence  
*rakõ:t lõ:kl ädre. e l zœn œm kœmã:s*

à raconter.

*a rakõ:te.*

nommé ɔ: qui  
s'appelait

«Il y a beaucoup d'années, un gros homme nommé  
*«il ja boku dane, æ gro -zœm nœme*

la maison est en-  
tourée d'un jardin  
= il y a un jardin  
autour de la mai-  
son

Tartarin demeurait à Tarascon dans une petite maison  
*tartarẽ dœmœre a taraskõ dã -zyn patit mezo*

entourée d'un jardin. Vous croyez peut-être que c'était  
*ãture dæ zardẽ. vu krwaje pœte:trə kə sete*

une maison comme toutes les autres, avec un jardin  
*-tyn mezo kœm tut le -zo:tr, avøk æ zardẽ*

comme il y en a partout? Eh bien, non! Le jardin  
*kœm il jã -na partu? e bjẽ, nõ! la zardẽ*

d'abord: il n'y avait pas, dans ce jardin, une seule  
*dabõ:r: il njavə pa, dã sə zardẽ, yn sæl*

rien que = seule-  
ment

plante de France. Rien que des plantes d'Afrique ou  
*plã:t də frã:s. rjẽ k də plã:t dəfrik u*

pays lointain ɔ:  
pays qui est loin  
de la France

d'autres pays lointains. Et la plante la plus intéres-  
*do:trə peji lwẽtẽ. e la plã:t la ply -zẽtere-*

sante était un arbre d'Afrique, un baobab.»

*sã:t ete -tæ -narbrə dəfrik, æ baobab.»*

« Un baobab? » demande Jeanne, puis elle dit avec  
«*ǎ baobab?*» *dǎmǎ:d za:n, pyi el di avek*

étonnement: « Mais c'est trop grand pour un petit jar-  
*etommǎ: «me se tro grǎ pur ǎ pti zar-*

din, un baobab! C'est énorme, un baobab. » « Tu es  
*dē, ǎ baobab! se -tenorm, ǎ baobab.» «ty e*

bête! » lui dit son frère, « c'était un petit baobab, tu  
*be:t!*» *lyi di sǒ frɛ:r, «sete -tǎ pti baobab, ty*

ne comprends pas? »

*n kǒprǎ pa?*»

« Arthur a raison, Jeanne, » dit André, « mais tu ne pou-  
«*arty:r a rezǒ, za:n,*» *di ādre, «me ty n pu-*

vais pas le savoir. Oui, le baobab de Tartarin n'était  
*ve pa l savwa:r. wi, la baobab dǎ tartarē nete*

pas plus grand qu'une betterave. Parmi les arbres  
*pa ply grǎ kyn betra:v. parmi le -zarbra*

d'Afrique, c'est un géant, mais celui de Tartarin était  
*dafrik, se -tǎ zeǎ, me sǎlyi d tartarē ete*

un très petit géant. Je dois dire que c'était un nain  
*-tǎ tre pti zeǎ. zǎ dwa di:r kǎ sete -tǎ nē*

plutôt qu'un géant. Mais revenons à notre histoire.  
*plyto kǎ zeǎ. me rǎvnǒ a ntr istwa:r.*

Dans la maison de Tartarin également, il n'y avait  
*dǎ la mezǒ d tartarē egalmǎ, il njave*

rien que des objets venus de pays lointains: d'Afrique,  
*rjē k de -zǒzǎ vny d peji lwǎtē: dafrik,*

de Chine, d'Australie. Et partout, des armes! Des  
*dǎ sin, dǎstrali. e partu, de -zarm! de*

bête ↔ intelli-  
gent



un géant

un nain ↔ un  
géant

un objet = une  
chose



des armes

## Chapitre trente-quatre (34).

des armes de toutes sortes : des armes différentes

récit : histoire

se taire : cesser de parler

armes de toutes sortes et de tous pays. Et des livres,  
*-zarm da tut sort e da tu peji. e de li:vr,*

mais quels livres! Rien que des récits de voyages et  
*me kel li:vr! rjē k de resi d vva:ja:z e*

des livres parlant de pays lointains. Et c'est dans  
*de li:vra parlā d peji lwētē. e se dā*

cette maison, entouré de ces objets, que vivait Tartarin  
*set mezō, āture d se -zobze, ka vive tartarē*

de Tarascon. » « Il avait beaucoup voyagé, Tartarin? »  
*da taraskō.» «il ave boku vva:ja:z, tartarē?»*

demande Jeanne, qui ne se rappelle pas très bien ce  
*dāmā:d zu:n, ki n sa rapel pa tre bjē s*

que lui a raconté en classe sa maîtresse de français.  
*ka lyi a rakōte ā kla:s sa metres da frāse.*

« Non, ma vieille, » lui répond son frère, « c'est juste-  
*«nō, ma vjē:ī,» lyi repō sō frē:r, «se zysta-*

ment ce qu'il n'avait jamais fait. Mais tu vas voir  
*mā s kil nave zame fe. me ty va vva:r*

qu'il fera un grand voyage en Afrique. Un jour... »  
*kil fara ā grā vva:ja:z ā -nafrik. ā zu:r...»*

Mais Jeanne ne le laisse pas finir. « Veux-tu te  
*me zu:n nō lō les pa fini:r. «vø ty tō*

taire! » lui dit-elle. « Ce n'est pas toi, mais l'oncle  
*te:r!» lyi di -tel. «s ne pa tva, me lō:kl*

André qui raconte. N'est-ce pas, oncle André, que tu  
*ādre ki rakō:t. nes pa, ō:kl ādre, ka ty*

ne peux pas raconter si Arthur ne se tait pas? » « C'est  
*n pø pa rakōte si arty:r nō s te pa?» «se*

un peu difficile de raconter une histoire si on est  
*-tā pø difisil də rakōte yn istwa:r si ʃ -ne*

deux, » lui répond le jeune homme, « mais peut-être  
*dø,» lʏi rɛpʃ l zæn om, «mɛ pɛtɛ:tr*

Arthur veut-il raconter lui-même les aventures de  
*arty:r vø -til rakōte lʏime:m le -zavāty:r də*

Tartarin. » « Oh, non! » dit Arthur, « je te promets  
*tartarē.» «o, nō!» di arty:r, «zə tə pɾomɛ*

de me taire, oncle André. » « Bien, » dit André Co-  
*də m tɛ:r, ʃ:kl ādre.» «bjɛ,» di ādre kɔ-*

maux, et quand Arthur s'est tu, il continue son récit.  
*mo, e kã -tarty:r se ty, il kōtɪny sʃ resi.*

« Tartarin ne pensait et ne rêvait qu'à aventures et  
*«tartarē n pāse e n reve ka avāty:r e*

voyages. Et pourtant, il n'avait jamais quitté Ta-  
*vvaɟa:z. e pɾtā, il nave zame kite ta-*

rascon. Pourquoi? Eh bien, voilà: il y avait, en Tar-  
*raskō. pɾkwa? e bjɛ, vvala: il ɟave, ā tar-*

tarin, deux hommes, deux Tartarins très différents.  
*tarē, dø -zom, dø tartarē trɛ dɪferā.*

Le personnage de notre histoire était en même temps  
*lə pɛrsona:z də notr istwa:r etɛ -tā me:m tā*

Don Quichotte et Sancho Pança. Chaque fois que  
*dʃ kɪʃɔt e sãʃo pãsa. ʃak fwa k*

Tartarin lisait par exemple un récit de voyage, le  
*tartarē lize pɾ egzā:pl ā resi d vvaɟa:z, lə*

premier des deux personnages, Tartarin-Quichotte, déci-  
*pɾəmɟe dɛ dø pɛrsona:z, tartarē kɪʃɔt, desi-*

se taire  
 s'est tu  
 se tait

pourtant = ce-  
 pendant



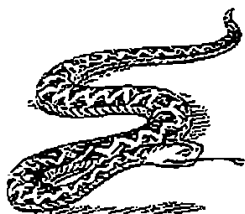
Don Quichotte  
 et Sancho Pança

personnage =  
 personne dans  
 une histoire

lire  
 a iu  
 lit  
 lisait  
 lira

## Chapitre trente-quatre (34).

une fatigue ɔ: une chose qui fatigue



un serpent

une forêt = un bois

calme

le calme

Tartarin était calme. Il parlait avec un grand calme.

il est prêt à partir ɔ: il peut partir à n'importe quel moment

Un héros est un homme qui n'a peur de rien.

coucher ɔ: passer la nuit, dormir

dait de partir tout de suite, immédiatement. Mais  
*dæ d parti:r tutsyt, imedjatmā. me*

Tartarin-Sancho, lui, pensait à toutes les fatigues d'un  
*tartarē sāfo, lʷi, pāse a tut le falig dā*

long voyage, à tout ce qui pouvait arriver, aux mala-  
*lō vwaja:z, a tu s ki puve arive, o mala-*

dies, aux insectes, et aux serpents des grandes forêts,  
*dʷi, o -zēsēkt e o serpā de grā:d fore,*

et il disait avec un grand calme: « Je reste! » Tartarin-  
*e il dize avec ā grā kalm: «zə rest!» tartarē*

Quichotte demandait ses armes, Tartarin-Sancho  
*kifot demāde se -zarm, tartarē sāfo*

appelait sa bonne et lui demandait son chocolat. Tar-  
*aple sa bon e lʷi dmāde sō fɔkɔla. tar-*

tarin-Quichotte était toujours prêt à partir pour les  
*tarē kifot ete tuzu:r pre -ta parti:r pur le*

pays les plus lointains, il n'avait jamais peur de rien:  
*peji le ply lʷētē, il nave zame pœ:r də rjē:*

c'était un vrai héros. Tartarin-Sancho ne pensait qu'à  
*seie -tā vre ero. tartarē sāfo n pāse ka*

bien vivre et bien manger, avait toujours couché dans  
*bjē vi:v e bjē māze, ave tuzu:r kufe dā*

sa maison, dans son bon lit bien chaud, et n'avait  
*sa mezō, dā sō bō li bjē fo, e nave*

même pas fait le voyage de Tarascon à Marseille. Vous  
*me:m pa fe l vwaja:z də taraskō a marse:j. vu*

comprenez bien qu'avec ces deux personnages dans un  
*kōprane bjē havek se də persona:z dā -zā*



seul corps, Tartarin continuait à demeurer à Tarascon. Mais un jour, il s'est passé quelque chose qui a

changé entièrement la vie paisible de Tartarin. Voilà ce qui s'est passé.

« Une ménagerie est venue un jour à Tarascon, avec des serpents, un lion africain et beaucoup d'autres animaux. Pour Tarascon, le plus intéressant de ces animaux était naturellement le lion. C'était une bête énorme, un vrai géant. Toute la ville, bien entendu, est allée le voir. Tartarin aussi, quand on lui a apporté la grande nouvelle, est parti immédiatement vers la ménagerie, qui était installée sur la grande place de Tarascon. Quand notre héros est entré dans la ménagerie, les Tarasconnais qui s'y trouvaient ont eu une

ri,

le

taraskone

ki si trouve

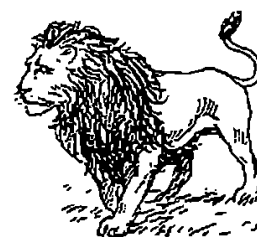
ō -ty yn

se passer = arriver

paisible = calme

Une ménagerie montre des animaux dans différentes villes.

africain = d'Afrique



un lion

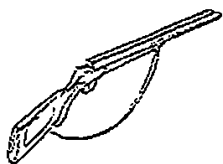
une bête = un animal

il est installé : il se trouve

un Tarasconnais = un habitant de Tarascon

## Chapitre trente-quatre (34).

une peur terrible  
= une très grande peur



un fusil

un héros, cela est :  
un héros

en face de = devant



un roi

une gueule = la  
bouche de beaucoup  
d'animaux

peur terrible, car Tartarin n'était pas venu sans armes.  
*pæ:r teribl, kar tartarē nets pa vny sã -zarm.*

Il avait sur l'épaule un fusil! » « Pourquoi un fusil? »  
*il ave syr lepo:l ā fyzi!» «purkwa ā fyzi?»*

demande Jeanne, « est-ce qu'il avait peur d'un pauvre  
*dāmā:d za:n, «es kil ave pæ:r dāe po:vrə*

lion de ménagerie? » « Ah, que tu es bête! » lui dit  
*lǐō d menazri?» «a, kə ty ε bε:t!» lǐi di*

Arthur, en levant les épaules, « c'est justement parce  
*arty:r, ā lvā le -zepo:l, «se zystemā pars*

qu'il n'avait pas peur que Tartarin avait un fusil. Un  
*kil nave pa pæ:r kə tartarē ave -iā fyzi. ā*

héros, cela a toujours une arme, non? » « Oui... » lui  
*ero, sĩa a iuzu:r yn arm, nō?» «wi...» lǐi*

répond Jeanne, et André rit et continue.  
*repō za:n, ε ādre ri ε kōtiny.*

« Tartarin est allé se placer en face du lion, un nain  
*«tartarē ε -iale s plase ā fas dy lǐō, ā nē*

en face d'un géant, et s'est mis à le regarder avec  
*ā fas dāe zeā, ε se mi a l rəgarde avek*

un très grand calme. La grosse bête, qui rêvait peut-  
*ā tre grā kalm. la gros bε:t, ki rεve pæ-*

être à sa forêt d'Afrique, était couchée paisiblement.  
*te:tr a sa fore dafrik, εte kufe pεziblēmā.*

Mais en voyant Tartarin, le roi des animaux se lève,  
*me ā vwajā tartarē, la rwa de -zanimō s le:v,*

fait quelques pas vers Tartarin, ouvre une gueule  
*fε kelk pa ver tartarē, u:vr yn gæl*

énorme, et pousse un terrible rugissement. En enten-  
*enorm, e pus cē terrible ryzismā. ā -nātā-*

dant ce rugissement, tous les Tarasconnais s'enfuient  
*dā s ryzismā, tu le taraskone sāfyi*

vers la porte de la ménagerie. C'est-à-dire non, pas  
*ver la port de la menazri. se -ta di:r nō, pa*

tous. Tartarin, lui, ne s'enfuit pas. Il reste immo-  
*tus. tartarē, lui, na sāfyi pa. il rest immo-*

bile devant la cage du lion, le regardant dans les  
*bil davā la ka:z dy lǰō, le rgardā dā le*

yeux. »

*-zjō. »*

« Ha! » dit Jeanne, et elle rit, « il ne faut pas beaucoup  
*«a!» di za:n, e el ri, «il na fo pa boku*

de courage pour rester immobile devant un lion en  
*d kura:z pur reste immobil davā -tē lǰō ā*

cage! » Quand elle dit cela, c'est le tour de son frère  
*ka:z!» kā -tel di sla, se l tu:r de sō frē:r*

de rire: « Oh, je me demande si tu aurais beaucoup  
*de ri:r: «o, zō m demā:d si ty ore boku*

de courage, même en face d'un lion en cage, si ce  
*d kura:z, mē:m ā fas dē lǰō ā ka:z, si sō*

lion poussait un aussi terrible rugissement que le lion  
*lǰō puse cē -nosi terrible ryzismā k lo lǰō*

de Tartarin! » « Oh, qu'est-ce que tu en sais? » lui  
*d tartarē!» «o, kes kō ty ā se?» lui*

répond Jeanne en levant les épaules. « Je crois  
*repō za:n ā lvā le -zepo:l. «zō krwa*

s'enfuir = courir  
 devant quelque  
 chose dont on a  
 peur



une cage

le courage ↔ la  
 peur

Chapitre trente-quatre (34).

rugir = pousser  
un rugissement  
rugir (comme fi-  
nir)  
a rugi  
rugit  
rugissait  
rugira

s'enfuir  
je m'enfuis  
tu t'enfuis  
il s'enfuit  
nous nous en-  
fuyons  
vous vous en-  
fuyez  
ils s'enfuient

s'enfuir  
il s'est enfui  
il s'enfuit



un chasseur

qu'Arthur a raison, » dit alors Fatima, « j'ai vu une  
*karty:r a rezō,* » *di ab:r fatima,* « *ze vy yn*

fois un lion ouvrir une gueule énorme et rugir, et  
*fwa ā ljō wri:r yn gœl enorm e ryzi:r, e*

j'ai eu terriblement peur! Je me suis enfuie jus-  
*ze y teriblēmā pœ:r! zə m syi -zāfyi zys-*

qu'à la maison. » « C'est vrai que vous autres filles,  
*ka la mezō.* » « *se vre k vu -zo:trə fi:ɟ,*

vous vous enfuyez pour rien, » lui dit Arthur, puis il  
*vu vu -zāfyije pur rjē,* » *lyi di arty:r, pyi il*

dit à sa sœur: « Mais tu vois bien, Jeanne, que Tar-  
*di a sa sœ:r.* » « *me ty vwa bjē, za:n, kə tar-*

tarin montrait qu'il avait du courage, en restant en  
*tarē mōtre kil ave dy kurɑ:z, ā restā ā*

face du lion au lieu de s'enfuir. » « Tu parles très  
*fas dy ljō o ljō d sāfyi:r.* » « *ty parla tre*

bien, Arthur, » lui dit André, « mais si tu permets,  
*bjē, arty:r,* » *lyi di ādre,* « *me si ty perme,*

je vais continuer mon histoire. » « Oh, oui, oncle An-  
*zə ve kōtinye mō -nistwɑ:r.* » « *o, wi, ɔ:kl ā-*

dré! » disent les deux enfants, et le jeune homme con-  
*dre!* » *di:z le də -zāfā, e l zœn ɔm kō-*

tinue.

*tiny.*

« Je ne vous ai pas dit que Tartarin était un grand  
*zə n vu -ze pa di k tartarē ete -tā grā*

chasseur. Dans sa maison, il y avait des dizaines  
*fasœ:r. dā sa mezō, il jave de dizaen*

de livres sur toutes sortes de chasses, depuis la chasse  
*da li:vra syr tut sorti da fas, dəpyi la fas*

un livre sur ... =  
 un livre qui parle  
 de ...

au canard jusqu'à la chasse au lion. Tartarin, mal-  
*o kana:r zyska la fas o ljō. tartarē, mal-*

un chasseur  
 chasser  
 la chasse

heureusement, n'avait jamais chassé le lion. Et la vue  
*cevoz mā, nave zame fase la ljō. e la vy*

Un chasseur aime  
 chasser. Il aime la  
 chasse.

du roi de l'Afrique lui a fait voir comme en un rêve  
*dy rwa d lafrik lji a fe vwa:r kom ā -nāe rē:v*

un rêve  
 rêver

beaucoup de lions morts aux pieds d'un très grand  
*boku da ljō mɔ:r o pje dā tre grā*

Tartarin rêve. Il  
 fait un beau rêve.

Tartarin.

*tartarē.*

« Et quand ses amis, après quelques minutes, ont osé  
*« e kā se -zami, aprē kelk minyt, ō -toze*

oser = avoir le  
 courage de ...

se rapprocher de la cage où se trouvait la terrible  
*s raproše d la ka:z u s truve la teribla*

se rapprocher =  
 s'approcher de  
 nouveau

bête, ils ont entendu Tartarin murmurer: « Ça, oui,  
*be:t, il -zō -tātādy tartarē myrmyre: «sa, wi,*

ça, c'est une chas-  
 se : la chasse au  
 lion est une vraie  
 chasse

c'est une chasse. » C'est tout. Il n'a dit rien d'autre,  
*se -tyn fas.» se tu. il na di rjē do:tr,*

mais c'était déjà trop. Le lendemain, tout Tarascon  
*me sete deza tro. la lādmē, tu taraskō*

ne parlait plus que du départ de Tartarin pour l'A-  
*n parle ply k dy depa:r da tartarē pur la-*

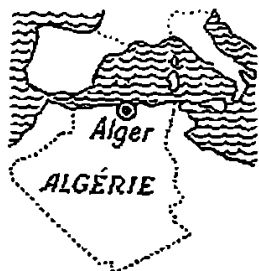
frique et la chasse au lion! Le plus étonné, quand  
*frik e la fas o ljō! la ply -zetone, kā*

il a entendu cela, a été notre héros. Mais déjà la  
*-tīl a ātādy sla, a ete nostra ero. me deza la*

il partira probablement ɔ: il pense qu'il partira

certain ɔ: sûr

las = fatigué



place  
plaçait (la lettre c devient ç devant un a)

en ouvrant ɔ: en même temps qu'il ouvre

deuxième fois qu'on lui en a parlé, il a répondu qu'il  
*dəzjɛm fwa kɔ̃ lyi ā -na parle, il a rɛpɔ̃dy kil*

y irait peut-être, en Afrique. La troisième fois, il a  
*i ire pœtɛ:tr, ā -nafrik. la trwazjɛm fwa, il a*

répondu qu'il partirait probablement, puis il a dit que  
*rɛpɔ̃dy kil partire probablɛmā, pɥi il a di k*

c'était tout à fait certain. Et le soir, au café et chez  
*sɛtɛ tu -ta fɛ sɛrtɛ. e l swa:r, o kafe e fɛ*

ses amis, il a annoncé qu'il était las de vivre paisi-  
*sɛ -zami, il a anɔ̃sɛ kil ɛtɛ la d vi:vɛr pɛzi-*

blement à Tarascon et qu'il allait bientôt partir pour  
*blɛmā a taraskɔ̃ e kil alɛ bʝɛto parti:r pur*

l'Algérie. C'était dit, il n'y avait plus rien d'autre  
*lalzeri. sɛtɛ di, il nʝavɛ pɥi rʝɛ do:tr*

à faire que de se préparer pour le grand jour du  
*a fɛ:r kɔ̃ d sɛ pɛpɛrɛ pur la grā zu:r dy*

départ.

*dɛpa:r.*

« Et notre Tartarin a commencé à se préparer. La nuit,  
*« e nɔ̃trɛ tartarɛ a kɔ̃māse a s pɛpɛrɛ. la nyi,*

quand la ville dormait, il se plaçait derrière la cage  
*kā la vil dɔ̃rmɛ, il sɛ plasɛ dɛrʝɛ:r la ka:ʝ*

du lion pour s'habituer à entendre le roi des animaux  
*dy lʝɔ̃ pur sabitʝɛ a ātā:drɛ la rwa dɛ -zanimɔ*

rugir en ouvrant sa gueule énorme. Pour s'habituer  
*ryʝi:r ā -nuvrā sɛ gœl enɔ̃rm. pur sabitʝɛ*

à passer des journées presque sans manger, il ne vivait  
*a pase dɛ ʝurnɛ pɛskɛ sā māʝɛ, il nɛ vive*

plus que de soupe. Le pauvre Tartarin-Sancho était  
*ply ka d sup. la po:va tartarē sāfo etc*

désespéré! Pour s'habituer au froid des nuits afri-  
*dezespere! pur sabitye o frwa de nyi afri-*

caines, Tartarin restait dans son jardin jusqu'à onze  
*ken, tartarē reste dā sō zardē zyska ō:z*

heures du soir, immobile. Pour s'habituer aux fatigues  
*œ:r dy swa:r, imobil. pur sabitye o fatig*

des longues chasses, il faisait chaque matin sept ou  
*de lō:g jas, il jaze fak matē set u*

huit tours de la ville. Car Tartarin-Quichotte avait  
*yi tu:r da la vil. kar tartarē kifot ave*

promis à Tartarin-Sancho qu'il ne partirait pas avant  
*promi a tartarē sāfo kil nā partire pa avā*

d'être prêt à tout.

*de:ira pre -la tu.*

«Trois mois se sont passés de cette sorte. Au bout  
*«trwa mwa sō sō pase d set sort. o bu*

de ces trois mois, comme Tartarin n'était pas encore  
*d se trwa mwa, kom tartarē nete pa -zāk:r*

parti, on murmurait de plus en plus ouvertement à  
*parti, ō myrmyre da ply -zā ply -zuvertamā a*

Tarascon qu'il ne partirait probablement jamais, qu'il  
*taraskō kil nā partire probablēmā zame, kil*

n'oserait pas. Ses amis l'abandonnaient, ses ennemis —  
*nozre pa. se -zami labādome, se -zenmi -*

car comme tous les héros, Tartarin aussi avait des enne-  
*kar kom tu le ero, tartarē osi ave de -zen-*

il est désespéré =  
 il a perdu courage  
 et ne sait que fai-  
 re

sorte ɔ: manière  
 au bout de ɔ:  
 après

## Chapitre trente-quatre (34).

se moquer de  
quelqu'un = rire  
de quelqu'un  
d'une manière  
méchante

souffrir = avoir  
mal

souffrir (comme  
ouvrir)  
a souffert  
souffre  
souffrait  
souffrira

pâle ↔ rouge

un [œ] héros  
le héros  
du héros  
au héros  
des [de] héros

ordinaire o: que  
l'on trouve par-  
tout

habillé en chas-  
seur = habillé  
comme un chas-  
seur

mis — se moquaient de lui. Et cela faisait souffrir le  
*mi - sə moke də lyi. e sla fze sufri:r lə .*

pauvre Tartarin-Sancho. Il ne le montrait pas, bien en-  
*po:vra tartarē sāfo. il nə l mōtre pa, bjē -nā-*

tendu, mais il souffrait. Et un soir, un de ses derniers  
*tādy, me il sufre. e ə swa:r, ə d se dernje*

amis, Bravida, est arrivé chez lui et lui a dit: « Tartarin,  
*-zami, bravida, e -tarive fe lyi e lyi a di: «tartarē,*

il faut partir! » Tartarin est devenu tout pâle d'an-  
*il fo parti:r!» tartarē e dəvny tu pa:l dā-*

goisse, s'est levé en regardant tous les chers objets qu'il  
*gwas, se lve ā rgardā tu le fe:r -zəbze kil*

aimait: livres, armes, plantes, et a dit à son ami: « Je  
*eme: li:v, arm, plā:t, e a di a sō -nami: «zə*

partirai! » C'est ainsi qu'un jour, tout Tarascon  
*partire!» se -tēsi kē zu:r, tu taraskō*

s'est rassemblé devant la maison au baobab, pour dire  
*se rasāble dvā la mezō o baobab, pur di:r*

adieu au héros.

*adje o ero.*

« Le héros était pâle, mais très calme. Il était ha-  
*«lə ero ete pa:l, me tre kalm. il ete -ta-*

billé en chasseur, mais pas en chasseur de canards  
*bije ā fəse:r, me pa ā fəse:r də kana:r*

ou d'autres animaux ordinaires, comme il y en a par-  
*u do:tra -zanimo rdine:r, kom il jā -na par-*

tout en France, ah non! Tartarin était habillé en  
*tu ā frā:s, a nō! tartarē ete -tabije ā*



chasseur de lions. Sur les épaules, il avait deux  
*fasœ:r da ljõ. syr le -zəpɔ:l, il ave da*

gros fusils, et comme autres armes, il avait un grand  
*gro fyzi, e kom o:tra -zarm, il ave -tæ grã*

couteau de chasse et un revolver. C'est ainsi que,  
*kuto d fas e æ revolvœ:r. se -tési ka,*

dans ses rêves, il s'était toujours imaginé un vrai  
*dã se re:v, il sete tuzu:r imagine æ vre*

chasseur d'Afrique. Et il ne partait pas les mains vides!  
*fasœ:r dafrik. e il nə parte pa le mē vid!*

Deux porteurs le suivaient, avec des dizaines d'objets  
*da portœ:r la sɣive, avek de dizen doʒe*

extraordinaires, mais tous absolument nécessaires à la  
*ekstɔrdine:r, me tus absolymã nesese:r a la*

chasse aux lions et à la vie en Afrique, disait Tartarin.  
*fas o ljõ e a la vi ã -nafrik, dize tartarē.*

C'était un très grand jour, pour les Tarasconnais.  
*sete -tæ tre grã zu:r, pur le taraskœne.*

Pour les Marseillais qui, quelques heures plus tard,  
*pur le marseje ki, kelk -zœ:r ply ta:r,*

ont vu notre héros aller de la gare jusqu'au port,  
*õ vy notra ero ale d la ga:r zysko pœ:r,*

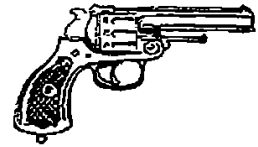
cela a sûrement été quelque chose d'extraordinaire.  
*sla a syrmã ete kelka fo:z dekstɔrdine:r.*

Jamais ils n'avaient vu un tel personnage! Ils avaient  
*zame il nave vy æ tel persɔna:ʒ! il -zave*

pourtant vu plus d'un chasseur de lions partant pour  
*partã vy ply dœ fasœ:r da ljõ partã pur*



Tartarin habillé en  
chasseur de lions



un revolver

s'imaginer = voir  
dans ses pensées

extraordinaire  
↔ ordinaire

suivre  
a suivi  
suit  
suivait  
suivra

Marseillais = ha-  
bitant de Marseil-  
le

-ais  
Français  
Tarasconnais  
Marseillais

partant ɔ: qui  
partait

	<p>l'Afrique, les Marseillais, mais pas un comme Tartarin.  <i>lafrik, le marseje, me pa -zē kom tartarē.</i></p> <p>Je ne vous dirai pas comment Tartarin est arrivé en  <i>ʒə n vu dire pa komā tartarē e -tarive ā</i></p> <p>Afrique, à Alger, ni comment il a dormi presque vingt  <i>-nafrik, a alʒe, ni komā il a dormi presk vē</i></p> <p>heures, en arrivant à l'hôtel. Il ne s'est réveillé qu'à  <i>-tæ:r, ā -narivā a lotel. il nə se reveje ka</i></p> <p>trois heures de l'après-midi, le lendemain de son  <i>trwa -zæ:r də lapremidi, la lādmē d sō</i></p> <p>arrivée. »  <i>-narive.»</i></p>
interrompre a interrompu interrompt	<p>Ici, les deux enfants interrompent leur oncle, et même  <i>isi, le də -zāfā ēterō:p lœr ʒ:kl, e mæ:m</i></p>
j'interromps tu interromps il interrompt nous interrompons vous interrompez ils interrompent	<p>Fatima interrompt André: «Vingt heures? Il a dormi  <i>fatima ēterō ādre: «vē -tæ:r? il a dormi</i></p> <p>presque vingt heures?»  <i>presk vē -tæ:r?»</i></p>
c'est que... ɔ: c'est parce que...	<p>«Eh oui,» leur répond André, «c'est qu'il était ter-  <i>«e wi,» lœr repō ādre, «se kil ete te-</i></p> <p>riblement las, après le voyage de Marseille à Alger.  <i>riblāmā la, apre l vwaʒa:ʒ də marse:j a alʒe.</i></p>
mauvais ↔ bon	<p>La mer avait été mauvaise, et notre pauvre héros  <i>la mæ:r ave -tete mœvæ:z, e notra pœ:vʁə ero</i></p> <p>avait été très malade. Mais comme je vous l'ai dit,  <i>ave -tete tre malad. mæ kom ʒə vu le di,</i></p> <p>le lendemain à trois heures, il s'est réveillé et s'est  <i>la lādmē a trwa -zæ:r, il se reveje e se</i></p>

rappelé tout d'un coup qu'il était venu à Alger pour  
*raple tu dā ku kil etc vny a alze pwr*

tout d'un coup =  
soudain

chasser le lion. Un instant, il s'est imaginé qu'il était  
*fase la ljō. ā -nēstā, il se -timazine kil etc*

déjà devant la gueule ouverte d'un lion, il l'entendait  
*deza duā la gœi uvert dā ljō, il lātāde*

rugir, il se voyait déjà mort. Mais cela n'a duré qu'un  
*ryzi:r, il sō vwaje deza mo:r. me sla na dyre kō*

instant. Tartarin s'est bien vite levé et habillé et,  
*-nēsiā. tartarē se bjē vit lave e abiye e,*

sortant de l'hôtel, il est parti avec toutes ses armes  
*sortiā d hotel, il e parti avec tut se -zarm*

sortant ɔ: en mê-  
me temps qu'il  
sortait

à la chasse au lion.» «Mais,» demande à ce moment  
*a la fas o ljō.» «me,» dāmā:d a s mōmā*

Jeanne, «est-ce qu'il y a des lions en Algérie? A Casa-  
*za:n, «es kil ja de ljō ā -nalzeri? a kaza-*

blanca et au Maroc, il n'y en a pas.» «Non,» lui  
*blāka e o marok, il njā -na pa.» «nō,» lji*

répond son frère, «mais il ne le savait pas, Tartarin.»  
*repō sō frē:r, «me il nō l save pa, tartarē.»*

«Justement,» dit André, «il ne le savait pas. C'est  
*«zystamā,» di ādre, «il nō l save pa. se*

que, dans les livres qu'il avait lus, on parlait encore  
*kō, dā le li:vra kil ave ly, ō parle āko:r*

des lions d'Algérie. Mais c'était de vieux livres, et  
*de ljō dalzeri. me sete dō vjō li:vr, e*

c'est leurs auteurs qui avaient probablement tué les  
*se lœr -zoicœ:r ki ave pōbablēmā tye le*

Chapitre trente-quatre (34).



une route

il fait noir = il fait sombre

croyant ɔ: comme il croyait

toute ɔ: chaque

il fait mauvais temps ɔ: il pleut, le vent souffle, etc.

derniers lions d'Algérie. Tartarin est donc sorti de  
*dernje lǐṣ d'algeri. tartarē e dǔ sorti d*

la ville et a marché jusqu'au soir sur la route. Puis,  
*la vil e a marše zysko swa:r syr la rut. p̄yi,*

quand il faisait déjà noir, las de suivre la route, il  
*kā -til faze deza nwa:r, la d syi:vrə la rut, il*

l'a quittée et a marché pendant longtemps sans savoir  
*la kite e a marše pādā lōtā sā savwa:r*

où il allait. Il s'est arrêté tout d'un coup, croyant se  
*u il ale. il se -tarete tu dā ku, krwajā s*

trouver loin de toute ville, parmi des plantes qu'il  
*truve lwē də tui vil, parmi de plā:t kil*

n'avait jamais vues, sur la route des lions, parmi les  
*nave zame vy, syr la rut de lǐṣ, parmi le*

serpents et les insectes qui tuent. Et là, il a attendu  
*serpā e le -zēsēkt ki ty. e la, il a atādy*

deux ou trois heures, ses fusils, son revolver et ses  
*də -zu trwa -zœ:r, se fyzi, sō revolve:r e se*

autres armes prêts. Il ne faisait pas mauvais temps,  
*-zo:trə -zarm prē. il nə fze pa mve tā,*

mais il faisait froid, et au bout de trois heures, notre  
*me il faze frwa, e o bu də trwa -zœ:r, notrə*

héros était déjà un peu las d'attendre. Tartarin-San-  
*ero ete deza cē pə la datā:dr. tartarē sā-*

cho avait froid et faim, et Tartarin-Quichotte était  
*fo zue frwa e fē, e tartarē kifot ete*

désespéré de ne pas voir de lions.  
*dezespere də n' pa vwa:r də lǐṣ.*

« Mais voilà tout à coup que quelque chose de noir et  
*«me vvala tu -ta ku ka kelka fo:z da nwa:r e*

d'énorme passe devant lui. Un lion! Tartarin est  
*denorm pa:s davā lʷi. ĕ lʷō! tartarē e*

prêt. Il lève son fusil, tire, et avec un grand cri, la  
*pre. il le:v sō fyzi, ti:r, e avek ĕ grā kri, la*

bête s'enfuit. Tartarin reste sur place, prêt à tirer  
*be:t sāfyi. tartarē rest syr plas, pre -ta tire*

de nouveau, si la femelle arrive. Car il a lu dans  
*d nuvo, si la femel ari:v. kar il a ly dā*

ses livres qu'il faut toujours attendre la femelle. Mais  
*se li:vra kil fo tuzu:r atā:dra la femel. me*

la femelle n'arrive pas. Tartarin attend encore deux  
*la femel nari:v pa. tartarē atā āko:r dō*

ou trois heures, puis il décide de dormir jusqu'au  
*-zu trwa -zœ:r, pʷi il desid da dormi:r zysko*

matin. Quand il se réveille, il regarde autour de lui  
*matē. kā -til sō reve:ʷ, il regard otu:r da lʷi*

et ouvre de grands yeux. Devinez de quoi il était  
*e u:vra da grā -zjə. devine d kwa il ɛte*

entouré! »

*-tāture!»*

« De lions! » dit Fatima en riant. « De petits garçons  
*«da lʷō!» di fatima ā riʷā. «da pti garsō*

qui se moquaient de lui! » dit Jeanne. « De légumes! »  
*ki s mōke da lʷi!» di za:n. «da legym!»*

dit en riant, lui aussi, André Comaux. « De légumes  
*di ā riʷā, lʷi osi, ādre kōmo. «da legym*

La femelle d'un animal est la « femme » de cet animal.



du sang



un âne

tout à fait ordinaires, comme il y en avait à Taras-  
tu -ta fe ordinaire, kom il jã -nave -ta taras-

con! Et pas un lion! Mais quand Tartarin s'est rap-  
kõ! e pa -zã ljõ! me kã tartarẽ se ra-

proché de l'endroit où se trouvait le lion qu'il avait  
prose d lãdrwa u s truve la ljõ kil ave

tué, il a vu du sang, beaucoup de sang sur les plantes.  
tue, il a vy dy sã, boku d sã syr le plã:i.

Son lion n'était donc pas un rêve! Tartarin s'imagine  
sõ ljõ nete dõ pa ã re:v! tartarẽ simazin

déjà l'étonnement des gens de l'hôtel quand ils le verront  
deza letonmã de zã d hotel kã -til la verõ

rentrer avec son lion. Et deux minutes plus tard, dans  
rãtre avek sõ ljõ. e dø minyt ply ta:r, dã

un lac de sang, il trouve... » « Un lion! » dit de nou-  
-zã lak dø sã, il tru:v... » « ã ljõ! » di d nu-

veau Fatima. « Non, » dit André, « un petit âne. Un  
vo fatima. « nõ, » di ãdre, « ã pti -ta:n. ã

joli petit âne gris. »

zoli pti -ta:n gri. »

« Oh! » disent les deux enfants en même temps, et  
« o! » di:z le dø -zãfã ã me:m iã, e

Jeanne ajoute: « Pauvre petit âne! Tartarin est un  
za:n azut: « pò:vra pòti -ta:n! tartarẽ e -iã

mauvais homme! » « Non, » dit Arthur, « parce qu'il  
moue -zom! » « nõ, » di arty:r, « pars kil

ne savait pas que c'était un âne. Il croyait que c'était  
nø save pa kò sete -iã -na:n. il krwaje k sete

un lion.» « C'est la même chose, » dit sa sœur, « ce  
 -tā lǐjō.» «se la me:m fo:z,» di sa sœ:r, «s  
 n'est pas bien ce qu'il a fait, et je ne l'aime pas du  
 ne pa bǐē s kil a fe, e zə n le:m pa dy  
 tout, ce Tartarin! » « Moi non plus, » dit Fatima, qui  
 tu, sə tartarē!» «mwa nō ply,» di fatima, ki  
 avait eu elle-même un petit âne gris quand elle était  
 ave -ty elme:m ā pti -ta:n gri kā -tel ete  
 petite. « Alors, vous ne voulez pas que je continue? »  
 pti. «alɔ:r, vu n vule pa kə z kōtɪny?»  
 demande André aux enfants. « Non! » lui répond  
 dāmā:d ādre o -zūfā. «nō!» lǐj repō  
 Jeanne. Arthur se moque d'elle, mais lui non plus,  
 zə:n. arty:r sə mək del, me lǐj nō ply,  
 dans son cœur, n'aime pas voir souffrir les animaux,  
 dā sō kœ:r, ne:m pa vwa:r sufri:r le -zanimō,  
 et André ne continue pas l'histoire de Tartarin. Et  
 e ādre n kōtɪny pa listwa:r də tartarē. e  
 comme tout le monde a faim, on va au wagon-restaurant  
 kɔm tu l mō:d a fē, ō va o vagō restorā  
 et là, installés à une table près de la fenêtre, on fait  
 e la, ēstale a yn tablə pre d la fne:tr, ō fe  
 un bon déjeuner.  
 ā bō dezœne.  
 Et une heure plus tard, la bouteille de vin rouge est  
 e yn œ:r ply ta:r, la bute:ij də vē ru:z e  
 vide, les derniers fruits sont mangés, on se sent bien.  
 vid, le dœrnje fryi sō māze, ō sə sā bǐē.

Chapitre trente-quatre (34).

MOTS:

un âne  
 une arme  
 un auteur  
 une aventure  
 un baobab  
 une bête  
 une cage  
 un calme  
 une chasse  
 un chasseur  
 une classe  
 un courage  
 les fatigues  
 une femelle  
 une forêt  
 le froid  
 un fusil  
 un géant  
 une gueule  
 un héros  
 un lion  
 une maîtresse  
 un Marseillais  
 une ménagerie  
 un nain  
 un objet  
 un personnage  
 un récit  
 un rêve  
 un revolver  
 un roi  
 une route  
 un rugissement  
 le sang  
 un serpent  
 une sorte  
 un Tarasconnais  
 un wagon-restaurant  
 africain  
 bête  
 certain

On retourne au compartiment, chacun s'installe à sa place, et le reste du voyage aussi se passe très calmement.  
*̄*  
*̄* *rturn* *o* *k̄̄partimā,* *ʃak̄̄ s̄̄stal a sa*  
*plas, e l rest dy vwaʒa:ʒ osi s̄̄ pa:s tre kal.*  
*mamā.*

EXERCICE A.

La — de français de Jeanne lui a parlé de « Tartarin de Tarascon ». Elle sait que l'— de ce livre est Alphonse Daudet. Maintenant, André Comaux va raconter quelques-unes des — de Tartarin.

Tartarin demeurait dans une petite maison — d'un jardin. Dans ce jardin, il n'y avait que des plantes de pays —. Dans la maison de Tartarin, il n'y avait également que des — de pays lointains. Et partout, il y avait des armes de toutes —. Tartarin ne rêvait qu'à aventures et voyages, et —, il n'avait jamais quitté Tarascon. Voilà pourquoi: Tartarin-Sancho pensait aux — d'un long voyage; Tartarin-Quichotte était toujours — à partir. C'était un vrai —.

Un jour, une — est venue à Tarascon avec beaucoup d'animaux. Le plus intéressant était un — africain. C'était une — énorme. La ménagerie était — sur la grande place de la ville. Quand Tartarin est entré dans la ménagerie, les Tarasconnais ont eu une peur —. Car Tartarin avait sur l'épaule un —!



## EXERCICE B.

Qu'a fait Tartarin quand il est entré dans la ménagerie? ... Et qu'a fait le lion quand il a vu Tartarin? ... Que fait Tartarin quand le lion rugit? ... Que pense Jeanne du courage de Tartarin? ... Que faisait Tartarin pour s'habituer à entendre le roi des animaux rugir? ... Que faisait-il pour s'habituer à peu manger? ... Et pour s'habituer au froid des nuits africaines? ... Que pensait de tout cela Tartarin-Sancho? ...

## EXERCICE C.

<b>suivre</b>	
<b>a suivi</b>	<b>suivait</b>
<b>suit</b>	<b>suivra</b>

Quand Tartarin a quitté l'hôtel, il — la route pour sortir plus vite de la ville. Quand il l'a — assez longtemps, il la quitte. Cette nuit, il tire et croit avoir tué un lion, et le matin, quand il voit du sang, il croit — un lion. Mais cinq minutes plus tard, il voit que c'était un tout autre animal qu'il —. Tartarin se dit ce jour-là qu'il ne — plus de lions près d'une grande ville.

<b>lire</b>	
<b>a lu</b>	<b>lisait</b>
<b>lit</b>	<b>lira</b>

Tous les enfants apprennent à — en France. Arthur — très bien. Il — déjà à l'âge de six ans, c'est sa

désespéré  
 extraordinaire  
 las  
 lointain  
 mauvais  
 ordinaire  
 paisible  
 pâle  
 prêt  
 terrible  
 chasser  
 s'enfuir  
 vous vous  
   enfuyez  
 entourer  
 habiller en  
 s'habituer  
 s'imaginer  
 installer  
 il interrompt  
 ils interrompent  
 il lisait  
 se moquer de  
 nommer  
 oser  
 ouvrant  
 se passer  
 il plaçait  
 se rapprocher  
 rugir  
 sortant  
 souffrir  
 il souffrait  
 il suivait  
 se taire  
 il se tait  
 tirer  
 quelques-unes  
 ouvertement  
 paisiblement  
 pourtant  
 probablement  
 terriblement  
 rien que

c'est que  
 chasse au lion  
 chasser le lion  
 coucher à la  
     maison  
 de cette sorte  
 en classe  
 en face de  
 il fait mauvais  
     temps  
 il fait noir  
 passer en  
     travers  
 tout d'un coup  
 Alger  
 l'Algérie

mère qui le lui avait appris. Maintenant, il a —  
 beaucoup de livres pour enfants. Quand il sera plus  
 grand, il — aussi d'autres livres.

### RÉSUMÉ (1)

tout	toute
tous	toutes

Voilà quatre mots que nous avons rencontrés des dizaines, peut-être même une centaine de fois ou plus encore, dans notre histoire. Mais quand écrit-on « tout » et quand écrit-on les trois autres formes? Et si on écrit « tous », quand prononce-t-on [tu] et quand prononce-t-on [tus]? Le savez-vous tout à fait bien? Si vous n'êtes pas absolument sûr, voici un résumé qui va vous aider.

Regardons d'abord les cas où le mot « tout » est un adjectif. Dans ce cas, le mot « tout » devient « toute » au féminin, et au pluriel nous avons les deux formes « tous », qui se prononce [tu], et « toutes ». C'est très simple. Ce qui est un peu plus difficile, c'est qu'on peut avoir plusieurs mots différents après « tout » adjectif.

1) On peut avoir l'un des mots: le, la (l') ou les: Il est resté en ville tout l'été. Tout le monde était à table. Il a dit bonjour à toute la famille. Tous les enfants étaient au jardin. Toutes les personnes ont bu du vin.

2) On peut avoir un mot comme mon, ton, son, ma, ta, sa, etc.: Je lui ai donné tout mon argent. Tartarin

a pris toutes ses armes avec lui. Ils ont appelé tous leurs amis.

3) On peut aussi avoir l'un des mots un ou une: As-tu bu tout *un* litre de vin? Elle avait besoin de toute *une* grande ville.

4) Et on peut enfin écrire le substantif tout de suite après le mot « tout », sans aucun autre mot entre les deux: En *tout* cas, cela n'est pas facile. Tartarin se trouvait loin de *toute* ville. Il avait des armes de tous *pays* et de *toutes* sortes.

Il y a ensuite le cas où le mot « tout » et le mot « tous » sont des substantifs. Dans ce cas, « tout » n'a pas de féminin au singulier. Au pluriel, nous avons le féminin « toutes ». Le mot « tous » se prononce [tʁus] quand il est substantif. Voici quelques exemples pour vous aider à mieux vous rappeler: *Tout* va bien. Papa ne sait pas *tout*. Ils étaient *tous* là. Elles étaient *toutes* venues.

Il y a enfin le troisième cas, où le mot que l'on écrit après « tout » est un adjectif ou un autre mot, différent des petits mots dont nous venons de parler. Voyons d'abord le cas où c'est un adjectif que l'on écrit après « tout »: Il est triste de vivre *tout* seul. Matou saute après de *tout* petits insectes. Elle est devenue *toute* rouge. Elles dorment dans de *toutes* petites chambres.

Nous remarquons que « tout » n'a pas de pluriel au masculin quand le mot qui vient après est un adjectif. Le mot « tout » reste toujours au singulier dans ce cas. Pourquoi? Nous ne pouvons pas vous l'expliquer. C'est

tout seul  
tout seuls  
toute rouge  
toutes rouges

comme ça, voilà tout. Le français est une vieille langue, et il y a souvent des choses en français qui doivent être acceptées sans qu'on les explique. Voyons enfin le cas où le mot qui vient après « tout » n'est ni un substantif, ni un adjectif, ni aucun des petits mots dont nous avons parlé. Des exemples: Elle était *tout* près de lui. Il était *tout* aussi amoureux d'elle qu'Henri. C'était une joie *tout* aussi grande que celle de sa cousine. Il parlait *tout* bas. (« Bas » ici n'est pas un adjectif!)

Nous voyons donc que dans ce cas, le mot « tout » ne change jamais, il reste toujours au masculin singulier.

## RÉSUMÉ (2)

### La famille de finir

La famille de *finir* est la plus grande famille de verbes après celle des verbes en -er. Beaucoup de verbes en -ir (mais pas tous!) appartiennent à cette famille. Vous en connaissez six: *choisir*, *finir*, *guérir*, *punir*, *rougir* et *saisir*. Voici deux exercices:

<b>finir</b>	
<b>a fini</b>	<b>finissait</b>
<b>finit</b>	<b>finira</b>

Quand il y a beaucoup de bonnes choses sur la table, il est souvent difficile de <sup>(choisir)</sup>           . Quand Marie-Anne voit son fils s'approcher trop près du bastingage, elle

le (saisir) avec un cri. Arthur (rougir) quand il est remonté sur le pont après avoir été voir les machines du bateau. Arthur sait que sa mère le (punir), mais il n'y pense que lorsqu'il est déjà trop tard. Un bon docteur peut (guérir) beaucoup de maladies, mais malheureusement pas toutes. S'il (guérir) toutes les maladies, il serait connu dans tous les pays. Tous les malades le (choisir) pour docteur. Quand Tartarin a (finir) de se préparer pour son grand voyage, il part. On commence déjà à se demander s'il ne (finir) jamais. Tartarin a été (punir) parce qu'il a parlé trop souvent de choses qu'il n'avait jamais faites. Quand la nuit venait, Tartarin (saisir) son fusil et sortait dans la ville endormie.

**je finis**

**nous finissons**

**tu finis**

**vous finissez**

**il finit**

**ils finissent**

Quand les enfants se sont mal conduits, ils (rougir). « (saisir) -le par les bras! » disent les matelots, quand ils s'approchent du jeune homme tombé à la mer. « Si tu ne me (punir) pas, maman, » dit Arthur, « je ne le ferai jamais plus! » « Que (choisir) -vous, des poires ou des pommes? » demande Marie-Anne à ses enfants. « Moi, je (choisir) une poire! » dit Arthur. Sa sœur, elle, (choisir) une pomme. « Le docteur Onésime Pirot (guérir) un malade en quelques jours, » dit-on à Villebourg. Mais le docteur Pirot, lui, dit: « Je ne (guérir) que les malades qu'il est possible de guérir. » « Si vous ne (finir) pas vite votre déjeuner, » dit Marie-Anne aux enfants, « vous ne viendrez pas en ville avec moi. »

Puis elle ajoute: « Si tu (finir) le premier, Arthur, tu auras une glace, et si c'est toi qui (finir) la première, Jeanne, je te donnerai une petite tablette de chocolat. »  
« Et si nous (finir) en même temps, maman? » demandent les enfants. « Si vous (finir) en même temps, vous aurez quelque chose tous les deux, » répond Marie-Anne.

## ARTHUR TOMBE MALADE

Quand André a fini son histoire, nous avons vu que

*kā -tādre a fini sō -nistwa:r, nu -zavō vy ka*

tout le monde était allé au wagon-restaurant, pour y

*tu l mō:d etc -tāle o vagō restorā, pur i*

déjeuner. Et nous avons vu qu'après le déjeuner, on

*dezæne. e nu -zavō vy kapre l ò dezæne, ò*

était retourné au compartiment, où on était resté

*-nete rturne o kōpartimā, u ò -nete reste*

pendant le reste du voyage de Marseille à Paris.

*pādā l rest dy vwaʒa:ʒ də marse:j a pari.*

A Paris, on a changé de train. Et maintenant, Marie-

*a pari, ò -na fāze d trē. e mētnā, mari*

Anne, André, Fatima et les deux enfants sont installés

*a:n, ādre, fatima e le dø -zāfā sō -tēstale*

dans le train qui va les conduire à Villebourg. Il

*dā l trē ki va le kōdyi:r a vilbu:r. il*

est déjà onze heures du soir, on n'arrivera à Villebourg

*ε deʒa ò:z œ:r dy swa:r, ò narivra a vilbu:r*

qu'à une heure du matin. Les enfants sont très fatigués,

*ka yn œ:r dy matē. le -zāfā sō tre fatigue,*

leurs yeux se ferment tout seuls, ils dorment presque.

*lœr -zjə s ferm tu scəl, il dormə presk.*

Marie-Anne aussi est fatiguée. André lui dit: « Si

*mari a:n osi ε fatigue. ādre lʒi di: «si*

changer de train  
= prendre un au-  
tre train

tout seuls ɔ: eux-  
mêmes

## Chapitre trente-cinq (35).

si tu essayais...?  
o: essaye...!

promettre  
(que) je promette  
(que) tu promettes  
(qu') il promette  
(que) nous promettons  
(que) vous promettez  
(qu') ils promettent

c'est promis o: je te le promets



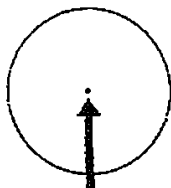
un coin

profond  
profonde  
profondément

à l'exception  
de... = excep-  
té...

divers o: diffé-  
rent

divers [divɛ:r]  
diverse [divɛ:rs]



le centre

tu essayais de dormir un peu, Marie-Anne? Tu ne crois  
ty eseje də dormi:r æ pø, mari a:n? ty n kɾwa

pas que ce serait une bonne idée? Nous avons encore  
pa k sə sɾe -tyɲ bɔn ide? nu -zavɔ̃ ākɔ:r

deux heures de voyage devant nous, tu sais?» «Tu as  
də -zœ:r də vwaʒa:ʒ dəvā nu, ty se?» «ty a

peut-être raison. Mais il faut que tu me promettes  
pœtɛ:trə rezɔ̃. mɛ il fo k ty m pɾɔmɛt

de me réveiller à une heure moins le quart!» «C'est  
də m revɛʒe a yn œ:r mwē l ka:r!» «sɛ

promis!» lui dit André, en l'aidant à s'installer. Fa-  
pɾɔmi!» lɥi di ādɾe, ā ledā a sɛstale. fa-

tima, elle, dans un coin, dort déjà. Et cinq minutes  
tima, el, dā -zœ kwē, dɔ:r deʒa. e sɛ minɥt

plus tard, tout le compartiment dort profondément, à  
ply ta:r, tu l kɔpɾtimā dɔ:r pɾɔfɔdemā, a

l'exception d'André. Le jeune homme n'a pas le temps  
lɛksɛpsjɔ̃ dādɾe. lə ʒœn œm na pa l tã

de dormir. Mille pensées diverses tournent dans sa  
də dormi:r. mil pãse divɛrs turn dā sa

tête. C'est de nouveau Marie-Anne qui est au centre  
tɛ:t. sɛ d nuvo mari a:n ki ɛ -to sã:trə

de ses pensées.  
də sɛ pãse.

Le jeune homme a éteint la grosse lampe du compar-  
lə ʒœn œm a etɛ la gro:s lã:p dy kɔpɾ-

timent et a allumé une petite lampe bleue dont la  
timā e a alyme yn pɔtit lã:p blø dɔ̃ la



lumière faible ne dérange pas les dormeurs, et il  
*lymjɛ:r feblə nə dəvā:z pa le dɔrmœ:r, e il*  
 regarde sa cousine. Il faut qu'il se décide à lui parler  
*regard sa kuzin. il fo kil sɔ desid a lyi parle*  
 sérieusement le lendemain. S'il ne le fait pas, il  
*serjəzmā la lād̄mē. sil nə l fɛ pa, il*  
 faudra qu'il attende plusieurs semaines, et peut-être  
*fodra kil atā:d plyzjɛ:r sɔmɛn, e pœtɛ:trə*  
 plusieurs mois, avant de pouvoir lui parler de nouveau,  
*plyzjɛ:r mwɑ, avā d puvvɑ:r lyi parle d nuvo,*  
 car il faudra qu'il parte au début de la semaine pro-  
*kar il fodra kil part o dəby d la smɛn pro-*  
 chaine. Ses affaires l'appellent. « Il me reste donc  
*fɛn. sɛ -zafɛ:r lapɛl. «il mɛ rest d̄s*  
 trois jours pour décider de ma vie, » se dit-il, « car à  
*trwɑ zu:r pur desidɛ d ma vi,» sɔ di-til, «kar a*  
 mon âge, l'amour commence à devenir une chose très  
*m̄ -nɑ:z, lamu:r kɔmā:s a dəvni:r yn fo:z trɛ*  
 sérieuse. » Il n'a que trente-trois ans, le même âge  
*serjə:z.» il nɑ k trāttrwɑ -zā, la mɛ:m a:z*  
 que Marie-Anne, mais à ce moment, il se sent un  
*kɑ mari a:n, mɛ a s mɔmā, il sɔ sā ǣ*  
 homme mûr, et Marie-Anne est pour lui une faible  
*-nɔm my:r, e mari a:n ɛ pur lyi yn feblə*  
 jeune femme que lui, l'homme, doit protéger contre  
*zɔɛn fam kɑ lyi, lom, d̄wɑ protezɛ k̄s:trə*  
 tout le mal qui pourra lui arriver dans la vie. Peut-  
*tu l mal ki pura lyi arive d̄ā la vi. pœ-*

un dormeur =  
une personne qui  
dort

attendre  
(que) j'attende  
(que) tu attendes  
(qu') il attende  
(que) nous atten-  
dions  
(que) vous atten-  
diez  
(qu') ils atten-  
dent

un début = un  
commencement

il me reste ɔ: j'ai  
encore

mûr ɔ: qui n'est  
plus un enfant ni  
un jeune homme

protéger (comme  
espérer)

Chapitre trente-cinq (35).

ce o: les senti-  
ments qu'il a

personnage de rê-  
ve o: personnage  
que l'on voit dans  
un rêve

ne saurait o: ne  
pourrait pas

protéger  
un protecteur

André veut proté-  
ger Marie-Anne.  
Il veut être son  
protecteur.

être est-ce à cause de cette lumière bleue qui trans-  
-tɛ:tr es a ko:z də sɛt lymjɛ:r blø ki trās-

forme les voyageurs du compartiment en personnages  
form lɛ vvaɟazœ:r dy kɔ̃partimā ā pɛsona:ʒ

de rêve, peut-être est-ce à cause de cette demi-bouteille  
də rɛ:v, pœtɛ:tr es a ko:z də sɛt dəmi'butei:ʃ

de vin rouge qu'il a bue au dîner: lui-même ne saurait  
də vɛ̃ ru:ʒ kil a by o dine: lɥimɛ:m nə sœrɛ

le dire. Mais en tout cas, il lui semble à ce moment  
l di:r. mɛ ā tu ka, il lɥi sã:bl a s momā

qu'il est né uniquement pour être l'ami de Marie-Anne,  
kil ɛ nɛ ynɪkmā pur ɛ:trɛ lami d mari a:n,

et pour devenir, un jour, son mari, son protecteur.  
ɛ pur dəvni:r, ɛ̃ ʒu:r, sɔ̃ mari, sɔ̃ pɛktœ:r.

Et le jeune homme prépare déjà, dans sa tête, ce qu'il  
ɛ l ʒœn œm pɛpɑ:r deʒɑ, də sa tɛ:t, s kil

faudra qu'il dise à sa cousine, le lendemain.  
fodra kil di:z a sa kuzin, lə lādɛmɛ.

A une heure du matin, le train entre en gare de Ville-  
a yn œ:r dy matɛ̃, lə trɛ̃ ā:tr ā ga:r də vil-

bourg. La première personne qu'André voit sur le  
bu:r. la pɛmje:r pɛson kɑ̃drɛ vwa syr lə

quai est le vieux Doumier. «Voilà ton beau-père!»  
kɛ ɛ l vjø dumje. «vwala iɔ̃ bœpɛ:r!»

dit-il à Marie-Anne, «vite, descendons, le train ne  
di-til a mari a:n, «vit, desādɔ̃, lə trɛ̃ n

s'arrête que deux minutes!» Marie-Anne fait vite  
sɛrɛt kə də minyt!» mari a:n fɛ vit

descendre les enfants, Fatima prend sa valise et celle  
*desā:dra le -zāfā, fatima prā sa vali:z e sel*

d'Arthur, André prend le reste, regarde autour de lui  
*darty:r, ādre prā l rest, ragard oīu:r da lūi*

pour voir si l'on n'oublie rien, et descend lui aussi.  
*pur vwa:r si lō nubli rjē, e desā lūi osi.*

M. Doumier a déjà embrassé sa belle-fille et ses  
*masjə dumje a deza ābrase sa belfi:j e se*

petits-enfants, il serre maintenant avec force la main  
*plizāfā, il se:r mētnā avsk fors la mē*

de Fatima entre ses deux mains, puis il salue André.  
*d fatima ā:trə se də mē, pūi il saly ādre.*

Un porteur prend les valises, et tout le monde sort de  
*ā portœ:r prā le vali:z, e tu l mō:d so:r də*

la gare en parlant gaiement.

*la ga:r ā pariā gemā.*

Devant la gare, le vieux Passavant attend dans sa  
*dāvā la ga:r, lə vjə pasavā atā dā sa*

vieille auto, pour conduire tout le monde à la maison  
*vjē:j oto, pur kōdyi:r tu l mō:d a la mezō*

de la rue des Roses. Quand il voit nos amis sortir  
*d la ry de ro:z. kā -til vwa no -zami sorti:r*

de la gare, il sort de sa voiture et se présente, serre  
*də la ga:r, il so:r də sa vvaty:r e s prezā:t, se:r*

la main de Marie-Anne et de Fatima, puis en souriant,  
*la mē də mari a:n e də fatima, pūi ā surjā,*

dit aux enfants: « Mademoiselle Jeanne et Monsieur  
*di o -zāfā: «madmwazel za:n e masjə*

belle-fille = femme du fils

Jeanne et Arthur sont les petits-enfants (la petite-fille et le petit-fils) de M. Doumier.

une voiture ɔ:  
une auto

Chapitre trente-cinq (35).

supposer = penser, croire



un portrait

naître = venir au monde

naître (comme connaître, excepté le passé composé)

naître est né  
naît  
naissait  
naîtra

ouvrir tout grand  
o: ouvrir entièrement

un souper = un repas que l'on mange très tard

il ne faut pas que nous la fassions... = nous ne devons pas la faire...

faire  
(que) je fasse  
(que) tu fasses  
(qu') il fasse  
(que) nous fassions  
(que) vous fassiez  
(qu') ils fassent

Arthur, je suppose? Je suis très heureux de vous connaître!

*arty:r, ʒə syˈpɔːz? ʒə sɥi tʁɛ -zœʁø d vu kɔ-*

Votre fille vous ressemble, Madame Doumier, »

*ne:tr! vɔtʁə fiːj vu ʁəsɑːbl, madam dumje,»*

dit-il à Marie-Anne, « mais votre fils, lui, ressemble

*di -til ə mari a:n, «me vɔtʁə fis, lɥi, ʁəsɑːbl*

à son père et à son grand-père. » « Vous trouvez? »

*a sɔ̃ pɛ:r e a sɔ̃ grɑ̃pɛ:r.» «vu truʁve?»*

lui dit la jeune femme avec un sourire heureux. « Il

*lɥi di la ʒœn fam avek œ̃ suri:r œʁø. «il*

est le portrait de son père! » « Vous avez connu Henri

*ɛ l pɔʁtʁe d sɔ̃ pɛ:r!» «vu -zavɛ kɔny ɑ̃ri*

quand il était petit? » « Je l'ai vu naître, Madame! »

*kɑ̃ -til ɛtɛ pti?» «ʒə le vy ne:tr, madam!»*

lui répond Passavant, et ces mots lui ouvrent tout grand

*lɥi ʁɛpɔ̃ pasavɑ̃, e se mo lɥi u:vʁə tu grɑ̃*

le cœur de la jeune femme.

*lə kœ:r də la ʒœn fam.*

« Dépêchons-nous, mes amis, dépêchons-nous! » dit

*«depeʃɔ̃ nu, me -zami, depeʃɔ̃ nu!» di*

Doumier, pendant que Comaux place les valises sur le

*dumje, pɑdɑ̃ kə kɔmo plas le valiːz syr la*

toit de la vieille voiture. « Amélie nous a préparé un

*twa d la vjeːj vwaty:r. «ameli nu -za pʁɛpɑʁe œ̃*

délicieux petit souper, il ne faut pas que nous la fassions

*delisjə pti supe, il nə fo pa k nu la fasjɔ̃*

attendre! Elle serait très fâchée, car elle n'aime pas

*atɑːdr! el sœʁe tʁɛ faʃe, kar el nə:m pa*

qu'on la fasse attendre! » « Qui est Amélie, beau-  
*kõ la fas atã:dɾ!* » « *ki ɛ ameli, bo-*

père? » demande Marie-Anne. « C'est ma vieille bonne. »  
*pe:r?* » *dãmã:d mari a:n.* « *se ma vje:j bon.* »

« C'est la maîtresse de la maison! » dit Passavant en  
*« se la mstres də la mezõ! » di pasavã ã*

riant, puis, sans écouter ce que lui dit son vieil ami,  
*rijã, pyi, sã -zekute s kə lyi di sõ vje:j ami,*

il met en marche le moteur et on part. Cinq minutes  
*il me ã marʃ lə motœ:r e õ pa:r. sē minyt*

plus tard, la voiture s'arrête devant le 13 de la rue  
*ply ta:r, la vwaty:r saret dəvã l tre:z də la ry*

des Roses.  
*de ro:z.*

Ainsi que l'a dit Doumier à sa belle-fille, Amélie a  
*ēsi k la di dumje a sa belfi:j, ameli a*

préparé un excellent petit souper; dans la salle à  
*prepare ã -nekselã pti supe; dã la sal a*

manger, la table est pleine de bonnes choses.  
*mãze, la tabl ɛ plen də bon so:z.*

Quand la vieille bonne entend arriver la voiture du  
*kã la vje:j bon atã arive la vwaty:r dy*

docteur, elle va dans la salle à manger, donner un  
*doktœ:r, el va dã la sal a mãze, done ã*

dernier coup d'œil à sa table: « Je ne veux pas qu'elle  
*dernje ku dœ:j a sa tabl: «zə n vø pa kel*

puisse dire que je ne sais pas dresser une table aussi  
*pyis di:r kə zə n se pa drese yn tabl osi*

le maître  
 la maîtresse

vieux — vieil  
 vieille

un vieux mon-  
 sieur

un vieil ami

une vieille femme

un œil  
 deux yeux

donner un coup  
 d'œil à = regarder  
 un instant

pouvoir  
 (que) je puisse  
 (que) tu puisses  
 (qu') il puisse  
 (que) nous puis-  
 sions

(que) vous puis-  
 siez  
 (qu') ils puissent

dresser une table  
 ɔ: mettre sur une  
 table ce qu'il faut  
 pour le repas

## Chapitre trente-cinq (35).

satisfaire ɔ: faire  
content

il manque = il n'y  
a pas  
il ne manque rien  
= il y a tout

satisfaire (comme  
faire)

satisfaire  
a satisfait  
satisfait  
satisfaisait  
satisfera

bien que n'importe quelle dame! Villebourg n'est pas  
bjē k nēport kel dam! vilbu:r ne pa

une grande ville, mais nous avons du savoir vivre!»  
yn grā:d vil, me nu -zavō dy savwa:r vi:vri!»

Son coup d'œil la satisfait: rien ne manque, il y a tout  
sō hu dœ:ʃ la satisfē: rjē n mā:k, il ja tu

ce qu'il faut pour faire un vrai souper de roi. Et  
s kil fo pur fε:r œ vre supe dā rwa. e

Amélie ouvre toute grande la porte de la salle à manger  
ameli u:vre tut grā:d la port dā la sal a māze

en disant: «Le souper est servi!» «Merci, Amélie!»  
ā dizā: «lə supe ε servi!» «mersi, ameli!»

lui répond son maître, et il ajoute: «Venez donc, je  
lyi repō sō mε:tr, e il azui: «vane dō, zə

vais vous présenter à ma belle-fille et à mes petits-  
ve vu prezāte a ma belfi:ʃ e a me pti-

enfants!» Il est tout heureux, le vieil homme, et il  
zāfā!» il ε tu -tæro, lə vjε:ʃ om, e il

veut absolument qu'Amélie serre la main de Marie-  
və absolymā kameli sε:r la mē d mari

Anne. Mais Amélie n'est pas contente: «Je connais  
a:n. me ameli ne pa kōtā:t: «zə kōne

ma place!» se dit-elle, «il ne faut pas qu'elle oublie  
ma plas!» sə dī -iel, «il nə fo pa kel ubli

la sienne! Je ne peux pas empêcher qu'elle fasse ce  
lə sjen! zə n pə pa āpεse kel fas sə

qu'elle veut dans ses chambres, mais dans ma cuisine,  
kel və dā se fā:br, me dā ma kuizin,

c'est moi qui décide! Il ne faudrait pas qu'elle croie  
*se mwa ki desid! il nə fodre pa kel krwa*

que nous sommes amies, et elle n'est pas devenue ma  
*k nu som -zami, e el ne pa dzvny ma*

maîtresse, uniquement parce qu'elle est la veuve du  
*metres, ynikmā pars kel e la vœ:v dy*

jeune Henri! » Mais tout cela, elle ne le dit pas à  
*zœn āri!» me tu sla, el nə l di pa a*

haute voix, elle ne fait que le penser.

*o:t vva, el nə fe ka l pāse.*

« Si nous allions à table tout de suite? » demande le  
*« si nu -zaljō -za tablə tutsyt?» dāmā:d la*

vieux M. Doumier. « C'est une bonne idée, n'est-ce  
*vjə masjə dumje. « se -tyn bon ide, nes*

pas? Vous devez avoir une faim de loup. » « Vous avez  
*pa? vu dve -zavva:r yn fē d lu.» «vu -zave*

raison, beau-père, » lui dit Marie-Anne, puis elle dit à  
*rezō, bopε:r,» lji di mari a:n, pyi el di a*

Amélie: « Si vous permettez que nous nous lavions les  
*ameli: « si vu permete k nu nu lavjō le*

mains, nous serons à table dans une minute, Amélie! »  
*mē, nu srō -za tablə dā -zyn minyt, ameli!»*

Mais Amélie ne répond rien. Elle retourne à sa cui-  
*me ameli n repō rjē. el rəturn a sa kyi-*

sine en se disant: « Si vous permettez que nous nous  
*zin ā s dizā: « si vu permete k nu nu*

lavions les mains, a-t-elle dit! Je n'ai rien à lui  
*lavjō le mē, a -tel di! zə ne rjē a lji*

croire  
 (que) je croie  
 (que) tu croies  
 (qu') il croie  
 (qu') ils croient

une veuve = une  
 femme dont le  
 mari est mort

elle ne fait que le  
 penser : elle le  
 pense seulement

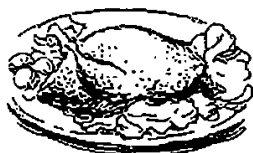


un loup

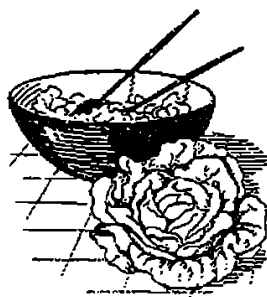
## Chapitre trente-cinq (35).

se fâcher = devenir fâché

vivre  
je vis  
tu vis  
il vit  
nous vivons  
vous vivez  
ils vivent



un poulet



une salade

un porc = un cochon

Sèvres est une ville de France.

admirer ๑: trouver belle  
admirer  
une admiration

permettre, moi! Si elle continue comme ça, je vais  
*permetr, mwa! si el kōtīny kom sa, ʒə ve*

me fâcher! » Jamais, Amélie n'est satisfaite. Mais si  
*m faʃe! ʒame, ameli ne satisfet. me si*

ce n'est pas très agréable pour ceux qui vivent auprès  
*s ne pa tre -zagreabla pur sə ki vi:v opre*

d'elle, c'est encore moins agréable pour elle.

*dəl, se -tākɔ:r mwē -zagreabla pur el.*

Quand Marie-Anne entre dans la salle à manger avec

*kā mari a:n ā:tra dā la sal a māʒe avek*

Fatima et les enfants, elle s'arrête à la porte avec

*fatima e le -zāfā, el sarei a la port avek*

un « oh! » d'admiration, car la vue de la table dressée

*ē «o!» d'admiraʃjō, kar la vy d la tabl dre-*

sée est très belle, avec les deux poulets froids, les

*se e tre bel, avek le do pule frwa, le*

salades de diverses sortes, les viandes froides: veau,

*salad də divers ʃort, le vjā:d frwad: vo,*

porc et mouton, avec les beaux verres, les assiettes

*po:r e mutō, avek le bo ve:r, le -zasjet*

en porcelaine de Sèvres. Et quand Amélie entre pour

*ā porselen də se:vʀ. e kā -tameli ā:tra pur*

servir, Marie-Anne lui dit: « Amélie, je n'ai pas fini

*servi:r, mari a:n lji di: «ameli, ʒə ne pa fini*

d'admirer votre table! Je n'ai jamais vu une si belle

*dadmire votra tabl! ʒə ne ʒame vy yn si bel*

table. Il n'y manque absolument rien, c'est un vrai

*tabl. il ni mā:k absolymā rjē, se -tā vre*



souper de roi! » Cette fois, la vieille ne peut s'empêcher  
*supe də rwa!* » *set fwa, la vje:j nə pə sãpɛsɛ*

de rougir de plaisir et de faire quelque chose qui  
*d ruzi:r də plezi:r e d fɛ:r kelkə fo:z ki*

ressemble à un sourire. Mais, naturellement, elle ne  
*rəsã:bl a ẽ suri:r. mɛ, natyrelmã, el nə*

dit rien. Seulement, la vieille bonne ne trouve plus  
*di rjẽ. sœlmã, la vje:j bɔn nə tru:v ply*

que la jeune femme, « la veuve », comme elle l'appelle,  
*kə la zœn fam, «la ve:v», kɔm el lapɛl,*

est aussi désagréable qu'elle la trouvait cinq minutes  
*ɛ -tosi dezagreablə kel la truve sɛ minyt*

plus tôt. Même Amélie, si difficile à satisfaire, aime  
*ply to. mɛ:m ameli, si difisil a satisfɛ:r, ɛ:m*

qu'on admire ce qu'elle fait, quand elle est contente  
*kɔ -nadmi:r sɔ kel fɛ, kã -tɛl ɛ kɔtã:t*

elle-même de ce qu'elle a fait.

*ɛlmɛ:m də s kel a fɛ.*

Après trois jours de voyage, Marie-Anne, Fatima et  
*apre trwa zu:r də vwaja:z, mari a:n, fatima e*

les enfants, qui sont très fatigués, trouvent le souper  
*le -zãfã, ki sɔ tre fatigue, tru:v la supe*

délicieux. Ils prennent deux fois du poulet, la salade  
*delisjə. il pren də fwa dy pule, la salad*

est mangée en cinq minutes, et Amélie se dépêche  
*ɛ mãze ã sɛ minyt, e ameli s depɛ:f*

d'en apporter encore. Les viandes froides aussi dispa-  
*dã -naporte ãkɔ:r. le vjã:d frwad osi dispa-*

en apporter enco-  
 re ɔ: apporter en-  
 core de la salade

Chapitre trente-cinq (35).

	<p>raissent rapidement: veau, porc, mouton. Il n'y a  <i>res rapidmā: vo, pɔ:r, mutō. il nja</i></p> <p>bientôt plus que des restes sur la table. Marie-Anne  <i>bjētō ply k de rest syr la tabl. mari a:n</i></p> <p>a beaucoup admiré les belles assiettes en porcelaine  <i>a boku admire le bel -zasjet ā porsalen</i></p> <p>de Sèvres de M. Doumier, qui lui a raconté qu'il  <i>da se:vra da masjə dumje, ki lji a rakōte kil</i></p> <p>les avait trouvées lui-même à Paris dans les premières  <i>le -zave truve lji:mɛ:m a pari dā le prəmje:r</i></p> <p>années de son mariage. «Votre mariage avec belle-mère  <i>-zane d sō marja:z. «votrə marja:z avek bɛlmɛ:r</i></p>
<p>beau-père  belle-mère  beau-frère  belle-sœur  belle-fille</p>	<p>a été très heureux, n'est-ce pas, beau-père?» demande  <i>a ete tre -zəro, nes pa, bope:r?» dāmā:d</i></p> <p>Marie-Anne. «Oh, oui,» lui répond le vieux monsieur  <i>mari a:n. «o, wi,» lji repō l vjə masjə</i></p>
<p>soupirer  un soupir</p>	<p>avec un profond soupir, «oh, oui, un mariage très  <i>avek ā profō supi:r, «o, wi, ā marja:z tre</i></p> <p>heureux...» Il soupire encore une fois en se souvenant  <i>-zəro...» il supi:r āko:r yn fwa ā sə suvnā</i></p>
<p>en se souvenant ɔ:  au moment où il  se souvient</p>	<p>de sa jeunesse heureuse, puis il dit: «Ne parlons pas  <i>d sa zənes ərə:z, pji il di: «nə parlō pa</i></p> <p>du passé, aujourd'hui. Je te parlerai un autre jour de  <i>dy pase, ozurdji. zə ta parləre ā -no:trə zu:r də</i></p> <p>ta belle-mère. Maintenant, pensons au beau souper  <i>ta bɛlmɛ:r. mētnā, pāsō o bo supe</i></p> <p>qu'Amélie nous a préparé. M. Comaux, prenez encore  <i>kameli nu -za pɛpəre. masjə komo, pɛne āko:r</i></p>

un peu de porc! Mlle Fatima, encore un peu de  
*ǎ pø d pɔ:r! madmwazel fatima, ākɔ:r ǎ pø d*

salade?» «Merci, M. Doumier. J'ai déjà trop mangé.»  
*salad? » «mersi, māsʝø dumje. ʝe deʝa tro māʝe.»*

«Mais non, mais non! Cela donne une faim de loup,  
*«me nɔ̃, me nɔ̃! sla don yn fē d lu,*

de voyager! Mangez donc! Je veux que vous soyez  
*də vwajaze! māʝe dɔ̃! ʝə vø k vu swaje*

comme chez vous! Et toi, Arthur, tu ne veux pas finir  
*kɔm ʝe vu! e twa, arty:r, ty n vø pa fini:r*

ce petit reste de mouton? Vous savez, mes amis, il  
*sə pti rest də muiɔ̃? vu save, me -zami, il*

faut que tout soit mangé! Amélie ne permet pas que  
*fo k tu swa māʝe! ameli n pɛrme pa kə*

l'on sorte de table avant d'avoir mangé tout ce qu'elle  
*lɔ̃ sort də tabl avā dawwa:r māʝe tu s kel*

a servi. Et quand Amélie se fâche, on ne mange pas  
*a servi. e kã -tamelɪ s fa:f, ɔ̃ n mā:ʝ pa*

bien. Finissez donc tout cela, vous me ferez grand  
*bjē. finise dɔ̃ tu sla, vu m fre grā*

plaisir! »

*plezi:r!»*

Tout le monde rit, et cinq minutes plus tard, quand  
*tu l mɔ̃:d ri, e sē minyt ply ta:r, kã*

Amélie vient demander s'il ne manque rien, son maître  
*-tamelɪ vjē dmāde sil nə mā:k rjē, sɔ̃ mɛ:trə*

lui dit: «Non, Amélie, il ne nous manque rien, et  
*lyi di: «nɔ̃, ameli, il nə nu mā:k rjē, e*

être

(que) je sois

(que) tu sois

(qu') il soit

(que) nous soyons

(que) vous soyez

(qu') ils soient

sortir de table =  
quitter la table

sortir (comme  
partir)

(que) je sorte

(que) tu sortes

(qu') il sorte

(que) nous sor-  
tions

(que) vous sortiez

(qu') ils sortent

comme vous voyez, nous avons tout mangé! » « Oui,  
*kom vu vwaʒe, nu -zavõ tu māʒe!* » « oui,  
 Amélie, » dit Marie-Anne, « et je n'ai jamais mangé un  
*ameli.* » *di mari a:n,* « e ʒ ne ʒame māʒe æ  
 si bon poulet! Il faudra absolument que vous me ra-  
*si bõ pule!* *il fodra absoly mā k vu m ra-*  
 contiez un jour comment vous le préparez! » Cette  
*kõtje æ ʒu:r komā vu l prepare!* *set*  
 fois, Amélie va même jusqu'à sourire et à dire: « Comme  
*fwa, ameli va me:m ʒyska suri:r e a di:r:* « *kom*  
 Madame voudra. » Et au lieu de sortir de nouveau,  
*madam vudra.* » *e o ljø d sorti:r d nuvo,*  
 Amélie reste dans un coin de la salle à manger, près  
*ameli resti dā -zæ kwē d la sal a māʒe, pre*  
 de la porte. Il faut dire que c'est de là qu'elle voit le  
*d la port. il fo di:r kə se d la kel vwa l*  
 mieux le jeune Comaux. A la lumière de la lampe  
*mjø la ʒæn komo. a la lymje:r d la lā:p*  
 de la salle à manger, qui se trouve juste au-dessus du  
*də la sal a māʒe, ki s tru:v ʒyst odsy dy*  
 centre de la table, il lui semble qu'il est le portrait de  
*sā:trə d la tabl, il lyi sā:blə kil e l portre d*  
 son pauvre fiancé Gaston, qui est mort à la guerre.  
*sõ po:vra fjāse gastõ, ki e mo:r a la ge:r.*  
 « Si nous avions eu un fils, il lui ressemblerait comme  
*« si nu -zavjõ -zy æ fis, il lyi rasāblərə kom*  
 un frère, » se répète-t-elle pour la centième fois.  
*æ fre:r,» sə repst -tel pur la sātjem fwa.*

voudra o: veut

de là o: de cet en-  
 droit

Pendant ce temps, tout le monde s'est levé et sort de  
*pādā s tā, tu l mō:d se lve e sɔ:r də*

table. Marie-Anne donne un dernier coup d'œil à la  
*tabl. mari a:n don œ dernje ku dœ:ʝ a la*

table et dit son admiration à Amélie. Puis, le vieux  
*tabl e di sō -nadmirasjō a ameli. pɥi, lə vjə*

M. Doumier monte au premier avec elle et Fatima  
*masjə dumje mō:t o prəmje avek el e fatima*

pour leur montrer leurs chambres. Passavant reste au  
*pur lœr mōtre lœr fā:br. pasavā rest o*

rez-de-chaussée. Comme il se couche rarement avant  
*redsose. kom il sə kuʃ rarmā avā*

deux heures du matin, il va fumer un cigare dans le  
*də -zœ:r dy matē, il va fyne œ siga:r dā l*

salon. André monte avec sa cousine, en portant deux  
*salō. ādre mō:t avek sa kuzin, ā portā də*

des valises. Arthur et Jeanne sont maintenant si fati-  
*de vali:z. arty:r e za:n sō mētnā si fati-*

gués qu'ils ne peuvent presque pas se tenir debout, et  
*ge kil nə pœ:v presk pa s tni:r dəbu, e*

leurs yeux se ferment tout seuls. Cinq minutes après  
*lœr -zjə s ferm tu sœl. sē minyt aprē*

que leur mère les a couchés, ils dorment profondément.  
*k lœr mœ:r le -za kuʃe, il dorm profōdemā.*

Et comme il est déjà deux heures passées, Marie-Anne  
*e kom il ε deza də -zœ:r pase, mari a:n*

et Fatima décident de laisser tout dans les valises  
*e fatima desid də lese tu dā le vali:z*

le premier ɔ: le  
premier étage

se tenir debout ɔ:  
rester debout

## Chapitre trente-cinq (35).

jusqu'au lendemain, à l'exception de quelques robes.  
*zysko lādmē, a leksepsjō d kelk rob.*

A deux heures et demie donc, tout le monde dort au  
*a dō -zœ:r e dmi dō, iu l mō:d dō:r o*

premier. Au salon, Doumier et Passavant parlent  
*promje. o sālō, dumje e pasavā parl*

encore à voix basse, mais eux aussi se disent bientôt  
*āko:r a vwa bā:s, mē ø osi s di:x bjēto*

bonne nuit, Passavant rentre chez lui, le vieux M.  
*bon nyi, pasavā rā:trō je lji, lō vjō mōsjō*

Doumier va se coucher, et quand Amélie monte à son  
*dumje va s kufe, e kā -tameli mō:t a sō*

tour dans sa chambre, toute la maison dort.

*iu:r dā sa fā:br, iut la mezō dō:r.*

A cinq heures du matin, Marie-Anne est réveillée  
*a sē -kœ:r dy maiē, mari a:n e reveje*

brusquement par un sentiment que seule une mère con-  
*bryskamā par ā sātimā k sœl yn mē:r kō-*

naît: ses enfants ont besoin d'elle, il leur arrive un  
*ne: se -zūfā ō bœzwē del, il lœr ari:v ā*

malheur! Elle saute de son lit, met vite sa robe de  
*malœ:r! el so:t dō sō li, mē vit sa rob dō*

chambre, et court dans la chambre des enfants. Quand  
*fā:br, e ku:r dā la fā:brō de -zūfā. kā*

elle allume la lampe, elle voit qu'Arthur ne dort pas:  
*-iel alym la lā:p, el vwa kartyr nō dō:r pa:*

il la regarde d'un air souffrant et lui dit: « J'ai froid,  
*il la rgard dā -nē:r sufrā e lji di: »ze frwa,*

seule une mère =  
 une mère seule-  
 ment



une robe de chambre

souffrant  $\sigma$ : qui  
 montre qu'il souf-  
 fre

maman. » « Tu as froid, mon petit ange? Attends, je  
*māmā.* » « *ty a frwa, mō pti -tā:z?* *atā, zə*

vais te couvrir un peu plus. Voyons, où y a-t-il des  
*ve t kuvri:r ē pø ply. vvaɔjō, u ja -til de*

couvertures? Ah, en voilà une! » Et Marie-Anne prend  
*kuverty:r? a, ā vvala yn!* » *e mari a:n pṛā*

la couverture qu'elle a trouvée et couvre son enfant.  
*la kuverty:r kel a truve e ku:vra sō -nāfā.*

« Cela va mieux? As-tu chaud, maintenant, mon petit? »  
*«sla va mjə? a ty so, mētnā, mō pti?»*

demande-t-elle. « Non, maman, j'ai toujours aussi froid, »  
*dāmā:d -tel. «nō, māmā, ze tuzu:r osi frwa,»*

répond Arthur, et en disant cela, il claque des dents.  
*repō arty:r, e ā dizā sla, il klak de dā.*

« Mais tu frissonnes, Arthur! Tu es malade! As-tu mal  
*«me ty frison, arty:r! ty e malad! a ty mal*

quelque part? » dit la jeune femme, effrayée. « Oui,  
*kelk pa:r?» di la zœn fam, efreje. «wi,*

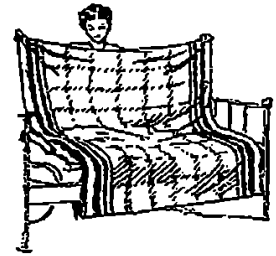
maman, j'ai mal à la tête. » « As-tu mal autre part? »  
*māmā, ze mal a la te:t.» «a ty mal o:tro pa:r?»*

« Non, pas autre part, seulement à la tête, » dit le petit  
*«nō, pa o:tro pa:r, scelmā a la te:t,» di l pti*

garçon de la même petite voix souffrante.  
*garsō da la me:m pti vva sufrā:t.*

Marie-Anne pose sa main sur le front du petit. Il est  
*mari a:n pō:z sa mē syr la frō dy pti. il e*

chaud, le garçon a sûrement la fièvre. Et comme Arthur  
*so, la garsō a syr mā la fje:vr. e kom arty:r*



une couverture

en voilà une ☺:  
 voilà une couver-  
 ture

avoir chaud ←→  
 avoir froid



une dent

frissonner ☺: cla-  
 quer des dents  
 parce qu'on a froid

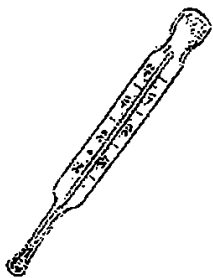
quelque part ☺:  
 dans quelque par-  
 tie du corps

effrayé = qui  
 soudain a peur

autre part ☺: dans  
 une autre partie  
 du corps



le front



un thermomètre

glacé = aussi  
froid que la glace

effrayer = faire  
peur à

retirer ←→ mettre

frissonne de nouveau, Marie-Anne lui dit: « Attends  
*frison da nuvo, mari a:n lyi di: «atā*

un instant, mon ange! Je vais prendre un thermomètre,  
*ā -nēstā, mō -nā:z! zə ve prā:dr ā termometr,*

et je reviens tout de suite.» Elle emporte toujours  
*e zə rəvjē iutsyit.» el āpɔri tuʒu:ʔ*

un thermomètre, quand elle voyage avec les enfants,  
*ā termometr, kā -tel vwaʒa:z avek le -zāfā,*

et trois secondes plus tard, elle revient dans la chambre  
*e trwa zɡō:d ply ta:ʔ, el rəvjē dā la fā:brə*

d'Arthur. En attendant de savoir si son fils a la  
*darʔy:ʔ. ā -naiādā d savwa:ʔ si sō fis a la*

fièvre, elle le regarde avec un sourire plein de ten-  
*fjɛ:vʔ, el lə rgard avek ā suri:ʔ plē d tā-*

dresse. Elle voudrait pouvoir empêcher que son enfant  
*dres. el vudre puvwa:ʔ āpeʒe kə sō -nāfā*

soit malade! Ah, qu'elle est longue, la minute qu'elle  
*swa malad! a, kel ɛ lō:g, la minyt kel*

doit attendre avant de savoir si son fils a la fièvre ou  
*dwa atā:dr avā d savwa:ʔ si sō fis a la fjɛ:vʔ u*

si elle s'est trompée. Elle a le cœur glacé, elle a peur,  
*si el se trōpe. el a lə kœ:ʔ glase, el a pœ:ʔ,*

mais elle continue à sourire à Arthur, pour ne pas  
*me el kōtiny a suri:ʔ a arʔy:ʔ, pur nə pa*

l'effrayer. Au bout d'une minute, elle retire le ther-  
*lefrɛje. o bu dyn minyt, el rəti:ʔ lə ter-*

momètre. « Est-ce que j'ai beaucoup de fièvre, maman? »  
*ometr. «es kə zə boku d fjɛ:vʔ, māmā?»*



demande Arthur. « Non, mon ange, ce n'est rien, » lui  
*dama:d arty:r. «nō, mō -nā:z, s ne rjē,» lji*  
 répond sa mère. Mais elle est de plus en plus effrayée,  
*repō sa mē:r. mē el ε dō ply -zā ply -zefrēje,*  
 car Arthur a 39° (degrés) de fièvre.  
*kar arty:r a trātncēf dāgre d fjē:v.*  
 Bien qu'il ait beaucoup de fièvre, le petit malade  
*bjē kil ε boku d fjē:v, lō pti malad*  
 regarde calmement sa mère en lui disant: « Je ne veux  
*rōgard kalmāmā sa mē:r ā lji dizā: «zō n vō*  
 pas que tu sois triste, ma petite maman. » Elle lui  
*pa kō ty swa trist, ma pti māmā.» el lji*  
 sourit et va sous la lampe pour regarder de nouveau  
*suri ε va su la lā:p pur rōgarde d nuvo*  
 le thermomètre. Peut-être s'est-elle trompée? Non,  
*l termometr. pōtē:trō se -tel trōpe? nō,*  
 elle ne s'est pas trompée: Arthur a bien 39° de  
*el nō se pa trōpe: arty:r a bjē trātncēf dāgre d*  
 fièvre. Alors, brusquement, la jeune femme serre son  
*fjē:v. ab:r, bryskāmā, la zœn fam se:r sō*  
 fils contre son cœur, embrasse son petit front pâle, et  
*fis kō:trō sō kœ:r, ābras sō pti frō pa:l, ε*  
 sort de la chambre en disant à l'enfant: « Je reviens  
*so:r dō la fā:br ā dizā a lāfā: «zō rōvjē*  
 tout de suite, mon ange! N'enlève pas ta couverture,  
*tutsyt, mō -nā:z! nāle:v pa ta kuverty:r,*  
 tu auras froid! » Elle n'a que sa robe de chambre, mais  
*ty swa frwa!» el nō k sa rōb dō fā:br, mē*

qu'y a-t-il? =  
qu'est-ce qu'il y a?

qu'est-ce que cela peut faire, à un tel moment? Marie-  
kes kə slə pø fe:r, a ě tel momă? mari

Anne n'a qu'une seule pensée: faire venir un docteur.  
a:n na kyn səl pāse: fe:r vāni:r ě doktæ:r.

Elle ne sait pas où est la chambre de son beau-père,  
el nə se pa u ɛ la fā:brə də sō bopæ:r,

mais elle va frapper à une porte du premier, et la  
mɛ el va frape a yn pɔrt dy prəmje, e la

voix de M. Doumier lui répond: « Qu'y a-t-il? Qui  
vwa d masjə dumje lwi repō: «kja -til? ki

est-ce? » « C'est moi, Marie-Anne! Beau-père, j'ai  
es? » «se mwā, mari a:n! bopæ:r, zɛ

besoin de vous! Arthur est malade! » « Je viens! »  
bəzɔwē d vu! arty:r ɛ malad! » «zə vjē! »

dit le vieux monsieur, et, en mettant vite sa robe de  
di l vjə masjə, e, ā metā vit sa rob də

chambre, il ouvre la porte. « Arthur est malade, dis-  
fā:br, il u:və la pɔrt. «arty:r ɛ malad, di

tu? » « Oui, il a la fièvre, il frissonne et il claque des  
ty? » «wi, il a la fje:vɛ, il frison e il klak də

dents. Beau-père, je suis effrayée, je crois que c'est grave.  
dā. bopæ:r, zə syi -zɛfɛje, zə krwa k se gra:v.

Il faut faire venir un docteur! » « Oui, naturellement,  
il fo fe:r vāni:r ě doktæ:r! » «wi, natyrelmā,

naturellement! Je vais téléphoner à Passavant, il sera  
natyrelmā! zə vɛ telefɔne a pasavā, il sɛra

ici dans quelques minutes, il demeure tout près. Mais  
isi dā kslk minyt, il dɔmæ:r tu prɛ. mɛ

j'espère bien que tu te trompes et que ce n'est pas  
*ʒɛspɛ:r bjɛ̃ kə ty tə trɔ:p e kə s nɛ pa*

aussi grave que tu le crois.» « Ah, je voudrais bien  
*osi gra:v kə ty l kʁwa.» «a, ʒə vuɑ:ʁ bjɛ̃*

me tromper, beau-père! » dit Marie-Anne, et elle rentre  
*mə trɔ:pə, bopɛ:r!» di mɑ:ʁi a:n, e el rɑ:trə*

chez Arthur pendant que Doumier va téléphoner.  
*ʃɛ ɑ:rtɥ:r pɑ:dɑ̃ k dumi:ʁ va tɛlɛfɔnɛ.*

Heureusement, Jeanne n'a pas été réveillée, elle dort  
*œʁøzmɑ̃, ʒɑ:n na pa ɛtɛ revɛʃɛ, el dɔ:r*

tranquillement. Mais un seul coup d'œil suffit à Ma-  
*trɑ̃kilmɑ̃. mɛ œ sœl ku dœ:j syfi a ma-*

rie-Anne pour voir que son fils est très malade. Elle  
*ʁi a:n pœʁ vwa:r kə sɔ̃ fis ɛ tʁɛ malɑd. el*

fait tout ce qu'elle peut pour ne pas pleurer et tombe  
*ʃɛ tu s kœl pø pœʁ nɑ pa plœʁɛ e tʃ:b*

à genoux auprès du lit d'Arthur. Dix minutes plus tard,  
*a ʒnu opʁɛ dy li dɑ:rtɥ:r. di minyt ply tɑ:r,*

le docteur Passavant entre dans la chambre.

*lə dɔktœ:r pasavɑ̃ ɑ:trə dɑ̃ la ʃɑ:br.*

### EXERCICE A.

Les enfants sont si fatigués que leurs yeux se ferment — seuls. Fatima, aussi, dort dans un — du compartiment. Et bientôt, tout le monde dort —. Tous à l'— d'André. Mille pensées — tournent dans sa tête.

Au — de toutes ces pensées, il y a toujours Marie-Anne. Le jeune homme a allumé une petite lampe bleue dont la — est très faible. De cette manière, il ne dérange pas les —. Et André se dit qu'au — de la semaine prochaine, il faudra qu'il parte. Ses — l'appellent. Il ne lui — donc que deux jours pour décider de sa vie. Il rêve de devenir un jour le — de Marie-Anne. Il veut la — contre tout le mal qui peut lui arriver.

Quand on arrive à Villebourg, tout le monde descend, et voilà M. Doumier qui embrasse sa — — et ses petits-enfants. Puis il — la main de Fatima, et on sort de la gare. Le docteur Passavant est là, devant sa —. Il dit aux enfants: «Mademoiselle Jeanne et Monsieur Arthur, je —?» Puis il dit à Marie-Anne qu'Arthur est le — de son père. Il a vu — Henri Doumier.

Amélie a préparé un délicieux —. «Il ne faut pas que nous la — attendre!» dit M. Doumier. Quand la vieille bonne entend arriver la voiture, elle donne un dernier — d'— à sa table. Elle ne veut pas que Marie-Anne puisse dire qu'Amélie ne sait pas — une table. Son coup d'œil la —. Il ne — rien.

#### EXERCICE B.

Comment Amélie appelle-t-elle la belle-fille de Doumier? ... Comment appelle-t-on une très grande faim? ... Quelles sont les bonnes choses qu'Amélie a mises sur la table? ... Que dit Marie-Anne à Amé-

lie quand celle-ci entre pour servir? ... Comment appelle-t-on un très bon souper? ... Pourquoi Marie-Anne admire-t-elle les assiettes de M. Doumier? ... Quand M. Doumier a-t-il trouvé ces assiettes? ... Comment Marie-Anne appelle-t-elle la femme de M. Doumier? ...

## EXERCICE C.

<b>je vis</b>	<b>nous vivons</b>
<b>tu vis</b>	<b>vous vivez</b>
<b>il vit</b>	<b>ils vivent</b>

Le vieux Doumier et sa bonne — seuls dans la grande maison. « Je — seul, » écrit le vieux souvent à sa fille Josette, « et tu — seule également. Alors, puisque nous — seuls tous les deux, pourquoi ne viens-tu pas demeurer chez nous? » C'est vrai, Josette — seule à Paris avec sa petite fille, mais elle répond: « Je sais que vous — seuls, Amélie et toi, mais je ne peux pas venir encore. »

<b>naître</b>	
<b>est né</b>	<b>naissait</b>
<b>naît</b>	<b>naîtra</b>

Arthur est — au Maroc. Au moment où il —, la France était encore en guerre. Ses parents espéraient que la guerre serait finie quand il —, mais alors, il aurait dû — plus tard. « Et on ne — pas toujours quand on veut! » disait Henri en riant.

satisfaire

a satisfait

satisfait

satisfaisait

satisfera

Il est difficile de — tout le monde. On doit être content si l'on — ses amis. Amélie n'a jamais — Josette. Mais son père lui dit qu'aucune bonne ne la — jamais. Et même si un jour une bonne la —, qui dit qu'elle satisferait également son père?

protéger

a protégé

protège

protégeait

protégera

« Qui te —, quand je serai mort? » disait Henri à sa jeune femme. Et maintenant, c'est André Comaux qui pense: « Tu serais bien seule et faible, si je ne te — pas. » Un homme qui aime une femme la — toujours. C'est pour cela qu'André veut — Marie-Anne, comme Henri l'a —.

je protège

tu protèges

il protège

nous protégeons

vous protégez

ils protègent

Marie-Anne — ses enfants contre le mal qui peut leur arriver. Les mères — toujours leurs enfants. « Pourquoi ne — -vous pas vos vêtements contre la pluie? » demande Marie-Anne à ses enfants. « Mais maman, nous les — contre la pluie! » répondent-ils. « Et toi, Jeanne, — -tu ta poupée contre la pluie? » « Oh, oui, maman, je la — contre la pluie! Je l'ai mise sous ma robe. »

que j'attende	que nous attendions
que tu attendes	que vous attendiez
qu'il attende	qu'ils attendent

«Veux-tu que je t'—, Fatima?» demande Marie-Anne.  
«Non, Madame Marie-Anne, je ne veux pas que vous m'—,» répond la jeune fille. «Et nous,» demandent Jeanne et Arthur, «veux-tu que nous t'—, Fatima?» Fatima répond qu'elle ne veut pas qu'ils l'— non plus. Cependant, elle dit: «Si, Jeanne, j'aimerais que tu m'— quelques minutes.» Mais elle ne veut pas qu'Arthur l'—.

que je fasse	que nous fassions
que tu fasses	que vous fassiez
qu'il fasse	qu'ils fassent

«Voulez-vous que je vous — un bon potage?» demande Amélie à son maître. «Oui, Amélie,» répond M. Doumier, «j'aimerais que vous nous — un de vos délicieux potages!» «Viens ici, Fatima, je vais te dire ce qu'il faut que tu —!» Marie-Anne dit à la jeune fille ce qu'il faut qu'elle —. «Et maintenant,» disent Jeanne et Arthur, «tu dois nous dire ce qu'il faut que nous —.» Alors Maria-Anne leur dit ce qu'elle aimerait qu'ils —.

que je sois	que nous soyons
que tu sois	que vous soyez
qu'il soit	qu'ils soient

«Je veux que tu — très sage!» dit Marie-Anne à Jeanne. «Et moi, maman, faut-il aussi que je — sage?»

## MOTS:

une admiration  
les affaires  
une belle-fille  
une belle-mère  
un centre  
un coin  
un coup d'œil  
une couverture  
un début  
une dent  
un degré  
un dormeur  
une exception  
la fièvre  
un front  
un loup  
la lumière  
un mariage  
un œil  
un porc  
la porcelaine  
un portrait  
un poulet  
le premier  
un protecteur  
une robe de chambre

une salade  
 un souper  
 un soupir  
 un thermomètre  
 une veuve  
 une voiture  
 divers  
 effrayé  
 satisfait  
 souffrant  
 vieil  
 admirer  
 (qu') il attende  
 couvrir  
 (qu') il croie  
 se décider  
 dresser  
 effrayer  
 se fâcher  
 (qu') il fasse  
 (que) nous  
     fassions  
 il faudra  
 frissonner  
 manquer  
 naître  
 (que) tu  
     promettes  
 protéger  
 (qu') il puisse  
 retirer  
 satisfaire  
 serrer  
 (qu') il soit  
 (que) vous  
     soyez  
 (qu') il sorte  
 soupirer  
 en se souvenant  
 supposer  
 tenir  
 se tromper  
 ils vivent  
 profondément

demande Arthur en riant. Marie-Anne dit qu'il faut naturellement qu'il — sage, lui aussi. Il faut que les deux enfants — sages. « A quelle heure faut-il que nous — rentrés? » demande M. Doumier à Amélie. « Il faut que vous — rentrés à midi et demi, » répond la vieille bonne.

<b>que je puisse</b>	<b>que nous puissions</b>
<b>que tu puisses</b>	<b>que vous puissiez</b>
<b>qu'il puisse</b>	<b>qu'ils puissent</b>

Amélie ne veut pas que Marie-Anne — dire qu'elle ne sait pas dresser une table. « Je ne veux pas que les gens — dire que vous n'êtes pas très bien élevés, » dit Marie-Anne à ses enfants. « Je ne veux pas que tu — me dire un jour que je t'ai empêchée de partir, » dit Sabine à Fatima. « Je n'aimerais pas que vous — me dire que je ne vous ai pas montré votre pays, » dit Marie-Anne à ses enfants. « Nous allons en France parce que maman veut empêcher que nous — lui dire qu'elle ne nous a pas montré notre pays, » disent Arthur et Jeanne. « Maman ne veut pas que je — lui dire qu'elle m'a empêchée de partir, » dit Fatima.

<b>que je sorte</b>	<b>que nous sortions</b>
<b>que tu sortes</b>	<b>que vous sortiez</b>
<b>qu'il sorte</b>	<b>qu'ils sortent</b>

« Je ne veux pas que tu — maintenant, Arthur, et toi non plus, Jeanne! » « Pourquoi ne veux-tu pas que nous —, maman? » « Je ne veux pas que vous — parce qu'il pleut. » Marie-Anne ne permet pas que les enfants — quand il pleut. « Tu ne permets pas



que nous — un tout petit instant, maman?» demande Arthur. Mais Marie-Anne répète qu'il ne faut pas qu'ils —.

que je promette	que nous promettons
que tu promettes	que vous promettiez
qu'il promette	qu'ils promettent

« Je veux que tu me — de rester où tu es, » dit Marie-Anne à Jeanne. « Pourquoi veux-tu que je te — cela? » demande la fillette. Marie-Anne veut qu'elle le lui — parce qu'elle est nerveuse. « J'aimerais que vous me — de rentrer dans une heure! » dit la mère aux enfants. « Pourquoi veux-tu que nous te — de rentrer si tôt? » demandent les enfants. Marie-Anne veut qu'ils le lui — parce qu'on doit partir dans deux heures.

un vieux monsieur	un vieil homme
un vieil ami	une vieille dame

Arthur a presque renversé une — dame. Un — monsieur qui voit cela trouve que cet enfant est très mal élevé. C'est un — ami du capitaine, ils se connaissent depuis trente ans. Le monsieur est maintenant un — homme de soixante-dix ans.

### RÉSUMÉ (1)

Voici trois phrases: *Il faut tout manger. Empêchez-le de partir. Ne lui permettez pas de sortir!* Dans ces trois phrases, le deuxième verbe, c'est-à-dire celui qui vient après les verbes « falloir » [falwa.r], « em-

à l'exception de  
autre part  
avoir chaud  
avoir froid  
avoir la fièvre  
c'est promis!  
changer de train  
claquer des  
dents  
dresser une  
table  
entrer en gare  
il lui semble  
il me reste  
il ne faut pas  
il ne manque  
rien  
ne saurait le  
dire  
mal à la tête  
mettre (une  
robe)  
ouvrir tout  
grand  
quelque part  
qu'y a-t-il?  
se tenir debout  
si tu...?  
sortir de table  
Sèvres

falloir  
il faut

pêcher » et « permettre », est à l'infinitif. Mais voici trois autres phrases: *Il faut que tout soit mangé. Empêchez qu'il parte! Ne permettez pas qu'il sorte!*

Ces trois phrases disent la même chose que les trois premières, mais ici, le deuxième verbe n'est pas à l'infinitif. Il est au subjonctif.

Nous voyons donc qu'après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre », on a l'infinitif ou le subjonctif, et que l'on écrit le subjonctif quand il y a le mot « que » après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre ».

(Et puisque nous parlons du subjonctif, relisez s'il vous plaît le résumé du chapitre 24. Ce résumé parle également du subjonctif.)

#### EXERCICE

Voici quelques phrases avec l'infinitif après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre ». Changez-les, s'il vous plaît, en phrases où le deuxième verbe est au subjonctif. Un exemple d'abord: *Il lui faudra attendre plusieurs semaines. — Il faudra qu'il attende plusieurs semaines.*

Et maintenant, à vous:

Je ne peux l'empêcher de faire ce qu'elle veut.

Permettez-nous de nous laver les mains!

Il faudrait lui dire que nous sommes venus.  
 Il ne faut pas la faire attendre.  
 Ne lui permettez pas d'être méchant!  
 Il faut me permettre de te réveiller.  
 Amélie ne nous permet pas de sortir de table.  
 Voulez-vous nous empêcher de faire ce voyage?  
 Il vous faut promettre de me réveiller!

## RÉSUMÉ (2)

### La famille de connaître

Nous connaissons quatre verbes de cette famille: *connaître*, *paraître*, *apparaître* et *disparaître*. Voici deux exercices pour vous aider à mieux vous rappeler les différentes formes des verbes de cette famille.

**connaître**

**a connu**

**connaît**

**connaissait**

**connaîtra**

De temps en temps, le jeune homme qui était tombé à la mer <sup>(disparaître)</sup> derrière une vague et on ne le voyait plus pendant une dizaine de secondes. Puis, il <sup>(apparaître)</sup> de nouveau. « Qui <sup>(connaître)</sup> ce jeune homme? » demandait-on. Il y avait une jeune fille qui l'avait <sup>(connaître)</sup> un mois plus tôt, à Casablanca. « Il <sup>(paraître)</sup> qu'il ne sait pas nager! » dit quelqu'un. « S'il ne savait pas nager, il aurait <sup>(disparaître)</sup> depuis longtemps! » répond quelqu'un d'autre. « Je suis si nerveuse, de le

voir (apparaître) et (disparaître) tout le temps! » dit Marie-Anne. « Mais maman, est-ce que cela ne te (paraître) pas étrange, s'il ne (disparaître) jamais derrière les vagues? » demande Arthur. « Peut-être, » répond Marie-Anne, « j'espère seulement qu'il ne (disparaître) pas tout à fait avant l'arrivée de la chaloupe. »

je connais	nous connaissons
tu connais	vous connaissez
il connaît	ils connaissent

« Qui (connaître) l'histoire de Tartarin? » demande André. « Moi, je la (connaître) ! » dit Arthur. « Mais nous, nous ne la (connaître) pas, » disent Fatima et Jeanne. Les lions (disparaître) tout à fait, en Afrique du Nord. « Vous (paraître) connaître très bien l'Afrique, » dit-on à Tartarin. « (connaître) -vous aussi d'autres pays? » Tartarin (paraître) connaître tous les pays du monde. Quand les requins (apparaître) derrière un bateau, beaucoup de personnes ont peur. Elles (connaître) ces terribles animaux. « Nous vous (paraître) avoir bien peu de courage, » disent-elles à ceux qui n'ont pas peur. Et l'un d'eux ajoute: « Moi qui (connaître) ces animaux, je sais combien ils sont terribles. » « Tu (paraître) rêver, André, » dit Marie-Anne à son cousin. Ils se (connaître) très bien, mais elle ne le comprend pas toujours.

## L'OPÉRATION

Dès que le docteur Passavant entre dans la chambre  
*dε k lə dɔktæ:r pasavā ā:trə dā la fū:brə*

du petit malade, il voit qu'il n'est pas venu un moment  
*dɥ pti malad, il vwa kil ne pa vny ā momā*

trop tôt. Il va vite vers le petit lit et s'assied auprès  
*tro to. il va vit ver lə pti li e sasie əpre*

d'Arthur. Il lui prend le bras tout près de la main,  
*darty:r. il lɥi prā l bra tu pre d la mē,*

et pendant qu'il compte les battements du cœur, il  
*e pādā kil kō:t le batmā dɥ kœ:r, il*

battre  
un battement

demande à Marie-Anne: « Vous avez pris sa tempé-  
*dāmā:d a mari a:n: «vu -zave pri sa tāpe-*

rature? » « Oui, docteur. Il avait 39° (degrés) il y a un  
*raty:r?» «wi, dɔktæ:r. il ave trātnef dəgre il ja ā*

quart d'heure. » « Hm... Comment se sent-il? A-t-il mal  
*ka:r dœ:r.» «hm... komā sə sā -iil? a -til mal*

quelque part? » « Oui, il m'a dit qu'il avait mal à la  
*kelk pa:r?» «wi, il ma di kil ave mal a la*

tête. Et il a froid malgré toutes les couvertures. Il  
*te:t. e il a frwa' malgre tut le kuverty:r. il*

frissonnait. » Le docteur Passavant ne dit rien pendant  
*frisone.» lə dɔktæ:r pasavā n di rjē pādā*

quelques instants. Le cœur bat trop vite et les batte-  
*kelk -zēstā lə kœ:r ba tro vit e le 'bat-*

battre  
il bat

Chapitre trente-six (36).

il se sent bien ==  
il va bien

découvert ɔ: re-  
marqué  
découvrir (comme  
ouvrir)  
découvrir  
a découvert  
découvre

ments sont trop faibles. Passavant n'aime pas non  
*mā sō tro febl. pasavā nɛ:m pa nō*

plus la couleur trop pâle du visage d'Arthur. Il sort  
*ply la kulœ:r tro pa:l dy viza:ʒ darty:r. il so:r*

son thermomètre de sa poche, et pendant qu'il prend  
*sō termomeitra da sa pɔʃ, e pādā kil prā*

la température du malade, il pose encore quelques  
*la tāperaty:r dy malad, il pɔ:z āks:r kelkə*

questions à la mère. « Comment cela a-t-il commencé,  
*kestjō a la mɛ:r. «kɔmā sla a -til kɔmāse,*

Madame? » « Je ne sais pas, docteur. Hier, il se sentait  
*madam.ʔ » «ʒə n se pa, doktœ:r. ijɛ:r, il sə sātɛ*

bien, il a mangé comme tout le monde et il s'est en-  
*bjɛ, il a māʒɛ kɔm tu l mō:d e il se -tā-*

dormi dès que sa sœur et lui ont été couchés. » « Sa  
*dɔrmi dɛ k sa sœ:r e lyi ɔ -tete kuʃɛ. » «sa*

sœur dort ici? Ah, je la vois. Il faudra lui faire  
*sœ:r dɔ:r isi? a, ʒə la vwa. il fodra lyi ʃɛ:r*

changer de chambre. Tout de suite, si vous pouvez. »  
*ʃāʒɛ d ʃā.br. tutsyt, si vu puve. »*

« Naturellement, docteur, elle peut dormir avec Fatima. »  
*«natyrelmā, doktœ:r, el pə dɔrmi:r avek fatima. »*

« C'est bien. Dites-moi seulement quand vous avez  
*«se bjɛ. dit mwa sœlmā kā vu -zave*

découvert qu'il était malade. » « Il y a une demi-heure.  
*dekuve:r kil ɛtɛ malad. » «il ja yn dɔmiœ:r.*

Je me suis réveillée tout à coup, avec le sentiment que  
*ʒə m syi reveʒɛ tu -ta ku, avek la sātīmā kə*

quelque chose n'allait pas dans la chambre des enfants.

*kelka fo:z nale pa dā la fā.brə de -zāfā.*

Quand je suis entrée, Arthur ne dormait pas et j'ai vu

*kā zə syi -zātre, arty:r nə dorme pa e zə vy*

tout de suite qu'il se sentait mal. Le reste, vous le

*tutsyt kil sə sāte mal. la rest, vu l*

savez, docteur. » « Merci, Madame, » dit Passavant, qui

*savə, dɔktæ:r.» «mersi, madam,» di pasavā, ki*

retire le thermomètre et se dit à voix basse: « Tou-

*reti:r la termometr e s di a vwa ba:s: «tu-*

jours 39° ... J'aurais presque préféré une température

*zu:r trātnæf... zore preskə pɛfere yn tāperaty:r*

plus élevée. » Mais à Marie-Anne, qui reste debout à

*ply -zelve.» me a mari a:n, ki rest dabu a*

côté de lui et n'ose pas lui poser de questions, il dit:

*kote də lɥi e no:z pa lɥi poze d kestjō, il di:*

« La température n'est pas très élevée, il faut espérer

*«la tāperaty:r nə pa tre -zelve, il fo -tespere*

que ce n'est pas grave. » Mais malgré cela, il demande

*kə s nə pa gra:v.» me malgre sla, il dāmā:d*

à la mère de faire changer de chambre à la petite. « Oui,

*a la mæ:r də fe:r fāze d fā:br a la ptit. «wi,*

docteur, » répète Marie-Anne, qui réveille doucement

*dɔktæ:r,» repet mari a:n, ki reve:j dusmā*

la petite dormeuse et lui dit à voix basse: « Arthur ne

*la ptit dormø:z e lɥi di a vwa ba:s: «arty:r nə*

va pas très bien, Jeannette, il faut que tu ailles dormir

*va pa tre bjē, zanet, il fo k ty a:j dormi:r*

retirer ↔ placer

élevé ɔ: haut

doucement ↔  
brusquement

un dormeur  
une dormeuse

Jeannette = pe-  
tite Jeanne

aller  
(que) j'aille  
(que) tu ailles  
(qu') il aille

mon amour : mon  
cher petit enfant

Quei sens a ce  
mot? = Que veut  
dire ce mot?

Un médecin doit  
faire un examen  
du malade pour  
savoir quelle ma-  
ladie il a.



une langue

obéir = faire ce  
que l'on vous de-  
mande

obéir (comme fi-  
nir)

obéir  
a obéi

obéit  
obéissait  
obéira

chez Fatima. » « Pourquoi, maman? » demande la fil-  
*se fatima.* » « *purkwa, māmā?* » *dāmā:d la fi-*

lette d'une voix endormie. « Je te l'ai dit, mon amour:  
*jei dyn vwa ādormi.* « *ʒə tə le di, mō -namu:r:*

notre petit Arthur ne va pas bien. » « C'est le docteur,  
*notro pēti -arty:r nə va pa bjē.* » « *sɛ l dɔktɔ:r,*

ce monsieur? » « Oui, Jeannette, il va guérir ton petit  
*sə məsjø?* » « *wi, ʒanet, il va geri:r tō pti*

frère. Viens, maintenant. » Heureusement, Jeanne ne  
*fre:r. vjē, mētnā.* » *æroz mā, ʒa:n nə*

sait pas encore quel sens peuvent avoir les mots: « Ton  
*se pa -zākɔ:r kel sās pœ:v -tavwa:r le mo:* « *tō*

frère ne va pas bien. » Elle se lève donc tranquille-  
*fre:r nə va pa bjē.* » *el sə le:v dō trākil-*

ment et quitte la chambre avec sa mère.  
*mā e kit la fā:br avek sa mɛ:r.*

Pendant ce temps, le docteur Passavant continue son  
*pādā s tā, la dɔktɔ:r pasavā kōtini sō*

examen du petit malade. « Montre-moi ta langue, s'il te  
*-negzamē dy pti malad.* « *mō:tro mwa ta lā:g, sil tə*

plaît, » dit-il à Arthur. Le petit obéit et montre au  
*plɛ,* » *di -til a arty:r.* *lə pti obei e mōtr o*

vieux docteur une langue toute blanche. « Elle n'est  
*vjə dɔktɔ:r yn lā:g tut blā:f.* » « *el nɛ*

pas belle, » dit Passavant, puis il demande une cuiller  
*pa bel,* » *di pasavā, pyi il dāmā:d yn kyije:r.*

Quand on la lui a apportée, il demande à Arthur  
*kā -tō la lvi a apɔrte, il dāmā:d a arty:r*



d'ouvrir la bouche toute grande et de dire: « Aaaaaa... »  
*duvri:r la buf tut grā:d e də di:r: «a:...»*

Le petit n'aime pas cela, il sait que le docteur va lui  
*la pti ne:m pa sla, il se kə l dɔktæ:r va lʷi*  
 mettre la cuiller dans la bouche, et cela fait un peu  
*metra la kʷije:r dā la buf, e sla fe æ pə*

mal. Mais il est si faible qu'il obéit de nouveau et fait:  
*mal. me il ɛ si feblə kil ɔbei d nuvo e fe:*

« Aaaaaa... » comme le lui a demandé Passavant.  
*«a:...» kɔm lə lʷi a dmāde pasavā.*

Doumier, qui est entré avec Passavant, tient une lampe  
*dumje, ki ɛ -tātre avek pasavā, tiĕ yn lā:p*

au-dessus du lit, et Passavant examine la gorge du  
*odsy dy li, e pasavā egzamin la gorz dy*

malade en tenant la langue en place avec la cuiller.  
*malad ā tnā la lā:g ā plas avek la kʷije:r.*

La gorge non plus n'est pas belle: elle est très rouge  
*la gorz nō ply ne pa bel: el ɛ tre ru:z*

et enflée. « Tu peux refermer la bouche, j'ai fini, »  
*e āfle. «ty pə raferme la buf, ze fini,»*

dit-il à Arthur, et il continue son examen. Le cou du  
*di-til a arty:r, e il kōtini sō -negzamē. lə ku dy*

petit garçon est enflé également. Puis, Passavant  
*pti garsō ɛ -tāfle egalmā. pʷi, pasavā*

découvre que la poitrine est enflée, elle aussi, et qu'il  
*deku:vra kə la pʷatrin ɛ -tāfle, el osi, e kil*

y a des taches rouges sur la poitrine et le cou. C'est  
*ja de taf ru:z syr la pʷatrin e l ku. se*

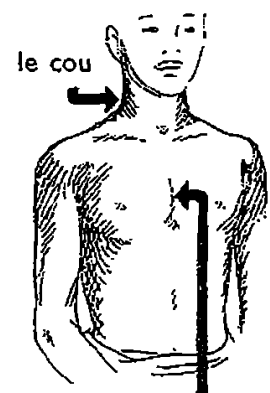
fait ɔ: dit

examiner  
un examen



une gorge

enflée ɔ: plus  
grosse que les  
autres jours



le cou

la poitrine

Chapitre trente-six (36).

Le corps est couvert de peau.

du sang qui est sorti sous la peau. En découvrant ces  
*dy sã ki ɛ sorti su la po. ǎ dekwɔrã se*

taches, Passavant devient encore plus grave. Il relève  
*taf, pasavã dɔvjẽ ǎko:r ɸly gra:v. il rɔle:v*

la tête et regarde Doumier, qui est debout auprès de  
*la tɛ:t ɛ rgard dumje, ki ɛ dbu opre da*

lui et qui tient toujours la lampe pour aider le vieux  
*lyi ɛ ki tjẽ tuzu:r la lã:ɸ pur ede l vjɔ*

docteur à examiner le malade. « Je n'aime pas ces  
*doktɔ:r a egzamine l malad. «zɔ ne:m pa se*

taches de sang sous la peau, » se dit-il. « Est-ce grave? »  
*taf da sã su la po,» sɔ di -til. «ɛs gra:v?»*

que oui ɔ: que c'est grave

lui demande Doumier à voix basse. « J'ai bien peur  
*lyi dmã:d dumje a vwa ba:s. «zɛ bjẽ ɸɔ:r*

que oui, » lui répond Passavant à voix basse également.  
*kɔ wi,» lyi repɔ pasavã a vwa ba:s egalmã.*

« Que crois-tu que c'est? » « Hmm... je ne vois pas  
*«kɔ krwa ty k se?» «hm... zɔ n vwa pa*

encore très bien ce qu'il a, mais... » Marie-Anne  
*-zãko:r tre bjẽ s kil a, mɛ...» mari a:n*

rentrer = entrer de nouveau

rentre dans la chambre à ce moment et demande d'une  
*rã:trɔ dã la fã:br a s mɔmã ɛ dmã:d dyn*

angoissé = plein d'angoisse

voix angoissée: « Alors, docteur, ce n'est pas très grave,  
*vwa ǎgwase: «alɔ:r, doktɔ:r, s ne ɸa tre gra:v,*

n'est-ce pas? » Passavant n'ose pas lui dire ce qu'il  
*nes ɸa?» pasavã no:z ɸa lyi di:r sɔ kil*

j'espère que non ɔ: j'espère que ce n'est pas grave

pense. Il lui sourit et dit: « J'espère que non, Madame.  
*ɸã:s. il lyi suri ɛ di: «zɛspɛ:r kɔ nɔ, madam.*

Mais en tout cas, je resterai chez moi toute la journée,  
*ms ā tu ka, zə restare fe mwa tut la zurne,*

téléphonez-moi si vous apercevez le plus petit change-  
*telefɔne mwa si vu -zapersəve l ply pti fāz-*

ment. » Sur ces mots, il se relève, sourit au petit  
*mā.» syr se mo, il sə rələ:v, suri o pti*

malade et quitte la chambre avec Doumier, après avoir  
*malad e kit la fā:br avek dumje, apre -zavwa:r*

serré la main de la jeune femme. Marie-Anne reste  
*sere la mē d la zœn fam. mari a:n rest*

auprès de son petit.  
*opre d sō pti.*

Elle se met à genoux à côté du lit et demande: « Com-  
*el sə me a znu a kote dy li e dmā:d: «ko-*

ment te sens-tu, mon amour? » « J'ai peur, maman. »  
*mā t sā ty, mō -namu:r?» «ze pœ:r, māmā.»*

« Il ne faut pas avoir peur, mon petit pigeon, le docteur  
*«il nə fo pa avwa:r pœ:r, mō pti pizō, la doktœ:r*

a dit qu'il fallait que tu restes tranquille. » « Oui,  
*a di kil fale k ty rest trākil.» «wi,*

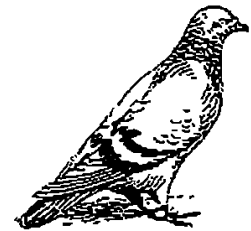
maman. » Marie-Anne ne reconnaît presque pas la voix  
*māmā.» mari a:n nə rəkœne presk pa la vwa*

d'Arthur qui est tout à fait changée. C'est comme si  
*darty:r ki e tu -ia fe fāze. se kom si*

elle avait de la difficulté à passer par la gorge. « Mon  
*el ave d la difikylte a pase par la gorz. «mō*

pauvre petit pigeon, » dit la mère en cachant son an-  
*po:vra pəti pizō,» di la mœ:r ā kafā sō -nā-*

apercevoir (com-  
 me recevoir)  
 j'aperçois  
 tu aperçois  
 il aperçoit  
 nous apercevons  
 vous apercevez  
 ils aperçoivent  
 changer  
 un changement



un pigeon

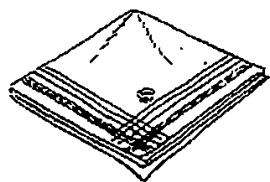
falloir  
 il fallait

reconnaître (com-  
 me connaître)  
 reconnaître  
 a reconnu  
 reconnaît  
 reconnaissait  
 reconnaîtra

elle a de la diffi-  
 culté à passer :  
 elle passe diffici-  
 lement

cacher ↔ mon-  
 trer

mouillé = couvert  
d'eau



un mouchoir

essuyer  
a essuyé  
essuie



un garçon qui tousse

se soulever ⇄ se  
lever

s'abaisser ⇄ se  
lever

goisse, « tu as de la difficulté à parler? Ça te fait mal  
*gwas, «ty a ð la difikylte a parle? sa t fe mal*

quand tu parles? » « Oui, maman. » Marie-Anne pose  
*kā ty parl? » «wi, māmā.» mari a:n po:z*

la main sur le front du petit: il est tout mouillé. Marie-  
*la mē syr la frō dy pti: il e tu muje. mari*

Anne sort un mouchoir de sa poche et essuie le visage,  
*a:n so:r cē muſwa:r dā sa pōf e esyi l viza:z,*

le cou et la poitrine de son fils, qui sont également  
*la ku e la pwa:trin dā sō fis, ki sō -tega:mā*

mouillés, puis elle le recouvre doucement en lui disant:  
*muje, pti el la rku:vrā dūsmā ā. lyi dizā:*

« Tu vas voir, mon amour, ça ira mieux. » Mais son  
*«ty va vwa:r, mō -namu:r, sa ira mjo.» me sō*

pauvre cœur de mère est terriblement angoissé. Elle  
*po:vrā kœ:r dā mē:r e teriblēmā āgwase. el*

reste à genoux, tenant à la main le mouchoir avec lequel  
*rest a znu, tōnā -ia la mē l muſwa:r avek lokel*

elle a essuyé le petit malade. Vers six heures, Arthur  
*el a esyi:je l pōti malad. ver si -zœ:r, arty:r*

commence à tousser. Cela lui fait mal de tousser, sa  
*kōmā:s a tuse. sla lyi fe mal dā tuse, sa*

poitrine se soulève et s'abaisse rapidement, avec dif-  
*pwa:trin sō sule:v e sabs: rapidmā, avek di-*

ficulté. Cela fait mal à Marie-Anne de l'entendre.  
*fikylte. sla fe mal a mari a:n dā lātā:dr.*

Arthur essaye de parler, mais sa voix est entièrement  
*arty:r ese:j dā parle, me sa vwa e -tātjermā*

disparue, et il ne sort qu'un souffle de sa gorge.  
*disparɥ, e il nə sɔ:r kǎ sufla də sa ɡɔrɜ.*

« Qu'est-ce que c'est donc? » se dit la pauvre mère.

*« kɛs kə sɛ dǔ? » sɔ di la pɔ:vra mɛ:r.*

Puis elle dit au petit: « N'essaye pas de parler, mon  
*pɥi el di o pti: « nɛsɛ:j pa d parle, mǔ*

amour, si cela te fait mal, » et elle essuie de nouveau  
*-namu:r, si sla i fe mal, » e el ɛsɥi d nuvo*

le front mouillé de son fils. Elle ne sait que faire: elle  
*l frǔ muje d sǔ fis. el nə se kə fɛ:r: el*

voudrait sortir, aller téléphoner, appeler son beau-père  
*vudre sorti:r, ale telefɔne, aple sǔ bofɛ:r*

qu'elle a fait sortir de la chambre un peu plus tôt.  
*kel a fe sorti:r də la fǎ:br ǎ pø ply to.*

Mais elle n'ose pas quitter le malade. Heureusement  
*mɛ el no:z pa kite l malad. ɛrɔzmǎ*

qu'un instant plus tard la porte s'ouvre lentement et  
*kǎ -nɛstǎ ply ta:r la port su:vra lǎtmǎ e*

sans bruit, et Fatima entre dans la chambre. Elle  
*sǎ brɥi, e fatima ǎ:trǔ dǎ la fǎ:br. el*

s'approche du lit d'Arthur, mais s'arrête tout d'un coup  
*sapɔf dy li darty:r, mɛ saret tu dǎ ku*

quand elle voit le petit malade. Elle ne le reconnaît  
*kǎ -tel vva l pti malad. el nə l rǎkɔnɛ*

presque pas, et quand elle l'entend tousser, elle a peur  
*presk pa, e kǎ -tel lǎtǎ tuse, el a pɛ:r*

et demande à Marie-Anne: « Ne faut-il pas faire venir  
*e dmǎ:d a mari a:n: « nə fo -til pa fɛ:r vni:r*

souffler  
 un souffle

il sort un souffle  
 ɔ: un souffle sort

le docteur, Madame Marie-Anne? » « Si, si, Fatima, va  
*lə doktœ:r, madam mari a:n?* » « si, si, fatima, va

vite chez mon beau-père et dis-lui de téléphoner. Ar-  
*vit fe mō bopœ:r e di lɥi d telefone. ar-*

thur va très mal, je le sens, il faut que le docteur vienne  
*ty:r va trs mal, ʒə l sã, il fo k lə doktœ:r vjen*

tout de suite! Et quand Jeanne se sera levée, je veux  
*tutsɥit! e kã ʒa:n sə sra lve, ʒə vø*

que vous alliez dans le jardin toutes les deux. Jeanne  
*k vu -zalje dã l ʒardē tut le dø. ʒa:n*

ne doit pas entrer ici! » « Oui, Madame Marie-Anne! »  
*nə dwa pa ätre isi!* » « wi, madam mari a:n! »

dit Fatima et sort vite, mais sans bruit. Dix minutes  
*di fatima e so:r vit, me sã bryi. di minyt*

plus tard, Passavant entre de nouveau dans la chambre,  
*pɥy ta:r, pasavã ä:trə də nuvo dã la fã:br*

avec Doumier.  
*avek dumje.*

Dès qu'il voit le petit malade, il reconnaît la terrible  
*de kil vwa l pəti malad, il rəkɔne la teriblə*

maladie: Arthur a la diphtérie! Et cette fois-ci, il n'a  
*maladi: arty:r a la difteri! e set fwa si, il na*

pas besoin d'examen, un seul coup d'œil lui suffit, car  
*pa bəzɔwē degzamē, œ sœl ku dø:ʃ lɥi syfi, kar*

il y a un grand changement depuis la dernière fois: le  
*il ja œ grã fãzmã dəpɥi la dernje:r fwa: lə*

petit garçon a de la difficulté à respirer, il a une toux  
*pəti ʒarsō a d la difikɥlte a respire, il a yn tu*

aller  
 (que) j'aïlle  
 (que) tu aïlles  
 (qu') il aïlle  
 (que) nous allions  
 (que) vous alliez  
 (qu') ils aillent

Quand on respire,  
 la poitrine se sou-  
 lève et s'abaisse.

tousser  
 la toux

que l'on reconnaît immédiatement quand on l'a enten-  
*k lō rkome imedjatmā kā -tō la ātā-*

due une fois, son visage est presque bleu. Tout cela a  
*dy yn fwa, sō viza:z e preskə blø. tu sla a*

un sens très clair pour un médecin. Passavant regarde  
*ā sā:s tre klē:r pur ā medsē. pasavā rgard*

Marie-Anne, puis il dit à voix basse: « Je ne vais pas  
*mari a:n, pyi il di a vwa ba:s: «zə n ve pa*

vous cacher que c'est très grave, Madame. Il va falloir  
*vu kafe k se tre gra:v, madam. il va falwa:r*

que vous ayez beaucoup de courage. Mais nous allons  
*kə vu -zeje boku d kura:z. me nu -zalō*

faire tout ce qu'il est possible de faire pour aider votre  
*fe:r, tu s kil e pōsiblə də fe:r pur ede vtr*

enfant. » « Merci, docteur, » dit Marie-Anne, puis elle  
*āfā.» «mersi, doktœ:r,» di mari a:n, pyi el*

veut essayer d'ajouter autre chose, mais ses forces  
*vø eseje dazute o:trə fo:z, me se fors*

l'abandonnent et elle se met à pleurer. Son beau-père  
*labādon e el sə me a plœre. sō bofœ:r*

la prend dans ses bras et lui serre la tête contre sa  
*la prā dā se bra e lvi se:r la tēt kō:trə sa*

poitrine: « Allons, allons, Marie-Anne, il faut que nous  
*pwatrin: «alō, alō, mari a:n, il fo k nu*

ayons du courage tous les deux. Ce n'est pas en  
*-zejō dy kura:z tu le də. s nε pa ā*

pleurant que nous aiderons Arthur, n'est-ce pas? »  
*plœrā k nu -zedrō arty:r, nes pa?»*

cacher ɔ: ne pas  
dire

falloir  
il faut

il va falloir ɔ: il  
faudra

avoir

(que) j'aie  
(que) tu aies  
(qu') il ait  
(que) nous ayons  
(que) vous ayez  
(qu') ils aient

« Allons, allons! »  
ɔ: « Tu dois être  
calme. »

douloureux = qui donne de la douleur

avoir  
aie!  
ayons!  
ayez!

falloir  
a fallu  
faut  
fallait  
faudra



un hôpital

« Vous avez raison, beau-père. Je ne peux pas me per-  
«vu -zave rezõ, bope:r. zø n pø pa m per-

mettre de pleurer. » Et Marie-Anne essuie ses larmes  
metre da pïcere.» e mari a:n esyi se larm

et essaye de sourire malgré sa douleur, puis elle va  
e ese:j da suri:r malgre sa dulæ:r, pyi el va

auprès de Passavant et du petit malade. La toux  
opre d pasavã e dy pti malad. la tu

d'Arthur devient de plus en plus douloureuse, il respire  
darty:r davjẽ d ply -zã ply duluro:z, il respi:r

avec une grande difficulté, il a mal chaque fois que  
avek yn grã:d difikylie, il a mal sak fwa k

sa poitrine se soulève et s'abaisse, il regarde sa mère  
sa pwatrin sã sule:v e sabe:s, il regard sa me:r

avec un regard plein d'angoisse. Il a peur. Marie-  
avek æ rga:r plẽ dãgwas. il a pæ:r. mari

Anne rassemble toutes ses forces et sourit faiblement  
a:n rasã:blø tut se fors e suri feblamã

à l'enfant: « N'aie pas peur, mon amour! Le docteur  
a lãfã: «ne pa pæ:r, mõ -namu:r! la doktæ:r

est là, il va t'aider. » Puis, de nouveau, elle se met  
e la, il va tede.» pyi, da nuvo, el sã me

à genoux auprès du lit. « Il aurait fallu téléphoner à  
a znu opre dy li. «il ore faly telefone a

l'hôpital quand je suis venu la première fois, » se dit  
löpital kã zø syi vny la prãmje:r fwa,» sã di

Passavant, « maintenant, il est trop tard. S'il arrive  
pasavã, «mẽtnã, il e tro ta:r. sil ari:v



quelque chose à ce petit, ce sera ma faute! Je suis trop  
*kelkə fo:z a s pəti, sə sra ma fo:t! zə syi tro*

vieux! » Puis, à haute voix: « Il n'y a pas de temps  
*vjə! » pyi, a o:t vwa: «il nja pa d tā*

à perdre. Il est trop tard pour transporter le petit à  
*a perdr. il ɛ tro ta:r pur trāsporte l pəti a*

l'hôpital. Il faut l'opérer. » Le vieux Doumier regarde  
*lɔpital. il fo lɔpere.» lə vjə dumje rgard*

son ami et demande: « Tu vas l'opérer toi-même? »  
*sō -nami e dmā:d: «ty va lɔpere twame:m?»*

« Non. Je devrais le faire, peut-être, mais je n'ose pas.  
*«nō. zə dəvre l fe:r, pæte:tr, me zə no:z pa.*

Je suis trop vieux, ma main n'est plus assez sûre. Je  
*zə syi tro vjə, ma mē ne ply ase sy:r. zə*

vais téléphoner à Pirot. Il sera ici dans cinq minutes,  
*ve telefone a piro. il sɛra isi dā sē minyt,*

il a une auto. » Et Passavant sort rapidement de la  
*il a yn oto.» e pasavā so:r rapidmā d la*

chambre. Doumier prend sa belle-fille par les épaules  
*fā:br. dumje prā sa belfi:j par le -zəpo:l*

et lui dit: « N'aie pas peur, ma petite Marie-Anne. Le  
*e lvi di: «ne pa pæ:r, ma ptit mari a:n. lə*

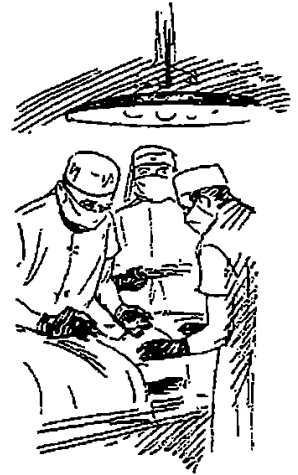
docteur Onésime Pirot est un très, très bon médecin.  
*dɔktæ:r ɔnezim piro ɛ -tā tre, tre bō medsē.*

Même à Paris, il serait un grand médecin. Son père  
*me:m a pari, il sɛre -tā grā medsē. sō pɛ:r*

était un ami de Passavant, il fera tout ce qu'il pourra  
*ete -tā -nami d pasavā, il fɛra tu s kil pura*

c'est ma faute =  
 c'est à cause de  
 moi que cela est  
 arrivé

transporter ɔ: por-  
 ter en auto



Un médecin opère  
 un malade.

opérer (comme  
 espérer)  
 j'opère  
 tu opères  
 il opère  
 nous opérons  
 vous opérez  
 ils opèrent

pour notre enfant. La diphtérie est une maladie grave,  
*pur nɔtr əfā. la difteri ɛ -tyn maladi gra:v,*

mais elle n'est plus aussi terrible qu'au temps de ma  
*me ɛl nɛ ply osi teriblə ko tã d ma*

jeunesse. » Il parle trop, le vieil homme, mais il le  
*zœnɛs.» il parlə tro, lə vjɛ:j ɔm, mɛ il lə*

faut pour empêcher Marie-Anne de trop penser. Marie-  
*fo pur āpɛsɛ mari a:n də tro pãse. mari*

Anne le remercie du regard, elle sait qu'elle aura encore  
*a:n lə rɛmɛrsi dy rga:r, ɛl sɛ kɛl ɔra āko:r*

besoin de toutes ses forces pendant plusieurs heures.  
*bəzɔwɛ də tut sɛ fɔrs pãdã . plyzjœ:r -zœ:r.*

Mais quel instant douloureux pour une mère!  
*mɛ kɛl ɛstã dulurə pur yn mɛ:r!*

Sept minutes après que Passavant a quitté la chambre  
*sɛt minyt aprɛ k pasavã a kite la fã.brə*

pour aller téléphoner au docteur Pirot, celui-ci entre  
*pur ələ telefɔnɛ o doktœ:r piro, sɛlyisi ā:trə*

dans la chambre du malade. Un coup d'œil au visage  
*dã la fã.brə dy malad. ɛ ku dœ:j o vizɑ:ʒ*

presque bleu de l'enfant, quelques mots à la mère:  
*preskə blə d lãfã, kɛlk mo a la mɛ:r:*

« N'ayez pas peur, Madame, tout ira bien, je vous le  
*«nɛʒɛ pa pœ:r, madam, tu -tira bjɛ, ʒə vu l*

promets! » Onésime Pirot se prépare rapidement à opé-  
*promɛ!» onɛzim piro s prɛpa:r rapidã a ɔpɛ-*

rer. Trois minutes après être entré dans la chambre,  
*rɛ. trɔa minyt aprɛ -zɛ:tr ɑtre dã la fã.br,*

il est prêt. Et trois minutes plus tard, le petit est  
*il e prɛ. e trwa minyt ply ta:r, lə pti e*  
opéré, le docteur Pirot se relève en disant: « Voilà!  
*-tɔpɛrɛ, lə dɔktœ:r piro sɔ rɛ:v ă diză: «vwala!*  
Maintenant, je vais téléphoner à l'hôpital. Je crois  
*mɛtnă, zɔ ve telefɔne a lɔpital. zɔ krwa*  
qu'il n'est pas nécessaire d'y transporter le petit malade,  
*kil ne pa nesese:r di trăspɔrte l pti malad,*  
mais je vais leur demander de vous envoyer une in-  
*mɛ z ve lœr dămăde d vu -zăvɔwajɛ yn ɛ-*  
firmière. Docteur Passavant, vous resterez auprès du  
*fɪrmjɛ:r. dɔktœ:r pasavă, vu restœrɛ opɛrɛ dy*  
malade en attendant que l'infirmière soit arrivée, je  
*malad ă -natădă k lɛfɪrmjɛ:r swa -tarivɛ, zɔ*  
suppose? » « Naturellement! Je resterai dans la mai-  
*syɔ:z? » «natyrelmă! zɔ restœrɛ dă la mɛ-*  
son toute la journée, » répond Passavant qui ne peut  
*zɔ tut la zurnɛ, » rɛpɔ pasavă ki n pɔ*  
pas oublier que c'est par sa faute qu'il a été nécessaire  
*pa ubliɛ k sɛ par sa fo:t kil a ɛtɛ nesese:r*  
d'opérer Arthur. Il reste donc auprès du petit malade  
*dɔpɛrɛ artɪ:r. il rest dɔ -kɔpɛrɛ dy pti malad*  
tandis qu'Onésime Pirot quitte la chambre avec le vieux  
*tădi kɔnezim piro kit la fă:br avɛk lə vjɔ*  
Dumier et Marie-Anne. L'angoisse n'a pas encore  
*dumjɛ e mari a.n. lăgwas na pa -zăkɔ:r*  
quitté entièrement le cœur de la mère, mais elle sait  
*kite ătjɛrmă l kœ:r də la mɛ:r, mɛ el se*



une infirmière

C'est sa faute.  
C'est par sa faute  
que...

que maintenant elle ne doit plus avoir peur, et que  
*k mētnā el na dwa ply-zavwa:γ pæ:γ, e k*

bientôt, Arthur ira mieux.

*bjēto, arty:γ ira mjo.*

#### EXERCICE A.

Le docteur Passavant prend le bras du petit malade et compte les — de son cœur. Puis il prend la — d'Arthur. Le petit malade a froid — les couvertures. Marie-Anne ne sait pas comment cela a commencé: hier encore, le petit garçon se — bien. « Quand avez-vous — qu'il était malade? » demande le vieux docteur. « Il y a une demi-heure, » répond la mère, « je suis entrée dans sa chambre et j'ai vu tout de suite qu'il se sentait —. » Le petit malade a toujours 39° de fièvre, le docteur aurait presque préféré une température plus —.

Pendant ce temps, le docteur Passavant continue son — du petit malade. Il lui demande de montrer sa —. Arthur — et montre sa langue au docteur. Puis, le docteur — la gorge d'Arthur. Elle n'est pas belle non plus: elle est très rouge et —. Le — du petit garçon est enflé également. Et la — est enflée, elle aussi. Sur la poitrine et le cou, il y a des — rouges: c'est du sang qui est sorti sous la —.

#### EXERCICE B.

Quand Marie-Anne a-t-elle découvert qu'Arthur était malade? ... Pourquoi Arthur a-t-il froid? ... Pourquoi

le docteur Passavant met-il une cuiller dans la bouche d'Arthur? ... Que fait M. Doumier pour aider le vieux docteur à examiner le malade? ... Avec quoi Marie-Anne essuie-t-elle le front mouillé de son fils? ... Qu'est-ce que le docteur découvre sous la peau d'Arthur? ... Pourquoi a-t-il fallu opérer Arthur? ...

## EXERCICE C.

<b>que j'aïlle</b>	<b>que nous allions</b>
<b>que tu aïlles</b>	<b>que vous alliez</b>
<b>qu'il aïlle</b>	<b>qu'ils aillent</b>

« Où veux-tu que nous — ? » demande Marie-Anne à son cousin. André répond qu'il faut qu'ils — au wagon-restaurant. « J'aimerais que vous — au wagon-restaurant, » dit-il, « je viendrai moi-même dans un instant. » « Veux-tu que j'— avec Fatima? » demande Arthur à sa mère. Marie-Anne, qui veut qu'il — avec sa sœur, lui répond: « Non, Arthur, pas cette fois-ci. Je veux que tu — avec Jeanne. »

<b>que j'aïe</b>	<b>que nous ayons</b>
<b>que tu aïes</b>	<b>que vous ayez</b>
<b>qu'il ait</b>	<b>qu'ils aient</b>

« Il faut que nous — fini de dîner à huit heures et demie, » dit Marie-Anne. « Comment veux-tu que j'— fini à huit heures et demie, puisqu'il est déjà huit heures vingt? » demande Arthur. Mais Marie-Anne répète qu'il

## MOTS:

un battement  
un cou  
un changement  
un degré  
une difficulté  
la diphtérie  
une dormeuse  
un examen  
une faute  
une gorge  
un hôpital  
une infirmière  
une langue  
un mouchoir  
la peau  
un pigeon  
une poitrine  
un sens  
un souffle  
la température  
la toux  
angoissé  
douloureux  
élevé  
enflé  
mouillé  
s'abaisser  
(que) tu ailles  
(que) vous  
alliez  
(que) nous  
ayons

(que) vous ayez  
 aie!  
 ayez!  
 il bat  
 cacher  
 découvrir  
 essuyer  
 il essuie  
 examiner  
 il fallait  
 falloir  
 il a fallu  
 indiquer  
 obéir  
 il obéit  
 opérer  
 perdre  
 reconnaître  
 refermer  
 respirer  
 se sentir  
 sortir  
 se soulever  
 tousser  
 transporter  
 doucement  
 malgré  
 en attendant  
 que  
 se sentir bien

faut qu'ils — fini de dîner dans dix minutes. « Et il faut que tu — fini de te déshabiller et de te laver à neuf heures, car nous sommes tous fatigués, ce soir. En attendant que vous — fini de vous laver, toi et Jeanne, nous ferons le tour du bateau, Fatima et moi. » Arthur se dépêche de manger ses fruits, parce que sa mère vient de lui dire qu'il faut qu'il — fini dans dix minutes.

aie!

ayons!

ayez!

« — un peu moins d'impatience! » dit Marie-Anne à ses enfants. « — du courage, Marie-Anne, et montrons que nous sommes forts! » dit le vieux Doumier à sa belle-fille. « — du courage, Arthur! » dit également le docteur Passavant à son vieil ami.

#### EXERCICE D.

Voilà un petit exercice d'une nouvelle sorte. Nous vous donnons 15 mots. Vous devez essayer d'expliquer ces mots en une courte phrase et en employant des mots que vous connaissez. Un exemple, le mot « pantalon »: Le pantalon est un vêtement. Un autre exemple, le mot « oreille »: C'est avec les oreilles que l'on entend. Et maintenant, à vous! Voici les 15 mots:

Haricots, fraise, rose, novembre, samedi, vache, oncle, cousin, veau, soir, jambe, petit déjeuner, chambre à coucher, salle de bains, école.

## RÉSUMÉ

## Le mot à

Dans les chapitres que vous avez lus, vous avez rencontré des centaines de fois le mot à. Mais il n'avait pas toujours le même sens, et il vous a peut-être été parfois difficile d'en comprendre le sens. Pour vous aider, nous allons, dans ce résumé, parler des différents cas où l'on emploie le mot à.

1) On emploie le mot à pour *indiquer* [*ēdike*] l'endroit où une chose ou une personne se trouvent, ou l'endroit où quelque chose se fait. Exemples: Il est à Paris. Il est à la maison. Cette chambre est au premier étage. Amélie mange à la cuisine. Il demeure au numéro 13. Il se trouve au centre de la pelouse. Il est seul au monde. Il a une cigarette à la bouche. Il a une valise à la main. Il a mal à la tête. Si j'étais à sa place, je ne le ferais pas.

Et voici d'autres exemples où le mot à a presque le même sens: Il se promène au soleil. Il frappe à la porte. Au cours du voyage, André a raconté une histoire.

2) On emploie le mot à pour indiquer la direction: Il va à Paris. Il rentre à la maison. Il va à l'école. Il monte au premier étage. Conduisez-nous à l'hôtel! Il vient jusqu'au café. Il est tombé à terre. Il est tombé à la mer.

indiquer = montrer, dire

Le drapeau d'un bateau **indique** le pays auquel appartient le bateau.

**Il est à Paris.**

**Il va à Paris.**

## Chapitre trente-six (36).

	<p>De même manière, pour indiquer le moment où finit une action: Il a déjeuné de midi à une heure.</p>
<b>Assis à ses pieds</b>	<p>3) On emploie le mot à pour indiquer l'idée de « près de »: Il parle à son oreille. Il est assis à ses pieds. Il se trouve nez à nez avec une autre personne. Il s'est assis à une table. Il s'arrête à la porte. Il est assis à côté de moi.</p>
<b>A une heure d'ici</b>	<p>4) On emploie le mot à pour indiquer à combien de mètres, kilomètres, etc., d'un endroit une action se fait, ou quelqu'un ou quelque chose se trouve: Villebourg est à trois cents kilomètres de Paris. Il s'est arrêté à quelques mètres de nous. Il demeure à dix minutes d'ici.</p>
<b>A huit heures</b>	<p>5) On emploie le mot à pour indiquer quand une action se fait: Il se lève à sept heures. Il a quitté Villebourg à douze ans. Le jardin est très joli au printemps. Cela se passait au temps de ma grand-mère. Au premier instant, il n'a rien dit. A la fin de l'histoire, tout le monde a ri. Fatima est sortie à son tour.</p>
<b>A haute voix</b>	<p>6) On emploie le mot à pour indiquer de quelle manière une action est faite: Il parle à haute voix. Il est venu à pas rapides. Son cœur bat à petits coups. Il jouait à la balle.</p>
<b>Une salle à manger</b>	<p>7) On emploie le mot à pour indiquer à quoi sert une chose ou une action: Voilà notre salle à manger. Et</p>



voilà notre chambre à coucher. Cela ne sert à rien. Il est prêt à tout.

8) On emploie le mot à pour indiquer la cause d'une action: A ces mots, il est sorti. A la vue de la jeune femme, il a souri. A ce rire, il est devenu tout rouge. A l'idée de partir, elle a souri de plaisir.

**A ces mots**

9) On emploie le mot à pour indiquer la manière d'être d'une personne ou d'une chose: L'homme au couteau voulait le tuer. Quel est ce petit garçon aux mains noires? Cette fillette aux vêtements si jolis est ma fille. La maison au baobab appartient à Tartarin. Le restaurant s'appelle: « Au Chat Blanc ».

**L'homme au couteau**

10) On emploie enfin le mot à après le verbe donner et après un grand nombre d'autres verbes. Il donne une fleur à la jeune fille. Il demande à Jean s'il veut venir. Il dit bonjour à son ami. Il parle à sa cousine. Il sourit à sa fille. Il pense à elle. Il a répondu à sa mère. Il a écrit à son père. Il le promet à sa mère. Il téléphone à son cousin. Il ne croit pas à ce qu'on lui dit. Il ressemble à son père. Ils font des gestes à leurs amis. Il fait place à sa cousine.

**Il le donne à Pierre.**

On dit également: Cela est arrivé à André. Cette cafetière a appartenu à Napoléon III. C'est à moi de décider de cela.

## ARTHUR VA MIEUX

opérer  
une opération

Cinq jours après l'opération, Arthur commence à aller  
*sē zu:ɾ aprɛ l'opɛrasjō, arty:ɾ komā:s a ale*

mieux. Il n'a plus besoin d'infirmière, et Marie-Anne  
*mjə. il na ply bazwē dɛfirmjɛ:ɾ, e mari a:n*

Quand on est fati-  
gué, on doit se re-  
poser.

peut enfin se reposer un peu. Elle est très fatiguée,  
*pø āfē sɔ rpoze ā pø. el ɛ trɛ fatigue,*

tenir à ɔ: vouloir  
absolument

car elle a tenu à passer toutes les nuits auprès de son  
*kar el a tny a pase tut le nyi opɛ d sō*

ainsi que ɔ: et

fils. Son beau-père et le docteur Passavant ainsi que  
*fis. sō bōpɛ:ɾ e l doktɛ:ɾ pasavā ēsi k*

le docteur Pirot ont, il est vrai, essayé de lui faire  
*la doktɛ:ɾ piro ō, il ɛ vrɛ, esɛje dɔ lyi fɛ:ɾ*

comprendre que cela n'était pas nécessaire, puisque  
*kōprā:dɔ ka sla netɛ pa nesɛsɛ:ɾ, pyisk*

être capable ɔ:  
faire bien ce que  
l'on fait

l'infirmière était là et qu'elle était très capable, mais Ma-  
*lɛfirmjɛ:ɾ ɛtɛ la e kɛl ɛtɛ trɛ kapabl, mɛ ma-*

rie-Anne n'a rien voulu entendre de ce qu'on lui disait.  
*ri a:n na rjē vuly ātā:dɔ dɔ s kō lyi dize.*

« Ma place est auprès de mon enfant, » disait-elle à tous  
*« ma plas ɛ -topɛ d mō -nāfā, » dize -tɛl a tu*

ceux qui lui demandaient de se reposer.

*sø ki lyi dmāde d sɔ rpoze.*

Mais maintenant, elle accepte enfin de laisser Fatima

*mɛ mɛtnā, el aksept āfē d lese fatima*

soigner le petit malade et d'aller se coucher. Pour la  
*swane l p̄oti malad e dale s kuse. pur la*

première fois depuis son arrivée à Villebourg, elle dort  
*pr̄emj̄e:r fwa d̄əpyi s̄ō -narive a vilbu:r, el d̄o:r*

toute la nuit d'un sommeil calme et profond, sans rêves.  
*tut la nyi d̄ā som̄e:ī kalm e pr̄of̄ō, s̄ā r̄e:v.*

Dans la maison, pendant ces cinq jours et ces cinq nuits,  
*d̄ā la mez̄ō, p̄ād̄ā se s̄ē zu:r e se s̄ē nyi,*

tout le monde n'a vécu que pour l'enfant malade. Au  
*tu l m̄ō:d na veky k pur l̄āf̄ā malad. o*

début, le vieux Doumier ne faisait que monter et des-  
*deby, la vj̄ō dumj̄e n f̄aze k m̄ōte e de-*

endre l'escalier, offrait son aide, dérangeait tout le  
*s̄ā:dra leskalje, ofre s̄ō -ne:d, der̄āge tu l*

monde. Tous les quarts d'heure, il entr'ouvrait la porte  
*m̄ō:d. tu le ka:r d̄ə:r, il ātruvre la p̄ort*

de la chambre d'Arthur, passait sa tête par l'ouverture,  
*d̄a la f̄ā:br̄a darty:r, pase sa te:t par luvert̄y:r,*

et demandait à voix basse: « Alors, cela va un peu  
*e dm̄ād̄e a vwa ba:s: «als:r, sla va ā p̄ō*

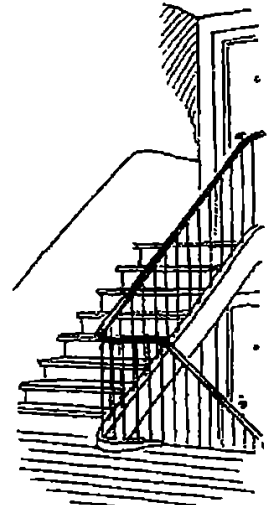
mieux? Vous êtes bien sûre que vous n'avez besoin de  
*mj̄ō? vu -zet bj̄ē sy:r k̄a vu nave b̄əzw̄ē d̄a*

rien, Mademoiselle? » L'infirmière l'avait au début re-  
*rj̄ē, madm̄wazel?» l̄ēfirmj̄e:r lave o deby r̄a-*

mercié en souriant aimablement et avait chaque fois  
*m̄ersj̄e ā surj̄ā emabl̄em̄ā e ave fak fwa*

assuré le vieux monsieur qu'elle n'avait besoin de rien.  
*asyre l vj̄ō m̄əs̄j̄ō kel nave b̄əzw̄ē d̄a rj̄ē.*

soigner un malade  
 = faire ce qui est  
 nécessaire pour le  
 malade



un escalier

une aide  
 aider

entr'ouvrir = ou-  
 vrir un peu

ouvrir  
 une ouverture

aimablement =  
 d'une manière  
 gentille et agré-  
 able

Chapitre trente-sept (37).

	<p>Mais quand, pour la dixième fois, elle avait vu M. Dou-  <i>me kā, pur la dizjem fwa, el ave vy masjə du-</i>  mier passer la tête par l'ouverture de la porte, elle avait  <i>mje pase la tet par luverti:r də la port, el ave</i></p>
<p>patience ↔ im-  patience</p>	<p>perdu patience et avait dit, pas très aimablement cette  <i>perdy pasjā:s e ave di, pa tre -zemablamā set</i>  fois-ci: « M. Doumier, vous nous dérangez terriblement,  <i>fwa si: «masjə dumje, vu nu derāze teriblāmā,</i></p>
<p>laisser en paix  ↔ déranger</p>	<p>et je vais vous prier de nous laisser en paix! Quand  <i>e ʒ ve vu prie d nu lese ā pe! kā</i>  nous aurons besoin de votre aide, nous vous appellerons.  <i>nu -zvrō bazwē d votr ε:d, nu vu -zapelrō.</i></p>
<p>à tout moment =  chaque moment</p>	<p>Mais je vous prie de ne plus entr'ouvrir cette porte  <i>me ʒ vu prie də n ply -zātruvri:r set port</i>  à tout moment! Vous allez tuer notre petit malade! »  <i>a tu momā! vu -zale tye notrə pəti malad!»</i></p>
<p>doucement ɔ: sans  faire de bruit</p>	<p>Le pauvre grand-père avait rougi comme un petit gar-  <i>lə pɔ:vra grāpe:r ave ruzi kom œ pti gar-</i>  çon et avait demandé mille fois pardon, puis avait  <i>sō e ave dmāde mil fwa pardō, pyi ave</i></p>
<p>chasser ɔ: faire  sortir</p>	<p>refermé la porte très doucement et avait descendu  <i>rferme la port tre dusmā e ave desādy</i>  l'escalier, tout aussi doucement. Comme il ne pouvait  <i>ləskalje, tu -tosi dusmā. kom il nə puve</i>  rester assis plus de cinq minutes au même endroit et  <i>reste asi ply d sē minyt o mε:m ādrwa e</i>  qu'Amélie également l'avait chassé, dès qu'il avait es-  <i>kameli egalāmā lave fase, də kil ave -te-</i></p>

sayé d'entrer à la cuisine, il avait fini par sortir dans le  
*seje dātre a la kyizin, il ave fini par sorti:r dā l*  
 jardin, où il avait passé plusieurs heures par jour en  
*zardē, u il ave pase plyzjœ:r -zœ:r par zu:r ā*  
 compagnie de la petite Jeanne.

*kōpaji d la ptit zœ:n.*

*J L'après-midi*

Au cours de ces heures passées à se promener douce-  
*o ku:r dœ se -zœ:r pase a s promne dus-*

ment dans les jolies allées du jardin, la fillette et son  
*mā dā le zoli -zale dy zardē, la fijet e sō*

grand-père étaient devenus les meilleurs amis du monde.  
*grāpœ:r ete dœvny le mejœ:r -zami dy mō:d.*

Le vieux grand-père parlait à sa petite-fille de son père,  
*la vijø grāpœ:r parle a sa ptitfi:j dœ sō pœ:r,*

Henri, et de sa grand-mère. Il lui racontait l'enfance  
*āri, e d sa grāmœ:r. il lji rakōte lāfā:s*

heureuse d'Henri, de sa sœur Josette et de son frère  
*œrœ:z dāri, dœ sa sœ:r zœzœt e dœ sō frœ:r*

qui, maintenant, était mort. Souvent, il lui parlait de  
*ki, mētnā, ete mœ:r. suvā, il lji parle d*

choses qu'elle ne comprenait pas: de la guerre, de cette  
*jo:z kel nœ kōprœne pa: dœ la gœ:r, dœ set*

paix qui n'était pas une vraie paix, de la France qu'il  
*pœ ki netœ pa yn vrœ pœ, dœ la frā:s kil*

aimait tant. La petite Jeannette était trop jeune pour  
*emœ tā. la ptit zœnet ete trœ zœn pur*

comprendre tout ce que son grand-père lui disait, mais  
*kōprā:dœ tu s kœ sō grāpœ:r lji dize, mœ*

en compagnie de  
 = avec



une allée

l'enfance = la  
 partie de la vie où  
 l'on est enfant

paix ↔ guerre

Chapitre trente-sept (37).

interrompre  
a interrompu  
interrompt  
interrompait  
interrompra

ouvrir  
a ouvert  
ouvre  
ouvrirait  
ouvrira

mauvais ↔ bon

elle ne l'interrompait jamais. Cette petite femme de  
el na lēterōpe zame. set patit fam da

onze ans sentait que si son grand-père lui ouvrait son  
ō:z ā sāte ka si sō grāpe:r lyi uvre sō

cœur, c'est qu'il en avait besoin. Et puis, elle aussi  
kœ:r, se kil ā -nave bōzōē. e pyi, el osi

était devenue plus âgée, après cette terrible nuit, plus  
ete dōvny ply -zaze, apre sei teribla nyi, ply

sérieuse. Depuis l'opération, elle ne dormait plus d'un  
serjō:z. dōpyi loperasjō, el na dorme ply dā

sommeil aussi calme qu'avant, elle avait de mauvais  
sōme:j osi kalm kavā, el ave d mōve

rêves et elle avait plusieurs fois demandé à son grand-  
re:v e el ave plyzjœ:r fwa dmāde a sō grā-

père: « Dis, grand-père, la mort, qu'est-ce que c'est? »  
pe:r: «di, grāpe:r, la mō:r, kes ka se?»

Quand la fillette lui demandait cela, son grand-père lui  
kā la fijet lyi dmāde sla, sō grāpe:r lyi

souriait et lui répondait: « Tu es encore trop jeune pour  
surje e lyi repōde: «ty e -zāko:r tro zœn pur

parler de la mort, Jeannette. Tu le sauras assez tôt,  
parle d la mō:r, zānet. ty l sōra ase to,

ce que c'est. » La fillette ne disait rien pendant quel-  
s ka se.» la fijet na dize rjē pādā kel-

ques moments, puis elle disait: « Je sais pourquoi tu  
ka mōmā, pyi el dize: «zō se purkwa ty

dis cela, grand-papa. C'est parce que je mourrai aussi,  
di sla, grāpapa. se parska zō murre osi,

un jour.» « Mais Jeannette, de quoi parles-tu donc?  
 ẽ zu:r. » « me zanet, da kwa parl ty dõ?

A ton âge, tu ne dois penser qu'à vivre! C'est à nous  
 a tõ -na:z, ty n dwa pãse ka vi:vr! se -ta nu

autres vieux de parler de la mort, pas à vous! » De  
 -zo:trã vjã da parle d la mo:r, pa a vu! » da

nouveau, la fillette se taisait pendant quelques minutes,  
 nuvo, la fijet sa teze pãdã kelk minyt,

et les deux amis se promenaient en silence dans les  
 e le dõ -zami s prõmne ã silã:s dã le

allées paisibles. Puis, elle demandait: « Grand-père,  
 -zale pezibl. pyi, el damãde: «grãpe:r,

est-ce que les grandes personnes meurent toujours  
 es kã le grã:d pẽrson mœ:r tuzu:r

avant les enfants? » « Non, Jeannette, pas toujours. »  
 avã le -zãfã? » « nõ, zaneĩ, pa tuzu:r. »

« Qu'est-ce que tu ferais, si je mourais avant toi, grand-  
 « kes kã ty fre, si z mure avã twã, grã-

père? » « Jeannette, je te défends de parler de ces  
 pe:r? » « zanet, zã tã defã d parle d se

choses! » lui disait-il alors, et comme, après tout, Jeanne  
 fo:z! » lyi diza -til alo:r, e kãm, apre tu, za:n

n'avait que onze ans, elle ne pouvait parler longtemps  
 nave kã õ:z ã, el nã puve parle lõtã

de choses si graves et passait bientôt à d'autres sujets  
 d fo:z si gra:v e pase bjẽto a do:trã syze

de conversation. Et M. Doumier s'étonnait de l'intel-  
 d kõversasjõ. e masjõ dumje setõne d lẽte-

se taire  
 s'est tu  
 se tait  
 se taisait  
 se taira

il meurt  
 ils meurent

Le sujet d'une  
 conversation est  
 ce dont on parle.

intelligent  
 l'intelligence

bon  
la bonté

importer  
l'importance

ligence de sa petite-fille et se promettait de passer  
*lizā:s da sa ptitfi:j e s promete d pase*

encore bien des heures en compagnie de Jeanne, quand  
*āko:r bjē de -zæ:r ā kōpaɲi d za:n, kã*

Arthur serait guéri. Car si le petit garçon ressemblait  
*-tarty:r sære geri. kar si l pəti garsō rsāble*

à son père de visage, la fillette lui ressemblait par sa  
*a sō pɛ:r da viza:z, la fijet lɥi rsāble par sa*

manière d'être, par l'intelligence de sa conversation, par  
*manje:r de:tr, par lētelizā:s da sa kōversasjō, par*

la bonté grave qu'on lisait parfois dans son regard, par  
*la bōte gra:v kō lize pərfwa dā sō rga:r, par*

son rire clair. Et il semblait à M. Doumier qu'il  
*sō ri:r kle:r. e il sāble a masjə dumje kil*

voyait son Henri revivre dans cette filette. Ainsi donc,  
*vwaje sō -nāri rəvi:vra dā set fijet. ēsi dō:k,*

ces journées pleines d'angoisse pour Marie-Anne ont  
*se zurne plen dāgwas pur mari a:n ō*

aussi apporté autre chose: elles ont fait naître une  
*-tosi apɔrte o:trə fo:z: el -zō fe nɛ:tr yn*

amitié qui sera probablement d'une grande importance  
*amitje ki sra probabləmā dyn grā:d ēpɔrtā:s*

dans la vie de Jeanne.

*dā la vi d za:n.*

Et Fatima, qu'a-t-elle fait pendant ces mêmes journées?

*e fatima, ka -tel fe pādā se me:m zurne?*

Elle aussi s'est fait une amie. Et cette amie, c'est ...

*el osi se fe yn ami. e set ami, se*



la vieille Amélie! La bonne de M. Doumier est même  
*la vje:j ameli! la bon da masjə dumje e me:m*  
 devenue l'amie non seulement de Fatima, mais aussi  
*dəvny lami nō scəlmā d fatima, me osi*  
 de Marie-Anne, de celle qu'avant son arrivée elle  
*d mari a:n, da sel kavā sō -narive el*  
 appelait « l'autre » et « la veuve », et qui, dans ses  
*aple «lo:tr» e «la vœ:v», e ki, dā se*  
 pensées, était déjà presque une ennemie. Voilà comment  
*pāse, ete deza presk yn enmi. vwala komā*  
 cela s'était passé.  
*sla sete pase.*

un ennemi  
 une ennemie

Quand Marie-Anne était descendue au rez-de-chaussée  
*kā mari a:n ete desādy o redjose*  
 avec son beau-père et le docteur Pirot, la nuit de  
*avek sō bopɛ:r e l doktæ:r piro, la nyi d*  
 l'opération, elle avait trouvé Amélie en bas, debout au  
*loperasjō, el ave truve ameli ā ba, dəbu o*  
 pied de l'escalier. La vieille avait été réveillée par  
*pje d leskalje. la vje:j ave -tete reveje par*  
 l'arrivée de Passavant d'abord, puis du docteur Pirot,  
*larive d pasavā dabɔ:r, pyi dy doktæ:r piro,*  
 et elle s'était dépêchée de s'habiller et de descendre,  
*e el sete depeje da sabije e da desā:dr,*  
 pour être prête si l'on avait besoin de son aide. Car  
*pur e:trə pre:t si lō -nave bəzwē d sō -nɛ:d. kar*  
 elle avait le sentiment qu'il se passait quelque chose  
*el ave l sātīmā kil sə pase kelkə fo:z*

en bas ɔ: au rez-  
 de-chaussée

au pied de l'esca-  
 lier = là où l'es-  
 calier commence,  
 au rez-de-chaussée

Chapitre trente-sept (37).

indispensable =  
nécessaire

Le croup est une  
forme très grave  
de diphtérie.

pas grand-chose  
= pas beaucoup

de grave. « Oh, Amélie, » lui avait dit Marie-Anne  
*da gra:v. «o, ameli,» lʷi ave di mari a:n*

quand elle l'avait aperçue au pied de l'escalier, « je suis  
*kā -tel laus -tapersy o pje d leskalje, «zə syi*

très heureuse que vous soyez là! Arthur est très ma-  
*tre -zæra:z ka vu swaje la! arty:r ε tre ma-*

lade et votre aide nous sera indispensable pendant les  
*lad e votr a:d nu sra ēdispāsablə pādā le*

jours qui viendront. Vous n'êtes pas fâchée, j'espère? »  
*zʷ:r ki vjēdrō. vu net pa fafe, zespɛ:r?»*

La vieille avait répondu par une question: « Qu'est-ce  
*la vje:ʷ ave repōdy par yn kestjō: «kes*

qu'il a, le petit? » Marie-Anne avait frissonné en lui  
*kil a, la pti?» mari a:n ave frisone ā lʷi*

répondant: « Il a le croup, Amélie. » « Le croup? C'est  
*repōdā: «il a l krup, ameli.» «lə krup? se*

une mauvaise maladie, ça! J'avais un cousin qui... »  
*-tyn mʷe:z maladi, sa! zave ā kuzē ki...»*

Mais en voyant que la pauvre Marie-Anne était devenue  
*mε ā vwajā k la pɔ:vra mari a:n ete dʷvny*

toute pâle, Amélie s'était interrompue et avait ajouté:  
*tut pa:l, ameli setε -tēterōpy e ave -lazute:*

« Mais vous savez, je suis sûre que le petit, il est en  
*«me vu save, zə syi sy:r kə l pəti, il ε -tā*

bonnes mains. Pas le vieux Passavant, il ne sait pas  
*bɔn mē. pa l vjə pasavā, il nə se pa*

grand-chose, mais l'autre, le docteur Piro, c'est un  
*grāfo:z, mε lo:tr, lə dɔktæ:r piro, se -tā*

homme capable, j'en sais quelque chose! » Et Amélie,  
*-nom kapabl, zā se kelkə fo:z!* » e ameli,  
 peut-être étonnée elle-même d'avoir tant parlé, s'était  
*ɸæte:tr eime elme:m davwa:r tā parle, sete*  
 tue sur ces mots. Marie-Anne lui avait dit: « Merci,  
*ty syr se mo. mari a:n lɥi ave di: «mersi,*  
 Amélie. Je suis sûre, moi aussi, que le docteur Pirot  
*ameli. zə sɥi sy:r, mwa osi, kə l dɔktæ:r piro*  
 est un médecin très capable. » Et après avoir encore  
*e -tē mɛdsē tre kapabl.» e apre -zavwa:r āko:r*  
 une fois dit à la vieille bonne combien son aide était  
*yn fwa di a la vje:j bon kɔbjē sɔ -nɛ:d ete*  
 indispensable, Marie-Anne était remontée chez le petit  
*-tēdispāsabl, mari a:n ete rmōte se l ɸati*  
 malade.  
*malad.*

Pourquoi la vieille femme était-elle soudain devenue  
*ɸurkwa la vje:j fam ete -tel sudē dɔvny*  
 gentille pour Marie-Anne? Amélie n'aurait probable-  
*zāti:j ɸur mari a:n? ameli nɔre ɸɔbablə-*  
 ment pas su le dire elle-même. Peut-être la vue de la  
*mā ɸa sy l di:r elme:m. ɸæte:trə la vy d la*  
 jeune femme désespérée avait-elle réveillé en elle la  
*zœn fam dezespere ave -tel reveje ā -nel la*  
 mère que toute femme porte en soi. Et peut-être avait-  
*mɛ:r kə tut fam ɸori ā swa. e ɸæte:tr ave*  
 elle compris à ce moment que Marie-Anne n'essayerait  
*-tel kɔpri a s momā kə mari a:n nesejre*

toute femme =  
chaque femme

## Chapitre trente-sept (37).

sa place à elle ɔ:  
sa propre place

le fond = la partie  
la plus profonde

seules quelques  
personnes ɔ: seu-  
lement quelques  
personnes

Les membres  
d'une famille sont  
les personnes dont  
cette famille est  
formée.

douce ɔ: gentille,  
aimable

gagner ←→ per-  
dre

il a autant de bon-  
té que... = il est  
aussi bon que...

gentil  
la gentillesse

les gens qui l'en-  
touraient ɔ: les  
gens avec qui elle  
était

Brusque ←→ dou-  
ce

jamais de prendre sa place à elle, Amélie, dans la maison  
*zame d prã:dra sa plas a el, ameli, dã la mezo*

du vieux Doumier. En tout cas, à partir de cette nuit-  
*dy vjo dumje. ā tu ka, a parti:r d̄a set nyi*

là, Amélie avait montré qu'au fond de son cœur elle  
*la, ameli ave mōtre ko f̄õ d s̄õ kœ:r el*

cachait une grande bonté que seules quelques personnes  
*kãse yn grã:d bōte ka sœl kelk person*

avaient découverte. Et tout comme Amélie avait accepté  
*ave dekuverti. e tu kom ameli ave -taksept̄e*

Marie-Anne comme membre de la famille Doumier, elle  
*mari a:n kom mã:brã d̄a la fami:j dumje, el*

avait aussi accepté Fatima. Car la jeune fille, avec une  
*ave -tosi aksept̄e fatima. kar la zœn fi:j, avek yn*

grande intelligence de cœur, avait su trouver, en par-  
*grã:d etelizã:s d̄a kœ:r, ave sy truve, ā par-*

lant à la vieille bonne, les seuls mots justes. Ces mots,  
*lã a la vje:j bœn, le sœl mo zyst. se mo,*

ainsi que ses manières si aimables et si douces et sa grande  
*esi k se manje:r si emabl e si dus e sa grã:d*

patience, lui avaient gagné le cœur d'Amélie. Jamais la  
*pasjã:s, l̄yi ave gaje l kœ:r dameli. zame la*

vieille n'avait montré autant de bonté et de gentillesse  
*vje:j nave mōtre otã d bōte e d zãtijes*

envers les gens qui l'entouraient que pendant ces jour-  
*ãve:r le zã ki lãture ka pãdã se zur-*

nées. C'était une gentillesse assez brusque, il est vrai,  
*ne. sete -byn zãtijes ase brysk. il e vre,*

mais elle venait du fond du cœur, c'était ce qui comptait,  
*me òl vone dy fõ dy kœ:r, sete s ki kõtè,*  
 et Marie-Anne ainsi que Fatima le sentaient bien toutes  
*e mari a:n ãsi k fatima l sãte bjẽ tut*  
 les deux. Et Comaux? Qu'a-t-il fait pendant ces  
*le dõ. e komo? ka -til fe pãdã se*  
 jours-là? A-t-il quitté Villebourg, comme il l'avait  
*zu:r la? a -til kite vilbu:r, kom il lave*  
 décidé a son arrivée? Non, mais comme il voulait  
*deside a sõ -narive? nõ, me kom il vule*  
 déranger les Doumier aussi peu que possible, il est  
*derãze le dumje osi pø k possibl, il e*  
 resté une grande partie du temps au salon, parmi les  
*reste yn grã:d parti dy tã o salõ, parmi le*  
 livres de M. Doumier. Ce n'est pas qu'il pouvait lire,  
*livra da mãsja dumje. s ne pa kil puve li:r,*  
 non. Il prenait un livre, lisait quelques pages, le refer-  
*nõ. il prõne ã li:vr, lize kelk pa:z, la rfer-*  
 mait et le remettait à sa place, puis en prenait un autre  
*me e .. rmete a sa plas, pui ã prõne ã -no:trõ*  
 qu'il ne lisait pas non plus. De temps en temps, Fatima  
*kil na lize pa nõ ply. dõ tã -zã tã, fatima*  
 venait en bas et André sortait du salon, pour lui deman-  
*vne ã ba e ãdre sorte dy salõ, pur lvi dmã-*  
 der des nouvelles. Il aurait dû partir au bout de trois  
*de de nuvel. il vre dy parti:r o bu dõ trwa*  
 jours, mais il tenait à rester aussi longtemps que le  
*zu:r, me il tõe a reste osi lõtã kõ l*

mettre  
 a mis  
 met  
 mettait  
 mettra

Chapitre trente-sept (37).

	<p>petit malade n'irait pas mieux. Le vieux Doumier et  <i>pəti malad nɪrɛ pa mjø. lə vjø dumje e</i></p> <p>sa petite amie l'avaient laissé en paix avec ses pensées,  <i>sa ptiit ami lavɛ lɛsɛ ā pɛ avɛk sɛ pāsɛ,</i></p> <p>sentant qu'il n'avait pas besoin de leur compagnie. Et  <i>sātiā kil navɛ pa bəzɔwɛ d lœr kōpɑni. e</i></p> <p>André, en effet, avait besoin de calme et de paix plus  <i>ādre, ā -nɛfɛ, avɛ bəzɔwɛ d kalm e d pɛ plɪs</i></p> <p>que de toute autre chose. Pour lui aussi, la nuit de  <i>kə də tut o:trɔ fo:z. pɔr lɪi osi, la nɪi d</i></p> <p>l'opération avait eu une très grande importance. Elle  <i>loperasjō avɛ -ty ɪn trɛ grā:d ɛpɔrtā:s. ɛl</i></p> <p>avait ouvert ses yeux à bien des choses qu'il s'était  <i>avɛ -tuve:r sɛ -zjø a bjɛ dɛ fo:z kil sɛtɛ</i></p>
<p>jusque-là ɔ: jus- qu'à ce moment</p>	<p>cachées jusque-là. Il avait soudain compris que Marie-  <i>kafɛ zyskə la. il avɛ sudɛ kōpri kə mari</i></p>
	<p>Anne n'était pas seulement sa jolie cousine qu'il croyait  <i>a:n nɛtɛ pa sɔɛlmā sa zɔli kuzin kil krɔwajɛ</i></p> <p>aimer, mais qu'elle était avant tout la mère de deux  <i>ɛmɛ, mɛ kɛl ɛtɛ -tavā tu la mɛ:r də də</i></p>
<p>ses enfants à lui = ses propres enfants</p>	<p>enfants qui ne seraient jamais ses enfants à lui, et avec  <i>-zāfā ki n sɔrɛ zɔmɛ sɛ -zāfā a lɪi, e avɛk</i></p>
<p>lequel laquelle lesquels lesquelles</p>	<p>lesquels elle avait tout un passé dont lui, André, ne  <i>lɛkɛl ɛl avɛ tu -tā pɛsɛ āɔ lɪi, ādre, nɔ</i></p> <p>savait pas grand-chose. A tout moment, de nouvelles  <i>savɛ pa grā:fo:z. a tu momā, də nuvel</i></p>
<p>des pensées lui venaient = il avait des pensées</p>	<p>pensées lui venaient à ce sujet. Il se demandait s'il  <i>pāsɛ lɪi vnɛ a sɔ syzɛ. il sɔ āmāds sil</i></p>

serait jamais capable de faire le père de famille, s'il  
*səre zame kapablə də fɛ:r lə pɛ:r də fami:j, sil*

être capable de :  
 pouvoir

pourrait jamais devenir un vrai membre de cette petite  
*puve zame dɔvni:r ɛ vɾe mɑ:brə də set pətɪt*

famille. Il avait toujours été très satisfait de son in-  
*fami:j. il ave tuzu:r ete tre satisfe d sɔ -nɛ-*

telligence, qui jusque-là lui avait toujours suffi, mais  
*telizā:s, ki zyskə la lɥi ave tuzu:r syfi, me*

suffit  
 a suffi

il se sentait soudain tout petit et bête devant la vie.  
*il sə sɑte sudɛ tu pti e bɛ:t dɔvɑ la vi.*

Et puis, Marie-Anne était très gentille envers lui, mais  
*e pɥi, mari a:n ete tre zāti:j ɑve:r lɥi, me*

sa gentillesse se transformerait-elle jamais en un amour  
*sa zāti:jes sə trɑsformɔve -tel zame ɑ -nɛ -namu:r*

si fort et profond qu'il suffirait à lui faire oublier le  
*si fɔ:r e prɔfɔ kil syfɪre a lɥi fɛ:r ublie l*

suffit  
 suffira

passé? Le jeune homme serait-il vraiment capable de  
*pase? lə zɔɛn ɔm sɔre -til vɾemɑ kapablə də*

gagner entièrement le cœur de sa cousine? Autant  
*gɔne ɑtjɛrmɑ l kœ:r də sa kuzin? ɔtɑ*

de fois qu'André se posait une de ces questions, il se  
*d fwa kɑdre s pɔze yn də se kestjɔ, il sə*

voyait obligé à répondre par une autre question: « Qui  
*vɔaje oblize a repɔ:drə par yn ɔ:trə kestjɔ: «ki*

sait? » Et cela, naturellement, ne suffisait pas à fonder  
*se?» e sla, natyrelmɑ, nɔ syfize pa a fɔde*

suffire  
 suffit  
 a suffi  
 suffisait  
 suffira

une vie nouvelle. Voilà à quoi André a passé ces cinq  
*yn vi nuvel. vɔvalɑ a kwa ɑdre a pase se sɛ*

au sujet de = sur

jours. Et maintenant, au matin du sixième jour, il dit  
*zu:r. e mētnā, o matē dy sizjem zu:r, il di*

adieu à sa douce cousine sans dire un mot au sujet de  
*adjø a sa dus kuzin sã di:r ã mo o syze dø*

tout ce dont son cœur est plein, et une demi-heure plus  
*tu sø dõ sõ kæ:r e plē, e yn damicæ:r ply*

tard, le train l'emporte vers Paris.

*ta:r, læ irē lãport ver pari.*

Et Marie-Anne? Elle non plus n'a pas essayé de reparler  
*e mari a:n? el nõ ply na pa eseje d reparle*

à André de la conversation qu'ils ont eue huit jours  
*a ådre d la kõversasjõ kil -zõ -ty yi zu:r*

plus tôt. L'a-t-elle oubliée? Oh, non! La maladie  
*ply to. la -tel ublic? o, nõ! la maladi*

d'Arthur l'a empêchée d'y penser pendant ces huit jours,  
*darty:r la åpese di pãse pãdã se yi zu:r,*

mais elle en garde le souvenir au fond de son cœur.  
*me el å gard læ suvni:r o fõ d sõ kæ:r.*

Un jour, elle sera probablement obligée d'y revenir.  
*ã zu:r, el sava probablãmã oblize di rvæni:r.*

Mais pour le moment, dans la maison de la rue des  
*ms pur læ momã, dã la mezõ d la ry de*

Roses, les trois femmes continuent à soigner leur petit  
*ro:z, læ irwa fam kõtini a swaþe lær pati*

malade qui va mieux de jour en jour et qui va bientôt  
*malad ki va mjo dæ zu:r å zu:r e ki va bjẽto*

commencer à se lever, tandis que le grand-père  
*kãmãse a s læve, tãdi k læ grãpæ:r*



continue à se promener dans les allées du jardin en  
*kṣṭiny a s promne dā le -zale dy zardē ā*

compagnie de sa petite-fille au regard doux et souriant.

*kṣṭapāni d sa pṭitfi:ī o rga:r du e surjā.*

doux  
 douce  
 doucement

## EXERCICE A.

Quelques jours après l'—, Arthur va mieux, et il n'a plus besoin d'infirmière. Sa mère peut enfin se — un peu. Elle a — à passer toutes les nuits auprès d'Arthur. L'infirmière était très —, mais Marie-Anne ne voulait rien entendre. Elle voulait elle-même — le petit malade. Maintenant, pour la première fois depuis son arrivée, elle dort d'un — calme et profond.

Le vieux Doumier, au début de la maladie d'Arthur, ne faisait que monter et descendre l'—. Il offrait son — à chaque instant. Il n'entrait pas dans la chambre du malade, mais —'— la porte et passait sa tête par l'—. Enfin, l'infirmière avait perdu —.

M. Doumier passait plusieurs heures par jour en — de la petite Jeanne. Ils se promenaient dans les jolies — du jardin. Le grand-père racontait à la fillette l'— de son père, Henri. La fillette écoutait et n'— jamais son grand-père. Pendant qu'il parlait, Jeannette se —. Quand elle parlait à son tour, le vieux grand-père s'étonnait de l'— de sa petite-fille. Elle ressemblait à son père par la — grave que l'on lisait parfois dans son regard.

EXERCICE B.

Tous les mots dont vous avez besoin pour faire cet exercice sont des mots que vous connaissez.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	M	A	N	G	E	R		T	E	L
2		M		A			B	U		I
3	C	O	U	R	T	E		E	N	T
4		U	N	E					A	
5		R			B		R	O	I	
6	L	E	N	D	E	M	A	I	N	
7	A	U		E	T			S		
8		S		N	E			S		
9	V	E	N	T					N	
10				S	I			N		

- 1) On ne peut pas — la soupe avec une fourchette.  
« Je ne connaîtrai jamais un — amour! » dit André.
- 2) Deuxième personne du singulier du présent du verbe avoir.  
Quand on a — trop de vin, on est malade.
- 3) Une rue de six maisons n'est pas longue, elle est très —.  
La terminaison de la troisième personne du pluriel du présent de la plupart des verbes.
- 4) Veux-tu deux poires? Non, je n'en veux qu'—. Il

n'est — dans le jardin, — dans la maison: où est-il donc?

5) Les lions sont appelés les — des animaux.

6) (Le) jour après.

7) A + le.

Entre le printemps et l'automne.

8) Comment peux-tu être si calme? Moi, je suis si —!

9) En automne, le — fait tomber toutes les feuilles des arbres.

Quel âge a votre fillette? Elle n'a qu'un — et trois mois.

10) Ne veux-tu pas jouer avec moi? —, je veux bien.  
On ne doit pas — ses ennemis!

A) Où est Pierre? Il est —!

Quand Henri a — Marie-Anne, il lui a souri.

B) Marie-Anne était follement — de son Henri.

C) As-tu deux grands-pères? Non, je n'en ai qu'—.

D) Si l'on veut prendre le train, il faut aller à la —.  
Quand on a très froid, on claque des —.

E) Troisième personne du singulier du présent du verbe être.

Il ne comprend rien, il est vraiment trop —!

F) J'ai acheté des poires délicieuses, qui — veut une?  
Le père de Jeanne est mort, mais Jeanne a encore sa —.

G) Troisième personne du singulier du futur d'aller.

H) Tartarin lève le fusil, tire et — le lion! Quel est l'— qui chante tous les matins à ma fenêtre?

I) Pas un géant, mais un —. Des histoires je n'en connais pas —, mais plusieurs.

J) Quand on reçoit une lettre, on l'ouvre et la —.

EXERCICE C.

j'aperçois	nous apercevons
tu aperçois	vous apercevez
il aperçoit	ils aperçoivent

MOTS:

une aide  
 une allée  
 une bonté  
 une compagnie  
 le croup  
 l'enfance  
 une ennemie  
 un escalier  
 un fond  
 une gentillesse  
 une grandeur  
 une importance  
 une intelligence  
 un membre  
 une opération  
 une ouverture  
 la paix  
 le passé  
 la patience  
 le sommeil  
 un sujet  
 aimable  
 brusque  
 capable  
 doux  
 douce  
 indispensable  
 défendre  
 entourer  
 entr'ouvrir  
 s'étonner  
 gagner  
 il interrompait  
 ils meurent  
 il offrait  
 il ouvrait

Arthur — quelque chose qui s'approche du jeune homme. « Jeanne, tu n'— pas quelque chose de noir, là? » demande-t-il à sa sœur. « Non, je n'— rien. » Mais un instant plus tard, tous les deux — quelque chose qui s'approche du nageur. « Maintenant, nous — aussi quelque chose, » disent Marie-Anne et Fatima un peu plus tard. « Si vous — la même chose que nous, c'est un requin que vous avez vu! »

mettre	
a mis	mettait
met	mettra

« Arthur, où as-tu — mon livre? Je t'avais dit de le — sur la table du salon. » Arthur ne — jamais les choses à leur place. Mais son père non plus ne les — pas toujours à leur place. « La prochaine fois, j'espère que tu — le livre là où je te demanderai de le —! »

ouvrir	
a ouvert	ouvrait
ouvre	ouvrira

Amélie va — la porte. Quand elle l'a —, elle retourne à sa cuisine. Ce n'est pas toujours Amélie qui — la porte. Parfois, elle dit à Jeanne: « Tu serais une bonne

petite fille si tu — la porte.» Alors, Jeanne répond:  
« Restez où vous êtes, Amélie, j'— avec plaisir. »

**interrompre**

**a interrompu    interrompais**

**interrompt    interrompra**

Arthur — encore une fois son oncle. Il l'a déjà —  
trois fois. « Je serais très content si tu ne m'— pas  
tout le temps, » dit André. « Tu ne dois pas — l'oncle  
André, » dit Jeanne. Et Arthur promet alors qu'il n'—  
plus l'histoire de son oncle.

**suffire**

**a suffi            suffisait**

**suffit            suffira**

« Encore un peu de sucre? » « Non, merci, cela —. »  
Josette ne veut pas encore rentrer; six années n'ont  
pas — à lui faire oublier son mari. « Cela serait triste,  
s'il — de mourir pour être oublié, » dit-elle. Toute sa  
vie ne — pas à lui faire oublier son mari. Son père  
dit que cela devrait — à lui faire accepter de retourner  
à Villebourg.

**se taire**

**s'est tu            se taisait**

**se tait            se taira**

« Veux-tu te —, Jeanne! » dit Arthur à sa sœur qui  
chante dans l'autre chambre. Mais Jeanne ne se —  
pas. « Te —-tu? » répète Arthur. Si Jeanne se —, son  
frère croirait qu'il est le maître, c'est pour cela qu'elle  
ne se — pas. Mais cinq minutes plus tard, elle s'est —.

il remettait  
se reposer  
revivre  
soigner  
il suffisait  
il suffira  
il a suffi  
il se taisait  
auxquelles  
lesquels  
aimablement  
ainsi que  
envers  
grand-chose  
jusque-là  
à tout moment  
au pied de  
au sujet de  
autant de  
en bas  
en compagnie de  
être capable de  
une intelligence  
de cœur  
laisser en paix  
passer . . . par  
ses manières  
si . . . c'est que  
tenir à

EXERCICE D.

auxquelles = à +  
lesquelles

Voilà encore un nouvel exercice. Cette fois-ci, au lieu de vous poser des questions, nous allons vous donner des réponses, et ce sera à vous de poser les questions auxquelles [okel] répond l'exercice. Voici deux exemples:

Réponse: Jean rentrera à six heures.

Question: (A quelle heure Jean rentrera-t-il?)

Réponse: J'ai mille francs.

Question: (Combien d'argent avez-vous?)

Et maintenant, à vous !

Réponse: Pierre est dans le jardin.

Question: .....?

Réponse: Jean fait un petit bateau.

Question: .....?

Rép.: Arthur ne répond pas parce qu'il n'a pas entendu.

Qu.: .....?

Rép.: Il y a deux litres de vin dans cette bouteille.

Qu.: .....?

Rép.: Nous serons rentrés à huit heures.

Qu.: .....?

Rép.: Notre voyage durera trois jours.

Qu.: .....?

Rép.: André pense à son dernier voyage.

Qu.: .....?

Rép.: Marie-Anne est sortie avec son beau-père.

Qu.: .....?

Rép.: M. Doumier parle du livre qu'il a lu la semaine dernière.

Qu.: .....?

**RÉSUMÉ (1)****Le mot de**

Au résumé du chapitre 36, nous avons parlé des différents sens du mot **à**. Voyons maintenant comment on emploie le mot **de**.

1) On emploie le mot **de** pour indiquer qui a, ou à qui « appartient » une chose ou une personne. Exemples: C'est le livre de Jean. Henri était le père de Jeanne. Le lion est le roi des animaux.

Le livre de Jean

On dit également, avec un sens parfois un peu différent: Villebourg est une ville de France. Voilà la gare de Villebourg. Il s'est arrêté devant la porte de sa maison. Le nom du café est écrit là. Amélie est la bonne de la famille. La statue de Georges Laferre se trouve sur la place de la gare. André a raconté l'histoire de Tartarin. C'est le meilleur docteur de Villebourg. C'est une affaire de famille. Le souvenir de sa fille ne le quitte pas. La mort de son fils lui a fait beaucoup de mal. C'est l'heure du dîner! J'aime le chant des oiseaux. Un rayon de soleil frappe son visage.

2) On emploie le mot **de** pour indiquer l'endroit d'où part une action: Il vient de Paris. Il vient de chez son père. Elle a sauté de son lit. Il descend du train. Il est sorti de la maison. Le chant des oiseaux montait du jardin. Le docteur a sorti le thermomètre de sa poche. Il a pris le train de Paris à Villebourg. D'ici, on voit tout le jardin.

Il vient de Paris.

Porcelaine de  
Sèvres

Un geste de la  
main

On dit aussi: Villebourg est à trois heures de Paris. Villebourg est à trois cents kilomètres de Paris. Villebourg est assez loin de Paris.

On emploie également le mot **de** pour indiquer le moment où commence une action: Elle devenait plus nerveuse de minute en minute. La première guerre a duré de 1914 à 1918.

3) On emploie le mot **de** pour indiquer l'endroit d'où vient une chose ou une personne: Ces assiettes sont en porcelaine de Sèvres. Voilà une lettre de Paris. J'ai des nouvelles de mon fils. C'est un cadeau de notre ville. Il n'y avait pas une seule plante de France. Monsieur Doumier est de Villebourg. Tartarin de Tarascon était un grand héros. C'est un fauteuil du XVe siècle.

4) On emploie le mot **de** pour indiquer avec quoi une action est faite: Il a fait un petit geste de la main. Elle le mangeait des yeux. Elle claquait des dents. Fatima battait des mains. Il l'aimait de tout son cœur. Il la suit du regard. Il l'a arrêté d'un geste. Elle l'appelle d'une voix angoissée.

On dit également, avec un sens un peu différent: Son pantalon était couvert de terre. Il a vu une grande tache de sang sur le plancher. On ne peut pas vivre d'eau.

5) On emploie le mot **de** pour indiquer comment une



chose ou une personne est: Villebourg est une ville de 30.000 habitants. C'était un homme de quatre-vingts ans. C'est un gros livre de mille pages. C'est un voyage de trois jours. Il y avait là plusieurs maisons de six étages. Je ne connais aucune ville de ce nom. C'était une fleur d'une jolie couleur bleue.

Un voyage d'une heure

6) On emploie le mot **de** pour indiquer à quoi sert un objet: Où est la salle de bains? Nous avons deux chambres d'amis. Il a mis sa robe de chambre. Tartarin avait un long couteau de chasse.

Une robe de chambre

7) Le mot **de** est employé pour indiquer la cause: Il est devenu rouge de colère. Elle a souri de joie. Elle a poussé un cri de joie. Son cœur battait de bonheur. Elle était pâle d'angoisse.

Il sourit de joie.

8) On emploie le mot **de** pour indiquer combien il y a de quelque chose: Il y a beaucoup de villes en France. Prenez un peu plus de vin. Il y avait peu de monde dans le café. Vous fumez trop de cigarettes. Avez-vous assez de soupe? Tu as tant de robes! Il y avait une centaine de personnes dans le restaurant. Voulez-vous une tasse de café? Une goutte d'eau tombe sur son nez. Il y avait un lac de sang par terre. Il n'y a rien d'intéressant dans cette ville. Y a-t-il quelque chose de nouveau? Le train a une heure de retard.

Un verre de vin

Et nous vous rappelons le **de** après les négations: Je ne bois pas de vin. Je n'ai plus d'argent.

## Chapitre trente-sept (37).

grand  
la grandeur

Il est âgé de dix  
ans.

Une partie du jar-  
din.

La rue des Roses

Il parle de moi.

9) On emploie le mot **de** pour indiquer la *grandeur* [gyādcə:γ] de quelque chose: C'est un voyage d'une heure. Il est âgé de trente ans. Il est plus jeune que moi de six ans.

10) Le mot **de** est employé pour indiquer que quelque chose ou quelqu'un est une partie d'autre chose: Je connais trois des habitants de Villebourg. La plupart des habitants de la ville sont Français. Le premier des enfants s'appelle Jean. La plus âgée de mes sœurs s'appelle Nicole. Chacune de mes roses a un nom. Aucun de nos médecins n'est aussi bon. Il a bu la moitié de la bouteille. C'est la plus belle partie du jardin. C'est un nouveau chapitre de ma vie.

11) On emploie le mot **de** pour indiquer duquel parmi beaucoup d'objets de même sorte on parle: Il demeure dans la rue des Roses. Voilà le Café de France. J'aime le mois de juillet. Le train traverse la ville de Tarascon.

12) On emploie enfin le mot **de** après un grand nombre de verbes et beaucoup d'adjectifs: Ils parlaient de leur voyage. Il s'occupe des billets. Il se moquait d'elle. Il s'approche de la table. Je me souviens de tout cela. Il change de vêtements. Il s'est séparé de son ami. Il est sorti, suivi de Fatima. Il vit entouré de ses souvenirs. Il est amoureux de sa cousine. J'ai décidé de partir. Je ne veux plus de toi. Je ne sais rien de cette affaire.

## RÉSUMÉ (2)

## La famille de ouvrir

Voici une nouvelle famille de verbes: la famille du verbe *ouvrir*. Vous connaissez quatre verbes de cette famille: *découvrir*, *couvrir*, *offrir* et *souffrir*.

Et voici deux exercices sur les verbes de cette famille:

**ouvrir**

**a ouvert                  ouvrirait**

**ouvre                      ouvrira**

« Puis-je vous <sup>(offrir)</sup> une cigarette? » demande M. Doumier. Et il <sup>(offrir)</sup> une cigarette à Martial. Les enfants ont <sup>(découvrir)</sup> quelque chose de très intéressant dans le jardin. Arthur <sup>(découvrir)</sup> toujours quelque chose dans les endroits nouveaux où il se trouve. Marie-Anne demande à ses enfants de se <sup>(couvrir)</sup> pour ne pas avoir froid. « Nous nous <sup>(couvrir)</sup> dans un moment, » répondent les enfants. Quand Arthur était petit, Marie-Anne le <sup>(couvrir)</sup> toujours quand il avait joué et qu'il faisait froid. Jeanne n'aime pas voir <sup>(souffrir)</sup> les animaux. Elle espère que le petit âne gris que Tartarin a tué n'a pas <sup>(souffrir)</sup> avant de mourir. Quand elle était petite, elle <sup>(souffrir)</sup> toujours quand elle voyait un animal malade.

**j'ouvre                  nous ouvrons**

**tu ouvres                vous ouvrez**

**il ouvre                  ils ouvrent**

M. Doumier <sup>(offrir)</sup> une cigarette à Fatima. « C'est

la troisième fois que vous m'(offrir) une cigarette, » dit Fatima, et refuse, car elle ne fume pas. On a frappé à la porte: « (ouvrir) la porte! » disent Jeanne et Arthur, et ils (ouvrir) la porte. « Si tu ne te (couvrir) pas, tu auras froid, » dit M. Doumier à Jeanne. « Oui, mais si je me (couvrir) trop, j'aurai trop chaud, » lui dit la fillette. Mais elle se (couvrir) quand même. « (couvrir) -nous! » disent M. Doumier et Passavant, « ou nous aurons froid. » « Que (découvrir)-vous, dans le jardin? » demande M. Doumier aux enfants. Ils répondent qu'ils (découvrir) beaucoup de choses intéressantes. « Je (souffrir) de voir Arthur si malade! » dit Passavant. « Tu (souffrir) toujours quand tes amis sont malades, » lui dit M. Doumier.

## EN AUTO

Environ un mois après l'opération, le docteur Pirot  
*āvīrō ā mwa aprē lōperasjō, lə doktœ:r pīro*

vient pour la dernière fois voir son petit malade, qui  
*vjē pur la dērnjē:r fwa vwa:r sō pti malad, ki*  
 a commencé à se lever une semaine après l'opération.  
*a komāse a s lève yn sēmen aprē lōperasjō.*

Le docteur est très content de son examen et dit à  
*lə doktœ:r e trē kōiā d sō -negzamē e di a*

Marie-Anne: « Maintenant, Madame Doumier, je ne  
*mari a:n: «mētnā, madam dumje, zə n*

peux plus rien faire. Arthur est encore un peu pâle  
*pø ply rjē fē:r. arty:r e -tāko:r ā pø pa:l*

et je le trouve encore un peu maigre également, mais  
*e zə l tru:v āko:r ā pø mē:gr egalmā, mē*

je pense qu'une quinzaine de jours suffiront à le remet-  
*z pā:s kyn kēzen də zu:r syfirō a l rōme-*

tre entièrement sur pied. En tout cas, voici quelque  
*tr ātjermā syr pje. ā tu ka, vvasi kelkə*

chose que vous allez lui faire prendre trois fois par  
*fo:z kə vu -zale lji fē:r prā:drə trwa fwa par*

jour, avant les repas, » dit-il, en écrivant quelques mots.  
*zu:r, avā le rpa,» di -til, ā -nekrivā kelk mo.*

Et il ajoute, pendant qu'il écrit: « Je pense que ça va  
*e il azut, pādā kil ekri: «zə pā:s kə sa va*

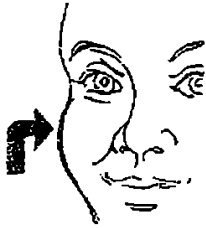
maigre ←→ gros

remettre sur pied  
 o: faire qu'on aille  
 bien de nouveau

écrire  
 écrivant

écrire  
 a écrit  
 écrit

plaire  
à plu  
plaît



la joue

un médecin  
la médecine

La **médecine** est  
ce dont s'occupe  
un **médecin**.

Blanc est le **con-**  
**traire** de noir.

fier ↔ modeste

lui plaire, cela a en tout cas plu à tous mes petits  
*lyi plɛ:r, sia a ā tu ka ply a tu me pli*

malades, jusqu'ici.» Le docteur Pirot sourit, donne à  
*malad, zyskisi.» la doktɔ:r piro suri, don a*

Arthur un petit coup sur la joue, puis lui dit adieu et  
*arty:r ā pli ku syr la zu, pyi lyi di adjo e*

sort de la chambre avec Marie-Anne.

*so:r də la fã:br avək mari a:n.*

« Comment vous remercier, docteur? » lui dit la jeune

*«komā vu rmersje, doktɔ:r?» lyi di la zœn*

femme. « Si Arthur vit aujourd'hui, c'est grâce à

*fam. «si arty:r vi ozurdji, se gra:s a*

vous! » « Oh, grâce à moi, c'est trop dire, Madame.

*vu!» «o, gra:s a mwa, se tro di:r, madam.*

Un peu grâce à moi, et beaucoup grâce à la médecine.»

*ā pø gra:s a mwa, e boku gra:s a la medsin.»*

« Vous êtes trop modeste, docteur! » « Oh, non, Ma-

*«vu -zet tro modest, doktɔ:r!» «o, nō, ma-*

dame! Je ne suis pas modeste, et je crois même que

*dam! zə n syi pa modest, e zə krwa mɛ:m kə*

bien des gens, à Villebourg, vous diraient le contraire,

*bjē de zā, a vilbu:r, vu dire l kōtrɛ:r,*

si vous leur demandiez ce qu'ils pensent de moi. Ils

*si vu lœr damādje s kil pās də mwa. il*

vous diraient que je suis très fier.» « Je suis sûre

*vu dire kə zə syi tre fje:r.» «zə syi sy:r*

qu'ils se trompent tous! » « Vous êtes trop aimable,

*kil sə trō:p tus!» «vu -zet tro -pɛmabl,*

chère Madame. C'est votre cœur de mère qui vous fait  
*ʃe:r madam. se vɔtrə kœ:r də mɛ:r ki vu ʃe*

dire cela. » Et sur ces mots, le docteur Pirot prend  
*dɪ:r sla.» e syr se mo, lə dɔktœ:r piro prā*

congé de Marie-Anne, et celle-ci retourne auprès de son  
*kɔʒe d mari a:n, e selsi riurn opre d sɔ*

prendre congé de  
 = dire adieu à

fil, qui a commencé à s'habiller. Il se dépêche, et ses  
*fɪs, ki a kɔmāse a sabije. il sə depɛ:f, e se*

joues sont toutes roses de plaisir, car sa mère lui a promis  
*ʒu sɔ tut ro:z də plezi:r, kar sa mɛ:r lyi a promi*

que s'il allait bien aujourd'hui, on ferait une belle  
*kə sil ale bjē ozurdʒi, ɔ frɛ yn bel*

promenade en auto avec le docteur Passavant.

*promnad ā -noio avek lə dɔktœ:r pasavā.*

Le vieux docteur et le jeune garçon se sont vus chaque  
*lə vjə dɔktœ:r e l zœn garsɔ sə sɔ vy ʃak*

plaire  
 je plais  
 tu plais  
 il plaît  
 nous plaisons  
 vous plaisez  
 ils plaisent

jour depuis l'opération, et il faut dire qu'ils se plaisent  
*ʒu:r dəpʒi lɔperasjɔ, e il fo dɪ:r kil sə ple:z*

beaucoup. Le vieux Passavant est si amusant, quand  
*bokʉ. lə vjə pasavā e si amyzā, kā*

amusant = qui  
 fait rire

il le veut, et Arthur écoute ses histoires avec un si grand  
*-til lə vø, e arty:r ekut se -zistwa:r avek ā si grā*

plaisir que les heures passent comme des minutes,  
*plezi:r kə le -zœ:r pa:s kɔm de minyt,*

quand ils sont ensemble. Passavant a beaucoup lu, il  
*kā -til sɔ -tāsā:bl. pasavā a bokʉ ly, il*

a beaucoup voyagé dans sa jeunesse et beaucoup vu, et  
*a bokʉ vvaʒaze dā sa zœnes e bokʉ vy, e*

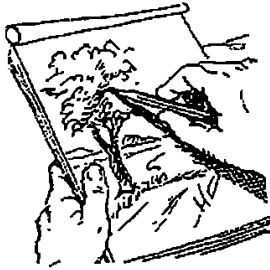
Chapitre trente-huit (38).

surtout ɔ: plus  
que toute autre  
chose

amuser = faire  
rire

avoir du charme  
= plaire

s'amuser = rire



Passavant fait un  
dessin.

aucunement =  
pas du tout

aucun  
aucune  
aucunement

il a surtout remarqué ce qui l'a amusé. Sa tête est  
*il a syrtu rmarke s ki la amyze. sa te:t e*

pleine de récits de voyage amusants. Il les a sûrement  
*plen də resi d vwaja:ʒ amyzā. il le -za syrmā*

racontés plus de mille fois, mais pour Arthur, ils ont  
*zakšite ply d mil fwa, me pur arty:r, il -zō*

encore le charme des choses nouvelles, et il s'amuse  
*-tāko:r la fərm de ʃo:z nuvel, e il samy:z*

beaucoup à les écouter, tout comme il s'amuse à regarder  
*boku a le -zekute, tu kom il samy:z a rgarde*

les dessins que le docteur Passavant a faits au cours de  
*le desē ka l doktœ:r pasavā a fe o ku:r də*

ses voyages. Il en a des centaines, et y a-t-il un dessin  
*se vwaja:ʒ. il ā-na de sāten, e ja -til ā desē*

qu'il ne retrouve pas, il le refait tout en parlant, sous  
*kil nə vətʁu:v pa, il la rfe tu -tā parlā, su*

les regards pleins d'admiration d'Arthur. Quand il a  
*le rga:r plē d'admirasjō darty:r. kā -til a*

fini de raconter, le plancher autour de lui et d'Arthur  
*fini d rakšite, la plāse otu:r də lyi e darty:r*

est entièrement couvert de dessins.

*e -tātjermā kuve:r də desē.*

Ainsi, le vieux docteur et Arthur sont devenus d'aussi  
*ēsi, la vjə doktœ:r e arty:r sō dəvny dosi*

bons amis que Doumier et Jeanne. Le vieux Passavant  
*bō -zami k dumje e ʒa:n. la vjə pasavā*

n'est pas fier, et il n'est aucunement fâché que ce soit  
*ne pa fje:r, e il ne -tokymā fafe ka sə swa*



Pirot et pas lui qui ait pris soin d'Arthur pendant sa  
*piro e pa lɥi ki e pri swē darty:r pādā sa*

prendre soin =  
soigner

maladie. « La médecine a fait de trop grands progrès  
*maladi. «la medsin a fe dā tro grā progrē*

la médecine fait  
des progrès = les  
médecins devien-  
nent de plus en  
plus capables

depuis ma jeunesse, » dit-il, « il faut que les vieux  
*dəpɥi ma zœnes,» di -til, «il fo k le vjə*

médecins cèdent la place aux jeunes. » De sorte que  
*medsē sed la plas o zœn.» dā sort kə*

céder (comme es-  
pérer)  
a cédé  
cède  
cédait  
cèdera

Passavant ne sent que de la joie en voyant son petit  
*pasavā n sā k dā la zwa ā vwajā sō pti*

de sorte que =  
comme cela, de  
cette manière

ami se porter mieux de jour en jour. Et c'est lui qui  
*-tami s porte mjə dā zu:r ā zu:r. e se lɥi ki*

se porter = aller

a eu l'idée de faire cette promenade en auto dont Marie-  
*a y lide d fe:r set prœnad ā -noto dō mari*

Anne, ce matin-là, a parlé à Arthur.

*a:n, sō matē la, a parle a arty:r.*

La voiture de Passavant peut prendre sept personnes:  
*la vwaty:r dā pasavā pə prā:drə set pœson:*

cinq à l'intérieur et une à côté du chauffeur. Arthur  
*sē:k a lēterjœ:r e yn a kote dy sofœ:r. arty:r*

à l'intérieur :  
dans la voiture

a décidé tout de suite qu'il s'assiéra devant. Comme  
*a deside tutsyt kil sasjera dvā. kœm*

Le chauffeur est  
celui qui conduit  
la voiture.

cela, il aura le sentiment de conduire lui-même la  
*sla, il œra l sātīmā d kōdyi:r lɥime:m la*

s'asseoir  
s'est assis  
s'assied  
s'asseyait  
s'assiéra

voiture, et il adore cela.

*vwaty:r, e il adœ:r sla.*

adorer = aimer  
beaucoup

Ce jour-là, on déjeune plus tôt que d'habitude, et à  
*sə zu:r la, ō dezœn pty to kə dabityd, e a*

d'habitude = com-  
me on s'est habi-  
tué à le faire; or-  
dinairement

Chapitre trente-huit (38).

précis ɔ: ni plus  
tôt ni plus tard

midi précis, on monte dans l'auto et on se met en route.  
*midi presi, ɔ mɔ:t dā loto e ɔ s me ā 'rut.*

se mettre en route  
= partir

Marie-Anne, Fatima, M. Doumier et Jeanne ont pris  
*mari a:n, fatima, mæsjo dumje e za:n ɔ pri*

prendre place ɔ:  
s'asseoir

place à l'intérieur. Tout le monde est de bonne humeur:  
*plas a lēterjæ:r. tu l mɔ:d e d bon ymæ:r:*

de bonne humeur  
= content

on rit, on se raconte des histoires amusantes, on parle  
*ɔ ri, ɔ s rakɔ:i de -zistwa:r amyzā:t, ɔ parl*

des choses intéressantes que l'on va voir. Si les enfants  
*de fo:z ēteresā:t kə lɔ va vwa:r. si le -zāfā*

adorent les promenades en auto, leurs parents ne les  
*adɔ:r le prɔmnad ā -noto, lær parā n le*

aiment pas moins, surtout quand on est tous ensemble.  
*-zæ:m pa mwē, syrtu kā -tɔ -ne tus āsā:bl.*

Le docteur Passavant est un excellent chauffeur: il  
*lə dɔktæ:r pasavā e -tɔ -nekselā sofæ:r: il*

sûr  
la sûreté

conduit avec beaucoup de calme et de sûreté. Même  
*kɔdyi avek boku d kalm e d syrtu. mæ:m*

la crainte = la  
peur

les plus nerveux oublient toutes leurs craintes quand  
*le ply nervø ubli tut lær krēt kā*

c'est Passavant qui conduit. Et comme ni Marie-Anne,  
*se pasavā ki kɔdyi. e kom ni mari a:n,*

ni Fatima ne sont aucunement nerveuses, ce sera une  
*ni fatima n sɔ -tokynmā nervø:z, sɔ sra yn*

merveilleux =  
très beau

merveilleuse promenade.  
*mervejø:z prɔmnad.*

Comme une grande partie des villes de France de quel-  
*kom yn grā:d parti de vil də frā:s də kel-*

que importance, Villebourg est situé sur une rivière,  
*k ɛpɔrtā:s, vilbu:r ɛ sitɥe syr yn rivjɛ:r,*

situé = placé

qui se jette dans la Loire. Et c'est à la Loire, un des  
*ki sɔ zɛt dā la lwa:r. ɛ se -ta la lwa:r, ɛ de*

se jeter [zɔtɛ]  
 il se jette [zɛt]

plus beaux fleuves de France, que l'on fera aujourd'hui  
*ply bo flœ:v dɔ frā:s, kɔ lɔ fra ozurduɥi*

une rivière  
 un fleuve

une promenade. Pour les enfants et pour Fatima, qui  
*yn promnad. pur le -zāfā ɛ pur fatima, ki*

Une **rivière** se jette dans un fleuve.  
 Un **fleuve** se jette dans la mer.

sont en France pour la première fois, et qui pour la  
*sɔ -lā frā:s pur la prɔmjɛ:r fwa, ɛ ki pur la*

première fois sortent de Villebourg, ce paysage a un  
*prɔmjɛ:r fwa sɔrt dɔ vilbu:r, sɔ pejiza:z a ɛ*

La rivière avec sa campagne et ses bois forme un paysage.

très grand charme. Tout cela est si différent des  
*trɛ grā fɔrm. tu sla ɛ si dɪferā de*

paysages africains auxquels ils sont habitués. Même  
*pejiza:z afrikɛ okel il sɔ -tabitɥe. mɛ:m*

auquel = à + lequel  
 auxquels = à + lesquels

l'eau de la rivière n'est pas la même, car l'eau des  
*lo d la rivjɛ:r ne pa la mɛ:m, kar lo de*

rivières ou des fleuves qu'ils ont vus en Afrique coulait  
*rivjɛ:r u de flœ:v kil -zɔ vy ā -nafrik kule*

vite, et en été surtout, elle coulait avec bruit, tandis  
*vit, ɛ ā -nete syrtu, ɛl kule avek bryi, tādɪ*

que l'eau de cette rivière coule lentement et sans aucun  
*k lo d set rivjɛ:r kul lātmā ɛ sā -zokɛ*

bruit, à travers un paysage très calme, d'un vert mer-  
*bryi, a trave:r ɛ pejiza:z trɛ kalm, dɛ vɛ:r mɛ:r-*

veilleux. Et pas une fleur, pas un arbre ne sont les  
*vejø. ɛ pa -zyn flœ:r, pa -zā -narbrɔ nɔ sɔ le*



la Loire, et une rivière qui se jette dans la Loire

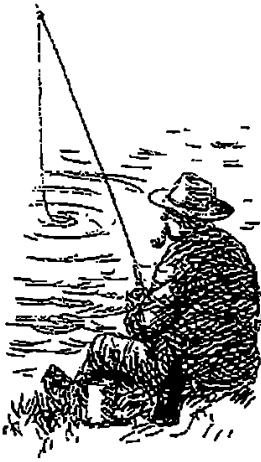
Chapitre trente-huit (38).

il n'en finit pas de  
= il ne cesse pas  
de

s'intéresser à =  
avoir de l'intérêt  
pour

être curieux ɔ: po-  
ser beaucoup de  
questions

sortir  
une sortie



un pêcheur

désirer = vouloir  
au bord de ɔ: sur  
le côté de

mêmes qu'en Afrique. L'auto ne va pas trop vite, et  
*mɛ:m kã -nafrik. loto n va pa tro vit, e*

les enfants et Fatima n'en finissent pas de demander  
*le -zãfã e fatima nã finis pa da dmãde*

les noms de tout ce qu'ils voient. Heureusement, Pas-  
*le nã da tu s kil vwa. cɛrɔzmã, pa-*

savant et Doumier s'intéressent beaucoup aux plantes,  
*savã e dumje sêteres boku o plã:t,*

et peuvent toujours répondre aux questions des curieux.  
*e pœ:v tuzu:r repõ:dr o kestjõ de kyrjɔ.*

Peu après leur sortie de la ville, nos amis rencontrent  
*pø apre lær sorti d la vil, no -zami rãkõ:tr*

un groupe de pêcheurs. « Oh, docteur! » s'écrie Arthur,  
*œ grup da pɛsœ:r. «o, doktœ:r!» shri arty:r,*

« arrêtons-nous un peu, s'il vous plaît! » « Nous arrêter?  
*«aretõ nu œ pø, sil vu ple!» «nu -zarste?*

Pourquoi? » lui demande Passavant. « Il y a des  
*purkwæ?» lɥi dmã:d pasavã. «il ja de*

pêcheurs, et j'aime bien regarder les pêcheurs, Mon-  
*pɛsœ:r, e zɛ:m bjẽ rgarde le pɛsœ:r, mæ-*

sieur le docteur! » lui répond Arthur. « Bien, Monsieur  
*sjø l doktœ:r!» lɥi repõ arty:r. «bjẽ, mæsjo*

le curieux, » dit Passavant en riant, « nous allons nous  
*l kyrjɔ,» di pasavã ã rijã, «nu -zalõ nu*

arrêter, si vous le désirez. » Et il arrête l'auto au bord  
*-zarste, si vu l dezire.» e il aret loto o bœ:r*

de la route.

*da la rut.*

« Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi est-ce qu'on s'arrête? »

«kes kil ja? purkwa es kō sare? »

demandent ceux de l'intérieur. « Il y a que mon jeune

damā:d sō d lēterjæ:r. «il ja kə mō zœn

ami désire voir ces pêcheurs de plus près. Et à son

ami dezi:r vwa:r se pɛsæ:r də ply prɛ. e a sō

âge, c'est très bien d'être curieux. » Mais les pêcheurs

-na:z, se tre bjē de:trə kyrjə.» me le pɛsæ:r

ne sont aucunement contents de voir arriver nos amis.

na sō -tokynmā kōtā d vwa:r arive no -zami.

Quand on pêche, on n'aime pas, d'habitude, que les

kā -tō pɛ:f, ō ne:m pa, dabityd, kə le

gens s'intéressent trop à ce que l'on fait. On ne peut

zā sēteres tro a s kə lō fe. ō n pə

naturellement pas empêcher que les curieux suivent de

natyrelmā pa āpɛse k le kyrjə sɥi:v də

loin ce que l'on fait, mais on ne permet pas qu'ils

lwē s kə lō fe, me ō n pɛrme pa kil

viennent trop près. Et les pêcheurs dont s'approchent

vjen tro prɛ. e le pɛsæ:r dō saprɔf

nos amis sont, de plus, de très mauvaise humeur, car

no -zami sō, də ply, də tre moue:z ymœ:r, kar

ils n'ont pas pris un seul poisson depuis le matin. Il

il nō pa pri œ sœl pwasō dəpyi l matē. il

fait un temps merveilleux pour une promenade, mais

fe œ tā mervejə pur yn prɔmnad, me

pas pour pêcher. De sorte que, lorsque Jeanne et

pa pur pɛse. də sort kə, lɔrskə za:n e

pêcher  
un pêcheur

suivre  
(que) je suive  
(que) tu suives  
(qu') il suive  
(que) nous sui-  
vions  
(que) vous suiviez  
(qu') ils suivent

de plus ɔ: encore

ridicule = qui fait  
rire les gens

Il est agréable  
d'être amusant,  
mais désagréable  
d'être ridicule.

augmenter ɔ: faire  
devenir plus grand

par crainte d'eux  
ɔ: parce qu'ils ont  
peur d'eux

Arthur s'approchent des pêcheurs, ceux-ci les arrêtent  
*arty:r saproʃ de pɛʃœ:r, sɔsi le -zaret*

à une quinzaine de pas et leur disent de rester où ils  
*a yn kɛzɛn də pa e lær di:z də reste u il*

sont et de ne pas faire de bruit, pour ne pas effrayer  
*sɔ e də n pa fɛ:r də bryi, pur nə pa ɛfreʃe*

les poissons. Leur crainte est bien ridicule, puisqu'il  
*le pwasɔ. lær krɛ:t ɛ bjɛ ridikyl, pɥiskil*

n'y a pas un seul poisson dans la rivière, à ce moment.  
*nja pa ɛ sœl pwasɔ dā la riviɛ:r, a s momā.*

Ils le savent bien, et ils savent aussi qu'ils sont eux-  
*il lə sa:v bjɛ, e il sa:v -tosi kil sɔ ø-*

mêmes un peu ridicules, et cela ne fait naturellement  
*mie:m ɛ pø ridikyl, e sla n fe natyrelmā*

qu'augmenter leur mauvaise humeur. De sorte que les  
*kɔgmāte lær moue:z ymœ:r. də sort kə le*

enfants ne restent au bord de la rivière que quelques  
*-zāfā n rest o bo:r də la riviɛ:r kə kelk*

minutes, cela uniquement pour montrer aux pêcheurs  
*minyɪ, sla ynikmā pur mɔtre o pɛʃœ:r*

que ce n'est pas par crainte d'eux qu'ils s'en vont, puis  
*kə s nɛ pa par krɛ:t də kil sā vɔ, pɥi*

ils retournent à l'auto. Tout le monde reprend sa place,  
*il rəturn a loto. tu l mɔ:d rəprā sa plas,*

et on se remet en route. Une demi-heure plus tard,  
*e ɔ s rəme ā rut. yn demicœ:r ply ta:r,*

on traverse sans s'arrêter Nantes, grande ville de deux  
*ɔ travers sā sarete nā:t, grā:d vil də də*

cent mille habitants. Pour les enfants, tout ce qui est  
*sā mil abitā. pur le -zāfā, tu s ki ε*

nouveau a du charme, mais pour les grandes personnes  
*nuvo a dy fārm, me pur le grā:d person*

de l'auto, Nantes n'est pas intéressant aujourd'hui. Un  
*da loto, nā:t ne pa ēteresā ozurdi. ē*

autre jour, cette ville, située sur la Loire, les intéres-  
*-no:trə zu:r, set vil, sitye syr la lwa:r, le -zēteres-*

serait, avec son château, sa cathédrale, son grand port où  
*re, avek sō fāto, sa katedral, sō grā pō:r u*

on construit même des navires. Un autre jour, oui,  
*ō kōstriyi mē:m de navi:r. ē -no:trə zu:r, wi,*

ils s'arrêteraient à Nantes, mais pas aujourd'hui.  
*il saretre a nā:t, me pa ozurdi.*

A leur sortie de la ville, il est une heure et demie. On  
*a lœr sorti d la vil, il ε -tyn œ:r e dmi. ō*

décide de continuer pendant une heure, puis de s'arrêter  
*desid da kōtinye pādā -tyn œ:r, pyi d sarete*

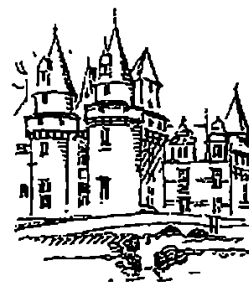
quelque part pour se reposer et boire une tasse de  
*kelk pa:r pur sə rpoze e bwa:r yn ta:s da*

chocolat. Arthur se porte beaucoup mieux, il est vrai,  
*ʃokola. arty:r sə port boku mjø, il ε vre,*

mais il n'a pas encore beaucoup de forces et il ne faut  
*me il na pa -zāko:r boku d fors e il na fo*

pas trop le fatiguer.  
*pa tro l fatige.*

Un peu avant Saint-Nazaire, autre port situé à une  
*ē pø avā sē naze:r, o:trə pō:r sitye a yn*



un château

construire (com-  
 me conduire)  
 construire  
 a construit  
 construit  
 construisait  
 construira

Chapitre trente-huit (38).

<p>mourir je meurs tu meurs il meurt nous mourons vous mourez ils meurent</p>	<p>cinquante de kilomètres de Nantes, Marie-Anne de- sēkātən də kilɔmɛtrə də nā:t, mari a:n də- mande donc aux enfants: « Vous n'avez pas faim, Arthur mā:d dō -ko -zāfā: «vu nave pa fē, artyr et Jeanne? » « Si, nous mourons de faim! » répondent- e za:n?» «si, nu murō d fē!» repō:d ils. « Vous mourez de faim? Alors, nous allons -tīl. «vu mure d fē? alo:r, nu -zalō</p>
<p>goûter ɔ: prendre le goûter</p>	<p>goûter! » dit le docteur. On quitte la route, on prend gute!» di l dɔktœ:r. ɔ kit la rut, ɔ prā</p>
<p>chemin = petite route mener = conduire mener (comme promener) a mené mène menait mènera</p>	<p>un petit chemin qui mène au fleuve et on s'arrête à cē pti fāmē ki mən o flœ:v e ɔ saret a une dizaine de mètres du bord. Là, on quitte la voiture yn dizen də metrə dy bɔ:r. la, ɔ kit la vwaty:r et on va s'installer au bord de la Loire qui, à cet endroit, e ɔ va sēstale o bɔ:r də la lwa:r ki, a set ādrwa,</p>
<p>s'installer ɔ: s'as- seoir</p>	<p>est très large: plus de quatre kilomètres d'un bord à ε tre larz: ply d katrə kilɔmɛtrə dā bɔ:r a l'autre. La rivière sur laquelle se trouve Villebourg lo:tr. la rivjɛ:r syr lakel sə tru:v vilbu:r</p>
<p>étroit ↔ large</p>	<p>n'est pas étroite non plus: presque cinq cents mètres ne pa etrwat nō ply: presk sē sā metrə d'un bord à l'autre. Mais un peu avant Saint-Nazaire, dā bɔ:r a lo:tr. me cē pø avā sē naze:r, la Loire est aussi large qu'un grand lac. Fatima n'en la lwa:r ε -tosi larz kē grā lak. fatima nā</p>
<p>magnifique = beau et très grand</p>	<p>fini pas d'admirer le paysage magnifique qui s'offre fini pa dadmire l pejiza:z manifik ki sofr</p>



à ses regards. Jamais elle n'a vu un paysage d'une  
*a se rga:r. zame el na vy æ pejiza:z dyn*

beauté si calme et si douce. Les enfants, eux, re-  
*bote si kaln e si dus. le -zāfā, ø, rə-*

beau  
la beauté

marquent peut-être moins la douceur du paysage, mais  
*mark pæte:trə mwē la dusæ:r dy pejiza:z, me*

doux  
douce  
la douceur

ils en sentent la beauté et ils n'en finissent pas d'en  
*il -zā sā:t la bote e il nā finis pa dā*

admirer la grandeur. Jeanne, qui n'a pas une idée très  
*-nadmire la grādæ:r. za:n, ki na pa yn ide tre*

grand  
la grandeur

précise des mesures, dit que le fleuve a au moins un  
*presi:z de mazy:r, di k la flæ:v a o mwē æ*

Un mètre est une  
mesure de gran-  
deur, une heure  
est une mesure de  
temps.

kilomètre de large, à quoi Arthur répond: « Un kilo-  
*kilometra də larz, a kwa arty:r repō: «æ kilo-*

mètre? Ma petite, elle a plus de dix kilomètres de  
*metr? ma ptit, el a ply də di kilometra də*

large, la Loire! » Il dit cela avec une très grande  
*larz, la lwa:r! » il di sla avek yn tre grā:d*

assurance, mais sa sœur sait qu'il a la mauvaise  
*asyrā:s, me sa sœ:r se kil a la mwæ:z*

assurance ɔ: sûre-  
té

habitude de parler avec beaucoup d'assurance même  
*abityd də parle avek boku dasyrā:s me:m*

quand il n'a aucune idée de ce dont il parle. Elle  
*kā -til na okyn ide də sə dō. -til parl. el*

demande donc à M. Doumier: « C'est vrai, grand-papa,  
*dāmā:d dō -ka məsjø-dumje: «se vre, grāpapa,*

qu'elle a dix kilomètres de large, la Loire? » « Dix  
*kel a di kilometra də larz, la lwa:r? » «di*

kilomètres, c'est peut-être un peu trop, » lui répond son  
*kilometr, se pœte:tr œ pø tro,» lyi repõ sõ*

grand-père, « mais il est vrai qu'elle est très large ici,  
*grāpe:r, «me il e vre kel e tre larz isi,*

en cet endroit. » « Je t'avais bien dit que ce n'était pas  
*ã set ādrwa.» «zø tave bjē di kə s nete pa*

vrai, ce que tu racontais! » dit alors Jeanne à son frère.  
*vre, s kə ty rakõte!» di ab:r za:n a sõ fre:r.*

Mais celui-ci ne cède pas si facilement, et dit en levant  
*me salyisi nə sed pa si fasilmā, e di ā lvā*

les épaules: « Bah! Un peu plus ou un peu moins, cela  
*le -zepo:l: «ba! œ pø ply u œ pø mwē, sla*

ne change rien à l'affaire! Et en tout cas, ce n'est pas  
*n fā:z rjē a lafe:r! e ā tu ka, s ne pa*

toi qui as raison, avec ton kilomètre! » Jeanne veut  
*twa ki a rezõ, avək tõ kilometr!» za:n vø*

lui répondre, mais à ce moment Marie-Anne et Fatima  
*lyi repõ:dr, me a s momā mari a:n e fatima*

appellent: « Venez goûter! » On cesse de discuter la  
*apel: «vme gute!» õ ses də diskyte la*

large  
la largeur

largeur du fleuve, et tout le monde prend place sur  
*larzœ:r dy flœ:v, e tu l mō:d prā plas syr*

l'herbe, au bord de l'eau. Tout à coup, Arthur s'écrie,  
*le:rb, o bo:r də lo. tu -ta ku, arty:r sekri,*

le milieu = le  
centre

en montrant quelque chose qui nage sur l'eau, au milieu  
*ā mō:rā kelka fo:z ki na:z syr lo, o miljø*

on dirait un ani-  
mal = on dirait  
que c'est un ani-  
mal

du fleuve: « Regarde, Jeanne! On dirait un gros animal  
*dy flœ:v: «røgard, za:n! õ dire œ gro -zanimal*

qui nage vers nous! » Quelques minutes plus tard, tous  
*ki na:z ver nu!* » *kelk minyt ply ta:r, tu*

les six discutent vivement: est-ce un animal ou une  
*le sis diskyt vivmā: es ā-nanimal u yn*

chose? De quelle grandeur est-ce? De quelle couleur?  
*fo:z? də kel grādæ:r es? də kel kulæ:r?*

De loin, il est impossible de voir si c'est vert ou brun  
*də lwē, il ε -tēpōsiblə də vwa:r si sε vε:r u brē*

ou gris, de même qu'on ne peut dire avec précision de  
*u gri, də mε:m kō n pə di:r avək presizjō də*

quelle longueur ni de quelle largeur ou hauteur est  
*kel lōgæ:r ni də kel larzæ:r u otæ:r ε*

« la chose ». « Moi, je crois que c'est un bateau qui  
*«la fo:z». «mwa, zə krwa k se -tā bato ki*

vient tout seul vers nous! » dit Jeanne. « Et moi, je  
*vjē tu səl ver nu!* » *di za:n. «e mwa, zə*

crois que c'est un cheval mort! » dit Arthur. « Un  
*krwa k sε -tā sval mɔ:r!* » *di arty:r. «ā*

cheval mort? Oh, non! Je crois plutôt que c'est un  
*sval mɔ:r? o, nō! zə krwa plyto k sε -tā*

cheval vivant, » s'écrie Fatima et elle raconte qu'elle  
*sval vivā,» sekri fatima e sl rakō:i kel*

a vu plusieurs fois des chevaux nager, et que cela  
*a vy plyzjæ:r fwa de svo naze, e k sla*

ressemblait tout à fait à « la chose ». Ainsi, chacun a  
*rsāble tu -ta fe a «la fo:z». ēsi, fakā a*

son idée sur ce qu'est cet objet qui nage au milieu  
*sō -nide syr sə ke sst obje ki na:z o miljə*

vivement ɔ: avec  
 beaucoup de ges-  
 tes

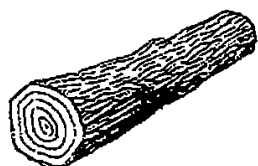
Le brun est la  
 couleur du choco-  
 lat.

précis  
 la précision

long  
 la longueur

haut  
 la hauteur

vivant ↔ mort



un tronc d'arbre

On dit souvent:  
« Tiens! » quand  
on est étonné.

tenir  
je tiens  
tu tiens  
il tient  
tiens!

vague ↔ précis

plutôt ∴ assez

tant que = aussi  
longtemps que

du fleuve. Comme l'eau de la Loire coule très lente-  
*dʏ flœ:v. kom lo d la lwa:r kul tre lāt-*

ment, il se passe encore quelque temps avant qu'ils  
*mā, il sə pɑ:s āko:r kelk tā avā kil*

puissent voir l'objet de plus près.

*pyis vwa:r lōʒe də ply prɛ.*

C'est Arthur qui, le premier, découvre ce que c'est:

*sɛ -tarty:r ki, la prɑmje, dɛku:vra sə kə sɛ:*

« Vous savez ce que c'est? » s'écrie-t-il, « c'est un tronc

*«vu save s kə sɛ?» sekri -til, «sɛ -tā trō*

d'arbre! » « Tiens, c'est vrai! » dit Jeanne, et bientôt,

*darbr!» «tjɛ, sɛ vre!» di ʒa:n, e bjɛto,*

on voit que c'est vraiment un tronc d'arbre, brun, long,

*ō vwa k sɛ vremā ā trō darbr, brɛ, lō,*

mais assez étroit. Il ressemble vaguement à un animal,

*mɛ ase etrwa. il rəsā:bla vagmā a ā -nanimɑl,*

et on peut, si l'on veut, y trouver une tête, un long cou

*e ō pə, si lō vø, i truve yn tɛ:t, ā lō ku*

assez gros et un corps plutôt maigre. Tout cela est

*ase gro e ā ko:r plyto mɛ:gr. tu slɑ ɛ*

très vague, et tant que l'objet était encore au milieu

*tre vag, e tā k lōʒe ete -tāko:r o mɪljø*

du fleuve, le soleil empêchait de le voir avec précision.

*dʏ flœ:v, la solɛ:j āpɛsɛ d la vwa:r avɛk prɛsɪzɪʃ.*

Et en plus de cela, tout le monde est d'humeur à

*e ā ply d slɑ, tu l mō:d ɛ dymæ:r a*

chercher partout l'aventure, aujourd'hui. Tant qu'on

*serʃe partu lavāty:r, ozurdʏi. tā kō*

est de cette humeur, tout ce que l'on rencontre sur son

chemin semble intéressant. C'est pourquoi ce tronç

d'arbre intéresse si vivement nos amis.

*darbr ēteres si vivmā no -zami.*

A deux heures, Doumier regarde sa montre et dit:

*a dō -zœ:r, dumje rgard sa mō:tr e di:*

« Mes amis, il est tard. Si nous voulons aller jusqu'à

«*me -zami, il e ta:r. si nu vulō ale zyska*

la mer, nous devons nous dépêcher. Nous devons

*la mœ:r, nu dvō nu depefe. nu dvō*

être rentrés à la maison à six heures précises,

*-zœ:trā rātre a la mezō a si -zœ:r presi:z,*

car on dîne plus tôt que d'habitude, ce soir, à cause

*kar ō din ply to k dabityd, sœ swa:r, a ko:z*

d'Arthur. » A ces mots, les autres regardent également

*darty:r.» a se mo, le -zo:trā rgard egalmā*

leurs montres, on s'écrie: « Déjà deux heures! », on

*lœr mō:tr, ō sekri: «deza dō -zœ:r!», ō*

retourne à la voiture, tout le monde s'installe à sa place,

*rturn a la vwaty:r, tu l mō:d sēstal a sa plas,*

et on se remet en route.

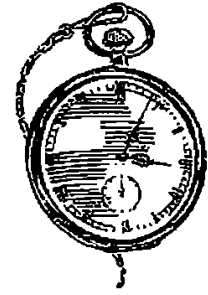
*e ō s rœme ā rut.*

La mer est très calme, aujourd'hui, et elle n'offre pas

*la mœ:r e tre kalm, ozurdyi, e el no:frœ pa*

aux regards une vue aussi magnifique que les jours

*o rga:r yn vy osi manifik kœ le zu:r*



une montre

à midi précis  
à une heure pré-  
cise  
à deux heures  
précises  
à trois heures pré-  
cises, etc.

Chapitre trente-huit (38).

Marocain = habitant du Maroc

de tempête. Et nos Marocains sont trop habitués à la  
*də tāpɛ:t. e no marɔkɛ sɔ̃ trɔ -pabitɥe a la*

beauté de la mer pour rester longtemps à la regarder.  
*bote d la mɛ:r pur reste lɔ̃tā a la rɔgarde.*

Ils préfèrent la douceur du paysage des bords de la  
*il pɛfe:r la dusœ:r dy pɛjiza:ʒ de bɔ:r də la*

Loire. On ne reste donc au bord de la mer qu'un quart  
*lwa:r. ɔ̃ n rest dɔ̃ -ko bɔ:r də la mɛ:r kɛ kɑ:r*

d'heure, puis on reprend le chemin qui mène à la route  
*dœ:r, pɥi ɔ̃ rəprā l sɔmɛ ki mɛn a la rut*

de Villebourg. A cinq heures précises, une heure avant  
*də vilbu:r. a sɛ -kœ:r pɛsi:z, yn œ:r avā*

le dîner, on est rentré, un peu fatigué, mais content.  
*l dine, ɔ̃ -nɛ rātre, œ pø fatige, mɛ kɔ̃tā.*

A partir de ce jour-là, Arthur se remet sur pied de plus  
*a parti:r də sɔ̃ ʒu:r la, artɥ:r sɔ̃ rme syr pje də ply*

en plus vite, de sorte qu'un mois plus tard il se porte  
*-zā ply vit, də sɔri kɛ mwɑ ply ta:r il sɔ̃ pɔrt*

assez bien pour aller avec sa mère, sa sœur et Fatima  
*asɛ bjɛ pur ale avɛk sa mɛ:r, sa sœ:r e fatima*

à Paris. Cela est nécessaire, parce qu'il ira à l'école  
*a pari. sla e nesese:r, pars kil ira a lekol*

à Paris à partir d'octobre, et qu'il faut le présenter  
*a pari a parti:r dɔktobr, e kil fo l pɛzāte*

au directeur de l'école.  
*o dirɛktœ:r də lekol.*

C'est ainsi qu'un beau matin de juin, Marie-Anne et  
*se -tɛsi kɛ bo matɛ d ʒɥɛ, mari a:n e*

ses deux enfants prennent le train de Paris, où le direc-  
*se do -zāfā pren la trē d pari, u l direk-*

teur les attend. Marie-Anne n'a jamais été à Paris, elle  
*tae:r le -zalā. mari a:n na zame -zele a pari, el*

est aussi pleine d'impatience que ses enfants.

*ε -tosi plen dēpasjā:s ka se -zāfā.*

## EXERCICE A.

Un mois après l'opération, Arthur est encore un peu pâle et un peu —. Mais le docteur Pirot pense qu'une quinzaine de jours suffiront à le remettre sur —. « En tout cas, » dit-il, « je vais vous — quelque chose qui va l'aider. » Il ne pense pas qu'Arthur va trouver cela mauvais, il croit même que cela va lui —. « Cela a — à tous mes petits malades, » dit-il. Le docteur sourit, donne à Arthur un petit coup sur la —, et sort avec Marie-Anne.

« C'est — à vous, docteur, que mon petit vit aujourd'hui! » dit la mère. Mais le docteur Pirot dit que s'il a aidé un peu, la —, elle, a aidé beaucoup. « Vous êtes trop —! » lui dit Marie-Anne. « Non, Madame, je ne suis pas —, » répond le docteur Pirot. Et il ajoute que bien des gens à Villebourg pensent le —: ils trouvent qu'il est très —. Puis, le docteur Pirot prend — de la jeune femme.

Pendant que le petit garçon était malade, lui et le vieux Passavant se sont — très souvent. Les deux se — beaucoup. Le vieux docteur est si —, et Arthur

écoute ses histoires avec grand plaisir. Le vieux docteur a beaucoup voyagé, beaucoup vu, et il a — remarqué ce qui l'avait amusé. Tous ces récits ont pour Arthur le — des choses nouvelles. Il s'— beaucoup à les écouter.

### EXERCICE B.

Voilà encore une nouvelle sorte d'exercice. Cette fois-ci, nous allons vous demander d'écrire vous-même une petite histoire. Mais pour vous mettre en marche et pour vous donner une idée, nous vous montrerons d'abord six dessins, puis, nous vous demanderons comment vous croyez que l'histoire finira. Mais souvenez-vous bien de ce que nous vous répétons toujours: ne pensez pas en votre langue, pensez seulement en français! Faites des phrases simples et courtes! Vous pouvez raconter cette histoire avec les mots que vous connaissez, ne cherchez donc pas d'autres mots difficiles. Et maintenant, essayez! Voici d'abord les six dessins.

#### MOTS:

une assurance  
une beauté  
un charme  
un château  
un chauffeur  
un chemin  
un congé  
le contraire  
une crainte  
un dessin  
une douceur  
un fleuve  
une hauteur  
une humeur  
un intérieur





Et maintenant, comment croyez-vous que cette aventure finira pour les deux enfants? Que fera leur père d'abord? Et puis? Que feriez-vous à la place des parents?

## EXERCICE C.

douce	la douceur
grande	la grandeur
large	la largeur
haute	la hauteur

Marie-Anne parle au petit malade d'une voix très d—. Quand le train avait traversé Paris, les enfants avaient été très étonnés de la g— de la ville. Maintenant, les enfants admirent la l— de la rivière sur laquelle se trouve Villebourg. « Elle a au moins un kilomètre de l—! » dit Jeanne. Fatima éprouve une g— joie à regarder ce paysage. C'est un paysage d'une grande d—. Les arbres au bord de la rivière sont d'une grande h—. Il y en a qui ont vingt mètre de h—.

plaire	
a plu	plaisait
plaît	plaira

« J'espère que cette promenade vous —, » dit le docteur Passavant aux enfants. Leur grand-père serait triste si elle ne leur — pas. Mais comment pourrait-elle ne pas leur —! Tout ce qu'ils font à Villebourg leur —. Quand on est rentré, les enfants racontent à Amélie combien cette promenade leur a —.

une joue  
une largeur  
une longueur  
la médecine  
une mesure  
une montre  
un paysage  
un pêcheur  
une précision  
un progrès  
une rivière  
une sortie  
une sûreté  
un tronc  
brun  
curieux  
étroit  
fier  
intéressant  
large  
magnifique  
maigre  
merveilleux  
modeste  
précis  
ridicule  
vague  
vivant  
adorer  
il s'assiéra  
augmenter  
céder  
il cède  
conduire  
il construit  
couler  
désirer  
écrire  
écrivain  
il écrit  
goûter  
habituer  
s'installer  
s'intéresser

se jeter  
 il se jette  
 mener  
 il mène  
 nous mourons  
 vous mourez  
 pêcher  
 plaire  
 ils se plaisent  
 il a plu  
 se porter  
 se reposer  
 situer  
 (qu') il suive  
 tiens!  
 auxquels  
 aucunement  
 avant que  
 surtout  
 tant que  
 vivement  
 au bord de  
 au milieu  
 de loin  
 de plus près  
 de sorte que  
 d'habitude  
 en plus  
 en route  
 fâché que  
 grâce à  
 il ne peut rien  
 faire  
 ils n'en finissent  
 pas  
 le jour où  
 prendre congé  
 prendre place  
 prendre soin  
 remettre sur  
 pied  
 un kilomètre de  
 large

s'asseoir

s'est assis

s'asseyait

s'assied

s'assiéra

Arthur s'— près des pêcheurs. Mais peu de temps après qu'il s'est —, les pêcheurs lui demandent de ne pas les déranger et de s'en aller. Arthur ne s'— plus jamais à côté de pêcheurs. Il avait pourtant une grande envie de s'— près d'eux, pour les voir pêcher. « Peut-être me le permettraient-ils, si je m'— un peu plus loin? » demande-t-il. Sa mère dit non.

que je suive que nous suivions

que tu suives que vous suiviez

qu'il suive qu'ils suivent

Marie-Anne et Fatima vont à gauche, M. Doumier et Passavant vont à droite: « Qui faut-il que je —? » se demande Jeanne. Puis, elle appelle son frère, et lui demande également: « Qui faut-il que nous —? » Son frère répond qu'il faudrait qu'ils — leur mère et leur grand-père. Mais comme cela est impossible, il dit: « Je crois qu'il va falloir que toi, tu — maman, et que moi, je — grand-père. » Mais Amélie, qui arrive à ce moment, leur dit: « Il faut que vous — tous les deux votre mère, elle m'a demandé de vous le dire. »

#### EXERCICE D.

Pour finir, voilà un exercice tout à fait différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Nous avons écrit une courte histoire, mais dans chaque phrase, il y a un ou plusieurs mots que nous avons « oubliés »; ces

mots sont écrits après leurs phrases. A vous de les mettre à leur vraie place, pour transformer ces phrases en phrases justes. Comme exemple, nous allons vous montrer ce que l'on doit faire pour transformer la première phrase en phrase juste.

1) Nous sommes la grande maison des Leroux. (dans)  
Phrase juste: Nous sommes **dans** la grande maison des Leroux.

2) Les enfants dorment tous, Henri. (sauf)  
Phrase juste: .....

3) Quand Henri est à Saint-Gil, il se lève avant les autres. (toujours)  
Phrase juste: .....

4) Alors, il fait une promenade. (petite)  
Phrase juste: .....

5) Ce matin aussi, Henri lève à cinq heures et demie et les autres. (appelle, se)  
Phrase juste: .....

6) Il appelle John Clark: « John! il est six heures le quart. » (moins)  
Phrase juste: .....

7) « Viens, John! Nous allons une promenade! » (faire)  
Phrase juste: .....

8) John se lève et se lave, et le jeune Anglais et son petit ami français de la maison. (sortent)  
Phrase juste: .....

9) Mais ils vont une minute à la cuisine. (avant)  
Phrase juste: .....

## RÉSUMÉ

### Les deux « si »

Voici deux phrases avec le mot **si**: **Si** Yvonne **vient** demain, je resterai à la maison. **Si** Yvonne **venait**, je serais très content.

Dans ces deux phrases, le mot **si** sert à indiquer une condition, et nous remarquons donc qu'après le **si** qui indique une condition on ne peut employer que le présent ou l'imparfait du verbe.

Voici encore quelques exemples: **Si** tu le **veux**, je le ferai avec plaisir. **Si** son frère **vient** aussi, il aura la chambre bleue. **Si** elle le **voulait**, je viendrais tout de suite. **Si** elle **l'avait** fait, je ne lui aurais plus parlé.

Mais voici maintenant quelques phrases avec un autre **si**, qui ne sert pas à indiquer une condition: Je ne sais pas **si** elle le **veut**. Je te demande **si** elle **viendra** demain. Je me demandais **si** Marie le **savait**. Je ne savais pas **si** Yvonne **viendrait**.

Nous voyons que lorsque le mot **si** n'indique pas une condition, on peut avoir tous les temps du verbe après **si**. Voici d'autres exemples: Dis-moi **si** tu **veux** que je le fasse! Elle ne m'a pas dit **si** elle **voulait** que je vienne. — Jean ne m'écrit pas **si** son frère **viendra** avec lui. Je me demande **si** Nicole **l'aurait** fait, elle.

## L'ACCIDENT

Il est trois heures de l'après-midi. Marie-Anne et les  
*il ε trwa -zæ:r də lapremidi. mari a:n e le*

enfants, accompagnés de Fatima, sont arrivés à Paris à  
*-zāfā, akōpane d fatima, sō -tarive a pari a*

une heure et demie. En sortant de la gare Montparnasse,  
*yn æ:r e dmi. ā sortā d la ga:r mōparnas,*

ils ont pris un taxi et se sont fait conduire à l'hôtel  
*il -zō pri ā taksi e sō sō fe kōdyi:r a lotel*

qu'André leur avait recommandé. On leur a donné deux  
*kādre lœr ave rkomāde. ō lœr a done də*

chambres au premier: une très grande, dont les deux  
*fā:br o prēmje: yn tre grā:d, dō le də*

fenêtres donnent sur la rue, et une plus petite, pour Fa-  
*fne:trō don syr la ry, e yn ply ptit, pur fa-*

tima, avec une fenêtre donnant sur la rue également.  
*tima, avek yn fne:trō donā syr la ry egalmā.*

Entre les deux chambres, il y a une porte qui, à ce mo-  
*ā:trō le də fā:br, il ja yn port. -ki, a s mo-*

ment, est ouverte. La chambre étant, comme nous  
*mā, ε -tuvert. la fā:br etā, kom nu*

l'avons dit, au premier, les enfants peuvent suivre tout  
*lavō di, o prēmje, le -zāfā pœ:v syi:vra tu*

ce qui se passe dans la rue. C'est ce qu'ils sont en train  
*s ki s pa:s dā la ry. se s kil sō -tā trē*



un taxi

ils se sont fait con-  
 duire ɔ: ils ont dit  
 au chauffeur de  
 les conduire (et il  
 les a conduits)

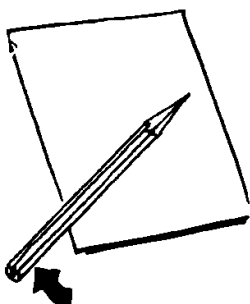
la chambre étant  
 = comme la  
 chambre est

suivre ce qui se  
 passe ɔ: voir ce  
 qui se passe

être en train de  
 faire = faire en  
 ce moment même

## Chapitre trente-neuf (39).

défaire ← faire



un crayon et une  
feuille de papier

jouer  
un jeu, les jeux  
noter ɔ: écrire

Quand on a rem-  
pli un verre, le  
verre est plein.

remplir (comme  
finir)  
a rempli  
remplit  
remplissait  
remplira

ce jeu occupe les  
enfants = les en-  
fants sont occupés  
à ce jeu

vite  
la vitesse

ont vite fait de  
remplir = ont  
vite rempli

de faire, tandis que Marie-Anne et Fatima sont occupées  
*d fe:r, tãdi k mari a:n e fatima sã -tɔkɔpe*

à défaire leurs valises.

*a defe:r lær vali:z.*

Depuis cinq minutes, Jeanne et Arthur jouent à un  
*dəpyi sē minyt, za:n e arty:r zu a ẽ*

petit jeu très amusant: chacun a une feuille de papier  
*pti zø tre -zamyzã: fakã a yn fæ:j də papje*

et un crayon, et chacun essaye de noter les numéros  
*e ẽ krejɔ, e fakã ese:j də note le nymero*

des autos qui passent sous les fenêtres de leur chambre.

*de -zoto ki pa:s su le fnε:trə də lær fã:br.*

Celui qui, au bout de dix minutes, aura noté le plus  
*selyi ki, o bu də di minyt, ɔra note l ply*

grand nombre de numéros, ou qui, le premier, aura  
*grã nã:brə də nymero, u ki, læ prãmje, ɔra*

rempli sa feuille de numéros, aura gagné. Le jeu occupe  
*rãpli sa fæ:j də nymero, ɔra gane. læ zø ɔkɔp*

entièrement les enfants et permet à Marie-Anne et à  
*ãtjermã le -zãfã e pεrme a mari a:n e a*

Fatima de défaire leurs valises en paix, sans être déran-  
*fatima də defe:r lær vali:z ẽ pε, sã -ze:trə derã-*  
gées.

*ze.*

La vitesse des autos n'étant pas très grande, Jeanne  
*la vites de -zoto netã pa tre grã:d, za:n*

et Arthur ont vite fait de remplir de numéros leurs  
*e arty:r ẽ vit fe d rãpli:r də nymero lær*

feuilles de papier. « Ça y est! Les dix minutes sont pas-

*fæ:j də pæpje. «sa i e! le di minyt sō pa-*

sées! » s'écrie Arthur, ayant donné un coup d'œil à sa

*se!» sekri arty:r, ejā done æ ku dæ:j a sa*

nouvelle montre, cadeau de son grand-père. Et les deux

*nuvel mō:tr, kado d sō grāpæ:r. e le dō*

enfants se préparent à compter leurs numéros, pour voir

*-zāfā s pæpa:r a kōte lær nymero, pur vwa:r*

lequel des deux a gagné. Mais pendant qu'ils comptent,

*lækæl de dō a gæne. me pādā kil kō:t,*

les autos ne cessent naturellement pas de passer sous

*le -zoto n ses natyrelmā pa d pase su*

leurs fenêtres, et tout à coup, Arthur, qui n'a cessé

*læf fæne:tr, e tu -ta ku; arty:r, ki na sese*

de suivre d'un œil ce qui se passait en bas, s'écrie:

*d syi:vra dæ -nce:j s ki s pase ā ba, sekri:*

« Jeanne! Regarde! » Jeanne, effrayée, lève les yeux de

*«zu:n! ragard!» zu:n, efreje, læ:v le -zjθ d*

ses numéros, et au même instant des cris et un bruit

*se nymero, e o mæ:m estā de kri e æ brɥi*

d'autos arrêtées très brusquement montent de la rue.

*doto arete tre bryskamā mō:t dō la ry.*

Marie-Anne et Fatima accourent aux fenêtres, croyant

*mari a:n e fatima aku:r o fne:tr, krwajā*

qu'il est arrivé un malheur. En effet, à première vue,

*kil e -tarive æ malæ:r. ā -nefe, a pæmje:r vy,*

on dirait qu'il s'est passé quelque chose de terrible.

*ō dire kil se pase kelkə fo:z dō teribl.*

ça y est! ɔ: voilà!

qui n'a cessé =  
qui n'a pas cessé

accourir = arriver  
en courant

accourir (comme  
courir)  
est accouru  
accourt  
accourait  
accourra

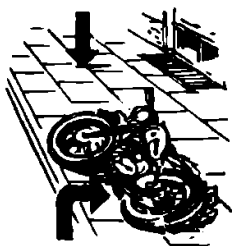
Chapitre trente-neuf (39).

l'auto freine :  
l'auto s'arrête



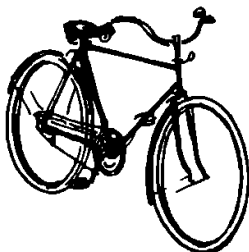
un camion

un trottoir



une moto

de là : de l'en-  
droit où est la  
moto



une bicyclette

se produire = se  
passer

se produire (com-  
me conduire)  
s'est produit  
se produit  
se produisait  
se produira

en vérité = vrai-  
ment

Les deux autos qui ont freiné si brusquement sont un  
le də -zoto ki ɔ̄ frene si bryskəmā sō -tā

taxi et un énorme camion. Sur le trottoir, en face de  
taksi e ā -nenorm kamjō. syr la trotwa:r, ā fas də

la fenêtre où se trouvent les deux enfants, il y a une  
la fnɛ:tr u s tru:v le də -zāfā, il ja yn

moto. Elle a été renversée par le camion, et l'homme qui  
moto. el a ete rāverse par la kamjō, e lom ki

la conduisait est couché sur le trottoir, à deux ou trois  
la kōdyize e kufe syr la trotwa:r, a də -zu trwa

mètres de là. Sous la fenêtre des enfants, une bicy-  
metra də la. su la fnɛ:tra de -zāfā, yn bisi-

clette a été renversée par le taxi. Heureusement, le  
klet a ete rāverse par la taksi. ærəzmā, la

propriétaire de la bicyclette n'était pas là. Il venait  
propriete:r də la bisiklet nete pa la. il vone

d'entrer à l'hôtel au moment où l'accident est arrivé,  
dātre a lotel o momā u laksidā e -tarive,

et c'est sa bicyclette seulement qui a été renversée  
e se sa bisiklet səlmā ki a ete rāverse

par le taxi. Mais comment l'accident s'est-il produit?  
par la taksi. me komā laksidā se -til prodyi?

Il est difficile de le savoir, car, dans le groupe qui  
il e difisil də l savwa:r, kar, dā l grup ki

s'est formé dans la rue en quelques secondes, tout le  
se forme dā la ry ā kelk sagō:d, tu l

monde parle en même temps. Et en vérité, personne n'a  
mō:d parl ā me:m tā. e ā verite, person na



bien vu comment cela s'est produit. Personne sauf peut-

*bjē vy kōmā sla se prōdyi. pɛrson sof pæ-*

être Arthur qui était très bien placé et qui, justement,

*tɛ:tr artɥ:r ki ɛtɛ trɛ bjē plase e ki, zɥstɔmā,*

suivait avec attention ce qui se passait. Mais personne

*sɥivɛ avɛk atāsjō s ki s pase. mɛ pɛrson*

n'a remarqué les deux enfants à la fenêtre du premier.

*na rmarke le dɔ -zāfā a la fnɛ:trɔ dy prɛmjɛ.*

Et eux ne pensent naturellement pas à descendre dans la

*e ø n pā:s natyrelmā pa a desā:drɔ dā la*

rue, puisqu'ils voient beaucoup mieux d'en haut.

*ry, pɥiskil vva boku mjø dā o.*

En ce moment, deux agents de police arrivent et

*ā s mɔmā, dɔ -zazā d polis ari:v e*

commencent à interroger tout d'abord les deux chauff-

*kōmā:s a ɛtɛrɔʒɛ tu dabɔ:r le dɔ fo-*

eurs, celui du camion et celui du taxi. Les deux

*fæ:r, sɔlyi dy kamjō e sɔlyi dy taksi. le dɔ*

hommes parlant très haut, les deux enfants et les jeunes

*-zɔm parlā trɛ o, le dɔ -zāfā e le zɔɛn*

femmes entendent presque tout ce qu'ils disent. Pendant

*fam ātā:d presk tu s kil di:z. pādā*

qu'ils parlent, les agents notent ce qu'ils disent, posant

*kil parl, le -zazā not sɔ kil di:z, pozā*

une ou deux questions de temps en temps pour mieux

*yn u dɔ kestjō dɔ tā -zā tā pur mjø*

comprendre ce qui s'est passé. Voici leur histoire:

*kōprā:drɔ sɔ ki se pase. vvasi lær istwa:r:*

en haut ← en  
bas



un agent de police

interroger = po-  
ser des questions  
à

agent ɔ: agent de  
police

Boul<sup>d</sup> = boulevard

Boulevard = large rue

St = Saint  
St<sup>s</sup> = Saints



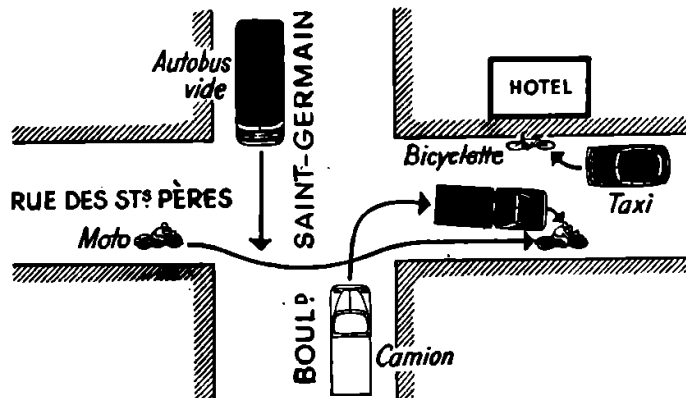
la Seine

faire du 30 km à l'heure = aller à une vitesse de 30 km à l'heure

à la hauteur de 30 devant

### L'accident de la rue des Saints-Pères

*laksidā d la ry de sē pɛ:r*



L'histoire du chauffeur de taxi: «Voilà, M. l'agent!

*listwa:r dy fɔfæ:r də taksi: «vvala, mæsjo lazā!*

Je venais de la rue de Sèvres, où j'avais conduit une

*ʒə vne d la ry d sɛ:vɛr, u ʒavɛ kɔ̃dyi yn*

dame, et je descendais vers la Seine, où je voulais aller

*dam, e ʒə desāde vɛr la sɛ:n, u ʒ vule ale*

par le boulevard Saint-Germain. Je n'allais pas très

*par lə bulva:r sē ʒermē. ʒə nale pa tre*

vite, je suppose que je faisais du 30 km à l'heure,

*vit, ʒə sypɔ:z kə ʒ fəze dy trā:t kilomɛtr a lœ:r,*

un peu plus, peut-être, mais 35 km à l'heure au

*ɑ̃ pø ply, pœte:tr, mɛ trātsɛ kilomɛtr a lœ:r o*

maximum. Au moment où j'arrivais à la hauteur de

*maksimɔm. o momā u ʒarive a la otœ:r də*

l'hôtel, j'ai vu tout à coup un gros camion venant du

*lotel, ʒə vy tu -ta ku ɑ̃ gro kamjɔ̃ vnā dy*

boulevard Saint-Germain arriver vers moi à grande  
*bulva:r sē zermē arive ver mwa a grā:d*

vitesse. N'ayant pas le temps de freiner, puisque le  
*vites. nejā pa l tā d frene, pyisk la*

camion n'était qu'à une dizaine de mètres de mon taxi, je  
*kamjō nete ka yn dizen da metra da mō taksi, zə*

lance un coup d'œil à droite, je vois qu'il n'y a personne  
*lā:s ē ku dœ:j a drwat, zə vwa kil nja person*

sur le trottoir et je décide de monter sur le trottoir pour  
*syr la trotwa:r e z desid da mōte syr la trotwa:r pur*

éviter le camion. En montant sur le trottoir, je renverse  
*evite l kamjō. ā mōtā syr la trotwa:r, zə rāvers*

une bicyclette que je n'avais pas remarquée. Je regrette,  
*yn bisiklet ka z nave pa rmarke. zə rəgret,*

M. l'agent, mais vous comprenez bien, n'est-ce pas: je  
*məsjø lazā, me vu kōprəne bjē, nes pa: zə*

n'avais aucune autre possibilité d'éviter le camion. Voi-  
*nave okyn o:trə pōsibilitē devite l kamjō. vwa-*

là, c'est tout, M. l'agent. »

*la, se tu, məsjø lazā.»*

Pendant que le chauffeur de taxi raconte son histoire,  
*pādā k la sofæ:r da taksi rakō:t sō -nistwa:r,*

les agents de police écoutent avec grande attention et  
*le -zazā d polis ekut zvek grā:d atāsjō e*

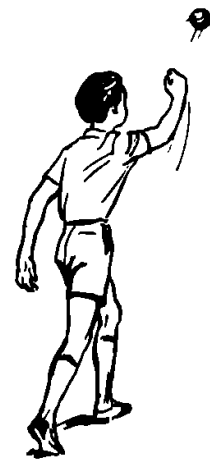
écrivent ce qu'il dit. Puis, quand il a terminé, ils  
*ekri:v sə kil di. pyi, kā -til a termine, il*

le remercient et interrogent le chauffeur du camion.

*la rmersi e ēterə:z la sofæ:r dy kamjō.*

freiner ɔ: arrêter  
le taxi

lancer un coup  
d'œil = regarder  
un instant



Arthur lance une  
balle.

possible  
une possibilité

écrire  
j'écris  
tu écris  
il écrit  
nous écrivons  
vous écrivez  
ils écrivent

terminer = finir

## Chapitre trente-neuf (39).

pas vite du tout =  
pas du tout vite

se contenter de lever  
o: lever seulement

exactement o: sû-  
rement

contrôler o: voir si  
quelque chose est  
comme on suppose

L'histoire du chauffeur du camion: « Il faut que je  
*listwa:r dy sofæ:r dy kamjõ: «il fo k zə*

vous dise d'abord, M. l'agent, que je n'allais pas vite  
*vu di:z dabɔ:r, məsjø lazã, kə z nale pa vit*

du tout, comme il veut vous faire croire. » Ici, le  
*dy tu, kɔm il vø vu fe:r krwa:r.» isi, lə*

chauffeur du camion montre l'autre chauffeur, qui veut  
*sofæ:r dy kamjõ mō:trə lo:trə sofæ:r, ki vø*

protester, puis se contente de lever les épaules. « Je  
*proteste, pyi s kōtã:t də lve le -zəpɔ.t. «zə*

faisais du 30 à l'heure au maximum; je le sais très  
*fəze dy trã:t a læ:r o maksimɔm; zə l se tre*

exactement, parce que je venais de contrôler ma vitesse  
*-zegzaktãmã, pars kə z vənɛ d kōtrole ma vites*

un instant plus tôt. Je venais du boulevard Saint-Ger-  
*ã -nēstã ply to. zə vɛ dy bulva:r sē zər-*

main, et je venais de tourner à droite pour prendre la  
*mē, e zə vɛ d turne a drɔwat pur prã:drə la*

rue des Saints-Pères. Comme mon camion occupe beau-  
*ry de sē pɛ:r. kɔm mō kamjõ ɔkyp bo-*

coup de place, j'étais obligé, en entrant dans la rue des  
*ku d plas, zete -zoblize, ã -nãtrã dã la ry de*

Saints-Pères, qui est assez étroite, de suivre pendant  
*sē pɛ:r, ki ɛ -tase etrwat, də syi:vɔrə pãdã*

une vingtaine de mètres le côté gauche de la rue. Et  
*-tyn. vēten də metrə lə kote go:f də la ry. e*

alors voilà, en arrivant à la hauteur de l'hôtel, je vois  
*alɔ:r vwala, ã -narivã a la otæ:r də lɔtel, zə vva*

ce taxi arriver droit vers moi, à toute vitesse. Je n'avais  
*s taksi arive drwa ver mwa, a tut vites. zə nave*

pas le temps de freiner, puisqu'il était à moins de vingt  
*pa l tã d frene, pyiskil ete -ta mwē d vē*

mètres. Je décide alors de lancer mon camion vers la  
*metr. zə desid ab:r də lāse mō kamjō ver la*

droite, où à ce moment, il n'y a personne dans la rue, je  
*drwat, u a s momā, il nja person dā la ry, zə*

veux dire pas d'autos. Il y avait bien du monde sur le  
*və di:r pa doto. il jave bjē dy mō:d syr lə*

trottoir, mais entre moi et le trottoir, il n'y avait rien. Et  
*trotwa:r, me ā:trə mwa e l trotwa:r, il njave rjē. e*

puis, je n'avais pas d'autre possibilité d'éviter le taxi  
*pyi, zə nave pa do:trə pōsibilite devite l taksi*

que de me lancer vers la droite, comme je vous l'ai  
*kə d mə lāse ver la drwat, kom zə vu le*

dit, M. l'agent. Et tout se serait passé sans accident  
*di, məsjə lazā. e tu sə sre pase sã -zaksidā*

si, à l'instant même, cette moto n'avait pas soudain  
*si, a lēstā mē:m, set moto nave pa sudē*

apparu à ma droite. Impossible de l'éviter. J'ai essayé  
*apary a ma drwat. ēpōsiblə də levite. zə eseje*

de freiner, et si je faisais 20 km à ce moment-là,  
*d frene, e si z faze vē kilometr a s momā la,*

c'est bien le maximum. Seulement, comme la moto, elle,  
*se bjē l maksimum. səlmā, kom la moto, el,*

venait à toute vitesse, le coup a été fort. Mais je vous  
*vəne a tut vites, lə ku a ete fo:r. me z vu*

droit ɔ: sans tourner ni à droite ni à gauche

à toute vitesse ɔ: aussi vite que le permet le moteur

## Chapitre trente-neuf (39).

un motocycliste =  
celui qui conduit  
une moto

derrière  
en arrière

La moto était der-  
rière le camion.  
Le chauffeur lan-  
ce un coup d'œil  
en arrière.

sortir de terre =  
sortir de la terre



un homme blessé

toucher ɔ: mettre  
la main sur

demande, moi, ce qu'il faisait là, à ma droite, ce motocy-  
*dmā:d, mwa, s kil fəze la, a ma drwat, sə motosik-*

cliste? Un instant plus tôt, j'avais lancé un coup d'œil  
*klist? ǎ -nēstā ply to, zəve lāse ǎ ku dæ:j*

en arrière pour voir si la rue était libre, le motocycliste  
*ǎ -narje:r pur vwa:r si la ry ete libr, lə motosiklist*

n'y était pas, et voilà que tout à coup il apparaît à ma  
*ni ete pa, e vwala k tu -ta ku il apare a ma*

droite, comme s'il sortait de terre! Je ne l'ai pas tué,  
*drwat, kom sil sorte d tɛ:r! zə n le pa tye,*

au moins? »

*o mwē? »*

Non, le motocycliste n'a heureusement pas été tué. Et  
*nǎ, lə motosiklist na ǎrəzmā pa ete tye. e*

en vérité, il a eu une chance extraordinaire, car il n'a  
*ǎ verite, il a y yn fā:s ekstrordine:r, kar il na*

même pas été blessé. Il a été lancé à terre et il est  
*me:m pa ete blese. il a ete lāse a tɛ:r e il e*

resté évanoui pendant quelques minutes, ce qui, à pre-  
*reste evanwi pādā kelk minyt, s ki, a prə-*

mière vue, a fait croire aux personnes qui sont accourues  
*mje:r vy, a fe krwa:r o person ki sǎ -takury*

qu'il était mort. Mais au moment où les premiers ac-  
*kil ete mɔ:r. mɛ o momā u le prəmje -za-*

courus demandaient un docteur, l'homme a ouvert les  
*kury dmāde ǎ doktæ:r, lom a uvɛ:r le*

yeux et s'est assis. Il s'est touché la tête, les bras et les  
*-zjə e sɛ -tasi. il se tufe la tɛ:t, le bra e le*

jambes, et ayant constaté qu'il n'avait rien de cassé et  
*zā:b, e eĵā kōstate kil nave rĵē d kase e*

constater = voir,  
 remarquer

qu'il n'était blessé nulle part, il s'est remis debout, et a  
*kil nete blese nyl pa:r, il se rōmi dbu, e a*

se remettre de-  
 bout ɔ: se relever

allumé une cigarette. Puis il commence à raconter ce  
*alyme yn sigaret. pŷi il kōmā:s a rakōte s*

nulle part = en  
 aucun endroit

qui s'est passé au groupe de curieux qui l'entoure. Mais  
*ki se pase ˘o grup də kyrjə ki lātu:r. me*

quelque part  
 autre part  
 nulle part

avant qu'il ait terminé, les deux agents s'approchent, le  
*avā kil e termine, le də -zazā sapros, lə*

« Est-il blessé  
**quelque part?** »  
 « Est-il blessé à la  
 tête ou **autre  
 part?** » « Non, il  
 n'est blessé **nulle  
 part.** »

crayon à la main, et lui demandent s'il se sent assez bien  
*krejō a la mē, e lŷi dmā:d sil sə sā ase bjē*

pour être interrogé. « Oui, naturellement, » répond  
*pur e:tr ēteroze. «wi, natyrelmā,» repō*

l'homme, et il recommence son histoire.  
*lōm, e il rakōmā:s sō -nistwa:r.*

L'histoire du motocycliste: « Comme je disais à ces  
*listwa:r dy mōtsiklist: «kōm zə dize a se*

messieurs-dames, je venais par la rue des Saints-Pères et  
*mesjə dam, zə me par la ry de sē pe:r e*

messieurs-dames  
 = messieurs et  
 dames

je me préparais à traverser le boulevard Saint-Germain.  
*zə m prepare a traverse l bulva:r sē zermē.*

Je faisais peut-être du 35 à l'heure. Au moment de  
*zə faze pæte:trə dy trātsē:k a læ:r. o mōmā d*

traverser le boulevard, j'ai vu arriver, venant de droite,  
*traverse l bulva:r, ze vy arive, vnā də drwat,*

un gros camion qui faisait signe qu'il se préparait à  
*ē gro kamjō ki faze sijn kil sə prepare a*

faire signe =  
 montrer

## Chapitre trente-neuf (39).

à sa suite = après  
lui



un autobus

façon = manière

tout contre le trottoir  
o: tout près du trottoir

tourner à droite. Ayant constaté qu'il n'y avait pas  
*turne a drwat. ejā kōstate kil njave pa*

d'auto derrière lui, je me suis dit que si je le laissais  
*doto derje:r lyi, zə m syi di k si z la lese*

entrer le premier dans la rue des Saints-Pères, je  
*ātre l prəmje dā la ry de sē pɛ:r, zə*

pouvais y entrer à sa suite sans aller plus lentement.  
*puve i ātre a sa syit sā -zale ply lātmā.*

Il commence donc à tourner vers la droite et je me  
*il kōmā:s dō -ka turne ver la drwat e zə m*

prépare à passer à sa gauche. Seulement, au moment où  
*prepa:r a pase a sa go:f. sœlmā, o mōmā u*

je commence à traverser le boulevard, je vois arriver  
*z kōmā:s a traverse l bulva:r, zə vva arive*

vers moi à toute vitesse un autobus. Pour éviter un  
*ver mwa a tut vites œ -notobys. pur evite œ*

accident, je tourne brusquement à droite, puis à gauche,  
*-naksidā, zə turnə bryskēmā a drwat, pyi a go:f,*

pour entrer dans la rue des Saints-Pères. De cette  
*pur ātre dā la ry de sē pɛ:r. də set*

façon, au lieu de passer à gauche du camion, comme je  
*fasō, o ljə d pase a go:f dy kamjō, kōm zə*

voulais, je suis obligé de passer à sa droite. Mais comme  
*vule, zə syi -zoblize d pase a sa drwat. me kōm*

le camion, lui, se trouvait tout contre le trottoir de  
*lə kamjō, lyi, sə truve tu kō:trə lə trotwa:r də*

gauche, je me suis dit qu'il allait sûrement s'arrêter  
*go:f, zə m syi di kil ale syr mā sarete*



près de l'hôtel. Je pouvais donc passer librement — puis-  
*pre d hotel. zə puve dō pase libramā — puis-*

qu'une moto, ça n'occupe pas beaucoup de place — et j'ai  
*kyn moto, sa nokyp pa boku d plas — e ze*

augmenté ma vitesse, de sorte qu'en arrivant à la hauteur  
*ogmāte ma vites, də sort kã -narivā a la otæ:r*

du camion, je faisais environ 50 km à l'heure. Ce  
*dy kamjō, zə fəze āvirō sēkã:t kilometr a læ:r. s*

qui s'est passé ensuite, je n'en sais rien. J'ai senti tout à  
*ki se pase āsyit, zə nã se rjē. ze sāti tu-ta*

coup quelque chose me frapper avec grande force dans  
*ku kelkə fo:z mə frape avek grā:d fors dā*

le dos, la moto a été renversée et moi-même, je crois  
*l do, la moto a ete rāverse e mwame:m, zə krwa*

que j'ai fait quelques mètres en volant dans l'air, comme  
*k ze fe kelk metr ā volā dā læ:r, kom*

un oiseau. Voilà tout, M. l'agent. Je ne sais pas  
*ã -nwazo. vwala tu, məsjə lazā. zə n se pa*

comment je suis tombé, mais quelque chose ou quelqu'un  
*komā zə syi tōbe, mə kelkə fo:z u kelkã*

a dû me protéger, car je ne me suis rien cassé et je ne  
*a dy m proteze, kar zə n mə syi rjē kase e zə n*

suis blessé nulle part. »

*syi blese nyl pa:r.»*

Pendant que le motocycliste parlait, les agents écri-  
*pādā k la motosiklist parle, le -zazā ekri-*

vaient, leurs crayons couraient sur le papier. Comme  
*ve, lær krejō kure syr læ papje. kom*

écrire  
 a écrit  
 écrit  
 écrivait  
 écrira

## Chapitre trente-neuf (39).

importer  
important

ils ne notent que le plus important, trois feuilles  
*il nə not kə l ply -zēportā, trwa fæ:j*

suffire

suffisent à noter ce que les trois hommes leur racontent.

je suffis  
tu suffis  
il suffit

*syfi:z a note s kə le trwa -zom lær rakõ:t.*

nous suffisons  
vous suffisez  
ils suffisent

Et maintenant, ils font signe aux deux chauffeurs

*e mētnā, il fõ sip o dø sofæ:r*

approcher = s'ap-  
procher

d'approcher. En haut, les deux enfants ne perdent pas un

*daprosfe. ā o, le dø -zāfā n perd pa ā*

ce qui se dit = ce  
qui est dit

mot de ce qui se dit dans la rue. Au début, Marie-  
*mo də s ki s di dā la ry. o deby, mari*

Anne et Fatima ont écouté, mais elles se sont vite fati-

*a:n e fatima õ -tekute, me el sə sõ vit fati-*

guées, et comme il ne se passe rien de nouveau, elles

*ge, e kɔm il nə s pa:s rjē d nuvo, el*

continuent à défaire les valises. Marie-Anne a presque

*kõtiny a defæ:r le vali:z. mari a:n a presk*

terminé, elle est en train de voir si tout est bien en place.

*termine, el e -tā trē 'd vwa:r si tu -te bjē -nā plas.*

Les deux agents vont-ils faire recommencer les trois

*le dø -zazā võ -til fe:r rakomāse le trwa*

lire

hommes? Non, heureusement, ils se contentent de relire

*-zom? nõ, ærøzmā, il sə kõtā:t də rali:r*

je lis  
tu lis  
il lit

aux trois hommes ce qu'ils ont noté. Ils lisent lente-

*o trwa -zom sə kil -zõ note. il li:z lāt-*

nous lisons  
vous lisez  
ils lisent

ment et à haute voix, et de temps en temps ils s'arrêtent

*mā e a o:t vwa, e də tā -zā tā il sarət*

auquel  
à laquelle  
auxquels  
auxquelles

pour demander: «Est-ce bien ça?» Celui auquel ils

*pur dāmāde: «es bjē sa?» səlyi okel il*

posent la question fait signe que oui, ou bien il répond:

*po:z la kestjō fe sij̄ kə wi, u bjē il repō:*

« C'est exact, M. l'agent! » et on continue à lire. Quand

« *se -tegzakt, məsjø lazā!* » *e ɔ̄ kōtiny a li:r. kā*

les agents de police ont fini de lire les trois feuilles

*le -zazā d polis ɔ̄ fini d li:r le trwa fœ:j*

qu'ils ont remplies, ils disent: « Et maintenant, l'im-

*kil -zō rāpli, il di:z: « e mētnā, lē-*

portant, c'est de savoir qui de vous trois a raison.

*portā, se d savwa:r ki d vu trwa a rezō.*

A qui est la faute? Est-ce la faute du chauffeur du

*a ki e la fo:t? es la fo:t dy fofœ:r dy*

camion, de celui du taxi, ou du motocycliste? Car enfin,

*kamjō, də səlyi dy taksi, u dy motosiklist? kar āfē,*

vous ne pouvez pas avoir entièrement raison tous les

*vu n puve pa avwa:r ātjermā rezō tu le*

trois. Il y a naturellement aussi une autre possibilité,

*trwa. il ja natyrelmā osi yn o:trə posibilitē,*

c'est qu'aucun de vous n'ait raison. » « Que voulez-vous

*se kokā d vu nē rezō.» « kə vule vu*

dire, M. l'agent? » demande le chauffeur du camion,

*di:r, məsjø lazā?» dəmā:d lə fofœ:r dy kamjō,*

« vous croyez que je ne vous ai pas dit la vérité? Ça

*«vu krwaje k zə n vu -ze pa di la verite? sa*

ne me plaît pas, je vous le dis tout de suite. » « D'abord,

*n mə ple pa, 'zə vu l di tutsyt.» « dabo:r,*

je ne vous ai pas demandé si ça vous plaisait, » lui répond

*zə n vu -ze pa dmāde si sa vu pleze,» lyi repō*

Aucun de vous n'a raison.

Une autre **possibilité**, c'est qu'aucun de vous n'ait raison.

La vérité est ce qui est vrai.

plaire  
à plu  
plaît  
plaisait  
plaira

## Chapitre trente-neuf (39).

l'agent qui est en face de lui, « et ensuite, ce n'est pas  
*lazā ki e -tā fas də lɥi, « e āsyit, s ne pa*

ce que je disais. Ce que je disais, c'est qu'il nous faut  
*s kə ʒ dize. s kə ʒ dize, se kil nu fo*

trouver des personnes qui ont vu l'accident. » Et se  
*truve de pɛrson ki ʔ vy laksidā.» e s*

tournant vers le groupe qui s'est formé autour d'eux,  
*turnā ver lə grup ki se forme otu:r də,*

l'agent demande: « Qui parmi vous a vu ce qui s'est  
*lazā dmā:d: «ki parmi vu a vy s ki se*

passé, messieurs-dames? » Trois personnes, deux hommes  
*pase, mesjə dam?» trwa pɛrson, də -zɔm*

et une femme, approchent. Les agents notent leurs noms  
*e yn fam, aprɔʃ. le -zazā not lær nɔ*

et leurs adresses, puis s'en vont après avoir dit aux  
*e lær -zadres, pɥi sã vɔ apre -zavwa:r di o*

deux chauffeurs et au motocycliste: « Bon, maintenant,  
*də ʃofæ:r e o motosiklist: «bɔ, mētnā,*

vous pouvez repartir! Un de ces jours, vous aurez des  
*vu puve rparti:r! ẽ d se zu:r, vu -zɔre de*

nouvelles de la police. » Et tandis que les agents s'é-  
*nuvel də la pɔlis.» e tãdi k le -zazā se-*

loignent, les trois hommes restent encore à discuter ce  
*lwɔn, le trwa -zɔm rest ākɔ:r a diskyte s*

qui leur est arrivé. En haut, Arthur annonce à sa mère:  
*ki lær e -tarive. ā o, arty:r anɔ:s a sa mɛ:r:*

« Ça y est, c'est fini, maman. On descend? Je voudrais  
*«sa i e, se fini, māmā. ʔ desã? ʒa vudre*

s'éloigner ←→ se rapprocher

voir la moto, tu sais? Ce n'est pas aujourd'hui qu'elle  
*vwa:r la moto, ty se? s ne pa ozurɔyi kel*

ira droit! » « Bien, descendons! » dit Marie-Anne, et  
*ira drwa!» «bjē, desādɔ!» di mari a:n, e*

tous les quatre descendent dans la rue.

*tu le katrə desā:d dā la ry.*

Arrivé devant la moto, Arthur constate avec un air  
*arrive dvā la moto, arty:r kōstat avec ā-ne:r*

sérieux qu'il avait raison: la moto a besoin d'une longue  
*serjə kil ave rezɔ: la moto a bəzɔwē dyn lɔ:g*

réparation! « Et la bicyclette, tu l'as vue? » lui demande  
*reparasjɔ! «e la bisiklet, ty la vy?» lɔyi dmā:d*

sa sœur. « Oh! là là! » dit Arthur, « celle-là, une répara-  
*sa sœ:r. «o! la la!» di arty:r, «sella, yn repara-*

tion ne lui suffira pas! Moi, je crois qu'on ne peut pas  
*sjɔ nə lɔyi syfira pa! mwa, zə krwa kɔ n pə pa*

la réparer. Qu'en crois-tu, maman? » « Mais je ne sais  
*la repare. kā krwa ty, māmā?» «me zə n se*

pas exactement, Arthur. Pourquoi ne pourrait-on pas  
*pa egzaktəmā, arty:r. purkwa n pure -tɔ pa*

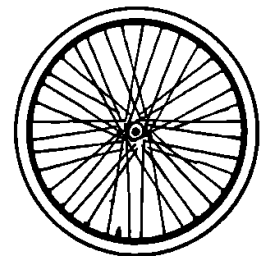
la réparer? Je vois bien qu'il faudra changer les deux  
*la repare? zə vwa bjē kil fodra sāze le də*

roues, mais... » « Ah oui, elles ne ressemblent plus  
*ru, me... » «a wi, el nə rsā:blə ply*

beaucoup à des roues! » dit Arthur. Et pendant que tous  
*boku a de ru!» di arty:r. e pādā k tu*

les quatre s'éloignent du lieu de l'accident, les enfants  
*le katrə sehwaɲ dy lɔ d laksidā, le -zāfā*

réparer  
 une réparation



une roue

continuent à discuter ce qu'ils ont vu. Marie-Anne et Ar-  
*kõtiny a diskYTE s kil -zõ vy. mari a:n e ar-*

thur doivent aller à la future école d'Arthur, le Lycée  
*ty:r dwa:v ale a la fyty:r ekol darty:r, læ lise*

Saint-Louis. Pendant ce temps, comme l'air est très  
*sẽ lwi. pãdã s tã, kom le:r e tre*

agréable, Fatima et Jeanne iront au Jardin du Luxem-  
*-zagreabl, fatima e za:n irõ -to zardẽ dy lyksã-*

bourg, voir jouer les enfants autour des fontaines.  
*bu:r, vwa:r zwe le -zãfã otu:r de fõten.*

« Nous aurons vite fait de présenter Arthur, » dit Marie-  
*« nu -zõrõ vit fe d prezãte arty:r, » di mari*

Anne, « et comme le Lycée Saint-Louis est à quelques  
*a:n, « e kom læ lise sẽ lwi e -ta kelk*

pas du Jardin du Luxembourg, nous nous retrouverons  
*pa dy zardẽ dy lyksãbu:r, nu nu rãtruvrõ*

une demi-heure plus tard. Je ne crois même pas que  
*yn dãmia:r ply ta:r. zõ n krwa mɛ:m pa kã*

cela prendra une demi-heure en tout. »  
*sla prãdra yn dãmia:r ã tu.»*

Les deux jeunes femmes et les deux enfants suivent le  
*le dø zœn fam e le dø -zãfã syi:v læ*

boulevard Saint-Germain, puis le boulevard Saint-  
*bulva:r sẽ zermẽ, pyi l bulva:r sẽ*

Michel, et devant le Lycée Saint-Louis, Marie-Anne et  
*mifel, e dvã læ lise sẽ lwi, mari a:n e*

Arthur s'arrêtent tandis que Fatima et Jeanne con-  
*arty:r saret tãdi k fatima e za:n kõ-*

tinuent jusqu'au Jardin du Luxembourg, où elles entrent

*tiny zysko zardē dy lyksābu:r, u el -zâ:trə*

par une grande grille tout ouverte.

*par yn grā:d gri:j tu -tuvert.*

### EXERCICE A.

En sortant de la gare, Marie-Anne, Fatima et les enfants ont pris un —. Ils se sont fait — à l'hôtel. De la fenêtre, les enfants peuvent — ce qui se passe dans la rue. Pendant ce temps, Marie-Anne et Fatima sont occupées à — leurs valises.

Jeanne et Arthur jouent à un petit — très amusant. Chacun a une feuille de — et un —. Et chacun essaye de — les numéros des autos qui passent sous les fenêtres de leur chambre. Qui a —? Celui qui, le premier, a — sa feuille de numéros.

Tout à coup, un grand bruit monte de la rue: Marie-Anne et Fatima — aux fenêtres. A première —, on dirait qu'il s'est passé quelque chose de terrible. Un taxi et un énorme — sont arrêtés au milieu de la rue. Ils ont — très brusquement. Sur le —, sous la fenêtre des enfants, il y a une — que le taxi a renversée.

Le propriétaire de la bicyclette venait d'entrer à l'hôtel au moment de l'—, et c'est sa bicyclette seulement qui a été renversée. Comment l'accident s'est-il —? En —, personne n'a bien vu comment cela s'est passé. Personne

sauf peut-être Arthur qui suivait avec — tout ce qui se passait dans la rue. D'en —, il voyait très bien.

A ce moment, deux — de — arrivent. Ils commencent tout de suite à — les deux chauffeurs. Le chauffeur de taxi dit qu'il faisait du 30 km — l'—. En tout cas, il faisait du 35 à l'heure au —. Au moment où il arrivait à la — de l'hôtel, il a vu le camion. Et l'accident s'est —.

#### EXERCICE B.

Voilà un exercice où, dans une dizaine de phrases, nous nous sommes trompés en parlant de choses que vous connaissez. Voulez-vous nous dire ce qui, dans ces phrases, n'est pas juste?

#### MOTS:

un accident  
une adresse  
un air  
un agent  
un agent de  
police  
une attention  
un autobus  
une bicyclette  
un boulevard  
un camion  
un coup  
un crayon  
une façon  
une feuille

Voilà les phrases:

- 1) Henri Doumier est mort de diphtérie.
- 2) Comaux et Martial ont connu Henri Doumier au cours d'un voyage.
- 3) Quand les deux amis ont vu Henri pour la première fois, il lisait un livre, il était très calme.
- 4) L'homme au couteau qui voulait tuer Henri s'est enfui quand Comaux et Martial se sont levés.
- 5) Henri a donné la main aux deux amis et s'est présenté: «Henri Doumier de Villebourg.»
- 6) La première personne qu'Henri a vue en entrant dans le salon des Bourdier, a été Marie-Anne.



7) Au dîner, personne n'a remarqué qu'il y avait quelque chose de changé en Marie-Anne.

8) M. Doumier dit à Comaux et à Martial dans quel hôtel ils peuvent passer la nuit.

9) André raconte qu'Henri a tout de suite dit à Marie-Anne qu'il l'aimait et qu'il lui a demandé d'être sa femme.

10) Les chambres de Comaux et de Martial, dans la maison de M. Doumier, donnent sur la rue.

**EXERCICE C.**

**quelque part**

**autre part**

**nulle part**

Où est Henri Duclos? On le cherche partout, dans la maison, dans le jardin, dans la rue: il n'est — —. Et pourtant, il ne peut pas être disparu: il doit se trouver — —. Si ce n'est pas dans le voisinage de la maison, c'est — —; mais il ne peut pas être très loin.

**écrire**

**a écrit**

**écrit**

**écrivait**

**écrira**

Presque tous les gens savent —, en France. Jeanne et Arthur — déjà assez bien à l'âge de neuf ans. Jeanne dit que quand elle sera grande, elle — des livres. Elle a déjà — de jolies petites histoires, à l'école. Elle — assez bien, pour son âge.

un groupe  
un jeu  
un lieu  
un lycée  
un maximum  
messieurs-  
dames  
une moto  
un motocycliste  
le papier  
la police  
une possibilité  
une réparation  
une roue  
un signe  
un taxi  
un trottoir  
la vérité  
une vitesse  
exact  
important  
accourir  
approcher  
ayant  
blesser  
constater  
se contenter  
contrôler  
croyant  
défaire  
se dire  
écrivait  
s'éloigner  
étant  
éviter  
freiner

**Chapitre trente-neuf (39).**

interroger  
 lancer  
 ils lisent  
 noter  
 occuper  
 plaisait  
 se préparer  
 se produire  
 a rempli  
 remplir  
 réparer  
 retrouver  
 ils suffisent  
 terminer  
 toucher  
 auquel  
 droit  
 exactement  
 librement  
 à la hauteur de  
 à sa suite  
 à toute vitesse  
 au maximum  
 avoir fait  
 ça y est  
 ce qui se dit  
 d'en haut  
 en arrière  
 en tout  
 en train de  
 en vérité  
 être couché  
 faire du 30 km à  
 l'heure  
 ne... nulle part

<b>j'écris</b>	<b>nous écrivons</b>
<b>tu écris</b>	<b>vous écrivez</b>
<b>il écrit</b>	<b>ils écrivent</b>

« Qu'est-ce que tu —, Jeanne? » demande Marie-Anne.  
 « J'— une lettre à grand-mère, » répond la fillette. Elle  
 — une longue lettre à Madame Bourdier. « Qu'est-ce  
 que vous —? » demande Fatima aux deux enfants.  
 « Nous — une lettre à nos amis, » répondent-ils. Ils —  
 à leurs amis de Casablanca.

<b>je lis</b>	<b>nous lisons</b>
<b>tu lis</b>	<b>vous lisez</b>
<b>il lit</b>	<b>ils lisent</b>

« Que —-vous, mes enfants? » demande M. Doumier à  
 Jeanne et à Arthur. « Nous — les livres que tu nous as  
 donnés. » Les livres qu'ils — leur ont été donnés par  
 leur grand-père il y a une semaine. « Tu — beaucoup,  
 Jeanne? » demande le grand-père. « Oh, oui, je — beau-  
 coup! » répond la fillette qui, en effet, — plus que la  
 plupart des fillettes de son âge.

**EXERCICE D.**

Voici de nouveau une dizaine de mots que nous vous  
 demanderons d'expliquer à l'aide de mots que vous con-  
 naissez. Souvenez-vous qu'il n'est pas toujours néces-  
 saire de commencer par les mots: « Un(e) ... est ... »  
 On peut aussi expliquer un mot en disant: « Avec

un(e) ... on fait telle ou telle chose, » ou: « Dans un(e) ... on met telle ou telle chose. » Et voici les mots à expliquer:

Une allée, un âne, un auteur, un autobus, un briquet, une couchette, un docteur, l'enfance, un ennemi.

### RÉSUMÉ (1)

Pourquoi le verbe « venir » est-il au subjonctif dans la phrase: « Je suis heureux qu'il vienne »? C'est parce qu'il vient après une forme du verbe être + un adjectif qui exprime un sentiment + le mot « que ». Dans de tels cas, le verbe qui vient après le mot « que » est toujours au subjonctif. Voici encore des exemples: « Je suis content que vous soyez venu. » « Je suis fâché qu'il soit parti. » « Cela est triste qu'il ne vienne pas. » « Je suis étonné que Jean ne puisse pas venir. »

Mais après le verbe être + un des adjectifs « sûr », « vrai », « clair », « certain », « probable » (qui n'expriment pas un sentiment) + « que », le verbe, ordinairement, n'est pas au subjonctif. Par exemple:

« Il est vrai que je suis malade. » « Il est clair que Jean ne peut pas venir. » « Il est certain qu'il viendra ce soir. » « Il est probable que c'est la dernière fois qu'il le fait. » « Il est sûr que Jean est venu. » « Nous sommes sûrs que Jean est venu. »

Mais si les phrases où se trouvent les adjectifs « sûr », « vrai », « clair », « certain », « probable » sont des ques-

se faire conduire  
se remettre debout  
tout contre  
Luxembourg  
Saint-Germain  
Saint-Louis  
Saint-Michel  
Saints-Pères  
Seine

être heureux  
que

être sûr que

tions ou s'il y a une négation dans la première partie de la phrase, le verbe qui vient après « que » est au subjonctif. On dira donc: « Il est *vrai* que je suis malade », mais: « Il *n'est pas vrai* que je sois malade », et: « *Est-il vrai* que je sois malade? » On dira également: « Il est *clair* que Jean ne peut pas venir », mais: « Il *n'est pas si clair* que Jean ne puisse pas venir », et: « *Est-il clair* que Jean ne puisse pas venir? »

## RÉSUMÉ (2)

### La famille de conduire

De cette famille, vous ne connaissez que trois verbes: *conduire*, *se produire* et *construire*.

#### **conduire**

**a conduit**

**conduisait**

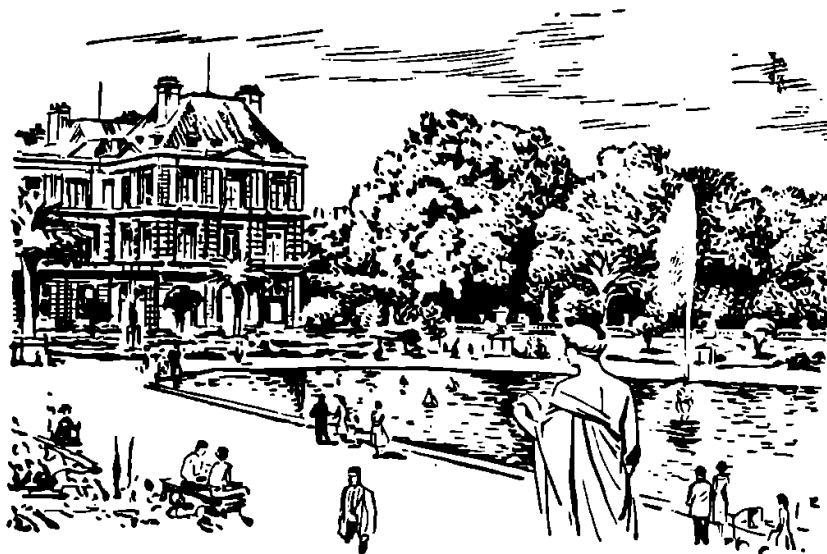
**conduit**

**conduira**

Il faut savoir bien <sup>(conduire)</sup> pour aller en auto dans les rues de Paris. Si le chauffeur du taxi ne <sup>(conduire)</sup> pas si bien, il y aurait eu un accident beaucoup plus sérieux. Mais heureusement, il <sup>(conduire)</sup> très bien. On <sup>(construire)</sup> très peu de maisons à Paris, aujourd'hui. On a <sup>(construire)</sup> quelques maisons après la guerre, mais il serait nécessaire d'en <sup>(construire)</sup> beaucoup plus. Marie-Anne espère qu'il ne se <sup>(produire)</sup> pas d'accident pendant leur promenade à travers Paris. Il y a un instant, il s'est <sup>(produire)</sup> un accident sous leurs fenêtres. S'il se <sup>(produire)</sup> encore un accident, Marie-Anne serait très malheureuse.

<b>je conduis</b>	<b>nous conduisons</b>
<b>tu conduis</b>	<b>vous conduisez</b>
<b>il conduit</b>	<b>ils conduisent</b>

« S'il se <sup>(produire)</sup> un accident pendant notre voyage, ce sera terrible! » dit Fatima. On ne sait presque jamais comment se <sup>(produire)</sup> les accidents. Les enfants sont dans le jardin, ils sont très occupés: « Que <sup>(construire)</sup> vous? » demande leur grand-père, qui s'est approché. « Nous <sup>(construire)</sup> un grand château! » lui répondent les enfants. « Tu <sup>(conduire)</sup> vraiment très bien! C'est un plaisir d'aller en auto quand c'est toi qui <sup>(conduire)</sup>! » dit Marie-Anne à André. Le jeune homme sourit et répond: « C'est vrai, je <sup>(conduire)</sup> assez bien. Mais c'est parce que je <sup>(conduire)</sup> depuis beaucoup d'années. »



## AU JARDIN DU LUXEMBOURG



un chapeau

un coup de vent  
= un vent soudain

En entrant dans le Jardin du Luxembourg, la première  
*ā -nātrā dā l zardē dy lyksābu:r, la prēmje:r*

chose que voient Fatima et Jeanne est un chapeau  
*fo:z kə vva fatima e za:n e -tā šapo*

d'homme qui, semblant venir du ciel, tombe juste  
*dɔm ki, sāblā vni:r dy sjel, tō:b zyst*

devant elles, au milieu de l'allée. D'où vient-il? C'est  
*davā -tel, o miljə d lale. du vjē-til? sɛ*

probablement un coup de vent qui l'a fait tomber de  
*probablēmā ě ku d vā ki la fe tōbe d*

la tête de quelque monsieur. Jeanne se prépare à ra-  
*la te:t də kelk masjə. za:n sə prepa:r a ra-*

masser le chapeau pour le donner à son propriétaire,  
*mase l fapo pur la done a sō propriete:r,*

qui ne peut être loin, mais un gros chien arrive avant  
*ki n pø -te:trə lwē, me ĕ gro fjē ari:v avā*

elle, prend le chapeau entre ses dents et le rapporte  
*-tel, prā l fapo ātrə se dā e l raport*

à son maître. C'est un vieux monsieur à barbe blanche  
*a sō me:tr. se -tā vjə masjə a barbə blā:f*

qui attend, assis sur un banc. Il a de grandes lunettes  
*ki atā, asi syr ĕ bā. il a d grā:d lynet*

noires, bien que le soleil ne brille pas sur le banc  
*nwa:r, bjē k la sole:j nə bri:j pa syr la bā*

où il est assis. Il regarde dans la direction du chien,  
*u il e -tasi. il rəgard dā la direksjō dy fjē,*

mais il ne semble pas voir le chien, et quand la brave  
*me il nə sā:blə pa vwa:r la fjē, e kā la bra:v*

bête lui a rapporté son chapeau, il le prend, puis le  
*bē:t lji a raporte sō fapo, il la prā, pyi l*

remet sur sa tête sans sembler voir qu'il est tout  
*rəme syr sa te:t sā sāble vwa:r kil e tu*

couvert de poussière. « Crois-tu qu'il est aveugle, le  
*kuve:r də pusje:r. «krwa ty kil e -tavægl, la*

monsieur? » demande Jeanne tout bas à Fatima. « Oui,  
*masjə?» dəmā:d za:n tu ba a fatima. «wi,*

je crois, » lui répond Fatima tout aussi bas. « Pauvre  
*zə krwa,» lji repō fatima tu -tosi ba. «po:vrə*

monsieur, c'est dommage pour lui, tu ne trouves pas? »  
*masjə, se doma:z pur lji, ty n tru:v pa?»*

ramasser = prendre quelque chose qui est par terre

rapporter = apporter de nouveau



un banc

des lunettes



une barbe

brave ɔ: bon



la poussière

aveugle ɔ: qui ne voit rien

Chapitre quarante (40).

ce n'est pas gai :  
c'est très triste

va!  
vas-y!

envoyer  
a envoyé  
envoie

j'envoie  
tu envoies  
il envoie  
nous envoyons  
vous envoyez  
ils envoient

nettoyer (comme  
employer)  
a nettoyé  
nettoie

dit Jeanne, qui a pitié du vieil homme, car elle a un  
*di za:n, ki a pitje dy vje:j om, kar el a æ*

bon petit cœur. « Oui, c'est dommage, » lui répond Fa-  
*bõ pti kœ:r. «wi, se doma:z,» lyi repõ fa-*

tima, « ce n'est pas gai d'être aveugle. » « Tu ne crois  
*tima, «s ne pa ge de:tr avægl.» «ty n krwa*

pas qu'il faudrait lui dire que son chapeau est couvert  
*pa kil fodre lyi di:r kə sõ fapo ε kuwe:r*

de poussière, Fatima? » « Si, vas-y! » lui répond la  
*də pusje:r, fatima?» «si, va -zi!» lyi repõ la*

jeune fille et elle envoie Jeanne vers l'aveugle.  
*zæn fi:j e el āvwa za:n ver lavægl.*

« Pardon, Monsieur! » dit la fillette quand elle est à  
*«pardõ, masjə!» di la fijet kã -tel ε -ta*

deux ou trois mètres du banc. « Oui, qu'y a-t-il,  
*də -zu trwa metra dy bā. «wi, kja -til,*

fillette? » lui demande le vieil homme en souriant et en  
*fijet?» lyi dmā:d lə vje:j om ā surjā e ā*

tournant vers elle ses grandes lunettes noires. « Votre  
*turnā ver el se grā:d lynet nwa:r. «votrə*

chapeau, Monsieur, il est tout sale: il est tombé  
*fapo, masjə, il ε tu sal: il ε tõbe*

dans la poussière, vous savez, » lui dit Jeanne. « Mon  
*dā la pusje:r, vu save,» lyi di za:n. «mõ*

chapeau? Merci, petite! Tu sais, je ne vois pas, moi-  
*fapo? mersi, pätit! ty se, zə n vwa pa, mwa-*

même: veux-tu me le nettoyer, s'il te plaît? » « Oh,  
*mε:m: vø ty m lə netwajé, sil tə ple?» «o,*



oui, Monsieur! » dit Jeanne, qui veut prendre le chapeau  
*wi, məsjø!» di za:n, ki vø prā:drø lə ʃapø*

que le vieil aveugle lui tend. Mais au même moment  
*kə l vje:j avœglə lʷi tã. mə o mə:m məmã*

le chien gronde: «Grrrr!» Jeanne retire brusquement  
*lə ʃjē grõ:d: «gr!» za:n rati:r bryskəmã*

la main et pousse un petit cri d'effroi. «César! Veux-  
*la mē e pus œ pti kri dəfrwa. «seza:r! vø*

tu te taire!» dit l'aveugle à son chien, puis, quand le  
*ty tə tɛ:r!» di lavœgl a sõ ʃjē, pʷi, kã l*

chien s'est calmé, il dit en souriant à la fillette:  
*ʃjē se kalme, il di ã surjã a la ʃijet:*

« Il ne faut pas avoir peur de César. Il gronde parce  
*«il nə fo pa avwa:r pœ:r də seza:r. il grõ:d pars*

que c'est son devoir de me défendre, mais c'est une  
*kə se sõ dəvwa:r də m dəfã:dr, mə se -tyn*

brave bête. Il ne fait de mal à personne et ne mord  
*bra:v bɛ:t. il nə fe d mal a pɛrson e n mɔ:r*

jamais.» Puis il tend de nouveau son chapeau à Jeanne,  
*zame.» pʷi il tã d nuvo sõ ʃapø a za:n,*

et cette fois-ci elle le prend sans que César fasse  
*e sɛt ʃwa si el lə prã sã k seza:r ʃas*

rien pour l'arrêter. Il est vraiment sale, le chapeau,  
*rjē pur . larete. il ɛ vremã sal, lə ʃapø,*

mais Fatima, qui est maintenant à côté de Jeanne, aide  
*mə ʃatima, ki ɛ mētnã a kote d za:n, ɛ:d*

la fillette à le nettoyer, et une demi-minute plus  
*la ʃijet a l netwaje, e yn dəmiminyt pʷy*



L'aveugle tend le chapeau à Jeanne.

tendre (comme attendre)  
 a tendu  
 tend  
 tendait  
 tendra

un effroi = une peur  
 effrayer  
 un effroi

Un devoir est ce que l'on doit faire.

On mord avec les dents.

mordre (comme attendre)  
 a mordu  
 mord  
 mordait  
 mordra

## Chapitre quarante (40).

propre ↔ sale

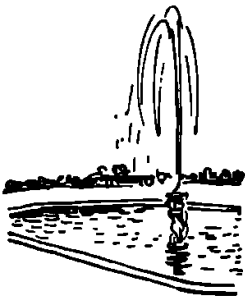


un magasin

Un objet neuf est un objet que l'on n'a jamais employé.

« Il n'y a pas de quoi! » est la réponse à « Merci! »

Une action est ce que l'on fait.



un bassin

tard le chapeau est aussi propre que le jour où il est  
*ta:r lə ʃapə ɛ -tosi pɔpɔ kə l zɔ:r u il ɛ*

sorti du magasin. «Voilà, Monsieur,» dit Jeanne en  
*sorti dy magazē. «vvala, məsjø,» di za:n ā*

tendant le chapeau à l'aveugle, «il est tout à fait  
*tādā l ʃapə a lavægl, «il ɛ tu -ta fe*

comme neuf! » « Merci, petite! C'est très gentil à toi! »  
*kəm nəʃ!» «mersi, pətɪ! se tre zāti a twal»*

lui dit l'aveugle en souriant. « Il n'y a pas de quoi,  
*lyi di lavægl ā surjā. «il nja pa d kwa,*

Monsieur! » dit Jeanne, puis, heureuse d'avoir fait une  
*məsjø!» di za:n, pɥi, ærø:z dauwa:r fe yn*

bonne action, elle s'éloigne en compagnie de Fatima.

*bɔn aksjɔ, el selwan ā kɔpɔni d fatima.*

L'allée que suivent Fatima et Jeanne mène à un très  
*lale k sɥi:v fatima ɛ za:n mən a ɛ tre*

grand bassin où beaucoup de jeunes enfants, à cette  
*grā basē u boku d zœn -zāfā, a set*

heure-ci, jouent avec des bateaux de toutes grandeurs  
*æ:r si, zu avek de bato d tut grādæ:r*

et de toutes couleurs. Les très beaux bateaux, cepen-  
*e d tut kulæ:r. le tre bo bato, spā-*

dant, manquent, car les enfants de l'âge de Jeanne et  
*dā, mā:k, kar le -zāfā d la:z də za:n ɛ*

d'Arthur sont à l'école à cette heure-ci. Fatima et  
*darty:r sō -ta lekol a set æ:r si. fatima ɛ*

Jeanne s'arrêtent devant un joli petit bateau rouge  
*za:n saret dəvā -tā zoli pti bato ru:z*

et vert qu'une petite fille aux yeux bleus et aux  
*e ve:r kyn patit fi:j o -zjθ blø e o*

cheveux blonds fait aller autour du bassin. Le bateau  
*fvø blō fe -tale otu:r dy basē. lə bato*

n'a pas de moteur, mais une longue ficelle est attachée  
*na pa d motæ:r, me yn lō:g fisel e -tatafe*

à l'avant du bateau. La petite fille blonde tient l'autre  
*a lavā dy bato. la ptit fi:j blō:d tjē lo:trə*

bout de la ficelle, et tire le petit bateau en courant autour  
*bu d la fisel, e ti:r lə pti bato ā kurā otu:r*

du bassin comme un petit cheval. D'autres enfants  
*dy basē kom ā pti fvø. do:trə -zāfā*

poussent leurs bateaux avec de longs bâtons, ou tout  
*pus lær bato avek də lō batō, u tu*

simplement avec leurs mains, ce qui, naturellement, est  
*sēplamā avek lær mē, s ki, natyrelmā, e*

le plus simple, mais peut-être pas le plus amusant. Un  
*l ply sē:pl, me pæte:trə pa l ply -zamyzā. ā*

petit garçon, aussi brun que la petite fille est blonde,  
*pti garsō, osi bræ k la ptit fi:j e blō:d,*

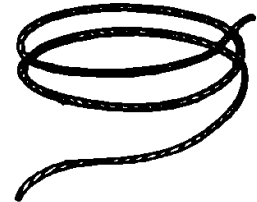
est à genoux sur le bord du bassin et fait aller son  
*e -ta znu syr lə bɔ:r dy basē e fe -tale sō*

bateau en avant en soufflant de toutes ses forces.  
*bato ā -navā ā suflā d tut se fɔrs.*

Puis, quand le bateau est trop loin pour que le petit  
*pyi, kā l bato e tro lwē pur kə l pti*

garçon puisse le faire avancer en soufflant, même  
*garsō pyis lə fe:r avāse ā suflā, me:m*

Quand on a les yeux bleus, on a presque toujours les cheveux blonds.



une ficelle

l'avant du bateau  
 ⤵: le « nez » du bateau

pousser ← → tirer



un bâton

en avant ← → en arrière

avancer = aller en avant

Chapitre quarante (40).

l'arrière ←→  
l'avant

très fort, il tire une longue ficelle qu'il a attachée,  
*tre fɔ:r, il ti:r yn lɔ:g fisel kil a atafe,*

non pas à l'avant du bateau, comme la petite fille  
*nɔ pa a lavā dy bato, kom la ptit fi:j*

blonde, mais à l'arrière, et le bateau revient au bord.  
*blɔ:d, me a larje:r, e l bato rəvjē o bɔ:r.*

Quand la fillette arrive devant le petit garçon, elle  
*kā la fijet ari:v dəvā l pəti garsɔ, el*

s'arrête et se met à regarder ce qu'il fait, pleine  
*saret e s me a rgarde s kil fe, plen*

d'admiration. Le petit garçon ne lève pas la tête,  
*dadmirasjɔ. la pti garsɔ n lə:v pa la tɛ:t,*

mais bien qu'il n'ait pas vu venir la fillette, il sait  
*me bjē kil ne pa vy vni:r la fijet, il se*

la présence de la  
fillette ɔ: que la  
fillette est là

qu'elle est là, et la présence de cette petite femme  
*kel e la, e la prezā:s də set pətit fam*

agir sur ɔ: avoir  
une action sur

agit sur les gestes du petit homme, qui se met à  
*azi syr le zest dy pti -tɔm, ki s me a*

agir (comme finir)  
a agi  
agit  
agissait  
agira

souffler encore plus fort pour faire avancer plus vite  
*sufle ākɔ:r ply fɔ:r pur fe:r avāse ply vit*

le joli bateau. Après quelques minutes, pendant les-  
*lə zɔli bato. apre kelk minyt, pādā le-*

tour à tour soufflé  
et tiré = tantôt  
soufflé et tantôt  
tiré

quelles le petit garçon a, tour à tour, soufflé de  
*kel la pti garsɔ a, tu:r a tu:r, sufle d*

toutes ses forces sur le bateau pour le faire avancer,  
*tut se fors syr la bato pur la fe:r avāse,*

et tiré la ficelle pour le faire revenir en arrière, il  
*e tire la fisel pur la fe:r rəvni:r ā -narje:r, il*

lève enfin les yeux vers la fillette et lui dit: «C'est  
*le:v āfē le -zjə ver la fijet e lʷi di: «se*

un mauvais bateau! Il n'avance presque pas, bien  
*-tā mʷe bato! il navā:s presk pa, bjē*

qu'il soit tout neuf.» «Oh, mais moi, je trouve que  
*kil swa tu næf.» «o, me mwa, zə tru:v kə*

tu le fais aller très loin!» dit la petite femme. Et  
*ty l fe ale tre lwē!» di la ptit fam. e*

alors le petit homme, levant les épaules avec un sourire  
*al:r lə pti -təm, lavā le -zəpɔ:l avek ā suri:re*

de pitié pour cette petite fille qui ne sait pas voir la  
*də pitje pur set patit fi:j ki n se pa vwa:r la*

différence entre un bon bateau et un bateau moins bon,  
*diferā:s ā:tr ā bō bato e ā bato mʷē bō,*

différent  
 la différence

décide de lui montrer que même un mauvais bateau  
*desid də lʷi mōtre kə me:m ā mʷe bato*

peut aller loin quand il a un bon capitaine. «Tu vas  
*pə ale lwē kā -til a ā bō kapiten. «ty va*

voir!» lui dit-il, puis il respire profondément deux  
*vwa:r!» lʷi di -til, pʷi il respi:r prɔfɔdemā də*

ou trois fois et lance une vraie tempête contre le  
*-zu trwa fwa e lā:s yn vre tāpe:t kō:trə lə*

bateau. Le bateau fait un bond en avant. La fillette  
*bato. lə bato fe ā bō ā -navā. la fijet*

bat des mains, mais l'instant suivant, le brave capitaine  
*ba de mē, me lēstā sʷivā, lə bra:v kapiten*

fait lui aussi un bond en avant et tombe dans l'eau,  
*fe lʷi osi ā bō ā -navā e tō:b dā lo,*

Chapitre quarante (40).

drôle = amusant



une chemise

neuf  
neuve

à une trentaine de centimètres de l'arrière du bateau.  
a yn trāten də sātimetrə də larjɛ:r dy bato.

L'eau du bassin est très peu profonde, et le petit garçon se relève tout de suite. Il est mouillé de la tête  
lo dy basē ɛ tre pə prɔfɔ:d, e l pəti gar-  
çon se relève tout de suite. Il est mouillé de la tête  
sɔ s rəle:v tutsyt. il ɛ muje d la tɛ:t

aux pieds, et la fillette trouve cela si drôle qu'elle  
o pje, e la fijet tru:v sla si dro:l kel

se met à rire. Puis, voyant que le petit garçon est  
sə me a ri:r. pyi, vwajā k lə pti garsɔ ɛ

près de pleurer, elle a pitié de lui et lui dit que c'est  
pre d plære, el a pitje də lɥi e lɥi di k se

grand dommage qu'il soit tombé dans l'eau. La mère  
grā dɔma:ʒ kil swa tɔbe dā lo. la mɛ:r

du petit garçon a d'abord poussé un cri d'effroi,  
dy pti garsɔ a dabɔ:r puse ɛ kri defrwa,

mais sa peur n'a duré qu'un instant, et maintenant,  
me sa pæ:r na dyre kɛ -nɛstā, e mɛtnā,

elle est très fâchée. « Regarde-toi! » dit-elle à son fils,  
el ɛ tre faʃe. « rəgard twa! » di -tel a sɔ fis,

« ta chemise neuve est toute sale! Et ton pantalon  
« ta ʃəmi:z nə:v ɛ tut sal! e tɔ pātalɔ

qui était si propre ce matin! Ah, tu ne viendras pas  
ki ɛtɛ si prɔprə sə matɛ! a, ty n vjɛdra pa

avec moi dans les grands magasins, cet après-midi!  
avek mwa dā le grā magazē, set apremidi!

Méchant petit garçon! » Le méchant petit garçon n'est  
mɛʃā pti garsɔ! » lə mɛʃā pti garsɔ nɛ

pas très fier, à ce moment. Il a baissé la tête et  
*pa tre fje:r, a s momā. il a bese la te:t e*

regarde tour à tour son pantalon et ses souliers pleins  
*rgard tu:r a tu:r sō pātalō e se sulje plē*

d'eau. La présence de la fillette, qui regarde tour à  
*do. la prezā:s də la fijet, ki rgard tu:r a*

tour lui et sa mère, fait que tout cela est encore plus  
*tu:r lji e sa mē:r, fe k tu sla ε -tāko:r ply*

désagréable. Elle non plus ne trouve pas que c'est  
*dezagreabl. el nō ply n tru:v pa k se*

drôle, maintenant, et quand le petit garçon et sa mère  
*dro:k, mētnā, e kā l pōti garsō e sa mē:r*

s'éloignent, elle reste sur place pendant quelque temps  
*sehwān, el rest syr plas pādā kelk tā*

à les regarder. Puis, elle retourne à son bateau. Elle  
*a le rgarde. pji, el rōturn a sō bato. el*

a trouvé un bâton, et elle essaye de pousser son bateau,  
*a truve ā batō, e el ese:j də puse sō bato,*

au lieu de le tirer par la ficelle.  
*o ljo d la tire par la fisel.*

Fatima et Jeanne ont vu toute cette scène, et elles se  
*fatima e za:n ō vy tut set se:n, e el sō*

sont beaucoup amusées, bien qu'elles aient également  
*sō boku -pamyze, bjē kel -ze -tegal mā*

eu pitié du petit garçon quand il est tombé dans le  
*y pitje dy pti garsō kā -til ε tōbe dā l*

bassin, et qu'il s'est relevé, la chemise, le pantalon  
*basē, e kil se rōlave, la smi:z, la pātalō*



un soulier

à les regarder =  
 en les regardant

une scène : ce qui  
 se passe

quand... et que  
 = quand ... et  
 quand

Chapitre quarante (40).

	<p>et les souliers tout mouillés. Et maintenant, Fatima  <i>e le sulje tu muje. e mētnā, fatima</i></p> <p>et sa petite amie sont assises sur un banc d'où l'on  <i>e sa ptit ami sō -tasi:z syr ĕ bā du lō</i></p> <p>voit l'allée par où elles sont venues, et elles attendent  <i>vwa lale par u el sō vny, e el -zatā:d</i></p> <p>Marie-Anne et Arthur.  <i>mari a:n e arty:r.</i></p>
tarder à venir ɔ: mettre beaucoup de temps à venir	<p>Ceux-ci ne tardent pas à venir. Marie-Anne raconte  <i>sōsi n tard pa a vni:r. mari a:n rakō:t</i></p> <p>que cela c'est bien passé, au Lycée Saint-Louis, et  <i>kə sla se bjē pase, o lise sē lwi, e</i></p> <p>qu'Arthur pourra y entrer au mois d'octobre. Comme  <i>karty:r pura i ātre o mwa doktobr. kōm</i></p>
	<p>Villebourg est loin de Paris, il va demeurer au Lycée.  <i>vilbu:r ε lwē d pari, il va dmæere o lise.</i></p> <p>Et comme on n'est qu'au mois de juin, Arthur trouve  <i>e kōm ō ne ko mwa d ʒyĕ, arty:r tru:v</i></p>
sinon = si + non	<p>l'idée de se séparer de sa mère et de sa sœur, sinon  <i>lide d sə separe d sa me:r e d sa sœ:r, sinō</i></p>
du moins ɔ: en tout cas	<p>agréable, du moins intéressante.  <i>agreabl, dy mwē ĕteresā:t.</i></p> <p>Quand Marie-Anne et Arthur ont raconté ce qu'ils ont  <i>kā mari a:n e arty:r ō rakōte s kil -zō</i></p> <p>fait, Fatima dit: «Vous savez, Madame Marie-Anne,  <i>fe, fatima di: «vu save, madam mari a:n,</i></p> <p>Jeanne a fait une bonne action pendant que nous vous  <i>ʒa:n a fe yn bōn aksjō pādā k nu vu</i></p>



attentions. » « Oui? Bravo, Jeanne! Qu'est-ce que  
-zatādǰǰ. » «wi? bravo, za:n! kes kə

tu as fait? » C'est Fatima qui répond pour la fillette:  
ty a fe? » se fatima ki repǰ pur la fijet:

« Vous voyez ce vieux monsieur à la barbe blanche?  
«vu vwaje s vjə məsjə a la barba blā:f?

Celui qui a des lunettes noires et un gros chien à  
səlyi ki a de lynet nwa:r e ə gro fǰē a

ses pieds. » « Oui! Il est aveugle, je crois. » « Justement.  
se pje. » «wi! il e -tavægl, zə krwa. » «zystemā.

Un coup de vent avait fait tomber son chapeau dans  
ə ku d vā ave fe tǰbe sǰ fəpo dā

la poussière de l'allée. Son chien le lui avait rapporté  
la pusje:r də lalə. sǰ fǰē lə lyi ave rapǰte

avant que Jeanne ait eu le temps de le ramasser.  
avā k za:n e -ty l tǰ də l ramase.

Alors, Jeanne est allée auprès du pauvre homme et  
alɔ:r, za:n e -talə opre dy pɔ:vr ɔm e

lui a dit que son chapeau était tout sale. Et quand  
lyi a di k sǰ fəpo ete tu sal. e kā

le monsieur le lui a donné, elle l'a bien nettoyé et le  
l məsjə lə lyi a done, el la bjē netwaje e lə

lui a rendu aussi propre que s'il venait de sortir du  
lyi a rādy osi pǰpǰrə kə sil vənə d sorti:r dy

magasin. » « Je suis fière de toi, Jeanne, » dit Marie-  
magazē. » «zə syi fje:r də twa, za:n, » di mari

Anne à sa fille. Et elle ajoute que c'est le devoir de  
a:n a sa fi:j. e el azut kə se l dəvwa:r də

rendre = donner  
à son propriétaire

rendre (comme  
attendre)  
a rendu  
rend  
rendait  
rendra

**Chapitre quarante (40).**

en agissant ɔ: en  
faisant

dis? ɔ: hein?

toute petite fille bien élevée d'aider les vieux et les  
*tut patit fi:j bjē -nelve dede le vjθ e le*

faibles, et que Jeanne a bien fait en agissant ainsi.  
*febl, e kə za:n a bjē fe ā -nazisā ēsi.*

Arthur, lui, n'a naturellement pas la même admiration  
*arty:r, lui, na natyrēlmā pa la mē:m admirasjō*

pour l'action de sa sœur, et il lui pose une tout autre  
*pur laksjō d sa sœ:r, e il lui pɔ:z yn tu -to:trə*

question: « Tu n'as pas eu peur du chien, dis? » « Tout  
*kestjō: «ty na pa y pœ:r dy fjē, di?» «tu*

d'abord, oui, j'ai même retiré ma main parce que le  
*dabo:r, wi, ze mē:m ratire ma mē pars kə l*

chien s'est mis à gronder. Mais alors, le monsieur  
*fjē se mi a grōde. mē alo:r, lə mɔsjə*

m'a dit que César ne mordait pas, et je n'ai plus eu  
*ma di k seza:r nə mɔrde pa, e zə ne ply -zy*

peur du tout. » « Pas du tout? Pas même un tout petit  
*pœ:r dy tu.» «pa dy tu? pa mē:m ā tu pti*

peu? » « Un tout petit peu, oui, peut-être... » « Je  
*pθ?» «ā tu pti pθ, wi, pæte:tr...» «zə*

pensais bien. Pas du tout ou un peu, ça fait une  
*pāse bjē. pa dy tu u ā pθ, sa fe yn*

belle différence! » « Oh, » veut protester Jeanne, mais  
*bel diferā:s!» «o,» vθ pɔteste za:n, mē*

elle se tait, car elle sait bien que, si elle proteste, ils  
*el sə te, kar el se bjē kə, si el pɔttest, il*

n'en finiront pas de discuter.  
*nā finivō pa də diskyste.*

Marie-Anne demande: « Et maintenant, que voulez-  
*mari a:n dāmā:d: « e mētnā, kə vule*

vous faire? » « Monter à la Tour Eiffel! » crient les  
*vu fε:r? » « mōte a la tu:r εfel! » kri le*

deux enfants en même temps. « A la Tour Eiffel?  
*dø -zāfā ā mε:m tā. « a la tu:r εfel? »*

Bien! Voyons, comment y aller? » se demande Marie-  
*bjē! vwaʒō, kōmā i ale? » sə dāmā:d mari*

Anne, qui est à Paris pour la première fois. Comme  
*a:n, ki ε -ta pari pur la prēmje:r fwa. kōm*

pour lui répondre, une voix connue dit derrière son  
*pur lʒi repō:dr, yn vva kōny di derje:r sō*

dos: « Permettez-vous que je vous y conduise, Ma-  
*do: « permete vu k zə vu -zi kōdyi:z, ma-*

dame? »  
*dām? »*

La scène qui suit est très drôle: Marie-Anne se retourne  
*la sε:n ki sʒi ε tre dro:l: mari a:n sə rturn*

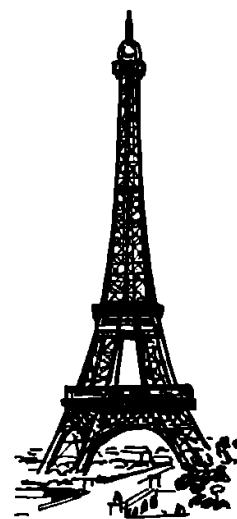
comme si elle avait été mordue par un serpent, et se  
*kōm si el ave -tete mōrdy par ā serpā, e s*

trouve nez à nez avec qui? Avec André Comaux! Elle  
*tru:v ne a ne avek ki? avek ādre kōmo! el*

en reste la bouche grande ouverte, à regarder André  
*ā rest la buf grā:d uvvert, a rgarde ādre*

sans pouvoir dire un mot, pendant plusieurs secondes.  
*sā puwva:r di:r ā mo, pādā plyzjæ:r zgō:d.*

Puis elle se met à rire, elle aussi, et tous les quatre  
*puʒi el sə mε a ri:r, el osi, e tu le katr*



la Tour Eiffel

conduire  
 (que) je conduise  
 (que) tu conduises  
 (qu') il conduise  
 (que) nous  
 conduisions  
 (que) vous  
 conduisiez  
 (qu') ils  
 conduisent

en ε: à cause de  
 cela

grande ouverte =  
 tout ouverte

entourent le jeune homme, lui posant mille questions.

*ātu:r lə zæn ɔm, lyi pozā mil kestjõ.*

Toute cette scène dure quelques minutes, puis, quand

*tut set sɛ:n dy:r kelk minyt, pyi, kã*

les quatre curieux sont satisfaits, le jeune homme

*le katrə kyrjə sã satisfe, lə zæn ɔm*

répète sa question: «Veux-tu que je vous mène à la

*repɛt sa kestjõ: «vø ty k zə vu men a la*

Tour Eiffel?» «Oui!» lui répondent les enfants, et

*tu:r efɛl?» «wil» lyi repõ:d le -zãfã, e*

Marie-Anne ajoute: «C'est très gentil à toi, André.

*mari a:n azut: «sɛ tre zãti a twa, ädre.*

Merci!» «Il n'y a pas de quoi, jolie cousine!» lui

*mersi!» «il nja pa d kwa, zoli kuzin!» lyi*

répond André, et à pas rapides, le petit groupe quitte

*repõ ädre, e a pa rapid, lə pti grup kit*

le Luxembourg. Paris les attend.

*lə lyksãbu:r. pari le -zatã.*

#### EXERCICE A.

Fatima et Jeanne voient un — d'homme qui tombe devant elles, au milieu de l'allée. C'est un — de vent qui l'a fait tomber de la tête de quelqu'un, et Jeanne se prépare à — le chapeau. Mais un gros chien le prend avant elle et le — à son maître. C'est un vieux monsieur à la — blanche. Il est assis sur un — de l'allée.

Le vieux monsieur a de grandes — noires. Il ne semble pas voir la — bête qui lui rapporte son chapeau. Et il ne semble pas voir que son chapeau est couvert de —. Le pauvre est —. Jeanne a — de lui. Elle trouve que c'est — pour le vieux monsieur.

Fatima — Jeanne au banc de l'aveugle. Jeanne dit au vieux monsieur que son chapeau est tout —. L'aveugle lui demande alors de le —. Il — le chapeau à la fillette. Mais au moment où elle veut le prendre, le gros chien —. Jeanne — sa main avec un petit cri de peur. L'aveugle lui dit de ne pas avoir peur, son chien gronde parce que c'est son — de défendre son maître. Mais c'est une brave bête et il ne — jamais.

Quand Jeanne et Fatima ont nettoyé le chapeau, il est aussi — que le jour où il a quitté le —. Il est tout à fait comme —. Le monsieur remercie Jeanne, qui lui répond: « Il n'y a — de —, Monsieur! » Elle est heureuse d'avoir fait une bonne —.

Un peu plus tard, Jeanne et Fatima s'arrêtent devant un grand —. Un petit garçon aux cheveux — et une fillette aux yeux bleus font aller leurs petits bateaux autour du bassin. Le petit garçon a — une longue — à l'arrière de son bateau. La fillette — son petit bateau en courant autour du bassin. D'autres enfants — leurs bateaux avec de longs bâtons.

Quand le petit garçon tombe dans l'eau, sa mère pousse un cri d'—. Les — du petit garçon sont pleins d'eau, et sa — et son — sont également tout mouillés. Après avoir vu toute cette —, Fatima et Jeanne s'asseyent pour attendre Marie-Anne et Arthur.

EXERCICE B.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1							■	■		
2		■						■		■
3					■		■			
4		■								■
5			■		■		■	■	■	
6				■						
7		■		■					■	
8						■		■		
9		■		■						
10	■					■		■		■

- 1) Si tu te — bien, Jeanne, Fatima ne te trouvera jamais.  
Je n'ai jamais — savoir qui m'avait envoyé les lettres d'Henri.
- 2) Tartarin-Sancho n'était pas du tout un —!
- 3) Tous les hommes n'ont pas la — de la même couleur: celle des uns est blanche, celle d'autres est brune, rouge, etc.  
Demain, Arthur — au bois avec son grand-père.
- 4) Le train passe sans s'arrêter à — beaucoup de petites villes.
- 5) « Tais-toi! » a dit Jeanne, et Arthur s'est —.

- 6) Tartarin n'avait pas tué un lion, mais un petit — gris.  
Le lion est un — d'Afrique.
- 7) Est-ce que cette pomme est —? Non, elle est encore verte.
- 8) Le fils de la sœur ou du frère.  
As-tu lu ce livre? Non, mais je vais — lire demain.
- 9) Jean essaye de — la balle, mais il est trop petit, et la balle tombe derrière lui.
- 10) Tu ne comprends pas? Que tu es —!
- A) Il est le premier à bord d'un navire, c'est lui qui donne les ordres.
- B) As-tu un crayon? Oui, j'en ai —.
- C) Un animal qui n'aime pas beaucoup les chiens.  
Oh, j'ai une telle — de manger une glace!
- D) Quelle — est-il? Il est midi.
- E) La plus grande famille de verbes est celle des verbes en —.  
Cet homme m'— beaucoup, je ris chaque fois que je le vois.
- F) Il ne m'a pas oublié? Il s'est — de moi? J'en suis heureux.
- G) Avec vous, elle — n'importe où!
- H) La plus grande famille de verbes après celle des verbes en -er est celle des verbes en —.  
Voulez-vous — conduire à l'Hôtel de France, s'il vous plaît? Oui, Monsieur.
- I) A quelle heure — -tu pour Paris?  
Jean est un petit garçon très intelligent, il — déjà tout seul de longues histoires.
- J) J'aimerais bien — à la campagne.

MOTS:  
un arrière  
un avant  
un banc  
une barbe

un bassin  
 un bâton  
 un chapeau  
 une chemise  
 un coup de vent  
 un devoir  
 une différence  
 un dommage  
 un effroi  
 une ficelle  
 des lunettes  
 un magasin  
 une pitié  
 la poussière  
 une présence  
 une scène  
 un soulier  
 une tour  
 aveugle  
 blond  
 brave  
 drôle  
 fière  
 méchant  
 neuf  
 neuve  
 propre  
 sale  
 agir  
 agissant  
 il agit  
 attacher  
 avancer  
 baisser  
 (que) je  
     conduise  
 défendre

EXERCICE C.

<b>que je conduise</b>	<b>que nous conduisions</b>
<b>que tu conduises</b>	<b>que vous conduisiez</b>
<b>qu'il conduise</b>	<b>qu'ils conduisent</b>

« Où voulez-vous que je vous —, Monsieur? » « J'aimerais que tu nous — chez M. Doumier. » M. Martial demande à Pierre qu'il les — à la rue des Roses. « Où veux-tu que nous te —, maman? » Marie-Anne rit et répond qu'elle veut que Jeanne et Arthur la — où ils veulent: « Je veux que vous me — où vous voulez, mes enfants. »

<b>j'envoie</b>	<b>nous envoyons</b>
<b>tu envoies</b>	<b>vous envoyez</b>
<b>il envoie</b>	<b>ils envoient</b>

« A qui —-tu cette lettre? » demande M. Doumier, et Arthur répond qu'il — la lettre à son grand-père Bourdier: « Je l'— à mon grand-père de Casablanca. » Un autre jour, M. Doumier demande de nouveau aux enfants: « A qui —-vous ces lettres? » Et les enfants répondent qu'ils — les lettres à leurs amis: « Nous les — à Georges et à Anne, à Casablanca. »

<b>tendre</b>	
<b>a tendu</b>	<b>tendait</b>
<b>tend</b>	<b>tendra</b>

Le matelot se prépare à — la main au nageur. Dans une minute, il la lui —. S'il ne la lui — pas, l'homme ne pourrait pas monter dans la chaloupe. Le matelot



— la main au jeune homme. L'homme prend la main que lui a — le matelot, et il monte dans la chaloupe.

**mordre**  
**a mordu**            **mordait**  
**mord**                    **mordra**

« Ce chien — -il? » demande le petit garçon. L'homme lui répond que son chien n'a jamais — personne. Et il espère bien qu'il ne — jamais personne, car s'il — quelqu'un, son maître serait peut-être obligé de le tuer. « C'est vrai que les chiens ne doivent pas — les gens, » dit le petit garçon.

**rendre**  
**a rendu**            **rendait**  
**rend**                    **rendra**

« Veux-tu me — les mille francs que je t'ai donnés lundi dernier? » « Je te les — demain. » « Je serais content si tu me les — maintenant. » « Je te les aurais déjà — avec plaisir, si je les avais eus. Mais pourquoi Pierre ne te — -il pas l'argent qu'il te doit? »

#### EXERCICE D.

Voilà de nouveau un exercice où nous vous donnons des réponses, et vous demandons de trouver les questions auxquelles répondent les phrases de l'exercice.

- 1) Nous parlons d'une amie de M. Bourdier.
- 2) Je pense à ce que nous ferons ce soir.

il envoie  
gronder  
manquer  
il mord  
mordre  
a mordu  
nettoyer  
pousser  
ramasser  
rapporter  
rendre  
a rendu  
retirer  
tarder  
il tend  
tendant  
tendre  
tirer  
bravo  
simplement  
sinon  
agir sur  
c'est gentil à toi  
dis?  
du moins  
elle en reste  
en avant  
il n'y a pas de  
quoi  
je pensais bien  
tarder à venir  
tour à tour  
tout simplement  
vas-y!  
voyons  
César  
Eiffel

- 3) La maison que vous voyez là, c'est la maison de M. Doumier.
- 4) De ces deux roses, je préfère la rose rouge.
- 5) J'irai à Paris en avion.
- 6) J'arrive un peu tard parce que ma montre s'est arrêtée.
- 7) Nous sommes allés jusqu'à la place Georges Laferre.
- 8) Nous avons été retardés par une grande tempête.
- 9) Je l'ai appris en arrivant à la gare de Villebourg, cet après-midi.
- 10) Le docteur a guéri le petit malade en faisant une opération.

### RÉSUMÉ

Voilà encore un résumé où nous parlerons de plusieurs cas où l'on emploie le subjonctif. Nous avons vu que l'on emploie le subjonctif après un certain nombre de verbes et d'adjectifs. Nous allons voir maintenant que l'on emploie également le subjonctif après un certain nombre de mots qui ne sont ni verbes, ni adjectifs. Voici les mots, ou groupes de mots, de cette sorte que vous avez appris jusqu'ici: « en attendant que », « avant que », « jusqu'à ce que », « bien que », « pour que », « sans que ». Après ces mots, donc, le verbe est au subjonctif. Voici des exemples pour mieux vous le rappeler:

en attendant que

*En attendant que Jean vienne, nous pourrons prendre une tasse de café. En attendant que tu sois habillé, je*

vais fumer une cigarette. Faisons une promenade *en attendant qu'il ait fini son travail.*

Partons vite, *avant que grand-papa ait découvert ce que nous avons fait!* Nous avons le temps de fumer un cigare *avant que* le docteur Passavant *viene* nous prendre. *Avant que* sa mère *puisse* l'en empêcher, le petit garçon tombe dans l'eau du bassin.

Je resterai là *jusqu'à ce qu'il m'ait demandé pardon.* Fatima et Jeanne resteront là *jusqu'à ce que* Marie-Anne et Arthur *soient* venus au Jardin du Luxembourg. Nous resterons là *jusqu'à ce qu'il puisse* venir avec nous.

*Bien qu'il soit* encore malade, il a promis de venir. J'ai peur d'aller en auto avec lui, *bien qu'il conduise* très bien. *Bien que* vous me *disiez* que c'est vrai, je ne vous crois pas.

Écrivons-lui une lettre *pour qu'elle soit* tranquille. Je ne vous dis pas cela *pour que* vous *partiez* tout de suite! Faites tout ce qu'il faut *pour que* mes amis *soient* contents de leur soirée. Je vous téléphone *pour que* vous *veniez* avec moi ce soir.

Sortons *sans qu'il nous entende!* Elle est partie *sans qu'il ait* pu lui dire adieu. Le petit garçon quitte la maison *sans que* sa mère *fasse* rien pour l'arrêter. Je ne peux jamais laisser un livre sur ma table *sans que* mon fils le *prenne*. Je ne te laisserai pas partir *sans que* tu me *promettes* de te conduire comme un petit garçon bien sage.

avant que

jusqu'à ce que

bien que

pour que

sans que

## LA PROMENADE DANS PARIS

« Comment irons-nous à la Tour Eiffel? » demande  
*«kɔmā irō nu a la tu:r ɛfel?» dɔmā:d*

André quand on est sorti du Jardin du Luxembourg.  
*ādre kā -tō -ne sorti dy zardē dy lyksābu:r.*

proposer ɔ: donner  
 une idée

« Allons-y par l'autobus, » propose Marie-Anne. « Oui! »  
*«alō -zi par lotobys,» pɔpɔ:z mari a:n. «wi!*

Un des nouveaux! » disent les enfants. « Bien! » leur  
*ā de nuvo!» di:z le -zāfā. «bjē!» lɛr*

dit leur oncle en riant gaiement, et ils traversent tous  
*di lɛr ɔ:kl ā rijā gemā, e il travers tu*

On dit: dans la  
 rue, mais: sur le  
 boulevard.

les cinq le boulevard Saint-Michel, sur lequel ils se  
*le sē:k lə bulva:r sē misel, syr ləkɛl il sɔ*

arrêt ɔ: endroit où  
 s'arrête l'autobus

trouvent. « L'arrêt est là, » dit André, et comme au  
*tru:v. «lare e la,» di ādre, e kɔm o*



une banquette

même moment un autobus de la ligne numéro 38  
*mɛ:m mɔmā ā -notobys dɔ la lijn nymero trātɥit*

approche, on se dépêche d'aller l'attendre à l'arrêt.  
*apɔʃ, ɔ s depɛ:f dale latā:dr a lare.*



une sonnette

Une minute plus tard, tout le monde est installé sur  
*yn minyt ply ta:r, tu l mɔ:d e -tēstale syr*

trois banquettes. Le receveur donne un coup de son-  
*trwa bāket. lə rɛsɔvɛ:r dɔn ā ku d sɔ-*

nette, et l'autobus se met en marche.  
*net, e lotobys sɔ mɛ ā marʃ.*

Le receveur s'approche de la banquette d'André, et le  
*lə rsəvæ:r sɑprɔʃ də la bāket dādre, e l*

jeune homme lui demande: « Pour la Place du Châtelet,  
*ʒœn ɔm lyi dmā:d: «pur la plas dy fatle,*

c'est un ticket, n'est-ce pas? » « Oui, Monsieur! »  
*se -tā tike, nes pa?» «wi, mɑsjø!»*

« Alors, donnez-moi un carnet de tickets, s'il vous plaît,  
*«ɑlɔ:r, done mwa œ karne d tike, sil vu plɛ,*

et prenez cinq tickets! » lui dit André. « Voilà, Mon-  
*e prɑne sē tike!» lyi di ādre. «vwala, mɑ-*

sieur! » Le receveur tend à André les cinq tickets  
*sjø!» lə rsəvæ:r tā a ādre le sē tike*

et le carnet, où il ne reste maintenant que quinze  
*e l karne, u il nə rest mētnā kə kē:z*

tickets. Puis, comme personne d'autre n'est monté  
*tike. pyi, kɔm pɛrsɔn do:trə ne mɔte*

à l'arrêt du Luxembourg, il retourne à l'arrière de  
*a lare dy lyksābu:r, il rəturn a larjɛ:r də*

l'autobus.

*lotɔbys.*

Et déjà, on approche de la Seine. Encore une centaine  
*e deʒa, ɔ -nɑprɔʃ də la sɛ:n. ākɔ:r yn sāten*

de mètres, et la voilà. Elle est très large, en ce  
*də metr, e la vwala. el ɛ tre larʒ, ā s*

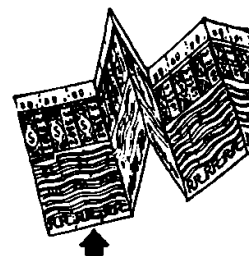
point-là, et l'île de la Cité en occupe le milieu. Au  
*pwē la, e lil də la site ā -nɔkyp lə miljø. o*

moment où l'on traverse le Pont Saint-Michel, Fatima  
*mɔmā u lɔ travers lə pɔ sē mijel, fatima*



un receveur

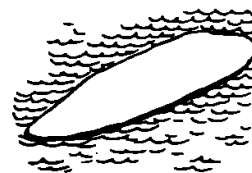
Un ticket est un  
billet d'autobus.



un carnet de tickets

personne d'autre  
= aucune autre  
personne

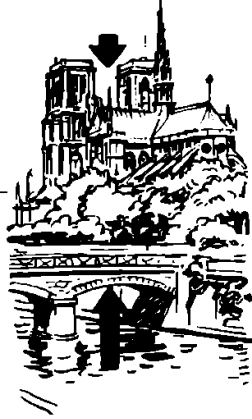
en ce point = en  
cet endroit



une île

Chapitre quarante et un (41).

une église



un pont

du moment que =  
puisque

demande à André: « Cette grande église, là à droite,  
*dmā:d a ādre: «set grā:d egli:z, la a drwat,*

n'est-ce pas Notre-Dame? » « Si, c'est Notre-Dame, »  
*nes pa notrə dam?» «si, se notrə dam,»*

répond André, « voulez-vous que nous descendions la  
*repō ādre, «vule vu k nu desādjō la*

voir, du moment que nous sommes tout près? » « Oh,  
*vwa:r, dy momā k nu som tu pre?» «wi,*

oui, » dit Marie-Anne, « il y a si longtemps que j'ai  
*wi,» di mari a:n, «il ja si lōtā k ze*

envie de la voir! » « Bien, alors, venez! »  
*āvi d la vwa:r!» «bjē, al:r, vne!»*

Comme il n'y a pas beaucoup de voyageurs dans  
*kōm il nja pa boku d vwa:jæ:r dā*

l'autobus à ce moment, le receveur remarque que nos  
*lotobys a s momā, lə rsævæ:r rəmark kə no*

amis veulent descendre, et il dit: « C'est trop tôt,  
*-zami vœl desā:dr, e il di: «se tro to,*

Messieurs-dames! Le Châtelet, c'est le prochain  
*mesjə dam! lə fatle, se l pɔʃen*

arrêt! » « Oui, je sais bien, » lui répond André, « mais  
*are!» «wi, zə se bjē,» lvi repō ādre, «me*

mes amis veulent voir Notre-Dame. Merci quand  
*me -zami vœl vwa:r notrə dam. mersi kā*

« De rien! » = « Il  
n'y a pas de quoi! »

même! » « De rien! » Et comme l'autobus s'arrête  
*mɛ:m!» «də rjē!» e kōm lotobys saret*

justement devant le Palais de Justice, le receveur dit  
*zystemā dvā l pale d zystis, lə rsævæ:r di*

à ceux qui veulent monter: «Laissez descendre, s'il  
a sɔ ki vœl mōte: «lese desā:dr, sil

vous plaît! » Puis, quand nos amis sont descendus,  
vu ple!» pyi, kā no -zami sō desādy,

il fait monter les nouveaux voyageurs, tire la sonnette,  
il fe mōte le nuvo vwajazæ:r, ti:r la sonet,

et l'autobus repart.  
e lotobys rəpa:r.

« Nous voilà donc dans l'île de la Cité, » dit André,  
«nu vwala dō dā lil də la site,» di ādre,

« c'est ici que Paris a été fondé, il y a plus de deux  
«se -tisi k pari a ete fōde, il ja ply də də

mille ans. » « Qui est-ce qui a fondé Paris? » demande  
mil ā.» «ki es ki a fōde pari?» dāmā:d

Arthur, et André lui répond: « Je ne crois pas que  
arty:r, e ādre lyi repō: «zə n krwa pa k

personne le sache. Il y a deux mille ans, tu sais, on  
person la saf. il ja də mil ā, ty se, ɔ

n'écrivait pas l'histoire. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il  
nekrive pa listwa:r. tu s kō se, se kil

y a deux mille ans, Lutèce, comme Paris s'appelait  
ja də mil ā, lyte:s, kom pari saple

alors, était déjà une petite ville de Gaule. » « Oui,  
al:r, ete deza yn pətit vil də go:l. » «wi,

c'est vrai, je l'ai appris à l'école. C'était à l'époque  
se vre, zə le apri a lekɔl. sete -ta lepɔk

des Romains! » dit Arthur, tout content de montrer  
de romē!» di arty:r, tu kōtā d mōtre

Je crois qu'on le  
sait.  
Je ne crois pas  
qu'on le sache.

savoir  
(que) je sache  
(que) tu saches  
(qu') il sache  
(que) nous  
sachions  
(que) vous  
sachiez  
(qu') ils sachent



un Romain

La Gaule est le  
nom qu'on don-  
nait à la France,  
il y a deux mille  
ans.

époque = temps

## Chapitre quarante et un (41).

ses connaissances  
 ɔ: ce qu'il sait

ses connaissances. « C'est juste, » lui dit André, « je  
*se kmesā:s. «se zyst,» lyi di ādre, «zə*

vois que tu n'as pas oublié ce que tu as appris. »  
*vwa k ty na pa ublie s kə ty a apri.»*

Pendant ce temps, nos amis, en suivant le quai du  
*pādā s tā, no -zami, ā syivā l ke dy*

Marché-Neuf, sont arrivés devant l'église de Notre-  
*marfe næf, sō -tarive dvā legli:z də notrə*

Dame. Marie-Anne et Fatima poussent un cri d'ad-  
*dam. mari a:n e fatima pus ā kri dad-*

miration. Les deux enfants restent plus calmes. A  
*mirasjō. le də -zāfā rest ply kalm. a*

leur âge, on n'aime pas encore beaucoup les églises,  
*lær a:z, ō ne:m pa -zāko:r boku le -zegli:z,*

Les églises, les  
 statues, etc. sont  
 des monuments.

les vieilles maisons, les monuments. Tout cela appar-  
*le vje:j mezō, !e monymā. tu sla apar-*

tient à l'Histoire, et les enfants vivent dans le présent.  
*tjē a listwa:r, e le -zāfā vi:v dā l prezā.*

exprimer son ad-  
 miration pour...  
 ɔ: dire qu'il admi-  
 re...

C'est pourquoi Arthur, au lieu d'exprimer son  
*se purkwa arty:r, o ljə deksprime sō*

admiration pour ce magnifique monument, dit: « C'est  
*-nadmirasjō pur sə maɲifik monymā, di: «se*

grand, mais ce n'est pas aussi haut que la Tour Eiffel. »  
*grā, me s ne pa osi o k la tu:r efel.»*

En entendant cela, André lève les bras au ciel en  
*ā -nātādā sla, ādre le:v le bra o sjel ā*

s'écriant: « La Tour Eiffel! Il compare Notre-Dame  
*sekriā: «la tu:r efel! il kōpa:r notrə dam*



de Paris à la Tour Eiffel! Ah, cette jeunesse! » Il  
*də pari a la tu:r efel! a, set zœnes!» il*

est si drôle en disant cela que tout le monde éclate  
*ε si dro:l ā dizā sla kə tu l mō:d eklat*

de rire. « Tu la verras, la Tour Eiffel! » lui dit sa  
*də ri:r. «ty la vera, la tu:r efel!» lyi di sa*

mère, « elle ne s'enfuira pas, tu peux être tranquille! »  
*mε:r, «el nə sāfyira pa, ty pø -zε:trə trākil!»*

A ces mots Jeanne éclate de rire, et quand on lui  
*a se mo za:n eklat də ri:r, e kā -tō lyi*

demande pourquoi elle rit, elle dit: « Je me suis  
*dmā:d purkwa el ri, el di: «zə m syi*

imaginée une tour qui s'enfuyait sur de longues jambes,  
*-zimazine yn tu:r ki sāfyije syr də lō:g zā:b,*

comme une girafe! » « Comme une girafe? Quelle  
*kəm yn giraf!» «kəm yn giraf? kəl*

fantaisie! » dit Fatima, et en riant toujours, tous les  
*fātezi!» di fatima, e ā ri:ā tuzu:r, tu le*

cinq vont vers l'énorme porte de Notre-Dame. Elle  
*sē:k vō ver lenorm port də nōtrə dam. el*

est fermée aujourd'hui, et on entre par la porte de  
*ε ferme ozurdyi, e ō -nā:trə par la port də*

droite, plus petite.  
*drwat, ply ptit.*

On ne reste pas longtemps à l'intérieur de Notre-  
*ō nə rest pa lō:tā a lēterjœ:r də nōtrə*

Dame, cette fois-ci. André propose à Marie-Anne et  
*dam, set fwa si. ādre prɔpɔ:z a mari a:n e*

éclater de rire =  
rire brusquement  
et très fort

s'enfuir  
s'est enfui  
s'enfuit  
s'enfuyait  
s'enfuira



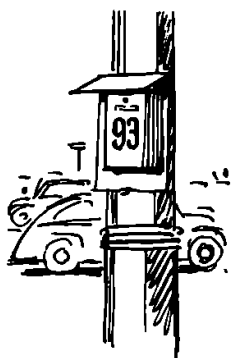
une girafe

Une personne qui  
a de la fantaisie  
peut s'imaginer  
beaucoup de choses.

## Chapitre quarante et un (41).

L'Hôtel de Ville est l'endroit où l'on s'occupe des affaires de la ville.

une foule : beaucoup



les «numéros» à un arrêt d'autobus



la plate-forme de l'autobus

en voiture! = montez dans la voiture!

à Fatima d'y revenir avec elles un autre jour, puis,  
*a fatima di rvəni:r avek el ẽ -no:trə zu:r, pɥi,*

notre petit groupe s'en va vers l'Hôtel de Ville, où  
*no:trə pəti grup sã va ver lotel də vil, u*

on arrive après avoir traversé le pont d'Arcole, de  
*õ -nari:v aprɛ -zavwa:r traverse l põ darkol, də*

l'autre côté de l'île. Devant l'Hôtel de Ville, on prend  
*lo:trə kote d lil. dəvã lotel də vil, õ prã*

de nouveau l'autobus. C'est une autre ligne: la ligne  
*d nuvo lotobys. sɛ -tyn o:trə lij: la lij*

72. Seulement, cette fois-ci, il y a une foule  
*swasätdu:z. səlmã, sɛt fwa si, il ja yn ful*

de gens à l'arrêt de l'autobus, et nos cinq amis prennent  
*də zã a lare d lotobys, ɛ no sɛ -kami prɛn*

des numéros pour être sûrs de monter quand leur  
*də nymero pur ɛ:trə sy:r də mõte kã lær*

tour sera venu. Voilà le 72 qui arrive. Le  
*tu:r sərə vny. vwala l swasätdu:z ki ari:v. lə*

receveur est sur la plate-forme: «Laissez descendre,  
*rsəvœ:r ɛ syr la platform: «lese desã:dr,*

s'il vous plaît!» dit-il. Puis, quand tout le monde est  
*sil vu ple!» di -til. pɥi, kã tu l mõ:d ɛ*

descendu — l'Hôtel de Ville est le dernier arrêt de  
*desãdy — lotel də vil ɛ l dərnje -rare d*

la ligne — le receveur dit: «En voiture, s'il vous plaît!  
*la lij — lə rsəvœ:r di: «ã vwaty:r, sil vu ple!*

Il y a de la place pour tout le monde!» «Il ne veut  
*il ja d la plas pur tu l mõ:d!» «il nə vø*

pas voir nos numéros? » demande Jeanne. « Non, pas  
*pa vwa:r no nymero?* » *dəmā:d za:n.* « *nō, pa*

cette fois-ci, l'autobus est vide, ce n'est pas néces-  
*set fwa si, lotobys ε vid, s ne pa nese-*

saire, » explique André, et on monte en voiture. Il  
*se:r,* » *eksplik ādre, e ɔ mō:t ā vvaty:r.* *il*

y a deux banquettes libres, l'une derrière l'autre. On  
*ja də bāket libr, lyn derje:r lo:tr. ɔ*

s'y place tous les cinq (les enfants n'occupent pas  
*si plas tu le sē:k [le -zāfā nōkyp pa*

beaucoup de place), et on ouvre tout grands les yeux,  
*boku d plas], e ɔ -nu:vra tu grā le -zjə,*

pour tout voir.

*pur tu vwa:r.*

Au prochain arrêt il y a également une foule de gens  
*o profen are il ja egalmā yn ful də zā*

qui tous veulent monter. « Aux numéros! » dit alors  
*ki tus vael mōte. « o nymero! » di alɔ:r*

le receveur. « Cinquante-six! » dit une dame. Personne  
*lə rsəvæ:r. « sēkātsis! » di yn dam. pɛrson*

n'a de nombre plus bas, par conséquent c'est elle qui  
*na d nō:brə ply ba, par kōsekā se el ki*

par conséquent =  
 donc

monte la première. « Ensuite? » demande le receveur.  
*mō:t la prəmje:r. « āsyit? » dəmā:d lə rsəvæ:r.*

« Cinquante-sept! Cinquante-huit! » Le receveur prend  
*« sēkātset! sēkātuit! » lə rsəvæ:r prā*

les numéros, et, quand dix voyageurs sont montés, il  
*le nymero, e, kā di vvaɟazæ:r sɔ mōte, il*

complet ɔ: plein

se mettre en mouvement = se mettre en marche

allons! ɔ: allez!

place assise = place où l'on peut être assis

Il faut travailler pour gagner de l'argent.

se succéder = venir l'un après l'autre



une queue de personnes

n'y a plus de place dans l'autobus, et le receveur dit:  
*nja ply d plas dā lotbys, e la rsœvæ:r di:*

« C'est tout! Complet! » Puis il tire la sonnette, et  
*« se tu! kōple! » pyi il ti:r la sonet, e*

pendant que l'autobus se met en mouvement, il dit aux  
*pādā k lotbys sœ me ā muvmā, il di o*

nouveaux voyageurs: « Allons à l'intérieur, Messieurs-  
*nuvo vwajæ:r: « alō -za lēterjæ:r, mesjø*

dames! Avancez, Messieurs-dames, s'il vous plaît! Il  
*dam! avāse, mesjø dam, sil vu ple! il*

y a des places assises à l'intérieur! » Puis, il demande:  
*ja de plas asi:z a lēterjæ:r! » pyi, il dāmā:d:*

« Madame? » « Pour la rue du Louvre, c'est un ticket,  
*« madam? » « pur la ry dy lu:vr, se -tā tike,*

n'est-ce pas? » « Oui, Madame! Merci, Madame! S'il  
*nes pa? » « wi, madam! mersi, madam! sil*

vous plaît, Monsieur? » « C'est combien de tickets pour  
*vu ple, mæsjo? » « se kōbjē d tike pur*

le Trocadéro? » « Quatre tickets, Monsieur! Merci! »  
*la trokadero? » « katra tike, mæsjo! mersi! »*

Le receveur travaille vite, et c'est bien nécessaire, car  
*la rsœvæ:r trava:j vit, e se bjē nesese:r, kar*

les arrêts se succèdent rapidement, et à chaque arrêt,  
*le -zære sœ syksed rapidmā, e a fak ære,*

il y a une queue de personnes qui attendent de  
*il ja yn kœ d person ki atā:d dœ*

monter.  
*mōte.*

L'autobus suit la rue de Rivoli et le Palais du Louvre,  
*lotobys syi la ry d rivoli e l pale dy lu:vr,*

et André explique tout se que l'on voit à Marie-Anne,  
*e ādre eksplik tu s kə lɔ vva a mari a:n,*

à Fatima et aux enfants. Il est midi, la rue de Rivoli  
*a fatima e o -zāfā. il e midi, la ry d rivoli*

est pleine de voitures, les trottoirs sont noirs de monde.  
*e plen də vvaty:r, le trotwa:r sō nwa:r də mō:d.*

L'autobus n'avance plus que très lentement. Chaque  
*lotobys navā:s ply k tre lātmā. fak*

fois qu'il se met en mouvement, une queue d'autos  
*fwa kil sə me ā muvmā, yn kə doto*

l'arrête, et on ne fait par conséquent que cent mètres  
*laret, e ɔ n fe par kōsekā k sā metr*

à la fois, pas plus.  
*a la fwa, pa ply.*

Quand on sort de la rue de Rivoli même les enfants  
*kā -tɔ so:r də la ry d rivoli me:m le -zāfā*

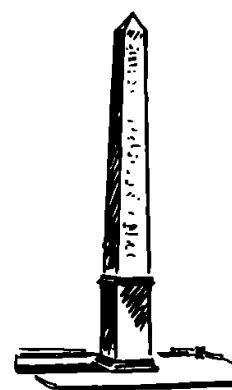
poussent un oh! d'admiration. Car vraiment, la place  
*pus ɔ o! dadmirasjō. kar vremā, la plas*

de la Concorde est une place superbe. « Regarde,  
*də la kōkord e -tyn plas syperb. «ragard,*

maman! » s'écrie Arthur, « un obélisque! » « Oui, c'est  
*māmā!» sekri arty:r, «ā -nɔbelisk!» «wi, se*

l'Obélisque de Louqsor. C'est le roi Louis-Philippe  
*lobelisk də luksɔ:r. se lə rwa lwi filip*

qui l'a fait venir d'Égypte, en 1836. » Mais  
*ki la fe vni:r dezipt, ā dizyi sā trātsis.» me*

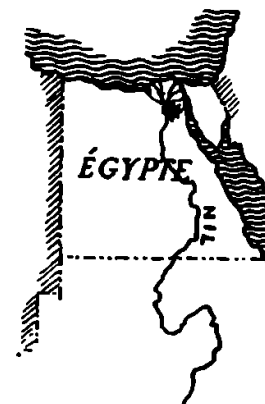


un obélisque

l'autobus n'avance plus que... ɔ: maintenant, l'autobus n'avance que...

à la fois = en une fois

superbe = très beau, magnifique



l'Égypte

Chapitre quarante et un (41).

les mots sont couverts ɔ: on n'entend pas les mots

Le Cours la Reine est une belle rue qui suit la Seine.

par instants = de temps en temps

voilà qui est = voilà quelque chose qui est

formidable ɔ: énorme

déjà, l'autobus a traversé la place de la Concorde, et  
*deza, lotobys a traverse la plas də la kōkord, e*

les derniers mots d'André sont couverts par un cri  
*le dernje mo dādre sō kuvɛ:r par ǎ kri*

d'Arthur: « Regarde, Jeanne! Regarde, Fatima! La  
*darty:r: «rəgard, za:n! rəgard, fatima! la*

Tour Eiffel! »  
*tu:r ɛfel!»*

En effet, entre les arbres du Cours la Reine, on aper-  
*ǎ -nefe, ǎ:trə le -zarbrə dy ku:r la rɛ:n, ǎ-napɛr-*

çoit par instants l'immense tour. Arthur est plein d'im-  
*swa par ɛstǎ limā:s tu:r. arty:r ɛ plɛ dɛ-*

patience. Il quitte sa place le premier et sort sur la  
*pasjǎ:s. il kit sa plas lə prəmje e sɔ:r syr la*

plate-forme. Ah, voilà qui est bien plus intéressant que  
*platform. a, vwala ki ɛ bjɛ ply -zɛteresǎ k*

tous les monuments d'époques trop lointaines! La Tour  
*tu le monymǎ depɔk trə lwɛten! la tu:r*

Eiffel, c'est le monument d'une époque qu'Arthur com-  
*ɛfel, sɛ l monymǎ dyn ɛpɔk karty:r kō-*

prend et qui plaît à sa fantaisie. Notre-Dame est  
*prǎ e ki ple a sa fǎtezi. nɔtrə dam ɛ*

peut-être superbe, mais la Tour, elle, est formidable!  
*pɛtɛ:trə syɛrb, mɛ la tu:r, ɛl, ɛ formidabl!*

Quand l'autobus s'arrête au pont d'Iéna, juste en face  
*kǎ lotobys saret o pō djena, zyst ǎ fas*

de la Tour, Arthur est le premier à descendre. « C'est  
*də la tu:r, arty:r ɛ l prəmje a desǎ:dr. «sɛ*

formidable, n'est-ce pas? » répète-t-il en s'adressant à  
*formidabl, nes pa?* » *repet -til ā sadresā a*

s'adresser ɔ: parler

sa sœur. « Oui, c'est grand! » dit Jeanne, plus calme  
*sa sœ:r. «wi, se grā!» di za:n, ply kalm*

que son frère. Et Fatima exprime son admiration  
*kə sō frɛ:r. e fatima eksprim sō -nadmirasjō*

en s'écriant: « On ne comprend pas comment ça tient  
*ā sekriā: «ō n kōprā pa kōmā sa tjē*

ça tient debout ɔ:  
ça reste debout

debout! » A ces mots, Arthur éclate de rire: « Ma  
*dəbu!» a se mo, arty:r eklat də ri:r: «ma*

vieille Fatima, on voit bien que tu es une femme!  
*vje:j fatima, ō vwa bjē kə ty ε -zyn fam!*

Crois-tu qu'elle est faite en bois, la Tour Eiffel? Elle  
*krwa ty kel ε fet ā bwa, la tu:r efel? el*

Avec du bois, on fait par exemple des chaises et des tables.

est en fer, voyons! Et le fer, c'est fort, c'est mille  
*ε -tā fe:r, vwa:jō! e l fe:r, se fo:r, se mil*

Avec du fer, on fait par exemple des couteaux et des clefs.

fois plus fort que le bois! » « Voyons, Arthur, je ne  
*fwa ply fo:r kə l bwa!» «vwa:jō, arty:r, zə n*

suis pas si bête, tu sais? Bien entendu qu'elle est en  
*syi pa si be:t, ty se? bjē -nātādy kel ε -tā*

fer, mais c'est tout de même admirable que ça soit si  
*fe:r, me se tu d mɛ:m admirablə kə sa swa si*

c'est admirable = on doit l'admirer

haut! Quelle hauteur a-t-elle, d'ailleurs, Monsieur  
*o! kelə otæ:r a -tel, dəjæ:r, məsjø*

d'ailleurs ɔ: puisque nous en parlons

Comaux? » « Elle a trois cents mètres de haut. On  
*komo?» «el a trwa sā metrə də o. ō*

monte? » « Oui! Oui! » Et nos cinq amis se dirigent vers  
*mō:t?» «wi! wi!» e no sē -kami s diri:z ver*

se diriger = aller



un ascenseur

le prix = ce qu'on doit payer

2500 frcs = 25 NF.  
(nouveaux francs)



un écriteau



un pickpocket

Un pickpocket est un voleur.

d'ailleurs : en effet



un sac à main

l'un des quatre « pieds », où il y a un des ascenseurs qui  
*lã de katra «pje», u il ja ã de -zasãsœ:r ki*  
 montent au deuxième étage de la Tour. André paye  
*mõ:t o dõzjem eta:z de la tu:r. ädre pœ:j*  
 le prix des cinq billets, ce qui fait deux mille cinq  
*lõ pri de sē bije, s ki fe dõ mil sē*  
 cents francs, et on monte le petit escalier qui mène  
*sã frã, e õ mõ:t lõ pti -teskalje ki mæn*  
 à l'énorme ascenseur.

*a lenorm asãsœ:r.*

« Regarde, maman, ce qui est écrit là! » « Où, Arthur? »  
*«røgard, mãmã, s ki e -tekri la!» «u, arty:r?»*

« Là. » Et Arthur montre à Marie-Anne un écriteau  
*«la.» e arty:r mõ:tr a mari a:n ã -nekrito*

qui porte le texte suivant: « ATTENTION AUX PICK-  
*ki port lõ tekstõ sũvã: «atãsjõ o pik-*

POCKETS! » « Eh bien, oui, » dit André, « il faut faire  
*põket!» «e bjē, wi,» di ädre, «il fo fe:r*

attention aux voleurs. Comme dans tous les endroits  
*atãsjõ o volœ:r. kom dã tu le -zãdrwa*

où il y a beaucoup de monde, il y a aussi des pick-  
*u il ja boku d mõ:d, il ja osi de pik-*

pockets dans les ascenseurs de la Tour Eiffel, et dans  
*põket dã le -zasãsœ:r de la tu:r efel, e dã*

le reste de la tour aussi, d'ailleurs. Fais donc attention  
*lõ rest de la tu:r osi, dajœ:r. fe dõ -katãsjõ*

à ton sac à main, Marie-Anne, et vous aussi, Fatima. »  
*a lõ sak a mē, mari a:n, e vu osi, fatima.»*



« Merci, » dit Marie-Anne, qui n'a aucune envie qu'on  
*« mersi, » di mari a:n, ki na okyn āvi kō*

lui vole son argent, et elle décide de faire mieux  
*lyi vol sō -narzā, e el desid dā fē:r mjø*

attention à son sac.  
*atāsjō a sō sak.*

L'ascenseur monte lentement. La distance du sol  
*lasāscæ:r mō:t lātmā. la distā:s dy sol*

augmente, elle est de 57 mètres  $\frac{1}{2}$  au  
*ogmā:t, el e d sēkātset metr e dmi o*

premier étage. Puis, l'ascenseur se remet en mouve-  
*prēmje -reta:z. pyi, lasāscæ:r sō rme ā muv-*

ment et continue à monter. Un peu avant le deuxième  
*mā e kōtyny a mōte. ā pø avā l dōzjem*

étage, Jeanne dit: « Je suis sûre que nous sommes  
*eta:z, za:n di: «zə syi' 'sy:r kə nu som*

déjà à plus de cent mètres du sol! » « Cent mètres?  
*dəzə a ply d sā metrə dy sol! » «sā metr?*

Le double au moins! » dit son frère, sûr de ses connais-  
*lə dubl o mwē! » di sō frē:r, sy:r dā se kōne-*

sances. « Non, c'est plutôt Jeanne qui a raison, » dit  
*sā:s. «nō, se plyto za:n ki a rezō, » di*

André, « le deuxième étage est à environ cent quinze  
*ādre, «lə dōzjem eta:z e -ta āvirō sā kē:z*

mètres du sol, si je ne me trompe. » « On dirait que  
*metrə dy sol, si zə n mā trō:p. » «ō dire k*

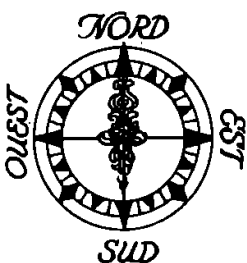
c'est plus haut, » dit alors Arthur, et comme l'ascenseur  
*se ply o, » di al:r arty:r, e kōm lasāscæ:r*

voler  
un voleur

le sol = la terre

augmenter ɔ: de-  
venir plus grand

le double = deux  
fois plus



un musée

est arrivé au deuxième étage, tout le monde sort.  
*ε -tarive o dazjem eta:z, tu l mō:d so:r.*

Quelle vue superbe, de cette hauteur! «Venez, je vais  
*kel vy syperb, dā setā otæ:r! «vone, zə vε*

vous présenter Paris!» dit André. «Commençons par  
*vu prezāte pari!» di ādre. «komāsō par*

l'ouest. A nos pieds, il y a le Palais de Chaillot, qui  
*lwest. a no pje, il ja l pale d fajō, ki*

a été construit en 1937, et où il y a quatre  
*a ete kōstryi ā diznæf sā trätset, e u il ja katrā*

musées. (Mais les musées, ça n'intéresse pas les jeunes.)  
*myze. [mε le myze, sa nēteres pa le zæn.]*

Beaucoup plus loin vers l'ouest, vous voyez ce grand  
*boku ply lwē ver lwest, vu vwaje sō grā*

bois? C'est le Bois de Boulogne. Nous irons nous y  
*bwa? sε l bwa d bulɔŋ. nu -zirō nu -zi*

promener un dimanche, si vous voulez.» «Oh, oui!»  
*promne ā dimā:f, si vu vule.» «o, wi!»*

«Au nord...» commence André, mais un cri de Marie-  
*«o no:r ...» komā:s ādre, mε ā kri d mari*

Anne l'interrompt: «Mon sac! Où est mon sac?» «On  
*a:n lēterō: «mō sak! u ε mō sak?» «ō*

ne te l'a pas volé, j'espère? Je te l'avais pourtant dit:  
*n tē la pa vole, zespe:r? zə tē lave purtā di:*

attention aux voleurs! Tu te souviens du texte de  
*atāsijō o volæ:r! ty t suvjē dy tekstā dā*

l'écrêteau?» «Il est tombé à vos pieds, Madame Marie-  
*lekrito?» «il ε tōbe a vo pje, madam mari*

Anne! » dit Fatima, qui, heureusement, a vu le sac.  
*a:n!* » *di fatima, ki, ærøzmā, a vy l sak.*

Elle le ramasse et le donne à Marie-Anne. La jeune  
*el læ rama:s e l døn a mari a:n. la zæn*

femme devient toute rouge, son effroi lui semble  
*fam døvjē tut ru:z, sō -nefrwa lyi sā:blø*

ridicule. Pour l'aider, André se dépêche de continuer  
*ridikyl. pur lede, ādre s depɛ:f də kōtinje*

son explication: « Au nord, donc, vous voyez ce grand  
*sō -neksplikasjō: «o nɔ:r, dō, vu vwaje sə grā*

monument? C'est l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Il  
*mønymā? se lark də trijō:f də letwal. il*

a été commencé par l'empereur Napoléon Ier en  
*a ete kōmāse par lāpræ:r napoleō prēmje ā*

1806, et terminé par le roi Louis-Philippe en  
*dizyi sā sis, e termine par læ rwa lwi filip ā*

1836. » « Pourquoi l'appelle-t-on l'Arc de  
*dizyi- sā trātsis. » «purkwa lapel -tō lark də*

Triomphe de l'Étoile? » demande Fatima. « Parce que  
*trijō:f də letwal? » dāmā:d fatima. «pars kə*

la place où il se trouve ressemble à une étoile avec  
*la plas u il sə tru:v rəsā:bl a yn etwal avek*

ses rayons et s'appelle par conséquent Place de  
*se rejō e sapel par kōsekā plas də*

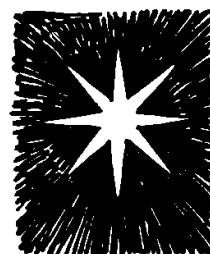
l'Étoile. » « Merci! » dit Fatima, satisfaite de l'expli-  
*letwal. » «mersi!» di fatima, satisfet də lekspli-*

cation. Et André continue: « Au nord-est, très loin,  
*kasjō. e ādre kōtiny: «o nɔrest, tre lwē,*

expliquer  
 une explication



l'Arc de Triomphe



une étoile



une colline

sur une colline, vous voyez cette grande église? » « Oui!  
*syr yn kolin, vu vwaje set grā:d egli:z?* » «wi!

N'est-ce pas le Sacré-Cœur? » demande Marie-Anne.  
*nes pa l sakre kœ:r?* » *dāmā:d mari a:n.*

« Tout à fait juste, » lui répond André, puis il continue:  
*«tu -ta fe zyst,» lyi repō ādre, pyi il kōtyny:*

« Nous y monterons aussi, si vous restez assez longtemps  
*«nu -zi mōtrō osi, si vu reste ase lōtā*

à Paris. Continuons! Plus à l'est, mais beaucoup plus  
*a pari. kōtynyō! ply -za lest, me boku ply*

près, là, à droite, il y a le Palais du Louvre, que vous  
*pre, la, a drwat, il ja l pale dy lu:vr, kə vu*

avez vu de l'autobus, et la Place de la Concorde. »  
*-zave vy d lotobys, e la plas də la kōkord.»*

« Avec l'Obélisque de Louqsor! » dit Arthur. « Exac-  
*«avek lobelisk də luksɔ:r!» di arty:r. «egzak-*

tement! Et peux-tu me montrer l'île de la Cité, avec  
*tāmā! e pə ty mə mōtre lil də la site, avek*

Notre-Dame, à l'est? » « Oui, n'est-ce pas là? » demande  
*notrə dam, a lest?» «wi, nes pa la?» dāmā:d*

Arthur, et il montre exactement la Cité et Notre-  
*arty:r, e il mō:tr egzaktāmā la site e notrə*

Dame.  
*dam.*

« Et au sud, il n'y a rien? » demande Jeanne. « Non,  
*«e o syd, il nja rjē?» dāmā:d za:n. «nō,*

rien d'intéressant, » lui répond André. Puis, on fait  
*rjē dēteresā,» lyi repō ādre. pyi, 3 fe*

encore une fois « le tour de la ville », avant de reprendre  
*ākɔ:r yn fwa «lə tu:r d la vil», avā d rəprā:drə*  
 l'ascenseur qui mène au troisième étage, à deux cent  
*lasāscə:r ki men o trwazjem eta:ʒ, a dɔ sā*  
 soixante-seize mètres du sol.  
*sɔwasātse:z metrə dy sol.*

Quand on a fini de regarder la ville de cette hauteur  
*kā -tɔ -na fini d rəgarde la vil d setə otæ:r*

également, André propose: «Vous ne voulez pas envoyer  
*egal mā, ādre prɔpɔ:z: «vu n vule pa āvwaje*

une carte postale à grand-papa, Jeanne et Arthur? Ce  
*yn kart postal a grāpapa, ʒa:n e arty:r? sə*

serait très amusant s'il en recevait une de la Tour  
*sre tre -zamyzā sil ā rsəve yn də la tu:r*

Eiffel. » «Quelle bonne idée!» dit Marie-Anne: «Nous  
*efel.» «kel bɔn ide!» di mari a:n: «nu*

lui enverrons une carte postale chacun! Il va sûrement  
*lyi āverɔ yn kart postal fakā! il va syrmā*

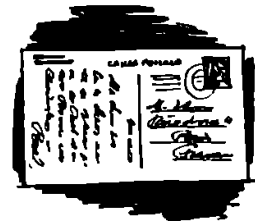
rire quand il les recevra!» Et tout en riant, ils s'en  
*ri:r kā -til le rsəvra!» e tu -tā rijā, il sā*

vont acheter des cartes postales illustrées.  
*vɔ -tafte de kart postal ilystre.*

Quand ils ont fini d'écrire, ils décident de redescendre.  
*kā -til -zɔ fini dekri:r, il desid də rdesā:dr.*

En bas, on se sent tout à coup très petit, après avoir  
*ā ba, ɔ sə sā tu -ta ku tre pti, apre -zavwa:r*

vu la ville de cette hauteur. Les arbres ont de nouveau  
*vy la vil də setə otæ:r. le -zarbr ɔ də nuvo*



une carte postale

envoyer  
 a envoyé  
 envoie  
 envoyait  
 enverra

recevoir  
 a reçu  
 reçoit  
 recevait  
 recevra

illustré ɔ: avec  
 photo

Chapitre quarante et un (41).

Quand on n'a pas bu depuis longtemps, on a soif.

vivre qu'il vive

Vive l'oncle André! ɔ: Nous voulons que l'oncle André vive.

leur grandeur naturelle, et les personnes ne peuvent  
*lær grādæ:r natyrel, e le person nə pœ:v*

plus être comparées à de tout petits insectes. « Où  
*ply -zε:trə kōpare a d tu pti -zēsεkt. «u*

irons-nous, maintenant? » demande André. « Moi, j'ai  
*irō nu, mētnā?» dāmā:d ādre. «mwa, ze*

faim et j'ai soif! » déclare Arthur. « Et moi aussi, j'ai  
*fē e ze swaf!» deklær arty:r. «e mwa osi, ze*

une soif terrible! Et j'ai faim également, » dit Jeanne.  
*yn swaf teribl! e ze fē egalmā,» di za:n.*

On décide donc d'aller dans un restaurant sur le Boule-  
*ō desid dō dale dā -zā restorā syr la bul-*

vard Saint-Michel qu'André connaît très bien. « Seule-  
*va:r sē misel kādre kōne tre bjē. «sæl-*

ment nous n'y irons pas à pied, ni en autobus, mais en  
*mā nu ni irō pa a pje, ni ā notobys, me ā*

bateau, » dit André. « En bateau? Vive l'oncle André! »  
*bato,» di ādre. «ā bato? vi:v lō:kl ādre!»*

crient les enfants.

*kri le -zāfā.*

Quelques minutes plus tard, ils sont installés tous les  
*kelk minyt ply ta:r, il sō -tēstale tu le*

cinq sur un des bateaux de la Seine, et on entend  
*sē:k syr ā de bato d la sε:n, e ō -nātā*

pendant longtemps leurs rires et leurs cris. Puis, le  
*pādā lōtā lær ri:r e lær kri. pyi, lō*

bateau disparaît, caché par le quai.

*bato dispare, kafe par lō ke.*

EXERCICE A.

Marie-Anne — d'aller à la Tour Eiffel par l'autobus. « L'— est là! » dit André. Au même moment, un autobus de la — numéro 38 approche. On monte, et on s'installe sur trois —. Le — demande s'il y a encore des voyageurs. Puis, il donne un coup de —, et l'autobus part.

André donne au receveur un — par personne. Il a acheté un —, et il donne en tout cinq —. On approche de la Seine, qui est très large en ce —-là. L'— de la Cité en occupe le milieu. Au moment où l'autobus traverse le — Saint-Michel, Fatima demande: « Quelle est cette grande —, là à droite? » C'est Notre-Dame, et du — que l'on est si près, André propose de descendre pour aller la voir de plus près.

Tous admirent le merveilleux —, mais Arthur dit que la Tour Eiffel est plus grande. Il — la Tour Eiffel à Notre-Dame. André — de rire en l'entendant. Marie-Anne promet à Arthur qu'il verra la tour, elle ne s'— pas. En entendant cela, Jeanne éclate de rire, car elle a beaucoup de —, et elle s'imagine la Tour Eiffel qui s'enfuit sur de longues jambes, comme une —!

Le receveur est sur la — de l'autobus. Quand tout le monde est descendu, il dit: « En —! » Et un peu plus tard, on repart. A l'arrêt suivant, dix autres personnes montent, puis le receveur dit: « —! » Il n'y a plus de places, le receveur tire la sonnette et l'autobus se remet en —. Le receveur — vite, et cela est bien nécessaire. Les arrêts se — rapidement. A chaque arrêt, il y a une — de personnes qui veulent monter.

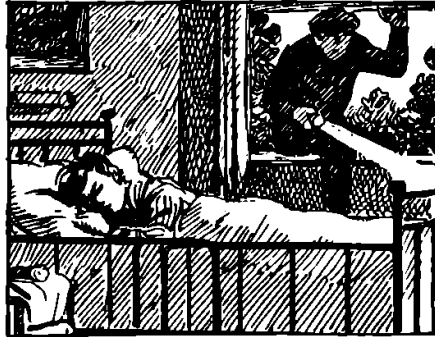
MOTS:

un arc  
un arrêt  
un ascenseur  
une banquette  
le bois  
un carnet  
une carte  
une carte postale  
une cité  
une colline  
la concorde  
une connaissance

un cours  
une distance  
le double  
un écriteau  
une église  
un empereur  
une époque  
l'est  
une étoile  
une explication  
une fantaisie  
le fer  
une foule  
une girafe  
l'Hôtel de Ville  
une île  
la justice  
une ligne  
un monument  
un mouvement  
un musée  
le nord  
un obélisque  
l'ouest  
un palais  
un pickpocket  
une place assise  
une plate-forme  
un point  
un pont  
un prix  
une queue  
un receveur  
un Romain  
un sac  
un sac à main  
une soif  
le sol

EXERCICE B.

Voici de nouveau une histoire sans texte. Nous vous donnons huit dessins, à vous de raconter l'histoire. Après cela, nous vous poserons quelques questions pour vous aider à finir l'histoire, en nous racontant ce que les dessins ne montrent pas. Voici d'abord les dessins:





Et maintenant, que croyez-vous que le petit garçon va faire? Que feront alors ses parents? Et comment finira l'histoire? Qu'auriez-vous fait à la place du petit garçon, si un voleur était entré dans votre chambre?

EXERCICE C.

**s'enfuir**  
**s'est enfui**      **s'enfuyait**  
**s'enfuit**      **s'enfuira**

« La Tour Eiffel ne s'— pas! » a dit Marie-Anne. Jeanne a ri, elle s'était imaginé une haute tour qui s'— sur de longues jambes. Quand un animal a peur, il s'—. Tartarin se demande si tous les lions se sont —. Car s'il en reste un seul, il va l'empêcher de s'—.

**recevoir**  
**a reçu**      **recevait**  
**reçoit**      **recevra**

Arthur a — une lettre de son ami Jean. Il — souvent des lettres de ses amis de Casablanca. Il aime bien — des lettres d'Afrique, et il serait un peu triste s'il n'en — plus. Mais il en — sûrement encore beaucoup.

**envoyer**  
**a envoyé**      **envoyait**  
**envoie**      **enverra**

Marie-Anne a — une lettre à ses parents. Elle leur — des lettres plusieurs fois par semaine. Elle leur a

une sonnette  
le sud  
un texte  
un ticket  
un triomphe  
un voleur  
admirable  
complet  
formidable  
magnifique  
superbe  
s'adresser  
comparer  
déclarer  
se diriger  
éclater  
il s'enfuira  
il s'enfuyait  
nous enverrons  
expliquer  
exprimer  
illustré  
proposer  
il recevait  
il recevra  
reprendre  
(qu') il sache  
se succéder  
travailler  
vive!  
voler  
à la fois  
attention à...!  
avoir soif  
d'ailleurs  
de rien!

## Chapitre quarante et un (41).

du moment que  
éclater de rire  
en voiture, s'il  
vous plaît!  
fait en bois  
ne . . . plus que  
par conséquent  
par instants  
personne  
d'autre  
tenir debout  
voilà qui est  
Arcole  
Boulogne  
Chaillot  
la Cité  
l'Égypte  
la Gaule  
Iéna  
Louqsor  
Louvre  
Lutèce  
Marché-Neuf  
Notre-Dame  
Rivoli  
Sacré-Cœur  
Trocadéro

promis de leur — des nouvelles chaque fois qu'il se passe-  
ra quelque chose d'intéressant. Fatima — également des  
nouvelles à sa mère demain ou après-demain, car sa  
mère serait un peu triste si Fatima ne lui en — pas.

**que je sache      que nous sachions**  
**que tu saches    que vous sachiez**  
**qu'il sache      qu'ils sachent**

« Pourquoi faut-il que je — cela? » « Il est absolument  
nécessaire que tu le —! Et il faut que Jean le — éga-  
lement. Il faut que tous tes amis le —. » « Encore une  
fois, pourquoi faut-il que nous le —? » « Il faut que  
vous le —, c'est tout, je ne peux pas te l'expliquer. »

### EXERCICE D.

Voici un exercice d'une nouvelle sorte. C'est un exer-  
cice qui va vous obliger à penser plus que les autres  
exercices que vous avez eus. Il faut répondre, après  
chaque phrase: « C'est juste, » ou « Ce n'est pas juste. »  
Rien d'autre. Voici un exemple: « Il n'est pas vrai que  
la neige ne soit pas blanche. » Cette phrase est juste.  
N'est-ce pas?

Et maintenant, à vous! Mais attention: pensez seule-  
ment en français! N'employez pas votre propre langue!

- 1) Le poisson n'est pas un animal qui ne sait pas nager.
- 2) Aujourd'hui, la maladie dont est mort Henri Doumier n'est pas une maladie dont on meurt rarement.

- 3) Il n'est pas bon pour un petit garçon de manger des pommes qui ne sont pas mûres.
- 4) Un médecin ne guérit pas les personnes qui ne sont pas malades.
- 5) Quand il ne fait pas froid, on met des vêtements qui ne sont pas trop chauds.
- 6) Si l'on n'a pas oublié de mettre des vêtements chauds quand on sort, en hiver, on ne tombe pas malade.
- 7) Si Paris n'était pas une si grande ville, il ne serait pas difficile de la traverser à pied.
- 8) Le noir n'est pas une couleur que l'on ne voit pas quand il ne fait pas clair.
- 9) Il n'est pas vrai que le rose ne soit pas une couleur entre le rouge et le bleu.
- 10) On ne peut pas dire que l'homme ne sache pas nager plus vite qu'un poisson.

### RÉSUMÉ

Dans le résumé du chapitre 39, nous avons vu qu'on emploie le subjonctif après une forme du verbe être + un adjectif de sentiment + le mot « que ».

Nous pouvons maintenant ajouter que l'on emploie également le subjonctif après les mots: *c'est* + certains substantifs, comme « dommage », « bonheur », « malheur », + que, parce qu'une telle phrase exprime un sentiment. Par exemple: *C'est dommage que vous ne puissiez pas venir. C'est un bonheur qu'elle vienne nous voir. C'est un malheur qu'il ne soit pas encore guéri.*

## Chapitre quarante et un (41).

	<p>Nous avons dit dans le même résumé qu'ordinairement, on n'emploie pas le subjonctif après les adjectifs « sûr », « clair », « vrai », « certain », « probable », mais que l'on emploie le subjonctif en cas de question ou de négation. Par exemple: <i>Il est vrai qu'il est mort. Est-il vrai qu'il soit mort? Il n'est pas vrai qu'il soit mort.</i></p>
de même $\sigma$ : de même manière	<p>De même, on n'emploie ordinairement pas le subjonctif après « que » lorsque le mot « que » vient après le verbe « croire » ou un autre verbe qui sert à dire ce que l'on pense de quelque chose: « penser », « trouver », « espérer », « dire », « supposer ». Mais on emploie le subjonctif après ces verbes + « que » en cas de question ou de négation.</p>
je ne crois pas que...	<p>On dit donc: <i>Je ne crois pas que ce soit vrai. Je ne pense plus qu'il vienne ce soir. Je ne trouve pas que tout cela soit si bête. Je n'espère plus que tu me comprennes. Je ne dis pas que tu aies raison. Je n'ai jamais supposé que ce soit possible.</i></p>
crois-tu que...?	<p><i>Crois-tu que ce soit vrai? Pensez-vous qu'il vienne ce soir? Trouve-t-il que cela soit si bête? Espères-tu encore qu'il te comprenne? Qui aurait supposé que ce soit possible?</i></p>
Je crois que...	<p>Mais quand la phrase n'est ni une question ni une négation, on n'emploie pas le subjonctif: <i>Je crois que c'est vrai. Je pense qu'il viendra ce soir. Je trouve que tout cela est bête. J'espère que tu me comprends. Je sais que tout cela est vrai. Je dis que tu as raison. Je suppose que c'est possible.</i></p>

## CHARLEMAGNE



Devant la cheminée

Pendant les longues soirées du premier hiver que  
*pādā le lō:g sware dy prēmje -rive:r ka*

Marie-Anne a passé en France, la famille se réunit  
*mari a:n a pase ā frā:s, la fami:j sə reyni*

souvent devant la cheminée du salon, et le grand-  
*suvā dvā la fəmine dy salō, e l grā-*

père raconte alors à sa belle-fille et à sa petite-fille  
*pe:r rakō:t alo:r a sa belfi:j e a sa ptitfi:j*

les plus belles pages de l'histoire de France, car le  
*le ply bel pa:ʒ də listwa:r də frā:s, kar la*

vieux M. Doumier a enseigné l'Histoire de France  
*vjə masjə dumje a āsepe listwa:r də frā:s*

se réunir = se  
 rassembler

se réunir (comme  
 finir)  
 s'est réuni  
 se réunit  
 se réunissait  
 se réunira

Chapitre quarante-deux (42).

particulièrement  
ment ɔ: plus  
que d'habitude

demanda = a de-  
mandé

répondit = a  
répondu

dit = a dit  
ajouta = a ajouté

passionnant =  
très intéressant

au Lycée de Nantes jusqu'à l'âge de soixante ans.  
o lise d nã:t zyska la:z də swasã:t ã.

Un soir de novembre, après le dîner qui, ce soir-là,  
ã swa:r də novã:br, apre l dine ki, sã swa:r la,

avait été particulièrement bon, Marie-Anne demanda  
ave -tete partikyljermã bõ, mari a:n dãmãda

donc à son beau-père: « Ne voulez-vous pas nous raconter  
dõ -ka sã bope:r: «nã vule vu pa nu rakõte

quelque chose, beau-père? » « Vous raconter quelque  
kelkã so:z, bope:r? » «vu rakõte kelkã

chose? Volontiers, mais quoi? Je ne sais pas beaucoup  
so:z? volõtje, me kwa? zã n se pa boku

d'histoires, » lui répondit M. Doumier. « Vous ne  
distwa:r, » lji repõdi mäsjo dumje. «vu n

savez pas beaucoup d'histoires, mais vous savez  
save pa boku distwa:r, me vu save

l'histoire, » dit Marie-Anne, puis elle ajouta: « Henri  
listwa:r, » di mari a:n, pji el azuta: «ãri

m'a souvent parlé des belles soirées d'hiver où vous  
ma swã parle de bel sware dive:r u vu

vous réunissiez tous dans le salon, devant la cheminée,  
vu reynisje tus dã l salõ, dövã la smine,

et où vous parliez des époques les plus passion-  
e u vu parlje de -zepok le ply pasjo-

nantes de l'histoire de France. » « Oui, c'étaient de  
nã:t də listwa:r də frã:s. » «wi, sete də

très belles soirées, » dit le vieux M. Doumier, le  
tre bel sware, » di l vjo mäsjo dumje, la

regard rêveur, « mais je ne sais pas si l'histoire t'inté-  
rga:r revæ:r, «me zə n se pa si listwa:r tēte-

rêveur = qui rêve

resse et si elle intéresse Jeannette. » « Oh, si, grand-  
res e si el ēteres zanet.» «o, si, grā-

papa! » répondit la fillette, « j'aime beaucoup l'histoire.  
papal» repōdi la fijet, «ze:m boku listwa:r.

En classe, j'étais la première en histoire, tu sais? »  
ā kla:s, zete la prāmje:r ā -nistwa:r, ty se?»

« Bien, mais alors, je ne peux sûrement rien te raconter  
«bjē, me alb:r, zə n pə syrmā rjē t rakōte

de nouveau, » essaya de dire M. Doumier, mais sa  
d nuvo,» eseja də di:r mäsjo dumje, me sa

essaya = a essayé

petite-fille l'arrêta: « Oh, si, grand-père! Tu sais  
ptitfi:j lareta: «o, si, grāpe:r! ty se

arrêta = a arrêté

sûrement mille choses intéressantes qu'on ne nous a  
syrmā mil fo:z ēteresā:t kō nə nu -za

jamais enseignées! Et tu racontes si bien! » « Petite  
zame -zāsejel e ty rakō:t si bjēl» «patit

femme! » dit le grand-père, puis il commença à raconter.  
fam!» di l grāpe:r, pui il kōmāsa a rakōte.

commença =  
a commencé

### La chanson de Roland

la fāsō də rolā

chanson ɔ: histoire  
(chantée à  
l'époque où elle a  
été écrite)

«Vous savez qu'au début du IX<sup>e</sup> siècle, la France  
«vu save ko deby dy nævjem sjekl, la frā:s

était gouvernée par un très grand roi, l'empereur  
ete gouverne par ā tre grā rwa, lāpræ:r

Chapitre quarante-deux (42).



l'Espagne (f)

Charlemagne ɔ:  
Charles le Grand  
Dieu a fait le ciel  
et la terre.

Les habitants d'un  
pays forment un  
peuple.

Deux peuples qui  
ne croient pas au  
même dieu n'ont  
pas la même reli-  
gion.

le principal = le  
plus important  
principal  
principaux

Il ɔ: Charlemagne  
conquis = pris au  
cours de la guerre

résistait ɔ: ne se  
laissait pas  
prendre

conquérir  
a conquis

Charlemagne. En même temps, l'Espagne était gouver-  
*ʃarləman. ā mɛ:m tā, lɛspɑn ɛtɛ guvɛr-*

née par les Maures, c'est-à-dire par les Arabes.  
*nɛ pɑr lɛ mɔ:r, sɛ-ta di:r pɑr lɛ -zarab.*

Comme ces Maures ne croyaient pas au même Dieu  
*kɔm sɛ mɔ:r nɑ krɔʒɛ pɑ o mɛ:m djø*

que les Français, les deux peuples étaient ennemis.  
*k lɛ frɑsɛ, lɛ dø pœpl ɛtɛ ɛnmi.*

Naturellement, ils avaient aussi d'autres raisons d'être  
*natyrelmā, il -zavɛ -tosi do:trə rezɔ̃ dɛ:tr*

ennemis, mais la différence de religion était une des  
*ɛnmi, mɛ la difɛrɑ:s dɑ rɔlizjɔ̃ ɛtɛ -tyn dɛ*

principales raisons.

*prɛsɪpɑl rezɔ̃.*

Au moment donc où commence la « Chanson de Roland »,  
*o mɔmā dɔ:k u kɔmɑ:s la «ʃɑsɔ̃ d rɔlɑ̃»,*

que je vais vous raconter, l'empereur Charlemagne  
*kə ʒ vɛ vu rakɔ̃tɛ, lɑ̃prœ:r ʃarləman*

était en Espagne, où il faisait la guerre aux Maures.  
*ɛtɛ -tā -nɛspɑn, u il ʃɔzɛ la gɛ:r o mɔ:r.*

Il y avait passé sept ans et avait conquis tout le pays,  
*il i avɛ pɑsɛ sɛt ā e avɛ kɔ̃ki tu l pɛʒi,*

sauf une seule grande ville qui lui résistait encore:  
*sof yn sɛl grɑ:d vil ki lɥi rezistɛ ākɔ:r:*

c'était la ville de Saragosse. Charlemagne n'avait pas  
*sɛtɛ la vil dɑ sarɑgɔs. ʃarləman navɛ pɑ*

pu la conquérir parce qu'elle était située sur une  
*pɥ la kɔ̃kɛri:r pɑrs kɛl ɛtɛ sitɥɛ syr yn*



montagne. Saragosse était la ville où se trouvait le  
*mōtaj. saragos ete la vil u sə truue lə*

roi Marsile, le roi des Maures.  
*rwa marsil, lə rwa de mɔ:r.*

Marsile était désespéré de voir son pays passer aux  
*marsil ete dezespere d vwa:r sō peji pase o*

mains de son plus grand ennemi, et pour savoir ce  
*mē d sō ply grā -tenmi, e pur savwa:r sə*

qu'il pouvait faire pour reconquérir l'Espagne, il fit  
*kil puue fe:r pur rakōkeri:r lespaɲ, il fi*

venir ses meilleurs conseillers. Celui qui parla le  
*vni:r se mejæ:r kōseje. səlyi ki parla l*

premier fut Blancandrin. Il dit à Marsile: « Roi  
*prəmje fy blākādrē. il di a marsil: «rwa*

Marsile, n'ayez pas peur! Envoyez à Charles, le fier  
*marsil, neje pa pæ:r! āvwaje a sarl, lə fje:r*

et l'orgueilleux, des mots de très grande amitié.  
*e lorgæjə, de mo də tre grā:d amitje.*

Donnez-lui beaucoup d'or et d'argent, et donnez-lui  
*dōne lyi boku dɔ:r e darzā, e dōne lyi*

des chiens de chasse, des lions, des chameaux. Dites-  
*de fjē d sas, de lǝ, de famo. dit*

lui qu'il a assez fait la guerre dans ce pays et qu'il  
*lyi kil a ase fe la ge:r dā s peji e kil*

devrait retourner en France. Dites-lui que quand il  
*dəvre rturne ā frā:s. dit lyi kə kā -til*

sera rentré en France, vous l'y suivrez, et que vous  
*səra rātre ā frā:s, vu li sɥivre, e kə vu*



une montagne

passer aux mains  
 de = être pris par

fit = a fait

Un conseiller dit à  
 une personne ce  
 qu'elle doit faire.

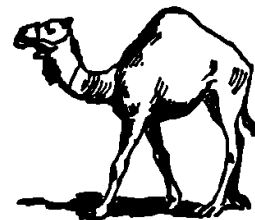
parla = a parlé

fut = a été

Charles ɔ: Charle-  
 magne

orgueilleux =  
 fier

Avec l'or, on fait  
 par exemple des  
 montres et des  
 bagues. Avec  
 l'argent, on fait  
 des cafetières, des  
 fourchettes, des  
 cuillers, etc.



un chameau

## Chapitre quarante-deux (42).

foi ɔ: religion

recevrez sa foi et l'accepterez pour roi. Et pour qu'il  
*rsœvre sa fwa e lakseptœre pur rwa. e pur kil*

croire  
 (qu') il croie

vous croie, envoyez-lui dix ou vingt de nos fils. Si  
*vu krwa, āwaje lyi dis u vē d no fis. si*

nos fils ɔ: fils des  
 Maures

vous ne tenez pas vos promesses, il leur fera couper  
*vu n tœne pa vo promes, il lær fœra kupe*

il vaut mieux =  
 c'est mieux

la tête, mais il vaut mieux qu'ils perdent leur  
*la tœ:t, me il vo mjœ kil perd lær*

perdre  
 (que) je perde  
 (que) nous per-  
 dions

tête et que nous ne perdions pas, nous, notre belle  
*tœ:t e k nu n perdjœ pa, nu, nœtrœ bel*

Espagne! »

*espajn!»*

eut = a eu

Quand Blancandrin eut parlé, les autres conseillers  
*kā blākādrē y parle, le -zo:trœ kœseje*

il dit = a dit  
 ils dirent = ont  
 dit

du roi Marsile dirent qu'il avait peut-être raison. Et  
*dy rwa marsil di:r kil ave pœtœ:trœ rezœ. e*

décida = a décidé

Marsile décida que Blancandrin et neuf autres avec  
*marsil desida kœ blākādrē e nœ -vo:tr avek*



une branche d'olivier

lui iraient vers l'empereur Charles, portant des  
*lyi ire ver lāprœ:r farl, portā de*

branches d'olivier en signe de paix.

*brā:f œlivje ā sin dœ pœ.*

il arriva  
 ils arrivèrent  
 il salua  
 ils saluèrent

Quand les dix hommes arrivèrent devant Charlemagne,  
*kā le di -zœm arive:r dœvā farlœman,*

ils le saluèrent avec amour et Blancandrin parla,  
*il lœ salyœ:r avek amu:r e blākādrē parla,*

demandant à l'empereur de quitter la belle Espagne  
*dœmādā -ta lāprœ:r dœ kite la bel espajn*

et lui promettant que le roi Marsile le suivrait en  
*e lyi prɔmɛtā kə lə rwa marsil lə suivrɛ ā*

France et accepterait sa foi. Et pour que Charle-  
*frā:s e akseptɔrɛ sa fwa. e pur kə farlɔ-*

magne croie à la promesse de Marsile, Blancandrin  
*maŋ krwa a la prɔmɛs də marsil, blākādrɛ*

lui dit qu'il pourrait emmener avec lui dix ou quinze  
*lyi di kil purɛ āmne avɛk lyi dis u kɛ:z*

ou même vingt jeunes gens, fils des premiers parmi  
*u mɛ:m vɛ zœn zā, fis de prɔmjɛ pɑrmi*

les Maures.

*le mɔ:r.*

Quand Blancandrin eut parlé, Charlemagne resta long-  
*kā blākādrɛ y parlɛ, farlɔmaŋ resta lɔ-*

temps silencieux, puis il décida de donner sa réponse  
*tā silāsjø, pyi il desidɑ də dɔne sa rɛpɔ:s*

silencieux = en  
silence

aux Maures le lendemain.

*o mɔ:r lə lādmɛ.*

Le lendemain matin, Charles réunit tous ses con-  
*lə lādmɛ matɛ, farl reyni tu se kɔ-*

réunit = fit venir

seillers et après leur avoir répété les paroles des  
*sejɛ e aprɛ lɛr avwa:r rɛpetɛ le parɔl de*

parole(f) =  
mot(m)

envoyés de Marsile, il leur demanda de lui donner  
*-zāvwaʒɛ d marsil, il lɛr dɔmāda də lyi dɔne*

envoyé = person-  
ne qui est envoyée  
par quelqu'un

conseil. Le premier qui parla fut son neveu Roland.  
*kɔsɛ:ʒ. lə prɔmjɛ ki parla fy sɔ nvø rolā.*

Un conseiller don-  
ne des conseils.

Il dit à Charlemagne: « Malheur à vous, si vous  
*il di a farlɔmaŋ: «malœ:r a vu, si vu*

Chapitre quarante-deux (42).

Sarrasin = Maure



une armée

la ɔ: Saragosse

se mit = s'est mis

écoutez Marsile! Une fois déjà, il vous a envoyé  
*-zekute marsil! yn fwa deza, il vu -za āvwaje*

quinze de ses hommes, chacun portant une branche  
*kē:z də se -zom, fakē portā -tyn brā:f*

d'olivier, et ils sont venus avec les mêmes paroles de  
*dolivje, e il sō vny avek le mē:m parol də*

paix et d'amour que ceux-ci. Vous avez alors demandé  
*pe e damu:r kə səsi. vu -zave alo:r dāmāde*

conseil à vos Français, et ils vous ont conseillé  
*kōse:j a vo frāse, e il vu -zō kōseje*

d'écouter les Sarrasins. Mais qu'a fait Marsile? Il a  
*dekute le sarazē. mē ka fe marsil? il a*

fait couper la tête à vos deux envoyés dans la mon-  
*fe kupe la tet a vo də -zāvwaje dā la mō-*

tagne. Voici mon conseil: continuez votre guerre  
*taŋ. vwasi mō kōse:j: kōtinje votrə gē:r*

comme vous l'avez si bien commencée, et menez votre  
*kōm vu lave si bjē kōmāse, e mne votr*

armée devant Saragosse. Prenez-la et vengez les  
*arme dvā saragōs. prəne la e vāze le*

deux hommes que Marsile a fait tuer! »

*də -zom kə marsil a fe tye!»*

Charlemagne ne répondit pas à Roland. Il se mit à  
*farlōmaŋ nə repōdi pa a rolā. il sē mi a*

penser, la tête baissée. Alors un autre Français,  
*pāse, la tet bese. alo:r ē -no:trə frāse,*

Ganelon, s'avança à son tour et dit à Charlemagne:  
*ganlō, savāsa a sō tu:r e di a farlōmaŋ:*

« Malheur à nous, si vous ne croyez pas le roi Mar-  
*«malæ:r a nu, si vu nə krwaje pa lə rwa mar-*  
 sile! Puisqu'il vous promet la paix et d'accepter notre  
*sill pyiskil vu prɔme la pɛ e dakseptɛ notrə*  
 foi, fou est celui qui vous conseille de refuser! »  
*fwa, fu ɛ səlɥi ki vu kɔsɛ:j də rfyzɛ!»*

Après Ganelon, c'est Naimès qui parla, et lui aussi  
*apre ganlɔ̃, sɛ nɛ:m ki parla, e lɥi osi*  
 conseilla à l'empereur Charles d'écouter les envoyés  
*kɔsɛja a lāprœ:r ʃarl dekute le -zāvɥaje*  
 du Sarrasin. Alors Charles demanda qui il fallait  
*dy sarazɛ. alɔ:r ʃarl dəmāda ki il fale*  
 envoyer au roi Marsile. Roland lui-même, et d'autres  
*-tāvɥaje o rwa marsil. rɔlā lɥime:m, e do:tr*

après lui, se proposèrent. Mais Charlemagne refusa.  
*apre lɥi, sɔ prɔpɔzɛ:r. mɛ ʃarləmaɲ rəfyza.*

il proposa  
 ils proposèrent

Roland proposa alors Ganelon, celui même qui avait,  
*rɔlā prɔpɔza alɔ:r ganlɔ̃, səlɥi mɛ:m ki ave,*

le premier, conseillé à l'empereur de croire Marsile,  
*lə prəmje, kɔsɛje a lāprœ:r də krwa:r marsil,*

le roi sarrasin. « Il a raison, » dirent les autres  
*lə rwa sarazɛ. «il a rezɔ̃,» di:r le -zɔ:trə*

Français, « vous ne sauriez envoyer un meilleur homme  
*frāse, «vu n sɔrje āɥɥaje ǎ mejæ:r ɔm*

vous ne sauriez =  
 vous ne pourriez  
 pas

que Ganelon! » Quand Ganelon vit que ce serait lui  
*kə ganlɔ̃!» kā ganlɔ̃ vi k sɔ sre lɥi*

vit = a vu

qui serait envoyé, il se mit dans une très grande colère  
*ki sre -tāvɥaje, il sɔ mi dā -zyn tre grā:d kolɛ:r*

## Chapitre quarante-deux (42).

promit = a promis

et promet à Roland qu'avant longtemps il se vengerait! »  
*e prɔmi a rɔlā kavā lɔtā il sə vāzre!*

A ce point du récit, M. Doumier fut arrêté par  
*a s pwe dy resi, masjə dumje fy -tarete par*

Jeanne, qui demanda: « Pourquoi est-ce que Ganelon  
*ʒa:n, ki dmāda: «purkwa es kə ganlɔ*

promet de se venger? Il a peur? » « Oui, il a peur  
*prɔmɛ d sə vāzɛ? il a pœ:r?» «wi, il a pœ:r*

d'être tué par le roi Marsile. » « Mais pourquoi est-ce  
*dɛ:trə tye par lə rwa marsil.» «mɛ purkwa es*

proposer  
une proposition

qu'il a conseillé à Charlemagne d'accepter la propo-  
*kil a kɔseje a ʃarləman dakseptɛ la propo-*

sition des Sarrasins? » « Parce qu'il voulait rentrer  
*zisjɔ de sarazɛ?» «pars kil vule rātre*

en France pour retrouver sa femme, qui était la sœur  
*ā frā:s pur rətruve sa fam, ki ɛtɛ la sœ:r*

de Roland. » « Oh, Ganelon était le beau-frère de  
*də rɔlā.» «o, ganlɔ ɛtɛ l bofrɛ:r də*

Roland? Je trouve que Roland a mal fait de le pro-  
*rɔlā? ʒə tru:v kə rɔlā a mal fe də l prɔ-*

poser comme envoyé auprès des Sarrasins! » « Eh  
*poze kɔm āvwaje opre de sarazɛ!» «e*

bien, tu verras que Roland sera bien puni. » « Je sais,  
*bjɛ, ty vera k rɔlā sra bjɛ pyni.» «ʒə se,*

il sera tué! On nous l'a raconté au lycée. Mais je  
*il sɛra tye! ɔ nu la rakɔtɛ o lise. mɛ ʒə*

ne me rappelais plus l'histoire de Ganelon. »  
*n mə raple ply listwa:r də ganlɔ.»*

Alors, M. Doumier continua: «Charlemagne donna  
*alɔ:r, mæsjo dumje kōtinɥa: «ʃarləmanɔ̃ dɔna*

à Ganelon son gant, celui de la main droite, et son  
*a ganlɔ̃ sɔ̃ gā, səlɥi d la mē drwat, e sɔ̃*

bâton d'empereur, pour que Ganelon puisse prouver à  
*batɔ̃ dāpræ:r, pur kə ganlɔ̃ pɥis pruve a*

Marsile qu'il était vraiment l'envoyé de l'empereur  
*marsil kil ete vremā lāvwaje d lāpræ:r*

Charles. Puis il lui donna une lettre pour Marsile  
*ʃarl. pɥi il lɥi dɔna ɥn letre pur marsil*

et fit sur lui le signe de la croix. Et Ganelon partit  
*e fi syr lɥi l sij̃ də la krwa. e ganlɔ̃ parti*

vers Saragosse. Les dix envoyés du Sarrasin par-  
*ver saragos. le di -zāvwaje dy sarazē par-*

tirent avec lui.  
*ti:r avek lɥi.*

C'est alors que Ganelon et Blancandrin firent une  
*se -talɔ:r kə ganlɔ̃ e blākādrē fi:r ɥn*

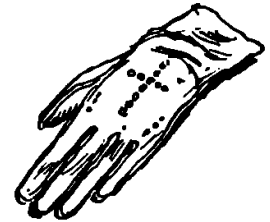
chose très laide, car ils décidèrent de faire mourir  
*ʃo:z tre led, kar il deside:r də fe:r muri:r*

Roland. Ganelon aimait bien Charlemagne, mais il  
*rolā. ganlɔ̃ eme bjē ʃarləmanɔ̃, me il*

haïssait Roland. C'est ainsi que, le soir du même  
*aise rolā. se -tēsi kə, lə swa:r dy mē:m*

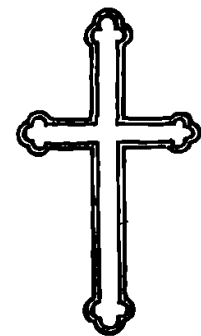
jour, Ganelon et le roi Marsile se mirent d'accord sur  
*zu:r, ganlɔ̃ e lə rwa marsil sə mi:r dakɔ:r syr*

la manière de faire mourir Roland et ses compagnons.  
*la manje:r də fe:r muri:r rolā e se kōpaɥɔ̃.*



un gant

prouver ɔ: mon-  
 trer qu'une chose  
 est vraie



une croix

il partit  
 ils partirent  
 il fit  
 ils firent

haïr ↔ aimer

il mit  
 ils mirent

se mettre d'accord  
 = décider (en-  
 semble)

compagnon = ami

Chapitre quarante-deux (42).

« Car, » comme le dit Ganelon à Marsile quand il fut  
*«kar,» kɔm lə di ganlō a marsil kã -til fy*

devant lui, « tant que vivra l'orgueilleux Roland, la  
*dvã lɥi, «tã k vivra lɔrgœjə rolã, la*  
 guerre ne cessera pas entre la France et l'Espagne.  
*ge:r nə sesra pa ã:trə la frã:s e lespaɲ.*

C'est lui qui est votre principal ennemi, pas Charles. »  
*se lɥi ki e vɔtrə prēsipal enmi, pa farl.»*

« Dites-moi donc, » lui demanda Marsile, « comment  
*«dit mwa dō,» lɥi dmãda marsil, «kɔmã*  
 je peux faire mourir Roland. » « Je vais vous le dire, »  
*ʒ pø fe:r muri:r rolã.» «ʒə vɛ vu l di:r,»*

lui répondit Ganelon. « Envoyez à Charles tant d'or  
*lɥi repōdi ganlō. «ãvwaʒe a farl tã do:r*

chose précieuse =  
 chose de très haut  
 prix

et d'argent et d'autres choses précieuses que tout  
*e darʒã e do:trə fo:z presʒə:z kə tu*

Français s'en étonne. Alors Charles quittera l'Espagne  
*frãse sã -netɔn. alɔ:r farl kitra lespaɲ*

et repartira vers sa douce France. Derrière sa grande  
*e rpartira ver sa dus frã:s. derʒe:r sa grã:d*

armée, en passant les montagnes, il laissera comme  
*arme, ã pasã le mōtaɲ, il lesra kɔm*

arrière-garde (f)  
 = dernière partie  
 d'une armée

arrière-garde son neveu Roland et Olivier, son meilleur  
*arʒe:r gard sō nvø rolã e olivje, sō mejœ:r*

compagnon, et avec eux vingt mille Français. Quand  
*kōpaɲō, e avek ø vĕ mil frãse. kã*

ils seront bien entrés dans les montagnes, envoyez  
*-til sərō bjĕ -nãtre dã le mōtaɲ, ãvwaʒe*



contre eux une première armée de cent mille de vos  
*kõ:tr ø yn p̄amjɛ:r arme d sã mil dɔ vo*

Sarrasins. Puis, si ce n'est pas assez, vous enverrez  
*sarazẽ. p̄yi, si s ne pa ase, vu -zãvere*

contre eux une deuxième armée. Dans l'une ou l'autre  
*kõ:tr ø yn dɔzjɛm arme. dã lyn u lo:trɔ*

bataille, Roland sera tué. Charles aura alors perdu  
*bata:j, rolã sra tye. farl ora alo:r p̄erdy*

son bras droit, et de toute votre vie vous n'aurez plus  
*sã bra drwa, e d tut votrɔ vi vu nɔre ply*

de guerre. »

*d gɛ:r.»*



Ganelon jure sur la croix.

Quand il entendit cela, Marsile fut très content.  
*kã -til ãtãdi sla, marsil fy tre kõtã.*

Puis il demanda à Ganelon de jurer qu'il ferait  
*p̄yi il dãmãda a ganlõ d zyre kil fɛre*

Quand deux armées d'ennemis se rencontrent, il y a une bataille.

Le « bras droit » d'une personne est celui qui aide le plus cette personne.

entendit = a entendu

jurer ɔ: promettre (de faire quelque chose) avec grande force

Chapitre quarante-deux (42).

	mettre Roland et ses compagnons à l'arrière-garde. <i>metrə rolā e se kōpaŋō a larje:r gard.</i>
	Et Ganelon le jura, mettant la main sur la croix. <i>e ganlō l zyra, metā la mē syr la krwa.</i>
trahir (famille de finir)	Il savait bien qu'en faisant cela, il trahissait Charle- <i>il save bjē kā fəzā sla, il traise farla-</i> magne et les Français, mais il haïssait trop Roland <i>maŋ e le frāse, me il aise tro rolā</i>
s'en empêcher = s'empêcher de le faire	pour pouvoir s'en empêcher. Marsile, de son côté, <i>pur puwə:r sā -nāpefe. marsil, də sō kote,</i>
combattre quel- qu'un = faire la guerre à quelqu'un	jura de combattre Roland avec toute son armée. Puis <i>zyra d kōbatrə rolā avek tut sō -narme. pyi</i> il donna à Ganelon des cadeaux très précieux, et pour <i>il dōna a ganlō de kado tre presjə, e pur</i> l'empereur Charles une montagne d'or et d'argent, <i>lāpræ:r farl yn mōtaŋ dɔ:r e darzā,</i> et sept cents chameaux pour la porter. <i>e set sā famo pur la porte.</i>
traître = personne qui a trahi	Le lendemain, le traître Ganelon arriva auprès de <i>lə lādmē, lə tre:trə ganlō ariva opre d</i> Charlemagne. Il lui dit que Marsile acceptait de <i>farləmaŋ. il lyi di k marsil aksepte d</i> changer de religion et de prendre la foi du beau <i>fāze d rəlizjō e d prā:drə la fwa dy bo</i> peuple de France, et qu'il acceptait de n'avoir d'autre <i>pœplə də frā:s, e kil aksepte d navwə:r dɔ:tr</i> empereur que Charles. Quand celui-ci entendit les <i>āpræ:r kə farl. kā səlyisi ātādi le</i>

paroles du traître, il fut très heureux et ordonna à

ordonner = donner l'ordre

son armée de se préparer à rentrer en France. Et

quand il demanda à ses hommes qui devait rester à

l'arrière-garde, Ganelon répondit: « Roland, mon beau-

frère! » Charlemagne fut très triste en entendant ces

mots, mais il ne put empêcher Roland de rester. Et

à la grande douleur de l'empereur, l'orgueilleux Roland

ne voulut garder avec lui que ses vingt mille Français.

voulut = a voulu

Car il ne savait pas que, dans les montagnes, quatre

cent mille Sarrasins attendaient déjà, et qu'il ne

pouvait que perdre la bataille qui viendrait. Et

Charlemagne, le cœur douloureux, se mit en marche

vers la France, laissant Roland derrière lui. Il avait

peur de ne jamais le revoir, il avait le sentiment que

## Chapitre quarante-deux (42).

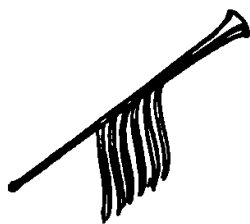
bon  
meilleur  
le meilleur

mauvais  
pire  
le pire

craindre = avoir  
peur de

craindre  
la crainte

il fut  
ils furent



un clairon

vaincre ↔ per-  
dre (une bataille)

il entendit  
ils entendirent

il eut  
ils eurent

attaquer = aller  
brusquement con-  
tre quelqu'un  
pour le combattre

Ganelon l'avait trahi et que Roland était en grand  
*ganlō lave trai e k rolā ete -tā grā*

danger. Et il avait raison de craindre le pire, car  
*dāze. e il ave rezō d krē:drə lə pi:r, kar*

déjà les Sarrasins approchaient de l'arrière-garde de  
*deza le sarazē aprɔse d larjɛ:r gard də*

Roland.

*rolā.*

Quand ils furent tout près des Français, les Sarrasins  
*kā -til fy:r tu pre de frāse, le sarazē*

firent sonner mille clairons, sûrs déjà de vaincre. Et  
*fi:r sone mil klerō, sy:r deza d vē:kr. e*

quand les Français les entendirent, ils se dirent: « Dieu  
*kā le frāse le -zātādi:r, il sə di:r: «djə*

soit avec nous! Voilà sûrement les Sarrasins! » Mais  
*swa -tavek nu! vwala syrmā le sarazē!» me*

ni Roland ni aucun de ses compagnons n'eurent peur,  
*ni rolā ni okā d se kōpañō ny:r pœ:r,*

ni aucun des vingt mille Français, car ils pensaient que  
*ni okā de vē mil frāse, kar il pāse k*

Dieu ne les abandonnerait pas. Seul Olivier, le meilleur  
*djə n le -zabādmre pa. səl olivje, lə mejœ:r*

des compagnons de Roland, quand il fut monté sur la  
*de kōpañō d rolā, kā -til fy mōte syr la*

montagne et qu'il eut vu le grand nombre de Sarrasins  
*mōtan e kil y vy l grā nō:brə də sarazē*

qui se préparaient à attaquer les Français, dit à Roland:  
*ki s prepare a atake le frāse, di a rolā:*

« Roland, mon compagnon, sonnez l'olifant! Quand  
*«rolā, mō kōpaŋō, sone lolifā! kā*

olifant (m) = sorte de clairon

Charlemagne l'entendra, il reviendra avec ses armées  
*ʃarləmaŋ lātādra, il rəvʲēdra avek se -zarne*

et nous secourra. Car par la trahison de Ganelon  
*e nu səkurra. kar par la traizō d ganlō*

secourir = aider (famille de courir)

Un traître fait une trahison.

nous voilà en grand danger: nous sommes peu nom-  
*nu vvala ā grā dāze: nu som pø nō-*

breux, et les Sarrasins sont plus de cent mille. » Mais  
*brø, e le sarazē sō ply d sā mil.» me*

l'orgueilleux Roland lui répondit: « Jamais je ne  
*lɔrgœjø rolā lʲi rəpōdi: «zame ʒ nə*

sonnerai l'olifant! Il ne sera pas dit que j'ai pris peur!  
*sone lolifā! il nə sra pa di kə ze pri pæ:r!*

j'ai pris peur = j'ai soudain eu peur

Les Français se battront comme des lions, ils  
*le frāse s batrō kom de lʲō, il*

se battre ɔ: combattre

frapperont sans pitié, et ceux d'Espagne n'échapperont  
*ʃraprō sā pitje, e sə despaŋ nəʃaprō*

pas à la mort! » Et Roland ne sonna pas l'olifant.  
*pa a la mɔ:r!» e rolā n sɔna pa lolifā.*

Quand les Français virent les Sarrasins descendre  
*kā le frāse vi:r le sarazē desā:drə*

il vît ils virent

des montagnes, ils descendirent de leurs chevaux, et  
*de mōtaŋ, il desādi:r də lær ʃəvo, e*

ayant mis genou à terre, prièrent Dieu de les aider à  
*ɛjā mi ʒnu a tɛ:r, priɛ:r djø d le -zede a*

bien combattre. Puis ils se relevèrent, remontèrent  
*bjē kōbatr. pʲi il sə rləve:r, rəmōte:r*

Chapitre quarante-deux (42).

	<p>sur leurs bons chevaux, et tous ensemble, sans craindre  <i>syr lær bō fvo, et tus āsā:bl, sã krē:drø</i></p>
<p>il est décidé à = il a décidé de</p>	<p>la mort, attaquèrent les Sarrasins. Ils étaient décidés  <i>la mɔ:r, atakε:r le sarazē. il -zete deside</i></p>
	<p>à vaincre, mais à vaincre seuls, car ils savaient bien  <i>a vē:kr, mε a vē:krø sœl, kar il save bjē</i></p> <p>que Charles ne pouvait plus les secourir. Et avant  <i>kø farl nø puvε ply le skuri:r. e avã</i></p>
<p>combat = bataille</p>	<p>de se lancer dans le combat, ils jurèrent de mourir  <i>d sø lãse dã l kōba, il zyre:r dø muri:r</i></p> <p>plutôt que de s'enfuir.  <i>plyto k dø sãfyi:r.</i></p>
<p>dur ↔ doux</p>	<p>Le combat fut dur. Beaucoup de Sarrasins, et parmi  <i>lø kōba fy dy:r. boku d sarazē, e parmi</i></p> <p>eux le neveu du roi Marsile, Aelroth, qui conduisait  <i>ø l nævø dy rwa marsil, aelrot, ki kōdyize</i></p> <p>l'armée, furent tués par les Français. A chaque  <i>larne, fy:r tye par le frãse. a sak</i></p> <p>instant, dans la bataille qui ne s'arrêtait pas un  <i>ēstã, dã la bata:j ki n sarete pa ã</i></p> <p>moment, on entendait le cri de guerre de Charles:  <i>mɔmã, õ -nãtãde l kri d gε:r dø farl:</i></p> <p>« Montjoie! » Mais aussi, combien de Français, jeunes  <i>« mōzwa! » mε osi, kōbjē d frãse, zœn</i></p> <p>et beaux, qui ce jour-là virent pour la dernière fois  <i>e bo, ki sø zu:r la vi:r pur la dernje:r fwa</i></p> <p>la lumière du jour! Le sang coulait; à chaque instant  <i>la lymje:r dy zu:r! lø sã kulε; a sak ēstã</i></p>

Roland perdait un de ses hommes. Cependant, tel était

*rolā perde æ d se -zom. sǣpādā, tel ete*

le courage des Français que des cent mille Sarrasins

*l kura:ʒ de frāse kə de sā mil sarazē*

du neveu de Marsile, il n'y en eut pas un seul qui

*dy nvø d marsil, il njā -ny pa æ sœl ki*

échappa à la mort. Mais Roland et Olivier, son cher

*efapa a la mɔ:r. me rolā e olivje, sō fε:r*

compagnon, et les Français qui n'avaient pas été tués,

*kǣpanō, e le frāse ki nave pa ete tye,*

eurent juste le temps de prier pour leurs morts et de

*y:r zyst lə tā d prie pur lœr mɔ:r e d*

faire sur eux le signe de la croix. Car déjà arrivait

*fε:r syr ø lə sijn də la krwa. kar deza arive*

vers eux Marsile avec sa grande armée. Sept mille

*ver ø marsil avek sa grā:d arme. set mil*

clairons sonnèrent, annonçant le combat prochain.

*klerō sone:r, anōsā l kōba prɔfē.*

Alors Roland réunit ses hommes, et ensemble ils

*alɔ:r rolā reyni se -zom, e āsā:bl il*

jurèrent de résister jusqu'à la mort et de prouver à

*zyre:r də reziste zyska la mɔ:r e də pruve a*

Charles qu'il n'y avait pas meilleur peuple que celui

*farl kil njave pa mejæ:r pœplə kə selyi*

de France.

*d frā:s.*

Cette bataille fut encore plus dure que la première,

*set bata:j fy -tāko:r ply dy:r kə la prəmje:r,*

Chapitre quarante-deux (42).

craindre  
il craignait

car Marsile avait tous ses morts à venger, et parmi  
*kar marsil ave tu se mɔ:r a vāze, e parmi*  
 eux son neveu. Mais les Français ne craignaient pas  
*ø sɔ̃ nvø. me le frāse nə krepe pa*  
 la mort.  
*la mɔ:r.*

Quand Roland vit qu'il ne restait plus que très peu  
*kā rolā vi kil nə reste ply ka tre pø*

de Français, il dit à Olivier: « Olivier, frère, je sonnerai  
*d frāse, il di a olivje: «olivje, fre:r, zə sonre*

l'olifant. Charles l'entendra, les Français reviendront,  
*lolifā. farl lātādra, le frāse rəvjēdrɔ̃,*

ils nous secourront. » Mais Olivier lui répondit:  
*il nu skurrɔ̃.» me olivje lyi repɔ̃di:*

« Sonner maintenant votre olifant serait une chose  
*«sonne mētnā votr olifā sre -tyn so:z*

il est courageux  
= il a du courage

bien peu courageuse! Quand il était encore temps,  
*bjē pø kurazø:z! kā -til ete -tāko:r tā,*

vous avez refusé de le faire. Si vous le faites mainte-  
*vu -zave rfyze d la fe:r. si vu l fet mēt-*

nant, ce ne sera plus par mon conseil! Vous avez été  
*nā, sə n sərə ply par mɔ̃ kɔ̃se:j! vu -zave -zete*

trop orgueilleux, et si tant de Français sont morts  
*tro -pɔrgæjə, e si tā d frāse sɔ̃ mɔ:r*

aujourd'hui, c'est votre faute! Et avant ce soir nous  
*ozurdyi, se votrə fo:t! e avā sə swa:r nu*

serons morts tous deux! »  
*srɔ̃ mɔ:r tu dø!»*



Il avait raison, Olivier. Les Français étaient cou-  
*il ave rezō, olivje. le frāse ete ku-*

rageux et ils se battaient comme des lions, mais  
*razø e il sà bate kom de ljō, me*

les Sarrasins étaient trop nombreux. Roland sonna  
*le sarazē ete tro nōbrø. rolā sona*

l'olifant, si fort que Charlemagne l'entendit et revint  
*lolifā, si fo:r kə farloman lātādi e roē*

revint = est  
 revenu



Roland sonne l'olifant.

en arrière, mais il était trop tard. Charles ordonna  
*ā -narje:r, me il ete tro ta:r. farl ordona*

à ses hommes de saisir Ganelon, le traître, et de le  
*a se -zom də sezi:r ganlō, lə tre:tr, e də l*

mettre en chaînes. Mais rien ne pouvait plus empêcher  
*metr ā sen. me riē n puve ply -zāpefe*

Roland et ses compagnons de mourir.

*rolā e se kōpanō d muri:r.*

Quand Charlemagne arriva au lieu de la bataille, les  
*kā farloman ariva o ljø d la bata:j, le*



des chaînes

Chapitre quarante-deux (42).

combattre  
a combattu

Sarrasins s'étaient enfuis, mais des vingt mille Français,  
*sarazē sete -tāfyi, me de vē mil frāse,*

pas un n'était en vie. Roland avait combattu plus  
*pa -zā nete -tā vi. rolā ave kōbaty ply*

courageusement que tous les autres, mais il avait été  
*kurazōzmā k tu le -zo:tr, me il ave -tete*

blessé à mort, et quand l'empereur arriva, il était  
*blese a mɔ:r, e kā lāprœ:r ariva, il ete*

mort. »

*mɔ:r.»*

finit = a fini

Il était tard quand M. Doumier finit son histoire.  
*il ete ta:r kā māsjo dumje fini sō -nistwa:r.*

Pendant quelques minutes personne ne dit rien. Jeanne  
*pādā kelk minyt person na di rjē. za:n*

surtout était très silencieuse. L'histoire de Roland  
*syrtu ete tre silāsjo:z. listwa:r da rolā*

avait été si passionnante! Quand elle revint du IX<sup>e</sup>  
*ave -tete si pasjonā:t! kā -tel rəvē dy nævjem*

siècle où le récit de son grand-père l'avait portée, ses  
*sjekl u l resi d sō grāpe:r lave porte, se*

premiers mots furent: « Oh, grand-père, raconte-nous  
*prəmje mo fy:r: «o, grāpe:r, rakō:t nu*

encore quelque chose! » « Non, Jeannette, pas ce soir, »  
*ākɔ:r kelkə fo:z!» «nō, zanet, pa sə swa:r,»*

lui répondit M. Doumier, « mais demain soir, si tu  
*lyi repōdi māsjo dumje, «me dmē swa:r, si ty*

veux. » « Oui! » « Que veux-tu que je vous raconte? »  
*vø.» «wi!» «kə vø ty kə ʒ vu rakō:t?»*

« L'histoire de Jeanne d'Arc! » « Bien! Alors, demain

*«listwa:r də za:n dark!» «bjē! alɔ:r, dəmē*

soir, s'il n'arrive rien qui nous en empêche, je vous

*swa:r, sil nari:v rjē ki nu -zā -nāpɛ:f, zə vu*

raconterai la vie de Jeanne d'Arc, » dit-il, et tout le

*rakōtre la vi d za:n dark,» di -til, e tu l*

monde alla se coucher.

*mō:d ala s kuʃe.*

### EXERCICE A.

M. Doumier a — l'Histoire de France. C'était au — de Nantes. Après le dîner qui avait été — bon, Marie-Anne demanda: « Racontez-nous quelque chose, beau-père! » Et le vieux M. Doumier se mit à raconter la — de Roland.

Au début du IX<sup>e</sup> siècle, la France était — par un très grand roi: Charlemagne. En même temps, l'— était gouvernée par les Maures. Les deux —, les Français et les Maures, étaient ennemis. La principale raison était qu'ils n'avaient pas la même —. Il y en avait d'autres —, mais la différence de religion était la —.

L'empereur Charlemagne avait — tout le pays. Une seule grande ville lui — encore, c'était la ville de Saragosse. Charlemagne n'avait pas pu la —: elle était située sur une —. Le roi des Maures, Marsile, ne voulait pas voir son pays passer aux — de son ennemi. Il fit venir ses meilleurs — pour leur demander ce qu'il devait faire.

#### MOTS:

un Arabe  
l'argent  
une armée  
une arrière-  
garde  
une bataille  
un bâton  
d'empereur  
un beau-frère

## Chapitre quarante-deux (42).

un bras droit  
une chaîne  
un chameau  
les chameaux  
une cheminée  
un clairon  
un combat  
un compagnon  
un conseil  
un conseiller  
une croix  
un danger  
Dieu  
une différence  
un empereur  
un emploi  
un envoyé  
une foi  
un gant  
l'Histoire  
un Maure  
une montagne  
un mort  
un olifant  
un olivier  
l'or  
une parole  
un peuple  
une proposition  
une raison  
une religion  
un Sarrasin  
un signe  
une trahison  
un traître  
courageux  
dur  
orgueilleux  
passionnant  
le pire  
précieux  
principal  
principaux

Blancandrin dit à Marsile d'envoyer au fier et — Charles des mots d'amitié, puis de lui donner beaucoup d'— et d'—. « Dites-lui aussi que vous le suivrez en France et envoyez-lui vingt de nos fils: il — mieux qu'ils perdent la tête et que nous ne perdions pas notre belle Espagne! »

Marsile envoya dix hommes à Charlemagne; ils portaient des branches d'— en signe de paix. Quand Blancandrin eut parlé, l'empereur Charles resta longtemps —. Le lendemain, Charles réunit ses conseillers et leur répéta les — des envoyés de Marsile. Et il leur demanda de lui donner —.

### EXERCICE B.

Cette fois-ci, vous allez essayer de raconter une histoire sans que nous vous aidions par des dessins ni par des questions. Mais nous n'allons tout de même pas vous laisser choisir entièrement seul le sujet de votre histoire. Nous allons vous demander de nous raconter un voyage que vous avez fait, et voici ce que nous vous proposons de raconter:

- 1) Comment vous avez décidé de faire le voyage.
- 2) Ce que vous avez fait pour préparer le voyage.
- 3) Quand et comment vous êtes parti pour la gare.
- 4) Comment ont été le départ et le voyage même.
- 5) Quelles personnes étaient avec vous.
- 6) Quand vous êtes arrivé.
- 7) Ce que vous avez fait en arrivant.
- 8) Comment s'est terminé votre voyage.

Mais naturellement, si vous vous sentez assez sûr de votre français pour ne pas suivre l'ordre que nous vous proposons, vous êtes entièrement libre d'écrire ce que vous voudrez sur votre voyage. Mais n'écrivez pas plus de deux ou trois pages. Il vaut mieux faire deux pages sans fautes ou presque sans fautes que cinq pages trop vite écrites.

EXERCICE C.

que            quoi

« — veux-tu — je te donne? » « Je ne sais pas encore ce — je veux — tu me donnes. Mais il y a une chose — j'aimerais bien avoir. » « A — penses-tu? » « Je ne te le dirai pas, car ce à — je pense est trop difficile à trouver. »

**se réunir**

**s'est réuni**

**se réunit**

**se réunissait**

**se réunira**

Charlemagne demande à ses conseillers de se —. Quand ils se sont — il leur demande de lui donner conseil. On se — toujours, parmi les Français, quand il y a quelque chose d'important à décider. Quand se —-t-on la prochaine fois? Qui sait? Si l'on se — trop souvent pour discuter on n'aurait plus le temps d'agir.

**nous nous réunissons**

**vous vous réunissez**

**ils se réunissent**

Les conseillers se —, puis ils demandent à Charlemagne: « Pourquoi nous —-nous? » « Nous nous —

rêveur  
silencieux  
il ajouta  
il alla  
il arrêta  
il arriva  
ils arrivèrent  
attaquer  
ils attaquèrent  
il s'avança  
se battre  
combattre  
il a combattu  
il commença  
conquérir  
il a conquis  
conseiller  
ils craignaient  
craindre  
(qu') il croie  
il décida  
ils décidèrent  
il demanda  
ils descendirent  
ils dirent  
il dit  
il échappa  
échapper  
enseigner  
ils entendirent  
il entendit  
il essaya  
ils eurent  
il eut  
en faisant  
il finit  
ils firent  
il fit  
ils furent  
il fut  
gouverner  
haïr  
il haïssait  
il jura

## Chapitre quarante-deux (42).

jurer  
ils jurèrent  
laissant  
mettant  
ils se mirent  
il se mit  
il ordonna  
ordonner  
il parla  
ils partirent  
il partit  
(que) nous  
perdions  
se préparer  
ils prièrent  
promettant  
il promit  
il proposa  
se proposer  
ils proposèrent  
prouver  
reconquérir  
il refusa  
ils relevèrent  
ils remontèrent  
il répondit  
résister  
il resta  
réunir  
se réunir  
il réunit  
il revint  
il salua  
ils saluèrent  
secourir  
il a trahi  
trahir  
il trahissait  
vaincre  
venger  
ils virent  
il vit  
il voulut  
courageusement

pour trouver une réponse aux Maures, » répond l'empereur, puis: « Ne vous —-vous pas toujours quand notre armée est en danger? »

### EXERCICE D.

Voici un exercice un peu différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Cette fois, nous commençons à vous raconter une histoire, puis, un peu avant de la terminer, nous nous arrêtons et nous vous demandons de la finir vous-même. Pour vous aider, nous vous posons quelques questions sur le reste de l'histoire.

Voici donc le début de l'histoire:

« Il y avait, dans la petite ville de Pampelune [*pāplyn*] un jeune homme qui se nommait Raoul Legris [*raul lagri*]. Ce jeune homme espérait être un jour un grand auteur connu de toute la France. Pour le moment, il n'était connu que de quelques habitants de Pampelune. Mais voilà qu'un jour quelqu'un, venant de Toulon [*tulɔ̃*], ville du Sud de la France, apporta à Pampelune une nouvelle qui intéressa beaucoup tous ceux qui connaissaient notre héros. On disait qu'un homme très riche venait de mourir à Toulon et qu'il avait laissé tous ses millions à son jeune neveu Louis Duclos [*lwi dyklo*]. Seulement, on ne savait pas où se trouvait le jeune homme. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il avait quitté sa famille et Toulon à l'âge de vingt-trois ans et qu'il avait écrit quelques courts récits sous le nom de « Raoul Legris »! On ne pouvait en douter: Louis Duclos et Raoul Legris

étaient la même personne. Malheureusement pour le jeune homme, son oncle avait décidé qu'il n'aurait l'argent que s'il acceptait de ne plus jamais écrire et de s'occuper de « choses sérieuses », c'est-à-dire d'affaires et de la maison « Duclos et Compagnie ». C'étaient de très dures conditions pour le jeune auteur. Que devait-il donc faire? Devait-il accepter les millions de son oncle, et dire en même temps adieu à tous ses chers rêves? Ou devait-il refuser l'argent qu'on lui offrait et rester à Pampelune, peut-être inconnu toute sa vie, attendant toujours que quelqu'un le découvre? »

Voilà notre histoire. Elle n'est pas finie, à vous de continuer. Vous êtes entièrement libre de la continuer comme vous voudrez, nous ne vous aiderons donc qu'en vous posant quelques questions sur ce qui suit. Mais vous pouvez naturellement continuer sans répondre à nos questions.

Que décide de faire le jeune homme?

Que disent ses amis et les autres habitants de Pampelune quand ils apprennent qu'il aura tant d'argent?

Que font les habitants de Pampelune quand ils apprennent ce qu'il a décidé?

Comment finit l'histoire du jeune Louis?

### RÉSUMÉ (1)

#### Le passé simple

Dans ce chapitre, nous trouvons pour la première fois un nouveau temps du passé: « il demanda », « il répondit », « il voulut », etc., qui a le même sens que le passé

particulièrement à chaque instant accepter de s'approcher de croire à Dieu soit...! échapper à être décidé à être en vie faire la guerre il a mal fait il vaut mieux malheur à vous! passer aux mains de prendre peur prouver à revenir en arrière se mettre d'accord tant que vivra tenir sa promesse vous ne sauriez Aelroth Blancandrin Charlemagne l'Espagne Ganelon Marsile Montjoie! Naimés Roland Saragosse

composé (« il a demandé », « il a répondu », « il a voulu », etc.). Ce nouveau temps s'appelle *le passé simple*. Deux choses nous intéressent à ce sujet: les formes et l'emploi [*ãplwa*] de ce temps. Voyons d'abord quel est l'emploi du passé simple.

Le passé simple n'est pas un temps que l'on emploie dans la conversation ordinaire, c'est-à-dire dans « la langue parlée ». C'est donc un temps que l'on emploie uniquement dans les livres, les récits, etc., c'est-à-dire dans « la langue écrite ». C'est pour cela que vous ne l'avez pas rencontré plus tôt dans notre texte. Car c'est un temps que vous n'aurez probablement jamais besoin d'employer vous-même, seulement de reconnaître et de comprendre. On l'emploie surtout quand l'action que l'on décrit est une action finie qui ne s'est passée qu'une fois.

Pour mieux comprendre, regardons quelques exemples: « Après le dîner, Marie-Anne *demanda* à son beau-père de leur raconter quelque chose. » « M. Doumier *répondit* qu'il le ferait volontiers. » « Marie-Anne *dit* à son beau-père qu'il savait si bien l'histoire de France, puis elle *ajouta* qu'Henri lui avait souvent parlé de leurs belles soirées d'hiver. »

Comme vous voyez, l'action exprimée par le passé simple ne se produit qu'une fois, et c'est une action finie, achevée, c'est-à-dire une action qui ne continue pas.

Nous reparlerons dans un autre résumé des différents temps du passé. Maintenant, nous allons voir quelles sont les différentes formes du passé simple.



Comme vous avez remarqué, nous ne nous intéressons, dans notre texte, qu'à deux formes du passé simple: la troisième personne du singulier et la troisième personne du pluriel. (Comme le passé simple est uniquement le temps du récit, les autres formes sont très rarement employées. Nous ne trouverons donc ces autres formes que dans les textes d'auteurs français que nous vous présenterons après le chapitre 50.)

La troisième personne du passé simple peut se terminer de trois manières différentes: en *-a* au singulier et *-èrent* au pluriel, pour les verbes en *-er*; en *-it* au singulier et *-irent* au pluriel, pour les verbes de la famille de finir; en *-it* au singulier et *-irent* au pluriel ou en *-ut* au singulier et *-urent* au pluriel, pour les autres verbes.

se terminer =  
finir

**verbes en -er:**

il parl-**a**

ils parl-**èrent**

**famille de finir:**

il réun-**it**

ils réun-**irent**

**autres verbes:**

il d-**it**

ils d-**irent**

il voul-**ut**

ils voul-**urent**

**RÉSUMÉ (2)**

Voici deux familles de verbes qui se ressemblent. Les verbes de ces deux familles se terminent à l'infinitif par les lettres *-yer*. Mais ceux de la famille de « employer » se terminent en *-oyer*, tandis que ceux de la famille de « essayer » se terminent en *-uyer*. De

## Chapitre quarante-deux (42).

ces deux familles, vous connaissez quatre verbes: employer, envoyer, nettoyer, essuyer.

<b>employer</b>	<b>essuyer</b>
<b>a employé</b>	<b>a essuyé</b>
<b>emploie</b>	<b>essuie</b>
<b>employait</b>	<b>essuyait</b>
<b>emploiera</b>	<b>essuiera</b>

(Attention! « envoyer » fait « enverra » au futur!)

M. Martial a <sup>(employer)</sup> plus d'une heure à <sup>(nettoyer)</sup> son pantalon. Mais il a été nécessaire de l'<sup>(envoyer)</sup> à nettoyer en ville. Une autre fois, M. Martial n'<sup>(employer)</sup> plus son temps à cela. Il ne <sup>(nettoyer)</sup> plus ses vêtements lui-même. Naturellement, il a <sup>(essuyer)</sup> la poussière et la terre, et c'est très bien. Mais une tache d'herbe ne s'<sup>(essuyer)</sup> pas, et M. Martial serait bête s'il n'<sup>(envoyer)</sup> pas son pantalon à <sup>(nettoyer)</sup> en ville. Une autre fois, il l'<sup>(envoyer)</sup> tout de suite à <sup>(nettoyer)</sup>

<b>j'emploie</b>	<b>j'essuie</b>
<b>tu emploies</b>	<b>tu essuies</b>
<b>il emploie</b>	<b>il essuie</b>
<b>nous employons</b>	<b>nous essuyons</b>
<b>vous employez</b>	<b>vous essuyez</b>
<b>ils emploient</b>	<b>ils essuient</b>

«Vous <sup>(essuyer)</sup>-vous bien les mains, quand vous vous lavez?» demande M. Doumier aux enfants. «Oh, oui, grand-papa, nous nous les <sup>(essuyer)</sup> toujours!» Quand

les enfants se sont lavé les mains, ils se les <sup>(essuyer)</sup>  
toujours. « Avec quoi <sup>(nettoyer)</sup> -tu cette tache, Fati-  
ma? » « Je la <sup>(nettoyer)</sup> avec du pain, Arthur. » « On  
ne <sup>(nettoyer)</sup> pas les taches avec du pain! » « Si, cer-  
taines taches se <sup>(nettoyer)</sup> très bien avec du pain. »  
« Quel mot <sup>(employer)</sup> -vous en français pour remercier  
une personne, John? » « J' <sup>(employer)</sup> le mot merci. »  
« Tu <sup>(envoyer)</sup> déjà ta lettre aujourd'hui? » Oui, Marie-  
Anne <sup>(envoyer)</sup> déjà sa lettre à ses parents au-  
jourd'hui. « Et vous, vous n' <sup>(envoyer)</sup> pas vos lettres  
en même temps que moi? » « Non, nous ne les <sup>(envoyer)</sup>  
pas encore, maman. »

## JEANNE D'ARC

Le lendemain soir, M. Doumier, Marie-Anne et  
*lə lādmē swa:r, māsjo dumje, mari a:n e*

Jeanne se réunirent de nouveau dans le salon, et  
*za:n sə reynj:r də nuvo dā l salō, e*

M. Doumier dit: « Alors, ce soir, c'est de Jeanne  
*māsjo dumje di: «alɔ:r, sə swa:r, sɛ d za:n*

d'Arc que vous voulez que je vous parle? » « Oui,  
*dark kə vu vule k zə vu parl?» «wi,*

grand-papa, » répondit la fillette. « Je te l'ai promis, »  
*grāpapa,» repōdi la fijet. «zə tə le prɔmi,»*

dit alors M. Doumier, « mais ne connais-tu pas déjà  
*di alɔ:r māsjo dumje, «mɛ n kɔne ty pa deza*

très bien toute l'histoire de Jeanne d'Arc? » « Oh, si,  
*trɛ bjē tut listwa:r də za:n dark?» «o, si,*

mais j'aime quand même l'écouter. Quand on jouait  
*me zɛ:m kã mɛ:m lekute. kã -tō zwe*

Jeanne d'Arc, à l'école, c'était toujours moi qui étais  
*za:n dark, a lekɔl, setɛ tuzu:r mwa ki ɛtɛ*

Jeanne! » « Parce que tu as le même nom qu'elle? »  
*za:n!» «pɑrs kə ty a l mɛ:m nō kel?»*

« Non, parce que notre maîtresse disait que je lui  
*«nō, pɑrs kə nɔtrə metres dize kə zə lɥi*

ressemblais. Tu ne trouves pas? » « Peut-être bien, »  
*rsāble. ty n tru:v pa?» «pœtɛ:trɛ bjē,»*

dit le grand-père en souriant, puis il se mit à raconter  
*di l grāpe:r ā surjā, pyi il sə mi a rakōte*

l'histoire de Jeanne d'Arc.

*listwa:r də za:n dark.*

« Le six janvier, très probablement de l'an quatorze  
*«lə sis zāvje, tre pɔɔabləmā d lā katorzə*

cent douze, naissait dans le petit village de Domremy  
*sā du:z, nesε dā l pəti vila:z də dōremi*

une petite fille comme les autres, qui fut baptisée  
*yn pəti fi:j kəm le -zo:tr, ki fy batize*

Jeanne. Son père s'appelait Jacques Darc et sa mère  
*za:n. sō pe:r saple za:k dark e sa mε:r*

Isabelle. C'étaient des gens très simples. Jacques  
*izabel. sete de zā tre sē:pl. za:k*

Darc était un paysan. A l'époque de la naissance de  
*dark ete -tā pe:jizā. a lepok də la nesā:s də*

Jeanne il y avait dans la famille trois garçons: Jacques,  
*za:n il jave dā la fami:j trwa garsō: za:k,*

Jean et Pierre, et un an après la naissance de Jeanne,  
*zā e pje:r, e ā -nā apre la nesā:s də za:n,*

sa mère eut une deuxième fille, qui fut baptisée  
*sa mε:r y -tyn dōzjem fi:j, ki fy batize*

Catherine.

*katrin.*

Quand Jeanne devint plus grande, elle fit dans la  
*kā za:n dōvē ply grā:d, el fi dā la*

maison et dans les champs du village le même travail  
*mεzō e dā le fā dy vila:z lə mε:m trava:j*

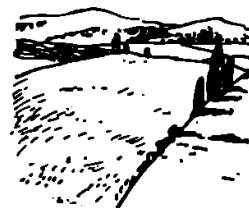
village = petit  
groupe de mai-  
sons à la cam-  
pagne

baptiser = donner  
un nom à un en-  
fant, dans une  
église



un paysan

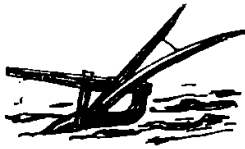
naître  
la naissance



un champ

travailler  
le travail

Chapitre quarante-trois (43).



une charrue

garder ɔ: aller aux  
champs avec

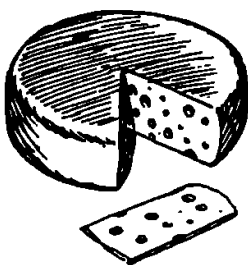
le travail  
les travaux

Beurre



du beurre

On fait le beurre  
avec du lait.



un fromage

repandre =  
continuer

reprit = a repris

que toute autre fille de paysans. Elle conduisait la  
*kə tut o:trə fi:j də pejizā. el kōdyize la*

charrue, gardait les animaux et aidait sa mère à faire  
*fary, garde le -zanimō e ede sa mē:r a fe:r*

les mille travaux de la maison, ce qui n'était pas si  
*le mil travo d la mezō, s ki nete pa si*

peu, à cette époque. » « C'est vrai, » dit Jeanne, « on  
*pø, a set epøk.» «se vre,» di za:n, «ō*

n'avait pas de machines comme aujourd'hui, alors. »  
*nave pa d mafin kom ožurdyi, al:r.»*

« Non, et de plus il fallait faire soi-même tous ses  
*«nō, e d ply il fale fe:r swame:m tu se*

vêtements, et il fallait faire soi-même l'étoffe avec  
*vetmā, e il fale fe:r swame:m letof avek*

laquelle on faisait ces vêtements. Et on faisait soi-  
*lakel ō faze se vetmā. e ō faze swa-*

même son beurre et son fromage, sans parler du pain,  
*me:m sō bæ:r e sō froma:z, sā parle dy pē,*

qu'aujourd'hui encore on fait très souvent soi-même,  
*kožurdyi āk:r ō fe tre suwā swame:m,*

à la campagne. » « C'était dur d'être paysan, au temps  
*a la kāpaŋ.» «sete dy:r de:trə pejizā, o tā*

de Jeanne! » dit Jeanne. « Oui, très dur, » dit M.  
*d za:n!» di za:n. «wi, tre dy:r,» di mäsjo*

Doumier, puis il reprit son histoire.

*dumje, pyi il rapri sō -nistwa:r.*

« Mais Jeanne n'était pas tout à fait comme les autres

*«me za:n nete pa tu -ta fe kom le -zo:trə*

filles de son âge. Beaucoup plus souvent que la  
*fi:j də sō -na:z. boku ply šuvā k la*

plupart de ses amies, elle allait à l'église, et les gens  
*plypa:r də se -zami, el ale -ta legli:z, e le zā*

disaient même qu'elle y allait trop souvent. Elle  
*dize me:m kel i ale tro suvā. el*

allait se promener et jouait aussi, bien entendu, comme  
*ale s promne e zʷɛ osi, bjē -nātādy, kom*

toute fillette de son âge, mais elle allait rarement  
*tut fijet də sō -na:z, me el ale rarmā*

danser, préférant aller soigner les malades et s'occuper  
*dāse, preferā -tale swape le malad e sokype*

des pauvres. Elle aimait beaucoup les pauvres et  
*de po:vr. el eme boku le po:vr e*

demandait souvent à ses parents de les laisser dormir  
*dmāde suvā a se parā d le lese dormi:r*

dans leur maison. Elle voulait même que les pauvres  
*dā læ:r mezō. el vule me:m kə le po:vra*

dorment dans son lit, tandis qu'elle-même dormait  
*dorm dā sō li, tādi kelme:m dorme*

devant la cheminée.  
*dvā la smine.*

Et voilà qu'un jour, à l'âge de onze ou douze ans, cette  
*e vwala kē zu:r, a la:z də ō:z u du:z ā, set*

fillette entendit des voix qui lui dirent d'aller à la  
*fijet ātādi de vwa ki lyi di:r dale a la*

guerre pour libérer la France des Anglais. (La France  
*ge:r pur libere la frā:s de -zāgle. [la frā:s*

il est pauvre = il  
 a peu d'argent

dormir  
 (que) je dorme  
 (que) nous dor-  
 mions

libre  
 libérer

Chapitre quarante-trois (43).

et l'Angleterre étaient en guerre depuis 1337.)  
*e lāglæte:r ete -tā ge:r dəpyi tre:zə sã trätset.]*

D'où venaient ces voix? Nous dirions peut-être au-  
*du vne se vva? nu dirjõ pæte:tr o-*  
 jourd'hui qu'elles venaient de Jeanne elle-même, ... »  
*zurdyi kel vne d za:n elme:m,...»*



Jeanne entend une voix.

Ici, la petite Jeanne arrêta son grand-père et lui dit,  
*isi, la ptit za:n areta sã grāpe:r e lyi di,*  
 très sûre d'elle-même: « Non! C'étaient les voix des  
*tre sy:r delme:m: «nõ! sete le vva de*  
 anges qui protégeaient Jeanne d'Arc! » « Je ne dis  
*-zã:z ki proteze za:n dark!» «zə n di*  
 pas non, » lui dit son grand-père en souriant, puis il  
*pa nõ,» lyi di sã grāpe:r ā surjã, pyi il*  
 reprit:  
*rəpri:*



« Jeanne elle-même croyait entendre ses anges, et  
*«za:n elme:m krwaʒe ātā:dra se -zā:ʒ, e*

quand elle les entendait, elle se mettait à genoux et  
*kā -tel le -zātāde, el sə mete a ʒnu e*

priait. Ainsi se passèrent quatre ou cinq années. Mais  
*prie. ēsi s pase:r katr u sē -kane. me*

voilà qu'un jour, une voix lui dit avec plus de force  
*vvala kē ʒu:r, yn vva lʒi di avek ply d fɔrs*

que les autres que Dieu avait grande pitié du peuple  
*kə le -zo:trə kə dʒə ave grā:d pitje dy pœplə*

de France et qu'il fallait qu'elle, Jeanne, quitte la  
*də frā:s e kil fale kel, ʒa:n, kit la*

Lorraine, son pays, et s'en aille en France. (A ce  
*lɔren, sō peʒi, e sā -na:ʒ ā frā:s. [a s*

temps-là, la Lorraine ne faisait pas encore partie du  
*tā la, la lɔren nə fəze pa -zāko:r parti dy*

royaume de France.) En entendant cela, Jeanne  
*rwaʒo:m də frā:s.] ā -nātādā sla, ʒa:n*

commença à pleurer, car elle n'était qu'une très jeune  
*kəmāsa a plære, kar el nete kyn tre ʒœn*

fille de seize ans et était remplie de crainte à l'idée  
*fi:ʒ də sɛ:z ā e ete rāpli də krē:t a lide*

d'abandonner sa famille. Mais alors la voix lui dit  
*dabādɔne sa fami:ʒ. me alo:r la vva lʒi di*

qu'elle prenne courage et qu'elle aille à la ville de  
*kel pren kura:ʒ e kel a:ʒ a la vil də*

Vaucouleurs, où elle trouverait un soldat du roi qui la  
*vokulœ:r, u el truvre ē solda dy rwa ki la*



la Lorraine

faire partie de =  
 être une partie de  
 royaume = pays  
 gouverné par un  
 roi



un soldat

dit qu'elle prenne  
 = ordonne qu'elle  
 prenne

## Chapitre quarante-trois (43).



Un roi est couronné.

Une vierge est une fille qui n'est pas mariée.

conduirait sûrement en France, auprès du roi lui-même.  
*kōdyire syrmā ā frā:s, opre dy rwa lyime:m.*

«Va, fille de Dieu, va, va, va!» dit la voix une der-  
 «*va, fi:j də djø, va, va, va!*» di la vwa yn der-  
 nière fois, et Jeanne partit.  
*nje:r fwa, e za:n parti.*

Elle demanda à son oncle, Durand Laxart, de l'ac-  
*el dāmāda a sō -nō:kl, dyrā laksa:r, də la-*

compagner à Vaucouleurs, lui disant qu'elle devait  
*kōpāne a vokulæ:r, lyi dizā kel dāve*

aller en France pour y faire couronner Charles VII,  
*ale ā frā:s pur i fe:r kurone farl set,*

afin qu'il soit vraiment roi de France. «Car,» dit-  
*afē kil swa vremā rwa də frā:s. «kar,» di*

elle, «n'a-t-il pas été dit que la France serait relevée  
*-tel, «na -til pa ete di kə la frā:s sere rāve*

par une vierge?»  
*par yn vjerz?»*

En quittant Domremy, Jeanne dit: «Adieu!» à ses amis  
*ā kitā dōremi, za:n di: «adjø!» a se -zami*

et elle leur dit qu'elle relèverait la France et ferait  
*e el lær di kel rāevre la frā:s e fre*

couronner le roi. Ses parents étaient très tristes de  
*kurone lə rwa. se parā ete tre trist də*

la voir partir, et ils pleurèrent beaucoup, mais rien ne  
*la vwa:r parti:r, e il plære:r boku, me rjē n*

pouvait arrêter Jeanne. Elle n'obéissait plus aux  
*puve arete za:n. el nobeise ply o*

hommes, mais à ses voix, c'est-à-dire à Dieu, son  
*-zom, me a se vwa, se -ta di:r a djø, sō*

Seigneur, comme elle le disait elle-même.

*sejœ:r, kom el la dize elmε:m.*

seigneur =  
 maître

Arrivée à Vaucouleurs, Jeanne essaya de se faire rece-  
*arrive a vokulœ:r, za:n eseja d sə fe:r rəs-*

voir par Robert de Baudricourt, qui était le chef de  
*vwa:r par robe:r də bodriku:r, ki ete l sef də*

chef = celui qui  
 donne les ordres

la ville. Ce capitaine était le soldat dont avaient parlé  
*la vil. sə kapiten ete l solda dō -tave parle*

capitaine = chef  
 d'un grand groupe  
 de soldats

ses voix, Jeanne en était sûre. Mais il refusait de  
*se vwa, za:n ā -nete sy:r. me il rəfyze də*

croire que cette fillette ait quelque chose d'important  
*krwa:r kə set fijet ε kelkə fo:z . dēportā*

à dire au roi. Alors, Jeanne alla avec son oncle auprès  
*a di:r o rwa. alb:r, za:n ala avek sō -nō:kl opre*

du duc de Lorraine, qui l'écouta aimablement et lui  
*dy dyk də loren, ki lekuta emablēmā e lyi*

Les ducs étaient  
 les premiers hom-  
 mes du royaume  
 après le roi et ses  
 fils.

donna de l'argent. Après cela, ayant probablement  
*dōna d larzā. apre sla, ejā prōablēmā*

plus foi en elle qu'au moment de son arrivée à Vau-  
*ply fwa ā -nel ko momā d sō -narive a vo-*

avoir foi en une  
 personne ɔ: croire  
 à ce que dit cette  
 personne

couleurs, Robert de Baudricourt se décida à lui donner  
*kulœ:r, robe:r də bodriku:r sə desida a lyi dōne*

quelques soldats pour l'accompagner jusqu'à Chinon,  
*kelk solda pur lakōpane zyska jinō,*

la ville où se trouvait le roi Charles.

*la vil u sə truve la rwa farl.*

Chapitre quarante-trois (43).

commode ɔ:  
agréable

pucelle = vierge

de nuit ɔ: pendant  
là nuit

Jeanne avait quitté son village habillée de vêtements  
*ʒa:n ave kite sɔ̃ vila:ʒ abije d vetmā*  
 ordinaires de femme, en étoffe rouge. Comme ces  
*ordine:r də fam, ā -netɔʃ ru:ʒ. kɔm se*  
 vêtements n'étaient pas très commodes pour un long  
*vetmā nete pa tre kɔmɔd pur ā lɔ̃*  
 voyage à cheval, les habitants de Vaucouleurs ache-  
*vwaʒa:ʒ a fval, le -zabitā d vokulæ:r af-*  
 tèrent à Jeanne des vêtements d'homme, beaucoup plus  
*te:r a ʒa:n de vetmā dɔm, boku ply*  
 commodes, ainsi qu'un cheval. Car les habitants de  
*kɔmɔd, ěsi kã fval. kar le -zabitā d*  
 Vaucouleurs, pauvres gens comme ses propres parents,  
*vokulæ:r, pɔ:vra ʒā kɔm se pɔpɔra parā,*  
 avaient foi en Jeanne. C'est ainsi que le dimanche 13 fé-  
*ave fwa ā ʒa:n. se -tĕsi k la dimā:ʃ tre:z fe-*  
 vrier 1429, la Pucelle et ses compagnons  
*vrije katorzə sã vĕtnæf, la pysel e se kɔpanɔ̃*  
 se mirent en route, à travers un pays occupé  
*s mi:r ā rut, a trave:r ā peʒi ɔkype*  
 par les Anglais, qui depuis bien des années étaient en  
*par le -zãgle, ki dɔpyi bjĕ de -zane ete -tã*  
 guerre avec la France. Pour éviter les soldats  
*ge:r avek la frã:s. pur evite le solda*  
 ennemis on voyageait souvent de nuit et on évitait  
*enmi ɔ̃ vwaʒaze suvã də nyi e ɔ̃ -nevite*  
 naturellement toutes les villes et tous les villages. Au  
*natyrelmā tut le vil e tu le vila:ʒ. o*

bout de onze jours, Jeanne et ses six compagnons de

*bu da ò:zə zu:r, za:n , e se si kōpaŋō d*

route arrivèrent à Chinon, où, comme nous l'avons vu,

*rut arive:r a finō, u, kōm nu lavō vy,*

se trouvait le roi à ce moment. »

*sə truve lə rwa a s mōmā.»*

Ici, Jeannette interrompit de nouveau son grand-père:

*isi, zanet ēterōpi d nuvo sō grāpɛ:r:*

interrompt = a  
interrompu

«Pourquoi est-ce qu'il n'était pas à Paris, le roi?»

*«pɔrkwa es kil nete pa a pari, lə rwa?»*

«Parce que Paris, alors, n'obéissait pas au roi. Paris

*«pars kə pari, alɔ:r, nɔbeise pa o rwa. pari*

était aux mains des Anglais dont le roi, Henri VI,

*ete -to mē de -zāgle dō lə rwa, āri sis,*

fils d'un roi d'Angleterre et de la fille d'un roi de

*fis dā rwa dāglate:r e d la fi:j dā rwa da*

France, voulait être reconnu comme vrai roi de

*frā:s, vule -te:trə rəkonj kōm vre rwa da*

reconnu ɔ: accepté

France. Le roi Charles VII n'avait à ce moment que

*frā:s. lə rwa farl set nave -ta s mōmā kə*

quelques villes et une petite partie du pays. Mais tout

*kelk vil e yn pətiti parti dy peji. me tu*

cela, tu le savais, non?» «Oui, c'est vrai, » répondit

*sla, ty l save, nō?» «wi, se vre,» repōdi*

Jeanne, «je le savais mais je n'y pensais pas. Con-

*za:n, «zə l save me zə ni pāse pa. kō-*

tinue, grand-papa! Dis-moi comment Jeanne d'Arc a

*tiny, grāpapa! di mwa kōmā za:n dark a*

## Chapitre quarante-trois (43).

se disait ɔ: disait  
qu'elle était



une sorcière

mission ɔ: ce que  
Dieu lui avait or-  
donné de faire

assiéger une ville  
= entourer une  
ville d'une armée,  
pour la conquérir



le diable

rencontré le roi de France. » Et M. Doumier reprit:  
*rākōtre lə rwa də frā:s.* » e məsjə dumje rəpri:

« Quand la Pucelle arriva à Chinon, le roi Charles ne  
*«kā la pysel ariva a sinō, lə rwa farl nə*

voulut d'abord pas la recevoir. Cette jeune fille qui  
*vuly dabɔ:r pa la rsəwə:r. set zœn fi:j ki*

se disait envoyée par Dieu lui faisait peur, il ne savait  
*s dize āwəje par djø lɥi fəzε pæ:r, il nə save*

que penser d'elle. Qui prouverait que Jeanne n'était  
*k pāse del. ki pruvre k za:n nete*

pas une sorcière, et que son maître n'était pas le diable?  
*pa yn sɔrsjɛ:r, e k sō mɛ:trə nete pa l dʒa:bl?*

Il lui fit demander pourquoi elle était venue, à quoi  
*il lɥi fi dmāde purkwa el ete vny, a kwa*

elle répondit qu'elle avait une double mission. D'abord,  
*el repōdi kel ave -tyn dublə misjō. `dabɔ:r,*

elle avait la mission de libérer la ville d'Orléans que  
*el ave la misjō d libere la vil dɔrleā k*

les Anglais assiégeaient depuis des mois. Ensuite,  
*le -zāgle asjezε dəpɥi de mwə. āsyit,*

elle avait reçu de son Seigneur la mission de mener le  
*el ave rsy d sō sepnæ:r la misjō d mæne lə*

roi à Reims pour l'y faire couronner. Mais le roi  
*rwa a rē:s pur li fe:r kurɔne. mə lə rwa*

n'osait toujours pas la recevoir. Il la fit d'abord  
*noze tuzu:r pa la rsəwə:r. il la fi dabɔ:r*

interroger par des gens d'église, et ce n'est que lorsque  
*ēterɔze par de zā degli:z, e s nə k lɔrskə*

ceux-ci lui firent savoir qu'ils n'avaient trouvé rien de  
*sosi lyi fi:r savwa:r kil nave truve rjē d*

mauvais en Jeanne et que rien ne permettait de sup-  
*moue ā za:n e kə rjē n permete d sy-*

poser qu'elle était envoyée par le diable, que Charles VII  
*poze kel ete -tāvwaje par lə dju:bl, kə farl set*

permit enfin à la Pucelle de venir à la Cour.  
*permi āfē a la pysel də uni:r a la ku:r.*

Même alors, le roi voulut une dernière fois mettre  
*mē:m als:r, lə rwa vuly yn dernje:r fwa metra*

Jeanne à l'épreuve. Quand elle entra dans la salle,  
*za:n a lepræ:v. kã -tel ātra dā la sal,*

le roi se retira dans le fond et l'on montra à Jeanne  
*lə rwa s ratira dā l fō e lō mōtra a za:n*

un des hommes de la Cour, en lui disant que c'était  
*ā de -zom də la ku:r, ā lyi dizā k sete*

là le roi.  
*la lə rwa.*

Mais Jeanne reconnut le roi du premier coup, alla droit  
*mē za:n rakony lə rwa dy prəmje ku, ala drwa*

vers lui et, comme il lui demandait son nom, elle lui  
*ver lyi e, kōm il lyi dmāde sō nō, el lyi*

répondit, mettant un genou à terre: « Gentil seigneur,  
*repōdi, metā ā znu a te:r. «zāti sejnæ:r,*

j'ai nom Jeanne la Pucelle, et le Roi des Cieux te fait  
*ze nō za:n la pysel, e lə rwa de sjø t fe*

savoir par moi que tu seras couronné et sacré à Reims,  
*savwa:r par mwa kə ty sra kurone e sakre a rē:s,*

la cour ɔ: le lieu  
 où se trouve le roi  
 et les personnes  
 qui l'entourent

mettre à l'épreuve  
 = poser une per-  
 sonne devant une  
 difficulté, pour  
 voir ce que cette  
 personne sait faire

c'était là ɔ: cet  
 homme-là était

reconnut = a  
 reconnu  
 coup = coup d'œil

gentil ɔ: cher

le ciel  
 les cieux

sacrer = faire roi  
 au nom de Dieu



Jeanne reconnaît le roi.

lieutenant ɔ: per-  
sonne qui donne  
des ordres à la  
place de son chef  
à la suite de ɔ:  
après

de la part de = au  
nom de

héritier ɔ: celui  
qui devient roi  
après son père

recevoir  
(que) je reçoive  
(que) nous rece-  
vions

couronner  
le couronnement

et que tu seras lieutenant du Roi des Cieux qui est  
*e ka ty sra ljo:nā dy rwa de sjø ki e*

roi de France. » Et à la suite d'autres questions, Jeanne  
*rwa da frā:s.» e a la syit do:trə kestjō, za:n*

dit de nouveau au roi: «Je te dis de la part de mon  
*di d nuvo o rwa: «zə tə di d la pa:r də mō*

Seigneur que tu es vrai héritier de France, et fils de  
*sejœ:r ka ty e vre eritje da frā:s, e fis da*

roi; il m'a envoyée à toi pour te conduire à Reims, pour  
*rwa; il ma āwaje a twa pur tə kōdyi:r a rē:s, pur*

que tu reçoives ton couronnement, si tu le veux. » Le  
*ka ty rswa:v tō kuronmā, si ty l vø.» la*

roi fut très content d'entendre ces mots, car il était très  
*rwa fy tre kōtā dātā:dra se mo, kar il ɛte tre*

faible et n'était pas sûr de lui ni de ses droits à la  
*febl e nete pa sy:r da luy ni d se drwa a la*



couronne de France. Mais ce qui finit probablement  
*kurɔn də frã:s. mɛ s ki fini probablãmã*

par faire disparaître les doutes du roi, ce fut que  
*par fe:r dispare:trə le dut dy rwa, sə fy k*

Jeanne d'Arc, quand elle fut seule avec lui, lui répéta  
*ʒa:n dark, kã -tel fy sæl avək lyi, lyi repeta*

mot à mot une prière qu'il avait faite à Dieu quatre  
*mɔ -ta mo yn pri:e:r kil ave fet a djø katrə*

mois plus tôt et que personne n'avait entendue. Elle  
*mwa ply to e k pɛrson nave -tãtãdy. el*

lui dit également où il l'avait faite et quel jour. Après  
*lyi di egalmã u il lave fet e kel zu:r. apre*

cela, le roi fit connaître à sa Cour qu'il avait mainte-  
*sla, lə rwa fi kɔnɛ:tr a sa ku:r kil ave mêt-*

nant pleine foi en Jeanne la Pucelle.  
*nã plɛn fwa ã ʒa:n la pysel.*

Peu de temps après, Jeanne fut armée en capitaine et  
*pø d tã -zapre, ʒa:n fy -tarme ã kapiten e*

partit, à la tête d'une armée, à l'aide de la ville  
*parti, a la tɛ:t dyn arme, a lɛ:d də la vil*

d'Orléans, assiégée par les Anglais. La seule arme de  
*dɔrleã, asjeze par le -zãgle. la sæl arm də*

Jeanne était une vieille épée dont elle ne se servit  
*ʒa:n ɛtɛ -tyn vje:j epe dɔ -tel nə sə servi*

jamais, car elle ne voulait pas faire couler le sang.  
*ʒame, kar el nə vule pa fe:r kule l sã.*

En arrivant devant Orléans Jeanne promit au roi  
*ã -narivã dvã ɔrleã ʒa:n prɔmi o rwa*



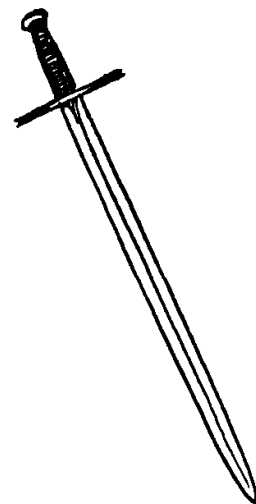
une couronne

finit par faire =  
fit enfin

douter  
un doute

prier  
une prière

armer  
une arme



une épée

se servit de =  
employa

## Chapitre quarante-trois (43).

tint = a tenu

qu'avant cinq jours la ville serait libérée. Et elle tint  
*kavā sē zu:r la vil sære libere. e el tē*

sa promesse. »

*sa promes.»*

Ici, M. Doumier s'arrêta et comme il ne semblait  
*isi, masjə dumje sareta e kom il nə sāble*

pas vouloir continuer, Jeanne lui demanda: « Et alors,  
*pa vulwa:r kōtinje, za:n lji dmāda: «e alc:r,*

grand-père? Qu'est-ce qu'elle a fait, Jeanne d'Arc? »  
*grāpe:r? kes kel a fe, za:n dark?»*

Mais son grand-père, regardant sa montre au lieu de  
*me sō grāpe:r, rəgardā sa mō:tr o ljə d*

répondre, lui dit: «Oh, oh! Il est déjà onze heures, et  
*repō:dr, lji di: «o, o! il e deza ō:z æ:r, e*

tu n'es pas encore couchée! Que pense ta maman de  
*ty nə pa -zāko:r kufe! kə pā:s ta māmā d*

ce vieux grand-père qui oublie que les petites filles  
*sə vjə grāpe:r ki ubli k le ptit fi:j*

ne doivent pas se coucher trop tard? » «Maman pense  
*nə dwa:v pa s kufe tro ta:r?» «māmā pā:s*

sûrement que tu es un bon vieux grand-père qui ra-  
*syrmā kə ty ε -zā bō vjə grāpe:r ki ra-*

conte de très belles histoires! » dit la fillette. Marie-  
*kō:t də tre bel -zistwa:r!» di la fijet. mari*

Anne sourit et dit en se levant: «Tu as raison, Jeannette,  
*a:n suri e di ā s ləvā: «ty a rezō, zanet,*

mais grand-père a raison aussi. Il est très tard.  
*me grāpe:r a rezō osi. il ε tre ta:r.*

Viens vite te coucher, et demain soir grand-père finira  
*vjē vit tə kuʃe, e dmē swa:r grāpe:r finira*

peut-être son histoire. » « C'est promis! » dit M.  
*ʔæte:trə sō -nistwa:r.» «se prɔmi!» di məsʃə*

Doumier, et sur ces mots tout le monde quitta le salon  
*dumje, e syr se mo tu l mō:d kita l salō*

et alla se coucher.

*e ala s kuʃe.*

#### EXERCICE A.

Jeanne d'Arc est née dans un petit — de France. Quand on l'a —, on lui a donné le nom de Jeanne. Son père était un —. Au moment de la — de Jeanne, la famille avait trois enfants. Les plus grands allaient tous les jours travailler dans les — du village. Bientôt Jeanne fit le même — que ses frères. Elle — les animaux et aidait sa mère à la maison.

A cette époque, les paysans faisaient eux-mêmes leur beurre et leur —. C'était — d'être paysan. Jeanne demandait souvent à ses parents de permettre aux — de dormir dans son lit. A l'âge de onze ans, Jeanne entendit des voix qui lui dirent de — la France. La France n'était pas vraiment son pays, car la Lorraine, à ce temps-là, ne faisait pas encore — de la France. La France était un —, la Lorraine ne l'était pas.

## Chapitre quarante-trois (43).

MOTS:  
 le beurre  
 un champ  
 une charrue  
 un chef  
 les cieux  
 un compagnon  
 de route  
 une cour  
 une couronne  
 un couronne-  
 ment  
 un diable  
 un doute  
 un droit  
 un duc  
 une épée  
 une épreuve  
 une étoffe  
 une foi  
 un fond  
 un fromage  
 un héritier  
 un lieutenant  
 une mission  
 des mots-  
 croisés  
 une naissance  
 un paysan  
 une prière  
 une pucelle  
 un royaume  
 une salle  
 un seigneur  
 un soldat  
 une sorcière  
 un travail  
 les travaux  
 une vierge  
 un village  
 double  
 commode  
 pauvre  
 ils achetèrent

### EXERCICE B.

Voici de nouveau un exercice que l'on appelle en français des « mots-croisés » [*mo krowaze*]:

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

- 1) Groupe de maisons plus petit qu'une ville. Dans les villes, aujourd'hui, on ne fait — son propre fromage, — sa propre étoffe.
- 2) Marsile a promis à Charlemagne de lui envoyer beaucoup d'— et d'argent.
- 3) Avez-vous été à Londres? Non, je n'— ai jamais été. Une demi-heure est la — d'une heure.
- 4) Veut dire: « laissés seuls ».
- 5) Le contraire de « triste ».  
Pluriel de la deuxième partie du passé composé du verbe « avoir ».

<p>6) Jean — Paul sont deux garçons. Entre le printemps et l'automne. Deuxième partie du passé composé de « pouvoir ».</p>	<p>armer assiéger baptiser couronner il devint nous dirions il écouta garder il interrompit interroger jouer libérer il naissait il obéissait occuper ils passèrent il permit ils pleurèrent (que) tu reçois reconnaitre il reconnut relever il répéta il reprit il se retira ils se réunirent sacrer se servir de il tint à cheval afin que ainsi que à la suite de armer en capitaine avoir foi en avoir nom c'était là le roi de la part de de nuit de plus du premier coup</p>
<p>7) La France a eu beaucoup d'empereurs et de —. Si — a beaucoup d'argent, on peut acheter de belles choses.</p>	
<p>8) Comme le numéro 7. Ces deux lettres devant un verbe montrent que l'on fait une chose encore une fois.</p>	
<p>9) Le soleil se lève à l'est et se couche à l'—.</p>	
<p>10) Marie-Anne embrasse ses enfants avec grande —.</p>	
<p>A) Forme du futur d'un verbe qui veut dire: «aller d'un endroit à l'autre par le train, dans un bateau, etc. »</p>	
<p>B) « Finissez » est une forme du verbe fin—. Les aveugles ont souvent un — à la main droite quand ils marchent dans la rue.</p>	
<p>C) Dernier mois du printemps. Trois cent soixante-cinq ou soixante-six jours.</p>	
<p>D) Le roi des animaux. Petit mot qui sert à montrer une condition.</p>	
<p>E) Allons dîner au restaurant! Ah, voilà une bonne —! On fait les bagues avec de l'argent ou de l'—.</p>	
<p>F) Le contraire de « rien ». Féminin de la deuxième partie du passé composé du verbe « avoir ».</p>	

## Chapitre quarante-trois (43).

faire connaître  
faire partie de  
finir par faire  
il lui faisait  
peur  
mettre à  
l'épreuve  
ne savoir que  
penser  
obéir à  
pleine foi  
prendre courage  
qui se disait  
envoyé  
se faire recevoir  
se mettre en  
route  
Chinon  
la Lorraine  
Orléans  
Reims  
Vaucouleurs  
Robert de  
Baudricourt  
Durand  
Laxart

G) Très petits animaux que les oiseaux mangent en volant.

H) Il ne faut pas parler — mangeant.  
Deux fois la lettre qui montre qu'un mot est au pluriel.

I) Veut dire: « prend avec soi ».

J) Terre entourée d'eau (au pluriel).  
Avez-vous une fille? Oui, j'en ai —.

### EXERCICE C.

(que) je dorme	(que) nous dormions
(que) tu dormes	(que) vous dormiez
(qu') il dorme	(qu') ils dorment

Comment veux-tu que je — quand tu fais tant de bruit? Il faut que les malades — beaucoup. Je ne veux pas que vous — trop, Jean et Henri! Jusqu'à quelle heure permets-tu que nous —? Je permets que tu — jusqu'à huit heures, Jean, mais pas plus longtemps. Il ne faut pas qu'un jeune garçon — trop.

(que) je reçoive	(que) nous recevions
(que) tu reçoives	(que) vous receviez
(qu') il reçoive	(qu') ils reçoivent

Il faut que Marie-Anne — ce télégramme demain. M. Doumier aimerait que Marie-Anne et ses enfants — sa lettre le plus tôt possible. Où voulez-vous que nous — cette personne? Je veux que vous la — dans le salon. Comment faut-il que je — cette dame? Il faut que tu la — très aimablement.

EXERCICE D.

Voici un exercice d'une nouvelle sorte. Nous vous donnons quelques phrases très simples où vous devez remarquer comment sont écrits certains mots, après quoi vous devez essayer de dire quand on écrit ces mots d'une manière ou de l'autre. Voici un exemple:

Si vous lisez les phrases suivantes: « Jean est un enfant », « Jean et Henri sont deux enfants », « Nicole est grande », « Nicole et Louise sont grandes », vous voyez que les mots « enfant » et « grande » s'écrivent sans « -s » dans un cas, avec un « -s » dans l'autre. Et vous pouvez dire qu'en français, les substantifs et les adjectifs s'écrivent avec un « -s » quand ils sont au pluriel, et sans « -s » quand ils sont au singulier. C'est tout ce que vous pouvez dire après avoir lu ces quatre phrases.

Essayez maintenant vous-même de trouver ce que l'on peut dire au sujet des phrases suivantes: « Il est nerveux », « Elle est nerveuse », « Il est heureux », « Elle est heureuse ».

Et que pouvez-vous dire au sujet des phrases: « Jean est heureux », « Jean et Bernard sont heureux », « André est nerveux », « André et Henri sont nerveux »?

Et enfin, que peut-on dire au sujet des phrases: « J'aimerais avoir un cheval », « Moi, j'aimerais avoir deux chevaux », « C'est un joli petit animal », « Il a deux jolis petits animaux »?

RÉSUMÉ (1)

**Ayant mangé**      **Etant sorti**

Voici deux phrases: « *Ayant mangé*, il quitta le restaurant. » « *Ayant mangé*, ils quittèrent le restaurant. » Nous voyons que la forme « mangé » reste la même après « ayant », même si le verbe qui suit est au pluriel. Nous dirons de même: « *Ayant marché* très vite, il *était* fatigué » et: « *Ayant marché* très vite, ils *étaient* fatigués. »

Mais voici quelques autres phrases: « *Étant sorti*, il ne pouvait nous entendre. » « *Étant sortie*, elle ne pouvait nous entendre. » « *Étant sortis*, ils ne pouvaient nous entendre. » « *Étant sorties*, elles ne pouvaient nous entendre. » Nous voyons qu'après « étant », la forme « sorti » devient « sortie » au féminin singulier, « sortis » au masculin pluriel et « sorties » au féminin pluriel. Et nous écrivons de même: « *Étant content* de nous, il nous donna une pomme » et: « *Étant contents* de nous, ils nous donnèrent une pomme. »

Regardons maintenant les deux phrases: « *Ayant mangé*, il quitta le restaurant. » « *Ayant mangé*, il ne déjeuna pas avec nous. » Dans ces deux phrases, les mots « ayant mangé » n'ont pas le même sens. Dans la première phrase, « ayant mangé » veut dire: « après avoir mangé » ou: « quand il eut mangé ». Dans la deuxième phrase, « ayant mangé » veut dire: « comme il avait mangé » ou: « parce qu'il avait mangé ». Nous avons la même différence entre les deux phrases: « *S'étant couché*, il a éteint la lampe. » « *S'étant couché*, il ne pouvait sortir avec nous. » Dans la première phrase, « s'étant couché »



veut dire: « quand il s'est couché »; dans la deuxième phrase, « s'étant couché » veut dire: « comme il s'était couché ».

Dans beaucoup de phrases, naturellement, la forme composée avec « ayant » ou « étant » peut avoir les deux sens, et c'est seulement le reste du texte qui nous dit si c'est l'un ou l'autre sens. Par exemple: « *Ayant lu le livre, il en demanda un autre.* » Ici, « ayant lu » peut avoir deux sens: « quand il eut lu » et « comme il avait lu ». Nous ne pouvons savoir quel sens est le juste sans connaître le reste du texte.

Un autre exemple: « *Étant arrivé, il descendit du train.* » Ici, aussi, nous avons deux possibilités, puisque « étant arrivé » peut avoir le sens de: « quand il fut arrivé » aussi bien que le sens de: « comme il était arrivé ». Le reste du texte seul peut nous dire quel sens est le juste.

## RÉSUMÉ (2)

### La famille d'écrire

De cette famille, vous ne connaissez que les deux verbes « écrire » et « décrire ». Voici un petit exercice sur ces deux verbes.

**écrire**

**a écrit**

**écrit**

**écrivait**

**écrira**

Si M. Doumier (écrire) un livre un jour, il (écrire) probablement un livre sur Jeanne d'Arc. Il aimerait

## Chapitre quarante-trois (43).

(décrire) l'enfance peu connue de la Pucelle. On l'a (décrire) bien des fois, mais M. Doumier croit qu'il aurait quelque chose de nouveau à (écrire) sur ce sujet. Une autre fois, il (décrire) peut-être la dernière bataille de Roland. S'il (écrire) tout cela, son ami Passavant serait sûrement le premier à le lire.

<b>j'écris</b>	<b>nous écrivons</b>
<b>tu écris</b>	<b>vous écrivez</b>
<b>il écrit</b>	<b>ils écrivent</b>

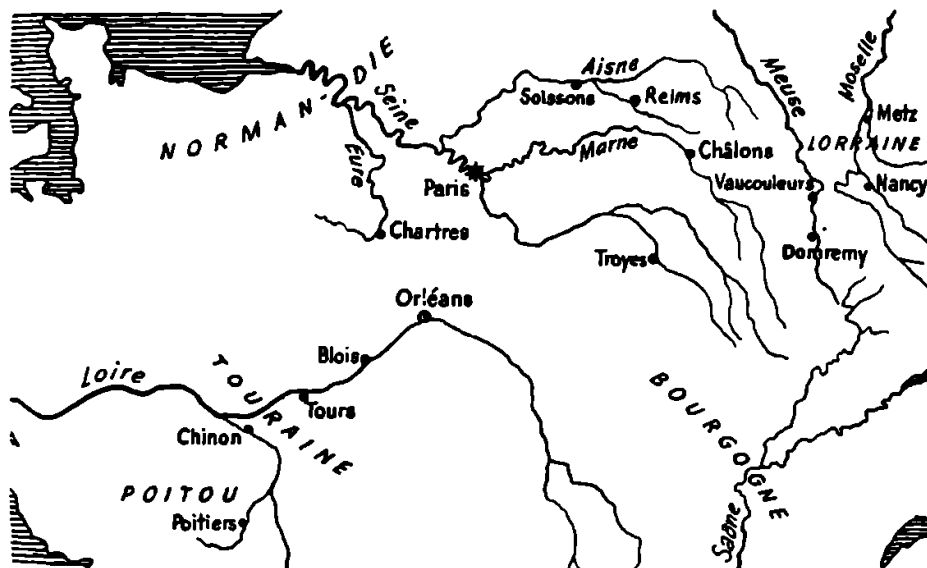
« A qui (écrire) -tu, Fatima? » « J' (écrire) à maman, Mme Marie-Anne. Je lui (décrire) notre arrivée à Villebourg. » Fatima (écrire) souvent à sa mère, plus souvent que Jeanne et Arthur n' (écrire) à leurs grands-parents. Mais aujourd'hui, quand Marie-Anne leur demande: « A qui (écrire) -vous? » ils répondent: « Nous (écrire) à grand-papa et à grand-maman. » « Vous leur (décrire) votre voyage? » « Oui, et nous leur (décrire) aussi notre arrivée à Villebourg. »

## FIN DE L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Le lendemain soir, comme il l'avait promis, M. Dou-  
*la lādmē swa:r, kom il lave prōmi, māsjo du-*  
 mier reprit son récit au point où il l'avait interrompu  
*mje rapri sō resi o pwē u il lave -tēterōpy*

la veille:

*la ve:j:*



« J'ai dit que Jeanne d'Arc tint sa promesse de rendre

*«ze di k za:n dark tē sa prōmes dā rā:dr*

au roi de France, Charles VII, la ville d'Orléans

*o rwa dā frā:s, farl set, la vil dōrleā*

qu'occupaient alors les Anglais. Mais, avant de

*kōkype al:r le -zāgle. me, avā d*

## Chapitre quarante-quatre (44).

	commencer la bataille, Jeanne, qui n'aimait pas faire <i>kɔmāse la bata:ʃ, za:n, ki nemε pa fe:r</i>
	couler le sang, voulut essayer d'écrire aux Anglais, <i>kule l sã, vuly eseje dekri:r o -zãgle,</i>
	leur demandant en phrases très simples de se retirer <i>lær dãmãdã -tã fra:z tre sē:plø də s rətire</i>
	d'Orléans et de rentrer dans leur royaume d'Angleterre. <i>dɔrleã e də rãtre dã lær rwajo:m dãgløte:r.</i>
	Bien entendu, les chefs ennemis, au lieu d'obéir à la <i>bjē -nãtãdy, le sef enmi, o ljø dɔbei:r a la</i>
	jeune fille, se moquèrent d'elle et l'appelèrent par des <i>zœn fi:ʃ, sə mɔke:r del e laple:r par de</i>
	noms très laids. Alors le combat commença, et au <i>nã tre le. alɔ:r lə kɔba kɔmāsa, e o</i>
	bout de cinq jours, comme l'avait promis la Pucelle, <i>bu d sē zu:r, kɔm lave prɔmi la pysel,</i>
délivrer = libérer	Orléans fut délivrée. <i>ɔrleã fy delivre.</i>
c'est une belle ville que Paris = Paris est une belle ville	C'était un étrange capitaine que cette enfant de <i>sete -tã -netrã:ʒ kapiten kə set ãfã d</i>
il est ignorant = il ne sait rien	seize ans! Tout à fait ignorante, elle ne savait ni lire <i>se:z ã! tu -ta fe ɪnɔrã:t, el nə save ni li:r</i>
s'agir (famille de finir)	ni écrire. Mais dès qu'il s'agissait de faire la guerre <i>ni ekri:r. me de kil sazise d fe:r la ge:r</i>
habile = capable	et de conduire une armée, elle devenait plus habile <i>e d kɔdyi:r yn arme, el dɔvne ply -zabil</i>
	que beaucoup d'hommes qui ne faisaient que cela <i>kə boku dɔm ki n faze k sla</i>

depuis leur jeunesse. Chaque fois que l'on faisait ce  
*dəpyi lær zænes. sak fwa k lɔ̃ fəze s*

que Jeanne conseillait de faire, l'ennemi était battu  
*kə za:n kɔ̃seje d fɛ:r, lænmi ete baty*

et les armées du roi de France gagnaient la bataille.  
*e le -zarme dy rwa də frã:s gaje la bata:j.*

Malgré cela, comme nous l'avons vu, Jeanne haïssait le  
*malgre sla, kom nu lavɔ̃ vy, za:n aise l*

sang, elle pleurait souvent en voyant mourir tant de  
*sã, el plære suvã ā vwajã muri:r tã d*

soldats, amis ou ennemis, autour d'elle.  
*solda, ami u enmi, otu:r del.*

Ainsi, quand, à la fin d'un combat très dur, Jeanne  
*ɛsi, kã, a la fɛ dɛ̃ kɔ̃ba tre dy:r, za:n*

vit un des chefs anglais tomber dans la Loire avec  
*vi ɛ̃ de fɛf ɔ̃gle tɔ̃be dã la lwa:r avek*

des centaines de ses hommes et y mourir, elle pleura  
*de sãten də se -zom e i muri:r, el plæra*

beaucoup sur ces hommes. Une autre fois, comme un  
*boku syr se -zom. yn o:tra fwa, kom ɛ̃*

Français emmenait quelques prisonniers anglais, Jeanne  
*frãse ɔ̃mne kelkə prizɔ̃nje ɔ̃gle, za:n*

le vit frapper l'un des prisonniers à la tête, si fort que,  
*la vi frape lɛ̃ de prizɔ̃nje a la tɛ:t, si fɔ:r kə,*

croyant qu'il était mort, il l'abandonna. Jeanne  
*krwajã kil ete mɔ:r, il labãdɔ̃na. za:n*

descendit de cheval et essaya d'aider l'ennemi blessé,  
*desãdi d fɔ̃val e esɛja dede lænmi blɛse,*

battre  
 (est) battu  
 bat  
 battait  
 battra

prisonnier ɔ: enne-  
 mi qui a été pris  
 dans un combat

il descendit  
 ils descendirent

## Chapitre quarante-quatre (44).

consoler = dire  
des mots aimables  
à une personne  
pour qu'elle ait  
moins de douleur

sauver = délivrer  
d'un danger

poursuivre (fa-  
mille de suivre) ɔ:  
continuer



un prêtre

plus tôt que vous  
ne... = plus tôt  
que vous...

le consolant de tout son cœur. » Ici, Jeannette, inter-  
*lə kōsolā d tu sō kœ:r.* » *isi, zanet, ēte-*

rompant son grand-père, dit: « C'est pour cela qu'on  
*rōpā sō grāpɛ:r, di: «se pur sla kō*

appelle Jeanne d'Arc une sainte! » « Pour cela, »  
*-napel za:n dark yn sē:t!* » « *pur sla,* »

dit M. Doumier, « et parce qu'elle a sauvé la France.  
*di māsjo dumje, «e pars kel a sove la frā:s.*

Mais elle n'a été reconnue comme sainte par l'Église  
*me el na ete rkony kom sē:t par legli:z*

que cinq siècles après sa mort, au début du vingtième  
*kə sē sjekl apre sa mɔ:r, o dəby dy vētjem*

siècle. Plus exactement en dix-neuf cent vingt. »  
*sjekl. ply -zegzaktəmā ā diznæf sā vĕ.* »

« Pourquoi est-ce qu'on a attendu si longtemps? » « Ah,  
*«purkwa es kō -na atādy si lōtā?» «a,*

ça, je ne le sais pas, Jeannette, » répondit le grand-père,  
*sa, zə n lə se pa, zanet,* » *repōdi l grāpɛ:r,*

puis il poursuivit:

*pyi il pursyivi:*

« C'est devant Orléans que Jeanne d'Arc fut elle-  
*«se dvā orleā k za:n dark fy el-*

même blessée pour la première fois. La veille déjà  
*me:m blese pur la prēmje:r fwa. la ve:j deza*

elle avait dit à son prêtre: « Levez-vous demain matin  
*el ave di a sō pre:tr: «lave vu dmĕ matĕ*

plus tôt que vous ne l'avez fait aujourd'hui, et tenez-  
*ply to k vu n lave fe ozurɔyi, e tne*

vous toujours auprès de moi, car demain j'aurai  
*vu tuzu:r opre d mwa, kar damē zore*

beaucoup à faire, plus que je n'en ai jamais eu, et  
*boku a fe:r, ply k zə nā -ne zame -zy, e*

demain le sang me sortira du corps, au-dessus de mon  
*dmē l sã m sortira dy ko:r, odsy d mō*

sein. » En effet, l'après-midi, ainsi que Jeanne l'avait  
*sē.» ā -nefe, lapremidi, ēsi k za:n lave*

dit, elle fut atteinte par une flèche un peu au-dessus  
*di, el fy -tatēt par yn flef æ pø odsy*

du sein. Quand elle se sentit blessée elle eut peur  
*dy sē. kã -tel sə sãti blese el y pæ:r*

et se mit à pleurer. Le prêtre la consola aussi bien  
*e s mi a plære. la pre:trə la kōsola osi bjē*

qu'il put, mais ne put calmer entièrement sa douleur.  
*kil py, me n py kalme ātjermā sa dulæ:r.*

Quelques soldats, ayant pitié de la jeune fille, lui  
*kelk solda, ejā pitje d la zæn fi:j, lyi*

proposèrent d'appliquer sur sa blessure quelque chose  
*propoze:r daplike syr sa blesy:r kelkə so:z*

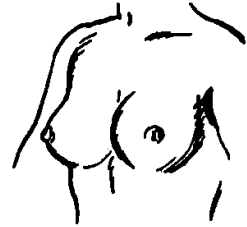
qui l'empêcherait de souffrir. Mais Jeanne, pensant  
*ki lāpefre d sufri:r. me za:n, pāsā*

que c'était un moyen « de sorcière », refusa avec grande  
*k sete -tā mwajē «d sorsje:r», rāfyza avek grā:d*

fermeté, en disant: « Je préférerais plutôt mourir que  
*fermate, ā dizā: «zə préfere plyto muri:r kə*

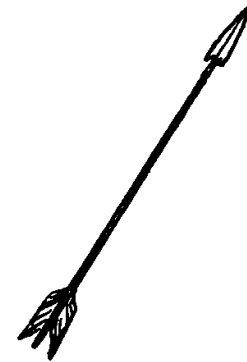
faire quelque chose que je sache être un péché ou  
*fe:r kelkə so:z kə zə saf e:tr æ pefe u*

plus que je n'en  
 ai... = plus que  
 j'en ai...



un sein

atteint ɔ: frappé



une flèche

se sentit = s'est  
 senti

put = a pu

appliquer ɔ:  
 mettre

blesser  
 une blessure

moyen ɔ: chose  
 qui aide

fermeté ɔ: sûreté

péché = chose qui  
 ne plaît pas à  
 Dieu

## Chapitre quarante-quatre (44).

vouloir  
la volonté



des olives



une bouteille  
d'huile (f) d'olives

En France, on met  
de l'huile (d'oli-  
ves) dans la  
salade.

la médecine  
n'existait pas = il  
n'y avait pas de  
médecine

qui soit contre la volonté de Dieu! » Et elle ajouta  
*ki swa kō:trə la volōte də djø!* » e el azuta

qu'elle savait bien qu'elle devait mourir un jour, mais  
*kel save bjē kel dave muri:r ā zu:r, mē*

elle ne savait ni quand, ni où, ni comment, et que si  
*el nə save ni kā, ni u, ni kōmā, e k si*

on pouvait appliquer à sa blessure quelque chose qu'il  
*ō puve aplike a sa blesy:r kelkə ʃo:z kil*

ne soit pas un péché d'employer, elle voulait bien être  
*nə swa pa ā pefe dāplwaje, el vule bjē e:trə*

guérie. On mit alors sur sa blessure de l'huile d'olives,  
*geri. ō mi al:r syr sa blesy:r də lyil doli:v,*

et quand sa douleur ne fut plus si forte, Jeanne  
*e kā sa dulœ:r nə fy ply si fort, za:n*

retourna au combat. »

*rəturna o kōba.»*

« De l'huile d'olives? » demanda Jeanne très étonnée.

*«də lyil doli:v?» dəmāda za:n tre -zetone.*

« Pourquoi? » « Parce qu'à l'époque de Jeanne d'Arc,

*«purkwa?» «pars ka lepok də za:n dark,*

on peut dire que la médecine n'existait pas encore.

*ō pø di:r kə la medsin negziste pa -zākō:r.*

Quand une personne était blessée, on essayait de

*kā -tyn pərsən ete blese, ō -neseje d*

calmer sa douleur, croyant que si la douleur s'en

*kalme sa dulœ:r, krwajā k si la dulœ:r sā*

allait, le mal s'en allait aussi, ce qui, peut-être,

*-nale, lə mal sā -nale osi, s ki, pæte:tr,*



n'était pas toujours si bête. » Après cette explication,  
*nete pa tuzur si be:t.* » *apre set eksplikasjō,*

M. Doumier poursuivit:

*məsjo dumje pursyivi:*

« Après avoir délivré Orléans, Jeanne conduisit les  
*«apre -zavwa:r delivre orleā, za:n kōdyizi le*

armées du roi Charles vers la ville de Reims. En  
*-zarme dy rwa farl ver la vil də rē:s. ā*

chemin, on prit les villes de Troyes et de Châlons.  
*fmē, ō pri le vil də trwa e də šalō.*

L'entrée de Jeanne d'Arc aux côtés de Charles VII  
*lātre d za:n dark o kote d farl set*

dans la ville de Reims fut un véritable triomphe:  
*dā la vil də rē:s fy -tā veritablə trijō:f:*

une grande foule criant et pleurant de joie les accom-  
*yn grā:d ful kriā e plærā d zwa le -zakō-*

pagnait, remplissant les routes menant à Reims, puis  
*pape, rāplisā le rut mənā -ta rē:s, pɔi*

les rues de Reims même, les femmes et les hommes  
*le ry d rē:s mē:m, le fam e le -zom*

essayant de toucher les vêtements de la Pucelle, de  
*esejā d tufe le vetmā d la pysel, də*

baiser ses pieds, ou du moins de la voir et de lui  
*beze se pje, u dy mwē d la vwa:r e də lɔi*

crier leur amour.

*krie lœr amu:r.*

Charles VII fut couronné et sacré dans la cathédrale  
*farl set fy kurone e sakre dā la katedral*

conduisit = a con-  
duit

entrer  
l'entrée (f)  
aux côtés de =  
auprès de

baiser =  
embrasser, tou-  
cher avec la  
bouche

crier ɔ: exprimer  
en criant

## Chapitre quarante-quatre (44).



Charles est couronné à Reims.

de Reims, entouré des ducs et des autres seigneurs  
*də rē:s, āture de dyk e de -zo:trə seŋæ:r*

du côté de... ɔ:  
aux... du royaume qui n'étaient pas passés du côté des  
*dy rwajo:m ki nete pa pase dy kote de*

Anglais. Jeanne se tenait auprès de son roi, habillée  
*-zāgle. za:n sə tne opre d sɔ̃ rwa, abije*

dehors ɔ: pas dans  
les maisons en capitaine, l'épée au côté. Dehors, sur la place et  
*ā kapiten, lepe o kote. də:r, syr la plas e*

dans les rues voisines, le peuple criait sa joie. Et  
*dā le ry vwazin, lə pœplə krie sa zwa. e*

quand le roi eut été sacré, elle lui baisa les genoux  
*kā lə rwa y -tete sakre, el lɥi beza le znu*

et lui dit en pleurant de joie: « Gentil roi, voici fait  
*e lɥi di ā plœrā d zwa: «zāti rwa, vwasi fe*

désirer  
un désir le désir de Dieu, qui voulait que tu viennes à Reims  
*l dezi:r də djø, ki vule k ty vjen a rē:s*

recevoir ton sacre, montrant que tu es le vrai roi et  
*raswaw:r tō sakr, mōtrā k ty ε la vre rwa e*

sacrer  
 le sacre

qu'à toi seul appartient le royaume. »

*ka twa scel apartjē la rwajo:m.»*

En cet instant, Jeanne est au plus haut point de sa vie.

*ā se -tēstā, za:n ε -to pby o pwē d sa vi.*

C'est le couronnement de ses désirs, le triomphe de

*se l kurōnmā d se dezi:r, la trijō:f dā*

ses rêves. Que nous sommes loin de la petite fille de

*se re:v. kō nu som lwē d la ptit fi:j dā*

paysans qui allait aux champs ou gardait les animaux

*pejizā ki ale -to fā u garde le -zanimō*

de son père, et le dimanche allait peut-être se

*d sō pe:r, e l dimā:f ale pæte:trō sō*

promener avec ses amies, comme toute autre fillette

*promne avek se -zami, kōm tut o:trō fijet*

de son âge!

*dā sō -na:z!*

Après le sacre de Charles VII, il aurait fallu marcher

*apre l sakrā dā farl set, il vre faly marfe*

sur Paris qui n'aurait pu résister. Jeanne le demanda

*syr pari ki nvre py reziste. za:n la dmāda*

sur ɔ: contre

le ɔ: de marcher  
 sur Paris

au roi, mais le roi, de nouveau, était plein de doutes.

*o rwa, me la rwa, dā nuvo, ete plē dā dut.*

Il croyait bien en Jeanne, mais il avait parmi ses

*il krwaje bjē ā za:n, me il ave parmi se*

conseillers des hommes qui n'étaient pas du tout

*kōseje de -zōm ki nete pa dy tu*

## Chapitre quarante-quatre (44).

	<p>contents des triomphes de la Pucelle. Ces gens-là  <i>kōtā de trijō:f də la pysel. se zā la</i></p> <p>essayaient par tous les moyens d'empêcher la jeune  <i>eseje par tu le mwajē dāpeje la zæn</i></p> <p>filles de tenir les promesses qu'elle faisait au roi. Et  <i>fi:j də tni:r le promes kel faze o rwa. e</i></p> <p>le roi, faible et sans fermeté, fit passer la volonté de  <i>lə rwa, febl e sā fermate, fi pase la volōte d</i></p> <p>ses conseillers avant celle de Jeanne. On ne marcha  <i>se kōseje avā sel də za:n. ō n marfa</i></p> <p>pas droit sur Paris, mais on s'arrêta d'abord pour  <i>pu drwa syr pari, me ō sareta dabɔ:r pur</i></p> <p>prendre d'autres villes: Beauvais, Compiègne. Paris  <i>prā:drə do:trə vil: boue, kōpjeɲ. pari</i></p> <p>ne fut attaquée que le 8 septembre, sept semaines  <i>n fy -tatake k lə ɣit septā:br, set sæmen</i></p>
de Reims ɔ: à Reims	<p>après le sacre de Reims. Il était trop tard, les Anglais  <i>apre l sakrə də rē:s. il ete tro ta:r, le -zāgle</i></p>
défendre la défense	<p>avaient préparé la défense de la ville, et Jeanne, dans  <i>ave prepare la defā:s də la vil, e za:n, dā</i></p>
dut = a dû	<p>un des premiers combats, fut atteinte par une flèche  <i>-zā de prəmje kōba, fy -tatē:t par yn flef</i></p> <p>et dut se retirer. Alors Charles VII ordonna à ses  <i>e dy s retire. abɔ:r farl set ordona a se</i></p>
chez elles ɔ: dans leurs villes et vil- lages	<p>armées de se retirer jusqu'à la Loire, puis il les laissa  <i>-zarme d sə rtire zyska la lwa:r, pyi il le lesa</i></p> <p>rentrer chez elles. Sa foi en Jeanne était moins grande,  <i>rātre se -zel. sa fwa ā za:n ete mwē grā:d,</i></p>

et il décida d'attendre jusqu'à l'année prochaine.  
*e il desida datā:drə zyska lane ˘ prɔʃen.*

L'hiver se passa sur les bords de la Loire. Les  
*live:r sə pasa syr le bo:r də la lwa:r. le*

ennemis de la Pucelle se servaient de tous les moyens  
*-zenmi d la pysel sə serve d tu le mwajē*

pour atteindre leur but, qui était de tuer ce qui pouvait  
*pur atē:drə lœr by, ki ete d tye s ki puve*

encore exister d'amitié pour Jeanne dans le cœur de  
*ākɔ:r egziste damitje pur za:n dā l kœ:r də*

Charles VII. Cela ne leur fut pas difficile, car Jeanne  
*ʃarl set. sla n lœr fy pa difisil, kar za:n*

elle-même les aida. Cette jeune vierge que le destin  
*elme:m le -zeda. set zœn ˘vjerz kə l destē*

avait faite capitaine et qui, dans la guerre et dans  
*ave fet kapiten e ki, dā la gœ:r e dā*

l'action, était si sûre d'elle-même, croyant en sa mission,  
*laksjō, ete si sy:r delme:m, krwajā -tā sa misjō,*

perdait sa force dans l'inaction. La plus dure épreuve,  
*perde sa fors dā linaksjō. la ply dy:r eprœ:v,*

pour Jeanne, ce fut la vie de Cour. Elle était habile  
*pur za:n, sə fy la vi d ku:r. el ete -tabil*

quand il s'agissait de guerre, mais ignorante de tout  
*kā -til sazise d gœ:r, me ɪnɔrā:t də tu*

quand il s'agissait de ces combats de la Cour, où ce  
*kā -til sazise d se kōba d la ku:r, u s*

n'étaient ni le courage, ni la fermeté qui comptaient.  
*nete ni l kura:z, ni la fermate ki kōte.*

l'hiver se passa ɔ:  
 on passa l'hiver

atteindre ɔ: arri-  
 ver à  
 atteindre  
 a atteint  
 but (m) ɔ: ce que  
 l'on veut

le destin ɔ: les for-  
 ces qui décident  
 de la vie d'une  
 personne

inaction (f) ←  
 action

Chapitre quarante-quatre (44).

	<p>Au printemps de quatorze cent trente, Jeanne quitta  <i>o .prētā d katorza sã trã:t, za:n kita</i></p> <p>donc presque seule la Cour, abandonnée par le roi à  <i>dõ presk sæl la ku:r, abãdõne par la rwa a</i></p> <p>qui elle avait rendu la couronne, et entra sans être  <i>ki el ave rãdy la kurõn, e åtra sã -ze:trø</i></p> <p>remarquée dans la ville de Compiègne qui était  <i>rømarke dã la vil dø kõpjøn ki ete</i></p> <p>assiégée par les soldats du duc de Bourgogne, ennemi  <i>-tasjeze par le solda dy dyk dø burgõn, enmi</i></p> <p>du roi de France. Le jour même de son arrivée elle  <i>dy rwa dø frã:s. la zu:r mæ:m dø sã -narive el</i></p> <p>sortit de la ville avec un petit groupe de soldats, et,  <i>sorti d la vil avek æ pti grup dø solda, e,</i></p> <p>en revenant vers la porte de la ville, elle fut faite  <i>ã rvønã ver la port dø la vil, el fy fet</i></p> <p>prisonnière. Après l'avoir gardée plusieurs mois, le  <i>prizonje:r. apre lavwa:r garde plyzjæ:r mwa, la</i></p> <p>duc de Bourgogne la vendit aux Anglais pour dix  <i>dyk dø burgõn la vãdi o -zãgle pur di</i></p> <p>mille écus d'or, c'est-à-dire environ 80 millions de  <i>mil eky dõ:r, se -ta di:r åvirõ katrøvẽ miljõ dø</i></p> <p>francs de nos jours. »  <i>frã d no zu:r.»</i></p> <p>A ce point du récit de son grand-père, Jeanne l'inter-  <i>a s pwẽ dy resi d sã grãpe:r, za:n lête-</i></p> <p>rompit de nouveau pour lui demander: « Pourquoi  <i>rõpi d nuvo pur lyi dmãde: «purkwa</i></p>
sortit = est sortie	
un prisonnier une prisonnière	
vendre (famille de attendre) ↔ acheter	
vendit = a vendu	
écu (m) ♂: sorte d'argent (à l'épo- que de Jeanne d'Arc)	
de nos jours ♂: à notre époque	
80.000.000 frcs. = 800.000 NF. (nou- veaux francs)	

est-ce qu'il a vendu Jeanne d'Arc aux Anglais, le duc

*es kil a vādy za:n dark o -zāgle, lə dyk*

de Bourgogne? » « Pourquoi il l'a vendue, je ne saurais

*də burgɔn?» «pʊrkwa il la vādy, zə n sɔre*

te le dire, car lui-même ne l'a raconté à personne.

*t lə di:r, kar lɥime:m nə la rakɔte a pɛrsɔn.*

Mais je peux te dire pourquoi les Anglais, eux, ont

*mɛ z pø t di:r pʊrkwa le -zāgle, ø, ɔ̃*

acheté Jeanne, et pourquoi ils l'ont payée si cher, »

*-tafte za:n, e pʊrkwa il lɔ̃ peje si fe:r,»*

payer cher =  
payer beaucoup  
d'argent pour

lui répondit M. Doumier, qui poursuivit:

*lɥi repɔdi məsʃø dumje, ki pʊrsɥivi:*

« Pour les Anglais, Jeanne d'Arc était une personne

*«pʊr le -zāgle, za:n dark ete -tɥn pɛrsɔn*

très dangereuse. Mais ils savaient bien que, s'ils la

*tre dāzrɔ:z. mɛ il savɛ bjɛ kə, sil la*

être dangereux =  
être un danger

tuais eux-mêmes, elle deviendrait, par sa mort, plus

*tɥe øme:m, el dəvjɛdre, pɑr sa mɔ:r, plɥ*

dangereuse encore, car elle serait alors une héroïne

*dāzrɔ:z ākɔ:r, kar el sɔre -talɔ:r ɥn eroin*

un héros  
une héroïne

et une sainte aux yeux des Français. Ce qu'il

*e ɥn sɛ:t o -zɥø de frāse. s kil*

fallait, c'était que Jeanne soit condamnée à mort

*fale, sete k za:n swa kɔdane a mɔ:r*

par des Français, condamnée comme sorcière! Alors,

*pɑr de frāse, kɔdane kɔm sɔrsje:r! alɔ:r,*

se disaient les Anglais, le peuple de France n'aurait

*sə dize le -zāgle, lə pœplə də frā:s nɔre*

## Chapitre quarante-quatre (44).

	<p>plus foi en elle, elle serait plus que morte, à leurs yeux.  <i>ply fwa ā -nel, el sere ply k mort, a lær -zjə.</i></p> <p>Pour atteindre leur but, les Anglais transportèrent  <i>pur atē:dra lær by, le -zāgle trāsporte:r</i></p> <p>d'abord Jeanne à Rouen, où ils se sentaient plus sûrs  <i>dabɔ:r za:n a rwā, u il sə sāte ply sy:r</i></p>
enchaîner = mettre en chaînes	<p>qu'à Paris. Là, elle fut d'abord enchaînée et mise au  <i>ka pari. la, el fy dabɔ:r āfene e mi:z o</i></p> <p>pain et à l'eau pendant deux mois. Le 21 février  <i>pē e a lo pādā də mwa. la vēt e ā fevrije</i></p>
amener = conduire	<p>quatorze cent trente et un, enfin, elle fut amenée devant  <i>katorza sā trā:t e ā, āfē, el fy -lamne dvā</i></p>
Les juges décident s'il faut condam- ner une personne.	<p>ses juges. C'étaient tous des prêtres, ennemis de Charles  <i>se zy:ʒ. sete tus de pre:tr, enmi d farl</i></p>
être au service de = obéir à	<p>VII. Ils allaient tout faire pour prouver que Jeanne  <i>set. il -zale tu fe:r pur pruve k za:n</i></p> <p>était au service du diable et non de Dieu. Pendant  <i>ete -to servis dy dja:bl e nō də djə. pādā</i></p>
des heures de suite = pendant des heures	<p>près de trois mois, ses juges l'interrogèrent des heures  <i>pre də trwa mwa, se zy:ʒ lēterɔʒe:r de -zæ:r</i></p> <p>de suite, essayant de l'amener à dire des choses qui  <i>də syit, esejā d lamne a di:r de ʃo:z ki</i></p> <p>permettraient de la condamner à mort, mais sans y  <i>permettre d la kōdane a mɔ:r, me sā -zi</i></p>
réussir ɔ: pouvoir l'amener à dire ces choses	<p>réussir. Cette jeune fille si habile en guerre se  <i>reysi:r. set zæ:n fi:j si abil ā ge:r sə</i></p>
s'agit = s'est agi.	<p>montra encore plus habile quand il s'agit de bien  <i>mōtra ākɔ:r ply -zabil kā -til sazi d bjē</i></p>



répondre aux juges dont les questions, parfois, se  
*repõ:dr o ʒy:ʒ dõ le kestjõ, parfwa, sã*

succédaient si vite que Jeanne n'avait pas le temps  
*syksede si vit kã ʒa:n nave pa l tã*

d'y répondre. Alors, elle arrêta ses juges en leur  
*di repõ:dr. alb:r, el arete se ʒy:ʒ ã lær*

disant: « Beaux Seigneurs, parlez l'un après l'autre! »  
*dizã: «bo seŋœ:r, parle læ apre lo:tr!»*

Elle répondait avec grande simplicité et intelligence  
*el repõde avec grã:d sêplisite e êtelizã:s*

simple  
 la simplicité

à des questions si difficiles qu'un homme ayant  
*a de kestjõ si difisil kã -nom ejã*

beaucoup appris aurait eu beaucoup de difficulté à y  
*boku apri ore -ty boku d difikylte a i*

répondre.  
*repõ:dr.*

D'autres fois, quand les juges lui posaient une question  
*do:trã fwa, kã le ʒy:ʒ lʒi poze yn kestjõ*

à laquelle elle avait déjà répondu la veille ou un autre  
*a lakel el ave deʒa repõdy la ve:j u ã -no:trã*

jour, elle leur répondait: « Je vous ai ailleurs répondu  
*ʒu:r, el lær repõde: «ʒã vu -ze ajœ:r repõdy*

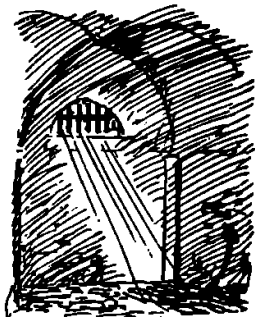
à ce sujet. » Ou: « Il y a huit jours que l'on m'a  
*a sã syʒe.» u: «il ja ʒi ʒu:r kã lõ ma*

interrogée là-dessus, et j'ai répondu de telle façon. » Et  
*êteroʒe ladsy, e ʒe repõdy d tel fasõ.» e*

là-dessus ɔ: sur  
 cela

elle répétait sa première réponse.  
*el repete sa prãmje:r repõ:s.*

## Chapitre quarante-quatre (44).



une prison

ramenée = amene-  
née de nouveau  
forcée = obligée

aussitôt = tout de  
suite

elle apprend ɔ: on  
lui dit  
apprit = a appris  
horrible =  
terrible

Comme, de cette façon, ils ne réussissaient pas à la  
*kɔm, də sɛt fəsɔ̃, il nə reysise pa a la*  
 condamner à mort, les juges de Jeanne décidèrent de  
*kɔdane a mɔ:r, le zy:ʒ də za:n deside:r də*  
 se servir d'un autre moyen. Ils lui firent d'abord jurer  
*sə servi:r dɔ̃ -no:trə mwajɛ̃. il lyi fi:r dabo:r zyre*  
 entre autres choses qu'elle ne mettrait plus jamais des  
*ã:tr o:trə ʃo:z kel nə metre plv zame de*  
 vêtements d'homme, ce qui pour ces prêtres était un  
*vetmã dɔm, sə ki pur se pre:trə ete -tã*  
 péché. Puis, une fois ramenée dans sa prison, Jeanne,  
*pefe. pyi, yn fwa ramne dã sa prizɔ̃, za:n,*  
 d'une façon ou d'une autre, fut forcée de remettre les  
*dyn fəsɔ̃ u dyn o:tr, fy forse d rametra le*  
 vêtements d'homme qu'elle avait commencé par  
*vetmã dɔm kel ave kɔmãse par*  
 enlever. Aussitôt, ses juges dirent qu'elle avait fait  
*ãlve. osito, se zy:ʒ di:r kel ave fe*  
 ce qu'elle avait juré par Dieu de ne jamais refaire, et  
*s kel ave zyre par djø d nə zame rfe:r, e*  
 que pour cela elle devait mourir par le feu.  
*k pur sla el dave muri:r par la fe.*  
 Quand, le trente mai, Jeanne apprit de quelle mort  
*kã, la trã:t me, za:n apri də kel mɔ:r*  
 horrible elle allait mourir, elle se mit à pleurer et à  
*oribl el ale muri:r, el sə mi a plære e a*  
 s'écrier: « Ah! faut-il que mon corps, mon pauvre  
*sekrie: «a! fo -til kə mɔ̃ kɔ:r, mɔ̃ pɔ:vra*

corps, soit aujourd'hui brûlé? » Mais ses larmes ne  
*kœ:r, swa -tozurdʒi bryle? » me se larm nœ*

pouvaient plus rien changer, et d'ailleurs le cœur de  
*puve ply rjē fāze, e dajœ:r lœ kœ:r dœ*

ses juges était trop dur pour se laisser toucher. Ce  
*se zy:ʒ ete tro dy:r pur sœ lese tufe. sœ*

même matin, Jeanne fut donc amenée à la Place du  
*mœ:m matē, za:n fy dō -kamne a la plas dy*

Vieux-Marché. Dans les rues qui y mènent, une foule  
*vjœ marʃe. dā le ry ki i men, yn ful*

nombreuse la regardait passer, et il n'y avait pas un  
*nōbrœ:z la rgarde pase, e il njave pa œ*

visage sans larmes.

*viza:ʒ sã larm.*

Quand Jeanne arriva sur la Place du Vieux-Marché,  
*kã za:n ariva syr la plas dy vjœ marʃe,*

elle fut d'abord forcée d'écouter le principal de ses  
*el fy dabœ:r forʃe dekute l prēsipal dœ se*

juges qui, pendant des heures, lui lut les raisons de  
*zy:ʒ ki, pādā de -zœ:r, lyi ly le rezō d*

sa condamnation. Pendant ce temps, Jeanne pria Dieu  
*sa kōdanasjō. pādā s tã, za:n pria djœ*

de tout cœur et demanda à tous ceux qui l'entouraient,  
*d tu kœ:r e dmāda a tu sœ ki lātʉre,*

amis et ennemis, de lui pardonner ses péchés. Quand  
*ami e enmi, dœ lyi pardœne se pefe. kã*

enfin on la mena au bûcher où elle serait brûlée, et  
*-tāfē ð la mna o byʃe u el sœre bryle, e*

Le feu brûle ce  
qu'il touche.

lut = a lu  
condamner  
la condamnation



un bûcher



Jeanne sur le bûcher

qu'on l'y attacha, le peuple et un grand nombre des  
*kõ li atafa, la pœpl e æ grā nō:brə de*

Anglais pleurèrent tout haut et demandèrent que l'on  
*-zāgle plœre:r tu o e dmāde:r kə lō*

pardonne à Jeanne. Tout fut inutile. Jeanne était  
*pardɔn a za:n. tu fy -tīnytil. za:n ete*

sur le bûcher, elle devait mourir, et elle mourrait.  
*syr la byfe, el dœve muri:r, e el murre.*

le héros  
héroïque

Mais sa simplicité héroïque, son courage devant la mort  
*me sa sēplisite eroik, sō kura:ʒ dœvā la mɔ:r*

horrible qui fut la sienne allaient faire leur chemin  
*oriblə ki fy la sjen ale fe:r lœr sāmē*

dans le cœur des Français, et parmi eux se trouvait  
*dā l kœ:r de frāse, e parmi ø sə truve*

le roi Charles VII. Le peuple de France ne réussit pas  
*lə rwa sɔrl set. la pœplə də frā:s nə reysi pa*

à accepter que Jeanne la Pucelle soit une envoyée  
*a aksepté k za:n la pysel swa -tyn ävwaje*

du diable. Plus lent que son peuple, Charles VII, dix-  
*dy dja:bl. ply lä k sō pæpl, farl set, diz-*

lent  
lente  
lentement

neuf ans après la mort de Jeanne, allait cependant  
*næ -vā aprē la mɔ:r də za:n, alē spādā*

donner l'ordre à d'autres juges de décider, après avoir  
*dɔne lɔrdr a do:trə zy:z də deside, aprē -zavwa:r*

entendu tous ceux qui avaient connu la Pucelle,  
*ätädý tu sō ki ave kɔny la pysel,*

si, oui ou non, Jeanne avait fait ce pour quoi on l'avait  
*si, wi u nō, za:n ave fe s pur kwa ō lave*

condamnée à Rouen. Cela demanda plusieurs années.

*kōdane a rwā. sla dmāda plyzjæ:r -zane.*

C'est ainsi que le 8 mai 1456, le peuple  
*se -tēsi k la yit me katɔrza sā sēkātsis, la pæplə*

de France apprit enfin par la bouche du roi ce qu'il  
*də frā:s apri āfē par la buf dy rwa s kil*

sentait depuis longtemps, c'est-à-dire que Jeanne d'Arc  
*sāte dəpyi lōtā, se -ta di:r kə za:n dark*

était sa plus grande héroïne, et que sa foi et son  
*ete sa ply grā:d erɔin, e k sa fwa e sō*

courage avaient changé le destin du pays. »

*kura:z ave fāze l destē dy peji.»*

Quand M. Doumier s'arrêta, personne ne dit mot  
*kā mäsje dumje sareta, pɛrsɔn nə di mo*

ne dit mot = ne  
dit un seul mot

pendant plusieurs minutes. Jeanne avait les yeux  
*pādā plyzjæ:r minyt. za:n ave le -zjə*

pleins de larmes, et cette nuit-là, elle rêva à ce que son  
*plē d larm, e set nyi la, el reva a s kə sō*

grand-père lui avait raconté.

*grāpe:r lyi ave rakōte.*

### EXERCICE A.

Jeanne, fille de paysans, était tout à fait —. Mais quand il s'— de conduire des soldats, elle était très habile. Toutes les fois qu'elle rencontrait l'ennemi, elle le —. Mais elle n'aimait pas le sang, et ne voulait pas que l'on fasse du mal aux — ennemis. Elle les — de tout son cœur.

Devant Orléans, Jeanne d'Arc fut — par une flèche au-dessus du sein. Elle se mit à pleurer et son — essaya de la consoler. On lui proposa d'— sur sa blessure quelque chose qui l'aiderait. Mais Jeanne ne voulait pas employer un — de sorcière. Ce serait un —. On mit alors sur sa blessure de l'— d'olives.

Jeanne entra dans la ville de Reims aux — du roi Charles VII. Ce fut un triomphe: les gens voulaient — ses vêtements, lui baiser les pieds. Tous lui — leur amour. Quand le roi fut —, Jeanne lui baisa les genoux et lui dit: «Voici fait le — de Dieu. Tu as reçu ton sacre, tu es maintenant le vrai roi de France.»

C'est devant la ville de Compiègne que Jeanne fut faite — par les ennemis du roi. Plus tard, le duc de Bourgogne la — aux Anglais. Ils payèrent cher, parce

#### MOTS:

une blessure  
un bûcher  
un but  
une condam-  
nation  
une défense  
un désir  
un destin  
un écu  
une entrée  
une envoyée  
une fermeté  
une flèche  
une héroïne  
une huile  
une inaction  
un juge  
un moyen  
une olive  
un péché

que Jeanne était très — pour eux. Ils ne voulaient pas qu'elle devienne une — aux yeux des Français. Le 21 février quatorze cent trente et un, elle fut amenée devant ses —, qui étaient tous des prêtres. Ils voulaient prouver que Jeanne était au — du diable.

Quand Jeanne — de quelle mort elle allait mourir, elle s'écria: « Faut-il vraiment que je sois —? » Mais il n'y avait rien à faire: elle fut menée au — où on l'attacha. Jeanne était d'une simplicité et d'un courage si — que même les Anglais ne pouvaient s'empêcher de pleurer.

### EXERCICE B.

Voici de nouveau un exercice où il s'agit pour vous de trouver ce qui, dans les phrases suivantes, n'est pas juste:

- 1) Fatima a été très contente d'apprendre que Marie-Anne aimait Henri.
- 2) Quand Fatima a disparu, Henri et Monsieur Bourdier l'ont tout de suite retrouvée.
- 3) Quand Fatima est tombée, le poignard à la main, dans la chambre de Marie-Anne, elle s'est blessée au ventre.
- 4) Quand Fatima a de nouveau ouvert les yeux et qu'elle a vu Henri et Marie-Anne, elle leur a tout raconté.
- 5) Quand Fatima a été guérie, elle a continué à ne pas aimer Marie-Anne.
- 6) Amélie a, au rez-de-chaussée, une grande chambre qui donne sur la rue.

un prêtre  
 une prison  
 un prisonnier  
 une prisonnière  
 un sacre  
 une sainte  
 un sein  
 un service  
 une simplicité  
 une veille  
 une volonté  
 cher  
 dangereux  
 étrange  
 habile  
 héroïque  
 horrible  
 ignorant  
 inutile  
 lent  
 simple  
 il s'agit  
 il aida  
 amener  
 ils appelèrent  
 appliquer  
 il apprit  
 il attacha  
 atteindre  
 il a atteint  
 il baisa  
 baiser  
 battu  
 brûler  
 condamner  
 il conduisit  
 consolant  
 consoler  
 délivrer  
 il descendit  
 il dut  
 enchaîner  
 exister  
 forcer

il lut  
 il marcha  
 se moquer  
 ils se moquèrent  
 il ordonna à  
 pardonner à  
 il poursuivit  
 poursuivre  
 il pria  
 il put  
 ramener  
 remplissant  
 réussir  
 ils réussissaient  
 il réussit  
 il rêva  
 sauver  
 il se sentit  
 il sortit  
 se succéder  
 ils transportèrent  
 il vendit  
 vendre  
 aussitôt  
 dehors  
 là-dessus  
 au service de  
 aux côtés de  
 c'était un...  
 que cette enfant  
 des heures de  
 suite  
 faire passer...  
 avant  
 faire son  
 chemin  
 gagner la  
 bataille  
 je ne saurais  
 l'amener à dire  
 marcher sur

- 7) Le mari d'Amélie est mort pendant la dernière guerre.  
 8) Amélie montre à tout le monde ce qu'il y a dans son armoire.  
 9) Amélie regardait souvent M. Martial parce qu'il ressemblait à son frère.  
 10) La fille de M. Doumier, Josette, demeure à Villebourg avec son mari et ses enfants.

EXERCICE C.

**s'agir**

**il s'est agi**

**il s'agit**

**il s'agissait**

**il s'agira**

Un télégramme de Paris? De quoi peut-il donc s'—?  
 Il s'— de votre départ pour la France. Quand tout a été prêt, il s'est — d'aller chercher une voiture. Le chauffeur conduit comme s'il s'— d'une question de vie ou de mort. Une autre fois, il s'— de lui dire d'aller plus lentement.

**battre**

**a battu**

**bat**

**battait**

**battra**

Qui t'a —, mon petit? C'est Jean, il me — toujours, quand il est fâché. Il ne te — plus, je te le promets. Il ne faut jamais — ceux qui sont plus faibles que nous. Ton père ne — jamais ses camarades.



<b>poursuivre</b>	
<b>a poursuivi</b>	<b>poursuivait</b>
<b>poursuit</b>	<b>poursuivra</b>

Après avoir pris le café, M. Doumier a — son récit. Puis, il s'est arrêté de nouveau, et maintenant, il ne — plus son histoire. Pourquoi ne veut-il pas la —? Il la — demain, dit-il. Ses amis seraient plus contents s'il la — ce soir.

<b>vendre</b>	
<b>a vendu</b>	<b>vendait</b>
<b>vend</b>	<b>vendra</b>

Que — cet homme? Je croyais qu'il — des fruits. Il ne fait que — des fleurs. Il a — beaucoup de fruits, ces jours-ci. Si l'été continue, il en — encore plus la semaine prochaine.

<b>je vends</b>	<b>nous vendons</b>
<b>tu vends</b>	<b>vous vendez</b>
<b>il vend</b>	<b>ils vendent</b>

Que —-on, dans ce magasin? Entrons! Que —-vous, Monsieur? Nous — toutes sortes de choses. Les magasins de cette sorte — un peu de tout. Et toi, mon petit, que —-tu? Je — des crayons.

**EXERCICE D.**

Et voici de nouveau quelques mots que nous vous demandons de nous expliquer en employant les mots que vous connaissez.

Escalier, étoffe, fiancé(e), belle-fille, foule, gant, gare, géant, hôpital, inconnu, infirmière, jeunesse.

personne ne dit  
mot  
pleurer sur  
s'agir de  
Beauvais  
Bourgogne  
Châlons  
Compiègne  
Rouen  
Troyes  
Vieux-Marché

## RÉSUMÉ

Voici deux phrases: « Connaissez-vous vraiment une personne qui *sait* l'arabe, M. Duclos? » « Connaissez-vous une personne qui *sache* l'arabe, M. Duclos? » Dans la première de ces phrases nous avons le verbe « savoir » au présent (*sait*); dans la deuxième phrase nous avons le verbe « savoir » au subjonctif (*sache*). Pourquoi? Quelle différence y a-t-il entre les deux phrases? La voici:

Dans le cas de la première phrase, celui qui parle a entendu dire que M. Duclos connaît une personne qui sait l'arabe, et il pose sa question uniquement pour que M. Duclos lui-même lui dise que c'est vrai. Il s'agit donc ici d'une personne qui existe vraiment. On dira donc de même, avec le verbe « savoir » au présent: « Connaissez-vous cette personne qui *sait* l'arabe, M. Duclos? » On sait que la personne qui sait l'arabe existe, cela est certain, et on veut seulement savoir si M. Duclos la connaît. De même: « Connaissez-vous la personne qui *sait* l'arabe dont parle Jean? »

Dans le cas de la deuxième phrase, celui qui pose la question espère que M. Duclos connaît une personne qui sait l'arabe. Il s'agit cette fois-ci d'une personne qui n'existe peut-être pas. On dira de même, avec le verbe « savoir » au subjonctif: « Trouvez-moi une personne qui *sache* l'arabe! » On espère qu'une telle personne existe, mais cela n'est pas une chose certaine, c'est seulement une chose possible. De même: « Où trouverons-nous donc une personne qui *sache* l'arabe? » Voici encore quelques exemples des deux cas:

«Voulez-vous que je vous donne quelques-uns des livres que vous n'avez pas pu trouver?» «Montrez-moi quelques-uns des livres que vous n'avez pas lus.» «Est-ce vous qui connaissez quelqu'un qui *peut* nous conduire à la gare?» «Pierre m'a raconté une histoire que je ne *savais* pas.»

Chose certaine

«Avez-vous des livres que nous n'ayons pas lus?» «Connaissez-vous quelqu'un qui *puisse* nous conduire à la gare?» «Qui me racontera une histoire que je ne *sache* pas?» «Si je trouve quelqu'un qui *puisse* faire cela pour moi, je serai très content.»

Chose possible

Voici maintenant deux autres phrases: «Je ne sortirai jamais avec une personne qui ne *sait* pas se conduire.» «Je ne sortirai jamais avec une personne qui ne *sache* pas se conduire.» Dans la première phrase, le verbe «savoir» n'est pas au subjonctif, parce que celui qui parle sait très bien qui est la personne qui ne sait pas se conduire: c'est une personne qui existe vraiment et qu'il connaît.

Dans la deuxième phrase, nous avons le verbe «savoir» au subjonctif parce que cette fois celui qui parle ne sait pas si une telle personne existe: cela n'est pas certain, mais seulement *possible*. Prenons encore quelques exemples des deux cas:

«J'espère que tu ne me donneras plus de ce café que tu m'as *donné* hier.» «Je préférerais mourir plutôt que de faire cette chose que je *sais* être un péché.»

Chose certaine

«J'espère que tu ne me donneras plus de café qui *soit* aussi mauvais que celui-ci.» «Je préférerais mourir

Chose possible

plutôt que de faire une chose que je *sache* être un péché.»

Voici un exercice où, dans chaque phrase, vous devrez décider si le verbe doit être au subjonctif ou non.

### EXERCICE

Je ne mangerai plus de fromage qui <sup>*est*</sup>/<sub>*soit*</sub> aussi fort que celui-ci. Je voudrais du café qui <sup>*n'est*</sup>/<sub>*ne soit*</sub> pas trop chaud. Donnez-moi une poire qui <sup>*n'est*</sup>/<sub>*ne soit*</sub> pas trop mûre. Je ne mange jamais les fruits qui <sup>*sont*</sup>/<sub>*soient*</sub> encore verts. Je ne me suis pas amusé hier soir, parce que je m'amuse rarement avec des personnes qui ne <sup>*savent*</sup>/<sub>*sachent*</sub> pas bien parler. S'il faut que je sorte ce soir, ce sera seulement avec quelqu'un qui <sup>*sait*</sup>/<sub>*sache*</sub> bien danser. Jean n'est pas une de ces personnes qui <sup>*font*</sup>/<sub>*fassent*</sub> uniquement ce qui leur plaît. Dites-moi où je peux trouver quelqu'un qui <sup>*peut*</sup>/<sub>*puisse*</sub> m'aider. Si je peux trouver quelqu'un qui <sup>*peut*</sup>/<sub>*puisse*</sub> m'aider, je serai tranquille. J'aimerais avoir un petit chien qui me <sup>*suit*</sup>/<sub>*suive*</sub> partout. Je donnerais beaucoup pour connaître quelqu'un qui <sup>*pourra*</sup>/<sub>*puisse*</sub> faire cela pour moi. Si tu me donnes un petit chien qui me <sup>*suivra*</sup>/<sub>*suive*</sub> partout, je penserai tout le temps à toi.

## LA RÉVOLUTION

Après la soirée où M. Doumier avait raconté à  
*apre la sware u mäsjo dumje ave raköte a*

Marie-Anne et à Jeanne l'histoire de la Pucelle  
*mari a:n e a za:n listwa:r da la pysel*

d'Orléans il se passa plus d'une semaine avant qu'ils  
*dorleā il sə pasa ply dyn səmen avā kil*

puissent se réunir de nouveau tous les trois. Ce soir-  
*puis sə reyni:r da nuvo tu le trwa. sə swa:r*

là, après que l'on se fut installé dans les fauteuils du  
*la, apre k lō s fy -tēstale dā le fotæ:j dy*

salon, devant la cheminée, M. Doumier demanda donc:  
*salō, dāvā la smine, mäsjo dumje dmāda dō:*

« Eh bien, que voulez-vous que je vous raconte ce  
*« e bjē, kə vule vu k zə vu rakō:t sə*

soir? » Ce fut de nouveau Jeanne qui répondit pour  
*swa:r?» sə fy d nuvo za:n ki repōdi pur*

les deux: « La Révolution! » « La Révolution? » dit M.  
*le də: «la revölysjō!» «la revölysjō?» di mäsjo*

Doumier avec étonnement, « il n'y a rien qui t'intéresse  
*dumje avek etönmā, «il nja rjē ki tēteres*

entre Jeanne d'Arc et la Révolution? » « Oh, si, mais  
*ā:trə za:n dark e la revölysjō?» «o, si, mē*

je trouve que l'histoire de la Révolution est si  
*zə tru:v kə listwa:r da la revölysjō e si*

Quand le peuple  
s'arme contre ceux  
qui le gouvernent,  
il fait une révolu-  
tion.

Chapitre quarante-cinq (45).

	<p>passionnante! » « Bien, ce sera comme tu voudras, »  <i>pasjcnā:t!</i> « <i>bjē, sə sra kəm ty vudra,</i> »</p>
<p>se recueillir = rassembler ses pensées</p>	<p>dit le grand-père, toujours obéissant aux désirs de sa  <i>di l grāpɛ:r, tuzu:r ɔbeisā -to dezi:r də sa</i>          petite-fille. Et, s'étant recueilli un instant, il com-  <i>ptitfi:j. e, setā rəkæji ǣ -nēstā, il kɔ-</i>          mença.  <i>māsa.</i></p>
	<p>« Nous sommes en 1789. La situation de  <i>«nu sɔm -zā disset sā katrəvɛnæf. la sitjasjō d</i></p>
<p>l'État ɔ: la France le peuple entier = tout le peuple entier entière</p>	<p>la France est grave. L'État n'a plus d'argent, le peuple  <i>la frā:s ɛ gra:v. leta na ply darzā, la pœpl</i>          entier est mécontent, et il le dit à haute voix. Il est  <i>ātje ɛ mekōtā, e il lə di a o:t vva. il ɛ</i></p>
<p>mécontent ←→ content</p>	<p>absolument nécessaire de faire des réformes très  <i>-təbsɔlymā nesese:r də fe:r de refo:mə trɛ</i></p>
<p>réforme ɔ: chan- gement de la ma- nière de gouverner un pays pour la faire meilleure</p>	<p>importantes. Mais le roi et son gouvernement ne  <i>-zēpɔrtā:t. me lə rwa ɛ sō guvɛrnəmā n</i></p>
<p>C'est le gouverne- ment qui gouverne le pays.</p>	<p>savent par où commencer, ils n'osent ou ne veulent  <i>sa:v par u kɔmāse, il no:z u n vœl</i></p>
<p>Les ministres for- ment le gouverne- ment.</p>	<p>rien faire. C'est alors que Brienne, l'un des ministres  <i>rjē fe:r. se -talɔ:r kə brijɛn, lǣ de ministrə</i></p>
<p>général généraux</p>	<p>de Louis XVI, réunit pour le 1er mai les États  <i>də lwi se:z, reyni pur lə prəmje me le -zeta</i></p>
<p>général ɔ: qui réunit tout le monde</p>	<p>Généraux. Que sont exactement ces États Généraux?  <i>zenero. kə sō -tegzaktəmā se -zeta zenero?</i></p>
<p>signifie = veut dire</p>	<p>Ici, le mot « état » signifie, non pas le gouvernement,  <i>isi, lə mo «eta» sinifi, nō pa l guvɛrnəmā,</i></p>

mais chacune des trois « parties » du peuple français,  
*me fakyn de trwa «parti» dy pœpla frāse,*

c'est-à-dire: les prêtres, que l'on appelle le clergé,  
*se -ta di:r: le pre:tr, kə lō -napel lə klerze,*

les nobles, qui forment la noblesse, et le tiers état,  
*le nobl, ki form la nobles, e l tjer -zeta,*

c'est-à-dire le troisième état, ceux qui n'appartenaient  
*se -ta di:r lə trwazjēm eta, sə ki napartəne*

ni au clergé ni à la noblesse. Les États Généraux  
*ni o klerze ni a la nobles. le -zeta zenero*

étaient une réunion de députés des trois états, nommés  
*ete -tyn reynjō də depyte de trwa -zeta, nome*

par ceux qui appartenaient à ces états. Ils n'étaient  
*par sə ki apartəne a se -zeta. il nete*

pas, comme les députés de notre époque, élus par le  
*pa, kəm le depyte d notr epok, ely par lə*

peuple entier, mais ils représentaient néanmoins la  
*pœpl ātje, me il rəprezāte neāmwe la*

France. Les États Généraux étaient appelés à se  
*frā:s. le -zeta zenero ete -taple a s*

réunir par le roi, et leur seul droit était de donner  
*reyni:r par lə rwa, e lər səl drwa ete d done*

des conseils au roi ou d'exprimer leur accord avec  
*de kōse:j o rwa u deksprime lər ak:r avek*

ce que le roi avait déjà décidé. Parfois, cependant,  
*sə k lə rwa ave deza deside. parfwa, spādā,*

les États Généraux avaient essayé de demander des  
*le -zeta zenero ave -tesseje d dāmāde de*

noble = personne  
 (prince, duc, etc.)  
 qui, par sa nais-  
 sance, a des droits  
 que les autres  
 n'ont pas

tiers ɔ: troisième

réunir  
 une réunion

député = person-  
 ne qui a reçu le  
 droit de parler au  
 nom d'un groupe  
 de personnes

nommer ɔ: choisir

élire (famille de  
 lire) = choisir

néanmoins =  
 cependant

exprimer son  
 accord = dire  
 qu'on est d'accord

Chapitre quarante-cinq (45).

décider  
une décision

se faire une idée  
de = avoir une  
idée sur

tiers ɔ: tiers état  
curé = prêtre

ignorer ↔ sa-  
voir

politique = qui  
appartient au gou-  
vernement de l'É-  
tat

réformes de l'État, ou du gouvernement, comme par  
*refɔrm də letɑ, u dy guvɛrnəmɑ, kɔm pɑr*

exemple les États Généraux de 1413. Mais  
*egzɑ:plɑ le -zeta zɛnɛro d kɑtɔrzə sɑ trɛ:z. mɛ*

le roi, dans la plupart des cas, ne les écoutait pas.  
*lə rwa, dɑ la plypɑ:r de kɑ, nɔ le -zekute pɑ.*

Les derniers États Généraux avant ceux du 1er mai  
*le dɛrnje -zeta zɛnɛro avɑ sɔ dy pɛmje mɛ*

1789 avaient été ceux de 1614. La  
*disset sɑ kɑtrɔvɛnɛɔf avɛ -tɛtɛ sɔ d sɛ:zə sɑ kɑtɔrz. la*

décision de réunir les nouveaux États Généraux  
*desizjɔ d reyni:r le nuvo -zeta zɛnɛro*

ouvrait le chemin à la révolution. Mais cela, ni le roi  
*uvrɛ l sɑmɛ a la revɔlysjɔ. mɛ slɑ, ni lə rwa*

ni son gouvernement ne le comprenaient.  
*ni sɔ guvɛrnəmɑ nɔ l kɔpɛrɑnɛ.*

Les députés qui se rassemblent à Versailles à la fin  
*le dɛpytɛ ki s rasɑ:bl a vɛrsɑ:j a la fɛ*

d'avril sont au nombre de douze cents environ. Ils  
*dɑvril sɔ -tɔ nɔ:brɔ də du:zə sɑ ɑvirɔ. il*

sont pour la plupart très jeunes, ils se font une très  
*sɔ pɛr la plypɑ:r trɛ zɔɛn, il sɔ fɔ -tyn trɛ*

haute idée de leur devoir. Ceci est vrai tout parti-  
*o:t idɛ d lɛr dɑvwa:r. sɛsi ɛ vrɛ tu parti-*

culièrement des députés du tiers et d'un grand nombre  
*kyljɛrmɑ de dɛpytɛ dy tje:r ɛ dɑ grɑ nɔ:brɔ*

de curés de village. Ils ignorent tout de la vie politique,  
*də kyre d vilɑ:z. il -ziɔ:r tu d la vi pɔlitik,*



de la Cour, du gouvernement d'un pays. Mais ce  
*də la ku:r, dy guvernāmī dā peji. mɛ sə*

sont eux qui vont changer profondément le visage  
*sō ø ki vō fāze profōdemā l viza:ʒ*

politique de la France, qui vont transformer le destin  
*pɔlitik də la frā:s, ki vō trāsforme l destē*

de la nation.  
*d la nasjō.*

La première réunion des États s'ouvre le 5 mai  
*la prāmje:r reynjō de -zeta su:vra lə sē:k mɛ*

1789, dans la salle, construite depuis peu,  
*disset sā katrævēncef, dā la sal, kōstryit dəpyi pø,*

des Menus Plaisirs. Cette première séance laisse les  
*de many plezi:r. set prāmje:r seā:s les lə*

députés mécontents, et au cours des semaines suivantes  
*depyte mekōtū, e o ku:r de smen syivā:t*

il deviendra de plus en plus clair qu'il ne peut y a-  
*il dəvjēdra də ply -zā ply kle:r kil nə pø -ti a-*

voir d'accord sérieux entre le gouvernement et le  
*vwa:r dakɔ:r serjə ā:tra lə guvernāmā e l*

tiers. Les députés du tiers veulent en effet que, sur  
*tje:r. le depyte dy tje:r vœl ā -nefe kə, syr*

toutes les questions, on vote « par tête », c'est-à-dire  
*tut le kestjō, ō vot «par te:t», se -ta di:r*

que chaque député compte pour une voix. Cela signifie  
*kə fak depyte kō:t pur yn vwa. sla signifi*

que le tiers aurait le pouvoir de décider, puisque ses  
*k lə tje:r œr l puvwa:r də deside, pyisk se*

destin ɔ: histoire

nation = peuple

menu = petit

séance = réunion

mécontent ɔ: pas content

la séance les laisse mécontents = ils sont mécontents après la séance

voter ɔ: exprimer sa volonté dans une réunion

pouvoir le pouvoir

## Chapitre quarante-cinq (45).

	députés sont aussi nombreux que ceux des deux autres <i>depyte sō -tosi nōbrø k sø de dø -zo:trø</i>
	états mis ensemble, et que beaucoup de curés de village <i>-zeta mi āsā:bl, e k boku d kyre d vila:z</i>
	et même beaucoup de nobles sont avec eux. Le roi <i>e me:m boku d noblø sō -tavek ø. lə rwa</i>
	refuse. Alors le tiers état fait le premier pas vers la <i>rfy:z. alɔ:r lə tjer -zeta fe l prəmje pa ver la</i>
On appelle un prêtre « Monsieur l'abbé ».	Révolution. Sur la proposition de l'abbé Sieyès, prêtre <i>revolysjō. syr la prɔpɔzisiō d labe sjeje:s, pre:tr</i>
représentant = personne qui parle au nom d'une ou de plusieurs autres personnes	élu comme représentant du tiers, les députés du tiers, <i>ely kom rəprezātā dy tje:r, le depyte dy tje:r,</i>
	« considérant qu'ils représentent les quatre-vingt-seize <i>«kōsiderā kil rəprezā:t le katrøvĕse:z</i>
un centième = 1/100	centièmes de la nation », se déclarent Assemblée <i>sātjem də la nasjō», sə dekla:r asāble</i>
se déclarent ɔ: déclarent qu'ils sont	nationale. <i>nasjɔnal.</i>
Assemblée = réunion des députés	
national = de la nation	Louis XVI est furieux. Mais tout ce qu'il ose faire, <i>lwi se:z ε fyrjø. me tu s kil o:z fe:r,</i>
furieux = dans une grande colère	c'est de fermer la salle des Menus Plaisirs. Naturelle- <i>se d ferme la sal de mny plezi:r. natyrel-</i>
jeu de paume ɔ: jeu que l'on joue avec une balle	ment cela n'arrête pas les députés. Le 20 juin, ils <i>mā sla naret pa le depyte. lə vĕ zyĕ, il</i>
la paume = le côté intérieur de la main	se réunissent dans la grande salle vide du Jeu de <i>sø reynis dā la grā:d sal vid dy zø d</i>
se séparer ↔ se réunir	Paume, où ils jurent de ne pas se séparer et de se <i>po:m, u il zy:r də n pa sə separe e d sə</i>



Le serment du Jeu de Paume

réunir chaque fois que la situation l'exigera, jusqu'à  
*reyni:r fak fwa k la situasjō legzizra, zyska*

exiger = demander avec force

ce que l'État soit réformé. C'est le serment du Jeu  
*s kə leta swa reforme. se l sermā dy zə*

une réforme réformer

de Paume, le début de la Révolution française.

*d pə:m, lə deby d la revolysjō frāse:z.*

serment = action de jurer

Quelques jours plus tard, le roi, à la réunion des  
*kelk zu:r ply ta:r, lə rwa, a la reynjō de*

trois états, leur ordonne d'une voix très dure de se  
*trwa -zeta, lœr ɔrdɔn dyn vwa tre dy:r də sə*

séparer. Quand il sort de la salle, la noblesse et le  
*separe. kã -til sɔ:r də la sal, la nobles e l*

clergé le suivent. Le tiers demeure sur ses bancs, au  
*klerze l syi:v. lə tje:r dəmœ:r syr se bā, o*

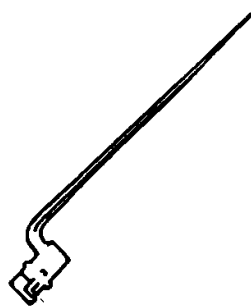
demeure ɔ: reste

centre de la salle. On leur répète l'ordre du roi.  
*sā:trə də la sal. ɔ lœr repet lɔrdɔ dy rwa..*

## Chapitre quarante-cinq (45).

assemblée =  
rassemblée

en ɔ: d'ici



une baïonnette

qu'ils restent ɔ: je  
permets qu'ils res-  
tent

rejoindre = aller  
auprès de

désormais = à  
partir de ce mo-  
ment

Le député Bailly répond: « Il me semble que la na-  
*lə depyte baji repõ: «il mə sã:blə kə la na-*

tion assemblée ne peut pas recevoir d'ordres. » A ces  
*sjõ asãble n pø pa rsəvwa:r dɔrdr.» a se*

mots, un autre député, Mirabeau, se lève et crie:  
*mo, ǎ -no:trə depyte, mirabo, sə lɛ:v e kri:*

« Nous sommes ici par la volonté du peuple; nous n'en  
*«nu sɔm -zisi par la volõte dy pœpl; nu nã*

sortirons que par la force des baïonnettes! »

*sortirõ k par la fɔrs de bajõnet!»*

La réponse du roi, devant cette décision, est encore  
*lə repõ:s dy rwa, dəvã set desizjõ, ɛ -tãkɔ:r*

plus faible que la dernière fois: « Ils ne veulent  
*ply feblə kə la dernje:r fwa: «il nə vœl*

pas s'en aller? » dit-il, « eh bien, qu'ils restent! » Peu  
*pa sã -nale?» di -til, «e bjẽ, kil rest!» pø*

après, il permet à la noblesse et au clergé de  
*apre, il peme a la noblɛs e o klerze d*

rejoindre le tiers état. A leur entrée dans la salle,  
*rəzwe:dra lə tjer -zeta. a lær ǎtre dã la sal,*

Bailly s'écrie: « Il nous manquait des frères. La famille  
*baji sekri: «il nu mãke de frɛ:r. la fami:j*

est désormais complète. » Le roi ne peut plus ignorer  
*ɛ dezorme kõplet.» lə rwa n pø ply -zjɔre*

la volonté du peuple, il reconnaît l'Assemblée nationale.  
*la volõte dy pœpl, il rəkɔne lasãble nasjɔnal.*

Aussitôt, celle-ci fait un nouveau pas en se déclarant  
*osito, selsi fe ǎ nuvo pa ǎ s deklarã*

Assemblée constituante, ce qui signifie qu'elle a le droit  
*asāble kōstityā:t, sə ki signifi kel a la drwa*

de donner une constitution au pays.  
*d done yn kōstitysjō o peji.*

La reine Marie-Antoinette et le roi comprennent  
*la re:n mari ātwanet e la rwa kōpren*

alors que si les députés ne sont pas immédiatement  
*ab:r kə si le depyte n sō pa imedjatmā*

renvoyés chez eux, c'est la fin de la monarchie. Les  
*rāvwaje fe -zə, se la fē d la monarfi. le*

ministres de Louis XVI décident de faire obéir les  
*ministrə də lwi sɛ:z desid də fɛ:r obei:r le*

députés à l'aide de l'armée. Ils font venir à Paris et  
*depyte a le:d də larme. il fō vni:r a pari e*

à Versailles tous les régiments qu'ils peuvent y rassem-  
*a versa:j tu le rezimā kil pæ:v -ti rasā-*

bler, mais, n'ayant pas confiance dans les régiments  
*ble, mɛ, nejā pa kōfjā:s dā le rezimā*

français, ils font venir uniquement des régiments  
*frāse, il fō vni:r ynikmā de rezimā*

étrangers. A cette époque, le roi avait toujours à son  
*etrāze. a set epək, la rwa ave tuzu:r a sō*

service des soldats étrangers.  
*servis de solda etrāze.*

A cette nouvelle, le 9 juillet, Mirabeau fait demander  
*a set nuvel, la næf zyjje, mirabo fe dmāde*

au roi de renvoyer les régiments étrangers. Louis XVI  
*o rwa d rāvwaje le rezimā etrāze. lwi sɛ:z*

La constitution est le texte qui exprime les principaux droits et devoirs des habitants d'un pays.

reine = femme du roi

renvoyer = envoyer

monarchie = gouvernement par un roi

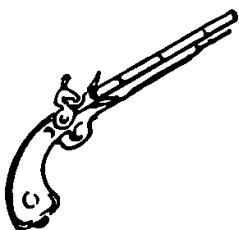
régiment = assez grand groupe de soldats

avoir confiance dans = être sûr de

étranger = venant d'un autre pays

renvoyer ɔ: faire partir de Paris

Chapitre quarante-cinq (45).



un pistolet

royal ɔ: du roi

citoyen = habi-  
tant d'une ville

Genève est une  
ville suisse.

un prince appar-  
tient à la haute  
noblesse

en vain =  
inutilement

reculer ↔ avan-  
cer

répond que lui seul peut décider de cela. Cependant,  
*repõ kə lyi sæl pø deside d sla. sæpādā,*

le pain commence à manquer, Paris a faim. Le peuple  
*lə pē kɔmā:s a māke, pari a fē. lə pæplə*

devient nerveux, tout est désormais possible. Le  
*dəvjē nervø, tu -te dezɔrme pɔsibl. lə*

dimanche 12 juillet, un jeune homme, Camille  
*dimā:f du:zə zɥije, æ zæɛn ɔm, kami:j*

Desmoulins, monté sur une table dans le jardin du  
*demulē, mōte syr yn tablə dā l zardē dy*

Palais-Royal, un pistolet à la main, crie à la foule:  
*pale rwajal, æ pistole a la mē, kri a la ful:*

« Citoyens! J'arrive de Versailles. Ce soir même, les  
*«sitwajē! zari:v də versa:j. sə swa:r mē:m, le*

régiments suisses et allemands marcheront sur Paris  
*rezimā syis e almā marsərõ syr pari*

pour nous tuer. Nous n'avons qu'une chose à faire,  
*pur nu tyε. nu navõ kyn fo:z a fε:r,*

c'est de courir aux armes! » Dix mille hommes se  
*se d kuri:r o -zarm!» di mil ɔm sə*

mettent en marche à la suite de Camille Desmoulins  
*met ā marʃ a la syit də kami:j demulē*

et arrivent à la place Louis XV, aujourd'hui place  
*e ari:v -ta la plas lwi kē:z, ozurɥi plas*

de la Concorde. Le prince de Lambesc essaye de les  
*də la kɔkɔrd. lə prē:s də lābesk esε:j də le*

arrêter, mais en vain. C'est lui qui doit reculer.  
*-zarete, mε ā vē. se lyi ki dwa rəkyle.*

Cette nuit-là, dans les rues de Paris, la foule allume  
*set nyi la, dā le ry d pari, la ful alym*

des feux, chante des chants de guerre, fait sonner  
*de fə, fā:t de fā d gɛ:r, fɛ sɔne*

les cloches des églises. Le lendemain, la foule va  
*le klof de -zegli:z. lə lādmē, la ful va*

délivrer les prisonniers de « la Force », qui étaient des  
*delivre le prizonje d «la fors», ki ete de*

prisonniers non politiques. Puis, par la force, ils s'em-  
*prizonje nō politik. pyi, par la fors, il sā-*

parent de 28.000 fusils et d'une trentaine de canons.  
*pa:r də vētyi mil fyzi e dyn trāten də kanō.*

Et soudain, dans la foule, quelqu'un, on ne saura jamais  
*e sudē, dā la ful, kelkē, ō n sɔra zame*

qui, s'écrie: « A la Bastille! » La Bastille était la  
*ki, sekri: «a la basti:j!» la basti:j ete la*

prison d'État des rois, c'est là que l'on mettait les  
*prizō deta de rwa, se la kə lō mete le*

prisonniers politiques, ceux qui avaient essayé de pen-  
*prizonje politik, sə ki ave -teseje d pā-*

ser ou d'agir contre la monarchie. En 1789  
*se u dazi:r kō:trə la mɔnarʃi. ā disset sā katrəvɛnæf*

la Bastille n'est plus qu'une prison sans importance,  
*la basti:j nɛ ply kyn prizō sā -zɛpɔrtā:s,*

mais elle est devenue pour le peuple le symbole de  
*me el ɛ dɔvny pur lə pœplə lə sɛbɔl də*

l'injustice.  
*lɛzɣystis.*

feu  
feux

la Force ɔ: nom  
d'une prison

s'emparer de =  
prendre  
fort  
la force



un canon

symbole = objet  
ou signe qui re-  
présente une idée

injuste  
l'injustice (f)

## Chapitre quarante-cinq (45).

tirer (le fusil) =  
faire feu (d'un  
fusil)

quelques ɔ: peu  
nombreux

révolutionnaires  
= personnes qui  
font une révolu-  
tion

forces ɔ: senti-  
ments très forts

diriger ɔ: condui-  
re, mener



une pique

nous sommes le 14  
juillet = c'est le  
14 juillet

La Bastille n'est défendue que par un petit groupe  
*la basti:ʃ ne defãdy k par æ pti grup*

de soldats, dont quarante Suisses. Quand la foule  
*də solda, dɔ karã:t syis. kã la ful*

essaye d'entrer, le chef de la prison, Launay, ordonne  
*ese:ʃ dãtre, la sef də la prizɔ, lone, ordɔn*

de tirer. Un instant, le peuple recule, mais il revient  
*də tire. æ -nẽstã, la pœplə rækyl, me il rœvjẽ*

aussitôt, et cette fois, il est furieux, il exige que le  
*osito, e set fwa, il ɛ fyrjɔ, il egzi:ʒ kə l*

sang coule. Les quelques soldats sont tués, la foule  
*sã kul. le kelkə solda sɔ tye, la ful*

s'empare de la Bastille, délivre les prisonniers, qui  
*sãpa:r də la basti:ʃ, deli:vra le prizɔnje, ki*

n'étaient qu'au nombre de sept. Les chefs des révolu-  
*nete ko nɔ:bra də set. le sef de revoly-*

tionnaires avaient promis à Launay et à ses soldats  
*sjɔne:r ave prɔmi a lone e a se solda*

de ne pas les tuer, mais ils ne peuvent rien faire contre  
*də n pa le tye, me il nə pœ:v rjẽ fe:r kɔ:tra*

des forces qu'ils ne dirigent plus: quand le peuple se  
*de fors kil nə diri:ʒ ply: kã l pœplə sə*

retire vers le Palais-Royal, il porte sur des piques  
*rti:r ver la pale rwajal, il port syr de pik*

les têtes de Launay et de ses soldats. Nous sommes  
*le tɛ:t də lone e də se solda. nu som*

le 14 juillet.  
*lə katɔrɔ zɔije.*



En réalité, la prise de la Bastille n'a aucune im-  
*ā realite, la pri:z də la basti:j na okyn ē-*  
 portance politique. Mais de même que cette vieille  
*portā:s politik. me d me:m kə səl vje:j*  
 prison est devenue le symbole de l'injustice, de tout  
*prizō ε davnɔ l sēbol də lēzɔstis, də tu*  
 ce que le peuple hait dans la monarchie, sa prise par  
*s kə l pæplə ε dā la mɔnarʃi, sa pri:z par*  
 ce même peuple devient le symbole de la liberté, du  
*sə me:m pæplə dəvjē l sēbol də la liberte, dy*  
 triomphe de la Révolution. Et aujourd'hui, quand,  
*trijō:f də la revolɔsjō. e ozurɔji, kā,*  
 le 14 juillet, nous chantons et dansons dans les  
*lə katorzə zɔije, nu ʃātō e dāsō dā le*  
 rues, c'est à ce symbole que nous pensons, pas aux têtes  
*ry, se -ta sə sēbol kə nu pāsō, pa o te:t*  
 de Launay et de ses soldats, plantées sur des piques  
*də lone e d se solda, plāte syr de pik*  
 dans le jardin du Palais-Royal.  
*dā l zardē dy pale rwajal.*  
 Au début la révolution s'est faite contre ce qui, dans  
*o dəby la revolɔsjō se fet kō:trə sə ki, dā*  
 la monarchie, était injuste et devait être réformé,  
*la mɔnarʃi, ete -tēzɔst e dve -te:trə reforme,*  
 mais pas contre l'idée de la monarchie, ni contre la  
*me pa kō:trə lide d la mɔnarʃi, ni kō:trə la*  
 personne du roi. En réalité, le peuple de Paris n'a  
*person dy rwa. ā realite, lə pæplə də pari na*

réalité (f) = ce  
qui existe vrai-  
ment

prise = action de  
prendre

de même que =  
tout comme

libre  
la liberté

haïr [ai:r]

je hais [ʒə ε]

tu hais [ty ε]

il hait [il ε]

nous haïssons

[ nu aisō ]

vous haïssez

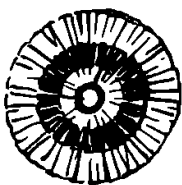
[ vu aise ]

ils haïssent

[ il ais ]

## Chapitre quarante-cinq (45).

Paris est la capitale de la France.



une cocarde

tricolore = à trois couleurs

ont cédé : ont été obligés de donner

hésiter = ne pas se décider à agir

n'osent : n'osent pas

encore rien contre Louis XVI, et quand il vient à  
*āko:r rjē kō:trə lwi se:z, e kã -til vjē a*

Paris, le 17 juillet, la foule qui le reçoit crie: «Vive  
*pari, la disset zyjje, la ful ki l rəswa kri: «vi:v*

le roi!» Louis XVI, de son côté, ne résiste pas à la  
*la rwa!» lwi se:z, də sō kote, nə rezist pa a la*

volonté du peuple. Il accepte la Révolution, et reçoit  
*volōte dy pæpl. il aksept la revolysjō, e rəswa*

de la main des révolutionnaires les clefs de sa capitale  
*d la mē de revolysjone:r le kle d sa kapital*

et la cocarde de la Révolution, la cocarde tricolore:  
*e la kōkard də la revolysjō, la kōkardə trikolo:r:*

le blanc des rois de France et le bleu et le rouge de la  
*la blā de rwa də frā:s e l blə e l ru:z də la*

ville de Paris.

*vil də pari.*

Tout cela est très bien, mais pendant ce temps  
*tu sla e tre bjē, me pādā s tā*

personne ne gouverne la France! Le roi et ses mi-  
*person nə guvern la frā:s! la rwa e se mi-*

nistres ont cédé le pouvoir au peuple, mais le peuple,  
*nistr ō sede l puwwa:r o pæpl, me l pæpl,*

c'est en ce moment l'Assemblée, et celle-ci hésite. Les  
*se -tā s momā lasāble, e selsi ezit. le*

représentants de la Nation n'osent encore s'emparer  
*rəprezātā d la nasjō no:z āko:r sāpare*

entièrement du pouvoir. Cela devient néanmoins de  
*ātjermā dy puwwa:r. sla dəvjē neāmweē də*

plus en plus nécessaire. Vers la fin de juillet la révo-  
*ply -zā ply nesec̄:r. ver la fē d zyijē la revō-*

lution prend un aspect de plus en plus sombre: des  
*lysijō prā ā -naspe dā ply -zā ply sō:br: de*

centaines de châteaux sont brûlés dans toute la France,  
*sāten dā fato sō bryle dā tut la frā:s,*

on vole et on tue.

*ō vol e ō ty.*

Alors, l'Assemblée se décide à passer à l'action. Dans

*al:r, lasāble s desid a pase a laksijō. dā*

la nuit du 4 août, parmi les cris, la joie et les larmes  
*la nyi dy katr u, parmi le kri, la zwa e le larm*

d'enthousiasme, l'organisation entière de la France est

*dātuzjasm, lorganizasjō ātje:r dā la frā:s e*

transformée. Des droits de la noblesse et du clergé,

*trāsforme. de drwa d la nobles e dy klerze,*

plus rien ne reste. Tous les citoyens sont égaux. Il

*ply rjē n rest. tu le sitwajē sō -tego. il*

n'y a désormais qu'une seule loi pour tous.

*nja dezorme kyn sc̄l lwa pur tus.*

Mais la nouvelle France qui naît le matin du 5 août

*me la nuvel frā:s ki ne l matē dy sē:k u*

n'est pas prête à se gouverner dans une liberté si

*ne pa prēt a s guverne dā -zyn liberte si*

absolue. Quand l'enthousiasme de cette nuit s'est

*absoly. kā lātuzjasmā dā set nyi se*

calmé il faut vraiment se mettre au travail, et sérieuse-

*kalme il fo vremā s metr o trava:j, e serjōz-*

prend un aspect =  
paraît

enthousiasme (m)  
= très grande joie,  
accompagnée de  
cris, de larmes,  
etc.

organisation ɔ: fa-  
çon de gouverner

égal ↔ différent

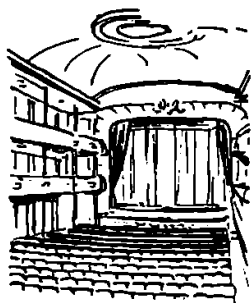
loi = texte qui dit  
ce qu'il est permis  
ou défendu de fai-  
re

absolu ɔ: entier

## Chapitre quarante-cinq (45).

ne fait que commencer ɔ: commence seulement

fidèle ɔ: qui ne trahit pas



un théâtre

faire un discours = parler devant une réunion de personnes

remplacer la cocarde tricolore par la cocarde blanche = mettre la cocarde blanche à la place de la cocarde tricolore

ment, car la révolution ne fait que commencer.  
*mā, kar la revolyɕjō n fe k kōmāse.*

Cependant, tandis que l'Assemblée discute au cours  
*səpādā, tādi k lasāble diskyt o ku:r*

des mois suivants le texte de la Constitution, les  
*de mwa ɕivā la tekstə də la kōstitysjō, le*

ennemis de la Révolution se rassemblent autour de  
*-zenmi d la revolyɕjō s rasā:bl otu:r də*

la reine Marie-Antoinette. On fait venir à Versailles  
*la re:n mari ātwanet. ɔ fe vni:r a versa:ʝ*

des régiments fidèles au roi. Le 1er octobre, on  
*de rezimā fidel o rwa. lə pɾəmje ɔktobr, ɔ*

leur offre un grand dîner dans la salle du théâtre.  
*lœr ɔfr œ grā dine dā la sal dy tea:tr.*

A la fin du dîner, le roi fait son entrée. On fait des  
*a la fē dy dine, lə rwa fe sō -nātre. ɔ fe de*

discours contre l'Assemblée, la cocarde tricolore est  
*disku:r kō:trə lasāble, la kɔkardə trikɔlɔ:r ɛ*

remplacée par la cocarde blanche. Deux jours plus  
*rāplase par la kɔkardə blā:f. də zu:r ply*

tard, Paris, qui de nouveau manque de pain, apprend  
*ta:r, pa:ri, ki d nuvo mā:k də pē, aprā*

ce qui s'est passé à Versailles. Le peuple est furieux,  
*s ki se pase a versa:ʝ. lə pœpl ɛ fyrjə,*

et il a peur.  
*e il a pœ:r.*

Le 5 octobre, au matin, huit à neuf mille femmes  
*lə sē:k ɔktobr, o matē, ɕit a næʝ mil fam*

se mettent en marche vers Versailles. Elles tirent  
*sə met ā marʃ ver versa:j. el ti:r*

des canons, elles sont armées de piques, d'épées, de  
*de kanɔ̃, el sɔ̃ -tarme d pik, depe, də*

pistolets, de toutes sortes d'armes. Elles marchent  
*pistole, də tut sort darm. el marʃ*

aux cris de: « Nous allons demander du pain au roi! »  
*o kri də: «nu -zalɔ̃ dmāde dy pē o rwa!»*

Arrivées à Versailles vers le soir, elles tentent de  
*arrive a versa:j ver la swa:r, el tā:t də*

pénétrer dans le palais, mais en sont empêchées.  
*penetre dā l pale, me ā sɔ̃ -tāpeʃe.*

Elles passent la nuit sur la place d'Armes, devant le  
*el pa:s la nyi syr la plas darm, dəvā l*

palais, autour de grands feux. De temps en temps  
*pale, otu:r də grā fə. də tā -zā tā*

elles reprennent leur cri: « Du pain! Du pain! »  
*el rəpren lær kri: «dy pē! dy pē!»*

Le roi Louis XVI pense à s'enfuir, à aller à Rouen,  
*la rwa lwi se:z pā:s a sāfyi:r, a ale a rwā,*

mais ses ministres ne savent que lui conseiller. Cepen-  
*me se ministrə nə sa:v kə lyi kɔ̃seʃe. səpā-*

dant, sur la demande répétée de Mounier, président  
*dā, syr la dmā:d repete d munje, prezidā*

de l'Assemblée, Louis accepte la Constitution. Trop  
*d lasāble, lwi aksept la kɔ̃stitysjɔ̃. tro*

tard. Aux premières heures du matin, quelques  
*ta:r. o prəmje:r -zæ:r dy matē, kelk*

tenter = essayer

pénétrer (famille de espérer) = entrer

en = de pénétrer

que ɔ: quelle chose

demander la demande

président = chef

## Chapitre quarante-cinq (45).

fuir = s'enfuir

populaire = du  
peuple

violent = plein de  
colère et de force

révolutionnaires ayant trouvé une grille du palais  
*revolysjone:r ejā truve yn gri:j dy pale*

ouverte, la foule pénètre dans le palais, tue deux  
*uvert, la ful pene:trə dā l pale, ty də*

soldats, plante leurs têtes sur des piques et monte  
*solda, plā:t lær te:t syr de pik e mō:t*

chez la reine. Celle-ci a juste le temps de fuir chez  
*se la re:n. selsi a zyst lə tā d fyi:r se*

le roi. Alors la foule, devant le palais, demande à  
*lə rwa. ab:r la ful, davā l pale, dāmā:d a*

voir Louis. Il se montre; un instant, on crie: «Vive  
*vwa:r lwi. il sə mō:tr; ĕ -nēstā, ō kri: «vi:v*

le roi! » Mais ces cris sont couverts par d'autres cris:  
*lə rwa!» me se kri sō kuve:r par do:trə kri:*

« Le roi à Paris! Le roi à Paris! » Louis accepte. La  
*«lə rwa a pari! lə rwa a pari!» lwi aksept. la*

famille du roi monte dans une voiture qui, lentement,  
*fami:j dy rwa mō:t dā -zyn vvaty:r ki, lātmā,*

se dirige vers Paris. On y arrive le soir du 6 octobre.  
*sə diri:z ver pari. ō -ni ari:v lə swa:r dy sis oktobr.*

La capitale est en fièvre. Les discours des révolution-  
*la kapital e -tā fje:vr. le disku:r de revolysjo-*

naires, dans les rues, dans les réunions populaires,  
*ne:r, dā le ry, dā le reynjō pōpyle:r,*

deviennent de plus en plus violents. Quand l'Assem-  
*dəvjən də ply -zā ply vjōlā. kā lasā-*

blée, dix jours après le roi, vient s'installer à Paris,  
*ble, di zu:r aprə lə rwa, vjē sēstale a pari,*



La famille du roi quitte Versailles.

l'aspect de la révolution s'est de nouveau transformé.

*laspe d la revolysjō se d nuvo trāsforme.*

Les séances de l'Assemblée sont de plus en plus diffi-

*le seās dā lasāble sō dā ply -zā ply difi-*

ciles, une foule violente est réunie autour des députés

*sil, yn ful vjōlāt ε reyni otu:r de depyte*

et essaye de les faire voter comme il lui plaît.

*e ese:j dā le fe:r vote kōm il luy ple.*

Néanmoins, l'Assemblée Constituante fait pendant les

*neāmweé, lasāble kōstityāt fe pādā le*

mois qui suivent un travail immense. Elle donne au

*mwa ki syi:v œ trava:j imā:s. el don o*

pays de nouvelles lois, elle réforme et refait entière-

*peji d nuvel lwa, el reform e rafe ātjer-*

ment l'organisation de l'État. Dans un effort admirable,

*mā lorganizasjō d leta. dā -zē -nefō:r admirabl,*

effort = action  
pleine de force,  
pour atteindre un  
but

## Chapitre quarante-cinq (45).

serviteur = per-  
sonne qui sert

œuvre (f) = ce  
que l'on a fait par  
son travail

la Constituante =  
l'Assemblée Con-  
stituante

faire des prêtres  
les ... = trans-  
former les prêtres  
en ...

signer ɔ: mettre  
son nom sous

l'étranger ɔ: les  
pays étrangers

secourir  
le secours

elle tente de remplacer la vieille monarchie par une  
*el tã:t də rãplase la vje:j mɔnarʃi par yn*

monarchie nouvelle, où le roi n'est plus que le serviteur  
*mɔnarʃi nuvel, u lə rwa ne ply k lə servitœ:r*

du peuple, qui seul a le pouvoir.

*dy pœpl, ki sæl a l puvwa:r.*

Malheureusement, pour couronner son œuvre, la Con-  
*malœrozmä, pur kurone sɔ -nœ:vr, la kɔ-*

stituante, poussée par Mirabeau, et malgré les efforts  
*stityã:t, puse par mirabo, e malgre le -zefɔ:r*

de l'abbé Sieyès, décide de rendre à la Nation les terres  
*də labe sjeje:s, desid də rã:dr a la nasjɔ le tœ:r*

du clergé, et de faire des prêtres les serviteurs de la  
*dy klerʒe, e d fe:r de pre:trə le servitœ:r də la*

Nation. Désormais, ils devront faire serment d'être  
*nasjɔ. dezɔrme, il dœvrɔ fe:r sermã de:trə*

fidèles à la Constitution.

*fidel a la kɔstitysjɔ.*

La plupart des prêtres refusent. Louis XVI, bien  
*la plypa:r de pre:trə rɔfy:z. lwi se:z, bjẽ*

que n'osant refuser de signer cette dernière loi, pense  
*k nozã rfyze d sine set dernje:r lwa, pã:s*

à appeler l'étranger à son secours. Cependant il hésite  
*a aple letrãze a sɔ sœku:r. sœpãdã il ezit*

encore, comme il en a l'habitude.

*ãkœ:r, kœm il ã -na labityd.*

Mais voilà que meurt Mirabeau, qui travaillait pour  
*mœ vwala k mœ:r mirabo, ki travaje pur*



un accord entre le roi et la Nation. Et Louis XVI

*œ -nako:r ā:trə lə rwa e la nasjō. e lwi sɛ:z*

commet sa plus grande faute. Il fuit Paris avec sa

*kɔmɛ sa ply grā:d fo:t. il fyi pari avek sa*

famille. Il veut aller à la frontière, d'où, avec l'armée

*fami:j. il vø ale a la frōtjɛ:r, du, avek larme*

fidèle du général Bouillé, il pense marcher sur la

*fidɛl dy zɛnɛral bujɛ, il pā:s mɔrʃɛ syr la*

capitale. Il s'imagine que les Parisiens, et avec eux

*kapital. il simaʒin kə le parizjɛ, e avek ø*

la France, le recevront alors avec enthousiasme.

*la frā:s, lə rsœvrō alo:r avek ātuzjasm.*

Le 22 juin 1791 Louis est reconnu à

*lə vɛtdə zyɛ disɛt sã katrævɛō:z lwi ɛ rkɔny a*

Varenes, arrêté et reconduit à Paris.

*varen, arɛtɛ e rkōdyi a pari.*

Jusque-là, dans l'Assemblée, il n'y avait pour ainsi dire

*zyskəla, dā lasāble, il nʒavɛ pur ɛsi di:r*

pas de Républicains. Les chefs révolutionnaires, comme

*pa də rɛpyblikɛ. le ʃɛʃ rɛvɔlysjɔnɛ:r, kɔm*

Robespierre, Danton, Marat, acceptaient l'idée de la

*robɛspjɛ:r, dāntɔ̃, mara, akɛptɛ lidɛ d la*

monarchie. Le lendemain de la fuite de Louis XVI

*mɔnarʃi. lə lādmɛ d la fyiɛt də lwi sɛ:z*

tout change. L'Assemblée considère que la personne

*tu ʃā:ʒ. lasāble kōside:r kə la pɛrson*

du roi n'est plus nécessaire, puisque le pays peut être

*dy rwa nɛ ply nɛsɛsɛ:r, pyisk lə pɛʒi pø -tɛ:trə*

commettre = faire

frontière = ligne  
qui sépare deux  
pays

général ɔ: chef  
d'une armée

pour ainsi dire ɔ:  
presque

républicain =  
homme qui est  
contre l'idée de  
la monarchie

fuir  
la fuite

considérer ɔ:  
penser

## Chapitre quarante-cinq (45).

législative = qui doit faire les lois du pays

les indépendants  
 ♂: ceux qui n'appartiennent ni à la droite, ni à la gauche

énergie = volonté et force d'agir

principalement = surtout

gouverné sans lui, et prend entièrement sur elle le  
*gouverne sā lyi, e prā ātjermā syr el la*

gouvernement de l'État. Peu de temps après, l'Assemblée  
*governāmā d leta. pø d tā -zapre, lasā-*

blée Constituante se renvoie elle-même, et fait élire  
*ble kōstityā:t sə rāvwa elme:m, e fe -teli:r*

à sa place une Assemblée Législative.

*a sa plas yn asāble lezislati:v.*

La Législative compte sept cent quarante-cinq députés.  
*la lezislati:v kō:t set sā karātsē de-*

putés. Elle est divisée en trois groupes: à droite, ceux  
*pyte. el e divize ā trwa grup: a drwat, sə*

qui sont pour la Constitution et la monarchie, et qui  
*ki sō pur la kōstitysjō e la monarfi, e ki*

ne forment qu'un petit groupe d'une centaine de per-  
*n form kōē pti grup dyn sāten də per-*

sonnes. Au centre, les Indépendants, groupe le plus  
*son. o sā:tr, le -zēdepādā, grup la ply*

nombreux, mais hésitant. A gauche enfin, les Jacobins,  
*nōbrā, mē ezitā. a go:f āfē, le zakobē,*

qui sont républicains. Parmi les Jacobins, un groupe  
*ki sō repyblīkē. parmi le zakobē, ā grup*

plein d'énergie, les Girondins, venus principalement de  
*plē denerzi, le zīrōdē, vāny prēsīpalmā d*

Bordeaux.

*bordo.*

En mars et avril 1792, les Girondins  
*ā mars e avril disset sā katrōvēdu:z, le zīrōdē*

exigent que la France déclare la guerre à l'Autriche.

*egzi:z kə la frā:s dekla:r la gɛ:r a lotrif.*

Ils s'imaginent qu'une guerre se terminant par la vic-

*il simazin kyn gɛ:r sə terminā par 'la vik-*

toire des armées républicaines signifierait le triomphe

*twa:r de -zarme repybliken signifire lə trijō:f*

absolu de la Révolution. Ils oublient que la France

*absoly d la revolysjō. il -zubli k la frā:s*

républicaine n'a pour ainsi dire pas d'armée.

*repybliken na pur ēsi di:r pa darne.*

La guerre est néanmoins déclarée. La France ne

*la gɛ:r ɛ neāmwẽ deklare. la frā:s nə*

peut réunir que 100.000 soldats, contre les armées de

*pə reyni:r kə sã mil solda, kō:trə le -zarme d*

l'Autriche et de la Prusse. Nous sommes le 20 avril

*lotrif e d la prys. nu som lə vē avril*

1792.

Le 11 juillet l'Assemblée Législative,

*disset sã katrəvēdu:z. lə ɔ:zə zɥije lasāble lezislati:v,*

devant l'avance des Prussiens, déclare « la Patrie en

*dəvã lavã:s de prysjē, dekla:r «la patri ā*

danger», et ordonne la formation d'une armée de la

*dāze», e ordon la fɔrmasjō dyn arme d la*

Nation.

*nasjō.*

Les choses, cependant, vont vite. Le 28 juillet le

*le fo:zə, səpādã, vō vit. lə vētyit zɥije lə*

chef des armées étrangères annonce qu'il va faire

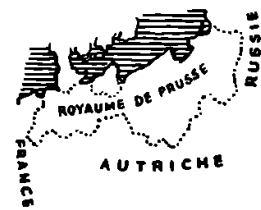
*ʃɛf de -zarme etrãzɛ:r anō:s kil va fɛ:r*

vaincre  
la victoire



l'Autriche (f)

républicain  
une république



la Prusse

avancer  
une avance

La patrie d'une  
personne est le  
pays où cette per-  
sonne est née.

former  
la formation

étranger  
étrangère

## Chapitre quarante-cinq (45).

couler des fleuves de sang dans Paris si l'on touche à  
*kule de flœ:v də sã dã pari si lɔ̃ tuf a*

la personne de Louis XVI.

*la pɛrson də lwi sɛ:z.*

Paris est furieux. Les hommes de la gauche se pré-  
*pari ɛ fyrjɔ. le -zɔm də la go:f sɔ̃ pre-*

parent à faire tomber la monarchie et à déclarer la  
*pa:r a fe:r tɔ̃be la mɔnarʃi e a deklare la*

République. Ces hommes sont principalement Robes-  
*repyblik. se -zɔm sɔ̃ prɛsipalmã robes-*

pierre, Danton, Marat et Camille Desmoulins.

*pje:r, dãtɔ̃, mara e kami:j demulɛ.*

Le soir du 9 août, tout Paris est dans les rues.

*lə swa:r dy næf u, tu pari ɛ dã le ry.*

Soudain on entend sonner les cloches de l'église des

*sudɛ ɔ̃ -nãtã sɔne le kloʃ də legli:z de*

Cordeliers. C'est Danton qui les a fait sonner. La

*kɔrdɛlje. se dãtɔ̃ ki le -za fe sɔne. la*

deuxième Révolution va commencer. Au chant de

*dɔzjem revɔlysjɔ̃ va kɔmãse. o fã d*

la Marseillaise, qui deviendra plus tard le chant na-

*la marseje:z, ki dɔvjɛdra ply ta:r lə fã na-*

tional de la France, la Commune de Paris est remplacée

*sjɔnal də la frã:s, la kɔmyn də pari ɛ rãplase*

commune = réu-  
 nion de personnes  
 qui gouvernent  
 une ville

par une Commune révolutionnaire. Le personnage

*par yn kɔmyn revɔlysjɔne:r. lə pɛrsona:ʒ*

central ɔ: le plus  
 important

central y est Danton. Alors, les révolutionnaires

*sãtral i ɛ dãtɔ̃. alɔ:r, le revɔlysjɔne:r*

marchent sur les Tuileries, où se trouve le roi. »  
*marʃ syr le tyilri, u sə tru:v la rwa.»*

De nouveau, M. Doumier s'arrêta au milieu de son  
*də nuvo, məsjø dumje sareta o miljø d sɔ*

récit, au point le plus passionnant, comme dans l'histoire  
*resi, o pʁwē la ply pasjɔnā, kɔm dā listwa:r*

de Jeanne d'Arc. Cette fois, Jeannette regarda la  
*də za:n dark. set fwa, zanet rɔgarda la*

pendule du salon avant de protester. Il était déjà  
*pādyl dy salɔ avā də pʁɔteste. il ɛtɛ dɛza*

plus de onze heures. « Déjà... » dit la fillette avec  
*ply də ɔ:z œ:r. «dɛza...» di la fijet avɛk*

un long soupir, « c'était pourtant si intéressant. Tu  
*œ lɔ supɪ:r, «setɛ pʁtā si ɛteresū. ty*

nè crois pas que nous puissions continuer encore un  
*nə krwa pa k nu pʁisjɔ kɔtinje ākɔ:r œ*

peu? Juste un tout petit instant? » Elle dit cela en  
*pø? zyst œ tu pti -tɛstā?» el di sla. ā*

regardant son grand-père d'une telle façon qu'il rit  
*rgardā sɔ grāpɛ:r dyn tɛl fasɔ kil ri*

rit = a ri

et lui répondit: « Si ta maman n'était pas là, je crois  
*e lyi repɔdi: «si ta māmū netɛ pa la, zə krwa*

presque que je continuerais, parce que je ne suis qu'un  
*pʁeskə kə z kɔtinje, pɑrs kə zə n syi kœ*

faible homme. Mais ta maman est heureusement là,  
*fɛbl ɔm. mɛ ta māmū ɛ -tœrɔzmā la,*

et elle est beaucoup plus forte que moi. De sorte  
*e el ɛ boku ply fɔrt kə mwɑ. də sɔrt*

## Chapitre quarante-cinq (45).

que... » Marie-Anne finit la phrase de son beau-père:

*kə...» mari a:n fini la fra:z də sɔ̃ bopɛ:r:*

«... nous allons vite nous coucher! » Jeannette ne

*«... nu -zalɔ̃ vit nu kuʃe!» zanet nə*

résista pas, embrassa son grand-père en lui disant

*rezista pa, ābrasa sɔ̃ grāpɛ:r ā lyi dizā*

bonne nuit, et suivit sa mère. M. Doumier resta

*bɔn nyi, e syivi sa mɛ:r. mɑsjø dumje resta*

encore une demi-heure au salon, à songer à cette

*āko:r yn dɑmiæ:r o salɔ̃, a sɔ̃ʒe a set*

époque si héroïque et si violente qui l'avait toujours

*epɔk si eroik e si vijlā:t ki lave tuzu:r*

intéressé plus que toute autre époque de l'histoire de

*ēterese ply k tut o:tr epɔk də listwa:r də*

France.

*frā:s.*

### EXERCICE A.

#### MOTS:

un abbé  
un accord  
un aspect  
une assemblée  
une avance  
une baïonnette  
un canon  
une capitale  
un citoyen  
un clergé  
une cocarde

En dix-sept cent quatre-vingt-neuf, le peuple de France était très —. Il aurait fallu faire quelque chose, mais ni le roi ni son — ne savaient par quoi commencer. On décida alors de réunir les — Généraux. Ceux-ci étaient formés du —, c'est-à-dire des prêtres, de la —, c'est-à-dire des nobles, et du tiers état. Chacun de ces états envoyait des — aux États Généraux. Ces envoyés n'étaient pas — par tout le peuple, comme aujourd'hui, mais ils représentaient la France.

Les députés ne sont pas contents de la première — du 5 mai 1789. Le tiers état veut avoir tout le —, il veut décider tout seul des affaires de l'État. Le roi refuse, et les députés du tiers se déclarent — nationale. Ils le font sur la proposition de l'abbé Sieyès, élu comme — du tiers. Le roi est —, mais il n'ose rien faire. Le 20 juin, les députés se réunissent dans la salle du Jeu de Paume, où ils jurent de ne pas se séparer jusqu'à ce que l'État soit —. C'est le — du Jeu de Paume.

Le roi fait venir à Paris et à Versailles des — de soldats étrangers pour se défendre. Le 12 juillet, Camille Desmoulins parle au peuple de Paris: « —! Les régiments étrangers vont marcher sur nous, nous devons courir aux armes! » Le peuple marche vers la place de la Concorde, le prince de Lambesc doit —. Le lendemain, les Parisiens s'— de fusils et de canons. Le 14 juillet, la —, prison d'État, est prise. Elle est le — de l'injustice.

Deux semaines se passent, et dans la nuit du 4 août, l'Assemblée transforme entièrement l'— de la France. Tous les citoyens sont —, il n'y a plus rien des droits de la noblesse et du clergé. Il n'y a plus qu'une seule — pour tous les Français. Une nouvelle France naît parmi les cris d' — et de joie.

### EXERCICE B.

Nous allons de nouveau vous demander de nous raconter quelque chose vous-même. Cela peut être une chose qui vous est arrivée, mais ceci n'est pas du tout

une commune  
une confiance  
une constitution  
un curé  
une décision  
une demande  
un député  
un discours  
un effort  
une énergie  
un enthousiasme  
un état  
l'étranger  
un feu  
une force  
une formation  
une frontière  
une fuite  
un général  
un Girondin  
un gouvernement  
une habitude  
une injustice  
un Jacobin  
une liberté  
une loi  
la Marseillaise  
un ministre  
une monarchie  
un noble  
une noblesse  
une œuvre  
une organisation  
un palais  
une partie  
une patrie  
une paume  
une pique  
un pistolet  
un pouvoir  
un président

## Chapitre quarante-cinq (45).

un prince  
une prise  
un Prussien  
une réalité  
une réforme  
un régiment  
une reine  
un représentant  
un républicain  
une république  
une réunion  
une révolution  
une séance  
un secours  
un serment  
un serviteur  
une situation  
un Suisse  
un symbole  
des terres  
un théâtre  
le tiers  
une victoire  
absolu  
allemand  
central  
complet  
complète  
constituant  
égal  
égaux  
entier  
entière  
étranger  
étrangère  
fidèle  
furieux  
général  
généraux  
indépendant  
législatif  
mécontent  
menu  
national

nécessaire. Vous pouvez, si vous voulez, raconter une chose qui ne vous est jamais arrivée. Si vous ne la trouvez pas vous-même, nous allons, pour vous aider, vous demander de nous raconter comment on vit dans votre pays. Et nous vous proposons de nous le raconter en répondant aux questions suivantes:

- 1) Combien d'habitants a votre pays? Y a-t-il beaucoup de paysans? Les villes sont-elles très grandes?
- 2) Comment est le temps aux différentes époques de l'année?
- 3) Dans votre ville — si vous demeurez dans une ville — les maisons sont-elles très hautes? Comment les gens vont-ils à leur travail?
- 4) Combien travaille-t-on dans les villes? Et à la campagne? Combien est-on payé? Avez-vous les « vacances payées »?
- 5) Comment passe-t-on ses vacances? Où va-t-on? Que fait-on?
- 6) Passez-vous beaucoup de votre temps en famille? Sortez-vous souvent, le soir, pour aller voir des amis, par exemple? Recevez-vous souvent des amis chez vous?
- 7) Voyage-t-on beaucoup chez vous, ou préfère-t-on rester dans son pays? Qui est-ce qui voyage le plus? Les jeunes? Sinon qui alors? Et pourquoi?
- 8) Que pouvez-vous nous raconter encore, de votre pays?



EXERCICE C.

<b>je hais</b>	<b>nous haïssons</b>
<b>tu hais</b>	<b>vous haïssez</b>
<b>il hait</b>	<b>ils haïssent</b>

Jeanne d'Arc ne — personne, disent ses amis. « Ne — -tu donc pas les Anglais? » lui demande-t-on. « Non, je ne — pas les Anglais. » Mais les Anglais — Jeanne. « Pourquoi — -vous la Pucelle? » « Nous — la Pucelle parce qu'elle est plus forte que nous. »

<b>je pénètre</b>	<b>nous pénétrons</b>
<b>tu pénètres</b>	<b>vous pénétrez</b>
<b>il pénètre</b>	<b>ils pénètrent</b>

La flèche — dans le corps de Jeanne. Jeanne et ses soldats — dans la ville qu'ils ont délivrée. « Si je — dans la ville la première, me suivrez-vous? » demande Jeanne à ses soldats. « Oui, si tu — dans la ville, nous te suivrons, mais si nous — dans la ville avant toi, que feras-tu? » « Si vous — dans la ville avant moi, c'est moi qui vous suivrai! »

<b>pénétrer</b>	
<b>a pénétré</b>	<b>pénétrait</b>
<b>pénètre</b>	<b>pénétrera</b>

Jeanne promet au roi de — dans la ville assiégée avant cinq jours. « Nous — dans la ville le cinquième jour, avant que le soleil se couche. » Et le cinquième jour, elle a — dans la ville. Les soldats ne seraient pas contents s'ils ne — pas dans la ville assiégée. Jeanne — dans la ville, son drapeau à la main.

politique  
populaire  
quelques  
républicain  
révolutionnaire  
royal  
suisse  
tiers  
tricolore  
violent  
assembler  
céder  
commettre  
considérer  
considère  
déclarer  
se déclarer  
demeurer  
diriger  
se diriger  
diviser  
élire  
a élu  
s'emparer de  
exiger  
fuir  
(on) se fut  
installé  
hait  
hésitant  
hésiter  
ignorer  
naît  
nommer  
pénétrer  
pousser  
reconduire  
se recueillir  
reculer  
réformer  
rejoindre  
remplacer  
renvoyer  
représenter

signer  
signifier  
tenter  
voter  
désormais  
néanmoins  
principalement  
à son service  
depuis peu  
en vain  
laisser mécon-  
tent  
ne fait que  
commencer  
nous sommes  
le...  
passer à l'action  
pour ainsi  
dire  
qu'ils restent  
se faire une  
haute idée  
l'Autriche  
la Bastille  
Brienne  
Camille  
Danton  
Desmoulins  
la Force  
Jeu de Paume  
Marat  
Menus Plaisirs  
Palais-Royal  
la Prusse  
Robespierre  
Varennes

EXERCICE D.

Et voici une histoire que nous allons commencer et que nous vous demanderons de terminer pour nous.

« Dans une petite ville de France vivait un jeune homme pauvre qui s'appelait André. André aimait une jeune fille appelée Lucie [*lysi*], qui avait beaucoup d'argent, et Lucie aimait également André. Mais leurs parents ne voulaient pas que les jeunes gens se voient, et encore moins qu'ils s'aiment.

Mais un jour, un homme étrange est arrivé à Fanfreluche [*fãfrølyf*], comme s'appelait la petite ville. Cet homme faisait faire aux gens les choses qu'ils avaient le plus envie de faire, mais qu'ils n'osaient faire, à cause des autres gens. Et voilà qu'André et Lucie décident de s'enfuir de Fanfreluche et d'aller à Paris, après s'être mariés. Ils demandent donc au curé de Fanfreluche de les marier sans que personne le sache, et le curé accepte. Il n'aurait jamais accepté s'il n'y avait pas eu cet homme dans la ville. Un autre homme promet de les aider et de les conduire à Paris en auto. Cet homme est le vieux maître de français d'André.

Les jeunes gens doivent se trouver à l'église très tôt, le lendemain matin. Mais pendant la nuit, l'homme qui faisait faire aux gens ce qu'ils désiraient mais n'osaient pas faire, quitte Fanfreluche. Et le lendemain matin... »

A vous de continuer! Nous vous aiderons en vous posant quelques questions.

- 1) Que fait André? Vient-il à l'église? Et s'il vient, veut-il toujours se marier?
- 2) Et Lucie, ose-t-elle toujours se marier?
- 3) Croyez-vous que le curé ait toujours le courage de marier les deux jeunes gens?
- 4) Et le maître de français d'André vient-il les chercher?
- 5) Les parents des jeunes gens changent-ils d'idée et permettent-ils au jeunes gens de se marier?
- 6) Que font les jeunes gens après ce matin-là?
- 7) Comment finit l'histoire?

Ces questions ne sont que pour vous aider. Si vous voulez raconter la fin de l'histoire d'une autre façon, vous êtes libre d'écrire ce que vous voulez, bien entendu.

## RÉSUMÉ

### Les temps du passé

Dans le résumé du chapitre 42, nous avons présenté le passé simple. Voyons maintenant quelle différence il y a, dans « la langue écrite », entre les trois temps du passé: l'imparfait, le passé simple et le passé composé. (Vous vous rappelez que dans « la langue parlée » on remplace toujours le passé simple par le passé composé.) Voyons d'abord quand on emploie l'imparfait.

L'imparfait sert à présenter l'action dont il s'agit comme une action qui dure pendant un certain temps d'une longueur qui n'est pas indiquée, c'est-à-dire comme une action qui était en train de se produire au moment dont

**Action qui dure  
pendant un temps  
inconnu**

**Action achevée**

on parle. A ce moment, l'action n'était pas encore finie, et il n'est pas dit quand elle s'est achevée.

Exemples: « Le petit garçon les *regardait*. » « C'est un des hommes dont me *parlait* Arthur mercredi dernier. » « J'ai vu qu'ils s'en *allaient*. » « Nous *regardions* les gens qui passaient dans la rue. » « Je *comprenais* très bien pourquoi ma cousine était si belle, ce soir-là. »

Tandis que l'imparfait sert à présenter une action comme étant en train de se produire, comme non achevée, le passé simple présente l'action comme entièrement achevée, comme finie.

Exemples: « Marie-Anne *demanda* à son beau-père de raconter quelque chose. » « Quoi? lui *répondit* M. Doumier. » « Vous savez l'Histoire, *dit* Marie-Anne, puis elle *ajouta*: Henri m'a parlé de vos belles soirées. » « Quand les dix hommes *arrivèrent* devant Charlemagne, ils le *saluèrent* avec amour et Blancandrin *parla*. »

**Action qui dure pendant un temps connu**

L'action achevée et finie exprimée par le passé simple n'est pas nécessairement très courte. Elle peut bien durer plus ou moins longtemps, mais tandis qu'à l'imparfait rien ne dit combien de temps elle dure, si une action d'une certaine longueur est exprimée par le passé simple, il faut que quelque mot dans la phrase dise combien de temps elle a duré.

Exemples: « Charlemagne *resta* longtemps silencieux. » « Pendant quelques minutes, personne ne *dit* rien. » « Ses parents *pleurèrent* longtemps. » « M. Doumier *resta* plusieurs années sans nouvelles de son fils. » « Henri *dormit* peu, cette nuit. »

L'imparfait sert à exprimer qu'une action est répétée un certain nombre de fois, mais sans qu'il soit dit combien de fois elle s'est produite. Ainsi, on a l'imparfait avec des mots comme « souvent », « parfois », « d'autres fois », etc.

Exemples: « Il se *levait* souvent et *allait* vers la porte. »  
« Parfois, il *s'arrêtait* avant d'y arriver et *revenait* à sa table, mais d'autres fois, il *allait* jusqu'à la porte, *regardait* à droite et à gauche dans la rue, puis *revenait* à sa table. »

Cette action achevée peut être répétée un certain nombre de fois et être exprimée par le passé simple, si quelque mot dans la phrase ou plusieurs mots dans la phrase disent combien de fois elle s'est produite. Ces mots peuvent être, par exemple: « trois fois », « beaucoup de fois », « plusieurs fois ».

Exemples: « La voix *dit* plusieurs fois à Jeanne: Va, fille de Dieu! » « Les Anglais *appelèrent* beaucoup de fois la Pucelle de noms très laids. » « Jeanne *fut* blessée plusieurs fois. » « Jeanne ne se *servit* pas une seule fois de son épée. » « Elle ne se *servit* jamais de ses armes. »

L'imparfait sert à exprimer que quelque chose était, que quelque chose se passait.

Exemples: « Avant, il y *avait* ici beaucoup de petites maisons. » « *J'étais* son ami. » « Elle *aimait* beaucoup son mari. » « Il a rencontré une jeune fille qui *s'appelait* Marie-Anne Bourdier. » « Il *faisait* froid. »

L'imparfait sert à exprimer une habitude ou ce qui se produit d'habitude.

**Action répétée un nombre de fois inconnu**

**Action répétée un nombre de fois connu**

**Habitude**

## Chapitre quarante-cinq (45).

<b>Chose expliquée</b>	<p>Exemples: « Tous les hommes de Villebourg <i>venaient</i> là à midi. » « Henri ne <i>disait</i> pas le nom de ses parents. » « Il <i>l'appelait</i> son ange. » « Marie-Anne <i>racontait</i> à tous ses amis qu'elle était mariée. » « Quand Henri <i>rentra</i> à la maison, Fatima lui <i>prenait</i> la main en souriant. Son cœur <i>battait</i>, elle <i>était</i> heureuse. »</p> <p>L'imparfait sert à expliquer une phrase qu'il suit sans qu'il soit nécessaire d'employer des mots comme « parce que » ou « car ».</p>
<b>Raison</b>	<p>Exemples: « Elle aimerait que le père d'Henri les prenne chez lui, elle <i>voulait</i> leur montrer leur pays. » « Marie-Anne s'est arrêtée: elle <i>aimait</i> beaucoup le chant des oiseaux. » « André fut très étonné, il <i>n'attendait</i> pas un instant cette réponse. » « Elle n'avait pas besoin de le dire: cela se <i>voyait</i> à tout ce qu'elle faisait. » « Henri s'était levé très tôt, il <i>avait</i> peu dormi et <i>voulait</i> faire un promenade. »</p> <p>L'imparfait sert à montrer la raison d'une action exprimée dans la phrase suivante sans qu'il soit nécessaire d'employer le mot « comme ».</p>
<b>Après « si »</b>	<p>Exemples: « Personne ne <i>chantait</i> ni ne <i>parlait</i> dans la maison: Henri s'est couché. » « Marie-Anne <i>était</i> très fatiguée, elle s'était couchée tout de suite. » « Le cœur de Fatima ne <i>battait</i> plus aussi faiblement qu'avant et la fillette <i>semblait</i> déjà être plus forte; le médecin permit à Henri de lui poser quelques questions. »</p> <p>L'imparfait est souvent employé après le mot « si » pour exprimer une condition.</p>

Exemples: « Tu aurais été heureux, si tu *avais* vécu. »  
« Tu serais très content, si tu *savais* ce que j'ai acheté. »  
« Si je *savais* prendre des photos en couleurs, je prendrais une photo de ce jardin. »

L'imparfait s'emploie souvent quand on raconte ce que quelqu'un a dit.

Exemples: « Il a écrit qu'il *allait* partir pour une autre partie de l'Afrique. » « Je vous ai demandé si vous *préfériez* quitter le restaurant. » « Tout le monde a dit qu'elle *était* très jolie. » « Elle a répondu qu'il n'y *avait* vraiment rien. » « Il lui a dit qu'il *l'aimait*. »

Et maintenant, voyons quand on emploie le passé composé dans « la langue écrite », c'est-à-dire quand, dans « la langue écrite », on doit employer le passé composé, et pas le passé simple. Répétons que, dans « la langue parlée », on n'emploie jamais le passé simple. Le passé composé sert à présenter une action achevée comme une sorte de passé dans le présent, c'est-à-dire comme une action passée qui intéresse le moment présent.

Exemples: « Il *a* assez *fait* la guerre dans ce pays! »  
« Pourquoi *a-t-on attendu* si longtemps? » « Mon grand-père *n'a pas été* malade depuis 1920. » « Nous *avons* maintenant *présenté* la petite famille de M. Doumier. »  
« Jean pleure parce qu'il *est tombé*. »

Très souvent, cette action achevée exprimée par le passé composé vient de se produire ou, du moins, s'est produite dans la même « époque » que celle où l'on se

Récit de ce qu'on a dit

Passé composé

trouve: le même instant, la même heure, le même mois, la même année, etc.

Exemples: « Ce mois-ci, un malade *est venu* à Villebourg, il *est monté* chez le docteur Pirot et lui *a dit*: « Docteur, aucun des médecins de ma ville ne peut rien faire pour moi. » » « Le café que vous *avez fait* ce soir est délicieux. » « Il *est parti* ce matin. » « On l'*a vu* la dernière fois cet été. » « Je l'*ai mise* dans ma poche en partant. »

Le passé composé sert parfois à présenter une action achevée comme séparée de toute autre action, c'est-à-dire comme une action qui ne fait pas partie d'un groupe d'actions, dans un récit.

Exemples: « On nous *a raconté* cela au lycée. » « C'est Georges Laferre qui *a écrit* ce gros livre. » « Ce vin *a été* mis en bouteilles par le père du propriétaire. » « Les Courtelet *ont toujours aimé* les bons vins. » « J'*ai bu* beaucoup de bons cognacs, mais je n'en *ai jamais bu* d'aussi bons que celui-ci. » « Je lui *ai écrit* trois lettres après 1945. » « Sa femme *est morte* il y a cinq ans. »



## LA FIN DE LA RÉVOLUTION

Dès que la vieille Amélie eut servi le dessert, le  
*de k la vje:j ameli y servi l dese:r, lə*

lendemain soir, Jeanne demanda à son grand-père:  
*lādmē swa:r, za:n dāmāda a sō grāpe:r:*

« Et alors, grand-papa, qu'est-ce qu'il a fait, le peuple,  
*« e al:r, grāpapa, kes kil a fe, lə pæpl,*

quand il est arrivé devant les Tuileries? » Mais Marie-  
*kā -til ε -tarive dvā le tɥilri?» me mari*

Anne ne donna pas à M. Doumier le temps de  
*a:n nə dona pa a māsjo dumje l tā d*

répondre: « Jeanne, veux-tu laisser grand-papa manger  
*repō:dr: «za:n, vø ty lese grāpapa māze*

son dessert en paix! » dit-elle à la fillette. « Pardon,  
*sō dese:r ā pe!» di -tel a la fijet. «pardō,*

maman! » dit Jeannette, et pendant les dix minutes  
*māmā!» di zanet, e pādā le di minyt:*

suivantes elle ne dit rien. Mais quand on eut fini le  
*syivā:t el nə di rjē. me kā -tō -ny fini l*

dessert, elle se leva de table la première et courut  
*dese:r, el sə lva d tablə la prāmje:r e kury*

dans le salon, où elle prit sa place auprès du fauteuil  
*dā l salō, u el pri sa plas opre dy fotæ:j*

de M. Doumier. M. Doumier alluma une cigarette  
*də māsjo dumje. māsjo dumje alyma yn sigaret*

dessert = fruits,  
glace ou autre  
chose que l'on  
mange à la fin  
du repas

courut = a couru

Chapitre quarante-six (46).

	<p>et fuma quelques instants en silence. Puis il commença:  <i>e jyma kelk -zēstā ā silā:s. pyi il komāsa:</i></p> <p>« Nous avons laissé le peuple de Paris en marche vers  <i>«nu -zavō lese l pæpla də pari ā marʃ ver</i></p> <p>les Tuileries. Cependant, les Tuileries sont gardées  <i>le tɥilri. səpādā, le tɥilri sō garde</i></p> <p>par onze cents soldats, dont neuf cents Suisses, fidèles  <i>par ɔ:zə sā solda, dō næf sā syis, fidel</i></p> <p>jusqu'à la mort. Marie-Antoinette voudrait résister:  <i>ʒyska la mɔ:r. mari ātwanet vudre reziste:</i></p>
forces ɔ: soldats	<p>« Nous avons des forces! » dit-elle. Mais Louis XVI  <i>«nu -zavō de fors!» di -tel. me lwi sɛ:z</i></p> <p>n'a pas l'énergie de se défendre. « Allons, » dit-il, « il  <i>na pa lenerʒi d sə defā:dr. «alɔ,» di -til, «il</i></p> <p>n'y a plus rien à faire ici. » Et il va demander à  <i>nʒa ply rʒē -na fɛ:r isi.» e il vʒ dmāde a</i></p> <p>l'Assemblée de le protéger contre la foule. Aux  <i>lasāble d lə proteʒe kō:trə la ful. o</i></p>
dont ɔ: parmi lesquels	<p>Tuileries, huit cents soldats, dont presque tous les  <i>tɥilri, yi sā solda, dō presk tu le</i></p> <p>Suisses, sont tués. Le matin du 10 août, la Commune,  <i>syis, sō tye. lə matē dy dis u, la komyn,</i></p>
en tête ɔ: comme chef	<p>avec Danton en tête, demande la République.  <i>avek dāntō ā te:t, dəmā:d la repyblɪk.</i></p>
toutefois ɔ: pourtant	
élire une élection	<p>L'Assemblée, toutefois, hésite encore. Elle vote pour  <i>lasāble, tutfwa, ezit ākɔ:r. el vot pur</i></p>
La Convention est une assemblée révolutionnaire.	<p>l'élection d'une Convention nationale et, poussée par  <i>leleksjō dyn kōvāsjō nasjnal e, puse par</i></p>

la Commune, fait emprisonner la famille du roi.  
*la kɔmyn, fɛ -tãprizɔne la fami:j dy rwa.*

emprisonner =  
mettre en prison

En réalité, le pouvoir est désormais aux mains de la  
*ã realite, la puwva:r ɛ dezɔrmɛ o mɛ d la*

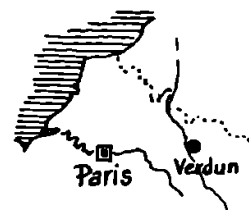
Commune et de Danton. Ce sera à eux de sauver la  
*kɔmyn e d dãtõ. sɔ sra a ø d sove la*

Patrie, car 80.000 Prussiens et Autrichiens sont  
*patri, kar katrøvɛ mil prysjɛ e otrisjɛ sõ*

maintenant entrés en France et avancent sur Paris.  
*mɛtnã ätre ã frã:s e avã:s syr pari.*

défaite ↔ victoi-  
re

Verdun tombe le 2 septembre. Cette défaite met  
*verdã tõ:b la dø septã:br. set defet mɛ*



Verdun

en colère Paris et la Commune. Douze cents per-  
*ã kolɛ:r pari e la kɔmyn. du:zɔ sã per-*

sonnes, des royalistes et des prêtres ayant refusé de  
*son, de rwajalist e de pre:tr ejã rfyze d*

royaliste = per-  
sonne qui est pour  
la monarchie et  
le roi

prêter serment à la Constitution, sont tués dans les  
*prete sermã a la kõstitysjõ, sõ tye dã le*

prêter serment à  
= jurer d'être fi-  
dèle à

prisons de Paris.

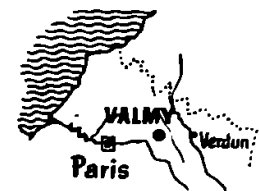
*prizõ d pari.*

Cependant, le 20 septembre 1792, Paris  
*sɔpãdã, la vɛ septã:brɔ disset sã katrøvɛdu:z, pari*

apprend la victoire des généraux Dumouriez et Keller-  
*aprã la viktwa:r de zenero dymurje e keler-*

un général  
des généraux

mann contre les Prussiens à Valmy. Ce n'est pas une  
*man kõ:trø le prysjɛ a valmi. s ne pa yn*



Valmy

grande bataille, et il n'y a que cinq cents tués, mais  
*grã:d bata:j, e il nja k sɛ sã tye, me*



l'Europe

pour la première fois les canons de la Révolution font  
*pur la prēmje:r fwa le kanō d la revolyɔjō fō*  
 reculer vers la frontière les armées prussiennes, les  
*rkye ver la frōtje:r le -zarme prysjen, le*  
 meilleures d'Europe. Le jeune Goethe, qui à ce  
*mejæ:r dœɔp. lə zœn go:t, ki a s*  
 moment sert dans l'armée prussienne, dit à ses ca-  
*mamā se:r dā larme prysjen, di a se ka-*  
 marades: « En ce lieu et en ce jour commence une nou-  
*marad: «ā sə ljø e ā sə zu:r kōmā:s yn nu-*  
 velle époque dans l'histoire du monde. Vous pour-  
*vel epøk dā listwa:r dy mō:d. vu pu-*  
 rez dire: « J'y étais. » »  
*re di:r: «zi ete.» »*

Cette victoire est bientôt suivie par d'autres. Les  
*set viktwa:r e bjēto syivi par do:tr. le*

armées de la Révolution entrent dans les pays ennemis.  
*-zarme d la revolysjō ā:trə dā le peji enmi.*

Cependant la Convention se réunit, elle va gouverner  
*sapādā la kōvāsijō s reyni, el va guverne*

la France pendant trois années terribles.  
*la frā:s pādā trwa -zane teribl.*

A la Convention, les Girondins, qui, dans la vieille  
*a la kōvāsijō, le zirōdē, ki, dā la vje:j*

Assemblée, étaient à gauche, sont désormais le parti  
*asāble, ete -ta go:f, sō dezorme l parti*

de droite. A gauche, sur les bancs les plus élevés,  
*d drwat. a go:f, syr le bā le ply -zelve,*

nous avons le parti de la « Montagne », où nous trou-  
*nu -zavō l parti d la «mōtan», u nu tru-*

vons les Jacobins. Au centre, un groupe hésitant,  
*vō le zakobē. o sā:tr, ā grup ezitā,*

sans idées précises. Tous les députés sont à présent  
*sā -zide presi:z. tu le depyte sō -ta prezā*

républicains, et à sa première séance, le 21 sep-  
*repyblikē, e a sa prēmje:r seā:s, la vēt e ā sep-*

tembre 1792, la Convention vote la Répu-  
*tā:brə disset sā katrāvēdu:z, la kōvāsijō vot la repy-*

blique, qui est proclamée le 25 septembre. Quel-  
*blik, ki e proklame la vēlsē:k septā:br. kel-*

ques semaines plus tard, devant les membres de la  
*k sōmen ply ta:r, dāvā le mā:brə dā la*

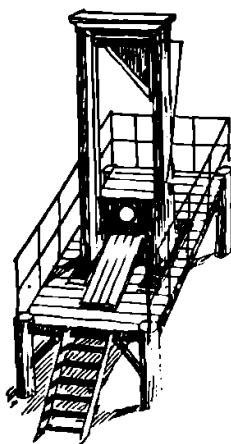
parti = groupe po-  
litique qui a les  
mêmes idées et les  
mêmes buts

à présent = main-  
tenant

voter ∅: voter pour

proclamer = dé-  
clarer (devant la  
nation)

Chapitre quarante-six (46).



une guillotine

une guillotine  
guillotiner

Capet ♂: nom de la  
famille du roi

conséquence (f)  
♂: ce à quoi une  
action donne  
naissance

l'Europe entière =  
toute l'Europe

Convention, commence le procès de Louis XVI, malgré  
*kõvãsjõ, kõmã:s la prõse d lwi se:z, malgre*

les efforts des Girondins pour l'empêcher.

*le -zefõ:r de zirõdẽ pur lâpese.*

La Montagne demande la mort du roi. Robespierre

*la mõtãp dãmã:d la mõ:r dy rwa. robespje:r*

déclare que la mort de Louis XVI est nécessaire à

*dekla:r kã la mõ:r dã lwi se:z e nesese:r a*

la Nation. Les Girondins ne résistent plus lorsque

*la nasjõ. le zirõdẽ n rezista ply lørskã*

l'on découvre que Mirabeau, un des leurs, avait eu

*lõ deku:vra kã mirabo, ã de læ:r, ave -ty*

un accord avec le roi et l'étranger. Le procès, commencé

*ã -nakõ:r avek la rwa e letrãze. la prõse, kõmãse*

le 11 décembre, finit le 20 janvier 1793.

*la õ:z desã:br, fini l vẽ zãvje disset sã katrãvẽtre:z.*

Ce jour-là, à trois heures du matin, la Convention

*sã zu:r la, a trwa -zæ:r dy matẽ, la kõvãsjõ*

décide que Louis XVI mourra le lendemain sur la

*desid kã lwi se:z murra l lâdmẽ syr la*

guillotine. Louis Capet est guillotiné le dimanche

*gijõtin. lwi kapẽ e gijõtine l dimã:f*

21 janvier 1793.

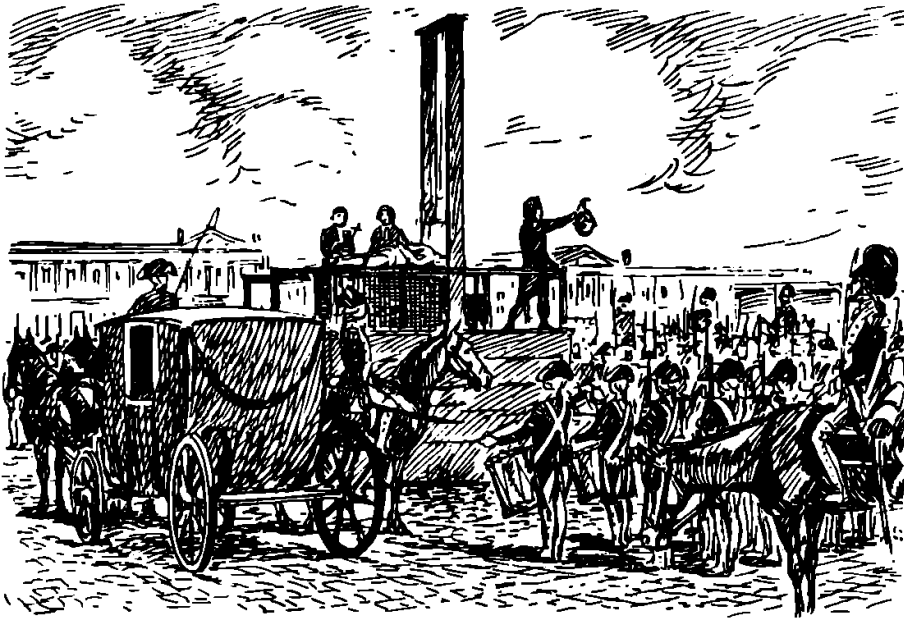
*vẽt e ã zãvje disset sã katrãvẽtre:z.*

La mort de Louis XVI a des conséquences terribles

*la mõ:r dã lwi se:z a de kõsekã:s teriblã*

pour la France: L'Europe entière marche contre elle.

*pur la frã:s: lørõp ãtje:r marf kõ:tr el.*



Louis XVI est guillotiné.

L'Angleterre, qui hait la Révolution et la République,  
*lāḡlāte:r, ki ε la revolyɔsjō e la repyblīk,*

est à la tête de l'Europe. L'ennemi, de nouveau, passe  
*ε -ta la tēt də l'ɛrɔp. lenmi, də nuvo, pa:s*

la frontière française et avance vers Paris.  
*la frōtjɛ:r frāse:z e avā:s ver pari.*

A la Convention, le parti qui a le pouvoir est la  
*a la kōvāsjō, la parti ki a l puwva:r ε la*

Montagne, avec Robespierre et Marat en tête. Elle  
*mōtān, avək robespjɛ:r e mara ā tēt. el*

ordonne la formation d'une armée de 300.000 hommes.  
*ɔrdɔn la formasjō dyn arme də trwa sā mil ɔm.*

Elle condamne à mort les nobles et autres royalistes  
*el kōda:n a mɔ:r le nobl e ɔ:trə rwajalist*

qui ont quitté le pays, ainsi que les prêtres qui  
*ki ɔ kite l peji, ēsi k le pre:trə ki*

être à la tête de =  
 être chef de

## Chapitre quarante-six (46).

comité = petit  
groupe de per-  
sonnes

salut public = sù-  
reté de la nation



un tribunal

un tribunal  
des tribunaux

signal = signe qui  
annonce le début  
de quelque chose

Terreur : gouver-  
nement par la  
peur

révolte : combat  
contre le gouver-  
nement

province = le pays  
en dehors de la ca-  
pitale

un quart =  $\frac{1}{4}$

refusent toujours de prêter serment à la République.  
*rɸy:z tuzɸu:r də ɸrete sɛrmā a la rɛɸyblik.*

Enfin, elle ordonne la formation du Comité de Salut  
*āfē, el ɔrdɔn la ɸɔrməsɸjɔ dy kɔmite d salɸ*

Public, qui dirigera l'État, et du Tribunal révo-  
*ɸyblik, ki dirizɸra leta, e dy tribɸynal rɛvɔ-*

lutionnaire, qui aura pour mission de condamner les  
*lysɸɔnɛ:r., ki ɔra ɸur misɸjɔ d kɔdane le*

ennemis de la République à la place des tribunaux  
*-zenmi d la rɛɸyblik a la ɸlas de tribɸyno*

ordinaires. C'est le signal de la Terreur. Mais c'est  
*ɔrdine:r. se l sɸnal də la tɛrɛ:r. mɛ se*

aussi le signal de la révolte des paysans français et de  
*-tosi l sɸnal də la rɛvɔlt de ɸɛɸizā frāse e d*

la province. Les trois quarts de la France sont bien-  
*la ɸrovē:s. le trɸa ka:r də la frā:s sɔ bjē-*

tôt en révolte contre Paris. A la Convention, forcés  
*to ā rɛvɔlt kɔ:trə ɸari. a la kɔvāsɸjɔ, ɸɔrse*

par une armée de 70.000 hommes et 60 canons,  
*ɸar yn arme d swasātdi mil ɔm e swasā:t kanɔ,*

sous les ordres de la Commune, les députés ont fait  
*su le -ɔrdɔrə də la kɔmɸn, le deɸyte ɔ ɸɛ*

emprisonner les principaux Girondins, et la Montagne  
*āɸrizɔne le ɸrēsɸɔ zɸrɔdē, e la mɔtāɸ*

est, plus que jamais, le parti le plus fort. Robespierre  
*ɛ, ɸly k zame, la ɸarti l ɸly ɸɔ:r. rɔbesɸjɛ:r*

est maître du Comité de Salut Public. Il nomme les  
*ɛ mɛ:trə dy kɔmite d salɸ ɸyblik. il nom le*



ministres et les généraux, dirige la guerre, refait, par  
*ministr e le zenero, diri:z la ge:r, rafe, par*

un travail immense qui dure jour et nuit, une France  
*æ trava:j imā:s ki dy:r zu:r e nyi, yn frā:s*

nouvelle.

*nuvel.*

La Convention, de nouveau, proclame que « la Patrie  
*la kōvāsjō, dæ nuvo, prōklam kə «la patri*

est en danger ». Le général Carnot, chef absolu de  
*ε -tā dāze». lə general karno, šef absoly d*

la défense, organise la formation de neuf armées:  
*la defā:s, organi:z la formasjō d næf arme:*

une organisation  
organiser

six cent mille hommes sont lancés contre l'ennemi.  
*si sā mil om sō lāse kō:trə lenmi.*

A leur tête ils ont des généraux inconnus, mais qui  
*a lœr tēt il -zō de zenero ēkōny, mε ki*

vont à présent devenir connus de tous les Français:  
*vō -ta prezā dœvni:r kōny d tu le frāse:*

Hoche, Marceau, Jourdan, Moreau, Kléber. L'ordre est  
*oʃ, marso, zurdā, mœro, klebe:r. lœdr ε*

de vaincre ou de mourir. A la fin de 1793,  
*d vē:kr u d muri:r. a la fē d disset sā katrœvētre:z,*

la jeune République, par la seule force de son en-  
*la zœn repyblīk, par la sœl fors dæ sō -nā-*

thousiasme, par l'intelligence de ses généraux, vainc  
*tuzjasm, par lēteližā:s dæ se zenero, vē*

vaincre  
il vainc

de nouveau ses ennemis, au chant de la Marseillaise.  
*d nuvo se -zenmi, o fā d la marseje:z.*

## Chapitre quarante-six (46).

il vainc  
ils vainquent

le dehors :  
l'étranger

En même temps d'autres généraux, dans le pays même,  
*ã me:m tã do:trã zenero, dã l peji me:m,*

vainquent la révolte de la province. Parmi ces chefs,  
*vē:k la revolt də la pruvē:s. parmi se šef,*

il y a le jeune capitaine Napoléon Bonaparte. Les  
*il ja l zœn kapiten napoleõ bonapart. le*

victoires des armées de la République contre ses  
*viktwa:r de -zarme d la repyblik kã:trã se*

ennemis du dehors et de l'intérieur remplissent le  
*-zenmi dy dœ:r e d lēterjæ:r rãplis lã*

pays d'enthousiasme, mais en même temps Paris et  
*peji dātuzjasm, me ã me:m tã pari e*

les principales villes de la province connaissent la faim  
*le prēšipal vil də la pruvē:s kœnes la fē*

et la terreur. — Telle était la situation de la France  
*e la teræ:r. — tel ete la sitjasjõ d la frã:s*

en ce moment très grave de son histoire.  
*ã s momã tre gra:v də sõ -nistwa:r.*

Danton est guillotiné le 5 avril 1794, et  
*dãtõ e gijotine l sē:k avril disset sã katrævēkatorz, e*

avec lui Camille Desmoulins. Robespierre est le chef  
*avek lyi kami:j demulē. robespiæ:r e l šef*

absolu du pays. Mais le 27 juillet 1794, il  
*absoly dy peji. me l vētset žyije disset sã katrævēkatorz, il*

est lui-même emprisonné. Le 28, le Tribunal ré-  
*e lyime:m āprizone. lã vētšyt, lã tribynal re-*

volutionnaire le condamne à mort et il est guillotiné  
*volysjœne:r lã kãda:n a mœ:r e il e gijotine*

à son tour. C'est la fin de l'époque de la Terreur.  
*a sō tu:r. se la fē d lepək də la teræ:r.*

Après quelques autres révoltes de révolutionnaires  
*apre kelk -zo:trə revolt də revolysjone:r*

mécontents et de royalistes, dont la dernière est arrê-  
*mekōtā e də rwajalist, dō la dernje:r e -tare-*

tée par Bonaparte, la Convention, en 1795, cède  
*te par bnapart, la kōvāsijō, ā disset sā katrəvĕkē:z, sed*

le pouvoir à cinq Directeurs. Le nouveau gouverne-  
*lə puwwa:r a sē direktæ:r. lə nuvo guvernə-*

directeur = chef

ment du pays va s'appeler le Directoire.  
*mā dy peji va saple l direktwa:r.*

Le travail de la Convention est fini. Elle a versé  
*lə trava:j də la kōvāsijō e fini. el a verse*

des fleuves de sang, elle a gouverné par la terreur.  
*de flæ:v də sā, el a guverne par la teræ:r.*

Mais elle a travaillé à organiser le pays avec une  
*me el a travaje a organize l peji avek yn*

énergie admirable. L'ordre nouveau qu'elle a donné  
*enerzi admirabl. lōdrə nuvo kel a dōne*

ordre (m) ɔ: or-  
 ganisation

au pays, c'est en grande partie le même qu'aujourd'hui.  
*o peji, se -tā grā:d parti lə mɛ:m koʒur-*

Surtout, la Convention a organisé et réformé  
*dyi. syrtu, la kōvāsijō a organize e reforme*

les écoles. Désormais, tous les enfants seront obligés  
*le -zekəl. dezorme, tu le -zāfā srō -toblize*

enseigner  
 l'enseignement  
 l'enseignement  
 primaire ɔ: l'en-  
 seignement des  
 premières années

d'aller à l'école, et l'enseignement primaire sera payé  
*dale a lekəl, e lāseymā prime:r sərə peje*

## Chapitre quarante-six (46).

supérieur = plus  
haut

il s'est fait : on a  
fait

par l'Etat. Sous la Convention s'ouvrent des écoles  
*par leta. su la kōvāsĵō su:vra de -zekol*

d'État, qui deviendront plus tard les lycées. C'est la  
*deta, ki dāvĵēdrō ply ta:r le lise. se la*

Convention enfin qui organise pour la première fois  
*kōvāsĵō āfē ki organi:z pur la prāmje:r fwa*

un enseignement supérieur ouvert à tous. Et avant  
*ā -nāseĵmā syperĵæ:r uve:r a tus. e avā*

tout, il est impossible d'oublier que la Convention a  
*tu, il e -tēposiblā dublie kə la kōvāsĵō a*

défendu la France contre l'Europe entière et qu'elle  
*defādy la frā:s kō:trə lərop ātje:r e kel*

l'a forcée à reculer. Il y a, dans l'histoire de ces  
*la forse a rkyle. il ja, dā listwa:r də se*

années, beaucoup de pages terribles, il s'est fait beau-  
*-zane, boku d pa:z teribl, il se fe bo-*

coup de choses injustes, mais il y a aussi des pages qui  
*ku d fo:z ēĵyst, me il ja osi de pa:z ki*

sont parmi les plus belles de notre histoire. »  
*sō parmi le ply bel də notr istwa:r.»*

M. Doumier avait été si pris lui-même par son propre  
*māsĵə dumje ave -tete si pri lɥime:m par sō proprə*

récit qu'il avait parlé sans s'arrêter pendant une heure,  
*resi kil ave parle sā sarete pādā -tyn æ:r,*

comme dans un rêve. Personne ne parlait. Jeanne  
*kəm dā -zā re:v. person nə parle. ʒa:n*

dormait-elle? Non. Bien que n'ayant pas compris  
*dorme -tel? nō. bjē k neĵā pa kōpri*

tout ce qu'avait raconté son grand-père, elle avait  
*tu s kave rakōte sō grāpe:r, el ave*

suivi son récit comme le plus passionnant des récits.  
*syivi sō resi kom lə ply pasjonā de resi.*

Quand il cessa de parler, elle poussa un long soupir  
*kā -til sesa d parle, el pusa ā lō supi:r*

qui fit rire sa mère, puis elle demanda la suite. « La  
*ki fi ri:r sa mē:r, pyi el dāmāda la syit. «la*

la suite = ce qui  
 suit

suite? La suite de quoi? » demanda son grand-père  
*syit? la syit də kwa?» dāmāda sō grāpe:r*

avec étonnement. « La suite de l'histoire, » répondit  
*avek etonmā. «la syit də listwa:r,» repōdi*

Jeanne tout naturellement. « Jeanne, tu fatigues trop  
*za:n tu natyrelmā. «za:n, ty fatig tro*

grand-père! » dit Marie-Anne. « Mais maman, il n'est  
*grāpe:r!» di mari a:n. «mē māmā, il ne*

que neuf heures et demie! » répondit la fillette. « Bien, »  
*k nœ -væ:r e dmi!» repōdi la fijet. «bjē,»*

dit alors M. Doumier, « je vais te raconter l'histoire  
*di alɔ:r mæsjo dumje, «zə ve t rakōte listwa:r*

d'un des plus grands fils de la Révolution, du plus  
*dā de ply grā fis də la revolysjō, dy ply*

grand peut-être. Sais-tu qui c'est? » « Le plus grand  
*grā pæte:tr. se ty ki se?» «lə ply grā*

fils de la Révolution? » répéta la fillette, qui hésita  
*fis də la revolysjō?» repeta la fijet, ki ezita*

un instant, puis répondit avec un cri de triomphe:  
*ā -nēstā, pyi repōdi avek ā kri d trijō:f:*

tu penses bien! =  
bien entendu!

« Napoléon! » « Oui, Napoléon. Son histoire t'inté-  
«napoleõ!» «wi, napoleõ. sã -nistwa:r tēte-  
resse? » « Oh, oui! Tu penses bien! » « Alors, écoute! »  
res?» «o, wi! ty pã:s bjē!» «alɔ:r, ekut!»

Et M. Doumier commença:

e masjə dumje kɔmāsa:

### Napoléon Bonaparte

« Deux fois déjà nous avons entendu le nom de Bona-

«dø fwa deza nu -zavõ ātādy l nõ d bɔna-

parte dans l'histoire de la Révolution. La première

part dā listwa:r də la revolysjõ. la prɔmjɛ:r

fois en 1793, quand le jeune capitaine

fwa ā disset sã katrævētre:z, kã l zæɛn kapiten

d'artillerie Bonaparte aida la Convention à vaincre

dartijri bɔnapart eda. la kɔvāsijõ a vɛ:krə

ses ennemis de l'intérieur. La deuxième fois en

se -zenmi d lēterjæ:r. la døzjem fwa ā

1795, quand le général Bonaparte aida

disset sã katrævēkē:z, kã l zɛnɛral bɔnapart eda

de nouveau la Convention en arrêtant avec son

d nuvo la kɔvāsijõ ā -nɛretā avɛk sã

artillerie = for-  
ces armées de ca-  
nons

artillerie la dernière révolte de Paris. Après cette

-nartijri la dernjɛ:r revolt də pari. apre set

victoire, Bonaparte est nommé commandant de l'armée

viktwa:r, bɔnapart ɛ nome kɔmādā d larme

militaire = de  
l'armée

de l'intérieur, c'est-à-dire chef militaire de Paris.

d lēterjæ:r, se -ta di:r sef militɛ:r də pari.

Mais qui est ce Bonaparte? Retournons en arrière,  
*mɛ ki ɛ s bɔnapart? rɛturnɔ̃ ɑ̃ -narʒɛ:r,*

jusqu'au 15 août 1769. Ce jour-là naissait  
*ʒysko kɛ:z u disset sɑ swasɑtnɛɛf. sɑ ʒu:r la nɛsɛ*

à Ajaccio, en Corse, un petit garçon qui fut baptisé  
*a azaksʒo, ɑ̃ kɔrs, ɑ̃ pti ɡarsɔ̃ ki fy batizɛ*

Napoleone. Son père, Carlo Buonaparte, appartenait  
*napoleɔn. sɔ̃ pɛ:r, karlo bwɔnapart, ɑpartɛnɛ*

à une famille noble, mais sans argent. La Corse, qui  
*a yn fami:j nobl, mɛ sɑ̃ -zarʒɑ̃. la kɔrs, ki*

pendant quatre siècles avait appartenu à la république  
*pɑdɑ̃ katrɔ sjɛkl avɛ -tapartɛny a la rɛpyblik*

de Gênes, venait d'être achetée à celle-ci par la  
*də ʒɛ:n, vɛnɛ dɛ:tr ɑftɛ a sɛlsi pɑr la*

France. Mais la langue que l'on y parlait, le corse,  
*frɑ:s. mɛ la lɑ:g kɑ lɔ̃ -ni parlɛ, lɑ kɔrs,*

ressemblait beaucoup à l'italien. Quand le jeune  
*rɛsɑblɛ boku a litaljɛ̃. kɑ̃ l ʒɛn*

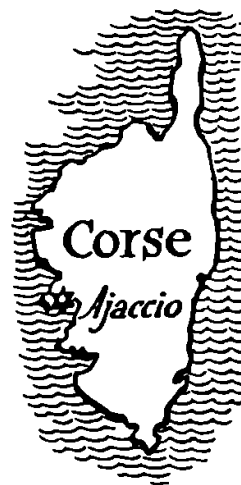
Napoléon entra comme élève à l'école militaire de  
*napoleɔ̃ ɑ̃tra kɔm elɛ:v a lekɔl militɛ:r dɑ*

Brienne, ses camarades se moquèrent, dès le premier  
*briɛn, sɛ kamarad sɑ mɔkɛ:r, dɛ l pɛmje*

jour, de sa prononciation. Mais cela ne dura pas  
*ʒu:r, dɑ sa prɔnɔ̃sʒasjɔ̃. mɛ slɑ n dyra pɑ*

longtemps. Bien vite, les camarades de Napoléon  
*lɔ̃tɑ̃. bjɛ vit, lɛ kamarad dɑ napoleɔ̃*

s'aperçurent qu'il pouvait être fort dangereux de se  
*sɑpɛrsy:r kil puvɛ -tɛ:trɔ fɔ:r dɑʒrɔ̃ d sɑ*

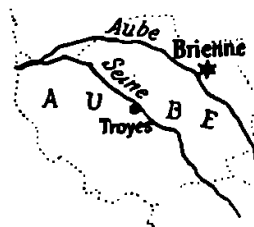


Gênes s'appelle en Italie Genova



Jean achète à Pierre = Pierre vend à Jean

l'Italie italien



dès ɔ: à partir de prononciation = façon de parler une langue

s'aperçurent = se sont aperçus

## Chapitre quarante-six (46).

	<p>moquer de ce garçon maigre, pâle, à la prononciation  <i>mɔke d sɔ garsɔ me:gr, pu:l, a la prɔnɔsʲasʲɔ</i></p> <p>ridicule.  <i>ridikyl.</i></p> <p>Le jeune Napoléon ne se fit presque pas d'amis  <i>lə zœn napoleɔ n sɔ fi pʁesk pa dami</i></p> <p>pendant ses années à l'école militaire. Il passait  <i>pādā se -zane a lekol milite:r. il pase</i></p> <p>presque tout son temps libre à étudier l'art de la  <i>pʁesk tu sɔ tã libr a etydje la:r dɔ la</i></p> <p>guerre, l'histoire, et les auteurs de l'époque. Il avait  <i>gɛ:r, listwa:r, e le -zotɛ:r dɔ lepɔk. il ave</i></p> <p>choisi d'étudier particulièrement l'artillerie, sachant  <i>fwazi detydje partikyljermā lartijri, safā</i></p> <p>que se serait l'arme qui déciderait du résultat des  <i>k sɔ sre larm ki desidre dy rezylta de</i></p> <p>batailles futures.  <i>bata:j fyty:r.</i></p> <p>Il avait vu juste, car c'est comme officier d'artillerie  <i>il ave vy zyst, kar se kɔm ɔfisje dartijri</i></p> <p>qu'il se fit remarquer dans les premières années de  <i>kil sɔ fi rmarke dā le pʁəmje:r -zane d</i></p> <p>la révolution. Après la révolte de Paris qu'il aide à  <i>la revolysʲɔ. apre la revolt dɔ pari kil ɛ:d a</i></p> <p>arrêter, son étoile commence à monter. Il a alors vingt-  <i>arete, sɔ -netwal kɔmā:s a mɔte. il a alo:r vɛt-</i></p> <p>sept ans. Le Directoire vient de décider de reprendre  <i>set ā. lə direktwa:r vjɛ d deside d rɔpʁā:drɔ</i></p>
étudier = apprendre	
l'art (m) de la guerre = les connaissances nécessaires pour faire la guerre	
savoir sachant	
le résultat de la bataille ɔ: comment finit la bataille	
officier = chef militaire	



la guerre contre l'Autriche, que la Convention n'avait  
*la gɛ:r kō:trə lotrif, kə la kōvāsɟō nave*

pas terminée. Par son ami Barras, qui est l'un des  
*pa termine. par sō -nami bara:s, ki ɛ lā de*

cinq Directeurs, Bonaparte se fait donner le com-  
*sē direktœ:r, bonapart sə fɛ done l kɔ-*

mandement de l'armée d'Italie. Celle-ci doit arrêter  
*mādmā d larme ditali. selsi dwa arete*

une partie des forces autrichiennes — l'Autriche avait  
*yn parti de fors otrifjen — lotrif ave*

alors une grande partie de l'Italie — tandis que deux  
*-talɔ:r yn grā:d parti d litali — tādi k də*

autres armées de la République, sous le commandement  
*-zo:trə -zarme d la repyblɩk, su l kɔmādmā*

de Jourdan et de Moreau, doivent attaquer l'Autriche  
*d zurdā e d moro, dwa:v atake lotrif*

par l'Allemagne.  
*par lalmanɟ.*

Quand Bonaparte prend le commandement de son ar-  
*kā bonapartə prā l kɔmādmā d sō -nar-*

mée à Nice, officiers et soldats sont prêts à se moquer  
*me a nis, ɔfisɟe e solda sō pre a s moke*

de ce « général des rues », qui a atteint sa situation  
*d sə «zeneral de ry», ki a atē sa situasɟō*

par la politique. Mais, dès le premier jour, Bonaparte  
*par la politik. me, de l prəmje zu:r, bonapartə*

prouve qu'il y a en lui de quoi faire un grand chef.  
*pru:v kil ja ā lɟi də kwa fɛ:r ā grā sef.*

commandement ɔ:  
 droit de donner  
 des ordres

autrichien  
 autrichienne

de quoi faire ɔ:  
 quelque chose  
 avec quoi on peut  
 faire



Napoléon parle à l'armée.

«Vous n'avez,» dit-il aux soldats et aux officiers de  
*«vu nave,» di -til o solda e o -zofisje d*  
 son armée, «ni souliers, ni vêtements, ni chemises, et  
*sõ -narme, «ni sulje, ni vetmā, ni fmi:z, e*

magasin ɔ: lieu où  
 l'on garde par  
 exemple ce que  
 l'armée doit man-  
 ger, mais aussi les  
 vêtements, les sou-  
 liers, etc.

nos magasins sont vides. Ceux de l'ennemi sont  
*no magazē sõ vid. sɔ d lenmi sõ*

pleins de tout: c'est à vous de les conquérir. Vous le  
*plē d tu: se -ta vu d le kōkeri:r. vu l*

campagne ɔ:  
 plusieurs batailles  
 qui se suivent

voulez, vous le pouvez: partons!»

*vule, vu l puve: partõ!»*

se reconnaît vain-  
 cue ɔ: est forcée de  
 se déclarer vain-  
 cue

Un an et demi plus tard, la campagne d'Italie est  
*ẽ -nā e dmi ply ta:r, la kāpaŋ ditali e*

finie, l'Autriche se reconnaît vaincue. C'est à  
*fini, lotrif sɔ rkone vēky. se -ta*

Si une personne  
 vous a sauvé de  
 la mort, on doit  
 la vie à cette  
 personne.

Bonaparte surtout que la France doit ce résultat. La  
*bonapart syrtu kə la frā:s dwa s rezylta. la*

France n'a plus qu'une ennemie: l'Angleterre. Pour  
*frā:s na ply kyn enmi: lāglate:r. pur*

l'obliger à céder également, Bonaparte propose main-  
*loblize a sede egalmā, bonapartə propo:z mē-*  
 tenant au Directoire d'envoyer une armée en Égypte.  
*tnā o direktwa:r dāvwa:je yn arme ā -nezīpt.*

Il veut couper à l'Angleterre le chemin de l'Inde, qui  
*il vø kupe a lāglate:r lə smē d lē:d, ki*

est de la plus grande importance pour l'Angleterre. Il  
*e d la ply grā:d ēportā:s pur lāglate:r. il*

a aussi une raison secrète. Il écrira beaucoup plus  
*a osi yn rezō sakret. il ekrira boku ply*

tard que pour que lui, Bonaparte, soit maître de la  
*ta:r kə pur kə lɥi, bonapart, swa mē:trə də la*

France, il fallait que le Directoire subisse des défaites  
*frā:s, il fale kə l direktwa:r sybis de defet*

pendant qu'il était loin de la France, et que son retour  
*pādā kil ete lwē d la frā:s, e kə sō rtu:r*

ramène la victoire sous les drapeaux de la République.  
*ramen la viktwa:r su le dra:po d la repyblīk.*

Nous verrons qu'il eut de nouveau raison.  
*nu verō kil y d nuvo rezō.*

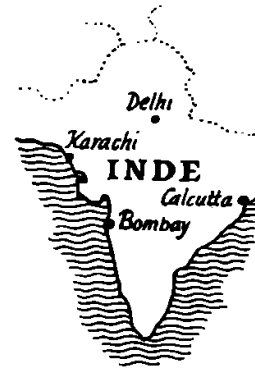
Bonaparte quitte Toulon en mai 1798. Le  
*bonapart kit tulō ā me disset sā katrāvēdizuit. lə*

1er juillet, Alexandrie est prise. Peu après, Napoléon  
*prəmje zuije, aleksādri e pri:z. pø apre, napoleō*

est maître de l'Égypte, il se met à l'organiser, il veut  
*e mē:trə də lezipt, il sə me a lorganize, il vø*



l'Égypte (f)

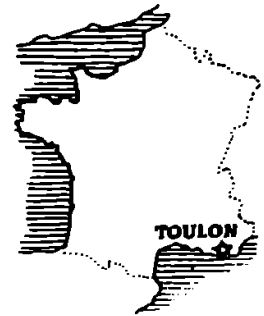


l'Inde (f)

secret ɔ: caché

subir (comme fi-  
 nir) ɔ: souffrir

ramener = ame-  
 ner de nouveau



Toulon

## Chapitre quarante-six (46).



un grenier

en refaire, comme à l'époque de Rome, un des greniers  
*-tā rfe:r, kōm a lepōk dā rom, ā de grānje*  
de l'Europe.  
*d lōrop.*

Cependant, la politique de guerre du Directoire a de  
*səpādā, la politik dā ge:r dy direktwa:r a d*  
nouveau réuni l'Europe entière contre la France. Napo-  
*nuvo reyni lōrop ātje:r kō:trə la frā:s. napo-*  
léon apprend en Égypte les défaites des armées de la  
*leō aprā ā -nezipt le defet de -zarme d la*  
République. Le moment est venu de rentrer en France!  
*repyblik. lə momā ε vny d rātre ā frā:s!*

Sans attendre l'ordre du Directoire, il quitte secrète-  
*sā -zatā:drə lōdrə dy direktwa:r, il kit səkret-*  
ment l'Égypte et arrive en France le 9 octobre  
*mā lezipt e ari:v ā frā:s lə næf oktobrə*  
1799.

Il arrive trop tard pour sauver  
*disset sā katrəvēdiznæf. il ari:v tro ta:r pur sove*  
lui-même la France dont les soldats viennent de  
*lyime:m la frā:s dō le solda vjen dā*  
nouveau de changer la situation militaire et de trans-  
*nuvo dā fāze la situasjō milite:r e dā trās-*

à temps = pas  
trop tard

former la défaite en victoire, mais il arrive à temps  
*forme la defet ā viktwa:r, me il ari:v a tā*  
pour remettre de l'ordre dans les affaires de l'État,  
*pur rəmetrə dā lōdrə dā le -zaf:r dā leta,*  
qui allaient très mal à ce moment-là. Car Bonaparte,  
*ki ale tre mal a s momā la. kar bonapart,*

en arrivant à Paris, est décidé à prendre le pouvoir.  
*ã -narivã a pari, ε deside a prã:drø læ puvwa:r.*

La capitale le reçoit avec un enthousiasme qui lui  
*la kapital læ rswa avek ã -nãtuzjasma ki lyi*

prouve qu'il peut tout se permettre. La France est  
*pru:v kil pø tu s pømetr. la frã:s ε*

prête à se donner à lui. Elle a besoin de paix, de  
*prẽ:t a s done a lyi. el a bæzwẽ dø pε, dø*

travail, elle croit que seul un soldat peut les lui  
*trava:j, el krwa k sæl ã solda pø le lyi*

donner.

*done.*

Bonaparte met toute son énergie à préparer un coup  
*bonapart me tut sã -nenerzi a pøpare ã ku*

d'État. Il se met d'accord avec l'un des cinq directeurs,  
*deta. il sø me dak:r avek læ de sẽ direktø:r,*

Sieyès. Le 9 novembre 1799, les dé-  
*sjeje:s. læ næf novã:brø disset sã katrøvẽdiznæf, le de-*

putés décident de quitter Paris et d'aller s'installer en  
*pyte desid dø kite pari e dale sẽstale ã*

dehors de la capitale. A cette nouvelle, Barras, l'un  
*dø:r dø la kapital. a set nuvel, bara:s, læ*

des directeurs, s'enfuit. Les deux autres directeurs,  
*de direktø:r, sãfyi. le dø -zo:trø direktø:r,*

qui ne sont pas d'accord avec Napoléon, sont empri-  
*ki n sã pa dak:r avek napoleõ, sã -tãpri-*

sonnés. Le lendemain, Bonaparte parle aux députés,  
*zone. læ lãdmẽ, bonapart parl o. depyte,*

coup d'État = ac-  
 tion violente d'une  
 ou plusieurs per-  
 sonnes pour s'em-  
 parer du pouvoir

Chapitre quarante-six (46).

en ennemi =  
comme un ennemi

politicien ♂: hom-  
me qui fait de la  
politique

désordre ↔ or-  
dre

renaître ♂: naître  
de nouveau

dont le président est son frère Lucien. D'abord, les  
*dō l prezidā e sō frɛ:r lysjē. dabɔ:r, le*

députés le reçoivent en ennemi, et Bonaparte, plus  
*depyte l rəswa:v ā -nenmi, e bonapart, ply*

habitué aux soldats qu'aux politiciens, n'est pas maître  
*-zabitɥe o solda ko politisjē, ne pa mɛ:trə*

de la situation. C'est Lucien qui le sauve. Se plaçant  
*də la sitɥasjō. se lysjē ki l so:v. sə plasā*

près de son frère, il parle aux soldats qui entourent la  
*pre d sō frɛ:r, il parl o solda ki ātu:r la*

salle, hésitants, et leur donne l'ordre de faire sortir  
*sal, ezitā, e lær dɔn lɔdrə də fɛ:r sorti:r*

les députés. Les soldats obéissent.

*le depyte. le solda obeis.*

Cette même nuit, ceux des députés qui sont restés  
*set mɛ:m nyi, sə de depyte ki sō reste*

nomment trois « consuls »: Bonaparte, Sieyès et Ro-  
*nom trwa «kōsɥl»: bonapart, sjeje:s e rɔ-*

ger Duclos. Ils doivent remplacer le Directoire et  
*ze dyklo. il dwa:v rāplase l direktwa:r e*

préparer une nouvelle constitution. Le nom même  
*prepare yn nuvel kōstitysjō. lə nō mɛ:m*

de consul est pris à l'histoire de Rome. L'époque du  
*də kōsɥl e pri a listwa:r də rom. lepɔk dy*

désordre est finie, Bonaparte va maintenant faire  
*dezɔdr e fini, bonapart va mētnā fɛ:r*

renaître la France.

*rənɛ:trə la frā:s.*

La France de 1799 est très malade: il y a  
*la frā:s də disset sã katrævēdiznæf ɛ tre malad: il ja*

huit fois plus de personnes sans travail qu'en  
*ʒi fwa ply d pɛrson sã trava:j kã*

1789, on ne travaille plus la terre, les  
*disset sã katrævēdiznæf, ɔ̃ n trava:j ply la tɛ:r, le*

ponts sont détruits. Les hôpitaux manquent de tout, les  
*pɔ̃ sɔ̃ detruʒi. le -zɔpito mã:k də tu, le*

soldats, qui ont faim et que l'on ne paye plus, quittent  
*solda, ki ɔ̃ fɛ̃ e kə lɔ̃ n pɛ:j ply, kit*

leurs régiments par grands groupes. Des parties en-  
*lœr rezimã par grã grup. de parti ã-*

tières de la France, dont la Bretagne, se révoltent de  
*tjɛ:r də la frã:s, dɔ̃ la brɛtaɲ, sɔ̃ revolt də*

nouveau contre Paris, l'État manque gravement d'argent  
*nuvo kɔ:trə pari, leta mã:k gravmã darzã*

depuis deux ans, et il n'a, ce premier jour du Consulat,  
*dəpɛʒi də -zã, e il na, sɔ̃ prɛmjɛ zu:r dy kɔ̃syla,*

que 137.000 francs. Les Français sont las, tout leur  
*kə sã trãtset mil frã. le frãse sɔ̃ la, tu lœr*

semble sans intérêt.

*sã:blə sã -zētere.*

Et bien, cette France-là, Bonaparte va la relever. Le  
*e bjɛ̃, set frã:s la, bonapart va la rɛlve. la*

premier geste de Napoléon est de remplacer la consti-  
*prɛmjɛ zest də napoleɔ̃ e d rãplase la kɔ̃sti-*

tution proposée par Sieyès par la sienne qui, acceptée  
*tysjɔ̃ prɔpɔze par sjejɛ:s par la sjen ki, akseptɛ*

travailler la terre  
 ɔ: travailler dans  
 les champs

un hôpital  
 des hôpitaux

détruire ↔  
 construire

se révolter = faire  
 une révolte

Consulat ɔ: gou-  
 vernement par  
 des Consuls

Chapitre quarante-six (46).

Un roi absolu a  
tout le pouvoir.

par trois millions de Français contre quinze cents, le  
*par trwa miljō d frāse kō:trə kē:zə sā, la*

nomme pour dix ans premier Consul, c'est-à-dire chef  
*nom pur di -zā prēmje kōsɣl, se -ta di:r sef*

de l'État, plus absolu qu'aucun roi de France. Les  
*də letə, ply -zabsoly kokā rwa d frā:s. le*

différentes assemblées législatives n'ont aucun pouvoir.  
*diferā:t -zasāble lezislati:v nō okā puwwa:r.*

Pendant quatre ans, Napoléon sera ainsi chef de la  
*pādā katr ā, napoleō sra' ēsi sef də la*

République, et pendant ces années, il va terminer  
*repyblik, e pādā se -zane, il va termine*

l'œuvre commencée par la Convention Il donnera à la  
*læ:vrə komāse par la kōvāsijō. il donra a la*

République l'organisation qu'elle a aujourd'hui encore.  
*repyblik lorganizasjō kel a ojurdyi ākɔ:r.*

Jusque-là, on ne connaissait de Napoléon Bonaparte  
*zyskala, ō n kōnese d napoleō bonapart*

que l'officier d'artillerie, le général sachant tout de  
*kə lofisje dartijri, la zeneral safā tu d*

l'art militaire, mais pas grand-chose de la politique.  
*la:r milite:r, me pa grāfo:z də la politik.*

Maintenant Napoléon va montrer que son intelligence  
*mētnā napoleō va mōtre kə sō -nētelizā:s*

peut tout aussi bien être mise au service des affaires  
*pə tu -tosi bjē ε:trə mi:z o servis de -zafɛ:r*

civil ←→ militaire

civiles. Bonaparte ne voudra être attaché à aucun parti,  
*sivil. bonapart nə vudra ε:tr atafe a okā parti,*



mais il choisira ses ministres selon leurs qualités, et  
*mɛ il fwazira se ministrə səlɔ̃ lœr kalite, e*

non pas selon leur couleur politique. Il ne veut plus de  
*nɔ̃ pa səlɔ̃ lœr kulœ:r politik. il nœ vø ply d*

Jacobins ou de royalistes, mais seulement des Français.  
*zakɔbɛ̃ u də rwajalist, mɛ. sœlmā de frãse.*

« Je suis national, » dit ce Corse, et il est national. C'est  
*«zə sɥi nasjonal,» di sœ kors, e il ɛ nasjonal. sɛ*

ce qui lui donne sa force. »  
*s ki lɥi don sa fɔrs.»*

La pendule sonnante onze heures arrêta M. Doumier.  
*la pãdyl sonā ð:z œ:r arɛta mæsjo dumje.*

Il promit à Jeannette de finir son récit le lendemain,  
*il prɔmi a zanɛt də fini:r sɔ̃ resi l lãdmɛ̃,*

dès qu'on aurait dîné, puis tout le monde alla se cou-  
*dɛ kɔ̃ -nœrɛ dine, pɥi tu l mɔ̃:d ala s ku-*

cher. M. Doumier se coucha en même temps que les  
*ʃe. mæsjo dumje s kufa ā mɛ:m tã k le*

autres ce soir-là, car il avait eu une très longue journée,  
*-zɔ:trə sœ swa:r la, kar il avœ -ty yn trɛ lɔ̃:g zurne,*

et il avait besoin de se reposer.  
*e il avœ bœzwɛ̃ d sœ rpoze.*

#### EXERCICE A.

Après la prise des Tuileries, l'Assemblée vote pour l'—  
 d'une Convention nationale. Le roi est — avec sa fa-  
 mille. Le 2 septembre les Prussiens et les Autrichiens  
 prennent Verdun, et cette — met la Commune en colère.

## Chapitre quarante-six (46).

### MOTS:

un art  
une artillerie  
un Autrichien  
une campagne  
un comité  
un commandant  
commandement  
une consé-  
quence  
un consul  
une convention  
un Corse  
le corse  
une défaite  
le dehors  
un désordre  
un dessert  
un directeur  
le Directoire  
une élection  
un (une) élève  
un enseigne-  
ment  
des forces  
des généraux  
un grenier  
une guillotine  
des hôpitaux  
un magasin  
un officier  
un ordre  
un parti  
un politicien  
une politique  
un procès  
une pronon-  
ciation  
une province  
une qualité  
un résultat  
une révolte  
un royaliste  
un salut

Douze cents personnes qui refusent de — serment à la Constitution, sont tuées.

Dans la Convention, il y a trois —: la « Montagne », avec les Jacobins, les Girondins et le centre. Les Jacobins sont le parti de gauche. Le 21 septembre 1792, la Convention — la République, qui est — quatre jours plus tard. Et le 21 janvier 1793, le roi est —.

L'Europe — marche alors contre la France. Et l'Angleterre est à la — de l'Europe. La Convention ordonne la formation d'une armée et d'un — de Salut Public ainsi que d'un — révolutionnaire. C'est le début de l'époque terrible qui s'appelle la —. En même temps, les paysans et la — se révoltent contre Paris.

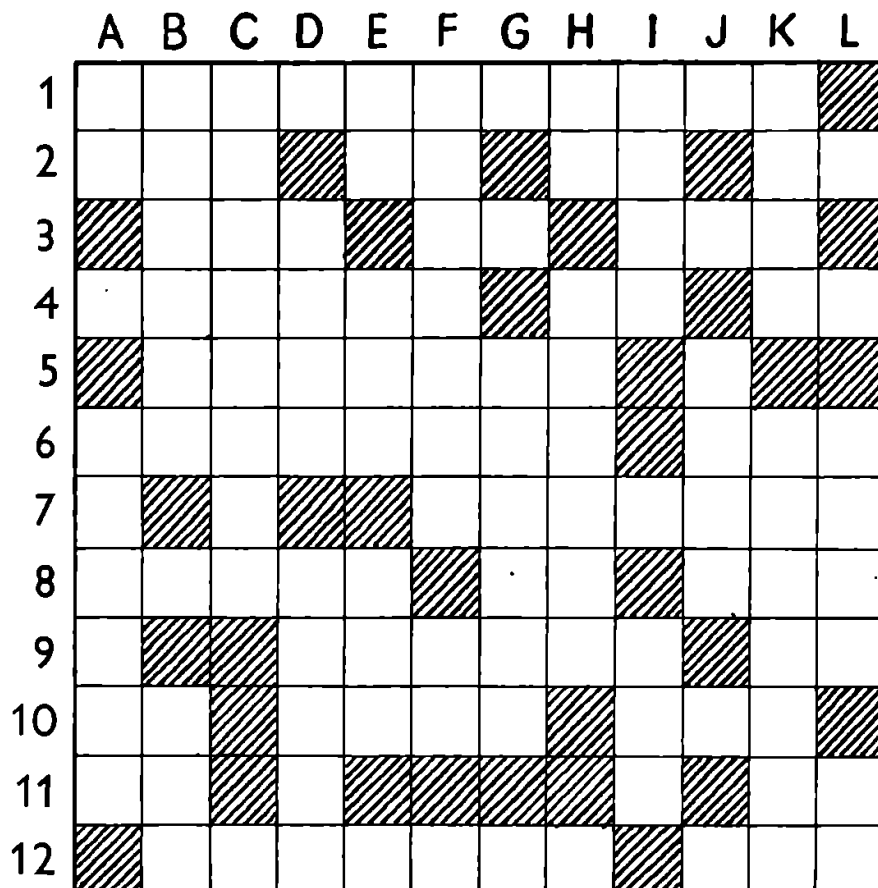
Mais les généraux de la République — les ennemis du dehors et de l'intérieur. Et en 1795, la Convention cède le pouvoir à cinq —. La Convention a fait un travail immense. Désormais, l'— primaire sera payé par l'État. Pour la première fois, l'enseignement — est ouvert à tous.

Parmi les soldats de la République, il y a un capitaine d'— nommé Bonaparte. En 1795, il est nommé — de l'armée de l'intérieur. Il est donc chef — de Paris. Plus tard, il reçoit le — de l'armée d'Italie. En un an et demi, il termine la — d'Italie. L'Autriche se reconnaît —, la France n'a plus qu'un ennemi, l'Angleterre.

En 1799, Bonaparte est nommé —, avec Sieyès et Roger Duclos. La France est bien malade, l'État manque — d'argent, la province se révolte contre Paris.

EXERCICE B.

Exercice de mots-croisés



- 1) Mettre en prison.
- 2) Pour aller d'Afrique en France, il faut traverser la —.

Placé devant un substantif, ce petit mot montre que le substantif est du féminin.

Deux fois la cinquième lettre de l'alphabet français.

Pierre est-il là? Oui, — est là.

- 3) Signifie: « terre ».

Premier nombre.

Ce mot, aussi, se met devant un substantif pour indiquer que le substantif est du féminin.

un signal  
 une suite  
 une terreur  
 un tribunal  
 des tribunaux  
 autrichien  
 militaire  
 noble  
 primaire  
 prussien  
 secret  
 secrète  
 supérieur  
 ils s'aperçurent  
 atteindre  
 il courut  
 détruire  
 emprisonner  
 étudier  
 forcer  
 garder  
 guillotiner  
 organiser  
 se plaçant  
 proclamer  
 ramener  
 renaître  
 sachant  
 subir  
 (qu') il subisse  
 il vainc  
 ils vainquent  
 voter  
 dès  
 secrètement  
 selon  
 toutefois  
 acheter à  
 à la tête de  
 à présent  
 à temps  
 de quoi faire  
 en tête  
 manquer de

## Chapitre quarante-six (46).

prêter serment  
s'est fait  
se faire remar-  
quer  
se reconnaître  
vaincu  
sous les ordres  
de  
travailler la  
terre  
tu penses bien  
Ajaccio  
Alexandrie  
Barras  
Capet  
Carlo Buona-  
parte  
la Corse  
l'Égypte  
Gênes  
Goethe  
l'Inde  
Lucien  
Nice  
Roger  
Rome  
Toulon  
Valmy  
Verdun

- 4) Le contraire de « fermé ».  
République Française.  
As-tu vu Jean et Paul? Non, je n'ai vu — Jean,  
— Paul.
  - 5) Signifie: « fleuve ».
  - 6) Toutes les — des chambres d'amis de M. Doumier  
donnent sur le jardin.  
Au-dessus de la terre.
  - 7) Septembre, octobre et novembre.
  - 8) Si l'on a oublié ses —, on ne peut pas entrer dans  
sa maison.  
Première partie des négations du français.  
Signifie: « et d'autres choses de la même sorte ».
  - 9) Dire encore une fois, ou dire de nouveau.  
Deuxième partie du passé composé du verbe  
« avoir ».
  - 10) Deuxième partie du passé composé du verbe  
« lire ».  
Signifie: « Avoir du courage ».  
Les oiseaux volent dans l'—.
  - 11) Venez-vous de Londres? Oui, j'— viens.  
Paris — Londres sont deux grandes villes.
  - 12) Signifie: « lieu ».  
La partie la plus chaude de l'année.
- A) Les deux premières lettres d'un verbe qui signifie:  
« prendre avec soi ».  
Le contraire de « difficile ».
- B) Le mètre est une — de longueur.  
Y avait-il beaucoup de personnes? Non, il y en  
avait — seule.
- C) La France en dehors de Paris.

- D) Le contraire de « baisse ».  
Le contraire de « chaud ».
- E) Où est Pierre? — est à la cuisine.  
Troisième personne du présent du verbe « rire ».  
Est-ce que ce sont les livres de Jean? Oui, ce sont  
— livres.
- F) Futur d'un verbe qui signifie: « faire un bond ».  
M. Doumier est le père — Josette.
- G) Les députés décident de se — dans la salle du  
Jeu de Paume.
- H) Première partie de la négation.  
Le contraire de « s'en aller ».
- I) Après huit.  
Celle de la mer est bleue ou verte, tandis que  
celle que l'on boit n'a pas de couleur.
- J) On peut dire que ce mot est le « contraire » du mot  
« monsieur ».
- K) Le contraire de « tout ».  
Quand M. Doumier raconte, tout le monde l'écoute  
avec grand —.
- L) Deuxième partie du passé composé du verbe « rece-  
voir ».  
— laves-tu, Yvonne? Oui, je me lave.

EXERCICE C.

**suivre**

**a suivi**

**suit**

**suivait**

**suivra**

Les soldats promettent à Jeanne qu'ils la — partout où  
elle ira. Ils promettent de la — jusqu'à la victoire. Elle

serait heureuse si tous la — vraiment. Mais peu l'ont — jusqu'au bout. « Qui me — ? » a demandé Jeanne.

**reconnaître**

**a reconnu**

**reconnaît**

**reconnaissait**

**reconnaîtra**

Marie-Anne a — son cousin André, sur le quai. Il n'est pas difficile à —, à vrai dire. On le — parmi cent autres. C'est Fatima qui le — la première. Ce serait un peu triste pour le pauvre André, si on ne le — pas.

#### EXERCICE D.

Cette fois-ci, nous allons de nouveau vous demander de trouver les règles selon lesquelles s'écrivent certains mots dans les phrases suivantes.

« J'ai trouvé *un* joli compartiment. »

« Qui a *le* commandement de l'armée? »

« Jeanne a perdu *son* chapeau. »

« Où est *le* couteau que j'ai acheté hier? »

« Je ne trouve pas *mon* briquet. »

« Donnez-moi *un* billet pour Paris! »

« Asseyons-nous sur *cette* banquette! »

« Voulez-vous *une* cigarette? »

« C'est une fleur d'*une* grande beauté. »

« Je ne crains *aucune* difficulté! »

« As-tu lavé *la* chemise que je t'ai donnée? »

« Ah, *quelle* agréable surprise! »

« Avez-vous pris *sa* température? »

- « Le mètre est *une* mesure de longueur. »  
« Cet homme n'a pas *ma* confiance. »  
« C'est une affaire d'*une* grande importance. »  
« Je l'attends avec *grande* impatience. »  
« Cela ne fait *aucune* différence. »  
« Napoléon a réformé *toute* l'administration. »  
« Il a donné *une* nouvelle constitution à la France. »  
« Cela a été *sa* plus grande mission. »

### RÉSUMÉ

Voici encore quelques verbes après lesquels on emploie le subjonctif. Ce sont d'abord:

« Accepter que » et toutes ses formes, par exemple: « Ayant accepté qu'il vienne, nous devons lui faire place dans l'auto. » « En acceptant que vous veniez, nous avons voulu vous montrer que vous étiez notre ami. » On a le subjonctif après « accepter que » parce que ce verbe a un sens voisin de celui de « permettre que », qui, lui, demande le subjonctif.

On emploie également le subjonctif après « attendre que » et toutes ses formes, par exemple: « Ayant attendu pendant deux heures que tu viennes, je suis reparti. » « En attendant que tu finisses ta lettre, je vais faire un tour. »

Nous avons ensuite le subjonctif après une forme du verbe « avoir » + les mots « envie que ». Par exemple: « J'ai envie que tu viennes avec moi. » « Ayant envie que vous sachiez ce qui s'est passé, je vous ai écrit. » Nous avons le subjonctif dans ce cas parce

## Chapitre quarante-six (46).

---

que les mots « avoir envie que » signifient presque la même chose que « vouloir que », et on a le subjonctif après tous les verbes qui expriment une volonté.

Nous avons enfin le subjonctif après « il vaut mieux que »: « Il vaut mieux que vous restiez à la maison. » « Il vaut mieux que personne ne le sache. » Ici, on a le subjonctif parce que « il vaut mieux » a un sens voisin de « il est à préférer que », qui demande le subjonctif.



## L'EMPIRE

Ce soir-là, comme il faisait très froid et que la neige  
*sə swa:r la, kəm il fəzε tre frwa e k la nε:ʒ*

tombait dehors, Amélie alluma un grand feu dans  
*tʃbε dɑ:r, ameli alyma æ grā fə dā*

la cheminée. Marie-Anne s'assit à la droite de son  
*la fmine. mari a:n sasi a la drwat də sɔ̃*

s'assit = s'est as-  
sise

beau-père, Jeanne s'assit à ses pieds, et M. Doumier  
*bopε:r, ʒa:n sasi a se pje, e mɑsjø dumje*

se mit à raconter la fin de l'histoire de Napoléon. On  
*s mi a rakɔ̃te la fε d listwa:r də napoleɔ̃. ɔ̃*

avait éteint toutes les lampes, et la seule lumière venait  
*-navε -tetε̃ tut le lā:p, e la sœl lymje:r vœne*

du feu de cheminée.

*dy fə d fmine.*

« Comme nous l'avons vu, Napoléon va commencer son  
*«kəm nu lavɔ̃ vy, napoleɔ̃ va kɔ̃mɑse sɔ̃*

œuvre civile par une réorganisation de l'administration.  
*-nœ:vra sivil par yn reorganizasjɔ̃ d ladministrasjɔ̃.*

réorganisation =  
organisation nou-  
velle

Désormais tout dépendra du gouvernement central de  
*dezɔ̃rme tu depɑ̃dra dy guvɛrnəmā sātral də*

administration ɔ̃:  
organisation d'un  
pays

Paris. Rien ne pourra être fait sans son accord. D'autre  
*pari. rjε̃ n pura ε:trə fe sā sɔ̃ -nako:r. do:trə*

réorganisation  
réorganiser

part, Napoléon réorganise les lois, les réunit finalement  
*pa:r, napoleɔ̃ reorgani:z le lwa, le reyni finalmā*

finalement = en-  
fin

## Chapitre quarante-sept (47).

le Code ɔ: les lois

instruction (f) =  
enseignement

en un seul grand livre, le Code Napoléon. Finalement,  
*ā -næ sæl grā li:vɹ, læ kod napoleõ. finalmā,*

il réorganise l'instruction, en la plaçant également  
*il reorganiz lēstryksjõ, ā la plasā egal mā*

sous la direction de l'État. Malheureusement, il semble  
*su la dirɛksjõ d leta. malæroz mā, il sã:bl*

avoir oublié d'organiser l'instruction primaire, ou  
*avwa:r ublie dorganize lēstryksjõ prime:r, u*

plutôt, il ne semble pas avoir voulu s'y intéresser.  
*plyto, il nã sã:blã pa avwa:r vuly si ēterese.*

Ce serait un grand bonheur pour le pays si Bona-  
*sã sre -tã grā bonæ:r pur læ peji si bõna-*

parte pouvait lui donner la paix qu'il lui a promise.  
*part puve lyi done læ pe kil lyi a promi:z.*

Mais cela ne semble pas possible. Porté au pouvoir  
*mẽ sla n sã:blã pa p̄sibl. p̄orte o puwwa:r*

par ses victoires, c'est par de nouvelles victoires que  
*par se viktwa:r, se par dã nuvel viktwa:r kã*

Napoléon y reste. La première de ces victoires, d'ailleurs,  
*napoleõ i rest. læ p̄r̄mje:r dã se viktwa:r, dajæ:r,*

commence par ressembler à une défaite. A Marengo,  
*kõmã:s par r̄sãble a yn defet. a . marẽgo,*

en Italie, Napoléon a déjà donné l'ordre de reculer  
*ã -nitali, napoleõ a deza done lordrã dã rkyle*

devant les Autrichiens quand un de ses généraux  
*dvã læ -zotri:fjē kã -tã d se zenero*

arrive et change la défaite en victoire. Cependant, à  
*ari:v e fã:z læ defet ā viktwa:r. s̄epãdã, a*

Paris, à la première nouvelle de la bataille perdue,  
*pari, a la prəmje:r nuvel də la bata:j perdy,*

un coup d'État n'est pas loin de faire tomber Napoléon.  
*æ ku deta ne pa lwē d fe:r tōbe napoleō.*

Il ne l'oublie pas. Et deux ans plus tard, après des  
*il nə lubli pa. e dō -zā ply ta:r, apre de*

victoires encore plus importantes contre l'Autriche,  
*viktwa:r āko:r ply -zēportā:t kō:trə lotrif,*

suivies d'une paix avec l'Angleterre qui est, elle aussi,  
*syivi dyn pe avek lāglate:r ki ε, el osi,*

une sorte de victoire, Napoléon se fait nommer Consul  
*yn sort də viktwa:r, napoleō s fe nome kōsyl*

à vie. Et déjà, il se prépare à remplacer le titre de  
*a vi. e deza, il sə prepa:r a rāplase l titrə də*

Consul par un autre titre, ce qui sera le dernier pas  
*kōsyl par æ -no:trə titr, sə ki sra l dernje pa*

sur sa route vers le triomphe.  
*syr sa rut ver lə trijō:f.*

L'Angleterre vient de déchirer l'accord qu'elle avait  
*lāglate:r vjē d desfire lako:r kel ave*

signé avec la France: elle n'accepte pas que la France  
*sine avek la frā:s: el naksept pa kə la frā:s*

garde une grande partie de l'Italie et ait la Suisse  
*gard yn grā:d parti d litali e ε la syis*

et la Hollande sous sa protection. La guerre entre les  
*e la olā:d su sa proteksjō. la ge:r ā:trə le*

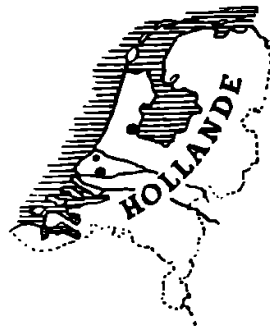
deux pays va donc recommencer. La France est toute  
*də peji va dō rkomāse. la frā:s ε tut*

à vie = pour toute  
la vie

titre ɔ: nom



déchirer



la Hollande

Chapitre quarante-sept (47).

acclamer = nom-  
mer d'une seule  
voix

occidental = situé  
à l'ouest

La Méditerranée  
est la mer entre  
l'Europe et l'Afri-  
que.

l'empereur  
impérial

entière derrière Napoléon. Quand celui-ci annonce  
*ātjɛ:r derjɛ:r napoleō. kã səlɥisi anō:s*

qu'un coup d'État, dirigé contre lui, vient d'être dé-  
*kã ku deta, dirize kō:trə lɥi, vjē de:trə de-*

couvert et empêché, le pays, dans une vague d'en-  
*kuve:r e āpefe, lə peji, dā -zyn vag dā-*

thousiasme, l'acclame empereur des Français le 18  
*tuzjasm, laklam āpræ:r de frāse lə dizɥit*

mai 1804. Le 2 décembre il est sacré empereur  
*mɛ dizɥi sã katr. lə də desā:br il ɛ sakre āpræ:r*

à Notre-Dame, cathédrale de Paris. Il prend en même  
*a notrə dam, katedral də pari. il prã ā mɛ:m*

temps le titre de roi d'Italie. Il est maintenant maître  
*tã lə titrə də rwa ditali. il ɛ mētnã mɛ:trə*

de toute l'Europe occidentale.  
*də tut lɔrɔp oksidātal.*

Pour arriver au pouvoir, Napoléon n'aurait pas eu  
*pur arive o puwɔ:r, napoleō nɔre pa y*

besoin d'être sacré empereur, car il avait déjà le même  
*bəzwē de:trə sakre āpræ:r, kar il ave deza l mɛ:m*

pouvoir comme Premier Consul à vie. Mais ce fils  
*puwɔ:r kom prəmje kōsɥl a vi. mɛ s fis*

de la Méditerranée croit à l'importance de ce mer-  
*də la mediterane krwa a lēportā:s də sə mer-*

veilleux théâtre qu'est une Cour impériale. De ses  
*vejø tea:trə ke -tyn ku:r ēperjal. də se*

frères et de ses sœurs il fait des princes et des  
*frɛ:r e də se sœ:r il fɛ de prē:s e de*

princesses de l'Empire. Dès 1807, il va créer  
*prēses dā lāpi:r. dē dizyi sã set, il va kree*

une noblesse impériale. Les meilleurs généraux seront  
*yn nobles ēperjal. le mejæ:r genero srõ*

faits ducs, ainsi que les meilleurs ministres. Les  
*fe dÿk, ēsi k le mejæ:r ministr. le*

principaux lieutenants de l'Empereur reçoivent le titre  
*prēsipo lÿotnã d lāpræ:r ræswa:v lã titrã*

de maréchal. Ils deviendront tous énormément riches.  
*dã marefal. il dävjēdrõ tus enormemã rif.*

La première victoire de l'Empire est remportée à  
*la prēmje:r viktwa:r dã lāpi:r ε rãpõrte a*

Austerlitz, en Autriche, contre les armées réunies  
*õsterlits, ã -notrif, kõ:trã le -zarme reyni*

des Autrichiens et des Russes. C'est une victoire  
*dē -zotrifjē e dē rys. sē -tyn viktwa:r*

complète, peut-être la plus grande que Napoléon ait  
*kõplet, pæte:trã la ply grã:d kã napoleõ ε*

jamais remportée. Toute l'artillerie de l'ennemi tombe  
*zame rãpõrte. tut lartijri d lenmi tõ:b*

aux mains des Français.  
*õ mē dē frãse.*

La paix qui est signée le 26 décembre 1805  
*la pε ki ε signe l vētsis desã:brã dizyi sã sē:k*

transforme complètement la carte de l'Europe. L'Autriche  
*trãsform kõpletmã la kart dã lørõp. lo-*

triche perd ce qui lui restait de l'Italie et des pays  
*trif pε:r sã ki lÿi reste d litali e dē peji*

un prince  
 une princesse

empire (m) =  
 pays gouverné par  
 un empereur

créer = faire

maréchal = le  
 plus haut chef mi-  
 litaire

il est riche = il a  
 beaucoup d'ar-  
 gent

remporter : ga-  
 gner



complet = entier



Russe = habitant  
 de la Russie



la carte de la France

Chapitre quarante-sept (47).

allemands, qui deviennent des royaumes libres. A l'em-  
*almā, ki dāvjen de rwajo:m libr. a lā-*  
 pereur d'Autriche Napoléon ne laisse plus que la seule  
*præ:r dotrif napoleō n les ply k la sæl*  
 Autriche.  
*otrif.*

chute = action de  
 tomber

Cette paix semble annoncer la chute de l'étoile de  
*set pe sā:bl anōse la fyt dā letwal dā*

Napoléon. Car à partir de ce moment Napoléon va  
*napoleō. kar a parti:r dā sā momā napoleō va*

Européen = habi-  
 tant de l'Europe

penser moins en Français qu'en Européen, il voudra  
*pāse mwē ā frāse kā -næpœē, il vudra*

s'unir (famille de  
 finir) = se mettre  
 ensemble

réorganiser l'Europe, et l'Europe entière s'unira contre  
*reorganize lœrɔp, e lœrɔp ātjɛ:r synira kō:træ*

lui. Après Austerlitz, la chute de Napoléon est sûre.  
*lyi. apre œsterlits, la fyt dā napoleō ε sy:r.*

Napoléon voudra trop. Au lieu de donner à la France  
*napoleō vudra tro. o ljø d done a la frā:s*

gloire ɔ: raisons  
 d'être fier de vic-  
 toires et d'autres  
 grandes actions

la paix dont elle a tant besoin, il lui apportera la gloire,  
*la pe dō -tel a tā bæzwē, il lyi apørtæra la glwa:r,*



une ombre

mais il fera aussi entrer dans toutes les maisons l'ombre  
*me il færa osi ātre dā tut le mezō lō:bræ*

de la guerre. Au début, tout va très bien. Sous la  
*dā la gɛ:r. o deby, tu va tre bjē. su la*

protection de l'Empereur une grande partie des pays  
*prœteksjō d lāpræ:r yn grā:d parti de peji*

ainé = plus âgé

de l'Allemagne s'unissent. Napoléon met son frère aî-  
*d lalman synis. napoleō me sō frɛ:r ε-*

né Joseph sur le trône de Naples et son autre frère,  
*ne zoʒef syr la tro:n də nɑpl e sã -no:trə frɛ:r,*

Louis, sur le trône de Hollande. Une nouvelle déclara-  
*lwi, syr la tro:n də ɔlɑ:d. yn nuvel deklara-*

tion de guerre faite par la Prusse, la Russie, la Suède  
*sʃõ d ge:r fet ɸar la ɸrys, la rysɪ, la sʊed*

et l'Angleterre est suivie immédiatement d'une nou-  
*e lɑŋglatɛ:r e sʏvi i medʃatmɑ dyn nu-*

velle victoire des Français. Napoléon bat d'abord la  
*vel viktwa:r de frɑ̃sɛ. nɑpɔleõ ba dabɔ:r la*

Prusse et entre dans Berlin, occupant les trois quarts  
*ɸrys e ā:trə dɑ berlē, ɔkypɑ le trwa ka:r*

du pays. Puis il bat les Russes deux fois, et en  
*dy ɸɛʃi. ɸʏi il ba le rys dɔ fwa, e ā*

juin 1807, il rencontre le tzar Alexandre à  
*ʒʏē dizʏi sɑ set, il rɑkõ:trə la tsa:r aleksɑ:dr a*

Tilsit, sur une petite île que l'on a construite au milieu  
*tɪlsɪt, syr yn ɸətɪt il kə lõ -na kõstrʏt o milʃø*

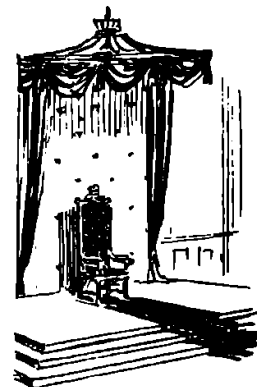
du fleuve Niémen. Les deux chefs semblent immé-  
*dy flɛ:v nʏmɛn. le dɔ ʃɛf sɑ:bl ime-*

diatement se comprendre. « Je suis aussi mécontent  
*dʃatmɑ s kõɸrɑ:dr. «ʒə sʏi -zosi mekõtɑ*

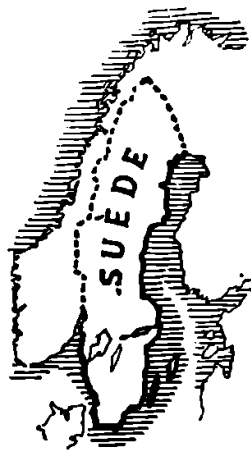
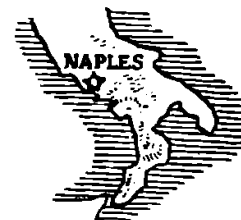
des Anglais que vous! » dit le tzar en rencontrant  
*di -zɑŋgle k vu!» di l tsa:r ā rɑkõtrɑ*

Napoléon. Non seulement ils signent la paix, mais ils  
*nɑpɔleõ. nõ sɛlmɑ il sɪn la ɸɛ, me il*

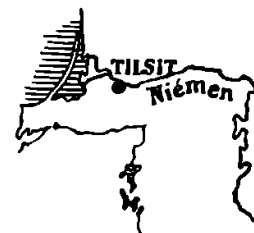
s'unissent pour se partager l'Europe. Napoléon aura  
*sʏnɪs ɸur sɔ ɸartaze lɛrɔɸ. nɑpɔleõ ʏrɑ*



un trône



tzar = empereur des Russes



se partager une chose = prendre chacun sa partie de cette chose

Chapitre quarante-sept (47).

	l'Ouest, Alexandre l'Est de l'Europe. Napoléon voit <i>lwɛst, aleksā:drə lest də lɔrɔp. napoleõ vwa</i>
européen européenne	approcher le triomphe de ses idées européennes. <i>apɔʃe l trijõ:f də se -zide ørɔpeen.</i>
il reste ɔ: il y a encore	Mais il reste toujours l'Angleterre, qui n'accepte pas <i>me il rest tuzu:r lāglɔtɛ:r, ki naksept pa</i>
jouer un rôle au théâtre = repré- senter un person- nage au théâtre	que la France joue le rôle principal en Europe. Pour <i>kə la frā:s zu l ro:l prɛsipal ā -nɔrɔp. pur</i>
reconnaître ɔ: ac- cepter	l'obliger à reconnaître le rôle de la France, Napoléon <i>lɔblize a rkɔne:trə lə ro:l də la frā:s, napoleõ</i>
	a une de ses idées les moins heureuses, qui décidera <i>a yn̩ də se -zide le mwē -zæɾø:z, ki desidra</i>
L'Afrique et l'Australie sont deux continents.	du destin de son Empire. Il déclare le « Blocus con- <i>dy destē d sɔ̃ -nāpi:r. il dekla:r lə «bloky:s kɔ̃-</i>
un continent continental	tinental » contre l'Angleterre. » <i>tinātal » kɔ̃:trə lāglɔtɛ:r. »</i>
	A ce moment, pour la première fois, Jeanne inter- <i>a s mɔmā, pur la prɛmjɛ:r fwa, za:n ɛtɛ-</i>
	rompt son grand-père pour lui demander: « Qu'est-ce <i>rɔ̃ sɔ̃ grāpɛ:r pur lyi dmāde: «kes</i>
	que c'est, le Blocus continental, grand-papa? » « Cela <i>kə se, lə bloky:s kɔ̃tinātal, grāpapa? » «sla</i>
	veut dire qu'il n'est permis à aucun pays du continent <i>vø di:r kil ne pɛrmi a okæ peji dy kɔ̃tinā</i>
	européen de rien acheter à l'Angleterre ni de rien lui <i>øɾɔpeē də rjē -naʃtɛ a lāglɔtɛ:r ni də rjē lyi</i>
marchandise = ce que l'on vend ou achète	vendre, que toutes les marchandises anglaises trouvées <i>vā:dr, kə tut le marʃādi:z āglɛ:z truve</i>



sur le continent sont prises sans être payées, et que  
*syɾ lə kōtinā sō pɾi:z sā -zɛ:trə pɛjɛ, ɛ kə*

tous les ports du continent sont fermés non seulement  
*tu le pɔ:r dy kōtinā sō ferme nō sœlmā*

à tous les bateaux anglais, mais également à tout  
*a tu le bato āglɛ, mɛ egalmā a tu*

bateau de n'importe quel pays, venant d'Angleterre. »  
*bato d nēpɔrt kɛl pɛji, vɔmā dāglɛ:tɛ:r.»*

« Oh! là là! Je n'aurais pas aimé être à la place des  
*«o! la la! zə nɔrɛ pa ɛmɛ ɛ:tr a la plas de*

Anglais! » dit Jeanne. « La situation de l'Angleterre  
*-zāglɛ! » di zɑ:n. «la sityɑsjō d lāglɛ:tɛ:r*

aurait certainement été désespérée, si le Blocus avait  
*ɔrɛ sɛrtɛnmā ɛtɛ dɛzɛspɛrɛ, si l blɔky:s avɛ*

certain  
certainement

pu être complet pendant assez longtemps. Mais le  
*py ɛ:trə kōplɛ pādā -tɛsɛ lōtā. mɛ l*

complet  
complète

Blocus est trop dur pour les pays mêmes qui le font,  
*blɔky:s ɛ trɔ dy:r pɔr le pɛji mɛ:m ki l fō,*

et l'un après l'autre, ils vont se révolter. Le Blocus  
*ɛ lā ɑprɛ lo:tr, il vō s revɔltɛ. lə blɔky:s*

porte en lui la fin de l'Empire.  
*pɔrt ā lɥi la fɛ d lāpi:r.*

A ce moment, c'est-à-dire au moment où Napoléon  
*a s mɔmā, sɛ -tɑ di:r o mɔmā u napɔlɛō*

déclare le Blocus continental, l'Empereur des Français  
*dɛkla:r lə blɔky:s kōtinātal, lāpɾɛ:r de frāzɛ*

est le chef d'État le plus puissant depuis Charlemagne.  
*ɛ l fɛf dɛtɑ l ply pɥisā dɛpɥi fɑrlɔmɑŋ.*

puissant = fort

## Chapitre quarante-sept (47).

unir (famille de  
finir) = attacher  
l'un à l'autre

napoléonien = de  
Napoléon

napoléonien  
napoléonienne

Comme lui, il gouverne l'Allemagne, la France et  
*kɔm lɥi, il guvɛrn lalman, la frã:s e*

l'Italie, cela veut dire toute l'Europe occidentale.  
*litali, sla vø di:r tut lɔrɔp ɔksidãtal.*

Napoléon semble vouloir faire de cette Europe un  
*napoleõ sãblø vulwa:r fe:r də set ɔrɔp æ*

seul pays, uni par la même administration, les mêmes  
*sæl peʒi, yni par la mɛ:m administrasjõ, le mɛ:m*

lois: l'administration et les lois françaises. Il est vrai  
*lwa: ladministrasjõ e le lwa frãse:z. il ɛ vre*

que le Code Napoléon est le meilleur code de l'époque,  
*kə l kod napoleõ ɛ l meʒæ:r kod də lepɔk,*

de même que l'administration napoléonienne en est  
*də mɛ:m kə ladministrasjõ napoleonjen ã -ne*

la meilleure forme d'administration. Et les idées de la  
*la meʒæ:r form dadministrasjõ. e le -zide d la*

Grande Révolution font leur chemin parmi les peuples  
*grã:d revɔlɥsjõ fõ lær famẽ parmi le pæplø*

de l'Europe. Mais ce sont justement des idées de liberté  
*də lɔrɔp. mɛ sə sõ zystemã de -zide d liberte*

qui, finalement, vont amener la chute de Napoléon.  
*ki, finalmã, võ -tamne la fyt də napoleõ.*

A l'intérieur du pays, l'Empereur est maître de tout.  
*a lëterjæ:r dy peʒi, læpræ:r ɛ mɛ:trø də tu.*

Les députés ont complètement perdu le peu de pouvoir  
*le depyte õ kɔpletmã perdy l pø d puuvwa:r*

qu'ils avaient. Dans la plupart des cas les ministres  
*kil -zavɛ. dã la plypa:r de ka le ministrø*

ne sont pas écoutés. Les directeurs des journaux sont  
*nə s̄ ɸa ekute. le direktæ:r de zurno s̄*

nommés par Napoléon, et on n'écrit rien contre le  
*nɔme ɸar napolē, e ɔ nekri rjē kō:trə lə*

gouvernement. On peut penser ce que l'on veut, mais  
*gubernamā. ɔ ɸə ɸāse s kə l̄ və, mɛ*

il est défendu de le dire à haute voix. Publique ou  
*il ɛ defādy də l di:r a o:t vva. ɸyblɪk u*

secrète, la police de Fouché, un des principaux ministres  
*səkret, la ɸolis də fuʒe, ɛ de ɸrēsɪpɔ ministrə*

de Napoléon, est partout. La France ne peut plus  
*də napolē, ɛ ɸartu. la frā:s nə ɸə ɸly*

donner son opinion. Les prisons d'État sont pleines  
*dɔne s̄ -nɔpinj̄. le ɸriz̄ deta s̄ ɸlen*

de prisonniers.  
*də ɸrizonjɛ.*

Alors, lentement, le peuple abandonne Napoléon. Car  
*alɔ:r, lātmā, lə ɸæpl abādɔn napolē. kar*

le Blocus ne tarde pas à créer en France, de même  
*lə blɔky:s nə tard ɸa a kree ā frā:s, də mɛ:m*

que dans le reste de l'Europe occidentale, une situation  
*kə dā l rest də lɔrɔp ɔksidātal, yn sitjasj̄*

très difficile. Cependant, Napoléon fait commencer, à  
*tre difisil. səpādā, napolē ɸe kɔmāse, a*

Paris aussi bien qu'en province, de grands travaux  
*ɸari osi bjē kā ɸrɔvɛ:s, də grā travo*

de construction. A Paris, on commence la construction  
*d kōstryksj̄. a ɸari, ɔ kɔmā:s la kōstryksj̄*

directeur = chef



un journal

secret  
 secrète

public  
 publique

donner son opi-  
 nion (f) = dire  
 ce qu'on pense

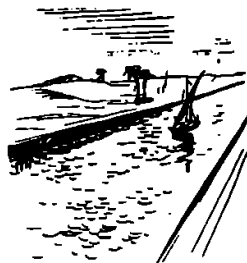
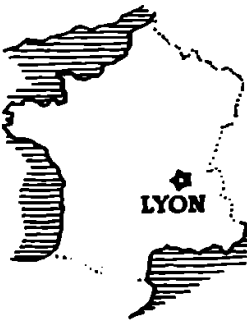
construire  
 une construction

## Chapitre quarante-sept (47).



un arc de triomphe

reconstruire =  
construire de nou-  
veau



un canal

un canal  
des canaux  
erreur = faute  
suivre  
(le) suivant  
(la) suivante

de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, on construit l'Arc  
*d lark də trijõ:f də letwal, õ kõstruji lark*

de Triomphe du Carrousel, entre le Louvre et les  
*də trijõ:f dy karuzel, ā:trə lə lu:vr e le*

Tuileries, qu'il achève de réunir. En province, on  
*tuilri, kil afe:v də reyni:r. ā prouvē:s, õ*

reconstruit la ville de Lyon, dont une grande partie  
*rakõstruji la vil də ljõ, dõ -tyn grā:d parti*

a été détruite pendant la Révolution; on construit de  
*a ete detrujt pādā la revolyujõ; õ kõstruji d*

nouveaux ports, on construit des routes et des canaux.  
*nuvo pɔ:r, õ kõstruji de rut e de kano.*

C'est une œuvre énorme, et c'est, avec le Code et  
*se -tyn œ:vr enorm, e se, avek lə kod e*

l'administration, ce qui fera la vraie gloire de Na-  
*ladministrasjõ, sə ki fra la vre glwa:r də na-*

poléon.  
*poleõ.*

Le Blocus continental a été la première faute politique  
*lə blokys kõtinałal a ete la prēmje:r fo:t politik*

grave de Napoléon. Sa première grande erreur mili-  
*gra:v də napoleõ. sa prēmje:r grā:d erœ:r mili-*

taire est la guerre contre l'Espagne. La suivante, plus  
*tœ:r e la ge:r kõ:trə lespaɲ. la sijivā:t, ply*

grave encore, sera la campagne de Russie.  
*gra:v ākœ:r, sərə la kāpaɲ də rysɪ.*

La cause de la guerre d'Espagne, c'est que le gouverne-  
*la ko:z də la ge:r despaɲ, se k lə guvernə-*

ment espagnol songe à passer du côté des ennemis  
*mā espanol sō:ʒ a pase dy kote de -zenmi*

l'Espagne  
 espagnol  
 du côté de ɔ: à

de l'Empereur. Napoléon décide de faire obéir les  
*d lāpræ:r. napoleō desid dā fe:r obei:r le*

Espagnols par la force. Il oublie l'amour de la liberté  
*-zespanol par la fors. il ubli lamu:r dā la liberte*

qui soulève alors contre lui le peuple entier de l'Espagne.  
*ki sulɛ:v alo:r kō:trə lyi l pœpl ātje d lespan.*

Les premières défaites des généraux de Napoléon en  
*le prāmje:r defet de genero d napoleō ā*

Espagne lancent une vague de joie secrète à travers  
*-nespan lā:s yn vag dā ʒwa səkret a travɛ:r*

l'Europe: le géant est touché! Napoléon décide alors  
*lɔrɔp: lə zeā ɛ tufe! napoleō desid alo:r*

est touché ɔ: a re-  
 çu un coup

de prendre en mains lui-même la campagne d'Espagne.  
*də prā:dr ā mē lyimɛ:m la kāpan despan.*

En peu de temps, Napoléon conquiert l'Espagne, entre  
*ā pø d tā, napoleō kōkje:r lespan, ā:trə*

conquérir  
 a conquis  
 conquiert

dans Madrid, capitale du pays, et met son frère  
*dā madrid, kapital dy peʒi, e mɛ sō frɛ:r*

Joseph sur le trône. Mais Napoléon se trompe grave-  
*ʒozef syr lə tro:n. mɛ napoleō sə trō:p grav-*

ment en croyant que l'Espagne est conquise avec sa  
*mā ā krwajā k lespan ɛ kōki:ʒ avek sa*

capitale. Les Espagnols n'acceptent pas les « règles du  
*kapital. le -zespanol naksept pa le «reglə dy*

règle du jeu = ce  
 qui dit comment il  
 faut jouer un jeu

jeu »; tant que resteront libres un village, une montagne,  
*ʒø»: tā k restərō libr ɛ vilɑ:ʒ, yn mōtɑn,*

## Chapitre quarante-sept (47).

un seul petit morceau d'Espagne, les Espagnols ne se  
*ã sæl pæti mɔrso despaɲ, le -zespaɲɔl nə s*  
reconnaîtront pas vaincus. Mais pour le moment, la  
*rəkɔnetrɔ̃ pa vɛ̃ky. mɛ pur læ momã, læ*  
guerre d'Espagne s'est calmée.  
*ge:r despaɲ se kalme.*

Et voilà que déjà, pendant que Napoléon était en  
*e vwala k deza, pãdã k napoleõ ete -tã*  
Espagne, l'Autriche a de nouveau rassemblé ses forces  
*-nespaɲ, lotrif a d nuvo rasãble se fɔrs*  
et qu'elle veut soulever l'Allemagne contre l'Empereur.  
*e kɛl vø sulve lalmaɲ kɔ:trə læpræ:r.*

Napoléon se lance contre l'Autriche, il entre dans  
*napoleõ s læ:s kɔ:trə lotrif, il ã:trə dã*

Vienne, mais est battu sur le Danube. Il rassemble  
*vjen, mɛ ɛ baty syr læ danyb. il rasã:bl*

et répare ses forces, et bat les armées autrichiennes  
*e repa:r se fɔrs, e ba le -zarme otrifjen*

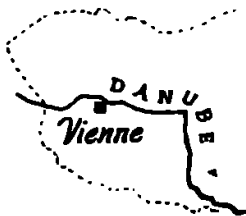
près du village de Wagram, le 6 juillet 1809.  
*pre dy vila:ʒ də vagram, læ sis zɥije dizɥi sã næf.*

C'est sa dernière grande victoire. La paix qui sera  
*sɛ sa dernje:r grã:d viktwa:r. læ pe ki sra*

signée entre la France et l'Autriche est très dure, trop  
*sijne ã:trə læ frã:s e lotrif ɛ tre dy:r, trɔ*

dure pour pouvoir durer longtemps. Après l'Autriche,  
*dy:r pur puvwã:ɔ syre lɔtã. apre lotrif,*

la Suède cesse de résister à Napoléon, accepte comme  
*la syed ses də reziste a napoleõ, aksept kɔm*



l'Autriche d'entrer dans le Blocus, et offre le titre de  
*lotrif dātre dā l blokys, e ofrə lə titrə də*

prince héritier à un maréchal français, Jean Bernadotte,  
*prē:s eritje a ĕ marefal frāse, zā bernadot,*

créé par Napoléon prince de Pontecorvo. Bernadotte  
*kree par napoleō prē:s də pōtekorvo. bernadot*

deviendra roi de Suède en 1818, sous le nom de  
*dəvijēdra rwa d syed ā dizyi sā dizyit, su l nō d*

Charles XIV ou Charles-Jean.

*farl katorz u farlə zā.*

Charles-Jean s'appelle en Suède Karl Johan

Le 1er avril 1810, Napoléon épouse la fille aînée  
*lə prēmje avril dizyi sā dis, napoleō epuz la fi:j ene*

de l'empereur d'Autriche. Le 20 mars 1811, il a  
*d lāpræ:r dotrif. lə vē mars dizyi sā ō:z, il a*

d'elle un fils, qui reçoit le titre de roi de Rome.  
*dəl ĕ fis, ki rswa l titrə də rwa d rom.*

Napoléon se croit plus en sécurité que jamais, en réa-  
*napoleō sə krwa ply -zā sekyrite k zame, ā rea-*

sécurité (f) ↔ danger

lité il marche à grands pas vers sa chute. L'Europe  
*lite il marf a grā pa ver sa fyt. lərop*

entière, en secret ou ouvertement, s'arme de nouveau  
*ātje:r, ā sakre u uvertamā, sarm də nuvo*

un secret = ce qui est secret

contre la France: la Prusse, l'Autriche, l'Espagne et la  
*kō:trə la frā:s: la prys, lotrif, lespan e la*

Russie.

*rysi.*

Alors Napoléon commet sa plus grande erreur militaire  
*alɔ:r napoleō kome sa ply grā:d eræ:r milite:r*

## Chapitre quarante-sept (47).

en déclarant la guerre à la Russie. En vérité, c'est le  
*ā deklarā la ge:r a la rysi. ā verite, se l*

tzar Alexandre qui l'amène à le faire. Mais la campagne  
*tsa:r aleksā:drə ki lamən a l fe:r. me la kāpaŋ*

de Russie marque la fin de l'Empire napoléonien.  
*də rysi mark la fē d lāpi:r napoleonjē.*

En juin 1812, la Grande Armée entre en Russie.  
*ā ʒyē dizyɪ sā du:z, la grā:d arme ā:tr ā rysi.*

Elle est formée de 190.000 Français, de 30.000  
*el e forme d sā katrəvēdi mil frāse, də trā:t mil*

Autrichiens, de 30.000 Prussiens, de 110.000 Allemands,  
*otrijjē, də trā:t mil prysjē, də sā di mil almā,*

et d'un grand nombre d'Italiens et de Suisses. Plus  
*e dā grā nō:brə ditaljē e d syis. ply*

d'un demi-million de soldats en tout. Mais ces soldats  
*dā dmimiljō d solda ā tu. me se solda*

ne sont unis par aucune idée, la personne de l'Empereur  
*n sō -tyni par okyn ide, la persən də lāpræ:r*

lier = unir

est tout ce qui lie ces régiments d'hommes différents  
*e tu s ki li se rezimā dom diferā*

en tout. Ils ont contre eux une armée moins nombreuse,  
*ā tu. il -zō kō:tr ø yn arme mwē nōbrə:z,*

mais forte de son droit, prête à défendre sa patrie jusqu'à  
*me fort də sō drwa, pre:t a defā:drə sa patri ʒyska*

la mort.

*la mɔ:r.*

Les Russes, de même que les Espagnols, refusent  
*le rys, də me:m kə le -zespagnol, rafy:z*



d'accepter les règles du jeu: ils font la guerre à leur  
*dakseptɛ lɛ rɛglɔ dy ʒø: il fɔ̃ la gɛ:r a lœr*

manière. Napoléon cherche en vain quelqu'un à qui  
*manʒɛ:r. napoleɔ̃ ʃɛʃf ā vɛ̃ kɛlkɛ̃ a ki*

il puisse livrer bataille, les Russes le laissent avancer,  
*il pɥis livrɛ bata:j, lɛ rys lɔ lɛs avāse,*

livrer bataille à =  
attaquer

brûlant devant lui les villes et les villages, ne lui  
*brylā dvā lɥi lɛ vil e lɛ vila:ʒ, nɔ lɥi*

laissant que la terre de cet énorme pays où la Grande  
*lesā k la tɛ:r dɔ sɛt ɛnɔrm pɛʒi u la grā:d*

Armée avance toujours. Vers la fin du mois d'août,  
*armɛ avā:s tuzɔ:r. vɛr la fɛ̃ dy mwɑ du,*

Napoléon est devant la capitale, Moscou. Le général  
*napoleɔ̃ ɛ dvā la kapital, mosku. lɔ ʒɛnɛrəl*

Koutouzov l'arrête alors et lui offre le combat. La  
*kutuzɔf lɑrɛt alɔ:r e lɥi ɔfrɔ lɔ kɔ̃ba. la*

journée est dure. Des deux côtés les morts se comptent  
*ʒurnɛ e dy:r. dɛ dɔ kɔtɛ lɛ mɔ:r sɔ̃ kɔ̃t*

par dizaines de milliers. Le soir, Koutouzov se retire,  
*pɑr dizɛn dɔ milʒɛ. lɔ swɑ:r, kutuzɔf sɔ̃ rti:r,*

laissant ouvert le chemin de Moscou. Napoléon entre  
*lesā -tuve:r lɔ ʃmɛ d mosku. napoleɔ̃ ā:trɔ*

dans la capitale russe, il croit déjà avoir gagné la guerre.  
*dā la kapital rys, il krwa dɛʒɑ avwɑ:r ʒɑnɛ la gɛ:r.*

Il attend les envoyés du tzar. Comme à Madrid, il se  
*il atā lɛ -zāvɔʒɛ dy tsa:r. kɔm a madrid, il sɔ̃*

trompe.  
*trɔ̃:p.*



Napoléon voit brûler Moscou.

Le lendemain de son entrée dans Moscou, la ville en-  
lə lādmē d sō -nātre dā mōsku, la vil ā-  
tière est en feu. La plupart de ses habitants l'ont quit-  
tjɛ:r ɛ -tā fə. la plypa:r də se -zabitā lō ki-  
tée, ne voulant pas se reconnaître vaincus. Qui a mis  
te, nə vulā pa s rəkɔnɛ:trə vĕky. ki a mi  
le feu à Moscou? On ne le saura jamais. Peut-être  
l fə a mōsku? ō n lə sɔra zame. pæte:tr  
est-ce le commandant de la ville, peut-être un simple  
es lə kɔmādā d la vil, pæte:tr ǎ sĕ:pl  
habitant, peut-être une lampe à huile renversée par  
abitā, pæte:tr yn lā:p a yil rāverse par  
le vent. Qui sait? Dans Moscou abandonnée par ses  
lə vā. ki se? dā mōsku abāɔne par se  
habitants, devant des magasins vides, en face d'une  
-zabitā, dāvā de magazĕ vid, ā fas dyn

population qui refuse d'accepter la victoire des étrangers,  
*pōpylasjō ki rfy:z dakseptē la viktwa:r de -zetrāze,*

population =  
 peuple

et qui garde ses marchandises et ne cède ni aux pro-  
*e ki gard se marfādi:z e n sed ni o pro-*

messes, ni à l'argent, Napoléon attend pendant cinq  
*mes, ni a larzā, napoleō atā pādā sē*

semaines. Et le froid, le grand froid de l'hiver russe  
*smen. e la frwa, la grā frwa d live:r rys*

arrive.

*ari:v.*

Le 13 octobre Napoléon comprend enfin qu'il ne  
*la tre:z oktobra napoleō kōprā āfē kil nā*

vaincra pas cette fois-ci, il ordonne la retraite. Il  
*vēkra pa set fwa si, il ordon la rōtret. il*

vaincre  
 a vaincu  
 vaincra

quitte lui-même Moscou le 19 au matin.

*kit liyme:m mōsku la dizncef o matē.*

retraite ←→ avan-  
 ce

« Maintenant, ma campagne va commencer! » avait dit  
*« mētnā, ma kāpaŋ va komāse! » ave di*

le tsar quand Napoléon était entré dans Moscou. En  
*l tsa:r kā napoleō ete -tātre dā mōsku. ā*

effet, c'est la grande retraite qui, lentement, va  
*-nefe, se la grā:d rōtret ki, lātmā, va*

détruire la Grande Armée. L'ennemi est partout, et  
*detru:r la grā:d arme. lenmi e partu, e*

cependant, il n'est nulle part, car l'ennemi, ce ne sont  
*spādā, il ne nyl pa:r, kar lenmi, sō n sō*

pas seulement les régiments de soldats, c'est toute la  
*pa sœlmā le rezimā d solda, se tut la*

## Chapitre quarante-sept (47).

population, comme en Espagne. Quand la Grande  
*pɔpɥlasjɔ̃, kɔm ã -nespaɲ. kã la grã:d*

Armée quitte la Russie, à la traversée du Niémen, des  
*arme kit la rysi, a la traverse dy njemen, de*

cinq à six cent mille hommes, il n'en reste plus que  
*sɛ:k a si sã mil ɔm, il nã restɔ ply k*

cinquante à soixante mille. Laissant le commandement  
*sɛkã:t a swasã:t mil. lesã l kɔmãdmã*

à Murat, Napoléon court à Paris.

*a myra, napoleõ ku:r a pari.*

Toute l'Europe est de nouveau en armes; les pays, l'un  
*tut lɔrɔp ɛ d nuvo ã -narm; le peji, lã*

après l'autre, se soulèvent contre Napoléon. Et cette  
*apre lo:tr, sɔ sule:v kɔ:trɔ napoleõ. e set*

fois-ci, c'est la fin de l'Empire. Napoléon gagne encore  
*fwa si, se la fɛ d lãpi:r. napoleõ ga:ɲ ãkɔ:r*

quelques batailles, mais la France perd l'Europe. Et  
*kelk bata:j, me la frã:s pe:r lɔrɔp. e*

dans les derniers jours de 1813, les armées enne-  
*dã le dernje zu:r dɔ dizɥi sã tre:z, le -zarme en-*

mies pénètrent en France.

*mi pene:tr ã frã:s.*

Les maréchaux qui dirigent la guerre sont las, ils or-  
*le marefo ki diri:z la ge:r sɔ la, il -zɔr-*

donnent partout la retraite. Encore une fois, quand  
*don partu la retret. ãkɔ:r yn fwa, kã*

Napoléon prend la direction de la guerre dans ses  
*napoleõ prã la direksjɔ̃ d la ge:r dã se*

diriger  
la direction

propres mains, la victoire semble être aux Français,  
*propra mē, la viktwa:r sã:bl ε:tr o frãse,*

mais, ayant trouvé un point faible, l'ennemi arrive  
*mε, εjã truve ẽ pwe febl, lenmi ari:v*

soudain devant Paris, qui se rend le 1er avril  
*sudẽ dvã pari, ki s rã la prãnje avril*

1814. Le 6 avril Napoléon abandonne le pouvoir.  
*dizyi sã katorz. la sis avril napoleõ abãdon la puwva:r.*

Le 20 avril, il quitte la France pour l'île d'Elbe. Louis  
*la vẽ avril, il kit la frã:s pur lil delb. lwi*

XVIII, héritier de la couronne de France, monte sur  
*dizyit, eritje d la kuron da frã:s, mõ:t syr*

le trône.

*la tro:n.*

Napoléon semble finalement vaincu. Il le serait si  
*napoleõ sã:blã finalmã vẽky. il la sre si*

Louis XVIII ne manquait pas d'intelligence politique.  
*lwi dizyit nã mãke pa dẽtelizã:s politik.*

La nouvelle monarchie ne sait pas mettre le pays de  
*la nuvel monarfi n se pa metra la peji d*

son côté. On est mécontent, on regrette d'avoir chassé  
*sõ kote. õ -ne mekõtã, õ regret davwa:r fase*

l'Empereur. Napoléon décide de tenter un retour.

*lãpræ:r. napoleõ desid da tãte ẽ rtu:r.*

Le 1er mars 1815, il arrive en France dans le  
*la prãnje mars dizyi sã kẽ:z, il ari:v ã frã:s dã l*

plus grand secret. Sans un coup de fusil, il veut « voler  
*ply grã sãkre. sã -zẽ ku d fyzi, il vø «vole*

abandonner le  
 pouvoir = laisser  
 le pouvoir à d'au-  
 tres personnes



Elbe

chasser = faire  
 partir (par la  
 force)

## Chapitre quarante-sept (47).

jusqu'aux tours de Notre-Dame ». Sur tout son chemin,  
*zysko tu:r də nɔtrə dam* ». *syr tu sɔ smē*,

il est reçu avec joie par la population. Le soir du 20  
*il ɛ rsy avək zwa par la pɔpɥlasjɔ̃. lə swa:r dy vɛ*

mars il est à Paris. Dès le lendemain il se met au  
*mars il ɛ -ta pari. də l lādmē il sə mɛ o*

travail pour rassembler les Français et organiser la  
*trava:j pur rasāble le frāse e organize la*

France. Une nouvelle constitution donne au pays une  
*frā:s. yn nuvel kɔstitɥsjɔ̃ don o peji yn*

grande liberté politique. Mais l'ombre de la guerre  
*grā:d liberte politik. mɛ lɔ:brə də la ge:r*

apparaît de nouveau au-dessus de la France. L'Europe  
*apare d nuvo odsy d la frā:s. lɔrɔp*

ne veut pas laisser se refaire l'Empire napoléonien.  
*nə vø pa lese s rəfɛ:r lāpi:r napoleɔnjē.*

Contre les 200.000 hommes que Napoléon, par un effort  
*kɔ:trə le də sɑ mil ɔm kə napoleɔ̃, par ɛ̃ -nɛfɔ:r*

énorme, a rassemblés, ses ennemis sont prêts à lancer  
*enɔrm, a rasāble, se -zenmi sɔ pre a lāse*

plus de 600.000 hommes. Napoléon décide de frapper  
*ply d si sɑ mil ɔm. napoleɔ̃ desid də frape*

le premier, de diviser ses ennemis, de les vaincre les  
*l prēmje, də divize se -zenmi, də le vɛ:krə le*

uns après les autres. Le 18 juin, à Waterloo, il livre  
*-zɛ̃ apre le -zo:tr. lə dizɥit zɥɛ̃, a vaterlo, il li:vra*

bataille aux Anglais. Mais, au cours de la journée, les  
*bata:j o -zāgle. mɛ, o ku:r də la zurne, le*



Waterloo

Prussiens arrivent sur le champ de bataille. Les armées  
*prysjē ari:v syr la fā d bata:j. le -zarme*

françaises sont mises en fuite. Napoléon lui-même,  
*frāse:z sō mi:z ā fyt. napoleō lyime:m,*

laissant à son frère le commandement des forces qui lui  
*lesā -ta sō fre:r la komādmā de fors ki lyi*

restent, prend le chemin de Paris. Il veut réunir encore  
*rest, prā l sēmē d pari. il vø reyni:r ākɔ:r*

une fois autour de lui la nation pour chasser l'ennemi  
*yn fwa otu:r dā lyi la nasjō pur fase lenmi*

hors de France, mais la France est lasse d'une gloire  
*ɔ:r dā frā:s, mē la frā:s ε la:s dyn glwa:r*

si coûteuse. Elle refuse. Napoléon se rend aux Anglais  
*si kutø:z. el rəfy:z. napoleō s rā -to -zāgle*

le 22 juin, après cent jours de pouvoir. Il est envoyé  
*la vētdə zyē, apre sā zu:r dā puvwɑ:r. il ε -tāvwa:je*

à Sainte-Hélène, petite île lointaine, où il meurt en  
*a sē:t elen, pətit il lwēten, u il mœ:r ā*

1821. » Jeanne avait écouté l'histoire de Na-  
*dizyī sā vēt e ā.» za:n ave -tekute listwa:r dā na-*

poléon avec le plus grand intérêt. Et quand M. Dou-  
*poleō avek la ply grā -tētere. e kā māsjo du-*

mier dit: « Et voilà. Nous avons fini, » elle dit avec  
*mje di: «e vwala. nu -zavō fini,» el di avek*

un soupir: « C'est dommage. C'était si intéressant. Tu  
*ā supi:r: «se doma:z. sete si ēteresā. ty*

recommenceras demain, n'est-ce pas, grand-papa? »  
*rkomāsra dmē, nes pa, grāpapa? »*

mettre en fuite =  
obliger à fuir

chasser hors de  
France ɔ: chasser  
de France

coûteux = cher



Sainte-Hélène

« Peut-être, peut-être, » répondit M. Doumier, comme  
*«pæte:tr, pæte:tr,» repõdi mæsje dumje, kòm*

s'il avait en tête une autre idée. Puis il ajouta: « Nous  
*sil ave -tā tē:t yn o:tr ide. pyi il azuta: «nu*

verrons. » Et ni Jeanne ni Marie-Anne ne purent tirer  
*verõ.» e ni za:n ni mari a:n nə py:r tire*

de lui ce qu'il allait leur raconter la prochaine fois.  
*də lɥi s kil ale lær rakõte la pɔʃen fwa.*

Jeanne fut obligée de se coucher sans le savoir.

*za:n fy -tblize d sə kufe sã l savwa:r.*

#### EXERCICE A.

L'œuvre militaire de Napoléon ne porte pas bonheur à la France, mais son œuvre — est très importante. Il — toute l'administration. Il réorganise les lois, qu'il réunit en un seul —. Il réorganise enfin l'— supérieure. Lui-même cependant se fait nommer d'abord Consul —, puis empereur. Le peuple entier l'— empereur des Français le 18 mai 1804, et le 2 décembre, il est sacré à Notre-Dame. Il prend en même temps le — de roi d'Italie. Il est maître de toute l'Europe —.

Le 26 décembre 1805, après la grande victoire d'Austerlitz, — contre les armées réunies des Autrichiens et des Russes, la paix est signée encore une fois entre la France et ses ennemis. Cette paix transforme complètement la — de l'Europe. Mais elle ne peut durer, l'Europe entière s'— bientôt contre Napoléon.

#### MOTS:

une administra-  
tion

un blocus

un canal  
des canaux

une carte

une cause

une chute

un code

une construc-  
tion



Napoléon déclare le — continental contre l'Angleterre. Toutes les — anglaises trouvées sur le continent sont prises sans être payées, tous les ports du continent sont fermés aux bateaux anglais. L'Empereur des Français est le chef d'État le plus — du monde.

Napoléon fait commencer dans toute la France de grands travaux de —. On — la ville de Lyon, détruite en grande partie pendant la Révolution. On construit des routes et des —. Mais Napoléon fait plusieurs grandes — politiques et militaires. La première est le Blocus continental, la suivante est la guerre d'Espagne, la dernière est la campagne de Russie, qui marque la fin de l'Empire —.

Napoléon entre en Russie en juin 1812, à la tête de la Grande Armée, formée de plus d'un demi-million de soldats — seulement par la personne de l'Empereur. Comme les Espagnols, les Russes n'acceptent pas les — du jeu. Napoléon ne trouve personne à qui — bataille, il avance, avance toujours à travers le pays et les villes brûlés. Le 13 octobre, Napoléon ordonne la — de la Grande Armée.

### EXERCICE B.

Et voici de nouveau un exercice où nous vous demandons de trouver ce qui, dans les phrases suivantes, n'est pas juste.

- 1) Quand Marie-Anne, Fatima et les enfants arrivent à Marseille, il n'y a personne pour les recevoir.

un continent  
 un coup d'État  
 un coup de fusil  
 une déclaration  
 un empire  
 une erreur  
 un Espagnol  
 un Européen  
 une gloire  
 une instruction  
 un journal  
 des journaux  
 la marchandise  
 un maréchal  
 des maréchaux  
 une ombre  
 une opinion  
 une population  
 prince héritier  
 une princesse  
 une protection  
 un quart  
 une règle  
 une réorganisation  
 une retraite  
 un rôle  
 un secret  
 une sécurité  
 un titre  
 des travaux  
 une traversée  
 un trône  
 un tzar  
 aîné  
 continental  
 coûteux  
 espagnol  
 européen  
 impérial  
 napoléonien  
 occidental  
 public  
 publique

## Chapitre quarante-sept (47).

puissant  
riche  
russe  
acclamer  
il s'assit  
chasser  
se comprendre  
il conquiert  
il court  
créer  
déchirer  
lier  
livrer  
marquer  
occuper  
se partager  
ils purent  
reconstruire  
remporter  
réorganiser  
réunir  
soulever  
unir  
s'unir  
il vaincra  
certainement  
complètement  
finalement  
hors  
selon  
à travers  
à vie  
mettre ... de  
son côté  
mettre en fuite  
passer du côté  
de  
tout entier  
Alexandre  
Austerlitz  
Bernadotte  
le Danube  
la Hollande  
Joseph

- 2) Tous les passagers descendent du MAROC sans accident.
- 3) Quand le train a quitté Marseille, Arthur et Jeanne sont restés sur le quai de la gare, mais Marie-Anne n'a pas perdu son calme.
- 4) Tartarin de Tarascon demeurait dans une petite maison comme toutes les autres, entourée d'un joli jardin comme il y en a partout en France.
- 5) Tartarin avait fait plusieurs fois le tour du monde, et il avait chassé le lion et toutes sortes d'autres animaux.
- 6) Personne n'a remarqué le départ de Tartarin pour l'Afrique.
- 7) Pas loin d'Alger, Tartarin a tué son premier lion, le jour même de son arrivée.
- 8) Quand Marie-Anne, Fatima et les enfants arrivent à Villebourg, ils prennent un taxi pour aller chez M. Doumier, et tout le monde se couche en arrivant, car personne n'a faim.
- 9) Amélie est très contente de faire la connaissance de Marie-Anne, qu'elle appelle déjà « la petite Madame Doumier ».
- 10) Tout le monde passe une très bonne nuit après le long voyage de Marseille à Villebourg, et le lendemain toute la famille va faire une longue promenade.

EXERCICE C.

**s'unir**

**s'est uni**

**s'unit**

**s'unissait**

**s'unira**

Un jour peut-être, les pays de l'Europe s'—. Ils n'étaient peut-être pas loin de s'— contre Napoléon. Mais quand on s'— contre un ennemi, cela dure rarement longtemps. Ce serait mieux s'ils s'— en temps de paix. Quand ils se seront —, cela semblera très naturel.

**détruire**

**a détruit**

**détruit**

**détruisait**

**détruira**

La guerre a — beaucoup de belles choses en France. Elle — toujours beaucoup. On ne peut pas faire la guerre sans — un grand nombre de belles choses. Il faut espérer, comme Français, que l'on ne — jamais les beaux monuments de Paris. Si on les —, beaucoup d'autres gens que les Français seraient très tristes.

EXERCICE D.

Voici une dizaine de mots que nous vous prions de nous expliquer à l'aide de mots connus:

Lait, lettre, lunettes, magasin, matinée, médecin, menu, nain, oiseau, olive, papier, passager.

Koutouzoïf  
 Madrid  
 Marengo  
 la Méditerranée  
 Moscou  
 Murat  
 Niémen  
 Pontecorvo  
 la Russie  
 Sainte-Hélène  
 la Suède  
 Tilsit  
 Vienne  
 Wagram  
 Waterloo

## RÉSUMÉ

Et voici encore un résumé (le dernier) où nous vous parlerons du subjonctif. Il s'agit de l'emploi du subjonctif après des mots comme « le plus ... que », « le moins ... que », « le seul ... que », « le dernier ... que », etc.

Ces mots peuvent être divisés en deux groupes:

1) Le plus ... que, le moins ... que, le meilleur ... que. Quelques exemples: «Voici le plus grand arbre que nous ayons dans notre jardin.» « C'est le meilleur café que je puisse vous donner. » « C'est une des histoires les moins intéressantes que j'aie lues. »

Nous avons le subjonctif après « que » ou « qui » dans ces cas, parce que les mots « le ... que (qui) » désignent ici le plus grand degré.

2) Le premier ... que, le dernier ... que, le seul ... que, le principal ... que. Voici quelques exemples: « La première personne que nous ayons vue en arrivant est Jean. » « Vous êtes le dernier qui lui ait parlé. » « Georges et Henri sont les seuls qui sachent ce qui s'est passé. » « Cela est le principal résultat qu'il ait atteint. »

Dans ces cas également, nous avons le subjonctif après « que » ou « qui », parce que les mots « le ... que (qui) » désignent le plus haut degré: on ne peut être avant le premier, ni après le dernier, ni plus important que le principal, etc.

## LES MARCHÉS DE PARIS

Le lendemain soir, M. Doumier fut empêché de  
*lə lādmē swa:r, māsjo dumje fy -tāpeje d*

raconter «son histoire» à Jeannette, et pendant les  
*rakōte «sō -nistwa:r» a zanet, e pādā le*

semaines qui suivirent, tantôt une chose, tantôt l'autre  
*smen ki syivi:r, tāto yn fo:z, tāto lo:trə*

retardèrent la soirée si impatientement attendue. Et,  
*ratarde:r la sware si ēpasjamā -tatādy. e,*

un jour, une lettre de Paris annonça l'arrivée du frère  
*ē zu:r, yn letre də pari anōsa larive dy fre:r*

de Jeanne. On approchait de la fin de décembre, et  
*də za:n. ō -naproje d la fē də desā:br, e*

Arthur venait naturellement passer ses vacances de  
*arty:r vone natyrelmā pase se vakā:s də*

Noël à Villebourg, avec sa famille. Quand Jeanne  
*noel a vilbu:r, avek sa fami:j. kā za:n*

apprit la nouvelle, elle fit un bond de joie. Et pendant  
*apri la nuvel, el fi ē bō d zwa. e pādā*

toute la journée, elle ne fit que demander à sa mère  
*tut la zurne, el nə fi k dāmāde a sa me:r*

et à son grand-père l'heure qu'il était. A six heures  
*e a sō grāpe:r lœ:r kil ete. a si -zœ:r*

de l'après-midi, enfin, toute la famille se rendit à la  
*də lapremidi, āfē, tut la fami:j sə rādi -ta la*

suivirent = ont  
suivi

retardèrent = ont  
retardé

impatient  
impatiemment

Noël = le 25 dé-  
cembre

apprit = a appris

demander l'heure  
qu'il est = de-  
mander: «Quelle  
heure est-il?»

se rendre à o:  
aller à

Chapitre quarante-huit (48).

une paire = deux

tous à la fois =  
tous en même  
temps

remarquer  
une remarque

gare. Le train entra en gare sans une minute de retard.  
*ga:r. lə trē ātra ā ga:r sã -zyn minyt də rta:r.*

Trois paires d'yeux étaient fixées sur les voyageurs qui  
*trwa pɛ:r djø ete fikse syr le vwajazœ:r ki*  
descendaient sur le quai. «Arthur!» cria tout à coup  
*desāde syr lə ke. «arty:r!» kria tu -ta ku*

Jeanne, la première à apercevoir le jeune garçon. Un  
*za:n, la prəmje:r a apersəvwa:r lə zœn garsō. ā*

instant plus tard, les quatre membres de la famille  
*-nēstā ply ta:r, le katrə mǎ:brə də la fami:j*

étaient réunis, on s'embrassait, on se posait mille  
*ete reyni, ō sābrase, ō s poze mil*

questions, on riait, on parlait tous à la fois. Puis, tout  
*kestjō, ō rije, ō parle tus a la fwa. pyi, tu*

le monde se mit en marche vers la sortie de la gare.  
*l mō:d sə mi ā marʃ ver la sorti d la ga:r.*

Au moment où ils sortaient de la gare, une voix,  
*o momā u il sorte d la ga:r, yn vwa,*

derrière nos quatre amis, demanda à quelqu'un: «Par-  
*derje:r no katr ami, dāmāda a kelkō: «par-*

don, Monsieur, sauriez-vous me dire où se trouve la  
*dō, masjə, sorje vu m di:r u s tru:v la*

rue des Roses?» «La rue des Roses? Ah, non,» ré-  
*ry de ro:z?» «la ry de ro:z? a, nō,» re-*

pondit la personne interrogée. Se tournant alors, et  
*pōdi la person ēteroze. sə turnā -talɔ:r, e*

souriant encore à une remarque d'Arthur, M. Dou-  
*surjā -tākɔ:r a yn remark darty:r, masjə du-*

mier s'écria: « La rue des Roses? Mais nous y allons!

*mje sekria: «la ry de ro:z? me nu -zi alõ!*

Vous n'avez qu'à nous suivre, Monsieur. » Au lieu de

*vu nave ka nu syi:vr, mäsjo.» o ljø d*

le remercier, la personne ouvrit d'abord la bouche,

*lø rmersje, la person uvri dabo:r la buf,*

puis les yeux, qu'elle avait très grands et très bleus,

*pyi le -zjø, kel ave tre grā e tre blø,*

et demanda enfin: « Pardon, mais... n'est-ce pas M.

*e dmāda āfē: «pardõ, me... nes pa mäsjo*

Doumier? » « Si, c'est lui, je veux dire: c'est moi, »

*dumje?» «si, se lji, zø vø di:r: se mwa,»*

répondit M. Doumier en tâchant de se rappeler où

*repõdi mäsjo dumje ā tafā d sø raple u*

il avait vu cette tête. « Oncle Arthur, vous ne me

*il ave vy set tē:t. «õ:kl arty:r, vu n mæ*

reconnaissez donc plus? » lui demanda l'homme à sa

*rkmese dõ ply?» lji dmāda lom a sa*

grande surprise en ouvrant les bras. « Oncle Arthur? »

*grā:d syrpri:z ā -nuvrā le bra. «õ:kl arty:r?»*

répéta le pauvre M. Doumier, qui ne réussissait

*repeta l po:vræ mäsjo dumje, ki n reysise*

toujours pas à mettre un nom sur ce visage. « Mais

*tuzu:r pa a metr æ nõ syr sæ viza:z. «me*

oui, je suis Robert Briochard, le fils d'Adèle Briochard.

*wi, zø syi robe:r brio:fa:r, læ fis dadel brio:fa:r.*

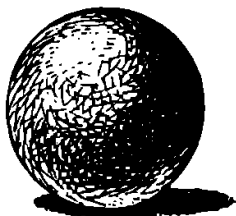
Vous m'appeliez Bibi quand j'étais petit et que nous

*vu mapølje bibi kã zete pti e k nu*

elle ø: la personne

tâcher = essayer

## Chapitre quarante-huit (48).



une boule

Une balle est  
une boule.

revoir ɔ: voir de  
nouveau

habitions Nantes. » Le vieux M. Doumier se frappa  
*-zabitjɔ̃ nã:t.* » *lə vjɔ̃ masjɔ̃ dumje s frapa*

le front: naturellement, ces grands yeux bleus, ce  
*l frɔ̃: natyrelmã, se grã -zjɔ̃ blø, sɔ*

visage rond comme une boule, ces cheveux blonds,  
*viza:ʒ rɔ̃ kom yn bul, se fʋø blɔ̃,*

c'était bien Adèle Briochard, une cousine de sa femme.  
*sete bjẽ adel brioʃa:r, yn kuzin də sa fam.*

Son fils lui ressemblait autant qu'un fils peut res-  
*sɔ̃ fis lɥi rsãble otã kãe fis pø rã-*

sembler à sa mère. Mais il ne l'avait pas revu depuis  
*sãble a sa mɛ:r. mɛ il nɔ̃ lave pa rvy dəpyi*

que les Briochard avaient quitté Nantes il y avait  
*k le brioʃa:r ave kite nã:t il jave*

dix-huit ans.

*dizɥi -tã.*



Robert Briochard



D'où venait-il, maintenant? M. Doumier savait  
*du vne -til, mētnā? māsjo dumje save*

seulement qu'ayant quitté Nantes, les Briochard  
*sælmā kejā kite nā:t, le brio:fa:r*

avaient passé par plusieurs villes, et qu'ils avaient  
*ave pase par plyzjœ:r vil, e kil -zave*

fini par s'établir à l'étranger, d'où M. Doumier avait  
*fini par setabli:r a letrāze, du māsjo dumje ave*

s'établir (famille de finir) ɔ: s'in-staller

reçu une ou deux lettres, la dernière il y avait cinq  
*rsy yn u dō letr, la dernje:r il jave sē*

ans. Mais encore une fois, que faisait à Villebourg  
*-kā. me ākœ:r yn fwa, kə fze a vilbu:r*

Robert Briochard? Ce fut lui-même qui fournit la  
*robe:r brio:fa:r? sə fy lyime:m ki furni la*

fournir (famille de finir) ɔ: donner

réponse à M. Doumier.  
*repō:s a māsjo dumje.*

Après un court arrêt pour présenter le jeune homme  
*apre -zā ku:r ave pur prezāte l zœn ɔm*

aux autres membres de la famille Doumier, on s'était  
*o -zo:trə mā:brə də la fami:j dumje, ɔ setə*

remis en route, et entre la gare et la rue des Roses,  
*rmi ā rut, e ā:trə la ga:r e la ry de ro:z,*

« Bibi » Briochard raconta: « Comme vous savez, papa  
*«bibi» brio:fa:r rakōta: «kɔm vu save, papa*

a réussi à trouver une très bonne situation en Hollande,  
*a reysi a truve yn tre bœn sitjasjō ā olā:d,*

Un médecin peut avoir une situation dans un hôpital.

et il y a quatorze ans, nous nous sommes tous établis  
*e il ja katorz ā, nu nu sɔm tus etabli*

## Chapitre quarante-huit (48).



Amsterdam

étudier  
les études (f)

rendre service =  
aider

dans ce pays. En ce moment, nous demeurons à Amsterdam, dans une petite maison que nous avons achetée il y a deux ans. Mais maintenant, papa veut que je fasse mes études à Paris. Alors, comme nous ne connaissons personne à Paris, je me suis permis de venir à Villebourg, pour vous demander de m'aider un peu... si vous en avez le temps, bien entendu. »

« Mais avec plaisir! » répondit M. Doumier, toujours prêt à rendre service. « Je savais que vous ne diriez pas non, » dit Robert Briochard, et il sourit de toute sa bonne boule de visage.

Pendant ce temps, on était arrivé devant la maison des Doumier, et M. Doumier demanda: « Vous restez chez nous, n'est-ce pas? » « Vraiment, j'avais pensé

aller à l'hôtel, mais... » répondit le jeune homme.  
*ale a lotel, me... » repōdi l zœn om.*

« Donc, vous restez chez nous, » interrompit M. Dou-  
*« dō:k, vu reste fe nu, » ēterōpi māsjo du-*

mier. Le jeune Briochard le remercia de tout cœur,  
*mje. lə zœn briɔʃa:r lə rmersja d tu kœ:r,*

et suivit la famille dans la maison. Un quart d'heure  
*e syivi la fami:ʃ dā la meʒō. ē ka:r dœ:r*

plus tard, il était installé dans une des chambres du  
*ply ta:r, il ete -tēstale dā -zyn de fā.brə dy*

premier. On le laissa seul pour lui permettre de dé-  
*prəmje. ō lə lesa sæl pur lʃi pɛrmetrə də de-*

faire sa valise et de se laver après le long voyage  
*fe:r sa vali:z e də s lave apre lə lō vwaja:ʒ*

qu'il venait de faire, et on descendit au salon. Arthur  
*kil vœne d fe:r, e ō desādi o salō. arty:r*

avait mille choses à raconter et les autres membres  
*ave mil fo:z a rakōte e le -zo:trə mā:brə*

de la famille attendaient impatientement d'entendre de  
*də la fami:ʃ atāde ēpasjamā dātā:drə də*

sa bouche (une lettre, c'est toujours autre chose)  
*sa buʃ [yn letr, se tuzu:r o:trə fo:z]*

comment il avait passé ses trois premiers mois à  
*kōmā il ave pase se trwa prəmje mwa a*

Paris.

*pari.*

Le temps passa si vite que quand Amélie vint à huit  
*lə tā pasa si vit kə kā -tameli vē a ʃi*

il vint = il est  
 venu

## Chapitre quarante-huit (48).

heures dire que le dîner était servi, tout le monde  
*-tæ:r di:r kə l dine ete servi, tu l mō:d*

s'écria: « Déjà?! » Puis, on appela le pauvre Robert  
*sekria: «deza?!» pɥi, ɔ -napla l pɔ:vra rɔbe:r*

qui était dans sa chambre depuis sept heures moins le  
*ki ete dā sa fā:brə dəpɥi set æ:r mwē l*

quart, et on se mit à table.

*ka:r, e ɔ s mi a tabl.*

Après le dîner, quand on fut installé devant un bon  
*apre l dine, kā -tɔ fy -tēstale dvā -tæ bɔ*

feu, M. Doumier dit à Jeanne: « Je vous dois tou-  
*fə, mæsjo dumje di a za:n: «zə vu dwa tu-*

jours une histoire, je crois. Eh bien, si, au lieu de  
*zu:r yn istwa:r, zə krwa. e bjē, si, o ljə d*

vous parler de l'histoire de France, je vous racontais,  
*vu parle d listwa:r də frā:s, zə vu rakōte,*

à vous et à Robert, quelque chose sur Paris? » « Oh,  
*a vu e a rɔbe:r, kelkə fo:z syr pari?» «o,*

oui! » dit Jeanne. Arthur se demanda si son grand-  
*wi!» di za:n. arty:r sə dmāda si sɔ grā-*

père pouvait vraiment raconter sur Paris des choses  
*pɛ:r puve vremā rakōte syr pari de fo:z*

que lui, Arthur, ne connaissait pas, car après moins  
*kə lɥi, arty:r, nə kɔnese pa, kar apre mwē*

de trois mois au lycée, il croyait vraiment savoir tout  
*də trwa mwa o lise, il krwaje vremā savwa:r tu*

sur Paris. Mais son grand-père, devinant ses pensées,  
*syr pari. me sɔ grāpɛ:r, dəvinā se pāse,*

se dépêcha de remarquer que, naturellement, Arthur  
*sə depɛʃa d ramarke kə, natyrelmā, arty:r*

savait tout ce qu'il allait dire, mais que rien ne les  
*savɛ tu s kil alɛ di:r, mɛ kə rjɛ n le*

empêchait de raconter chacun à son tour. Arthur  
*-zāpɛʃɛ d rakōte ʃakɛ a sō tu:r. arty:r*

rougit de la remarque de M. Doumier et l'assura  
*ruʒi d la rmark də mɔsjø dumjɛ e lasyra*

qu'il serait très content d'écouter ce qu'allait raconter  
*kil sərə trɛ kōtā dekute s kalɛ rakōte*

son grand-papa. Et M. Doumier commença.  
*sō grāpapa. e mɔsjø dumjɛ kɔmāsa.*

« Loin de moi l'idée, cher Robert, de vous raconter  
*«lwɛ d mwɑ lide, ʃɛ:r rɔbɛ:r, də vu rakōte*

tout ce qu'il y a à dire sur Paris. Cela demanderait,  
*tu s kil ʒa a di:r syr pari. sla dmādre,*

demander ɔ:  
 exiger

non pas une soirée, mais cent, deux cents, mille soi-  
*nō pa -zyn sware, mɛ sā, dɔ sā, mil swa-*

rées, car Paris est un monde. Alors, puisqu'il m'est  
*re, kar pari ɛ -tɛ mō:d. alɔ:r, pyiskil mɛ*

impossible de tout vous dire sur Paris, je vais essayer  
*-tɛpɔsiblɔ də tu vu di:r syr pari, ʒə vɛ -zɛsɛʃɛ*

de vous donner une idée de la vie de tous les jours à  
*d vu dɔne yn ide d la vi d tu le ʒu:r a*

de tous les jours  
 ɔ: ordinaire

Paris. Je vais, si vous voulez bien m'aider un peu  
*pari. ʒə vɛ, si vu vule bjɛ mede ɛ pø*

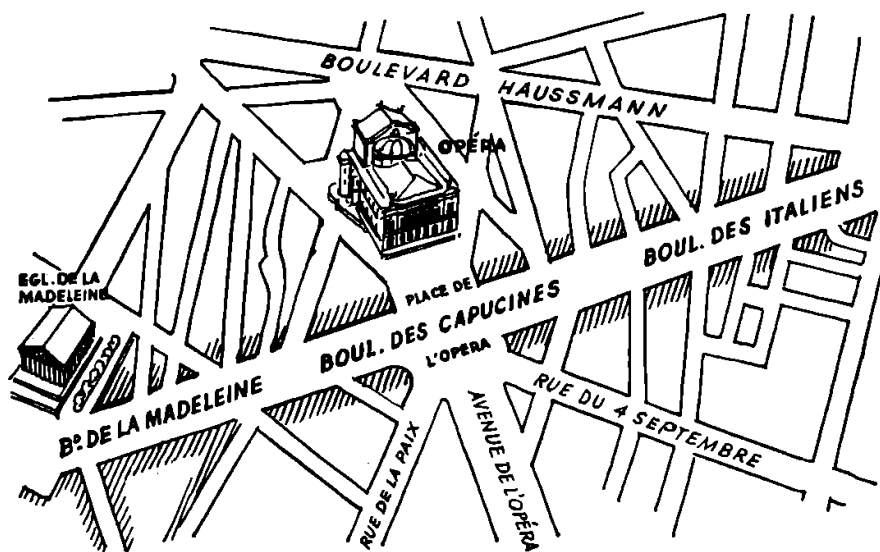
en oubliant que nous sommes dans une maison de  
*ā -nubliā k nu sɔm dā -zyn mezō d*

Chapitre quarante-huit (48).

	<p>Villebourg, à trois cents kilomètres de Paris, vous  <i>vilbu:r, a trwa sã kilometrə də pari, vu</i></p> <p>mener dans les endroits où les Parisiens travaillent,  <i>mne dã le -zãdrwa u le parizjẽ trava:j,</i></p> <p>où ils s'amuse<i>nt</i>, où ils mangent, où ils se reposent.  <i>u il samy:z, u il mã:z, u il sə rpo:z.</i></p> <p>Je vais vous mener d'un bout à l'autre de Paris. Nous  <i>zə ve vu mne dã bu a lo:trə də pari. nu</i></p>
<p>franchir (famille de finir)</p>	<p>franchirons les kilomètres en un bond, et peut-être,  <i>frãfirõ le kilometr ã -nã bõ, e pœte:tr,</i></p> <p>si vous restez avec nous encore quelques soirées, vous  <i>si vu reste avek nu ãkɔ:r kelk sware, vu</i></p>
<p>il me semble connaître = il me semble que je connais</p>	<p>semblera-t-il connaître un peu Paris, comme si vous  <i>sãblara -til kœne:tr ã pø pari, kœm si vu</i></p> <p>aviez passé des jours à en parcourir les rues à pas  <i>-zavje pase de zu:r a ã parkuri:r le ry a pa</i></p> <p>lents, les yeux et les oreilles ouverts à chaque petit  <i>lã, le -zjø e le -zœre:j uve:r a fak pœti</i></p>
<p>détail = petite partie de quelque chose</p>	<p>détail. » M. Doumier s'arrêta un court instant,  <i>deta:j.» məsjø dumje sareta ã ku:r ẽstã,</i></p> <p>comme pour laisser le temps à Robert de faire quelque  <i>kœm pur lese l tã a robe:r də fe:r kelk</i></p> <p>remarque, puis, ayant allumé un bon cigare, il reprit:  <i>rœmark, pɥi, ejã -talyme ã bõ siga:r, il rœpri:</i></p> <p>« Puisqu'il faut bien commencer quelque part, nous  <i>«pɥiskil fo bjẽ kœmãse kelk pa:r, nu</i></p> <p>commencerons, si vous voulez, à deux heures du matin,  <i>kœmãsrõ, si vu vule, a də -zœ:r dy matẽ,</i></p>

sur les grands boulevards. Je ne sais pas si vous savez  
*syɾ le grã bulva:r. zə n se pa si vu save*  
 que les Parisiens appellent «grands boulevards» le  
*k le parizjē apel «grã bulva:r» lə*  
 boulevard de la Madeleine, le boulevard des Capucines  
*bulva:r də la madlen, lə bulva:r de kapysin*  
 et le boulevard des Italiens. Tenez, voici un plan de  
*e lə bulva:r de -zitaljē. tənɛ, vwasi æ plã d*  
 Paris, et voici les grands boulevards!» Et M. Dou-  
*pari, e vwasi le grã bulva:r!» e mäsjo du-*

tenez! ɔ: regardez!  
 plan ɔ: carte  
 d'une ville



Les grands boulevards

mier ouvrit devant Robert un grand plan de la capi-  
*mje uvri dvã robe:r æ grã plã d la kapi-*  
 tale, lui montra les boulevards dont il parlait, puis.  
*tal, lji mōtra le bulva:r dō -til parle, pji*  
 continua:  
*kōtinɣa:*

## Chapitre quarante-huit (48).

particulier ɔ: qui le fait différent d'autres moments

rare ɔ: peu nombreux

troubler ɔ: déranger

touriste = personne qui vient voir un pays ou une ville

« Nous sommes donc sur les grands boulevards, et il  
*«nu som dɔ̃ syr le grɑ̃ bulva:r, e il*

est deux heures du matin. J'aurais pu commencer à  
*e dø -zœ:r dy matē. zœrɛ py kɔmɑ̃sɛ a*

n'importe quelle heure du jour, mais le moment que  
*nɛpɔrt kel œ:r dy zu:r, mɛ l momɑ̃ k*

j'ai choisi à cela de particulier qu'il représente en  
*ʒe fwazi a sla d partikylje kil rɛprezɑ̃:t ɑ̃*

même temps une fin et un commencement. Une fin,  
*mɛ:m tɑ̃ yn fɛ̃ e ɑ̃ kɔmɑ̃smɑ̃. yn fɛ̃,*

parce que c'est vers cette heure que l'on finit de  
*ɸars kə se ver set œ:r kə lɔ̃ fini d*

s'amuser, à Paris; un commencement, parce que c'est  
*samyze, a ɸari; ɑ̃ kɔmɑ̃smɑ̃, ɸars kə se*

vers cette heure également que l'on y commence à  
*ver set œ:r egalmɑ̃ kə lɔ̃ -ni kɔmɑ̃:s a*

travailler.

*travaje.*

Il est donc deux heures du matin. Sur les grands  
*il e dɔ̃ dø -zœ:r dy matē. syr le grɑ̃*

boulevards silencieux, seules quelques rares personnes  
*bulva:r silɑ̃sjø, sœl kelk ra:r ɸerson*

troublent la paix de Paris endormi. Nous sommes en  
*trublø la ɸɛ d ɸari ɑ̃dœrmi. nu som -zɑ̃*

hiver, et les touristes sont encore peu nombreux. Et  
*-nive:r, e le turist sɔ̃ -tɑ̃kœ:r ɸø nɔ̃brø. e*

puis, les touristes ne se promènent pas dans les rues,  
*ɸyi, le turist nø s ɸrømen ɸa dɑ̃ le ry,*



à cette heure-ci. Pour un touriste, à deux heures du  
*a set œ:r si. pur œ turist, a dø -zœ:r dy*

matin, à Paris, il n'y a que deux choses à faire: dormir  
*matē, a pari, il nja k dø fo:z a fε:r: dormi:r*

ou s'amuser. Les uns donc, dans leurs lits, font de  
*u samyze. le -zœ dō, dā lær li, fō d*

beaux rêves. Les autres se sont installés devant une  
*bo re:v. le -zo:trə sə sō -tēstale dvā -tyn*

bouteille de champagne, dans un cabaret de la « rive  
*bute:j də fāpaŋ, dā -zœ kabare d la «ri:v*

gauche », et écoutent peut-être un des chanteurs les  
*go:f», e ekut pœte:tr œ de fātœ:r le*

plus connus en ce moment, Yves Montand. » En di-  
*ply kony ā s momā, i:v mōtā.» ā di-*

sant cela, M. Doumier se leva et, allant vers un  
*zā sla, məsjə dumje s ləva, e, alā ver œ*

phonographe qui se trouvait dans un coin du salon,  
*fɔnɔgraf ki s truve dā -zœ kwē dy salō,*

dit à Robert: « Tenez, je vais vous faire entendre un  
*di a robe:r: «təne, zə ve vu fe:r ātā:dr œ*

de mes disques d'Yves Montand. C'est une chanson  
*d me disk di:v mōtā. se -tyn fāsō*

qui, justement, s'appelle « Les grands boulevards ».   
*ki, zystēmā, səpel «le grā bulva:r».*

Écoutez! »  
*ekute!»*

M. Doumier avait mis en marche le phonographe,  
*məsjə dumje ave mi ā marʃ lə fɔnɔgraf,*

champagne (m)  
 = vin de Cham-  
 pagne

cabaret ɔ: sorte de  
 café où l'on chan-  
 te, danse, etc.

rive = bord (d'un  
 fleuve)

On appelle « la  
 rive gauche » la  
 partie de Paris au  
 sud de la Seine.

chanteur ɔ: quel-  
 qu'un qui chante

allant ɔ: pendant  
 qu'il va



un phonographe

## Chapitre quarante-huit (48).

flâner = se promener

et on entendit la voix très particulière d'Yves Mon-  
*e ɔ̃ -nātādi la vwa tre partikylje:r di:v mō-*

tand chanter: « J'aime flâner sur les grands boulevards,  
*tā fāte: «ʒɛ:m flane syr le grā bulva:r,*

il y a tant de choses, tant de choses à voir! »

*il ja tā d fo:z, tā d fo:z a vwa:r!»*

Quand on eut entendu le disque, M. Doumier revint

*kā -tɔ̃ -ny -tātādy l disk, mɔsjø dumje rœvẽ*

à sa place et reprit son récit:

*a sa plas e rɔpri sɔ̃ resi:*

« Toutes les chansons que l'on chante dans les cabarets

*«tut le fāsɔ̃ ka lɔ̃ fā:t dā le kabare*

de la rive gauche ne sont pas gaies comme celle-ci.

*d la ri:v go:f nɔ̃ sɔ̃ pa ge kɔm selsi.*

Il y en a de très tristes, des chansons « noires », car on

*il jā -na dɔ̃ tre trist, de fāsɔ̃ «nwa:r», ka r ɔ̃*

aime bien la chanson triste dans ces endroits.

*-nɛ:m bjẽ la fāsɔ̃ trist dā se -zādrwa.*

Mais laissons les cabarets, où la journée se termine.

*mɛ lesɔ̃ le kabare, u la zurne s termin.*

Car pour d'autres, pas des touristes ceux-là, mais des

*ka pur do:tr, pa de turist sɔla, mɛ de*

Parisiens de Paris, deux heures du matin, c'est le

*parizjẽ d pari, dɔ̃ -zœ:r dy matẽ, se l*

commencement du jour nouveau, c'est déjà demain.

*kɔmāsmā dy zu:r nuvo, se deza dmẽ.*

Cela est particulièrement vrai des Halles de Paris.

*sla ɛ partikyljermā vre de al dɔ̃ pari.*

Les voilà sur notre plan. » M. Doumier montra l'en-  
*le vvala syr notra plā.» masjə dumje mōtra lā-*

droit où les Halles, sur le plan, étaient indiquées par  
*drwa u le al, syr la plā, ete -tēdike par*

une petite image, où l'on voyait des hommes vendre  
*yn pətit ima:ʒ, u lō vwaje de -zəm vā:dra*

des fruits, des poissons, de la viande.

*de fryi, de pwasō, də la vjā:d.*



Les Halles

« Comme vous voyez, » remarqua M. Doumier, « on  
*«kəm vu vwaje,» rəmarka masjə dumje, «ō*

vend aux Halles à peu près tout ce qu'il faut pour la  
*vā o al a pə pre tu s kil fo pur la*

table. Aussi appelle-t-on les Halles le ventre de Paris.  
*tabl. osi apel -tō le al la vā:trə də pari.*

Cependant, le soir, les quatre rues qui entourent les  
*spādā, la swa:r, le katrə ry ki ātu:r le*

indiquer =  
montrer



Voici l'image d'une  
maison.

aussi appelle-t-on  
= c'est pourquoi  
on appelle

Chapitre quarante-huit (48).

chargés de ɔ:  
pleins de

s'élever  
s'est élevé  
s'élève

à peine avait-il ɔ:  
il n'avait que  
justement

prononcer ɔ: dire

Halles sont calmes, silencieuses et propres. Mais cela  
*al sɔ̃ kalm, silãsjø:z e pɔɔpɔ. mɛ sla*

ne dure que jusqu'à minuit. A cette heure, les pre-  
*n dy:r kə zyska minyi. a set œ:r, le pɔɔ-*

miers camions commencent à arriver, et alors, finis le  
*mje kamjɔ̃ kɔmã:s a arive, e alɔ:r, fini l*

calme et le silence! Les camions sont chargés de tout  
*kalm e l silã:s! le kamjɔ̃ sɔ̃ farze d tu*

ce dont Paris a besoin pour vivre un jour, et entre  
*sə dɔ̃ pari a bəzwē pur vi:vɔ̃ ă zu:r, e ă:trə*

minuit et trois heures, des montagnes de légumes  
*minyi e trwa -zœ:r, de mɔ̃taj də legym*

s'élèvent dans les rues qui entourent les Halles. »

*selɛ:v dã le ry ki ătu:r le al.»*

Ici, pour la première fois, Robert Briochard inter-  
*isi, pur la pɔɔmjɛ:r fwa, robe:r bɔɔʃa:r ête-*

rompit M. Doumier pour demander, fixant sur lui  
*rɔ̃pi mɔ̃sjø dumje pur dɔ̃mãde, fiksă syr lyi*

ses gros yeux bleus: « Dans les rues? Pourquoi dans  
*se gro -zjø blø: «dã le ry? purkwa dã*

les rues? » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il  
*le ry?» a pɛn ave -til pɔ̃mɔ̃se se mo, kil*

rougit comme une tomate, sentant quatre paires  
*ruzi kɔm yn tɔmat, sãtã katrə pɛ:r*

d'yeux le regarder, amusés. Mais M. Doumier vint  
*djø l rəgarde, amyze. mɛ mɔ̃sjø dumje vɛ*

à son aide: « Parce qu'il n'y a plus de place à l'in-  
*a sɔ̃ -nɛ:d: «pars kil nja ply d plas a lɛ-*

térieur des Halles depuis longtemps. Voyez-vous, les  
*terjæ:r de al dəpyi lōtā. vwaje vu, le*

Halles sont des constructions en fer qui, au début du  
*al sō de kōstryksjō ā fe:r ki, o deby dy*

siècle, étaient suffisamment grandes, mais qui, aujourd'hui,  
*sjekl, ete syfizamā grā:d, me ki, ozur-*

d'hui, sont beaucoup trop petites pour les quatre mil-  
*dyi, sō boku tro ptit pur le katra mi-*

lions de Parisiens. A l'intérieur des Halles, on ne  
*ljō d parizjē. a lēterjæ:r de al, ō nə*

trouve plus aujourd'hui que la viande, les poissons  
*tru:v ply ozurdyi k la vjā:d, le pwasō*

et les fromages. C'est d'ailleurs un spectacle très  
*e le froma:ʒ. se dajæ:r ā spektaklə tre*

intéressant de voir les « forts » des Halles mettre en  
*-zēteresā d vwa:r le «fɔ:r» de al metr ā*

place les énormes corps des bœufs, des veaux et des  
*plas le -zenorm kɔ:r de bə, de vo e de*

porcs. Ils le font avec une admirable facilité, comme  
*po:r. il lə fō avek yn admirablə fasilite, kom*

s'ils dansaient.

*sil dāse.*

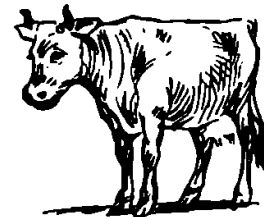
Enfin, vers trois heures, arrivent les premiers tou-  
*āfē, ver trwa -zæ:r, ari:v le prəmje tu-*

ristes. Pourquoi viennent-ils donc aux Halles? Un  
*rist. purkwa vjen -til dō -ko al? ā*

peu pour voir un spectacle auquel ils ne sont pas ha-  
*pə pur vwa:r ā spektakl okel il nə sō pa a-*

il est suffisam-  
 ment grand ɔ: sa  
 grandeur suffit

un spectacle =  
 quelque chose  
 d'intéressant,  
 d'amusant, de  
 beau, à voir



un bœuf

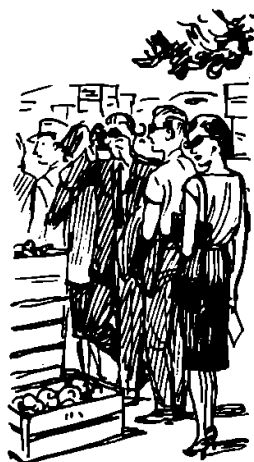
un bœuf [bœf]  
 des bœufs [bø]

facile  
 facilité (f)

## Chapitre quarante-huit (48).

cela se fait ɔ: on  
fait cela d'habi-  
tude

visiter = voir

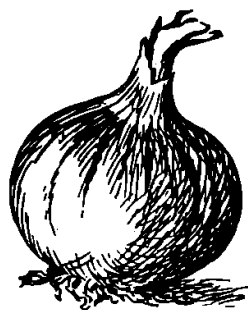


une file de personnes

guide ɔ: personne  
qui conduit des  
touristes

la table française  
ɔ: ce que l'on  
mange en France

visiter  
une visite



un oignon

bitués, mais principalement parce que cela se fait:  
*bitye, me prēsipalmā pars ka sla s fe:*

quand on passe une semaine ou deux à Paris, il faut  
*kā -tō pa:s yn sōmen u dō a pari, il fo*

avoir visité les Halles. Ils arrivent donc dans leurs  
*-tavwa:r vizite le al. il -zari:v dō dā lœr*

autocars, se mettent en longues files et, menés par  
*-zotoka:r, sō met ā lō:g fil e, mōne par*

leurs guides, font le tour des Halles comme des en-  
*lœr gid, fō l tu:r de al kom de -zā-*

fants bien sages. Avec des ah! et des oh! d'admiration  
*fā bjē sa:z. avek de a! e de o! dadmirasjō*

et de surprise ils parcourent les Halles comme si c'é-  
*e d syrpri:z il parku:r le al kom si se-*

tait une sorte de musée de la table française. Et  
*te -tyn sort dō myze d la tablā frāse:z. e*

comme tout cela donne faim, ils finissent presque  
*kom tu sla don fē, il finis presk*

toujours leur visite dans un des restaurants qui en-  
*tuzu:r lœr vizit dā -zō de restorā ki ā-*

tourent les Halles: le Pied de Porc, le Chien qui fume,  
*tu:r le al: lō pje d pɔ:r, lō sjē ki fym,*

etc. Là, ils mangent tous la soupe à l'oignon.  
*etsetera. la, il mā:z tus la sup a lɔnō.*

Pourquoi la soupe à l'oignon? Encore une fois: parce  
*purkwa la sup a lɔnō? āko:r yn fwa: pars*

que cela se fait. Quand on a visité les Halles, il faut  
*ka sla s fe. kā -tō -na vizite le al, il fo*

avoir mangé la soupe à l'oignon. Et puis, c'est bon.  
*-tavwa:r māze la sup a loŋō. e pyi, se bō.*

Vers la même heure que les touristes, arrivent les  
*ver la me:m æ:r kə le turist, ari:v le*

premiers clients. Ce sont les propriétaires d'hôtels, de  
*prəmje kliā. sə sō le prɔprietɛ:r dɔtel, də*

restaurants, etc. Ils viennent souvent de loin, et  
*restorā, etsetera. il vjen suvā d lwē, e*

avant qu'ils soient rentrés avec leurs achats, il sera  
*avā kil swa rātre avek lœr -zafa, il sœra*

déjà six heures. Ces clients-là sont des acheteurs  
*deza si -zœ:r. se kliā la sō de -zastœ:r*

sérieux: ils achètent des dizaines de bottes ou des  
*serjɔ: il -zafet de dizen də bot u de*

caisses entières de légumes, des dizaines de kilos de  
*kɛs ālje:r də legym, de dizen də kilo d*

viande ou de poisson. Ils savent ce qu'il leur faut, et  
*vjā:d u d pwasō. il sa:v sə kil lœr fo, e*

ils ne discutent pas longtemps avant de se décider.  
*il nə diskyt pa lōtā avā d sə deside.*

Puis, vers cinq heures, viennent les petits clients,  
*pyi, ver sē -kœ:r, vjen le pti kliā,*

les Parisiens et les Parisiennes qui achètent une  
*le parizjē e le parizjen ki afet yn*

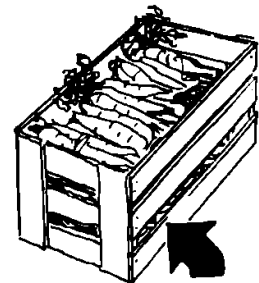
botte de carottes et un demi-kilo de viande. Ces  
*bot də karot e ā dmikilo d vjā:d. se*

acheteurs-là sont moins faciles que les premiers. Ils  
*-zastœ:r la sō mwē fasil kə le prəmje. il*

puis ɔ: d'ailleurs

client ɔ: personne  
qui achète

un achat ɔ: ce  
qu'on a acheté



une caisse

1 kilo = 1000  
grammes (m)

un Parisien  
**une Parisienne**



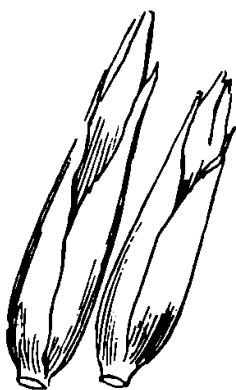
des bottes de  
carottes

## Chapitre quarante-huit (48).

marchand = per-  
sonne qui vend  
une marchandise

amuser  
un amusement

combien la botte?  
= quel est le prix  
d'une botte?



des endives (f)

cherchent la bonne marchandise, ils discutent le prix  
*ʃerʃ la bɔn marʃãdi:z, il diskɥt la pri*

de chaque achat, pendant que, de tous côtés, les mar-  
*d ʃak aʃa, pãdã kə, də tu kote, le mar-*

chands appellent. » Et M. Doumier, se levant de son  
*ʃã apel.» e masjə dumje, sə lvã d sã*

fauteuil, se mit, au grand amusement des enfants (et  
*fotæ:ʃ, sə mi, o grã -tamyzmã de -zãfã [e*

des trois autres personnes également), à jouer une  
*de trwa -zo:trə pɛrson egalmã], a zwe yn*

scène entre des marchands des Halles et leurs clients:  
*sɛ:n ã:trə de marʃã de al e lær kliã:*

« J'ai de belles carottes, Madame, et pas chères! —  
*«ze d bel karot, madam, e pa ʃɛ:r! —*

Combien la botte? — Cinquante francs, Madame! —  
*kõbjẽ la bot? — sãkã:t frã, madam! —*

Et si j'en achète trois? — Puisque c'est vous, ce sera  
*e si zã -nafet trwa? — pɥisk se vu, sə sra*

cent trente-cinq francs! — Donnez-m'en trois! — Voilà,  
*sã trãtsẽ frã! — done mã trwa! — vwala,*

Madame, et merci! » « Achetez mes endives! Vous  
*madam, e mersi!» «aʃte me -zãdi:v! vu*

n'en trouverez pas de plus belles, Mesdames! — Com-  
*nã truvre pa d ply bel, medam! — kã-*

bien, les endives? — Deux cents francs le kilo. — Deux  
*bjẽ, le -zãdi:v? — də sã frã l kilo. — də*

cents francs? C'est cher! — Cher? Pour la reine des  
*sã frã? se ʃɛ:r! — ʃɛ:r? pur la re:n de*



endives? Si vous en voulez de meilleur marché, j'en ai  
*-zādi:v? si vu -zā vule d mejæ:r marʃe, zā -ne*

à cent francs le kilo, mais c'est de l'endive ordinaire,  
*a sã frã l kilo, me se d lādi:v ordiæ:r,*

alors. — Ça ne fait rien. Donnez-m'en un kilo, s'il  
*alɔ:r. — sa n fe rjē. done mā æ kilo, sil*

vous plaît. — Avec plaisir, Madame. Et merci! »  
*vu ple. — avek plezi:r, madam. e mersi!»*

« Ah, les belles poires! — De vraies « duchesses »!  
*« a, le bel pwa:r! — də vre «dyʃes»!*

Goûtez mes poires, Mesdames! Ça ne coûte rien de  
*gute me pwa:r, medam! sa n kut rjē d*

goûter! Approchez, Mesdames, approchez! »  
*gute! aprɔʃe, medam, aprɔʃe!»*

Et M. Doumier, au grand amusement de toute la  
*e masjə dumje, o grã -tamyzmã d tut la*

compagnie, se mit à appeler Marie-Anne comme s'il  
*kɔpɑni, sɔ mi a aple mari a:n kom sil*

était vraiment un marchand des Halles, et elle, une  
*ete vremã æ marʃã de al, e el, yn*

cliente. Puis, en riant, il se rassit à sa place et con-  
*kliã:t. pɥi, ā rijã, il sɔ rasi a sa plas e kɔ-*

tinua:  
*tinɥa:*

« Cela dure ainsi jusqu'à huit heures. A huit heures,  
*«sla dy:r ěsi zyska ɥi -tæ:r. a ɥi -tæ:r,*

les derniers clients, ceux qui viennent à la dernière  
*le dernje kliã, sɔ ki vjen -ta la dernje:r*

bon marché ↔  
 cher

Il est bon marché.

Elle est bon mar-  
 ché.

Ils sont bon mar-  
 ché.

Elles sont bon  
 marché.

bon marché  
 meilleur marché  
 le meilleur mar-  
 ché

duchesse ɔ: sorte  
 de poire

un duc  
 une duchesse

goûter ɔ: manger  
 un petit morceau  
 de

il coûte dix francs  
 = son prix est  
 dix francs

compagnie =  
 groupe de person-  
 nes

se rasseoir = s'as-  
 seoir de nouveau

un client  
 une cliente

## Chapitre quarante-huit (48).

rallumer = allumer de nouveau

Métro = train qui passe sous terre à Paris

rouler ɔ: marcher

Le boulanger fait le pain.



un facteur

minute, acheter bon marché ce qui reste dans les  
*minyt, aste bõ marʃe s ki rest dā le*

caisses ou au pied des « montagnes » de légumes, sont  
*kes u o pje de «mõtaj» dā legym, sõ*

partis eux aussi, et les Halles ferment. Paris n'aura  
*parti ø osi, e le al ferm. pari nɔra*

pas faim, ce jour-là, sauf ceux pour qui même ce qui  
*pa fē, sã zu:r la, sof sø pur ki me:m sã ki*

est bon marché est encore trop cher. » M. Doumier  
*e bõ marʃe e -tākɔ:r tro ʃe:r.» mäsjo dumje*

s'arrêta un instant pour rallumer son cigare qui s'était  
*sareta æ -nēstā pur ralyme sõ siga:r ki sete*

éteint pendant qu'il parlait, et fuma en silence quel-  
*-tetē pādā kil parle, e fyma ā silā:s kel-*

ques instants avant de reprendre son rôle de « guide ».

*k -zēstā avā d rəprā:drø sõ ro:l dæ «gid».*

«Vers six heures, Paris a commencé à se réveiller.

*«ver si -zæ:r, pari a komāse a s reveje.*

Les premiers autobus ont quitté leurs garages à cinq

*le prämje -zotobys õ kite lær gara:ʒ a sē*

heures et demie, et sous terre, le Métro a également

*-kæ:r e dmi, e su tæ:r, læ metro a egalmā*

recommencé à rouler. Et peu à peu, la population de

*rkomāse a rule. e pø a pø, la pɔpylasjõ d*

Paris se remet au travail. Les boulangers ont com-

*pari s røme o trava:j. le bulāze õ k-*

mencé les premiers, et voilà les facteurs, qui s'en vont

*māse le prämje, e vwala le faktæ:r, ki sã võ*

de tous côtés, portant aux Parisiens leurs lettres. Il y a,  
*d tu kote, portā -to parizjē lœr letr. il ja,*

parmi les facteurs, pas mal de femmes, à Paris.  
*parmi le faktœ:r, pa mal də fam, a pari.*

pas mal ɔ: beau-  
 coup

Comme leurs camarades masculins, elles parcourent  
*kɔm lœr kamarad maskylē, el parku:r*

tous les matins des kilomètres de rues, dont beaucoup  
*tu le matē de kilɔmetrə də ry, dō boku*

montent et descendent, car Paris est construit en  
*mō:t e desā:d, kar pari e kōstryi ā*

partie sur des collines. C'est dur, parfois, mais il faut  
*parti syr de kolin. se dy:r, parfwa, me il fo*

vivre, alors, n'est-ce pas, on prend la situation que  
*vi:v, alb:r, nes pa, ɔ prā la sityasjō k*

l'on trouve. Quand on n'a pas fait d'études — et même  
*lō tru:v. kā -tō na pa fe detyd — e mē:m*

avec des études, d'ailleurs — il n'est pas permis d'être  
*avek de -zetyd, dəjœ:r — il ne pa p̄ermi de:trə*

difficile.

*difisil.*

difficile ɔ: diffi-  
 cile à satisfaire

Vers six heures également, en hiver, un peu plus tôt  
*ver si -zœ:r egalmā, ā -nive:r, ā pø ply to*

en été, des personnages tout à fait différents saluent  
*ā -nete, de persɔna:ʒ tu -ta fe diferā saly*

sans sourire le jour nouveau. Ce sont les clochards,  
*sā suri:r lə zu:r nuvo. sə sō le kloʃa:r,*

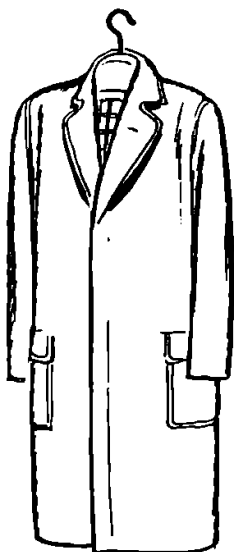
ceux qui n'ont ni famille, ni maison, ni même un lit  
*sø ki nō ni fami:j, ni mezō, ni mē:m ā li*

Chapitre quarante-huit (48).



un clochard

public ɔ: ouvert à  
tout le monde



un pardessus

pas si mal que ça  
= assez bien

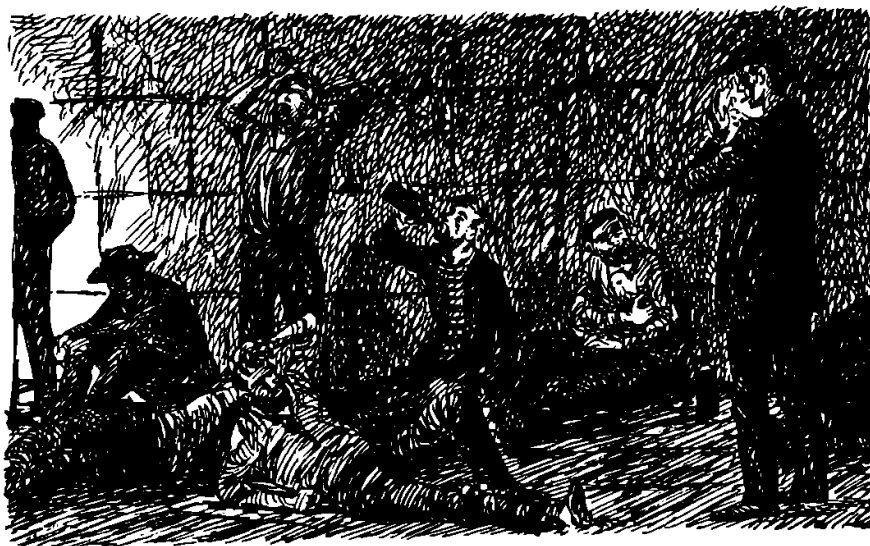
glacé = froid  
comme de la glace

pour dormir. Elle est dure, la vie du clochard. On  
*pur dormi:r. el e dy:r, la vi dy kloʃa:r. ɔ*

dort et on vit sous les ponts, sur les bancs, dans les  
*do:r e ɔ vi su le pɔ, syr le bā, dā le*

jardins publics. L'été, ça peut encore aller: on se  
*zardē pyblik. lete, sa pə āko:r ale: ɔ s*

couvre d'un reste de pardessus, on trouve un petit coin  
*ku:vra dā rest də pardasy, ɔ tru:v ā pti kwē*



Des clochards sous un pont

tranquille, et il arrive que l'on dort pas si mal que ça.  
*trākil, e il ari:v kə lɔ do:r pa si mal kə sa.*

Mais en hiver, c'est différent. Le vent est glacé, on  
*me ā -nive:r, se diferā. lə vā e glase, ɔ*

rêve de couvertures et d'un lit, et on a froid.  
*re:v də kuverty:r e dā li, e ɔ -na frwa.*

Quand il meurt trop de clochards, les autres, ceux qui  
*kā -til mœ:r tro d kloʃa:r, le -zo:tr, sɔ ki*

ont une chambre chaude et de quoi manger, tâchent  
*ɔ -tyn fā:brə fo:d e d kwa māʒe, ta:f*

de rendre moins dure, pendant quelques semaines,  
*də rā:drə mwē dy:r, pādā kelk səmen,*

il meurt }  
 il reste } des hommes

l'existence des « cloches », comme les appellent les Pa-  
*legzistā:s de «klof», kəm le -zapel le pa-*

exister  
 l'existence (f)

risiens. Mais, malgré tout, il restera toujours des clo-  
*rizjē. me, malgre tu, il restera tuzu:r de klo-*

chards à Paris, il y en aura aussi longtemps que Paris  
*fa:r a pari, il jā -nora osi lōtā k pari*

aura des ponts. Et il y en a qui sont trop habitués à  
*ora de pō. e il jā -na ki sō tro -pabitje a*

il y en a qui : il y  
 a des clochards  
 qui

cette existence pour redevenir comme les autres. Mais  
*set egzistā:s pur rədəvni:r kəm le -zo:tr. me*

laissons ces pauvres êtres, et revenons aux autres Pa-  
*lesō se po:vra -ze:tr, e rəvnō o -zo:trə pa-*

être (m) : per-  
 sonne

risiens. A huit heures, ou un peu plus tôt peut-être,  
*rizjē. a yi -tə:r, u ā pə ply to pæte:tr,*

les premiers clients arrivent aux « marchés aux puces ».  
*le prəmje kliā ari:v -to «marše o pys».*

marché = endroit  
 où l'on vend dif-  
 férentes choses  
 (dans la rue)

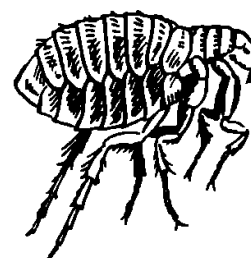
Il y a plusieurs marchés aux puces à Paris, les uns  
*il ja plyzjæ:r marše o pys a pari, le -zā*

tout petits, les autres plus grands, où viennent surtout  
*tu pti, le -zo:trə ply grā, u vjen syrtu*

les touristes. On vend pas mal de choses aux « puces »,  
*le turist. ō vā pa mal də so:z o «pys»,*

à vrai dire on y vend presque de tout. Venez, mes  
*a vre di:r ō -ni vā presk də tu. vane, me*

amis, je vous emmène faire une petite visite à celui  
*-zami, zə vu -zāmen fe:r yn patit vizit a səlyi*



une puce

## Chapitre quarante-huit (48).

La porte de Clignancourt était une des portes de Paris.

boutique = petit magasin

le paradis des chercheurs = l'endroit dont rêvent les chercheurs

chercher un chercheur

il y a de tout = il y a toutes sortes de choses

de la porte de Clignancourt. Sur votre plan, il est là.  
*d la port də kliṅāku:r. syr votrə plā, il ɛ la.*

Le marché aux puces de la porte de Clignancourt est  
*lə marʃe o pys də la port də kliṅāku:r ɛ*

le plus grand de Paris, le mieux organisé, et le plus  
*l ply grā d pari, lə mjø -zɔrganize, e lə ply*

cher, bien entendu. Ici, dans quatre ou cinq «rues»,  
*ʃɛ:r, bjē -nātādy. isi, dā katr u sē «ry»,*

dans de petites boutiques presque toutes en bois, se  
*dā d patit butik presk tut ā bwa, sə*



Un marché aux puces

trouve le paradis des chercheurs. Ici, il y a de tout:  
*tru:v lə paradi də ʃɛrʃœ:r. isi, il ja d tu:*

des objets dont la vraie place serait dans un musée, et  
*de -zɔbʒe dō la vre plas sɛrɛ dā -zæ myze, e*

de vieux objets qui ont passé de main en main et qui  
*d vjø -zɔbʒe ki ð pase d mē ā mē e ki*

sont plus ou moins cassés. Il y a de tout, et il y a  
*sō ply -zu mwē kase. il ja d tu, e il ja*

aussi toutes sortes de gens. Les clients ne sont pas  
*osi tut sort də zã. le kliã n sã pa*

moins amusants que les vendeurs. Un petit exemple  
*mwẽ -zamyã k le vãdœ:r. œ pti -tegzã:plə*

vendeur = per-  
 sonne qui vend

de conversations? Voilà! » Et M. Doumier, de nou-  
*də kãversasjõ? vwala!» e mäsjo dumje, də nu-*

veau, se levant de son fauteuil, se mit à jouer des  
*vo, sə lvã d sã fotœ:j, sə mi a zwe de*

scènes entre clients et vendeurs.

*se:n ã:trə kliã -ze vãdœ:r.*

« Oh, regarde, Albert, cette jolie petite table en bois de  
*«o, rəgard, albœ:r, set zoli pti tabl ã bwa d*

rose! Elle ressemble tout a fait à celle qu'a ma tante  
*ro:z! el räsã:blə tu -ta fe a sel ka ma tã:t*

Sophie dans son salon. Combien coûte-t-elle, la petite  
*sɔfi dã sã salõ. kãbjẽ kut -tel, la pti*

combien coûte =  
 quel est le prix de

table, Monsieur? — Cent mille francs, Madame. Elle  
*tabl, mäsjo? — sã mil frã, madam. el*

100.000 frcs =  
 1000 NF.

est unique! Vous n'en trouverez pas de plus belle dans  
*e -tynik! vu nã truvre pa d ply bel dã*

unique ɔ: diffé-  
 rente de toutes les  
 autres, et plus  
 belle

les musées! — Cent mille francs? Mais c'est un prix  
*le myze! — sã mil frã? me se -tã pri*

fou! — Pour cette table-ci? Mais c'est une table du  
*fu! — pur set tablə si? me se -tyn tablə dy*

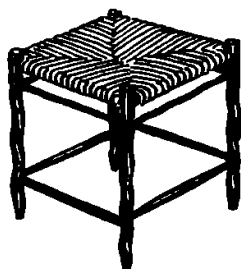
seizième siècle, Madame! Elle a été faite pour le salon  
*sezjem sjekl, madam! el a ete fet pur lə salõ*

d'une reine! Mais je vois que Madame est un con-  
*dyn re:n! me zə vwa k madam e -tã k-*

## Chapitre quarante-huit (48).

connaisseur =  
personne qui con-  
naît (ces choses)

vous en voulez  
combien? = com-  
bien coûte-t-il?



un tabouret

naisseur: je vous la donne pour quatre-vingt mille! —  
*nesæ:r: zə vu la dɔn pur katrævē mil! —*

Merci, Monsieur, mais c'est encore trop cher. Non, je  
*mersi, məsjø, mɛ sɛ -tākɔ:r trɔʃ ʃɛ:r. nɔ̃, zə*

préfère quelque chose de plus simple, de moins « vrai  
*prɛfɛ:r kɛlkə ʃo:z də ply sɛ:pl, də mwē «vre*

seizième siècle ». » « Vous en voulez combien, de ce  
*sezjɛm sjɛkl». » «vu -zā vule kɔbjɛ, də sə*

tabouret, Madame? — Mille francs. Et c'est bon mar-  
*taburɛ, madam? — mil frā. ɛ sɛ bɔ̃ mar-*

ché, vous savez? — Peut-être, mais il faut que j'en  
*ʃɛ, vu savɛ? — pɛtɛ:tr, mɛ il fo k zā*

parle à ma femme. Je reviendrai demain, si elle le  
*parl a ma fam. zə rɔvjɛdre dmɛ, si ɛl lə*

veut. — Demander à votre femme? Pour un tabouret  
*vø. — dɔmāde a vɔt fam? pur ɛ̃ taburɛ*

de mille francs? Non, mais, vous n'allez quand même  
*d mil frā? nɔ̃, mɛ, vu nale kā mɛ:m*

pas réunir toute la famille pour acheter un ta-  
*pa reyni:r tut la fami:j pur aʃtɛ ɛ̃ ta-*

bouret? Écoutez, je vous le donne pour huit cents  
*burɛ? ɛkute, zə vu l dɔn pur yi sā*

francs! Sept cents! Six cents! Je vous le donne pour  
*frā! sɛt sā! si sā! zə vu l dɔn pur*

rien! — Vous êtes très aimable, Madame, mais je vous  
*rjɛ! — vu -zɛt trɛ -zɛmabl, madam, mɛ zə vu*

répète que je préfère en parler à ma femme. Au re-  
*repet kə z prɛfɛ:r ā parlɛ a ma fam. o r-*



voir, et merci! — Merci de quoi? Non, mais regardez-le:  
*vwa:r, e mersi! — mersi d kwa? nō, me rgarde lə:*

ça s'appelle un homme! N'est-ce pas malheureux? »  
*sa sapel œ -nom! nes pa malœrø?»*

« Bonjour, Monsieur! Il coûte combien, le rasoir? —  
*«bōzu:r, mæsjo! il kut kōbjē, lə razwa:r? —*

Ce rasoir-là? Quatre mille francs. — Ce n'est pas trop  
*sə razwa:r la? kat mil frā. — s ne pa tro*

cher. Mais est-ce qu'il marche, au moins? — Qu'est-ce  
*ʃe:r. me es kil marʃ, o mwē? — kes*

que ça peut vous faire, qu'il marche ou non, puisque  
*kə sa pø vu ʃe:r, kil marʃ u nō, pyisk*

c'est bon marché? On ne le demande pas, si ce n'est  
*se bō marʃe? ɔ n lə dmā:d pa, si s ne*

pas cher! — Ah, mais, que voulez-vous que j'en fasse,  
*pa ʃe:r! — a, me, kə vule vu k zā fas,*

d'un rasoir avec lequel je ne peux pas me raser? »  
*dœ razwa:r avek lœkel zə n pø pa m raze?»*

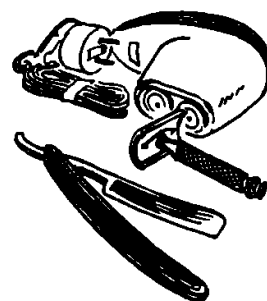
La pendule du salon, cette pendule que Jeanne aurait  
*la pādyl dy salō, set pādyl kə za:n œre*

voulu casser en mille morceaux, des soirs comme  
*vuly kase ā mil mɔrso, de swa:r kom*

celui-là, arrêta M. Doumier. Il était onze heures.  
*salyila, areta mæsjo dumje. il ete -tō:z œ:r.*

Tout en riant encore du spectacle qu'il venait de  
*. tu -tā rijā āko:r dy spektaklə kil vœne d*

donner, il dit à Robert Briochard, qui le regardait  
*dœne, il di a robe:r brioʃa:r, ki l rəgarde*



des rasoirs

il marche ɔ: son  
moteur tourne

le ɔ: s'il marche

un rasoir  
(se) raser

## Chapitre quarante-huit (48).

avec admiration: « Je regrette, mais il faut nous ar-  
*avek admirasjõ: «zə rəgrɛt, mɛ il fo nu -za-*

rêter. Il est tard, et je crois d'ailleurs que vous-même,  
*rete. il ɛ ta:r, ɛ z krwa dajæ:r kə vumɛ:m,*

vous êtes fatigué. Mais demain soir, si vous voulez,  
*vu -zet fatigue. mɛ dmɛ swa:r, si vu vule,*

nous continuerons notre tour de Paris. » « Oh, merci,  
*nu kõtinyrõ nɔtrə tu:r də pari.» «o, mɛrsi,*

oncle Arthur! » C'est tout ce que put dire le pauvre  
*õ:kl arty:r!» se tu s kə py di:r lə pɔ:vra*

garçon, qui était de nouveau devenu tout rouge.

*garsõ, ki ɛtɛ d nuvo dəvny tu ru:z.*

On appela donc Amélie pour lui dire de servir le petit  
*õ -napla dõ -kameli pur lyi di:r də servi:r lə pti*

déjeuner à neuf heures au lieu de huit heures, puis  
*dɛzæne a nœ -vœ:r o ljø də yi -tœ:r, pyi*

tout le monde se coucha. Robert, comme l'avait dit  
*tu l mõ:d sə kufa. robɛ:r, kɔm lave di*

M. Doumier, avait besoin de se reposer.

*məsjo dumje, ave bəzwe d sə rpoze.*

Mais il ne serait pas juste de dire qu'il dormit bien,  
*mɛ il nə sre pa zyst də di:r kil dormi bjɛ,*

cette nuit-là. Cette soirée avec Monsieur Doumier avait  
*set nyi la. set sware avek məsjo dumje ave*

été pour le jeune homme comme un long voyage. Il rêva  
*-tete pur lə zœn ɔm kɔm æ lõ vwaja:z. il reva*

qu'il était lui-même un touriste et que Marie-Anne et  
*kil ɛtɛ lyimɛ:m æ turist ɛ k mari a:n ɛ*

son beau-père lui montraient les Halles, les grands boulevards, les marchés aux puces. Il se réveilla vers trois heures, et, ne pouvant se rendormir, il décida de finir le livre qu'il avait commencé à lire en voyage. Il était cinq heures quand il eut tourné la dernière page. Il éteignit la lampe et s'endormit au bout d'un moment. Et cette fois-ci, il dormit sans rêver.

*sō bope:r lʷi mōtre le al, le grā bul-*

*va:r, le marʃe o pʷs. il sə reveja ver trwa*

*-zæ:r, e, nə pʷvā s rādormi:r, il desida d fini:r*

*lə li:vra kil ave kōmāse a li:r ā vwaʷa:ʒ. il ete*

*sē -kæ:r kã -tɪl ɣ turne la dernje:r pa:ʒ. il*

*eteʷni la lã:p e sādormi o bu dǣ mōmā.*

*e set fwa si, il dormi sã reve.*

ne pouvant ə:  
comme il ne  
pouvait

se rendormir =  
s'endormir de  
nouveau

éteignit = a  
éteint

### EXERCICE A.

Un jour, toute la famille Doumier se — à la gare. Arthur venait passer ses vacances de — à Villebourg. Peu après que la famille se fut réunie, et pendant que les enfants et leurs parents parlaient tous à la —, un jeune homme s'approcha de M. Doumier. Il lui demanda où était la rue des Roses, et M. Doumier — de se rappeler où il avait vu cet homme. Il ne — pas à placer un nom sur ce visage. C'était un visage rond comme une —. Qui était-ce? Le jeune homme — lui-même la réponse à cette question: il s'appelait Robert Briochard.

## Chapitre quarante-huit (48).

### MOTS:

un achat  
un acheteur  
un amusement  
un arrêt  
un bœuf  
une botte  
un boulanger  
une boule  
un cabaret  
une caisse  
un champagne  
un chanteur  
un chercheur  
un client  
une cliente  
un clochard  
une compagnie  
une construc-  
tion  
un détail  
un disque  
une duchesse  
une endive  
un être  
une étude  
une existence  
une facilité  
un facteur  
une file  
un garage  
un gramme  
un guide  
les Halles  
une image  
un kilo  
un marchand  
un membre  
le Métro  
Noël  
un oignon  
une paire  
un paradis

Les parents de Robert Briochard avaient quitté Nantes et s'étaient — à l'étranger. Ils avaient trouvé une — en Hollande pour le père de Robert, et demeuraient maintenant à Amsterdam. Mais Robert Briochard voulait faire ses — à Paris, c'est pourquoi il était venu voir M. Doumier.

Ce soir même, M. Doumier, devant un grand — de Paris, parle à sa petite famille et à Robert Briochard de la capitale. Il commence sa « promenade » sur les grands — à deux heures de la nuit. A cette heure-là, les — ne se promènent pas dans les rues: ils dorment ou ils s'amuse. Ceux qui s'amuse se sont peut-être installés devant une bouteille de champagne, dans un des — de la rive gauche. Et M. Doumier fait entendre à ses amis un de ses — du chanteur Yves Montand. Yves Montand y chantait justement qu'il aimait — sur les grands boulevards.

Puis, M. Doumier parla des — de Paris, que l'on appelle le « ventre de Paris ». Les premiers camions y arrivent vers minuit, — de fruits, de poissons, de viande, etc. Bientôt, des montagnes de légumes s'— dans les rues qui entourent les Halles. Dans les rues, parce que les Halles sont des — du début du siècle. A l'époque où elles furent construites, elles étaient — grandes, mais aujourd'hui, elles sont trop petites.

Il vient beaucoup de touristes aux Halles, c'est un — qui les intéresse. Ils viennent en longues —. Ils sont menés par un —, qui leur fait faire le tour des Halles. Quand on vient à Paris, on doit — les Halles. Et une

telle — se termine presque toujours dans un des restaurants qui entourent les Halles. On y mange généralement la soupe à l'—, parce que cela se fait, et parce que c'est bon.

EXERCICE B.

Nous vous demanderons maintenant de nous raconter un livre que vous avez lu et qui vous a plu. Mais comme cela peut être très difficile, nous vous proposons de répondre aux questions suivantes au lieu de raconter librement. Puis, si vous avez autre chose à raconter sur ce livre, vous pourrez le dire en une demi-page, par exemple. Peut-être en une page, mais pas plus.

- 1) Comment s'appelle le livre, quel en est l'auteur et quand l'avez-vous lu?
- 2) Quels sont les personnages principaux?
- 3) Quand commence l'histoire et comment commence-t-elle?
- 4) Les personnages principaux ont-ils beaucoup d'aventures, leur arrive-t-il beaucoup de choses?
- 5) Les choses qui arrivent à ces personnages sont-elles heureuses ou malheureuses? Nommez-en quelques-unes!
- 6) L'histoire en général est-elle triste ou gaie? Les héros ou les héroïnes du livre ont-ils des ennemis? Meurent-ils peut-être avant la fin du livre, ou sont-ils tués?
- 7) Comment finit l'histoire? Que deviennent les principaux personnages?

un pardessus  
 une Parisienne  
 un phonographe  
 un plan  
 une puce  
 un rasoir  
 une remarque  
 une rive  
 un service  
 une situation  
 un spectacle  
 un tabouret  
 un touriste  
 une visite  
 glacé  
 bon marché  
 meilleur marché  
 le meilleur  
 marché  
 masculin  
 particulier  
 rare  
 rond  
 unique  
 allant  
 charger de  
 s'élever  
 s'établir  
 fixer  
 flâner  
 fournir  
 franchir  
 goûter  
 parcourir  
 rallumer  
 se raser  
 se rasseoir  
 se rendormir  
 rendre  
 se rendre  
 ils retardèrent  
 revoir  
 rouler  
 ils suivirent

tâcher  
se terminer  
troubler  
il vint  
visiter  
impatiemment  
particulièrement  
suffisamment  
à la fois  
à peine  
autant que  
cela se fait  
de loin  
de tous les jours  
de tout  
faire ses études  
pas mal  
rendre service  
tenez!  
Adèle  
Briochard  
Montand  
Robert  
Yves

8) Pourquoi avez-vous aimé ce livre? L'avez-vous discuté avec vos amis? Leur a-t-il plu également?

EXERCICE C.

<b>réussir</b>	
<b>a réussi</b>	<b>réussissait</b>
<b>réussit</b>	<b>réussira</b>

Jeanne n'a jamais — à écrire une lettre sans fautes. Sa maîtresse de français serait très heureuse si elle — à le faire, un jour. Mais elle — peut-être, quand elle sera plus grande. On ne peut pas — à faire tout ce que l'on veut, mais Jeanne — à bien faire la plupart des choses qu'elle fait.

<b>fournir</b>	
<b>a fourni</b>	<b>fournissait</b>
<b>fournit</b>	<b>fournira</b>

L'Afrique — beaucoup de choses à la France. Elle a toujours — beaucoup de choses à l'Europe. Elle — moins de choses qu'aujourd'hui, il y a une trentaine d'années, et elle — sûrement encore plus de choses, un jour. Mais l'Europe aussi peut — beaucoup de choses à l'Afrique.

<b>s'établir</b>	
<b>s'est établi</b>	<b>s'établissait</b>
<b>s'établit</b>	<b>s'établira</b>

Les Bourdier se sont — à Casablanca il y a très longtemps. Au début, M. Bourdier ne savait pas s'il s'—

à Casablanca ou dans une autre ville. Mais il a fini par s'— à Casablanca. L'année où il s'— à Casablanca, son frère s'— à Alger. Et maintenant, Marie-Anne s'— à Villebourg.

**franchir**

**a franchi**

**franchit**

**franchissait**

**franchira**

Aujourd'hui, un avion — mille kilomètres en moins d'une heure. Déjà, des avions peuvent — cette distance en moins d'une demi-heure. Et un jour, pas lointain peut-être, ils — une distance double en moins de temps encore. Il n'y a pourtant pas si longtemps que le premier avion — une cinquantaine de mètres à peine, et s'arrêtait après les avoir —.

**bon marché**

**meilleur marché**

Ces poires sont b— —! Oui, mais celles-là sont encore m— —. Et que penses-tu de ces autres fruits, ne sont-ils pas très b— — eux aussi? Si, mais j'en ai acheté hier qui étaient m— —. La maison qu'a achetée Pierre est vraiment b— —! Elle est m— — que la mienne.

#### EXERCICE D.

Maintenant, voici quelque chose de nouveau. Nous allons vous raconter une courte histoire, et nous vous demandons de la transformer en une petite scène que l'on pourrait « jouer » dans un théâtre. Si nous écri-

vons, par exemple: « M. Dupont appelle sa fille Jeanne et lui demande si elle a vu Pierre, » vous écrirez: « M. Dupont: Jeanne! As-tu vu Pierre? »

Voici donc notre histoire:

« M. Dupont rentre à la maison et demande à son fils Henri où il est. Henri lui répond qu'il est dans le jardin. M. Dupont lui dit de venir, et comme son fils lui demande pourquoi, M. Dupont lui répond qu'il veut lui parler. Quand Henri rentre, son père lui demande ce qu'il faisait dans le jardin, et Henri lui répond qu'il était dans un arbre. Son père lui demande ce qu'il faisait dans l'arbre, et Henri lui répond qu'il y était monté pour mieux voir le jardin. M. Dupont s'étonne de cette explication. Mais Henri ajoute que la raison pour laquelle il avait envie de mieux voir le jardin était qu'il jouait aux voleurs avec ses camarades. Les voleurs, c'étaient lui et son ami Jean, les autres étaient les agents de police. Son père lui demande si c'est lui qui a choisi d'être l'un des voleurs. Henri lui répond que non et explique que lui et ses camarades mettent autant de morceaux de papier dans un chapeau qu'il y a de garçons qui veulent jouer, et qu'ensuite chacun prend un morceau de papier. Sur deux des morceaux, on a écrit le mot « voleur ». Les autres sont la police. Henri s'était donc caché dans l'arbre pour que la police ne le trouve pas. Son père lui demande s'il est resté longtemps dans son arbre, et quand Henri lui répond qu'il a dû y passer plus d'une demi-heure, son père rit tant que lorsqu'Henri lui demande de quoi il voulait lui parler, M. Dupont l'a oublié!



## RÉSUMÉ

### L'emploi du verbe faire

Un des verbes français les plus employés est le verbe « faire ». Et c'est un des verbes français qui ont le plus de sens différents. Nous avons donc réuni dans ce résumé tous les cas que vous avez rencontrés dans notre texte, et nous les avons placés dans une dizaine de groupes différents, selon les mots qui viennent avant ou après le verbe « faire ».

1) Nous pouvons d'abord employer le verbe « faire » seul.

« Je sais ce que vous venez faire. » « Que puis-je faire pour vous? » « Cela ne fait rien. »

faire

2) Nous pouvons ensuite employer le verbe « faire » suivi d'un substantif.

« Doumier fait un pas. » « Nous avons fait une promenade. » « Il fit un bond. » « J'ai fait un saut. » « Elle fit un geste. » « Il nous a fait une belle surprise. » « Vous nous faites un grand plaisir. » « Je me suis fait un ami. » « Tu as fait une bonne action. » « J'ai fait un grand travail. » « Elle a fait un joli vêtement. » « On lui fit une belle étoffe. » « Le roi fit une prière. » « Il faut faire une réforme. » « Vous avez fait un beau discours. » « Il a fait une faute. » « Il fit une courte remarque. » « J'ai fait un rêve. »

faire + un +  
substantif

« J'ai fait la connaissance d'une jeune fille. » « Il commence à faire les valises. » « Faisons le tour du bateau! » « Il a fait la guerre en Espagne. » « Vous avez fait le désir de Dieu. » « Je lui ai fait la promesse de partir ce soir. »

faire + le +  
substantif

## Chapitre quarante-huit (48).

**faire + du +  
substantif**

« Cela vous fera du mal. » « Faisons du bruit ! » « Il a fait du beurre, du fromage et du pain. » « Il a fait des études à Paris. »

**faire + son +  
substantif**

« Marie-Anne fait ses malles. » « Cette idée a fait son chemin dans le cœur des Français. »

**faire + substantif**

« Cela me fait mal. » « Son angoisse fit place à une grande tendresse. » « Cela me fait plaisir. » « Il lui fit signe d'approcher. » « Faites attention aux voleurs ! » « La Lorraine fait partie de la France. » « Cela ne me fait pas peur. »

**faire... de  
quelqu'un**

« Elle veut faire d'eux de vrais Français. » « De ses frères, Napoléon fait des princes. »

**faire quelqu'un...**

« Le roi fit Jeanne capitaine. » « Elle fut faite prisonnière. » « Les meilleurs généraux sont faits ducs. »

**faire + adjectif**

3) Nous pouvons employer le verbe « faire » suivi d'un adjectif.

« Il fait beau dehors. » « Il fait chaud aujourd'hui. » « Il faisait froid hier. » « Il fait déjà sombre. » « Il faisait noir dans le jardin. » « Il fait mauvais (temps). » « Il fait (un temps) merveilleux. »

**faire... quelqu'un  
ou quelque chose**

4) Nous pouvons employer le verbe « faire » suivi d'un infinitif.

« Rien ne me fera oublier mes amis. » « Il m'a fait tomber. » « Cela m'a fait oublier mon malheur. » « Je vais vous faire descendre de là ! » « Je vais vous faire retourner à Casablanca. » « Ne le faites pas attendre ! » « Il fait avancer le bateau en soufflant. » « Il l'a fait revenir en arrière. » « Ganelon veut faire mourir Roland. » « Il veut faire obéir son fils. » « Cela fit disparaître les doutes du roi. » « Jeanne ne veut pas faire

couler le sang. » « Il la fit passer devant lui. » « Marie-Anne fait venir le docteur. » « Louis-Philippe a fait venir l'obélisque d'Égypte. » « Faites arrêter le train! » « Il a fait tuer les deux hommes. » « Ganelon va faire mettre Roland à l'arrière-garde. » « Il se fait conduire à l'hôtel. » « Jeanne veut faire couronner le roi. » « Il essaye de se faire recevoir par le roi. » « Il se fit remarquer comme capitaine d'artillerie. » « Ils firent sonner mille clairons. »

« Marie-Anne fait changer de chambre à Jeanne. » « Il fit demander à Jeanne pourquoi elle était venue. »

**faire... à  
quelqu'un**

« Sa mère veut lui faire boire quelque chose. » « Elle veut lui faire manger son dîner. » « Vous devez lui faire prendre cela trois fois par jour. » « Il veut faire croire à l'agent que l'autre chauffeur allait très vite. » « On fait savoir la bonne nouvelle à Marie-Anne. » « Il fait connaître à sa cour qu'il a foi en Jeanne. » « Cela lui a fait oublier ce qu'elle voulait dire. » « Il leur a fait couper la tête. »

**faire... quelque  
chose à quelqu'un**

5) Nous pouvons employer le verbe « faire » après le verbe « être ».

« Ils sont faits l'un pour l'autre. » « Crois-tu que ce soit fait en bois? » « C'est fait en fer. » « Cette table est faite pour le salon d'une reine. »

**être fait**

6) On peut employer le verbe « faire » avec des mots comme « bien », « mal », etc.

« Nous ferions bien de nous présenter. » « J'ai bien fait de la prendre chez moi. » « Tu ferais mieux de penser à ton voyage. » « Les enfants ont vite fait de remplir

**bien faire**

## Chapitre quarante-huit (48).

	leurs feuilles de numéros. » « Il a mal fait de proposer cela. »
<b>faire = préparer</b>	7) Nous pouvons employer le verbe « faire » dans le sens de « préparer ». « Amélie va nous faire une tasse de café. » « Elle a fait un délicieux petit souper. »
<b>ne faire que ...</b>	8) Nous pouvons employer le verbe « faire » avec les mots « ne ... que ». « Elle ne fait que le penser. » « Cela ne fait qu'augmenter leur mauvaise humeur. » « La révolution ne faisait que commencer. » « Le vieux M. Doumier ne faisait que monter et descendre l'escalier. » « Il ne fait que parler toute la journée. »
<b>autres emplois</b>	9) Nous pouvons enfin employer le verbe « faire » dans plusieurs autres cas comme par exemple: « Le train met trois heures à faire les trois cents kilomètres. » « Il fit quelques mètres en volant comme un oiseau. » « Il y a tout ce qu'il faut pour faire un vrai souper de roi. » « Je faisais du 30 kilomètres à l'heure. » « Cela fait trois mille francs. » « Il s'est fait beaucoup de choses injustes pendant la révolution. »

## MIDI A PARIS

Le lendemain soir, comme il l'avait promis, M. Dou-

*lə lādme swa:r, kom il lave prɔmi, masjɔ du-*

mier réunit autour de lui sa petite famille et, ayant

*mje reyni otu:r də lɥi sa pitit fami:j e, ejā*

allumé son cigare, reprit la description de la journée

*-talyme sɔ siga:r, rɛpri la deskripsjɔ d la zurne*

de Paris.

*d pari.*

« Si on est fatigué des discussions du marché aux

*«si ɔ -ne fatigue de diskɛsjɔ dy marʃe o*

puces, si l'on ne veut pas non plus regarder le fleuve

*pys, si lɔ n vø pa nɔ ply rgarde l flœ:v*

lent de voitures qui remplit les grands boulevards, si,

*lā d vwaty:r ki rāpli le grā bulva:r, si,*

en d'autres mots, on a besoin de calme, où peut-on

*ā do:t mo, ɔ -na bɛzwē d kalm, u pø -tɔ*

aller, dans Paris? Faut-il peut-être sortir de la ville?

*ale, dā pari? fo -til pœtɛ:t sorti:r də la vil?*

Non, il ne faut même pas aller loin du centre. Il suffit

*nɔ, il nə fo mɛ:m pa ale lwē dy sã:tr. il syfi*

de faire quelques pas, en partant de la rue de Rivoli,

*d fe:r kelk pa, ā partā d la ry d rivoli,*

pour se trouver dans les jardins des Tuileries, derrière

*pur sə truve dā le zardē de tyilri, derje:r*

décrire  
une description

discuter  
une discussion

le musée du Louvre. Paris est tout près, avec son  
*lə myzɛ dy lu:vʁ. paʁi ɛ tu pʁɛ, avɛk sɔ̃*  
 bruit, mais ici, tout est calme. Ici l'on vient rêver, ici  
*bʁuj, mɛ isi, tu -tɛ kalm. isi lɔ̃ vʁjɛ ʁevɛ, isi*  
 on lit, ici le temps s'arrête entre neuf heures et midi.  
*ɔ̃ li, isi l tɑ̃ saret ɑ:trɔ nœ -vœ:r e midi.*



Les jardins des Tuileries

Mais à midi, tout change. A midi, tout le centre de  
*mɛ a midi, tu fɑ:ʒ. a midi, tu l sɑ:trɔ də*  
 Paris, et les Tuileries également, se remplissent d'une  
*paʁi, e le tyilʁi egalmɑ̃, sɔ̃ rɑ̃plis dyn*  
 foule pareille à un régiment d'insectes en fuite devant  
*ful paʁɛ:j a œ rezimɑ̃ dɛsɛkt ɑ̃ fujit dəvɑ̃*  
 un grand danger. Car à midi, tout le Paris qui tra-  
*-tɑ̃ grɑ̃ dɑ̃ʒɛ. kar a midi, tu l paʁi ki tra-*  
 vaille se précipite vers le même but: le déjeuner. On  
*va:j sɔ̃ pʁɛsipit vɛʁ lə mɛ:m by: lə dɛʒœnɛ. ɔ̃*

pareil ↔ diffé-  
rent

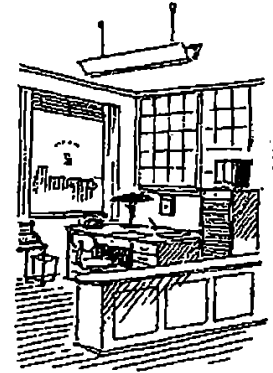
pareil  
pareille

se précipiter ɔ̃:  
aller très vite

ne mange pas à son bureau, à Paris, comme dans beau-  
*n mā:ʒ pa a sō byro, a pari, kom dā bo-*  
 coup d'autres villes et d'autres pays. A Paris, les  
*ku do:t vil e do:t peji. a pari, le*  
 employés des bureaux vont manger chez eux, si cela  
*-zāplwaje de byro vō māze je -zø, si sla*  
 est possible. S'ils demeurent trop loin de leur bureau,  
*e possibl. sil dæmæ:r tro lwē d lær byro,*  
 ils vont au restaurant. Il y a des centaines de petits  
*il vō -to restorā. il ja de sāten dæ pti*  
 restaurants à Paris qui vivent de ces clients-là.  
*restorā a pari ki vi:v dæ se kliā la.*

Naturellement, il n'y a pas seulement les employés qui  
*natyrelmā, il nja pa sælmā le -zāplwaje ki*  
 déjeunent chez eux ou au restaurant; mais la plupart  
*dæzæn je -zø u o restorā; me la plypa:r*  
 des usines ont des sortes de restaurants où les ouvriers  
*de -zyzin ō de sort dæ restorā u le -zuvrije*  
 prennent leurs repas, et c'est pareil dans la plupart des  
*pren lær ræpa, e se pære:j dā la plypa:r de*  
 « grands magasins ». On voit donc peu d'ouvriers dans  
*«grā magazē». ō vwa dō pø duvrije dā*  
 les rues de Paris, à midi, et peu de vendeurs et de ven-  
*le ry d pari, a midi, e pø d vādæ:r e d vā-*  
 deuses des grands magasins.  
*dæ:z de grā magazē.*

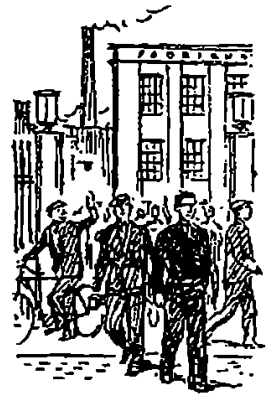
La plupart des gens qui, à midi, remplissent les grands  
*la plypa:r de zā ki, a midi, rāplis le grā*



un bureau

employé  $\sigma$ : per-  
 sonne qui a une  
 situation dans un  
 bureau

chez eux  $\sigma$ : à la  
 maison



une usine et des  
 ouvriers

Un « grand maga-  
 sin » a générale-  
 ment plus d'un  
 étage.

un vendeur  
 une vendeuse

boulevards et les rues du centre de Paris, sont donc des  
*bulva:r e le ry dy sã:trã dã pari, sã dã de*  
 employés et employées de bureau. Ceux qui vont dé-  
*-zãplwaje e ãplwaje d byro. sã ki vã de-*  
 jeuner au restaurant vont généralement à pied, tandis  
*zãne o restorã vã generalmã a pje, tãdi*  
 que ceux qui rentrent chez eux prennent le Métro ou  
*k sã ki rã:trã je -zã pren la metro u*  
 l'autobus. Le Métro est le plus rapide, mais l'autobus  
*lotobys. la metro e l ply rapid, me lotobys*  
 est beaucoup plus intéressant. Tenez, j'ai une idée:  
*e boku ply -zãteresã. tãne, ze yn ide:*  
 puisque Robert n'a vu de Paris que la gare du Nord,  
*pyisk robe:r na vy d pari k la ga:r dy no:r,*  
 imaginons-nous que nous sommes tous à Paris, qu'il est  
*imazinõ nu k nu som tus a pari, kil e*  
 midi, et que nous attendons, dans une queue, l'autobus  
*midi, e k nu -zatãdõ, dã -zyn kã, lotobys*  
 qui va nous conduire de la place de la Concorde à la  
*ki va nu kãdui:r dã la plas dã la kãkord a la*  
 place de la Bastille. C'est une distance de quatre kilo-  
*plas dã la basti:j. se -tyn distã:s dã kat kilo-*  
 mètres, et c'est une des rues les plus intéressantes de  
*metr, e se -tyn de ry le ply -zãteresã:t dã*  
 Paris: elle s'appelle d'abord la rue de Rivoli, et devient  
*pari: el sãpel dabõ:r la ry d rivoli, e dõvjẽ*  
 ensuite la rue Saint-Antoine.  
*ãsyit la ry sã -tãtwan.*

Tenez! ɔ: écou-  
tez!



Notre queue se compose déjà de plus de dix personnes.

*not kə s kɔ̃pɔːz deza d ply d di pɛrson.*

se composer de =  
être formé de

Avant nous, il y a trois hommes. Mais voilà qu'arrive

*avā nu, il ja trwa -zom. me vwala kari:v*

une jeune femme avec un bébé sur les bras. Comme, à

*yn zæn fam avek æ bebe syr le bra. kom, a*

bébé = tout petit  
enfant

Paris, les femmes qui portent un bébé sur les bras ont

*pari, le fam ki port æ bebe syr le bra ɔ̃*

la priorité dans une queue d'autobus, elle montera la

*la priovite dā -zyn kə dotobys, el mōtra la*

priorité = droit de  
passer avant les  
autres

première, même si elle n'a pas de numéro.

*prēmje:r, me:m si el na pa d nymero.*

Voilà l'autobus qui approche. Il ne va pas trop vite,

*vwala lotobys ki aprof. il nə va pa tro vit,*

à cette heure-ci, à cause des centaines d'autos qui rem-

*a set æ:r si, a koːz de sāten doto ki rā-*

plissent les grandes rues du centre. Mais, enfin, il s'ar-

*plis le grā:d ry dy sā:tr. me, āfē, il sa-*

rête devant notre queue. Quelques personnes descendent,

*ret davā not kə. kelk pɛrson desā:d,*

le receveur nous appelle: «Avancez, s'il vous plaît! J'ai

*lə rsəvœ:r nu -zapel: «avāse, sil vu ple! ze*

six places. Priorités?» La dame avec le bébé s'avance.

*si plas. priovite?» la dam avek la bebe savā:s.*

«Montez, Madame! Aux numéros! A qui?» «Quatre-

*«mōte, madam! o nymero! a ki?» «katro-*

à qui? ɔ: à qui  
est-ce de monter?

vingt-treize!» dit l'un des hommes qui sont devant nous.

*vētreːz!» di lōe de -zom ki sō davā nu.*

« C'est à moi, j'ai le quatre-vingt-douze! » dit un autre.  
 « se -ta mwa, ze l katravēdu:z! » di ē -no:tr.

C'est lui le premier: il monte. Le receveur continue:  
 se lɥi l prəmje: il mō:t. la rsœvœ:r kōtɪny:

« Au suivant! Quatre-vingt-quatorze! Quatre-vingt-  
 « o sɥivā! katravēkatorz! katravē-

quinze! » Le quatre-vingt-quinze, c'est notre premier  
 kē:z! » la katravēkē:z, se not prəmje

il n'y a plus que =  
 maintenant, il n'y  
 a que

numéro. Mais nous sommes six, et il n'y a plus que  
 nymero. me nu som sis, e il nja ply k

deux places. Nous laisserons donc monter les deux per-  
 dø plas. nu lesrō dō mōte le dø per-

sonnes qui viennent après nous, et nous attendrons  
 son ki vjen apre nu, e nu -zatādrō

l'autobus suivant.

lotobys sɥivā.

Le voilà. Cette fois-ci, nous sommes en tête de queue,  
 la vwala. set fwə si, nu som -zā te:t də kə,

nous montons les premiers. Quand nous sommes mon-  
 nu mōtō le prəmje. kā nu som mō-

tés, il n'y a plus qu'une place. Le dernier voyageur  
 te, il nja ply kyn plas. la dernje vwajazœ:r

monte. « Complet! » dit le receveur, il sonne, et l'auto-  
 mō:t. « kōple! » di l rsœvœ:r, il son, e loto-

bus se remet en marche. Nous donnons au receveur les  
 bys sə rme ā mærf. nu dōnō o rsœvœ:r le

tickets, et nous regardons autour de nous.

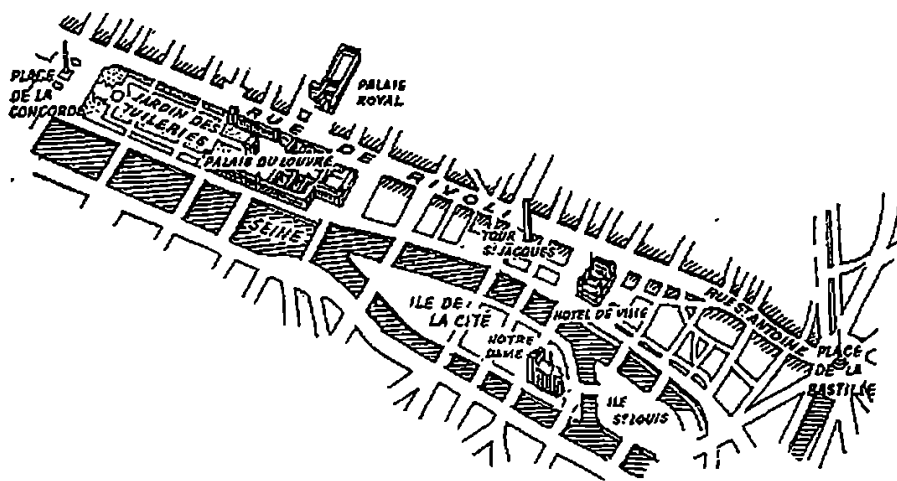
tike, e nu rgardō otu:r də nu.

Qui dit rue de Rivoli dit Paris. Comme je l'ai dit, il y a,  
*ki di ry d rivoli di pari. kom zə le di, il ja,*  
 de la place de la Concorde à la place de la Bastille, une  
*də la plas də la kōkord a la plas də la basti:ʃ, yn*  
 distance de quatre kilomètres, ce qui fait de la rue de  
*distā:s də kat kilometr, s ki fε d la ry d*  
 Rivoli une des plus longues de Paris. Le touriste qui,  
*rivoli yn de ply lō:g də pari. lə turist ki,*  
 passant par Paris, n'aurait que quelques heures pour  
*pasā par pari, nore kə kelk -zœ:r pur*  
 voir le plus possible, pourrait passer ces heures à étu-  
*vwa:r lə ply pōsibl, pure pase se -zœ:r a ety-*  
 dier la vie de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Antoine.  
*dje la vi d la ry d rivoli e d la ry sē -tātwan.*  
 Cela lui donnerait une fort bonne idée de la vie dans la  
*sla lui donre yn fo:r bon ide d la vi dā la*  
 plupart des rues de Paris. Pourquoi? Voici!  
*plypa:r de ry d pari. purkwa? vwasi!*

qui ɔ: celui qui

le plus possible ɔ:  
 le plus grand nom-  
 bre de choses qu'il  
 est possible de  
 voir

fort ɔ: très



La rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine

## Chapitre quarante-neuf (49).

nettement ɔ: clairement	La rue de Rivoli se divise assez nettement en deux <i>la ry d rivoli s divi:z ase netmā ā dō</i>
	parties. A l'ouest, la partie « riche ». Cette partie va de <i>parti. a lwest, la parti «rif». set parti va d</i>
C'est à l'Hôtel de Ville que se trouve l'administration de Paris.	la place de la Concorde à l'Hôtel de Ville environ, le <i>la plas d la kōkorā a lotel dō vil āvirō, la</i>
le long de ɔ: d'un bout à l'autre à côté de	long des Tuileries et du Louvre. Les magasins y <i>lō de tyilri e dy lu:vr. le magazē i</i>
élégant ɔ: qui sait bien s'habiller	sont plus chers que dans la partie « populaire », à <i>sō ply se:r ka dā la parti «pōplye:r», a</i>
faire ses achats = acheter ce dont on a besoin	l'est de l'Hôtel de Ville. Une Parisienne élégante <i>lest dō lotel dō vil. yn parizjen elegā:t</i>
au-delà de ɔ: plus loin que	qui fait ses achats dans les magasins de la pre- <i>ki fe se -zafa dā le magazē d la pr-</i>
	mière moitié n'ira que très rarement au-delà du <i>mje:r mwatje nira k tre rarmā odla dy</i>
	Louvre, de même qu'une Parisienne venant de l'est ira <i>lu:vr, dō me:m kyn parizjen venā d lest ira</i>
La noblesse et les ouvriers sont deux classes.	jusqu'aux grands magasins du Louvre, mais rarement <i>zysko grā magazē dy lu:vr, me rarmā</i>
s'habituer une habitude	au-delà. Pourquoi? Différence de classe? Peut-être, <i>odla. purkwa? diferā:s dō kla:s? pæte:tr,</i>
	mais peut-être simplement d'habitudes. L'« élégante » ne <i>me pæte:t sēplamā dabityd. l'«elegā:t» nē</i>
	se sent pas chez elle dans le monde simple au-delà du <i>sə sā pa se -zēl dā l mō:d sē:pl odla dy</i>
	Louvre et de l'Hôtel de Ville. La femme d'ouvrier n'est <i>lu:vr e d lotel dō vil. la fam duvrije nē</i>

pas à l'aise dans le monde élégant du quartier de la  
*pa a le:z dā l mō:d elegā dy kartje d la*

être à l'aise = se sentir bien

Concorde. Pour nous autres, il est fort heureux que  
*kōkord. pur nu -zo:tr, il e fo:r œra k*

quartier = partie d'une ville

nous soyons à bord d'un autobus, en passant le long des  
*nu swa:ʃ -za bo:r dā -notobys, ā pasā la lō de*

à bord de = dans

magasins luxueux du quartier de la Concorde, car si  
*magazē lyksuø dy kartje d la kōkord, kar si*

luxueux : où l'on vend des objets très beaux et très chers

nous étions à pied, nous ne saurions peut-être pas ré-  
*nu -zetjō -za pje, nu ni sɔ:rjō pœte:t pa re-*

sister à l'envie d'y entrer, et alors, notre porte-mon-  
*ziste a lāvi di ātre, e alo:r, not portmo-*

naie serait bientôt vidé. Et remarquez que la rue de  
*ne sre bjeto vide. e rmarke k la ry d*

Rivoli n'est pas aussi chère ni aussi luxueuse que la rue  
*rivoli ne pa osi fe:r ni osi lyksuø:z kə la ry*

Saint-Honoré et la place Vendôme, entre la rue de  
*sē -tmore e la plas vādo:m, ā:trə la ry d*

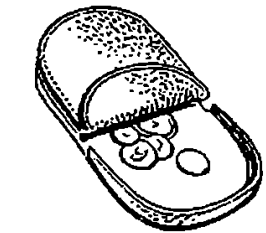
Rivoli et les grands boulevards. Là, non seulement  
*rivoli e le grā bulva:r. la, nō sœlmā*

notre pauvre porte-monnaie, mais le portefeuille d'un  
*not po:vra portmone, me l portafœ:j dā*

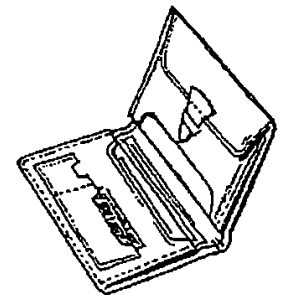
millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut  
*miljone:r sare vide ā mwē d tā kil nə fo*

pour le dire. Car c'est rue Saint-Honoré et place  
*pur la di:r. kar se ry sē -tmore e plas*

Vendôme que se trouvent peut-être les magasins les  
*vādo:m kə s tru:v pœte:t le magazē le*



un porte-monnaie  
 vider ←→ remplir



un portefeuille  
 Un millionnaire a des millions.

moins de temps qu'il ne faut = moins de temps qu'il faut

rue Saint-Honoré : dans la rue Saint-Honoré

Chapitre quarante-neuf (49).

nettement ɔ: ab-  
solument

On dit:

Il est moins riche  
que vous ne  
croyez.

Il est plus riche  
que vous ne  
croyez.

Mais on dit:

Il est aussi riche  
que vous croyez.

on est pressé ɔ: on  
a peu de temps et  
on doit se dépê-  
cher

plus chers et les plus luxueux du monde. Pour s'y  
*ply fe:r e le ply lyksyø dy mō:d. pur si*

trouver à l'aise, il faut être nettement plus riche que  
*truve a læ:z, il fo -tɛ:t netmā ply riʃ kə*

ne sont la plupart des Parisiens.

*n sō la plypa:r de parizjē.*

Pour le touriste ordinaire, comme vous et moi, qui

*pur la turist ordinε:r, kom vu e mwa, ki*

veut avant tout étudier la vie de Paris, c'est la partie

*vø avā tu etydje la vi d pari, se la parti*

populaire de la rue de Rivoli qui est la plus intéres-

*popyle:r də la ry d rivoli ki ε la ply -zētere-*

sante. Nous en approchons. L'autobus avance lente-

*sā:t. nu -zā -naprɔʃō. lotobys avā:s lāt-*

ment le long du Louvre, arrive enfin à l'Hôtel de

*mā la lō dy lu:vʀ, ari:v āfē a lotel də*

Ville. Les trottoirs sont noirs de monde. On marche

*vil. le trotwa:r sō nwa:r də mō:d. ɔ marʃ*

vite, on est pressé. Mais, comme partout ailleurs, à

*vit, ɔ -ne prese. mε, kom partu ajœ:r, a*

Paris, il y a aussi des gens qui ne sont pressés d'aller

*pari, il ja osi de zā ki n sō prese dale*

nulle part et qui ont le temps. Le temps, par exemple,

*nyl pa:r e ki ɔ l tā. la tā, par egzā:pl,*

de s'arrêter pour écouter ce que raconte ce camelot.

*də sarete pur ekute s kə rakō:t sə kamlo.*

Nous aussi pourrions l'écouter, puisque notre autobus,

*nu osi purō lekute, pyisk notr otobys,*

pour une raison ou l'autre, semble s'être arrêté pour  
*pur yn rezō u lo:tr, sā:bla se:tr arete pur*  
 assez longtemps.

*ase lōtā.*

Je suppose que vous savez ce que c'est qu'un camelot,  
*ʒə sy:po:z ka vu save s ka se kē kamlo,*

Robert? Sinon, écoutons-le d'abord, je vous expliquerai  
*robe:r? sinō, ekutō la dabō:r, ʒə vu -zeksplikre*

le ɔ: le camelot



Un camelot

ensuite, si c'est encore nécessaire. Que vend-il? Des  
*āsyt, si se -tāko:r nesese:r. ka vā -tīl? de*

marmites. Ce sont sûrement des marmites extraor-  
*marmīt. sə sō syrmā de marmīt ekstror-*

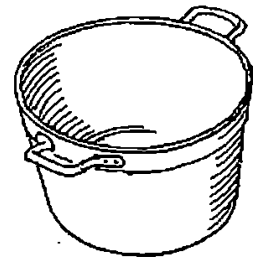
dinaires. »

*dine:r.»*

Et ici M. Doumier, debout devant sa petite famille,  
*e isi masʒə dumje, dabu dvā sa ptit fami:ʒ,*

se mit à faire le discours du camelot.

*sə mi a fe:r la disku:r dy kamlo.*



une marmite

le discours du ca-  
 melot ɔ: ce qui dit  
 le camelot

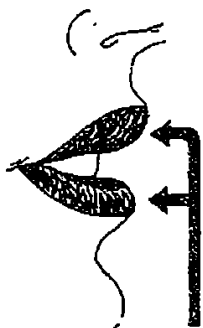
nouveau  
une nouveauté

L'invention du  
téléphone a eu  
une grande im-  
portance.

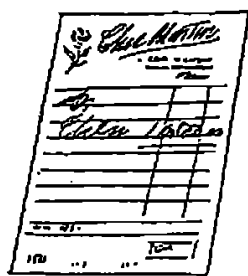
recherche = ac-  
tion de chercher,  
qui, par exem-  
ple, conduit à une  
invention

raté ɔ: mal pré-  
paré

Une modiste fait  
des chapeaux pour  
dames.



les lèvres (f)



une note

« Permettez-moi, messieurs-dames, de vous présenter  
«permete mwa, mesjodam, də vu prezäte

la grande nouveauté du siècle, l'invention qui va révo-  
la grā:d nuvøte dy sjekl, lēvāsjo ki va revø-

lutionner le travail dans les cuisines, le résultat de plus  
lysjoŋe l trava:j dā le kyizin, lə rezylta d ply

de vingt ans de recherches, en un mot: la « Marmite  
d vē -tā d rəʃerʃ, ā -nē mo: lə «marmit

Atomique »! Avec la « Marmite Atomique », plus de  
atomik»! avek lə «marmit atomik», ply d

dîners ratés, plus de retards, plus de scènes de famille.  
dine rate, ply d rata:r, ply d sɛ:n də fami:j.

Madame est rentrée de chez la modiste à sept heures  
madam ɛ rātre d ʃe lə modist a sɛ -tœ:r

et demie, et le dîner est à huit heures? Aucune impor-  
e dmi, e l dine ɛ -ta yi -tœ:r? okyn ɛʃpɔr-

tance! Madame n'est pas nerveuse, elle se met au travail,  
tā:s! madam nɛ pa nervø:z, el sɛ me o trava:j,

le sourire aux lèvres. Vous avez deviné pourquoi: grâce  
lə suri:r o le:vɛ. vu -zavɛ dvine purkwə: gra:s

à la « Marmite Atomique », cette merveilleuse inven-  
a lə «marmit atomik», sɛi mɛrvɛjə:z ɛvā-

tion, le dîner de Monsieur sera prêt à huit heures  
sjɔ, lə dine d mɔsjø sɛa prɛ a yi -tœ:r

précises, comme tous les jours! Et Monsieur payera  
presi:z, kɔm tu le zu:r! e . mɔsjø pɛjɛra

la note de la modiste sans protester. Approchez donc,  
lə not də lə modist sã proteste. aprɔʃe dɔ,



messieurs-dames, n'hésitez pas! Car la « Marmite Ato-

*mesjədam, nezite pa! kar la «marmit ato-*

mique» se vend à un prix aussi révolutionnant que les

*mik» sə vā a ĕ pri osi revɔlysjənā k le*

services qu'elle vous rendra. Ce n'est pas vingt mille,

*servis kel vu rādra. s ne pa vē mil,*

ce n'est pas quinze mille, ce n'est même pas dix

*s ne pa kē:z mil, s ne me:m pa di*

mille! Nous savons que nos clients ne sont pas riches,

*mil! nu savō k no kliā n sō pa riʃ,*

et notre grande nouveauté n'exige pas le portefeuille

*e not grā:d nuvotē negzi:z pa l portafœ:ʃ*

d'un millionnaire. Tenez-vous bien, messieurs-dames:

*dā miljəne:r. tənē vu bjē, mesjədam:*

cette invention révolutionnante se vend au prix vrai-

*set ĕvāsʃō revɔlysjənā:t sə vā o pri vre-*

ment extraordinaire de... cinq mille? Même pas: trois

*mā ekstrərdine:r də... sē mil? me:m pa: trwa*

mille francs! Oui, messieurs-dames, vous avez bien

*mil frā! wi, mesjədam, vu -zavē bjē*

entendu: trois mille francs! Trois mille francs, Mes-

*-nātādy: trwa mil frā! trwa mil frā, me-*

dames, et toutes les notes de votre modiste et de votre

*dam, e tut le not də vot modist e d vot*

couturière seront payées avec un sourire. Trois mille

*kutyri:er sərō peje avēk ĕ suri:r. trwa mil*

francs, Messieurs, et vous n'aurez plus un seul dîner

*frā, mesjə, e vu nore ply -zā səl dine*

révolutionner  
révolutionnant

services o: aide

20.000 frcs =  
200 NF.

Une couturière  
fait des robes.

raté! Peut-on hésiter? Non, messieurs-dames! » Ayant  
*rate! pø -tō ezite? nō, mesjødām!» ejā*

fait son discours, M. Doumier se rassit, pendant que  
*fe sō disku:r, mēsjo dumje s rasi, pādā k*

tout le monde riait aux larmes. Lui-même riait aussi.  
*tu l mō:d rijs o larm. lymē:m rijs osi.*

Quand on se fut calmé, il reprit:

*kā -tō s fy kalme, il rapri:*

un fait : quelque chose qui se passe vraiment

« Vous riez, mais c'est un fait que deux ou trois fois  
*«vu rijs, me se -tā fe kə də -zu trwa fwa*

lui : au camelot

par jour, on lui achète une de ses marmites, au camelot.  
*par zu:r, ō lji ajet yn də se marmit, o kamlo.*

ils achètent quelque chose au camelot = le camelot leur vend quelque chose

Car, n'est-ce pas, on ne sait jamais: peut-être sont-elles  
*kar, nes pa, ō n se zame: pœte:t sō -tel*

aussi bonnes qu'il le dit.

*osi bon kil lə di.*

Mais notre autobus s'est remis en marche, et nous  
*me notr otobys se rmi ā marʃ, e nu*

n'entendrons pas la suite du discours de notre camelot.  
*nātādrō pa la syit dy disku:r də not kamlo.*

Encore quelques minutes, d'ailleurs, et nous voilà  
*āko:r kelk minyt, dajœ:r, e nu vwala*

faire suite à = venir après

arrivés à la rue Saint-Antoine, qui fait suite à la rue de  
*arive a la ry sē -tātwan, ki fe syit a la ry d*

Rivoli.

*rivoli.*

La rue Saint-Antoine offre un spectacle qui étonne la  
*la ry sē -tātwan ofr ā spektaklə ki eton la*

plupart des touristes, particulièrement ceux qui viennent  
*plypa:r de turist, partikyljermā sō ki vjen*

des pays du Nord. Car les trottoirs de la rue Saint-  
*de peji dy no:r. kar le trotwa:r dō la ry sē*

Antoine sont un seul, long magasin de produits d'alimen-  
*-tātwan sō -tē scēl, lō magazē d prōdyi dalimā-*

tation. »

*tasjō.* »

En entendant cela, Robert ne put s'empêcher de s'écrier:

*ā -nātādā sla, robe:r nō py sāpefe d sekrie:*

« Des produits d'alimentation? Sur le trottoir? A notre

*« de prōdyi dalimātasjō? syr le trotwa:r? a notr*

époque? Papa m'en avait parlé, mais je croyais que

*epok? papa mā -nave parle, me zō krwaje k*

maintenant, après la dernière guerre, on avait changé

*mētnā, apre la dernje:r ge:r, ō -nave fāze*

cela. »

*sla.* »

« Je pensais bien que cela vous choquerait, » lui répondit

*« zō pāse bjē kō sla vu fōkre, » lji repōdi*

M. Doumier en riant. « Et pourtant c'est vrai: on

*masjō dumje ā riĵā. « e purtā se vve: ō*

vend encore en France toutes sortes de produits d'ali-

*vā āko:r ā frā:s tut sort dō prōdyi dali-*

mentation sur les trottoirs. Rue Saint-Antoine, ce sont

*mātasjō syr le trotwa:r. ry sē -tātwan, sō sō*

les magasins d'alimentation qui, au lieu de vendre leurs

*le magazē dalimātasjō ki, o lĵō d vā:drō lœr*

produit = mar-  
chandise

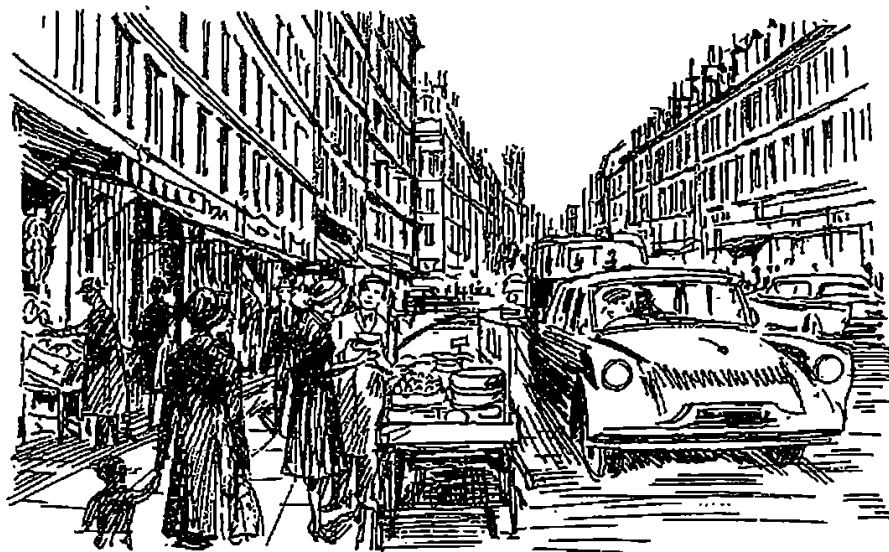
produit d'alimen-  
tation(f) = pro-  
duit que l'on man-  
ge

choquer = éton-  
ner désagréable-  
ment

se prolonger = se continuer

extérieur ↔ intérieur

produits à l'intérieur seulement, se prolongent à l'extérieur. On y vend de tout: il y a des boucheries, où la viande, coupée en morceaux, est placée dehors, sur des sortes de tables. Il y a des marchands de poissons,



La rue Saint-Antoine

qui présentent également leurs produits sur de longues

tables placées à l'extérieur. »

*tabla plase a leksterjæ:r.* »

M. Doumier fut interrompu encore une fois par un

Robert de plus en plus choqué:

*roðe:r dæ ply -zā ply fœke:*

« Mais, oncle Arthur, ne trouvez-vous pas vous-même  
*«me, ʒ:kl arty:r, nə truve vu pa vume:m*

que c'est une terrible chose, de vendre des produits de  
*kə se -tyn teriblə ʃo:z, də vā:drə de prɔdyi d*

boucherie et du poisson sur le trottoir, à l'extérieur?  
*bʊfri e dy ʃwasɔ syr la tɔtwa:r, a lɛksterjæ:r?*

La poussière, les mouches, les gens qui touchent pro-  
*la ʧusjɛ:r, le mus, le zā ki tʊʃ ʧɔ-*

bablement toutes ces marchandises... »  
*babləmā tut se mɑʃfādi:z...»*

Il avait parlé avec une telle animation que Marie-Anne  
*il ave ʧarlɛ avɛk yn tɛl animasjɔ kə mari a:n*

en fut tout étonnée. Était-ce là le jeune homme timide,  
*ā fy tu -tɛtɔnɛ. ɛtɛ s la l zœn œm timid,*

sans cesse rougissant, qui n'avait presque pas osé lui  
*sā ses ruʒisā, ki nave ʧɛsk ʧa oze lʊi*

parler depuis son arrivée? Elle était presque choquée  
*ʧarlɛ dɛʧʊi sɔ -narivɛ? ɛl ɛtɛ ʧɛsk ʃɔkɛ*

de ce changement. Mais elle se dit que le sujet auquel  
*d sɔ ʃāzmā. mɛ ɛl sɔ di kə l syʒɛ œkɛl*

avait touché son beau-père devait être un sujet qui  
*ave tʊʃɛ sɔ bœʧɛ:r dæʋɛ -tɛ:tr œ sʏʒɛ ki*

intéressait particulièrement le jeune Franco-Hollan-  
*ɛtɛrɛsɛ ʧartikyljɛrmā l zœn frākoʊlā-*

dais. Il lui avait fait oublier sa timidité. Mais natu-  
*dɛ. il lʊi ave ʃɛ ubliɛ sa timiditɛ. mɛ naty-*

rellement, comme Marie-Anne était polie et avait un  
*relmā, kœm mari a:n ɛtɛ ʧɔli e ave -tɛ*



une mouche

il parle avec animation = il parle à haute voix, avec beaucoup de gestes

timide = nerveux en compagnie d'autres personnes

sans cesse = tout le temps

franco-hollandais = français et hollandais

timide la timidité

être poli = savoir se conduire

présent  
la présence

très bon cœur, elle ne dit pas à haute voix ce qu'elle  
*tre bõ hæ:r, el nã di pa a o:t vwa s kel*  
 pensait de Robert. Ni aucune des autres personnes  
*pãse d robe:r. ni okyn de -zo:tra person*  
 présentes non plus, d'ailleurs.  
*prezã:t nõ ply, dajæ:r.*

Ce fut M. Doumier qui répondit au jeune homme, en  
*sã fy masjã dumje ki repõdi o zæn om, ã*  
 riant de bon cœur:  
*rijã d bõ hæ:r:*

«Vous avez raison, tout à fait raison, Robert! Il y a  
*«vu -zave 'rezõ, tu -ta fe rezõ, robe:r! il ja*  
 de la poussière, il y a des mouches, et il y a des ache-  
*d la pusjæ:r, il ja de mu:f, e il ja de -zaf-*  
 teurs qui touchent la marchandise, bien que ce ne soit  
*tæ:r ki tuf la marfãdi:z, bjẽ k sã 'n swa*

dans le cas de :  
quand il s'agit de

naturellement pas permis dans le cas des produits de  
*natyrelmã pa permi dã l ka de prõdyi d*  
 boucherie et du poisson. Il y a tout cela, et nous  
*bufri e dy pwasõ. il ja tu sla, e nu*  
 savons tous que ce n'est pas bien. Mais que voulez-  
*savõ tus kã s ne pa bjẽ. me kã vule*  
 vous, on y est habitué, on n'y pense généralement pas,  
*vu, õ -ni e -tabitje, õ ni pã:s zeneralmã pa,*  
 et puis, le gouvernement a tant de choses plus impor-  
*e pyi, la guvernãmã a tã d fo:z ply -zẽpor-*  
 tantes à faire, il est si difficile de changer ces petits  
*tã:t a fe:r, il e si difisil dã fãze se pti*

détails de la vie quotidienne! » « Mais, oncle Arthur, ce  
*deta:j də la vi kɔtidʒen!* » « me, ʒ:kl arty:r, s

quotidien = de  
 tous les jours

que vous appelez des détails de la vie quotidienne sont  
*kə vu -zaplə də deta:j də la vi kɔtidʒen sɔ̃*

en réalité des choses de la plus grande importance, qui  
*-tā realite də fo:z də la ply grā:d ɛpɔrtā:s, ki*

touchent la santé de toute la nation française! »  
*tuf la sāte d tut la nasjɔ̃ frāse:z!* »

Quand on n'est  
 pas malade, on est  
 en bonne santé.

Cette fois, ce fut le tour de Marie-Anne de rire, malgré  
*set fwa, sə fy l tu:r də mari a:n də ri:r, malgre*

toute sa politesse: « Que de bruit pour quelques  
*tut sa polites: «kə də bʁi pɔr kɛlk*

poli  
 la politesse

mouches! Vous auriez dû voir nos marchés de Casa-  
*mus! vu -zɔrʒe dy vwa:r no mɑʁʃe d kaza-*

blanca, là, oui, il y avait des mouches! Ici, en France,  
*blāka, la, wi, il jave də mus! isi, ā frā:s,*

ce n'est rien. » Robert aurait été prêt à discuter avec  
*s nɛ rʒɛ.» robe:r ɔre -tete pre -la diskɔte avek*

la jeune femme, malgré sa timidité, mais M. Doumier  
*la ʒœn fam, malgre sa timidite, me masjɔ̃ dumje*

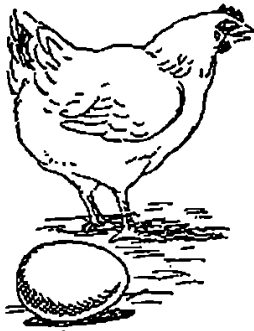
leva la main: « Mon cher Robert, je vous donne pleine-  
*lva la mɛ: «mɔ̃ ʃɛ:r robe:r, ʒə vu dɔn plen-*

ment raison, mais comme, après tout, ce n'est pas à  
*mā rezɔ̃, me kɔm, apre tu, s nɛ pa a*

nous de révolutionner ni même de réformer les mar-  
*nu d revɔlyɔsjɔne ni mɛ:m də reforme le mar-*

chés alimentaires de Paris et de France, je crois que  
*ʃe alimāte:r də pari e də frā:s, ʒə krwa k*

alimentaire =  
 d'alimentation



un oeuf

un œuf [œf]  
des œufs [ø]

La crème est la partie du lait avec laquelle on fait le beurre.

On met de la crème et du sucre dans le café.

nous ferions mieux de retourner à la rue Saint-Antoine,  
*nu ferjō mjō d raturne a la ry sē -tātwan,*

où notre autobus, heureusement, s'est arrêté de nou-  
*u notr otobys, aεozmā, se -tarete d nu-*

veau.

*vo.*

A côté des boucheries et des magasins de poissons, il  
*a kote de bufri e de magazē d pwasō, il*

il y a une crèmerie, où l'on peut acheter des œufs, du  
*ja yn kremri, u lō pø aste de -zø, dy*

lait, de la crème et tous les produits que l'on fait avec  
*le, dā la 'krem e tu le prōdyi k lō fe avec*

du lait, il y a des marchands de fruits et de légumes,  
*dy le, il ja de marsā dā fryi e dā legym,*

une boulangerie, où le pain, toutefois, n'est pas vendu  
*yn bulāzri, u l pē, tutfwa, ne pa vādy*

à l'extérieur, une épicerie, où vous pouvez acheter  
*a leksterjæ:r, yn episri, u vu puve aste*

toutes sortes de produits alimentaires, par exemple  
*tut sort dā prōdyi -zalimāte:r, par egzā:plø*

du café, du chocolat, du sucre, du vin, de l'huile, etc.  
*dy kafe, dy fokola, dy sykr, dy vē, dā lyil, etsetera.*

Dans une épicerie, on peut donc acheter tout ce qu'il  
*dā -zyn episri, ō pø dō -kaste tu s kil*

faut pour la cuisine sauf, naturellement, les produits  
*fo pur la kyizin sof, natyrelmā, le prōdyi*

vendus dans les boucheries et les boulangeries.

*vādy dā le bufri e le bulāzri.*



On peut donc acheter tout son dîner rue Saint-Antoine,  
 ɔ̃ pø dɔ̃ -kaste tu sɔ̃ dine ry sɛ̃ -tātwan,

sans faire plus de cent mètres. Et la Française fait  
 sã fe:r ply d sã metr. e la frãse:z fe

souvent ses achats deux fois par jour: une fois pour le  
 suvã se -zafa dɔ̃ fwa par zu:r. yn fwa pur la

déjeuner, une autre fois pour le dîner. En tout cas,  
 dexçene, yn o:trə fwa pur la dine. ā tu ka,

on achète chaque jour la viande, les légumes, les  
 ɔ̃ -nafet sak zu:r la vjã:d, le legym, le

fruits, qu'il faut pour les deux grands repas.  
 frɥi, kil fo pur le dɔ̃ grã rpa.

Mais voilà notre autobus qui se remet en marche. Ah,  
 me vwala notr otobys ki s rəme ā mars. a,

ah! il y avait eu un petit accident, c'est ce qui nous  
 a! il jave -ty ɛ̃ pti -taksidā, se s ki nu

avait arrêtés. Maintenant, nous avançons un peu plus  
 -zave -tarete. mētnā, nu -zavāsɔ̃ ɛ̃ pø ply

vite, je vois que nous approchons de la place de la  
 vit, zə vva k nu -zaprosɔ̃ d la plas də la

Bastille.

basti:j.

Remarquez le changement: la foule est bien diffé-  
 rəmarke l ~ sãzmã: la ful ɛ̃ bjɛ̃ dife-

rente de celle du quartier de la Concorde. C'est que  
 rã:t dɔ̃ sel dy kartje d la kɔ̃kɔ̃rd. se k

nous approchons des quartiers d'usines et la foule se  
 nu -zaprosɔ̃ de kartje dyzin e la ful sɔ̃

## Chapitre quarante-neuf (49).

étranger ɔ: peu  
connu



l'Amérique (f)  
du Nord

quartier ouvrier  
= quartier d'ouvriers

craindre  
je crains

ne: Ici, le mot  
« ne » ne veut  
rien dire.

compose en partie d'ouvriers ou de femmes d'ouvriers.  
*kõpɔ:z ã parti duvrije u d fam duvrije.*

A quatre kilomètres de distance de la Concorde, c'est  
*a kat kilomet da distã:s da la kõkord, se*

un tout autre monde, plus étranger à beaucoup de  
*-tã tu -to:t mõ:d, ply -zetrãze a boku d*

Parisiens des quartiers « élégants » que les quartiers  
*parizjẽ de kartje «elegã» ka le kartje*

élégants de villes lointaines, comme Londres, Rome,  
*elegã da vil lwẽten, kom lã:dr, rom,*

Stockholm ou une ville d'Amérique. »  
*stokolm u yn vil damerik.»*

« C'est vrai, » dit Robert, « que moi-même, je connais  
*«se vre,» di robe:r, «ka mwame:m, zã kone*

fort mal les quartiers ouvriers d'Amsterdam, où nous  
*fo:r mal le kartje uvrije damsterdam, u nu*

demeurons pourtant depuis longtemps. »  
*dmcervõ purtã depyi lõtã.»*

« Vous voyez donc que la différence n'est pas si grande  
*«vu vwaje dõ ka la diferã:s ne pa si grã:d*

entre nos pays, » dit M. Doumier. Puis il ralluma  
*ã:trã no peji,» di masjõ dumje. pyi il ralyma*

son cigare qui s'était éteint, et continua:  
*sõ sigar ki sete -tetẽ, e kõtinjã:*

« Avec tout cela, je crains que nous n'oublions notre  
*«avek tu sla, zã krẽ k nu nublijõ not*

déjeuner. Il est midi passé, et vous devez avoir faim. »  
*dezãene. il e midi pase, e vu dve -zavwa:r fẽ.»*

« Oh, non, oncle Arthur! » dit Robert. « Pas encore! »

«o, nō, ɔ:kl arty:r!» di robe:r. «pa -zāko:r!»

« Non, bien entendu, » lui répondit M. Doumier en

«nō, bjē -nātādy,» lʷi repōdi māsja dumje ā

riant, « mais vous oubliez que nous sommes dans un

rijā, «me vu -zublje k nu som dā -zē

autobus, place de la Bastille, à Paris, en même temps

-notobys, plas dā la basti:j, a pari, ā me:m tā

que nous sommes dans notre salon de Villebourg. »

k nu som dā not salō d vilbu:r.»

« Je vous demande pardon, je suis bête! » s'excusa le

«zə vu dmā:d pardō, zə syi be:t!» sɛkskyza l

jeune homme en rougissant. Et M. Doumier put

zæ:n om ā ruzisā. e māsja dumje py

poursuivre.

pursy:vr.

« Il nous faut donc déjeuner. Mais où? Comme je l'ai

«il nu fo dō dezæne. me u? kɔm zə le

dit, il y a à Paris des centaines de restaurants, grands

di, il ja a pari de sāten dā restorā, grā

et petits, élégants et populaires, chers et bon marché.

-ze pti, elegā -ze pɔpyle:r, se:r e bō marʃe.

Nous pouvons déjeuner dans une crémèrie, puisque les

nu puwō dezæne dā -zyn kremri, pyisk le

crémèries sont souvent des restaurants où l'on sert des

kremri sō suvā de restorā u lō se:r de

plats très simples, peut-être même seulement un œuf

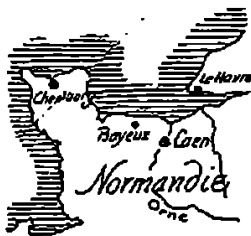
pla tre sē:pl, pæts:t me:m sœlmā ā -nœf

s'excuser ɔ: de-  
mander pardon

La soupe aux to-  
mates est un plat.

étudiant = per-  
sonne qui étudie

goûter quelque  
chose : manger  
un peu de quelque  
chose pour savoir  
comment est cette  
chose



la Normandie

patron : proprié-  
taire d'un restau-  
rant ou d'un café

clin d'œil = in-  
stant

ou deux avec du pain. Nous pouvons déjeuner debout,  
*u də avək dy pɛ. nu puwɔ̃ dəzœne dəbu,*

dans un café du quartier des étudiants. Nous pouvons  
*dā -zœ̃ kafɛ dy kartjɛ də -zɛtydjā. nu puwɔ̃*

aller à un restaurant russe, à un restaurant italien,  
*alɛ a œ̃ restorā rys, a œ̃ restorā italjɛ,*

à un restaurant arabe, et nous pouvons naturellement  
*a œ̃ restorā arab, e nu puwɔ̃ natyrelmā*

aussi choisir un restaurant français. Je crois que je  
*osi fwazi:r œ̃ restorā frāse. zə krwa k zə*

vais vous proposer d'aller goûter la cuisine d'une des  
*ve vu pɔ̃pɔzɛ dalɛ gɔtɛ la kyizin dyn də*

provinces françaises, par exemple la Normandie.  
*provɛ:s frāse:z, par egzā:plə la normādi.*

Nous allons donc déjeuner dans un restaurant dont le  
*nu -zalɔ̃ dɔ̃ dəzœne dā -zœ̃ restorā : dɔ̃ l*

patron, que je connais très bien, est de Caen. C'est  
*patrɔ̃, kə z kɔnɛ trɛ bjɛ, ɛ d kɑ̃. sɛ*

assez loin de la place de la Bastille, mais nous avons  
*-tase lwɛ̃ d la plas də la bɑsti:j, mɛ nu -zavɔ̃*

des ailes, puisque tout cela n'est que fantaisie, et nous  
*dɛ -zɛl, pyisk tu sla nɛ k fɑtɛzi, e nu*

y sommes en un clin d'œil. Voulez-vous entrer? Voilà.  
*-zi sɔm œ̃ -nœ̃ klɛ̃ dœ:j. vule. vu œ̃trɛ? vwala.*

Oh, il n'y a pas une seule table libre! Mais cela ne  
*o, il nja pa yn sœl tab libr! mɛ sla n*

fait rien, je vais appeler mon ami le patron. C'est  
*fɛ rjɛ, zə ve apɛlɛ mɔ̃ -nami l patrɔ̃. sɛ*

inutile, il vient justement vers nous. « Bonjour, pa-  
-tinytīl, il vjē zystamā ver nu. «bōxu:r, pa-

inutile ɔ: pas né-  
cessaire

tron! J'ai amené ma petite famille pour lui faire  
trō! ze amne ma piit fami:j pur lji fε:r

goûter votre excellente cuisine. Mais je vois qu'il n'y a  
gute votr ekselā:t kyizin. me z vwa kil nja

pas de tables libres? » « Pas de tables libres? Pour  
pa d tab libr? » « pa d tab libr? pur

vous, Monsieur Doumier, il y aura toujours une table  
vu, masjə dumje, il jora tuzu:r yn tab

libre dans ma maison. Suivez-moi, s'il vous plaît,  
librə dā ma mezō. suive mwə, sil vu plε,

Monsieur Doumier! » Qu'est-ce que je vous avais dit?  
masjə dumje! » kes ka z vu -zavé di?

En un clin d'œil, mon ami le patron a « organisé » une  
ā -nā klē dœ:j, mō -nami l patrō a «organize» yn

table, une grande table même, où nous serons très  
tabl, yn grā:d tabla me:m, u nu srō tre

nous serons bien  
ɔ: nous serons  
bien assis

bien. Avec un grand sourire, il nous donne le menu,  
bjē. avek ā grā suri:r, il nu don la mny,

nous choisissons un déjeuner simple, mais bien pré-  
nu fwazisō ā dezœne sē:pl, me bjē pre-

paré, un déjeuner de deux plats suivis d'un fruit  
pare, ā dezœne d dō pla suivi dā frui

comme dessert et d'une bonne tasse de café pour nous  
kom dese:r e dyn bon ta:s da kafe pur nu

autres grandes personnes. Marie-Anne et Fatima y  
-zo:t grā:d person. mari a:n e fatima i

y ɔ: dans le café

mettent une montagne de sucre, moi, je le préfère  
*met yn mōtajn də sykr, mwa, zə l pʁefe:r*

sans sucre. Mais j'y mets un peu de crème. Et vous,  
*sā sykr. me zi me œ pø d krem. e vu,*

Robert? »

*ʁobe:r? »*

« Un peu de sucre, merci, deux petits morceaux, » ré-  
*«œ pø d sykr, mersi, də pti mɔʁso,» re-*

pondit Robert, avec un petit sourire cette fois-ci.

*pōdi ʁobe:r, avek œ pi suri:r set fwa si.*

« Bien, » dit alors M. Doumier, « et maintenant, dé-  
*«bjē,» di alɔ:r masjø dumje, «e mētnā, de-*

jeunons! »

*zœnō! »*

Comme il se taisait, ayant dit cela, Marie-Anne lui  
*kom il sə teze, ejā di sla, mari :a:n lɥi*

demanda: « Et puis, beau-père? » « Et puis, ma fil-  
*dmāda: «e pɥi, boʁe:r?» «e pɥi, ma fi-*

lette, » lui répondit M. Doumier, « puis, nous allons  
*jet,» lɥi repōdi masjø dumje, «pɥi, nu -zalō*

tous nous coucher, pour rêver au bon déjeuner que nous  
*tus nu kuʃe, pɥr reve o bō deʒœne k nu*

prendrons ensemble. » « Déjà! Quel dommage! » dit  
*prādrō āsā:bl.» «deʒa! kel doma:ʒ!» di*

toute la famille en même temps. Mais comme il était  
*tui la fami:j ā me:m tā. me kom il ete*

onze heures passées, il n'y eut pas de discussions.

*-tō:z œ:r pase, il nɥ pa d diskysjō.*

Robert remercia son oncle de l'agréable soirée, et M.  
*robe:r ramersja sō -nō:klə də lagreablə sware, e masjə*

Doumier promet à Marie-Anne et aux enfants une sur-  
*dumje prōmi a mari a:n e o -zāfā yn syr-*

prise pour le lendemain soir. Il fut impossible de tirer  
*pri:z pur lə lādmē swa:r. il fy -tēpsiblə də tire*

de lui de quoi il s'agissait. Marie-Anne se sentit  
*də lwi də kwa il sazise. mari a:n sə sāti*

rougir un peu, elle croyait deviner. Mais elle ne dit  
*ruzi:r ē pə, el krwaʒe dvine. me el nə di*

rien, par timidité. Elle se dépêcha de monter dans sa  
*riē, par timidite. el sə depɛʒa d mōte dā sa*

chambre, et s'endormit bientôt, un sourire aux lèvres.  
*fā:br, e sādormi bjēto, ē suri:r o le:vr.*

### EXERCICE A.

A midi, tous les Parisiens qui travaillent se — vers le même but: le déjeuner, et les rues sont pleines de monde et de voitures. Les employés ne mangent pas à leur —: ils vont manger chez —, ou au restaurant. La plupart des usines ont aussi des sortes de restaurants où les — prennent leurs repas. Et les — des grands magasins prennent également leurs repas dans le restaurant du magasin.

Une des rues les plus intéressantes de Paris est la rue de Rivoli, qui se termine par la rue Saint-Antoine, parce que cette rue se divise — en deux parties. Il y a la partie « riche », le — des Tuileries, et la partie « populaire », à l'est de l'Hôtel de Ville. Les Parisiennes —

### MOTS:

une aise  
 une alimenta-  
 tion  
 une animation  
 un bébé  
 une boucherie  
 une boulangerie  
 un bureau  
 un camelot  
 une cesse  
 un clin d'œil  
 une couturière  
 de la crème  
 une crèmerie  
 une description  
 un discours  
 une discussion

un employé  
 une employée  
 une épicerie  
 un étudiant  
 un extérieur  
 un fait  
 un Franco-  
     Hollandais  
 une habitude  
 une invention  
 une lèvre  
 une marmite  
 un millionnaire  
 une modiste  
 une mouche  
 une nation  
 une note  
 une nouveauté  
 un œuf  
 un ouvrier  
 un patron  
 un plat  
 une politesse  
 un portefeuille  
 un porte-  
     monnaie  
 une priorité  
 un produit  
     d'alimentation  
 un quartier  
 une recherche  
 une santé  
 du sucre  
 une timidité  
 une usine  
 une vendeuse  
 alimentaire  
 atomique  
 élégant  
 luxueux  
 poli  
 présent  
 quotidien  
 raté

achètent leurs robes et autres choses dans les magasins de la première partie. Elles ne vont jamais ou rarement — — — du Louvre. Différence d'habitudes: l'« élégante » ne se sent pas chez elle dans le monde — au-delà de l'Hôtel de Ville. Et la femme de l'ouvrier n'est pas à l'— dans le monde du quartier de la Concorde.

Les magasins du quartier de la Concorde sont beaucoup plus — que les magasins plus à l'est. Le — — — d'un touriste y est vite vidé. Mais la rue Saint-Honoré et la place Vendôme sont plus chères encore: là, le — d'un millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Mais on peut aussi acheter ses marchandises à un —, qui les vend sur le trottoir même.

Les trottoirs de la rue Saint-Antoine sont un seul, long magasin de — d'alimentation. Cela — beaucoup de touristes venant des pays du Nord, de Hollande, etc. Mais les Français y sont habitués: au lieu de vendre leurs produits à l'intérieur seulement, ces magasins se prolongent à l'—. Il y a des —, où la viande est placée sur des sortes de tables. L'idée que les — peuvent se poser sur cette viande choque Robert.

Il y a aussi des crémeries, où l'on peut acheter du lait et de la —. On peut aussi y acheter des —, et tout ce que l'on fait avec du lait. Il y a des —, où le pain n'est pas vendu à l'extérieur. Il y a une —, où on peut acheter du café, du sucre, du chocolat, de l'huile, etc. Les crémeries sont souvent des restaurants où l'on sert des — très simples.



EXERCICE B.

Exercice de mots-croisés

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

- 1) Le contraire d'« action ».  
Où est la femme de Jean? — femme est à Nice.
- 2) — une victoire veut dire: « gagner une bataille ».
- 3) Signifie: « curé ».  
Juin, juillet et août.
- 4) Douze mois ou cinquante-deux semaines.  
Le contraire de « partie ».
- 5) Signifie: « a tué ».  
Le contraire de « rien ».
- 6) Jour où l'on a un an de plus que la veille.

timide  
 choquer  
 se composer de  
 je crains  
 s'excuser  
 se précipiter  
 se prolonger  
 révolutionner  
 vider  
 généralement  
 nettement  
 pleinement  
 à bord de  
 à l'aise  
 à l'extérieur  
 à l'intérieur  
 aucune impor-  
 tance  
 au-delà de  
 chez eux  
 être bien  
 être pressé  
 le long de  
 le plus possible  
 ni même  
 pareil à  
 l'Amérique  
 Caen  
 la Normandie

- 7) Forme du futur du verbe « aller ».  
On en fait des bagues.
- 8) Plus fort que la tendresse.  
Animal qui ressemble beaucoup à un chien.
- 9) Vous voulez — parler? Oui, je veux vous parler.  
Jeanne d'Arc est — à Domremy.
- 10) Sœur du père ou de la mère.
- 11) Il vole dans l'air et vit souvent dans les arbres.  
Qui est — monsieur? C'est mon oncle.  
Où est — femme? Ma femme est à Paris.
- 12) Connaissez-vous ce livre? Non, vous ne m'— avez  
jamais parlé.  
Entre le printemps et l'automne.  
Où trouverai-je un — ami?
- A) Futur du verbe « aller ».  
Ville où est né Tartarin.
- B) Couleur des cheveux qui n'est ni blonde, ni rouge,  
ni noire.
- C) Très grande peur.
- D) Signifie: « a créé ».  
Voici des cigarettes, j'— ai acheté hier.
- E) Donne-moi ce cigare! Non, je ne peux pas — le  
donner.  
Signifie: « bateau ».
- F) Ces deux lettres devant le mot « possible » le trans-  
forment en son contraire.  
Beaucoup d'eau entre deux pays.  
Signifie: « donne la mort ».
- G) Fera une opération.  
Où est — fille? Votre fille est dans le jardin.

- H) Papier sur lequel la modiste écrit ce qu'on lui doit.  
Le contraire de « bruit ».
- I) Signifie: « est resté ».  
Jean, tu — lèves? Oui!
- J) Voilà, Pierre, ce livre est pour —! Oh, merci!  
Avez-vous une cigarette? Oui, en voilà —!
- K) Il — passe beaucoup de choses intéressantes à Paris.  
Tous les pays de l'Espagne et de l'Angleterre jusqu'à la Russie.  
Que fais-tu, Yvonne? Mais je — l'ai dit, papa, je joue avec Jean.
- L) Quand une auto va très vite, on ne peut pas l'—  
en une vingtaine de mètres.  
Singulier de l'adjectif « égaux ».

### EXERCICE C.

Voici de nouveau un exercice différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Voici de quoi il s'agit: nous allons vous donner une suite de mots qui, tous, appartiennent à une dizaine de phrases qui racontent une petite histoire. Entre ces mots, il faut que vous placiez les mots qui manquent pour faire les phrases de cette histoire.

Un exemple:

« Homme entré chambre Jean. » La phrase entière est:  
« Un homme est entré dans la chambre de Jean. »

Et voici l'exercice:

« Jeune garçon — promenade — bois — découvre —

bouteille — argent — content — maison — parents —  
garder? — pas garder? — décide — police — garçon —  
triste — attendre — un an et un jour — temps — passe  
— personne — demander — bouteille — un an et un  
jour — garçon — lettre — police — bouteille — argent  
— lui — garçon — famille — heureux — décident —  
voyage — argent — trouvé. »

### RÉSUMÉ

Jusqu'ici, quand nous avons eu le mot « ne » dans une phrase, ce mot a toujours été une partie d'une négation ou il a eu lui-même le sens d'une négation. Mais voici quelques phrases où le mot « ne » ne semble pas avoir le sens d'une négation: « Levez-vous demain matin plus tôt que vous *ne* l'avez fait aujourd'hui! » « Demain, j'aurai plus de travail que je *n'en* ai eu jusqu'ici. » « Sa foi en Jeanne était moins grande qu'elle *ne* l'a été. » « A Rouen, les Anglais se sentaient plus sûrs qu'ils *ne* se sentaient à Paris. » « Le portefeuille d'un millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il *ne* faut pour le dire. » « Il faut être nettement plus riche que *ne* sont la plupart des Parisiens. » Comment peut-on expliquer le « ne » dans ces phrases? Voici:

Que dit la première phrase? Elle dit ceci: « Levez-vous très tôt demain matin; aujourd'hui, vous *ne* vous êtes pas levé aussi tôt. » Il y a donc, nous le voyons, une idée de négation dans cette phrase, et le sens du mot « ne » nous semble plus clair. La deuxième phrase, que dit-elle? Elle dit: « J'aurai beaucoup de travail demain;

je *n'ai jamais* eu autant de travail jusqu'ici. » De nouveau, il y a là une idée de négation, ce qui explique le mot « ne ».

De même, la troisième phrase dit: « Sa foi en Jeanne *n'a jamais* été très grande jusque là; elle est encore moins grande maintenant. »

Et la phrase suivante: « Les Anglais *ne* se sentaient pas sûrs à Paris; ils se sentaient plus sûrs à Rouen. » La cinquième phrase dit de même: « Il *ne* faut presque pas de temps pour dire que le portefeuille d'un millionnaire a été vidé; il faut encore moins de temps pour le faire. »

Et la dernière phrase dit enfin: « La plupart des Parisiens *ne* sont pas très riches; il faut être nettement plus riche qu'eux. »

Pour mieux saisir l'idée de négation qu'il y a dans les phrases que nous venons de voir, comparons-les aux phrases suivantes:

« Vous ne vous lèverez jamais plus tôt que vous l'avez fait aujourd'hui. » Ici, pas de « ne » dans la deuxième partie de la phrase (après le mot « que »), parce qu'il n'y a là aucune idée de négation. Cette phrase signifie: « Vous vous êtes levé très tôt aujourd'hui; vous ne vous lèverez jamais plus tôt. »

De même: « Je n'aurai jamais autant de travail que j'en ai eu aujourd'hui. » Pas de « ne » dans la deuxième partie de la phrase (après le mot « que »), parce qu'il n'y a pas là d'idée de négation. Cette phrase veut dire:

« J'ai eu beaucoup de travail aujourd'hui; je n'aurai jamais autant de travail. »

Et encore: « Jamais sa foi en Jeanne n'a été moins grande qu'elle a été ces jours-ci. » Pas d'idée de négation dans la partie de la phrase qui vient après le mot « que », car cette phrase signifie: « Sa foi en Jeanne est très faible (ou petite) ces jours-ci; elle n'a jamais été moins grande (ou plus faible). »

Et enfin: « Les Anglais ne se sont jamais sentis plus sûrs de leur victoire qu'ils le furent à Rouen. » Pas non plus d'idée de négation dans la deuxième partie de la phrase, après le mot « que », puisque cette phrase signifie: « Les Anglais furent très sûrs de leur victoire à Rouen; ils ne s'en sont jamais sentis plus sûrs. »

Mais voici une sorte de phrases où le « ne » dans la partie de la phrase qui vient après « que » semble être encore moins nécessaire que dans les phrases dont nous avons parlé au début de ce résumé. C'est la sorte de phrases suivante:

« Je crains que nous n'oublions notre déjeuner. » Dans ce cas, il faut bien reconnaître que le mot « ne » n'a aucun sens. Bien que l'on puisse peut-être dire que la phrase: « Je crains que nous n'oublions notre déjeuner » signifie: « J'espère que nous n'oublierons pas notre déjeuner, » on ne peut pas dire que le mot « ne » qui vient après le « que » ait vraiment le sens d'une négation. D'ailleurs, ce « ne » n'a vraiment été attaché au verbe « craindre » qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'apparaissait que rarement dans cette sorte de phrases dans la vieille langue.

## PARIS : L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR

Comme convenu, on se réunit de nouveau le lende-  
*kɔm kɔvny, ɔ s reyɲi d nuvo la lād-*

main dans le salon, pour écouter la suite du « récit »  
*mē dā l salɔ, pur ekute la syit dy «resi»*

de M. Doumier sur Paris. Mais avant qu'il ait eu le  
*d masjə dumje syr pari. mɛ avā kil ɛ -ty l*

temps de commencer, Marie-Anne demanda: « Et la  
*tā d kɔmāse, mari a:n dɔmāda: «e la*

surprise que vous nous avez promise, beau-père?  
*syrpri:z kə vu nu -zavɛ prɔmi:z, bɔpɛ:r?*

Vous l'avez oubliée? » « Non, non, Marie-Anne, je n'ai  
*vu lave ublie?» «nɔ, nɔ, mari a:n, zə ne*

pas oublié ma promesse, mais ma surprise n'est que  
*pa ublie mā prɔmɛs, mɛ ma syrpri:z nɛ k*

pour dix heures et quart. Comme il n'est maintenant  
*pur di -zœ:r ɛ ka:r. kɔm il nɛ mētnā*

que huit heures trois quarts, nous avons devant nous  
*kə yi -tœ:r trwa ka:r, nu -zavɔ dvā nu*

une heure et demie pour terminer notre petit tour de  
*yn œ:r ɛ dmɛ pur termine not pəti tu:r də*

Paris. Si vous n'avez pas changé d'idée, bien enten-  
*pari. si vu nave pa fāze dide, bjɛ -nātā-*

du, » ajouta-t-il. Tous assurèrent que non, et M.  
*dy,» azuta -tɪl. tus asyrɛ:r kə nɔ, ɛ masjə*

convenir = déci-  
 der ensemble

Doumier put donc continuer son récit sur Paris:  
*dumje py dō kōtinje sō resi syr pari:*

«Vous vous rappelez que nous avons déjeuné chez  
*«vu vu raple k nu -zavō dezæne je*

mon bon ami de Normandie. Après cet excellent dé-  
*mō bon ami d normādi. apre set ekselā de-*

jeuner, nous avons besoin de repos. Je vous propose  
*zæne, nu -zavō bazwē d rəpo. zə vu propo:z*

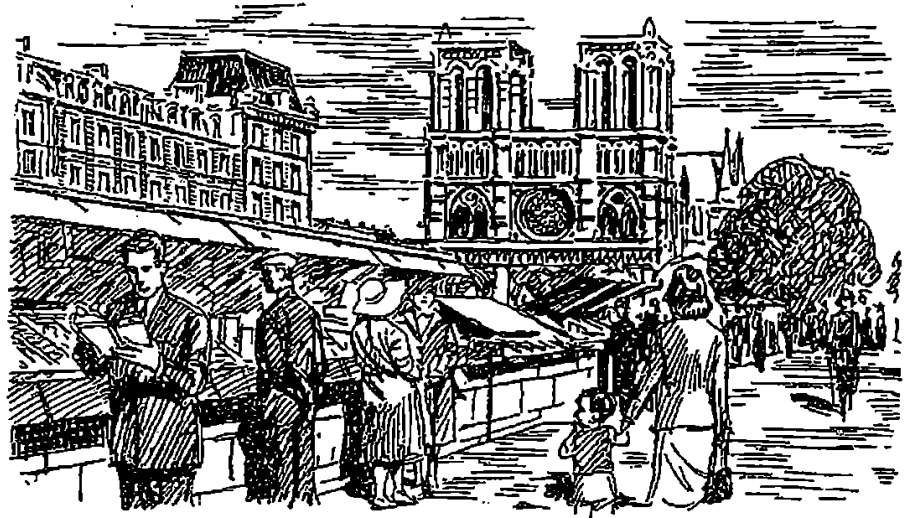
donc une petite promenade le long de la Seine.  
*dō -kyn pətit prōmnad lə lō d la sɛ:n.*

D'accord? » « D'accord, » répondit Arthur pour les  
*dakɔ:r?» «dakɔ:r,» rəpōdi arty:r pur le*

autres. «Alors, venez! » «Nous ne descendrons pas  
*-zo:tr. «alɔ:r, vənɛ!» «nu n desādrō pa*

encore jusqu'au bord de l'eau, mais nous resterons un  
*-zāko:r zysko bo:r də lo, mɛ nu restərō ə*

peu en haut, dans la rue, à chercher dans les caisses  
*pə ā o, dā la ry, a ʃɛrʃe dā le kɛs*



Un bouquiniste



des bouquinistes un livre qui nous intéresse. Ici, nous  
*de bukinist æ li:vra ki nu -zēteres. isi, nu*

ne sommes pas dans un magasin, beaucoup des livres  
*n som pa dā -zæ magazē, boku de li:vra*

des bouquinistes sont neufs, il est vrai, mais la plupart  
*de bukinist sō næf, il ε vre, me la plyphæ:r*

ont appartenu à une ou plusieurs autres personnes  
*ō -tapartony a yn u plyphæ:r -zo:t persion*

avant de finir dans la caisse du bouquiniste. Et quand  
*avā d fini:r dā la kes dy bukinist. e kã*

on vient y chercher un livre, on n'est jamais pressé.  
*-tō vjē i serse æ li:vr, ō ne zame prese.*

On prend son temps, on se décide, change d'idée, se  
*ō prã sō tã, ō s desid, fã:z dide, sã*

décide de nouveau, et on finit peut-être par ne rien  
*desid dã nuvo, e ō fini pæte:t par nã rjē*

acheter du tout. Ou bien on change d'idée une  
*-naste dy tu. u bjē ō fã:z dide yn*

deuxième fois, et bien que l'on soit pauvre, on ouvre  
*døzjem fwa, e bjē kã lō swa po:vr, ō -nu:vra*

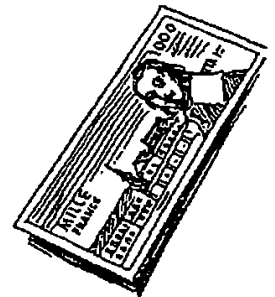
son maigre portefeuille et on en tire son dernier billet  
*sō me:grã portæfæ:ŋ e ō -nã ti:r sō dernje biŋe*

de mille. On quitte le bouquiniste avec un beau livre,  
*d mil. ō kit la bukinist avek æ bo li:vr,*

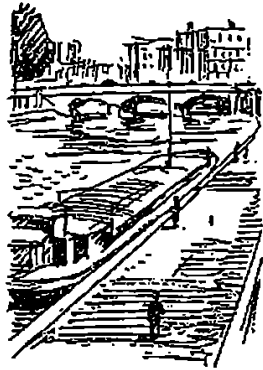
mais on payera l'achat du livre en ne mangeant que  
*me ō pejra lafa dy li:vr ā n mǎzã k*

fruits et légumes le reste de la semaine. Et ce n'est  
*fruji e legym la rest dã la smen. e s ne*

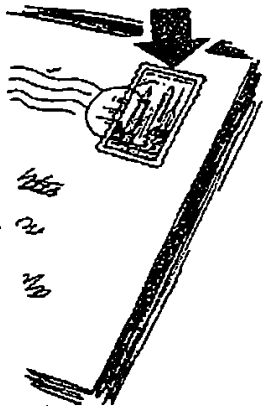
neuf = qui vient  
d'être fait (ou qui  
en a l'air)



un billet de mille



un quai



un timbre

nouveau = que  
l'on n'a pas eu ou  
connu jusqu'ici

nouveau  
nouvelle  
neuf

J'ai acheté un  
nouveau chapeau.

On a découvert  
une nouvelle étoi-  
le.

Je n'achète que  
des livres neufs.

pas seulement des livres que l'on peut acheter sur les  
pa scelmā de li:vra kə lō pø aste syr le  
quais de la Seine. On peut par exemple y acheter des  
ke d la se:n. ɔ̃ pø par egzā:pl i aste de  
timbres. »  
tē:br.»

« Oh, cela m'intéresserait beaucoup, » dit Robert, « je  
« o, sla mēteresre boku, » di robe:r, « zə  
collectionne des timbres depuis l'âge de dix ans. »  
koleksjon de tē:bra dəpyi la:z də di -zā.»

« Moi, » dit Arthur, « je collectionne aussi des timbres!  
« mwa, » di arty:r, « zə koleksjon osi də tē:br!

J'en ai acheté de nouveaux la semaine dernière. Et  
zā -ne aste d nuvo la smen dernje:r. e

beaucoup sont neufs! » « Vraiment? » lui dit, Robert,  
boku sō næf! » « vremā? » lji di robe:r,

« il faut que je les voie! » « Je vous les montrerai de-  
« il fo k zə le vwa! » « zə vu le mōtrare d-

main! » dit Arthur.  
mē! » di arty:r.

« Je vois que nous avons bien fait de faire un tour sur  
« zə vwa k nu -zavō bjē fe d fe:r ā tu:r syr

les quais de la Seine, » dit M. Doumier. « Mais on  
le ke d la se:n, » di masjə dumje. « me ɔ̃

peut y trouver encore plus que cela: si nous continuons  
pø i truve āko:r ply k sla: si nu kōtinjō

notre promenade, nous trouverons des marchands de  
not promnad, nu truvrō de marsā d

fleurs, des marchands d'oiseaux deux fois par semaine,  
*flœ:r, de marsā dwazo də fwa par samen,*

des marchands de tableaux, etc. Et si vous êtes  
*de marsā d tablo, etsetera. e si vu -zet*

fatigués de marcher, nous pouvons nous arrêter, et  
*fatige d marše, nu puwō nu -zarete, e*

regarder en bas. Vous voyez ces gens? Ce sont des  
*regarde ā ba. vu vwaje se zā? sə sō de*

pêcheurs. Ils sont là depuis des heures peut-être, et  
*pešœ:r. il sō la dəpyi de -zœ:r pœte:tr, e*

ils ne s'en iront que lorsqu'ils auront pêché de quoi  
*il nə sã -nirō k lørskil -zrō peše d kwa*

faire un diner. » « Mais quels poissons trouvent-ils, dans  
*fe:r ā dine.» «me kel pwasō tru:v -til, dā*

la Seine? » demanda Fatima, « est-ce qu'il y a vrai-  
*la se:n?» demāda fatima, «es kil ja vre-*

ment des poissons, dans une ville comme Paris? »  
*mā de pwasō, dā -zyn vil kom pari?»*

« Oh, ce ne sont pas de gros poissons, » lui répondit  
*«o, sə n sō pa də gro pwasō,» lvi repōdi*

M. Doumier, « mais même de petits poissons de dix  
*məsje dumje, «me me:m də pti pwasō də di*

centimètres peuvent se manger. Et quand on doit  
*sātimet pœ:v sə māze. e kã -tō dwa*

faire durer pendant longtemps un pauvre billet de  
*fe:r dyre pādā lōtā ā po:vrə bije d*

mille, on est bien content que la Seine vous permette,  
*mil, ō -ne bjē kōtā k la se:n vu permet,*



un tableau

de quoi faire ɔ: as-  
 sez de poissons  
 pour faire

se manger ɔ: être  
 mangés

gratuitement =  
pour rien  
gratuit = qui ne  
coûte rien



un peintre

rendre ɔ: faire

célèbre = très  
connu

indifférent à ↔  
intéressé à

ce qui a été dit ɔ:  
ce que les peintres  
ont dit

une fois par jour, de manger gratuitement. Il y a si  
*yn fwa par zu:r, də māze gratyitmā. il ja si*

peu de choses gratuites, de nos jours.  
*pø d fo:z gratyit, də no zu:r.*

Continuons notre promenade! Un peu plus loin, voyez-  
*kōtinuɔ nɔt prɔmnad! æ pø ply lwē, vwaje*

vous un homme qui semble rêver, en regardant la  
*vu æ -nom ki sā.blə reve, ā rgardā la*

Seine couler, les bateaux passer, les gens se promener  
*se:n kule, le bato pase, le zā s prɔmne*

sur l'autre bord? C'est un peintre. Ce qu'il a devant  
*syr lo:t ' bɔ:r? se -tæ pē.tr. s kil a dvā*

lui est un tableau, peut-être est-ce le tableau qui doit  
*lyi ɛ -tæ tablo, pæte:tr ɛs lə tablo ki dwa*

le rendre célèbre. Quel est le peintre qui n'a pas, une  
*l rā:dra sele:br. kel ɛ l pē.trə ki na: pa, yn*

fois au moins, rêvé d'être célèbre? Celui que nous  
*fwa o mwē, reve də:t sele:br? səlyi k nu*

regardons est sûrement pareil aux autres sur ce point:  
*rgardō ɛ syr mā pæ:ɔ o -zo:trə syr sə p wē:*

indifférent à tout ce qui l'entoure, plein de foi en lui-  
*ēdiferā a tu s ki lātu:r, plē d fwa ā lyi-*

même et en ses possibilités, il cherche une manière  
*mɛ:m ɛ ā se pɔsibilitɛ, il serʃ yn manje:r*

nouvelle de dire ce qui a été dit au moins mille fois  
*nuvel də di:r sə ki a ɛtɛ di o mwē mil fwa*

avant lui. Qui sait? Peut-être réussira-t-il, et peut-  
*avā lyi. ki se? pæte:t reysira -til, ɛ pæ-*

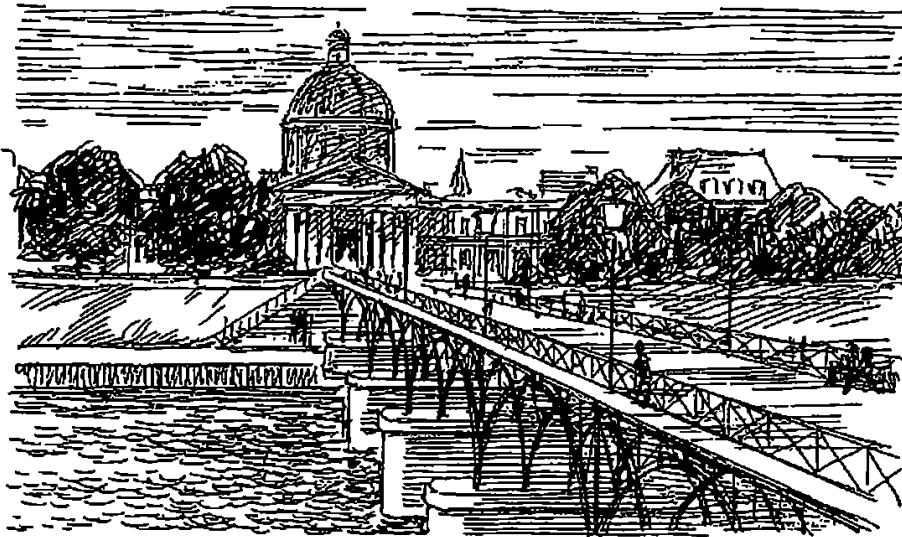
être trouvera-t-on un jour son tableau dans un musée  
*te:t truura -tō ã zu:r sō tablo dā -zã myze*

de Paris.

*d pari.*

Près du Louvre, la Seine est traversée par le pont des  
*pre dy lu:vr, la se:n e traverse par la pō de*

Arts. C'est un des plus jolis de Paris. Tenez, il est là,  
*-za:r. se -tã de ply zoli d pari. tãne, il e la,*



Le pont des Arts

sur notre plan, et voici un dessin qui le montre. »

*syr not plã, e vwasi ã desẽ ki l mō:tr.»*

M. Doumier trouva sur sa table un très beau livre

*masjõ dumje truwa syr sa tabl ã tre bo li:vrõ*

sur les ponts de Paris et l'ouvrit à un dessin qui re-

*syr le pō d pari e luvri a ã desẽ ki rã-*

présentait le pont des Arts.

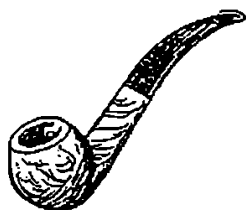
*prezãte l pō de -za:r.*

tel quel ɔ: tel qu'il  
était

piéton = personne  
qui va à pied

à l'usage des  
piétons = pour  
servir aux piétons

tranquille  
la tranquillité



une pipe

« Le pont des Arts, » dit M. Doumier, « a été construit  
« la pō de -za:r, » di masjə dumje, « a ete kōstryi

en 1803, sur l'ordre de Napoléon, qui était  
ā dizyi sā trwa, syr lordra da napoleō, ki ete

alors Premier Consul. Ce qui est heureux, pour nous  
-tab:r prəmje kōsyl. s ki ε -læø, pur nu

autres, c'est que ce pont soit resté tel quel jusqu'à  
-zo:tr, se k sə pō swa reste tel kel zyska

notre époque. Il fut en effet construit uniquement à  
notr epok. il fy -tā -nəfe kōstryi ynikmā a

l'usage des piétons. Là donc, aujourd'hui, aucune auto  
lyza:z də pjetō. la dō, ozurdyi, okyn oto

ni aucune autre machine à faire du bruit ne dérange  
ni okyn o:t masin a fe:r dy bryi nə derā:z

les rêveurs. Devant un des plus beaux paysages de  
le revæ:r. dəvā -tā de ply bo pejiza:z də

Paris, on peut en toute tranquillité allumer sa pipe —  
pari, ɔ pə ā tut trākilite alyme sa pip —

si on fume la pipe — et partir bien loin, porté par sa  
si ɔ fym la pip — e parti:r bjē lwē, porte par sa

fantaisie, tandis qu'à deux cents mètres de là, de  
fātezi, tādi ka də sā met də la, də

l'autre côté du Louvre, autos et autobus remplissent  
lo:t kote dy lu:vr, oto e otobys rāplis

de leur bruit la rue de Rivoli.

de lær bryi la ry d rivoli.

Veut-on faire un tour sur l'eau? — C'est bien simple.

vø -tō fe:r ā tu:r syr lo? — se bjē sē:pl.

On n'a qu'à faire quelques pas, jusqu'à l'embarcadère  
 ɔ̃ na ka fe:r kelk pa, zyska lābarkadε:r

embarcadère ɔ:  
 endroit d'où par-  
 tent les bateaux

des « bateaux-mouches ». »  
 de « batomuf ». »

« Des bateaux-mouches? Oh, quel joli nom! » dit Robert.  
 « de batomuf? o, kel zoli nō! » di robe:r.

« Pourquoi les appelle-t-on ainsi? Sont-ils aussi petits  
 « purkwa le -zapel -tɔ̃ ēsi? sɔ̃ -tɪl osi pti  
 que des mouches? »  
 k de muf? »

« Oh, non! » lui répondit M. Doumier, « ils ne sont  
 « o, nō! » lɥi repɔ̃di masjə dumje, « il nə sɔ̃

pas si petits que cela. Ils ne sont pas grands, il est  
 pa si pti k sla. il nə sɔ̃ pa grā, il ε

vrai, mais il peut y avoir beaucoup de passagers à  
 vre, me il pə javwa:r boku d pasaze a

bord d'un bateau-mouche, et il y a même un restau-  
 bo:r dā batomuf, e il ja me:m ā resto-

rant (qui — entre nous soit dit — est très cher). Je  
 rā [ki' — ā:trə nu swa di — ε tre fε:r]. zə

ne sais donc pas pourquoi ils s'appellent bateaux-  
 n se dɔ̃ pa purkwa il sapel bato-

mouches, mais quelqu'un pourra peut-être nous le  
 muf, me kelkā pura pæte:t nu l

dire, quand nous monterons à bord. » M. Doumier  
 di:r, kā nu mōtrɔ̃ a bo:r. » masjə dumje

dit cela avec un petit sourire intérieur, car cela lui  
 di sla avek ā pti suri:r ēterjæ:r, kar sla lɥi

intérieur ɔ: qu'on  
 ne voit pas

donnera le temps de trouver une explication, ou bien  
*donra l tã da truve yn eksplikasjõ, u bjẽ*

de se rappeler pourquoi on a donné ce nom à ces ba-  
*d sã raple purkwa õ -na done s nõ a se ba-*  
 teaux. Mais il n'est pas sûr de l'avoir jamais su.

*to. me il ne pa sy:r da lavwa:r zame sy.*

« Nous voici donc à l'embarcadère des bateaux-  
*«nu vwasi dõ -ka lãbarkade:r de bato-*

mouches, » reprend-il. « C'est là, en bas, vous voyez?  
*musf,» rãprã -til. «se la, ã ba, vu vwaje?»*

Nous sommes sur le quai Anatole France, et nous  
*nu som : syr la ke anatol frã:s, e nu*

avons toujours le Louvre en face de nous. C'est là,  
*-zavõ tuzu:r la lu:vr ã fas da nu. se la,*

sur notre plan. Nous avons de la chance, voilà juste-  
*syr not plã. nu -zavõ d la fã:s, vwalã zysta-*

ment un bateau-mouche qui approche. Ils ne partent  
*mã ã batomusf ki aprõf. il na part*

que du quai Anatole France, voyez-vous, et une fois  
*kã dy ke anatol frã:s, vwaje vu, e yn fwa*

seulement toutes les deux heures. Vite, descendons  
*sãlmã tũt le dõ -zœ:r. vit, desãdõ*

et montons à bord! Ah, une question: ferons-nous le  
*e mõtõ a bo:r! a, yn kesljõ: fãrõ nu l*

petit ou le grand tour? Le grand tour est de 30  
*pti u l grã tu:r? la grã tu:r e da trã:t*

kilomètres, le petit de 15. »

*kilometr, la pti da kã:z.»*



« C'est une des meilleures manières de se promener dans

«se -tyn de mejæ:r manje:r dæ s prɔmne dā

Paris, je crois, » continue M. Doumier, « c'est du moins

pari, zə krwa, » kʃviny məsjə dumje, «se dy mwē

la plus charmante, s'il fait beau temps. Assis en toute

la ply farmā:t, sil fe bo tā. asi ā tut

charmant = qui  
plaît beaucoup

tranquillité, on voit les plus beaux monuments de

trākilite, ɔ vwa le ply bo monymā d

Paris, ses plus beaux ponts (je crois qu'on passe sous

pari, se ply bo pɔ [zə krwa kɔ pa:s su

vingt-cinq ponts) passer devant et au-dessus de soi,

vētsē pɔ] pase dvā e odsy d swa,

pendant que le bateau glisse doucement sur l'eau

pādā k la bato glis dusmā syr lo

glisser ɔ: avancer  
légèrement et  
sans bruit

verte.

vert.

Voilà à notre gauche la Tour Eiffel, et à droite le

vvala a not go:f la tu:r efel, e ā drwat la

Palais de Chaillot avec ses musées et son théâtre, un

pals d fajɔ avek se myze e sɔ teat:r, æ

des meilleurs de Paris. Et là, là, regardez: en plein

de mejæ:r dæ pari. e la, la, vɔgarde: ā plē

en plein centre =  
exactement au  
centre

centre de Paris, des hommes en costume de bain

sā:trə dæ pari, dæ -zɔm ā kostym dæ bē

costume de bain  
= vêtement pour  
le bain

sortent de l'eau et se mettent à jouer à la balle. Puis

sort dæ lo e s met a zve a la bal. pyi

ils se couchent au bord de l'eau et prennent un bon

il s kusf o bɔ:r dæ lo e pren æ bɔ

cœur ɔ: centre

bain de soleil. On voit cela en plein cœur de Paris! »  
*bē d̄ solɛ:j. ɔ vwa sla ā plē kœ:r də pari!»*

« Mais il doit faire froid! » dit Fatima. « Froid? » dit  
*«mɛ il dwa fɛ:r frwa!» di fatima. «frwa?» di*

M. Doumier, « oh, pardon, j'ai oublié de vous dire  
*məsʃø dumje, «o, pardɔ, zɛ ubliɛ d̄ vu di:r*

que, dans ma fantaisie, nous étions en été. On ne  
*kə, dā ma fātezi, nu -zɛtʃɔ -zā -netɛ. ɔ n*

pourrait pas parler de bateaux glissant sur l'eau, de  
*pure pa parle d̄ bato glisā syr lo, də*

rêveurs et de paysages charmants si le récit se passait  
*revœ:r e d̄ peʒizɑ:z fərmā si l̄ resi s̄ pase*

en hiver. » Puis, M. Doumier poursuivit:

*ā -nivɛ:r.» pɥi, məsʃø dumje pɥrsɥivi:*

« Quand nous aurons fait notre promenade, nous pour-  
*«kā nu -zɔrɔ fɛ not pɾɔmnad, : nu pu-*

rons peut-être prendre une glace ou un café ou autre  
*rɔ pɛtɛ:t pɾā:dr yn glas u œ kafe u o:t*

chose, puis revenir sur les grands boulevards. Pour  
*ʃo:z, pɥi rœvni:r syr le grā bulva:r. pur*

se rendre à ɔ:  
 aller à

nous y rendre, nous traverserons de nouveau la rue  
*nu -zi rā:dr, nu travɛrsərɔ d̄ nuvo la ry*

de Rivoli. Et peut-être y trouverons-nous encore un  
*d̄ rivoli. e pɛtɛ:tr i truvrɔ nu ākœ:r œ*

de ces camelots que les Parisiens aiment tant. Venez!  
*d̄ se kamlo k̄ le parizjē ɛ:m tā. vœne!*

Oui, écoutez, de l'autre côté de la rue, je crois que  
*wi, ekute, də lo:t kote d̄ la ry, zə krwa k̄*

j'entends un camelot. Approchons! C'est bien cela, et  
*žātā ě kamlo. aprɔʃɔ! se bjē sla, e*

ce qui est intéressant, c'est que c'est une femme, et  
*s ki e -tēteresā, se k se -tyn fam, e*

qu'elle vend des blaireaux. Écoutons son discours!  
*kel vā de blero. ekutɔ sɔ disku:r!*

« Et voilà la bonne affaire! Qui m'enlève ça? Deux  
*« e vwala la bon afe:r! ki mālɛ:v sa? dɔ*

cents francs! Et je vous les garantis deux ans! Dans  
*sā frā! e ž vu le garāti dɔ -zā! dā*

les magasins de l'avenue de l'Opéra, qu'est-ce que ça  
*le magazē d lavny d lopera, kes kə sa*

coûte? Sept cent cinquante francs! Eh bien, moi, je  
*kut? set sā sēkāt frā! e bjē, mwa, ž*

vous les vend à deux cents francs! Et ce n'est pas un  
*vu le vā a dɔ sā frā! e s ne pa ě*

produit quelconque, c'est de la bonne marchandise  
*prɔdyi kelkɔ:k, se d la bon maršādiz*

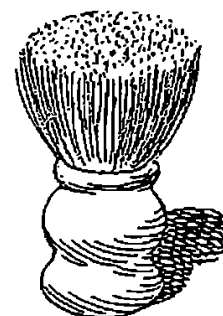
française! Vous pourrez en faire tout ce que vous  
*frāse:z! vu pure ā fe:r tu s kə vu*

voudrez, Messieurs, jusqu'à les mettre dans l'eau  
*vudre, mesjɔ, zyska le met dā lo*

bouillante, ils resteront comme neufs. Et ça ne s'use  
*bujāt, il řestərɔ kom nef. e sa n sy:z*

pour ainsi dire pas: après deux ans d'usage, vous n'y  
*pur ěsi di:r pa: aprɛ dɔ -zā dyza:ž, vu ni*

verrez rien. Un miracle? Non, seulement mes blai-  
*vere rjē. ě mira:kl? nɔ, sœlmā me blɛ-*



un blaireau

enlever (famille de se promener) : acheter rapidement

garantir (famille de finir) = assurer qu'une marchandise sera bonne

avenue = rue, généralement très large

Opéra = théâtre où l'on chante

un produit quelconque = n'importe quel produit

eau bouillante = eau qui a 100 degrés

cela ne s'use pas = cela reste comme neuf

miracle = chose extraordinaire que l'on ne peut pas expliquer

Chapitre cinquante (50).

en pur nylon =  
seulement en nylon

reaux sont en nylon, en pur nylon français. Voilà  
ro sō -tā nilō, ā py:r nilō frāse. uwala

tout le miracle. Et je le répète: nous vous les garan-  
tu l mira:kl. e zō l repet: nu vu le garā-

tissons deux ans. Ce n'est donc pas un blaireau quel-  
tisō dā -zā. s ne dō pa ā blero kel-

conque: vous pouvez sans rougir l'offrir à vos amis  
kō:k: vu pwe sā ruzi:r lofri:r a vo -zami

comme cadeau de Noël ou de Nouvel An. Approchez,  
kom kado d noel u d nouvel ā. aprōse,

messieurs-dames, approchez! »

mesjōdam, aprōse!»

M. Doumier s'arrête pour souffler, pendant que  
mēsjo dumje saret pur sufle, pādā k

Marie-Anne, en riant, lui dit que s'il avait continué  
mari a:n, ā riā, lji di k sil avē kōtinje

pendant cinq minutes seulement, elle lui aurait deman-  
pādā sē minyt scelmā, el lji ore dmā-

dé de lui vendre un blaireau. «Vous auriez dû faire  
de dō lji vā:dr ā blero. «vu -zorje dy fe:r

du théâtre, beau-père, » dit-elle. A son grand étonne-  
dy tea:tr, bopε:r,» di -tel. a sō grā -teton-

ment, son beau-père lui répond: «Mais j'ai fait deux  
mā, sō bopε:r lji repō: «me ze fe dō

ans de théâtre quand j'étais jeune. Et j'aurais con-  
-zā d tea:trā kā zete zœn. e zore kō-

tinué si ma mère n'était pas morte à cette époque,  
tinje si ma mε:r nete pa mort a set epok,

suivie peu de temps après par mon père. J'avais alors  
*syivi pø d tã apre par mō pɛ:r. zavɛ alb:r*

une sœur plus jeune que moi de quinze ans dont je  
*yn sœ:r ply zœn kə mwɑ d kɛ:z ā dō ʒə*

suis soudain devenu le seul parent (nous n'avions  
*syi sudē dɔvny lə sœl parā [nu navjō*

qu'un oncle qui demeurait en Espagne). Cela a été  
*kā -nō:klə ki dmœrɛ ā -nɛspɑŋ]. slɑ a ɛtɛ*

un moment très dur. Mais j'ai pris la décision de  
*ā momā trɛ dy:r. mɛ ʒɛ pri la desizjō d*

quitter le théâtre pour chercher une situation plus  
*kite l teɑ:trə pur ʃɛrʃɛ yn sityasjō ply*

sûre, je suis devenu professeur de français et d'his-  
*sy:r, ʒə syi dɔvny pɒfɛsœ:r dɑ frãse e dis-*

toire, comme mon pauvre père. Et j'ai essayé d'oublier  
*twa:r, kɔm mō pɔ:vɾə pɛ:r. e ʒɛ ɛsɛʒɛ dʊblie*

le théâtre. Puis j'ai rencontré celle qui devait devenir  
*l teɑ:tr. pyi ʒɛ rãkōtrɛ sɛl ki dʊɛ dɔvni:r*

ma femme, nous nous sommes mariés, nous avons  
*ma fam, nu nu sɔm marjɛ, nu -zavō*

fondé une petite famille, et mes rêves de théâtre sont  
*fōde yn patit fami:j, e mɛ rɛ:v dɑ teɑ:trə sō*

restés des rêves. Voilà pourquoi le vieux Doumier  
*reste de rɛ:v. ~ vwala purkwɑ l vjə dumjɛ*

fait le clown. »

*ʃɛ l klun.»*

« Un clown? Oh, ne dites pas cela, beau-père! » s'écria

*«ā klun? o, nɑ dit pa slɑ, bɔpɛ:r!» sɛkria*

plus jeune que  
 moi de quinze ans  
 = qui a quinze  
 ans de moins que  
 moi

M. Doumier dit  
 « mon pauvre père »  
 parce que son  
 père est mort.



un clown

Chapitre cinquante (50).

Un peintre est un artiste.

Marie-Anne. « Merci, ma petite, » lui dit M. Doumier,  
*mari a:n. «mersi, ma ptit,» lʷi di masʷo dumje,*  
 « mais tu sais, un clown aussi est un artiste. Mais con-  
 «*mε ty se, cē klun osi ε -tā -nartist. mε kō-*  
 tinuons!  
*tinʷō!*

d'un seul coup =  
 tout d'un coup

Jusqu'à six heures, Paris reste à peu près le même.  
*zyska si -zæ:r, pari rest a pø pre l mε:m.*

Mais à six heures, tout change d'un seul coup, car à  
*mε a si -zæ:r, tu fā:ʒ dā sœl ku, kar a*  
 six heures, la plupart des bureaux ferment et des di-  
*si -zæ:r, la pʷypa:r de byro ferm e de di-*  
 zaines de milliers d'employés rentrent chez eux en  
*zen də milje dāpʷwaje rā:trə se -zø ā*

même temps. Si vous êtes las de vivre, vous n'avez  
*mε:m tā. si vu -zet la d vi:vʷ, vu nave*

qu'à traverser à six heures cinq l'avenue des Champs-  
*ka traverse a si -zæ:r sē:k lavny de fā*

Élysées ou la place de l'Étoile. Si vous arrivez de  
*-zelize u la plas də letwal. si vu -zarive d*

l'autre côté sans accident, c'est que votre destin est de  
*lo:t kote sā -zaksidā, se k vʷt destē ε d*

vivre très vieux :  
 devenir très vieux

vivre très vieux. Car le fleuve d'autos de midi n'est  
*vi:vʷə tre vʷə. kar la flæ:v doto d midi nε*

rien à côté de celui de six heures. Il y a quelque chose  
*rʷē a kote d selyi d si -zæ:r. il ja kelkə fo:z*

de grand dans ce spectacle.  
*də grā dā sə spektakl.*

Puis, à six heures et demie, ce sont les grands maga-  
*pɥi, a si -zœ:r e dmi, sə sɔ̃ le grã maga-*

sins qui ferment, et leurs employés qui remplissent  
*zɛ ki ferm, e lær -zãplwaje ki rãplis*

les rues de vie et de bruit. Vers la même heure, tantôt  
*le ry də vi e də bryi. ver la mɛ:m œ:r, tãto*

dans un quartier de Paris, tantôt dans l'autre, des  
*dã -zã kartje d pari, tãto dã lo:tr, de*



Une foire

lampes de toutes couleurs s'allument, des phono-  
*lã:p də tut kulœ:r salym, de fmo-*

graphes se mettent à jouer de la musique de danse, et  
*graf sə met a zwe d la myzik də dã:s, e*

la fête du quartier commence. Il y a toujours fête  
*la fe:t dy kartje komã:s. il ja tuzu:r fe:t*

dans un ou plusieurs quartiers de Paris, et selon l'en-  
*dã -zã u plyzjœ:r kartje d pari, e slɔ̃ lã-*

Le 14 juillet est la  
 fête nationale des  
 Français.

Chapitre cinquante (50).

gai  
la gaité

droit, les foires sont toutes petites, comme celle de la  
*drwa, le fwa:r sō tut petit, kom sel də la*  
 place Baudoyer, entre la rue de Rivoli et la Seine, ou  
*plas bodwaje, ā:trə la ry d rivoli e la se:n, u*  
 grandes comme celle de la place de la Bastille. Mais,  
*grā:d kom sel də la plas də la basti:ŷ. me,*  
 grandes ou petites, ces foires se ressemblent toutes par  
*grā:d -zu ptit, se fwa:r sə rsā:bla tut par*  
 leur musique, leur gaité, leur lumière et leur vie. Et  
*lœr myzik, lœr gete, lœr lymjɛ:r e lœr vi. e*  
 elles sont un des nombreux spectacles de Paris qui ne  
*el sō -tō de nōbrə spektaklə də pari ki n*  
 coûtent rien. Naturellement, on peut aussi y dépenser  
*kut rjē. natyrelmā, ō pə osi i depāse*  
 beaucoup d'argent, mais c'est tout aussi amusant de  
*boku darzā, me se tu -tosi amyzā d*  
 regarder les autres dépenser leur argent.  
*ragarde le -zo:trə depāse lœr arzā.*

Voici Madame Bella qui appelle un client: «Entrez  
*vvasi madam bela ki apel ē kliā: «ātre*

donc, jeune homme! Madame Bella vous ouvrira les  
*dō, zœn om! madam bela vu -zuvrira le*

l'avenir(m) = ce  
qui se passera, qui  
ne s'est pas encore  
passé

chance ɔ: possibi-  
lité

se présenter ɔ: ap-  
paraître, se mon-  
trer

portes de l'avenir pour un billet de cent francs. Cent  
*port də lavni:r pur ē bije d sā frā. sā*

francs pour connaître votre destin! Entrez, Monsieur,  
*frā pur kɔnɛ:t vot destē! ātre, mɔsjə,*

c'est une chance qui ne se présentera plus, car Madame  
*se -tyn sās ki n sə prezātra ply, kər madam*



Bella part demain pour l'Amérique! N'hésitez pas,  
*bela pa:r damē pur lamerik! nezite pa,*

Monsieur! » Et le jeune homme n'hésite plus, il entre.  
*masjo!» e l zæn om. nezit ply, il ā:tr.*

Dans une dizaine de minutes, il connaîtra son avenir  
*dā -zyn dizen da minyt, il konetra sō -navni:r*

aussi bien que son passé, il quittera Madame Bella  
*osi bjē k sō pase, il kitra madam bela*

jurant qu'il ne croit rien de ce qu'elle lui a dit, mais  
*zyrā kil nā krwa rjē d sō kel lyi a di, me*

cachant dans son cœur des rêves secrets.

*kafā dā sō kœ:r de re:v sœkre.*

Mais voici venir le plus beau moment de la journée  
*me vwasi vni:r la ply bo momā d la zurne*

de Paris, le moment où, le soleil s'étant couché, la nuit  
*d pari, la momā u, la solē:j setā kuse, la nyi*

n'est pas encore venue: c'est « l'heure bleue ». Il y a  
*ne pa -zāko:r vony: se «lœ:r blø». il ja*

une demi-heure à peine, les vieilles, trop vieilles mai-  
*yn dāmicœ:r a pen, le vje:j, tro vje:j me-*

sons de Paris montraient encore leurs grandes bles-  
*zō d pari mōtre āko:r lœr grā:d ble-*

sures; il y a une demi-heure, Paris était une vieille  
*sy:r; il ja yn dāmicœ:r, pari ete -tyn vje:j*

ville de plus de deux mille ans. Et voilà que mainte-  
*vil da ply d dō mil ā. e vwala k mēt-*

nant, le soleil du plein jour disparu, avec sa lumière  
*nā, la solē:j dy plē zu:r dispary, avek sa lymjē:r*

une demi-heure à  
 peine = tout juste  
 une demi-heure,  
 un peu moins d'u-  
 ne demi-heure

recouvrir ɔ: cou-  
vire complètement



un voile

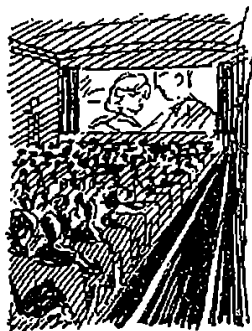
sous les yeux de  
ɔ: devant

qui ɔ: celui qui

s'accomplir (fa-  
mille de finir) =  
se faire

laid  
la laideur

La Ville Lumière  
est le nom que les  
Français donnent  
à Paris.



un cinéma

trop dure, une ombre douce est descendue sur Paris.  
*tro dy:r, yn ɔ:brə dus e desādy syr pari.*

Elle recouvre tout de son voile bleu de rêve, cachant  
*el raku:vra tu də sɔ vval blə d re:v, kafā*

tout ce qui n'est pas beau. Et lentement, sous les yeux  
*tu s ki ne pa bo. e lātmā, su le -zjə*

de qui sait regarder, un miracle s'accomplit, chaque  
*d ki se rgarde, ɛ mira:klə sakɔpli, sak*

soir tout aussi nouveau et aussi merveilleux. En une  
*swa:r tu -tosi nuvo e osi mervejs. ā -nyn*

heure à peine, la fatigue et les laideurs d'une vieille  
*œ:r a pɛn, la fatig e le ledœ:r dyn vjs:ʃ*

ville ont été lavées et la Ville Lumière a retrouvé son  
*vil ɔ -lete lave, e la vil lymje:r a ratruve sɔ*

visage toujours jeune de la nuit. Fini le travail gris  
*viza:ʒ tuʒu:r zœn də la nyi. fini l trava:ʃ gri*

du plein jour! C'est l'heure de la joie et de la gaieté!  
*dy plē zu:r! se læ:r də la zwa e d la gete!*

Il faut vivre maintenant!

*il fo vi:vra mētnā!*

Mais vivre, c'est mille choses différentes, car chacun  
*mɛ vi:v, se mil fo:z diferā:t, kar sakɛ*

a sa manière de s'amuser. Les uns vont danser, les  
*a sa manje:r də samyze. le -zɛ vɔ dāse, le*

autres vont au théâtre, voir un nouveau spectacle, ou  
*-zo:tro vɔ -to tea:tr, vwa:r ɛ nuvo spektakl, u*

au cinéma, voir un nouveau film. Les uns y vont pour  
*o sinema, vwa:r ɛ nuvo film. le -zɛ i vɔ pur*

voir quelque chose de beau, d'autres pour faire passer  
*vwa:r kelkə so:z də bo, do:trə pur fe:r pase*

le temps, d'autres encore pour admirer leur acteur  
*l tã, do:tr əko:r pur admire lær aktœ:r*

ou leur actrice préférés. Devant les cinémas des  
*u lær aktris prefere. dāvã le sinema de*

grands boulevards, on fait la queue pour voir le der-  
*grã bulva:r, õ fe la kə pur vwa:r læ der-*

nier film.

*nje film.*

Il y en a qui préfèrent écouter de la bonne musique,  
*il jã -na ki prefœ:r ekute d la bon myzik,*

d'autres préfèrent la musique moins sérieuse, les chan-  
*do:trə prefœ:r la myzik mwē serjə:z, le fã-*

sons à la mode. D'autres encore préfèrent fuir le bruit  
*sõ a la mod. do:tr əko:r prefœ:r fyi:r læ brui*

et la foule et se promener le long de la Seine, en com-  
*e la ful e s promne læ lõ d la se:n, ã kõ-*

pagnie de celui ou de celle pour qui bat leur cœur.

*paji d' selyi u d sel pur ki ba lær kœ:r.*

Et nous voilà revenus là où nous avons commencé

*e nu vwala rvny la u nu -zavjõ komãse*

notre tour de Paris. La nuit est tombée sur la Ville

*not tu:r də pari. la nyi e tõbe syr la vil*

Lumière, apportant aux uns le sommeil, appelant les

*lymje:r, apõtã -to -zã l some:j, aplã le*

autres au travail. Car pas un instant, Paris ne cesse

*-zo:tr o trava:j. kar pa -zã -nẽstã, pari n ses*

un acteur (une ac-  
 trice) = personne  
 qui a un rôle dans  
 un film ou au thé-  
 âtre

de vivre, toujours aussi jeune malgré ses deux mille  
*də vi:vɾ, tuʒu:r osi ʒœn malɡre se dœ mil*

ans, Paris, la ville aux mille visages et aux cent  
*ā, pari, la vil o mil viza:ʒ e o sã*

langues diverses, Paris, capitale du monde... »

*lã:g dıvers, pari, kapital dy mō:d...»*

Pendant que M. Doumier parlait, personne n'avait

*pãdã k mɑsjø dumje parle, pɛrson nave*

remarqué que la pendule du salon avait sonné dix

*rmarke k la pãdyl dy salõ ave sone di*

heures. Personne non plus n'avait remarqué que quel-

*-zœ:r. pɛrson nō ply nave rmarke ka kel-*

qu'un avait sonné et qu'Amélie avait ouvert, puis re-

*kœ ave sone e kameli ave -tuve:r, pyi r-*

fermé la porte. Et personne non plus n'avait entendu

*ferme la port. e pɛrson nō ply nave -tãtãdy*

la porte du salon s'ouvrir tout doucement.

*la port dy salõ suvri:r tu dusmã.*

Quand une voix d'homme s'écria: « Bravo! » aux der-

*kã -tyn vwa dœm sekria: «bravo!» o der-*

niers mots de M. Doumier, Marie-Anne et Fatima

*nje mo d mɑsjø dumje, mari a:n e fatima*

poussèrent un cri de surprise, suivi d'un cri de joie de

*puse:r œ kri d syrprı:z, syıvi dœ kri d ʒwa d*

toute la famille: « André! » En un instant, le jeune

*tut la fami:j: «ãdre!» ā -nœ -nẽstã, la ʒœn*

homme est entouré et doit répondre à mille et une

*œm ε -tãture e dwa repõ:dr a mil e yn*

mille et une =  
 un très grand  
 nombre

questions. D'où vient-il? pourquoi? comment? com-  
*kestjō. du vjē -til? purkwa? komā? kō-*

bien de jours reste-t-il? où ira-t-il après? Seuls, M.  
*bjē d zu:r rest -til? u ira -til apre? sœl, mæsjo*

Doumier et Robert se taisent, le premier avec un sou-  
*dumje e robe:r sœ te:z, la prämje avek æ su-*

rire amusé aux lèvres, le deuxième de plus en plus  
*ri:r amyze o le:vr, la dœzjem dœ ply -zā ply*

étonné. Tout à coup, Marie-Anne demande à son beau-  
*-zekne. tu -ta ku, mari a:n dāmā:d a sō bo-*

père: « C'était cela, votre surprise, beau-père? » « Oui,  
*pe:r. « sets sla, vœt syrpriz, bope:r? » « wi,*

ma petite. » « J'avais presque deviné. » « Je sais, ma  
*ma ptit. » « zave presk devine. » « zœ se, ma*

petite, je sais. » « Ah? » fait la jeune femme, cachant son  
*ptit, zœ se. » « a? » fe la zœn fam, kafā sō*

fait ɔ: dit

visage en feu aux regards des autres. A ce moment  
*viza:z ā fœ o rga:r de -zo:tv. a s mœmā*

en feu ɔ: rouge  
comme le feu

Robert, poliment, dit bonne nuit à son oncle, sort sans  
*robe:r, polimā, di bœn nyi a sō -nō:kl, so:r sā*

être vu et monte dans sa chambre, sentant qu'il est de  
*-ze:trœ vy e mō:t dā sa fā:br, sātā kil ε dœ*

il est de trop = on  
n'a pas besoin de  
lui

trop dans cette compagnie.

*tro dā set kōpāni.*

A onze heures, Marie-Anne monta dire bonne nuit  
*a ō:z œ:r, mari a:n mō:ta di:r bœn nyi*

aux enfants, et pour une fois, ils furent sages comme  
*o -zāfā, e pur yn fwa, il fy:r sa:z kom*

sage comme une  
image = très sage

des images. La jeune femme put donc redescendre un  
*de -zima:z. la zœn fam py dō radesā:dr œ*

quart d'heure plus tard. Quand elle rentra au salon,  
*ka:r dœ:r ply ta:r. kã -tel rātra o salō,*

Fatima en était sortie, elle aussi. Elle avait voulu  
*fatima ā -nete sorti, el osi. el ave vuly*

faire un tour au jardin, dit M. Doumier. Marie-Anne  
*fe:r œ tu:r o zardē, di masjō dumje. mari a:n*

la remercia en son cœur, et s'assit en souriant douce-  
*la rmersja ā sō kœ:r, e sasi ā surjā dus-*

ment devant la cheminée. Elle regardait les flammes  
*mā dvā' la fmine. el rōgarde le fla:m*

danser gaiement, elle ne voyait pas André, mais elle  
*dāse gemā, el nō vōaje pa ādre, me el*

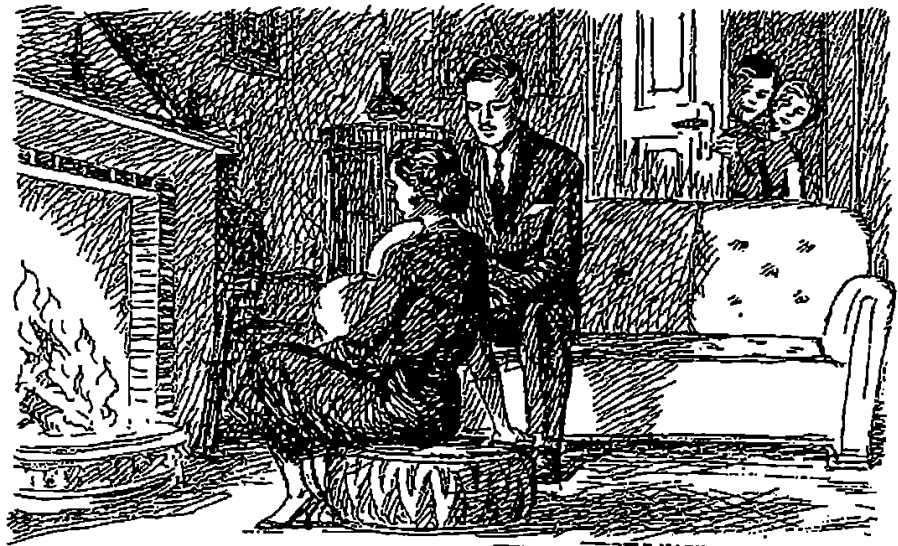
sentait sur elle le regard sérieux et tendre en même  
*sāte syr el la rga:r serjō e tã:dr ā me:m*

temps de ses yeux bruns. Elle était heureuse.

*tā dō se -zjō brœ. el ete -tœrø:z.*



une flamme



Soudain, la porte du salon s'ouvrit lentement, une  
*sudē, la pɔrt dy salɔ suvri lāt mā, yn*

petite tête se montra, puis une autre, et Jeanne et  
*pɔtɪt tɛ:t sɔ mɔtra, pɥi yn o:tr, e za:n e*

Arthur entrèrent en se tenant par la main. « Com-  
*arty:r ātre:r ā s tenā par la mē. «ko-*

ment? Vous ne dormez donc pas? Que voulez-vous?»  
*mā? vu n dorme dɔ pa? kə vule vu?»*

leur demanda Marie-Anne. Les deux enfants se regar-  
*lœr demāda mari a:n. le dɔ -zāfā s regar-*

dèrent, puis Arthur dit à André: « Tu sais, oncle André,  
*dɛ:r, pɥi arty:r di a ādre: «ty se, ɔ:kl ādre,*

on serait très tristes si tu nous quittais. Et maman  
*ɔ sɾɛ tre trist si ty nu kite. e māmā*

on serait ɔ: nous  
serions

aussi. Alors voilà, on voulait te dire, Jeanne et moi,  
*osi. alɔ:r vwalə, ɔ vule t di:r, za:n e mwa,*

qu'on t'aime bien, tous les trois.» Dans les minutes  
*kɔ tɛ:m bjē, tu le trwa.» dā le minyt*

qui suivirent, il se passa tant de choses que Marie-  
*ki suvi:r, il sɔ pasa tā d fo:z kə mari*

suivirent = ont  
suivi

Anne et André, plus tard, purent en parler pendant  
*a:n e ādre, ply tɑ:r, pɥ:r -tā parle pādā*

des heures. Avec un petit soupir content, le vieux  
*de -xœ:r. avɛk œ pti supi:r kɔtā, lə vjɔ*

M. Doumier sortit sur la pointe des pieds. Il avait  
*məsʃɔ dumje sorti syr la pɔwē:t de pje. il avɛ*

envie de faire un petit tour au jardin, lui aussi. Et les  
*āvi d fɛ:r œ pti tu:r o zardē, lɥi osi. e le*

deux jeunes gens restèrent seuls avec les deux en-  
*dø zœn zã restæ:r sæl avek le dø -zã-*  
 fants. «Quelle belle scène de famille,» se dit M.  
*fã. «kæl bel se:n də fami:j,» sa di mæsjo*  
 Doumier à voix basse, en jetant un dernier regard dans  
*dumje a vwa ba:s, ā zotā cẽ dœrnje rga:r dā*  
 le salon par la fenêtre du jardin. Puis, il alla rejoin-  
*l salõ par la fne:trø dy zardē. pyi, il ala rozwẽ:-*  
 dre Fatima.  
*dra fatima.*

Peu après Noël, M. et Mme Comaux dirent adieu  
*pø apre noel, mæsjo et madam komo di:r adjø*  
 à M. Doumier et à la vieille Amélie et quittèrent  
*a mæsjo dumje e a la vje:j ameli e kite:r*  
 Villebourg avec les enfants. Ils allaient faire un court  
*vilbu:r avek le -zãfã. il -zale fe:r cẽ ku:r*  
 voyage en Suisse avant d'aller tous les quatre à Paris,  
*vwa:zãz ā<sup>i</sup> syis avã dale tu le katr a pari,*  
 où André avait acheté un très bel appartement de six  
*u ādre ave -taste cẽ trs bel apartamã d si*  
 pièces dans une maison dans l'Ouest de Paris. C'était  
*pjes dã -zyn mezõ dã lwest də pari. sets*  
 un peu loin du centre, mais les appartements du centre  
*-læ pø lwẽ dy sã:tr, me le -zapartamã dy sã:tr*  
 étaient trop chers, avait dit André «Que veux-tu  
*ete tro fe:r, ave di ādre. «kə vø ty*



que cela me fasse? » lui avait répondu Marie-Anne,  
*kə sla m fas? » lyi ave repōdy mari a:n,*

« puisque je suis avec toi. » Elle était heureuse. Les  
*« pyisk zə syi -zavek twa. » el ete -tævø:z. le*

enfants trouvaient que c'était comme dans un film.  
*-zāfā truve k sete kom dā -zā film.*

André et Marie-Anne auraient voulu que Fatima  
*ādre e mari a:n ore vuly k fatima*

vienne avec eux à Paris, mais la jeune fille préféra  
*vjen avek ø a pari, me la zœn fi:j prefera*

rester à Villebourg, avec le père d'Henri. Au fond de  
*reste a vilbu:r, avek la pæ:r dāri. o fō d*

son cœur fidèle, elle ne réussissait pas à pardonner à  
*sō kœ:r fidel, el nœ reysise pa a pardone a*

Marie-Anne d'avoir trahi son premier amour. C'était  
*mari a:n davwa:r trai sō prāmje -ramu:r. sete*

injuste, elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle.  
*-tēgyst, el lə save, me sete ply fœ:r kœl.*

M. Doumier fut très heureux de la décision de Fa-  
*masjə dumje fy tre -zævø d la desizjō d fa-*

tima. Il aurait été très triste de se retrouver de nou-  
*tima. il ore -tete tre trist dœ s ratruve d nu-*

veau tout seul. Et même la vieille Amélie se montra  
*vo tu sœl. e me:m la vjœ:j ameli s mōtra*

assez contente, car Fatima lui rendait mille petits ser-  
*ase kōtā:t, kar fatima lyi rāde mil pœti ser-*

vices d'une façon si gentille que la vieille femme, elle  
*vis dyn fasō si zāti:j kə la vjœ:j fam, el*

que veux-tu que  
 cela me fasse? =  
 cela n'a aucune  
 importance pour  
 moi

c'est plus fort que  
 moi = c'est un  
 sentiment que je  
 ne peux pas com-  
 battre

## Chapitre cinquante (50).

aussi, aurait été fort triste, à sa manière, de la perdre.  
*osi, ore -tete fo:r trist, a sa manje:r, da la perdr.*

Au mois de mai, enfin, Josette, la fille de M. Doumier,  
*o mwa d me, āfē, zozet, la fi:j da masjə dumje,*

vint demeurer à Villebourg avec sa fillette. Le bonheur  
*vē dmæere a vilbu:r avek sa fijet. la bonæ:r*

du vieux père fut alors complet.

*dy vjə pɛ:r fy -talɔ:r kɔ̃plɛ.*



## EXERCICE A.

Le long de la Seine, il y a beaucoup de —, qui vendent des livres. Beaucoup de ces livres sont —, mais la plupart ont appartenu à une ou plusieurs personnes. Ceux qui les achètent ne sont pas —, ils prennent leur temps. Leur portefeuille est —, ils ne sont pas riches.

On peut acheter autre chose sur les — de la Seine. On peut, par exemple, y acheter des —. Briochard en — depuis l'âge de dix ans. Autre part, il y a des marchands de fleurs, des marchands d'oiseaux et des marchands de —. Et il y a aussi beaucoup de pêcheurs, à qui la Seine permet de manger — une fois par jour.

Il y a aussi beaucoup de —, chacun devant son tableau. Et chacun rêve de devenir —. Et qui sait? Peut-être son tableau aura-t-il un jour sa place dans un des — de Paris.

Un des plus jolis ponts de Paris est le vieux pont des Arts: on n'y voit que des —, pas une auto. Il est construit uniquement à leur —. On peut y allumer sa pipe en toute — et rêver sans être dérangé.

Une des manières les plus — de voir Paris est de faire un tour en bateau-mouche. On voit tant de choses pendant que le bateau — doucement sur l'eau. En plein centre de Paris, on peut voir également des hommes en — de bain qui nagent dans la Seine et prennent des bains de soleil.

Chaque soir ou presque, dans quelque quartier de Paris, il y a —: on allume des lampes de toutes les

## MOTS:

un acteur  
une actrice  
un appartement  
un artiste  
un avenir  
une avenue  
un bateau-  
mouche  
un billet de  
mille  
un blaireau  
une chance  
un cinéma  
un clown  
un costume  
une danse  
un embarcadère  
une fatigue  
une fête  
un film  
une flamme  
une foire  
une gaîté  
une laideur  
un miracle  
la musique  
le nylon  
un opéra  
un peintre  
un piéton  
un professeur  
un repos  
un tableau  
un timbre  
une tranquillité  
un usage  
un voile  
bouillant  
célèbre  
charmant  
gratuit

indifférent  
neuf  
quelconque  
s'accomplir  
cachant  
collectionner  
convenir  
dépenser  
enlever  
garantir  
glisser  
jeter  
user  
gratuitement  
changer d'idée  
de quoi faire  
en plein cœur  
de  
faire du théâtre  
Nouvel An  
pour une fois  
se rendre à  
tel quel  
Anatole  
Baudoyer

couleurs, on joue de la — de danse. Un jour ou l'autre, chaque quartier a sa —, où l'on s'amuse beaucoup.

### EXERCICE B.

Voici de nouveau une petite histoire sans paroles. A vous de la raconter!



Ces dessins sont très simples et nous vous demandons donc, cette fois, de nous raconter ce qui se passe entre les dessins également. Que dit l'homme à la police? Comment est-il possible de reconnaître des billets de mille, par exemple, que l'on a perdus? Comment peut-on savoir que le portefeuille a appartenu à l'homme? Comment a-t-on trouvé le voleur? Qu'arrivera-t-il au voleur, après cette histoire?

## EXERCICE C.

<b>garantir</b>	
<b>a garanti</b>	<b>garantissait</b>
<b>garantit</b>	<b>garantira</b>

Le camelot — que sa marchandise est bonne. Il l'a — à tous ceux qui ont bien voulu l'écouter. « Pouvez-vous me la —? » demande un client. Si le camelot ne — pas ses marchandises, le client n'achèterait rien. Mais même si les marchandises étaient mauvaises, le camelot les — quand même.

<b>enlever</b>	
<b>a enlevé</b>	<b>enlevait</b>
<b>enlève</b>	<b>enlèvera</b>

Quand Jean est entré, il a — son chapeau. On — toujours son chapeau quand on entre chez quelqu'un. Si Jean ne l'— pas, on le regarderait avec étonnement. Il a aussi appris à — son chapeau quand il rencontre une personne qu'il connaît. « Quand tu diras bonjour, tu — ton chapeau, » lui disait son père.

<b>s'accomplir</b>	
<b>s'est accompli</b>	<b>s'accomplissait</b>
<b>s'accomplit</b>	<b>s'accomplira</b>

Quand Jeanne d'Arc entre dans la ville d'Orléans, tous les soldats croient qu'un miracle s'est —. Pour les soldats de Jeanne, il s'— un miracle chaque fois qu'il arrive une chose qu'ils ne peuvent pas expliquer. Il s'— beaucoup de miracles, à cette époque. Aujourd'hui, peu de gens croient qu'il puisse s'— des miracles. Mais il s'en — peut-être encore, malgré tout.

EXERCICE D.

Nous voici arrivés au dernier exercice du « Français par la Méthode Nature ». Et pour terminer d'une façon amusante, voici ce que nous vous demanderons de nous raconter.

Si vous allez en France, ou la prochaine fois que vous irez en France, que ferez-vous?

RÉSUMÉ

Féminin et pluriel

Dans ce dernier résumé du « Français par la Méthode Nature », nous allons vous rappeler comment on forme le féminin et le pluriel des adjectifs et des substantifs en français.

1) Le féminin des adjectifs

La règle générale est que l'on ajoute un -e au masculin (petit, petite; grand, grande). Cela change souvent la prononciation des mots, mais ce n'est pas toujours le cas (ainé, aînée; mûr, mûre). Quand le masculin se termine lui-même par un -e, le féminin garde la même forme (aveugle, aveugle; brave, brave).

Mais cette règle générale n'est pas suivie par tous les adjectifs, loin de là. Voici les cas que vous avez rencontrés où le féminin ne se forme pas selon cette règle:

-er, -ère

Entier, entière; premier, première; dernier, dernière; étranger, étrangère; particulier, particulière; cher, chère; prisonnier, prisonnière; etc.

-eux, -euse

heureux, heureuse; nerveux, nerveuse; amoureux, amoureuse; luxueux, luxueuse; courageux, courageuse;

délicieux, délicieuse; douloureux, douloureuse; furieux, furieuse; etc.

italien, italienne; autrichien, autrichienne; européen, européenne; napoléonien, napoléonienne; parisien, parisienne; quotidien, quotidienne; mien, mienne; tien, tienne; sien, sienne; etc.

secret, secrète; complet, complète; etc.

public, publique; etc.

beau, belle; nouveau, nouvelle;

blanc, blanche;

bon, bonne; etc.

doux, douce;

naturel, naturelle; nouvel (nouvel an), nouvelle; etc.

neuf, neuve; etc.

pareil, pareille; vieil, vieille; etc.

gentil, gentille.

-en, -enne

-et, -ète

-e, -que

-eau, -elle

-e, -che

-on, -onne

-x, -ce

-el, -elle

-f, -ve

-eil, -eille

-il, -ille

## 2) Le féminin des substantifs

Un certain nombre de substantifs ont aussi une forme masculine et une forme féminine, parce qu'ils désignent des personnes, et ont donc besoin des deux formes, selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. La règle générale est la même que pour les adjectifs: on ajoute un -e au masculin pour avoir le féminin (client, cliente; cousin, cousine). Mais dans beaucoup de cas, le féminin se forme selon d'autres règles. Voici celles que vous avez apprises:

Acheteur, acheteuse; vendeur, vendeuse; chercheur, chercheuse; nageur, nageuse; pêcheur, pêcheuse; rêveur, rêveuse; voyageur, voyageuse; voleur, voleuse; etc.

-eur, -euse

## Chapitre cinquante (50).

-en, -enne	citoyen, citoyenne; Italien, Italienne; Parisien, Parisienne; Européen, Européenne; etc.
-er, -ère	couturier, couturière; ouvrier, ouvrière; sorcier, sorcière; etc.
-on, -onne	patron, patronne; etc.
-an, -anne	paysan, paysanne; etc.
-f, -ve	veuf, veuve.

### 3) Le pluriel des adjectifs et des substantifs

La règle générale est que le pluriel des mots français (adjectifs et substantifs) se forme en ajoutant un -s au singulier (petite, petites; maison, maisons). Naturellement, si le mot a déjà un -s au singulier (parfois un -z ou un -x, comme dans « nez », « vieux », « nerveux », etc.), le pluriel garde la forme du singulier. Mais dans un grand nombre de cas, le pluriel se forme selon d'autres règles. Voici celles que vous connaissez:

-al, -aux	Principal, principaux; central, centraux; égal, égaux; général, généraux; national, nationaux; etc. hôpital, hôpitaux; animal, animaux; cheval, chevaux; signal, signaux; maréchal, maréchaux; général, généraux; canal, canaux; journal, journaux; etc.
-eau, -eaux	beau, beaux; nouveau, nouveaux; etc. bateau, bateaux; bureau, bureaux; cadeau, cadeaux; chapeau, chapeaux; chameau, chameaux; château, châteaux; drapeau, drapeaux; morceau, morceaux; etc.
-ail, -aux	travail, travaux; etc. (Mais attention! Pas « détail », qui au pluriel fait « détails », selon la règle générale!)
-el, -eux	ciel, cieux;
-eu, -eux	feu, feux; cheveu, cheveux; jeu, jeux; lieu, lieux; neveu, neveux; etc.